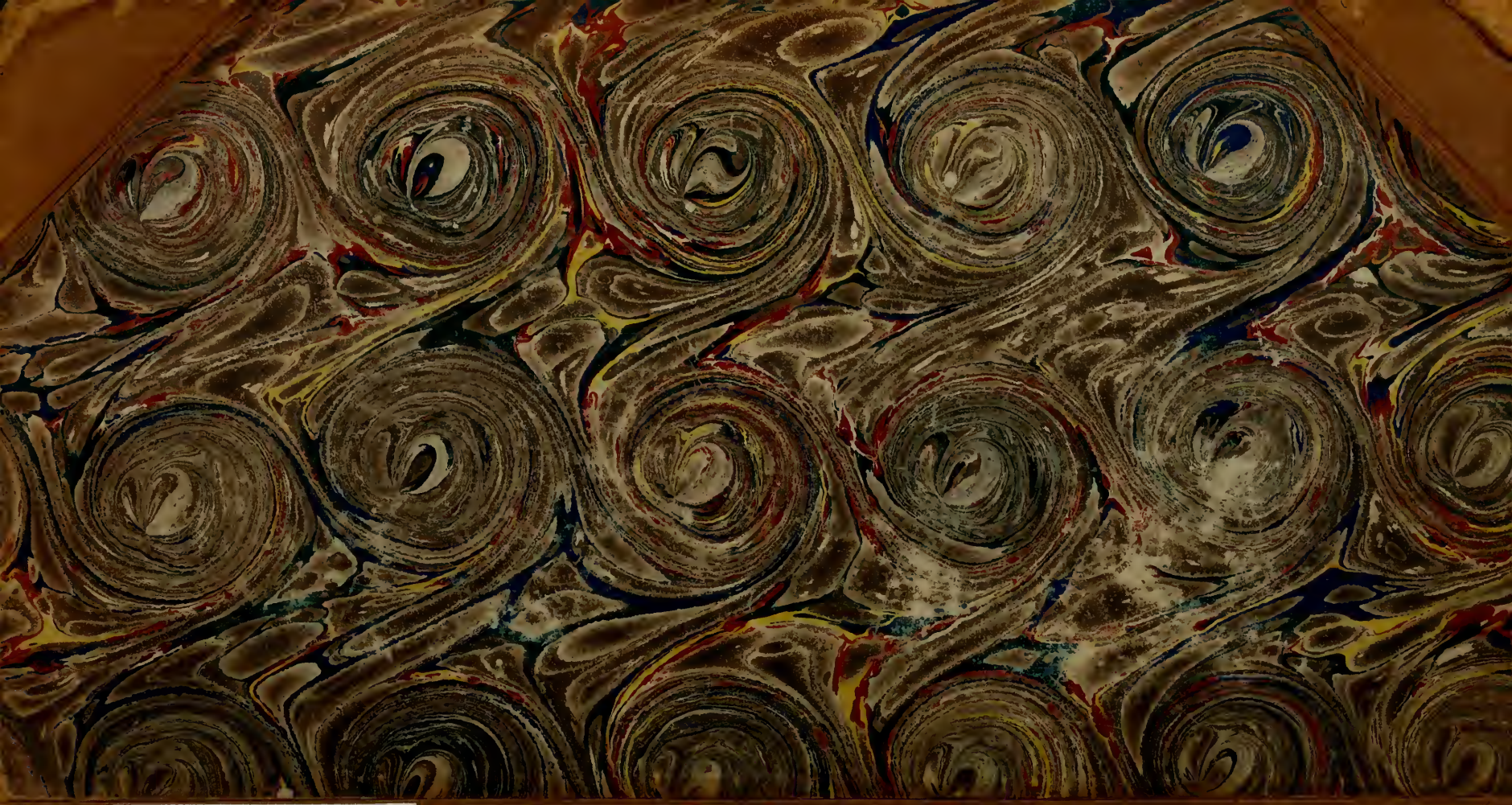

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 690 518 8

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

Italy

1844. VAUDEVILLES

- Table of Contents -

1. M. MAUREL-DUPEYRE. PARIS BLOQUE OU LES DERNIERS JOURS DE LA FRONDE, comédie en trois actes, mêlée de chant.

2. MM. DENNERY ET CORMON. MARJOLAINE, vaudeville en un acte.

3. MM. MENISSIER ET BELLEVUE. LES TROIS AMIS. drame en trois actes.

4. MM. DUVERT ET LAUZANNE. LA BONBONNIERE OU COMME LES FEMMES SE VENGENT, vaudeville en un acte.

5. M. LAURENCIN, ADRIEN OU MA BONNE ETOILE, comédie-vaudeville en un acte.

6. MM. LABICHE, LEFRANC ET JESSE. LE MAJOR CRAVACHON, comédie-vaudeville en un acte.

7. M. LARDENOIS. LA TANTE BAZU, comédie-vaudeville en deux actes.

8. Mme. ANCELOT. PIERRE LE MILLIONNAIRE, comédie en trois actes, mêlée de chant.

9. MM. D'ENNERY ET GRANGE. LA GRISEETTE DE QUALITE, drame-vaudeville en quatre actes.

10. MM. ROCHEFORT ET DARTOIS. LES MYSTERES DE PASSY, parodie-vaudeville en onze tableaux, cinq actes avec prologue et épilogue.

11. MM. PAUL VERMOND ET FREDERIC BERAT. LA POLKA, vaudeville en un acte.

12. MM. DUVERT ET LAUZANNE. TRIM, OU LA MAITRESSE DU ROI, vaudeville en deux actes.

13. MM. DUMANOIR, CARMOUCHE ET SIRAUDIN. LES TROIS POLKA, vaudeville en un acte.

14. M. ARMAND DURANTIN. L'ONCLE A SUCCESSION, comédie-vaudeville en deux actes.

15. M. LEON BERARDI. LE PAPILLON JAUNE ET BLEU, comédie-vaudeville en un acte.

16. M. LEON LAYA. LA PEAU DU LION, comédie en deux actes, mêlée de chant.

17. M. N. FOURNIER. ALBERTA IRE, comédie-vaudeville en deux actes.

18. MM. ALEXIS DECOMBEROUSSE ET JULES CORDIER. LA POLKA EN PROVINCE, folie-vaudeville en un acte.

19. MM. DUPEUTY ET VARIN. RAVEL EN VOYAGE, vaudeville en un acte.

20. M. DUBOIS DAVESNE. FLEUR-DE-GENET, comédie-vaudeville en deux actes.

21. MM. LAURENCIN ET MARC-MICHEL. LA GAZETTE DES TRIBUNAUX comédie-vaudeville en un acte.

22. MM. VARIN, JAIME ET CLAIRVILLE. LE CARLIN DE LA MARQUISE, vaudeville en deux actes.

23. MM. LAURENCIN ET CLAIRVILLE. LE ROI DAGOBERT A L'EXPOSITION DE 1844, revue-vaudeville en deux actes et trois époques.

24. MM. FERDINAND LANGLE ET DUPEUTY. LE TROUBADOUR OMNIBUS tragédie en cinq actes et en calembourgs.

25. MM. BAYARD ET DUMANOIR. NICAISE A PARIS, vaudeville en un acte.

26. MM. LUBIZE ET LOUIS DUGARD. LES PETITS METIERS DE PARIS, vaudeville en trois actes.

27. M. HIPPOLYTE LEROUX. LE CLIENT OU LES REPRESAILLES, comedie-vaudeville en un acte.

PARIS BLOQUÉ

OU

LES DERNIERS JOURS DE LA FRONDE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANT.

PAR M. MAUREL-DUPEYRÉ.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 15 Janvier 1844.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE CHEVALIER DE MONTMOR	MM.	FÉLIX.
LE CAPITAINE DE MALAVAL		LECLÈRE.
M. DE MÉRÉ		HIPPOLYTE.
M. DE NIVRY		AMANT.
M. DE LABEAUNE		ADOLPHE.
LE CAPITAINE CERNY		RICHARD
UN OFFICIER DU PARLEMENT		ORPHÉE.
UN OFFICIER DU ROI		ROGER.
UN BOURGEOIS		CAMIADE
DEUX LAQUAIS		
MADAME DE NIVRY	MMmes	THÉNARD.
MADAME DE MAILLANES		PAGE.
MADAME DE LABEAUNE		VALÉRIE-MIRA.
LUCE, vieille servante de madame de Maillanes		LECOMTE.

L'action se passe au mois de mars 1649.

Le premier et le troisième actes chez M. de Nivry, le deuxième chez madame de Maillanes.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon ; porte au fond ; portes latérales ; une fenêtre avec balcon, à gauche du public.

SCÈNE I.

M. DE NIVRY, M. DE LABEAUNE.

(Ils ont tous deux une hallebarde à la main, ils s'appuient dessus en se regardant en face.)

M. DE NIVRY.

Est-ce que tout cela vous amuse, M. de Labeaune ?

M. DE LABEAUNE.

Pas le moins du monde, M. de Nivry.

M. DE NIVRY.

Et dire que voilà deux grands mois que cela dure !

M. DE LABEAUNE.

Vous croyez qu'il n'y a que deux mois ?

M. DE NIVRY.

N'est-ce pas dans la nuit du 5 janvier que la

651229

Mme DE NIVRY.

Blocus pour blocus !

MONTMOR.

Pardieu ! la partie n'est pas égale, nous serons les premiers morts.

Mme DE NIVRY.

Et c'est pour cela que vous avez quitté votre camp ?

MONTMOR.

Puisque vos bourgeois ne veulent pas nous donner la bataille dans la plaine, il faut bien venir les battre un peu dans leurs murs.

Mme DE NIVRY.

Quand donc êtes vous entré ? Et avec qui ?

MONTMOR.

La nuit dernière, avec le capitaine Cerny.

Mme DE NIVRY.

Ce fou de Cerny ?

MONTMOR.

Hier au soir, nous étions tous deux assis tristement dans la campagne, devant un feu de bivouac, et, le manteau sur le nez nous regardions Paris s'enflammer dans la brume ; il faisait une neige et un vent d'enfer, un temps des bords du Danube. Un soldat se mit à chanter au loin la chanson de Benserade :

Voici votre tour,
Venez, Messieurs de la ville,
Parlez-nous d'amour.
Mais jusqu'à leur retour.

Nous tressaillîmes tous deux ! — « Entends-tu, Cerny ? — C'est la chanson des dames de Paris quand les gens d'épée sont à la guerre, et qu'il ne reste dans la ville que les gens de robe. — Comme aujourd'hui. — A peu près ! — On nous massacre, Cerny ! — Deux mois d'absence ! — Les avocats courent la ville. — Ah ! ma cousine, où êtes-vous à cette heure ? — Marquise, marquise, vous souvient-il encore de moi ? — Trahison ! La ville est pleine d'aventures ! — Crois-tu que nos dames seraient heureuses d'avoir, pour les défendre, un soldat dans leur armoire ? — Cerny, si nous pénétrions cette nuit dans Paris ? — Comment entrer ? Toutes les portes sont fermées. — Honte à toi, Cerny ! il te faut donc des portes ouvertes ? — Nos manteaux !.. Partons ! — Pas de bruit !.. — Glissons comme des ombres ! — Comme des loups !.. — Adieu, plaine Saint-Denis ! solitude des bivouacs ! nuits sans amours ! — Salut, ô mon Paris étincelant et révolté !.. — Au plus heureux, Cerny ! A la plus belle aventure !.. Notre cheval pour enjeu !.. » Nous nous séparons, et me voici !

Mme DE NIVRY.

Et c'est pour cela que vous tombez ici par la fenêtre, comme un Turc qui a pris Constantinople ?

MONTMOR.

Certainement, ma cousine.

Mme DE NIVRY.

Et bien, c'est vous qui perdrez votre cheval, mon pauvre cousin !

MONTMOR.

Croyez-vous que Cerny soit bien accueilli par la petite marquise ?

Mme DE NIVRY.

Point de Mazarins !.. On ne vous connait plus, Messieurs.

MONTMOR.

Quoi ! ma cousine... vous qui juriez de m'aimer toujours !

Mme DE NIVRY.

Voulez-vous bien vous taire, et vous en aller !.. Si mon mari montait, et vous trouvait ici ?

MONTMOR.

Et où est-il, mon cousin ?

Mme DE NIVRY.

Il est dans la rue à faire la garde devant la porte.

MONTMOR.

J'ai donc bien fait de venir par la fenêtre ?

Mme DE NIVRY.

Encore une fois, allez-vous-en.

MONTMOR.

Prenez garde ! je me mettrai à aimer ailleurs.

Mme DE NIVRY.

Aimez ailleurs, mon cousin.

MONTMOR.

Ne me défiez pas trop !.. J'ai déjà trouvé, peut-être !

Mme DE NIVRY.

Ah !..

MONTMOR.

Oui, une découverte !

Mme DE NIVRY.

Contez-moi donc cela.

MONTMOR.

Connaissez-vous la rue de Lancry, ma cousine ?

Mme DE NIVRY.

Oui, j'ai une amie qui y demeure. Quand donc êtes-vous passé par là ?

MONTMOR.

Il y a deux heures seulement. Je venais vous dire bonsoir ; je n'ai pu arriver en ligne droite. Je ne sais ce qu'avaient vos diables de bourgeois !.. Ils me regardaient tous sous le feutre ; plus je rabattais mon chapeau sur mes yeux, plus ils y mettaient de curiosité... Bref, j'étais obligé de faire des détours. J'étais furieux... impatient de vous voir ! Je ne savais pas que vous me recevriez sur ce grand pied de guerre.

Mme DE NIVRY.

Après ?

MONTMOR.

Je tirais donc dans l'ombre par les rues les plus désertes et les plus hospitalières, quand, par hasard, levant un peu les yeux pour voir dans quelles contrées je voyageais, j'aperçus, rue de Lancry, à un balcon, la plus délicieuse créature que le ciel ait formée... depuis vous !

Mme DE NIVRY.

Ah !.. la rapidité de votre course vous a donc permis de l'examiner ?

MONTMOR.

Un coup d'œil ! En faut-il davantage pour reconnaître une jolie femme ? Elle était appuyée à ce balcon, seule. Paris s'armait pour la nuit ; on posait des sentinelles de distance en distance. Elle regardait à ses pieds tous ces préparatifs de guerre avec des yeux pleins d'imagination, d'un air rêveur, avide et charmant. Je parierais ma tête que cette petite merveille ne fait que d'arriver à Paris !.. Tout semblait encore nouveau pour elle, tout ce qui passait l'intéressait.

Mme DE NIVRY.

Même vous ?

MONTMOR.

Je n'en sais rien... Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle m'intéressait, moi, assez vivement. Tout-à-coup il me sembla que le balcon commençait à me remarquer ; car de longs cheveux noirs se penchaient en dehors de mon côté. Cherchant autour de moi quelque figure pacifique qui pût me dire le nom de cette belle, j'en vis venir une qui, de loin, me sembla débonnaire, et, je ne sais pourquoi, bien informée. Je marchai à sa rencontre, et, saluant avec politesse, j'allais adresser ma requête, quand dans cet homme, qui m'avait charmé par ses douces allures, je reconnus tout-à-coup, devinez qui ?

Mme DE NIVRY.

Qui donc ?

MONTMOR.

Mon plus impitoyable créancier ! Vous comprenez si je me sauvai à l'apparition de ce père de famille.

Mme DE NIVRY.

Cela vous apprendra à regarder aux balcons.

MONTMOR.

Mais vous, ma cousine, vous ne pourriez pas me dire quelle est cette rêveuse personne ? Votre amie qui demeure dans cette rue la connaît peut-être ?

Mme DE NIVRY.

Et si c'était elle-même, que diriez-vous du hasard ?

MONTMOR.

Je vous demanderais alors si j'ai gagné en pariant qu'elle est depuis peu à Paris ?

Mme DE NIVRY.

Vous avez gagné cela ; mais ce sera tout, mon pauvre cousin.

MONTMOR.

Pourquoi donc ? Est-ce que c'est une Frondeuse implacable comme vous ?

Mme DE NIVRY.

Non. C'est une peureuse, au contraire, qui tremble au moindre bruit.

MONTMOR.

On la rassurera, la pauvre enfant ! Est-ce qu'elle serait pour nous, par hasard ? une de celles que vous retenez ici malgré elles ?

Mme DE NIVRY.

Non plus. C'est une petite Bretonne qui n'a pas pris parti et qui craint les aventures. Je m'amuse même quelquefois à lui en souhaiter, pour l'effrayer.

MONTMOR.

Ah ! mais, ma cousine, cela se rencontre bien ! Lancez-moi par là, pour vous amuser... Et qu'est-ce qu'elle est ? Noble ? Cela va sans dire. Mais veuve ? épouse ? fille ? Quelle est sa contenance sociale ?

Mme DE NIVRY.

Veuve depuis un an.

MONTMOR.

Diable !

Mme DE NIVRY.

J'espère que je vous donne des renseignements ! En avez-vous assez ?

MONTMOR.

Il ne me manque que deux petites choses : son nom, et une visite faite avec vous chez elle.

Mme DE NIVRY.

Avouez que vous êtes fièrement insolent !

MONTMOR.

Comment donc ?

Mme DE NIVRY.

C'est à moi que vous vous adressez pour cela ?

MONTMOR.

N'avons-nous pas la guerre entre nous deux ?

Mme DE NIVRY.

Certainement.

MONTMOR.

Est-ce que nous songerions à la paix, ma cousine ?

Mme DE NIVRY.

Moi ? Voyez : je dois avoir du monde ici ce soir pour travailler contre vous.

MONTMOR.

Une assemblée de Frondeurs ! Que diriez-vous si je tombais tout-à-coup au milieu de votre clan ?

Mme DE NIVRY.

Pas de folie, chevalier, au nom du ciel ! C'est déjà bien assez de tout ceci. Sauvez-vous. Pour dieu ! prenez garde qu'on ne vous voie ! je serais perdue.

MONTMOR.

Vous ne voulez pas me garder ?

Mme DE NIVRY.

Ah ! pendant que j'y songe, rendez-moi donc la lettre que je vous écrivis, le mois passé, à votre camp ?

MONTMOR.

Celle que vous m'avez envoyée, au commencement du siège, par le retour de mon trompette ?

Mme DE NIVRY.

Oui.

MONTMOR.

Lettre charmante! (*Il la montre.*) Vous n'étiez pas encore gâtée par la Fronde, alors! Si je la rends, resterai-je?

Mme DE NIVRY.

Non, non, il faut partir!

MONTMOR.

Alors, j'emporte l'écriture.

Mme DE NIVRY.

Déchirez cela, mon cousin! Fou comme vous êtes, je ne dois pas laisser ces choses-là entre vos mains.

MONTMOR.

Si je déchire, me gardera-t-on? (*On entend parler en dehors.*)

Mme DE NIVRY.

Grand Dieu! c'est mon mari! Vite! vite! sauvez-vous.

MONTMOR.

Vous ne voulez pas traiter?

Mme DE NIVRY.

Adieu! adieu! Enveloppez-vous bien de votre manteau, qu'on ne vous reconnaisse pas dehors.

MONTMOR, *près de la fenêtre.*

Vous ne voulez pas me mener chez elle?

Mme DE NIVRY.

Vous ne la reverrez jamais! rapportez-vous-en à moi! (*La voix se rapproche.*)

MONTMOR, *descendant.*

Adieu donc, ma cousine!... Mes amitiés au cousin!

Mme DE NIVRY, *penchée à la fenêtre.*

Adieu, chevalier : curieux et hardi! on vous aime toujours. (*Elle ferme la fenêtre.*) Dieu soit loué! il est en bas.

SCÈNE V.

Mme DE NIVRY, M. DE NIVRY.

M. DE NIVRY, *à la cantonnade.*

Vous m'avez bien entendu, n'est-ce pas?... S'il arrivait quelque chose dans le quartier, tirez aussitôt, cela donne l'éveil. Je vous rejoindrai dans un moment. (*Il entre et dépose sa pique.*) Je le répète, ce n'est pas une vie que je mène depuis ce malheureux blocus! Je n'en puis plus, et je m'assois un peu.

Mme DE NIVRY.

Est-ce qu'il y a du nouveau par la ville?

M. DE NIVRY.

Du nouveau, madame de Nivry?.. Il y en a toujours dans ce malheureux temps : je ne sais pas quelle mouche a piqué nos bourgeois, mais tous les quartiers sont en combustion.

Mme DE NIVRY.

Et ce redoublement de bruit dans Paris ne vous fait faire aucune réflexion?

M. DE NIVRY.

Quelles réflexions voulez-vous que je fasse encore?... Il me semble que j'en fais d'assez amères.

Mme DE NIVRY.

Tout ceci doit vous avertir que la guerre tire à sa fin.

M. DE NIVRY.

Vous êtes toujours pour les aperçus, vous!

Mme DE NIVRY.

Les deux partis sont lassés, vous dis-je!

M. DE NIVRY.

Ils se remuent beaucoup, pour des gens fatigués.

Mme DE NIVRY.

Vous ne voudrez donc pas comprendre que c'est précisément parce qu'on est las qu'on s'agite plus que jamais? Chacun sent que la paix n'est pas loin. Nous aurons beau faire, le cardinal Mazarin, soutenu par la Reine-mère, qui est décidée à le maintenir contre tous les cris, rentrera dans la ville. Tout le monde est compromis. Chacun songe à faire ses conditions. Or, du caractère dont est le cardinal, on sait qu'on n'obtient rien de lui qu'en lui faisant peur. Donc il faut être redoutable au dernier moment.

M. DE NIVRY.

Voilà qui est profond! Et quelle conclusion tirez-vous de tout cela, je vous prie?

Mme DE NIVRY.

Qu'il faut songer, vous aussi, à faire vos conditions.

M. DE NIVRY.

Moi!

Mme DE NIVRY.

N'êtes-vous pas compromis?

M. DE NIVRY, *se levant.*

Je suis compromis, moi! Qu'est-ce que j'ai fait?

Mme DE NIVRY.

Vous n'avez pas honte de ce cri, pour un homme? Non, vous n'avez rien fait, vous. Vous êtes resté neutre, votre pique à la main, devant votre porte, ne craignant que le pillage. Mais grâces à Dieu! j'ai fait, moi, paraître votre nom au milieu de l'indignation générale. Vous aurez des comptes à rendre. Il faut vous arranger en conséquence.

M. DE NIVRY.

Voilà, voilà où vous m'avez conduit avec vos ardeurs politiques! Et que voulez-vous que je fasse?

Mme DE NIVRY.

Je veux que vous vous fassiez craindre.

M. DE NIVRY.

Que je me fasse craindre, moi! Vous me faites trembler avec vos extravagances. Je vous

préviens que je suis venu ici pour chercher un moment de repos.

Mme DE NIVRY.

Vous avez deux partis à prendre : ou bien vous faire donner le commandement des troupes qu'on lève en ce moment...

M. DE NIVRY.

Perdez-vous la raison? Vous savez bien que je suis pour la paix des États.

Mme DE NIVRY.

Ou bien, obtenir une place parmi les députés que la Ville doit envoyer demain à Saint-Germain pour menacer le cardinal en face, en proposant à la Reine la paix définitive contre l'expulsion du Mazarin. Je travaillerai à vous faire charger de la harangue.

M. DE NIVRY.

De la harangue? moi?

Mme DE NIVRY.

AIR : *De madame Favart.*

A la guerre il faut mettre un terme.

M. DE NIVRY.

Mon espoir et mes vœux sont là :

Mme NIVRY.

Vous serez éloquent et ferme.

M. DE NIVRY.

Où diable avez-vous pris cela?

Mme DE NIVRY.

Mazarin a l'ame peureuse.

M. DE NIVRY.

J'ignore si je l'effraierais;
Mais j'aurais une peur affreuse
De la peur que je lui ferais.

Mme DE NIVRY.

Allons donc! monsieur de Nivry, un peu d'énergie!

M. DE NIVRY, *reprenant sa pique.*

Je m'en vais!... vous me donneriez un coup de sang!.. Je suis encore plus tranquille dans la rue.

Mme DE NIVRY.

Vous laisserez entrer les gens que j'attends ce soir.

M. DE NIVRY.

Vous attendez du monde?

Mme DE NIVRY.

Quelques personnes.

M. DE NIVRY.

Mais, en vérité, Madame, perdez-vous la tête, ou voulez-vous me la faire perdre tout-à-fait? Pouvez-vous songer à recevoir chez moi par des révolutions pareilles?

Mme DE NIVRY, *riant.*

On dirait, à vous entendre, que c'est la fin du monde.

M. DE NIVRY.

Qu'en savez-vous? Je vous en prie, Madame, prenez un peu cette hallebarde, et allez voir ce qui se passe dehors : vous m'obligerez beaucoup!— Et quelles sont les personnes d'assez de sang-froid, je vous prie, pour venir vous trouver à travers une ville assiégée?

Mme DE NIVRY.

Vous les verrez quand elles entreront.

M. DE NIVRY.

Dieu me pardonne! il ne me manquerait plus que de voir entrer ici M. votre cousin de Montmor! Ne l'auriez vous pas invité aussi, par hasard, à son camp, avec tout son régiment? Pour celui-là, je vous le dis tout net, s'il met jamais les pieds dans ma maison, après comme pendant cette guerre!...

Mme DE NIVRY.

Oh! il s'en gardera bien!...

M. DE NIVRY.

Je l'espère!... Mais décidément, dès que les portes de Paris seront libres, nous partirons pour la Provence.

Mme DE NIVRY.

Voilà de grandes façons d'agir!

M. DE NIVRY.

Oui, Madame, et tous les gens sensés m'approuveront. Voyez votre amie de la rue de Lancry, madame de Maillanes. Elle va partir pour la Bretagne. La place des femmes n'est pas dans les villes assiégées. Voilà une femme raisonnable! La voit-on, dites-moi, se mêler aux intrigues et aux partis? Non, elle reste tranquille chez elle et ne songe pas à faire monter la guerre civile dans sa chambre. Vous devriez bien la prendre un peu pour modèle.

Mme DE NIVRY.

(*A part.*) Elle encore! Je suis donc destinée à me l'entendre citer par tout le monde aujourd'hui! (*Haut.*) Je l'attends ce soir!

M. DE NIVRY.

Ah! Eh bien! tant pis pour elle! Si elle se jette aussi là-dedans, il lui arrivera malheur, et à vous également, je vous le prédis. Enfin, vous êtes bien décidée à ouvrir ma porte ce soir?

Mme DE NIVRY.

Puis-je la fermer, maintenant qu'on est averti? C'est pour vous faire charger de la harangue.

UN LAQUAIS, *annonçant.*

Madame de Labeaune!

Mme DE NIVRY.

Vous voyez! on arrive.

M. DE NIVRY.

Alors, je m'en vais! Pour ne pas voir vos folles gens entrer chez moi, je ne resterai pas devant ma porte. Vous me chassez au loin. (*De la petite porte de droite.*) Je vous préviens que je ne veux pas d'intrigues dans ma maison. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME DE LABEAUNE, MADAME DE NIVRY.

Mme DE LABEAUNE, *regardant sortir M. de Nivry.*

Pardon, ma chère, est-ce que je vous dérange? C'est M. de Nivry qui s'en va là avec sa pique, n'est-ce pas? Il a l'air furieux.

Mme DE NIVRY.

C'est le blocus, ma chère.

Mme DE LABEAUNE.

Et pourquoi donc? Moi, cela me rend toute joyeuse, et j'espère bien que nous serons pris d'assaut; ce doit être ravissant!

Mme DE NIVRY.

Vous êtes charmante de m'apporter un peu de bonne humeur.

Mme DE LABEAUNE.

On vient de vous faire une scène, je gage? Eh bien! ma chère, c'est absolument comme à moi.

AIR : *Du Piége.*

A l'aspect de nos chers maris,
Patrouillant près des barricades,
Ne dirait-on pas que Paris
N'est peuplé que de mascarades?
Comment ne pas rire aux éclats
Quand ils prennent leur longue pique?
Vraiment, je ne soupçonnais pas
Qu'un siége fût aussi comique!

Je suis folle de nouvelles. En savez-vous? Donnez-les-moi donc.

Mme DE NIVRY.

Mon mari ne me laisse pas sortir. Il a une peur horrible des aventures.

Mme DE LABEAUNE.

Dites-moi, ma chère, de votre belvédère, aperçoit-on Saint-Denis et la campagne?

Mme DE NIVRY.

Non, nous sommes perdus dans les toits et les cheminées.

Mme DE LABEAUNE.

Mais je ne trouverai donc pas une hauteur d'où l'on puisse voir le bienheureux camp! Imaginez-vous que je ne rêve qu'à cela : voir la fumée du camp. J'ai tant entendu parler, dans les livres, de la fumée des camps ennemis! On dit ça très-joli. Je donnerais je ne sais quoi pour être sur les tours de Notre-Dame; et si je ne finis pas par me trouver un sommet quelconque, je crois que je serais capable de me déguiser pour y aller voir un peu, à ce camp.

Mme DE NIVRY.

C'est à ce point là!

Mme DE LABEAUNE.

Oui, ma chère, et ce serait à faire pour l'honneur de Paris. Car c'est une honte, en vérité; pas un Parisien qui aille dans la plaine! Ils font les fiers et restent devant leurs portes. Pendant ce temps, les assiégeants se glissent de tous côtés dans nos murailles et ont toutes les aventures pour eux.

Mme DE NIVRY.

Comment donc?

Mme DE LABEAUNE.

Oui, ma chère, tous les soirs, il se glisse dans Paris je ne sais combien d'officiers déguisés; on ne parle partout que de balcons escaladés.

Mme DE NIVRY.

(*A part.*) Mon Dieu! pourvu que personne ne l'ait vu! (*Haut.*) Quelle idée! les portes de Paris sont trop bien gardées.

Mme DE LABEAUNE.

Tenez, ma chère, dans ce quartier même, près d'ici, il y a une histoire nocturne...

Mme DE NIVRY.

(*A part.*) Elle me fait trembler! (*Haut.*) Qui dit cela?

Mme DE LABEAUNE.

Comment! vous n'en avez pas entendu parler? On voit très-souvent un grand manteau disparaître dans les murailles. Mes gens l'ont vu encore ce soir. Mon mari voulait même qu'on tirât dessus. (*Mouvement de madame de Nivry.*) Qu'avez-vous?

Mme DE NIVRY.

Rien, rien; c'est affreux, cette idée qu'on peut tuer ainsi un malheureux qui passe!

Mme DE LABEAUNE.

Un malheureux! mais au contraire, il paraît qu'il est très-heureux, le personnage, car il revient souvent. C'est sans doute quelqu'une de ces petites dames de la cour qui, mourant de peur chez elle, aura fait venir du camp quelque officier pour la garder. Si nous pouvions, à nous deux, deviner!

UN LAQUAIS, *annonçant.*

M. de Méré!

Mme DE NIVRY.

Laissons tout cela; voilà notre monde qui arrive.

SCÈNE VII.

MADAME DE LABEAUNE, M. DE MÉRÉ, MADAME DE NIVRY.

M. DE MÉRÉ.

Mesdames, je vous annonce M. le capitaine de Malaval, qui monte en silence les escaliers. Madame de Maillanes n'est pas ici? Le Capitaine va être au désespoir.

Mme DE NIVRY.

Elle doit venir.

Mme DE LABEAUNE.

Il en a donc toujours la tête perdue? Et parle-t-il, enfin?

M. DE MÉRÉ.

Le capitaine, en amour, ne parle jamais,

Madame. Il aime en silence avec fureur, et si quelqu'un vous gêne, il s'offre pour le tuer. Voilà sa manière.

UN LAQUAIS.

M. le capitaine de Malaval !

SCENE VIII.

M. DE MÉRÉ, MADAME DE LABEAUNE, LE CAPITAINE, MADAME DE NIVRY.

Mme DE LABEAUNE.

Bonsoir, M. le Capitaine, comment se porte la guerre ?

LE CAPITAINE, *avec beaucoup de gravité.*

Permettez-moi, Madame, de saluer madame de Nivry. Madame... (*Se retournant ensuite vers madame de Labeaune.*) Madame, j'ai bien l'honneur...

Mme DE LABEAUNE.

Vous abandonnez donc nos remparts, Capitaine ? Si l'ennemi allait forcer les portes pendant que vous n'y êtes pas ? Qu'est-ce que nous deviendrions ?

LE CAPITAINE.

Nos portes n'ont rien à craindre, Madame ; j'y ai laissé mes ordres.

Mme DE NIVRY.

Voilà moins que jamais le moment d'avoir peur : nous avons le commandant de la place avec nous ; nous ne pouvons pas être défendues de plus près.

Mme DE LABEAUNE.

Et où avez-vous mis mon mari, Capitaine ? J'espère qu'il est à l'arrière-garde ?

LE CAPITAINE.

M. de Labeaune est en sentinelle, Madame, en lieu sûr.

Mme DE NIVRY.

Et mon mari, Capitaine ? Ne le mettez jamais aux portes, n'est-ce pas? Il est très-alarmiste, et donnerait à tout propos de fausses alertes. Quand il monte la garde par ici, il me fait des peurs continuelles.

LE CAPITAINE.

Pour qu'il ne vous incommode pas, Madame, j'aurai soin de le mettre toujours en planton loin de chez vous.

MÉRÉ.

Ce sournois de Capitaine! Mesdames, je vous conseille de vous défier de lui.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

C'est un habile commandant,
Qui joint l'adresse à l'énergie;
Aussi brave qu'il est prudent,
Et très-fort sur la stratégie :
Pour combattre les trahisons,
Il nous disperse par les rues,
Puis, à l'heure où nous ne laissons
Que des femmes dans nos maisons,
Il vient y passer des revues.

LE CAPITAINE.

M. de Méré, je prends mes devoirs au sérieux. Je suis soldat, moi, et je ne ris pas avec le danger. Cela est permis aux citadins qui ne le connaissent pas. Les gens de la ville n'entendent rien à la guerre ; ils doivent obéir quand je commande,et rester où je les place. Autrement, je ne puis répondre de rien. Vous, Monsieur, pourquoi n'êtes–vous pas au poste où je vous avais envoyé. (*Il passe entre madame de Labeaune et M. de Méré.*)

MÉRÉ.

Eh bien ! que vous disais–je, Mesdames ? Voilà qu'il veut se débarrasser aussi de moi !

Mme DE NIVRY.

Capitaine, M. de Méré est–il bien nécessaire à notre salut ? Laissez–nous-le un moment.

MÉRÉ.

Le terrible homme ! parce qu'il est à peu près seul militaire dans la ville, il abuse de sa moustache. Ecoutez–moi un peu, de grâce, pour ce qui me concerne. Il y a des gens qui aiment à se battre, vous êtes de ceux-là. Il y en a d'autres qui n'aiment qu'à regarder faire : voilà ma catégorie. Battez–vous, Messieurs! Moi, je n'ai de vocation que pour être témoin.— Patience, Capitaine! madame de Maillanes va venir!

LE CAPITAINE.

Je n'ai dit à personne, Monsieur!...

MÉRÉ.

Eh! nous savons bien que vous ne parlez pas, Capitaine, et voilà justement où est le mal. Que ne parlez–vous ? Vous êtes en ce moment à un point de vue magnifique : défenseur du public! Justement, la jeune dame est timide et a besoin d'être rassurée. Voulez–vous que nous vous offrions d'emblée, ce soir ?

LE CAPITAINE

Mais, M. de Méré, je vous dis...

MÉRÉ.

Vit-on jamais un commandant de place aussi peu belliqueux! Offrons–nous ; c'est le bon moment. Moi d'abord, je tombe aux pieds de madame de Labeaune. (*Il passe auprès d'elle.*)

Mme DE LABEAUNE.

Voyez, Capitaine, comment se fait ce genre d'exercice : regardez bien. (*A M. de Méré.*) Portez armes! (*Il met la main sur son cœur.*) En joue! (*Il lui saisit une main.*) Feu ! (*Il tombe à genoux, en baisant sa main.*) Ce n'est pas plus difficile que cela.

Mme DE NIVRY.

Vous voyez, Capitaine, que vous avez des troupes fort gaies dans le péril.

LE CAPITAINE.

Il serait à désirer que M. de Méré fît aussi bien l'exercice du mousquet.

MÉRÉ.

Dépêchons–nous d'agir, Capitaine, pendant qu'il en est temps encore ; car je vous préviens

que l'ennemi commence à pénétrer dans Paris la nuit, et à nous faire du tort.

Mme DE LABEAUNE.

C'est vrai, Capitaine; il paraît que vous fermez assez mal nos portes.

LE CAPITAINE.

Qui dit cela, Madame? Si l'on pénétrait dans Paris, ce serait grâce aux sentinelles comme M. de Méré; mais heureusement nous en avons de plus graves, et depuis que j'ai été chargé de la défense des portes, pas un assiégeant n'a mis le pied dans la ville.

LE LAQUAIS *annonçant.*

M. le chevalier de Montmor.

Mme DE NIVRY.

Grand Dieu !

Mme DE LABEAUNE.

La ville serait-elle prise!

LE CAPITAINE.

M. de Montmor!

MÉRÉ.

Ah! ah! Capitaine, notre tour est passé!

SCÈNE IX.

LE CAPITAINE, M. DE MÉRÉ, MONTMOR, Mme DE NIVRY, Mme DE LABEAUNE.

MONTMOR, *gaîment.*

Rassurez-vous, Mesdames! je ne suis pas un boulet de canon.

Mme DE NIVRY, *bas à Montmor, vivement.*

Que faites-vous?

MONTMOR, *bas à madame de Nivry.*

J'ai pensé que votre amie serait peut-être à votre réunion.

Mme DE NIVRY, *de même.*

Non! (*A part.*) Si elle allait arriver!

MONTMOR.

Eh! te voilà, mon cher de Méré? Qu'il y a longtemps qu'on ne t'a vu! J'espérais rencontrer mes amis sur le champ de bataille, et pouvoir échanger avec eux, en passant... une carte de visite! Mais c'est là qu'on vous rencontre le moins. Pour vous voir, on est obligé de venir chez vous. Sans rancune! De quoi parliez-vous, Mesdames? Disiez-vous beaucoup de mal de nous? De grâce, donnez-nous le droit de nous venger!

MÉRÉ, *allant prendre Montmor par la main et le conduisant vers le Capitaine, qui est resté de côté, sombre.*

Viens donc un peu par ici, Chevalier, je t'en prie; je veux te présenter à un de mes amis.

MONTMOR, *gaîment.*

Volontiers... Monsieur est?...

MÉRÉ, *les présentant.*

Le capitaine de Malaval, commandant de la garnison de Paris, notre défenseur. (*Au Capitaine.*) Le chevalier de Montmor, commandant de la cavalerie ennemie, notreami. Vous voilà présentés, Messieurs. (*Ils se saluent, Montmor gaîment, le Capitaine d'un air sombre. Méré éclate de rire.*)

MONTMOR.

Parbleu! je suis enchanté, Capitaine, de faire votre connaissance!

MÉRÉ.

J'espère que voilà qui est nouveau : les deux chefs ennemis qui se rencontrent en soirée dans la ville assiégée! Chevalier, veux-tu te rafraîchir? Veux-tu nous voir sous les armes? Parle, ne te gêne pas. Nous désirons te bien recevoir. Capitaine, avez-vous sur vous les clefs de la ville? Nous pourrions lui en donner la moitié.

Mme DE LABEAUNE.

Capitaine, c'est comme cela que vous nous défendez! Mais on va nous prendre, alors!

Mme DE NIVRY, *à part.*

Que va-t-il arriver, mon Dieu!

MONTMOR.

Te voilà bien joyeux, mon cher de Méré; il il est vrai que le tête-à-tête est imprévu. Mais je te ferais rire bien davantage, si je te disais une rencontre du même genre qui m'est arrivée quand nous assiégions Kelh, il y a deux ans.

MÉRÉ.

Le commandant de la place t'a trouvé dans sa robe de chambre?

MONTMOR.

Non, dessus, dans un de ses tiroirs.

MÉRÉ.

Et qu'est-ce qu'il t'a dit?

MONTMOR.

Je n'en sais rien : il s'est mis à parler allemand.

MÉRÉ.

Et comment en es-tu sorti?

MONTMOR.

Fort simplement : je l'ai fait prisonnier. — Rassurez-vous, Capitaine, entre Français on agit plus poliment.

LE CAPITAINE, *s'avançant.*

Au nom du Parlement, Monsieur, je vous arrête!

MÉRÉ.

Ah! ah! Chevalier, les rôles changent. C'est nous qui t'arrêtons, mon cher!

LE CAPITAINE.

Votre épée, Monsieur?

Mme DE NIVRY.

Capitaine!...

MONTMOR.

Ma foi! Capitaine, je suis au désespoir : n'ayant pas prévu l'événement, je l'ai laissée en bas dans mon manteau de guerre.

Mme DE NIVRY, *passant entre Montmor et le Capitaine.*

Capitaine... j'espère que, par considération pour moi... vous regarderez ce salon comme un terrain neutre.

Mme DE LABEAUNE, *allant se placer entre le Capitaine et M. de Méré.*

Nous prenons le Chevalier sous notre protection, Capitaine; et s'il vous faut absolument un prisonnier, tenez, en voilà un à votre portée : c'est M. de Méré qui l'a laissé passer, c'est lui qu'il faut arrêter.

MÉRÉ.

Grand merci! On ne tire pas sur les témoins, Madame.

LE CAPITAINE, *à madame de Nivry.*

Madame, mon devoir m'ordonne...

MONTMOR.

Pardon, Capitaine, de vous interrompre. Mais avant de nous arrêter l'un ou l'autre, faites-moi le plaisir de me dire par quel hasard nous nous rencontrons ici. J'aime, avant tout, les situations expliquées. Nous conclurons après.

MÉRÉ.

C'est cela! interroge-nous, à présent! Est-ce qu'on te demande ce qui t'amène, toi? On t'arrête, voilà tout. Est-ce que tu nous prends pour des Allemands, par hasard?

Mme DE NIVRY.

Allez-vous en, Chevalier, je vous en prie; le Capitaine vous laissera sortir.

MONTMOR.

Un moment, ma cousine! rien ne presse. (*Bas à madame de Nivry.*) Elle viendra peut-être.

Mme DE NIVRY, *bas, avec dépit.*

Je vous dis que non!

MONTMOR.

Voyons, Capitaine, je vous écoute.

LE CAPITAINE.

Alors, Monsieur, veuillez me dire comment vous avez pénétré dans Paris?

MONTMOR.

Vous voulez que je commence? Volontiers. Eh bien! Capitaine, je vous dirai qu'arrivant de Saint-Denis, je suis entré par la barrière qui s'est trouvée sur mon chemin, par la barrière Saint-Denis; qu'après cela, j'ai suivi les rues de ma connaissance; que je me suis arrêté quelque temps dans la rue de Lancry...

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que vous aviez à faire rue de Lancry?

MONTMOR.

Pardon, ceci ne regarde que moi! — J'ajouterai, si vous tenez aux détails, que j'ai été saisi d'un rire invincible quand j'ai aperçu l'armée des bourgeois en bas de soie, la plume derrière l'oreille, le menton fraîchement rasé, et la hallebarde au poing. De plus, Capitaine, il peut vous être utile de savoir que vos sentinelles s'asseoient par terre quand vous n'y êtes pas, que celles qui veillent aux portes dormaient profondément quand je suis passé, et que la bienveillance générale de l'armée parisienne est telle, que, si je n'avais eu des affaires pressées en ville, je serais retourné à Saint-Denis pour revenir, le soir, avec toute notre armée, coucher à Paris. Je crois que je n'oublie rien d'important.

MÉRÉ.

Il faut avouer que tu es fièrement insolent de nous parler ainsi!

MONTMOR.

Bah! entre militaires, ces choses-là se disent. Le Capitaine est soldat, n'est-ce pas? Je le plains de vous commander.

Mme DE NIVRY.

Vous êtes heureux, Chevalier, d'avoir affaire à un homme d'esprit comme le Capitaine, et qui entende bien la plaisanterie!

MONTMOR.

Le Capitaine l'a, en effet, prouvé en acceptant le commandement de la Fronde.

LE CAPITAINE, *avec colère.*

Je ne plaisante jamais, Monsieur!

MONTMOR.

Vous avez tort. — A votre tour. (*A part.*) Est-ce qu'elle ne viendrait pas? (*Haut.*) Pourquoi êtes-vous ici et non à votre poste, Capitaine? C'est contre la discipline.

Mme DE LABEAUNE.

Défendez-vous donc, Capitaine, on nous bat; c'est humiliant!

Mme DE NIVRY.

Chevalier, de grâce, allez-vous-en, ne nous irritez pas. (*Bas.*) Vous reviendrez. Je vous en supplie.

MONTMOR.

Non, ma cousine, laissez-moi vous dénoncer le Capitaine comme un général qui vous compromet. Si j'étais le Parlement, je le destituerais à l'instant.

LE CAPITAINE.

Prétendez-vous m'apprendre mes devoirs?

Mme DE LABEAUNE.

Ferme, Capitaine!

MONTMOR.

Je vous les rappelle. J'ai laissé sous votre garde des amis, des parents que j'aime, ma cousine... Vous les exposez. Vous nous ferez prendre Paris, nous le saccagerons... Que voulez-vous que toutes ces personnes qui me sont chères deviennent dans le sac de la ville? Vous me répondez de toutes les extrémités auxquelles nous pourrons nous porter. Pourquoi n'êtes-vous pas à les défendre aux remparts? Parlez, Monsieur!

LE CAPITAINE, *en fureur, la main sur son épée.*

Ventrebleu! Monsieur!

Mme DE LABEAUNE.

Répondez donc, Capitaine, ou il va vous prendre comme le général allemand.

MONTMOR, *à part.*

Elle n'arrivera donc pas? (*Haut.*) Eh bien! Monsieur, qu'avez-vous à dire?

LE CAPITAINE.

Je vous arrête, Monsieur, vous êtes arrêté!

MONTMOR.

Ce n'est pas là répondre.

LE CAPITAINE.

Vous l'avez entendu, Monsieur? Vous êtes arrêté!

Mme DE LABEAUNE.

Monsieur de Méré, défendez donc le Capitaine!

MÉRÉ, *passant entre le Capitaine et Montmor.*

Voyons, Chevalier, un peu d'indulgence!

MONTMOR, *d'un air courroucé.*

Non, non, le Capitaine doit être destitué.

MÉRÉ.

Que diable! tu ne veux donc pas laisser le Capitaine songer un peu à ses amours?

LE CAPITAINE, *violemment.*

Il est arrêté!

MONTMOR, *de même.*

Il n'y a pas d'amour!

MÉRÉ.

Écoute-moi donc! t'empêche-t-on de songer aux tiennes? Non. Eh bien! pourquoi veux-tu empêcher le Capitaine de venir ici un moment dans l'espoir de rencontrer...

LE CAPITAINE.

Monsieur de Méré, vous me rendrez fou! Je n'ai dit à personne...

MÉRÉ.

Eh! voilà le tort! si vous aviez dit tout de suite au Chevalier; je viens ici pour voir celle que j'adore, le Chevalier n'aurait pas été si sévère.

MONTMOR.

Voyons!... la dame est-elle brune ou blonde?

MÉRÉ.

Brune!...

MONTMOR.

Brune?... Alors, le Capitaine est excusé.

MÉRÉ.

Ah! ah! je vois que c'est pour une brune que tu pénètres chez nous. Diable! Capitaine!... Prenez garde de vous rencontrer encore une fois avec le chevalier de Montmor!... C'est pour le coup que vous seriez destitué!

LE CAPITAINE.

Monsieur de Méré!...

Mme DE NIVRY.

En voilà assez, Messieurs... Allez-vous en, de grâce, Chevalier.

LE CAPITAINE.

Il ne sortira pas!

MONTMOR, *à part.*

Il paraît que décidément elle ne doit pas venir. Elle sera peut-être à son balcon. (*Haut.*) Adieu, Capitaine! Si j'avais su que vous fussiez amoureux...

LE CAPITAINE, *vivement.*

Vous sortez?

MONTMOR.

J'en suis désolé; mais si je restais plus longtemps, vos sentinelles pourraient se réveiller et me barrer le passage. Je mets ma cousine sous votre garde : de la prudence dans la défense, de l'audace dans l'attaque : à la guerre, comme en amour, voilà les vrais principes. Adieu, ma cousine. Capitaine, enchanté d'avoir fait votre connaissance!

LE CAPITAINE.

Vous ne pouvez sortir, Monsieur, vous êtes prisonnier!

MONTMOR.

Mesdames, au sac de Paris!

Mme DE LABEAUNE.

Eh bien! Capitaine, vous le laissez s'en aller!

LE CAPITAINE, *s'élançant et saisissant d'une main le petit manteau du chevalier.*

Vous êtes prisonnier, Monsieur!

MONTMOR, *détachant le cordon qui attache son manteau.*

Pas encore, capitaine! Pas encore! (*Montmor s'échappe, le manteau reste dans la main du capitaine qui le laisse tomber, en restant ébahi: une lettre en sort et tombe à terre.*)

SCÈNE X.

Mme DE NIVRY, Mme DE LABEAUNE, MÉRÉ, LE CAPITAINE.

Mme DE NIVRY.

(*A part.*) Grâce à Dieu! il est parti!

Le capitaine veut s'élancer dehors. Méré se met en travers de la porte, et la referme.)

Mme DE LABEAUNE, *riant.*

Eh bien! Capitaine, vous voilà traité comme le général allemand!

Mme DE NIVRY, *riant de toutes ses forces.*

Capitaine!.. Capitaine!..Mme de Maillanes va arriver!

MÉRÉ, *apercevant la lettre et la ramassant.*

Attention! L'ennemi a laissé tomber des papiers.

Mme DE LABEAUNE.

Qu'est-ce que c'est?

MÉRÉ, *élevant le papier en l'air.*

Mesdames, une lettre!

Mme DE NIVRY.

(*A part, inquiète.*) Serait-ce celle?..

Mme DE LABEAUNE.

Voyons! voyons!

LE CAPITAINE.

M. de Méré, je vous somme de me remettre ce papier.

Mme DE NIVRY, *vivement.*

Donnez-moi cette lettre, M. de Méré, je la ferai remettre au chevalier.

Mme DE LABEAUNE.

Lisez-nous cela M. de Méré !

LE CAPITAINE.

Ce sont sans doute des notes stratégiques que M. de Montmor a prises. M. de Méré, je vous somme !..

Mme DE NIVRY.

Ce sont des papiers particuliers, je ne dois pas souffrir...

Mme DE LABEAUNE.

Quelque secret ! Les secrets de l'ennemi doivent être dévoilés.

MÉRÉ *entouré et levant la lettre au-dessus de sa tête pour la défendre.*

Doucement, Mesdames ! Doucement, Capitaine !.. Et s'il y avait là-dedans quelque pétard !.. Ou bien le cheval de Troie !

Mme DE LABEAUNE.

M. de Méré, montrez-nous l'écriture.

Mme DE NIVRY.

Non ! non !.. Capitaine !..

LE CAPITAINE.

J'ai laissé sortir l'homme, Madame, je ne puis laisser sortir le papier.

MÉRÉ.

Me voilà comme Rodrigue entre son père et Chimène ?.. Ne sachant auquel entendre !..

AIR : *Faisons la paix.*

Papier charmant,
Messager d'un cœur solitaire,
Des tendres secrets d'un amant,
Es-tu l'heureux dépositaire?
Papier charmant!
Que diras-tu, papier charmant?

2e

Papier fatal,
Messager de haine et de guerre,
De quelque piège déloyal
Vas-tu révéler le mystère?
Papier charmant, papier fatal,
Caches-tu le bien ou le mal?

Mme DE LABEAUNE.

Lisez, vous le saurez.

MÉRÉ.

Vous avez raison, c'est le plus court et le plus sûr.

Mme DE NIVRY.

Ne lisez pas !.. C'est impossible.

MÉRÉ.

Deux lignes seulement.

Mme DE NIVRY.

Pas un mot !

LE CAPITAINE.

Tout, Monsieur, tout !

Mme DE LABEAUNE.

Oui, tout.

Mme DE NIVRY.

Mais c'est inconcevable d'indiscrétion !

MÉRÉ, *regardant la suscription.*

Gentille écriture, ma foi ! Ceci sent fort le doigt féminin. « A M. le chevalier de Montmor. » — C'est bien à lui. Il ne l'avait pas volée. (*Lisant*) : — « Huit grands jours sans vous voir !.. »

Mme DE NIVRY.

A part.) Ciel ! ma lettre !

MÉRÉ.

Cela suffit !.. Une victime dûment enregistrée ! Et voilà comme vous défendez vos troupes, Capitaine!

Mme DE LABEAUNE.

Eh bien ! ma chère, que vous dirais-je ! C'est l'aventure du quartier. — Qu'avez-vous donc? vous êtes toute pâle !

Mme DE NIVRY.

Ce n'est rien ! (*A part.*) Leurs regards me troublent ! Comment détourner les soupçons ? Ciel ! M. de Nivry !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, M. DE NIVRY, *foule de seigneurs et de dames, arrivant au fond.*

M. DE NIVRY, *entrant par la gauche avec sa pique.*

Ma maison est encombrée !

Mme DE LABEAUNE.

Venez donc, venez donc, M. de Nivry, nous aider à deviner une énigme !

M. DE NIVRY.

Des énigmes, chez moi !

Mme DE LABEAUNE.

Un billet tombé tout-à-l'heure des poches de M. de Montmor.

M. DE NIVRY.

M. de Montmor ici ! (*A sa femme.*) Qu'est-ce que cela signifie, Madame ?

Mme DE LABEAUNE.

Voilà justement ce que nous cherchons : M. de Montmor est venu, on lui avait écrit...

M. DE NIVRY.

On lui avait écrit?.. Une femme?

Mme DE LABEAUNE.

Et qui donc? Ce n'est pas le coadjuteur, j'imagine.

M. DE NIVRY, *les yeux fixés sur sa femme.*

Ah ! une femme ?

Mme DE NIVRY, *à part.*

Que faire, mon Dieu ? que faire ?

Mme DE LABEAUNE.

Mais qui est-elle ?

M. DE NIVRY, *à sa femme.*

Oui, qui est-elle?.. Vous ne pourriez pas nous le dire, ma chère amie?

Mme DE NIVRY *fort troublée.*

Moi?

M. DE NIVRY.

Vous-même!.. Je soupçonne que vous le savez...

Mme DE NIVRY *à part.*

Comment échapper?

M. DE NIVRY.

Allons!.. Qui est-elle?

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Madame de Maillanes. (*mouvement au fond parmi la foule.*)

Mme DE NIVRY, *poussant une exclamation.*

Elle!..

Mme DE LABEAUNE, *vivement.*

Oh!.. Voilà le mystère découvert!..

LE CAPITAINE.

Hein?..

Mme DE LABEAUNE.

C'est le ciel qui a parlé par la voix de ce laquais.

Mme DE NIVRY.

Mais je n'ai pas dit...

Mme DE LABEAUNE.

Votre exclamation vous a trahie malgré vous. Ne cherchons plus, Messieurs, nous avons trouvé.

M. DE NIVRY.

Êtes-vous bien sûre?..

Mme DE LABEAUNE, *au capitaine.*

Rappelez-vous ce que nous a dit le chevalier: je me suis arrêté rue de Lancry.

LE CAPITAINE.

C'est vrai!..

Mme DE LABEAUNE.

Et le ton mystérieux dont il a dit cela?... Plus de doute possible!.. Oh, la sournoise bretonne!..

LE CAPITAINE, *à part.*

Damnation!

Mme DE NIVRY, *à part.*

Ce n'est pas ma faute!

(*Tout le monde se porte vers le fond pour aller au-devant de Mme de Maillanes. La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon chez Madame de Maillanes, porte au fond; à droite de cette porte une grande horloge à armoire, de l'autre côté, en pendant, un baromètre de même façon; une fenêtre de chaque côté; à gauche du public un cabinet; à droite une porte. Un guéridon près de la fenêtre à droite du public; candelabre allumé.

Au lever du rideau, Madame de Maillanes est assise à gauche du public, un livre à la main, Luce est assise de l'autre côté près de la table.

SCÈNE I.

Mme DE MAILLANES, LUCE.

Mme DE MAILLANES.

Luce, peux-tu t'expliquer cela?

LUCE.

Madame se sera trompée, assurément.

Mme DE MAILLANES.

Un pareil accueil! Cet air contraint à mon arrivée! Qu'est-ce que cela veut dire? Tout le monde se taisait, Luce, ou chuchotait en me regardant.

LUCE.

Quel motif Madame veut-elle qu'on ait eu?..

Mme DE MAILLANES.

C'est étrange! Et madame de Nivry qui était pâle comme une morte! Je suis repartie tout de suite, je n'ai pu rester... J'ai beau rêver depuis hier.... Luce, tu n'imagines rien? Je suis inquiète, malgré moi.... Je veux me mettre un moment au balcon, cela me distraira peut-être...

LUCE.

Si Madame me croyait, elle ne se mettrait pas à ce balcon.

Mme DE MAILLANES.

Pourquoi?

LUCE.

On remarque, Madame; tous les jeunes gens qui passent dans la rue lèvent la tête.

Mme DE MAILLANES, *allant près du balcon.*

Mais on ne peut guère me voir, Luce, il fait sombre quand je me mets au balcon. Tu as sur Paris tes vieilles terreurs de Bretagne.

LUCE.

Ah! Madame, Paris est si dangereux! surtout dans ces temps de guerre!

Mme DE MAILLANES.

Peureuse ! c'est ce qui m'amuse. Tout ce mouvement du dehors, ces piques et ces fusils qui passent dans la rue, tout cela charme ma curiosité. Quand j'ouvre cette fenêtre, il me semble que j'ouvre un roman de chevalerie, et parfois je reste appuyée à ce balcon, les regards et l'imagination au loin, rêvant des aventures...

LUCE.

Ah ! Madame, le ciel nous en préserve !

Mme DE MAILLANES.

AIR : *d'Aristippe.*

Aurais-tu peur de ces riants mensonges
Dont quelquefois je berce mon ennui ?
Je suis encor dans l'âge heureux des songes ;
Demain peut-être, hélas, ils auront fui ?
Laisse-les donc m'entourer aujourd'hui !
Nous partirons ; sois sans inquiétude ;
Et, loin du bruit, loin d'un monde importun,
J'emporterai dans notre solitude
Tous mes romans... sans en terminer un.

LUCE.

Dieu le veuille !

Mme DE MAILLANES. (*Elle se met à la fenêtre, Luce regarde par-dessus son épaule.*

Voilà les patrouilles de la nuit qui commencent ! Luce, te rappelles-tu ce gentilhomme en manteau, qui passait hier au soir ?

LUCE.

Oui, Madame, il paraît qu'il est du camp.

Mme DE MAILLANES.

Lorsqu'on l'a reconnu et attaqué sous mes fenêtres, as-tu vu comme il s'est défendu ? C'est un hardi cavalier !

LUCE.

Madame, et ce médecin qui passait sur son cheval... Comme il l'a fait descendre ! comme il lui a pris son cheval et s'est sauvé dessus !

Mme DE MAILLANES.

Je ne puis m'empêcher de rire encore quand j'y songe. Ce médecin restant dans la rue avec sa robe, et regardant fuir ce gentilhomme sur son cheval, m'a divertie. Luce, as-tu entendu ce qu'on disait ? On criait que c'était le chevalier de Montmor.

LUCE.

Ah ? Madame, un mauvais sujet, à ce qu'on dit !

Mme DE MAILLANES.

C'est le cousin de madame de Nivry. J'ai entendu souvent parler de lui chez elle. Je serais curieuse de le voir.

LUCE.

Le ciel nous en garde !

Mme DE MAILLANES.

Cette aventure d'hier m'a tout-à-fait prévenue en sa faveur, sais-tu ? Comme il manie l'épée, Luce !

LUCE.

Pour entrer ainsi dans Paris, déguisé, il faut qu'il ait de mauvais desseins. C'est lui qui vient se promener sous vos croisées et qui ne fait que regarder au balcon. C'est quand il a levé la tête pour vous contempler qu'on a vu sa figure, et que les bourgeois se sont mis à crier après lui.

Mme DE MAILLANES.

Comment, Luce ! tu crois que c'est moi qui l'ai fait découvrir ? Ce pauvre jeune homme !

LUCE.

Je vous le dis, Madame, c'est ce même homme à manteau de l'autre jour, c'est ce chevalier de Montmor. — Prenez garde, Madame ! Laissez-moi fermer la fenêtre.

Mme DE MAILLANES.

Que veux-tu qu'il m'arrive, ma bonne Luce ? Sois tranquille, ce n'était pas M. de Montmor, ce n'était pas moi qu'il regardait. C'était un passant. Tout cela m'amuse, voilà tout. C'est si nouveau pour nous ! (*Elle se retire de la fenêtre.*)

LUCE, *fermant.*

C'est ce qui est nouveau qu'il faut craindre, Madame. Les vieilles figures ne me font pas peur ; mais ces jeunes gentilshommes ! C'est effrayant. (*On frappe à la porte du fond.*)

Mme DE MAILLANES.

On frappe, Luce.

LUCE.

Madame, faut-il ouvrir ?

Mme DE MAILLANES.

Ouvre, va ! Ce n'est pas un roman qui nous arrive.

LUCE, *ouvre.*

M. le Capitaine !

SCÈNE II.

LUCE, Mme DE MAILLANES, LE CAPITAINE.

(*Le Capitaine entre lentement, la figure pâle, dans un silence lugubre.*)

LUCE, *frappée de son aspect.*

Jésus ? Monsieur, vous m'avez fait peur !

Mme DE MAILLANES.

(*Bas à Luce.*) C'est pourtant une vieille figure. (*Elle salue.*) M. le Capitaine...

(*Le Capitaine salue et descend ensuite toute la scène sans dire un mot.*)

LUCE.

Qu'est-ce qu'il a donc ? Madame, faut-il que je m'en aille ?

Mme DE MAILLANES.

(*Bas.*) Non, reste, au contraire.

(*Luce va à la fenêtre et fait semblant de regarder dans la rue.*)

Mme DE MAILLANES, *descendant la scène.*

M. le Capitaine, est-ce que vous venez m'arrêter pour cause de sédition ? On serions-nous menacés, ce soir, dans le quartier ? A quelle pensée dois-je... le silence de votre visite ?

(*Le Capitaine, sans dire un mot, remonte la scène, puis la redescend avec agitation. Ma-*

dame de Maillanes, étonnée, le regarde, regarde Luce. Le Capitaine salue et continue de s'agiter. Tableau.)

LUCE, *à la fenêtre.*

(*A part*) Est-ce qu'il est fou?

Mme DE MAILLANES.

(*A part.*) Qu'est-ce donc! (*Haut.*) Vous paraissez préoccupé, Monsieur?

LE CAPITAINE, *se parlant à lui-même.*

C'est inconcevable! (*Nouveau jeu de scène.*)

LUCE.

(*Bas.*) Madame veut-elle que je fasse monter le portier?

Mme DE MAILLANES.

(*A part.*) Voilà deux énigmes qui m'arrivent depuis hier. (*Haut.*) M. le Capitaine veut-il s'asseoir?

LE CAPITAINE, *sans répondre à madame de Maillanes.*

Les voilà, ces petits-maîtres! ces écervelés! ces libertins à la mode! Les hommes graves, les hommes d'honneur, sont laissés de côté. On confie à ces Messieurs son honneur... Eh bien! voilà ce qui arrive: les fous le perdent!

LUCE.

(*A part.*) Ah! ça! qu'est-ce que les libertins lui ont donc fait?

LE CAPITAINE, *de même.*

On détache son manteau, on le laisse aux mains de celui qui veut vous arrêter, la lettre tombe, et voilà! l'univers est mis au fait!

Mme DE MAILLANES, *en riant.*

L'univers est bien heureux, Capitaine! Moi, je vous écoute, et je vous avoue que...

LE CAPITAINE, *se tournant brusquement vers elle, avec un désespoir comique.*

Ah! Madame! Madame!

Mme DE MAILLANES.

Vous m'effrayez! que se passe-t-il donc, Monsieur?

LE CAPITAINE, *avec feu.*

J'aimerais mieux, voyez-vous, que Paris, cette nuit, eût été pris, pillé, saccagé, mis à feu et à sang! J'en serais responsable, je serais fusillé à l'heure qu'il est! Eh bien! je l'aimerais mieux! Oui, Madame, mieux! sans contredit!

Mme DE MAILLANES, *riant.*

Mais M. le Capitaine, c'est donc atroce ce qui vous est arrivé?

LE CAPITAINE.

Ah! Madame! il y avait dans votre ombre, à vos pieds, un homme... Respect, dévouement, passion, silence, le silence! cet homme avait tout!

Mme DE MAILLANES, *riant de plus en plus.*

Mais qui donc et quoi donc, Capitaine?

LE CAPITAINE.

Que ne lui avez-vous demandé, à défaut d'autres preuves de dévouement, des renseignements au moins, Madame, des renseignements! Etrangère à Paris, vous ne pouviez savoir... Il vous eût crié, cet homme: C'est un fat, Madame! prenez garde! Foi, honneur, pudeur!... rien! il n'a rien!

Mme DE MAILLANES.

Mais qu'est-ce que tout cela veut dire, Capitaine? Je vous jure que je n'ai pas encore compris un mot.

LE CAPITAINE, *baissant tragiquement la voix.*

Eh bien! il y a, Madame, qu'à l'heure qu'il est tout Paris sait par votre lettre...

Mme DE MAILLANES.

Par ma lettre!

LE CAPITAINE.

Que M. de Montmor a laissé tomber en sortant de chez Madame de Nivry, hier...

Mme DE MAILLANES.

M. de Montmor!

LE CAPITAINE.

Oui, Madame, à l'heure qu'il est tout Paris sait...

Mme DE MAILLANES.

Sait quoi? Parlez donc, Monsieur, au nom du ciel!

LE CAPITAINE.

Que M. de Montmor est... votre... amant!...

Mme DE MAILLANES.

Que M. de Montmor est mon amant!

LUCE.

Jésus-Maria!

LE CAPITAINE.

Excusez la franchise d'un soldat!

Mme DE MAILLANES.

M. de Montmor est mon amant!

LE CAPITAINE.

Je vous le disais, Madame: voilà le danger de donner sa confiance à ces évaporés! Jamais un homme grave...

Mme DE MAILLANES.

Luce, as-tu entendu? Luce, dis-moi, ne suis-je pas le jouet d'un rêve?

LUCE.

Vous êtes fou, Monsieur, apparemment!

Mme DE MAILLANES, *avec indignation.*

Et vous êtes venu ici, Monsieur, pour me dire ces paroles! C'était donc là le secret de cette étrange visite?.. Vous veniez exprès chez moi pour m'outrager!..

LE CAPITAINE.

Moi, Madame!

LUCE.

Allez-vous-en, Monsieur, allez-vous-en, croyez-moi! ou je crie pour faire monter les passants.

Mme DE MAILLANES.

Vous avez vu une femme seule, sans appui, sans défenseur. Vous avez pensé qu'on pouvait l'insulter sans danger, n'est-ce pas? et vous êtes venu!..

LUCE.

Voici la porte!

LE CAPITAINE, *hors de lui.*

Madame, pour Dieu !

Mme DE MAILLANES.

Et c'est vous qu'on a chargé de défendre l'honneur de la ville de Paris, Monsieur ! Un noble général qui s'empresse de donner pour mot d'ordre à toute une ville: — Lâcheté !

LE CAPITAINE, *tirant son épée.*

Voici mon épée, Madame !..

LUCE.

Au secours ! on assassine Madame !

LE CAPITAINE, *saisissant Luce par le bras.*

Vous êtes une vieille folle, taisez-vous ! — Voilà mon épée, Madame ! Je vous l'apporte, acceptez-la !

Mme DE MAILLANES.

Et que voulez-vous que je fasse de votre épée ! Sortez, Monsieur !

LE CAPITAINE. *offrant toujours son épée.*

Mais, Madame ! je viens vous offrir de le tuer !

LUCE, *s'élançant à la fenêtre.*

Au secours !

LE CAPITAINE, *exaspéré.*

Pardieu ! la vieille, fermez cette fenêtre ! et taisez-vous ! ou je vous passe mon épée au travers du corps ! *(A madame de Maillanes).* Au nom du ciel, écoutez-moi, Madame !.. je viens vous défendre.

Mme DE MAILLANES.

Me défendre ? et contre qui ?

LE CAPITAINE.

Contre ce fat, ce chevalier de Montmor, qui vous a compromise.

Mme DE MAILLANES.

Me compromettre ? lui ?... Mais comment ?..

LE CAPITAINE.

En laissant tomber, hier, votre lettre chez madame de Nivry... Et on l'a lue cette lettre.. Et... voilà mon épée, Madame !

Mme DE MAILLANES.

Une lettre de moi, lue chez madame de Nivry... Une lettre à M. de Montmor ! ... Voyons, Monsieur, expliquez-vous, je vous en supplie ! Je vois qu'il y a là quelque trahison indigne, et que je ne comprends pas.

LE CAPITAINE.

Indigne, Madame ; c'est le mot !.. Jamais un homme grave... Mais, voilà ces libertins !

LUCE.

Mais parlez donc, Monsieur ! Vous ne dites rien !

LE CAPITAINE, *brusquement.*

Vous n'y êtes pour rien, vous, la vieille !... Laissez-moi tranquille !.. C'est M. Méré qui l'a ramassée, Madame, cette lettre, et qui l'a lue...

Mme DE MAILLANES.

Et que disait — elle donc, Monsieur, cette lettre ?..

LE CAPITAINE.

Je ne commettrai pas l'indiscrétion ... Madame peut se rappeler elle-même...

Mme DE MAILLANES.

Luce, voilà donc l'explication de ces chuchotements d'hier au soir, de cette contrainte à mon arrivée !..

LUCE.

C'est cela même, Madame !

Mme DE MAILLANES.

Mais je ne connais pas M. de Montmor, Monsieur !.. Mais je ne lui ai jamais écrit !.. Mais je ne sais ce que tout cela veut dire !

LUCE.

Pour qui prend-on Madame ?

LE CAPITAINE, *vivement.*

Vous ne connaissez pas M. de Montmor ?

Mme DE MAILLANES.

Mais non, Monsieur, je vous le jure ! Comment peut-il donc avoir laissé tomber une lettre de moi ? Comment pouvait-il être chez madame de Nivry, hier ? Comment pouvait-il être dans Paris ? N'est-il pas du camp ? Est-ce que les assiégeants peuvent entrer dans la ville ?

LE CAPITAINE, *embarrassé.*

Non, Madame, non... Pas un !.. J'y ai mis bon ordre.

Mme DE MAILLANES.

Alors, Monsieur, que signifie toute cette nouvelle ?

LE CAPITAINE, *vivement.*

C'était donc une lettre supposée par lui ?... Et tout Paris qui répète, à l'heure qu'il est... L'infâme !

Mme DE MAILLANES.

Mon Dieu !

LE CAPITAINE, *avec exaltation.*

Ah ! ventrebleu ! par la sambleu ! il mourra !.. Je vous vengerai, Madame... Je le trouverai !., Vive Dieu ! j'en ferai un exemple ! Fallût-il donner la bataille aujourd'hui, je la donnerais ! Tout Paris sortirait dans la plaine... et se battrait pour vous... moi, à la tête !... Adieu Madame ! adieu !.. Votre nom retentira, je vous le promets !

Mme DE MAILLANES, *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire, Monsieur ?

LE CAPITAINE, *entre les deux femmes.*

Il périra, Madame ! il périra !.. *(Riant.)* Ah ! ah ! la vieille, je vous conseille de crier maintenant : au secours ! pour lui ! Il en a besoin !

Mme DE MAILLANES.

AIR : *Du château de mon oncle.*

Monsieur, de grâce, arrêtez !
Car vous me compromettez :
Redoutez ! *(bis.)*
L'éclat que vous méditez !

Ces fureurs et ces discours,
Près des périls que je cours,
A mes yeux sont toujours
Le plus cruel des secours.

LUCE.

Vous perdez Madame!

LE CAPITAINE.

Je tuerai l'infâme!

Mme DE MAILLANES.

Songez donc que ce bruit
Me sert moins qu'il ne me nuit.

LE CAPITAINE.

Il faut à l'offense
Joindre la vengeance!

Mme DE MAILLANES.

Mais pourquoi me venger?
Qui vous pria d'y songer?

ENSEMBLE.

Mme DE MAILLANES.

Monsieur, de grâce, arrêtez! etc.

LUCE.

Monsieur, de grâce, arrêtez!
Car vous la compromettez:
Redoutez! (*bis.*)
L'éclat que vous méditez:
A vous on n'a point recours,
Vos fureurs et vos discours,
A nos yeux, sont toujours
Le plus cruel des secours.

LE CAPITAINE.

Insolents, qui vous vantez,
Libertins, qui l'insultez,
Redoutez! (*bis.*)
Le sort que vous méritez!
Vous expierez vos discours:
A la vengeance je cours;
Respectez mes amours!
Moi, je vole à leur secours!

(*Il sort violemment.*)

SCÈNE III.

Mme DE MAILLANES, LUCE.

Mme DE MAILLANES.

Ah! Luce, je suis perdue!

LUCE.

Ah! Madame! Paris! Paris! Qu'est-ce que je vous disais? C'est ce balcon!

Mme DE MAILLANES.

Et ce capitaine qui va provoquer ce jeune homme maintenant. Luce, mon masque! mon mantelet! il faut que je sorte...

LUCE.

Où Madame veut-elle aller? mon Dieu!

Mme DE MAILLANES.

Chez madame de Nivry. Il faut que je la voie; il faut que je sache quelles étaient les personnes qui étaient chez elle. Elle sait bien que je ne connais pas son cousin. Qui, mieux qu'elle, peut me défendre?

LUCE.

Je vais accompagner Madame.

Mme DE MAILLANES.

Non, Luce. Reste, et ferme bien les portes.

LUCE.

Je vais mourir de peur de savoir Madame toute seule au milieu de ce brouhaha de Paris.

Mme DE MAILLANES.

Je connais le chemin, et j'ai mon masque. Je n'ai besoin que de courage, Luce. (*Elle a mis son masque et sa mantille. Elle sort.*)

LUCE, *l'accompagnant.*

Que le bon Dieu accompagne Madame! — Madame, baissez bien votre mantille, je vous en prie, et revenez vite! Je ne vais pas respirer.

SCÈNE IV.

LUCE, *seule.*

Jésus-Maria! qu'est-ce qui vous arrive dans ce Paris! Fermons bien les portes. — Je voudrais bien le voir un peu, le scélérat qui s'est vanté d'avoir des lettres de Madame! Qu'il s'avise jamais de venir en Bretagne! Je lâche tous les paysans après lui, avec leurs fourches. Et Madame, qui le défendait encore tout-à-l'heure, qui s'intéressait à lui quand les bourgeois le poursuivaient dans la rue. — Pauvre petite madame... Prions pour elle! (*On frappe à la porte.*) Qu'est-ce que c'est encore? (*Criant*). Qui est-là! (*On frappe de nouveau.*) Qui frappe? Madame, est-ce vous?

UNE VOIX EN DEHORS.

Ouvrez, c'est moi.

LUCE.

Qui? moi.

LA VOIX.

Madame de Labeaune.

LUCE.

Cette folle à présent! Ah çà! tous les fous de Paris vont-ils arriver ici l'un après l'autre!

LA VOIX.

Ouvrez donc!

LUCE.

Qu'est-ce qu'elle peut vouloir, celle-là? C'est une femme, après tout; il n'y a pas de danger. (*Ouvrant.*) Madame avait défendu d'ouvrir.

SCÈNE V.

LUCE, Mme DE LABEAUNE.

Mme DE LABEAUNE.

Comme vous vous barricadez! Qu'est-ce que vous avez donc par ici? Où est madame de Maillanes?

LUCE, *avec humeur.*

Madame n'y est pas!

Mme DE LABEAUNE.

Où est-elle donc ?

LUCE, *s'asseyant.*

A ses affaires.

Mme DE LABEAUNE.

(*A part.*) Oh ! oh! la vieille a la bouche fermée comme ses portes ! Est-ce que je dérange quelque mystère, par hasard? Croyez donc à ces petits masques de province ! (*Haut.*) Vous avez l'air en colère, ma chère ?

LUCE.

J'ai l'air de mon pays. Je sais bien que ce n'est pas l'air de Paris.

Mme DE LABEAUNE.

(*A part.*) La duègne est furieuse, la maîtresse invisible, la maison close. C'est cela! Le bruit que fait l'aventure au dehors a déjà pénétré ici. On est en émoi. — Bravo ! Moi qui demandais des événements à ce blocus ! En voilà qui s'annoncent bien ! — Mon mari m'a défendu de sortir, sous peine de mort. Mais, bast ! il est en patrouille !

AIR : *De Léocadie.*

Je veux suivre cette chronique,
Jusqu'au bout je veux tout savoir :
Avec ce blocus léthargique,
Chaque matin, on peut prévoir
Ce qui doit arriver le soir.
En attendant qu'on nous régale
D'un assaut... peut-être éloigné,
Recueillons un peu de scandale,
C'est toujours (*bis*) autant de gagné!

(*On entend deux coups de feu en dehors; la fenêtre de gauche s'ouvre avec bruit; le capitaine Cerny saute sur la scène ; son manteau traîne sur ses épaules ; cris d'effroi des deux femmes.*)

SCÈNE VI.

LUCE, CERNY, Mme DE LABEAUNE.

CERNY.

Asile !...

LUCE.

Au secours !

Mme DE LABEAUNE.

Une autre aventure !.. Voilà une maison bénie !

CERNY.

Pas de bruit et une armoire!—Les bourgeois me poursuivent. Excusez-moi, si je me présente par la fenêtre. Je n'ai pas eu le choix des entrées.

Mme DE LABEAUNE.

Un assiégeant ! il faut le sauver !

LUCE.

Encore un de ces brigands de soldats ! A la garde !

CERNY.

Au diable les vieilles femmes ! Madame, vous qui êtes jeune, faites-la donc taire, et cachez-moi. Les bourgeois vont arriver.

Mme DE LABEAUNE.

Luce, cachons-le, ce pauvre jeune homme ; ils vont le massacrer, s'ils le trouvent.

LUCE.

Je ne cache pas les soldats dans la maison de Madame.

(*Cris des bourgeois en dehors :* PAR ICI ! PAR ICI !)

CERNY.

Les voilà !

Mme DE LABEAUNE.

Ciel ! la voix de mon mari ! Je suis perdue, s'il me trouve ici !

CERNY, *cherchant rapidement autour de lui et voyant l'horloge à droite.*

Ah ! cette horloge !

(Il s'y précipite.)

Mme DE LABEAUNE.

Ce cabinet !

(Elle s'y jette à gauche.)

CERNY, *en fermant l'horloge, et montrant un pistolet à Luce.*

La duègne ! si tu me trahis, je te brûle la cervelle.

Mme DE LABEAUNE, *en s'enfermant.*

Luce ! ma bourse pour vous !

LUCE, *stupéfaite.*

Terre et ciel !

SCÈNE VII.

CERNY et Mme DE LABEAUNE, *cachés*, LUCE, M. DE LABEAUNE, BOURGEOIS EN PATROUILLE.

M. DE LABEAUNE, *en entrant.*

C'est ici ! — Hola ! la vieille, songez à répondre.

LUCE.

La vieille ! qu'est-ce que c'est ? La garde monte-t-elle dans les maisons pour dire des sottises aux gens?

M. DE LABEAUNE.

Un soldat est entré ici par la fenêtre : où est-il ?

UN BOURGEOIS, *montrant Luce.*

Un moment, Monsieur de Labeaune. Je reconnais cette figure bretonne-là. Nous sommes ici chez madame de Maillanes. Alors, l'homme qui s'est réfugié ici, c'est M. de Montmor.

M. DE LABEAUNE.

Chez Mme de Maillanes ! vous avez raison.

LUCE, *à part.*

C'est M. de Montmor ! bon Dieu ! Si on le trouve caché ici maintenant, Madame est perdue !

M. DE LABEAUNE.

Eh bien ! la vieille, répondrez-vous enfin? Où est passé l'homme qui est entré ici ?

LUCE.

Est-ce que j'ai eu le temps de le voir, seule-

ment ! Je suis tombé à la renverse, et il est sorti par l'autre fenêtre.

M. DE LABEAUNE.

Par celle-ci ? (*A droite.*)

LUCE.

Oui, il n'a fait qu'un seul saut de là à là, mon bon Monsieur.

M. DE LABEAUNE.

Et c'est M. de Montmor ?

LUCE.

Est-ce que je connais M. de Montmor, moi ? Si vous voulez savoir qui c'est, vous n'avez qu'à courir après.

M. DE LABEAUNE, *se retournant.*

Allons, Messieurs ! Il ne peut être loin encore. Trois hommes à droite, trois hommes à gauche, il faut battre les environs.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

LUCE, Mme DE LABEAUNE, CERNY.

LUCE.

Je tremble comme la feuille. M. de Montmor ici ! Ah ! comme je l'aurais bien livré tout de suite, le scélérat, sans la peur de compromettre encore Madame ! Le beau bruit que cela aurait fait : M. de Montmor a été arrêté chez madame de Maillanes ! Et dire que c'est moi qui suis obligée de le sauver, le brigand ! (*Elle va à l'horloge, frappe sur la porte avec colère.*) Sortez ! (*Reculant avec effroi.*) Ne tirez pas ! ils sont partis !

CERNY, *ouvrant brusquement la porte.*

Il faut que je t'embrasse, la vieille !

LUCE, *reculant.*

Libertin !

CERNY.

Où est la jeune dame ? — Ah ! ici ! (*Il va au cabinet et l'ouvre.*) Venez, ma belle dame. Il n'y a plus personne.

Mme DE LABEAUNE, *sortant.*

J'ai failli mourir de peur. Si mon mari m'avait trouvée ici, il m'aurait tuée, il était armé ! — Que je vous remercie, Luce !

LUCE, *avec humeur.*

Qu'est-ce que cela signifie, Madame, de se cacher ainsi dans les armoires, à l'arrivée de son mari ? Madame n'aime pas tous ces mystères chez elle.

CERNY.

Quoi ! c'était votre mari, madame ?

Mme DE LABEAUNE.

Oui, Monsieur, c'était lui qui commandait la patrouille.

CERNY, *se promenant avec joie.*

Ah ! c'est son mari qui m'a donné cette chasse ! Vengeance, morbleu ! c'est le ciel qui m'a envoyé ici ! Voilà deux jours que je cours à travers Paris, comme un proscrit. Pas la moindre aventure ! Il ne sera pas dit que ce diable de Montmor m'aura battu comme un enfant et gagné indignement mon cheval. — Ah ! c'est son mari qui m'a fait fusiller !

Mme DE LABEAUNE.

Vous êtes du camp, Monsieur ?

CERNY.

Oui, Madame, le capitaine Cerny, en aventure pour le moment dans Paris, à vos ordres.

LUCE, *vivement.*

Le capitaine Cerny ! Vous n'êtes donc pas M. de Montmor ?

CERNY.

Non, ma belle, mais son camarade. Si vous avez quelque commission pour lui, je m'en chargerai avec plaisir.

LUCE, *criant.*

A la garde !

CERNY, *l'arrêtant.*

Holà ! quelle toux vous reprend donc, bonne mère ?

LUCE.

Sortez, Monsieur, ou j'appelle la patrouille !

CERNY.

Vous m'aviez donc pris pour Montmor ? Et c'est pour cela que vous n'avez pas crié ? Tiens ! il paraît que mon régiment a déjà campé ici !

LUCE.

Vous êtes un insolent, entendez-vous ?

CERNY.

Alors, la mère, il y a dans la maison d'autres femmes que vous, à ce que je vois ?

Mme DE LABEAUNE, *avec malice.*

Madame de Maillanes, de Bretagne.

CERNY, *riant.*

Ah ! bah ! vraiment ! et jolie ? Ce diable de Montmor !

LUCE, *avec fureur.*

Vous n'avez qu'à partir, entendez-vous ? ou j'appelle !

CERNY.

Ne vous fâchez pas, la duègne ! Je m'en vais. Merci de l'hospitalité.

Mme DE LABEAUNE.

Mais, Luce, la patrouille est encore dans le quartier. Vous voulez donc qu'on l'assassine dans la rue ? Comment allez-vous faire, Monsieur ?

CERNY.

N'ayez pas peur, Madame, il y a un moyen bien simple.

Mme DE LABEAUNE.

Mais mon mari va vous voir, Monsieur ; c'est infaillible !

CERNY.

Oui, Madame, si je sors seul, M. votre mari va recommencer à me tirer des coups de fusil.

Mais si je sors en donnant le bras à une femme, personne ne s'avisera de me reconnaître. — Vous allez me donner le bras, Madame, s'il vous plaît, et me reconduire.

Mme DE LABEAUNE.

Moi ! perdez-vous la raison, Monsieur ?

CERNY, *s'avançant.*

Il n'y a pas d'autre moyen, Madame.

Mme DE LABEAUNE, *reculant avec effroi.*

Luce !

LUCE.

Voilà ce que c'est que d'écouter les soldats !

CERNY.

Venez, Madame, il n'y a pas de temps à perdre.

Mme DE LABEAUNE.

Mais vous êtes fou, Monsieur ! mon mari va me reconnaître !

CERNY.

Eh bien ! tant mieux, Madame ! S'il vous reconnaît à mon bras, il ne pourra pas tirer sur moi ! C'est tout ce que je demande. — Mais rassurez-vous. Vous avez votre masque ; personne ne vous reconnaîtra.

(*Il veut la prendre.*)

Mme DE LABEAUNE, *s'élançant à une fenêtre.*

Au secours !

LUCE, *à l'autre fenêtre.*

A la garde !

CERNY.

Silence ! ou je jette la vieille par la fenêtre pour occuper la patrouille.

LUCE, *se retirant de la fenêtre avec effroi.*

Bon Dieu !

Mme DE LABEAUNE, *épouvantée.*

Monsieur ! je vous accompagnerai !

CERNY.

A la bonne heure ! un peu de calme, et vous comprendrez notre position à tous ici : ma vie est menacée, n'est-ce pas ? par votre mari. Nous sommes en guerre. Vous êtes mes ennemis. Donc un traité ou une bataille ; voilà l'alternative. Traitons, Madame, cela vaut mieux ! — Veuillez accepter mon bras.

LUCE.

Prenez-le, Madame, pour l'amour de Dieu ! Et passez par ici !

(*Elle indique une petite porte.*)

Mme DE LABEAUNE, *se laissant prendre le bras.*

Où me conduisez-vous, Monsieur ?

CERNY.

Pas très-loin, Madame. (*A part.*) Au camp !

Mme DE LABEAUNE.

Me voilà dans les horreurs de la guerre.

(*Elle met son masque.*)

CERNY, *à part.*

J'en tiens une ! (*A Luce.*) Adieu, la vieille !... (*A madame de Labeaune.*) Pourquoi trembler ainsi, Madame ?

AIR : *Rentre, ma sœur, il faut, etc.* (Hermance.)

ENSEMBLE.

Veuillez me pardonner,
Ma charmante ennemie ;
Vous protégez ma vie,
Et je voudrais vous la donner !
Je voudrais pouvoir vous la donner.

Mme DE LABEAUNE.

Qui pouvait deviner
Cette histoire inouïe ?
Je protége sa vie,
Et lui, va-t-il m'emprisonner ?
Dans quel lieu me va-t-il emmener ?

LUCE, *leur ouvrant la petite porte.*

Qui pouvait deviner
Cette histoire inouïe ?
Partez, je vous en prie :
Puisse Satan vous emmener !
Oui, qu'Satan puiss' vous emmener !

(*Cerny et madame de Labeaune sortent par la petite porte.*)

SCÈNE IX.

LUCE, *tombant sur une chaise.*

J'ai la chair de poule ! En voilà des évènements ! Bon Dieu ! si Madame avait été ici, elle serait morte de peur !

SCÈNE X.

LUCE, Mme DE NIVRY, *entrant par le fond.*

LUCE.

Ah ! c'est vous, Madame de Nivry ! c'est le bon Dieu qui vous envoie !

Mme DE NIVRY.

Qu'avez-vous donc, Luce ?

LUCE.

Ah ! Madame ! si vous saviez ce qui vient d'arriver !

Mme DE NIVRY.

Quoi donc ?

LUCE.

Madame de Labeaune qui a été emmenée par un soldat qui est tombé ici par la fenêtre.

Mme DE NIVRY.

Madame de Labeaune !

LUCE.

Oui, Madame, un de ces soldats du camp que M. de Labeaune poursuivait. Il s'appelle le capitaine Cerny.

Mme DE NIVRY.

Cerny ! l'ami du chevalier ! (*Elle éclate de rire.*)

LUCE.

Vous riez, Madame !

Mme DE NIVRY, *riant.*

Elle demandait des aventures ! Eh bien ! elle en a !

LUCE.

Nous n'avons pas envie de rire ici, allez!

Mme DE NIVRY.

Ni moi non plus, ma pauvre Luce, je vous assure. Mais ce que vous me contez-là! (*Elle rit.*) Où est madame de Maillanes!

LUCE.

Madame est partie pour aller chez vous.

Mme DE NIVRY.

Vous voyez, Luce; je venais aussi de mon côté.

LUCE.

Ah! Madame, qu'est-ce qui est donc arrivé hier au soir. Ce sont des abominations, que tout ce qu'on dit là!

Mme DE NIVRY.

A qui le dites vous, Luce?—Mais allez voir un peu si vous n'apercevez pas Madame de Maillanes. Dites-lui que je l'attends ici.

LUCE.

Oui, Madame, j'y vais. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à ma pauvre maîtresse! On ne sait sur quoi compter dans ce Paris!

SCÈNE XI.

MADAME DE NIVRY, *seule.*

Qu'ai-je fait, mon Dieu?.. Voilà un grand scandale autour de cette pauvre petite femme!.. Cette exclamation qui m'est échappée, et que madame de Labeaune a interprétée si vite.... Elle me sauvait!.. Je ne savais plus où j'en étais!.. Ma lettre entre les mains de M. de Méré; le capitaine ordonnant de la lire, madame de Labeaune les yeux fixés sur moi, et mon mari, si jaloux, qui arrive là, juste à point!... Pourquoi aussi madame de Maillanes s'est-elle présentée dans ce moment de détresse?.. On ne m'avait parlé que d'elle toute la journée!.. M. de Nivry vantait sa vertu, M. de Montmor exaltait sa beauté; ils n'avaient tous que son nom à la bouche!.. Et la voilà compromise à présent!.. Cette madame de Labeaune n'a eu rien de plus pressé que de répandre l'aventure dans tout Paris!.. Madame de Maillanes me cherche?.. Que lui dirais-je? Pourvu que ces bruits n'aillent pas jusqu'au chevalier! Il accourrait pour protester de son innocence, de sa loyauté... Ils se verraient!.. Oh! non! non?.. Il ne faut pas qu'il la voie!.. Je ne le veux pas!

AIR : *Soldat français.*

Ils s'aimeraient!.. Que deviendrais-je alors?
Ah! bannissons une image cruelle!
Pour la sauver, pour réparer mes torts,
N'oublions pas que j'accourais près d'elle!
A mon repos le sien sacrifié
Me fait rougir de cette erreur fatale;
Mais le remords, ainsi que la pitié,
Peut-être, hélas! tout serait oublié
Devant l'orgueil d'une rivale.

SCÈNE XII.

MADAME DE NIVRY, MADAME DE MAILLANES.

Mme DE MAILLANES, *très-émue.*

Ah! vous voilà! Je sors de chez vous... Luce m'a dit que vous étiez ici.

Mme DE NIVRY, *affectueusement.*

Calmez-vous, mon amie... Je vous en prie. Reposez-vous. Cette course à travers les barricades, tous ces bruits et ces spectacles de guerre, vous ont émue.

Mme DE MAILLANES.

Oui, ce désordre des rues m'a effrayée... Mais je ne voyais rien, je ne pensais qu'à vous trouver. De grâce, parlez-moi donc: que s'est il passé hier? Qu'est-ce que cette lettre tombée du manteau de M. de Montmor? Comment mon nom se trouve-t-il mêlé à cela et jeté à la malignité publique?

Mme DE NIVRY.

Ce n'est rien, ma chère, nous vous défendrons; rassurez-vous.

Mme DE MAILLANES.

Mais c'est une calomnie indigne! Moi qui ne connais pas seulement M. de Montmor!

Mme DE NIVRY.

Est-ce près de moi qu'il faut vous justifier?

Mme DE MAILLANES.

C'est donc M. de Montmor qui a fait courir ce bruit?

Mme DE NIVRY.

N'en croyez rien! c'est un cœur loyal.

Mme DE MAILLANES.

Il est loyal, dites-vous?

Mme DE NIVRY.

Oui, car il est jeune et brave!

Mme DE MAILLANES.

Eh bien! je vais lui écrire.

Mme DE NIVRY, *vivement.*

Lui écrire, à lui? Et pourquoi?

Mme DE MAILLANES.

Pour faire appel à son honneur... Il me défendrait, j'en suis sûre.

Mme DE NIVRY, *vivement.*

(*A part.*) Grand Dieu!.. (*haut.*) Gardez-vous en bien, ma chère! Etes-vous folle? Lui écrire! lui donner des lettres de vous! C'est pour le coup que vous feriez croire à celle d'hier!

Mme DE MAILLANES.

Mais comment pourrait-il me défendre, s'il n'est pas averti? et qui mieux que lui peut le faire?

Mme DE NIVRY.

Naïve que vous êtes! est-ce lui qu'on croirait? Ne sait-on pas qu'un homme défend toujours la femme qui s'est confiée à son honneur? Plus il mettrait de chaleur à vous défendre,

plus il vous compromettrait. Laissons-le ignorer tout cela, croyez-moi. Son silence sera la meilleure réfutation possible. Rejetez bien loin cette mauvaise idée de lui écrire.

Mme DE MAILLANES.

Que faire, alors ?

Mme DE NIVRY.

Reposez-vous sur moi. Je me charge de vos intérêts.

Mme DE MAILLANES.

Mais M. le capitaine de Malaval est à chercher partout M. de Montmor pour le provoquer en duel.

Mme DE NIVRY, *troublée.*

Pour le provoquer, dites-vous ?

Mme DE MAILLANES.

Oui, et mon nom va être encore prononcé !

Mme DE NIVRY.

Quelle imprudence ! Et vous avez autorisé le capitaine ?

Mme DE MAILLANES.

Moi ! mais vous me voyez au désespoir de tout cela !

Mme DE NIVRY.

Mon mari ! silence !

Mme DE MAILLANES.

Et pourquoi nous taire devant lui ?

SCÈNE XIII.

MADAME DE NIVRY, M. DE NIVRY, MADAME DE MAILLANES.

Mme DE MAILLANES, *allant à M. de Nivry.*

Vous venez aussi me défendre, n'est-ce pas, Monsieur ? Que je vous remercie de cet empressement ! Ah ! j'ai besoin de tous mes amis !

M. DE NIVRY, *grave, embarrassé.*

Madame.... (*A sa femme, bas*). Pourquoi êtes-vous sortie malgré mes recommandations ?

Mme DE NIVRY.

(*Bas.*) Ne lui devais-je pas une visite après ce qui s'est passé hier à la maison ?

Mme DE MAILLANES.

Eh bien ! Monsieur, que dites-vous de ce qui m'arrive ? Vous ne croyez pas ?

M. DE NIVRY.

Je ne crois rien, Madame !... rien du tout !

Mme DE MAILLANES.

Mais, Monsieur, vous dites cela d'un ton qui me ferait penser...

M. DE NIVRY.

Mon Dieu ! Madame, je ne suis pas venu ici pour faire penser, mais pour emmener ma femme.

Mme DE NIVRY.

Monsieur !..

Mme DE MAILLANES.

L'emmener... pourquoi ?

M. DE NIVRY.

Un soldat a enlevé madame de Labeaune.

Mme DE MAILLANES.

Luce vient de me l'apprendre : c'est chez moi que cela a eu lieu ; j'en suis désespérée.

M. DE NIVRY.

Voilà ce que c'est, Madame, que de courir les aventures et les nouvelles !.. Si madame de Labeaune était restée tranquille chez elle, rien de pareil ne lui serait arrivé. (*A madame de Nivry*). Venez-vous, Madame ?

Mme DE NIVRY.

Eh ! Monsieur, avez-vous peur qu'un soldat ne m'enlève aussi ?

M. DE NIVRY.

Pourquoi pas, Madame ?

Mme DE NIVRY.

Il n'y a pas ici de soldat, vous le voyez bien.

M. DE NIVRY.

Il en peut venir, Madame, il en peut venir !.. Il en tombe par les fenêtres au moment où l'on s'y attend le moins.

Mme DE NIVRY, *riant et moqueuse.*

Et vous n'avez pas votre longue hallebarde pour me défendre ?.. C'est juste !

M. DE NIVRY.

Allons-nous-en, Madame !.. Allons-nous-en !

Mme DE MAILLANES.

Encore une fois, Monsieur, je vous demanderai...

M. DE NIVRY.

Rien, Madame, rien, s'il vous plaît !

Mme DE MAILLANES.

Mais vous ne pouvez pas partir ainsi !..

M. DE NIVRY.

Je vous demande bien pardon !.. Les rues ne sont pas sûres, la nuit se fait noire... Madame de Nivry a besoin de rentrer chez elle. Je vous conseille, Madame, de bien fermer vos portes... et surtout vos fenêtres !.. (*A madame de Nivry*). Allons-nous-en, Madame !.. Allons-nous en !.. (*A madame de Maillanes*). Et surtout vos fenêtres.

Mme DE NIVRY, *prenant la main de madame de Maillanes.*

Il faut que je cède !.. Adieu, mon amie !.. Du courage !.. Comptez sur moi !.. (*Plus bas.*) N'écrivez pas surtout !..

M. DE NIVRY, *prenant le bras de sa femme.*

(*A madame de Maillanes*). Madame, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

Mme DE NIVRY, *bas à son mari.*

Vous êtes d'une brutalité révoltante.

M. DE NIVRY, *bas.*

Ce ne sont pas vos affaires. Quand on veut avoir des intrigues, qu'on les débrouille !

ENSEMBLE.

AIR : *Le jour baisse, il est tard.* (Loïsa.)

Le temps passe, il est tard.
C'est trop de retard :
En ce lieu, sur nos pas,
Il pleut des soldats!
Echappons à leurs coups,
Et retirons-nous,
Votre époux (*bis*)
Doit veiller sur vous.

Mme DE NIVRY *à madame de Maillanes.*

Pardonnez ce départ,
Il est déjà tard;
Son effroi, sur mes pas,
Croit voir des soldats!
Je dois suivre un époux,
Mais rassurez-vous,
L'amitié (*bis*)
Veillera sur vous.

Mme DE MAILLANES.

Quand je vis à l'écart,
Quel fatal hasard
Attira sur mes pas
Tous ces embarras?
Vos amis, votre époux,
Me soupçonnent tous;
Pour calmer ce courroux,
Je compte sur vous.

(*M. et madame de Nivry sortent.*)

SCÈNE XIV.

Mme DE MAILLANES, *puis* LUCE.

Mme DE MAILLANES, *immobile.*

Comme ils me quittent! Quel ton glacé! Croiraient-ils à la vérité de ces accusations?.. Ah! Dieu (*A Luce, qui entre.*) Viens, Luce, ne m'abandonne pas, toi !

LUCE.

Eh bien! Madame, qu'est-ce qu'ils vous ont dit? vous êtes toute pâle.

Mme DE MAILLANES.

Je suis perdue, Luce! On m'abandonne, on croit à tout!

LUCE.

Ce sont des scélérats! Ne pleurez pas, Madame!

Mme DE MAILLANES.

M. de Nivry était silencieux, madame de Nivry embarrassée, et il l'a emmenée... dans la crainte, sans doute, que ma société ne la corrompe...

LUCE.

Vertudieu! cela me fait monter le sang dans les yeux! Et dire que je ne suis qu'une vieille femme! Comment! le bon Dieu ne vous enverra pas un vengeur!

UN LAQUAIS, *annonçant.*

M. le chevalier de Montmor !

Mme DE MAILLANES.

Grand Dieu! lui! lui! Luce, ne t'éloigne pas.

LUCE.

Mais c'est l'enfer qui est déchaîné!

MONTMOR, *en dehors, au laquais.*

Tiens-moi mon manteau, mon ami. (*Il le lui donne.*)

LUCE, *bas à madame de Maillanes.*

Je vous le disais bien, Madame! c'est ce grand manteau d'hier au soir !

SCÈNE XV.

Mme DE MAILLANES, MONTMOR, LUCE, *à l'écart.*

MONTMOR, *à part, de la porte.*

C'est elle ! (*S'avançant.*) C'est à madame de Maillanes que j'ai l'honneur de parler? (*Madame de Maillanes s'incline.*) Les visites inattendues, Madame, veulent être expliquées dès les premiers mots : puis je devant... (*Il montre Luce.*)

Mme DE MAILLANES.

C'est une femme qui m'a élevée, Monsieur; vous pouvez parler devant elle.

LUCE, *à part.*

Tu voudrais me renvoyer, Satan!... Ah bien oui !

MONTMOR.

Il y a une heure à peine, Madame, je n'espérais guère avoir le plaisir de me présenter devant vous. Des félicitations inattendues qui se sont tout-à-coup élevées autour de moi, des colères et des jalousies dont j'ai été tout-à-coup l'objet très-étonné, un nom de femme doux et charmant associé à mon nom, m'ont appris que j'avais, au milieu du camp de mes ennemis, plus d'amis que je ne m'en connaissais, et un bonheur qui m'était envié. Sans perdre de temps à vouloir éclaircir une pareille surprise, j'ai pensé aussitôt que cette découverte, si flatteuse pour moi, était peut-être à la même heure pour une autre personne un coup cruel. Je suis accouru, et me voilà devant vous, Madame, confus de mon bonheur, mais heureux en même temps du droit que j'acquérais de venir me justifier. (*Ils se saluent avec embarras. — A part.*) Qu'elle est charmante!

LUCE, *à part.*

C'est qu'il est très-beau garçon, le monstre!

Mme DE MAILLANES.

Que s'est-il donc passé, Monsieur?

MONTMOR.

Vous êtes émue, Madame! Mon nom avait-il donc déjà été prononcé devant vous?

Mme DE MAILLANES.

Vous avez dû le voir, Monsieur, à l'étonnement qu'a excité ici votre arrivée.

MONTMOR.

Eh quoi! frappés tous les deux à la fois de ces bruits! Mais c'est un conte de fée!

Mme DE MAILLANES.

En effet, Monsieur; car, outre ce qui m'arrive à moi-même, madame de Labeaune, a été emmenée d'ici violemment par un officier qui a dit être de vos amis.

MONTMOR.

De mes amis?

LUCE.

Il a dit qu'il était le capitaine Cerny.

MONTMOR.

Cerny! En effet, Madame, c'est un de mes camarades. Et il a enlevé madame de Labeaune?

LUCE.

En voulant me jeter par la fenêtre.

MONTMOR, *éclatant de rire.*

C'est un fou, Madame! Oh! pardon, mille fois pardon, je vous en prie!

Mme DE MAILLANES.

M'apportez-vous, Monsieur, l'explication de ces énigmes?

MONTMOR.

Vous me voyez encore plus étonné que vous, Madame, de tout ce que j'apprends!

Mme DE MAILLANES.

Ecoutez-moi donc, Monsieur, et répondez-moi avec la franchise d'un gentilhomme! Je vous pardonnerai, je vous le promets d'avance, si vous avez des torts en tout ceci; car les femmes, Monsieur, quelque cruellement atteintes qu'elles puissent être, sont condamnées toujours à pardonner, ou à souffrir en silence, ce qui revient au même, n'est-ce pas?...

MONTMOR.

Parlez, Madame, je vous en conjure! Vos paroles sont amères et tristes; j'ai hâte d'y répondre.

Mme DE MAILLANES.

Eh bien! Monsieur, avouez-le, n'y aurait-il pas dans tout ce qui arrive ici quelque gageure inconsidérée de jeune homme?

MONTMOR.

Madame!...

Mme DE MAILLANES.

Les jeunes gens, dit-on, se font souvent entre eux de ces défis dans des dîners, des parties, je ne sais... Un nom de femme est prononcé par hasard. Des paris cruels s'engagent... cela arrive souvent...

MONTMOR.

Arrêtez, Madame! je vous comprends. J'aurais dû, peut-être, en entrant, aller de moi-même au-devant de pareils soupçons; car l'étrangeté du hasard qui me conduit devant vous, devait, en effet, vous inspirer ces défiances. Excusez-moi si je ne l'ai pas fait tout d'abord : c'est que dans ma loyauté je n'y avais pas songé! et je me suis présenté à vous sans embarras, parce que je vous apportais mon épée pour excuse.

LUCE, *à part.*

Encore un qui offre son épée!

Mme DE MAILLANES.

Vos paroles sont nobles et généreuses. Je vous crois, Monsieur, et je vous remercie. Pardonnez-moi donc ces soupçons; atteinte par des coups invisibles, ayant si fort le droit de me plaindre, j'avais cru avoir aussi le droit d'accuser. Mais je le vois maintenant, je ne puis que verser des larmes.

MONTMOR.

Ne pleurez pas, Madame! je chercherai, je trouverai vos ennemis!

Mme DE MAILLANES.

Des ennemis! J'en ai donc?

MONTMOR.

Déjà je crois pouvoir vous l'assurer, Madame, ce ne sont pas des hommes qu'il faut accuser ici. Eh! quel homme, vous voyant si faible et si touchante, au lieu de vous entourer de protection et d'amour, aurait pu songer à vous effrayer de loin par la calomnie? Je vois dans ce mystère la main d'une femme.

Mme DE MAILLANES.

D'une femme! Et que leur ai-je donc fait, Monsieur, aux femmes?

MONTMOR.

Vous le demandez! — Je n'en nomme, je n'en soupçonne aucune, Madame; mais songez à ceci : cette guerre, que vous contemplez le soir de votre balcon d'un air si charmant et si rêveur, n'est-elle pas dirigée par les femmes? Ne sont-ce pas les femmes qui font et qui défont tout dans Paris à cette heure? Et Dieu sait si elles profitent de l'occasion!

Mme DE MAILLANES.

Mais je ne les imite pas, moi, Monsieur! mais je me tiens éloignée de toutes ces querelles.

AIR : *De Téniers.*

Quand les partis se disputent nos villes,
Une femme, sans s'y mêler,
Doit, au milieu des discordes civiles,
Apparaître pour consoler!
Ainsi jadis, lorsqu'un vaste naufrage
Des humains punit les forfaits,
La colombe affronta l'orage
Pour rapporter le rameau de la paix.

MONTMOR.

Ces sentiments vous élèvent au-dessus des autres femmes, non moins que vos grâces et votre beauté : et vous demandez si vous avez des ennemies! Pourquoi êtes-vous jeune, belle et enviée? Ah! le cardinal Mazarin, qu'on a chassé de Paris, n'était pas aussi coupable que vous! Mais chargez-moi de pénétrer ce secret. Ce sont les hommes qui découvrent le plus vite les secrets des femmes.

Mme DE MAILLANES.

Et que comptez-vous faire, Monsieur?

MONTMOR.

D'abord, Madame, passer mon épée à travers le corps du premier qui s'avise de me féliciter.

Mme DE MAILLANES.

Prenez garde, Monsieur, que trop de zèle ne me compromette. M. le capitaine de Malaval, qui a de bonnes intentions aussi, je le crois, m'a effrayée ce soir du bruit de son dévouement, et je tremble qu'à l'heure qu'il est, il ne soit à me perdre tout-à-fait dans Paris, à force de vouloir me sauver.

LUCE.

Il crie de manière à faire retourner les passants.

MONTMOR.

Mais c'est là un homme à faire taire, Madame!

Mme DE MAILLANES.

Justement, il vous cherche, c'est contre vous qu'il est animé.

MONTMOR.

Contre moi?

Mme DE MAILLANES.

Il est parti d'ici en parlant de duel, l'épée à la main. Au nom du ciel, Monsieur, prenez garde! je serais perdue à jamais! Un pareil éclat autour de mon nom!

MONTMOR.

Voulez-vous que je me mette de mon côté à sa poursuite, Madame, et que je vous débarrasse de son ardeur?

Mme DE MAILLANES.

Une rencontre! Je vous en prie, Monsieur, n'y songez pas.

MONTMOR.

Mais c'est aussi mon ennemi capital, Madame! et je ne serais pas fâché de profiter de l'occasion pour lui témoigner mes sentiments. Le hasard se plaît à lier nos intérêts. Formons une ligue offensive et défensive, Madame, et guerre à nos ennemis!

Mme DE MAILLANES, *souriant.*

Avouez, Monsieur, que c'est là une singulière manière de faire connaissance, vous et moi.

MONTMOR.

Voilà, Madame, depuis deux jours, la seconde présentation extraordinaire qui m'arrive! — Quelle que soit la cause inconnue de tout ceci, hasard, vengeance, hommes ou femmes, sous tous ces noms je bénis le caprice du sort qui me conduit près de vous, Madame! Personne ne voulait me dire votre nom; la fortune m'a pris en pitié.

Mme DE MAILLANES.

Comment donc, Monsieur?

MONTMOR.

L'autre soir, quand vous étiez penchée à ce balcon, toute occupée de vos douces rêveries, n'auriez-vous pas, par hasard, aperçu un homme qui d'en bas vous contemplait, Madame?

Mme DE MAILLANES.

C'est donc bien vous, Monsieur, qui avez pris à ce médecin son cheval?

MONTMOR.

Justement, Madame! Vous avez vu cela?

Mme DE MAILLANES.

L'étonnement de ce bon docteur nous a fait rire! Et ces bourgeois qui vous poursuivaient, Monsieur?

MONTMOR.

Le cheval avait de meilleures jambes qu'eux, fort heureusement.

Mme DE MAILLANES.

Et rendrez vous son cheval à ce médecin, Monsieur?

MONTMOR.

Soyez sans inquiétude, Madame! Vous aurez votre réputation, et le médecin aura son cheval.

LUCE.

Et M. de Labeaune aura-t-il sa femme?

MONTMOR.

Tout sera rendu, bonne mère!

LUCE *à part.*

Dieu sait comment! (*Haut.*) Allons, Monsieur, il est temps de partir; sortez par ici!... (*Elle va ouvrir la petite porte.*)

Mme DE MAILLANES.

AIR : *Entre sans inquiétude* (Hermance, acte 1er, scène IV.)

Il faut avec confiance
En vous mettre son espoir.

MONTMOR.

Proclamer votre innocence,
Voilà mon premier devoir!
Mais souffrez que, ce soir,
J'ose vous dire : au revoir!

Mme DE MAILLANES.

Faut-il donc que, ce soir,
Moi, je vous dise: au revoir?

MONTMOR.

Au revoir!

Mme DE MAILLANES.

Au revoir!

(*Montmor s'achemine vers la petite porte; un laquais ouvre la porte du fond et précède M. de Méré qui entre.*)

LE LAQUAIS, *annonçant.*

M. de Méré!

MÉRÉ, *reconnaissant Montmor.*

Ah!.. c'est juste!.. (*Montmor disparaît.*)

Mme DE MAILLANES, *à part.*

Ciel!.. il l'a vu!..

(*La toile tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Chez M. de Nivry. — Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I.

M. DE LABEAUNE, M. DE NIVRY. *Ils sont assis au lever du rideau, la hallebarde en main.*

M. DE NIVRY.

Cela est très-fâcheux, Monsieur de Labeaune, très-fâcheux.

M. DE LABEAUNE.

Me voilà devenu la fable de Paris, Monsieur de Nivry.

M. DE NIVRY.

Cela est très-fâcheux. Et dites-moi, Monsieur de Labeaune, — c'est une question qui peut se faire entre maris, — aimiez-vous beaucoup madame de Labeaune?

M. DE LABEAUNE.

Énormément, Monsieur de Nivry. Voilà ce qui ajoute à l'accablement où vous me voyez.

M. DE NIVRY.

Cela est très-fâcheux. Et madame de Labeaune, dites-vous, a été emmenée au camp?

M. DE LABEAUNE.

Au camp, Monsieur de Nivry. Et dire que c'est précisément à moi, entre tous, que cela est arrivé! Pourquoi à moi justement, et non pas à un autre?

M. DE NIVRY.

Et vous croyez, Monsieur de Labeaune, que c'est l'officier que vous poursuiviez qui l'a emmenée?

M. DE LABEAUNE.

Tout me porte à le croire, Monsieur de Nivry.

M. DE NIVRY.

Avouez, cependant, Monsieur de Labeaune, entre nous, que c'est drôle.

M. DE LABEAUNE.

Que trouvez-vous là de si drôle, Monsieur de Nivry? On voit bien que ce n'est pas à vous que la chose est arrivée.

M. DE NIVRY.

Ne vous mettez pas en colère, M. de Labeaune. Avant d'être drôle, cela est très-fâcheux, j'ai eu soin de bien l'établir d'abord. Mais ensuite, en y regardant de sang-froid, on trouve que cela pouvait prêter, en effet, aux chansons qu'on en a faites.

M. DE LABEAUNE.

Je ne puis plus sortir sans m'entendre corner aux oreilles cent vaudevilles plus impertinents les uns que les autres.

M. DE NIVRY.

C'est la manie de ce temps-ci, Monsieur de Labeaune. On met tout en chansons. C'est cette Fronde qui a soulevé ainsi le caractère de la nation. Mais il faut avouer que quelquefois il y en a d'assez plaisantes, de ces chansons. Par exemple, — je ne veux pas vous blesser, Monsieur de Labeaune, — mais je trouve assez comique celle qui commence par ces mots :

Labeaune étant de patrouille....

M. DE LABEAUNE.

Finissez, Monsieur de Nivry, je vous en prie! Voulez-vous que je me brouille avec vous?

M. DE NIVRY.

Nous sommes entre maris, Monsieur de Labeaune, c'est sans conséquence. Vous laissiez courir un peu madame de Labeaune.

M. DE LABEAUNE.

Je lui avais défendu de sortir, Monsieur de Nivry. Mais elle voulait toujours voir ce qui se passait dehors. Vous savez ce que c'est que les femmes!

M. DE NIVRY.

Ne m'en parlez pas!

M. DE LABEAUNE.

AIR : *De l'Apothicaire.*

Le premier homme fut perdu
Par la curiosité d'Eve :
C'est toujours le fruit défendu
Que chaque femme espère ou rêve!

M. DE NIVRY.

Mais tout s'aggrave, par malheur ;
Hélas! depuis le premier homme ,
Nos femmes ne sont plus d'humeur
A se perdre pour une pomme.

Heureusement la guerre tire à sa fin : le cerveau des femmes va s'apaiser bientôt, je l'espère.

M. DE LABEAUNE.

Oui, les conférences pour la paix se sont ouvertes à Ruel, entre la Cour et le Parlement.

M. DE NIVRY.

Dieu veuille qu'on s'entende! Il faudra rendre de part et d'autre les prisonniers : on vous rendra votre femme, Monsieur de Labeaune.

M. DE LABEAUNE.

Si vous croyez que ça me console!

M. DE NIVRY, *lui prenant la main.*

Il ne faut pas vous décourager, Monsieur de Labeaune. Et pourtant, j'en conviens, il est

très-malheureux pour vous que cette aventure vous ait mis à la mode. A la rentrée du Roi dans Paris, vous ne pourrez pas échapper aux vengeances de la Cour par votre obscurité. On vous exilera sans doute comme un des meneurs de la Fronde. Cela est très-fâcheux.

M. DE LABEAUNE.

Vous me servirez de témoin, Monsieur de Nivry!...

M. DE NIVRY.

Pour Dieu! Monsieur de Labeaune, ne criez donc pas tant, et ne me mettez pas en avant, je vous en prie! J'aurai assez à faire de n'être pas remarqué.

M. DE LABEAUNE.

Qu'avez-vous donc fait, Monsieur de Nivry, pour craindre ainsi?

M. DE NIVRY.

Et vous, qu'avez-vous fait, Monsieur de Labeaune, je vous le demande? Mais nous avons des femmes, mon cher Monsieur, l'un et l'autre. Voilà notre danger à tous deux.

M. DE LABEAUNE, *songeant à sortir.*

Monsieur de Nivry, voulez-vous me prêter votre manteau?

M. DE NIVRY.

Pourquoi donc, Monsieur de Labeaune?

M. DE LABEAUNE.

Il n'est pas nécessaire qu'on me reconnaisse dans la rue.

M. DE NIVRY.

Vous avez peur des chansons? — Tenez, le voilà, mon pauvre Monsieur de Labeaune. Enveloppez-vous. (*M. de Labeaune met le manteau, en relève le collet fort haut, sa pique sort par-dessus sa tête.*) Vous êtes bien.

M. DE LABEAUNE.

Vous voyez, Monsieur de Nivry, à quoi j'en suis réduit!

M. DE NIVRY, *l'accompagnant.*

Nous avons fait une grande folie de nous marier, Monsieur de Labeaune!... Voici ma femme... (*Elle ouvre la porte du fond.*) Allez, je vous rejoins bientôt.

AIR : *A bientôt, au revoir.* Loïsa, acte 2.)

En vain l'homme a crié,
Dès qu'il s'est marié,
Il a dû s'être à tout
Résigné jusqu'au bout.

Mme DE LABEAUNE.

En vain l'homme a crié, etc.

(*M. de Labeaune, enveloppé du manteau, sort par le fond.*)

SCÈNE II.

M. DE NIVRY, Mme DE NIVRY.

Mme DE NIVRY, *riant.*

Qu'est-ce que c'est que cette mascarade que vous escortez là?

M. DE NIVRY.

Regardez-y bien, Madame, je vous en prie. Ce n'est nullement une mascarade, c'est mon ami monsieur de Labeaune, qui ne peut plus sortir à visage découvert, et tout cela par les extravagances de sa femme. Je ne vous en dis pas davantage, Madame. Je désire ne pas être réduit en cet état. — Je vais voir où en est la paix. Ne vous mêlez de rien, je vous en supplie! Laissez l'État s'arranger comme il l'entendra.

Mme DE NIVRY.

J'ai bien d'autres affaires en tête!

M. DE NIVRY.

Plaît-il?

Mme DE NIVRY.

Rien.

M. DE NIVRY.

Vous avez dit que vous aviez bien d'autres affaires en tête. Vous ne devez rien avoir en tête, entendez-vous!... ni moi non plus!... Je reviens dans un moment. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

Mme DE NIVRY, *puis* MONTMOR.

Mme DE NIVRY, *seule.*

Ce pauvre monsieur de Labeaune! sa femme qui désirait tant voir le camp! Eh bien! elle l'a vu!...

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

Sans doute, on n'a rien négligé
Pour la fêter et pour l'instruire,
Et bientôt elle va nous dire
Où chacun des chefs est logé,
Sous quels drapeaux il est rangé.
Tous ces instruments de carnage,
Ces mousquets, ce camp, ces soldats,
N'ont point effrayé son courage,
Elle est très-brave.. Mais je gage
Qu'elle ne racontera pas
Tous les accidents du voyage.

Je rirais de bon cœur, si je n'étais si fort en colère!.. Viendra-t-il? (*On frappe deux coups à la petite porte.*) C'est lui! (*Elle va ouvrir à droite.*)

MONTMOR, *entrant.*

Me voici, ma cousine J'ai reçu votre billet chez mon baigneur, et j'accours. Est-ce que vous vous ravisez?

Mme DE NIVRY.

Pourquoi êtes-vous allé chez madame de Maillanes?

MONTMOR.

Qui vous l'a dit?

Mme DE NIVRY.

On vous a vu.

MONTMOR.

Il fallait bien m'excuser. Un pareil bruit! Qu'elle est charmante, ma cousine! Le balcon ne m'avait pas trompé. Elle était à ravir dans sa douleur,

Mme DE NIVRY.

Eh! Monsieur, je ne vous ai pas fait venir pour entonner des hymnes à sa louange!... Comment vous a-t-elle reçu?

MONTMOR.

Avec terreur d'abord, puis avec reconnaissance.

Mme DE NIVRY.

Ah!

MONTMOR.

Sois béni, hasard divin, qui, en établissant entre nous un lien mystérieux, m'as fait une échelle magique pour arriver jusqu'à elle! Ma cousine, savez-vous comment cela est arrivé? Moi, je suis encore au pays des fées, je n'y comprends rien.

Mme DE NIVRY.

Vous ne devinez pas? Eh! c'est ma lettre que vous avez laissé tomber en sortant d'ici l'autre soir. Je vous remercie du soin que vous en prenez!..

MONTMOR.

J'ai laissé tomber votre lettre?

Mme DE NIVRY.

Vous ne vous en étiez pas encore aperçu! Voilà le sublime de l'impertinence.

MONTMOR, *se fouillant vivement.*

C'est, ma foi, vrai! je ne la trouve plus! Pardon! mille fois pardon! Au moins cette perte même doit-elle vous prouver que je portais toujours le billet sur moi.

Mme DE NIVRY.

Oui, et que vous le relisiez souvent!

MONTMOR.

Mais quel rapport y a-t-il entre cette lettre perdue et madame de Maillanes?

Mme DE NIVRY.

Eh! on allait la lire! madame de Maillanes a paru. Dans mon trouble, la tête remplie de tout ce que vous m'en aviez dit, j'ai poussé une exclamation qu'on a mal interprétée... De là une accusation en forme!... Voilà toute l'histoire!..

MONTMOR, *éclatant de rire.*

Quoi! ma cousine!.. c'est vous qui m'avez tendu l'échelle!

Mme DE NIVRY.

Je la retirerai, n'ayez pas peur!

MONTMOR.

Vous qui ne vouliez seulement pas me dire son nom! Voilà qui est providentiel!

Mme DE NIVRY,

Je suis furieuse contre vous! Vous avez perdu cette jeune femme!

MONTMOR.

Perdue? moi qui me réjouissais de l'avoir trouvée!

Mme DE NIVRY.

Pourquoi êtes-vous allé chez elle? On vous a vu sortir. Le moyen de faire tomber ce bruit, à présent!

MONTMOR.

Pouvais-je lui laisser croire que j'en étais l'auteur ou le complice? Ma loyauté...

Mme DE NIVRY.

Vous deviez penser, puisque vous êtes si loyal, que votre présence chez elle, loin de démentir, accréditait tout. Je vous défends d'y retourner.

MONTMOR.

Mais cependant, ma cousine, ce bruit...

Mme DE NIVRY.

Ah! tenez! je lis à travers tout ce beau dévouement! Votre vanité serait enchantée qu'on le crût.

MONTMOR.

Non, mais il faut convenir que la rumeur est agréable.

Mme DE NIVRY.

Vous voilà bien, vous autres hommes!

MONTMOR, *riant.*

Ma cousine, avouez que vous voilà bien aussi, vous autres femmes!

AIR : *De la robe et des bottes.*

J'eus le malheur de la proclamer belle,
De rendre hommage à ses traits gracieux,
Un doux attrait m'a conduit auprès d'elle;
N'est-ce pas là tout mon crime à vos yeux?
A ce courroux, qui ne peut me déplaire,
Je vous permets de vous abandonner,
Car si mon cœur blâme votre colère,
Mon orgueil doit la pardonner.

Mme DE NIVRY.

En vérité?... Vous êtes assez fat pour croire cela.

MONTMOR.

Ne soyez pas assez cruelle pour me détromper.

Mme DE NIVRY.

Votre orgueil n'a rien à voir dans tout cela!.. Je défends une amie.

MONTMOR.

O noble acharnement de l'amitié! —Cousine! cousine!.. pourquoi ne m'avoir pas donné l'hospitalité, l'autre soir? Vous m'avez jeté dehors comme un pauvre diable. La fortune a eu pitié de moi. C'est de votre faute! (*Méré paraît au fond.*)

Mme DE NIVRY, *troublée.*

M. de Méré! (*A Montmor.*) Pourquoi n'avez-vous pas fermé cette porte?

MONTMOR.

Mais je suis entré par celle-ci, ma cousine. (*Il montre la petite porte.*) Et je l'ai fermée. C'est vous qui avez laissé celle-là ouverte. — Vous mettez tout sur moi!

SCÈNE IV.

MÉRÉ, Mme DE NIVRY, MONTMOR.

MÉRÉ.

Quoi! te voilà encore, chevalier! Tu as donc définitivement pris Paris pour ton compte?

Mme DE NIVRY, *vivement.*

Le chevalier venait nous apporter des nouvelles de la paix.

MÉRÉ.

A propos! et qu'est-ce que vous ferez de moi ?

MONTMOR.

Toi ! tu seras pendu.

MÉRÉ.

Au moins tu ne pends pas les gens en traître ! Me voilà prévenu. Et mon inséparable ami, le capitaine de Malaval, que lui réserve-t-on ?

MONTMOR.

On ne vous séparera pas.

MÉRÉ.

Prends garde qu'avant la paix il ne te rencontre! Il est furieux, je t'en avertis. Il t'a cherché tout hier. Depuis que je t'ai vu sortir de chez madame de Maillanes, il n'a pas dit une syllabe, et il n'a fait que bouleverser son épée. Mauvais symptômes pour toi, mon cher! T'imagines-tu que nous nous laisserons enlever tranquillement nos amours à notre barbe?

Mme DE NIVRY, *vivement.*

Vous voulez parler encore de madame de Maillanes, M. de Méré? Je vous avertis que c'est là une erreur à laquelle j'ai été la première trompée, et que je veux être la première à dissiper. Le chevalier ne connaissait pas madame de Maillanes; madame de Maillanes ne sait pas ce que c'est que le chevalier. C'est un affreux malentendu que tous les gens d'honneur doivent rétablir, et qu'aucun des amis de madame de Maillanes ne doit laisser passer sans protestation. Vous m'obligerez beaucoup, M. de Méré, de prendre avec moi sa défense, et de répéter partout ce que je dis ici hautement. Il est impossible de souffrir !..

MÉRÉ, *riant.*

Certainement, Madame!.. Que diable! chevalier, aide-nous donc un peu ! Tu ne dis mot! Ce n'est pas généreux !

Mme DE NIVRY.

Mais parlez donc, chevalier ! Voulez-vous laisser croire ?

MONTMOR.

Mais, ma cousine, que voulez-vous que j'ajoute ? Vous y mettez une telle chaleur et un tel accent de vérité, que mon témoignage devient inutile.

Mme DE NIVRY.

Vous ne devez pas laisser le moindre soupçon !..

MONTMOR.

Je suis prêt, si vous l'exigez, à me couper la gorge avec de Méré, pour le convaincre !..

MÉRÉ.

Ceci regarde le capitaine.

MONTMOR.

Eh bien ! je jure donc tout haut, en attendant, que tout ce qui se dit est aussi faux que je serais enchanté que ce fût vrai. Etes-vous contente, ma cousine ?

MÉRÉ.

Voici mon capitaine !

Mme DE NIVRY.

Ciel !

MONTMOR.

Ah ! ah !

SCÈNE V.

DE MÉRÉ, LE CAPITAINE, MADAME DE NIVRY, MONTMOR.

LE CAPITAINE, *à Montmor.*

Je vous rencontre enfin, Monsieur !

MONTMOR.

Vous me cherchiez donc, Capitaine ?

LE CAPITAINE.

Oui, Monsieur, j'avais à vous dire que les lettres supposées pour perdre une femme ne tournent qu'au déshonneur de ceux qui les laissent tomber de leurs poches.

MONTMOR.

Qu'entendez-vous par là, je vous prie ?

LE CAPITAINE.

J'entends par là que madame de Maillanes ne vous connaît pas, Monsieur, qu'elle ne vous a jamais écrit !

MONTMOR.

Parbleu ! Monsieur, vous ne m'apprenez rien là de nouveau, et je suis prêt à signer vos renseignements, pour copie conforme.

LE CAPITAINE.

On ne se tire pas d'affaire par des plaisanteries, Monsieur. Je vous répète que madame de Maillanes ne connaît même pas votre nom; entendez-vous, Monsieur? Je suis bien aise de vous le dire devant témoins.

Mme DE NIVRY.

Capitaine !

LE CAPITAINE.

Oui, Monsieur, et qu'il est indigne d'un gentilhomme de calomnier une femme à la face de toute une capitale, parce qu'on la savait seule et sans appui !

MONTMOR.

Morbleu ! Monsieur, dans l'intérêt de votre raison, je me plais à croire que vous êtes sourd ! Vous venez m'annoncer que madame de Maillanes ne m'a jamais écrit ? Je vous réponds que vos renseignements sont bons. Que madame de Maillanes ne me connaît pas? En effet, j'ai eu hier, pour la première fois, le plaisir de lui parler. Nous ne pouvons pas être plus complètement du même avis. Que parlez-vous donc, je vous prie, de lettres supposées et de calomnies ?

LE CAPITAINE.

C'est que j'ai juré, moi, à madame de Maillanes, de la défendre.

MONTMOR.

Vous ?

LE CAPITAINE.

Moi !

MONTMOR.

Eh bien ! Monsieur, nous voilà encore du même avis !.. Car je vous annonce que je lui ai fait le même serment.

LE CAPITAINE.

Vous ?

MONTMOR.

Moi ! Et contre qui, s'il vous plaît, avez-vous fait votre promesse ?

LE CAPITAINE.

Contre vous, Monsieur !

MONTMOR.

Contre moi ! Voilà qui est singulier; car c'est justement contre vous que j'ai fait la mienne.

LE CAPITAINE.

Contre moi ! Je vous préviens, Monsieur, que je n'entends ni ne souffre la raillerie.

MONTMOR.

Pardieu ! je ne raille pas ! Oui, Monsieur, contre vous, qui êtes venu comme un ouragan jeter le trouble dans sa maison paisible, et l'épouvanter de mon nom que vous avez voulu lui rendre odieux ! Contre vous, qui avez contribué plus que personne à la compromettre par un zèle extravagant...

LE CAPITAINE, *en fureur.*

Monsieur !..

Mme DE NIVRY.

Chevalier !..

MONTMOR, *vivement.*

Vous m'ordonniez de défendre votre amie, ma cousine ; je le fais ! — Oui, Monsieur, si à l'heure qu'il est le nom de madame de Maillanes est répété dans tout Paris, c'est grâce aux ridicules éclats des dévouements grotesques...

LE CAPITAINE.

Morbleu ! vous me rendrez raison de ceci !

Mme DE NIVRY.

Chevalier ! au nom du ciel !

MÉRÉ.

Eh ! Messieurs, vous défendez la même cause, la guerre civile dans vos rangs !

LE CAPITAINE, *exaspéré.*

Vous entendez, Monsieur ! vous me rendrez raison !

MONTMOR.

Quand vous voudrez ! — Je suis bien aise de vous dire aussi devant témoins que je ne permets à personne de colporter mon nom pour le couvrir d'infamie. Une femme, aujourd'hui, pourrait me mépriser, grâce à vous. Je ne vous accorde pas le droit d'être absurde à mes dépens !

LE CAPITAINE, *la main sur son épée.*

Je vous préviens, Monsieur, que cette fois les femmes ne vous feront pas évader de mes mains ! Et qu'on ne pénètre pas impunément, sous le manteau, dans une ville où je commande !

MONTMOR.

Eh ! capitaine, voilà deux mois que nous vous demandons la bataille sans pouvoir l'obtenir ! Décidez-vous donc enfin !

LE CAPITAINE.

Sortons, Monsieur !

MONTMOR.

Volontiers, Monsieur !

Mme DE NIVRY.

Chevalier ! Capitaine !

MÉRÉ, *voulant barrer la porte.*

Messieurs ! Messieurs ! Quand je disais que j'étais né pour être témoin !

(*Ils sortent violemment.*)

SCÈNE VI.

MADAME DE NIVRY, *seule.*

Ils vont se battre ! Qu'ai-je fait, grand Dieu ! (*Elle va sonner violemment.*)

SCÈNE VII.

MADAME DE NIVRY, M. DE NIVRY.

M. DE NIVRY, *entrant effaré par la petite porte.*

Qu'y a-t-il ?

Mme DE NIVRY.

Mon cousin qui se bat avec le capitaine !

M. DE NIVRY.

J'ai cru que ma maison était au pillage !

Mme DE NIVRY.

Courez, Monsieur ! Vous allez laisser égorger mon cousin !

M. DE NIVRY.

Votre cousin ? M. de Montmor ici ? Et qu'y vient-il faire, s'il vous plaît ?

Mme DE NIVRY.

Mais je vous dis, je vous répète qu'il se bat en ce moment.

M. DE NIVRY.

Et pourquoi se bat-il ?

Mme DE NIVRY.

Pour prouver qu'il n'est pas l'amant de madame de Maillanes. Courez donc, Monsieur !.. Il sera trop tard !

M. DE NIVRY.

Que diable ! Madame, vous vous intéressez beaucoup à ce cousin !

Mme DE NIVRY.

Mais c'est affreux de rester là !

M. DE NIVRY.

Des duels chez moi !.. Demain nous partons pour la Provence.

Mme DE NIVRY.

Mais allez donc, Monsieur!.. allez, au nom du ciel!

M. DE NIVRY.

Oui, Madame, je vais... je vais chercher la garde. (*Il sort par la porte latérale.*)

SCÈNE VIII.

MADAME DE NIVRY, *puis* MADAME DE MAILLANES.

Mme DE NIVRY.

O mon Dieu! ô mon Dieu! (*Apercevant Madame de Maillanes qui arrive par le fond.*) Ah! c'est vous!

Mme DE MAILLANES, *vivement.*

Qu'avez-vous donc?

Mme DE NIVRY.

M. de Montmor qui est à se battre avec le capitaine... pour vous!

Mme DE MAILLANES.

Pour moi! juste ciel!..

Mme DE NIVRY.

Restez ici!... Il faut que je coure... je veux savoir... Restez ici!... (*Elle sort vivement par le fond.*)

SCÈNE IX.

MADAME DE MAILLANES, *seule.*

Pour moi!... Un duel pour moi!... Ah! que dire après un pareil éclat?... M. de Montmor!... il se bat pour me défendre!... Oh! c'est d'un noble cœur.

AIR : *Malheur à toi.* (Quitte ou Double, acte 1er, scène II.)

Dans ce duel s'il allait succomber?
Je suis perdue, et j'expose sa vie!
Aux bruits menteurs dont j'étais poursuivie,
Rien désormais ne peut me dérober!
Le monde me blâme
Et jette en mon ame
Un cruel effroi!..
Pourtant il me semble
Qu'ici quand je tremble
Ce n'est pas pour moi!

SCÈNE X.

MADAME DE MAILLANES, MONTMOR.

Mme DE MAILLANES, *s'élançant vers lui.*

Ah!...

MONTMOR, *avec joie.*

Quoi! c'est vous, Madame!

Mme DE MAILLANES.

Qu'avez-vous fait!

MONTMOR.

Rien, Madame; essayé de mourir pour vous, voilà tout.

Mme DE MAILLANES.

Mais ce duel achève de me perdre, Monsieur! Qui voudra croire maintenant?

MONTMOR.

C'est vrai! c'est la première fois, je crois, qu'un homme se bat pour une femme dans le but de prouver qu'il n'en a pas le droit.

Mme DE MAILLANES.

Mon Dieu! mon Dieu!

MONTMOR.

Dites-moi, Madame, ce capitaine vous aimait donc?

Mme DE MAILLANES, *naïvement.*

Mais il paraît, Monsieur.

MONTMOR.

Oh! mais alors il est le plus heureux des hommes, Madame.

Mme DE MAILLANES.

Comment donc?

MONTMOR.

C'est qu'il est blessé!

Mme DE MAILLANES.

Il est blessé!

MONTMOR.

Oh! maladroit que je suis! blessé pour vous! mais sa fortune est faite!... Si j'y avais pensé, je ne lui aurais pas donné cet avantage sur moi!

Mme DE MAILLANES.

Vous me faites rire, Monsieur; et pourtant je vous assure que je n'y étais guère disposée.

MONTMOR.

Oui, Madame, cette blessure, je la lui envie! Car je vous aime avec passion, avec folie!... Depuis que j'ai eu la joie de vous apercevoir à ce balcon, la singularité même des évènements qui nous ont mis en rapport n'a fait qu'ajouter un nouveau charme aux sentiments que votre vue m'avait inspirés. Je vous aime comme une image divine entrevue de la terre; je vous aime comme on aime les créations charmantes des songes: car c'est en levant les yeux vers le ciel que je vous ai aperçue, Madame, comme un ange rêveur; et c'est un songe que notre connaissance!

Mme DE MAILLANES.

Quelle situation est la mienne, Monsieur! Vous devant de la reconnaissance, et, en conscience, ne vous en devant pas, perdue aux yeux du monde quand je suis innocente, et perdue précisément par ce que vous aurez fait pour me sauver!

MONTMOR.

Eh bien! Madame, il y a un moyen de tout réparer.

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.* (Somnambule.)

On a semé les chagrins et l'effroi
Entre deux noms que le hasard rassemble,

Sous les soupçons vous gémissez, et moi
Je suis heureux et souffre tout ensemble!..
Chagrins, bonheur, tout nous serait commun,
De ces deux noms si vous n'en faisiez qu'un!

Mme DE MAILLANES.

Quoi! Monsieur, confirmer tout ce bruit!

MONTMOR.

C'est l'étouffer!

Mme DE MAILLANES.

Mais il m'est impossible de laisser croire, Monsieur!...

MONTMOR, *à genoux.*

Je tombe à vos pieds, Madame!

SCÈNE XI.

MADAME DE MAILLANES, MONTMOR, MADAME DE NIVRY.

Mme DE NIVRY, *les apercevant.*

Ah!... qu'ai-je vu?...

MONTMOR.

Venez donc, ma cousine, m'aider à obtenir mon pardon. Je demande à réparer tous mes torts à la fois. Vous qui la défendiez avec tant d'amitié, dites-lui donc que c'est, en effet, le seul moyen de tout sauver.

Mme DE NIVRY.

Mais c'est impossible! Madame de Maillanes, voulez-vous justifier ainsi tout ce qui a été dit?... *Au Chevalier, bas, avec colère.*) Ah! chevalier, chevalier!

MONTMOR, *bas à Madame de Nivry.*

Mais c'est de votre faute, ma cousine!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M. DE NIVRY, GARDES, UN OFFICIER.

M. DE NIVRY, *en dehors.*

Deux gardes ici! deux là!

Mme DE NIVRY et Mme DE MAILLANES.

Mon Dieu!

M. DE NIVRY, *à l'officier des gardes.*

M. l'Officier du guet, faites votre devoir.

L'OFFICIER, *s'avançant.*

M. le chevalier de Montmor, au nom du Parlement, votre épée!

Mme DE MAILLANES, *à part.*

Arrêté!

L'OFFICIER.

Vous êtes du parti du Cardinal, introduit secrètement dans Paris. Ordre de vous arrêter. Veuillez me suivre.

Mme DE MAILLANES, *passant entre Montmor et l'officier.*

Un moment, Messieurs, je vous prie! Toute personne de la ville est reçue à fournir caution pour une personne du parti contraire. J'offre ma caution pour M. de Montmor. *(L'officier se retire.)*

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

Autour de moi s'ameutaient les soupçons,
Le malheur vient planer sur votre tête,
Un coup du ciel rapprocha nos deux noms,
Vous l'avez dit, et moi je le répète :
Chagrins, bonheur, tout nous sera commun,
Car ces deux noms bientôt n'en feront qu'un!

Mme DE NIVRY.

Qu'entends-je?

Mme DE MAILLANES.

M. de Montmor, voilà ma main.

MONTMOR, *baisant la main.*

Ah! Madame.

Mme DE NIVRY, *tombant sur un siège.*

Oh! mon Dieu!

M. DE NIVRY.

Ma femme qui suffoque!... Le capitaine estropié! Ma maison est pleine de tragédies!

CRIS EN DEHORS.

La paix! la paix!

MONTMOR.

Qu'est-ce donc?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CERNY, M. DE LABEAUNE, FOULE DE SEIGNEURS.

CERNY, *accourant.*

La paix, Messieurs, la paix!... Je vous annonce qu'elle vient d'être signée!..... Demain le Roi rentre dans sa bonne ville de Paris.

M. DE LABEAUNE, *accourant.*

Et ma femme, Monsieur? ma femme?

CERNY, *gravement.*

Madame de Labeaune est chez elle, Monsieur, où j'ai eu l'honnenr de la conduire avec tout le respect qui lui est dû.

M. DE LABEAUNE.

Ah!...

M. DE NIVRY, *bas.*

Je vous disais bien qu'on vous la rendrait.

MONTMOR.

Mon cher Cerny, je te présente madame de Montmor.

Mme DE NIVRY, *à part.*

Oh! c'est indigne!

CERNY.

Bah! tu te maries! (*A demi-voix.*) Tu prends une femme et tu la gardes? Moi j'en ai pris une et je la rends!... J'ai gagné, Montmor : ton cheval est à moi!

M. DE NIVRY.

Paris débloqué ! M. de Montmor marié ! On va donc me laisser tranquille.

UN OFFICIER, *paraissant à la porte du fond avec des gardes.*

Que personne ne sorte !... Au nom du Roi, ordre d'arrêter, comme meneurs de la Fronde, MM. de Labeaune et de Nivry, et de les conduire à la Bastille.

M. DE NIVRY.

Moi !

M. DE LABEAUNE.

Moi !

M. DE NIVRY.

Nos femmes nous ont perdus !... Je l'avais prédit, M. de Labeaune ! Mariez-vous donc !

Mme DE MAILLANES.

Nous obtiendrons votre grâce, mon cousin.

(*La toile tombe.*)

FIN.

IMP. DE A. HENRY, RUE GIT-LE-CŒUR, 8.

SCÈNE X.

MARJOLAINE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DENNERY ET CORMON,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 18 JANVIER 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MARJOLAINE.....	Mlle Valence.	LE VICOMTE.....	M. Cachardy.
LA COMTESSE.....	Mme Bressan.	PETIT-JEAN.....	M. Kopp.
NICOLAS.....	M. André Hoffmann.		

La scène se passe dans la ferme de Marjolaine.

Une chambre rustique; au fond une grande porte donnant sur la campagne. A droite du spectateur, une fenêtre et une grande porte donnant dans la ferme. A gauche, premier plan, un vieux bahut avec une petite glace; deuxième plan, une porte conduisant dans l'intérieur; accessoires rustiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETIT-JEAN, *seul. Il vanne sur l'avant-scène de gauche.*

Nicolas!... Y a donc personne ici pour m'aider... Nicolas!... Gageons qu'il est encore à faire le joli cœur auprès de Marjolaine... Si je le savais!... (*Il dépose à terre son van, et il va regarder au fond.*) Non, ma foi!... v'là la bourgeoise qui bat son beurre tout en jasant avec c' beau seigneur qui est arrivé à la ferme avant-z'hier... (*Il redescend avec colère.*) Mais quoi qu'il vient faire ici, c' vicomte de malheur?... pourquoi qu'il a amené c'te grande dame qu'il appelle une comtesse?... et pourquoi qu'il est toujours après Marjolaine?... C'est vrai... d'puis qu'tout l'monde la courtise ici... elle n' fait plus attention à moi... et ça m' donne comme des envies d'allonger des calottes. (*On entend le bruit d'un soufflet.*) Oh! en v'là une bonne par là, de calotte... j'ai reconnu la main à la bourgeoise!...

SCÈNE II.

PETIT-JEAN, LE VICOMTE, *puis* LA COMTESSE.

LE VICOMTE, *au fond, et riant.* Ah... ah! très-bien!... c'est charmant!

PETIT-JEAN. C'est lui qui a cueilli la giroflée!... tant mieux!

LE VICOMTE, *entrant.* Ce léger soufflet m'en rappelle un que je reçus de la Guimard... un soir, qu'en badinant, je la serrai de trop près!... (*A Petit-Jean, qui le regarde.*) Qu'est-ce?... tu as le front de me rire au nez?

PETIT-JEAN. Elle était bien touchée, pas vrai?

LE VICOMTE. Silence!... manant!... Ah! dis-moi?... sais-tu où est la comtesse?

PETIT-JEAN. Ma foi, non.

LE VICOMTE. Sans doute dans sa chambre... Ses pieds délicats n'osent pas fouler le sol ignoble de la ferme.

LA COMTESSE, *qui est entrée pendant ces derniers mots.* Vous vous trompez, vicomte; je me promène comme une simple villageoise; et la preuve, c'est que j'étais dans le petit bosquet lorsque Marjolaine a répondu à vos gentillesses par un...

LE VICOMTE. Ah! vous l'avez vu?

LA COMTESSE. Et entendu.

LE VICOMTE, *riant.* C'est très-amusant, pas vrai?

PETIT-JEAN, *à part.* Il rit jaune.

LA COMTESSE. Vicomte... renvoyez ce vilain.

LE VICOMTE. Sors, vilain!...

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE. Eh bien!... où en est notre complot?... marchons-nous?

LE VICOMTE. Supérieurement!... la pauvre Marjolaine est aux abois; je l'ai éblouie... fascinée...

LA COMTESSE. Je vous avoue que je ne l'aurais pas cru, à voir la façon dont elle vous reçoit.

LE VICOMTE. Elle m'évite... premier indice de son amour...

LA COMTESSE. Ah! oui... c'est le premier indice... et le soufflet... c'est la confirmation.

LE VICOMTE. Ne riez pas, belle comtesse; je suis certain de triompher.

LA COMTESSE. Vous m'aurez rendu un grand service.

LE VICOMTE. Vous m'avez dit venez!... je suis venu... séduisez!... j'ai séduit. Mais je ne comprends pas encore quel intérêt vous pouvez avoir à la défaite de Marjolaine. Le mot, je vous en prie, le mot de l'énigme?

LA COMTESSE. Connaissez-vous mon cousin, le chevalier de Beaugency?

LE VICOMTE. Oui, sans doute; mais de nom seulement.

LA COMTESSE. C'est comme moi... nous ne nous sommes pas revus depuis l'enfance.

LE VICOMTE. Il a, dit-on, paru à Versailles deux ou trois fois l'hiver dernier; mais depuis, il s'est éloigné de l'horizon du beau monde. J'ai entendu dire qu'il voyageait en Allemagne.

LA COMTESSE. En effet... son père a exigé qu'il quittât la France pendant six mois.

LE VICOMTE. Pourquoi?

LA COMTESSE. Un peu de patience... Mon veuvage venait à peine d'expirer, lorsque j'appris que ma famille avait préparé pour moi un mariage avec mon cousin, qui allait quitter le service et revenir à Paris. Je songeai d'abord à me fâcher de cette précipitation; mais on m'objecta qu'Armand était jeune, aimable... Je me souvins que ses succès à l'armée m'avaient toujours vivement intéressée. Enfin le jour de la présentation était fixé, lorsque... le croiriez-vous?... son père vint m'annoncer que notre mariage devait être retardé.

LE VICOMTE. C'est inouï.

LA COMTESSE. Je crus qu'il était arrivé un malheur à Armand; je pressai son père de questions, et il finit par m'avouer que son fils était amoureux... mais amoureux fou d'une de ses fermières.

LE VICOMTE. Allons donc!...

LA COMTESSE. Qu'il voulait absolument l'épouser...

LE VICOMTE. Oh! quelle faute!...

LA COMTESSE. Et cette fermière... ma rivale, c'est... Marjolaine!

LE VICOMTE. Marjolaine!... J'espère au moins que monsieur de Beaugency a refusé son consentement?

LA COMTESSE. Craignant que cet amour ridicule ne s'accrût par les obstacles, le baron exigea de son fils un voyage de six mois, promettant de se laisser fléchir si cette grande passion survivait à l'absence.

LE VICOMTE. Excellente idée!... Le chevalier est sans doute guéri?

LA COMTESSE. Au contraire; il a écrit qu'il revenait dans huit jours, et plus amoureux que jamais!

LE VICOMTE. Oh! c'est fabuleux!

LA COMTESSE. Vous comprenez que le dépit, la jalousie durent s'emparer de mon âme... Je voulus voir cette rivale à laquelle

j'étais sacrifiée... puis tout à coup, au moment de partir, je songeai que vous pouviez m'être utile... vous que l'on cite à la cour pour vos bonnes fortunes; il devait vous être facile de triompher d'une petite paysanne... Voilà pourquoi, vicomte, je vous ai prié de m'accompagner ici... il faut qu'à son retour le chevalier de Beaugency trouve ma rivale infidèle...

LE VICOMTE. Et sa charmante cousine mariée à l'heureux vainqueur de la pauvre Marjolaine!

LA COMTESSE. Quelle folie!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NICOLAS, *arrivant du fond avec une faux et un râteau à foin sur l'épaule; il chante à pleine voix.*

Les moutons dans la plaine
Sont en danger du loup.

LE VICOMTE. C'est cet imbécile de Nicolas.

NICOLAS. Pardon, excuse, monsieur, madame, d'vous avoir dérangés... c'est que j'avons de la besogne par ici!

LA COMTESSE. Dieu! que ce garçon a l'air bête!

NICOLAS, *entrant à gauche.*

Et vous et vous, ô ma tendre bergère,
Vous ne vivez que de langueur.

LE VICOMTE. Au revoir, chère comtesse.

ENSEMBLE.

AIR *du Duc d'Olonne.*

Comptez sur moi! pour vaincre Marjolaine
Un jour suffit!... le succès est certain!
Oui, pour vous plaire, à mon char je l'enchaîne,
Puis à vos pieds je viens mettre ma main.

LA COMTESSE.

Oui, je vous crois, pour vaincre Marjolaine
Un jour suffit... Et grâce à vous enfin,
Dès à présent ma vengeance est certaine,
Je vais punir mon perfide cousin.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, NICOLAS.

LA COMTESSE, *à elle-même.* Le vicomte est trop sûr de lui!... ça me fait trembler... Cette petite Marjolaine a refusé les offres les plus brillantes... elle a repoussé les hommages du chevalier, si aimable, dit-on, et si spirituel...

NICOLAS, *ressortant de la grange et chantant.*

Les moutons vivent d'herbe,
Les papillons de fleurs...
Et vous...

Il s'arrête.

LA COMTESSE. Eh bien!... pourquoi t'arrêter?

NICOLAS. Ah! dam... c'est qu' vous me regardez.

LA COMTESSE. Ça t'empêche de chanter?

NICOLAS. Ça m' rend tout bête quand on me regarde.

LA COMTESSE, *à part.* Je crois qu'il n'y a pas besoin de ça. (*Haut.*) Est-ce que les femmes t'effraient, par hasard?

NICOLAS. Al n' m'effraient pas... al m' font peur... et pis ça m'fait un effet tout drôle quand j' vois leurs p'tits œils qui m' dévisagent comme v'là vous, madame la comtesse.

LA COMTESSE. Hein?... qu'est-ce?...

NICOLAS. Ah! c'est qu' les vôtres sont encore pus futés qu' ceux à nos paysannes, donc... et ils sont pus caressants itou... Ah! qué jolis œils... qué charmants œils!...

LA COMTESSE, *souriant.* Il paraît que tu es connaisseur!

NICOLAS, *riant bêtement.* Eh! eh! eh!... j' my connaissons un brin!

LA COMTESSE, *à part.* Eh! mais... il me vient une idée. (*Haut.*) L'ami, ton nom?

NICOLAS. Mon p'tit nom?... Nicolas.

LA COMTESSE. Ecoute, Nicolas, est-il vrai que tous les garçons du village aient été amoureux de Marjolaine?

NICOLAS. Ils y ont tous passé à la queue leuleu, comme les moutons... et al leux y a fait la révérence.

LA COMTESSE. Et tu n'as pas été mieux traité que les autres?

NICOLAS. J'y ai tant seul'ment pas dit que j' la trouvais à m'n idée!

LA COMTESSE. Et pourquoi ça?

NICOLAS. J'aurais pas osé, donc.

LA COMTESSE. Imbécile!

NICOLAS. Ah! c'est que la bourgeoise vous a un p'tit air pas aisé... et pis quand j' la vois, ça m' chatouille l' cœur... ça m' bat dans la cervelle comme si j'aurais bu un coup d' trop!

LA COMTESSE. Écoute, Nicolas, veux-tu gagner cent louis?

NICOLAS. Et deux cents itou!

LA COMTESSE. Eh bien! il faut pour cela que tu fasses la cour à Marjolaine, qu'elle t'aime et que tu l'épouses!

NICOLAS. Ah ben!... ah ben... comme vous y allez, mame la comtesse!...

LA COMTESSE. Je te donne huit jours!

NICOLAS. Ah! j' pourrai jamais.

LA COMTESSE. Et pourquoi donc? un beau garçon comme toi doit plaire à toutes les femmes...

NICOLAS, *d'un air malin.* A toutes, mame la comtesse?

LA COMTESSE. A toutes les paysannes, sans

doute... D'ailleurs on essaie... pour cent louis...

NICOLAS. Vous avez dit deux...

LA COMTESSE. Et s'il le faut, je te donnerai des leçons.

NICOLAS. Des leçons?... des leçons pour êt' malin et futai... Ah!... mame la comtesse, sans vous commander... donnez-moi-z'en une toute d'suite. .

LA COMTESSE. Chut!... on vient!... songe à garder le secret!

NICOLAS. Oh!...

Il fait le geste de jurer.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARJOLAINE, *puis* LE VICOMTE, *puis* PETIT-JEAN, *entrant le dernier.*

MARJOLAINE, *au fond et s'adressant au vicomte, que l'on ne voit pas encore.* Allons donc, monsieur le vicomte, un peu de courage... nous y voilà. (*Entrant.*) Vot'servante, mame la comtesse.

LA COMTESSE, *d'un ton protecteur.* Bonjour, bonjour petite!

MARJOLAINE, *allant vers le fond.* Allons donc, monsieur le vicomte!

LE VICOMTE, *entrant et portant une grande terrine pleine de lait.* Me voilà, ma charmante, me voilà.

MARJOLAINE, *riant.* Ha! ha! ha! ha!...

LA COMTESSE. Que vois-je. (*Riant.*) Ha! ha! ha!

MARJOLAINE. Comment, vous n'êtes pas plus fort que ça?...

LE VICOMTE, *riant.* Ha! ha! ha!... C'est charmant, c'est adorable... Mais voyez... voyez donc... elle me fait porter son lait!

LA COMTESSE. Le vicomte de Chabanne métamorphosé en laitière... c'est fort plaisant en effet!

MARJOLAINE. Petit-Jean, débarrasse donc monsieur le vicomte.

PETIT-JEAN, *à part, en prenant la terrine.* En v'là un que j'abomine.

LE VICOMTE. J'en rirai longtemps! (*A part.*) Ouf! je suis en nage!

MARJOLAINE. Et vous, mame la comtesse, vous n'êtes pas tentée d'essayer un peu des travaux de la campagne?

LA COMTESSE. Grand merci! ma mie, je laisse ce plaisir à M. le vicomte... il y met tant de grâce!

LE VICOMTE. Que voulez-vous?... ce petit lutin-là me fera faire mille extravagances.

MARJOLAINE. Ah! monsieur le vicomte, ça sera bien de l'honneur pour moi!

LE VICOMTE. Et concevez-vous qu'avec un minois pareil on puisse avoir un cœur de roc?...

LA COMTESSE. Expliquez-nous donc ce prodige, Marjolaine.

MARJOLAINE. Ah! mon Dieu, mame la comtesse, c'est bien simple... j'ai une mère infirme à soigner... deux petites sœurs à élever... la ferme à conduire!... L'amour, ça me prendrait trop de temps...

Air *de la Fille du lac.*

Dans les soins du ménage
Je trouve mon plaisir;
Le matin à l'ouvrage
On me voit accourir;
Le soir ma bonne mère
M'embrasse, me bénit;
Et pour moi sur la terre
Un tel bonheur suffit...
Passez sans amours,
Passez, mes beaux jours...
L'amour s'efface,
Et sa trace
Souvent laisse au cœur
Regrets et douleur.
Aimer n'est pas le bonheur!

LE VICOMTE, *bas à la Comtesse.* Je la laisse dire, et, sans en avoir l'air, je mine la place.

MARJOLAINE. Eh bien! Nicolas... tu restes là les bras croisés? il n'y a donc rien à faire ici?

PETIT-JEAN. Lui!... il bâille aux corneilles.

MARJOLAINE. Mêle-toi de ton ouvrage, Petit-Jean, et garde tes réflexions pour une autre fois.

PETIT-JEAN. Oui, la bourgeoise.

Il se retire en montrant le poing à Nicolas.

MARJOLAINE. Toi, Nicolas, range ces outils, et vivement!... j'aime pas les paresseux.

NICOLAS. Oui, la bourgeoise.

MARJOLAINE. Monsieur le vicomte, passez-moi donc c'te botte de foin?

LE VICOMTE, *allant prendre une botte de foin.* Avec plaisir, mon petit ange... voilà... (*A la Comtesse.*) Hein? Comme elle fait marcher tous ces imbéciles!...

Il va porter la botte de foin à droite.

LA COMTESSE, *bas à Nicolas.* Je vais te laisser avec elle... songe aux cent louis!

NICOLAS. Vous avez dit deux.

MARJOLAINE. Mame la comtesse, n'oubliez pas que c'est fête ce soir... on danse sur la grande pelouse, et vous verrez Petit-Jean... c'est un ménétrier qui n'a pas son pareil.

PETIT-JEAN, *avec feu.* Ah! dam!... pour vous faire danser... pour tâcher d'vous plaire.. je m'mettrais dans l'feu!...

MARJOLAINE, *à part.* Pauvre garçon!... c'est l'plus bête... Eh bien, c'est p't-être celui qui m'aime le mieux. (*Haut, à Petit-Jean*) Allons, va-t'en.

LA COMTESSE.

AIR *de la Péri.*

Avec vous, gentille Marjolaine,
J'irai me distraire ce soir.

MARJOLAINE.

Ah! du bal c'est vous qui s'rez la reine.

LA COMTESSE.

Adieu, petite, au revoir!

MARJOLAINE.

Des seigneurs daigneront sous l'ombrage
Partager les plaisirs du village;
Pour nous quell' faveur!
Mes amis, quel bonheur!
Et surtout quel honneur!
Ah!

ENSEMBLE.

LA COMTESSE ET LE VICOMTE.

Avec vous, gentille Marjolaine,
J'irai me distraire ce soir.
Pour vous tous, manants, la bonne aubaine!
Nous daignerons aller vous voir!

MARJOLAINE, NICOLAS, PETIT-JEAN.

Ah! du bal c'est vous qui s'rez la reine;
Venez vous distraire ce soir.
Pour nous tous, mes amis, quelle aubaine!
Des seigneurs viendront nous voir!

La Comtesse sort en donnant le bras au Vicomte. Petit-Jean sort par le fond. Nicolas reste sur l'avant-scène, et semble chercher ce qu'il va dire. Marjolaine remet un meuble à sa place.

SCÈNE VII.

NICOLAS, MARJOLAINE.

Nicolas, après avoir regardé si tout le monde est parti, se rapproche de Marjolaine et change tout à coup de langage et de manières.

NICOLAS. Eh bien, Marjolaine, vous connaissez maintenant ma cousine... beauté, noblesse, fortune... elle a tout pour plaire, et je vous la sacrifie!

MARJOLAINE. Ah ça, mais, monsieur le chevalier, vous ne l'aviez donc jamais vue?...

NICOLAS. Pas depuis son enfance...

MARJOLAINE. Mais c'est qu'elle est jolie comme un petit cœur... Et puis ces grandes dames vous ont des petites manières de marcher et de vous regarder... (*Elle penche sa tête, s'éventeavec sa main et fait deux ou trois pas d'un air d'importance comme la marquise.*) Bonjour... bonjour, petite... (*D'un ton naturel.*) Ah! vrai, vous feriez bien mieux d'être amoureux d'une belle personne comme la comtesse et de vous désenticher d'une paysanne de rien du tout comme vot' servante.

NICOLAS. Renoncer à toi, Marjolaine!...

MARJOLAINE. Voyons, monsieur le chevalier, parlons raison un petit instant. Il y a six mois, quand vous êtes venu me supplier de vous prendre à la ferme, j'ai pas osé vous refuser, parce que le fils de not' seigneur... fallait avoir des égards... Et puis vous aviez l'air si malheureux... si amoureux... ça flatte toujours une femme... Enfin, je vous promis le secret, et dès le lendemain Nicolas conduisait la charrue!

NICOLAS. Et j'espère que je m'en acquittais bien pour un officier de dragons!

MARJOLAINE. Dieu! que j'ai ri des fois en vous regardant!

NICOLAS. Méchante!

MARJOLAINE. Vous poussiez des soupirs à fendre les pierres... et partout où j'allais, j'étais sûre de vous trouver sur mes talons. Mais tu n' m'attraperas pas, Nicolas!... que je me chantais tout bas; Marjolaine ne sera pas si niaise que de t'écouter!... Et puis j'espérais toujours que le temps vous guérirait de votre folie.

NICOLAS. Eh bien! tu t'es trompée, Marjolaine, car je t'aime comme le premier jour!

MARJOLAINE, *à part.* C'est vrai que le temps n' l'a pas changé.

NICOLAS. Et toi, tu es restée insensible!

MARJOLAINE. Oui, parce qu'une pauvre fille comme moi n'est pas faite pour un riche seigneur comme vous... parce que je ne voulais pas qu'il m'arrivât ce qui est arrivé à la pauvre Jeannette.

NICOLAS. Jeannette?

MARJOLAINE.

AIR: *Les yeux d'une mère.*

On enviait sa beauté, son bonheur;
Chacun disait en la voyant si sage:
Oui, c'est vraiment la perle du village;
Heureux celui qui gagnera son cœur...
Mais, jour fatal pour la pauvrette!
Un beau seigneur vint, hélas! au pays,
Jura de n'aimer que Jeannette;
Puis ils partirent pour Paris.
Quant vint l'instant de quitter sa chaumière
Et d'embrasser sa bonne vieille mère,
Elle pleura... pleura pendant un jour...
Puis elle oublia tout... oui, tout, pour son amour!

NICOLAS. Eh bien?

MARJOLAINE.

DEUXIÈME COUPLET.

Deux ans après, sur le bord d'un chemin,
Une femme, un enfant couchés dans la poussière
Mouraient tous deux de froid et de misère;
Le vieux pasteur les voit, leur tend la main...
Ah! qu'ai-je vu!... c'est Jeannette... c'est elle!...
Quel changement!... parle donc... dis?... pourquoi?...
— Il m'a trompée! ô douleur éternelle!...
Vite, au hameau, guidez-moi.
Vous vous taisez!... hélas! dans ma chaumière
Pour me chérir n'aurais-je plus de mère?
Pleure, enfant, pleure à présent chaque jour,
Car Dieu t'a tout repris, ta mère et ton amour!

NICOLAS. Mais moi, Marjolaine, je n'ai jamais songé à te tromper, et si tu avais consenti à m'aimer un peu, ce n'est pas ma maîtresse, c'est ma femme que j'aurais conduite à Paris.

MARJOLAINE, *émue.* M'épouser!... vous!... Ah!... vous savez bien que c'est impossible...

on se moquerait trop de moi et de mes manières à Paris... Tenez, monsieur le chevalier, vous êtes comme tous les autres, vous m'aimez parce que je ne veux aimer personne, et si, quelque jour, je vous disais oui, c'est vous alors qui diriez non!

NICOLAS. Peux-tu le croire, quand, pour te plaire, je m'expose à devenir la risée de tous mes camarades, si l'on apprend que sous ce costume j'ai passé six mois à soupirer comme un recrue?

MARJOLAINE. Bah!... laissez donc, ils en feraient tous autant.

NICOLAS. Et ce maudit vicomte... quand il me rencontrera... il en fera des gorges chaudes.

MARJOLAINE. Lui!... soyez donc sans crainte... Et tenez, s'il ne faut que cela pour vous rassurer, je promets qu'avant ce soir il aura fait comme vous.

NICOLAS. Lui... oh! tu ne le connais pas.

MARJOLAINE. Vous m'en défiez... Eh bien! vous verrez!

NICOLAS, *voyant la Comtesse qui paraît au fond et les observe, bas.* Chut!... la comtesse.

MARJOLAINE. La comtesse!

NICOLAS, *haut d'un ton paysan.* La bourgeoise!... si vous vouliez m'aimer tant seulement une miette? (*Bas.*) Vite, un bon soufflet.

MARJOLAINE, *à part.* Un soufflet!... je n'ose pas.

NICOLAS. La bourgeoise, je suis comme un gros tas de braise. (*Bas.*) La voilà, la voilà.

MARJOLAINE, *hésitant.* Eh bien...

NICOLAS, *bas.* Allons donc... allons donc!

MARJOLAINE. Tiens, voilà pour te rafraîchir, imbécile.

Elle lui donne un soufflet, puis elle sort.

SCÈNE VIII.

NICOLAS, LA COMTESSE.

NICOLAS. Oh! saperlotte! qué calotte!

LA COMTESSE, *s'avançant.* C'est bien fait... tu n'as que ce que tu mérites.

NICOLAS. C'est qu'al a tapé dru!

LA COMTESSE. Oh! que ces gens-là sont donc bornés!

NICOLAS, *à part.* Cette chère cousine qui, pour me ramener à elle, veut absolument que j'en épouse une autre...

LA COMTESSE, *à part.* Et cependant une paysanne ne devrait pas être si difficile... car enfin, malgré sa gaucherie, ce rustre n'est vraiment pas mal... Oui, mais c'est bête!...

NICOLAS, *qui a entendu.* Ah! oui, pour ce qui est de ça, oui... Je le suis fièrement, allez... on pourrait p't-être en trouver des plus malins, mais des plus bêtas que moi, jamais.

LA COMTESSE, *l'imitant.* Des plus bêtas, jamais!

NICOLAS. Jamais!... jamais!

LA COMTESSE, *à part.* Dégourdissez donc un sauvage pareil!

NICOLAS, *à part.* Si elle se doutait...

Il rencontre le regard de la Comtesse, il baisse aussitôt les yeux et roule son bonnet entre ses doigts.

LA COMTESSE, *lui faisant signe d'approcher.* Allons, arrive ici... Tu n'as donc jamais aimé?... Tu ne l'as donc jamais dit à personne?...

NICOLAS. Bédame... non...

LA COMTESSE. Si tu es de cette force-là, tu ne réussiras jamais auprès de Marjolaine.

NICOLAS. Mame la comtesse m'avait promis de me donner un p'tit coup de fion...

LA COMTESSE. Tu auras peut-être encore peur!

NICOLAS. Avec vous?... j'crois qu' non!

LA COMTESSE. Je te remercie de la préférence! Enfin!... voyons... Figure-toi que je suis une simple paysanne et que tu m'aimes?...

NICOLAS. Il faut que j'vous aime?

LA COMTESSE. Oui... un instant.

NICOLAS. J'aimerais mieux toujours!

LA COMTESSE. Eh mais, pas mal, vraiment... c'est presque de la galanterie. Allons, continue. Tu me rencontres... ici, par exemple... dans la ferme...

NICOLAS. J'aimerais mieux dans le bocage, c'est pus solitaire.

LA COMTESSE. N'importe!... Tu t'approches...

NICOLAS. Pus près que ça?

LA COMTESSE. Mais non... Tu t'approches convenablement, et tu me dis...

NICOLAS. Mame la comtesse.

LA COMTESSE. Imbécile!... Puisque je suis une paysanne...

LA COMTESSE. Ah! tiens... c'est vrai.... alors... Javotte!

LA COMTESSE. Mais oui, va donc!

NICOLAS. Belle Javotte!

LA COMTESSE, *jouant la paysanne.* Monsieur Nicolas.

NICOLAS, *riant bêtement.* Eh! eh! ça va bien?

LA COMTESSE. Pas mal... et vous, monsieur Nicolas?

NICOLAS. Vous êtes ben honnête, mamzelle Javotte... Eh! eh!... qué jolie petite tournure que vous avez donc, mamzelle Javotte!

LA COMTESSE, *l'encourageant.* C'est ça... continue!...

NICOLAS. Et c't amour de p'tit pied donc... c'est comme l'pied d'une biche... Oh ! la bourgeoise l'a ben gentil, mais vous l'avez mieux qu'elle.... (*A part.*) C'est vrai elle l'a mieux qu'elle. (*Haut.*) Mamzelle Javotte?...

LA COMTESSE. Monsieur Nicolas!

NICOLAS. Etes-vous comme moi, vous?

LA COMTESSE. Dam... comment que vous êtes?

NICOLAS. Quand j'sis près de vous, ça m'bat, ça m'bat... ça vous bat-y, à vous?

LA COMTESSE. Je n'sais pas si je dois vous le dire, monsieur Nicolas.

NICOLAS. Eh! ben, n' me l' dites pas... mais laissez-moi y voir! (*Il lui met doucement la main sur le cœur.*) Oh! ça bat!... ça bat!

LA COMTESSE, *à part, en se reculant.* Du tout! du tout! (*A part.*) C'est peut-être vrai!... Ce que c'est que de baisser les yeux! on ne voit plus à qui l'on a affaire!

NICOLAS. Est-ce que je vous aurais offensée, mame la comtesse?

LA COMTESSE. Non, mon garçon; au contraire... je vois avec plaisir que tu te formes.

NICOLAS. Vrai?... ça vient?

LA COMTESSE. Mais oui...

NICOLAS. C'est la leçon, mame la comtesse, c'est la leçon...

LA COMTESSE. Et si tu avais parlé à Marjolaine aussi bien qu'à Javotte...

NICOLAS, *vivement.* O Dieu!

LA COMTESSE. Quoi donc?

NICOLAS. C'est des idées, des belles phrases qui me poussent, que pas une femme n' pourrait y résister,

LA COMTESSE. Eh! je suis curieuse de les entendre.

NICOLAS. C'est que j'oserais pas les dire à mame la comtesse.

LA COMTESSE. Et à Javotte?

NICOLAS. Oh! j'y dirais... Javotte!... t'as des belles petites mains blanches comme les saintes dans les tableaux... T'as des grands yeux qui reluisent comme des étoiles... (*A part.*) Une main délicieuse... Des yeux ravissants... Et j'ai refusé tout cela!... (*Haut.*) Oh!... n' sois pas méchante... Javotte... regarde-moi, rien qu'un petit peu, Javotte... Oh! Javotte!... Javotte!... (*Changeant de ton.*) Faudrait me r'garder... mame la comtesse; sans quoi, bonsoir mon éloquence.

LA COMTESSE, *à part.* Au fait, puisque j'ai commencé.... (*Elle le regarde tendrement.*) Est-ce bien?

NICOLAS. Mazette!...

AIR *du Baiser de la promise.*

Je m' sens inspiré!...

LA COMTESSE.

Laissez-moi, j' vous l'ordonne!

NICOLAS.

Si t'as un p'tit cou si blanc, si rondelet,
C'est pas pour des prun's, ma Javotte, ma mignonne,
C'est pour qu'on l'embrass'.

LA COMTESSE, *à part.*

Comment! il oserait!

NICOLAS.

Bah! rien qu'un baiser, ça n' fait d' mal à personne,
Et tu ne sais pas tout l' plaisir que ça fait!...

LA COMTESSE.

Ce baiser, Nicolas,
Crois en ma parole,
Ce baiser tu l'auras
Quand tu m'attrap'ras.

Elle va pour s'éloigner.

NICOLAS, *la saisissant par le bras.*

Ce baiser n' le r'fus' pas,
Ou sans ça je l' vole;
Ce baiser n' le r'fus' pas
Au pauv' Nicolas!

Il veut l'embrasser.

LA COMTESSE, *se fâchant.* Nicolas!

NICOLAS. *l'embrassant.* Ça y est!... ça y est?... Oh! qu' c'est bon!

LA COMTESSE. Insolent!

NICOLAS, *à genoux.* Oh! pardon... mame la comtesse! J'ai cru que c'était Javotte.

LA COMTESSE. C'est juste.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE VICOMTE.

LE VICOMTE. Oh! qu'est-ce que je vois!... Ce rustre aux genoux de la comtesse!... Il faut que je châtie le manant...

LA COMTESSE, *troublée.* Arrêtez, mon cher vicomte; c'est une leçon que je donnai à Nicolas... Oui, comme je me méfie beaucoup de votre succès auprès de Marjolaine, je forme un autre ennemi pour attaquer la petite... et prenez garde, je le crois plus dangereux que vous.

LE VICOMTE. Allons donc, belle comtesse, vous voulez rire...

NICOLAS, *à part.* Mais c'est qu'elle est ravissante ma cousine, et c'est pour Marjolaine, pour Marjolaine, qui me repousse, que je la dédaignais!

MARJOLAINE, *en dehors.* Dépêche-toi, Petit-Jean!... Tu n'auras jamais fini pour l'heure de la danse.

PETIT-JEAN. Oui, la bourgeoise.

LE VICOMTE. C'est elle!... Ah! palsembleu!... Je vais employer les grands moyens! Oui, je me sens en verve... et pour obtenir une faveur décisive je ne demande qu'un simple quart d'heure!... (*A part.*) La Guimard m'avait appelé monstre au bout de dix minutes!

LA COMTESSE. Enfin !... sur les deux, il y en aura peut-être un.

ENSEMBLE.

AIR : *Quadrille de Musard.*

LE VICOMTE.

Oui, ne craignez rien,
Il sera facile
De réussir, tout ira bien!
A l'instant je veux,
Séducteur habile,
Triompher et combler vos vœux!

LA COMTESSE.

Non, je ne crains rien,
Vous êtes habile,
Et, je vous crois, tout ira bien!

A part.

Et pour l'un des deux
Il sera facile
De combler ici tous mes vœux!

NICOLAS, *à part.*

Non, je ne crains rien,
Il sera facile
De l'emporter... tout ira bien!
Tu te crois heureux,
Séducteur habile!
Mais, gare à toi, nous sommes deux!

Pendant l'ensemble, le Vicomte conduit la Comtesse jusqu'à la porte.

LE VICOMTE, *à Nicolas.* Va-t'en donc, animal!

NICOLAS, *à part.* Je saurai ce que tu vas lui dire.

Il se dirige vers le fond.

LE VICOMTE A la porte, paysan! à la porte!

Nicolas disparaît.

SCÈNE X.

LE VICOMTE, MARJOLAINE.

MARJOLAINE, *à elle-même, pendant que le Vicomte l'admire.* Sa femme! Je pourrais être sa femme... il l'a dit!... non!... non... c'est une folie... et il faut l'oublier!

LE VICOMTE, *s'approchant et lui prenant la taille.* Eh bien!...

MARJOLAINE, *surprise.* Ah!

LE VICOMTE. A quoi penses-tu donc, friponne?

MARJOLAINE. Mais dam... peut-être bien à vous, monsieur le vicomte!...

LE VICOMTE. Si je le croyais, je tomberais à tes pieds pour ne plus me relever.

MARJOLAINE. Ça serait trop fatigant, vous n'pourriez pas y tenir.

LE VICOMTE. Foi de gentilhomme, si tu le veux, dès ce soir je t'emmène à Paris.

MARJOLAINE. A Paris!... (*A part.*) Et lui aussi!

LE VICOMTE. Je t'installe dans un riche hôtel; tu auras des laquais, des voitures, de magnifiques toilettes; puis, je te donnerai des maîtres de musique et de danse, et je suis certain qu'en moins de quelques mois tu serais présentable dans le monde, où chacun t'entourerait d'hommages.

MARJOLAINE, *vivement.* Comment!... vous croyez qu'une simple paysanne comme moi pourrait...

LE VICOMTE. Eh parbleu!... je connais plus d'une grande dame qui est partie de plus bas... La duchesse d'Elbée, par exemple, était fille de ferme... son mari l'a formée, et maintenant c'est l'idole de Paris.

MARJOLAINE. Mais alors, moi aussi je pourrais espérer tout cela, aimée d'un gentilhomme jeune, aimable, spirituel....

LE VICOMTE, *flatté.* Ah! Marjolaine...

MARJOLAINE. Mon seul vœu, mon seul désir serait de me rendre digne de lui; je travaillerais pour qu'il ne rougît pas de moi; je travaillerais pour lui plaire... et je sens là que je réussirais!

LE VICOMTE. Ah! Marjolaine!... Marjolaine!... (*A part.*) Comme ça marche!... et je parie qu'il n'y a pas cinq minutes!...

MARJOLAINE, *apercevant le chevalier, à part.* Le chevalier!... Souvenons-nous de ma promesse.

LE VICOMTE. Eh bien... tu ne me réponds pas?

MARJOLAINE. Dam... je ne suis toujours qu'une paysanne, moi; et vos beaux habits me font peur... car ce qu'il nous faut, à nous... c'est un amoureux sans façon, qui, les jours de fête, nous fasse sauter sur l'herbe... tant pis si on tombe.

LE VICOMTE. Eh bien... si ce soir je me mettais à ton niveau... si je te faisais sauter sur l'herbe?

MARJOLAINE. Mais comme vous voilà!... laissez donc!

LE VICOMTE. Si je m'enpaysannais?

MARJOLAINE, *à part.* Il y vient! (*Haut.*) Ah! dam... alors... (*Elle aperçoit Nicolas qui paraît au fond, et qui l'encourage du geste.*) Mais vous n'oseriez pas!...

LE VICOMTE. J'oserai, palsembleu... j'oserai... mais à une condition : c'est qu'avant la danse tu m'accorderas un petit rendez-vous... en tapinois...

MARJOLAINE. Ah! monsieur le vicomte...

LE VICOMTE. Dans un quart d'heure, à la brune, j'irai t'attendre sous l esgrands marronniers au bout de l'avenue... Tu viendras, n'est-ce pas?

MARJOLAINE. Ah! dam... je ne dis ni oui, ni non... mais je vas me préparer.

LE VICOMTE, *à part.* Et moi je vais m'encanailler. (*Apercevant Nicolas, qui redescend la scène.*) Eh! parbleu!... voilà mon affaire... Approche ici, Nicolas; tu vas me prêter tes habits.

MARJOLAINE, *ôtant son tablier de ferme.* Hein ? comment ?...

NICOLAS. M's habits, à moi ?... Faites excuse.. j'n'avons que ceux-là.

LE VICOMTE. Ah ! diable !

NICOLAS. Faudrait donc alors qu' monsieur le vicomte me prêtît les siens.

LE VICOMTE, *riant.* Pouf !... toi en gentilhomme ?...

MARJOLAINE, *de même.* Lui !... en gentilhomme ?... Ah ! par exemple !... je voudrais voir ça.

Elle prend dans une armoire un tablier de soie, et elle le met.

LE VICOMTE. Eh bien !... va comme il est dit !.. j'y consens.

NICOLAS, *à part.* Au fait... je ne serais pas fâché que la comtesse...

LE VICOMTE, *regardant Marjolaine, et à lui-même.* Ce malheureux chevalier !... il soupire six mois, tandis que, en un jour, je lui enlève sa maîtresse et j'épouse sa prétendue.

NICOLAS, *qui a prêté l'oreille.* Hein !... l'épouser ?... ma jolie cousine !... Oh ! c'est ce que nous verrons.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PETIT-JEAN, *entrant par le fond avec une musette sous le bras, et jouant la fin d'un air de danse villageoise.*

PETIT-JEAN. Venez-vous t'y à la danse, la bourgeoise ?

MARJOLAINE. Va toujours, Petit-Jean... je te rejoindrai.

NICOLAS, *tirant Petit-Jean à part.* Va toujou, va toujou, mon bonhomme... (*Bas.*) Elle a ben un aut' cavalier qu' toi !

PETIT-JEAN, *de même.* Un autre ?

NICOLAS. Et qu'a z'un rendez-vous.

PETIT-JEAN. C'est pas vrai !

NICOLAS. Si tu veux en être sûr, va l' guetter sous les grands marronniers... tout à l'heure, à la brune, il y sera.

PETIT-JEAN. Qui donc qu'c'est ?

NICOLAS. Connais-tu c'te grande veste et c'grand chapiau ?...

PETIT-JEAN. Ça s'rait toi ?

NICOLAS, *d'un air malin.* J'ai pas dit ça !

PETIT-JEAN. Oui, que j'y vas aller... mais je vas prendre par là queuqu'chose... et si t'en approche... va, sous les marronniers !... je ne te perds pas de l'œil !

Il fait un geste qui indique le moulinet d'un bâton.

NICOLAS, *à part.* C'est bien là-dessus que je comptais.

LE VICOMTE. Eh bien ! Nicolas ?

NICOLAS. Me v'là, monsieur le vicomte !... (*Bas.*) Je n' demandons pas mieux que d' troquer d'habit avec vous !...

ENSEMBLE.

AIR *de la Péri.* (Valse.)

LE VICOMTE.

Prudence,
Silence !...
De ton petit cœur,
Ma belle,
Cruelle,
Je serai vainqueur !

NICOLAS, *à part.*

Prudence !
La chance
Tourne en ma faveur...
Ta belle,
Cruelle,
Gardera son cœur !

MARJOLAINE.

Prudence,
Silence !
Mon noble seigneur !
A part.
Ta belle,
Cruelle,
Gardera son cœur !

PETIT-JEAN, *à part.*

Prudence,
Silence !
Et si le bonheur
T'appelle
Près d'elle,
Je fais un malheur !

Le Vicomte entre à gauche, Nicolas après lui. Petit-Jean entre dans la grange. Au même instant la Comtesse sort de chez elle.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, MARJOLAINE.

LA COMTESSE. Comme te voilà parée, petite ! tu vas à la danse ?

MARJOLAINE. Oui, madame la comtesse ; mais avant, je suis bien aise de vous voir... j' voudrais vous demander un conseil.

LA COMTESSE. Si je puis t'en donner un bon, compte sur moi.

MARJOLAINE. C'est-y vrai, madame la comtesse, qu'il y a à Paris une grande dame qui, avant d'être duchesse, aurait été tout bonnement une paysanne ?...

LA COMTESSE. Ah ! la duchesse d'Elbée ?... c'était une fille de ferme.

MARJOLAINE. Et c'est-y vrai aussi qu'elle est maintenant ben éduquée ; qu'elle a pris les manières du beau monde, si bien qu'on ne se douterait pas d'où elle vient ?

LA COMTESSE, *à part.* Elle pense au chevalier. (*Haut.*) Ma chère, une paysanne est toujours une paysanne, même quand elle cache sa cornette sous une couronne de duchesse.

MARJOLAINE. Ah ! vous croyez ?...

LA COMTESSE. Sois franche, petite... tu rêves un brillant mariage... c'est un tort... et puisque tu voulais me demander un conseil, je te donnerai celui d'oublier le chevalier de Beaugency... Tu es gentille... il a pu, un instant, vouloir t'épouser... mais il a renoncé à cette folie.

MARJOLAINE, *troublée.* Il vous l'a dit?...

LA COMTESSE. Tu sais bien qu'il voyage... qu'il est en Allemagne... Il me l'a écrit!...

MARJOLAINE, *se remettant.* Ah! il vous l'a écrit?

LA COMTESSE. Oui.

MARJOLAINE. Écrit d'Allemagne?

LA COMTESSE. En m'annonçant aussi son prochain retour...

MARJOLAINE. Et il revient bientôt?

LA COMTESSE. Oui, mon enfant; il faut être raisonnable.

MARJOLAINE. Oh!... j'me consolerai facilement... et je vous remercie bien de vos bons conseils... j'en profiterai... la preuve c'est que j'vas aller à la danse.

LA COMTESSE. Le vicomte ne doit-il pas s'y trouver?

MARJOLAINE. Le vicomte?... Mais entre nous, tout grand seigneur qu'il est... je me moque un peu de lui.

LA COMTESSE, *avec hauteur.* Comment!...

MARJOLAINE. Hélas! oui, madame la comtesse; on se moque quelquefois des grands seigneurs... et celui que je vais rejoindre c'est... c'est... Nicolas.

LA COMTESSE. Ah! Nicolas... un de tes amoureux... un beau garçon?...

MARJOLAINE. N'est-ce pas?... il est très-bien!... et les bons conseils que madame la comtesse m'a donnés me décident tout à fait en faveur de Nicolas. Y aurait pas de mal à écouter celui-là... pas vrai, madame la comtesse?...

LA COMTESSE. Au contraire... je t'y engage beaucoup, ma chère Marjolaine; et si tu l'épouses... je me chargerai de la dot avec grand plaisir...

MARJOLAINE. Ah! que vous êtes bonne!... Eh bien, madame la comtesse, je crois que je l'épouserais quand ça ne serait que pour vous plaire... Au revoir, madame la comtesse... je vas retrouver Nicolas...

Elle sort par le fond.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, *puis* LE VICOMTE.

LA COMTESSE. Ah! enfin, j'ai réussi!... c'est Nicolas qu'elle épousera... Nicolas, un beau garçon, vraiment; et cette petite sotte n'est pas à plaindre.

La nuit arrive au fond. Le Vicomte, en paysan, entre mystérieusement par la gauche.

LE VICOMTE. Voici l'heure du berger... Ah! la comtesse...

LA COMTESSE. Que vois-je!...

LE VICOMTE. Chut!... je cours où le bonheur m'attend... j'ai un rendez-vous...

LA COMTESSE, *riant.* Et c'est pour y aller!... Il ne fallait pas vous donner tant de peine... Marjolaine se moque de vous.

LE VICOMTE. Allons donc!... Si vous saviez à qui elle me préfère... si vous saviez quel est ce Nicolas...

LA COMTESSE. Nicolas... mais c'est lui qu'elle aime, au contraire... et la preuve c'est qu'elle doit l'épouser.

LE VICOMTE. L'épouser!...

LA COMTESSE. Et c'est moi qui ai su arranger ce mariage.

LE VICOMTE. Vous?...

LA COMTESSE. Pour l'enlever à jamais au chevalier.

LE VICOMTE. Et vous avez joliment réussi! Tenez.. lisez les lettres contenues dans ce portefeuille.

LA COMTESSE. Ce portefeuille...

LE VICOMTE. Je l'ai trouvé dans cette poche, en changeant d'habits avec Nicolas... ce Nicolas dont vous voulez faire le mari de Marjolaine!... Heureusement pour vous que je suis là... et que je cours à mon rendez-vous... car je ne désespère pas, comtesse... en amour je ne désespère jamais!

Il enfonce son chapeau sur ses yeux, puis il sort par le fond. Aussitôt Petit-Jean, un bâton à la main sort de la grange et suit à pas de loup les traces du Vicomte. La Comtesse sur l'avant-scène, ouvre le portefeuille et regarde les papiers qu'il contient.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, *seule, et dans la plus vive agitation.*

Le chevalier!... c'était le chevalier!... Ah! j'étouffe!... Ainsi, quand j'enseignais à Nicolas les moyens de plaire... quand j'engageais Marjolaine à écouter l'amour de ce paysan... j'étais leur dupe à tous les deux!... Ah! quelle école!... quelle école!... Non... non... je ne resterai pas dans cette ferme un instant de plus... je ne donnerai pas au chevalier le plaisir de... (*Elle aperçoit Nicolas qui entre.*) Ciel!... c'est lui!... il a repris des habits de gentilhomme!... je tiens ma vengeance.

Elle cache le portefeuille et redescend sur l'avant-scène.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, NICOLAS, *avec les habits du Vicomte.*

NICOLAS, *à part.* La voilà!... Puisque Nicolas n'avait pas déplu à la comtesse, espérons que le chevalier...

LA COMTESSE, *à part, le regardant du coin de l'œil.* Mais c'est qu'il est très-bien ainsi.

NICOLAS, *à part.* Approchons. (*Haut.*) Madame la comtesse...

LA COMTESSE, *affectant de ne pas le regarder.* Hein? qui est là?

NICOLAS. C'est moi, madame la comtesse.

LA COMTESSE, *jouant avec son éventail.* Ah! c'est toi, Nicolas? Eh bien, où en es-tu de ta conquête?

NICOLAS. Ma conquête, madame la comtesse?

LA COMTESSE. Oui; la petite Marjolaine se laisse-t-elle enfin toucher, et gagneras-tu mes cent louis?

LE CHEVALIER. Vos cent louis?

LA COMTESSE, *avec moquerie.* J'avais dit deux cents, je crois.

LE CHEVALIER. J'avoue que maintenant je ne songe plus guère à cette petite...

LA COMTESSE. Hein?...

LE CHEVALIER. Et quant à vos cent louis, je les donnerais volontiers avec tout l'or du monde pour un sourire, pour un regard.... d'une autre personne...

LA COMTESSE. Eh mais... c'est fort joli ce que tu me dis là, Nicolas.

LE CHEVALIER, *à part.* Nicolas... Nicolas... Est-ce que décidément elle ne va pas me regarder? (*Haut.*) Madame la comtesse... vous seriez peut-être moins étonnée de mes paroles si vous daigniez jeter les yeux de mon côté...

LA COMTESSE. Comment!... (*Elle le regarde et se met à rire.*) Ah! mon Dieu!.... Ha! ha! ha!

LE CHEVALIER, *à part.* Hein!... elle rit.

LA COMTESSE, *riant.* Mon pauvre Nicolas... Ha! ha! ha! Mais qui donc, qui donc, t'a affublé de la sorte?

LE CHEVALIER. Affublé?... Il me semblait, madame, que je pourrais comme un autre porter cet habit et sans qu'on s'étonnât beaucoup de cette métamorphose.

LA COMTESSE, *riant.* Mé...ta...morphose. Et le langage... le langage aussi! c'est adorable!... Mais va, crois-moi, mon ami, reste ce que tu étais, reprends ta veste, tes sabots; avec ça du moins tu ne sembleras pas gauche, embarrassé.

LE CHEVALIER. Gauche... embarrassé!...

LA COMTESSE. Tu étais là-dedans comme chez toi, tandis que sous ce costume....

LE CHEVALIER. Ce costume, belle dame, on a trouvé quelquefois que je le portais aussi bien qu'un autre, et personne n'a jamais pensé que le chevalier de Beaugency...

LA COMTESSE. Ah! le chevalier!... Bon! bon!... J'y suis... je comprends tout!

LE CHEVALIER. Ah! enfin!...

LA COMTESSE. C'est le chevalier...

LE CHEVALIER. Oui, madame...

LA COMTESSE. C'est mon cousin...

LE CHEVALIER. Oui, madame...

LA COMTESSE. Qui t'a appris ces belles phrases, quand il demeurait ici.

LE CHEVALIER. Plaît-il?

LA COMTESSE. C'est lui qui t'a habitué à porter ce vêtement.

LE CHEVALIER. Mais, madame...

LA COMTESSE. Mais il aurait dû te dire que le chapeau se lance gracieusement sous le bras et ne se jette pas comme tu viens de le faire...

LE CHEVALIER. Eh! madame!...

LA COMTESSE. Il aurait dû t'apprendre que le jabot se froisse légèrement du bout des doigts et ne se déchire pas comme tu le fais en ce moment.

LE CHEVALIER. Mais, au nom du ciel! madame...

LA COMTESSE. Allons, allons, ne te fâche pas, Nicolas... Monsieur le chevalier te corrigera bien vite de ces petits défauts, lui, si aimable et si brillant... il t'apprendra à plaire, à séduire... lui qui dédaigne la tendresse d'une parente, lui qui n'a pas craint, par un refus honteux, de déchirer le cœur de son amie d'enfance.

LE CHEVALIER, *à part.* Que dit-elle?

LA COMTESSE. Et en échange de ces bons conseils, tu lui en donneras un autre... tu lui diras de se montrer plus prudent et plus sage.... et quand il veut garder l'incognito, de ne pas laisser ses papiers et son nom dans la veste dont il se défait!

Elle les lui montre.

LE CHEVALIER. Mes papiers!... mes tablettes! ah!... Je vois... je comprends... Vous saviez...

LA COMTESSE. Je savais, chevalier, votre amour pour Marjolaine...

LE CHEVALIER. Mon amour!... Dites ma folie... car je ne vous avais pas vue, vous, que je voulais fuir... car je ne vous connaissais pas, vous, dont j'admire à présent l'esprit et la grâce... vous, que je jure d'adorer toute ma vie....

Il tombe à ses genoux.

LA COMTESSE. Allons donc, chevalier, il était écrit que vous y tomberiez deux fois aujourd'hui!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARJOLAINE *paraissant au fond.*

MARJOLAINE. Que vois-je?... Lui!... aux genoux de la comtesse!

NICOLAS, *se relevant.* Marjolaine!

MARJOLAINE, *s'avançant entre eux.* Oh! ne vous éloignez pas, monsieur le chevalier... je vous le disais bien : si j'avais été assez folle pour accepter vos offres... c'est vous à votre tour qui m'auriez refusée.

LA COMTESSE. Comment!... Tu ne l'aimais donc pas!

MARJOLAINE. Moi, madame!... Non... non... heureusement, car si j'avais cru à ses paroles d'amour, si je l'avais aimé, que resterait-il à présent à la pauvre Marjolaine?... des regrets, de la douleur et des larmes!

LA COMTESSE, *à Nicolas.* Marjolaine!

MARJOLAINE, *avec gaieté.* Mais rassurez-vous, monsieur le chevalier.

AIR *de la Fille du Lac.*

Retournez à la ville,
Et moi je resterai ;
Sous mon chaume tranquille
Heureuse je vivrai,
Quand une douce chaîne
Tous deux vous unira,
En secret Marjolaine
Ici répétera :
Passez, mes beaux jours,
Passez sans amours.
L'amour s'efface,
Et sa trace
Souvent laisse au cœur
Regrets et douleur.
Aimer n'est pas le bonheur!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE VICOMTE, PETIT-JEAN.

LE VICOMTE, *descendant à toutes jambes la petite montagne et suivi à trois pas de distance par Petit-Jean.* Au secours!... sauvez-moi de cet enragé!

PETIT-JEAN. Ah! tu auras beau courir...

LA COMTESSE, *au chevalier.* Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

LE CHEVALIER. Ce n'est rien, je sais ce que c'est.

PETIT-JEAN, *s'arrêtant tout court en reconnaissant le vicomte.* Ah! monsieur le vicomte... je croyais que c'était Nicolas.

LE VICOMTE. Eh! drôle!... quand c'eût été Nicolas, il ne fallait pas taper si fort!

LA COMTESSE. Mais enfin? pourquoi cette colère... cette querelle?...

PETIT-JEAN. C'est c'grand coquin d'Nicolas qui m'avait dit qu'il avait un rendez-vous d'amour avec la bourgeoise... et dam, moi... qui l'aime tant... et si fort....

MARJOLAINE, *à part.* Pauvre garçon!

LE VICOMTE. Ah! tu as eu l'audace d'aimer... tu iras te guérir de cette passion en prison.

MARJOLAINE, *à part.* En prison!... Et c'est son amour pour moi qui serait cause... (*Haut.*) Soyez généreux, monseigneur... Voilà Nicolas qui nous quitte, vous suivrez sans doute madame la comtesse... et de tous mes adorateurs, il ne me restera plus que Petit-Jean.

LE VICOMTE. Oh! quant à lui...

MARJOLAINE. Ne le faites pas enfermer, monsieur le vicomte, c'est tout ce qu'il me reste pour en faire un mari.

TOUS. Hein?... son mari!

PETIT-JEAN. Son mari!... moi!...

LE VICOMTE. Son mari!... Comment! moi vicomte de Chabanne... j'aurais été le jouet...

LE CHEVALIER. Allons, vicomte, c'est sur moi seul que votre colère doit tomber... car c'est moi qui ai mis Petit-Jean sur vos traces en lui laissant ignorer notre substitution.

LE VICOMTE. Eh bien, alors, monsieur le chevalier, vous me rendrez raison...

LA COMTESSE. Ah! vicomte... vous ne voudriez pas tuer ce pauvre Nicolas... car c'est tout ce qui me reste pour en faire un mari.

CHOEUR.

Ici-bas le plus sage
Est l'homme plein d'ardeur,
Qui sait dans le voyage
Saisir le bonheur!

FIN.

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ACTE III, SCÈNE XIII.

LES TROIS AMIS,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par MM. Menissier et Bellevue,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, LE 26 JANVIER 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ANTOINE.....	M. Sévin.	Mme BENOIT, femme de charge.....	Mme Rhéal.
DE SAINT-JULIEN.....	M. Adam.	DESMARAIS (3e rôle).....	M. Gustave.
THÉODORE D'ARCY.....	M. Poizard.	UN INTENDANT.....	M. Tourtois.
MAINGOT.....	M. Gobert.	UN CHEF.....	M. Jouanne.
VICTOR VALERY.....	M. Henri.	UN GROOM NOIR.....	M. Célestin.
Mme DE SAINT-JULIEN.....	Mlle Laverny.	UN TAPISSIER.....	M. Alexandre
ERNESTINE, sa fille.....	Mlle Bruneval.	Invités, Valets, Tapissiers.	

La scène se passe en 1841 ; au premier acte, à la villa de St-Julien; au deuxième acte, à Paris, dans l'appartement de Théodore ; au troisième acte, à quelques lieues de Paris, dans le domaine d'Antoine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon élégamment meublé et doré; quand les fenêtres et les portes du fond sont ouvertes, on aperçoit un parc anglais.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme BENOIT, OUVRIERS, DOMESTIQUES.

Ils époussettent et frottent les meubles, et mettent des bougies dans les girandoles et dans les lustres. Pendant cette courte scène, on voit des pâtissiers, des marmitons traverser rapidement le parc au fond, avec des viandes froides, des pâtisseries, des sucreries et des fruits de toutes sortes.

CHŒUR.

Air :

Travaillons,
Dépêchons,
Et que notre ouvrage
Soit bientôt
Comme il faut ;
Car ici tantôt

Nota. Pour le directeur de province, ce drame peut être joué facilement sans couplets

Le plaisir
Va saisir
Chaque personnage,
Qui, joyeux,
S'lon ses vœux,
Verra ces beaux lieux ;
Ah ! rendons ces lieux
Merveilleux !

Mme BENOIT, *entrant*. Oui, dépêchez-vous de me débarrasser de votre présence, et puissiez-vous ne jamais revenir !

UN TAPISSIER. Madame la femme de charge est toujours de mauvaise humeur.

Mme BENOIT. Sans doute, quand je vois une pareille dépense...

LE TAPISSIER. Qu'est-ce que c'est que ça pour un homme riche comme monsieur de Saint-Julien ?

Mme BENOIT, *à part*. Riche ! riche !

LE TAPISSIER. Et puis, madame Benoît, si les richards n'étaient pas un peu larges, que deviendraient les pauvres diables qui ont leur état à faire et leur famille à élever ?

Mme BENOIT, *brusquement*. Pourquoi avez-vous une famille ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, ERNESTINE, *entrant en courant*.

ERNESTINE. Oh ! ma bonne, ma bonne... tout cela est ravissant ; la salle du bal sera magique ; l'illumination du parc sera merveilleuse ; et ce salon... où l'on doit jouer et faire de la musique... Papa a déjà donné bien des fêtes, mais celle-ci sera la plus brillante.

Mme BENOIT, *à part*. Oui... aux derniers les bons !

ERNESTINE, *aux ouvriers*. Messieurs, je vous félicite sur votre goût.

LE TAPISSIER, *aux autres*. A la bonne heure, au moins, voilà une demoiselle qui nous rend justice !

Mme BENOIT. Ces préparatifs te rendent donc bien heureuse, Ernestine ?

ERNESTINE. Mais ces questions ne se font pas, maman Benoît ; j'ai quinze ans, on dit que je suis assez gentille, on vante mes talents de musicienne et de danseuse, et tu ne veux pas que je sois ravie à l'idée seule d'une fête, d'un bal ?... oh ! d'un bal surtout !

Elle exécute quelques pas pendant le couplet.

AIR : *Je te prends sans dot.*

Destin enchanteur !
Un bal ! quelle ivresse !
Il fait de bonheur
Palpiter mon cœur.
Sans cesse
Au danseur
Prouver sa souplesse,
Oui, voilà.
C'est cela,
C'est là le bonheur !
Oui, voilà,
Comme ça,
Prouver sa souplesse } *Bis.*
C'est le vrai bonheur ! }
Quand je danse avec grâce,
De la nuit au salon
Ne pas quitter la place,
C'est mon ambition !
Le galop est ma passion ;
Maman Benoît ne dit pas non...
REPRISE.
Destin enchanteur, etc.

Mme BENOIT, *à part*. Hélas ! c'était ainsi que je pensais à son âge.

ERNESTINE, *étourdiment*. Vois-tu d'ici, monsieur Théodore qui s'avance vers le fauteuil où je suis assise...

Mme BENOIT. Pourquoi plutôt monsieur Théodore ?

ERNESTINE, *ingénument*. Ma foi ! je ne sais pas pourquoi ma bouche a prononcé son nom plutôt que celui d'un autre ; peut-être parce qu'il a pour moi mille attentions, mille bontés, une amitié vive et sincère... et cette amitié, je suis franche, je la lui rends du plus profond de mon cœur.

Mme BENOIT. Et lui, homme de vingt-huit ans, sait-il qu'il a pour amie un personnage aussi grave qu'une étourdie de quatorze à quinze ?

ERNESTINE. Non, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de le lui dire ; mais quand cela serait, monsieur Théodore n'est-il pas mon cousin, un des plus anciens amis de mon père ? Va, ma bonne Benoît, quoique tu aies l'air de me plaisanter, moi je me doute que mon cousin éprouverait une grande joie s'il savait combien j'ai d'estime et d'attachement pour lui.

Mme BENOIT, *à part*. Et moi, j'en suis sûre.

ERNESTINE, *regardant la pendule et faisant la moue*. O mon Dieu !... déjà quatre heures, et maman qui ne m'a pas encore dit d'aller me parer... Tiens, Benoît, faisons-lui une surprise ; viens me faire belle, toi.

Mme BENOIT, *à part*. Pauvre enfant, si naïve, si rieuse ! .. si elle savait tous les embarras que je prévois !

ERNESTINE, *la forçant à se retourner*. Mais qu'as-tu donc ? ton air est triste et soucieux... un jour de fête !...

Mme BENOIT, *à part*. Ne l'affligeons pas, elle est si jeune ! (*Haut.*) Allons donc, folle que tu es, quand j'ai sur les bras tout le tracas de ces préparatifs, ne faudrait-il pas, comme toi, rire et chanter toute la journée ?

ERNESTINE. Mais certainement ; l'un n'empêche pas l'autre... et moi, je veux que tu ries, je veux que tu chantes, je veux même que tu danses.

Mme BENOIT, *riant.* On a beau faire, il faut lui obéir... Veux-tu bien me laisser, petit démon!

ERNESTINE, *frappant de joie dans ses mains.* Vois-tu?.... vois-tu?.... j'étais bien sûre que je parviendrais à te dérider... Je t'aime bien mieux ainsi. (*Se jetant à son cou.*) Oh! ma bonne Benoît, promets-moi de n'être plus jamais comme tout à l'heure.

Les Ouvriers ont été occupés au fond pendant toute cette scène. Mme de Saint-Julien entre; son air est grave et mélancolique.

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme DE SAINT-JULIEN.

Mme DE SAINT-JULIEN, *s'avançant à pas lents.* Qu'est-ce donc? et que se passe-t-il entre vous?

ERNESTINE, *un peu moins évaporée.* C'est moi qui la grondais, maman... Ne s'avise-t-elle pas d'avoir l'air triste, un jour comme celui-ci.

Mme DE SAINT JULIEN, *bas, à Mme Benoît.* Tu ne lui as rien laissé soupçonner, j'espère?

Mme BENOIT, *de même.* Dieu m'en préserve, madame!

Mme DE SAINT-JULIEN. C'est bien!... tout ici me paraît terminé. Il reste encore quelque chose à faire au pavillon d'attente... Va, Benoît. (*Aux ouvriers.*) Et vous, messieurs, suivez-la.

LES OUVRIERS, *en se retirant.*

REPRISE.

Travaillons,
Dépêchons, etc.

Ils sortent avec Mme Benoît.

SCÈNE IV.

Mme DE SAINT-JULIEN, ERNESTINE.

Mme de Saint-Julien s'est assise dans un fauteuil.

ERNESTINE, *à part.* Et elle aussi... la voilà plus sérieuse qu'à l'ordinaire... Pauvre maman! je sens que ma gaieté s'en va.

Mme DE SAINT-JULIEN, *lui souriant mélancoliquement.* Eh bien, mon Ernestine, pourquoi te tiens-tu si éloignée de moi?

ERNESTINE, *se rapprochant vivement d'elle, puis s'arrêtant tout d'un coup comme maîtrisée par le respect.* Moi, chère maman! oh! ne croyez pas...

Mme DE SAINT-JULIEN, *lui prenant la main et l'attirant vers elle.* Viens plus près, mon ange... Mon seul bonheur, tu le sais bien, est de te sentir dans mes bras. (*Elle la fait asseoir près d'elle, puis écartant ses cheveux, elle dépose un baiser sur son front en disant.*) Chère enfant!

ERNESTINE. Maman, quel sombre nuage obscurcit vos traits?... vous voilà comme était Benoît tout à l'heure.

Mme DE SAINT-JULIEN, *la regardant avec amour.* Tu m'aimes bien, toi, n'est-ce pas! ma fille?

ERNESTINE. En pourriez vous douter?... Moi, votre fille chérie, puis-je faire moins que tous ceux qui vous entourent?

Mme DE SAINT-JULIEN. Je ne te comprends pas.

ERNESTINE. Tout le monde ici vous aime et vous respecte.

Mme DE SAINT-JULIEN, *avec un soupir.* Tout le monde!... ma chère fille... Je ne serais certainement pas jalouse de l'amitié que tu dois avoir pour ton père... Mais réponds-moi.... Que sens-tu véritablement pour lui au fond de ton cœur?

ERNESTINE. Pouvez-vous me le demander?... Je lui dois l'existence... et quoique je le voie rarement... s'il exigeait le sacrifice de ma vie, elle serait à lui.

Mme DE SAINT-JULIEN. Et... si... un jour, tu ne devais plus le revoir?...

ERNESTINE, *se levant vivement.* Que voulez-vous dire?

Mme DE SAINT-JULIEN. Oh! mais... ne t'alarme pas ainsi... Je ne fais qu'une supposition... dans la vie, il faut tout prévoir... Quand tu seras plus raisonnable, tu sauras qu'en ménage, il peut se rencontrer telles circonstances forcées... qui...

ERNESTINE. Achevez... s'il s'agit de chagrins qui vous soient personnels, j'aurai la raison du cœur.

Mme DE SAINT-JULIEN. Eh bien, ma fille, si pour un temps... j'étais obligée de me séparer de monsieur de Saint Julien?

ERNESTINE. Vous séparer de lui!

Mme DE SAINT-JULIEN, *vivement.* Oh! réponds, réponds-moi... comme à une véritable amie... de qui voudrais-tu rester la compagne?

ERNESTINE. Ah! ma mère.. ma mère... Il a de nombreux amis qu'il ne quitte jamais, lui... qui ne l'abandonneraient sans doute pas... mais vous, vous n'en avez qu'un seul... le bon Antoine... et encore il vient si rarement....

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Si pour vous la vie est amère,
Du sort je veux adoucir le courroux;
Qui donc sur vous veillerait, ô ma mère,
Si je n'étais auprès de vous?
Fille ici-bas à ses devoirs fidèle,
Dans les bons et les mauvais jours,
De sa tendre mère toujours
Est la compagne naturelle. (*Bis.*)

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* Merci, mon Dieu! (*Haut.*) Espérons que cela n'arrivera pas; je voulais avoir la mesure de ton affection pour moi. (*L'embrassant.*) Non,

nous ne nous séparerons jamais... Va dire à Benoît de te faire bien belle pour ce soir.

SCÈNE V.

Mme DE SAINT-JULIEN, ANTOINE.

Mme DE SAINT-JULIEN, *allant vivement se rasseoir*. Cachons mes larmes!

Elle essuie ses yeux.

ERNESTINE, *qui rencontre Antoine au fond, lui dit à voix basse*. Maman a du chagrin, tâchez d'en pénétrer la cause, et vous me la direz ensuite.

Elle sort en courant sur la pointe des pieds.

ANTOINE, *à part d'un ton bourru*. Du chagrin!... elle ne connaît que ça... et pour qui, bon Dieu! (*S'avançant.*) Oh! ce n'est pas la peine de tant essuyer vos yeux... on ne me trompe pas facilement, moi! Encore de nouvelles peines?

Mme DE SAINT-JULIEN. Non, toujours les mêmes.

ANTOINE. Oui, oui... Je sais... un mari qui vous néglige.

Mme DE SAINT-JULIEN. Après mon mariage, il ne me fut pas difficile de reconnaître la fausseté du sentiment qu'il avait joué pour captiver mon cœur, et s'emparer de ma fortune, sans laquelle ses projets ambitieux ne pouvaient être exécutés... Je ne regrette donc plus sa feinte tendresse, surtout depuis que l'amour maternel est venu remplir mon âme.

ANTOINE. Eh bien, alors?...

Mme DE SAINT-JULIEN. C'est l'état de nos affaires qui m'inquiète... Je connais trop, hélas! l'esprit remuant de monsieur de Saint-Julien... depuis longtemps il n'écoute plus aucun de mes avis... et tout me dit qu'une ruine prochaine nous menace.

ANTOINE. Oh! sans doute... un homme aussi spirituel, aussi fin, aussi rusé que lui, se croirait déshonoré de recevoir des conseils d'ami... C'est bon pour moi, qui ne suis qu'une bête... comme ils disent tous!... Aussi je n'en fais pas le fier, moi... et je n'achèterais pas la plus petite partie de bœufs ou de moutons sans consulter les anciens dans la partie.

Mme DE SAINT-JULIEN. C'est que vous êtes prudent, vous, mon ami.

ANTOINE. C'est votre faute aussi... nom d'un kilo!... Pourquoi diable n'êtes-vous pas venue me demander des renseignements avant de vous marier? Je vous aurais éclairée sur le caractère de Saint-Julien... Pendant six ans que nous avons été au collége ensemble, j'ai eu le temps de l'étudier... si je n'ai pas étudié autre chose.

Mme DE SAINT-JULIEN. Mais, mon ami, je ne vous connaissais pas alors.

ANTOINE. C'est juste! c'est juste! ils ont raison quand ils m'appellent bête et bourru. C'était bien la peine de me mettre en pension pour ce que j'y ai appris!

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Avec leurs versions et leurs thèmes,
Dont je retenais des lambeaux,
Dans ce monde, des Nicodèmes
Je suis, dit-on, un des plus beaux.
A quoi bon me farcir la tête
De mots qu' j'estropiais aussitôt!
Avant je n'étais qu'une bête
Et maintenant je suis un sot! } *Bis.*

Mme DE SAINT-JULIEN. Mais ne vous est-il pas toujours resté un cœur excellent, et un jugement!...

ANTOINE. Oh! pour ça, ma petite mère... Je n'en fais pas le fier... et je n'en disconviens pas... mais à quoi ça peut-il me servir?

Mme DE SAINT-JULIEN, *lui prenant la main*. L'un à me consoler, et l'autre à guider ma conduite.

ANTOINE. Vous avez des conseils à me demander... à moi?...

Mme DE SAINT-JULIEN. Pas encore! mais vous pouvez d'abord m'aider à éclaircir un doute.

ANTOINE. Parlez!

Mme DE SAINT-JULIEN, *s'assurant que personne ne peut les entendre*. Malgré son opulence apparente, monsieur de Saint-Julien est à peu près ruiné.

ANTOINE. Je m'en doutais depuis longtemps.

Mme DE SAINT-JULIEN. De toute notre ancienne fortune, il ne nous reste qu'une rente de 10,000 francs qui est demeurée intacte parce qu'il ne peut en disposer sans mon consentement.

ANTOINE. Gardez-vous de le donner!

Mme DE SAINT-JULIEN. Il ne me l'a pas encore demandé ; mais en ce moment je crains qu'il ne médite une entreprise dont il attend monts et merveilles... Connaissez-vous bien son associé, son inséparable Desmarais?

ANTOINE. Pas plus que les bœufs du prochain marché de Poissy... Seulement quand je considère ce beau Mirliflor qui dirige toutes les actions de Saint-Julien... ce lion pur sang, comme ils se nomment entre eux... il me semble que sa figure... a déjà passé devant la mienne... Vous dire où je l'ai dévisagé pour la première fois, ce serait difficile... Mais soyez tranquille... Comme il ne me revient d'aucune façon, je vous promets de ne pas le perdre de vue.

Mme DE SAINT-JULIEN. Leur avez-vous au moins entendu parler de certaines mines

récemment découvertes qu'en ce moment même ils mettent en actions?

ANTOINE. Non.

Mme DE SAINT-JULIEN. Eh bien, cette entreprise est le prétexte de la fête brillante que monsieur de Saint-Julien donne ce soir: il veut y réunir les nombreux actionnaires qu'il a déjà, dit-il, et ceux plus nombreux encore qu'il espère déterminer à lui accorder leur confiance et leurs capitaux.

ANTOINE. Je comprends.

AIR : *Les Arbustes sont des chênes.*

Quand des chalands à têt's folles
Sont rétifs, j' les prends, oui dà,
Avec quelques fariboles;
Vot' mari fait mieux que ça:
Il veut d'une façon nette
Les enfoncer tout de bon,
Au son de la clarinette
Et du cornet à piston! } *Bis.*

Mais attendez donc!... Depuis quinze ans que je suis établi à mon compte marchand boucher, il ne m'a jamais admis chez lui qu'en petit comité, en famille... Ce que j'aime bien mieux, nom d'un kilo!...

Mme DE SAINT-JULIEN. Eh bien?

ANTOINE. Eh bien... Je suis du bal aussi, moi!

Mme DE SAINT-JULIEN, *l'examinant.* Effectivement.... Ce costume extraordinaire....

ANTOINE. Je n'en fais pas le fier... mais... il n'est pas mal, n'est-ce pas?

Mme DE SAINT-JULIEN. Monsieur de Saint-Julien veut peut-être vous engager à prendre...

ANTOINE. Ça ce pourrait bien... il a, me dit-il dans sa lettre, à me communiquer une affaire de la plus haute importance, et qui doit m'être très-agréable...: Peste! s'il croit qu'il me serait agréable d'enterrer mon argent dans ses mines... il est loin de compte, le cher camarade!

Mme DE SAINT-JULIEN. Il va sans doute s'expliquer avec vous; et de cette façon je pourrai fixer mes doutes.

ANTOINE. C'est ça; j'irai tout vous conter.

Mme DE SAINT-JULIEN. Et s'ils sont fondés, c'est alors que je vous demanderai des conseils.

ANTOINE, *lui prenant la main.* Comptez sur moi, brave et digne femme... on est bête, mais on a des sentiments et... Mais silence! voici du monde!

Mme de Saint-Julien va s'asseoir à droite et prend un ouvrage de femme.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THÉODORE.

ANTOINE. Théodore Darcy!

THÉODORE. Antoine Roullebois!... toi, ici! mon cher camarade de collége dans la villa du banquier Saint-Julien; car notre ami de Saint-Julien est banquier maintenant... (*A Mme de Saint-Julien.*) Chère cousine, permettez-moi... (*Examinant Antoine.*) Et en costume de bal, encore?

ANTOINE. Mais tu y viens bien toi-même!

THÉODORE. Oh! moi, mon cher... ma place est partout où le plaisir règne... où il y a une fête...

ANTOINE. Ah! c'est juste!... je l'avais oublié... Tu fais des vers, toi... des grands et des petits... des devises... des je ne sais quoi... que tout le monde comprend... qui amusent tout le monde, excepté moi, qui suis trop... tu sais?... comme tu m'appelais au collége.

THÉODORE. Eh! mon Dieu, oui, mon bon Antoine, pour mes péchés je suis homme de lettres.

ANTOINE. C'est ça... et puis tu as des pièces de comédie à tous les spectacles.

THÉODORE. Que veux-tu, mon ami?... le sort nous indique en naissant la route que nous devons suivre... Au collége je me sentais déjà entraîné vers la carrière où je devais trouver gloire et fortune.

ANTOINE. C'est drôle, ça... j'avais toujours entendu dire le contraire.

THÉODORE. Erreur, mon ami! nous avons changé tout cela. Aujourd'hui avec un peu de talent, beaucoup de patience et surtout d'adresse, on peut devenir millionnaire en écrivant.

ANTOINE. En écrivant!!!

THÉODORE. Tu en doutes?... mais au besoin, s'il fallait te le prouver, les exemples fameux ne me manqueraient pas.

AIR *de Philoctète.*

Jadis, mon cher, les écrivains marquants,
Qui corrigeaient les mœurs de ce bas monde,
N'amassaient pas de fortune plus ronde
Que celle, hélas! des plus minces marchands!
Mais aujourd'hui Plutus en grand costume
Chez maint auteur place en riant ses fonds;
Quelle fortune est plus belle, réponds! } *Bis.*
Que la fortune acquise avec sa plume?

ANTOINE, *avec quelque ironie.* Quand tu seras millionnaire, tu ne voudras plus me voir.

THÉODORE. Que dis-tu là, mon bon, mon excellent Antoine?

ANTOINE, *avec un gros rire.* Dam! quand on est boucher comme moi...

THÉODORE. Ah! tu fais des calembours! (*Le prenant par la main, et le présentant à Mme de Saint-Julien.*) Madame, vous voyez dans Antoine le meilleur et le plus fort de tous nos amis de collége.

ANTOINE. Ah! le plus fort!

THÉODORE. Certainement... à coups de poing... c'était lui qui nous protégeait contre les attaques du camarade insolent ou brutal; en vers grecs ou latins nous étions plus solides que lui; mais à défaut des intellectuelles, ses facultés musculaires tenaient en respect une classe entière... il était toujours le premier dans ce genre-là.

ANTOINE, *riant avec bonhomie.* Oui, oui... j'étais alors un assez bon chien de garde.

THÉODORE. Et cependant nous ne méritions pas toujours sa bienveillance, car Saint-Julien ne se faisait pas faute de le mettre dedans quand l'occasion s'en présentait. Oui, madame, déjà votre cher époux donnait au collége des preuves de cet esprit intrigant, subtil et remuant qu'il a porté depuis dans le monde, et c'est sur Antoine qu'il a fait ses premières armes.

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* Hélas!

ANTOINE, *de même.* Hum! hum!

THÉODORE. Quant à moi j'étais un franc polisson; t'en souviens-tu, Antoine? Parce que j'avais du brillant dans l'imagination, quelque facilité pour apprendre... parce qu'à quatorze ans j'étais presque aussi avancé dans mes classes que mes camarades de dix-huit... parce que les grands m'admettaient dans leur familiarité, je me croyais tout permis... Ce pauvre ami!... l'ai-je fait assez enrager sur l'épaisseur de son esprit... lui ai-je assez dit qu'il n'était bon à rien; qu'il ne ferait jamais rien!... C'est moi, madame, qui ai eu l'infamie de jouer pour la première fois sur le mot boucher. Il paraît, mon gaillard, que tu as retenu le calembour.

ANTOINE. Eh! eh!.. c'est peut-être ce qui a fait ma vocation!... à force de me l'entendre dire...

THÉODORE. Quoi qu'il en soit, à défaut de ce qu'on appelle si orgueilleusement le bel esprit, il a ce qui ne se donne pas: un bon cœur et une conscience libre de tout reproche... en un mot, madame, je vous présente le plus honnête et le plus parfait des hommes.

ANTOINE. Nom d'un kilo, mon petit Théodore, je n'en fais pas le fier; mais tu es toujours aussi bon, aussi franc qu'au collége. Je ne sais pas ce que la fortune nous réserve à tous les trois, mais tape là... et compte sur Antoine, à la vie et à la mort.

THÉODORE. *Il met sa main dans celle d'Antoine, qui la lui serre avec tant de force qu'il ne peut retenir un cri.* Aie! aie! je reconnais l'épaule de mouton qui, à la pension, appliquait de si bonnes torgnoles. (*A Mme de Saint-Julien.*) Pardon, cousine, si je vous entretiens si longtemps de ces souvenirs de jeunesse; mais ils me font éprouver tant de plaisir...

Mme DE SAINT-JULIEN. Mon cher cousin, vous êtes tout pardonné.

THÉODORE, *à Antoine.* Ah ça, mais... c'est la première fois que je te rencontre chez Saint-Julien?

Mme DE SAINT-JULIEN. Nous recevons cependant quelquefois monsieur Antoine... pas aussi souvent que nous le voudrions... mais il n'aime pas le monde; il préfère nos petites réunions de famille.

THÉODORE. Comme chez moi mes petits déjeuner de garçons... et encore cela ne lui arrive que tous les deux ou trois mois...

ANTOINE. Dam! mon cher, quand on a un commerce... le tien, à toi, est d'aller dans les salons... mais moi, qui ne suis qu'un gros boucher...

THÉODORE. Encore?

ANTOINE. Tu ne veux pas?... Étalier alors... moi qui n'ai pas dans la cervelle le plus petit mot pour rire... ensuite il faut que j'aille deux fois par semaine à Poissy et à Sceaux, sans compter mes voyages en Normandie... Ça n'est pas si drôle, ça... et puis je pense au serment que nous nous sommes fait en nous séparant... je parie que tu l'as oublié, toi?...

THÉODORE. Par exemple!... Celui de nous trois, avons-nous dit, qui dans dix-huit ans aura fait fortune, donnera rendez-vous chez lui aux deux autres.

ANTOINE, *joyeusement.* C'est ça!... c'est bien ça!... Sais-tu qu'en voilà déjà quinze d'écoulés, et qu'il n'y en a plus que trois à courir?... (*Bas, en l'attirant à l'écart.*) Dis donc! commences-tu à être en mesure?

THÉODORE. Hélas! non... et toi?

ANTOINE. Ah! dam!... ni moi non plus!

THÉODORE. Mais j'aperçois Julien... et son ombre... ou son soleil Desmarais...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SAINT-JULIEN, DESMARAIS.

SAINT-JULIEN, *donnant la main à Théodore et à Antoine.* Bonjour, Théodore... Bonjour, Antoine. (*A Antoine.*) Exact à mon bal... Ah! mon ami, voilà qui me réconcilie avec ta sauvagerie ordinaire!

DESMARAIS, *saluant madame de Saint-Julien.* Madame!...

Mme DE SAINT-JULIEN, *froidement.* Monsieur!...

SAINT-JULIEN, *à sa femme.* Comment! madame... pas encore habillée... quand la soirée est sur le point de commencer!

Mme DE SAINT-JULIEN. Je vais sur-le-champ, monsieur...

SAINT-JULIEN. Non, restez, je vous prie... J'ai à vous parler.

THÉODORE. Parbleu!... pour la première fois depuis quinze ans, voilà les trois amis réunis! Savez-vous, mes très-chers, que nos trois différents caractères fourniraient le sujet d'une fort jolie comédie?... Associons-nous?

AIR *de l'Apothicaire.*

Que chacun fournisse sa part,
Antoine de son âme pure
Tirera ces bons mots sans art,
Ces mots dictés par la nature.
A moi les airs, les traits d'esprit!
Et puis, comme elle est sans fatigue,
Son élément sans contredit...
Saint-Julien fournira l'intrigue... } *Bis.*

SAINT-JULIEN. Toujours caustique, mon jeune ami.

THÉODORE. Pas si jeune, mon cher... Quinze ans écoulés depuis notre sortie du collége ont fait de nous des hommes... Sais-tu que j'ai mes vingt-neuf ans, mon cousin; que tu vas achever ta trente-troisième, et qu'Antoine, qui ne dit rien là-bas, n'est pas loin de ses trente-cinq ans?

ANTOINE. Je ne te croyais pas si fort en arithmétique!

SAINT-JULIEN. Je ne conçois pas comment on accueille partout ce grave censeur-là.

THÉODORE. Oh! les bons enfants ne sont pas du domaine de la critique.

SAINT-JULIEN. Mes amis, je vais vous prier de me laisser un instant seul avec ma femme et Desmarais.

THÉODORE. A ton aise... les affaires.... ce n'est pas de mon ressort!

ANTOINE, *bas à madame de Saint-Julien.* Qu'a-t-il donc à vous dire?

Mme DE SAINT-JULIEN, *de même.* Je crois le deviner.

THÉODORE. Antoine... je te fais une partie de billard.

ANTOINE. Je ne suis pas fort sur la carambole... J'aimerais mieux la mouche.

THÉODORE. Est-ce parce qu'on met à la bête?

SAINT-JULIEN. Il n'épargne personne.

THÉODORE, *prenant Antoine sous le bras.* Antoine sait bien que j'aime à rire.

Ils vont pour sortir.

SAINT-JULIEN, *criant.* N'oublie pas, Antoine, que nous avons à causer ensemble?

ANTOINE. Sois tranquille! (*A Théodore.*) C'est égal, j'accepte.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

Mme DE SAINT-JULIEN, SAINT-JULIEN, DESMARAIS.

Mme de Saint-Julien a été s'asseoir.

SAINT-JULIEN, *à demi-voix à Desmarais.* Je ne sais en vérité, comment entamer la conversation.

DESMARAIS, *de même.* Il le faut cependant, car les moments nous pressent... si tu veux être directeur en titre, et rester à la tête de notre exploitation des mines de Saint-Rambert... si tu ne veux pas enfin que ce grand projet ne soit pour nous qu'une vaine fumée...

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* Ils se consultent! (*Haut.*) Monsieur de Saint-Julien, je suis à vos ordres.

SAINT-JULIEN, *se rapprochant d'elle.* Tu m'as bien souvent reproché, ma chère Hortense, de ne pas te demander des conseils quand j'entreprenais une affaire importante.

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* Quel langage inusité!

SAINT-JULIEN. Fallait-il à tout propos assombrir ton imagination de femme par les détails techniques d'affaires assommantes.... qui d'ailleurs marchaient sans entraves? Hélas! l'occasion de t'initier au mécanisme de mes opérations ne pouvait pas toujours me manquer, et je devais au moins t'épargner ces ennuis jusqu'au moment où j'aurais besoin du concours de ta prudence... et de ta tendresse pour moi.

Mme DE SAINT-JULIEN. Et ce moment est arrivé?

SAINT-JULIEN. Ecoute-moi attentivement, ma chère Hortense... Tu n'ignores pas que, sans être précisément ce qu'on appelle gênée, ma situation pourrait être plus prospère?... Mais, que veux-tu, dans ce siècle d'argent où le mouvement social ne peut-être comparé qu'à celui d'une machine à vapeur, l'état de banquier est le plus exposé de tous... Depuis quinze ans, ballotté par la bonne et la mauvaise fortune, je me suis vu tantôt sur le pinacle et tantôt près de l'abîme.

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* Hélas!

SAINT-JULIEN. C'est dans cette dernière position que je me trouve maintenant. (*Mouvement de madame de Saint-Julien.*) Mais rassure-toi... la capricieuse déesse, qui sait que je suis un de ses plus fervents adorateurs, est venue à mon secours en

m'offrant l'occasion de me relever plus brillant et plus solide que jamais.

DESMARAIS, *bas à Saint-Julien.* Ce n'est pas mal... continue.

SAINT-JULIEN. Une entreprise magnifique.... une mine de charbon de terre récemment découverte, va me mettre à même de réaliser promptement des bénéfices énormes.

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* C'était donc vrai!

SAINT-JULIEN. Des actions ont été émises par la maison Saint-Julien, Desmarais et compagnie. Un grand nombre de capitalistes s'en sont emparés avec rage, et le succès même de l'entreprise a éveillé l'appétit de certains confrères, qui s'en rendraient maîtres si je ne réunissais pas toutes mes ressources pour conserver le poste et les avantages qui me sont naturellement dus.

Moment de silence.

Mme DE SAINT-JULIEN, *le regardant fixement.* Eh bien, monsieur?

SAINT-JULIEN. A cet effet, j'ai annoncé une mise de fonds personnelle de quatre cent mille francs... mais malgré tous mes efforts... je n'ai pu en réunir... que la moitié.

Mme DE SAINT-JULIEN, *le regardant fixement.* Eh bien, monsieur?

SAINT JULIEN, *bas à Desmarais.* Diable! c'est ici le plus difficile!

DESMARAIS, *de même.* Du courage!

SAINT-JULIEN. Eh bien, ma chère amie... mais d'abord c'est parce que je connais ton cœur que je me suis décidé à t'ouvrir le mien et à me mettre à ta discrétion... quels que soient mes torts envers toi... je sais que ta belle âme n'en a gardé aucun souvenir, et que le bonheur de ton époux est le plus ardent de tes vœux.

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* L'ingrat! il me connaissait bien autrefois. (*Haut.*) Mais je ne vois pas encore en quoi je puis...

SAINT-JULIEN. Ma destinée est dans tes mains.... Je n'ai pu réunir que deux cent mille francs, je viens de te le dire... Mais j'éclipse mes rivaux, je reprends mon ancienne influence, si tu veux consentir...

Mme DE SAINT-JULIEN, *très-froidement.* A la vente du contrat de dix mille francs de rentes qui nous restent, n'est-ce pas?

SAINT-JULIEN. Femme angélique... ton cœur m'a deviné!... ce soir je pourrai annoncer à nos amis qui admireront ton dévouement...

Mme DE SAINT-JULIEN, *sans aigreur.* Monsieur de Saint-Julien, cessez un langage auquel vous n'étiez plus accoutumé, mais que vous avez moins oublié que je ne l'aurais cru. Votre attachement pour moi, s'il a jamais existé, fut une illusion que vous avez semblé prendre à tâche de m'enlever bien vite... Ne cherchez pas à me faire croire à des sentiments qui n'ont jamais existé, renoncez à ce moyen usé pour obtenir un consentement que je suis résolue à ne vous accorder jamais.

SAINT-JULIEN. Vous me refuseriez?... Mais songez donc, madame, que cette affaire est publiquement annoncée, que les banquiers jaloux, Maingot entre autres, un des rois de la place, n'attendent que mon impuissance pour s'en emparer; et que si je ne produis pas la mise de fonds dont je prétends être propriétaire, je serai bafoué et déshonoré à la bourse.

Mme DE SAINT-JULIEN. J'en suis fâchée; monsieur, si vous m'aviez consultée avant de vous jeter dans cette entreprise, vous n'auriez pas à craindre...

SAINT-JULIEN. Mais, madame, vous me perdez!... Vous n'ignorez pas ma situation, cette affaire seule pourrait la relever...

Mme DE SAINT-JULIEN. C'est-à-dire vous précipiter encore davantage dans le gouffre, et nous y engloutir, vous, ma fille et moi.

SAINT-JULIEN. Mais si je vous ordonnais...

Mme DE SAINT-JULIEN. Je mépriserais vos ordres.

DESMARAIS. Au nom de votre ancien amour pour Saint-Julien, madame, réfléchissez!

Mme DE SAINT-JULIEN. Je ne fais que deux réflexions, messieurs; que deviendrait ma fille?... Et comment monsieur Desmarais vient-il prendre une part honteuse dans cette intrigue?

SAINT-JULIEN. Je saurai bien me faire obéir, et dût la violence...

Mme DE SAINT-JULIEN. Vos menaces ne m'effraient pas plus, monsieur, que les expressions de votre feinte tendresse ne m'ont touchée!... Je suis déjà bien assez coupable de vous avoir livré la plus grande partie de ma fortune pour la dévorer; libre à vous d'en anéantir les débris avec les amis qui vous conviennent; mais, quant à ce qui me reste, je dois me souvenir, puisque vous l'oubliez, vous, que nous avons une fille... et mon premier devoir est de la soustraire à la pauvreté.

SCÈNE IX.

SAINT-JULIEN, DESMARAIS.

Tous deux se regardent un instant stupéfaits et en silence.

DESMARAIS. Quelle fermeté!

SAINT-JULIEN. Quelle audace!

DESMARAIS, *raillant.* Une faible femme!...

un esprit si craintif!... qui devait, disais-tu, céder si promptement à ton tendre langage ou à tes menaces!... Tudieu!... quelle faiblesse et quelle crainte!

SAINT-JULIEN. Aurais-je pu jamais penser?... Elle qui, jusqu'à présent, n'avait rien osé me refuser encore!

DESMARAIS. Ah! c'est que tout s'use à la longue... et puis cet amour que les âmes de mère portent à leurs enfants... Vois-tu, mon cher, on n'est jamais trahi que par les siens.

SAINT-JULIEN. Mais qu'allons-nous faire?... moi qui comptais sur cette somme...

DESMARAIS, *à part.* Et moi donc!

SAINT-JULIEN. Moi qui réunis ce soir tous mes actionnaires dans un bal et un souper brillants pour leur montrer au dessert la garantie de ma gestion en billets de banque et en contrat!...

DESMARAIS, *à part.* Oui, les montrer; et moi, les garder!...

SAINT-JULIEN. L'instant approche, et si je ne puis tenir ma promesse... il est un homme surtout qui sera impitoyable...

DESMARAIS. Oui, Maingot, le requin de la bourse, dont la large gueule est toute prête à nous avaler comme des Jonas... si nous ne nous mettons pas en travers avec nos quatre cent mille francs.

SAINT-JULIEN. Que faire, mon Dieu! que faire?

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE, *entrant au fond.* Ce diable de Théodore me gagne toutes les parties... Je n'en fais pas le fier!... Ces hommes de lettres... ça sait tout.

SAINT-JULIEN, *vivement, bas à Desmarais.* Courage! nous sommes sauvés si seulement cet imbécile consent à me servir de caution.

DESMARAIS. Que ce soit notre bouée de sauvetage!

ANTOINE. J'ai vu remonter ta femme chez elle... Je me suis dit: La conférence conjugale est terminée, et...

SAINT-JULIEN. Tu es venu?...

ANTOINE, *gaiement.* Voilà!

SAINT-JULIEN. Tu vois ce vieil ami-là, n'est-ce pas, Desmarais?.... Eh bien! c'est l'exactitude qui s'est faite homme.

ANTOINE. Ah! dam! faut ça dans les affaires... et comme je suppose que c'est pour une affaire...

SAINT-JULIEN, *à Desmarais.* Tels que tu nous vois, nous avons été les deux doigts de la main pendant six ans, nous mettions tout en commun.

ANTOINE, *à part.* Oui... tout d'un côté, rien de l'autre.

SAINT-JULIEN. Oreste et Pylade étaient des ennemis en comparaison de nous.

ANTOINE. Ah ça, mais... ce n'est pas pour parler de notre vieille amitié devant monsieur, qui s'en soucie fort peu, je suppose, que tu m'as prié...

SAINT-JULIEN. Non! sans doute... Mais quand je vais te devoir le plus signalé service, car je connais ton cœur, mon bon Antoine...

ANTOINE. Encore! ça impatiente monsieur!... (*A part.*) Décidément, je l'ai vu quelque part!

Il regarde furtivement Desmarais.

SAINT-JULIEN. Monsieur a l'âme bien placée, et s'il connaissait la tienne, il ne supposerait pas plus que moi que tu puisses me refuser!...

ANTOINE, *avec bonhomie.* Eh bien! voyons... de quoi s'agit-il?

SAINT-JULIEN. Mon ami... une affaire magnifique!... ma maison n'en fait pas d'autres.

ANTOINE. Je sais bien!

SAINT-JULIEN. Une belle affaire se présente donc à moi dans ce moment... Mais pour l'entreprendre, il faut des fonds considérables... quelque riche qu'on soit, on n'a pas toujours des mines d'or dans sa caisse.

ANTOINE. A qui le dis-tu?

SAINT-JULIEN. J'ai mis tout ce que je possédais dans l'acquisition des mines de charbon de Saint-Rambert... Mais, pour terminer, il me faudrait encore une caution... et l'amitié me faisait un devoir de ne pas m'adresser à d'autres qu'à toi.

ANTOINE, *à part.* Merci de la préférence!... (*Haut.*) Des mines! des mines!...

AIR *de l'Artiste.*

On fait plus d'une affaire
Avec les min's, oui dà!
Les min's de charbon de terre
C'est p'têtr' bon, mais tout ça
Ça fait d' mauvais's cuisines,
Et moi qui n' suis pas fou,
J' n'estime en fait de mines
Qu'les mines du Pérou.

SAINT-JULIEN. Mais celles dont je te parle, mon cher, c'est de l'or en barre.

ANTOINE, *comme enchanté.* Ah! ah! (*Avec une bonhomie confiante.*) Et de combien donc serait cette caution?

DESMARAIS, *bas, à Saint-Julien.* Il y vient.

SAINT-JULIEN. Une bagatelle, pour toi qui as de la fortune, et surtout... si l'on fait attention aux résultats immenses de l'entreprise... deux cent mille francs!

ANTOINE, *à part.* Il appelle ça une bagatelle! (*Haut.*) J'ai déjà bien entendu parler de tout ça, mais je croyais que tu ne m'invitais à tes fêtes... pour la première fois, sans reproches... que pour me faire prendre quelques actions.

SAINT-JULIEN. Sans doute, c'était d'abord mon intention; mais j'ai réfléchi qu'en faisant ma fortune, je pouvais faire aussi celle d'un ami, et ma foi...

ANTOINE. Peste! ça m'irait assez de faire ma fortune, grâce à toi... Je n'en fais pas le fier! (*Lui serrant la main.*) Ce cher ami!... ce bon Saint-Julien... nom d'un kilo, faut-il que j'aie du guignon... ne pas même posséder la moitié de la somme dont tu désires que je te cautionne!...

DESMARAIS, *interdit.* Diable!

SAINT-JULIEN, *interdit.* Ah! tu n'as pas... voilà mon plus cher désir renversé!... L'affaire était superbe... tu pouvais en profiter... autant que moi... au lieu qu'en ne prenant que quelques actions...

ANTOINE. Mais, dam!... quand on ne peut que ça.

SAINT-JULIEN. Tu étais donc déterminé?

ANTOINE, *avec âme, et quittant son ton de fausse bonhomie.* Eh bien! oui, mon cher Saint-Julien, quoique peu hardi... et par goût ne me mêlant jamais des affaires des autres, j'étais déterminé à venir chez toi; et, là, te prenant la main, et la serrant avec cette bonne affection que tu me connais... à te dire: Mon ami, prends garde à ce que tu vas faire; tu parais disposé à risquer ton va-tout, ton Waterloo, comme on dit dans les cas désespérés.

AIR *de Préville.*

Jusqu'à présent c'est ton avoir
Que t'as laissé dans le bagarre.
Mais en ce jour, autant que j' puis savoir,
A c'lui des étrangers l'homme prudent doit dire: Gare!
Le Tout-Puissant, qui gouverne assez bien,
Posa des lois qui doivent être les nôtres;
Il peut permettre, hélas! d' risquer son bien,
Mais il défend d' risquer celui des autres! (*bis.*)

SAINT-JULIEN, *le regardant un instant en silence, puis partant d'un grand éclat de rire.* Ah! on avait bien raison de dire au collége que tu n'arriverais jamais à rien.

ANTOINE. C'est vrai.... j'aime mieux une vie tranquille que tous les soubresauts de ton existence.

SAINT-JULIEN. Et tu refuses même de prendre des actions?

ANTOINE. Formellement. Mais si tu veux écouter les avis d'un imbécile, je n'en disconviens pas...

SAINT-JULIEN. Ce n'est pas pour recevoir des conseils que je t'ai prié de venir... Tu peux rester à la fête, puisque tu y es tout porté.

Il sort avec Desmarais, qui regarde avec raillerie Antoine stupéfait.

SCÈNE XI.

ANTOINE, *seul.*

Ah! je peux rester puisque... eh bien! il est honnête... Dire que ça a étudié dans un collége!... c'est une belle chose que l'éducation! Certainement que je profiterai de la permission... ne faut-il pas que je veille sur cette pauvre femme, sur sa belle et intéressante enfant?... l'égoïste!... Je ne sais quoi me dit qu'il les entraînera dans sa ruine. Mais Dieu est pour tous, et Antoine est là!

SCÈNE XII.

ANTOINE, ERNESTINE, *parée pour le bal.*

ERNESTINE. Eh bien, mon bon monsieur Antoine, connaissez-vous enfin le chagrin de maman?

ANTOINE, *à part.* Ah! oui, mais gardons-nous bien... (*Haut.*) Dieu! comme vous voilà belle, mademoiselle Ernestine!

ERNESTINE. C'est vrai, vous ne m'avez jamais vue en toilette de bal.

ANTOINE. Dam! moi... c'est la première fois que je viens...

ERNESTINE. Mais laissons cela, et dites-moi bien vite...

ANTOINE, *à part.* La bonne petite, elle y tient! (*Haut.*) Que voulez-vous qu'on m'ait dit à moi dont l'éducation...

ERNESTINE. Mais je n'ai pas oublié la confiance de maman pour vous... depuis qu'elle vous connaît, elle ne vous cache rien, vous êtes notre ami, notre conseil.

ANTOINE. Il faut bien faire quelque chose pour reconnaître cette confiance... et puis votre mère est une si digne femme, et vous un petit démon... ce qui n'empêche pas que vous soyez un ange; aussi vous pouvez vous vanter d'avoir dans Antoine...

ERNESTINE. Oh! je le sais, je connais votre cœur... mais je ne suis point ingrate.. vous êtes si bon pour moi, vous me parlez en termes si affectueux... vous me gâtez bien un peu, monsieur Antoine... Hélas! pourquoi mon père ne me parle-t-il pas comme vous!

ANTOINE. Ah! oui, pourquoi?

ERNESTINE. Mais tout cela ne me dit pas ce que ma mère...

ANTOINE, *à part.* Nous y voilà encore, (*Haut.*) Votre mère... ne vous tourmentez pas pour elle; mais chérissez-la encore plus,

si c'est possible. Quant à votre père... il faut toujours le respecter, parce que... enfin, c'est votre père; mais madame de Saint-Julien... aimez-la, adorez-la, mon enfant... n'ayez d'yeux que pour elle. (*A part.*) Allons! je sens que je m'attendris et que je vas dire des bêtises.

ERNESTINE, *à part.* Oh! il y a quelque chose!

ANTOINE, *à part.* Courons plutôt me concerter avec elle.

ERNESTINE. Vous me quittez?

ANTOINE. Oui, oui, je reviens dans un instant.

Il sort.

SCÈNE XIII.

ERNESTINE, THÉODORE.

THÉODORE, *à part.* Elle est seule... c'est tout au plus si j'ose lui parler... Allons donc! un homme trembler devant un enfant!

ERNESTINE, *à part.* Ce que vient de me dire Antoine! (*D'un ton préoccupé.*) Ah! c'est vous, monsieur Théodore!

THÉODORE, *à part.* Ma présence ne paraît pas lui faire grand plaisir. (*Haut.*) On danse ce soir, et je venais retenir ma place auprès de vous.

ERNESTINE. Ah! oui, c'est vrai!... vous voilà de bonne heure?

THÉODORE, *à part.* J'ai l'air de la gêner.

ERNESTINE. Je ne sais ce que j'ai... mais moi qui d'habitude...

THÉODORE. Achevez.

ERNESTINE. Je n'ai pas du tout envie de danser aujourd'hui.

THÉODORE, *à part.* Voudrait-elle ne pas m'accepter pour cavalier?

ERNESTINE. Avez-vous vu Antoine?

THÉODORE. Oui, ma cousine; tout à l'heure encore...

ERNESTINE. Il était bien triste, sans doute?

THÉODORE. Mais non... il n'a jamais tant ri de sa maladresse, car il joue au billard... ah!...

ERNESTINE. Il riait!... oh! mais alors il n'y a rien!

THÉODORE. Quoi donc?

ERNESTINE. Ce bon Antoine!

THÉODORE. Encore!

ERNESTINE. C'est un bien excellent cœur, n'est-ce pas, mon cousin?

THÉODORE, *à part, piqué.* Ah ça, mais, ma chère petite cousine!...

AIR *de Mme Favart.*

Quand près de ma belle sylphide
J'accours pour diriger ses pas,
A l'intention qui me guide
Votre bouche ne répond pas...
Heureux comme un joyeux chanoine,
Je désire, quand je vous voi,
Que vous me parliez moins d'Antoine,
Et que vous pensiez plus à moi. (*bis.*)

ERNESTINE. Vous paraissez un peu fâché, mon cousin, serait-ce contre moi?

THÉODORE. Oh! non certainement. Mais si vous avez compté sur Antoine pour vous faire danser, je dois vous avertir...

ERNESTINE. Y pensez-vous! lui!...

Mme BENOIT, *dans la coulisse.* Ernestine, mademoiselle Ernestine!

ERNESTINE. C'est la voix de maman Benoît! elle m'avait dit d'aller au pavillon faire les honneurs, en attendant l'arrivée de ma mère! je me sauve pour ne pas être grondée!

Elle sort.

SCÈNE XIV.

THÉODORE, Mme BENOIT, DOMESTIQUES *allumant les bougies.*

Mme BENOIT. Mademoiselle Ernestine... elle n'est pas ici! mais où est-elle, je vous le demande? le pavillon est plein de monde... madame n'est pas encore descendue! et monsieur s'impatiente de ne voir ni sa femme ni sa fille.

THÉODORE. Mais Ernestine me quitte à l'instant.

Mme BENOIT. Là! négliger ses devoirs pour un moment de coquetterie!

THÉODORE. Voyons, Benoît! ne lui en veuillez pas! c'est moi qui l'ai retenue; je suis si bien auprès d'elle...

Mme BENOIT. Tenez, monsieur Théodore, vous m'avez enjôlée par votre gaieté... et puis j'ai cru voir dans votre cœur les sentiments d'un honnête garçon; oui, oui, je vous crois franc, monsieur Théodore.

THÉODORE. Il n'y a pas grand mérite de ma part, je suis venu au monde comme ça.

Mme BENOIT. Cependant, quand j'y pense... depuis que je connais vos sentiments pour mon élève, j'aurais dû en prévenir sa mère.

THÉODORE. Gardez-vous-en bien, ma bonne Benoît! Tout le monde ici, Ernestine elle-même, ignore mon amour... je n'en ai fait la confidence qu'à vous seule, pas même à mon plus ancien ami, Antoine, qui vient ici, à ce qu'il paraît, et qui m'en a fait un mystère.

Mme BENOIT. N'allez-vous pas être jaloux de celui-là... comme il est brave et discret, il est le confident des chagrins de madame.

THÉODORE. Des chagrins!... C'est donc vrai?

Mme BENOIT. Certes, mon petit Théodore, je désire bien qu'Ernestine soit votre femme...

mais si vous deviez devenir un Saint-Julien...

THÉODORE. Ah! maman Benoît!...

Mme BENOIT. Vous ne valez pas mieux les uns que les autres!... Quand à vingt-un ans votre ami de Saint-Julien fit la cour à madame, alors veuve, à dix-huit ans, d'un homme qui déjà l'avait rendue malheureuse, on l'aurait pris pour un petit saint... et il ne lui fut pas difficile, en jouant le sentiment, de captiver le cœur d'une pauvre femme qui ne demandait qu'à aimer. J'avais tout deviné, moi!... mes avis ne manquèrent pas à madame... mais il était écrit là-haut qu'elle serait toujours malheureuse en mariage. (*On entend la ritournelle du chœur.*) Silence! voici la société.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DESMARAIS, MAINGOT, ANTOINE, ERNESTINE, INVITÉS.

CHOEUR.

AIR : *Sur la montagne.* (Illusion.)

Vive, éclatante,
Et ravissante,
A cette fête en ces beaux lieux,
Quand la folie
Nous y rallie,
Selon nos vœux
Soyons heureux.

DESMARAIS, *bas, à Saint-Julien.* Pas encore descendue.

SAINT-JULIEN, *idem.* Je suis sur les épines! (*Haut.*) Allons, messieurs, un boston, un écarté, une bouillotte!... la danse recommencera après le souper, et dans l'entr'acte nous aurons de la musique, des charades pour ces dames. Mon ami Théodore a rimé le conte le plus charmant que vous ayez encore entendu. (*A Benoît.*) Veillez aux rafraîchissements, et qu'ils soient nombreux! du punch surtout!

Pendant ce temps les tables de jeu se sont garnies. Des groupes de femmes assises causent avec des cavaliers. D'autres entourent Ernestine, qui est au piano.

ANTOINE, *à Saint-Julien.* Je suis allé une fois chez le ministre, en soirée... et, ma foi, ce n'était pas mieux!

UN DANDY, *le lorgnant.* Ah! monsieur est allé chez le ministre... en soirée?

ANTOINE, *saluant.* Oui, monsieur, j'ai eu cet honneur... je suis capitaine dans ma compagnie... et je n'en fais pas le fier! (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a donc avec son morceau de verre?

DESMARAIS, *à Saint-Julien.* Je vais charger Théodore de le griser!

Des domestiques font circuler des glaces, des sirops, du punch.

THÉODORE, *à qui Desmarais a parlé bas, présentant un verre de punch à Antoine.* Goûte-moi ça.

ANTOINE, *après avoir bu d'un trait.* Il n'était pas meilleur chez son excellence. (*Tout le monde rit.*) Est-ce que j'ai dit une bêtise?

ERNESTINE, *se levant vivement, et prenant Antoine par la main.* Messieurs, je vous présente mon protégé, le plus ancien et le meilleur ami de mon père.

Tout le monde redevient sérieux.

ANTOINE, *à part.* Bonne fille, va... je te devine!... A l'amitié, que j'avais pour toi se joint encore la reconnaissance.

Ernestine est retournée au piano en emmenant Antoine qu'elle fait asseoir auprès d'elle.

MAINGOT, *dans un groupe très-animé à gauche.* Oui, messieurs, oui. cette affaire es magnifique... et vous pouvez m'en croire, car je m'y connais.

DESMARAIS, *bas, à Saint-Julien.* Voilà Maingot qui fait l'éloge de notre entreprise!

UN INVITÉ. Mais sur un pareil témoignage nous pourrions, il me semble, dispenser Saint-Julien de fournir les garanties de sa gestion.

SAINT-JULIEN, *à Desmarais.* Que dit-il?

L'INVITÉ. Cette justification de confiance me paraît pour le moins ridicule.

DESMARAIS, *à part.* Type des actionnaires, je te bénis!

SAINT-JULIEN, *à Desmarais.* Je suis sauvé alors!

MAINGOT. Non, messieurs, non... La maison Saint-Julien est bonne pour des millions, je le proclame à haute voix; mais dans une circonstance où il s'agit d'intérêts aussi grands, je suis persuadé que Saint-Julien lui-même repousserait ce vote de confiance... N'est-ce pas, Saint-Julien, que je ne dis rien de trop?

SAINT-JULIEN. Certainement, mon cher Maingot, certainement! (*A part.*) Il me met à la torture!

DESMARAIS, *à part.* Heureusement que moi je ne me suis pas avancé.

LE DANDY. Ah ça, mais... définitivement, j'ai beau chercher, je ne vois pas la maîtresse de la maison.

MAINGOT, *à Saint-Julien, avec ironie.* Mon bon ami, madame serait-elle indisposée?

SAINT-JULIEN. Légèrement... elle m'a prié de l'excuser près de vous; cependant elle présidera au souper. (*Bas, à Benoît.*) Allez dire à madame que je lui ordonne de descendre.

UN VALET. Monsieur est servi.

SAINT-JULIEN. Ma ruine est certaine!

REPRISE DUCHOEUR.

Vive, éclatante, etc.

Mme de Saint-Julien paraît, le chœur cesse.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, Mme DE SAINT-JULIEN, *un papier plié à la main. Elle est pâle, mais sa figure est tranquille. Elle est mise simplement; elle a un chapeau.*

TOUS. Que signifie?

ERNESTINE, *courant à elle, avec inquiétude.* Maman!

DESMARAIS, *à part.* Ceci prend tout à fait une mauvaise tournure!

ANTOINE, *qui s'est levé et la regarde avec le plus grand intérêt.* Pauvre femme!

Mme DE SAINT-JULIEN, *indique du doigt à sa fille d'aller rejoindre Mme Benoît.* Pardon, messieurs et mesdames, d'interrompre un instant une fête dont ma santé ne me permet pas aujourd'hui de faire les honneurs... Je n'ai qu'un mot à dire à monsieur de Saint-Julien.

SAINT-JULIEN, *qui s'est laissé guider sur l'avant-scène.* Cette conduite, madame...

Mme DE SAINT-JULIEN. Plus bas, monsieur, il y va de votre honneur!

SAINT-JULIEN. Vous auriez pu choisir un autre moment pour m'adresser de nouveaux reproches.

Mme DE SAINT-JULIEN. N'en craignez plus de ma part.

Maingot et le groupe des actionnaires ont repris leur place à gauche, au deuxième plan. Desmarais est presqu'au milieu du côté de Saint-Julien ; il est inquiet. A droite, Antoine, Ernestine et Benoît sont réunis; le reste de la société est groupé de diverses façons.

Mme DE SAINT-JULIEN, *regardant du côté d'Antoine.* Le moment du sacrifice est arrivé. (*Antoine lève les mains au ciel.*) J'ai réfléchi, monsieur, à notre dernier entretien... Votre société est réunie, vous ne lui avez pas encore annoncé l'intention de renoncer à votre entreprise, c'est me prouver que vous la mettez au-dessus du bonheur, de la tendresse, de la tranquillité de votre femme et de votre fille.

SAINT-JULIEN. Mais l'honneur m'ordonne de...

Mme DE SAINT-JULIEN. Si je persiste dans mon refus, on dira : Il n'a dévoré que les fonds des autres, c'est un misérable!... Si je sacrifie le peu qui me reste, on vous plaindra, peut-être, en n'accusant qu'un funeste hasard... Je vous apporte ce contrat de rentes tant désiré et l'autorisation de le vendre.

SAINT-JULIEN. Chère épouse, crois à ma reconnaissance, à mon repentir.

Mme DE SAINT-JULIEN. Mais je ne vous remets ces papiers qu'à une condition.

SAINT-JULIEN. Laquelle?

Mme DE SAINT-JULIEN. C'est qu'à l'instant même nous allons nous séparer... J'emmène ma fille, et jamais vous ne nous reverrez...

SAINT-JULIEN. Que dites-vous, madame? Non, non...

Mme DE SAINT-JULIEN. Eh bien, alors, monsieur... entre nous et la brillante fortune, dont l'illusion vous berce, j'aime encore à le croire... choisissez! dites à tout ce monde que vous renoncez à cette entreprise... ou prenez ce contrat.

Ici un trémolo qui vient se fondre avec le chœur.

SAINT-JULIEN, *à part.* Ambition! soif de l'or!...

DESMARAIS, *qui s'est approché de lui.* Finissez-en!.... on vous regarde.... on commence à comprendre... un moment encore, et tu es deshonoré!

SAINT-JULIEN. Grand Dieu! oh! mais c'est l'enfer!...

DESMARAIS, *à Saint-Julien.* Ne m'entends-tu pas?

SAINT-JULIEN, *après un violent effort, tendant la main.* Donnez, madame!

ANTOINE, *à part.* Horreur! il accepte!

THÉODORE. Que se passe-t-il donc?

Mme DE SAINT-JULIEN, *comprimant sa douleur.* Je n'ai plus rien à faire ici!... viens, ma fille... je ne me sens pas bien... j'ai besoin de tes soins... Suis-nous, ma bonne Benoît! (*A la société.*) Que je ne sois pas un obstacle à vos plaisirs.

ANTOINE, *à part.* Ne les perdons pas de vue.

Mme de Saint-Julien traverse le salon, appuyée sur sa fille, et suivie de Benoît et d'Antoine.

CHŒUR, *à voix basse.*

AIR :

Quelle est donc cette affaire?
Ce n'est point une erreur ;
En ces lieux un mystère
Cause notre terreur!

Théodore, la main sur son front, est pensif. Tout le monde est dans une attitude inquiète. Desmarais montre à Maingot le contrat que Saint-Julien lui a machinalement laissé prendre. Saint-Julien sur le devant du théâtre semble se déchirer la poitrine.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon fermé très proprement et très-modestement meublé. La cheminée au fond, avec glace, candélabres et pendules. Deux portraits de femme sont de chaque côté de la cheminée; ce sont ceux de Mme de Saint-Julien et d'Ernestine. Outre la porte d'entrée qui est du côté de la cour, il y a trois portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Théodore est en robe de chambre et en pantoufles; Victor est de l'autre côté, près d'un petit bureau couvert de manuscrits: un chef de cuisine, son bonnet à une main et tenant de l'autre une longue note, est au milieu.

THÉODORE, VICTOR, UN CHEF DE CUISINE.

LE CHEF, *d'un air satisfait.* Voyez, monsieur, voilà le menu du déjeuner que vous avez commandé chez mon patron Parly, et que j'ai composé moi-même... j'espère que monsieur...

THÉODORE. Sera satisfait?... si je le suis autant que vous le paraissez de vous-même...

VICTOR. Songez que c'est un repas d'hommes de lettres, et que ces gaillards-là se connaissent en bons morceaux.

LE CHEF. Oh! je le sais, il en vient souvent chez nous.

AIR: *Un Homme pour faire un tableau.*

A l'absinthe ils ont déjà fait
Plusieurs scèn's ou quelques chapitres;
Le nœud de l'intrigue est parfait
Quand ils ont avalé les huîtres;
La truffe arrive, toujours bien m'né
L'chef-d'œuvre march' le feu les gagne,
Et leur ouvrage est terminé
Au dernier verre de champagne (*bis.*)

THÉODORE, *lisant.* Noix de veau aux truffes... côtelettes au basilic... cailles sautées au madère... Pas mal... pas mal... Ah! mon Dieu! une faute d'orthographe!

LE CHEF. Dans la rédaction?... Ah! dam, monsieur, à nous autres chefs, ce n'est pas notre partie...

THÉODORE. Mais non... c'est au dessert... qu'est-ce que vous mettrez en regard de votre château du Ham en Charlotte russe?

LE CHEF, *la figure renversée.* C'est, pardieu, vrai! (*Comme par inspiration.*) Le Télémaque en amandes glacées.

VICTOR, *riant.* Qu'est-ce qu'il dit donc?

LE CHEF. Eh bien! oui, ce navire républicain qu'on vient de retirer des sables de Quillebœuf avec ses 3,500 canons.

THÉODORE, *riant.* Très-bien, ce sera de l'actualité... Allez, et souvenez-vous que c'est pour midi.

LE CHEF. A midi sonnant tout sera sur table. (*En sortant.*) J'ai failli être compromis.

SCÈNE II.

THÉODORE, VICTOR.

THÉODORE. Eh bien! mon cher collaborateur... trouves-tu que mon déjeuner de crémaillère soit digne de nos féaux et amis?

VICTOR. Oh! tu fais toujours très-bien les choses.

THÉODORE. Maintenant alors, occupons-nous du plan de notre vaudeville... D'abord as-tu une idée?

VICTOR. Moi! ton collaborateur?... par exemple! d'abord j'ai le titre... *Un déjeuner de garçon.*

THÉODORE. C'est bien usé... mais en soignant les détails...

VICTOR, *s'asseyant au bureau.* Allons, allons, à l'ouvrage.

THÉODORE. Attends que je donne un ordre... Fleur de lis!

VICTOR. Qui diable appelles-tu? (*Riant.*) Ah! oui, ton groom.

THÉODORE. Tu appelles bien ton chien César... Fleur de lis?

FLEUR DE LIS, *paraissant.* Monsieur!

THÉODORE. Je n'y suis pour personne jusqu'à onze heures.

FLEUR DE LIS. Bien, monsieur.

THÉODORE. Je suis à toi... tu dis donc?

VICTOR, *se croisant les bras.* Mon cher ami, avant de passer à l'intrigue de notre pièce, je voudrais bien avoir la clef d'une autre intrigue.

THÉODORE. Qu'est-ce qui te prend?

VICTOR. Ce joli petit logement garni était à louer, tu voulais absolument l'habiter, et c'est moi que tu as envoyé l'arrêter en mon propre et privé nom. Maintenant que tu y es installé... je voudrais bien savoir...

THÉODORE. Ah! ah!... Eh bien, mon cher... c'est justement ce que je ne te dirai pas.

VICTOR. Comment! un secret... pour moi... ton ami, ton collaborateur!...

THÉODORE. Mais tu es le dépositaire de toutes mes inspirations poétiques et autres... à telle enseigne que tu as fait représenter au Palais-Royal, sans m'en dire un mot, une pièce dont je t'avais donné le plan pendant une promenade au bois de Boulogne.

VICTOR. Ah! par exemple!... tu étais en Italie.

THÉODORE. Eh! mon Dieu... qu'est-ce qui songe à te faire des reproches?... je suis assez riche pour perdre quelque chose... et puis, parmi nous, mon cher, cette petite peccadille est devenue si commune...

AIR : *L'amour est, vous en conviendrez.*

D'un auteur défunt sans remord
Le talent vous inspire;
On est bien sur quand il est mort
Qu'il ne peut plus rien dire...
On lui prend son bien,
Ce n'est pas très-bien;
Mais, toujours d'humeur franche,
L'auteur affermi,
Pille son ami,
A charge de revanche.

VICTOR. La pièce a tombé.

THÉODORE, *doctoralement.* Bien mal acquis... dit le proverbe... (*Gaiement.*) Mais laissons cela... il est neuf heures, nous avons du temps avant le déjeuner... à l'œuvre!

Mme BENOIT, *en dehors.* Mais, mon petit bonhomme, je viens voir mon nouveau locataire, monsieur Victor Valery.

FLEUR DE LIS, *en dehors.* Mais, madame, il n'y a pas de Victor ici.

Mme BENOIT. Par exemple!

THÉODORE. Cette voix!

VICTOR. C'est la propriétaire qui vient chercher ses trois mois d'avance... j'avais oublié de te parler de cette condition expresse.

Mme BENOIT. J'entrerai, vous dis-je. (*Elle paraît à la porte, et aperçoit Victor avant Théodore.*) Mais le voici... que me disait donc ce petit Jocrisse?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME BENOIT.

VICTOR, *saluant.* Madame!

Mme BENOIT, *de même.* Avez-vous entendu ce petit farceur en culotte jaune?

VICTOR. Il vous disait la vérité, madame.

Mme BENOIT. Je n'y comprends rien.

VICTOR. Ma foi, madame, ni moi non plus. (*Démasquant Théodore.*) Mais voilà monsieur qui vous expliquera peut-être...

Mme BENOIT. Monsieur Théodore!

THÉODORE. Moi-même, ma bonne Benoît.

Mme BENOIT. En robe de chambre et en pantoufles, comme un homme...

THÉODORE. Qui est chez lui!

Mme BENOIT. Qu'est-ce que cela veut dire?

THÉODORE. Vous allez le savoir... (*A Victor.*) Je crois, mon cher, que nous ne travaillerons pas beaucoup ce matin.

VICTOR. J'en ai l'idée.

THÉODORE. Tu le vois, il faut que je cause... cours chez nos convives... fais lever les paresseux.

AIR *des Deux Reines.*

Va sans plus tarder,
Va de chaque convive
Stimuler,
Rappeler,
La faim toujours vive;
Que chaque étourdi
Vienne,
Et qu'il se souvienne
Qu'à table, Dieu merci,
Nous serons tous à midi.

VICTOR.

Je vais sans tarder, etc.

Il sort.

SCÈNE IV.

THÉODORE, Mme BENOIT.

Mme BENOIT. Vous ici, monsieur Théodore!... dans mes meubles!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! mais je n'en reviens pas.

THÉODORE. En seriez-vous fâchée?

Mme BENOIT. Mais j'en suis ravie, au contraire... est-ce que vous n'êtes pas toujours mon chéri... celui de tous les amis de M. de Saint-Julien que j'affectionnais le plus?

THÉODORE. Tout s'arrange donc pour le mieux?

Mme BENOIT. Mais dites-moi donc vite pourquoi vous ne vous êtes pas directement adressé à moi?

THÉODORE. Ecoutez-moi.

Mme BENOIT. Je suis toute oreilles.

THÉODORE. Vous vous rappelez la terrible séparation qui eut lieu, il y a un an, à la villa de Saint-Julien.

Mme BENOIT. Je vivrais un siècle!...

THÉODORE. Désespéré de ne plus voir Ernestine et sa mère, je brûlais de leur porter quelques consolations... c'était bien naturel, n'est-ce pas, maman Benoît?

Mme BENOIT. Brave jeune homme!

THÉODORE. Elles avaient caché leur retraite à tout le monde... même à moi. Mais j'avais juré de les retrouver... Savez-vous ce que je fis alors?... je courus chez Antoine.

Mme BENOIT. Chez M. Antoine! Eh bien?

THÉODORE. Et tous les deux nous nous mîmes à arpenter Paris.

Mme BENOIT. Avec M. Antoine?

THÉODORE. Oui, tantôt ensemble, tantôt chacun de notre côté.

Mme BENOIT. Et vous n'avez rien découvert?

THÉODORE. Rien... pendant six mois au moins de courses.

Mme BENOIT. En voilà une bonne!

THÉODORE. Que voulez-vous dire?

Mme BENOIT. Moi!... mais rien. (*A part.*) N'oublions pas ma consigne.

THÉODORE. Enfin!... il y a six mois... environ... découragé de tant de courses vaines, j'étais dans la rue de Chartres, celle où nous sommes... Un char funèbre frappe mes yeux... je ne sais quel noir pressentiment me saisit... je m'approche d'une femme au cœur tendre qui s'apitoyait sur le sort de la pauvre défunte, dont les larmes et la douleur avaient, disait-elle, creusé la tombe avant l'âge... Jugez de mon désespoir quand on m'apprend son nom... c'était la pauvre mère que je cherchais depuis si longtemps.

Mme BENOIT, *essuyant ses yeux.* Cruel souvenir!

THÉODORE. Le char s'éloignait... je voulus accompagner madame de Saint-Julien jusqu'à sa dernière demeure... Hélas! je formais presque seul son cortége... Je me hâtai de retourner à la rue de Chartres, pour mêler mes pleurs à ceux de la pauvre Ernestine... J'arrive, tout est désert... on me dit que le matin même une personne respectable avait emmené l'orpheline, et pour la seconde fois je me trouvai séparé d'elle.

Mme BENOIT, *à part.* Il le fallait!

THÉODORE. Plus tard, j'appris que le logement de ces dames avait toujours été occupé par vous, et que vous étiez dans l'intention de le louer en garni.

Mme BENOIT. On m'avait forcée à accepter ce mobilier à titre de récompense de mes longs services... et comme je ne pouvais vivre loin d'Ernestine, on me permit de le louer et de venir m'établir auprès d'elle.

THÉODORE. Privé de sa présence, je conçus alors la pensée de venir respirer l'air qu'elle avait respiré... Ces meubles, qui ont été à son usage, devaient me la rappeler sans cesse... cet appartement tout plein de son souvenir... devenait pour moi un temple dont elle allait être la divinité.

Mme BENOIT. Charmant garçon!... en voilà du parfait amour!

THÉODORE. Je n'osai pas, je vous le confesse, m'adresser directement à vous... je craignais que vous n'ayez plutôt remarqué ma vie dissipée que la passion qui me dévorait, et dont vous ne compreniez peut-être pas toute la pureté.

Mme BENOIT. C'est très-mal, ça, monsieur Théodore.

THÉODORE. Mais j'étais sûr que ma propriétaire me procurerait bientôt l'occasion de faire ma paix avec elle et de lui demander des renseignements sur la triste fin de madame de Saint-Julien et sur le sort de son aimable fille.

Mme BENOIT. Hélas! vous le savez... la pauvre chère femme était minée depuis longtemps par des chagrins qu'elle s'efforçait encore de cacher à sa fille... par ménagement... Elle ne put survivre à la catastrophe de cette belle entreprise des mines... Tout fut englouti... La seule consolation qu'elle emporta dans la tombe c'est que, si les deux cent mille francs qu'elle abandonna ne préservèrent pas monsieur de Saint-Julien de sa ruine... ils lui conservèrent au moins l'honneur.

THÉODORE. Noble cœur de femme!... Mais sa fille?

Mme BENOIT. Dieu avait envoyé à l'innocence une protection inespérée.

THÉODORE. Que dites-vous?

Mme BENOIT. Ernestine achève aujourd'hui son éducation dans un couvent, en attendant qu'elle soit en âge de gouverner la maison de son bienfaiteur...

THÉODORE. Le nom de ce couvent?

Mme BENOIT. Je ne puis vous le dire.

THÉODORE. Mais celui de l'homme généreux?...

Mme BENOIT. Pas plus l'un que l'autre.

THÉODORE. Oh! je vous en supplie!

Mme BENOIT. Vous ne voudriez pas me faire manquer à mon serment.

THÉODORE. Vous voulez donc me condamner pour toujours à ne pouvoir plus contempler que son image chérie?

Mme BENOIT. Ah! mon Dieu!... mon Dieu!...

THÉODORE. Quoi donc?

Mme BENOIT. C'est que ce portrait...

THÉODORE. Eh bien?

Mme BENOIT. Le second père de mademoiselle m'a ordonné de le lui rapporter.

THÉODORE. M'en priver!... mais non... je le garde... Sans ce portrait, je ne donnerais pas trente francs de votre logement garni... c'est son plus bel ornement.

Mme BENOIT. Eh bien, non, eh bien, non... Gardez-le... je m'arrangerai... je dirai... et puis mon petit Théodore, fiez-vous à moi... vous n'êtes pas inconnu à l'homme généreux... Je lui peindrai votre amour, votre chagrin... Espérez.

THÉODORE. Bonne madame Benoît!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINE, FLEUR DE LIS.

FLEUR DE LIS, *en dehors.* Mais, monsieur, on n'entre pas.

ANTOINE, *le faisant pirouetter.* Ah! que de façons... nom d'un kilo!

THÉODORE. Antoine!

ANTOINE. Théodore!

Mme BENOIT, *à part.* Ça va se gâter.

TOUS DEUX *à la fois.* Comment se fait-il?...

THÉODORE, *lui serrant la main.* Ce bon Antoine.

ANTOINE *regardant madame Benoît.* Si j'y comprends quelque chose...

THÉODORE. Quel air embarrassé!

ANTOINE. Moi! (*Bas à madame Benoît.*) Comment se trouve-t-il ici?

Mme BENOIT, *à demi-voix.* Il a loué le logement.

THÉODORE. On te dirait préoccupé de l'achat de tous les bœufs de la Normandie.

ANTOINE. Je le voudrais tout de même bien... je n'en fais pas le fier. (*Bas à Mme Benoît.*) Vous n'avez rien dit?

Mme BENOIT, *bas.* Pas un mot.

ANTOINE, *bas.* Continuez.

THÉODORE. Mais enfin quel bon vent t'amène ici?

ANTOINE. Ah! oui... le vent maintenant!

THÉODORE. Est-ce que tu as oublié...

ANTOINE. Par exemple! (*A part.*) Si j'étais malin pourtant... qu'est-ce que je pourrais donc bien lui dire?... Ah!... (*Haut.*) je venais te faire une surprise!

THÉODORE. Une surprise!

ANTOINE. Je me trouve libre ce matin et je me suis dit, en revenant de l'abattoir Rochechouart : Tiens, si j'allais demander à déjeuner à Théodore?

THÉODORE. En voilà une idée!

ANTOINE, *à part.* Plus souvent que j'ai faim!

THÉODORE. On t'a donc donné l'adresse de mon nouveau logement à mon autre de la rue Montholon?

ANTOINE. Parbleu! sans ça. (*A part.*) Je mens comme un vrai dentiste.

THÉODORE. Tu tombes comme mars en germinal.

ANTOINE. Comment?

THÉODORE. Je pends aujourd'hui la crémaillère.

Mme BENOIT. Vous recevez du monde... voilà l'occasion d'exercer mes petits talents.

ANTOINE, *à part.* Qu'est-ce qu'elle dit donc?... (*Il lui fait des signes.*) Psitt! psitt!

THÉODORE. Le déjeuner est commandé chez le traiteur.

Mme BENOIT. Je mettrai toujours le couvert, oh! ça me connaît, ça me connaît!

Elle prend des assiettes, du linge et se donne beaucoup de mouvement.

ANTOINE. Que d'apprêts! J'aurais mieux aimé...

THÉODORE. Déjeuner en petit comité peut-être?... mais ce sont des amis, de bons vivants... des gens de lettres... tu les connais déjà pour la plupart.

ANTOINE. Oh! je sais, je sais.

AIR *de Partie carrée.*

De tes amis je connais les manières.

THÉODORE.

Pourrais-tu donc condamner leurs façons?
Ils mangent bien, ils boivent à pleins verres.

ANTOINE.

Oh! je l' sais bien, ce sont de bons garçons.
Dans leur gaîté, qui tient mêm' du délire,
Si je m' permets un lazzi d' temps en temps,
Les gaillards ont toujours le mot pour rire,
Pour rire à mes dépens. (*bis.*)

THÉODORE. Est-ce que ça te fâcherait?

ANTOINE. J'ai le caractère mieux fait que ça.

Mme BENOIT. Maintenant je vais à la salle à manger.

ANTOINE, *lui faisant des signes.* Psitt! Psitt!

Mme BENOIT, *en sortant.* Vous allez voir, je veux me surpasser.

ANTOINE, *à part.* La vieille folle n'a plus ni yeux ni oreilles.

SCÈNE VI.

THÉODORE, ANTOINE.

ANTOINE. Une crémaillère, un traiteur!... quinze gastronomes à déjeuner! Peste! quel luxe!... il paraît que les affaires ne vont pas mal.

THÉODORE. Les succès ont donné cette année... les droits d'auteur s'en sont ressenti... Mais toi, voyons, mon brave Antoine, es-tu content?

ANTOINE. Couci... couci... ça boulotte... et si la marchandise n'était pas si chère... Je ne suis pas curieux, nom d'un kilo! mais pourquoi deux logements? et par quelle raison ici... en garni?

THÉODORE. Je te donne en cent à deviner où nous sommes.

ANTOINE, *riant.* Je n'en fais pas le fier, je ne suis pas fort sur les charades.

THÉODORE. Cette pauvre madame de Saint-Julien, que nous avons cherchée si longtemps ensemble...

ANTOINE. Eh bien?

THEODORE. Nous sommes ici dans son logement.

ANTOINE. Pas possible!

THÉODORE. Et c'est le hasard...

ANTOINE. Qui fait que tu l'as loué?

THÉODORE. Tiens, tiens, mon vieux camarade... je serais indigne de ton amitié si j'avais encore des secrets pour toi... Jusqu'ici j'ai été discret avec tout le monde; toi-même, je ne t'ai pas laissé lire dans mon cœur... Apprends donc enfin l'amour pur et sacré que je ressens depuis longtemps pour la belle et malheureuse Ernestine...

ANTOINE. Tu en es amoureux?

THÉODORE. Comme un fou!

ANTOINE, *à part.* Ceci est bon à savoir.

THÉODORE. Mon plus grand bonheur serait de l'épouser, de mettre à ses pieds tout ce que je possède.

ANTOINE. Eh bien, qui t'empêche?

THÉODORE. Jusqu'à présent, je n'ai pu savoir sa retraite.

ANTOINE. Vrai! tu ignores?...

THÉODORE. Absolument.

ANTOINE, *à part.* Ceci me rassure.

THÉODORE. Si madame Benoît le voulait... j'en suis certain... Mais elle est là-dessus d'une discrétion impénétrable.

ANTOINE. Dam! si on lui a recommandé... (*A part.*) C'est fameux pour une vieille femme.

THÉODORE. Tout ce qu'elle a pu me dire, c'est qu'Ernestine a trouvé un second père, un homme de tout cœur... dans ton genre, mon bon Antoine... Car, j'en suis bien sûr... tu en aurais fait autant, toi, si tu avais été plus riche.

ANTOINE, *embarrassé.* Tu crois?... peut-être bien, qu'est-ce qui sait?... mais le nom, la demeure de cet homme?

THÉODORE. Je ne sais ni l'un ni l'autre.

ANTOINE, *à part.* Très-bien!

THÉODORE. Mais je ferai tant, que je découvrirai... alors j'irai lui serrer la main et je lui dirai :

Il serre la main d'Antoine.

AIR :

Pour que vos soins ne soient pas imparfaits,
Vous dont le cœur veille sur sa jeunesse,
Sans méfiance accueillez ma tendresse,
Que mon amour se joigne à vos bienfaits.
Vous remplissez une tâche divine ;
Partageons-la, tous deux séchons ses pleurs;
Pour tant de maux soufferts par l'orpheline
Ce n'est pas trop de deux consolateurs. (*bis.*)

ANTOINE. Mais tu es donc bien sûr qu'Ernestine partage ton amour?

THÉODORE. Je n'ai jamais osé le lui déclarer... Mais peut-être sera-t-elle sensible...

ANTOINE, *à part.* J'aurai l'œil sur cette passion-là. (*Haut.*) Maintenant je comprends pourquoi tu es venu dans ce logement...

THÉODORE. Oui, mon ami, j'ai voulu habiter les lieux où elle a dû tant souffrir, où la pauvre mère est morte sans maudire le misérable qui la mettait au tombeau.

ANTOINE. Imitons-la, Théodore; le malheureux a été notre ami...

THÉODORE. Que fait-il maintenant?

ANTOINE. Rien de bon!... Depuis sa déconfiture... ruiné, sans crédit, il s'est jeté dans les affaires les plus équivoques..... (*Baissant le ton.*) Et dans ce moment, grâce aux menées tortueuses de son inséparable Desmarais, qui a bien soin de ne jamais se mettre en avant, il est question d'une banqueroute... qui pourrait bien être... frauduleuse.

THÉODORE. Ah! mon Dieu! mais ce Desmarais ne vise-t-il pas à un poste éminent?

ANTOINE. Ces intrigants-là réussissent toujours... ils se fourrent partout.... Mais je veille sur les actions de celui-là... Je me suis procuré une arme avec laquelle je le briserais bien vite, s'il ne me servait pas d'instrument pour corriger Saint-Julien, qui a besoin d'une leçon terrible... Patience, le moment arrivera peut-être, et alors on verra, nom d'un kilo! si le boucher Antoine sait donner un bon coup de massue.

Grand bruit de voix joyeuses au dehors.

THÉODORE. Mais oublions un instant tout ceci, voilà nos convives.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOR, AMIS, FLEUR DE LIS, *puis* Mme BENOIT.

Antoine va s'asseoir près de la cheminée, et parcourt un journal.

CHOEUR.

AIR : *du final des Secondes Noces* (Palais-Royal.)

En cet asile avec liberté
Chantons, amis, vive la gaîté!
Mets succulents,
Vins excellents
Attendent de bons vivants.
Par le plaisir
Laissons-nous saisir.
Que nos désirs
Charment nos loisirs.
De bonne humeur,
Faisons honneur
A ce repas enchanteur!

THÉODORE. A la bonne heure!... voilà des gens exacts, jusqu'à ce flâneur de Marin, qui, ordinairement, n'arrive à une réunion que quand tout le monde en est parti.

MARIN, *gravement.* Je connais trop mon Horace pour manquer l'heure d'un déjeuner.

VICTOR. Fleur de Lis!... de l'absinthe et des cigares. (*Fleur de Lys verse, les jeunes gens boivent et fument.*) Dites, mes enfants, quel est celui de vous qui a vu Rachel dans Frédégonde?

MARIN. Elle y est détestable!

VICTOR. Elle y est sublime.

THÉODORE. Ah ça, tâchez de vous mettre d'accord!

MARIN. Moi, j'ai lu le feuilleton de J. J...! et j'en suis pour ce que j'ai dit.

VICTOR. Ah! voilà toujours son J. J... une belle autorité, ma foi!

THÉODORE. Silence, messieurs ; nous sommes tous ici ses justiciales.

AIR *de la Dame blanche.*

Moi, je crains pour ma comédie.

MARIN.

Et moi pour mon drame nouveau...
Mon vaudeville, je parie,
Pourrait rester sur le carreau.

THÉODORE.

C'est pour cela qu'il faut vraiment
Nous comporter très-prudemment...
Prenons garde (*ter.*)
Le gros feuilleton nous regarde, } *Bis.*
Le gros feuilleton nous attend. }

TOUS.

Prenons garde, etc.

MARIN. C'est ça, parlons d'autre chose... de la pièce de Duvernois. Qui est-ce qui l'a vue ?

TOUS. Moi, moi !...

MARIN. Ce n'est pas parce que je suis son ami et son collaborateur... mais c'est la plus fameuse galette...

VICTOR. Tu y as travaillé ?

MARIN. Eh non... Il l'a faite avec un débutant.

THÉODORE. Encore un ! Ça ne ne fait plus que quatre cent quarante auteurs dans la société dramatique.

ANTOINE, *se levant brusquement.* Quatre cent quarante !... Il n'y a pas tant que ça de bouchers à Paris.

VICTOR. Eh ! c'est ce bon monsieur Antoine !

THÉODORE. Oui, messieurs, qui vient déjeuner avec nous !

ANTOINE. Si j'avais su ça, je t'aurais envoyé un superbe aloyau.

MARIN. Eh bien, monsieur Antoine, qu'est-ce que vous dites de tout ça, vous ?

ANTOINE. Ma foi, messieurs, moi, je dis... que je ne dis rien.

MARIN. Et vous n'en pensez peut-être pas plus... Comment, vous n'avez pas une opinion arrêtée sur Arnal.... sur Alcide Tousez, sur le petit Ravel ?...

ANTOINE. Je vous avouerai franchement que je connais mieux le bétail que ces messieurs-là, et si la mercuriale de Poissy peut vous amuser, je vais....

TOUS, *riant.* Ha ! ha ! ha !

VICTOR. Une idée messieurs !... un toast à la santé du futur millionnaire qui se trouve parmi nous.

THÉODORE. Comment ! il y a parmi nous un millionnaire en herbe ! qu'il se montre donc cet objet rare et curieux !

VICTOR. Attention ! à la santé de l'ami Antoine !

TOUS. A la santé de monsieur Antoine !

ANTOINE. C'est une mauvaise plaisanterie.

THÉODORE. Est-ce qu'il y aurait quelque chose de vrai ?

VICTOR. Parce que nous sommes toujours sur la double colline, il croit que nous ne savons rien des choses de ce bas monde... Oui, messieurs, tel que vous le voyez, monsieur Antoine vient d'obtenir la fourniture de la première division militaire, ce qui, joint à sa brillante clientèle...

THÉODORE, *d'un ton de reproche.* Et tu m'en avais rien dit !

ANTOINE. Est-ce que tu les écoutes ? (*A part.*) D'où diable savent-ils cela ?

THÉODORE. Tu me dois une explication, Antoine.

Mme BENOIT. Messieurs, vous êtes servis.

ANTOINE, *à part.* Ça tombe bien à point.

TOUS. A table ! à table !

THÉODORE, *à Antoine.* Est-ce que tu ne viens pas ?

ANTOINE. Va devant, j'achève mon absinthe.

CHOEUR.

AIR : *Ah ! pour un jeune homme* (Festeau.)

L'appétit nous gagne,
Marchons donc tous de concert ;
Que le gai champagne
Vienne embellir le dessert !

Ils sortent tous. Antoine retient Mme Benoit, qui allait les suivre.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, Mme BENOIT.

ANTOINE. Morbleu ! madame la gouvernante, j'ai beau me tuer à vous faire des signes...

Mme BENOIT. Vous m'avez fait des signes, monsieur Antoine ?

ANTOINE. Vous étiez si acharnée à faire ici la femme de charge... comme chez moi... Ah ça, vous voulez donc cumuler ?

Mme BENOIT. C'est que je suis si heureuse d'avoir revu monsieur Théodore !... mon chéri !...

ANTOINE. Je sais que c'est un bon garçon.

Mme BENOIT. Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il aime Ernestine.

ANTOINE. Il me l'a dit.

Mme BENOIT. Mais ce qu'il ne vous a pas dit, c'est que dans ce moment il est réduit à ne l'adorer qu'en peinture, quand il est si digne de la posséder en original. Croyez-moi, monsieur, M. Théodore fera un bon mari... je m'y connais... et si j'étais de vous, je...

ANTOINE. Ta, ta, ta, ta ! Il s'agit bien de ça pour le quart d'heure... nom d'un kilo !... vous pensez bien que c'était vous et non pas Théodore que je venais chercher ici.

Mme BENOIT. Ah ! ça... bien sûr.

ANTOINE. Tous les quinze jours on m'amène Ernestine de son couvent ; elle est sans doute chez moi en ce moment... Allez-lui tenir compagnie pendant mon absence... je pars.

Mme BENOIT. Vous partez ?

ANTOINE. Dans deux heures pour Poissy, où m'appellent les affaires de mon commerce... et puis une autre... une acquisition importante que je médite... Mais allez donc, cette enfant va s'ennuyer.

Mme BENOIT, *mettant son chapeau et ses gants.* Ah ! mon Dieu... mon élève !... Tant pis, M. Théodore a son Fleur de Lis... Je cours, monsieur, je cours... mais pensez à ce que je vous ai dit. Elle sort.

SCÈNE IX.

ANTOINE, *seul.*

Brave femme !... elle aime Théodore... comme moi... Ah ça, décidément ce gaillard les charme toutes... jeunes ou vieilles... car je parierais bien que ma pupille... Tenez-vous bien, petite dissimulée... si je ne comprends pas toujours ce qu'il y a dans les livres... je lis assez couramment dans les cœurs, et je devinerai votre secret... Elle sera mon héritière... car, moi, je ne me marierai jamais... Oh ! non, je n'ai rien de ce qu'il faut pour être... un bon mari... encore moins un homme à femme... je suis trop... comme ils m'appelaient tous au collége. Mais je veux qu'Ernestine soit heureuse... et Théodore... ce diable-là est encore bien dissipé. Attention donc... j'ai juré à la pauvre mère mourante d'assurer le bonheur de son enfant.

SCÈNE X.

ANTOINE, THÉODORE.

THÉODORE. Ah ça, que diable fais-tu là ?... tu vides donc le flacon d'absinthe ?

ANTOINE, *achevant son verre.* C'est qu'elle est vraiment surfine... tu m'indiqueras ton marchand.

THÉODORE. Les huîtres sont déjà dévorées, et ils t'attendent là-dedans pour te nommer à l'unanimité écuyer tranchant.

ANTOINE. C'est mon état !... présent !

Il sort.

SCÈNE XI.

THÉODORE, *puis* FLEUR DE LIS, ERNESTINE.

THÉODORE, *regardant vers la salle à manger.* Les gaillards !... ils vont bien... vrais appétits de vaudevillistes... Allons, bon !... cet écervelé de Fleur de Lis, qui a oublié le coup du milieu, le fin madère.

Il va prendre deux bouteilles de madère sur un guéridon.

FLEUR DE LIS, *entrant avec mystère.* Monsieur, monsieur... une jeune fille, accompagnée d'une dame, qui demande madame Benoît.

THÉODORE. Eh bien ! va la prévenir.

FLEUR DE LIS. C'est que madame Benoît vient de sortir précipitamment, tout à l'heure... une affaire, à ce qu'elle a dit...

THÉODORE. Diable ! et la jeune fille !... la visite est piquante... (*Lui donnant les deux flacons.*) Va porter cela à ces messieurs. (*Au fond.*) Mesdames, donnez-vous la peine...

Ernestine et une dame entrent.

AIR : *La Walse de Strauss.*

THÉODORE.
Mon Dieu, mon Dieu !
ERNESTINE.
Mon Dieu ! mon Dieu !
THÉODORE.
Vous dans ce lieu !
ERNESTINE.
Vous dans ce lieu !
THÉODORE.
Oh ! le bonheur !
ERNESTINE.
Oh ! le bonheur !
THÉODORE.
Est dans mon cœur.
ERNESTINE.
Est dans mon cœur.
THÉODORE.
Depuis longtemps,
ERNESTINE.
Depuis longtemps,
THÉODORE.
Je vous attends ;
ERNESTINE.
Je vous attends ;
THÉODORE.
Plus de chagrin ;
ERNESTINE.
Plus de chagrin ;
ENSEMBLE.
C'est vous enfin !

ERNESTINE. Mais par quel hasard ?...

THÉODORE. J'habite votre appartement !

ERNESTINE. Et moi, j'y venais chercher maman Benoît.

THÉODORE. Elle me l'a loué depuis hier pour ne plus vous quitter.

ERNESTINE. Je venais la prendre pour qu'elle m'accompagnât chez mon tuteur.

THÉODORE. Votre tuteur ! oh ! dites-moi vite son nom... ce qu'il fait, où il demeure.

ERNESTINE. S'il a jugé à propos de rester inconnu, même pour vous... moi qu'il comble de tant de bienfaits, je dois imiter son silence.

THÉODORE. Mais je ne peux plus vivre sans

vous, Ernestine, il faut qu'il m'accorde votre main...

ERNESTINE. Que dites-vous?

THÉODORE. Oh ! je n'ai plus la force de vous rien taire... Depuis longtemps je vous aime, chère Ernestine... privé de votre présence... accablé du plus cruel chagrin, seul au milieu d'une multitude insouciante, vous le voyez... je ne pensais qu'à vous !

ERNESTINE, *à part, avec joie.* Il m'aimait ! il m'aimait !

THÉODORE. Puisque enfin je vous retrouve, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez dit ce que doit espérer mon amour... O chère cousine ! ne craignez pas de m'ouvrir votre cœur, comme à un ami... à un frère... à un époux.

ERNESTINE, *toute émue.* Monsieur, mon cousin... Théodore... loin de celui qui veille sur moi... je ne puis ni vous entendre, ni vous répondre... je lui demanderai la permission... croyez-le bien... car il ne veut que mon bonheur... Je ne dois pas rester plus longtemps... Il faut que je vous quitte.

THÉODORE. Quoi ! déjà ?

ERNESTINE Mais, n'en doutez pas, je me retire en remerciant Dieu, qui m'a donné la joie de vous revoir.

ENSEMBLE.

AIR : *de M. Lautz.*

Ernestine, Théodore, il le faut,
Je vous quitte
Bien vite;
Je le sens, c'est trop tôt;
Mais je vais revenir, Tachez de revenir, bientôt.

THÉODORE.

Au moins laissez-moi l'espérance
D'attendrir votre bienfaiteur...

ERNESTINE.

Quelque jour, j'en ai l'assurance,
Oui, vous plairez à mon tuteur !

REPRISE ENSEMBLE.

Ernestine, Théodore, il le faut, etc.

THÉODORE. Je ne dois plus vous retenir. (*A part.*) Et ces mauvais sujets qui sont là... s'ils allaient sortir... si Antoine !... elle serait compromise.

ERNESTINE. Adieu ! adieu, mon cousin.

Elle va pour sortir, quand on entend un cliquetis de verres et chanter en chœur:

Coule, coule, joyeux champagne,
C'est Théodore qui payera.

ERNESTINE, *effrayée.* Quel est ce bruit?

THÉODORE. Ah ! mon Dieu ! ne faites pas attention...

ERNESTINE. Mais vous me disiez que vous étiez seul... que vous étiez triste.

THÉODORE, *à part.* Maudits braillards !

Les chants recommencent.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANTOINE, *encore dans la coulisse.*

ANTOINE. Théodore ! il paraît que c'est à mon tour de venir te chercher.

ERNESTINE. C'est la voix d'Antoine.

THÉODORE. Tout ce que je craignais...

ANTOINE, *entrant.* Ernestine !

Il laisse tomber son verre.

ERNESTINE, *courant dans ses bras.* Mon bon ami !

ANTOINE, *à part.* Diable! ça se complique.

THÉODORE. Je comprends tout maintenant.

ANTOINE. Ça n'est pas vrai... tu ne dois rien comprendre.

THÉODORE. Oh ! malgré toute la prudence, tu t'es trahi... c'est toi qui es...

ERNESTINE. Mon bienfaiteur ! mon second père.

ANTOINE. Taisez-vous donc, petite sotte, taisez-vous donc!

THÉODORE. Homme généreux! mon ami!... mon Antoine!... tu ne voulais pas même me permettre de t'admirer.

ANTOINE. Eh bien, voyons, qu'est-ce qu'il y a, nom d'un kilo!... j'ai voulu me rendre heureux moi-même... je suis égoïste, moi... je n'en fais pas le fier.

AIR : *d'Aristippe.*

Moi, je n'étais époux ni père,
En elles je trouve une amie, un enfant;
J'étais isolé sur la terre,
Et je n' suis plus seul maintenant. (*bis.*)
L'âge plus tard viendra... pour me distraire
Elle emploîra ses jeunes ans;
Tu vois, ami, qu' c'est moi, bien au contraire,
Qui lui d'vrai des remercîments. (*Bis.*)

ERNESTINE *et* THÉODORE. Bon ami !

ANTOINE. Allons, allons, assez... Un boucher qui s'attendrirait... ça serait du gentil ! (*A Ernestine.*) Ah ça, au fait... comment êtes-vous ici ?

ERNESTINE. Mon ami ! le hasard seul... je vous assure...

ANTOINE. Le hasard ! c'est ça... il a bon dos, le hasard... et... vous en plaignez-vous de ce hasard-là ?

ERNESTINE. Il faudrait être bien ingrate... Mon cousin m'a toujours témoigné tant de bonté... tant d'intérêt !

ANTOINE. Oh ! oui... les cousins s'intéressent toujours à leurs cousines... quand elles sont jolies.

THÉODORE. De l'intérêt !... mais c'est de l'amour...

ANTOINE. Tais-toi... devant elle...

ERNESTINE. Ah ! il m'a tout dit.

ANTOINE. Et vous ne vous êtes pas mise en colère?

ERNESTINE, *souriant et baissant les yeux.* Au contraire, mon bon ami.

ANTOINE. Ceci est clair... (*Haut.*) Comment! un pareil mauvais sujet!..

THÉODORE. Oh! je vais devenir un modèle de sagesse... et je commence... demain.

ANTOINE. Songe que je te surveillerai.

THÉODORE. Permets-moi d'espérer.

ANTOINE. Pas avant six mois... un an peut-être.

THÉODORE. Un an!

ANTOINE, *l'attirant un peu à l'écart.* Mon ami... elle est si jeune... et toi si léger, malgré bientôt tes trente ans .. et puis... j'ai juré de la rendre heureuse.. heureuse!... Ton affaire à toi est désormais de bien comprendre ce mot-là... heureuse!... (*Haut.*) Allons, Ernestine, partons..

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FLEUR DE LIS.

FLEUR DE LIS. Monsieur, un homme!

THÉODORE. Quel homme?

FLEUR DE LIS. Sa figure est bouleversée, ses habits sont en désordre; foi de Fleur de Lis, il m'a fait peur.

THÉODORE. Son nom?

FLEUR DE LIS. Il se dit un de vos amis et il s'appelle... Ah! mon Dieu!... Saint-Julien!

ERNESTINE. Mon père!

ANTOINE. Lui!

THÉODORE. Que peut-il me vouloir?

ANTOINE. Je m'en doute. (*A Ernestine.*) Vous ne pouvez le voir.

ERNESTINE. Mais c'est mon père!

ANTOINE, *timidement.* Au nom de votre vertueuse mère, dont j'ai été le dernier confident... je vous supplie de m'obéir!

ERNESTINE. Quoi! jamais... mon père?

ANTOINE. Un jour... bientôt peut-être... je vous réunirai. (*A Théodore.*) Dis-lui donc qu'il faut que son père se repente. (*A Ernestine.*) Partons... partons.

THÉODORE. Vous ne pouvez plus sortir... venez... Par ici, entrez... entrez.

Il ouvre une porte à gauche. Ernestine disparaît. Antoine tient la porte entrebâillée de temps en temps.

SCÈNE XIV.

THÉODORE, ANTOINE, *caché, puis* SAINT-JULIEN.

SAINT-JULIEN, *entrant dans le plus grand désordre.* Sauve-moi, Théodore! sauve-moi, ou je suis perdu!

THÉODORE. Dans quel état!... Mais que t'arrive-t-il donc?

SAINT-JULIEN. Le plus grand des malheurs! je suis sous le coup d'un mandat d'amener.

THÉODORE. Mais qu'as-tu donc fait?

SAINT-JULIEN. Jonet de Desmarais, mon mauvais génie, j'ai eu l'imprudence de suivre ses perfides conseils... et je vais peut-être, grâce à lui, tomber au fond d'un abîme, si tu ne me protéges.

THÉODORE. Mais que peut-il contre toi?

SAINT-JULIEN. Ruiné, presque réduit à la misère, je n'étais plus depuis six mois que son prête-nom, que son commis, quoique chef en apparence... En cas de réussite dans nos spéculations, lui, presque seul, devait profiter des bénéfices en ne courant aucun risque si elles échouaient... Elles ont encore mal tourné. Alors, il m'a fait signer des lettres de change à son profit, et pour ne pas compromettre surtout son influence dans l'administration dont il fait partie, il s'est mis à la tête de mes créanciers, s'est constitué partie civile et m'a amené à une faillite qu'il prétend faire déclarer... frauduleuse.

THÉODORE. Antoine avait raison.

SAINT-JULIEN. Depuis quinze jours, j'erre de retraite en retraite; partout on m'a poursuivi... découvert... Alors je me suis rappelé mon parent, mon ami de collége, et sans hésiter je suis venu me jeter dans ses bras.

THÉODORE, *à part.* Que faire? que faire? Mais il est le père d'Ernestine!

SAINT-JULIEN. Tu ne réponds pas! Oh! ne me méprise pas encore; je ne suis pas encore condamné... Sois-en sûr, j'en aurais déjà fini avec une existence qui me pèse parce qu'à chaque instant l'honneur est prêt à m'échapper... mais sais-tu pourquoi je veux vivre? c'est parce que j'ai une enfant... une enfant que j'ai abandonnée et que j'aime toujours.

AIR : *Je sais arranger.*

La main de la loi peut flétrir
Une vie innocente et pure;
Combien, hélas! ai-je à frémir
D'être atteint par sa flétrissure!
Je dois trembler de la voir m'avilir;
Car s'étendant sur ma famille
Elle peut aussi rejaillir,
Jusque sur le front de ma fille.

ANTOINE, *à part.* Il y a encore du bon.

THÉODORE. Oui, je te sauverai, je veillerai sur toi comme un fils sur son père. (*A part.*) Mais où le cacher? Là... impossible! mes amis... ici! encore moins... Sa fille... Antoine...

UNE VOIX, *au dehors.* Au nom de la loi, je vous ordonne de me laisser passer.

Final de M. Lautz.

THÉODORE.

Ciel ! quelle voix se fait entendre ?

SAINT-JULIEN.

Ils m'ont suivi jusqu'en ces lieux ;
Ami, je n'ai plus qu'à me rendre...

THÉODORE.

Un instant qu'on les fasse attendre...
Je puis encore te cacher à leurs yeux.
A l'amitié confions sa détresse.
Viens !

Il l'entraîne vers la salle à manger.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE JUSTICE, RECORS.

L'OFFICIER.

Saint-Julien, c'est bien lui !
De par la loi, défense expresse
De lui prêter appui...

THÉODORE.

Je n'ai pu te sauver !

SAINT-JULIEN.

A mon sort je m'apprête

L'OFFICIER.

Par cet acte et de par le roi,
Monsieur, je vous arrête.

SAINT-JULIEN, *tendant la main à Théodore.*

Merci, merci... Messieurs, j'obéis à la loi.

Ils vont pour sortir.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, VICTOR, MARIN, FLEUR DE LIS, LES AMIS, ANTOINE, *qui ferme la porte sur lui.*

CHOEUR.

Mais que veut dire cette scène ?
Qui nous dérange ainsi ?
Un homme qu'on emmène !
Que se passe-t-il donc ici ?

L'OFFICIER.

Gardes ! entourez bien cet homme
De leur résister je vous somme.

SAINT-JULIEN, *apercevant Antoine.*

Antoine ! ô honte ! hélas ! voici
Ma punition la plus forte !

ANTOINE.

Dieu vengeur ! Saint-Julien, c'est ici
Que de douleur ta femme est morte.

THÉODORE, *vivement.*

Que dis-tu... mon ami ?... toi si bon !

SAINT-JULIEN.

Je le mérite... ah ! bien vite en prison
Emmenez-moi...

Il sort avec l'Officier et les Recors.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, *excepté* SAINT-JULIEN, L'OFFICIER *et* LES RECORS, *puis* ERNESTINE.

ANTOINE.

Que Dieu l'éclaire !
Que son repentir soit sincère !

Ouvrant la porte.

ERNESTINE, *sortant précipitamment.*

Mon père, mon père !
Vous pouviez le sauver.

ANTOINE.

Oui, oui, je l'aurais pu.

ERNESTINE, *se jetant dans ses bras, en sanglottant.*

Pourquoi ne l'avoir pas voulu ?
C'est votre ami, c'est mon père.

ANTOINE.

Que ton cœur soit discret !

Essuyant ses yeux.

Ma pauvre enfant ! c'est mon secret !

CHOEUR.

Mais que veut dire cette scène ? etc.

ACTE TROISIÈME.

Une salle gothique d'un vieux château ; meubles Louis XIV,

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau ils sont en querelle.

L'INTENDANT, Mme BENOIT.

DUO DE MAGUER.

Mme BENOIT.

Vit-on jamais tant d'insolence !

L'INTENDANT.

Vit-on pareille impertinence !

ENSEMBLE.

Je ris entre nous
De vous.

Mme BENOIT. Comment ! je ne suis pas madame Benoît, qui, depuis trois ans, ai suivi monsieur Antoine ? je n'ai pas toujours été sa femme de charge, je ne ne suis pas celle de cette maison ?

L'INTENDANT. Ce que je sais, c'est que rien n'est encore changé ici.

Mme BENOIT. Votre ancien maître, monsieur de Marcilly, n'a pas vendu cette terre, les fermes et le château à monsieur Antoine ? nous ne sommes pas venues, Ernestine et moi, nous y installer hier ?

L'INTENDANT. Tout cela est parfaitement vrai, et cependant tout ici restera comme devant, jusqu'à ce que monsieur Antoine m'ait donné l'ordre du contraire.

Mme BENOIT. Ah ! par exemple !

REPRISE DU DUO.

Vit-on pareille impertinence ! etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE. Eh bien, eh bien, on se chamaille ici?

Mme BENOIT. C'est ce monsieur qui prétend que jusqu'à nouvel ordre je n'ai aucun pouvoir dans le château.

ANTOINE. Il a raison, mère Benoît.

L'INTENDANT, *triomphant.* Vous voyez bien.

ANTOINE, *à madame Benoît.* Ah ça, où diable, avez-vous donc la tête? vous savez que j'ai mes raisons pour rester inconnu au moins jusqu'à ce soir, et cela même auprès des gens de service... et vous criez, vous criez... de manière à faire manquer tous mes projets!

Mme BENOIT. C'est que monsieur l'intendant a aussi une morgue....

ANTOINE, *attirant l'intendant à l'écart.* Ne faites pas attention... Ça crie parce que c'est sans éducation... comme moi... et je n'en fais pas le fier... mais ça a un bon cœur...

Mme BENOIT, *achevant avec émotion.* Comme vous.

AMTOINE. Ainsi donc, si je n'avais pas payé cette propriété son prix intégral, monsieur de Marcilly était forcé, peut-être aujourd'hui même, de la donner pour la moitié de ce qu'elle vaut.

L'INTENDANT. Eh! mon Dieu, oui, monsieur; jugez en vous-même : Il y a dix ans que monsieur de Marcilly, étant aux eaux de Wisbaden, perdit au jeu contre un certain Desmarais une somme de deux cents et quelques mille francs... il ne pouvait alors acquitter sa dette... Ce Desmarais, jouant le galant homme, et plaignant même son malheur, se contenta de lui faire signer des lettres de change pour la totalité de la somme... plus les intérêts.

ANTOINE. Il paraît que cet homme-là sait jouer à tous les jeux; cet heureux favori de la roulette est bien ce même Desmarais aujourd'hui revêtu d'un emploi?

L'INTENDANT. Oui, monsieur.

ANTOINE. Mais pourquoi dans les grandes occasions joint-il à son nom vrai ou faux celui de Marcilly?

L'INTENDANT. Voilà le commencement de l'horrible! Cet homme crut avoir besoin d'un nom sonore pour arriver. Que fit-il alors? Il tenait sur la tête de monsieur de Marcilly ces malheureuses lettres de change comme l'épée de Damoclès.

ANTOINE. Comme l'épée de....

L'INTENDANT. Damoclès.

Mme BENOIT. Hein?

ANTOINE. Qu'est-ce que c'est que ça, Daroclès?

L'INTENDANT. Comment! monsieur ne sait pas?... Passons... le mot ne fait rien à notre histoire.

ANTOINE. Ah! je croyais que j'aurais peut être à m'occuper de cet individu... (*A Benoît.*) C'est égal, s'il se présente jamais chez nous. ..

Mme BENOIT. Soyez tranquille!

ANTOINE, *à l'Intendant.* Continuez.

L'INTENDANT. Monsieur le comte, pour se débarrasser de son infâme créancier, voulait vendre cette propriété, le seul des biens dont sa famille n'eût pas été dépossédée pendant la révolution; mais jusqu'à présent il n'avait pu trouver d'acquéreurs sérieux; la funeste influence de ce Desmarais les éloignait tous. C'est alors que, continuellement menacé dans sa liberté, lui qui tremblait devant l'ombre du déshonneur, lui dont les cheveux blancs étaient purs de toute tache, monsieur de Marcilly consentit en versant des larmes de douleur, à adopter pour fils l'intrigant Desmarais, à qui, dit-on le ciel a refusé une famille.

ANTOINE. En voilà un gueux!

Mme BENOIT. Oh! oui.

L'INTENDANT. Cette adoption, qui aurait rendu tout autre homme si fier, n'était pas le plus cher désir de monsieur Desmarais. Il voulait devenir unique possesseur de cette propriété; sa qualité de fils adoptif s'opposait à ce qu'il poursuivît lui-même mon pauvre et vieux maître, qui, dégoûté des intrigues de ce monde, vivait solitaire dans ce château; mais dans ce qu'on appelle aujourd'hui les affaires, les tiers n'ont pas, comme on dit, été inventés...

ANTOINE. Pour les... oui, je sais ça... C'est alors qu'on vit paraître sur la scène un sieur Saint-Julien, à qui l'autre était censé avoir passé la créance.

L'INTENDANT. Oui, monsieur de Saint-Julien, une autre variante de l'espèce, poursuivit si vigoureusement monsieur le comte que si vous n'étiez pas tombé chez lui comme la Providence, il eût été obligé de céder pour une dette de deux ou trois cent mille francs ce qui en valait plus de sept cent mille!

Mme BENOIT, *essuyant ses yeux.* Le pauvre vieux!

ANTOINE. C'est bien ça... on ne m'avait pas mal renseigné sur les menées de ces gaillards-là... et surtout sur le compte de ce Desmarais. Tudieu! l'association allait bien, c'est dommage de déranger un si beau coup de filet.... J'ai voulu vous garder avec moi, monsieur l'intendant, parce que vous êtes

un homme.... un homme enfin... Allez, et souvenez-vous qu'il est utile à mes projets que ce château paraisse toujours en vente jusqu'à ce soir.

L'INTENDANT. C'est convenu, monsieur.

ANTOINE. Il viendra ce matin au château deux hommes, l'un se nomme Théodore Darcy...

Mme BENOIT. Monsieur Théodore!

ANTOINE. Et l'autre Saint-Julien.

L'INTENDANT. Comment!

ANTOINE. Oui, le même que celui dont nous venons de parler. Vous les introduirez dans ce salon sans leur dire qui les fait demander.

L'INTENDANT. C'est bien.

ANTOINE. Quant au reste de la société que j'attends, vous la conduirez dans l'aile droite du château.... Allez!

L'intendant salue et sort.

SCÈNE III.

ANTOINE, Mme BENOIT.

Mme BENOIT, *toute joyeuse*. Est-il, Dieu, possible, monsieur? Mon pauvre Théodore, mon chéri, va venir? nous allons le revoir après plus d'un an de séparation?

ANTOINE. Eh bien, oui, vieille bonne mère... vous allez le revoir ce mauvais sujet-là!

Mme BENOIT. Mais alors, monsieur, vous allez me dire pourquoi vous nous avez plantés dans un couvent, Ernestine et moi, depuis le jour où le malheureux Saint-Julien fut arrêté chez monsieur Théodore?

ANTOINE. Curieuse, vous tenez donc bien à le savoir?

Mme BENOIT. Si j'y tiens! Et puis nous prescrire de ne donner de nos nouvelles à personnes... par même à monsieur Darcy! en voilà de l'arbitraire et de la cruauté!... Le pauvre garçon a-t-il dû souffrir, lui qui aime tant mon élève!

ANTOINE. C'est ça... si je vous avais écoutée, j'aurais jeté sans dire gare ma pupille dans les bras de Théodore, parce qu'il lui avait plu de me dire enfin qu'il l'aimait.

Mme BENOIT. Mais la pauvre enfant l'aimait aussi.

ANTOINE. Parbleu! croyez-vous que chez Ernestine je n'avais pas deviné le secret de son cœur?... C'était une raison de plus pour me défier!

Mme BENOIT. Comment?

ANTOINE. N'avais-je pas promis à la pauvre mère de veiller sur le bonheur de son enfant, et pour atteindre ce but ne fallait-il pas que je fusse certain du retour de Théodore à la raison?

Mme BENOIT. Et vous le faites revenir aujourd'hui?...

ANTOINE. Parce qu'il est bien gentil à présent... qu'il ne boit plus qu'une fois par jour du champagne... qu'il travaille comme un enragé et qu'il ne fait plus de dettes.

Mme BENOIT. Alors cette fois-ci... vous allez les unir?

ANTOINE. Vous m'en demandez trop, mère Benoît! je ne suis pas seul maître de la main d'Ernestine... son père existe.

Mme BENOIT, *en colère*. Il est frais, son père!

ANTOINE. Et je l'attends aujourd'hui.

Mme BENOIT. Tous les deux ensemble?... c'est comme un rendez-vous...

ANTOINE. Un rendez-vous! vous avez dit le mot.

Mme BENOIT. Les trois amis de collége vont se retrouver en présence?

ANTOINE. Ah! ma vieille!... à pareil jour, il y a dix-huit ans, nul de nous trois ne prévoyait les événements qui se sont passés depuis...

Mme BENOIT. Ce n'est pas bien clair pour moi.

ANTOINE. Restons-en là... j'entends Ernestine; souvenez-vous que jusqu'à nouvel ordre elle doit ignorer mon acquisition... qu'elle se garde bien d'apprendre à Théodore que je suis ici.

Mme BENOIT, *à part*. Dix-huit ans! c'est une époque! ça doit se rattacher à quelque chose.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ERNESTINE, *arrivant en courant*.

AIR *de M. Lautz*.

C'est charmant! quel beau jardin!
Qu'on est bien sous ces ombrages,
Ces jets d'eau, ces verts bocages,
Du cœur chassent le chagrin!
Oh! si de ce riant séjour
Je devenais la souveraine,
Me payant bientôt de retour,
Chacun n'aurait que de l'amour
Pour sa folle de reine.
C'est charmant, etc.

ANTOINE. Comment, ma bonne fille, tu serais heureux de demeurer toujours ici?

Mme BENOIT. Mais pas seule, n'est-ce pas, mademoiselle?

ERNESTINE, *avec reproche*. Benoît!

ANTOINE. Et si ce joli rêve se réalisait... si tu commandais un jour dans ce domaine, qui, au fait, n'est pas trop mal, en compagnie

d'un autre dont parle si souvent ta bonne maman Benoît?

ERNESTINE, *empressée*. Ah! mon bon ami, que voulez-vous dire?

ANTOINE. Là, là... comme tu prends feu sur une simple supposition!

ERNESTINE, *tristement*. Ah! oui, sans doute... ce n'est qu'un rêve!

ANTOINE, *la considérant un moment avec tendresse, puis se rapprochant d'elle*. Pauvre orpheline! le temps de tes épreuves est peut-être passé... attends tout de moi... et espère...

Il sort en regardant Mme Benoît et en mettant le doigt sur la bouche.

SCÈNE V.

Mme BENOIT, ERNESTINE.

ERNESTINE. Ah! mon Dieu! mon Dieu! comme mon cœur bat, je me sens toute émue... qu'a donc voulu dire mon protecteur?

Mme BENOIT. Est-ce que je sais, mademoiselle?... ces hommes... ça a quelquefois des secrets... et ça a la rage de ne pas les dire... ça n'est pas même bon à parler, un homme... Ah! mademoiselle, si c'était nous...

ERNESTINE. Oh! non... tu me caches quelque chose... il n'est pas possible que mon bon ami ne t'ait rien dit... S'il n'y avait rien... il ne m'aurait pas parlé ainsi... maman Benoît, ma petite maman Benoît, je t'en prie...

Mme BENOIT, *à part*. Sainte Vierge! si elle me presse trop...

ERNESTINE. Tu le vois bien?... tu n'oses pas me répondre... Oh! mais... je devinerai... ce parc... ce château... notre présence en ces lieux...

Mme BENOIT. Du tout! du tout! vous n'y êtes pas... vous ne devez pas y être... (*A part.*) Ah! je suis sauvée! (*Haut.*) Eh bien! voyons... puisqu'on ne peut rien vous taire... apprenez...

ERNESTINE. Mais dépêche-toi donc!

Mme BENOIT. Que vous allez revoir M. Théodore. (*A part.*) Il ne m'a pas défendu de le lui dire.

ERNESTINE. Mon cousin!... il se pourrait!

Mme BENOIT. Il l'a invité lui-même.

ERNESTINE. Lui-même! mais en le revoyant après une aussi longue absence, il me sera peut-être impossible de ne pas le laisser lire dans mon cœur.

Mme BENOIT. Eh bien, ne vous gênez pas, mon enfant... n'avez-vous pas à le dédommager des peines qu'il a dû ressentir loin de vous?

ERNESTINE, *avec un soupir*. Il ne souffrait pas seul!

Mme BENOIT. Raison de plus, mon enfant, raison de plus!

ERNESTINE. Il pourra donc être mon mari?

Mme BENOIT. Là-dessus ne m'interrogez pas.

ERNESTINE. Mais puisque tu me permets...

Mme BENOIT, *à part*. Encore un embarras!

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. Théodore Darcy!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THÉODORE.

ERNESTINE. Mon cousin!

THÉODORE, *entrant*. Ernestine!

Mme BENOIT, *à part*. Il a bien fait d'arriver, j'étais au bout de mon rouleau!

THÉODORE. Oh! mais quelle heureuse surprise! une lettre anonyme me donne hier un rendez-vous, important, dit-on, au château de Marcilly, situé à une demi-lieue de Poissy. Ce matin je prends le chemin de fer, la voiture... j'arrive, et c'est vous que je trouve... Comment, après cela, ne pas oublier tous ses chagrins? Mais Antoine est donc ici?...

ERNESTINE. Mon cousin, appprenez...

Mme BENOIT, *bas*. Silence, mademoiselle! (*Haut.*) Mais non, mon cher Théodore, monsieur Antoine n'est pas ici! (*A part.*) Dans ce salon... au moins.

ERNESTINE. Qu'a donc ma bonne?

THÉODORE, *surpris*. Mais, alors, par quel hasard?...

Mme BENOIT, *à part*. Oh! c'est insupportable de ne pouvoir parler!

THÉODORE. Je devine maintenant... c'est dans cette demeure qu'Antoine vous avait cachées à tous les regards, c'est dans cet Eden que vous avez passé une année?

ERNESTINE. Mais non, mon cousin, puisque nous étions au couvent...

THÉODORE. Au couvent!

ERNESTINE. Et que nous ne sommes arrivées ici qu'hier pour la première fois.

THÉODORE. Alors, pourquoi et par qui suis-je donc invité à me rendre dans ce château?

Mme BENOIT, *à part*. Allons-nous-en, ou je me trouve mal!

ERNESTINE, *à part*. Je n'ose plus rien dire!

THÉODORE. Toujours la même obscurité! ma bonne Benoît?... mon aimable Ernestine?

Mme BENOIT. Ne nous demandez rien... nous ne pouvons... nous ne savons rien... mais c'est égal! Espérez, parce que... on ne sait pas... et puis... ce rendez-vous... il y a

un chiffre mêlé à tout cela... dix-huit ans! rappelez-vous... Venez, venez, mademoiselle! Au revoir, monsieur Théodore, à bientôt, à bientôt!

Elle sort en entraînant Ernestine.

SCÈNE VII.

THÉODORE, *seul.*

Dix-huit ans?... que veulent-elles dire?... cette joie de me revoir... leur embarras... leur obstination à se taire... dix-huit ans!... Oh! oui, je me souviens... le rendez-vous! mais qui me le donne?... la lettre n'est pas signée... Est-ce Antoine? est-ce Saint-Julien? et puis Ernestine pour la première fois... elle semblait encourager mon amour... Oh! si j'en crois mes pressentiments... je touche au terme de tous mes désirs.

SCÈNE VIII.

THÉODORE, L'INTENDANT, SAINT-JULIEN, DESMARAIS.

L'INTENDANT. Entrez, monsieur?

SAINT-JULIEN. Théodore!

THÉODORE. Saint-Julien?

DESMARAIS, *interdit.* M. Darcy!

THÉODORE, *le saluant.* Monsieur....

DESMARAIS, *de même.* Monsieur. (*A part.*) Fâcheuse rencontre!... que vient-il faire ici?

L'INTENDANT. Si vous voulez attendre un instant, messieurs, je vais aller prévenir le propriétaire du château.

DESMARAIS. Pardon, monsieur l'intendant, M. de Marcilly n'est pas...

L'INTENDANT, *saluant.* Le propriétaire de ce château, monsieur Desmarais.

Il sort.

SCÈNE IX.

THÉODORE, SAINT-JULIEN ET DESJARDINS.

THÉODORE. Je bénis le hasard qui nous rassemble; mais voudrais-tu m'expliquer...

SAINT-JULIEN. Parbleu! tu dois bien le savoir.

THÉODORE. Moi?

DESMARAIS, *bas à Saint-Julien.* Ne dites rien... c'est peut-être un concurrent.

THÉODORE. Alors, si je dois savoir... c'est donc toi qui m'as écrit?...

DESMARAIS, *à part, regardant Saint-Julien.* Aurait-il l'intention de m'abuser?

SAINT-JULIEN, *après un moment d'hésitation.* Moi!... écrit... à toi!...

DESMARAIS. Un mot, monsieur de Saint-Julien.

THÉODORE, *à part.* Ils ne se tutoient plus, seraient-ils en froid?

SAINT-JULIEN, *à Théodore.* Je suis à toi dans un instant.

DESMARAIS. Vous permettez, monsieur Darcy?

THÉODORE. A votre aise, messieurs, à votre aise.

Il va examiner les tableaux.

DESMARAIS, *après avoir attiré Saint-Julien à l'écart, à demi-voix.* J'ai l'idée que votre ami Théodore vient pour surenchérir.

SAINT-JULIEN. Lui!

DESMARAIS. Cela peut être. Je vous laisse avec lui, vous allez le forcer à s'expliquer; si mes doutes sont fondées, s'il va enfin sur nos brisées, vous vous arrangerez pour qu'il se désiste à l'instant même.

SAINT-JULIEN. Mais si telle est son intention... par quel moyen?

DESMARAIS. Ceci n'est pas mon affaire!.. Vos poursuites contre monsieur de Marcilly sont à leur terme, il faut que tous ses biens soient à moi avant la fin du jour; vous êtes nanti de l'acte de cession et de la quittance de 250,000 francs.

SAINT-JULIEN. Mais pourtant, Desmarais, si...

DESMARAIS. Je ne pouvais paraître dans cette affaire comme acquéreur... Il fallait choisir un ami intime... *intime*, vous me comprenez... le plus difficile a été fait par vous avec beaucoup d'habileté... Il n'y a plus qu'un pas à franchir... le plus simple!... Si cette affaire échouait... ce ne serait donc pas votre maladresse que j'accuserais... mais votre mauvaise foi... et alors je serais forcé de ressusciter certaine plainte en banqueroute... frauduleuse, qui pourrait vous faire condamner aux galères, et que j'ai retirée sous condition... sous condition.... vous m'entendez?

SAINT-JULIEN. Quoi! vous seriez capable?...

DESMARAIS. Le château pour moi... ou à vous l'infamie... Le propriétaire va venir... sans doute pour terminer... Je vous quitte... Causez avec monsieur... dans deux heures tout doit être fini... Je reviendrai donc dans deux heures.

Il salue Théodore et sort.

SCÈNE X.

THÉODORE, SAINT-JULIEN.

SAINT-JULIEN, *tombant accablé dans un fauteuil.* Grand Dieu! jusqu'où suis-je descendu?

THÉODORE, *courant à lui.* Que t'a donc dit cet homme?

SAINT-JULIEN, *se relevant vivement.* Rien, rien. (*A part.*) Maîtrisons mon émotion. (*Regardant vers la porte du fond.*) Mais je n'ai pas de temps à perdre... Veux-tu me répondre franchement?

THÉODORE. Ai-je jamais parlé autrement?

SAINT-JULIEN. Non... un mot... ta parole, et je te crois.

THÉODORE. Quelle agitation!

SAINT-JULIEN, *hésitant.* Avant tout, Théodore... dans cette mauvaise affaire... où je fus compromis...

THÉODORE, *lui serrant la main.* Ton innocence a été reconnue... et je n'en avais jamais douté.

SAINT-JULIEN, *à part.* Hélas! (*Haut.*) Eh bien... n'est-ce pas pour acquérir le domaine de Marcilly que tu es en ce moment dans ce château?

THÉODORE, *riant.* Acquérir! Ah! la bonne plaisanterie!... Ha! ha! ha! mais c'est qu'il prend sa mine la plus grave pour me demander cela... Ha! ha! ha!

SAINT-JULIEN. Trève à ta gaieté! réponds moi, Théodore, réponds-moi!

THÉODORE. Quoi! ce serait sérieusement? Ah ça, voyons, mon bonhomme, est-ce que depuis que nous ne nous sommes vus, tu serais devenus fou?... Mais je suis homme de lettres, mon ami, je suis homme de lettres!

SAINT-JULIEN. Ce n'est pas une raison... De notre temps j'ai vu des hommes de lettres...

THÉODORE. Acheter des châteaux!... c'est juste... de notre temps... parce que jadis... oui, oui... c'est vrai... ça s'est vu... rarement... mais enfin ça s'est vu.

SAINT-JULIEN. Eh bien, toi qui as beaucoup travaillé... qui as eu de nombreux succès... qui rêvais au collége la gloire et la fortune?...

THÉODORE, *avec un soupir.* Tu as raison; alors je rêvais tout cela... mais pour faire de ce beau songe une réalité... il fallait avoir moins de laisser-aller, plus de prudence et surtout plus de savoir-faire... et voilà ce que je n'avais pas.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Peut-on, réponds-moi, dans sa carrière
Fixer le Dieu qui nous fait briller,
Quand on chérit trop la bonne chère
Et qu'on a son cœur pour trésorier?
Quand je voulais soutenir la lutte,
Plutus vite me jouait un tour,
Et ce qui me venait de la flûte
S'en retournait toujours au tambour. } *Bis.*

SAINT-JULIEN. Ainsi, tu serais?...

THÉODORE. Pauvre? non, pas tout à fait... malgré mes folies, j'ai su me réserver encore cinq ou six mille francs de rente; mais tu conviendras qu'avec ça on ne peut pas acheter des propriétés de sept cent mille francs!

SAINT-JULIEN. Oh! oui, je te crois!

THÉODORE. Mais pourquoi ces questions?

SAINT-JULIEN. Je serai aussi franc que toi : je te prenais pour un concurrent.

THÉODORE. Comment! c'est toi qui veux?...

SAINT-JULIEN. Oui, je veux acheter ce domaine.

THÉODORE. Tu as donc refait ta fortune?

SAINT-JULIEN. Peut-être!

THÉODORE, *à part.* Dix-huit ans?... Ce rendez-vous... (*Haut.*) Alors c'est toi qui m'as écrit cette lettre anonyme?

SAINT-JULIEN. Cette lettre!... mais elle est semblable à celle-ci.

THÉODORE, *à part.* Ce n'est pas lui! qui donc alors?... oh! je devine; soyons aussi discret qu'Ernestine et madame Benoît, et attendons les événements.

SAINT-JULIEN. Les craintes de Desmarais étaient vaines... Je suis sauvé.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, L'INTENDANT, ANTOINE.

L'INTENDANT. Monsieur Antoine!

THÉODORE. Mon ami!

L'intendant sort.

SAINT-JULIEN, *interdit.* Antoine! Antoine! ici! quel pressentiment!

ANTOINE. Eh bien, Saint-Julien?

SAINT-JULIEN, *hésitant.* Par quel hasard... tous trois réunis... en ces lieux?

ANTOINE, *avec bonhomie.* En serais-tu donc fâché?

SAINT-JULIEN. Non, non; mais je n'aime pas les énigmes, et il y en a une ici, dont sans doute tu vas nous donner le mot?

ANTOINE, *gravement.* C'est possible. (*Reprenant sa bonhomie.*) Pourquoi d'abord ne pas se donner la main, comme trois vieux amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps? (*Saint-Julien lui donne la main en tremblant.*) Sois le bienvenu, Théodore; je connais l'espoir qui t'amène. Mais toi, Saint-Julien, car entre bons camarades on ne doit rien se cacher, ne pourrais-tu pas nous dire les motifs qui t'ont conduit ici?

SAINT-JULIEN, *cherchant à se rassurer.* Cet interrogatoire....

ANTOINE. Tu ne t'en souviens peut-être plus... Attends, je vais aider à ta mémoire.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'INTENDANT.

L'INTENDANT. Monsieur Desmarais demande à être introduit.

SAINT-JULIEN, *à part.* Déjà !... Je me sens défaillir !

ANTOINE. Qu'il attende... Son tour viendra.

L'Intendant sort.

SCÈNE XIII.

THÉODORE, ANTOINE, SAINT-JULIEN.

ANTOINE, *continuant tranquillement.* Je te disais donc que je puis rappeler tes souvenirs.

SAINT-JULIEN, *à part.* Que va-t-il me dire?

ANTOINE. Tu viens ici, Saint-Julien, pour te rendre acquéreur des biens du malheureux comte de Marcilly.

SAINT-JULIEN. D'où sais-tu cela?

ANTOINE. Je le sais, ça suffit ; qu'as-tu à répondre?

SAINT-JULIEN. Eh bien, oui, c'est la vérité.

THÉODORE. Il me l'a dit lui-même, tout à l'heure.

ANTOINE. Oh ! il ne t'a pas tout dit, j'en jurerais ! il ne t'a pas dit que dans cette affaire, noire comme la bouteille à l'encre, il n'était que le prête-nom d'un misérable, qui veut dépouiller sa dupe et son bienfaiteur.

THÉODORE. O ciel !

SAINT-JULIEN. Dépouiller !

ANTOINE. Oui, dépouiller... Il ne t'a pas dit que : grâce à la fausseté de sa position, enserré dans les griffes d'un vautour plus adroit que lui en intrigue, il n'a pas eu la force de vaincre sa nature astucieuse, et qu'il a regardé simplement comme une bonne affaire la plus infâme des spoliations.

SAINT-JULIEN. Antoine!

ANTOINE. Il me semble que mes renseignements sont très-bons, qu'en dis-tu?

SAINT-JULIEN. Tes reproches, quoique je ne te reconnaisse aucun droit de m'en faire, pourraient m'atteindre s'ils s'adressaient à moi seul... mais n'y a-t-il donc que moi qui me livre à de semblables spéculations?... Jette les yeux sur certaines fortunes très-honorées; la source où elles ont pris naissance diffère-t-elle donc tant de celle où je vais puiser?

ANTOINE. Oh ! *très-honorées* !... c'est une question, nom d'un kilo!... mais au moins ces gens-là ont eu le courage d'y aller puiser eux-mêmes et à visage découvert à ta source... et ils auraient rougi d'être les hommes de paille d'un Desmarais.

SAINT-JULIEN. Quelle loi défend donc d'obtenir l'objet de son désir au meilleur marché possible?

ANTOINE. Tu l'entends, Théodore, tu l'entends ! Tu trouves alors très-simple et très-loyal de payer avec une créance de jeu de deux ou trois cent mille francs, qui n'est pas très-claire encore, une propriété qui en vaut positivement sept cent mille.

SAINT-JULIEN. Elle ne les vaut pas!

ANTOINE. Elle ne les vaut pas? Mais cette œuvre du diable ne s'accomplira pas, nom d'un kilo ! Je n'en fais pas le fier, moi, je te sauverai cette mauvaise action. Elle ne les vaut pas ! Crois-tu donc que je ne me connaisse pas aussi bien que toi en affaires?... Elle ne les vaut pas !... Pourquoi donc que moi, qui ne jette pas mon argent par les fenêtres, foi de boucher, je les ai comptés ce matin à monsieur de Marcilly?

THÉODORE. Mon bon Antoine !

SAINT-JULIEN, *terrifié.* Toi! tu as acheté?

ANTOINE.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Oui, ce matin à ce brave homme,
Qui se désolait grâce à vous,
En bons écus j'ai compté cette somme.
Il m'appelait son ang'... mais, entre nous,
C'était tout simpl', puisque j'ai des gros sous.
Si dans c' bas monde, où l' bon Dieu nous éprouve,
Plus qu'on ne l' veut on rencontr' des brigands, (*bis.*)
Il faut bien aussi qu'il s'y trouve,
Par-ci, par-là, queuqu's honnêtes gens.

SAINT-JULIEN. Toi ! toi !

ANTOINE. Oui ; ce château, ce domaine, tout est à moi, l'affaire est consommée et voilà le secret de notre réunion. Dans dix-huit ans, avons-nous dit, celui de nous trois qui aura fait fortune... donnera chez lui rendez-vous aux deux autres... Les dix-huit ans sont révolus; aujourd'hui vous êtes chez moi, et voilà la chose. (*Théodore se jette dans ses bras; allant à Saint-Julien, qui est resté immobile à sa place.*) Eh bien, et toi? Tu me gardes rancune. C'est vrai, j'ai été un peu dur... même pour un vieil ami... mais si cette leçon te profite...

SAINT-JULIEN. Une leçon ! oh ! oui. Desmarais va venir... lui ! lui !... acquéreur... et moi... moi !...

ANTOINE. Qu'est-ce qu'il a donc?

SAINT-JULIEN. Mais, malheureux !... il y va pour moi des galères.

THÉODORE. Des galères !

ANTOINE. Que signifie?...

SAINT-JULIEN. Tu ne sais donc pas que je

suis l'esclave de Desmarais, qu'il tient l'anneau de ma chaîne; que depuis dix ans, trompé par lui, je suis complétement dans sa dépendance; que, maître des titres qu'il m'a fait signer dans des crises malheureuses, il peut d'un mot m'envoyer aux galères comme banqueroutier frauduleux?

ANTOINE, *tranquillement.* Ce n'est que ça?

SAINT-JULIEN. Tu ne m'as donc pas entendu?

ANTOINE. Si! si. J'ai bien compris... J'ai compris que, de faute en faute, tu en es arrivé... d'abord à ne pouvoir te passer de lui; qu'ensuite il a jeté le grappin sur toi, et qu'après t'avoir compromis... Mais si aujourd'hui je te croyais autre chose qu'un instrument forcé d'être docile, supposes-tu que je te demanderais ta main?

SAINT-JULIEN. Il est capable de me perdre.

ANTOINE. Eh bien, qu'est-ce que ça fait?

SAINT-JULIEN. Oh! cet horrible sang-froid! Mais non, ta vieille amitié pour moi se réveillera!

ANTOINE. Et si c'était par amitié pour toi que je te refuse?

SAINT-JULIEN. Tu céderas à ma prière, tu rompras ton marché?

ANTOINE. Jamais!

SAINT-JULIEN. Jamais!... Voilà donc cet ancien camarade à l'âme si bonne! tout bêtement orgueilleux, il ne nous réunit chez lui, après dix-huit ans, que pour nous écraser de son luxe... que pour jouir de mon ignominie, dont il était instruit d'avance... Tu prends une noble revanche de quelques sarcasmes de collége! Toi, mon ami!... Adieu, adieu... Je ne vois plus en toi que mon ennemi le plus implacable.

Pendant cette sortie, Antoine, immobile, l'a contemplé avec une compassion douloureuse.

THÉODORE, *l'arrêtant.* Que viens-tu de dire, malheureux! lui ton ennemi! mais tu ne sais donc pas quelle dette sacrée tu as contractée envers lui? Providence de ta famille, il est né pour notre bonheur à tous!... Où est ta fille?

SAINT-JULIEN. Ma fille!

THÉODORE. Tu ne le sais pas... car sa mère en se séparant de toi te l'avait trop bien cachée... Cependant, depuis deux ans, ta fille est presque orpheline... et alors elle est donc déshonorée ou malheureuse... malheureuse au point de vivre du travail de ses mains.

SAINT-JULIEN. O mon Dieu!

THÉODORE. Mais non, Ernestine est belle, innocente et riche... elle a tous les talents, toutes les vertus... C'est un ange digne de la main d'un monarque... Mais qui donc a veillé sur cette fleur exposée à tous les orages? quia dit: Cette enfant vapérir de misère, mais c'est la fille d'un ami, elle sera la mienne. Je remplacerai son père, et si un jour il l'exige, je la lui rendrai l'orgueil de son sexe... Eh bien, est-ce qu'à ton tour tu ne m'as pas compris? est-ce que tu ne vas pas répondre à mes questions?

SAINT-JULIEN. Antoine! Antoine! le malheur m'a ôté la raison!... pardonne à mon repentir.

Il tombe à ses pieds.

ANTOINE, *le relevant et le serrant sur son cœur.* Pauvre Saint-Julien!

SAINT-JULIEN. Mais ma fille, que je n'ai pas vue depuis si longtemps, oh! montre-la-moi... par pitié!

ANTOINE. La voilà! Ernestine! cours dans les bras de ton père!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ERNESTINE, Mme BENOIT.

SAINT-JULIEN. Oh! qu'elle est belle! je la reconnais! et c'est à toi! à toi! Antoine... Ah! comment m'acquitter de tant de bienfaits?

ANTOINE. Rien de plus simple... Voyons, voyons, remets-toi. Tu vois bien ce gaillard-là! (*Il désigne Théodore.*) Eh bien, il aime ta fille depuis qu'elle est venue au monde... La petite dissimulée le lui rend bien, et je n'attendais que ton consentement pour les unir.

Mme BENOIT. Voilà le grand mot lâché!

SAINT-JULIEN. N'avais-tu pas bien acquis le droit de disposer d'elle?... Que béni soit le jour où je trouve un fils dans un ami d'enfance!... Mais que dis-je?... fuis, ma fille!... fuis, Théodore!... fuyez-moi tous!... pour prix de la tendresse que vous m'avez conservée... je vous rapporte le déshonneur!

ERNESTINE. Si vous partez, mon père, je ne vous quitte plus.

ANTOINE. Eh! bon Dieu! qu'ont-ils donc tous encore?

SAINT-JULIEN, *bas.* Mais il est là!

ANTOINE, *bien haut.* Qui?

SAINT-JULIEN. Desmarais!... il va venir.

ANTOINE, *tranquillement.* Tiens, c'est juste... je l'avais oublié. (*A madame Benoît.*) Introduisez monsieur Desmarais dit de Marcilly.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DESMARAIS.

ANTOINE. Vous avez à parler au propriétaire du château?

DESMARAIS. Je sais tout, monsieur An-

toine... ce n'est donc pas à vous que j'ai affaire ici... mais bien à M. de Saint-Julien.

ANTOINE. C'est cependant à moi qu'il faudra répondre, monsieur Desmarais, dit de Marcilly.

DESMARAIS. Je ne vous connais pas.

ANTOINE. Mais, moi, je vous connais... et je n'en fais pas le fier !... Depuis quinze ans vous êtes le mauvais génie de mon pauvre ami de collége ; depuis quinze ans, exploitant sa manie d'intrigue, c'est vous qui l'avez poussé dans l'abîme, et si vous n'y êtes pas tombé vous-même, c'est qu'il vous a toujours servi de parachute.

DESMARAIS. Eh ! monsieur...

ANTOINE. Vous trouvez sans doute que je ne vous connais pas encore assez... Attendez... C'est vous qui, profitant du malheur d'un noble comte que vous aviez escroqué au jeu...

DESMARAIS. Monsieur !

ANTOINE. Je maintiens le terme... et je suis bon pour en répondre. C'est vous, dis-je, qui l'avez forcé à vous adopter pour fils, afin d'éblouir vos concitoyens à l'aide d'un beau nom... Commencez-vous à croire que je vous connais, monsieur Desmarais ?

DESMARAIS. Mais, monsieur, savez-vous ce qu'il en peut coûter de s'attaquer à un homme de mon caractère et dans ma position ?

ANTOINE. Votre position ! Oh ! je sais que, grâce à votre infernale adresse, vous êtes monté très-haut ! aussi je me dis à part moi : Il va être bien dur à ce pauvre innocent de descendre... mais il le faut pourtant, monsieur, et cela, à l'heure même.

DESMARAIS. Qu'osez-vous dire ? tant d'audace à la fin...

ANTOINE. Vous allez rendre à Saint-Julien les traites qu'il ne vous doit pas, et qui le mettent à votre disposition ; vous ferez casser vous-même l'acte d'adoption qui lie le vice à la vertu ; vous enverrez votre démission de la place que vous occupez ; et quand vous aurez exécuté tout cela, je vous ferai grâce et je vous permettrai d'aller vous faire pendre ailleurs... Voyons, acceptez-vous mon traité de paix ?

DESMARAIS. Me faire grâce, à moi !... c'est moi plutôt, monsieur Antoine le boucher, qui vous ferai repentir de votre insolence... L'insulte est publique, et je vais de ce pas porter ma plainte.

ANTOINE. Pardon, monsieur... encore un mot... votre route est par Poissy... Prenez garde en traversant cette charmante ville de passer devant la maison centrale.

DESMARAIS. Que dit-il ?

ANTOINE. Qu'avez-vous donc ?... n'auriez-vous pas de goût pour la capitale des bœufs et des moutons ? C'est peut-être à cause des souvenirs que vous y avez laissés.

TOUS. O mon Dieu !

DESMARAIS. Monsieur, quand on avance de pareils faits...

ANTOINE. On doit les prouver, je le sais... ça vous étonne que j'en sache si long... mais quoi d'extraordinaire ?... en ma qualité de boucher, depuis dix-huit ans je vais souvent à Poissy... Oh ! vous avez souvent mangé de ma marchandise dans la plus grande maison du pays... j'en ai toujours été le fournisseur... Allons, voyons, un peu de bonne volonté, et convenez donc enfin que je vous connais.

DESMARAIS. Mais non, cet homme ne peut rien prouver. (*Haut.*) Vous cherchez à m'intimider par une nouvelle calomnie.

ANTOINE. Une calomnie ! Diable ! vous êtes difficile à contenter... Puisque les paroles ne peuvent vous déterminer à signer mon traité de paix, les écrits seront peut-être plus puissants... Je veux régaler l'assemblée de ce certificat, signé, timbré, et parfaitement légalisé.

DESMARAIS, *à part.* Je suis perdu !

ANTOINE, *lisant.* Nous, etc., directeur de la maison centrale de Poissy, certifions que le nommé Jacques-François Duterrain. (*Parlé.*) De Duterrain vous avez fait Desmarais... on fait quelquefois les uns avec les autres. (*Lisant.*) Que le nommé, etc..., y a passé six années consécutives pour vols qualifiés ; en foi de quoi, etc., etc.

TOUS, *reculant.* Un voleur !

ANTOINE. Quant à l'identité, en vous conduisant à votre ancienne demeure...

AIR *de Garrick.*

Depuis longtemps quand je vous regardais,
Mon cher monsieur, il m' semblait vous connaître ;
Mais cependant je me disais :
Prenons bien gard', je m' trompe peut-être ;
Mais quand plus tard, de méfait en méfait,
Vous avanciez vers la puissance,
Mon souvenir était moins imparfait,
Et c' certificat tout à fait
Achève la reconnaissance.

DESMARAIS, *présentant un portefeuille à Saint-Julien.* Monsieur de Saint-Julien, voici vos traites. (*A Antoine.*) Monsieur, je vous obéirai en tout pour le reste.

ANTOINE. Quand vous aurez réglé tous nos comptes, vous recevrez votre certificat, franc de port...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, *excepté* DESMARAIS.

ANTOINE, *à Saint-Julien.* Eh bien ! suis-je encore ton implacable ennemi ?

SAINT-JULIEN. Tu es notre ange gardien !

ANTOINE. Je pouvais le démasquer plus tôt, mais je n'étais pas sûr de ton repentir. (*Prenant Théodore et Saint-Julien par-dessous le bras.*) Mes bons amis, au collége, Saint-Julien devait arriver à la fortune par l'intrigue, vous voyez où elle l'a conduit. Toi, Théodore, le génie devait te rendre millionnaire; mais son budget est restreint, et il a tant de courtisans à satisfaire ! Moi, je n'étais qu'une bête tout bonnement... et je n'en fais pas le fier... Alors je me suis dit :

AIR : *Le beau Lycas.*

Sur le latin en vain je m'use
Et sur le grec encor bien mieux ;
Laissons donc là *musa*, la muse ;
Je n' s'rai jamais un homm' studieux.
Êtr' quelqu' chose est fort difficile (*bis.*)
Pourtant je voudrais parvenir !
Eh ! bien, soyons pour en finir
Tout simplement un imbécile ;
J'en ai vu beaucoup réussir. } *Bis.*

Et j'ai réussi !

ERNESTINE. Pour notre bonheur à tous.

ANTOINE. Oui, mes amis; car en disant que je suis riche, c'est dire que vous l'êtes aussi, puisque désormais tout sera commun entre nous. (*A Théodore.*) Sois l'époux d'Ernestine, vous êtes mes enfants, vous serez mes héritiers... Toi, Saint-Julien, tu te relèveras, j'ai des capitaux ; mais tu me permettras de te donner de temps en temps quelques conseils... et, si vous êtes heureux, je ne vous demanderai qu'un peu d'amitié en échange de votre bonheur.

TOUS. Bon Antoine !

Mme BENOIT. Mon cher maître !

L'INTENDANT. Monsieur, tout le monde est là.

THÉODORE. Qu'est-ce donc ?

ANTOINE. Eh ! nom d'un kilo ! ne faut-il pas fêter l'anniversaire de notre serment et célébrer tes fiançailles avec ma pupille ?

Les portes du fond s'ouvrent et l'on voit une table richement servie autour de laquelle sont les invités d'Antoine le verre à la main.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LES INVITÉS.

CHOEUR FINAL.

AIR *de Robert le Diable.*

Fêtons dans l'ivresse
L'homme plein de cœur !
Qu'il vive sans cesse
Pour notre bonheur !

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46.

LA

BONBONNIÈRE,

OU

COMME LES FEMMES SE VENGENT,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DUVERT ET LAUZANNE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er février 1844.

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
CHAMPIGNEL		M. Ravel.
AGÉNOR, cousin de Maria		M. Berger.
HENRIETTE DUTERTRE, LAURE VERDIER,	jeunes veuves	Mme Blonval. / Mme Debeer.
MARIA (18 ans)		Mlle Scriwaneck.
AMÉLIE, amie de Maria		Mlle Dupuis.
BAPTISTE, domestique de Champignel		M. Bachelard.

La scène se passe à Auteuil, chez M. Pomaret, oncle de Maria.

Le théâtre représente un salon ouvert au fond sur un jardin. Portes à droite et à gauche conduisant dans les appartemens. La chambre de droite est occupée par Champignel. A gauche, un guéridon.

SCÈNE I.

MARIA, assise devant le guéridon et occupée à broder; AGÉNOR, venant du dehors.

MARIA.

Ah! c'est vous, Agénor?.. (Avec curiosité.) Eh bien?

AGÉNOR.

J'ai vu Mlle Amélie Grandin, je lui ai remis votre lettre; elle m'en a paru enchantée et m'a donné ce billet pour vous.

(Maria décachète la lettre.)

MARIA, lisant.

« Merci, ma chère Maria; à ce soir donc le »plaisir de t'embrasser; n'annonce pas mon ar»rivée, et surtout ne prononce pas mon nom de »Grandin; des motifs que je te dirai m'obligent »à n'être pour aujourd'hui que ton amie de pen»sion, Amélie. » Vous entendez, Agénor?

AGÉNOR.

Comptez sur ma discrétion... Mais quelle est donc cette dame?

MARIA.

Une camarade de pension; elle est de la Martinique... Revenue depuis peu en France, elle a appris que j'étais ici, à Auteuil, chez mon oncle, M. Pomaret, vieux garçon, qui me laisse faire les honneurs de sa maison. Elle m'a témoigné le désir d'y être reçue, et ce que vous venez de lui porter, c'est un billet d'invitation au petit bal improvisé que mon oncle donne ce soir dans l'orangerie, au bout du jardin. Je la crois mariée; mais, comme elle signe toujours du nom de Grandin, qui est celui de sa famille, j'en conclus qu'elle a épousé un de ses parens.

AGÉNOR.

Un cousin?

MARIA.

C'est possible.

AGÉNOR, soupirant.

Les cousins sont bien heureux à la Martinique!.. les cousines ne craignent pas de les aimer.

MARIA, riant.

Oh! tenez, Agénor, ne prenez pas de ces poses de victime, vous ne sauriez croire combien cela vous donne un air...

AGÉNOR, avec humeur.

Bête, dites le mot.

Air : Un page aimait la jeune Adèle.

Non! tout mon zèle est inutile!
Comme on me sait pharmacien,
On se dit : C'est un imbécille...

MARIA.

Mais pas du tout!

AGÉNOR.

Un bon à rien!

MARIA.

Moi, je n'ai pas ce préjugé vulgaire,
C'est une erreur, tâcher de l'abjurer,
Car les erreurs d'apothicaire
Ne peuvent pas toujours se réparer.

Je crois plus que personne à l'esprit d'un pharmacien...

AGÉNOR, avec feu, en l'interrompant.

Ah! Maria!..

MARIA, gaiment.

Quand il en a.

AGÉNOR, avec espoir.

Eh bien! ma cousine?

MARIA.

Eh bien!.. je vous préviens que, pour me plaire, il faut qu'un homme soit brillant, recherché... Est-il bien flatteur de conquérir un cœur qui n'est disputé par personne. Voyez les succès de M. Champignel, cet ami de mon oncle, qui est ici depuis quelques jours... Aussi, toutes ces dames se le disputent.

AGÉNOR.

Il n'est pourtant pas beau.

MARIA.

Non; mais sa laideur lui va bien.

AGÉNOR.

Et ses ridicules?

MARIA.

Il a le mérite, rare aujourd'hui, de n'imiter ceux de personne... il n'a que les siens... et puis, il est gai, spirituel... Hier, pour nous faire passer la soirée agréablement, il a imaginé une loterie comique qui nous a beaucoup amusés.

AGÉNOR.

Pas moi... Tous les gains étaient saugrenus... J'ai gagné une ligne à pêcher; ce matin, je veux m'en servir, je vais à la rivière... la ligne était sans hameçon.

MARIA, riant.

Mais c'est là le plaisant!

AGÉNOR, piqué.

Ainsi, Maria, vous préfèreriez un homme qui ferait la cour à toutes les femmes?..

MARIA.

A un homme auquel personne ne prend garde, mais oui!

AGÉNOR, avec éclat.

Ah! c'est à me faire sortir de mon caractère!

MARIA, riant.

Si vous n'y rentrez pas, vous ne pouvez qu'y gagner.

AGÉNOR, froissé.

Encore! (Avec colère.) Eh bien! à partir de ce moment, je vais devenir un misérable séducteur, un don Juan!.. je rendrai les femmes malheureuses; je les tromperai toutes!..

MARIA, riant.

Ah! je suis curieuse de voir cela!

AGÉNOR.

Vous verrez! vous verrez!.. Oh! vous ne savez pas ce dont mon amour est capable!..

(A l'entrée de Champignel, il passe à gauche de la scène.)

SCÈNE II.

AGÉNOR, MARIA, CHAMPIGNEL.

CHAMPIGNEL, à la porte de droite.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

MARIA.

Approchez, M. Champignel, n'ayez pas peur.

CLAMPIGNEL.

Moi, peur? Je n'ai jamais eu peur de rien; si, j'en excepte la grande venette que j'ai ressentie à mon second voyage aux Antilles, en passant devant les Açores...

AGÉNOR, riant.

Il en convient! (A Maria.) Il est peureux... ah! ah! ah!

CHAMPIGNEL.

Vous riez, Agénor? Il n'y a, ma foi, pas de quoi rire. Quand l'eau (et l'eau de mer encore, la liqueur la plus triste que je connaisse), quand l'eau entre dans le bâtiment sans prendre de contremarque, comme au spectacle gratis, et que le ciel joue de la trombonne... je voudrais vous y voir! Je ne prétends nullement mettre en doute le courage qui caractérise votre profession, mais je crois que le plus intrépide pharmacien se trouverait fort contrarié de l'incident.

MARIA, riant.

C'est bien possible.

AGÉNOR, à part.

Elle le soutient!

MARIA.

Ah! mais j'oubliais que vous êtes mon débiteur, M. Champignel... Il m'est échu hier un lot à la loterie, dont vous vous êtes chargé de faire les frais.

CHAMPIGNEL, avec une galanterie affectée.

Me croyez-vous capable d'oublier la dette,

lorsqu'il me serait impossible d'oublier le créancier?

MARIA, d'un air de doute.

Eh! eh!

CHAMPIGNEL.

Je tiens à me réhabiliter; veuillez accepter ces bonbons.

(Il présente un paquet enveloppé de papier.)

MARIA.

Du tout! du tout! c'est un subterfuge!

AGÉNOR, enchanté.

C'est un subterfuge, ne les prenez pas.

MARIA.

J'ai gagné une petite poignée de bois de bouleau...

AGÉNOR.

Dans la forme la plus classique...

MARIA.

Et je veux être payée.

AGÉNOR, raillant.

M. Champignel n'a su comment s'y prendre pour vous présenter un semblable objet!

CHAMPIGNEL.

Si le destin est un malotru, n'a-t-on pas le droit de corriger ses arrêts? J'ai chargé Berthelemot de mes pleins pouvoirs, et voici ce que j'ai tiré de ce célèbre... sucrier.

(Il retire le papier qui enveloppe une poignée de verges, dont le manche forme bonbonnière.)

MARIA, enchantée.

Ah! M. Champignel, c'est d'une galanterie...

CHAMPIGNEL, à part.

Je le pensais!

AGÉNOR.

Ah! c'est d'un fade!..

CHAMPIGNEL.

J'ai d'abord hésité un moment à vous donner cet instrument qui me rappelle des souvenirs assez... cuisans, car on n'y mettait pas de dragées, dans ce temps-là; mais après ça, je me suis dit : Bah!

(Offrant la poignée de verges avec galanterie à Maria.)

AIR de Julie.

En vous offrant ce faisceau ridicule
Que proscrit l'Université,
J'ai, pour dissiper tout scrupule,
L'exemple de l'antiquité;
Quand, dans leurs marches triomphales,
Ils rencontraient la Sagesse en chemin,
Les faisceaux du licteur romain
S'inclinaient devant les vestales.

MARIA.

Oh! mille remercîmens.

AGÉNOR, à part.

Décidément, il a des vues sur Maria.

MARIA.

En vérité, c'est d'une délicatesse...

CHAMPIGNEL, lui prenant la main pour la baiser.

Je suis heureux, charmante Maria, d'avoir conquis votre suffrage.

MARIA, lui donnant un coup de verges sur la main, et riant.

Oui, mais je n'aime pas qu'on me prenne la main.

CHAMPIGNEL, surpris.

Eh! quoi! aurais-je donné des... armes pour me... combattre?

(Maria sort en riant par la gauche, après avoir jeté les verges sur le guéridon à gauche.)

AGÉNOR, à part, avec humeur.

J'ai horreur de ces plaisanteries-là... Il faut qu'il s'explique.

SCÈNE III.

CHAMPIGNEL, AGÉNOR.

AGÉNOR.

A nous deux, M. Champignel!

CHAMPIGNEL, l'examinant attentivement.

Ah! mon Dieu! mon pauvre Agénor, vous avez le regard flamboyant comme l'épée de Saint-Michel quand il a terrassé le diable, ce qui n'était pas une petite affaire, non!

AGÉNOR.

Vous plaisantez, vous plaisantez...

CHAMPIGNEL.

Nullement! Je n'ai pas été témoin de ce... terrassement, mais il m'a été rapporté par des personnes qui méritent toute confiance.

AGÉNOR.

Je désire savoir quelles sont vos intentions relativement à ma cousine.

CHAMPIGNEL.

Excellentes, ma foi!

AGÉNOR.

Malgré tous vos moyens de séduction, vous ne parviendrez pas à son cœur; elle est bonne, elle est simple, mais je suis sûr de sa vertu.

CHAMPIGNEL, sérieusement.

Oh! d'abord, croire à la vertu des simples, c'est le premier article de la charte des apothicaires... Mais, rassurez-vous, votre cousine est demoiselle... et à ce titre, elle a droit à ma parfaite indifférence... les jeunes filles sont exigeantes, maladroites, compromettantes... Parlez-moi des femmes mariées et des veuves... Ah! si vous étiez son mari, je ne dis pas que je n'élèverais point quelques prétentions...

AGÉNOR.

Comment?

CHAMPIGNEL, vivement.

Insensées... qui n'auraient aucun succès, je me plais à le... craindre; mais d'ici là, jamais! Soyez sûr que je ne songe pas plus à obtenir le cœur de M^lle^ Maria que je ne songe à demander la place du pape.

AGÉNOR, avec joie.

Bien vrai?

CHAMPIGNEL, avec dignité.

Agénor, me supposeriez-vous des vues sur le trône pontifical?

AGÉNOR.

Non !

CHAMPIGNEL.

Vous me rendez justice.

AGÉNOR.

Eh bien ! non !.. Tout à l'heure, je vous croyais mon rival, je vous en voulais... et, maintenant... ah ! vous me rendez le plus heureux des hommes !

CHAMPIGNEL.

Le plus heureux... après moi, s'il vous plaît, car j'ai des prétentions à cette dignité-là ; le sort m'a toujours favorisé.

AGÉNOR, étonné.

Toujours favorisé ?

CHAMPIGNEL.

En affaires comme en amour, j'ai réussi partout.

AGÉNOR, de même.

Partout ?

CHAMPIGNEL.

Et cela me donne une grande confiance en moi-même, voyez-vous. Je vais de l'avant, et je ne m'inquiète de rien, tant je suis sûr de trouver un succès au bout du chemin.

AGÉNOR, de plus en plus surpris.

Au bout du chemin ?

CHAMPIGNEL, impatienté.

Sapristi ! ne répétez donc pas comme cela tout ce que je dis, il n'y a rien de plus fatigant.

AGÉNOR.

Il n'y a rien de plus...

CHAMPIGNEL, vivement.

Vous voyez bien ! vous ne vous apercevez pas de cela ; c'est une mauvaise habitude.

AGÉNOR.

Oui, une mauvaise habitude.

CHAMPIGNEL, gaîment.

Allons ! que le diable vous emporte ! et n'en parlons plus ; nous ne nous brouillerons pas pour cela.

AGÉNOR.

Oh ! non, nous ne nous... (Se reprenant.) Rien, rien !.. c'est l'étonnement qui fait ça.

CHAMPIGNEL.

Pour vous prouver combien j'ai toujours eu du bonheur, regardez un peu : Il y a quelques années, éprouvant le besoin de faire fortune, je me proposai d'aller aux Antilles.

AGÉNOR.

Ah ! ah !

CHAMPIGNEL.

J'allais faire une pacotille, lorsque je me dis : Voyons donc ! il est question de l'affranchissement des noirs, faisons quelque chose pour les préparer à cette grande émancipation, aidons au développement de leur intelligence. C'est une bonne idée, on a beau dire.

AGÉNOR.

On a beau dire... oui.

CHAMPIGNEL.

J'emporte avec moi un chargement de lotos, de bilboquets, de jeux d'oie (où l'esprit se déploie), de trous-madame et autres objets propres à développer le génie de cette portion.., fâcheuse de l'humanité. Comment trouvez-vous mon plan ?

AGÉNOR.

Délicieux.

CHAMPIGNEL.

Et philanthropique, donc ? Mille pour cent de bénéfice, rien que ça ! Mais comme si le diable s'en était mêlé, il se trouva qu'un armateur de Bordeaux avait eu la même idée, et j'appris que huit jours avant que je misse à la voile, le brick *le Chapeau à trois cornes*, navire de 200 tonneaux, était parti pour la même destination, encombré uniquement de bilboquets, de jeux d'oie (ou l'esprit se déploie) et de trous-madame : de plus, ce coquin d'armateur, affreux girondin, homme rétrograde s'il en fut, y avait joint une forte partie de dominos, jeu déplorable qui ne tend qu'à abrutir les noirs, si j'en dois juger par l'effet qu'il produit sur les blancs. Que faire ? grand Dieu ! que faire ?.. Je me désolais, mon cher ami, je m'arrachais les cheveux sur la plage et je jetais des cris à étonner les hommes les plus âgés ! car ce gueux de *Chapeau à trois cornes* avait huit jours d'avance, et je me disais : (D'un air désolé.) S'il arrive avant moi, il va empoisonner la colonie de ses articles, et quand je débarquerai, que ferai-je de 2,000 bilboquets, de 5,428 trous-madame et d'une quantité innombrable de jeux d'oie ? Quand je passerais le reste de mes jours et de mes nuits à jouer à cela, je ne les userai jamais !

AGÉNOR.

Jamais !

CHAMPIGNEL.

Jamais ! Et puis... est-ce une position ? J'étais au dernier paroxisme du désespoir, ruiné à plat, car, voyez-vous :

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Je suis de ceux que jamais rien n'arrête,
Pour me soustraire à cette adversité,
Je voulais piquer une tête
Dans l'Océan.

AGÉNOR.

Dieu ! quelle extrémité !

CHAMPIGNEL.

C'était fini, je l'avais décrété.
Il faut mourir, disais-je avec colère,
Et je m'apprêtais à plonger...

AGÉNOR.

Mais, par bonheur, vous restâtes à terre...

CHAMPIGNEL, tranquillement.

Ne sachant pas nager.

Cette considération m'arrêta court. Je me résignai et nous mîmes à la voile, lorsqu'à la hauteur des Açores, nous rencontrâmes ce polisson de *Chapeau à trois cornes* qui luttait contre la tempête, le drôle qu'il était... et nous eûmes la douleur de voir infuser mon odieux rival dans le sein d'Amphitrite.

AGÉNOR.

D'Amphitrite ?

CHAMPIGNEL.

Veuve Neptune.

AGÉNOR.

Grand Dieu!

CHAMPIGNEL, avec volubilité.

Lui et ses bilboquets, ses dominos, ses jeux d'oie, ses trous-madame; que le diable les emporte! bien des choses chez vous!

AGÉNOR.

Tout a péri?

CHAMPIGNEL.

Tout a péri!.. excepté l'équipage.

AGÉNOR.

Et vous ne fîtes rien pour sauver la cargaison?

CHAMPIGNEL, avec importance.

Des vœux... beaucoup... pas moi!.. Vous jugez quelle affaire! c'était un quine! Je ne puis guère considérer cela que comme un quine, ou au moins comme un quaterne... (pas sec, par exemple!) Je tirai cent mille francs de mes... denrées, heureux d'avoir ainsi contribué pour ma part à la civilisation des nègres, et d'avoir élevé leur intelligence au niveau de celle des personnes... moins foncées.

AGÉNOR.

Oh! oui, vous avez été heureux!

CHAMPIGNEL.

Et depuis ce temps-là, bonheur sur bonheur; aux Antilles, j'ai fait émeute.

AGÉNOR.

Émeute! vraiment?

CHAMPIGNEL, appuyant.

Émeute! Je voudrais trouver un mot plus propre, il n'y en a pas. C'est surtout parmi les demoiselles créoles que je fis beaucoup de dégats... J'en distinguai une, la fille d'un planteur... une femme charmante, brune, vive, emportée, des yeux... grands comme des bouches... droite comme une canne à sucre... mais, plus forte, par exemple... et très riche.

AGÉNOR.

Vous n'avez pas songé à l'épouser?

CHAMPIGNEL.

Vous allez voir... (D'un air vaporeux.) Un jour, transporté d'amour, je la trouve dans une savane : le bengali murmurait sur nos têtes de voluptueux accords... (Changeant de ton et d'un air confidentiel.) Je ne méprise pas le cri de ce pierrot des tropiques. (Il reprend sa première intention.) Une brise parfumée soufflait dans nos cheveux et me poussait aux choses... tendres, lorsque...

SCÈNE IV.

LES MEMES, BAPTISTE, sortant de chez Champignel, deux bouquets à la main.

BAPTISTE.

Monsieur...

CHAMPIGNEL.

Qu'est-ce?

BAPTISTE.

On apporte les deux bouquets que Monsieur a demandés.

CHAMPIGNEL.

Ah! bon! je sais... porte celui-ci à Mme Dutertre.

AGÉNOR, surpris.

Comment?.. Mme Dutertre?..

CHAMPIGNEL.

Mon Dieu! oui... c'est une attention... Je lui ai fait espérer ma main.

AGÉNOR.

Je n'en reviens pas!.. Et vous croyez qu'elle acceptera?

CHAMPIGNEL.

Pourquoi non?.. Elle est veuve, elle jouit de ses droits civiques.

BAPTISTE.

Et celui-ci, Monsieur?

CHAMPIGNEL.

Ah! celui-ci, c'est différent; je le destine à Mme Verdier.

AGÉNOR.

Mme Verdier!

CHAMPIGNEL.

C'est une attention... Je lui ai fait espérer ma main.

AGÉNOR, au comble de sa surprise.

Aussi?

CHAMPIGNEL.

J'ai deux mains... (A Baptiste.) Allons, va... et sois régence.

(Baptiste sort par le fond.)

SCÈNE V.

AGÉNOR, CHAMPIGNEL.

AGÉNOR.

Deux intrigues à la fois!.. Tandis que moi qui ai tant besoin d'en avoir une, je ne sais où la prendre.

CHAMPIGNEL.

Quelle est cette immoralité? Et votre cousine, elle est donc supprimée?

AGÉNOR.

C'est par fidélité que je veux la tromper... Elle m'a signifié qu'elle n'aimera jamais qu'un homme brillant.

CHAMPIGNEL.

Oh! alors, je comprends votre embarras.

AGÉNOR.

Qu'un homme qui aura des bonnes fortunes. J'en ai une en vue.

CHAMPIGNEL, étonné.

Vous?.. tiens!

AGÉNOR.

Une créature charmante, notre voisine de campagne, chez qui je suis allé ce matin, une amie de Maria.

CHAMPIGNEL.

Tiens! vous me faites souvenir que moi aussi j'en ai encore une autre qui me tient tout ceci, voyez-vous... de là... là... (Il montre son cœur.) Mais voilà le vaporeux... c'est que je ne sais

pas son nom... j'ignore qui elle est, je n'ai jamais vu son visage.

AGÉNOR.

Bah !

CHAMPIGNEL.

Elle m'apparaît toujours sous le voile... de l'anonyme... que je suppose être en tulle ou en dentelle... Du reste, vêtue comme le page qui vint annoncer la fin tragique de M. de Marlborough.

AGÉNOR.

En noir, alors ?

CHAMPIGNEL.

Toujours en *oir*, comme la troisième conjugaison.

AGÉNOR.

C'est donc une Espagnole, ou une Portugaise ?

CHAMPIGNEL.

Vous en jugerez, je vous la montrerai ; il y a bal, elle sera ici ce soir.

AGÉNOR.

Ici ?.. Et comment s'y introduirait-elle, si elle n'est pas connue de mon oncle, M. Pomaret ?

CHAMPIGNEL.

Je n'en sais rien ; mais elle sait pénétrer partout où je suis... Sauf la couleur, c'est une espèce de dame blanche dont je suis le... Ponchard.

AGÉNOR.

Ah! ah! c'est trop de présomption, ça, allons!

(Ici, Maria traverse le jardin au fond, de gauche à droite, avec une dame vêtue de noir. Elles se donnent le bras.)

CHAMPIGNEL, l'indiquant.

Tenez, que vous disais-je !.. avec votre cousine.

AGÉNOR, après avoir vu le visage de la dame, qui a baissé son voile aussitôt ; à lui-même.

Amélie Grandin !.. c'est elle ! ah !

CHAMPIGNEL.

Vous la connaissez ?

AGÉNOR.

Moi ?.. du tout !.. (A part.) On m'a recommandé le secret.

CHAMPIGNEL.

Oh ! parbleu ! il faut que que je sache...

(Fausse sortie.)

AGÉNOR, à lui-même, désolé.

Il les lui faut donc toutes !

CHAMPIGNEL.

Les voici !

Air de Lucrèce Borgia.

Rentrons, et surtout du mystère !
Sur mes projets, ne dites rien !
Au nom du ciel, sachez vous taire,
Et je le crois, tout ira bien.

ENSEMBLE.

CHAMPIGNEL.

Rentrons, et surtout du mystère, etc.

AGÉNOR.

Rentrons, et surtout du mystère !
Comptez sur moi, ne craignez rien ;
Quand il le faut, je sais me taire,
Et, je le crois, tout ira bien.

(Champignel rentre chez lui ; Agénor sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

M^me^ DUTERTRE, AMÉLIE, MARIA, LAURE, entrant par le fond, à droite.

TOUTES.

Air : Eternelle amitié.

Quel bonheur ! quoi ! ce soir,
En ces lieux nous revoir !
Pouvait-on concevoir
Un si flatteur espoir ?
Quels joyeux souvenirs !
Ah ! le temps des plaisirs
Va renaître pour nous
Plus riant et plus doux !

MARIA.

Mais, quel bonheur ! quatre amies de pension qui se trouvent réunies !

M^me^ DUTERTRE.

Ma bonne Amélie, qu'es-tu donc devenue, depuis quatre ans que tu nous as quittées ?

LAURE.

Tu ne t'es donc pas mariée à la Martinique, puisque tu es toujours Amélie Grandin ?

M^me^ DUTERTRE.

Est-ce que...

AMÉLIE.

Je vous demande vingt-quatre heures avant de vous faire mes confidences.

MARIA.

Ah ! si c'est un roman !

AMÉLIE.

Hélas ! non ! c'est de l'histoire... mais toi, Henriette ?..

M^me^ DUTERTRE.

Moi, je suis veuve depuis un an, ma chère !

LAURE, gaîment.

Moi aussi !

MARIA.

Il n'y a que moi qui suis toujours demoiselle.

AMÉLIE.

Ah ! tu es bien heureuse !

MARIA.

Par exemple !

M^me^ DUTERTRE.

Ne disputons pas là-dessus.

AMÉLIE.

Ce serait comme à la pension, où nous n'étions jamais d'accord.

LAURE.

Surtout quand nous faisions de la musique d'ensemble.

MARIA.

Mais ici, nous ne ferons pas de musique,

c'est le moyen de conserver l'harmonie entre nous; non, pas de petites jalousies! pas de rivalités!.. jamais!

TOUTES.

Non, jamais!

MARIA.

Quand même il s'agirait de certain cavalier, bien galant, bien empressé...

Mme DUTERTRE.

A coup sûr, tu ne veux pas parler de M. Champignel.

AMÉLIE, à part.

M. Champignel!.. ah!

LAURE.

Si fait, car il demande à m'épouser, et voici un bouquet que je tiens de sa galanterie.

Mme DUTERTRE.

Ah! le monstre!.. Et moi aussi, ma chère, il m'a fait la même promesse... et ce bouquet...

AMÉLIE.

Vous épouser!.. Soyez assurées, mes bonnes amies, qu'il n'épousera aucune de vous.

LAURE et Mme DUTERTRE.

C'est ce qu'il faudra voir!

MARIA.

Tiens! et qui donc l'en empêcherait?

Mme DUTERTRE, à Amélie.

Toi, peut-être?

LAURE.

Elle arrive exprès des Antilles!

AMÉLIE.

Vous verrez!

MARIA.

Il m'a invitée pour le premier quadrille... je saurai à quoi m'en tenir.

LAURE.

Il ne danse jamais qu'avec moi.

Mme DUTERTRE.

Quand je ne suis pas là.

AMÉLIE.

Je vais vous mettre toutes d'accord : aucune de vous ne dansera avec M. Champignel.

TOUTES.

Ah! c'est un peu fort!

AMÉLIE.

Il vient!.. Mes bonnes amies, au nom du ciel! trêve à nos querelles! union dans le danger!

(Elle abaisse son voile, et se tient à l'écart au fond à gauche.)

Mme DUTERTRE, aux deux autres.

C'est une coquette!.. Elle ne veut pas qu'il danse avec nous.

MARIA.

Empêchons-les de se parler.

LAURE.

C'est convenu.

(Elles remontent à gauche.)

SCÈNE VII.

AMÉLIE, derrière les trois autres; MARIA, LAURE, Mme DUTERTRE, CHAMPIGNEL.

AMÉLIE, au fond.

Le voilà! le traître!

CHAMPIGNEL, venant de la droite, en habit de bal.

Me voici sous les armes... (Il se retourne.) J'aperçois mon fantôme!.. Côtoyons-le et abordons-le!..

(Il se dirige vers Amélie.)

Mme DUTERTRE, qui est descendue, l'arrêtant.

Ah! c'est vous, Monsieur!.. Savez-vous qu'il n'est pas bien de se faire ainsi désirer.

CHAMPIGNEL.

Je vous demande un million; je viens d'avoir un duel avec ma cravate; la lutte a été longue, mais j'ai fini par triompher.

Mme DUTERTRE.

Comme toujours.

(Elle remonte vers les deux autres dames.)

CHAMPIGNEL, se dirigeant vers Amélie, à part.

Il faudra bien qu'elle se dévoile.

LAURE, lui barrant le passage.

M. Champignel, je compte sur vous pour la valse.

CHAMPIGNEL.

Je suis le plus fortuné des hommes!.. (Bas, à Louise.) N'ayons pas l'air d'intelligence. (Il passe derrière elle. A part.) A mon inconnue, maintenant!

(Au moment où il se retourne, il se trouve nez à nez avec Maria.)

MARIA.

Est-il heureux, ce M. Champignel, les danseuses lui tombent du ciel.

CHAMPIGNEL, préoccupé.

Toutes rôties.

MARIA.

Je vous ai promis le premier quadrille.

CHAMPIGNEL.

Comment donc!.. (Il s'incline et se dirige à gauche. Pendant ce dernier jeu de scène, Laure a rejoint Mme Dutertre et Amélie. Maria remonte auprès d'elles, et elles se trouvent toutes à droite. Amélie, derrière les trois autres dames, écrit au crayon sur un carnet dont elle déchire une feuille. Champignel est à gauche. A part.) Ah ça! mais, décidément c'est un complot!

Air de l'Apothicaire.

Plus de doute, on se rit de moi!

Mme DUTERTRE, à Laure et Maria.

Sa position est cruelle!

LAURE.

Il est furieux!

MARIA.

Je le croi!

CHAMPIGNEL, à part.

Et pas moyen d'approcher d'elle!

Mme DUTERTRE, entre Laure et Maria.

De peur que nous ne fléchissions,
De ce complot serrons la trame.

(Elles se sont placées sur une seule ligne, en se donnant la main, et cachent entièrement Amélie à Champignel.)

CHAMPIGNEL, sur le devant de la scène, furieux, et à part.

Je suis bloqué par trois pions
Qui m'empêchent d'aller à dame!

(Toutes, excepté Amélie, qui reste au deuxième plan, se rapprochent de Champignel *.

LAURE, raillant.

Mais qu'avez-vous donc, M. Champignel?

Mme DUTERTRE.

Vous avez vraiment l'air d'un homme qui a gagné un mauvais lot à une loterie comique.

(Elle rit.)

CHAMPIGNEL, s'efforçant de rire.

Moi?.. Ah! ah! ah!.. (A part.) Cela se confirme! on me gausse!

MARIA, gaîment, allant prendre les verges-bonbonnières qu'elle avait précédemment posées sur le guéridon à gauche.

Oh! M. Champignel excelle dans ces sortes de loteries. Voilà le lot qui m'est échu hier.

CHAMPIGNEL, comme par inspiration, à part.

Oh! le ciel me tend la main, saisissons-la... (Haut.) Permettez-moi d'en faire les honneurs à ces dames. (Il prend les verges des mains de Maria, en retire le couvercle, et veut offrir des bonbons à Amélie.) Madame, oserai-je...

MARIA, l'arrêtant.

Et moi? vous ne m'en offrez pas?

CHAMPIGNEL, présentant des bonbons aux trois dames.

Ah! pardon!

(Il fait un pas vers Amélie.)

MARIA, l'arrêtant par le bras.

Et vous, vous n'aimez donc pas les bonbons!

(Il avance l'autre bras vers Amélie, qui, sans être vue, jette un papier dans la bonbonnière.)

CHAMPIGNEL.

Si, vraiment!.. (A part.) Oh! c'est insupportable!.. (Il s'éloigne à droite avec humeur. Les dames remontent au fond à gauche. Il va pour prendre un bonbon, et saisit le papier qu'Amélie a glissé dans la bonbonnière.) Un billet!

(Il cache les verges sous sa rédingote, et se détourne avec précaution.)

TOUTES, riant.

Il est furieux!

CHAMPIGNEL, à part.

L'écriture est déguisée. (Il lit.) « Ne paraissez pas au bal, cherchez un prétexte, et rentrez dans votre appartement. » Un rendez-vous!.. Mais de qui?.. mais de qui?.. N'importe!.. (Il jette un cri.) Oh!..

(Il tombe assis dans un fauteuil à droite.)

Mme DUTERTRE.

Qu'avez-vous donc?

CHAMPIGNEL.

Je viens de me fouler le pied... Oh! sacr...

TOUTES, excepté Amélie, s'empressant autour de lui.

Est-il possible!..

AMÉLIE, près du guéridon à gauche, à part.

A merveille!

CHAMPIGNEL, se frottant le pied.

Nom d'un petit!.. Oh! ventre de biche!..

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, AGÉNOR, CHAMPIGNEL, assis; Mme DUTERTRE, LAURE et MARIA, derrière Champignel.

AGÉNOR, accourant.

Qu'est-ce donc, bon Dieu?

MARIA.

Ce pauvre M. Champignel... une entorse!

AGÉNOR.

Une entorse?

CHAMPIGNEL.

Oui, une entorse!.. (A part.) A la vérité!.. (Haut.) Mais le ciel est pour moi, il m'envoie un apothicaire. Le remède vient au devant du mal.

AGÉNOR, remontant la scène.

De l'eau froide!.. vite! vite! des compresses!

CHAMPIGNEL, vivement.

Non, non, rien!.. il ne me faut que du repos; je connais ça, j'y suis très sujet.

AGÉNOR, avec étonnement.

Aux entorses?.. Tiens!

CHAMPIGNEL.

Ce qui m'afflige le plus, c'est de ne pouvoir aller au... (Cri de douleur.) Oh!.. au... (Cri de douleur.) Oh!.. au bal... (Gaîment.) Voyez, ce que c'est, je bégaie à présent.

AGÉNOR.

Que voulez-vous?.. je vous remplacerai auprès de ces dames. (A Amélie.) Madame, daignerez-vous m'accepter pour cavalier?

(Les trois autres dames remontent la scène à droite.)

AMÉLIE, à mi-voix.

Si j'accepte, puis-je compter sur vous?

AGÉNOR, vivement, bas.

Dieu! jusqu'à la mort!

AMÉLIE, de même.

Eh bien! accompagnez votre ami, et...

(Elle lui parle bas.)

CHAMPIGNEL, à part.

Mais quelle est la main qui a commis ces pieds de mouche?.. (Regardant les dames.) Elles sont toutes bien... je me risque.

Mme DUTERTRE, indiquant Amélie, qui parle bas à Agénor.

Que peut-elle lui dire?

LAURE.

C'est une coquette!

MARIA.

Qui les accapare tous!

AGÉNOR, bas, à Amélie.

Je vous en rendrai compte... (A Champignel.) Allons, mon pauvre Champignel, venez, prenez mon bras.

(Les deux dames, excepté Amélie, se sont rapprochées de Champignel.

* Mme Dutertre, Maria, Champignel, Laure, Amélie.

CHAMPIGNEL.

J'en ai besoin... soyez ma béquille... (Il s'appuie sur l'épaule d'Agénor.) Homère ou Bélisaire appuyé sur son groom.

CHŒUR.

Air : Quelle horrible aventure.

Quelle triste aventure !
Est-il sort plus fatal ?
Se faire une foulure
Juste au moment du bal.
Quel malheur ! sort fatal !

CHAMPIGNEL.

Je ne suis pas des plus ingambes,
Si du sort je subis les coups,
Du moins, à défaut de mes jambes,
Mon cœur va danser avec vous.

CHŒUR.

Quelle triste aventure ! etc.

(Champignel et Agénor sortent à droite.)

SCÈNE IX.

MARIA, AMÉLIE, Mme DUTERTRE, LAURE.

AMÉLIE.

Je vous l'avais bien dit, qu'il n'irait point au bal.

MARIA.

Comment ! c'est toi...

AMÉLIE.

Peut-être !

Mme DUTERTRE, à part.

C'est une indignité !

LAURE, de même.

Quelle perfidie !

Mme DUTERTRE.

Tiens, avoue franchement que tu connaissais M. Champignel.

AMÉLIE.

Hélas ! mon Dieu ! je voudrais bien pouvoir le cacher !

MARIA.

Avoue que tu n'es venue ici que pour lui.

AMÉLIE.

Je l'avoue encore... Oui, j'avais le plus vif désir de voir M. Champignel.

Mme DUTERTRE et LAURE.

Elle l'aime !..

MARIA.

Dis plutôt qu'elle l'adore !

AMÉLIE.

Quelle folie !

TOUTES.

Oui, oui, tu l'adores !

AMÉLIE.

Moi, l'adorer !.. Mesdames, je vais vous prouver d'un mot que cela est impossible... Je suis sa femme.

MARIA.

Sa femme !

LAURE et Mme DUTERTRE.

Pauvre Amélie !

AMÉLIE.

Oui, sa femme !.. Vous allez tout savoir... Quand mon père me rappela à la Martinique, j'y arrivai triste ; je vous quittais, mes bonnes amies. je quittais la France, et il y a si loin de Paris au Fort-Royal !.. Un beau ciel ! mais quelle terre !.. des nègres partout !

Mme DUTERTRE.

Tiens ! un beau nègre, c'est très-joli !

AMÉLIE.

Derrière une voiture, c'est possible. Mon père voulait m'établir ; mais les jeunes gens convenables sont rares dans les colonies.

Air : Pour obtenir celle qu'il aime.

Car, par un traité d'alliance,
Et que l'usage a paraphé,
C'est nous qui fournissons la France
De noirs, de sucre et de café ;
Et de nos fertiles contrées
Echangeant ainsi les denrées,
Nous faisons venir de Paris
Ei les chapeaux et les maris.

Ce fut alors que M. Champiguel se fit présenter chez mon père... il avait une certaine fortune, résultat de je ne sais quelle spéculation saugrenue qui lui avait réussi... Que vous dirai-je ? son enjouement, sa gaîté me captivèrent... et puis, il possédait une qualité immense à mes yeux !

TOUTES.

Laquelle ?

AMÉLIE.

Il était blanc... ou à peu près.

MARIA.

Ah ! cette qualité !

AMÉLIE.

Le défaut de concurrence me la rendait précieuse... Enfin, je crus qu'en épousant un Parisien je redevenais Parisienne, et je m'attachai à cette illusion avec une ardeur...

Mme DUTERTRE.

D'amante ?

AMÉLIE, avec énergie.

De créole ! (Toutes font un mouvement de surprise mêlée de crainte.) Mon père tenta de s'opposer à mes désirs ; je criai à la tyrannie. et mon irritation était si grande, que je le menaçai de me porter aux résolutions les plus extrêmes... et je l'aurais fait !

TOUTES.

Vraiment.

AMÉLIE.

Enfin, j'épousai Champignel, j'étais heureuse... mais, peu à peu, je m'aperçus que mon mari devenait distrait, qu'il était moins empressé, moins prévenant...

MARIA.

Aïe ! aïe !

AMÉLIE.

Ma première pensée fut qu'il me trompait.

J'étais désespérée, furieuse ; je le fis suivre ; toutes ses démarches me furent connues, et j'appris qu'il avait des intelligences... (Quelle horreur!) avec une négresse !

TOUTES.

Ah ! quel monstre !

AMÉLIE.

Mais, je n'ai jamais subi un outrage sans me venger ! Un soir, le temps était sombre, et tandis que monsieur se rendait, tout transporté d'amour, à un odieux rendez-vous, je le fis saisir par deux nègres vigoureux qui le plongèrent à plusieurs reprises dans la rivière.

TOUTES.

Grand Dieu !

LAURE.

Mais, sa belle ?

AMÉLIE.

Il ne la revit plus.

Mme DUTERTRE.

Tu en es sûre ?

AMÉLIE.

Je la fis vendre.

TOUTES.

Ah !'

AMÉLIE.

C'est quelque temps après qu'une lettre d'Europe lui apprit que d'importantes affaires exigeaient sa présence à Paris. Il partit ; je restai seule à la Martinique, et au lieu de s'attacher à charmer du moins par ses lettres les ennuis de ma solitude, croiriez-vous, mes bonnes amies, que depuis deux ans, il ne m'a écrit qu'une fois ? qu'une seule fois ?

MARIA.

Quel oubli des convenances !

AMÉLIE.

Oh ! alors, je n'y tins plus ! je m'embarquai sur le premier bâtiment qui mettait à la voile... à peine arrivée au Hâvre, j'accours à Paris, et j'apprends que monsieur, bien loin de s'occuper d'affaires, court les bals, les concerts, les spectacles ; qu'il fait la cour à toutes les femmes, et qu'il a l'indignité de cacher son mariage.

TOUTES.

Mais c'est un guet-apens !

Mme DUTERTRE.

C'est qu'on pouvait s'y laisser prendre !

LAURE.

Certainement !

AMÉLIE.

Le monstre ! me tromper ! m'humilier à ce point !

Air : Ces dames avaient le projet.

A ma fureur donnons un libre essor !
Pourquoi faut-il, ô faiblesse cruelle !
Que, malgré moi, mon cœur palpite encor
Au souvenir de l'infidèle !
Oui, tu sauras, mais trop tard pour tous deux,
Quand de l'absence ainsi tu te consoles,
Si la vengeance est le plaisir des dieux
Que c'est aussi le plaisir des créoles !
Si la vengeance est le plaisir des dieux,
C'est aussi celui des créoles !

TOUTES.

Oui, oui, cela crie vengeance !

AMÉLIE.

Et c'est moi que cela regarde. Je suis créole, je veux une vengeance... créole !

Mme DUTERTRE.

Quel est ton projet ?

AMÉLIE, d'un ton de menace concentrée.

Fiez-vous à moi !

Air de la Marseillaise des femmes.

Puisque du serment qui l'enchaîne
Il méconnaît l'autorité,
Sur ses deux bras rivons la chaîne !
Frappons l'esclave révolté !
Pour punir ses perfidies,
De cœur nous nous unissons ;
Vengeance aux femmes trahies !
Et guerre aux maris garçons !
Oui, qu'ici,
Mon mari
Soit puni !

TOUTES.

Génie heureux de la vengeance,
Viens nous aider de ta puissance !
Sans merci,
Guerre à lui !

AMÉLIE.

Mais, prudence !
Sachons bien diriger nos coups !

TOUTES.

Vengeance !
Du traître, ici, vengeons-nous !

(Elle sort par le fond et se dirige vers la droite. Les trois autres dames l'accompagnent et restent au fond, tournant le dos au public.

SCÈNE X.

MARIA, Mme DUTERTRE, LAURE, AGÉNOR ; puis, AMÉLIE.

AGÉNOR, sortant mystérieusement de la chambre de Champignel.

(A part.)

J'ai suivi à la lettre les instructions d'Amélie... elle n'est plus ici... rejoignons-la.

(Il s'éloigne par la gauche sans être vu. Les dames redescendent à moitié le théâtre.)

MARIA.

Où va-t-elle ?.. quel est son projet ?

LAURE.

C'est sa femme ! nous pouvons nous en fier à elle.

Mme DUTERTRE.

Oui, oui, nos intérêts sont en bonnes mains.

(Tremolo à l'orchestre.)

LAURE, prêtant l'oreille, à voix basse.

Chut ! j'entends du bruit !

MARIA, de même.

Chez M. Champignel ?

Mme DUTERTRE, de même.
Que se passe-t-il donc ?

CHŒUR, très piano.

AIR précédent.

Génie heureux de la vengeance ?
Viens nous aider de ta puissance !
Sans merci
Guerre à lui !
Quelle gloire
De punir un coupable époux !

AMÉLIE, sortant de la chambre de Champignel.

Victoire ! victoire ! victoire !
Venez !.. la victoire est à nous !

LES TROIS AUTRES DAMES.

O ciel ! la victoire est à nous.

(Elles sortent sur un trémolo d'orchestre qui continue jusqu'après le premier mot de Champignel. Moment de silence.)

SCÈNE XI.

CHAMPIGNEL, en robe de chambre, sortant de chez lui et en désordre ; puis BAPTISTE.

CHAMPIGNEL, marchant à grands pas et regardant de côté et d'autre, très bas.

Malédiction !.. misère et infamie !.. horreur et désespoir !.. c'est cet entrepreneur de jujubes, avec ses prévenances, qui est cause de tout ce qui m'arrive... me forcer à me coucher... fermer mes persiennes... me laisser avec une veilleuse... presque sépulcrale !.. Ah ! si j'avais su !.. moi qui rêvais une foule de choses... drôles... au moment où ce compositeur de pilules sortait de ma chambre par ici, j'entends ouvrir avec précaution la porte qui donne sur le jardin... une ombre de femme s'avance... je tressaille... toujours en proie à mes idées (Avec fureur.) anacréoutiques ; tout-à-coup, on éteint ma veilleuse. (Il fait comme s'il soufflait une bougie.) Ff !.. et puis... ah ! Dieu !... quel souvenir ! (Très haut et avec fureur.) Quelle est cette femme ?

AIR du Baiser au porteur.

Quelle est cette Judith moderne ?
Qui, dans ses transports inouis,
M'a placé plus bas qu'Holopherne
Qui fut décapité jadis ?
Oui, mais... sans frais... décapité jadis !
Tandis que moi, ce que je me reproche,
Dans cet exécrable malheur,
C'est d'avoir payé de ma poche

(Il tire la poignée de verges de sa robe de chambre.)

L'instrument de mon déshonneur !

Pendant deux minutes... deux mortelles minutes, j'ai gémi sous cette bonbonnière dans la position misérable d'un œuf à la neige !.. v'li ! v'lan ! zin ! zin !.. une grêle de coup ! un cataclysme d'humiliations ! sur le dos, sur les épaules !.. Si je m'étais retourné, elle me soufflerait ! Oh ! que c'est lâche ! mon Dieu ! que c'est lâche !..

BAPTISTE, entrant par le fond et se dirigeant vers la porte de la chambre de Champignel ; il porte une compresse dans une assiette.

Monsieur ?..

CHAMPIGNEL, se retournant.

Que veux-tu ?

BAPTISTE, se retournant.

Ah ! Monsieur levé ! quelle imprudence !

CHAMPIGNEL.

Qui t'a appelé, drôle ?

BAPTISTE.

Monsieur, ce sont ces dames qui vous portent intérêt, qui vous envoient cette compresse.

CHAMPIGNEL, furieux.

Ah ! coquin !.. ah ! butor !.. attends ! attends !..

(Il lui donne des coups de pied.)

BAPTISTE.

Ah ! Monsieur qui se tient sur une jambe !.. Il paraît que ça va mieux ?

CHAMPIGNEL, le frappant toujours.

Ah ! tu me fais des compresses, toi !.. tiens ! tiens !..

BAPTISTE.

Monsieur ! vous allez vous fouler l'autre !

(Il s'échappe par le fond.)

SCENE XII.

CHAMPIGNEL ; puis, AGÉNOR.

CHAMPIGNEL, d'abord seul, et redescendant la scène.

Ça me soulage !.. J'ai cédé à ce drôle une partie de mon avanie... Ah ! ces dames me font faire des topiques !.. Elles sont toutes dans la confidence, c'est clair ! Je ne pourrai plus me montrer sans prêter à rire.

AGÉNOR, entrant par la gauche.

Comment ! levé !.. quelle imprudence !*

CHAMPIGNEL, avec humeur.

Allons, trêve à cette plaisanterie !.. Vous a-t-on donné le mot ?

AGÉNOR.

Le mot ?.. quel mot ?.. le mot ?..

CHAMPIGNEL, à part.

Il ne sait rien... Il a l'air trop bête pour n'être pas de bonne foi.

AGÉNOR, avec expansion.

Ah ! mon ami, vous me voyez désolé, je vous croyais encore couché, j'allais vous consulter... Figurez-vous que je pensais avoir fait une conquête, et je cours partout sans pouvoir la rejoindre... Pourtant, il m'en faut une... j'en ai soif !

CHAMPIGNEL, lui sautant au cou en jetant un cri,

Ah ! mon ami !..

AGÉNOR.

Vous m'étranglez !

* Agénor, Champignel.

CHAMPIGNEL.

Je puis vous désaltérer. (A part, en marchant à grands pas.) Je reviens à la vie, plus grand que jamais, je me sauve et je me venge !

AGÉNOR, le regardant avec étonnement.

Comme vous gambadez !.. Et votre entorse?

CHAMPIGNEL, avec une joie folle.

Pas plus d'entorse que de... torticolis... Je suis ingambe comme un lévrier... eh ! eh ! (Il agite ses jambes.) C'était un conte... une ruse...

AGÉNOR.

Bah !

CHAMPIGNEL.

Un billet anonyme m'avait donné un rendez-vous galant... chez moi.

AGÉNOR.

Un rendez-vous?

CHAMPIGNEL, avec mystère.

Chut !

AGÉNOR.

Et... on y est venu?

CHAMPIGNEL.

Et... on y est venu.

AGÉNOR.

On y est venu !

CHAMPIGNEL.

Silence !

AGÉNOR.

Après mon départ, alors ?

CHAMPIGNEL.

Après votre départ.

AGÉNOR.

Dans l'obscurité ?

CHAMPIGNEL.

L'amour n'a-t-il pas son flambeau? (A part.) S'il n'avait eu que cela, encore !

AGÉNOR.

Ah ! que vous êtes heureux !

CHAMPIGNEL, d'un ton protecteur.

Écoutez, Agénor, vous êtes un bon garçon. je vous veux du bien; vous désirez une conquête, j'ai votre affaire.

AGÉNOR.

Comment ça?

CHAMPIGNEL.

AIR : Sur une table quand on porte...

Puisqu'il vous faut une bonne fortune...

AGÉNOR.

Il me la faut, dussé-je l'acheter !

CHAMPIGNEL.

Eh ! bien ! moi, je vous en cède une.

AGÉNOR.

Ciel ! se peut-il ?

CHAMPIGNEL.

N'allez pas résister !
J'ai le moyen de vous commanditer.

AGÉNOR, transporté.

O Dieu !.. comptez sur ma reconnaissance !

CHAMPIGNEL.

C'est un devoir que mon cœur accomplit,
Vous débutez, vous êtes sans crédit ;
Le richard peut faire une avance
Au jeune homme qui s'établit.

AGÉNOR.

Et quelle intrigue me cédez-vous?

CHAMPIGNEL.

Ma dernière.

AGÉNOR.

Votre dernière ?

CHAMPIGNEL.

Ne criez pas, sapristi ! vous allez tout gâter !

AGÉNOR.

C'est juste ! quelle est donc cette dame?

CHAMPIGNEL.

Je n'en sais rien... grâce à l'ingénieuse attention que vous avez eue de me plonger dans les ténèbres !... Mais voici !.. Comprenez bien !

AGÉNOR, avec beaucoup d'intérêt.

Je vous écoute.

CHAMPIGNEL.

Vous avez trouvé le billet anonyme, vous avez surpris mon rendez-vous.

AGÉNOR, avec joie.

Et j'y suis allé à votre place !

CHAMPIGNEL.

De cette façon, votre char est lancé.

AGÉNOR.

Et il n'y a plus qu'à le laisser rouler ; fouette cocher !

CHAMPIGNEL.

Fouette cocher, comme vous dites! (A part.) Le mot est de circonstance.

AGÉNOR.

Mais comment découvrir la victime de mon abominable rouerie ?

CHAMPIGNEL, tirant de sa poche un bouquet de marguerites.

Au moyen de ce bouquet de marguerites qu'elle a laissé tomber dans la bagarre... Elle seule dans le bal, n'aura pas de bouquet.

AGÉNOR, prenant le bouquet.

Je comprends... Ah ! délicieux !

CHAMPIGNEL, avec importance.

Mais, pas de faiblesse ! oh ! sacrebleu ! n'allez pas gâter la position... soyez sans pitié... dites-lui avec énergie : Vous avez cru trouver M. Champignel? Eh ! bien ! c'était moi !

AGÉNOR, avec force.

C'était moi !

CHAMPIGNEL.

Elle baissera les yeux, elle vous répondra patati, patata, brelique, breloque ; vous répondrez toujours : C'était moi !

AGÉNOR, de même.

C'était moi !

CHAMPIGNEL.

Et vous comprenez que sa position...

AGÉNOR, avec joie.

Etant fausse...

CHAMPIGNEL.

Comme un jeton, vous êtes naturellement couronné...

AGÉNOR.

De laurier...

CHAMPIGNEL.

Et de myrte.

AGÉNOR.

Soyez tranquille ! je serai inexorable... je serai...

CHAMPIGNEL.

C'est ça !

AGÉNOR, avec bonheur.

Ah! Dieu ! j'ai donc une conquête, enfin !.. ah ! ma cousine, vous ne voulez aimer qu'un mauvais sujet, un faiseur de tours ! me voilà !

CHAMPIGNEL, raillant à part.

Il va très bien !

SCENE XIII.

AGÉNOR, CHAMPIGNEL, Mme DUTERTRE, LAURE.

(Les dames paraissent mystérieusement au fond et se disposent à écouter.)

CHAMPIGNEL, apercevant les dames, à part.

Ah! ah ! on m'épie ! (A Agénor, sans transition et d'un ton irrité.) C'est abominable, Monsieur!.. vous, que je regardais comme un ami !

AGÉNOR, très surpris.

Quoi donc ?

CHAMPIGNEL, bas, et très vite.

Entrez dans la situation ! (Haut.) Votre conduite est indigne d'un galant homme ! (Bas.) Mais, fâchez-vous donc ! vous avez l'air d'être empaillé !

AGÉNOR, sans comprendre.

Monsieur !.. (A part.) Du diable si j'y suis !

CHAMPIGNEL.

Vous introduire chez moi !.. éteindre les lumières !.. (Bas.) Je vous sers !

(Il lui prend le bras.)

AGÉNOR, étonné.

Vous ne serrez ?..

CHAMPIGNEL, bas.

On nous guette !

AGÉNOR, comprenant.

Ah ! bon ! (Haut.) Où voulez-vous en venir, Monsieur ?

CHAMPIGNEL.

Abuser une femme qui croyait s'adresser à moi !

LES DAMES.

Que dit-il ?

AGÉNOR.

Après, Monsieur ?

CHAMPIGNEL.

Cela ne se passera pas comme ça ! et si je ne me retenais !..

AGÉNOR.

Mais ne vous retenez pas, Monsieur !

Mme DUTERTRE et LAURE, s'approchant.

Arrêtez !

AGÉNOR, passant près d'elles.

Ah ! Mesdames, rassurez-vous, ce n'est rien !.* (A part.) Elles ont chacune leur bouquet... Elle n'est pas là.

CHAMPIGNEL.

Monsieur !

AGÉNOR.

Laissez-moi !

* Champignel, Agénor, Mme Dutertre, Laure.

CHAMPIGNEL.

Nous nous reverrons, Monsieur !

AGÉNOR, en sortant par le fond.

Quand il vous plaira, Monsieur !

SCÈNE XIV.

CHAMPIGNEL, Mme DUTERTRE, LAURE.

Mme DUTERTRE, vivement.

Quoi ! ce que nous venons d'entendre est-il possible ?

CHAMPIGNEL.

Vous m'en voyez confus et indigné ! Me voilà perdu de réputation, moi ! joué, dupé par ce bachelier... ès-pâte de guimauve !

Mme DUTERTRE.

C'est donc Agénor qui a été pris au piége ?

CHAMPIGNEL, jouant l'étonnement.

Au piége !.. il y avait un piége ? C'est là mon bonheur habituel, il y avait un piége, et j'y échappe tout naturellement.

LAURE, bas, à Mme Dutertre, en riant.

Il appelle cela y échapper !

Mme DUTERTRE, de même.

Et c'est lui, le mari...

LAURE, de même.

Qui s'applaudit...

Mme DUTERTRE, de même.

D'avoir été remplacé !

(Elles rient.)

CHAMPIGNEL, riant aussi.

Ah ! ah ! ah ! parfait !.. et c'est ce déplorable Agénor qui, en voulant me jouer un tour... Ah ! c'est très bien fait, ça ! Voilà qui est très bien fait, par exemple !

Mme DUTERTRE et LAURE.

Ah ! ah ! ah ! vous trouvez ?

LAURE, bas, à Mme Dutertre.

Cette pauvre Amélie ! compromise avec un étranger... c'est mal de rire.

CHAMPIGNEL, à part.

Elles donnent dedans parfaitement... (Haut.) J'y suis !.. je parie que c'est la dame noire qui est l'héroïne de cette mystification !

LAURE.

Justement !

CHAMPIGNEL.

Mais je me suis vengé... car j'ai fait la leçon à l'apothicaire... Ah !.. il est allé la trouver... (Mouvement de surprise des dames.) Ah !.. je voudrais voir la figure étonnante qu'elle doit faire à son vainqueur, un des hommes les plus bêtes de l'Europe !.. Mais cette anecdote fera le bonheur de mes vieux jours !.. Je voudrais monter sur les toits pour la publier !.. Dieu ! si j'avais une trompette !..

(Il marche avec joie et à grands pas.)

Mme DUTERTRE, cherchant à le retenir.

Calmez-vous !

CHAMPIGNEL.

Un simple cornet...

LAURE, de même.

Vous ne savez pas...

CHAMPIGNEL.

A piston! je jouerais le duo des *Puritains*! (Il chante à pleine voix) tra la la la la la la la!.. et si elle a un mari...

LES DEUX DAMES, en riant.

Elle en a un.

CHAMPIGNEL, avec une joie folle.

Elle en a un?.. Tra la la la la la!.. Tout m'arrive à la fois!.. Il a des droits à l'Académie, celui-là!.. De grace, dites-moi quelle est cette dame... que je le sache, que je me repaisse de son nom...

LAURE.

C'est que nous ne savons que son nom de demoiselle.

CHAMPIGNEL.

Allez toujours.

Mme DUTERTRE.

Elle s'appelle...

LAURE.

Amélie Grandin.

CHAMPIGNEL, avec éclat.

Ma femme!..

(Ses jambes fléchissent; les deux dames l'empêchent de tomber.)

Mme DUTERTRE.

Qui a quitté les Antilles pour venir surveiller son mari, occupé à jouer ici le rôle d'un garçon.

CHAMPIGNEL, d'une voix éteinte et fermant les yeux.

Grand Dieu!.. je me dissous!.. mes jambes se détachent de moi... Non!.. elles tiennent encore... c'était un effet nerveux.

LAURE.

Vous regrettez votre indiscrétion, maintenant qu'elle compromet votre femme?

CHAMPIGNEL, toujours les yeux fermés.

J'aurais besoin d'une boisson un peu généreuse!

Mme DUTERTRE.

Mais, aussi, comment vous êtes-vous laissé prendre ce rendez-vous?

CHAMPIGNEL, toujours à lui-même.

Soit du rum, soit du kirch... (Comme se réveillant.) Quoi? mon rendez-vous?.. quoi? mon rendez-vous?.. on ne me l'a pas pris... Ah! mais non... j'y pense... on ne me l'a pas pris... j'y suis allé! j'y étais! j'y fus! (En face du public.) Monsieur!

LES DEUX DAMES.

Comment?

CHAMPIGNEL.

Tout à l'heure c'était bien, parce que... c'était bien! Mais dès qu'il s'agit de ma femme... de ma femme, à moi, que j'ai décorée de mon nom... minute, ici! je rétablis la vérité sur ses pieds... (Criant.) C'est moi, c'est moi qui ai été insulté par une épouse chérie!..

LAURE.

Ah! vous avez beau dire...

Mme DUTERTRE.

Vous ne nous ferez pas accroire...

CHAMPIGNEL.

Comment, vous ne nous ferez pas accroire... mais je prétends au contraire... Je crierai!.. La voix d'un mari endommagé a de l'écho en France!.. Je ne veux pas que ce chenapan d'apothicaire aille dans le monde chanter le duo des *Puritains* sur mon compte! Je publierai les documens de cette scène... (Rires dss dames. — Il crie.) avec Atlas!.. agénor y est resté complètement étranger!..

Mme DUTERTRE.

Mais il est en ce moment auprès d'Amélie.

CHAMPIGNEL.

Ah! c'est vrai!.. Ah! le drôle!.. Et moi qui lui ai dicté sa conduite!.. Avec son intelligence de serinette!.. Je l'ai remonté, il jouera l'air! Courons!.. Pourvu que j'arrive sur la ritournelle!..

(Il court vers le fond.)

SCÈNE XV.

Mme DUTERTRE, CHAMPIGNEL, MARIA, LAURE; puis, BAPTISTE.

MARIA, arrêtant Champignel par le bras.

Ah! M. Champignel!..

CHAMPIGNEL, cherchant à se dégager.

Laissez-moi!.. On m'attend!.. j'espère!

MARIA, le retenant.

Agénor et Amélie...

CHAMPIGNEL, vivement.

Où sont-ils? que je les cerne!

MARIA.

Je les ai rencontrés dans une allée.

CHAMPIGNEL.

Quoi? dans une allée!*

MARIA.

Agénor lui montrait un bouquet de marguerites, et lui parlait d'amour!..

CHAMPIGNEL.

D'amour!.. Ah! ça me porte à la peau!.. Et elle?

MARIA.

Elle était rouge et baissait les yeux...

CHAMPIGNEL, à part.

Ciel! c'est mauvais signe!.. (Haut.) Et puis?

MARIA.

A ma vue, ils se sont enfuis!

CHAMPIGNEL, à Maria, avec reproche.

C'est votre faute aussi; vous aviez bien besoin d'exiger qu'il fît des conquêtes!..

(Il remonte la scène.)

MARIA, en mettant la main sur son cœur.

J'ignorais que ça me ferait ce mal-là.

CHAMPIGNEL.

Et à moi, donc? (A Baptiste qu'il rencontre au fond.) La dame au voile noir... l'as-tu vue?

BAPTISTE.

Oui, Monsieur.

CHAMPIGNEL.

Où est-elle?

BAPTISTE.

Elle est partie pour Paris.

TOUS.

Partie!

* Champignel, Maria, Mme Dutertre, Laure.

CHAMPIGNEL.

Seule ?

BAPTISTE.

Tout ce que je sais, c'est que M. Agénor lui donnait la main pour monter en voiture.

CAAMPIGNEL.

Grand Dieu !.. mon cheval! vite ! mon cheval !..

BAPTISTE, fausse sortie.

Oui, Monsieur.

CHAMPIGNEL, vivement.

Non, pas mon cheval ! un tilbury, un char-à-bancs !

BAPTISTE, fausse sortie.

Oui, Monsieur.

CHAMPIGNEL, vivement.

Non, pas un char-à-bancs ! un brancart ! une civière ! (Baptiste sort.) Ah ! mon Dieu ! (Il se laisse tomber sur un fauteuil à gauche et se relève aussitôt en jetant un cri.) Oh !.. mon malheur est complet, je ne peux pas m'asseoir, et ma femme est partie !.. deux affections aiguës !

MARIA, désolée.

Partie avec Agénor !

SCÈNE XVI.

CHAMPIGNEL, AGÉNOR, MARIA, Mme DUTERTRE, LAURE; puis, BAPTISTE.

AGÉNOR, qui a entendu les derniers mots.

Partie seule, ma cousine.

MARIA.

Seule ?

CHAMPIGNEL et LES DAMES.

Seule ?

CHAMPIGNEL.

Vous l'avez laissée aller sans condition ?

AGÉNOR.

Sans conditions. Je n'aime que Maria.

(Maria lui tend la main.)

CHAMPIGNEL, très joyeux.

Je renais de mes cendres comme l'oiseau de la compagnie du Phénix !.. Ah ! vertueux jeune homme !.. vous êtes digne de l'amour de votre cousine, épousez-la, et... (Plus bas.) ne vous absentez jamais !

AGÉNOR.

Pourquoi ?

CHAMPIGNEL, avec entraînement.

Venez sur mon cœur !.. (A part, en le tenant embrassé.) Quel niais !.. Si j'eusse été à sa place, j'étais flambé, cependant !

BAPTISTE, rentrant.

Monsieur, le cabriolet est prêt.

CHAMPIGNEL, remontant.

Le cabriolet... déjà !

Mme DUTERTRE.

Comment déjà ?.. quand il y a deux ans que vous n'avez vu Amélie ?

CHAMPIGNEL, redescendant. *

C'est bien pour ça... Comment me présenter, après m'être trouvé dans une position si peu légale ? vis-à-vis d'elle ?.. quand je dis vis-à-vis... enfin ! et qui sait ce qu'elle me réserve... mon avenir est très chargé !

Mme DUTERTRE.

Oh ! elle sera indulgente, puisqu'elle a trouvé le moyen de vous corriger.

CHAMPIONEL, d'un air de dédain.

Oui, mais c'est si vieux... on ne s'en sert plus... (Prenant le bouquet de verges.) Quant à cet objet, j'en ferai hommage au musée d'artillerie, pour qu'on le classe avec les fusils à mèche, les arquebuses et les casse-tête, comme une arme périmée... et appartenant à l'histoire.

(Au public.)

Air des Frères de lait.

Si, pour punir ma coupable conduite,
On m'a frappé d'un cruel châtiment,
Qu'au moins, Messieurs, l'exemple vous profite,
Non pas chez vous, grands dieux, assurément,
Mais, en ces lieux, ici, dans ce moment.
Si nos auteurs n'ont pas doté leur pièce
De tout l'esprit qu'on pouvait exiger,
Allons, Messieurs, ferme, point de faiblesse,
Claquez-la, pour la corriger.

TOUS.

Allons, Messieurs, ferme, point de faiblesse,
Claquez-la, pour la corriger.

* Agénor, Maria, Champignel, Mme Dutertre, Laure.

FIN.

Imp. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

ADRIEN

OU

MA BONNE ÉTOILE,

Comédie-Vaudeville en un Acte,

PAR M. LAURENCIN,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 3 février 1844.

PERSONNAGES :

ADRIEN THIERRY, ouvrier graveur.....	MM.	Laferrière.
GILBERT, fabricant.....		Amant.
HECTOR, commis marchand.....		Adolphe.
LOUISE DUVAL.....	Mmes.	Doche.
JUDITH, ouvrière.....		Juliette.
MADAME SARRAZIN, ouvrière.....		Guilmin.

La scène se passe à Paris, chez Adrien.

Le théâtre représente une chambre d'artiste graveur. — Çà et là des planches de cuivre, des dessins, burins, puis des fleurets, des gants d'assaut, des pipes de toutes dimensions. — Au fond, à droite, un paravent ouvert en demi-cercle; du même côté un fauteuil. — A gauche une table, chaises. — Porte d'entrée au fond. — A gauche de la porte une commode. — A gauche latéralement une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, JUDITH, MADAME SARRAZIN.

HECTOR (*à Judith en lui remettant un carton rempli de foulards.*)

Veuillez voir si le compte y est, belle Judith...

JUDITH.

Et vous voudriez que tout çà fut ourlé...

HECTOR.

Pour demain soir.

JUDITH.

Nous allons nous y mettre ma marraine et moi, n'est-ce pas?

MADAME SARRAZIN.

Certainement, sitôt que j'aurai fini de ranger ici... Je profite de ce que M. Adrien est sorti pour mettre un peu d'ordre chez lui.

JUDITH.

Entre voisins, quand on demeure sur le même palier, il faut bien se rendre quelques services.

HECTOR.

C'est juste...

MADAME SARRAZIN.

Et si nous n'étions pas là, Dieu sait!... (*Ramassant des outils et des planches de cuivre.*) Tenez, jusqu'à des *ustensibles* de travail... ses burins et ses petites planchettes de cuivre à graver qu'il laisse vaguer par terre.

HECTOR (*à Judith.*)

Vous verra-t-on ce soir au bal de Bosizio, charmante Judith?

JUDITH.

Çà ne serait pas dans les impossibles... (*Descendant le fond.*) Écoutez... M. Adrien, je crois!...

HECTOR (*vivement avec crainte.*)

Adrien... (*A part.*) Diable... s'il me trouve avec sa future...

MADAME SARRAZIN.

Eh bien! vous partez?...

HECTOR.

Oui.. il est temps que je retourne au magasin:..

JUDITH (*qui a été regarder au fond.*)

Je me trompais... ce n'est pas lui.

HECTOR.

Tant mieux... il est si susceptible, si emporté .. (*A madame Sarrazin.*) Croiriez-vous que l'autre soir il m'a presque cherché querelle parce que j'avais invité Mademoiselle pour une walse.

MADAME SARRAZIN.

Voyez-vous çà, déjà... (*A Judith.*) Qu'est-ce qu'il fera donc quand tu seras sa femme?...

HECTOR.

Après çà... je ne le crains pas... (*Judith secouebruyamment un foulard qu'elle tient. Hector se retourne effrayé.*) Hein!... ah!... c'est vous... Mais il vaut mieux éviter, dans l'intérêt de votre tranquillité... je préfère me retirer avant son retour, et puis j'attends des lettres de Bayeux... de ma famille... (*A part et allant prendre son chapeau*) peut-être saurai-je le jour précis de l'arrivée de Louise, mon ancienne passion... (*Avec fatuité.*) Je ne serais pas fâché de revoir cette petite provinciale... une éducation à commencer... (*Regardant Judith.*) et une à cultiver... Çà m'irait...

JUDITH (*qui comptait.*)

Cela fait douze foulards et six cravates longues.

HECTOR.

Précisément... je compte sur votre exactitude habituelle, charmante... (*Il va lui prendre la main et s'arrête en regardant au fond.*) et j'ai bien l'honneur de vous saluer ainsi que votre aimable tante...

MADAME SARRAZIN (*saluant.*)

Monsieur... (*Haut.*) Il est très bien ce jeune homme.

HECTOR.

AIR : *d'Actéon.*

Adieu, le temps me presse,
Mais j'emporte l'espoir,
Qu'au bal avec ivresse
Je pourrai vous revoir.
Vos jolis doigts sur cet ouvrage,
Ce matin peuvent s'exercer,
Car ce ne sont pas eux, je gage,
Qui ce soir doivent se lasser.

ENSEMBLE.

Madame Sarrazin, Judith,
Puisque le temps vous presse,
Adieu, mais au revoir;
Car jamais } la faiblesse
Elle aura }
D'aller au bal ce soir.

HECTOR.

Adieu, etc.

(*Hector s'en va.*)

SCÈNE II.

MADAME SARRAZIN, JUDITH.

MADAME SARRAZIN.

Très bien, très bien... des manières tout à fait bon genre.

JUDITH.

N'est-ce pas?... Ah! dam... M. Hector a reçu une éducation ficelée à Bayeux... Et s'il est commis dans un magasin de nouveautés à Paris, c'est seulement parce que ses parents veulent qu'il apprenne le commerce.

MADAME SARRAZIN.

Et *eusses*, ses parents, où demeure...-ils?...

JUDITH.

Près de Bayeux en Basse-Normandie.

MADAME SARRAZIN.

Et qu'est ce qu'ils font?

JUDITH.

Des élèves.

MADAME SARRAZIN.

Dans un pensionnat?

JUDITH.

Eh non... des élèves de chevaux pour remonter la cavalerie .. Il paraît qu'ils jouissent de pas mal d'herbages très appétissants... pour ceux qui aiment çà, s'entend...

MADAME SARRAZIN.

Alors, mon enfant, il faut ménager cette connaissance-là... Qui sait?... si M. Adrien ne se décidait pas, ou si sa vieille tante de Bretagne à héritage, dont il attend toujours la réponse, à ce qu'il dit, refusait son consentement à votre mariage... Tu serais libre d'écouter M. Hector; un mari qui a des tas de pâturages au soleil en Normandie... Diantre!... avec çà qu'au lieu de donner son bien à manger à des quadrupèdes, on s'arrange pour s'en régaler soi-même ici...

JUDITH.

C'est vrai... mais je préfère M. Adrien...

MADAME SARRAZIN.

Çà... je conviens qu'il est plus gentil que l'autre...

JUDITH.

Et aimable et bon enfant!...

MADAME SARRAZIN.

Hum!... pas toujours...

JUDITH.

Et puis, nous avons si bien les mêmes goûts... (*Elle danse.*)

MADAME SARRAZIN.

Oh çà... oui... dès qu'il s'agit de laisser la besogne pour... (*Elle danse.*) çà te va et à moi aussi, pas l'embarras; mais, vois-tu, ma fille... il est temps de songer au solide... je me fais caduque... et je crains de te laisser...

JUDITH.

Ne vous inquiétez donc pas... (*Voyant madame Sarrazin remonter au fond.*) Quoi?...

MADAME SARRAZIN.

C'est lui...

JUDITH (*courant au fond.*)

Adrien?.. Ah! mon Dieu oui!... lui-même; il parle au locataire du second... et cette vieille jacasse lui dit que M. Hector est ici!..

MADAME SARRAZIN (*effrayée.*)

Ah! bien.... nous allons rire, comme il dit toujours.... Si tu veux me croire, tu vas décamper... (*Lui donnant le petit carton.*) Prends ton ouvrage... et sauve-toi.

JUDITH.

Au fait, oui.... vous avez raison..... il vaut mieux éviter le premier moment.

MADAME SARRAZIN (*a suivant.*)

Va, ma fille.... (*Judith sort vivement.*)

SCÈNE III.

MADAME SARRAZIN, PUIS ADRIEN.

MADAME SARRAZIN.

Oh!.. il escalade l'escalier quatre à cinq.... (*Elle ferme la porte*) Judith a très bien fait de s'évaporer... Le voici..... Ayons l'air de ne pas avoir l'air. ... (*Elle prend son balai et feint de balayer. La porte s'ouvre brusquement*).

ADRIEN.

(*Il s'arrête un peu sur le seuil, regarde dans la chambre et entre vivement en cherchant autour de lui.*) Où est-il?... où est-elle? où sont-ils?..

MADAME SARRAZIN.

Qui çà?

ADRIEN.

Judith et Holoph.... (*se reprenant.*) Non.... Hector et Judith?...

MADAME SARRAZIN (*avec dignité.*)

Me les *donnâmes*-vous à garder?

ADRIEN (*avec impatience.*)

Eh!.. ils sont dans la maison... je sais tout... on les a vus ici!...

MADAME SARRAZIN.

Eh bien! quand çà serait... après?...

ADRIEN.

Après! ... (*Lui saisissant le bras au moment où elle puise du tabac dans un cornet de papier.*) Après!...

MADAME SARRAZIN (*se dégageant.*)

Mais laissez donc!...

ADRIEN (*l'arrêtant de nouveau.*)

Madame Sarrazin!

MADAME SARRAZIN.

Eh bien!..... Ah! ciel de Dieu!... quels yeux!...

ADRIEN.

Savez-vous ce que c'est qu'une affaire d'honneur?

MADAME SARRAZIN (*se redressant.*)

Monsieur..... en fait d'honneur.... je me flatte.... (*Cherchant à dégager son bras*) Mais laissez donc, vous me pincez...

ADRIEN.

Eh bien!.. vous jouirez de ce curieux spectacle... avant trois minutes... (*Riant de colère.*) Ah! ah!.. nous allons rire! (*Il va prendre des fleurets qu'il cherche à démoucheter en chantant*:)

Guerre aux tyrans,
Jamais, jamais en France!...

MADAME SARRAZIN.

Qu'est-ce qu'il fait donc?

ADRIEN (*s'arrêtant.*

Mais... un instant... ils pourraient m'échapper... Allons d'abord...

MADAME SARRAZIN.

Où çà?

ADRIEN.

Chez vous... je veux voir...

MADAME SABRAZIN (*le retenant.*)

M. Hector?.. pas la peine.., il était seulement venu apporter de l'ouvrage.

ADRIEN.

C'est ce que nous saurons...

(*Il veut passer.*)

MADAME SARRAZIN (*même jeu.*)

Je vous jure que Judith est seule...

ADRIEN.

Nous allons voir çà...

MADAME SARRAZIN (*l'arrêtant.*)

Mais elle s'habille...

ADRIEN.

Nous allons voir çà...

MADAME SARRAZIN (*lui barrant le passage.*)

Par exemple!... Dutout...

ADRIEN.

Tirez-vous de là... (*Il lui pousse une botte avec son fleuret.*)

MADAME SARRAZIN (*se défendant avec son balai.*)

Non pas!

ADRIEN.

Je vous dis que je verrai..,

MADAME SARRAZIN.

Vous ne verrez rien... (*Elle lui donne un coup de balai sur la main. Adrien laisse tomber le fleuret.*)

ADRIEN.

Ah! Sap..... (*Se secouant la main.*) Que le diable vous emporte!

MADAME SARRAZIN.

Ah! dam... fallait pas m'escrimer.... (*Elle ferme la porte.*)

ADRIEN.

Mais je le retrouverai, le lâche!.. et je le..... (*Il renverse les chaises.*)

MADAME SARRAZIN.

Là... faites donc des ménages... (*Elle va pour relever les chaises.*)

ADRIEN.

Laissez çà... ne touchez pas à ce mobilier.... c'est le mien....

MADAME SARRAZIN.

Mais...

ADRIEN.

Mais... Si vous y touchez, je le jette par la fenêtre!...

MADAME SARRAZIN (*fermant la fenêtre.*)

C'est qu'il le ferait comme il le dit...

ADRIEN (*voyant la porte s'ouvrir, s'élance au fond en brandissant une chaise.*)

Ah! enfin!..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GILBERT.

GILBERT (*effrayé.*)

Hein?.. quoi?... (*Il se sauve derrière madame Sarrazin.*)

ADRIEN (*s'arrêtant.*)

Ah !.. pardon.... c'est vous, monsieur Gilbert?..

GILBERT.

Qu'est-ce qui lui prend donc, à cet énergumène-là?.... (*Lui prenant la chaise*) Donne-moi çà...(*Il s'assied dessus.*) Quand on a monté tes cinq étages...

ADRIEN.

Je voudrais qu'il y en eût quinze... qu'il y en eût dix-sept...

GILBERT.

Merci, parce que...

ADRIEN.

Pour le faire sauter de plus haut!

GILBERT.

Qui çà!

ADRIEN.

Personne.

GILBERT.

Eh! au diable... Mais, voyons... voudrais-tu me dire. au moins, pourquoi je ne t'ai pas vu à la fabrique depuis cinq jours?

ADRIEN (*à part.*)

Aie ! (*haut.*) Pourquoi?

GILBERT.

Oui... tu sais bien que j'attends mes dernières planches pour les palmes japonaises...

ADRIEN.

Oui... oui... vous les aurez... Je suis très avancé.:: J'aurais fini sans des affaires... des fonds que j'avais à placer.

GILBERT.

Des fonds?..

ADRIEN.

Certainement, des fonds de cachemires, des rosaces...

GILBERT.

Ah ! bien...

ADRIEN.

Et puis Médéric, mon cousin, qui partait pour l'Afrique... dans les spahis et qui m'avait prié de lui faire la conduite jusqu'à Fontainebleau...

GILBERT.

A Fontainebleau... c'est sans doute pour cela que je t'ai rencontré avant hier sur le boulevart, avec une grande brune?..

MADAME SARRAZIN.

Comment?

ADRIEN (*à madame Sarrazin.*)

Paix donc !.. C'était Judith.

GILBERT.

Encore quelque maîtresse, sans doute... Il en a toujours trente-six à la fois...

MADAME SARRAZIN.

Par exemple !

ADRIEN.

Mais non...ne croyez donc pas... il exagère... Trente-six... çà ferait trois par mois..

GILBERT.

Ta, ta, ta !.. Nieras-tu qu'un jour... j'en aie déniché deux dans ton ancien logement?.....

ADRIEN (*à madame Sarrazin.*)

Eh! non... des voisines...qui voulaient se faire graver en taille douce.

MADAME SARRAZIN.

Ah ! ciel de Dieu... il en fait donc des zharems... Vous êtes donc un Turc?

ADRIEN.

Mais non... ne voyez-vous pas qu'on plaisante...

GILBERT (*se levant.*)

Plaisanter !.. moi... quand je viens ici...

ADRIEN (*vivement.*)

Pour causer d'affaires? très bien... (*A madame Sarrazin.*) Vous entendez?.. laissez-nous un peu...

MADAME SARRAZIN (*comptant sur ses doigts.*)

Trente-six et deux... trente-huit...

ADRIEN.

Ne croyez donc pas çà...

MADAME SARRAZIN.

Alors Judith... serait le n° 39...

ADRIEN (*bas.*)

Paix... taisez-vous donc... devant lui... C'est M. Gilbert, mon patron .. un homme très moral...

MADAME SARRAZIN.

Suffit... mais avec tout çà... ma filleule s'expose...

ADRIEN.

Mais allez donc... (*Il la pousse dehors.*) Laissez-nous... (*A part regardant Gilbert.*) S'il savait que j'ai à peine commencé...

SCÈNE V.

ADRIEN, GILBERT.

GILBERT (*se croisant les bras et le regardant.*)

Adrien... approchez un peu... et regardez-moi en face.

ADRIEN.

Voilà... un spectacle agréable... et gratis.

GILBERT.

Eh! monsieur... je parle sérieusement...

ADRIEN (*à part.*)

Alors, nous allons rire...

GILBERT.

Voyons, Adrien, sois raisonnable... n'abuse pas de mon amitié... Je me soucie fort peu de ce que font les autres jeunes gens qui travaillent pour ma maison...

AIR : *Contentons-nous.*

Mais toi, le fils d'un brave militaire,
Qui t'fit donner de l'éducation?
Afin qu'aussi tu suives ta carrière
Avec honneur, avec distinction.
Allons, voyons, un peu de cœur à l'ouvrage,
Ainsi qu'ton père un jour tu brilleras.
On se distingue en montrant du courage
Dans le travail tout comm' dans les combats.

Et tu le peux... tu as du talent... car tu n'es pas un ouvrier, un copiste toi, tu as du goût, de l'imagination.,.

ADRIEN (*se couvrant la figure avec le chapeau de Gilbert.*)

Ah ! assez... vous me confusionnez...

GILBERT (*lui arrachant son chapeau.*)

Donne donc !.. Si tu voulais te ranger...

ADRIEN.

Je me range tous les jours... des voitures...

GILBERT (*avec colère.*)

Hein... si on peut parler raison deux minutes avec ce drôle là !.. Un fou qui pourrait être à la tête de mes ateliers avant deux ans..... et plus tard, me remplacer..... faire fortune...

ADRIEN.

Faire fortune... çà me va...

GILBERT.

Alors, travaille, applique-toi...

ADRIEN.

Convenu... vous verrez... laissez seulement passer le carnaval...

GILBERT.

Le carnaval ? mais il dure toute l'année avec toi...

ADRIEN (*riant.*)

Ah ! ah !..

GILBERT (*se fâchant.*)

Ah! finissons... veux-tu, oui ou non, terminer tout de suite les dessins que j'attends ?

ADRIEN.

Tout de suite ?

GILBERT.

Pour demain matin, au plus tard.

ADRIEN, (*à lui-même*).

Demain... et j'ai promis aux amis d'aller au bal cette nuit.

GILBERT.

Eh bien ?

ADRIEN.

Eh ! bien... impossible !... (*Mouvement de Gilbert*). Mais, à compter du mercredi des cendres...

GILBERT.

Ah !... oui dà... c'est ainsi que tu reçois mes avis.

ADRIEN.

Ecoutez..

GILBERT.

Je n'écoute rien... rends-moi mes planches je les veux... à l'instant...

ADRIEN.

Eh ! c'est bon... on va vous les rendre... ne criez pas tant.. ne vous ébouriffez pas. (*Il cherche les planches.*)

GILBERT.

Je crierai si çà me plait... je m'ébourifferai si je veux... eh bien où sont-elles ?

ADRIEN, (*qui bouleverse tout.*)

Donnez donc le temps... vous voyez bien qu'on les cherche... (*Il cherche partout sous les meubles.*)

GILBERT.

Bien... en voilà de l'ordre... cherche va... je parierais qu'elles ne sont plus ici et qu'il les aura...

ADRIEN.

Mangées, peut-être ?

GILBERT,

Pourquoi pas ? un mauvais sujet comme toi est capable de tout.

ADRIEN.

Même de manger des planches?.. (*Il prend un balai et cherche avec sous la commode. Les montrant.*) Tenez les voici...

GILBERT, (*poussant un cri*).

Ah ! commencées tout au plus... depuis huit jours!.. ah ! il me prend envie de les lui lancer à la tête, et de lui jeter ma malédiction ... par dessus.

ADRIEN, (*qui s'est baissé.*)

Si çà vous égal... j'aime mieux çà. (*Il fait le geste de maudire.*) C'est moins malsain...

GILBERT.

Tais-toi... païen... athée... huguenot...

ADRIEN, (*qui a pris une feuille de papier.*

Donnez, que je vous les enveloppe..

GILBERT.

Inutile... ne m'approche pas... retire-toi !...

ADRIEN.

Où çà ? dans mes terres ?.. (*Chantant.*) Là retiré dans mon château... Je goûte des jours sans nua... ages.

GILBERT, (*l'imitant.*)

A.. a.. vaurien !.. c'est juste... oui, c'est à moi de partir.. mais ne reparais jamais devant mes yeux... ta vue me fait mal..

ADRIEN, (*riant.*)

Oh ! avec des conserves...

GILBERT, (*exaspéré enfonçant son chapeau.*)

Adieu... drôle... mauvais sujet.. paresseux.. sans cœur...

ADRIEN, (*qui a pris sa pipe.*)

Ah ! mais...

GILBERT.

Je t'abandonne à ton sort... mais, je te le prédis, tu finiras mal... oui... car le désordre mène à la misère... au déshonneur...

ADRIEN (*vivement, bourrant sa pipe.*)

Hein ?.. le déshon... ah ! mais non... un instant... j'aime à rire, mais pas de ces mots-là.. où vous allez me faire fumer.

GILBERT.

Eh! fâche-toi... je m'en moque bien...

AIR : *Du Brasseur* (Bocquet.)

Mais je m'en vais,
Et sans regret,
De colère je tremble ;
Songes-y bien

Désormais rien,
Rien de commun ensemble.
ADRIEN.
Ici
Vous emporter ainsi,
Est un tort, je vous le jure,
Car entre nous
Ce grand courroux.
GILBERT.
Eh bien?
ADRIEN (*riant*).
Vous défigure.
ENSEMBLE.
Adrien,
Allons, la paix,
Point de regrets.
Désormais ce me semble,
Il sera bien
De n'avoir rien,
Rien de commun ensemble.
GILBERT (*furieux*).
Ah! je m'en vais, etc.

(*Gilbert sort.*)

SCÈNE VI

ADRIEN (*seul.*)

Eh! allez donc... va te promener avec ta morale. Non, je ne veux pas travailler aujourd'hui, ni demain, ni après, ni... çà m'ennuie... et s'il me coupe les vivres, eh bien... on verra. Justement, l'autre jour, lorsque Médéric me pressait de faire comme lui, de m'engager... j'hésitais... parce que laisser Judith... et puis simple soldat... Il est vrai qu'en se battant bien là bas... il y a des épaulettes pour tout le monde... C'est çà, mais avant, il s'agit d'enterrer gaiement le carnaval et de prendre de l'agrément et de la satisfaction pour les quatre-vingt-trois ans qui me restent à glisser sur les rails de la vie... (*Il fait le signe de glisser.*) vvrrrsst... or donc, primo d'abord, cette nuit, au bal... (*cherchant.*) Où est le billet?... (*Il le trouve.*) voici... ah! oui... mais une épouse, bah! je vais me rapapilloter avec Judidh... un bon dîner... elle ne résistera pas à çà... (*Appelant.*) Judith... (*Il va vers le fond et s'arrête en entendant sonner puis frapper au dehors.*) Hein?.. on frappe à côté... quelqu'un qui se trompe ou qui ne sait pas que le voisin a déménagé (*On frappe de nouveau.*) Encore! (*Il ouvre sa porte et regarde*) Oh! tiens... du sexe... une dame... (*Il tousse*). Hum! (*A la cantonnade.*) que demande mademoiselle?... (*A part, en redescendant d'un pas.*) Oh! charmante...

SCÈNE VII.

ADRIEN, LOUISE.

LOUISE (*paraissant au fond.*)

Monsieur Duval, s'il vous plait, monsieur.....

ADRIEN.

Monsieur Duval... veuillez vous donner la peine d'entrer, mademoiselle...

LOUISE (*timidement.*)

C'est ici?... ah! pardon, monsieur... je croyais...

ADRIEN.

Il est sorti pour l'instant, mais... (*A part.*) Ah! mon ex-voisin recevait de ces visites-là!...

LOUISE.

Pensez-vous qu'il tarde à rentrer, monsieur?..

ADRIEN.

Oh! c'est selon... mais veuillez donc vous asseoir... (*Il cherche une chaise et jette tout ce qui est dessus.*) Je vous demande pardon de vous recevoir au milieu de ce désordre... mais le domestique n'a pas eu le temps... asseyez-vous donc... (*Il s'aperçoit que la chaise est cassée.*) Ah! non... pardon... pas sur celle-ci... (*Voulant lui prendre la boite qu'elle tient.*) Permettez que je vous débarrasse...

LOUISE.

Oh! monsieur, je vous remercie...

ADRIEN.

Mademoiselle appartient au commerce de la rue Vivienne.

LOUISE.

Non, monsieur.

ADRIEN.

Non? (*A part.*) Au fait, elle a un petit air honnête..... (*Haut.*) rue Saint-Denis, alors?...

LOUISE.

Oh! non monsieur, je ne suis pas de Paris.

ADRIEN.

Ah!

LOUISE.

M. Duval est mon parent et je viens le rejoindre.

ADRIEN.

M. Duval... Mademoiselle ignore donc?... (*Louise le regarde.*) Mais M. Duval n'habite plus ici.

LOUISE (*se levant.*)

Comment!

ADRIEN.

Il a quitté cette maison et Paris.

LOUISE.

Que dites-vous? parti...

ADRIEN.

Depuis huit jours... à la suite de mauvaises affaires... on le croit même passé à l'étranger.

LOUISE.

O ciel!

ADRIEN.

Ah! mon Dieu... qu'avez-vous, mademoiselle?... (*Il la soutient et la fait asseoir.*)

LOUISE.

Mon Dieu! mon Dieu! quel malheur!...

ADRIEN.

De grâce... mademoiselle... calmez-vous et surtout... pardonnez-moi mon étourderie... je ne croyais pas vous faire de la peine... (*Il se dépite.*) C'est vrai... une jeune fille si... la faire pleurer... c'est affreux ! je ne me le pardonnerai jamais.

LOUISE.

Ce n'est pas votre faute... mais...

ADRIEN.

Si, si... j'aurais dû y mettre des ménagements... il est vrai que je ne savais pas... mais je vais tâcher de réparer... et si vous voulez me dire où vous désirez aller...

LOUISE.

Moi... hélas ! à présent... je ne sais...

ADRIEN (*étonné.*)

Comment? vous ne savez pas...

LOUISE.

Je suis orpheline... je n'avais que ce parent au monde... et je ne connais personne...

ADRIEN.

Personne ! Et vous veniez à Paris ainsi toute seule...

LOUISE.

Hélas, oui !... mon père avec qui je demeurais à Bayeux, est mort, il y a trois ans. Une petite place et une rente de cinq cents francs que lui devait son cousin Duval était toute sa fortune ; et comme je n'avais déjà plus de mère, on me mit dans une pension... Le cousin Duval payait et devait me faire venir auprès de lui quand j'aurais fait mon éducation... mais la maîtresse du pensionnat est morte presque subitement, et toutes les élèves ont été renvoyées à leurs familles... Une dame qui partait de Bayeux pour les environs de Mantes s'est chargée de m'amener jusqu'à cette ville, puis le conducteur jusqu'à Paris, où je croyais trouver, en arrivant, mon parent que j'avais prévenu par une lettre... maintenant, mon Dieu !... que devenir, puisqu'il n'y est pas ?...

ADRIEN (*avec colère.*)

Vous lui aviez écrit... et il est parti en vous enlevant votre seule ressource !

LOUISE (*qui réfléchissait.*)

Mais... je pense maintenant... cette dame des environs de Mantes avec qui j'ai voyagé... et qui m'avait témoigné beaucoup d'intérêt... peut-être qu'en lui faisant savoir ma position... (*Elle va prendre son carton.*)

ADRIEN.

Au fait... oui... c'est une idée... et ce serait une ressource... pour plus tard... mais à présent...

LOUISE.

Oui, à présent?...

ADRIEN (*à part.*)

Un asile... chez moi... ce n'est pas trop... (*Haut.*) Je n'ose pas vous offrir... et pourtant, mademoiselle... si vous vouliez accepter... seulement pendant que je ferai quelques démarches aux voitures, ou ailleurs pour retrouver le conducteur, et savoir l'adresse de cette dame... Oh ! je vous en prie.

LOUISE.

Eh bien ! les messageries royales.. le conducteur se rappellera bien.. mademoiselle Louise Duval.

ADRIEN.

Il suffit.. et si, par malheur, nous ne réussissions pas.. eh bien, nous verrions; et d'abord vous êtes ici chez vous.. moi j'irai chez des amis... (*la voyant regarder*) ah ! oui.. ça n'est pas la maison dorée mais c'est un abri. Prenez possession de votre appartement, et débarrassez-vous.. de votre chapeau.. et de votre.. (*il va lui ôter son écharpe mais il s'arrête sur un mouvement de crainte de la jeune fille.*) Oh ! mademoiselle, rassurez-vous.. je vous l'ai dit, vous êtes ici chez vous, et près d'un ami sincère, loyal..

LOUISE.

Oh ! oui, n'est-ce pas ?

AIR : *Te souviens-tu Marie?*

En vous j'ai confiance,
A vos discours, je croi;
Comblez mon espérance,
Monsieur, protégez-moi :
Sans appui sur la terre,
Hélas ! dans mon malheur,
Lorsque du sort contraire
J'éprouve la rigueur.
Ah ! puissé-je d'un frère
En vous trouver le cœur,
Pour moi soyez un frère
Qui protége sa sœur.

(*Elle lui tend la main.*)

ADRIEN.

Ah ! Mademoiselle !
Quand votre voix m'implore,
Ah ! pourrais-je hésiter?
Ce titre qui m'honore
Je veux le mériter.
Oh ! oui, j'ai l'âme fière
D'une telle faveur,
Et je saurai, j'espère,
Rassurer votre cœur,
D'un destin trop contraire
N'ayez point de frayeur,
Car je veux, en bon frère,
Vous protéger, ma sœur !

(*bruit de voix à l'extérieur.*)

ADRIEN (*à lui-même.*)

Judith ?.. viendrait-elle ?

LOUISE.

Qu'est-ce donc ?

ADRIEN.

Rien.. mademoiselle.. des voisins.. des gens assez.. braves gens.. mais sans éducation.. et qui, en vous trouvant ici, pourraient supposer.. (*allant prendre le paravent*) tenez, entrez là, dans votre chambre.. quelques minutes.. pendant que je les éloignerai..

LOUISE *(passant à droite)*

Oh ! oui, monsieur, tâchez...

ADRIEN *(arrangeant le paravent,)*

Là, voilà ce que c'est.. asseyez-vous et ne craignez rien.. personne n'approchera.

JUDITH *(en dehors.)*

Je vous dis que je veux lui parler..

ADRIEN *(qui écoutait.)*

C'est çà.. Judith est furieuse.. la Sarrazin aura jaboté.. nous allons rire.. Ah ! si je barricadais.. *(Il va pour fermer la porte, elle s'ouvre et Judith paraît, elle se pose devant lui d'un air irrité et les bras croisés.)* oh ! la pose de Jeanne d'Arc... la pose !

SCÈNE VIII.

ADRIEN, JUDITH, LOUISE *cachée.*

JUDITH.

Ah ! il vous en faut des douzaines..

ADRIEN *(lui faisant signe.)*

De cravates.. et de faux-cols.. oui..

JUDITH.

Oh ! monsieur, il n'est pas question..

ADRIEN.

Chut.. plus bas, donc..

JUDITH.

Hein?.. pourquoi plus bas? croyez-vous que j'aie peur?.

ADRIEN *(à demi voix.)*

Paix donc.. si elle vous entendait..

(Il montre le paravent.)

JUDITH.

Hein ?.. comment..

ADRIEN.

Chut.. *(Lui prenant la main avec mystère et la conduisant à l'écart.)* chut !.. elle est là..

JUDITH.

Elle ? qui ?

ADRIEN.

Chut donc !. ma tante..

JUDITH.

Bah ! la vieille de Bretagne ?.

ADRIEN.

Elle est arrivée depuis un quart-d'heure.. et si fatiguée.. jugez.. deux jours et trois nuits en voiture, à son âge.. dix-sept ans !. *(Mouvement de Judith, —Il reprend vivement en riant,)* et soixante ! soixante dix-sept ans à la mi-carême.

JUDITH.

Pauvre chère vieille bonne femme.. dites-donc, lui avez-vous touché un mot de notre mariage.

ADRIEN *(toussant.)*

Hum !. hum !. plus bas donc.. je n'ai pas eu le temps.. elle dormait debout..

JUDITH.

Mais, vous me présenterez à elle sitôt qu'elle ouvrira les yeux..

ADRIEN *(à part.)*

Pourque tu les lui arraches.. prends garde.. des yeux si doux.. si..

JUDITH.

Hein ?. comment ? est-ce que vous hésiteriez? dites mauvais sujet...sultan Saladin ?

ADRIEN.

La voilà partie !.

JUDITH.

Pacha à trois.. douzaines d'*oxdalixes.*

ADRIEN.

Judith !. ma chère Judith.. pour l'amour de Dieu.. taisez-vous.. je vous jure par.. tenez par les cheveux blancs de celle qui dort là.. *(la suppliant)* didith !.

JUDITH.

C'est çà.. prenez votre air calin.. faussaire !.

ADRIEN.

Si ma vénérable tante vous entend, elle me donnera sa malédiction.. voilà tout ce que j'aurai d'elle.. et nous serons déshérités, ruinés nous et nos futurs enfants.. ces chers petits êtres qui vous crient tous les six *(mouvement de Judith)* ou huit.. ou dix.. de leur douce voix : ô petite maman, tais-toi, ne fais pas perdre une si belle succession à petit papa !..

JUDITH *(qui à déjà tiré son mouchoir, attendrie.)*

Pauvres chérubins !.

ADRIEN *(à part.)*

Quelle bonne mère çà ferait! *(haut)* et puis nous nous fâcherons et nous n'irons pas ce soir..

JUDITH.

Où donc ?

ADRIEN *(montrant le billet,)*

Là...

JUDITH.

Hein... un billet de bal.. pour l'Opéra?.

ADRIEN.

Que j'avais pris à votre intention..

JUDITH.

Vrai ?. Est-il gentil !

ADRIEN.

Mais partez vite.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ADRIEN, LOUISE,

ADRIEN.

Partie enfin.. quel bonheur !.. *(Il va ouvrir le paravent.)* Mademoiselle Louise, ne craignez rien..je vous jure sur tout ce qu'il y a de plus.. *(Il ouvre le paravent et aperçoit Louise endormie sur le fauteuil.)* Ah!.mais oui.. endormie.. au fait, la fatigue du voyage.. *(s'approchant.)* pauvre petite.. c'est qu'elle dort !. ainsi je me trompais.. elle n'a rien entendu . elle ne sait rien . Dieu merci ! car. vrai.. passer à ses yeux pour un mauvais sujet !. je ne sais pas, mais çà me vexerait.. et puis elle voudrait sortir d'ici.. et alors que deviendrait-elle dans Paris...si jeune, si jolie..*(La regardant.)* car elle est jolie.. mais

jol.. (*Louise fait un mouvement, il recule effrayé.*) Oh ! (*se rassurant*) j'ai cru qu'elle allait s'éveiller.. ah ! dam !. un fauteuil.. çà n'est pas très commode.. celui-ci surtout.. avec çà qu'il est peu capitonné.. et puis ce dossier de bois.. si du moins j'avais quelque chose à placer sous sa tête.. (*Il cherche autour de lui*) Ah !. j'y suis. (*Il ferme un peu le paravent et va ouvrir la porte du fond. Appelant.*) Judith !. madame Sarrazin.. Eh ! Judith.. la voici !

JUDITH (*paraissant au fond.*),

De quoi ?

ADRIEN.

Chut !.. prêtez-moi un oreiller..

JUDITH.

Un oreiller ?.

ADRIEN.

Oui pour ma tante..

JUDITH.

Est-ce qu'elle ne dort plus ?

ADRIEN.

Si, toujours.. mais elle est si mal.. donnez vite..

JUDITH.

Oui.. oui.. tout de suite..

ADRIEN.

Dépêchez.. (*à lui-même.*) c'est qu'elle y va. Elle y va !... (*Il rit, regardant Louise*) Dort-elle bien...(*Bruit ; il ferme leparavent, Gilbert paraît.*) M Gilbert !

SCÈNE X.

LES MEMES, GILBERT, *puis* JUDITH et Madame SARRAZIN.

GILBERT.

Vraiment oui... c'est moi... tu ne m'attendais guère, hein ?

ADRIEN.

Pas trop.

GILBERT.

J'ai peut-être tort de revenir... mais une fois loin d'ici... je me suis remémoré que la colère est une mauvaise conseillere... et j'ai voulu faire une dernière tentative.

JUDITH. (*à Mad. Sarrazin qui entre avec elle, lui montrant le paravent:*

Oui... là...

ADRIEN (*se retournant.*).

Hein !.. (*à part.*) les autres aussi !.. (*à madame Sarrazin qui tient une tasse*) Qu'est-ce que c'est ?

MADAME SARRAZIN.

Un bouillon de mon pot-au-feu pour cette chère vieille dame.

GILBERT.

Une Dame ?

ADRIEN (*refusant.*)

Bien obligé...

MADAME SARRAZIN (*insistant pour passer au paravent.*)

Si si... çà lui fera du bien !

ADRIEN.

Merci... (*A Judith qui se dirige vers le paravent*) Où allez-vous ?

JUDITH (*montrant un oreiller.*)

Mettre l'oreiller sous son pauvre vieux dos.

ADRIEN.

Pas la peine...

(*Il lui arrache l'oreiller.*)

GILBERT (*à Judith.*)

Attendez donc... (*Il l'examine.*)

JUDITH.

Plaît-il ?..

GILBERT.

Eh ! mais oui... c'est vous...

JUDITH.

Certainement...

GILBERT.

C'est vous que j'ai rencontrée avec lui, avant-hier...

JUDITH.

Eh bien ! pourquoi pas ! (*A Adrien qui lui fait des signes.*) Comment ?

GILBERT (*à Adrien.*)

Tu entends ? oseras-tu nier encore ?

JUDITH.

Il m'aurait reniée, le Judas !

ADRIEN.

Eh ! non... chut !

JUDITH.

Me renier... moi qui dois être sa légitime !

GILBERT (*riant.*)

Ah !.. oui...

JUDITH (*prenant la main d'Adrien.*)

Est-ce vrai !.. me l'avez-vous juré encore tout à l'heure.. oui ou non... et sur les cheveux respectables qui sont là !.. osez donc dire que non devant eux.

(*Elle court au paravent.*)

ADRIEN (*voulant l'arrêter.*)

Judith !

JUDITH (*elle ouvre le paravent.*

Ah !

MADAME SARRAZIN.

Une jeune fille !

LOUISE (*que Judith a saisie par la main en s'éveillant.*)

O ciel !..

(*Elle regarde autour d'elle avec effroi.*)

(*Adrien repousse Judith et se place devant Louise.*)

ENSEMBLE.

JUDITH, GILBERT, MADAME SARRAZIN.

AIR : *Des brodequins de Lise.*

Audace sans égale,
Une femme en ces lieux !
Quel horrible scandale !

Pour le punir, grands Dieux!
On devrait lui sauter aux yeux.

LOUISE.

O frayeur sans égale!
D'où vient donc en ces lieux,
Un semblable scandale.
Est-ce donc moi, grands Dieux!
Qui cause ces cris furieux.

ADRIEN.

Audace sans égale,
Malgré moi, dans ces lieux,
Faire un pareil scandale;
Mais pour elle, grands Dieux!
Apaisons ces cris furieux.

(*Madame Sarrazin fait boire du bouillon à Judith, puis en boit elle-même.*)

ADRIEN (*à Louise qui est toute tremblante*).

Calmez-vous... ne craignez rien, mademoiselle.

GILBERT.

Quand je disais qu'il n'en avait jamais moins de deux chez lui... jamais!.. (*cherchant autour de lui.*) Il y en a peut-être encore.

ADRIEN.

Quoi!.. vous supposeriez que mademoiselle...

GILBERT.

Supposer... mais malheureux, je la reconnais aussi!

ADRIEN.

Vous connaissez...

GILBERT.

Certainement... ce n'est pas la première fois que ces traits là...

ADRIEN.

Et mademoiselle arrive aujourd'hui à Paris!

TOUS.

Elle!.. (*Ils rient ironiquement.*) Ah! ah! ah!

LOUISE (*à Gilbert.*)

Oui, monsieur, c'est la vérité. (*A Adrien.*) Pourquoi donc rient-ils ainsi... et ne veulent-ils pas vous croire?..

ADRIEN (*à Gilbert.*)

Vous entendez?..

MADAME SARRAZIN.

Très bien... mais nous ne donnons pas dans ces canards-là...

ADRIEN.

Madame...

JUDITH.

Ah! fi, monsieur, c'est indigne!

GILBERT.

Tu devrais rougir...

ADRIEN.

Moi... et pourquoi donc, après tout... ne suis-je pas libre?

JUDITH.

Libre!

MADAME SARRAZIN.

Libre, vous! et Judith? et ma filleule...

ADRIEN.

Je ne vous parle pas... (*A Gilbert.*) Laissez-moi vous expliquer...

JUDITH.

C'est inutile...

ADRIEN.

Je ne vous parle pas non plus...

JUDITH.

Mais je vous parle, moi... et quant à cette péronnelle.. je vais..

(*Elle va vers Louise.*)

LOUISE (*effrayée.*)

Ah!

ADRIEN (*arrêtant Judith.*)

Vous allez vous taire, ou sortir d'ici!..

JUDITH.

Sortir!

MADAME SARRAZIN.

Il nous chasse!..

LOUISE (*à Adrien.*)

Monsieur... de grâce...

ADRIEN.

Permettez, mademoiselle, vous êtes chez moi... et quiconque voudra vous insulter...

GILBERT.

Est-ce à moi que tu t'adresses?..

ADRIEN.

Je n'excepte personne... (*Mouvement de Gilbert.*) personne!.. non, car mademoiselle a droit aux respects de tous.

MADAME SARRAZIN.

Ah! oui dà... eh bien... viens, suis-moi, ma fille... laissons-le avec sa... mijaurée.

ADRIEN (*d'un ton menaçant.*)

Madame Sarrazin!..

MADAME SARRAZIN.

Partons...

JUDITH.

Oui... et si vous croyez qu'on vous regrette... un mauvais sujet...

GILBERT.

Un drôle...

MADAME SARRAZIN.

Viens, et nous lui prouverons qu'on peut se passer de lui...

JUDITH.

Certainement... et si je voulais, dès aujourd'hui...

ADRIEN.

Oui... votre chevalier de ce matin, n'est-ce pas?

JUDITH.

Oui, voilà...

ADRIEN.

Eh bien... épousez-le donc...

MADAME SARRAZIN.

Mais...

ADRIEN.

Vous aussi... et allez tous au diable...

GILBERT.

Insolent!..

ENSEMBLE.

AIR : *Des compliments de mademoiselle Puget.*

(Dot de Suzette.)

C'est incroyable,
Effroyable!
Nous chasser, c'est inouï!
Oh! oui, oh! oui,
Entre nous tout est fini.

ADRIEN.

Qu'çà soit aimable
Ou blâmable,
Laissez-moi tranquille ici!
Oh! oui, oh! oui,
Qu'entre nous tout soit fini.

LOUISE.

Comme on l'accable!
Lui, coupable!
Non, je vous le jure ici,
Sans lui, sans lui
J'étais hélas! sans abri.

(*Judith reprend son oreiller et en menace Adrien.*)

(*Madame Sarrazin, Judith et Gilbert sortent sur la ritournelle.*)

ADRIEN (*à Louise qui est tombée assise sur le fauteuil.*

Restez ici, mademoiselle, je cours jusqu'aux Messageries m'informer...

HECTOR (*qui entrait, voyant Louise.*)

Oh!.. que vois-je?..

ADRIEN (*se retournant.*)

Hein?.. Ah!.. tu arrives à propos... j'ai à te parler...

(*Il retourne à Louise.*)

HECTOR (*à part.*)

C'est bien elle... si je pouvais...

ADRIEN.

Je reviens tout de suite.

HECTOR (*qui réfléchissait.*)

Il va sortir... c'est çà...

LOUISE (*à Adrien*).

Oui, monsieur; mais hâtez-vous, je vous prie,..

ADRIEN.

Enfermez-vous, et n'ouvrez qu'à moi... (*A Hector.*) Partons, nous causerons en route. (*Il l'entraîne.*)

SCÈNE XI.

LOUISE (*seule.*)

(*Elle va pour fermer la porte et s'arrête.*)

Grand Dieu!.. (*Elle écoute.*) cette voix... mais non... je me trompe sans doute... ce serait trop de bonheur!.. (*Elle regarde et écoute.*) Je ne puis plus distinguer... mon Dieu... s'il était vrai... si c'était M. Hector!... le cousin de cette bonne Clémence... qui m'aimait tant au pensionnat... Ah! si elle ne l'avait pas quitté il y a deux mois pour se marier... si elle savait ma triste position... (*Elle écoute encore.*) Personne!.. mon Dieu! M. Adrien ne trouvera peut-être pas ce conducteur... et si je me suis abusée, si ce n'est pas M. Hector que j'ai entendu... il faudra donc renoncer à ce dernier espoir... et alors... mon Dieu!

AIR : *De Masini* (le Soldat du Roi.)

Que faire, hélas! sans nul secours?
Au milieu d'une grande ville,
Comment trouver un sûr asile?
A qui donc puis-je avoir recours?
Mon Dieu! c'est en vous que j'espère,
Prenez pitié de ma misère.
Et de là haut, toi, qui vois mon tourment,
Écoute-moi, c'est ma voix qui t'implore;
Daigne, comme autrefois, me protéger encor.
Veille ma mère et sauve ton enfant!

(*La porte s'ouvre, Hector paraît.*)

SCÈNE XII.

LOUISE, HECTOR.

LOUISE (*poussant un cri de joie*).

Ah! monsieur Hector!., c'était lui!

HECTOR.

Moi-même, charmante Louise...

LOUISE.

Quoi! vous vous rappelez encore!. après trois années...

HECTOR.

Oublie-t-on si vite des attraits que l'amour a daguerréotypés là... (*Mouvement de Louise*), Oui, c'est moi qui viens vous enlever... (*Louise le regarde*). De cet endroit périlleux...

LOUISE.

Que voulez-vous dire?

HECTOR,

Où croyez-vous être en ce moment...

LOUISE.

Chez monsieur Adrien... un bon, généreux et honnête jeune homme.

HECTOR.

Dites un jeune gaillard... un petit drôle... un mauvais sujet...

LOUISE,

Monsieur Adrien?

HECTOR.

Lui-même... Si vous doutiez encore... demandez à ses voisins leur opinion sur lui.

LOUISE, (*frappée*)

Ah! en effet... je me rappelle maintenant... au milieu des reproches qu'on lui adressait tout à l'heure...

HECTOR.

Puisque je vous le dis... Heureusement j'ai découvert ses projets et je suis accouru ici pendant qu'il allait chez un marchand de comestibles... car il veut vous offrir à dîner, le fourbe! Il m'a même emprunté plusieurs pièces de deux francs pour cela... il n'a jamais le sou... mais à tout événement j'avais mis pour condition que

je serais du repas ; de cette façon j'aurais pu veiller sur vous... et comme je possède ici à Paris des personnes... des amis respectables qui ont un hôtel.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Auprès d'eux vous ne craindrez rien,
Ce sont des gens fort honorables,
Qui, pour moi, vous traiteront bien...
Et dans ces lieux recommandables,
Le ciel toujours bon et clément,
Veillera sur votre innocence.

(*A part.*)

Pourrait-il en être autrement,
C'est l'hôtel de la Providence.

SCÈNE XIII.

LES MEMES, ADRIEN.

ADRIEN, (*il paraît au fond avec des provisions pâté, biscuits etc.*)

Que vois-je !

LOUISE.

Monsieur Hector, que de bonté !

HECTOR,

Mais il faudrait nous dépêcher.

LOUISE

Cependant... partir, m'éloigner ainsi ? Peut-être vous trompez-vous sur les intentions de monsieur Adrien, il m'a témoigné tant d'intérêt...

HECTOR,

Parbleu, c'est toujours ainsi que nous (*se reprenant*). C'était pour mieux vous abuser...

ADRIEN, (*avec colère*).

Ah! (*Il se glisse derrière le paravent*).

HECTOR.

Mais moi, votre ami d'enfance. (*Mouvement d'Adrien.*) Ce n'est pas moi qui voudrais vous induire... ah! Dieu ! plutôt jamais... (*Il lui parle bas.*)

ADRIEN.

Son ami d'enfance... Hector? (*Tristement.*) Que faire.. (*Il réfléchit*).

LOUISE.

N'importe, je ne le quitterai pas sans le rassurer sur mon sort... (*Mouvement d'Hector.*) Eh bien, laissez-moi lui écrire...

HECTOR.

Soit donc .. mais vite.

LOUISE.

Quelques lignes seulement... (*Elle va à la table où elle cherche ce qu'il faut pour écrire.*

HECTOR, (*à part*).

Je crains toujours..... Adrien est si violent...

LOUISE, (*qui vient de trouver une feuille de cuivre en préparant son papier.*)

Ah !

HECTOR

Plaît-il ?..

LOUISE, (*examinant la feuille.*)

Voyez ce nom...

HECTOR, (*regardant.*)

Gilbert..... c'est celui d'un fabricant d'étoffes.

LOUISE.

Et ces dessins... oh ! oui... c'est bien cela... lorsque je n'étais encore qu'une enfant... mon père travaillait ainsi...

HECTOR.

Ah ! tiens...

LOUISE.

Et je me rappelle qu'il me parlait souvent d'un ami de ce nom..

ADRIEN, (*à part.*)

Il serait possible !

HECTOR.

Vous êtes sûre ?...

LOUISE.

Oh ! oui... Gilbert... c'est cela... Gilbert à Paris..

HECTOR, (*à part*).

Diable.. si elle savait..

LOUISE.

Vous disiez un fabricant..

HECTOR,

Oui.. il l'était autrefois... de son vivant...

ADRIEN.

Ah !

LOUISE.

O ciel !

HECTOR.

Qu'avez-vous ?

LOUISE.

Encore une espérance perdue, peut-être aurais-je trouvé dans cet ancien ami de mon père, un protecteur..

ADRIEN (*à part*).

En effet.

HECTOR.

C'est vrai.. mais ne suis-je pas là.. moi et les amis respectables chez qui je vais vous conduire...

ADRIEN, (*à part*).

Des amis respectables, toi !.. Pauvre jeune fille !.. mais j'en sais assez. (*Il sort*).

HECTOR, (*à Louise.*)

Que pouvez-vous redouter encore... Voyons écrivez vite... et venez. (*Ecoutant*) Ah ! mon Dieu !

LOUISE.

Qu'y-a-t-il?..

(*Adrien chante au dehors*).

HECTOR.

C'est Adrien... nous avons trop tardé... impossible maintenant... ne dites pas que vous m'avez vu. (*On frappe à la porte*). Oh ! le voici... prudence et discrétion... (*Il se jette derrière le paravent, Louise effrayée va*

de l'autre côté du théâtre. Adrien frappe de nouveau).

LOUISE.

Entrez...

SCÈNE XIV.

LES MEMES, ADRIEN, (*apportant un pâté et des fruits.*

ADRIEN.

Comment... la porte était ouverte ?.. vous aviez donc oublié, mademoiselle...

LOUISE, (*avec trouble.*)

Oui... oui, monsieur...

ADRIEN,

Et, personne n'est venu.. (*Hector fait signe à Louise.*)

LOUISE.

Non... non, monsieur.

ADRIEN.

Je suis allé aux messageries..: mais je n'y ai pas trouvé le conducteur...

HECTOR (*de loin et bas à Louise.*)

Il ment...

ADRIEN (*à Louise.*)

Plait-il... (*Hector sort et s'accroche un peu à la porte. Louise, qui le voit, pousse un cri.*) Qu'est-ce que c'est ?

LOUISE.

Rien... rien, Monsieur.

ADRIEN.

Si fait, vous paraissez effrayée.

LOUISE (*tremblante.*)

Moi, nullement (*à part.*) Ah ! comme il me regarde... et M. Hector qui n'est plus là.

(*Elle s'éloigne d'Adrien.*)

ADRIEN.

C'est çà... elle me craint... elle a peur de moi, maintenant... mais nous verrons...

(*Il va au fond.*)

LOUISE (*à part.*)

Un mauvais sujet... Ah ! c'est dommage !

ADRIEN (*appelant à la cantonnade.*)

Madame Sarrazin... mademoiselle Judith !

MADAME SARRAZIN (*en dehors.*)

De quoi !

ADRIEN.

Un mot, s'il vous plait (*Redescendant la scène.*) C'est çà... elle saura ainsi lequel d'Hector ou de moi méritait le mieux sa confiance... (*Il s'est placé à la table et écrit rapidement.*)

LOUISE (*à elle-même.*)

Que veut-il faire?

ADRIEN (*voyant paraître madame Sarrazin.*)

Ah!... madame Sarrazin, approchez...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADAME SARRAZIN, JUDITH.

MADAME SARRAZIN.

Eh! bien, quoi?... qu'est-ce que vous voulez encore ?

JUDITH.

Oui... qu'est-ce qu'il y a ?

ADRIEN, (*qui écrit toujours*).

Vous savez lire?

MADAME SARRAZIN.

Et écrire, monsieur...

ADRIEN.

Ah ! c'est possible... Eh bien approchez et suivez bien ma calligraphie... vous verrez si je vous trompais tantôt... (*Madame Sarrazin et Judith lisent par dessus son épaule.*)

MADAME SARRAZIN (*surprise*).

Ah! comment ?

JUDITH, (*de même.*)

Qu oi... cette demoiselle était !..

MADAME SARRAZIN.

Elle n'était pas ?..

ADRIEN.

Ah ! voilà... elle était... elle n'était pas... si vous aviez voulu m'écouter...

JUDITH, (*allant à Louise*).

Ah ! mademoiselle.., tenez... je crie un peu; mais au fond je ne suis pas méchante... demandez à monsieur Adrien, il me connait lui...

ADRIEN, (*l'interrompant.*)

Hum ! mais venez donc lire...

JUDITH.

Du moment que je suis sûre d'avoir eu tort...

LOUISE.

Mademoiselle.

JUDITH.

Si... si... je vous ai dit des choses pas très jolies... je suis si vive... mais le cœur est bon.. demandez à monsieur Adrien... il me connaît lui...

ADRIEN, (*avec colère*).

Venez donc...

JUDITH.

Mais puisque vous êtes dans l'embarras..: si nous pouvons vous rendre service...n'est-ce pas marraine ?

MADAME SARRAZIN.

Certainement cette chère demoiselle. (*Elle veut aller à Louise, Adrien la retient par sa robe.*)

ADRIEN.

Restez donc (*Il ferme la lettre et met l'adresse*) Vous allez porter cette lettre bien vite.

MADAME SARRAZIN.

J'y serai en douze emjambées... (*Elle sort.*)

ADRIEN, (*la suivant.*)

Elle en est bien capable...

SCÈNE XVI.

LES MEMES, moins MADAME SARRAZIN.

ADRIEN, (*à Judith.*)

Et nous, en attendant son retour... mettons le couvert... dépêchons...

LOUISE.

Puis-je vous aider ?

ADRIEN.

Oh ! mademoiselle...

LOUISE.

Il faut bien que je me rende utile aussi.

JUDITH.

Mademoiselle a raison.

LOUISE.

Où sont les assiettes...

ADRIEN.

Ah ! les assiettes...

JUDITH.

Ma marraine vous en a prêté six l'autre jour...

ADRIEN.

Oh! oui.. l'autre jour.. mais dame..çà s'use...

JUDITH.

Il n'y en a déjà plus ?

ADRIEN.

Si fait... voyez là...(*Il montre le buffet.*)

JUDITH, (*regardant*).

Ah! deux et demi. Et les couverts, et les tasses pour le café, il faudra que je vous prête tout encore (*Fausse sortie.*) Ah ! y aura-t-il du champagne ?

SCÈNE XVII.

LES MEMES, HECTOR.

HECTOR, (*paraissant au fond*).

Du champagne ? (*Déclamant*). Il s'en présentera gardez vous d'en douter... et voilà.., (*Il montre deux bouteilles*).

JUDITH.

Deux de champ ! oh ! alors, moi, je paie mon écot... je fournis les verres... (*A Adrien*). A condition qu'aujourd'hui vous ne jouerez pas à pile ou face avec.

ADRIEN.

Eh ! non... allez donc, bavarde... (*Il la pousse vers le fond*).

HECTOR, (*qui s'est approché de Louise*).

Il ne se doute de rien?

LOUISE.

Vous voyez...

HECTOR.

Bravo ?.. je le mets dedans avec ceci... et lorsqu'il sommeille sous la table... nous fuyons cet odieux répaire...

ADRIEN, (*s'approchant*).

Qu'est-ce que c'est ?

HECTOR.

Rien... je présentais mes civilités empressées à mademoiselle...

LOUISE, (*à part regardant Hector*).

Quel ton !.. quelles manières... ah comme il est changé...

JUDITH, (*avec un panier*).

Voilà! qu'est-ce qui me donne un coup de main ?

TOUS.

Moi !.. moi !.. (*Ils mettent les assiettes les couverts sur la table*).

HECTOR, (*plaçant les chaises.*)

Et maintenant à table... le pâté va refroidir.. (*Cherchant une chaise*). Ah çà, et une chaise pour moi...

ADRIEN, (*lui indiquant la chaise au pied cassé.*)

Tiens, là bas.

ADRIEN, HECTOR.

Air : *A boire et Champagne et Madère* (mademoiselle Dangeville.)

ENSEMBLE.

A table !... amis qu'on se rassemble !
Ensemble
Gaîment trinquons.
Chantons, buvons !

ADRIEN.

Que le choc du verre
Vienne ici nous étourdir.
(*Hector offre du vin à Louise.*)

LOUISE (*retirant son verre*).

Merci, monsieur.

HECTOR à (*Judith*).

Et vous, ma chère ?

JUDITH.

Encor ! vous me faites rougir
De honte et surtout... de plaisir.

ADRIEN (*buvant*).

Ah ! oui, je l'estime,
Breuvage des dieux.

LOUISE (*à part.*)

Mais comme il s'anime,
Quel feu dans ses yeux!

JUDITH.

Versez... je l'adore.

HECTOR.

Moi, c'est mes amours.

LOUISE (*à part, voyant Adrien boire de nouveau.*

Ciel ! il boit encore.

ADRIEN.

J'en boirais toujours.

Reprise de l'Ensemble :

A boire, etc.

(*Hector veut s'asseoir et tombe.*)

ADRIEN.

Ah !... j'oubliais c'est l'invalide.

(HECTOR *regardant la chaise*)

Tu devrais bien lui faire mettre une jambe de bois. (On rit).

JUDITH.

Est-ce gentil, ce vin-là?... çà fait des moustaches, et puis quand on doit aller au bal, çà donne du ressort. (*A Louise*). A propos, mademoiselle vient aussi, n'est-ce pas?

LOUISE.

Au bal ?

JUDITH.

Oh! avec nous... M. Hector sera votre cavalier.

HECTOR.

Comment donc... très flatté ... (*bas à Louise*) consentez... j'ai mon idée...

JUDITH

Nous ne nous quitterons pas ; et si vous sa-

viez, un bal au grand Opéra... ah ! ma chère... quel coup d'œil...

HECTOR.

Les lustres... les bougies...

ADRIEN.

Les fleurs, la musique... une musique entraînante... qui vous anime... vous enivre...la foule qui vous emporte dans son tourbillon et le papa Musard... (*il marque la mesure avec son couteau*).

JUDITH.

Vous verrez, c'est fièrement amusant, ma petite.

LOUISE (*souriant*).

Je n'en doute pas... mais, le lendemain... après une nuit de plaisirs si fatigants... la besogne doit en souffrir... et puis, tout cela doit entraîner à des dépenses, et lorsqu'on n'a que son travail pour ressource...

JUDITH

Ah ben !...si on pensait à ça...

LOUISE.

Cependant... il faut songer à l'avenir...

JUDITH

Ah !... l'avenir... on nous fait toujours peur avec cet inconnu là...c'est comme Croquemitaine pour les enfants... mais pour moi, avant tout du plaisir et du bonheur...

LOUISE.

Permettez-moi de penser différemment...

AIR : *de Fleurette.*

Tous ces plaisirs que l'on envie
Ont trop de charmes à vos yeux,
Et pour eux souvent on oublie
Que le travail seul dans la vie
Peut nous donner des jours heureux.
Quelquefois, pénible sans doute,
Il offre pourtant sa douceur,
Car à la peine qu'il nous coûte
Se mêle un plaisir que l'on goûte
Sans regrets... et c'est le bonheur,
Oui, voilà le seul vrai bonheur.

JUDITH

Ah ! Dieu... je suis tout émotionnée! Passez-moi l'aï avec un biscuit... y en a-t-il ?

HECTOR

Voici...

JUDITH.

Merci, mon petit.

HECTOR (*à Adrien qui regarde Louise d'un air rêveur*) Adrien ?

HECTOR.

A quoi penses-tu donc ?

ADRIEN.

Moi... je... (*tendant son verre.*) verse nous donc...

JUDITH.

Tenez et dépêchons ?.. il est temps de nous préparer. (*Ils se lèvent de table.*)

HECTOR (*bas à Louise.*)

Ils vont aller se déguiser... attendez moi... je choisirai un moment favorable pour venir vous chercher.

ADRIEN (*qui l'observe. à part.*)

Que lui dit-il donc?

HECTOR,

Sinon, nous feindrons de les suivre au bal et une fois hors d'ici..

ADRIEN (*l'appelant.*)

Hector !.. Eh ! bien ton verre donc !

HECTOR.

Voilà.. voilà.. allons un dernier toast et partons.

(*Ils boivent pendant la ritournelle de l'air suivant.*)

AIR : *du Mardi-Gras.*

ENSEMBLE.

Déjà du bal (*bis.*)
Je crois entendre au loin le doux signal,
Préparons-nous (*bis.*)
C'est le plaisir qui nous appelle tous.

(*Hector et Judith vont jusqu'au fond en galopant. Judith sort.*)

HECTOR (*qui s'est arrêté à la porte*).

Adrien, viens-tu?.

ADRIEN (*gaîment.*(

Tout de suite.. va toujours.. je suis à toi.. (*le poussant*) va donc ! (*Il ferme la porte et revient vivement à Louise.*) Je te rejoins tout de suite.

SCÈNE XVIII.

ADRIEN ET LOUISE.

LOUISE (*inquiète.*)

Comment ?. il reste !.

ADRIEN.

Enfin, nous sommes seuls !.

LOUISE (*effrayée-*)

O ciel !

ADRIEN.

Que vous disait-il ?. (*la voyant s'éloigner.*) oh ! parlez.. et ne craignez rien.. je suis resté maître de moi et de ma raison.. car je voulais pouvoir veiller sur vous jusqu'au dernier moment.. et bientôt vous n'aurez plus rien à craindre..

LOUISE.

Que voulez-vous dire?

ADRIEN.

Quelques instants encore et ce vieil ami de votre père dont vous invoquiez la protection.. M. Gilbert viendra..

LOUISE.

M. Gilbert ! il serait possible!. mais ce que me disait M. Hector..

ADRIEN.

Il vous trompait.(*mouvement de Louise,*) oui j'étais là tantôt lorsque pour vous décider à quitter cet asile, Hector vous disait que j'étais capable de trahir votre confiance..oh ! il mentait.. oui, mademoiselle.. il mentait lâchement.. Hector me calomniait.. mais je le tuerai.

LOUISE.

Grand Dieu ! monsieur Adrien !

ADRIEN (*la regardant.*)

Mademoiselle.. ah ! oui... c'est vrai.. j'oubliais.. votre ami d'enfance... il suffit... rassurez-vous mademoiselle..du moment que vous me défendez... je me contenterai de vous soustraire à ses projets coupables... et je vous l'ai dit.. ce sera bientôt je l'espère. Car M. Gilbert existe.. il sait que vous êtes ici.. c'est un digne et honnête homme.. celui-là même que j'ai si cruellement offensé.. que j'ai chassé de chez moi..et qui, sans doute, pour me punir, va nous séparer pour toujours.. Nous séparer quand votre présence eût pu me sauver peut-être..

LOUISE.

Vous sauver.. moi ?

ADRIEN.

Oh ! oui.. vous le pouviez,j'en suis sûr...car, tout à l'heure, en vous écoutant, vous, et cette autre jeune fille.. j'ai mieux compris encore toute la différence.. j'ai compris tous les torts de ma vie passée. Et quand je pense.. que soutenu, guidé par vous, ma fée bienfaisante. Oh ! oui, ma bonne étoile, j'aurais pu devenir un homme utile, un artiste laborieux.. distingué peut-être..

LOUISE.

Et pourquoi ne le deviendriez-vous pas.. celui qui avoue des fautes avec tant de franchise aurait tort de désespérer.

AIR : *Un peu de patience.* (Quand l'amour s'en va !)

Une sage espérance
En l'avenir,
Peut encore, je pense,
Le soutenir.
Et l'amitié fidèle,
Dès aujourd'hui,
A son cœur qui chancèle,
Offre un appui.

ADRIEN.

Puissiez-vous dire vrai. Malheureusement, l'asile nouveau que je vous ai ouvert me sera fermé.. bientôt je ne serai plus pour vous qu'un étranger.. on vous défendra de me recevoir, tandis qu'un autre.. plus heureux que moi. M. Hector...

LOUISE.

M. Hector !.

ADRIEN.

Vous lui pardonnerez..

LOUISE.

Jamais..

ADRIEN.

On pardonne si aisément à celui qu'on aime.. et vous l'aimez.. (*mouvement de Louise.*) Oh !. j'ai bien vu cela tout à l'heure quand je voulais le provoquer.. vous avez pâli.. vous trembliez pour lui..

LOUISE.

Pour lui !. et si vous vous trompiez !.

ADRIEN.

Comment.. mademoiselle.. vous avez dit..

LOUISE.

Monsieur Adrien...

ADRIEN.

Oh ! de grâce, achevez... (*Il s'arrête et Louise se sépare vivement de lui en entendant la porte s'ouvrir.*) quelqu'un !..

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MADAME SARRAZIN, GILBERT.

MADAME SARRAZIN.

Venez, monsieur, les voici...

GILBERT (*qui a couru à Louise et qui lui a pris les deux mains brusquement pour les examiner.*)

Oui... oui... c'est bien çà... les yeux... le regard de mon pauvre ami Duval. (*la laissant.*) ah ! excusez, mademoiselle...Et moi... moi,qui tantôt vous ai prise... ah ! tenez, je ne me pardonnerai jamais çà... mais en vous voyant chez ce mauvais sujet... (*Il montre Adrien qui se tient à l'écart.*) ah çà... est-ce qu'il a perdu la parole ?.. au reste il faut être juste pour tout le monde ; et ce que tu as fait dans cette occasion là, c'est bien !

LOUISE (*vivement.*)

Oh ! oui, n'est-ce pas, monsieur?

GILBERT (*la regardant.*)

Hein ? plaît-il ?..

LOUISE.

Cela rachète bien des torts...

GILBERT.

Je ne dis pas...

ADRIEN (*s'approchant.*)

Et lorsqu'on promet de faire tous ses efforts pour les réparer...

GILBERT.

Ah? oui; mais, avec toi, promettre et tenir.....

LOUISE (*vivement.*)

Il tiendra.

GILBERT.

Ne croyez donc pas çà, mon enfant.... à la première note de cornet à piston, vous le verrez tourner comme une toupie d'Allemagne....

ADRIEN.

Non!

LOUISE.

Oh ! non... il me l'a juré, monsieur...

GILBERT(*la regardant.*)

Ah !.. il... (*à part.*) Voyez-vous, ce drôle-là... il l'aura déjà ensorcelée.., Mais j'y mettrai bon ordre... Suivez-moi.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, MADAME SARRAZIN, JUDITH.

JUDITH (*en costume de Pierrette, chantant.*)

Et voilà, mes amis,
Voilà Paris.....

Hein ?.. ah ! tiens... comment... pas encore prêts.

HECTOR (*entrant en costume de Pierrot, chantant.*)

Eh bien ! Adrien... encore ici?.... Mais va donc; ton costume est prêt, et voici un domino que j'apporte pour mademoiselle... (*Il le présente à Louise.*)

GILBERT (*lui arrachant le domino.*)

Pour elle?.. çà?.. (*Il chiffonne le domino.*)

HECTOR.

Eh ! dites donc !.... un instant... j'en réponds....

GILBERT (*marchant sur lui.*)

Que je vous voie lui apporter...

HECTOR (*reculant.*)

Hein !·. qu'est-ce qu'il a donc... ce vieil enragé-là?... (*Gilbert jette le domino; madame Sarrazin va le ramasser.*)

JUDITH (*à Adrien.*)

Voyons, dépêchez-vous donc !.... je vous attends...

ADRIEN.

C'est inutile... je ne vais pas au bal.

JUDITH.

Plaît-il?

MADAME SARRAZIN.

Qu'est-ce qu'il dit?

GILBERT (*surpris.*)

Il refuse?

ADRIEN (*appuyant.*)

Je ne vais pas... je ne vais plus au bal.

JUDITH.

Vous !.. ah ! cette bêtise !

HECTOR.

Comment, Adrien?

JUDITH.

Eh ! laissez donc... est-ce que c'est possible, ça....

ADRIEN.

Mademoiselle Judith, je n'ai qu'une parole... Voulez-vous encore pour mari d'un ouvrier qui renonce, dès à présent, à tout plaisir pour ne plus s'occuper que de son état.

JUDITH (*le lorgnant.*)

Hein ?.. vous dites, jeune homme?

GILBERT.

Je n'en reviens pas... toi qui, ce matin encore... (*A Louise.*) C'est donc vous?.. Cependant je vous défie de lui en avoir dit plus que moi.

ADRIEN.

Non; mais elle me l'a dit autrement.

GILBERT.

Ah !.. je ne comprends pas, mais peu importe. Je te rends mon estime... (*tirant ses planches de sa poche.*) et mes planches.

ADRIEN.

J'accepte. (*A Judith.*) Judith, sans rancune. (*Lui donnant le billet de bal.*) Voici le billet... (*montrant Hector*) et un cavalier.

HECTOR.

Certainement, belle Judith... du moment que mademoiselle Louise renonce... (*Il veut aller à elle.*)

GILBERT.

Halte-là, beau masque... passez au large. (*Il le repousse.*)

HECTOR (*chancelant.*)

Hé ! mais... (*Judith le reçoit dans ses bras et le soutient, il la salue.*) Merci. (*Lui offrant son bras.*) Vous offrirai-je le mien?

JUDITH (*regardant Adrien et soupirant.*)

Dam.. il faut bien.

HECTOR.

Plaît-il? (*Judith prend son bras. A part.*) Je la tiens; un petit souper, un cabinet, et.. en route !

MADAME SARRAZIN (*qui a mis le domino, lui prenant l'autre bras.*)

C'est çà, en route !

HECTOR.

Hein? que signifie?..

MADAME SARRAZIN.

Çà signifie que ma filleule ne va pas au bal sans moi. (*Hector fait un mouvement pour dégager son bras: mais les deux femmes le retiennent.*)

ADRIEN.

Rassure-toi... le billet est pour trois... Bien du plaisir !

ENSEMBLE.

AIR :

Partons tous. sans tarder davantage,
Quand la voix du plaisir nous engage,
Cédons vite, amis, c'est le plus sage.
Car déjà la nuit
Passe et s'enfuit.

JUDITH (*à Adrien, dont elle prend le bras.*)

Adrien, venez donc,

ADRIEN (*se dégageant.*)

Non !

JUDITH (*piquée.*)

Je vous importune.
Adieu donc pour jamais !... ma parole d'honneur.

(*Elle fait un geste solennel.*)

LOUISE (*à Adrien.*)

C'est bien !

GILBERT.

Très bien, persiste, et chez moi la fortune T'attend.

ADRIEN.

J'espère mieux.

GILBERT.

Bah! quoi donc?

ADRIEN (*regardant Louise.*)

Le bonheur!

ENSEMBLE.

HECTOR, Madame SARRAZIN, JUDITH.

Partons tous, etc.

LOUISE et GILBERT.

Bonsoir, { ne va / n'allez } pas perdre courage,
Et puisqu'enfin il reprend son ouvrage,
Ici ne restons pas davantage,
Car déjà la nuit
Passe et s'enfuit.

ADRIEN.

Elle part! ah! mon Dieu, quel dommage!
Louise, j'ai tant besoin de courage.

(*Elle lui abandonne sa main qu'il presse.*)

Ah! maintenant, vite à l'ouvrage,
Car déjà la nuit
Passe et s'enfuit.

FIN.

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT,
Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

LE

MAJOR CRAVACHON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. LABICHE, LEFRANC ET JESSÉ,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 février 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CRAVACHON.	M. Leménil.
DERVIÈRES.	M. Berger.
ANTONIN, domestique de Cravachon.	M. Dublaix.
OLYMPE, fille de Cravachon.	Mlle Scriwaneck.
AMÉLIE, amie de pension d'Olympe (rôle travesti).	Mlle Aline Duval.
UN NOTAIRE.	M. Lemeunier.

La scène se passe à Saumur, en 1813.

Le théâtre représente un salon. Ameublement simple, fleurets suspendus. Porte principale au fond. A droite, au premier plan, une porte et une table garnie. Au second plan, une cheminée avec glace et pendule. A gauche, deux portes, l'une au premier, l'autre au second plan.

SCÈNE I.

LE NOTAIRE, CRAVACHON.

(Tous deux sont assis au milieu de la scène, au lever du rideau.)

CRAVACHON, se levant.

Ça suffit, Monsieur... vous n'aurez pas ma fille.

LE NOTAIRE, se levant.

Comment!.. Mais songez donc que je suis...

CRAVACHON, brusquement.

Quoi? que voulez-vous dire?.. Que vous êtes notaire impérial, que vous êtes honnête homme, que votre étude est payée... Eh bien! après?

LE NOTAIRE.

Il me semble que ces avantages...

CRAVACHON.

Ce ne sont pas là des avantages... Moi, Monsieur, je suis le major Cravachon, je suis un honnête homme aussi; j'ai brûlé l'Allemagne, la Prusse et l'Italie, et je ne m'en vante pas, moi, Monsieur... Et aujourd'hui, je suis commandant de la forteresse de Saumur, une prison d'état, Monsieur, et je n'en suis pas plus fier pour ça. Parbleu!.. notaire!.. voilà-t-il pas le diable!

LE NOTAIRE, avec calme.

J'ai suivi avec attention le fil de votre raisonnement, et je ne comprends pas...

CRAVACHON.

Ce n'est pas nécessaire... vous n'aurez pas ma fille Olympe, c'est clair, c'est net... Ainsi, Monsieur...

LE NOTAIRE, cérémonieusement.

Monsieur, j'ai bien l'honneur d'être avec une profonde considération...

CRAVACHON, le reconduisant.

Serviteur, Monsieur, serviteur, de tout mon cœur.

(Le notaire sort.)

SCÈNE II.

OLYMPE, CRAVACHON.

CRAVACHON, revenant.

J'ai cru qu'il n'en finirait pas avec ses salamalecs.

OLYMPE, entrant.

Eh bien! papa, ce jeune homme... ce notaire...

CRAVACHON.

Je l'ai remercié poliment.

OLYMPE.

Encore!.. vous êtes trop difficile aussi.

CRAVACHON.

Tiens! je donne cent mille francs!

OLYMPE.

Songez donc, mon petit papa, je me fais vieille... dix-neuf ans!.. Et voilà le sixième que vous congédiez... six! qui en épousent d'autres! si ce n'est pas affreux!.. Il n'en restera plus!

CRAVACHON.

Puisque je donne cent mille francs, sois donc tranquille. Quand on a un père qui a vu le monde, vois-tu, qui a détrôné des rois... qui a mangé du cheval...

OLYMPE.

Oh! là-dessus, vous savez bien que tous les jours j'écoute et j'admire... Mais... (Câlinant.) dites donc, petit papa, si vous me les présentiez, peut-être que mes avis...

CRAVACHON.

Une entrevue!.. Il ne manquerait plus que ça!..

OLYMPE.

Alors, tâchez qu'ils vous plaisent... Toutes mes amies de pension ont des maris.

CRAVACHON.

Tu appelles ça des maris, toi... tu t'y connais... ce sont des... Ça fait pitié!.. un peu de patience, et nous t'en aurons un... comme je l'entends.

OLYMPE.

Et comment l'entendez-vous?

CRAVACHON.

Comment? sacrebleu!.. Je voudrais là... un... morbleu!.. Voilà l'homme qui te rendrait heureuse!.. et je le trouverai.

OLYMPE.

Sera-ce bien long?

CRAVACHON.

Est-ce que je sais, moi... Tiens, au fait, j'en attends un ce matin de Paris... et tu sais que Paris est le centre des lumières.

OLYMPE.

Oui, et des coups d'épée... Vous souvenez-vous, il y a trois mois...

CRAVACHON.

Si je me souviens!.. Je crois bien, une blessure superbe! ça me fait encore mal!.. Mais c'est égal, quel beau coup!.. On a bien raison de dire : Il n'y a qu'un Paris!

OLYMPE.

Je suis sûre que c'est encore vous qui aviez tort.

CRAVACHON.

Oh! non... cette fois, j'avais été insulté... mais insulté!.. Ah! le digne jeune homme!.. Je ne pense jamais à lui sans plaisir.

OLYMPE.

Que vous avait-il fait? car vous ne m'avez jamais dit...

CRAVACHON.

Ce qu'il m'avait fait, le brigand! Tu vas voir. Je sortais du théâtre Feydeau... il faisait un brouillard à ne pas distinguer une vivandière d'un tambour-major,,, je descendais tranquillement la rue Vivienne en ruminant à part moi le morceau d'Elleviou que je venais d'applaudir... Elleviou, tu sais? c'est mon idole!.. quand j'entends sur le trottoir, à trois pas devant moi, une voix, dans le brouillard, qui écorchait le même morceau. J'avais beau ralentir le pas, ou marcher plus vite, je ne pouvais pas me dépêtrer de ce maudit chanteur!.. Dame! moi, ça commençait à m'échauffer les oreilles... Il était évident que le particulier y mettait de la méchanceté... Il s'était dit : Voilà un bourgeois qui sort de Feydeau... Elleviou est son idole, bon! je vais le taquiner...

OLYMPE.

Oh! pouvez-vous croire...

CRAVACHON.

Laisse faire, on connaît son monde... Alors moi, je lui crie : Holà! eh! Monsieur! Monsieur! chantez autre chose, vous m'ennuyez... Il me répond par un grand éclat de rire!.. puis, il entonne avec son infernal fausset, quoi?.. le morceau de Martin... Martin, tu sais? c'est mon idole!.. Mille tonnerres! je n'y tenais plus!.. Ah! pour le coup, mon oiseau, lui criai-je en le rejoignant, nous allons changer de musique!.. Un duel! ça me va, j'ai froid aux doigts, qu'il me répond, mais là, sans ostentation... Voilà un armurier, je vais chercher des outils... Et il part en chantant :

Malbroug s'en va-t-en guerre,
Mironton ton ton...

Et faux! toujours faux! le gueux!

OLYMPE.

Il ne pouvait peut-être pas chanter autrement.

CRAVACHON.

Ça ne me regarde pas... J'arrête deux fiacres, chacun le nôtre, il revient avec des épées, nous nous embarquons, et bientôt nous voilà hors Paris, dans la campagne, au milieu d'une belle route, ma foi! mais il faisait noir... noir!.. Mon inconnu fait en un clin-d'œil ranger les sapins sur les bas-côtés, il en décroche lui-même les lanternes, et bon gré mal gré, nos cochers immobiles nous servent à la fois de candélabres et de témoins... à 40 sous l'heure... Nous croisons le fer... oh! je vis tout de suite que j'avais affaire à forte partie... (S'animant.) Aussi, comme nous nous comprenions, c'était un plaisir; tous nos coups étaient mutuellement portés et parés... Sans presque nous voir, nous nous devinions dans l'obscurité, et...

OLYMPE.

Et vous êtes resté sur la place avec une blessure!

CRAVACHON.

Oui, ce cher ami, il m'a désossé l'épaule... (Vivement.) Mais, je ne m'en plains pas, oh! Dieu!..

OLYMPE.

Vous lui devez des remercîmens, peut-être.

CRAVACHON.

Pourquoi pas?.. car enfin tous les jours on est blessé,,, Qu'est-ce qui n'est pas blessé?..

Mais pas comme ça... oh! non! pas comme ça! (Tristement.) Ah! je ne regrette qu'une chose...

OLYMPE.

Quoi donc?

CRAVACHON.

Tu ne le croirais pas... je ne sais pas encore comment il m'a touché... il faisait si noir... Je donnerais dix napoléons pour connaître ce coup-là!.. car, enfin, je ne me découvre jamais, c'est connu... Est-ce en quarte? est-ce en tierce?

OLYMPE.

La belle avance!

CRAVACHON.

Tu n'es pas artiste, toi... Ah! si tu l'avais vu, ce brave jeune homme! avec quelle modestie il s'est dérobé à mes félicitations... Il est parti, là, tout bonnement, comme le premier venu... Je l'ai à peine vu ce garçon, il me serait impossible de le reconnaître... (Regardant la pendule.) Diable! déjà dix heures! et moi qui suis témoin dans une affaire!

OLYMPE.

Encore!

CRAVACHON.

Oh! presque rien... des commençans, des mazettes! des pékins!

OLYMPE.

C'est toujours la même chose, quand vous ne vous battez pas, vous faites battre les autres!

CRAVACHON.

Il faut bien s'occuper... et prouver à l'Empereur que je ne suis pas encore un invalide, bien qu'il ne me juge plus bon qu'à faire un geôlier... Oh! je lui en veux!.. Moi, le major Cravachon, moi qui l'ai aidé à gagner la bataille de Marengo, m'employer à garder des prisonniers d'état, des conspirateurs!

OLYMPE.

De mauvaises têtes, comme vous... et que pourtant vous traitez avec une rigueur...

CRAVACHON.

Ah! dame! je ne connais que ma consigne, c'est vrai.

OLYMPE.

Jusqu'à empêcher ces pauvres détenus de communiquer avec leurs femmes, leurs filles, leurs sœurs... Si ce n'est pas affreux!

CRAVACHON.

C'est l'ordre de l'Empereur... il ne veut pas que les femmes entrent ici... faut croire qu'il a ses raisons pour ça... Pour lors, bon, très bien, assez causé!... (Allant décrocher les fleurets.) Voyons, mes fleurets... Toi, tu vas rentrer dans ton appartement... Si le prétendu en question arrivait, je veux l'examiner le premier... Allons, sois bien raisonnable.

Air : Adieu, tâche de te distraire.

Adieu, rentre chez toi, ma chère,
Je m'en vais au plus tôt régler cette affaire!
Après ce rendez-vous d'honneur,
Je ne veux m'occuper que de ton bonheur.

ENSEMBLE.

CRAVACHON.

Adieu, etc.

OLYMPE.

Oui, je rentre chez moi, mon père,
Quant à vous, terminez vite cette affaire;
Après ce rendez-vous d'honneur,
Il ne faut s'occuper que de mon bonheur.

SCÈNE III.

OLYMPE, seule.

Oui, sois bien raisonnable... Il me dit ça chaque fois... ou bien il s'en va sans rien dire... boutonné jusqu'en haut... Alors j'ai encore plus peur... et pourtant, c'est la bonté même.. Mais il a toujours été comme ça... il faisait trembler ma pauvre mère.

SCÈNE IV.

ANTONIN, OLYMPE.

ANTONIN.

Mademoiselle, c'est un jeune homme qui demande à parler à Monsieur.

OLYMPE, à part.

Un jeune homme!.. le futur, sans doute.

ANTONIN.

Je lui ai dit que Monsieur était sorti.

OLYMPE, à part.

Ah! mon Dieu! encore un que je ne verrai pas... (Haut.) Est-ce qu'il est parti?

ANTONIN.

Non, il est là.

OLYMPE, avec joie.

Ah! il est là.

ANTONIN.

Oui, il dit comme ça que Monsieur, ça lui est égal, qu'il aime mieux causer avec Mademoiselle.

OLYMPE.

Ah! mon Dieu! que c'est désagréable... Ce qu'il a à me dire est peut-être important... je ne peux pas le renvoyer.

ANTONIN.

Oh! que ça ne vous chagrine pas, je vas lui dire que vous êtes sortie.

(Fausse sortie.)

OLYMPE, le rappelant.

Antonin! Antonin!.. Comment! vous savez donc mentir?

ANTONIN.

Dame! puisque ça vous ennuie de le voir.

OLYMPE.

Certainement... Surtout en l'absence de mon père... mais un mensonge... Ah! Antonin... faites entrer ce jeune homme.

ANTONIN, sortant.

Tout de suite, Mademoiselle.

SCÈNE V.

OLYMPE ; puis, AMÉLIE.*

OLYMPE, s'arrangeant vivement devant une glace.

Il va venir... vite! vite!.. Bon! mes cheveux qui s'en vont!.. Ah! mon Dieu! il ne voudra jamais m'épouser dans cet état-là!.. Le voici, tenons-nous droite.

AMÉLIE, en uniforme de lieutenant de hussard.

Mademoiselle...

OLYMPE, à part.

Je rougis, je rougis, comment faire ?.. (Ils se saluent tous deux.) Monsieur... (A part.) Un militaire!.. tenons-nous encore plus droite.

AMÉLIE.

Excusez, Mademoiselle, la liberté que j'ai prise...

OLYMPE.

Il n'y a pas de mal... Croyez, au contraire, Monsieur, que... je suis flattée...

AMÉLIE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah!..

OLYMPE, à part.

Il rit!

AMÉLIE.

Ah ça! tu ne veux donc pas me reconnaître?

OLYMPE.

Amélie!.. ah! quel dommage!

AMÉLIE.

Comment?

OLYMPE.

Quel bonheur! veux-je dire!.. Comment, c'est toi... tu m'as fait une peur... Embrasse-moi donc!..

AMÉLIE, l'embrassant.

Cette chère petite Olympe!.. Nous ne nous sommes pourtant pas revues depuis la pension. Mais je suis loin de t'avoir oubliée! Tiens, cette bague qui me vient de toi, je ne l'ai jamais quittée.

OLYMPE.

Bonne Amélie!.. Mais pourquoi ce déguisement?

AMÉLIE.

Pourquoi?.. oh! c'est un grand secret... une bien grande audace... Mais tu ne me trahiras pas... tu m'aideras, au contraire... M. Cravachon peut-il nous entendre?

OLYMPE.

Non... Mais, d'où vient ce mystère ?

AMÉLIE.

Écoute... Mon mari... car je suis mariée.

OLYMPE, à part.

Encore une!

AMÉLIE.

Mon mari, M. Doffin, compromis dans une prétendue conspiration contre l'Empereur, a été arrêté, il y a huit jours, à Paris, et conduit ici, dans la citadelle commandée par ton père.

OLYMPE.

Ah! mon Dieu!.. tu as un mari sous clé!

AMÉLIE.

Et tu sais qu'un ordre impitoyable, mais motivé par quelques abus, ferme depuis un certain temps l'entrée de cette forteresse, de cette prison, à toutes les femmes quelles qu'elles soient... pourtant, je ne pouvais abandonner ainsi mon mari...

OLYMPE.

Je crois bien!

AMÉLIE.

Pendant que des amis puissans sollicitent à Paris son élargissement, j'ai voulu à toute force le voir, lui parler...

OLYMPE.

C'est si naturel!

AMÉLIE.

Mais comment faire?.. J'espérais d'abord que le titre de ton ancienne amie pourrait aplanir la difficulté... mais bientôt la réputation de l'inflexible commandant vint m'ôter tout espoir...

OLYMPE.

Alors?

AMÉLIE.

Alors, j'ai pris un parti extrême, violent... J'ai pris... les habits de mon frère l'officier, et sous cette enveloppe, je viens affronter la consigne du major et solliciter mon laisser-passer.

AIR : S'il apprend que pour sa maîtresse.

Gagnant ensemble tous leurs grades,
Depuis long-temps mon frère et mon mari
Sont bien connus pour d'anciens camarades ;
Sans crainte donc, je me présente ici,
Sous le costume et le nom d'un ami.
Dans mon stratagème j'espère,
Car l'amour triomphe à moitié,
Quand il a pour habit de guerre
L'uniforme de l'amitié.

OLYMPE.

Pourvu que papa Cravachon se laisse prendre à la ruse... Voyons, tourne-toi, que je t'examine... (Elle la fait tourner autour d'elle.) là... marche un peu... encore... Eh bien! ce n'est pas trop mal... tu peux faire illusion.

AMÉLIE.

Ma foi, j'ai confiance. Ton père ne m'a jamais vue, et pour peu que je fasse honneur à mon uniforme...

OLYMPE, confidentiellement.

Entre nous, je t'avouerai que je n'en suis pas contente du tout de papa Cravachon... mais du tout, du tout!

AMÉLIE.

Que veux-tu dire?

OLYMPE.

Enfin, ma chère, en me regardant, certainement on le voit tout de suite, je suis bien d'âge... Eh bien! pourtant, je crois qu'il ne veut pas me marier.

AMÉLIE.

Quel enfantillage !

OLYMPE.

Je parle très sérieusement... car, enfin, je suis demandée de tous côtés ; c'est incroyable... chacun veut m'épouser.

AMÉLIE, souriant.

Ça ne m'étonne pas du tout.

* Amélie, Olympe.

OLYMPE.

Moi, je ne demande pas mieux... mais lui ne veut pas... Mes prétendus, on me les cache... Ensuite, mon père s'enferme avec eux... là... (Elle montre la première porte de gauche.) Je ne sais pas ce qui se dit... mais ça doit être affreux!.. car ils partent tous, et l'on n'entend plus parler d'eux.

AMÉLIE.

Au fait, c'est étrange!

OLYMPE.

C'est abominable! Quelquefois, j'écoute à la porte... c'est mal, mais c'est par raison.

AMÉLIE.

Eh bien?

OLYMPE.

Je n'entends rien... Seulement, papa fait la grosse voix comme un bourdon, l'amoureux disparaît, et je continue à rester fille.

AMÉLIE.

Pauvre enfant!.. Ça ne peut pourtant pas durer ainsi!..

OLYMPE.

Je crois bien, que ça ne peut pas durer ainsi!

AMÉLIE.

Il faudrait savoir... Mais j'y pense... Je ne puis voir mon mari que demain... après deux heures, on n'entre plus... d'ici là, je puis m'occuper de toi, de ton bonheur... Je vais demander ta main à ton père.

OLYMPE.

Toi!.. mais pas du tout!

AMÉLIE.

Eh bien! voyons, n'as-tu pas peur que je t'épouse?.. De cette façon, j'aurai avec lui cette entrevue si mystérieuse, si redoutable, et...

OLYMPE.

Eh bien! oui... mais comment?

AMÉLIE.

Le meilleur moyen de prouver que je suis un homme, c'est de vouloir épouser une jolie personne comme toi... Je suis ton nouveau prétendu.

OLYMPE.

Toi?.. Mais, prends bien garde!

AMÉLIE.

Moi, prendre garde!.. (Elle s'avance menaçante sur Olympe, qui recule effrayée.) Un militaire, un officier, un hussard!.. Maintenant, du papier, une plume..,

(Elle va à la table placée à droite.)

OLYMPE.

Que vas-tu faire?

AMÉLIE.

Je vais écrire à ton père... J'ai mon idée... Ce sera court, mais nerveux!

(Elle écrit.)

OLYMPE.

Comme nous allons nous amuser! (Elle sonne, Antonin entre.*) Antonin, préparez tout de suite pour Monsieur la chambre verte.

* Olympe, Antonin, Amélie.

ANTONIN.

Oui, Mademoiselle.

(Il sort à droite.)

AMÉLIE.

Tiens, voici ma lettre... * trois lignes d'éloquence. (Lisant.) « Monsieur, je suis gentil, bien »tourné, jeune et hussard; j'aime mademoiselle »votre fille, je vous demande sa main... Cau»sons-en!.. Nota. Je suis pressé, corbleu! »

ANTONIN, rentrant.

Mademoiselle, la chambre est prête.

OLYMPE.

C'est bien.**

AMÉLIE, à Antonin.

Mon garçon, tu vas remettre cette lettre à M. Cravachon.

ANTONIN.

Ça suffit.

AMÉLIE.

Tout de suite, entends-tu?

ANTONIN, se rangeant pour la laisser passer, et saluant militairement.

Oui, mon lieutenant.

AMÉLIE, passant.

A la bonne heure, corbleu!

OLYMPE, passant à son tour devant Antonin.

A la bonne heure, corbleu!

SCÈNE VI.

ANTONIN, seul.

Eh bien!.. ils entrent... tous les deux... Ne vous gênez pas... Avec ça qu'il a l'air mauvais sujet, le hussard... il vous a un petit œil!.. J'ai bien vu des œils, mais jamais, au grand jamais... Après ça, c'est peut-être un mari... Imprudent! s'il avait, comme moi, réfléchi sur la matière... il se garderait bien...

Air : Je loge au quatrième étage.

Tout le drame du mariage,
Dans ma main est représenté.

(Il montre sa main, les doigts en l'air.)

La femme, premier personnage,

(Il indique le pouce.)

Se place ici sur le côté,
Avec fortune

(Il indique l'index.)

Et jeunesse

(Il indique le médium.)

Et beauté;

(Il indique l'annulaire.)

Puis, un mioche d'humeur folâtre...

(Il indique le petit doigt.)

Mais le temps vient disperser tout cela!

* Amélie, Olympe.
** Amélie, Antonin, Olympe.

(Parlé.) A son approche, la fortune s'esquive par la droite, (Il baisse l'index.) la beauté, par la gauche, (Il baisse l'annulaire.) et la jeunesse par le fond; (Il baisse le médium.) de façon qu'au dénoûment...

Il ne reste sur le théâtre
Que ces deux petits acteurs-là.

(Le pouce et le petit doigt restent levés et forment deux cornes.)

SCÈNE VII.

ANTONIN, DERVIÈRES.

DERVIÈRES.

Holà! eh! personne!.. (Apercevant Antonin. Brusquement.) M. Cravachon?

ANTONIN, à part.

Ah! un monsieur... (Haut.) Vous demandez?

DERVIÈRES.

M. Cravachon?.. Est-ce que vous êtes sourd?

ANTONIN, niaisement.

Oh! que non, Monsieur, je ne suis pas sourd... (S'approchant.) Par exemple, j'ai un oncle qui l'est, sourd, mais qui l'est...

DERVIÈRES.

M. Cravachon?

ANTONIN, sans l'écouter.

Comme un pot, sauf votre respect.

DERVIÈRES, s'emportant.

Ah ça! veux-tu me répondre?..

ANTONIN.

Il est sorti... (Reprenant.) Ça lui est arrivé bien drôlement, allez...

DERVIÈRES.

Mlle Cravachon?

ANTONIN.

Elle est occupée... elle cause avec un hussard...

DERVIÈRES, à part.

Un hussard!

ANTONIN.

Oui... (Reprenant.) Il ne s'attendait à rien, le pauvre cher homme... quand, tout-à-coup...

DERVIÈRES, le poussant violemment.

Ah ça! vas-tu te taire, imbécille?

ANTONIN.

Oui, Monsieur.

DERVIÈRES.

Va-t'en! J'attendrai.

ANTONIN, s'en allant.

Oui, Monsieur.

DERVIÈRES, traversant le théâtre de droite à gauche.

Un hussard!.. (Plus haut.) Ici!

ANTONIN, revenant.

Voilà, Monsieur.

DERVIÈRES, traversant de gauche à droite.

Un parent, sans doute... Je suis bien bon de m'inquiéter...

ANTONIN, qui l'a suivi.

Voilà, Monsieur.

(Dervières se retourne, ils se trouvent face à face.)

DERVIÈRES.

Quoi?.. que veux-tu?.. Tu ne me laisseras donc pas tranquille? mille tonnerres!.. Va-t'en! mais va-t'en donc!..

ANTONIN.

Oui, Monsieur.

(Dervières le pousse dehors par les épaules.)

SCÈNE VIII.

DERVIÈRES, seul.

Par tous les diables... Allons, bon! voilà que j'oublie déjà mes recommandations... On m'a pourtant assez sermonné, à Paris... Si vous voulez plaire à la jeune personne, soyez doux, calme, conciliant; ils croient que c'est facile, quand on a été toute sa vie emporté, brutal, querelleur... vingt-cinq mille millions!.. Bien! voilà que je rejure! Allons, c'est dit, il faut qu'on me prenne ici pour un modèle d'aménité... On dit la demoiselle jolie, ça mérite bien quelques sacrifices... Quelqu'un!.. Attention!..

SCÈNE IX.

DERVIÈRES, OLYMPE.

OLYMPE, sortant de la chambre de droite, et parlant à la cantonnade.

Un peu de patience, donc! il va rentrer! (A elle-même.) Est-elle pressée!.. (Apercevant Dervières.) Ah! un jeune homme!,.

DERVIÈRES, s'inclinant.

Mille pardons... C'est sans doute Mlle Olympe Cravachon que j'ai l'honneur de saluer?

OLYMPE, faisant la révérence.

Oui, Monsieur.

DERVIÈRES.

Excusez ma curiosité... mais elle vous paraîtra naturelle quand vous connaîtrez les espérances que monsieur votre père m'a permis de concevoir...

OLYMPE.

Comment, Monsieur, vous seriez...

DERVIÈRES.

Un prétendu... oui, Mademoiselle.

OLYMPE, à part, après l'avoir regardé.

Ah! en voilà un!.. un vrai!.. (Même jeu.) Eh bien! quel mal ça fait-il?

DERVIÈRES.

Mon nom ne vous est sans doute pas tout-à-fait inconnu... Dervières.

OLYMPE, à part.

Ah! le joli nom... pour une femme! (Haut, avec embarras.) Monsieur, je suis très honorée... de l'honneur que... et je vous en... remerc... (A part.) Oh! non, on ne remercie pas... (Haut.) Mais mon père est absent...

DERVIÈRES.

Je le sais, Mademoiselle, et je bénis l'heureux hasard qui me permet de causer un moment avec vous. (A part.) Elle n'a encore rien dit, mais elle est charmante.

OLYMPE.

Puisque vous voulez m'épouser, (Étourdiment.)

mon intention n'est certainement pas de vous décourager, Monsieur... mais je dois vous prévenir que c'est très difficile.

DERVIÈRES.

Quand on vous a vue, Mademoiselle, les obstacles ne comptent plus. (A part.) Eh bien! mais, ça va, ça va.

OLYMPE.

Ah! c'est qu'il s'agit d'abord de plaire à mon père... et mon père... il refuse tout le monde.

DERVIÈRES, à part.

Comme c'est encourageant!.. Mais j'étais prévenu. (Haut.) Eh bien! Mademoiselle, je dois vous l'avouer, ce père inflexible m'effraierait beaucoup moins s'il m'était permis d'espérer que vous ne m'êtes pas tout-à-fait contraire.

OLYMPE, vivement.

Moi? par exemple!

DERVIÈRES.

Il y aurait bien encore un moyen de s'entendre plus vite... Si vous étiez assez bonne, assez confiante, pour me donner un petit aperçu du mari que vous avez rêvé... car vous avez dû en rêver un... (Olympe fait un oui de tête.) Je m'efforcerais alors de lui ressembler.

OLYMPE.

Comment, Monsieur, vous voulez...

DERVIÈRES.

Je conçois votre embarras... Mais n'est-ce pas le chemin le plus court, le plus sûr pour juger de la sympathie des caractères et ne s'engager qu'avec connaissance de cause.

OLYMPE, à part.

Il raisonne très bien!

DERVIÈRES.

Ainsi, Mademoiselle, parlez sans crainte.

OLYMPE.

C'est que je ne sais guère faire les portraits... Cependant, puisque vous insistez,..

Air de l'Herbagère.

Je veux d'abord qu'il ait beaucoup d'esprit,
Qu'il ait bonne tournure;
Je veux encor qu'il soit assez instruit
Et d'aimable figure;
Je veux aussi qu'il soit d'excellent ton,
Qu'il ne parle pas politique,
Qu'il n'aime pas à jouer au boston
Et qu'il fasse un peu de musique.

DERVIÈRES.

Vraiment, il vous faut tout cela?

OLYMPE.

Oui, j'ai rêvé ce mari-là.
Vraiment, il me faut cela,
Car j'ai rêvé ce mari-là.

DERVIÈRES.

Mais... je tâcherai...

OLYMPE.

Même air.

A la rigueur, je pourrais me passer
D'une haute naissance;
Mais je voudrais qu'il sût un peu valser
Et qu'il chérît la danse.
Pourvu qu'il fasse enfin ma volonté,
Qu'il soit toujours d'humeur joyeuse
Et qu'il n'aime pas trop sa liberté,
Je sens qu'il peut me rendre heureuse.

DERVIÈRES.

Vraiment, il vous faut tout cela?

OLYMPE.

Oui, j'ai rêvé ce mari-là... etc.

DERVIÈRES, à part.

Elle est ravissante!

OLYMPE.

Ah! j'oubliais une condition... oh! mais, très importante... je ne pourrais jamais me résoudre à épouser un homme emporté, querelleur, qui eût des duels enfin!

DERVIÈRES.

Fi donc! (A part.) Comme ça se trouve.

OLYMPE.

Voilà tout, Monsieur.

DERVIÈRES.

C'est extraordinaire, tout ce que vous aimez, je l'aime, tout ce que vous détestez, je le déteste.

OLYMPE, avec joie.

Vraiment?.. Ah! qu'on a bien raison de s'expliquer franchement... voilà ce que les parens ne veulent pas comprendre... si mon père savait que je vous ai vu, que je vous ai parlé... Ah! mon Dieu! je l'entends!... il ne faut pas qu'il se doute. (Saluant solennellement.) Monsieur, je vous permets d'aspirer à ma main!..

(Elle sort par la seconde porte de gauche).

SCÈNE X.

DERVIÈRES, puis CRAVACHON, puis AMÉLIE.

DERVIÈRES, la regardant sortir.

Et j'userai de la permission, je vous prie de le croire... Quelle bonne petite nature; franche, naïve, aimante... je l'ai bien un peu trompée... mais, je me corrigerai... c'est décidé, plus de querelles, plus d'affaires d'honneur... je veux rivaliser de douceur avec le papa Cravachon, qui doit être, d'après les principes qu'il a donnés à sa fille, l'invalide le plus pacifique... on le dit un peu original... j'éviterai de le froisser...

Air de Julie.

Pour enjôler ce père de famille,
Adoptons des mœurs de couvent...
Je ferai des travaux d'aiguille,
Je consens même à jouer au volan...
Pour la douceur, beau-père, on te renomme,
De patience, eh bien! faisons assaut:
Pour épouser ta fille, s'il le faut,
J'oublirai que je suis un homme.

Ah! le voici!

CRAVACHON, entrant sans voir Dervières, une lettre à la main, à part. *

Les poltrons!.. ils ont arrangé l'affaire... et maintenant ils déjeunent... N'ont-ils pas eu le

* Cravachon, Dervières.

front de m'inviter!.. « Messieurs, je ne dé » jeune jamais entre mes repas. »

DERVIÈRES, à part.

Il a l'air bon diable!.. mais il ne me voit pas... (Toussant.) Hum! hum!

CRAVACHON, l'apercevant.

Hein?

DERVIÈRES, saluant.

Monsieur...

CRAVACHON.

Vous êtes enrhumé?

DERVIÈRES.

Nullement.

CRAVACHON.

Que voulez-vous?

DERVIÈRES, à part.

Diable! il est brusque! (Haut.) Monsieur, je m'appelle Dervières et je pense que mon nom...

CRAVACHON.

Ah! très bien, très bien.

AMÉLIE, entr'ouvrant la porte de droite.

Hein? quelqu'un!.. *

(Pendant toute cette scène elle écoute, à moitié masquée par la porte.)

DERVIÈRES.

J'ose prétendre à l'honneur...

CRAVACHON.

Vous voulez épouser ma fille?..

AMÉLIE, à part.

Comment, j'ai un rival?..

CRAVACHON.

Je suis enchanté que nous soyons seuls... (Avec intention.) J'ai l'habitude de causer en particulier avec les prétendus.

DERVIÈRES.

C'est trop juste.

AMÉLIE, à part.

Enfin, je vais connaître ce grand secret.

CRAVACHON, remontant la scène.

Vous permettez... (Il ferme la porte du fond.) On ne saurait prendre trop de précautions pour n'être pas dérangé.

DERVIÈRES, à part.

Voilà un singulier préambule.

CRAVACHON, présentant un fauteuil.

Asseyez-vous. (Il va chercher un autre auteuil pour lui, et voyant Dervières encore debout :) Asseyez-vous donc.

(Ils s'asseyent.)

DERVIÈRES, après un temps, à part.

Soyons insinuant. (Haut.) C'est en tremblant, Monsieur...

CRAVACHON.

Permettez... (Il tousse.) Monsieur, je suis le major Cravachon, j'ai brûlé l'Allemagne, la Prusse et l'Italie, j'ai détrôné des rois, Monsieur, j'ai mangé du cheval...

DERVIÈRES, gaîment.

Sans sel?

CRAVACHON.

Il n'en avait pas... Enfin, je suis un honnête homme et je donne cent mille francs à ma fille... A vous, maintenant... allez.

(Il s'enfonce dans son fauteuil et allonge les jambes.)

DERVIÈRES, à part.

Il est drôle, le beau-père. (Haut.) Ma foi, Monsieur, je n'ai encore brûlé ni l'Allemagne, ni la Prusse, ni l'Italie; et je vous avouerai que l'occasion ne m'a jamais été présentée de consommer du quadrupède en question... mais...

CRAVACHON.

Pardon... dites-vous ça pour vous moquer de moi?

DERVIÈRES.

Ah! pouvez-vous croire...

CRAVACHON, reprenant sa première position.

Allez.

DERVIÈRES.

J'allais ajouter que je n'en crois pas moins posséder les qualités nécessaires au bonheur d'une femme. (Une pause. — Cravachon reste dans la même attitude.—A part.) Eh! bien, il ne répond pas! (Haut.) Monsieur...

CRAVACHON, sans bouger.

Allez, j'écoute.

DERVIÈRES, à part.

Allons! (Haut.) Vous ne me connaissez que par quelques recommandations toutes bienveillantes, et vous désirez sans doute que j'entre dans quelques détails sur ma position et ma fortune... Orphelin fort jeune et seul héritier d'une famille...

CRAVACHON, immobile.

La fortune ne fait pas le bonheur... passons.

DERVIÈRES, avec étonnement.

Ah! la fortune ne fait pas... (Se ravisant.) Vous venez de dire là une bien grande vérité, Monsieur, car, enfin, qu'est-ce que la fortune?.. mon Dieu! la fortune!.. c'est un fait... une... comment dirai-je?.. Ah! Monsieur, bien peu de pères comprennent cela!.. tandis que... l'éducation, par exemple!.. certainement il ne m'appartient pas de vanter la mienne, mais...

CRAVACHON, même attitude.

L'éducation ne fait pas le bonheur... passons.

DERVIÈRES, étonné.

Ah! l'éduc... (Se ravisant.) J'allais le dire... l'éducation! qu'est-ce que ça prouve?.. qu'on a été bien élevé, pas autre chose!.. Ce qu'il faut pour faire le bonheur d'une femme, c'est une âme tendre, c'est un cœur brûlant, c'est un amour...

CRAVACHON.

Oh! l'amour!.. l'amour ne fait pas le bonheur. Passons.

DERVIÈRES.

Comment!.. l'amour non plus?.. (A part.) C'est un logogriphe que ce beau-père là.

AMÉLIE, à part.

Ah ça! qu'est-ce qui fait donc le bonheur?

DERVIÈRES.

Alors, Monsieur, pour être véritablement heureux, quels sont, je vous prie, les qualités...

* Cravachon, Dervières, Amélie.

CRAVACHON.

Ah! là-dessus, jeune homme, j'ai des idées... des idées à moi, et... (Dervières tend l'oreille.) et je les garde... Mais vous ne m'avez pas encore dit un mot de votre existence de garçon.

(Il se lève.)

DERVIÈRES, à part et se levant.

Diable ! (Haut.) Je ne vous cacherai pas que, comme tous les jeunes gens, je me suis un peu amusé...

AMÉLIE, à part.

Je ferais peut-être bien de m'en aller.

CRAVACHON.

Vrai ?.. eh ! bien, vous avez bien fait... bah ! la jeunesse n'a qu'un temps !.. Mais, il ne s'agit pas de cela... voyons, là... franchement... un gaillard comme vous doit avoir la tête chaude... vive... rien qu'à vos oreilles ça se voit...

DERVIÈRES, à part.

Ah! mon Dieu !

CRAVACHON.

Pour un mot, flamberge au vent !

DERVIÈRES.

Mais... (A part.) D'où sait-il ?..

CRAVACHON.

Voyons, combien avez-vous eu de duels ? contez-moi ça ; je suis un vieux loup, moi.

DERVIÈRES, à part.

C'est un piège. (Haut.) Moi, Monsieur, je ne me suis jamais battu.

CRAVACHON, brusquement.

Ce n'est pas vrai !

DERVIÈRES, avec vivacité.

Monsieur !

CRAVACHON.

Ah ! vous voyez bien que vous vous êtes battu !

DERVIÈRES, à part.

Quelle faute ! (Haut.) J'ai bien eu quelques petites altercations...

CRAVACHON.

A la bonne heure !

DERVIÈRES, froidement.

Mais j'ai toujours arrangé l'affaire.

CRAVACHON.

Hein ?

DERVIÈRES.

Le duel est un préjugé si barbare !.. Avez-vous lu Jean-Jacques, Monsieur ?

CRAVACHON, fièrement.

Je n'ai lu ni l'un ni l'autre, Monsieur.

DERVIÈRES, avec une feinte exaltation.

Quel dommage ! vous auriez vu flétrir dans ces pages immortelles, cette coutume à jamais sanglante ; vous auriez vu...

CRAVACHON.

Est-ce que vous avez été curé, Monsieur ?.. ah ! ça, vous qui parlez, si on vous insultait ?..

DERVIÈRES, après un mouvement réprimé.

Je mépriserai l'insulte, Monsieur.

CRAVACHON, à part.

C'est ce que nous allons voir.

DERVIÈRES.

Mais ce n'est là pour nous qu'un simple sujet de conversation... et je crois que sur les points essentiels, nous sommes à peu près d'accord.

CRAVACHON.

D'accord ! d'accord ! comme vous y allez, vous... mais, je ne vous connais pas.

DERVIÈRES.

Il me semble pourtant vous avoir donné des détails assez précis...

CRAVACHON.

Et qui vous dit que je les crois, vos détails ?

DERVIÈRES, vivement.

Comment ?.. (Se calmant tout-à-coup.) Je pense pourtant que vous ne doutez pas de ma loyauté !..

CRAVACHON.

Votre loyauté, votre loyauté... c'est un mot qu'on trouve tous les jours dans la bouche des...

DERVIÈRES, vivement.

Assez, Monsieur !

CRAVACHON, à part.

Très bien !

AMÉLIE, à part.

Il l'insulte, à présent.

DERVIÈRES, à part.

Qu'allais-je faire !.. (Haut, avec beaucoup de calme.) Mais à quoi bon nous emporter... Je suis persuadé, Monsieur, que vous n'avez pas eu l'intention de m'offenser...

CRAVACHON, à part, avec un geste de dédain.

Incurable !

DERVIÈRES.

Et j'espère que ce mariage...

CRAVACHON.

Vous ! épouser la fille du major Cravachon... j'aimerais mieux la marier... à un Anglais.

AMÉLIE, à part.

Jolie conclusion !

DERVIÈRES.

Mais...

CRAVACHON.

Voulez-vous me laisser tranquille !.. je ne vous écoute plus... (Il appelle.) Antonin ! Antonin !.. (A part.) Maintenant, il s'agit de voir l'autre.

ANTONIN, entrant.

Voilà ! *

CRAVACHON.

Dès que la personne qui t'a remis cette lettre sera venue, tu l'introduiras dans mon cabinet. (A Dervières en lui tendant la main.) Je peux vous dire une chose... c'est que vous ne serez jamais mon gendre... (Goguenard.) Serviteur, Monsieur, serviteur. (Près de sortir.) Ah ! pouah !

(Il sort par la première porte de gauche.)

SCÈNE XI.

DERVIÈRES, ANTONIN, AMÉLIE.

DERVIÈRES.

Je n'y comprends rien... je rêve sans doute.

ANTONIN, à la porte de droite, appelant Amélie.

Eh ! Monsieur ! lieutenant !

* Antonin, Cravachon, Dervières, Amélie.

AMÉLIE, sortant.

A mon tour, maintenant; s'il croit que je vais me laisser mener comme l'autre... ah! mais, non!.. mon uniforme me le défend.

ANTONIN.

Le major vous attend dans son cabinet.

AMÉLIE, traversant le théâtre.

C'est bien!

DERVIÈRES, l'apercevant.

Un officier!.. D'où sort-il?

(Il passe à droite et échange un salut avec Amélie.) *

AMÉLIE.

Pauvre jeune homme!.. il me fait de la peine!

(Elle entre par la première porte à gauche.)

SCÈNE XII.

ANTONIN, DERVIÈRES.

DERVIÈRES, à Antonin.

Quel est cet officier?

ANTONIN.

Cet officier?.. c'est un militaire... Pour vous achever l'histoire de mon oncle...

DERVIÈRES.

Laisse-là ton oncle, et dis-moi...

ANTONIN, poursuivant son idée.

Le vétérinaire a prétendu que c'était le serein qui lui était tombé...

DERVIÈRES, à part.

Maudit homme!

ANTONIN.

Sur les oreilles... Faut se méfier du serein!

DERVIÈRES, le prenant au collet.

Mais cet officier, cet officier.... dis-moi donc...

ANTONIN.

Eh bien! quoi? un hussard qui vient pour épouser mademoiselle... (Reprenant.) Pour lors.. quand mon oncle a vu...

DERVIÈRES.

Comment?.. es-tu bien sûr?

ANTONIN.

Parbleu! puisque Monsieur le demande dans son cabinet... pour lors...

DERVIÈRES, se promenant avec agitation.

Mais, en ce cas, on s'est joué de moi! Ah! je me vengerai, oui, je me vengerai!

ANTONIN.

Pour vous achever l'histoire de mon oncle...

DERVIÈRES.

Eh bien! que fais-tu là?.. Va-t'en donc, imbécille!

ANTONIN.

Merci, Monsieur. (A part.) Décidément, ce n'est pas le moment de lui conter l'histoire de... ça se retrouvera... (Haut.) Monsieur, ça se retrouvera.

DERVIÈRES.

Eh! va donc te promener, animal!.. (Antonin sort.) Pendant que je m'étudiais là à flatter ce vieux maniaque... il y en avait ici un autre tout prêt, qui écoutait sans doute, et qui a été témoin de... et un militaire encore! Oh!.. c'est que j'ai été insulté, méprisé, conspué!.. et je n'ai rien dit! j'ai fait de la philosophie avec ce traîneur de sabre, quand j'aurais dû le... moi, qui me suis battu vingt fois sans motifs... il n'y a pas quinze jours encore, pour un carambolage... on me le contestait... et, maintenant qu'on m'insulte... oh! ce n'est pas fini,.. je vais trouver le major, il est encore d'âge à tenir une épée, et... quant à sa fille, j'y renonce... C'est dommage, pourtant... Ah! au diable le sentiment! nous allons voir... je redeviens moi, je me retrouve, je me reconnais... qu'on me reprenne à faire le moraliste, vingt-cinq mille millions de tonnerres!.. ah! ça fait du bien de jurer... morbleu!.. sacrebleu!..

(Il frappe du pied.)

SCENE XIII.

OLYMPE, DERVIÈRES.

OLYMPE, entrant.

Ah!.mon Dieu!

DERVIÈRES, à part.

La petite!.. Je crois qu'elle m'a entendu...

OLYMPE.

Eh bien! Monsieur, c'est joli... Qu'est-ce que vous faites donc là?..

DERVIÈRES, embarrassé.

Moi... je... je... je m'épanchais!

OLYMPE.

Ils sont gracieux vos épanchemens... Avez-vous vu mon père?

DERVIÈRES.

Je l'ai tellement vu, que je le cherche pour me couper la gorge avec lui!

OLYMPE.

Comment? avec mon père?

DERVIÈRES.

N'essayez pas de m'arrêter... c'est impossible... Voyez-vous? il m'a insulté, il m'a outragé!

OLYMPE.

Lui!

DERVIÈRES.

Lui-même! ainsi, adieu... J'en suis fâché pour vous, qui êtes bien bonne, bien douce, mais...

(Fausse sortie.)

OLYMPE, pleurant.

Je le vois bien... vous ne voulez plus m'épouser...

DERVIÈRES, revenant.

Moi!.. c'est-à-dire... (A part.) Est-elle gentille, mon Dieu! (Haut.) Au contraire, je veux bien vous épouser... mais... après.

OLYMPE.

C'est ça, quand vous aurez tué mon père.

DERVIÈRES.

Mais non... soyez donc tranquille... on ne sait pas... c'est peut-être lui qui me tuera.

OLYMPE, pleurant.

Alors, ce sera encore plus difficile.

* Amélie, Antonin, Dervières.

DERVIÈRES.

C'est juste... Je ne sais plus ce que je dis... comment faire ?..

OLYMPE.

Moi qui vous croyais si doux, si paisible... Tenez, je vois bien que vous m'avez trompée... et que votre caractère...

DERVIÈRES.

Justement, c'est que je n'y suis pas dans mon caractère... j'en suis sorti !

OLYMPE.

Alors, rentrez-y, Monsieur, rentrez-y.

DERVIÈRES.

C'est bien ce que je demande.

(Bruit dans la chambre à gauche.)

OLYMPE.

Ciel ! j'entends la voix de mon père !

DERVIÈRES.

Ah ! grâce au ciel !..

OLYMPE.

Qu'allez-vous faire ?

DERVIÈRES.

Je vous en prie, laissez-nous.

OLYMPE.

Je vous devine... je reste !

DERVIÈRES.

Je l'entends !.. je ne réponds plus de moi !

OLYMPE, effrayée.

Oh ! mon Dieu ! cachez-vous !

DERVIÈRES.

Moi, le fuir !

OLYMPE.

Ah ! je vous en supplie... dans l'état d'exaspération où vous êtes...

DERVIÈRES.

Je n'ai plus rien à ménager... il m'a refusé votre main... il l'avait peut-être accordée d'avance à cet officier de hussards.

OLYMPE, à part.

Amélie !.. (Haut.) Le hussard, mais je n'en veux pas.

DERVIÈRES.

Il serait possible ?

OLYMPE.

A une condition... partez.

DERVIÈRES.

Et vous m'aimerez ?

OLYMPE.

Oui, oui, dépêchez-vous !

DERVIÈRES.

Et vous m'épouserez ?..

OLYMPE.

Je ferai mon possible... allez, allez...

DERVIÈRES.

Mais où... ah ! cette chambre ?

(Il se dirige à gauche au deuxième plan.)

OLYMPE.

La mienne, non, non...

DERVIÈRES, allant à droite.

Celle-là !

OLYMPE, à part.

La chambre d'Amélie !.. (Haut.) Monsieur !..

DERVIÈRES, entrant.

Voyez ce que je fais pour vous !

SCÈNE XIV.

CRAVACHON, AMÉLIE, OLYMPE.

OLYMPE, voyant entrer Amélie à gauche.

Ah !... Dieu soit loué !

CRAVACHON.

Allons, allons, jeune homme, du calme !

AMÉLIE.

Morbleu ! ventrebleu ! sacrebleu !

OLYMPE, à part.

Dieu ! comme elle jure !

CRAVACHON.

Monsieur !..

AMÉLIE.

Je ne veux rien entendre !

CRAVACHON.

Mais...

AMÉLIE, frappant du pied.

Tête-bleu !..

CRAVACHON.

Puisque je vous dis que c'est une ruse...

AMÉLIE.

Je n'aime pas les ruses...

CRAVACHON.

Une plaisanterie.

AMÉLIE.

J'abhorre les plaisanteries... vous m'avez insulté !..

OLYMPE, à part.

Comment ! elle aussi !

AMÉLIE.

Ça ne se passera pas comme ça, mille bombes !

CRAVACHON, à part.

A la fin, voilà un homme ! (Haut, avec effusion.) Mon ami, je vous dois une réparation...

OLYMPE, à part.

Encore un duel !

CRAVACHON.

Touchez-là, vous êtes mon gendre.

OLYMPE.

Hein ?

AMÉLIE.

Vrai ?.. Eh bien ! j'accepte !

OLYMPE, à part.

Par exemple !.. (Haut.) Mais, papa...

CRAVACHON.

Te voilà... avance ici... (Il la prend par la main et la présente à Amélie avec cérémonie. *) Monsieur, voilà ma fille... c'est jeune, c'est timide, ne faites pas attention à elle... (A Olympe.) Voici l'époux que je t'ai choisi... il réunit toutes les qualités...

OLYMPE.

Pourtant, papa...

CRAVACHON.

Pas d'observations... je connais Monsieur, je l'ai étudié, je l'ai éprouvé...

OLYMPE.

Si vous vous trompiez...

CRAVACHON.

Je ne me trompe jamais.

OLYMPE, à part.

Là !.. laissez donc faire les grands parens.

* Amélie, Cravachon, Olympe.

AMÉLIE, à part.

J'ai une envie de rire !..

(Elle remonte la scène en se donnant un air décidé.)

CRAVACHON, à Olympe.

Regarde donc quel air décidé !.. quelle tournure martiale !.. c'est un héros que je t'ai donné là, ma fille... et un jour... qui sait?.. il deviendra peut-être maréchal !

OLYMPE.

Oui, papa.

CRAVACHON.

Et toi, on t'appellera madame la maréchale.

OLYMPE.

Oui, papa.

CRAVACHON.

Mais en attendant, il n'est que lieutenant... (A Amélie.) Dans quel régiment?

AMÉLIE.

4me hussards...

CRAVACHON.

4me hussards !.. attendez donc !.. je connais ça... des durs à cuire, des brise-tout, des chenapans... Soyez tranquille, vous serez mon gendre... (A Olympe.) Dis donc, il est du 4me hussards.

OLYMPE.

Oui, papa.

CRAVACHON, à Amélie.

Alors, vous avez vu le feu ?

AMÉLIE.

Si j'ai vu le feu !.. j'en ai vu plus d'un. *

CRAVACHON.

Ah ! bah !

AMÉLIE.

AIR connu.

Oui, mon vieux,
Courageux
En tous lieux,
J'ai vu, par mes yeux,
Un peu tous les feux !
De retour,
En ce jour,
Je viens pour
Connaître à son tour
Celui de l'amour ;
J'ai vu le feu du canon,
Feu de peloton,
Feu de bataillon,
Feu de bastion ;
Le feu du bivouac,
Le feu du tilac,
Même celui... du cognac.

Si je vous disais que le gouvernement a eu trois chevaux tués sous moi, Monsieur !

CRAVACHON.

Et si je vous disais, moi, que j'en ai mangé, Monsieur !

AMÉLIE.

De quoi, Monsieur?

CRAVACHON.

Du cheval, Monsieur !.. Et vous?

* Cravachon, Amélie, Olympe.

AMÉLIE.

Moi, mon vieux, etc.

CRAVACHON, enthousiasmé.

Ah ! vous serez mon gendre ! vous serez mon gendre !

OLYMPE, à part.

Elle va tant faire qu'on renverra l'autre !

CRAVACHON.

Je vais écrire au notaire, pour le contrat.

AMÉLIE.

A la bonne heure... j'aime qu'on mène les choses rondement.

CRAVACHON. *

Et quant à cette permission que vous m'avez demandée pour voir le capitaine Doffin, je vais vous la donner.

(Il va à la table à droite.)

AMÉLIE, à part.

Ah ! enfin !

CRAVACHON, écrivant.

Demain, à dix heures, les portes vous seront ouvertes.**

AMÉLIE.

Merci, major.

OLYMPE, bas, à Amélie.

Mais tu n'y penses pas !.. il y a ici un autre prétendu auquel tu nuis !

AMÉLIE, bas.

Ah ! bah !.. et tu l'aimes?..

OLYMPE, bas.

Dame !.. tu ne peux pas le remplacer.

AMÉLIE, à part.

A-t-elle peur !

(Elle indique par signe à Olympe qu'elle va tâcher d'arranger cela.)

CRAVACHON, présentant un papier à Amélie.

Là, voilà la chose...*** (Amélie prend le papier,) et ce soir, le contrat.

AMÉLIE et OLYMPE, à part.

Ce soir !

AMÉLIE.

Major, je suis on ne peut plus flatté de votre alliance, mais je n'ai pu encore m'expliquer avec Mademoiselle, et j'ignore si son cœur...

CRAVACHON.

Laissez donc ! elle vous adorera... un homme qui a eu trois chevaux tués sous le gouvernement. (A sa fille.) N'est-ce pas que tu...****

OLYMPE.

Mais, non, papa.

CRAVACHON, bas, à Olympe.

Veux-tu te taire !.. (Haut, à Amélie). Et puis vous me plaisez, ça suffit... Vous avez de ça... c'est tout dire... Au moins, vous, vous saurez protéger votre femme ; et si une figure lui déplaît dans la rue, elle n'a qu'un mot à dire... vous mettez le particulier à l'infirmerie, vous... et vous croyez que ça ne flatte pas une demoiselle ?

* Amélie, Cravachon, Olympe.
** Amélie, Olympe, Cravachon.
*** Olympe, Amélie, Cravachon.
**** Olympe, Cravachon, Amélie.

AMÉLIE.

Cependant...

CRAVACHON.

Je vous dis que vous êtes mon homme et qu'elle vous chérira... Quant à moi, je suis si heureux de vous avoir pour gendre, que si vous n'épousez pas ma fille, je me bats avec vous... voyez !..

SCÈNE XV.

OLYMPE, CRAVACHON, AMÉLIE, DERVIÈRES puis ANTONIN.

DERVIÈRES, à Amélie.

Et si vous l'épousez, moi, je vous tue !.. voyez !..

AMÉLIE, à part.

Ah ! mon Dieu !.. à l'autre, maintenant !..

CRAVACHON, à part.

Le poltron !.. d'où sort-il ?

DERVIÈRES.

Décidez-vous bien vite... je veux en finir !

OLYMPE.

Un duel ! mais c'est impossible !

CRAVACHON, à Olympe.

Le hussard va lui appliquer son affaire.

DERVIÈRES, à Amélie.

J'attends votre réponse.

CRAVACHON, à Amélie, en faisant le geste de donner un soufflet.

Comment ! vous ne répondez pas...

AMÉLIE.

Si !.. si !.. Eh bien ! Monsieur, c'est très bien ! (Résolument.) Nous nous battrons ! Cinq minutes, et je suis à vous !.. Major, ce jeune homme m'appartient, vous m'en répondez !

CRAVACHON.

Bravo !

CHOEUR.

AMÉLIE et DERVIÈRES.

Air de la Prova.

Pour laver cet outrage,
Je reviens à l'instant !
Revenez
Craignez tout de ma rage,
Car il me faut du sang !

CRAVACHON.

Comme il ressent l'outrage !
Son rival n'est pas blanc !
Pour apaiser sa rage,
Il lui faudra du sang !

OLYMPE.

Pourquoi tout ce tapage ?
On peut, heureusement,
Apaiser tant de rage
Sans répandre le sang.

(Amélie sort. Dervières reste un instant au fond comme pour accompagner Amélie de ses menaces.)

OLYMPE, revenant, à Cravachon.

Allez, papa, c'est affreux ; toujours des querelles, des affaires d'honneur ; mais, cette fois, ce duel ne s'accomplira pas, car, puisqu'il faut vous le dire, depuis ce matin, vous guerroyez avec une femme, une de mes camarades de pension, ma meilleure amie.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

CRAVACHON, DERVIÈRES.

CRAVACHON, à part.

Une femme... comment... (Examinant Dervières.) Il se pourrait... au fait, cette poltronnerie n'était pas naturelle, et j'aurais dû me douter... (Il s'approche de Dervières en riant.) Eh ! eh ! eh !

DERVIÈRES.

La drôle de figure !

CRAVACHON, mignardement.

Eh bien ! nous voulons donc nous battre... avec ces petites menottes-là... et les petits petons que voici ?..

DERVIÈRES, à part.

Qu'est-ce qui lui prend ?

CRAVACHON.

Ah ! vous croyez qu'on a les yeux dans sa giberne ? (Lui frappant doucement la joue.) petit lutin !

DERVIÈRES.

Eh ! morbleu, Monsieur !

CRAVACHON, étonné.

Morbleu !..

DERVIÈRES, avec emportement.

Ces plaisanteries... Si je ne respectais votre âge !

CRAVACHON, à part.

Comment ! elle me cherche querelle, à présent ?..Ah ça ! mais, ce n'est donc pas... (Haut.) Vous êtes donc brave, vous ?

DERVIÈRES.

Je ne crains personne.

CRAVACHON.

Vous vous êtes donc déjà battu ?..

DERVIÈRES.

Vingt fois !

CRAVACHON, à part.

Je n'y suis plus... (Haut.) Où ça.

DERVIÈRES.

Partout !.. Dernièrement encore, à Paris, à onze heures du soir, entre deux fiacres.

CRAVACHON, faisant un bond en arrière.

Entre deux fiacres !.. vous avez dit : entre deux fiacres !.. Chantez !.. ou plutôt non, non, ne chantez pas !..

DERVIÈRES.

C'est ça !.. Comment savez-vous ?

CRAVACHON.

C'était moi, mon ami ! c'était moi !

DERVIÈRES, à part.

Lui !.. je suis perdu !..

CRAVACHON.

Enfin, je vous retrouve.... Embrassez-moi donc... puisque je vous dis que c'était moi !.

DERVIÈRES.

Vraiment ! Monsieur je suis désolé... j'espère

du moins que vous êtes entièrement guéri?

CRAVACHON.

Du tout! ça me fait encore mal!.. et c'est bien ce qui en fait le charme... Une égratigure, je l'aurais oubliée tout de suite avec son auteur, mais vous, ce n'est plus ça, aussi :

Air : Connaissez mieux le grand Eugène.

Je vous aimais sans vous connaître;
Enfin, Dieu merci, vous voilà!
Vous vous étiez montré mon maître,
Votre souvenir était là!
Il était gravé là.

(Il montre son cœur.)

Puis là.

(Il montre son épaule.)

Vraiment la circonstance est drôle;
Quand vous m'avez porté ce coup vainqueur,
Vous n'en vouliez qu'à mon épaule,
Et vous m'avez touché le cœur.

Ah ça! vous dînez avec nous, n'est-ce pas?.. Voyons, veux-tu prendre quelque chose?

DERVIÈRES.

Merci, mille fois... (A part.) Quel homme singulier!.. (Haut.) Je n'ose plus maintenant me présenter devant Mademoiselle votre fille.

CRAVACHON.

Ma fille!.. mais au contraire, plus que jamais, puisque le hussard... Je suis fixé sur le hussard... (Appelant.) Antonin!

ANTONIN, entrant.

Monsieur...*

CRAVACHON.

Où est-elle?

ANTONIN.

Qui ça?

CRAVACHON.

Le lieutenant!

DERVIÈRES, à part.

Le lieutenant!

ANTONIN.

Il monte l'escalier... Je ne sais pas ce qu'il a, mais il est d'une joie...

CRAVACHON, à part.

Eh bien! à la bonne heure!.. nous allons rire.

SCÈNE XVII.

CRAVACHON, AMÉLIE, DERVIÈRES; puis, OLYMPE et ANTONIN.

AMÉLIE, à Dervières.

Eh bien! petit, sommes-nous prêt?

DERVIÈRES.

Je suis à vos ordres, Monsieur.

CRAVACHON, goguenardant.

Ah ça! nous allons donc nous massacrer, nous tailler en pièces?

* Cravachon, Antonin, Dervières.

DERVIÈRES.

Les témoins?

AMÉLIE.

Je viens de prévenir le mien, et dans un instant...

CRAVACHON.

Oh! sans le connaître! j'ai mieux que lui à vous offrir... un gaillard solide qui, une fois sur le terrain... (Il appelle.) Olympe! Olympe!

(Il monte la scène.)

AMÉLIE, à Dervières.

Monsieur, entre rivaux on se doit de la franchise... me voilà prêt à vous donner toute satisfaction... mais, avant tout, j'ai un aveu à vous faire... (A Cravachon, qui s'est approché.) Pardon... (A Dervières.) Apprenez donc que depuis long-temps (Avec fatuité.) je suis au mieux avec M^lle^ Olympe... depuis long-temps je porte à ce doigt le gage d'une affection...

DERVIÈRES.

Monsieur!.. c'est une infâme calomnie, et tout votre sang...

CRAVACHON et OLYMPE, qui entre.

Qu'y a-t-il donc, Messieurs?*

DERVIÈRES.

Votre témoin?

AMÉLIE.

Le capitaine Doffin.

CRAVACHON.

Le prisonnier!.. impossible!

AMÉLIE.

Silence dans les rangs!.. et lisez.

(Elle lui présente un papier.)

CRAVACHON.

Que vois-je?.. « Ordre de mettre en liberté »le capitaine Doffin, reconnu innocent. » Le capitaine!

DERVIÈRES.

C'est encore un nouveau prétexte... Finissons!

AMÉLIE.

Je ne me bats jamais sans son consentement.

CRAVACHON.

Et pourquoi ça?

AMÉLIE.

Parce que...

CRAVACHON et DERVIÈRES.

Parce que...

AMÉLIE.

Parce que... c'est mon mari!

DERVIÈRES.

Son mari!

CRAVACHON.

Comment! vous seriez...

OLYMPE.

M^me^ Amélie Doffin, une de mes bonnes amies. Tu n'aurais pas deviné celui-là, toi qui as vu le monde!

AMÉLIE.

Et mangé du cheval!

CRAVACHON.

Ah! vieux quinze-vingts!.. Si je m'appelais Napoléon, je donnerais des lunettes à la garde impériale.

* Olympe, Cravachon, Amélie, Dervières.

DERVIÈRES, à Amélie.

Ah! Madame, que d'excuses!

CRAVACHON.

Oui, je comprends... vous vouliez voir votre mari à toute force, et... (A Olympe.) Elle est très espiègle, ton amie, très espiègle.

CRAVACHON, prenant Dervières, à part.

Ah ça! dites-moi donc, mon cher... * il y a une chose qui m'intrigue depuis bien longtemps... Quel diable de coup m'avez-vous donc porté?

DERVIÈRES, de même.

Oh! mon Dieu! un coup bien simple... un coup de seconde.

CRAVACHON, de même.

Ah! que c'est bête!.. j'aurais dû parer cercle. (Avec solennité, haut.) Ma fille, voici l'époux que je vous ai choisi.

OLYMPE, à part.

Ah! enfin! **

CRAVACHON.

Et j'espère cette fois avoir la main heureuse.

ANTONIN, à Dervières.

Pour vous achever l'histoire de mon oncle... vous savez bien qu'il avait perdu l'ouïe.

DERVIÈRES, avec complaisance.

Eh bien?..

ANTONIN.

Eh bien!.. il ne l'a pas retrouvée.

* Amélie, Olympe, Cravachon, Dervières, Antonin.

** Amélie, Cravachon, Olympe, Dervières, Antonin.

CRAVACHON, à Dervières.

Dites donc, Dervières, si vous étiez bien gentil, vous me feriez répéter ce coup-là, hein?.. Avant la nuit, nous avons bien le temps de faire un petit assaut.

DERVIÈRES.

Avec plaisir... *

(Antonin remet à Cravachon ses fleurets; celui-ci en donne un à Dervières, et se met en garde. En ce moment, Olympe, qui a causé bas avec Amélie, se retourne.)

OLYMPE.

Mais, que faites-vous?

CRAVACHON.

Ne t'inquiète pas, nous réglons les clauses du contrat.

Air final des Gants jaunes.

Il faut bien que je reconnaisse
Avant tout, son identité...
Pour cela, je veux qu'il professe
Le coup qu'il m'a déjà porté;
Il me doit cette indemnité.

(Au public.)

Soyez, Messieurs, de cette affaire,
Les témoins désintéressés.
Grâce à votre concours, j'espère
Que nous n'aurons pas de blessés.

TOUS.

Grâce à votre concours, etc.

* Amélie, Olympe, Cravachon, Dervières, Antonin.

FIN.

NOTA. Les indications sont prises de gauche à droite, et du point de vue du spectateur.

Imp. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

LA

TANTE BAZU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN 2 ACTES,

PAR M. LARDENOIS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 18 FÉVRIER 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
Mme BAZU, marchande de marée.....	M. DELMAS.	LE VICOMTE DE RUDIÈRES.....	M. LUGUET.
BENOIT, banquier.....	M. KLEIN.	GUSTAVE, neveu de Mme Bazu.....	M. RHOZEVIL.
Mme BERNARD, sa sœur.....	Mme WSANNAZ.	UN DOMESTIQUE.....	M. BORDIER.
EUGÉNIE, fille de Benoît.....	Mlle VALLÉE.		INVITÉS.

La scène se passe à Paris, chez Benoît.

S'adresser pour la musique à M. Heisser, copiste, au Gymnase.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de Benoît: porte au fond, portes latérales, un bureau, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, *seul.*

Au lever du rideau, il est assis devant le bureau de M. Benoît; une lampe allumée devant lui indique qu'il a passé la nuit à travailler, car il fait jour.

Sept heures!... les commis ne sont pas encore arrivés, et j'ai pu, sans éveiller leur curiosité, établir la situation de la maison. Oui... la balance est favorable... et je ne vois aucune affaire périlleuse... Pourtant cette lettre de Vienne que nous attendons depuis deux jours, et dont je ne comprends pas le retard... C'est que dans sa nouvelle position, cet excellent monsieur Benoît, mon patron, perdrait la tête s'il lui arrivait le moindre embarras... (*Il sonne.*) Pourquoi faut-il que madame Bernard, sa sœur, lui ait persuadé de quitter son commerce de fer, où il avait fait fortune... pour se lancer dans la haute banque, qui offre tant de dangers! c'est qu'ayant épousé monsieur Bernard, qui de son vivant se faisait appeler monsieur Bernard du Cantal, du nom du département où il est né... elle se croit noble, et depuis qu'elle s'est fixée à Paris, humiliée sans doute d'avoir un frère simple marchand, elle est parvenue à lui faire abandonner ses vieux et sages confrères, dont il était si justement considéré; et le voilà maintenant entouré de faux amis, qui, profitant de l'argent qu'ils lui empruntent, rient des airs que, de son côté, il cherche à emprunter à ce monde qui lui est inconnu. (*Il sonne, un garçon de bureau paraît.*) Dès que le teneur de livres arrivera, vous lui donnerez cette note... ces papiers au caissier... ces lettres à la poste. (*Le garçon sort.*) Bien!... à présent il faut me mettre à vérifier notre compte de reports chez l'agent de change... et ensuite la correspondance... à cette époque de l'année, les affaires se succèdent avec une rapidité... j'ai à peine le temps de respirer... Oh! tant mieux!... je puis du moins parfois oublier...

AIR *de l'Partie et revanche.*

Avec ardeur, sans relâche à l'ouvrage
Je tâche ainsi d'occuper mon esprit...
Contre mon mal, je lutte avec courage,
Travaillant le jour et la nuit...
Un fol espoir malgré moi me poursuit,
Et... c'est en vain que je rejette
Les doux pensers qui feraient mon bonheur;
Je les éloigne un instant de ma tête,
Mais rien ne peut les bannir de mon cœur.

Oh! que personne ne pénètre mon secret!... si l'on découvrait qu'un commis sans fortune ose aimer la fille de son banquier, si mademoiselle Eugénie savait que j'ai l'audace de penser à elle, il faudrait fuir... Oh! non, car cela mour, quoique sans espoir, c'est ma vie... pour lui, je néglige jusqu'à cette pauvre tante, que je n'ai pas vue depuis quinze jours.

Mme BAZU, *en dehors*. Je me perds dans ces bureaux-là, moi... c'est une vraie labyrinthe.

GUSTAVE. Je ne me trompe pas... c'est elle!... elle ici... quand nous étions convenus...

SCÈNE II.

Mme BAZU, GUSTAVE.

Mme BAZU, *entrant*. Ah! le voilà!... Je viens de ta chambre, pauvre chéri! quoi!... déjà à la besogne! ou plutôt... Dieu de Dieu! est-ce que t'as passé la nuit à travailler?

GUSTAVE. Vous dans cette maison, ma tante! cependant vous m'aviez promis...

Mme BAZU. De ne jamais venir te trouver chez ton banquetier... je sais bien que ça doit te faire rougir un peu...

GUSTAVE. Ah! ma tante!

Mme BAZU. Est-ce que je t'en veux de ça?... je n'ai jamais pu mordre à l'éducation, moi... c'est pas comme ton pauvre père; en v'là un qui était savant, un professeur à la primaire!

AIR : *Qu'il est flatteur.*

Il connaissait l'arithmétique,
Le français, le latin, le grec,
L'orthographe et la botanique,
Et puis ben d'autres chos' savec!
Comme il étudiait, quand j'y pense!
Aussi, c'est un fait bien certain...
A forc' de s' nourrir de science,
Le pauv' cher homme est mort de faim!

Et moi, j'en savais assez pour vendre des turbots, des saumons, et autres denrées qui débarquent tous les matins rue Montorgueil.

GUSTAVE. Certainement, ma tante!

Mme BAZU. Enfin, pour en revenir à ma visite, c'est ta faute si je suis tombée ici... depuis quinze jours que je ne t'avais vu, j'étais inquiète!

GUSTAVE. Je suis si occupé!

Mme BAZU. Pardine! je n'en ignore pas .. c'est toi qui conduis la maison de monsieur Benoît... qui veilles sur les autres commis, et il y en a pas mal...

GUSTAVE. Trop peut-être... ce qui augmente encore les embarras au lieu de les diminuer.

Mme BAZU. Et pendant ce temps-là, le banquetier se croise les bras... quels faignants que ces financiers!...

GUSTAVE. Oh! ma tante, vous ne rendez pas justice à monsieur Benoît... au fond, c'est un excellent homme!... mais un surcroît d'embarras... vous comprenez?

Mme BAZU. Je comprends, je comprends que je n'ai que toi de parent... que je t'ai élevé, que je t'ai fait apprendre un tas de belles choses comme l'aurait fait défunt ton père... et qu'enfin... excepté de te nourrir de mon lait, je t'ai prodigué tout ce que tu aurais pu recevoir de ta propre mère!

GUSTAVE. Croyez, ma tante, que je n'oublie pas...

Mme BAZU. Bon!... est-il bête! comme si je te disais ça pour te reprocher... la mère Bazu reprocher à son neveu ce qu'elle a fait pour lui!... Oh! non... oh! non...

GUSTAVE. Je n'ai pas voulu vous fâcher...

Mme BAZU. Mais je ne suis pas fâchée... est-ce que je peux être fâchée contre toi?..laisse-moi donc achever... Où'sque j'en étais? ah! m'y v'là... je disais donc que je t'avais fait placer chez un banquetier parce que je me suis laissé dire qu'au jour d'aujourd'hui on arrivait à tout par la banque.... autrefois c'était par la noblesse.... puis, après par le sabre ; mais les révolutions ont changé tout ça! j'en sais quelque chose... mais si pour te faire arriver, il faut que je renonce à te voir, bernique... j'aime mieux que t'en restes là, et te nourrir à rien faire!...

GUSTAVE. Cette fois, c'est un hasard, puisque tous les jeudis je vais dîner avec vous.

Mme BAZU. Mais comme tu avais déjà manqué le dernier jeudi, ça me fait trois grandes semaines sans avoir de tes nouvelles, et ça m'affecte... d'autant plus que je te trouve l'air tout triste, la mine allongée!

GUSTAVE. Moi!... vous vous trompez!

Mme BAZU. Me tromper... à l'égard de mon neveu! mais je lis dans ton cœur mieux que dans un livre relié... tu maigris... t'as les yeux battus... La dernière fois que tu as dîné avec moi, tu n'avais déjà pas d'appétit... pas le moindre petit mot pour rire... tu ne m'as pas repris une seule fois quand j'en lâchais quelqu's-uns qui n'ont pas accès dans le dictionnaire, comme tu dis... et dans ce moment, tiens... si tu crois que c'est une figure de jubilation?... Enfin, t'as du chagrin, et je veux y participer.

GUSTAVE. Je vous assure...

Mme BAZU. Tes appointements ne te suffisent pas peut-être? ils sont chiches quelquefois les banquetiers... aurais-tu besoin d'argent?

GUSTAVE. Du tout, ma tante!

Mme BAZU. Vois-tu, mon garçon, faut pas te gêner; mon commerce n'est pas mauvais... et je ne dépense pas grand' chose; on dit que je suis avare... pour moi, c'est possible, mais c'est afin de mijotter quelques douceurs au besoin.

GUSTAVE. Ma bonne tante!

Mme BAZU. Écoute donc, j'ai voulu te lancer dans le beau monde.

AIR : *Amis, voici, etc.*

On a besoin d'avoir de bell's toilettes
Lorsque, comm' toi, l'on voit la société;
Dans tes plaisirs, à défaut d' quelqu's sonnettes,
Je n' voudrais pas que tu soy's arrêté,
Tant plus que t'en f'ras, tant plus que j's'rai contente;
J' veux t' rendre heureux, j' veux combler tes désirs.
Crois-moi, chéri, le boursicot d' ta tante
Est-ici bas pour tes menus plaisirs !

J'ai justement là...

GUSTAVE. Je n'ai besoin de rien, je vous jure... et je m'oppose à ce que pour moi...

Mme BAZU. Veux-tu te taire?... faut-il pas que jeunesse s'amuse?... Dieu! si j'avais été un homme, comme je m'en serais donné dans mon printemps!... oh! mille éperlans !... mais faisant partie d'un sexe naturellement timide et réservé... Tu n'as pas une prise à me donner?

GUSTAVE. Vous savez, ma tante...

Mme BAZU. Oui, je sais que tu n'as pas de défauts; j'ai oublié ma tabatière, ça me gêne... Ainsi tu ne veux pas d'argent?

GUSTAVE. Merci!

Mme BAZU. Et tu refuses de verser tes chagrins dans le sein de ta pauv' tante Bazu?

GUSTAVE. C'est à tort que votre amitié s'inquiète; je vous le répète, ma tante, je suis très-heureux !

Mme BAZU. Voilà tout?... n'en parlons plus, puisque je n'ai plus ta confiance.

GUSTAVE. Pouvez-vous supposer?...

Mme BAZU. Je m'en vas... du moment où c'est des secrets au-dessus de ma portée, je n'insiste pas.

GUSTAVE. Mais voici l'heure de l'ouverture des bureaux; quelqu'un pourrait venir...

Mme BAZU. Je décampe pour qu'on ne me voie pas. Ah ça, je t'attends tout de même à dîner... une petite matelotte confectionnée de mes mains des dimanches... et tu sais, quand je m'en mêle, si ça écorche le palais !

GUSTAVE. J'irai... soyez tranquille.

Mme BAZU, *à part*. Il y a quelque chose là-dessous... il a du chagrin, ben sûr... mais j'ai mon idée, et je saurai ce qui en est... oh! oui, que je le saurai! (*Haut, regardant vers la gauche.*) Mais qu'est-ce que c'est donc que c'te belle demoiselle qui rôde dans c'te pièce à côté, qu'on dirait qui a l'air de vouloir venir par ici?

GUSTAVE, *à part, regardant*. Eugénie! (*Haut.*) C'est... c'est...

Mme BAZU. La demoiselle de la maison, peut-être? Un joli brin de fille, ma foi... bien tournée... je m'en vante... Et dire que j'ai été comme ça... que j'aurais tenu dans les dix doigts de la main.

Elle va pour sortir.

GUSTAVE. Tenez!... par l'escalier de service... vous ne rencontrerez personne.

Mme BAZU. Adieu! je m'évade !... Dissimulé, va! je suis fâchée contre vous... mais je t'aime toujours...

Elle sort par la petite porte à droite.

SCÈNE III.

GUSTAVE, *puis* EUGÉNIE.

GUSTAVE, *à part*. Mademoiselle Eugénie !... que du moins elle ne s'aperçoive pas de mon trouble!

EUGÉNIE, *entrant par la gauche**. Ah! je vous cherchais, monsieur Gustave !

GUSTAVE. Pardon, mademoiselle... je m'étais placé dans le cabinet de monsieur votre père pour ne pas être dérangé dans un travail important !

EUGÉNIE. Ce que je venais vous demander l'est si peu, que je serais désolée de vous faire quitter une occupation sérieuse... et je me retire...

GUSTAVE. Mon travail est terminé, mademoiselle, disposez de moi.

EUGÉNIE. Vous êtes trop bon !... c'est dans les bureaux, n'est-il pas vrai, qu'ont été faites les invirations pour le bal que mon père donne ce soir?

GUSTAVE. Oui, mademoiselle... je dois même en avoir ici la liste... (*Il passe près du bureau, et cherche dans les papiers.*) Justement.

Il revient près d'Eugénie**.

EUGÉNIE, *parcourant la liste*. Ah! c'est cela !... Madame Radeau qui se plaint d'avoir été oubliée!

GUSTAVE. Cependant l'invitation a été écrite par moi... et recommandée particulièrement. Je savais que c'était la tante d'une de vos amies... que vous vous y intéressiez...

EUGÉNIE. Oh! je n'en doute pas; vous êtes si prévenant pour tout ce qui peut nous être agréable!.. Je voudrais bien aussi avoir tout de suite une lettre pour madame de Rudière.

GUSTAVE. Madame de Rudière! madame de Rudière oubliée également... voilà qui est étrange!

EUGÉNIE. Non, on la croyait dans sa terre de la Brie; mais nous avons appris hier au soir qu'elle était à Paris; alors ma tante m'a dit de l'inviter.

GUSTAVE. J'aurais été surpris en effet que cette dame ne l'eût pas été la première!...

EUGÉNIE. Pourquoi donc?

GUSTAVE, *avec embarras*. Monsieur le vicomte, son beau-frère, venant ici tous les jours...

EUGÉNIE, *soupirant*. Et plutôt deux fois qu'une, c'est vrai.

GUSTAVE. Il croit sans doute s'apercevoir que sa présence est loin d'être importune!

EUGÉNIE, *vivement*. Comment, monsieur, soupçonneriez-vous qu'un peu de coquetterie de ma part peut l'attirer?

GUSTAVE. Oh! je ne me permettrais pas...

EUGÉNIE, *souriant*. De le dire... mais vous le pensez... peut-être, et je dois me justifier... car j'ai remarqué déjà plus d'une fois que vous semblez croire...

GUSTAVE. Quoi! mademoiselle, me supposeriez-vous l'intention?... Oh! jamais!

* Eugénie, Gustave.

** Gustave, Eugénie.

EUGÉNIE. Pourquoi vous en défendre?... je vous remercie, au contraire, de me donner l'occasion de détruire une impression fâcheuse...

GUSTAVE. Croyez bien...

EUGÉNIE. Vous possédez toute la confiance de mon père... on vous regarde en quelque sorte comme de la maison.... et.... il est naturel que l'on tienne... à votre estime!...

GUSTAVE. Combien cette preuve de la vôtre me rend heureux et fier?...

EUGÉNIE. M. le vicomte a été présenté à mon père par ma tante... dont il est le protégé... c'est vous dire aussi qu'il doit être accueilli avec les plus grands égards... car vous savez si mon père a de la déférence pour les volontés de sa sœur...

GUSTAVE. Il est vrai que ses conseils sont des ordres pour lui...

EUGÉNIE. Pauvre père !... on dirait qu'il en a peur... il craint qu'elle ne le gronde quand il manque à quelques exigences du monde où elle l'a lancé!

GUSTAVE. Et dans lequel je ne crois pas qu'il se plaise beaucoup.

EUGÉNIE. Oh! non... nous n'avons pas été élevés dans l'opulence, et des visites, du luxe, de la toilette!... lui, si simple dans ses goûts!... mais il aime sa sœur, et il n'ose la contredire... et comme elle prétend que M. le vicomte est ici le représentant de la bonne société, mon père m'a ordonné de le recevoir avec toutes les marques de la plus haute considération... et moi je dois obéir... mais que j'encourage volontairement ses assiduités, voilà ce que je ne veux pas que l'on pense!...

GUSTAVE, *à part.* Si elle savait le bien qu'elle me fait!

EUGÉNIE.

AIR *des deux Reines.*

Je n'ai point de coquetterie,
Je ne cherche pas à charmer;
Doit-on vouloir être jolie
Pour ceux qu'on ne veut point aimer?
Tromper me semble un crime extrême,
Et lorsque un jour avec candeur
Ma bouche dira : Je vous aime,'
C'est que j'aurai donné mon cœur. (*Bis.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE VICOMTE. *

LE VICOMTE, *entrant du fond.* J'ai enfin le bonheur de vous rencontrer, charmante Eugénie!... (*A part, voyant Gustave*). Encore lui! mes craintes seraient-elles fondées?...

EUGÉNIE, *embarrassée.* Monsieur..... j'étais venue...

LE VICOMTE. Mais, je l'avoue... je ne m'attendais guère à vous trouver de si bonne heure au milieu des grands livres et des comptes courants...

* Gustave, le Vicomte, Eugénie.

GUSTAVE, *à part.* Le ton de cet homme m'irrite toujours.

EUGÉNIE. Je consultais la liste des invitations.

LE VICOMTE. Je me disais aussi... il faut un motif bien puissant... quoique fille d'un banquier, je ne vous présume pas fort éprise des écritures commerciales, et vous comprenez, comme tout le monde ici, j'ose le croire, la distance qui sépare les bureaux du salon de votre père!...

GUSTAVE, *à part.* Être forcé de se contenir!

EUGÉNIE. Dans cette maison, monsieur le vicomte, la distance n'est pas si grande que vous le supposez... longtemps mon père a vécu en famille avec tous ses employés... aussi les égards sont-ils réciproques entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent.

LE VICOMTE. Très-patriarcal, ma parole d'honneur! mais c'est le travers du siècle... je connais telle maison où ce laisser-aller à de grands inconvénients... il amène une espèce de familiarité, qui fait naître, sinon dans le cœur, au moins dans la tête de certaines gens, des idées.... ambitieuses que révèlent leurs moindres actions!

EUGÉNIE, *à part.* Que veut-il dire?

GUSTAVE. Je ne pense pas, monsieur le vicomte, que vous vouliez faire ici quelque allusion?

LE VICOMTE. Aucune, mon cher... ce sont des généralités que chacun est libre de s'approprier.

EUGÉNIE, *à part, regardant Gustave.* Quelle agitation!

LE VICOMTE. Mais j'ai l'occasion de voir quelquefois un jeune homme, un joli garçon, vraiment... ce jeune homme cherche sans cesse à se rapprocher de la fille de son patron... Il se donne des airs intéressants... il tourne vers elle des regards humides et langoureux... parfois même des soupirs étouffés!...

GUSTAVE, *à part.* Il m'a deviné!

EUGÉNIE, *à part.* Et je ne m'étais point aperçue...

LE VICOMTE. Puis, lorsque la jeune fille s'éloigne de lui, ses yeux s'éteignent... sa tête tombe tristement sur son épaule, il semble plongé dans une sombre douleur!.... c'est un calcul aussi.... et ce jeune commis, enfin, me semble entendre à merveille la partie double!

GUSTAVE, *à part.* Quand je croyais si bien me cacher à tous les yeux!

LE VICOMTE. Vous voyez qu'il n'est nullement question de vous, monsieur Gustave... ce n'est pas vous qui oseriez... avoir de telles idées... quoique assurément l'amour-propre vous soit bien permis. . car souvent j'ai entendu parler de vos qualités... votre éloge est dans toutes les bouches.

AIR *du Chateau perdu.*

Chacun vous nomme un employé modèle,
Exact, honnête, habile et cœtera.
On le dit et mademoiselle
Ainsi que moi sans doute en conviendra
Des qualités qu'en vous on fait connaître,

Oui, vous pouvez, mon cher, vous prévaloir
Pour succéder au banquier... mais peut-être...
Concevez-vous à tort un autre espoir.
Oui, vous serez un jour banquier peut-être,
Mais, croyez-moi, perdez un autre espoir.

GUSTAVE, *à part, regardant Eugénie.* Qu'ai-je vu! elle a rougi!

EUGÉNIE, *avec embarras.* Monsieur le vicomte... Monsieur le vicomte venait sans doute pour nous conduire à la matinée musicale de Talberg?... voudra-t-il bien me permettre d'aller me disposer en attendant l'arrivée de ma tante?

LE VICOMTE. Daignez accepter ma main.

Il la conduit jusqu'à la porte à gauche.

GUSTAVE, *à part.* Elle m'a compris, je n'en puis douter. O ciel! cette certitude si douce ne doit-elle pas m'effrayer aussi?

SCÈNE V.

LE VICOMTE, GUSTAVE, BENOIT.

LE VICOMTE, *à part, revenant.* Je crois avoir prouvé que j'y vois clair!

GUSTAVE. A présent que nous sommes seuls, monsieur, j'ose espérer que vous m'expliquerez...

LE VICOMTE. Tout ce qu'il vous plaira, mon cher: en fait de explications, je suis toujours prêt.

GUSTAVE. En ce cas, monsieur le vicomte... (*Voyant Benoît qui s'avance.*) Monsieur Benoît! nous reprendrons cet entretien.

LE VICOMTE. Quand vous voudrez.

BENOIT, *entrant du fond.* Comment, vous ici, vicomte?... mais ma sœur vient d'arriver!

LE VICOMTE. Fort bien, monsieur Benoît... ma voiture nous attend en bas, je vais rejoindre ces dames.

BENOIT. Ah! Gustave, je compte encore entièrement sur vous aujourd'hui... car ma fête m'absorbe, vrai, je suis absorbé!

LE VICOMTE. Est-ce que vous ne venez pas au concert avec nous?

BENOIT. J'ai bien le temps de m'amuser!... Cinq ou six cents personnes à qui il faut que je prépare du plaisir... y a-t-il rien de plus ennuyeux?

GUSTAVE, *à part.* Être aimé d'Eugénie.

ENSEMBLE.

AIR : *Sous ces riants portiques.*

Moi, le devoir m'appelle;
Mais à ce rendez-vous
Je vais m'occuper d'elle;
Et quels moment plus doux!

LE VICOMTE.

Quand le plaisir m'appelle,
Je cours au rendez-vous;
Je suis toujours fidèle
A ce devoir si doux!

Le Vicomte, Benoît, Gustave.

BENOIT.

Quand l'ennui nous appelle,
Il me semblerait doux
De n'avoir pas de zèle
Pour un tel rendez-vous!

Le Vicomte sort par le fond. Gustave par la porte à droite.

SCÈNE VI.

BENOIT, *puis* UN DOMESTIQUE.

BENOIT. Des fêtes! des bals! c'est fort beau!... mais tout cela donne tant de peine... cause tant de tracas! il me semble vraiment que j'étais plus heureux dans mon commerce du faubourg Saint-Antoine... toute la semaine je travaillais, c'est vrai! mais je me couchais de bonne heure... le dimanche, je me permettais la petite partie avec mes amis...c'était amusant, j'engraissais alors.... au lieu qu'à présent les grandes affaires, les grands plaisirs... tout ça m'absorbe, et je maigris... Je n'ai pas osé refuser ma sœur, que mon état par trop modeste offusquait sans cesse... Au fait! madame Bernard du Cantal! mais elle nous aime tant, moi et ma fille, qui sera son héritière... quoique avec son luxe elle doit diablement écorner son héritage...

LE DOMESTIQUE, *entrant.* Il y a là une femme qui demande à parler à monsieur...

BENOIT, *avec fatuité.* Une femme! est-elle jolie? est-elle jeune?

LE DOMESTIQUE. Non, monsieur!

BENOIT. A-t-elle dit son nom?

LE DOMESTIQUE. Madame Bazu.

BENOIT. Bazu! je ne connais pas... je n'ai pas le temps, je n'y suis pas!

LE DOMESTIQUE. Et tenez, elle n'a pas attendu!

SCÈNE VII.

Mme BAZU, BENOIT.

Mme BAZU, *au domestique, devant qui elle passe et qui sort.* Pardon, excuse mon gros. (*A Benoît.*) Vot' servante, monsieur Benoît et la compagnie!

BENOIT. Puis-je savoir, madame, ce qui me procure l'honneur...

Mme BAZU. Comment! si vous pouvez le savoir... je le crois ben!

BENOIT. Alors veuillez bien vite!...

Mme BAZU, *s'asseyant sur la chaise près la table.* Un moment que je m'assoie... quand il vous a passé par les mains trente-neuf barils de sardines... on a les jambes qui vous rentrent...

BENOÎT, *avec impatience.* Je vous ferai observer que je suis très-pressé.

Mme BAZU. Vous êtes pressé... voilà... Vous voyez devant vos yeux la propre tante de mon ne-

veu Gustave... qui me cause pour le quart d'heure bien des tribulations, mon pauv' monsieur Benoît!

BENOIT. Gustave! (*A part.*) Au moment où il m'est si nécessaire, est-ce qu'il lui arriverait...

Mme BAZU. Oui, mon pauv' monsieur Benoît... vous voyez devant vos yeux la femme la plus abîmée d'inquiétudes, de Paris et de la banlieue... et je viens verser mes douleurs dans vot' sein compatissant.

BENOIT. Qu'est-ce donc?

Mme BAZU. C'est que, justement, je ne le sais pas ce que c'est!

BENOIT. Eh bien, alors!...

Mme BAZU. V'là la chose... J'ai déjà venu ici à ce matin, parce que j'étais tourmentée de mon Gustave, que je ne l'avais pas vu depuis quinze jours.

BENOIT, *avec importance.* C'est qu'il est fort occupé... mes relations ont pris un tel développement... enfin, vous l'avez vu... est-ce qu'il ne vous a pas rassurée?

Mme BAZU. Me rassurer, Seigneur de Dieu! mais il est triste comme le quartier Saint-Georges... il est pâle comme le reste de votre chevelure.

BENOÎT. Et la cause de sa tristesse?

Mme BAZU. C'est ça que je vous demande... la cause de sa tristesse? auriez-vous à vous plaindre de lui?

BENOIT. Mon meilleur commis!... Gustave! qui a toute ma confiance... je n'ai que des éloges à lui donner.

Mme BAZU. Ah! tant mieux! vous me mettez dans l'ivresse de la joie... Et lui, ne vous a pas confié la cause de sa milancolie?...

BENOIT. J'ai tant d'affaires qui m'absorbent... je dois vous avouer que je ne m'en étais même point aperçu... il faudrait lui faire subir un interrogatoire...

Mme BAZU. Mais c'est ce que j'ai fait... et il m'a dissimulé la vérité... souffrir et se taire... c'est ça qui est fort!... moi qui ne peux pas me taire même quand je ne souffre pas!...

BENOIT. Peut-être vous vous êtes trompée?

Mme BAZU. Vous v'là comme lui... il m'a dit ça aussi: par exemple! moi, se tromper au sujet de mon Gustave... du fils de ma pauvre sœur... mais je le connais comme défunte ma mère... moi qui l'a élevé... j'aurais été sa nourrice si faire s'était pu... mais le ciel m'en a refusé la faveur!... aussi pour rattraper ça, je tâche de l'entourer de délices... Quand il vient dîner avec moi, je lui confectionne moi-même des plats succulents pour refaire sa petite estomac... et des friandises!... pour lui je m'expose aux plus grands dangers... je fais la contrebande!

BENOIT. La contrebande!

Mme BAZU. Je sais qu'il aime à fumer sa petite cigale... J'en ai reçu hier un cent, caché au fond d'un panier, de la vraie Zavane, sous un turbot; je vous en donnerai une douzaine.

BENOIT. Bien obligé!

Mme BAZU. Quand il est heureux je suis heureuse... quand il est content j'ai de la joie; mais je ne veux pas qu'il ait des peines sans que j'en aye ma part.

AIR *de Sommeiller, etc.*

Je l'aime, je m'en glorifie;
De s'amuser j' lui fais la loi...
Pour lui les jouissanc's de la vie,
Les pein's et les ennuis pour moi!
Lui jeun', moi vieill', c'est facile à comprendre;
Et pour souffrir à son âge il est sûr
Que l' pauvre poulet, il est trop tendre;
Les vieux sont toujours bien plus durs.

BENOIT. Je conçois parfaitement votre inquiétude; je la partage même... mais que faire?

Mme BAZU. De quoi? je serai venue inutilement? je verrai dépérir le seul et unique rejeton de la famille, et je ne pourrai pas y porter remède?... Ah! mon pauvre père Benoît, c'est au-dessus des forces d'une personne de mon faible sexe... j'en mourerai... Oh! oui, j'en mourerai...

BENOIT. Silence! le voici lui-même... Peut-être... à nous deux...

Mme BAZU. C'est ça... aidez-moi à le faire jaser!...

Il remonte au fond.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE, *à part, en entrant par la droite.* Le courrier est arrivé, et pas encore de lettres de Vienne... je ne puis m'expliquer!... Comment demain matin faire face à nos échéances sans ces remises?

BENOIT, *venant à lui.* Eh bien, Gustave?...

GUSTAVE, *l'apercevant* *. Ah! monsieur Benoît! ma tante!...

Mme BAZU, *venant à lui.* C'est encore moi, mon garçon... il ne faut pas avoir l'air fâché pour ça!

GUSTAVE. Vous me demandez, ma tante?

Mme BAZU. Oui, je te demande... je te demande encore comme ce matin; et je le disais aussi tout à l'heure à M. Benoît: mon neveu a du chagrin...

GUSTAVE. Vous vous êtes trompée, je vous le répète.

Mme BAZU. Oh! que nenni! te faut des distractions... t'as du noir dans l'âme, et j'ai un moyen excellent de dissiper ça...

GUSTAVE. Un moyen!

Mme BAZU. Il y a longtemps que je n'ai pas vu le pays... j'ai là des vieilles connaissances que je ne serais pas fâchée d'embrasser encore une fois avant de dire bonsoir à tout le monde... Nous allons partir tous les deux.

BENOIT et GUSTAVE. Partir!

* Benoît, Mme Bazu, Gustave.

Mme BAZU. Oui, partir... et une fois là, tu seras bientôt guéri de ton chagrin... car tu seras fièrement bien reçu... tu seras comme un coq en pâte dans le pays.

AIR *de l'Partie carrée.*

C'est l'habitude, on rit, on chante, on danse;
On s'embrasse, on se serr' la main;
Sans raisonner, il faut faire bombance;
Et tous les jours, le soir comm' le matin,
On t' comblera d' compliments et d' tendresses,
Ça s'ra chaqu' jour nouvelle invitation.
Enfin t'es sûr qu'on t'étouff'ra d' caresses
Ou bien d'indigestion!

Tes chagrins n'y résisteront pas... et puis après, s'il est de besoin... je t'enverrai en voyage... faut que la jeunesse fasse son tour de France.

BENOIT. Je vous avoue, femme Bazu, que voilà un projet qui ne me sourit guère... j'ai absolument besoin de Gustave.

GUSTAVE. Ne craignez rien, monsieur, je resterai... Ma bonne tante s'est alarmée à tort ce matin... un peu de préoccupation... mais ce léger nuage est dissipé... et je puis vous jurer que je n'ai jamais été si heureux qu'en ce moment.

Mme BAZU. C'est, ma foi, vrai... le v'là tout guilleret, à présent; allons, tant mieux... je suis enchantée que ça soye une erreur... je voudrais toujours te voir riant et chantant... Alors, nous ne partirons pas?

BENOIT. Ah! vous me rassurez... c'est que d'ici à peu de jours votre neveu me sera tout à fait indispensable... tous mes instants vont être plus que jamais absorbés... car vous devez bien vous en douter, Gustave... je suis sur le point de marier ma fille!...

GUSTAVE, *à part.* O ciel!

Mme BAZU. Vous mariez vot' enfant?

BENOIT, *avec importance.* Ma fille unique... oui... c'est à peu près arrêté!

Mme BAZU. Et à quelqu'un d'hupé, ben sûr?

BENOIT, *avec fatuité.* Mais oui... au vicomte de Rudières.

Mme BAZU. Je vous en fais ben mon compliment.

GUSTAVE, *très-ému.* Croyez, monsieur, que je me joins à ma tante...

BENOIT. Je vous remercie.

Mme BAZU, *à Gustave.* Eh bien! qué que t'as donc? on dirait que tu trembles?

GUSTAVE. En effet, je ne sais pourquoi... mais je ne me sens pas bien.

Mme BAZU. Là!... voyez-vous!

GUSTAVE. Vous allez me trouver bien capricieux... mais vous avez raison, ma tante... une tristesse dont je ne me sens pas maître... un voyage sans doute dissipera... Nous partirons!

BENOIT. Hein?...

Mme BAZU. Hum! tout ça n'est pas clair *.

BENOIT, *venant à Gustave.* Gustave, mon ami, vous ne pouvez songer à me quitter dans un pareil moment... je ne comprends rien à ce changement subit dans vos idées.

GUSTAVE. Pardonnez-moi, monsieur, une conduite qui doit vous paraître bien étrange... mais si vous en connaissiez la cause... vous seriez le premier à m'approuver.

BENOIT. C'est possible!... mais vous ne devez pas me quitter ainsi... ce serait mal de votre part... dans un moment...

Mme BAZU, *bas, à Benoît.* Voyons! v'lez-vous me laisser seule avec lui?

BENOIT. Est-ce que vous espérez le faire changer?...

Mme BAZU. Peut-être!... je ne sais pas ce qu'il rumine là... à part lui, tout seul... mais je vas voir; allez-vous-en.

BENOIT. Si vous réussissez... vous me rendez un service... dont... plus tard...

Mme BAZU. Oui, oui, nous en parlerons plus tard. Allez donc, mon bonhomme... filez vite!...

Elle le pousse dehors.

SCÈNE IX.

Mme BAZU, GUSTAVE.

Mme BAZU. Ah ça!... nous voilà seuls, entre quat'z yeux... Tu vas me dire ce que tu as?

GUSTAVE. Mais je n'ai rien, ma tante.

Mme BAZU. Tu n'as rien?... Eh bien! veux-tu que je te dise, moi? c'te grande belle demoiselle... qui était ce matin dans une chambre à côté... à monter la garde en attendant que je sorte...

GUSTAVE. Que dites-vous?

Mme BAZU. Gustave! mon garçon, t'es amoureux!

GUSTAVE, *embarrassé.* Moi, amoureux!

Mme BAZU. Voyez donc le grand mal!... Tout le monde ne l'est-il pas amoureux?... je l'ai été tout comme un autre, moi!... peut-être plus qu'un autre, c'est tout naturel!... comme étant de la plus belle moitié du genre humain... on est toujours plus sensible... Tu ne dis rien?... J'ai deviné!...

GUSTAVE. Ma tante, ne croyez pas..,

Mme BAZU. Et celle qui cause de pareilles évolutions à ton cœur, (*avec explosion*) c'est la fille du banquetier!

GUSTAVE. O ciel! vous pourriez soupçonner?...

Mme BAZU. Mais certainement... c'est la fille!...

GUSTAVE, *vivement.* De grâce!... taisez-vous!...

Mme BAZU. Et pourquoi donc que je me tairais?... V'là-t-il pas quelque chose de bien étonnant que la fille d'un ancien marchand de ferraille?... son père vendait du plomb en saumon, moi je vends du saumon en nature... nos états se touchent!...

GUSTAVE. Plus bas! ma tante, plus bas!... vous avez surpris mon secret... Eh bien, oui!... mais que cet amour involontaire, et que mon cœur se reproche, ne soit connu de personne au monde!...

* Benoît, Mme Bazu, Gustave.

Mme BAZU. Est-il délicat!.... t'es trop délicat! Tu seras toujours infortuné... après ça, peut-être que la petite est fière?

GUSTAVE. Eugénie!

Mme BAZU. Ugénie!.., Diable! au fait!... v'là un nom un peu soigné... c'est que je connais le genre d'aujourd'hui, vois-tu?... les jeunes filles sont toutes des duchesses... ça touche du forté... ça chante des romances en faisant des mines et des grimaces;... comme la fille de notre portier, qui se dit élève de l'observatoire et qu'est toujours de là...

Elle chante.

Non, mon cœur n'aimera jamais!

AIR : *Un homme pour faire, etc.*

Enfin ell's ont un' peau d' satin,
La bouté peint' sur la figure,
L' pied mignon, une blanche main,
L'œil doucereux et l'âme dure :
Ça r'ssemble, les d'moisell's de nos jours,
Aux banquett's des célérifères,
Qui sont couvertes de velours
Et rembourées avec des pierres.

Est-ce que la fille du patron s'rait de c'tte acabit-là?

GUSTAVE. Oh! non! Eugénie est simple et modeste!... Mais qu'importe? une barrière insurmontable nous sépare, et je suis malheureux à jamais...

Mme BAZU. En v'là une chance! donnez-vous donc de la peine! faites des sacrifices afin d'assurer le bonheur de vot' enfant! pour qu'un petit minois... Je gage qu'elle a le nez aquilin et une taille de guêpe?... toutes les demoiselles comme il faut ont un nez aquilin et une taille... que je ne sais quelle nourriture on peut insinuer là dedans!... des ailes de mauviettes, des filets de soles tout au plus... Parlez-moi d'un estomac comme ça... (*Montrant le sien.*) Ça ne refuse pas les légumes substantiels et les vins généreux!... Eh ben! ces petit's femmes de rien du tout là font le malheur d'un garçon qui a des vertus à remuer à la pelle! c'est une injustice!... elles ont leurs mirliflors en bottes vernies et en barbe de boucs; qu'elles laissent tranquilles nos enfants modestes et économes!...

GUSTAVE. Ne vous tourmentez pas, ma tante, je me consolerai... j'oublierai Eugénie...

Mme BAZU. C'est ça... oublie-moi ces gens qui font fi de toi... et plus tard t'en épouseras une de calée, de femme... Tu verras... et on fera une noce un peu flamboyante... on mangera de l'homar à discrétion, sans compter les truites saumonées que j'accommoderai moi-même, car j'ai une manière à moi,.. Mais c'est pas ça que tu veux... c'est ton Ugénie!

GUSTAVE. Ah! ma tante!...

Mme BAZU, *allant à lui et lui prenant la main.* Eh ben! tu l'auras... laisse-moi faire...

GUSTAVE. C'est impossible!..

Mme BAZU. Je te dis que tu l'auras... Mais j'entends du monde... je m'évanouis par la petite escalier!...

GUSTAVE. C'est ça!..

Mme BAZU, *allant à la petite porte à droite.* Adieu, garçon! sèche tes pleurses et espère!... Tiens, la clef ne tourne pas.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE VICOMTE, Mme BERNARD, *puis* EUGÉNIE.

Mme BERNARD, *apercevant Mme Bazu.* Que vois-je?...

Mme BAZU, *essayant toujours d'ouvrir.* La porte est donc fermée de l'autre côté...

LE VICOMTE, *riant.* Tiens!... tiens!... tiens! monsieur le commis qui fait sortir mystérieusement des dames de son bureau!..

Mme BERNARD, *riant.* Et quelle dame!

GUSTAVE. Cette dame est ma tante, monsieur le vicomte, et personne, je l'espère, ne se permettra...

Mme BERNARD. Ah!... j'en ai entendu parler!... une marchande de la halle!...

Mme BAZU. Oui, madame... (*A part.*) Oh! comme la langue me démange!

LE VICOMTE, *riant.* Admettre ainsi les dames dans les bureaux!... la sévérité des mœurs bureaucratiques me semble un peu compromise!...

Mme BAZU, *à part.* Si je n'avais pas peur de faire du tort à Gustave... quel déluge de compliments!

Mme BERNARD. En effet, mon frère ne devrait pas souffrir...

LE VICOMTE. C'est que dans un bureau où il y a beaucoup de commis, une jolie femme est exposée...

Mme BERNARD, *riant.* C'est juste!

Mme BAZU, *faisant la révérence.* Pourtant, vous y venez bien, madame...

Mme BERNARD. Pour que j'aie rien à craindre, on m'y respecte trop, madame...

Mme BAZU. Dont bien vous fâche peut-être, madame!...

Mme BERNARD. Madame!

Mme BAZU. Madame!

EUGÉNIE, *entrant du fond.* Qu'est-ce donc?

GUSTAVE, *regardant le Vicomte.* C'est qu'on se permet d'insulter ma tante... oui, monsieur, ma tante, et j'en suis fier!

LE VICOMTE. Comment donc... mais, il y a de quoi! parbleu!

Mme BAZU, *bas, à Gustave, vivement.* Ne te mêle pas de ça... sois tranquille... j'ai bec et ongles; mais faut savoir se modérer!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BENOIT.

BENOÎT, *accourant une lettre à la main.* Gustave!... Gustave!... Ah! vous voilà!...

* Mme Bernard, le Vicomte, Gustave, Mme Bazu.

GUSTAVE*. Qu'y a-t-il donc, monsieur Benoît?

BENOIT. Il y a que cette diable de lettre que vous me demandez à cor et à cris depuis deux jours... elle était dans ma poche... glissée dans un billet de garde...

GUSTAVE, *vivement*. Cette lettre de Vienne?

BENOIT. Précisément... tenez... (*Il la donne à Gustave***.) Je viens de la retrouver...

GUSTAVE, *après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre*. O ciel!

BENOIT. Qu'y a-t-il donc?...

LE VICOMTE, *à part, examinant Gustave*. Que signifie cet air embarrassé? (*Haut.*) Mesdames, passons-nous au salon?

Mme BERNARD. Oui... laissons ces messieurs à leurs affaires!

Mme BAZU, *à part*. Toi, madame Bernard du Cantal... je ne te perds pas de vue... si je peux te repincer au demi-cercle, compte sur la mère Bazu!

ENSEMBLE.

AIR : *Oui, ma Clémence.*

De la prudence
Et du silence!
Car le scandale offrirait du danger

* Mme Bernard, le Vicomte, Benoît, Eugénie, Gustave, Mme Bazu.

* Mme Bernard, le Vicomte, Benoît, Gustave, Eugénie, Mme Bazu.

De cette offense
J'ai l'espérance
Que dès demain je pourrai me venger.

EUGÉNIE.

Quelle souffrance!
Mais en silence
Il faut souffrir et braver le danger.
J'ai l'espérance
Qu'en sa clémence
Le ciel du moins viendra me protéger.

BENOIT.

Quell' patience!
Ma négligence
Offrirait-elle ici quelque danger?
Non, je le pense,
La vigilance
Du cher commis saura tout arranger.

La musique continue jusqu'à la fin, Mme Bazu a fini par ouvrir la porte latérale, et va sortir; le Vicomte, Eugénie et Mme Bernard se dirigent vers un autre côté pendant les derniers mots.

BENOIT, *à Gustave*. Eh bien?...

GUSTAVE. Rassemblez tout votre courage.

BENOIT. Comment?...

GUSTAVE. Ce que je craignais nous arrive.

BENOIT. Quoi donc?...

GUSTAVE. Cette maison de Vienne!...

BENOIT. Enfin?...

GUSTAVE. Elle a manqué!...

BENOIT. Ah! mon Dieu!

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon riche préparé pour un bal; porte au fond, portes latérales, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENOIT, DOMESTIQUES, *puis* GUSTAVE.

BENOIT. Gustave ne revient pas... depuis deux heures, il court pour savoir quel peut être le porteur de ces malheureux billets?..

UN DOMESTIQUE, *qui range dans l'appartement*. Monsieur, où doit-on placer les tables de jeu?...

BENOIT. Ou vous voudrez... (*A part.*) Faut-il qu'une rentrée aussi importante me manque au dernier moment!.. quand j'ai cinq cents mille francs à payer!

UN AUTRE DOMESTIQUE, *entrant du fond*. A quelle heure servira-t-on le souper, monsieur?...

BENOIT, *sans écouter*. Demain matin...

LE DOMESTIQUE. Comment, monsieur?...

BENOIT. Eh! demandez à ma sœur... (*Les domestiques sortent.*) Car ma tête se perd... je suis des charbons... (*Apercevant Gustave.*) Ah! sur Eh bien! Gustave?...

GUSTAVE, *entrant*. Mauvaise nouvelle, monsieur!... c'est Dufour qui a tous vos effets!...

BENOIT. Dufour!... lui!... Dufour! le plus dur de tous les remueurs d'argent!..

GUSTAVE. Et d'une avarice! malgré l'immense fortune qu'il possède, dit-on!...

BENOIT. Lui, dont la méchanceté perce, à la moindre occasion, contre moi, et contre les négociants qui se sont lancés dans les grandes affaires...

GUSTAVE. Il ne voudra jamais attendre... Il peut vous perdre...

BENOIT. Que devenir?... et aujourd'hui, dans un pareil moment, lorsque mes salons vont se remplir de monde... Forcé d'être gracieux, aimable, spirituel... ça me sera impossible... je suis absorbé!...

GUSTAVE. Cependant, il ne faudrait pas vous trahir...

BENOIT. Je tâcherai... mais j'espère, Gustave, que vous ne m'abandonnerez pas dans une circonstance aussi... difficile!...

AIR : *L'amour qu'Edmond, etc.*

Oui, pour soutenir mon courage,
Près de moi restez aujourd'hui...
Car pour faire tête à l'orage
Vous le voyez, j'ai besoin d'un appui...

GUSTAVE.

Bannissez cette inquiétude.
Moi, dans ce jour, vous quitter!... un soldat
A-t-il donc jamais l'habitude
De déserter au moment du combat?...
Un soldat n'a pas l'habitude
De déserter au moment du combat.

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme BERNARD*.

Mme BERNARD, *aux Domestiques à la cantonade.* Les tables de jeu dans ce salon... là... (*A Benoît.*) Mais, mon frère, vous n'y pensez pas!... Il faut dix caisses d'orangers de plus dans l'escalier...Tout cela n'a rien de noble, d'élégant, de grandiose...

BENOIT. Mais, ma sœur, il me semble!...

Mme BERNARD. Je m'y connais, je crois... (*Le conduisant au fond.*) Voyez!... la cour est à peine éclairée!...

BENOIT. Comment! avec douze manchons?...

Mme BERNARD. Il en fallait trente... et on n'a pas mis de fleurs dans le boudoir!... Il faut des fleurs partout... c'est la fureur aujourd'hui! ça asphyxie peut-être... mais ça embaume!...

BENOIT. Ma foi, je n'y ai pas songé... j'ai bien autre chose qui m'occupe...

GUSTAVE, *qui a toujours pris des notes, et s'approchant pendant ce temps de Benoît.* Vous deviez voir notre notaire pour cette opposition aux quatre-vingt-sept mille francs?...

BENOIT. Le notaire, il sera ici ce soir... je lui parlerai en faisant sa bouillotte infernale.

Mme BERNARD, *se rapprochant.* Je gage, mon frère, que vous n'êtes pas allé chez le chevalier Launer?

BENOIT. Il m'a été impossible de le voir!...

Mme BERNARD. Un homme aussi distingué... de la première noblesse!... Quand vous devriez faire tout au monde pour réunir chez vous les noms les plus brillants... nous en manquons tout à fait, il ne viendra pas!... mais qui voulez-vous donc alors qui conduise le cotillon? En vérité, lorsqu'il n'y a pas de femme dans une maison... car ma nièce est encore trop jeune... qu'elle soit jolie c'est tout ce qu'on lui demande.

GUSTAVE, *à Benoît.* Avez-vous été du moins pour ce cautionnement qui doit nous être remboursé?

BENOIT. Mais, non... je ne puis pas être partout.

GUSTAVE. Alors plus d'espoir de compléter la somme qui vous est indispensable...

Mme BERNARD. Vous êtes insupportable, monsieur Gustave... est-ce le moment de parler d'argent, de rentes?... il y a temps pour tout...

GUSTAVE. Ce que je dis à monsieur votre frère, madame est de la dernière importance!...

* Mme Bernard, Benoît, Gustave.

Mme BERNARD, *avec entraînement.* Qu'y a-t-il de plus important pour un banquier que d'acquérir du crédit, de la considération?... les augmentera-t-il en allant les chercher, les mendier?... Non, des bals somptueux, des fêtes brillantes dans son hôtel, et la considération, le crédit, les honneurs accourent le trouver chez lui!... Quelques capacités qu'il ait d'ailleurs, c'est ainsi qu'il peut devenir député, pair de France, baron!... en semant l'or, on le fait produire... et les millions reviennent à celui qui sait les dépenser à propos... adroitement...

BENOIT. Oui... mais s'ils ne reviennent pas? ..

Mme BERNARD. Eh bien! si l'on perd son argent, on a du moins la consolation d'en avoir mangé noblement sa part!...

BENOIT. Merci!...

Mme BERNARD, *avec dépit.* Mais... pour vous rendre service... on vous donne d'excellents conseils... vous ne voulez pas les suivre... comme il vous plaira mon frère... Si tout va mal ce soir ça sera votre faute!...

AIR *de l'Actrice.*

Vous croyez briller à la ronde,
Et vous en serez pour vos frais.
Quand on veut éblouir le monde,
Doit-on regarder de si près?
Vous avez fait une dépense
Dont ainsi que vous que je gémis,
Car votre fête a l'apparence
D'un bal du quartier Saint-Denis!

Elle sort avec dignité.

BENOIT. Bon! la voilà fâchée!...

GUSTAVE. Eh! mon Dieu! maintenant que nous sommes seuls, songez plutôt à la position dangereuse...

BENOIT. Mon pauvre Gustave!... vous voyez comme on me persécute... tant de monde à recevoir... et puis... il est si tard!... demain nous causerons... mais aujourd'hui... tâchez de vous passer de moi... je vous en prie... j'approuve d'avance tout ce que vous ferez... car vraiment je ne sais plus où j'en suis...

GUSTAVE, *à part.* Décidément... on lui fera perdre la tête... Oublions un instant mes chagrins, pour ne m'occuper que de ceux qui le menacent... et qu'il semble ne pas comprendre. (*D'un ton de regret.*) Comptez sur mes efforts, monsieur; je vais mettre tout mon zèle à vous remplacer!...

Il sort.

SCÈNE III.

BENOIT, *puis un* DOMESTIQUE *et* Mme BAZU.

BENOIT, *seul.* Certainement... ma position est critique... mais Gustave s'en inquiète peut-être trop... il ignore, il est vrai, que, dans tous

les cas, la fortune de mon gendre peut parer à cet embarras du moment.

LE DOMESTIQUE. Monsieur Guillaume dit qu'il y a là quelqu'un de la part de monsieur Dufour.

BENOIT, *à part*. De ce maudit usurier qui se trouve porteur de mes effets... c'est un coup du ciel !... y aurait-il moyen de l'amener à composition ?... ne négligeons rien... Faites entrer... (*Voyant madame Bazu.*) Encore la tante de Gustave !...

Le Domestique sort.

Mme BAZU. Encore !... c'est un mot de reproche, mon bon homme... ce n'est pas bien... car je viens pour vous être agréable !...

BENOIT. Vous venez de la part de Dufour ?...

Mme BAZU. Sans doute, de la part de Dufour... et pour autre chose... Mais voyons... personne ne peut nous entendre ?

BENOIT. Personne !...

Mme BAZU. Vous êtes gêné, mon petit ?

BENOIT. Moi, gêné ?... qui donc se permet de faire courir de pareils bruits ?... est-ce que Gustave...

Mme BAZU. Gustave, mon neveu, qui est discret comme une carpe !... non, ne l'accusez pas, ce pauvre garçon ! il est venu un instant pour dîner avec sa pauvre tante Bazu, il n'a fait que pousser des gémissements !...

BENOIT, *avec impatience*. Mais tous ça ne me dit pas...

Mme BAZU. De quoi ! de l'impatience avec le beau sexe ! Enfin, vous êtes gêné ?...

BENOIT. C'est donc Dufour qui prétend...

Mme BAZU. Il me l'a dit, à moi, d'amitié... il m'a prévenue que ça allait mal... il ne pouvait pas faire autrement... c'est chez lui que je place mes économies...

BENOIT. Voyez-vous, le misérable ?... il croit donc que je suis ruiné ?...

Mme BAZU. Dam ! il paraît qu'il a reçu des mauvaises nouvelles de Vienne, en Autruche...

BENOIT, *à part*. Impossible de rien cacher... (*Haut.*) Et c'est pour me dire de pareilles choses que vous venez ?...

Mme BAZU. C'est par intérêt, mon bijou... je suis accourue vous faire une proposition, ingrat !

BENOÎT, *vivement*. Une proposition ?...

Mme BAZU, *avec franchise*. Si je pouvais vous sauver ?

BENOÎT. Me sauver ! (*A part.*) Que signifie ?...

Mme BAZU. Écoutez ! je vous aime !... (*Voyant Benoît qui va fermer les portes.*) Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ?...

BENOÎT, *qui a été fermer toutes les portes*. Voyons, vous venez de la part de Dufour ?... et vous dites que vous m'aimez ?...

Mme BAZU, *qui regarde fermer la porte avec inquiétude*. Je vous aime, en tout bien tout honneur...

BENOIT. Qui vous dit le contraire ?...

Mme BAZU. Je suis une honnête femme, entendez-vous ?...

BENOIT. Certainement... mais...

Mme BAZU, *avec pruderie*. Vous jurez de vous conduire comme doit le faire un galant homme à l'égard d'un être faible et timide ?...

BENOIT. Parlez donc !...

Mme BAZU. Je connais la cause du chagrin de mon Guguss...

BENOIT. Quel rapport y a-t-il ?

Mme BAZU. Il y a qu'il est amoureux !...

BENOIT. Gustave ! Eh bien ?...

Mme BAZU. Oui... et amoureux qu'il en est bête; vous avez dû être comme ça ?...

BENOIT. C'est possible !... mais qu'y puis-je faire ?...

Mme BAZU. Il le demande !... vous le demandez, papa Benoît ?...

BENOIT. Sans doute ?...

Mme BAZU. Mais c'est votre fille qu'il aime... et je viens vous la demander en mariage pour lui...

BENOIT. Ma fille en mariage ?... vous employez un pareil moyen ! et il vous a chargée ?...

Mme BAZU. Lui ! le pauvre chéri du bon Dieu... il en ignore... O ciel !... s'il savait !... il me donnerait sa malédiction... Je l'ai deviné, son amour... j'ai été forcée de la deviner son amour... puisqu'il me la cachait ?...

BENOIT. Songez donc à la distance qui le sépare de ma fille !...

Mme BAZU. De quoi ! de quoi !... la distance ? est-ce que vous voulez renouveler la scène d'hier... que j'ai encore sur le cœur ?

BENOIT. J'y suis étranger ! mais votre demande...

Mme BAZU. Ma demande ! elle n'est pas insidieuse ! ma demande ! vous êtes banquetier, moi négociante; vous vendez de l'argent et moi de la marée, c'est toujours du commerce, et le mien n'est pas un commerce d'allumettes chimiques, je m'en vante !...

AIR *de l'Écu de six francs.*

Dans mon état avec de la chance,
C'est connu, l'on gagne de l'or...
Mais je sais que dans la finance
On s'enrichit plus vite encor,
On s'arrondit plus vite encor !
Si l'banquetier gagne au moins l' double,
J' comprend ben la chose entre nous,
Moi je pêche en eau claire, et vous,
Souvent vous pêchez en eau trouble !...

BENOIT, *piqué* Madame !

Mme BAZU. Écoutez, mon bon... vous faites vot' embarras parce que vot' sœur s'appelle madame Bernard du Cantal... moi, je pourrais me nommer madame Bazu de la halle, étant née native de l'endroit... je pourrais même prendre un nom encore plus ronflant ! Qu'est-ce qui sait ? si ça me plaisait... qu'est-ce qui n'est pas noble aujourd'hui ?...

BENOIT. Parbleu ! votre neveu !...

Mme BAZU. Mais il le l'est !...

BENOIT. Il est noble?...

Mme BAZU. Par ses vertus.

BENOIT. Ah! oui... comme dans les mélodrames... mais à présent il faut du positif!...

Mme BAZU. Eh ben, et mes écus... c'est pas du positif?... si vous prenez mon Gustave pour vot' gendre, je porte chez vous mes économies que 'ai placées chez Dufour...

BENOIT, *avec ironie.* Les économies de madame Bazu!... et c'est pour ça que vous venez me déranger !...

Mme BAZU. Mais dam!...

BENOIT, *se promenant.* Les économies d'une marchande de marée?... et il me faut cinq cent mille francs!...

Mme BAZU. Cinq cent mille francs!... Cristie!... c'est un fier denier.

BENOIT, *avec hauteur.* Je les trouverai chez le gendre que j'ai choisi... qui en a le double, dit-on, et dont le nom d'une noblesse ancienne!...

Mme BAZU. Le gendre que vous avez choisi?... c'est pas vous qui sera sa femme!... il s'agit de savoir s'il convient à votre fille... moi je suis sûr que mon Gustave serait ben mieux son fait!...

BENOIT. Vous pourriez être induite en erreur...

Mme BAZU. Moi, enduite!... ô Seigneur de Dieu!... dans quel département de la terre il y a-t-il un plus joli garçon que mon Guguss?... mais c'est un vrai chérubin, et qui a de l'esprit... il parle des quarts d'heure entiers d'un tas de choses... et il me fait des raisonnements que je n'y comprends rien du tout... et vous croyez que votre vicomte!...

BENOIT. J'en suis désolé, mais vous sentez qu'il est impossible!...

Mme BAZU. Monsieur Benoit!... c'est mal!... c'est très-mal de refuser mon pauvre Gustave parce qu'il n'est pas noble... ça portera malheur à votre noblesse, à vous.

BENOIT. Croyez que je suis fort sensible en tout cas... mais mille pardons; une fête que je donne ce soir absorbe tous mes instants!...

Mme BAZU. Tiens, tiens! moi qui oubliais...justement c'est encore pour ça que je venais.., c'est même l'essentiel...

BENOIT. Je crois entendre déjà des voitures entrer dans mon hôtel....

Mme BAZU. J'ai autre chose à vous demander.

BENOIT. Quoi donc?...

Mme BAZU. Une invitation pour vot' bal!...

BENOIT, *riant.* Ah! ah! voilà qui est comique... une invitation pour vous?...

Mme BAZU. Pourquoi pas?... quand on est z'arrivé à mon âge, il me semble qu'on peut se produire dans la société... on sait se poser dans un salon... Mais rassurez-vous, mon poulet, c'est pas pour la mère Bazu!...

BENOIT. Et pour qui alors?...

Mme BAZU. Pour qui?... vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du baron de Caraignaux?

BENOIT. Oui... qui est mort ruiné, je crois, pendant la révolution!...

Mme BAZU. Une fière noblesse, j'espère, celle-là!.. c'est pour sa propre veuve!...

BENOIT. Je n'avais jamais ouï dire qu'il eût été marié...

Mme BAZU. Il l'a été... et sa veuve qui est au mieux avec le père Dufour... avait ben envie d'assister à vot' fête... alors je lui ai dit qu'avec son nom, ça ne ferait pas un pli... que je lui procurerais cette satisfaction, soit par moi, soit par mon neveu Gustave, dont elle est la marraine... et dans ce moment elle m'attend pour faire sa toilette...

BENOIT, *à part.* Une amie de Dufour!... gardons-nous d'hésiter.. (*Haut.*) Puisque vous avez promis... (*A part.*) Et puis, c'est un nom... et ma sœur qui irait en chercher jusqu'aux antipodes... (*Haut.*) Vous êtes sûre que cette dame est bien avec Dufour?...

Mme BAZU. Les deux doigts de la main... On dit que, toute noble qu'elle est c'est son associée, sa propre associée...

BENOIT, *à part.* A merveille!... (*Haut.*) Je n'ai pas sur moi de lettres d'invitation, mais vous direz à cette dame qu'elle n'a qu'à se nommer, je vais donner des ordres.

Mme BAZU, *allant pour sortir par le fond.* Bien obligé!... Adieu, papa Benoît.

BENOIT. Non! non! par cette petite porte!...

Mme BAZU. Ah! bien! je sors par l'escalier dérobé pour ne pas vous compromettre!... C'est drôle... ces escaliers-là!...

AIR : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Ça devrait êtr' prohibé;
Je n' suis pas méchante,
Mais d' l'escalier dérobé
L' banquier s' donn' la peste,
Et chez plus d'un financier
Qu'a la main trop leste,
On dit qu' souvent l'escalier
Est d' même que l' reste.

Elle sort en riant.

SCÈNE IV.

BENOIT, Mme BERNARD.

Mme BERNARD, *qui a vu sortir Mme Bazu.* Comment, mon frère, encore cette femme!... et enfermée avec vous, tandis que tout le monde vous demande dans les salons!...

BENOIT, *impatienté.* Eh! ma sœur, ne m'en parlez pas!...

Mme BERNARD. Et personne pour faire les honneurs! Eugénie, qui d'ordinaire s'en acquitte si bien... elle est d'une tristesse...

BENOIT. Bon! on dirait que tout se donne le mot

pour me contrarier... Cette femme Bazu qui vient me proposer pour gendre son neveu!

Mme BERNARD. Et vous ne l'avez pas fait jeter à la porte?...

BENOIT. Vous en parlez bien à votre aise... Gustave m'est indispensable, en ce moment surtout...

Mme BERNARD. Oh! indispensable!...

BENOIT. Oui, indispensable!... ce garçon-là a tant de moyens! et certainement s'il avait de la fortune... quoi que vous en disiez... c'est bien le mari qui conviendrait à Eugénie... Eugénie avec ses goûts simples.

Mme BERNARD. Y pensez-vous? le neveu d'une marchande de... fi... un prolétaire!... au lieu que le vicomte de Rudières... Vous allez voir les amis qu'il a amenés!... quel ton!... quelles manières!... et d'une tenue...

BENOIT. Oui! une tenue!... sans doute, on est obligé à une tenue dans le monde où vous m'avez placé... mais ça me gêne, moi, qui n'en ai pas l'habitude... je ne suis pas à mon aise... je suis même fort malheureux... Voyez mon habit, d'abord...

AIR : *J'ai vu le Parnasse.*

Il me serre comme une boîte.
J'ai pour cravate un vrai carcan;
Aux pieds une chaussure étroite,
La main en prison dans un gant
A porter tout cela j'éprouve.
Sans cesse un pénible embarras
Pour être comme il faut je trouve
Qu'on est comme il ne faudrait pas.

Mme BERNARD. N'êtes-vous pas bien dédommagé... par l'honneur que vous font des comtes, des marquis, en foulant de leurs nobles pieds les tapis de velours... de votre boudoir?

BENOIT. Oui, et si un jour la fortune me tournait le dos... tous ces nobles amis en feraient peut-être autant et diraient: « C'est bien fait! » que ne restait-il à vendre ses vieux clous dans » le faubourg Saint-Antoine! il ne serait » pas où il est!... »

Mme BERNARD. Ah! mon frère, quelles idées!...

BENOIT, *s'oubliant.* Pourtant... si j'en étais là!...

Mme BERNARD. Que voulez-vous dire?...

BENOIT. Rien... rien... on m'attend au salon... je cours recevoir mes invités. (*A part.*) J'allais me trahir!... tâchons que personne ne se doute...

Mme BERNARD, *le reconduisant.* Mon frère, je vous en prie ...

BENOIT. Mais non... il n'y a rien... rien du tout...

Il sort par le fond.

SCÈNE V.

Mme BERNARD, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *entrant par la porte de gauche, à lui-même, pendant que Mme Bernard regarde sortir son frère.* Depuis ce matin, je me méfiais de quelque chose, et j'avais raison... Ce coquin de Dufour, qui comptait sur mon mariage avec la petite Benoît pour être payé de ce que je lui dois... et qui me prévient que l'on compte ici au contraire sur ma fortune pour se remettre à flots... Mais si l'on croit me prendre pour dupe.... (*Haut.*) Ah!... parbleu!... madame du Cantal, je vous cherchais...

Mme BERNARD, *se retournant.* C'est vous, monsieur le vicomte!... Eh quoi! toujours ce front soucieux ?...

LE VICOMTE*. Il me semble que j'en ai bien sujet... Ce qui m'est venu aux oreilles sur un certain monsieur Gustave!...

Mme BERNARD. Comment?... (*A part.*) Saurait-il?...

LE VICOMTE. Et ce que j'ai vu moi-même de mes propres yeux?... Certes vous conviendrez que je ne devais pas m'attendre à rencontrer un pareil concurrent!...

Mme BERNARD. Ah! vicomte!... c'est vous rendre vous-même peu de justice... Que devez-vous redouter d'un... commis?...

LE VICOMTE. Ah! madame du Cantal, dans ce siècle éminemment commercial... les commis sont tous dans une maison... c'est à eux qu'on s'adresse pour une foule de détails qui ne tiennent point aux affaires... pour les mémoires de la couturière, de la marchande de modes, etc. — Cela établit des relations de chaque jour...

Mme BERNARD. Allons... c'est une plaisanterie; vous ne sauriez penser que ma nièce...

LE VICOMTE. Oh! j'ai bien remarqué le manége... et ce matin même encore... Enfin j'ai mûrement réfléchi... et avant que les choses soient plus avancées, je viens décidément... vous prier de vouloir bien retirer ma proposition.

Mme BERNARD. O ciel!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GUSTAVE**.

GUSTAVE, *à part, en entrant du fond, et se dirigeant vers la porte de gauche.* Impossible de rencontrer monsieur Benoît... il faut pourtant qu'il m'explique ..

Mme BERNARD. Un mot, monsieur, s'il vous plaît!...

GUSTAVE, *s'arrêtant.* A moi, madame?...

Mme BERNARD. Sied-il bien à un des commis de mon frère d'oublier les bontés que l'on a pour lui... et de compromettre par des prévenances, des assiduités inconvenantes, la fille de celui qui lui a donné toute sa confiance?

* Le Vicomte, Mme Bernard.
** Gustave, le Vicomte, Mme Bernard.

GUSTAVE. Je ne comprends pas...

LE VICOMTE. Le commis ne ferait-il pas bien mieux de veiller sur les affaires de la maison?... car il paraît que, dans l'état des choses, sa négligence pourrait étrangement les compromettre aussi...

GUSTAVE, *vivement.* Quelle raison avez-vous de croire... monsieur?...

Mme BERNARD, *à part.* Y aurait-il quelque chose?...

GUSTAVE. C'est une calomnie!...

LE VICOMTE, *embarrassé.* Je ne dis pas...

GUSTAVE. Non... mais des bruits mensongers peuvent inspirer des craintes... qui, je le devine, engagent à rompre un mariage dont l'intérêt seul...

LE VICOMTE, *l'interrompant avec contrainte.* Ah! ah! ah!... il est fort adroit de détourner ainsi les soupçons auxquels on est en butte...

GUSTAVE. Il est plus adroit encore de se poser en victime d'un sentiment jaloux que l'on n'éprouve pas... pour masquer une conduite que l'on ne peut qualifier...

LE VICOMTE, *vivement.* Monsieur... monsieur le commis... je vous ai déjà dit que j'étais toujours prêt...

GUSTAVE, *de même.* Eh bien, alors... monsieur le vicomte!...

Mme BERNARD. Messieurs... je vous en prie... une telle explication... au milieu d'une fête!...

LE VICOMTE. Vous avez raison, madame, le lieu est mal choisi.

GUSTAVE. Sans doute... et demain, dès le matin... où monsieur voudra...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, EUGÉNIE, *puis les* INVITÉS

CHŒUR D'INVITÉS, *arrivant en se parlant entre eux.*

Quel bruit se fait entendre?
Hélas! un accident
Viendrait-il donc suspendre
Un bal aussi brillant?

BENOIT. Eh bien?... Eh bien?...! qu'y a-t-il donc par ici?...

LE VICOMTE, *dissimulant.* Les tables de jeu qu'on vient occuper, sans doute!...

BENOIT. A la bonne heure! Allons, messieurs!

GUSTAVE, *bas au Vicomte, pendant que Benoît parle aux joueurs qui se placent.* Nous nous reverrons!...

LE VICOMTE, *de même.* Quand vous voudrez!...

GUSTAVE, *bas à Benoît.* Monsieur Benoît, veuillez me donner un instant... j'ai besoin de plusieurs signatures; c'est urgent!...

BENOIT, *de même.* Je vais vous rejoindre, mon ami. (*Gustave sort. On entend rire.*) Quel est ce bruit?...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Madame la baronne de Caraignaux...

Mme BERNARD. La baronne de Caraignaux!... je ne connais pas...

BENOIT. L'associée de Dufour.. De grâce! ma sœur!... les plus grands égards... c'est une personne d'une famille illustre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, Mme BAZU, *mise très-richement, mais ridiculement.*

CHŒUR.

AIR FINAL *du Menuet de la reine.*

Ah! quelle singulière figure!
Pour un bal quel joyeux ornement!...
Son ton, ses manières, sa tournure,
Tout promet un spectacle amusant.

Mme BAZU, *saluant.* Mesdames, messieurs, la compagnie!... Où est donc le bourgeois?...

TOUS, *riant.* Le bourgeois!

BENOIT, *à part.* Madame Bazu!... Quelle affreuse supercherie!...

Mme BAZU. Ah! le v'là!... Bonjour, banquetier.

TOUS. Oh! oh! banquetier!...

Mme BERNARD, *à part.* La tante de Gustave!...

LE VICOMTE, *de même.* Eh! c'est l'adorable personne qui ce matin...

Mme BAZU, *à Benoît.* Merci de votre invitation, cher ami... Eh! eh! savez-vous que v'là une fête un peu chiquée!...

Mme BERNARD. Chiquée! quelle horreur!

LE VICOMTE. Cela se dit dans la meilleure société d'aujourd'hui.

BENOIT, *à part.* Je ne sais où me fourrer! (*Bas, à Mme Bazu.*) Voilà comme vous m'avez trompé, en me demandant une invitation pour la baronne!...

Mme BAZU, *haut.* Mais je ne vous ai pas subtilisé, mon bonhomme... je suis bien la baronne de Caraignaux... j'ai dans mon sac mes titres, ou plutôt ceux du défunt, avec son arbre *généralogique!...*

Mme BERNARD. Ça une baronne!...

Mme BAZU. Quoi que vous dites, ma petite?...

Mme BERNARD. Ma petite!... moi!...

Mme BAZU. C'est comme ça qu'on parle dans la belle société... je l'ai entendu tout à l'heure dans l'autre salon...

BENOIT, *bas à Mme Bazu.* Votre présence ab-

sorbe toutes mes facultés...est-ce que vous comptez rester ici ?...

Mme BAZU. La dernière, bichon, la dernière..... (*A un domestique qui porte un plateau*) Garçon, un verre de ça!... je suis de la compagnie... j'ai le droit de *consumer*...

LE VICOMTE, *à part*. Elle est fort amusante!.... (*A Benoît.*) C'est une de ses parentes?...

BENOIT. Du tout... une erreur! une méprise... (*A part.*) Suis-je assez mortifié!...

Mme BAZU, *qui a bu*. Tiens! tiens! je croyais que c'était... C'est de la douceur... Eh ben, garçon, et des gâteaux, que j'en mette dans mon sac pour Cascaret!... (Cascaret, c'est mon caniche, un amour de chien, qui ne laisserait pas emporter un éperlan de mon magasin...)

LE VICOMTE. Ah! ah! ah!

Mme BERNARD, *à part*. Quelle humiliation!...

BENOIT, *à part*. Comment m'en débarrasser?...

Mme BAZU, *frappant sur l'épaule d'un joueur*. Mais t'as une impériale de valets, mon fils: joue donc le roi d'atout et empoche le quibus... Oh! quel malheur... celui d'en face qui a le point... faut démarquer, c'est guignolant!

Mme BERNARD, *bas à Benoît*. Il faut absolument faire sortir cette femme...

BENOIT, *bas à sa sœur*. Je vais chercher Gustave, pour qu'il fasse comprendre qu'elle ne peut rester...

Il sort.

Mme BAZU. Ah ça! on ne danse donc pas?...

LE VICOMTE. C'est en votre honneur!... votre arrivée a interrompu les accords de l'orchestre...

Mme BAZU. Je ne veux pas de ça, mes enfants; quand il y a des violons, c'est pour danser. Ah! dam! j'en suis, moi, de la danse.

LE VICOMTE. Alors, madame la baronne, permettez-moi d'être votre cavalier pour la première contredanse.

Mme BAZU. C'est pas de refus, mon petit; je me vante que tu n'auras point zà te repentir. Tous les ans, au bal de la demi-carême, je suis la reine du bal; d'abord à cause de mon entrain; ensuite, parce que je sais pincer une légère cachucha, qui ne peut blesser l'œil du sergent de ville le plus pudibond.

AIR d'*Alcindor à la chaumière*.

Faut que j' vous donne de ma danse
Tout d' suite un p'tit échantillon;
Vous verrez comme je balance,
Mon corps et ma tête en cadence,
Et comm' je tiens mon cotillon.
Allons, mesdames du bon ton,
Profitez tout's de la leçon!

Sitôt que le chef des crins-crins a prononcé ce mot enivrant: « *En place pour la contredanse!* » abritée sous l'aile droite de mon cavalier, le corps penché en avant, la tête légèrement inclinée, j'imprime à la partie inférieure de mon individu un léger balancement, et portant langoureusement mes regards des yeux de mon danseur à ses brodequins vernis...

Voyez comm' j'avance avec grâce!
Je vas, je viens et je repasse,
Puis je balance à l'écart.
J' crois qu' c'est un peu chicart!

Après la danse, éclat de rire général.

Mme BERNARD, *au Vicomte*. Votre bras, vicomte; cette femme finirait par me donner des attaques de nerfs.

LE VICOMTE. Mais c'est la mode aujourd'hui; le mauvais genre est de très-bon ton.

Il sort avec Mme Bernard.

Mme BAZU, *voyant le joueur se lever*. Eh ben! il est donc enfoncé? Comme ça joue mal! Je vais le venger, moi, vous allez voir.

Pendant qu'elle bat les cartes, tout le monde quitte le salon, même le joueur qui est en face d'elle.

SCÈNE IX.

Mme BAZU, EUGÉNIE.

Mme BAZU. Tiens! ils ont tous disparu. Ils me laissent là parce que je suis vieille. Qu'est-ce donc qui fera ma partie?

EUGÉNIE, *qui est restée au fond, se plaçant devant elle*. Moi, madame, si vous le permettez?

Mme BAZU. Vous, ma petite?

EUGÉNIE. Comme fille de la maison, n'est-il pas de mon devoir d'en faire les honneurs à tout le monde ?

Mme BAZU. Ah! vous êtes mam'selle Eugénie.

EUGÉNIE. Oui, madame.

Mme BAZU, *à part*. Diable, mon Gustave s'y connaît. Elle est jolie, la petite. (*Haut.*) Ça vous portera bonheur, chère enfant, d'être complaisante avec une femme d'âge.

EUGÉNIE. C'est un devoir facile à remplir.

Mme BAZU. Oui, parce que je suis bonne et indulgente pour la jeunesse à cause que j'ai passé par là. Dam! tout le monde a été jeune; seulement il y en a d'aucuns qui n'ont pas de mémoire. Enfin, vous êtes charmante, ma petite, et je ne m'étonne plus de la passion désordonnée de mon neveu.

EUGÉNIE. De votre neveu!

Mme BAZU. Allons, ne faisons pas la dissimulée avec la tante Bazu. Vous savez ben qu'il vous aime, mon Gustave; et vous? hein! ce petit cœur est-il sensible?

EUGÉNIE, *sérieusement*. Monsieur Gustave! mais, madame!...

Mme BAZU. C'est ça, vous êtes la fille de vot' père; vous êtes fière, et... un commis!,..

EUGÉNIE. Ah! de la fierté après ce que je viens

d'apprendre tout à l'heure par des mots échappés à quelques invités...

Mme BAZU. Que votre père était gêné!

EUGÉNIE. Vous le savez aussi? Et le vicomte qui est riche, dit-on...

Mme BAZU. Oui, et une alliance comme ça tirerait une fière épine du pied au papa Benoît.

EUGÉNIE, *soupirant*. Il faut bien l'espérer!

Mme BAZU. Pour lors... vous l'épouserez... quoi que... si faire se pouvait... mon neveu... Après ça, je sais que ça ne serait peut-être pas trop flatteur pour vous d'être la nièce d'une pauvre marchande...

EUGÉNIE. Avons-nous le droit d'être fiers? Mon père... lui aussi n'était-il pas?...

Mme BAZU, *émue*. Ah! c'est bien! très-bien! vous êtes une bonne fille... pas vaniteuse; et pour ça, si vous n'étiez pas heureuse, c'est qu'il n'y aurait pas de bon Dieu au ciel... et il y en a un. Oh! oui! Eh ben! v'la que je m'attendris..... ça me fait toujours cet effet-là quand on me parle du bonheur de mon Gustave. C'est que je l'aime, et qu'il le mérite. Oh! vous m'avez fait ben plaisir. Ah! que c'est bête! je pleure et je n'ai pas de mouchoir de batiste! Mais c'est égal, je ne suis pas venue ici pour le roi de Prusse: je suis venue pour vous marier!

EUGÉNIE. Me marier!

Mme BAZU. Oui, je vous marierai, et à vot' goût encore; je m'en flatte à présent.

EUGÉNIE. Et comment?

Mme BAZU. J'ai ça dans mon ridicule. Tenez! prenez ces papiers (*elle lui donne une liasse de papiers*), portez-les de ma part à vot' père, et dites-lui que ce sera mon cadeau de noce... Il se pourrait que ça amènera quelques changements dans les projets du papa Benoît!...

EUGÉNIE.

AIR *de l'Apothicaire.*

Vraiment je me sens tressaillir!...
Ces papiers, vous croyez?...

Mme BAZU.

Sans doute!

EUGÉNIE.

Et vous daignez nous les offrir?

Mme BAZU.

Surtout n' les perdez pas en route.
C'est, ma p'tit', du fameux papier.

EUGÉNIE.

A quel espoir mon cœur se livre!

Mme BAZU.

On n' trouv'rait pas chez l'épicier
Le pareil à deux sous la livre.

Eugénie sort.

SCÈNE X.

Mme BAZU, *puis* GUSTAVE.

Mme BAZU. La v'là-t'il qui s'en va contente! pauvre ange!... Ah! ça soulage, mais ça altère; je boirais ben un verre de quelque chose... Garçon! (*Apercevant Gustave.*) Tiens! c'est toi?

GUSTAVE. Ah! ma tante, je vous trouve enfin! Vous ici, quelle imprudence!

Mme BAZU. J'en ai le droit.

GUSTAVE. Monsieur Benoît prétend que vous êtes entrée par surprise... sous le nom d'une baronne de Caraignaux...

Mme BAZU. Une surprise!.. ta tante Bazu!... une surprise! Eh! pourquoi que je ne serais pas baronne de Caraignaux?... c'est mon nom... Dupré de Caraignaux... Eh ben, voyons, qué que t'as à ouvrir de grands yeux?...

GUSTAVE. Mais c'est une plaisanterie... excusez-moi, ma tante... il n'est pas possible...

Mme BAZU. Si tellement possible, que ça est. Tu n'as pas entendu parler du papa Dupré... mon second?

GUSTAVE. Dupré? quel rapport?.. vous ne m'aviez jamais dit?...

Mme BAZU. Pourquoi donc faire?... Si, pendant la révolution, j'ai sauvé un malheureux en l'épousant... ce qui ne l'a pas empêché de s'en aller trois mois après... mais de sa belle mort du moins... sur un lit, dans ma pauvre chambre de la rue Maubuée... est-ce que c'était une raison pour me pavaner d'un titre qui ne me va pas?... Moi baronne! une jolie baronne, ma foi!... D'ailleurs, ces papiers, auxquels on tient tant aujourd'hui, dans ce temps-là c'était à qui n'en voudrait pas... aussi ce pauvre baron, quand j'ai fourré ça tout de suite dans le fond d'une armoire, ça avait l'air de lui faire de la peine...

AIR : *Soldat français.*

Il s' désolait de n' pouvoir m' remercier
Du bien que je v'nais de lui faire;
Car il voyait que ces chiffons d' papier,
La pauv' femm' ne s'en souciait guère...
Mais d'ssus ce soir quand j' viens d' jeter les yeux,
Je m' dis, sentant ma vieille paupière mouillée,
Le pauv' cher homme il va faire des heureux
Là-haut combien il s'ra joyeux
D' voir qu'enfin sa dette est payée!
Nous sommes quitts, sa dette est payée!...

GUSTAVE. Ah! je savais bien que vous étiez une excellente femme... incapable de prendre un nom...

Mme BAZU. La mère Bazu n'a jamais rien pris à personne!

GUSTAVE. Et pourtant monsieur Benoît exige... que je vous prie de sortir.

Mme BAZU, *allant s'asseoir.* Ah! il exige? Bah! on change ben vite d'idée dans ce temps-ci!

GUSTAVE. C'est sa sœur qui est furieuse!...

Mme BAZU. Sa sœur, la du Cantal!... il me semble pourtant qu'elle n'a pas trop le droit... C'est comme son beau vicomte, qui avait l'air de vexer le pauvre monde ce matin. Attendez, mes petits, chacun son tour... nous allons rire aussi...

GUSTAVE. De grâce, ma tante, éloignez-vous; prenez mon bras... je les entends, ils viennent de ce côté... ils n'auraient qu'à vous humilier comme ce matin! je ne le souffrirais pas...

Mme BAZU. Ta! ta! ta!... tu vas voir.

GUSTAVE. Et vous restez là!...

Mme BAZU. Je crois ben... solide comme l'*obélixe*!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BENOIT, EUGÉNIE, *puis* Mme BERNARD.

BENOIT, *avant d'entrer.* Madame la baronne!...

Mme BAZU, *à Gustave.* Vois-tu?... j'étais ben sûre... les papiers que j'y ai envoyés feraient reconnaître ben d'autres titres!

EUGÉNIE, *à Benoît, en entrant.* Tout le monde s'en va, mon père...

BENOIT. Eh! laisse-les partir; ils reviendront demain, bien sûr, quand ils sauront...

GUSTAVE. Ma tante allait se retirer, monsieur.

BENOIT. Se retirer?... je voudrais bien voir ça!

GUSTAVE, *surpris.* Comment?...

Mme BAZU, *à Gustave.* Qu'est-ce que je te disais?

BENOIT. Eh! quoi, madame la baronne...

Mme BAZU. Baronne! eh, ben oui!... je suis baronne, je le sais ben, et vous aussi; mais c'est pas là l'affaire... Mademoiselle Ugénie vous a remis les papiers du père Dufour; ceux-là, c'est l'essentiel... tout ça est en règle et acquitté, pas vrai?... tout vot' compte y est-il bien?

BENOIT. Comment vous témoigner mon ravissement? je suis... je suis...

Mme BAZU. Vous êtes absorbé, mon bon homme, c'est connu...

BENOIT. Justement... et vous désirez que ma fille épouse votre neveu?...

Mme BAZU, *avec suffisance.* Je vous avoue que ça me ferait plaisir.

BENOIT. Mais vous comblez le plus cher de mes vœux!

Mme BAZU, *à Gustave.* Hein?...

GUSTAVE, *à part.* Je m'y perds!...

BENOIT. Au moins voici un gendre avec lequel je pourrai m'entendre... Ma fille, je vous ordonne d'épouser Gustave!

EUGÉNIE. J'obéirai, mon père!

* Gustave, Mme Bazu, Benoît, Eugénie.

Mme BERNARD, *entrant du fond, et venant entre Mme Bazu et Benoît.* Et moi, madame du Cantal, je m'oppose à cette union, ou ma nièce est déshéritée!

Mme BAZU. La du Cantal!... deshéritée! tiens, tiens! madame ne sait pas que le père Dufour m'a déjà repassé une bonne petite part de la succession... J'ai encore ça dans mon ridicule.

Elle lui montre un billet qu'elle a tiré de son sac.

Mme BERNARD, *à part.* Un billet de moi!...

Mme BAZU. Que le papa Dufour avait dans not' caisse à nous deux; la somme est assez ronde.

Mme BERNARD. Ah! mon Dieu!

Mme BAZU. Mais on sera trop heureux de vous le rendre... ce sera le cadeau de noce de mon neveu!

Mme BERNARD. Un pareil trait!... ah! madame!

Mme BAZU. Ça vous étonne, madame?

Mme BERNARD. Non, madame...

Mme BAZU. C'est ma vengeance d'à ce matin, madame.

Mme BERNARD. Tenez, madame la baronne de Caraignaux, embrassons-nous!

Mme BAZU. De tout mon cœur, madame Bernard du Cantal!

Elles s'embrassent.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *au fond.* Oh! délicieux! Madame Bernard qui embrasse la marchande de marée?

Mme BAZU Et le neveu de la marchande de marée épouse la fille du banquetier!

GUSTAVE, *regardant fièrement le Vicomte.* Oui, monsieur.

LE VICOMTE, *venant, entre Gustave et Mme Bazu.* Il faut des époux assortis... comme dit la chanson; mais c'est du désintéressement, car si j'en crois certains bruits, qui peut-être ont motivé la retraite d'une partie de la société..

BENOIT, *lui présentant des papiers.* Voici tous mes effets acquittés, monsieur.

LE VICOMTE. Je vous en félicite! Mais, dans tous les cas, l'heureux commis n'oubliera pas sans doute... notre rendez-vous de demain... six heures du matin.

GUSTAVE, *bas, au Vicomte.* J'y serai, monsieur.

Mme BAZU, *bas, de l'autre côté.* Six heures du matin, c'est de bonne heure... Mais à propos, il a de tout le père Dufour, notamment une prise de corps... Les gardes du commerce seront chez vous avant mon neveu...

LE VICOMTE, *à part.* Diable! (*Haut.*) Pouvez-vous croire?... ce n'est pas ainsi que je l'entends... Touchez là, monsieur Gustave, et que tout soit oublié!

GUSTAVE, *à Mme Bazu.* Comment donc avez-vous pu concilier tant d'intérêts?

Mme BAZU. Dam! quand on est l'associée du père Dufour...

BENOIT. Mais d'où vous vient une fortune si considérable?

Mme BAZU. Ah! mon secret? je vas vous le dire... c'est que tous les jours, depuis quarante trois ans, je me suis levée à trois heures du matin... à trois heures du matin, jour ou non, j'étais tous les jours que Dieu fait sur le carreau de la halle. Tandis que vous dépensiez, j'économisais sou par sou; puis je déposais mes économies chez Dufour, qui les faisait fructifier... et tout ça, point par avarice, comme ils le croyaient tous, mais pour mon neveu... Eh! ben, est-ce que j'ai eu tort? Si je ne m'étais pas passé la fantaisie d'amasser un bon gros quaterne comme ça pour mon Guguss... je n'aurais pas pu aujourd'hui faire le bonheur de mes enfants et sauver l'honneur d'un brave et digne homme!

LE VICOMTE. Vous êtes vraiment prodigieuse!... Baronne, il faut absolument que je vous embrasse!

Mme BAZU. Devant tout le monde!... j'y donne mon consentement, ça ne peut pas me compromettre.

LE VICOMTE, *après l'avoir embrassée.* Cette femme-là est très-bien conservée!

BENOIT. Ainsi, vous êtes l'associée de Dufour?

Mme BAZU. Oui, mon gros, je suis banquetière aussi; mais je laisse tout à mon neveu, qui épousera son Ugénie, et je me retire en Bretagne, le pays du bon beurre en petits pots; c'est là que je vas enfouir moi et mes titres de noblesse... Je les repasserais bien aussi à mon pauvre Gustave... Avec de l'argent on dit qu'on pourrait arranger tout ça... mais il a trop d'esprit pour avoir besoin de cette banque-là... Je ne reviendrai guère à Paris, mes enfants; mais quand vous serez las de me voir, vous viendrez me surprendre dans mon ermitage, où vous trouverez toujours, pour vous régaler, la bonne mine, le cœur franc et la matelotte de la mère Bazu!

CHOEUR FINAL.

AIR FINAL *du Menuet de la reine.*

De ce jour célébrons l'allégresse!
Quand l'hymen couronne leur ardeur,
Son bon cœur, sa gaieté, sa richesse,
Désormais assurent leur bonheur.

Mme BAZU, *au public.* Messieurs, avant de vous adresser ma requête particulière, et pour vous disposer à l'indulgence, j'éprouve le besoin de vous apprendre en confidence que l'auteur de cet ouvrage est une dame, madame Lardenois; des envieux vous diront peut-être que la pièce est réellement de monsieur Lardenois, c'est une calomnie!... L'auteur, je puis vous le jurer, est une femme... comme moi... Et maintenant pour ce qui me concerne:

AIR *de Julie.*

Humble et timide je m'avance,
Pour solliciter votre appui;
Car, femme, hélas! par circonstance,
J'ai lieu de trembler aujourd'hui...
Mais, par bonheur, contre de noires trames
Mon costume ici me défend;
Parterre français et galant,
Vous devez protéger les dames,
Vous savez protéger les dames.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

PIERRE

LE MILLIONNAIRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

PAR MADAME ANCELOT,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 2 Mars 1844.

DISTRIBUTION :

PIERRE NICOU	MM.	Bardou.
Le vicomte GUSTAVE DE JONVILLE		Laferrière.
DANVILLIERS, agent de change		Félix.
M. ROBERT		Amant
HERCULE BARBOCHAT, peintre		Ballard.
Un industriel		Camiade.
Un domestique		Roger.
La comtesse de VALCOURT	Mmes	Thénard.
PAULINE DE VALCOURT, sa fille		Delvil.
HEVA, fille adoptive de Pierre Nicou		Saint-Marc.

L'action se passe en 1844, dans un hôtel de la rue du faubourg Saint-Honoré.

Nota. — Les personnages sont placés en scène comme ils le sont en tête de chaque scène : le premier indiqué occupe la droite de l'acteur.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. Taranne, bibliothécaire de musique, au théâtre du Vaudeville.

ACTE I.

Le théâtre représente une mansarde très pauvrement meublée, mais propre; à droite de l'acteur, une table avec ce qu'il faut pour écrire, et un petit tableau sur la table. Porte au fond; porte à droite. Une fenêtre au fond, près de la porte; une cheminée à gauche, au premier plan; un fauteuil près de la cheminée.

SCÈNE I.

PAULINE, LA COMTESSE.

Au lever du rideau, la mère sommeille sur un vieux fauteuil à droite du public; elle est pâle, malade. Un petit ouvrage de broderie est par terre tombé de sa main. Pauline est debout près d'elle, et la regarde avec tendresse; elle chante doucement et en sourdine.

Air : *Berce, berce, douce espérance.*

Dors, ma mère ! puisse un doux songe
T'arracher à l'adversité !
Si le sommeil, par un riant mensonge,
Vient remplacer la triste vérité,
Mon Dieu, permets que l'erreur se prolonge,

Alors, je vis cette demoiselle me regarder avec surprise... puis, elle prit toutes sortes de choses à côté d'elle, en me disant : Veux-tu tout cela? Elle avait un air si bon et si singulier, qui m'étonnait tant, que je ne savais que lui répondre... Enfin, tout en refusant ses cadeaux, je lui contai votre maladie et mon chagrin de ce qu'on voulait vous renvoyer... Alors, elle m'adressa une foule de questions, me faisant répéter plusieurs fois mes paroles qu'elle semblait avoir de la peine à comprendre... puis, elle me dit : Ainsi, tu n'as ni maison, ni champ, ni vaisseau, ni esclaves qui t'appartiennent? Moi, j'ai tout cela... je me nomme Héva... je suis née dans l'Inde, sur le bord de la mer... dans la province de Bénarès. Mais mon père, qui est né en France, me parlait sans cesse de son pays et de projet d'y revenir... Maintenant, il est au port où nous avons débarqué et où je vais le retrouver demain. Nous reviendrons ensemble avant peu... En attendant, reste où tu veux rester, et ne pense point à l'argent... ce serait m'insulter que d'en donner pour loger chez moi... A mon retour, je te reverrai... souviens-toi d'Héva, la fille du Nabab.

ROBERT.

Ah! c'est un nabab?

BARBOCHAT.

Nabab!

LA COMTESSE.

Un homme ayant acquis dans l'Inde des richesses immenses, vous savez?

BARBOCHAT, *souriant.*

Si je sais... ce que c'est qu'un millionnaire! ce n'est pas par expérience! (*Avec humeur drôle.*) Pourquoi aussi l'ancien propriétaire de cette maison s'est-il avisé de mourir! Un brave homme à qui j'avais fait comprendre l'art. Aussi, me laissait-il pour rien les trois mansardes dont j'ai fait un superbe atelier. Il venait admirer mes tableaux... et il ne lui fallait pas autre chose... Comment retrouverai-je cela? c'est si difficile de se loger, pour un peintre?

ROBERT.

A ce prix-là, surtout.

BARBOCHAT *le regarde, à part.*

Il se moque de moi... c'est un vieux journaliste.

LA COMTESSE.

Il faut obtenir qu'on vous laisse au moins finir vos tableaux.

ROBERT.

Vous avez des commandes?

BARBOCHAT.

Jamais!

ROBERT.

Vous pensez à l'exposition.

BARBOCHAT.

Jamais! l'exposition... les commandes... le public... ne m'en parlez pas... stupide! Je travaille pour moi... pour moi seul... Monsieur... je sais ce que c'est que de travailler pour les autres... J'avais deux amis très-riches, eh! bien, Monsieur, je suis brouillé avec tous deux... et pourquoi? pour leur avoir vendu deux tableaux.

ROBERT, *riant.*

Comment? (*Pauline rit.*)

BARBOCHAT.

Mes amis... l'un, le vicomte Gustave de Jonville.

LA COMTESSE, *mouvement.*

Ah!

ROBERT.

Gustave de Jonville!

BARBOCHAT.

Si vous le connaissez, vous savez que c'est un aimable jeune homme, bien étourdi... ah! un luxe... un bruit... un désordre.

ROBERT.

Ciel! (*La Comtesse va s'asseoir près de la table, à droite de l'acteur; Pauline se tient debout près d'elle.*)

BARBOCHAT.

Mon autre ami, c'est Danvilliers, l'agent de change... qui est amateur... connaisseur de tableaux, à ce qu'il dit... Eh! bien... imaginez!... le vicomte a pris mon tableau... sans le payer... et Danvilliers l'a payé sans vouloir le prendre... Monsieur, je me suis brouillé avec eux... je me devais ça... et je ne fais plus de tableaux pour personne.

ROBERT.

Et vivre?

BARBOCHAT.

Avec rien, Monsieur, avec rien... une caricature de temps en temps, et je mange un morceau sur le pouce à l'atelier... La passion de l'art...

ROBERT.

Mais...

BARBOCHAT, *riant.*

Il y a des passions malheureuses, allez-vous me dire... Bah! que faut-il pour qu'elles ne le soient plus?... Du temps... et une volonté ferme... Faites-vous une idée de la mienne... j'ai quitté ma mère sans lui dire où j'allais, et je ne la reverrai qu'à mon premier succès.

PAULINE.

Vous avez quitté votre mère?

BARBOCHAT.

Elle avait à peine de quoi vivre, et dépensait tout pour moi... Six mois que je ne l'ai vue!

PAULINE.

Ah! je parlerai pour vous si la demoiselle revient... Mais hélas! (*Elle prend la main de sa mère.*) Ce sera peut-être encore une espérance trompée; et pourtant, malgré moi... des rêves... brillants...

LA COMTESSE.

Pauvre enfant!

PAULINE, *gaîment.*

Ils sont effacés... ne pensons qu'à la réalité... Mes fleurs sont arrangées... mon travail fini... M. Robert peut vous tenir compagnie un moment... Alors, je vais sortir... (*Bas à sa mère.*) Reporter cet ouvrage.

LA COMTESSE, *soupirant.*

Je ne te vois jamais sortir ainsi seule sans inquiétude.

PAULINE, *tout en s'arrangeant.*

Oh! le jour... et dans le faubourg Saint-Honoré, que puis-je craindre? M. Robert, vous tâcherez d'arranger l'affaire de notre voisin, n'est-ce pas? de lui faire laisser son atelier... je suis sûre que votre séjour dans la maison doit porter bonheur à tout le monde.

ROBERT.

Je le voudrais.

BARBOCHAT.

Et je vais me remettre au travail avec cet espoir.

ENSEMBLE.

AIR: *Il faut donc par l'adresse.* (*Quand l'amour s'en va.*)

PAULINE, *à sa mère.*

Allons donc! le temps presse;
Mais j'espère, au retour;
Après tant de tristesse,
Apporter un beau jour.

BARBOCHAT.

J'ai reçu sa promesse;
Espérons qu'en ce jour
J'obtiendrai qu'on me laisse
L'atelier, mon amour.

ROBERT.

Allez donc, le temps presse;
Mais hâtez le retour,
Après tant de tristesse,
Dieu vous doit un beau jour.

LA COMTESSE.

Chère enfant, ma tendresse
Épiera ton retour:
Après tant de tristesse
Dieu nous doit un beau jour.

PAULINE, *à la Comtesse.*

Ne tremblez pas, ma bonne mère!
Je crois entendre, au fond du cœur,
Une voix qui me dit: Espère,
Je viens t'annoncer le bonheur!

(*Reprise de l'ensemble.*)

(*Pauline et Barbochat sortent.*)

SCÈNE IV.

ROBERT, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à elle-même, regardant encore la porte.*

Elle s'efforce de paraître gaie pour me donner du courage.

ROBERT, *prenant un siége.*

Comme je le disais... je voudrais...

LA COMTESSE, *s'asseyant.*

Me parler, Monsieur? Eh bien! non-seulement je suis prête à vous entendre... mais je désire aussi... causer avec vous.

ROBERT.

Et comme vous ne me connaissez pas, que personne ne m'a présenté à vous, n'a répondu de moi, n'a fait mon panégyrique, il faut que je fasse tout cela moi-même.

LA COMTESSE, *souriant.*

Faites, M. Robert... Car c'est bien Robert que vous vous nommez?

ROBERT, *souriant.*

Comme vous vous nommez Madame Sophie...

LA COMTESSE, *tristement.*

Laissons ce nom de baptême désigner seul une femme malheureuse...

ROBERT.

Comme celui de Robert désigne seul un homme... curieux.

LA COMTESSE.

Curieux?

ROBERT.

Ou un observateur... Et c'est parce que j'ai bien observé toutes les choses de ce monde, que je n'y fais jamais... que ce qui me plaît...

LA COMTESSE.

Vraiment?

ROBERT.

Jadis ma famille voulut m'empêcher d'épouser une personne belle, sage, et qui m'aimait... Je me brouillai avec ma famille, et je n'ai pas revu un seul de mes parents depuis ce temps-là... trente ans... J'en ai passé vingt à l'étranger, entre mon fils et ma femme... (*Il soupire.*) Alors... elle me quitta... pour un monde meilleur... et quelques années après, mon fils se sépara de moi pour venir à Paris... Je ne dois pas me plaindre... vingt ans de bonheur... c'est plus que ma part... il y a bien des gens qui n'en ont pas tant.

LA COMTESSE, *retenant un soupir.*

Pourquoi avez-vous laissé votre fils s'éloigner de vous?

ROBERT.

Parce qu'il avait vingt ans, et moi cinquante... parce qu'il avait une fortune indépendante, et que j'avais une pauvreté qui fait qu'on dépend de tout... parce qu'il aimait le monde, comme moi j'aimais la solitude, et qu'il fallait bien lui laisser chercher aussi sa part de bonheur.

LA COMTESSE.

Et vous venez savoir s'il l'a trouvée?

ROBERT.

Il oublie de me l'écrire.

LA COMTESSE.

Ah!

ROBERT.

Or, pour bien voir, il faut quelquefois n'être pas vu... J'arrive incognito, et comme je regardais cette maison qui me rappelait un souvenir...

LA COMTESSE, *mouvement.*

Un souvenir... cette maison?..

ROBERT.

Oh! cela date de bien loin... Je vois un écriteau... une petite chambre... je monte... et je commençais à trouver l'observatoire un peu trop haut placé... lorsqu'au milieu de l'escalier, une vraie sylphide, votre fille, m'encourage...

me montre la chambre... et je vous vois, Madame !... Deux personnes charmantes dont je vais partager l'appartement !... Alors, je m'étonne de trouver dans un grenier...(*Mouvement de la comtesse.*) Pardon, mais nous sommes au grenier... et il faut, pour y voir des femmes comme vous, quelque malheur extraordinaire que je suis curieux de connaître.

LA COMTESSE.

Hélas! non, Monsieur... et ce qui me semblerait extraordinaire pour moi, ce serait le bonheur... Mais rien n'est plus simple et plus fréquent que les malheurs comme les miens... Seulement, les riches les ignorent ou les oublient, et quand par hasard ils les voient, cela leur paraît singulier... Mon mari avait dérangé sa fortune... Il essaya de réparer ce tort par des spéculations qui furent malheureuses... Il perdit tout... et ne survécut pas à sa ruine. Moi... j'ai vécu parce que j'avais un enfant.

ROBERT.

Et votre famille ?

LA COMTESSE.

Je n'avais plus qu'un seul parent, il vivait au loin et ne me connaissait pas... Longtemps j'espérai... Mes espérances s'évanouirent une à une... Je résolus alors de ne plus rien attendre que de mon travail.. et mon espoir se réduisit à ne pas manquer d'ouvrage.

ROBERT.

Mais votre jeune fille de seize ans?

LA COMTESSE.

Se souvient à peine d'un meilleur sort, et ignore, heureusement, les avantages de la richesse.

ROBERT.

Pauvre enfant!

LA COMTESSE.

Grâce à mes soins et à cette gaîté naturelle à la jeunesse, Pauline n'avait pas souffert de notre position jusqu'au moment où je tombai malade, il y a deux mois. Depuis, j'ai surpris des larmes dans ses yeux et j'ai compris avec effroi qu'ayant mis tous mes soins à cacher ma vie misérable, je pouvais laisser ma fille seule, sans une protection, sans un appui... Voilà pourquoi, Monsieur, j'ai vu avec joie votre bon intérêt... pourquoi je vous montre de la confiance et je voudrais obtenir votre amitié... et (*Elle se lève, va vers la table et y montre un papier.*) aussi pourquoi j'ai commencé ce matin une lettre.

ROBERT.

Pour qui ?

LA COMTESSE.

Le hasard m'apprit il y a peu de jours, qu'ici près vivait dans l'opulence un jeune homme, le fils de ce parent, de ce frère que je n'ai point connu, mais qui porte mon nom ! qui est mon neveu..... (*Elle prête l'oreille.*) Dieu quel bruit !.. des pas pressés, des cris étouffés...

PAULINE, *en dehors.*

Ma mère !

LA COMTESSE.

Ciel ! Pauline !...

SCÈNE V.

LA COMTESSE, PAULINE, *sur ses pas* GUSTAVE, M. ROBERT.

PAULINE, *elle a ouvert vivement la porte et accourt effrayée.*

Ma mère... c'est lui... C'est un jeune homme qui me poursuit toujours. Il monte derrière moi. Il vient. (*Sa mère la tient. et Pauline la voit si effrayée qu'elle dit plus calme.*) il n'y a plus rien à craindre, vous êtes là !

LA COMTESSE.

Ma fille !

GUSTAVE, *paraissant essoufflé et en riant.*

C'est un peu haut, mais m'y voilà, belle effrayée. (*Il s'arrête en voyant la mère.*)

LA COMTESSE.

Monsieur, que voulez-vous?

ROBERT, *mouvement très-vif.*

Gustave !

GUSTAVE, *de même.*

Ciel !

LA COMTESSE, *vivement à Robert.*

Vous connaissez Monsieur ?

ROBERT, *se reprenant.*

Je sais qu'il se nomme le vicomte Gustave de Jonville.

LA COMTESSE, *grand mouvement.*

Lui !!!

PAULINE, *mouvement aussi, à part.*

C'est Gustave !

ROBERT, *faisant un geste impératif à Gustave.*

Mais je ne le connais pas, Madame; lui non plus (*D'un ton grave et triste.*) ne me connaît pas, il ne peut pas, et ne doit pas me connaître. (*Il recule un peu et observe.*)

GUSTAVE, *avec embarras.*

Il faut excuser... Je rencontre une personne charmante. Cela est si naturel de la suivre.

LA COMTESSE, *comme à elle-même, avec chagrin.*

Lui ! ah c'est affreux ! affreux !

GUSTAVE, *essayant de reprendre un air léger.*

Il n'y a rien d'affreux... ma foi ! c'est tout au plus une étourderie comme en font tous les jeunes gens ; on voit une personne charmante, on l'admire, on le lui dit, on cherche à lui plaire parce qu'on...

LA COMTESSE, *l'interrompant avec amertume.*

Parce qu'on la croit honnête, qu'on la voit pauvre, et qu'on espère la séduire et la perdre.

GUSTAVE.

Seule à son âge, dans les rues de Paris, elle en entendra bien d'autres !

LA COMTESSE, *amèrement.*

Ah ! ce n'était donc pas assez, mon Dieu, que la pauvreté eût ôté à sa jeunesse tous ses plaisirs et toutes ses espérances?.. Qu'elle eût toute enfant, vécu de privations et de travail ? Ce n'était pas assez qu'elle eût tout le malheur de la misère, il faut qu'elle en ait encore toute la honte !

GUSTAVE.

Ce langage !

LA COMTESSE.

Vous étonne !

GUSTAVE, *avec trouble.*

J'avais cru... j'avais pu croire que cette jeune personne...

LA COMTESSE, *vivement.*

N'avait pas de mère pour la défendre? pas de famille pour la protéger? que ce n'était qu'une pauvre enfant du peuple vivant de son travail; gagnant péniblement dans des ouvrages continuels le pain de chaque jour? Et vous pensiez n'est-ce pas? que sa misère, son âge, sa crédulité, sa faiblesse, tout la livrerait sans défense à vos odieux projets?

GUSTAVE.

Madame...

LA COMTESSE.

Oui... qu'elle pourrait pendant quelques jours distraire vos fastueux ennuis; puis, quand elle vous lasserait, que vous la renverriez à sa misère devenue plus cruelle par ses regrets et son malheur.

PAULINE, *vif mouvement, s'approchant de sa mère.*

Ah ! ciel, est-ce possible...

LA COMTESSE, *regardant sa fille, la tenant, et s'attendrissant.*

Et sa mère, Monsieur ? sa mère qui vit naître sa beauté avec tant de joie, ses vertus avec tant de bonheur, et qui conçut tant d'espoir pour son enfant... il faudra donc qu'elle la voie... la pauvre fille... revenir près d'elle avec son désespoir (*Plus bas.*) et son déshonneur ?

GUSTAVE.

Si vous saviez !

LA COMTESSE.

Je sais que c'est là, Monsieur, le sort réservé à bien des jeunes filles qui eussent été honnêtes, heureuses et honorées, si la misère ne les eût livrées sans défense à la séduction !... Mon Dieu ! mon Dieu ! j'ai encore des larmes pour pleurer sur ma fille, et je n'ai plus de force pour la protéger... et bientôt elle sera seule au monde !.. A seize ans ! n'ayant pour vivre que son travail, et point d'amis, point de famille qui puisse la défendre... (*Elle prend sur la table un papier.*) Car voici ce que j'écrivais ce matin au seul parent qui lui reste.

(*Elle lit le papier.*)

« Ma fille n'aura bientôt plus de mère : vous « seul au monde pourriez veiller sur elle.... « vous êtes son protecteur naturel, vous, le fils « de mon frère, le même nom nous fut com- « mun, le même sang coule dans nos veines... « protégez donc mon enfant. »

(*Elle déchire la lettre, mouvement des autres.*)

Cette lettre... Monsieur, elle était adressée à Gustave de Jonville !...

(*Grand mouvement de tous.*)

GUSTAVE.

Ciel ! que dites-vous !

ROBERT.

Est-ce possible ?

LA COMTESSE.

Moi, la comtesse Sophie de Valcourt, je recommandais à mon neveu, le vicomte de Jonville, sa cousine ! ma fille ! Vous voyez donc bien qu'elle n'a plus de protection à attendre, plus d'appui à espérer ! Mais oserez-vous encore l'insulter et la poursuivre? Mais quelqu'un ne viendra-t-il pas pour défendre et protéger mon enfant ?

(*M. Robert fait un mouvement.*)

GUSTAVE.

Ah ! ce sera moi, Madame : ne me jugez pas sur un tort... je ne suis indigne ni de votre estime ni de son affection.

LA COMTESSE.

Vous? Il serait possible ?

ROBERT.

Bien.

GUSTAVE, *très-vivement.*

Attiré par un sentiment involontaire sur les pas d'une personne ravissante, cédant à mon cœur sans réflexion... quand je vois maintenant... un nom... qui doit être honoré de tous... et un malheur que chacun doit chercher à réparer, ajouter à tant de charmes... croyez à mon repentir, et accordez-moi mon pardon.

LA COMTESSE, *aimable.*

Oui, votre cœur est noble et bon, je le vois. (*Tristement.*) Mais vous êtes un jeune homme accoutumé aux plaisirs et au luxe; vos habitudes, vos principes, vos amis, sans doute, tout doit séparer de vous une jeune fille... honnête; votre protection lui nuirait... la perdrait peut-être.

GUSTAVE.

Ne suis-je donc plus le vicomte de Jonville? ne dites-vous pas que vous êtes ma parente, la sœur de mon père, la comtesse de Valcourt? Ah ! s'il est des femmes qu'on ne respecte pas, c'est qu'elles ne savent pas, ou ne veulent peut-être pas se faire respecter ! Quant à ces jeunes filles pauvres qu'on nous accuse de séduire, il en est plus d'une, croyez-moi, qui viennent chercher les liens passagers qu'on nous reproche de former avec elles. Aucune n'ignore que le mariage est impossible... on n'épouse que son égal... vous le savez bien, Madame.

LA COMTESSE, *troublée.*

Que voulez-vous dire?

GUSTAVE.

Que les divisions de notre famille ne m'ont point laissé ignorer pourtant ce qui se passa lors de votre mariage avec le comte de Valcourt !

LA COMTESSE, *mouvement très-vif.*

Ne le rappelez pas....

GUSTAVE.

Pourquoi? il n'y a rien qui ne vous fasse honneur ! Repousser un homme peu digne de vous... dont le nom ne pouvait s'allier au nôtre... ah ! c'est une vertu... dont toute notre famille doit vous récompenser.

LA COMTESSE.

Vous le croyez?

GUSTAVE.

Le comte de Valcourt fut malheureux, mais il était... d'une noble et ancienne race... à laquelle on doit être fier d'appartenir! Plus tard... vous saurez, Madame, de quel prix est à mes yeux un nom sans tache... Je le préfère à la fortune et à la vie!... Reprenez le vôtre!... rien ne s'oppose plus à ce que vous puissiez le porter.

ROBERT.

Et votre neveu sera fier de l'unir au sien. (*Il fait un geste impératif que les autres ne voient pas, mouvement de tous, hésitation de Gustave.*)

LA COMTESSE.

Comment?

GUSTAVE, *très-troublé, et ensuite ayant l'air de prendre une résolution.*

Oui, Pauline de Valcourt ne peut rester ainsi exposée. (*Passant entre Pauline et la Comtesse.*) C'est ma parente! Cette situation, la vôtre, Madame! vous! la sœur de mon père ... oh! c'est impossible!.. Accordez-moi donc, je vous en prie, la main de ma cousine.

LA COMTESSE, *avec joie.*

Ah!

PAULINE, *de même.*

Ciel!

ROBERT, *de même.*

Bien!

GUSTAVE.

Que Pauline devienne ma femme; oui, qu'elle accepte ma main et mon nom.

LA COMTESSE, *se tournant vers Robert et vers Pauline.*

La rendra-t-il heureuse?

PAULINE, *embrassant sa mère, dit à mi-voix.*

Oui, je le crois... maman.

GUSTAVE.

Et je le jure.

LA COMTESSE, *heureuse.*

Mon beau rêve est réalisé après tant de souffrances!

SCÈNE VI.

PAULINE, GUSTAVE, LA COMTESSE, BARBOCHAT, ROBERT.

BARBOCHAT.

Elle arrive! la petite créole! Mademoiselle Hèva!.. Elle est ravissante sous le costume de son pays! Son père est avec elle. (*Il voit Gustave.*) Monsieur Gustave! (*Il recule.*)

GUSTAVE, *souriant.*

Qu'avez-vous?

BARBOCHAT.

Au fait, il a placé mon tableau.

GUSTAVE, *riant.*

Sous mes yeux, je le vois tous les jours.

BARBOCHAT.

Ah! vous êtes toujours mon ami.

GUSTAVE.

Certes! quoique depuis six mois je ne vous aie pas vu.

BARBOCHAT.

C'est vrai, mais je vous regrettais; moi j'ai besoin de votre amitié, d'abord... Puis de voir quelquefois cette élégance, ce luxe!... (*Aux autres.*) dont il est le modèle... Quel appartement, quels chevaux! quelles voitures!.. Le sentiment de la vraie grandeur. (*Baissant la voix.*) Il ne m'a pas payé mon tableau. (*Haut.*) Mais il m'a vingt fois prêté de l'argent : sa bourse est ouverte à tous ses amis, ils y puisent.

GUSTAVE, *riant.*

Et vous êtes de mes amis.

ROBERT, *à part, soupirant.*

C'est bien cela.

BARBOCHAT.

Mais sa vue m'a fait oublier... que la petite créole va monter.

PAULINE.

Ah! quel plaisir...

LA COMTESSE.

Comment!

BARBOCHAT.

Je venais vous le dire de sa part... Je me trouvais sur l'escalier, elle montait!.. Je prononce le nom de mademoiselle Pauline. Oh! si vous saviez... comme elle m'a regardé en disant : « Est-ce que vous penseriez que je l'ai oubliée? » (*Il va vers la porte.*) Je crois que la voici.

LA COMTESSE.

Je me sens bien faible et bien fatiguée.

GUSTAVE.

Je dois alors me retirer... pour quelques instants. A bientôt.

BARBOCHAT, *à Gustave.*

Venez voir ma création du monde, une page immense! superbe, humanitaire.

LA COMTESSE.

Pauline! je rentre dans ma chambre. (*Elle se lève, s'appuie sur sa fille et sur Robert.*)

ROBERT.

Et vous vous reposez... pendant qu'elle reçoit ici la jeune demoiselle... et que ces messieurs vont admirer...

BARBOCHAT, *riant.*

Je vous emmène aussi... Vous verrez mon tableau.

ROBERT, *riant.*

Vous voulez me punir de mes plaisanteries.

BARBOCHAT.

Ou vous forcer au silence. (*A Gustave.*) C'est un voisin... un vieux botaniste. (*Pendant ce temps la Comtesse, appuyée sur Pauline, se dirige vers la porte à droite de l'acteur.*)

AIR : *Il suffit à vos vœux.*

TOUS.

Désormais d'un bonheur
Si longtemps attendu,
Tout annonce à mon cœur
Que l'instant est venu.

(*Gustave, Robert et Barbochat sortent par la porte du fond.*)

SCÈNE VII.

PAULINE, *seule.*

Que va-t-elle dire d'une aussi pauvre demeure? Le bonheur s'y trouve pourtant aujourd'hui! Gustave!.. Il est mon parent, il sera mon mari! quelle joie! Car depuis le premier moment où je l'ai vu... je l'aime... et ma mère qui ne manquera plus de rien...

AIR: *De Téniers.*

Enfin pour moi l'existence a des charmes;
Devant l'espoir les chagrins du passé,
Ces jours cruels, où coulaient tant de larmes,
Ont disparu comme un rêve effacé:
Loin de ces biens, ornements de la vie,
J'ai pleuré longtemps à l'écart,
Je les pourrai regarder sans envie,
Car le ciel m'a rendu ma part!
Le ciel enfin m'en a rendu ma part.

SCÈNE VIII.

HÉVA, PAULINE.

HÉVA, *très-vive et très-gaie.*

Enfin je te revois, bonjour, Pauline!

PAULINE, *avec joie.*

Elle se souvient de mon nom!

HÉVA.

Et toi?

PAULINE, *lui tendant la main.*

Pouvais-je oublier Héva?

HÉVA.

Moi... je pensais à toi sans cesse, je te voyais... Dans ce moment où pâle, faible, des larmes dans les yeux... ce monsieur avait dit... Elle est comme vous jolie, bonne, bien élevée, et elle n'a rien pendant que vous avez tout. Ces paroles revenaient toujours à ma pensée, et quand je me voyais tant de choses inutiles, j'avais honte, il me semblait que je t'avais pris ta part... et il me tardait bien de te la rendre.

PAULINE.

Bonne et généreuse Héva!

HÉVA.

Et puis moi... vois-tu, je suis d'un pays sauvage en comparaison du tien qui est le plus civilisé du monde... et je compte te faire bien des questions, et apprendre de toi bien des choses. Dis-moi d'abord comment il est possible qu'en France, où il y a des gens si riches, il y ait des personnes comme toi qui ne possèdent rien?

PAULINE, *souriant.*

Je ne sais pas comment cela peut être, mais je sais bien que cela est... sans que ce soit notre faute à maman et à moi.

HÉVA.

Qui vous donnait donc ce qu'il faut pour vivre chaque jour?

PAULINE.

Un travail qui nous occupait du matin au soir toutes les deux.

HÉVA.

Oh! comme ceux qui ne font rien doivent vous admirer et vous respecter!

PAULINE.

Au contraire, nous les évitons, de peur qu'ils ne nous repoussent et ne nous méprisent pour cela.

HÉVA, *étonnée.*

Comment?

PAULINE.

Ici, on ne recherche et on n'estime que ceux qui ont beaucoup d'argent... C'est comme cela dans les pays civilisés.

HÉVA, *étonnée.*

Est-ce possible?

PAULINE, *confidentiellement.*

Et si nous n'avions pas travaillé, nous aurions été comme ces pauvres qui meurent de faim en tendant la main aux passants.

HÉVA.

Ne me trompes-tu pas, Pauline?

AIR: *De la robe et les bottes.*

On me vantait votre sagesse,
Et vos coutumes, et vos mœurs;
Ce que j'entends déjà me blesse;
Est-on plus sage ici qu'ailleurs?
A la vertu chez nous on rend hommage,
Et le malheur jamais n'est méprisé.

PAULINE.

Ton pays est encor sauvage,
Et le nôtre est civilisé.

Deuxième Couplet.

Même air.

HÉVA.

D'une belle et riche nature
Librement on jouit chez nous.

PAULINE.

D'un œil avare, ici, l'on nous mesure
L'air, le soleil, que Dieu créa pour tous.

HÉVA.

On ne masque point son visage,
Le cœur n'est jamais déguisé.

PAULINE.

Ton pays est encor sauvage,
Et le nôtre est civilisé.

HÉVA.

Ah!... (*Elle fait un mouvement vers la porte.*) Mais j'entends, je crois, mon père, qui vient ici! et moi qui devais prévenir ta mère... qui voulais te dire à toi une chose étonnante.

PAULINE.

Quoi donc?

HÉVA.

Mon père, me voyant préoccupée et chagrine de ce que notre séjour au port se prolongeait, m'interrogea hier matin... Je lui dis tout ce que j'avais appris de toi, sur ta mère; son nom de Sophie qui cachait un noble nom, le concierge me l'avait dit (*mouvement de Pauline*), sa pauvreté, ton âge, tes traits... Alors, je ne sais... si quelque souvenir... a troublé son cœur... mais, à l'instant, des ordres furent donnés pour notre

départ... mon père était tremblant, agité... et mille fois plus impatient que moi... Il pressait notre retour, et, au moment où nous arrivions... il n'avait plus la force de monter, et je suis accourue pour l'annoncer.

PAULINE, *vivement et troublée, allant à la porte de sa mère.*

Ah! c'est étonnant, en effet. Mais... son nom?... que j'avertisse ma mère.

HÉVA.

Dans l'Inde, on l'appelait le nabab Pierre.

PAULINE, *mouvement.*

Pierre!

HÉVA.

Mais il signe Pierre Nicou...

PAULINE.

Je vais, à l'instant...

HÉVA.

Le voici, et moi, je te suis près de ta mère. (*Elle ouvre la porte du fond.*) Entrez, mon père. (*Elle court à la porte latérale.*) Nous allons chercher la mère de Pauline. (*Elles entrent dans la chambre de la Comtesse; Pierre entre par la porte du fond.*)

SCÈNE IX.

PIERRE, *seul, très-gai.*

Ah! c'est ici, elle habite ici, elle!... pauvre, malheureuse, et je viens lui apporter l'opulence et la joie. (*Il regarde et fait un mouvement.*) Ciel!... cette chambre... est-ce possible?... je ne me trompe pas... c'est celle que j'occupais jadis... Oh! qu'il y a longtemps de cela!... Mais en ce moment... (*Il regarde autour de la chambre.*) ce temps s'efface... Oui, c'est ici... ma chambre de jeune homme, quand j'étais un pauvre enfant du village, recueilli par le noble comte de Jonville... il m'avait pris pour secrétaire... et moi... moi, je ne pensais qu'à mademoiselle Sophie... sa fille..... C'est là... que j'écrivais pour elle tant de lettres que je n'envoyais jamais... c'est là que je composai tant de vers... dont elle n'a jamais lu un seul... je n'osais pas, je l'aimais trop; et c'est elle qui demeure ici, qui va venir, que je vais revoir, à l'instant!... (*Il est très-ému.*) Mais qu'est-ce donc? je crois que je tremble comme autrefois... allons, est-ce qu'il n'y a pas vingt ans de cela?

AIR : *Du Pauvre Jacques.*

Depuis ce temps n'ai-je pas fait fortune?
Et rajeuni par mes émotions,
Ne viens-je pas, sans orgueil, sans rancune,
Offrir mon cœur avec des millions!

Allons, allons, si je tremblais devant une femme, les banquiers me renieraient comme un homme qui ne ferait pas honneur à ses affaires. (*Un grand mouvement en la voyant.*) Ah!

SCENE X.

LA COMTESSE, *sortant de la porte à droite de l'acteur,* PIERRE.

LA COMTESSE.

C'est lui...

PIERRE, *un peu d'embarras, mais gai. Ils se regardent quelques instants.*

Mademoiselle Sophie de Jonville!

LA COMTESSE.

Flatteur! (*Elle lui tend la main.*) Pierre...

PIERRE.

Votre vue! cette chambre!

LA COMTESSE.

Bien simple.

PIERRE.

Elle fut la mienne autrefois... Et qui ne revoit avec joie sa chambre de jeune homme! qui n'y retrouve ses souvenirs!... l'image de celle qu'il y aima...

LA COMTESSE, *voulant l'interrompre.*

Il y a bien longtemps que vous habitiez ici.

PIERRE.

Et si elle-même... la femme que...

LA COMTESSE, *de même.*

Vous avez été heureux dans vos voyages?

PIERRE, *avec embarras.*

Il y a bonheur et bonheur.

LA COMTESSE.

Vous êtes riche?...

PIERRE, *de même.*

Avoir de l'argent pour soi tout seul, ce n'est pas la peine.

LA COMTESSE.

Vous avez une fille!

PIERRE.

Une enfant que j'adoptai afin que la fortune me servît... à quelque chose... dans un temps...

LA COMTESSE.

Ça sert à tout, la fortune.

PIERRE.

Je ne demanderais qu'à la faire servir à une seule chose.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment...

PIERRE, *l'examinant.*

Et si la fortune ne me sert pas à cela, elle ne me servira donc à rien.

LA COMTESSE.

Vous avez tort de dire cela.

PIERRE.

Est-ce que vous auriez compris?

LA COMTESSE.

Quoi donc?

PIERRE.

Ce que je pense... depuis si longtemps.

LA COMTESSE.

Ah! ne parlons pas...

PIERRE.

Au contraire, parlons. C'est la meilleure façon de s'entendre. (*Il prend un siége pour elle*

et un pour lui, et dit à part.) Quoique pauvre, elle a toujours l'air distingué d'une comtesse.

LA COMTESSE, *à part, souriant.*

Quoique riche, il a toujours l'air un peu commun. (*Ils s'asseient.*)

PIERRE, *à part.*

Je n'ose plus.

LA COMTESSE, *à part.*

Que va-t-il dire.

PIERRE, *faisant effort.*

Comme vous le disiez, je suis riche, très-riche... mais... je voudrais... je désire... (*A part.*) C'est difficile, une déclaration d'amour, quand on n'en a pas l'habitude...

LA COMTESSE.

Vous désirez?

PIERRE.

Oui!... eh bien! cette pensée... que vous avez connue jadis... et qui vint à ce pauvre jeune homme, habitant cette petite chambre dans l'hôtel du grand seigneur...

LA COMTESSE, *voulant l'arrêter.*

Ah!

PIERRE.

Si cette pensée ne l'avait jamais quitté... si, après... des voyages périlleux, des... affaires nombreuses... il espérait que sa fortune?...

LA COMTESSE.

La fortune... a peu de prix pour moi.

PIERRE, *un peu déconcerté.*

Quoi!... la richesse, après tant de privations, ne vous... semble pas nécessaire. (*A part.*) Je ne m'attendais pas à ceci.

LA COMTESSE, *à part.*

Je devine...

PIERRE.

Je vois... que vous ne semblez pas me comprendre; il faut donc que je m'explique franchement... Ces biens, que j'ai amassés... ils n'ont eu du prix pour moi que depuis que j'ai su que vous aviez perdu les vôtres... Je suis venu ici avec mes espérances... Pourtant, je n'aurais pas ainsi parlé tout de suite... si la vue de cette chambre, en me reportant à mes vingt ans, ne m'avait redonné un peu de cette impatience et de cette ardeur de la jeunesse, qui fait qu'on ne sait pas attendre, et qu'on veut à tout prix savoir son sort.

LA COMTESSE, *embarrassée.*

Tant de générosité!

PIERRE.

Ce n'est pas un illustre nom (*mouvement de la Comtesse*) que celui de Pierre Nicou.

LA COMTESSE, *à part.*

Gustave! ma fille...

PIERRE.

Mais c'est celui d'un honnête homme, qui vous aime et qui serait heureux de partager sa fortune avec vous.

LA COMTESSE, *très-troublée.*

Ne doutez pas de ma reconnaissance, mais...

PIERRE.

Eh bien?

LA COMTESSE, *à part et se levant.*

On ne doit épouser que son égal!... Gustave l'a dit.

PIERRE.

Vous ne répondez pas?

LA COMTESSE, *à part.*

Si je consentais, jamais Gustave n'épouserait ma fille. (*Haut.*) Si j'étais seule au monde, si je pouvais...

PIERRE.

Vous hésitez?

LA COMTESSE.

Je... refuse... oui, je refuse absolument, et vous prie de n'en plus parler.

PIERRE, *accablé.*

Ah! j'avais été fou d'oublier qu'elle était comtesse!

LA COMTESSE, *mouvement, voyant la douleur de Pierre.*

Pierre... mon ami... ne pensez plus...

PIERRE.

A celle que j'offense peut-être?

LA COMTESSE.

Écoutez-moi... Quelqu'un.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, PIERRE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur!

PIERRE.

Pourquoi venir ici?

LE DOMESTIQUE.

C'est quelqu'un qui est bien pressé et veut vous dire seulement un mot pour l'affaire la plus importante du monde.

PIERRE, *de même.*

Ce n'est pas vrai.

LE DOMESTIQUE.

Comment? mais il vient de la bourse et doit y retourner.

PIERRE.

Que m'importe?

LA COMTESSE.

S'il montait ici?

LE DOMESTIQUE.

Je le lui ai proposé, mais il a répondu qu'il ne monte jamais plus haut que le second étage... Ce n'est pas dans ses habitudes.

PIERRE, *de même.*

C'est mon agent de change.

LE DOMESTIQUE.

Le voici pourtant. (*Pendant que le Domestique, qui est resté près la porte du fond, regarde et fait entrer l'agent de change, la Comtesse s'approche de Pierre qui est accablé.*)

LA COMTESSE.

Oh... pardonnez... et ne vous éloignez pas!.. Que je vous revoie encore un moment! Je me retire pour céder la place aux affaires... (*Elle sort par la porte à droite de l'acteur.*)

SCÈNE XII.

PIERRE, DANVILLIERS.

DANVILLIERS, *s'arrêtant à la porte du fond.*

On me laisse sur un escalier, et il faut que je monte au cinquième!.. (*Il regarde autour de lui.*) Comment ? il y a des êtres qui vivent là-dedans!.. (*Il aperçoit Pierre.*) Ah!.. un mot d'affaires importantes.

PIERRE.

Des affaires, des affaires, je n'en ai plus.

DANVILLIERS.

Qu'est-ce que vous dites-là ? Vous en avez une foule, et de superbes, de magnifiques; tout vous réussit ! Par un mouvement de bourse auquel personne ne s'attendait, vous gagnez encore une somme immense.

PIERRE.

Qu'est-ce que cela me fait ?

DANVILLIERS, *étonné.*

Faut-il vendre ? faut-il garder ?

PIERRE.

Tout ce qu'il vous plaira.

DANVILLIERS, *stupéfait.*

Est-ce que la tête n'y est plus ? (*S'approchant.*) Vous disiez, quand je vous vis au Hâvre, il y a peu de jours, si le bénéfice se réalise, il doublera la dot de ma fille, que je veux marier promptement ; et j'accourais, car la dot est doublée et le mari aussi.

PIERRE.

Comment ?

DANVILLIERS.

Je vous ai déjà parlé d'un mari : à présent il y en a deux.

PIERRE.

Depuis quand les agents de change marient-ils les demoiselles ?

DANVILLIERS.

Depuis que les mariages ne sont plus que des affaires d'argent.

PIERRE.

Ah!

DANVILLIERS.

Un de mes amis m'a chargé de lui trouver une femme... riche bien entendu '... C'est un joli homme, descendant d'une illustre famille.

PIERRE.

Il ne voudra pas d'elle.

DANVILLIERS.

Allons donc... sa fortune est embarrassée! La vie de Paris avec le luxe et les grandes manières d'autrefois... Oh ! il est du petit nombre qui vit aujourd'hui en grand seigneur ; il lui faut de l'argent, oui il faut beaucoup d'argent au vicomte de Jonville. (*Mouvement de Pierre.*)

PIERRE.

Au vicomte de Jonville!

SCÈNE XIII.

PIERRE, HÊVA, DANVILLIERS, PAULINE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Tout pour son bonheur, elle a assez souffert.

HÊVA, *courant à son père et rencontrant Danvilliers.*

Mon père, c'est lui... C'est Monsieur dont je t'ai parlé...à qui j'ai une grande obligation, il m'a sauvé la vie.

PAULINE.
Comment ?
PIERRE.
Ah!
DANVILLIERS.
Oui c'est elle !
PIERRE.
Ma fille !
} *En même temps.*

HÊVA.

Pendant les jours que j'ai passés ici sans toi, mon père, il y a trois semaines, un soir, avec la gouvernante qui m'accompagnait, nous nous étions égarées dans les rues de Paris.....

PIERRE, *étonné.*

Je le sais, tu m'as dit que trois hommes te poursuivaient, la nuit, et que tu devais ton salut au courage d'un officier qui... (*Il fait le geste de quelqu'un qui en jette un autre par terre.*)

DANVILLIERS.

C'est moi.

HÊVA, *le regardant.*

J'avais cru que Monsieur était un militaire.

PIERRE, *le regardant aussi.*

En effet des moustaches... la... (*Il indique du geste le ruban qui est à la boutonnière de Danvilliers.*)

DANVILLIERS, *souriant.*

La garde nationale ! je suis officier de la garde nationale. Autrefois chacun faisait une seule chose. L'un était militaire et se battait ; l'autre était magistrat et jugeait ; les gens d'affaires comptaient de l'argent ; mais, à présent, les militaires font des lois ; les marquis font des affaires, et les financiers... font tout.

PIERRE.

Leurs attributions sont bien augmentées, il me semble.

(*Il s'assied et sa fille aussi à droite.*)

DANVILLIERS.

Elles ont doublé, quadruplé, depuis vos voyages ! Et je n'en reviens pas de vous voir triste et soucieux, vous dont la fortune est immense.

LA COMTESSE. *Elle s'est assise à gauche de l'acteur ; Pauline est debout près d'elle.*

Ah !

DANVILLIERS.

Oui, Madame. Il n'y a pas d'homme à Paris qui dispose de plus de capitaux, et il n'a pas l'air de sentir son bonheur : mais moi, qui ne fais que commencer ma fortune, et dont la charge n'est pas encore payée, je jouis déjà de

tous mes droits de futur millionnaire; oui *(Il se retourne vers les dames)*, j'admire et je courtise la beauté; j'ai le goût des arts, je suis dilettante aux Italiens, et connaisseur au musée... J'aime aussi la nature et les bois; des goûts champêtres, le dimanche, dans une maison de campagne que j'ai louée aux environs de Paris... J'y fais même, aux grandes fêtes, de la morale, du sentiment! Oh! je suis bon prince!

AIR: *Vaudeville de l'Ours et le Pacha.*

J'aime à reposer mes loisirs
Chez les enfants de la nature,
En me mêlant à leurs plaisirs
J'éprouve une volupté pure;
Et si des fins de mois courants
Les chances ont été prospères,
Déposant le poids des affaires,
Je fais danser mes paysans,
Et je couronne mes rosières.

Oui, mon cher Monsieur, nous sommes l'aristocratie, la vraie!.. « Le véritable amphitrion « est l'amphitrion où l'on dine. »
Nous avons l'argent; donc nous sommes les grands seigneurs! C'est comme cela...

PIERRE, *amèrement.*
Le grand seigneur Pierre Nicou!

DANVILLIERS.
Le nom n'est pas noble, j'en conviens; mais l'argent? L'argent n'a pas besoin d'aïeux, il est toujours de qualité.

PIERRE.
On peut le dédaigner aussi.

LA COMTESSE, *à part.*
Il croit que c'est du dédain!

DANVILLIERS, *riant.*
Vous venez de l'autre monde... Dans celui-ci, avec de l'argent on a tout.

PIERRE, *se levant.*
Non, pas tout.

DANVILLIERS.
Allons donc, vous verrez!... Voulez-vous des châteaux, des hôtels? de la société pour les remplir? des amis pour manger vos dîners... tout cela est à votre disposition. Quittez donc cet air humble, défiant! Prenez de l'assurance, prenez aussi un autre nom.

PIERRE.
Moi?

DANVILLIERS.
Ça se fait!

PIERRE.
Que je quitte le nom de mon père? Il ne m'a laissé que ça, et j'y tiens. Et pour quel nom, s'il vous plaît?

DANVILLIERS.
Celui que vous voudrez! Monsieur... Monsieur... Des millions!... citoyen du monde et seigneur sur toute la terre.

AIR: *Vaudeville de l'ours et le pacha.*

Jadis les seigneurs féodaux
N'étaient rois que dans leurs domaines;
Un peu plus loin d'autres vassaux
Marchaient courbés sous d'autres chaînes:
Mais de notre empire, à présent,
Tous les peuples sont tributaires; (*bis.*)
Le dieu du monde c'est l'argent!
Ses rois sont les millionnaires!

HÉVA, *riant.*
Non, non! vous vous trompez... C'est impossible ce que vous dites là.

SCÈNE XIV.

PIERRE, DANVILLIERS, HÉVA, BARBOCHAT, GUSTAVE, PAULINE, LA COMTESSE, ROBERT.

BARBOCHAT, *triomphant.*
J'en étais bien sûr! je vous ramène deux enthousiastes! Ils n'en revenaient pas, de ma Création du monde!

GUSTAVE, *riant.*
C'était si difficile, ce sujet...

ROBERT.
Que n'était-ce impossible!

DANVILLIERS.
Hercule Barbochat!
(Il lui tend la main.)

BARBOCHAT *a fait un mouvement et s'arrête fâché.*
Et mon tableau?

DANVILLIERS, *riant.*
Je le placerai à la campagne.

BARBOCHAT.
Allons... je t'en ferai un autre.

DANVILLIERS.
Non pas... mais un de mes clients, le marquis d'Ambleville, veut faire repeindre son château... c'est un amateur digne de toi, tu n'as pas de plus grand admirateur; je t'adresse à lui dès aujourd'hui.

BARBOCHAT.
Merci!

DANVILLIERS, *se retourne et voit Gustave.*
Gustave de Jonville!

GUSTAVE.
Bonjour, Danvilliers.

PIERRE, *à part.*
Gustave de Jonville.
(Il prend à part Danvilliers, pendant que Gustave cause avec les dames, Pauline le présente à Héva, puis Barbochat cause avec M. Robert.)

PIERRE.
C'est le vicomte de Jonville?
(Bas à Danvilliers, et désignant Gustave.)

DANVILLIERS.
Sans doute.

PIERRE, *de même, vivement.*
Ce jeune homme dont vous m'avez parlé pour Héva? celui qui la demande en mariage!

DANVILLIERS, *regardant Héva et hésitant.*
Mais...

PIERRE, *à part avec joie.*
Son neveu, à elle! Ah! elle m'a blessé au

cœur !.. (*A Danvilliers.*) Sa fortune est embarrassée, dites-vous ? Hêva aura une belle dot... plus d'un million, s'il le faut, pour qu'elle devienne la vicomtesse de Jonville.

DANVILLIERS.

Avec un million, elle peut être marquise et même duchesse...

HÊVA.

Mon père, nous allons tous descendre ensemble.

DANVILLIERS.

Je vous quitte.

PIERRE.

Pourrevenir (*A part*) Oui, ma fille épousera le vicomte de Jonville.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le jardin d'un hôtel du faubourg Saint-Honoré. Au fond du jardin sont les salons ouvrant sur le théâtre par des portes vitrées ; à droite de l'acteur, un banc et trois chaises de jardin ; à gauche ; un hamac attaché à un arbre isolé et à un des chassis du premier plan ; un banc de gazon au pied de l'arbre, une petite table chargée de fruits et de biscuits, à côté de l'arbre isolé.

SCÈNE I.

HÊVA, PAULINE.

(*Chœur des femmes.*)

(*Au lever du rideau, le chœur chante. Pauline est à demi-couchée sur le hamac ; elle est vêtue de blanc : deux femmes sont à chaque bout du hamac et le balancent. Héva est debout près de Pauline ; l'une des deux femmes tient un miroir ; deux autres sont près de la table ; deux créoles arrangent des corbeilles de fleurs sur le banc à droite.*)

CHOEUR.

Rions, dansons, chantons toujours !
Tout le reste est frivole !
Pour être heureux, chantons toujours
La joie et les amours.
Le chagrin suit le plaisir qui s'envole,
Mais l'espérance est là qui nous console
Rions, dansons, chantons toujours, etc.

HÊVA.

Oui ! c'est ainsi, Pauline, que je passais ma vie dans une riche habitation.

PAULINE.

Moi, je vivais dans une pauvre chambre.

HÊVA.

Entourée de ces fleurs qui parfument l'air.

PAULINE.

Ah ! je les regrettais quelquefois.

HÊVA.

De cette musique qui charme l'oreille.

PAULINE.

J'aurais tant aimé l'entendre !

HÊVA.

Aussi, après des rêves délicieux, je m'éveillais heureuse de vivre, souriant au jour à mes amies et à mon père, et je m'endormais le soir sans un souci, sans un regret.

PAULINE.

Moi, je m'éveillais sans savoir si j'aurais de quoi vivre dans la journée ; je ne voyais autour de moi que la misère, et je ne pouvais regarder ma mère souffrante et désolée sans avoir envie de pleurer !

HÊVA.

J'aimais à passer des heures oisives et rêveuses sous un ciel sans nuages, devant l'immensité des mers.

PAULINE.

Je n'avais pas un instant de loisir, et je n'ai jamais vu dans la campagne l'éclat brillant du jour !

HÊVA.

Puis j'occupais des heures entières à essayer des parures charmantes devant un miroir. (*Elle indique un miroir qu'elle a fait signe à une femme d'avancer.*) Comme cela... c'étaient des fleurs, des bijoux, des ornements de tous genres, que je mêlais à mes cheveux, dont je me parais, et que je renouvelais sans cesse, comme je veux le faire pour toi, Pauline !

PAULINE, *se levant du hamac.*

Depuis quelques mois seulement je pensais à regretter ces parures que je ne devais jamais porter.

HÊVA.

Et qui vont t'embellir !

PAULINE.

Quel bonheur !

HÊVA, *riant.*

Déjà coquette ?

PAULINE, *avançant en scène.*

Va, j'aurai plus de joie encore à t'aimer qu'à me parer.

HÉVA.

Mais tu ne sais peut-être pas à quoi sert la parure?

PAULINE, *souriant.*

Oh! que si!

HÉVA.

Tu sais donc que c'est pour plaire?

PAULINE.

Et toi, tu ne l'ignores pas?

HÉVA.

Dans la simple et complète liberté de notre pays, on permet à une jeune fille de choisir elle-même celui avec qui elle devra passer sa vie.

PAULINE.

On a bien raison.

HÉVA.

Et pour savoir celui qu'on préfère, il faut bien en voir, en connaître plusieurs, écouter leurs projets d'avenir et leurs paroles d'amour.

PAULINE.

Ma bonne mère me disait avec tristesse que moi je devais fuir à la moindre apparence de ce sentiment; que j'étais si pauvre, que nul ne voudrait de moi pour sa femme!

HÉVA.

Comment? moi, j'étais riche, mais celui que j'aurais aimé eût donné à mon père une part de ses propres richesses pour m'obtenir.

PAULINE, *étonnée.*

Et il n'eût rien demandé que toi?

HÉVA.

Oui! on donne même une grosse somme d'argent pour avoir une femme en mariage dans nos pays sauvages.

PAULINE.

Ah! on en exige au contraire une très-considérable pour la prendre dans nos pays civilisés.

HÉVA.

Vraiment?

PAULINE.

Et avais-tu déjà rencontré quelqu'un?

HÉVA.

Non! Mon père, occupé de la France, parlait toujours d'y revenir; il y envoyait toutes ses richesses, et moi...

PAULINE.

Et toi, tu voulais y apporter ton cœur?

HÉVA.

Comme tu dis!

PAULINE.

AIR : *Sous cette riche toilette.*

L'un apporte l'opulence;
L'autre son cœur
Vous espérez le bonheur!
Et tous les deux, les yeux tournés vers la France,
Je vois qu'alors
Vous gardiez tous vos trésors!
Loin des Indoux
Chacun de vous,
Auprès de nous,
Arrive ainsi
Pour tout dépenser ici.
L'un apporte l'opulence, etc.

(Deux des femmes apportent une corbeille, Héva va au-devant d'elles.)

HÉVA.

Ceci est pour toi.

PAULINE.

Une corbeille de mariage?

HÉVA.

Et, de plus, ton cousin, qui vient à ma prière, et qui sera bien aise de voir l'effet du bonheur sur sa jolie cousine!..

SCÈNE II.

PAULINE, GUSTAVE, HÉVA.

GUSTAVE, *à Héva.*

Vous me demandez, Mademoiselle?

PAULINE.

C'est lui!

GUSTAVE.

C'est elle!

HÉVA.

N'est-ce pas que c'est un grand plaisir que de la voir ainsi surprise et heureuse?

GUSTAVE, *contemplant Pauline.*

Pauvre enfant, qui vécut de privations!

PAULINE.

Je n'y pense plus que pour bénir ceux qui changent ma destinée!

HÉVA, *regardant dans la corbeille.*

Elle n'eut jamais aucune parure!

PAULINE.

Je n'en désirais que depuis bien peu de temps!..

GUSTAVE.

Vous serez heureuse à l'avenir.

PAULINE.

Oui! bien heureuse! Mais ce qui donne du prix à la toilette, au luxe et à tout, c'est...

GUSTAVE.

Dites, achevez votre pensée?

PAULINE.

C'est vous!

GUSTAVE.

Vous avez pardonné ma poursuite indiscrète? elle prouve qu'un attrait invincible m'attirait sur vos pas... Vous voyez qu'il m'était impossible de vous apercevoir sans vous aimer, et de vous approcher sans vous le dire.

PAULINE.

Qu'il m'en coûtait de me refuser à vous entendre, et qu'il m'est doux de vous répondre aujourd'hui!

GUSTAVE.

Oh! laissez-moi admirer cette expression de joie, la plus belle parure d'un doux visage de femme.

PAULINE.

Vous m'avez vue si triste?

GUSTAVE.

Et déjà si jolie!

PAULINE.

Si inquiète à vos paroles, qui maintenant...

GUSTAVE.

Maintenant?

PAULIN.

Ne me donnent plus que du bonheur.

HÊVA, *qui a congédié les femmes et leur a fait signe d'emporter les corbeilles et la table.*

Du bonheur... il paraît qu'il y a encore pour y contribuer quelqu'un plus habile que moi!

AIR : *Muse des bois.*

PAULINE.

Hêva, Gustave, à mon ame ravie,
Chacun de vous, ouvre un monde enchanté;
Dieu, dans un jour, changea toute ma vie
L'espoir sourit à notre adversité!
Oui, grâce à vous, mon cœur joyeux s'élance
Vers un bonheur que je n'osais rêver;
C'est l'amitié qui pour moi le commence,
Et c'est l'amour qui le vient achever.

SCÈNE III.

GUSTAVE, PAULINE, HÊVA, PIERRE, DANVILLIERS.

PIERRE.

Venez, Danvilliers, vous avez déjà toute ma confiance... Puis, je savais trouver ici M. le vicomte de Jonville... et je veux avoir votre avis à tous deux.

HÊVA.

Et le mien, mon père?

PIERRE.

Ne serait peut-être pas inutile, car c'est sur la manière de dépenser l'argent que je veux consulter.

HÊVA.

Ah! les femmes s'y entendent à merveille, nous allons donc faire partie du conseil; viens, Pauline. Quel dommage! nous ne sommes pas en majorité.

(*On a arrangé des sièges.*)

DANVILLIERS.

Mais la voix d'une jolie femme compte double.

HÊVA.

C'est juste!

PIERRE, *à part, avec humeur.*

Elle m'a encore dédaigné... elle aime mieux être comtesse et manquer de tout que d'être ma femme... Elle me regarde toujours comme un paysan sans éducation... sans manières, qui parle mal... qui...

DANVILLIERS, *à Pierre.*

Que dites-vous donc là, tout seul?

PIERRE, *avec impatience.*

Je dis... je dis que j'ai fait fortune! n'est-ce pas du bon français?

DANVILLIERS, *riant.*

Du meilleur! L'Académie le prononcerait volontiers à l'unanimité. (*Tous s'asseoient.*)

PIERRE.

Je dis que je veux vivre en grand seigneur. Que faisait-on jadis pour cela? et que fait-on à présent? A vous, M. le Vicomte!.. comment agissaient vos aïeux?

GUSTAVE.

Dévoués à Dieu, au Roi, à leur belle, ils se battaient pour eux, et d'estoc et de taille. Plus faire que dire, c'était la vertu d'autrefois.

DANVILLIERS.

Dire beaucoup, faire peu, et ne se dévouer à personne, est la sagesse d'à présent.

PIERRE.

Entre cette sagesse et cette vertu-là, j'aime mieux autre chose. Ça ne me va pas du tout, cela!

GUSTAVE.

Ainsi, l'habitation féodale d'où l'on ne sortait que pour guerroyer avec ses voisins, risquer sa vie pour son Roi, et prodiguer sa fortune comme ses jours, ne vous convient pas? C'était pourtant existence de seigneur, qui pouvait commander en maître, et défendre tous ses droits à la pointe de son épée, par des actions héroïques.

DANVILLIERS.

A présent on les défend avec son argent. (*A Pierre.*) Et au lieu de faire de grandes actions, on en achète qui rapportent! Des actions de chemins de fer, de canaux, de lignes d'omnibus. Vous avez déjà des intérêts dans des manufactures; prenez-en encore dans les inversibles, dans les inexplosibles; soyez des sociétés agricoles et vignicoles. Ainsi, nul ne pourra boire, manger, s'habiller, ou se transporter sans qu'il vous en revienne quelque chose. Tout est à votre disposition.

PIERRE.

C'est ainsi que l'homme riche devient... grand?.. Cela me va, et j'accepte.

GUSTAVE, *riant, et d'un ton très-moqueur.*

Ce n'est pas tout!.. Avec votre argent vous pouvez avoir un journal indépendant, une revue littéraire et un théâtre lyrique... Ainsi vous dirigerez les lettres, les arts, la politique; le peuple recevra de vous, non-seulement *panem et circenses!*.. du pain et des spectacles, mais, de plus, des opinions et des tissus imperméables; et le tout au plus juste prix! Dites moi si ce n'est pas là une royauté réelle?

PIERRE.

Ce n'est pas mal!.. Mais est-ce qu'un peu de bien, quelques billets de mille francs jetés aux malheureux, ne compléteraient pas ma royauté?

GUSTAVE ET DANVILLIERS.

Oh! certainement!

PIERRE.

Mais alors ma position devient superbe!... Elle grandit!.. elle grandit!..

DANVILLIERS.

Voulez-vous une demeure princière? il y en a une à vendre. Voulez-vous un hôtel histori-

que? Il en est à Paris qui portent d'illustres noms et renferment des souvenirs de gloire! Vous aurez une de ces splendides habitations bâties à grands frais, pour un peu d'argent comptant donné aux descendants ruinés de leurs glorieux fondateurs! Alors vous embellissez, ornez et redorez leur vieux palais pour le rendre digne du millionnaire *Pierre Nicou*.

PIERRE.

Ma position s'élève!.. s'élève !..

GUSTAVE.

Sur les ruines des grands d'autrefois.

DANVILLIERS.

Alors, leurs fils vous supplient de les accepter pour gendre... et quelque duchesse de leur famille vous fait demander la permission de présider à vos fêtes.

HÉVA.

Mon père consent! Nous recevons toute la haute société, nous nous amusons beaucoup, et nous sommes les plus heureux du monde.

PIERRE.

Le fait est... que je deviens... grand, immense, colossal. Oui! la situation de l'homme riche est colossale. A présent, je suis donc colossal !..

HÉVA, *se levant et s'appuyant sur l'épaule de son père.*

Et la position de la femme?

DANVILLIERS.

Est de donner du prix aux richesses! C'est pour elle qu'il faut du luxe, de brillants salons, des fêtes somptueuses. L'or et les fleurs doivent entourer une femme!.. Pour moi... je vois Madame Danvilliers (*Il regarde Héva*) (si jamais on veut accepter ce nom), je vois ma femme vêtue avec toute la recherche des modes nouvelles ; habitant un délicieux hôtel, et transportée chaque soir par des chevaux magnifiques... soit aux Italiens, soit à quelque fête, où tous admirent à l'envi sa beauté, sa toilette et ses diamants! Voilà l'idée que je me fais... de ma femme!

HÉVA, *à Pauline.*

Il est très-aimable, ce Monsieur! (*On se lève; Héva cause avec Pauline en se promenant; Pierre se rapproche de Gustave et l'emmène sur le devant.*)

PIERRE, *à Gustave.*

Monsieur le vicomte, le nom que vous portez est à mes yeux la première de toutes les recommandations.

GUSTAVE, *étonné.*

J'ignore, Monsieur, ce qui me vaut cette faveur?

DANVILLIERS.

Laisse-donc, et ta réputation! la plus brillante parmi ceux qui font oracle à Paris dans le monde élégant et le club par excellence... le Jockey's-Club!

PIERRE, *étonné.*

Le Jockey's-Club!

DANVILLIERS.

Une maison de...

PIERRE.

De banque?

DANVILLIERS, *riant.*

Où l'on place son argent à fonds perdu.

PIERRE.

Ah! il y en a plus d'une comme cela.

DANVILLIERS.

On n'y parle que de la générosité et des folies du vicomte de Jonville. Ah ! c'est le plus beau joueur, et depuis qu'on a fermé les maisons de jeux, il s'exerce à la Bourse.

GUSTAVE.

Tes éloges ressemblent à des sarcasmes.

DANVILLIERS.

C'est par envie!.. On voudrait pouvoir, comme toi, donner le ton au beau monde, être le modèle des étourdis, et jeter l'argent par les fenêtres, au lieu d'être obligé de courir après.

GUSTAVE, *impatienté.*

Danvilliers!..

DANVILLIERS.

Cela sent sa noble race!.. Ce n'est pas comme nous qui savons le prix de la fortune que nous avons acquise nous-mêmes... qui ne la risquons pas follement sur une carte ou sur un jeu de bourse, qui nous ferait, par exemple, perdre, comme toi, deux cent mille francs d'un seul coup.

GUSTAVE, *effrayé.*

Que dites-vous?

PIERRE, *enchanté.*

Ah! Monsieur perd...

DANVILLIERS.

Oui! comme vous gagnez!.. Vous aviez calculé en habile financier, lui en grand seigneur.

GUSTAVE, *à part.*

O ciel! quel affreux malheur!

UN DOMESTIQUE, *entrant, à Pierre.*

Monsieur, plusieurs personnes arrivent à la fois pour vous parler... ce sont des directeurs de compagnies d'assurances, de chemin de fer, de...

DANVILLIERS.

C'est moi qui leur ai donné rendez-vous, ici.

PIERRE.

Vous allez donc m'aider à les recevoir, ma royauté commence! Allons! (*A part.*) Oui, je forcerai la comtesse à regretter et à envier la fortune qu'elle a méprisée.

LE DOMESTIQUE, *à Héva.*

La voiture que Mademoiselle a demandée.

HÉVA.

C'est pour aller chez les marchandes de modes.

PIERRE, *à Héva.*

Bien, bien! avec une fille comme toi (*A Danvilliers.*), un ami comme vous (*A part.*), et un gendre comme lui (*Haut.*), je ne serai pas trop embarrassé du placement de mes fonds. Ce que c'est que d'être à Paris !

DANVILLIERS, *bas à Gustave qui est accablé.*

Reste, je reviens te parler.

ENSEMBLE.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

PIERRE.

Venez, venez achever de m'instruire,

Car je prétends tout éclipser ici :
Bien mieux qu'un autre oui, vous pouvez me dire
Ce qu'il me faut pour éblouir ainsi.

HÉVA, *à Pauline.*

Viens donc, Pauline, achever de m'instruire;
Car nous voulons tout éclipser ici.
Bien mieux qu'un autre, oui, tu pourras me dire
Ce qu'il nous faut pour éblouir ainsi.

PAULINE.

Je voudrais bien achever de t'instruire,
Lorsque tu veux tout éclipser ici ;
Mais je ne sais si je pourrai te dire
Ce qu'il vous faut pour éblouir ainsi.

DANVILLIERS, *à Pierre.*

Venez, venez, je prétends vous instruire,
Car vous devez tout éclipser ici.
Bien mieux qu'un autre, oui, je pourrai vous dire
Ce qu'il vous faut pour éblouir ainsi.

(*Pierre et Danvilliers entrent dans la maison, Pauline et Héva sortent du jardin à gauche*)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, *puis* ROBERT, *qui vient de l'autre côté.*

GUSTAVE, *avec désespoir.*

Je suis perdu.

ROBERT, *arrivant à droite de l'acteur.*

Voilà un terrible mot, Gustave.

GUSTAVE.

Mon père! Mais comment se fait-il que vous soyez ici ? que vous y soyez...

ROBERT.

Incognito? comme font les princes, les amants et les voleurs, moi qui ne puis être ni l'un ni l'autre!... Voilà ce que c'est que d'avoir un fils insensé; on devient un père déraisonnable. J'arrivais pour savoir au juste le mal qu'on me fait et les sottises qu'on me cache. Dieu veuille qu'il me soit aussi facile de réparer les folies, que de les pardonner.

GUSTAVE.

Ah! je retrouve le cœur d'un père.

ROBERT.

C'est plus facile que de retrouver l'argent qu'on a perdu. Il suffit d'un bon mouvement comme celui que tu as eu au nom de Pauline de Valcourt. Je t'aurais embrassé de bon cœur, mais je désirais être encore inconnu pour ma sœur. Il faut que je sache tout; on n'a pas le droit de dire à une sœur malheureuse : Je suis votre frère, sans lui apporter un peu de bonheur pour se faire reconnaître.

GUSTAVE.

Toujours la même bonté!

ROBERT.

Je vois que tu vas la mettre à l'épreuve! Mais parle, voyons le mal. Réparons-le, nous ferons de la morale après. Je devine que l'on a fait des dettes, et qu'on ne sait comment les payer... Tu dois?

GUSTAVE.

Des sommes considérables.

ROBERT, *inquiet.*

Mais ce n'est pas plus que je ne possède?

GUSTAVE.

Plus que tout ce que vous possédez, mon père!

ROBERT.

Ciel! perdu, en effet! déshonoré, si l'on ne peut payer!

GUSTAVE.

Ah! pourquoi m'avez-vous laissé partir?

ROBERT.

Qu'aurais-tu dit, si je t'avais forcé de rester?

GUSTAVE, *lui prenant la main.*

Vous le savez, mon père, vos anciens amis, à qui vous m'aviez adressé, vivent à Paris en dehors de tout. Leurs idées et leur rang ne leur permettent aucune carrière... j'étais comme eux, et, cependant, les vives facultés de la jeunesse qui restaient sans emploi, m'accablaient d'ennui; pour y échapper, je me jetai dans des plaisirs et des folies, qui, du moins, ne me laissaient pas le temps de réfléchir.

ROBERT.

Et les sottises sont d'un prix exorbitant à Paris.

GUSTAVE.

Pourtant, n'en doutez pas, mon père, jamais aucun plaisir ne m'eût fait compromettre le nom que je dois porter avec honneur! Mais, il y a cinq mois, dans une folle partie où se trouvaient des gens de toutes les classes, il s'éleva une de ces discussions, trop fréquentes à notre époque, où la noblesse est l'objet de sarcasmes amers, et parmi les noms qu'un jeune homme livrait au mépris, il répéta plusieurs fois le nom de Valcourt.

ROBERT.

Est-ce possible?

GUSTAVE.

Et cependant, mon père, j'avais dit devant lui que le comte de Valcourt était mon oncle... il fallait bien alors que je le forçasse au silence! Nous nous battîmes; il fut blessé grièvement. Notre honneur était sauf pour le public... mais il ne l'était pas pour moi, mon père!...

ROBERT.

Comment cela?

GUSTAVE.

Le comte de Valcourt est mort insolvable; j'appris, après le duel, que le père de ce jeune homme, un faiseur d'affaires, avait été ruiné pour lui avoir prêté deux cent mille francs. Sa veuve et ses enfants étaient dans la misère, pour s'être fiés à un gentilhomme, mon parent, et j'avais manqué de tuer leur seul soutien! Je vis leurs titres, leurs droits... et... je me crus obligé de payer.

ROBERT.

C'est bien, Gustave!

GUSTAVE.

Ce fut alors seulement que je m'aperçus du désordre de ma fortune. J'avais eu confiance en des gens qui m'avaient trompé... et je n'eus pas le courage de changer tout-à-coup mon existence devant le monde, qui enviait mon opulence et eût méprisé ma pauvreté... Plusieurs

trouvaient des ressources dans le jeu, d'autres, dans d'heureuses spéculations; tout me fut contraire à moi!... et une nouvelle perte, à laquelle il faudrait satisfaire à l'instant, va livrer mon nom... au déshonneur... Vous le voyez bien, mon père... il n'est pas de mots assez terribles pour peindre mon désespoir.

ROBERT.

O mon Dieu!

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

M. le vicomte de Jonville.

GUSTAVE.

C'est moi!

LE DOMESTIQUE.

Mon maître envoie cette lettre.

GUSTAVE, *prenant la lettre.*

Donne! (*Le domestique sort.*)

GUSTAVE, *il ouvre machinalement la lettre et lit haut.*

« Monsieur le Vicomte, depuis quelques heures seulement, je suis à Paris, et voilà déjà « six personnes qui me font demander Hêva, « ma fille adoptive, en mariage. Est-ce qu'il y « aurait disette de femmes dans mon pays de- « puis que je l'ai quitté? On propose à Hêva « de devenir marquise ou duchesse... moi, je « me contente d'un titre moins élevé, mais qui « précède un nom de famille que j'ai eu des « raisons d'honorer et de chérir. On m'a fait « des offres de votre part, je les accepte; je « sais que votre fortune est embarrassée, dis- « posez de la mienne : Hêva aura un million « de dot, et, de plus, je me charge de payer « tout ce que vous devez, pourvu qu'Hêva porte « avant peu le nom et le titre de vicomtesse de « Jonville. PIERRE NICOU. »

ROBERT, *étonné.*

Tu l'avais demandée en mariage?

GUSTAVE.

Danvilliers, à qui je dois de l'argent, voulait me trouver une femme riche... Mais le voici... lui-même.

SCÈNE V.

GUSTAVE, DANVILLIERS, ROBERT.

DANVILLIERS.

Quel est ce monsieur?

GUSTAVE.

C'est... (*Robert lui fait signe de se taire.*)

GUSTAVE, *embarrassé.*

Quelqu'un... qui vient...

DANVILLIERS, *à part.*

De l'embarras. (*Il examine Robert.*) Je devine! un usurier! Aidons Gustave, il m'en saura gré. (*Haut.*) J'échappe aux affaires pour venir te parler un moment! Heureux ceux qui, comme toi, n'ont pas eu la peine de faire leur fortune.

ROBERT.

Ils peuvent s'occuper à la défaire.

DANVILLIERS, *à part.*

Je ne me trompe pas. (*Haut.*) Ah! bah! s'il leur survient des embarras d'argent, ils trouvent bien vite des gens qui leur prêtent, et qui ont raison; qu'est-ce qu'ils pourraient craindre? avec un jeune homme comme toi, par exemple... des terres considérables, une noble famille, et un vieil avare de père (*Mouvement de Gustave.*), fait exprès pour payer.

ROBERT.

Ah! Monsieur a un vieil avare de père?

DANVILLIERS, *à part.*

Le mot fait son effet. (*Haut.*) Oui, un vieil avare... qui entasse l'or...

ROBERT.

Alors, il ne paiera pas.

DANVILLIERS.

Bah! Si vous connaissiez le vieux comte de Jonville, vous sauriez que c'est un original sans pareil.

ROBERT.

Ah! mais peut-être pas assez pour payer?

GUSTAVE, *embarrassé.*

Je n'ai jamais rien dit qui ressemble à ces paroles.

DANVILLIERS.

Laisse donc; tu m'as même assuré que c'était un homme d'esprit que ton père.

ROBERT.

Quand je vous dis qu'il ne paiera pas!

DANVILLIERS.

Au contraire... qui est-ce qui trouve toujours moyen d'arranger les choses difficiles à la satisfaction de tous? ce sont les gens d'esprit. Aussi, comptez que son père arrangerait tout si jamais Gustave se trouvait dans quelque embarras; et permettez que je lui parle... Je vous réponds du père, Monsieur; laissez-moi un moment le fils.

ROBERT, *au fond.*

Je vais me tenir à l'écart (*Se retournant.*), à moins que vous ne désiriez des conseils... Capital toujours prêt... s'il n'enrichit pas celui qui le reçoit, il n'appauvrit pas celui qui le donne. (*Il s'asseoit à l'écart; Gustave veut lui parler, il lui fait signe d'aller à Danvilliers.*)

DANVILLIERS.

Me serais-je trompé?

GUSTAVE, *à part.*

Que faire? que va-t-il dire? quel parti prendre?

DANVILLIERS *l'amène sur le devant.*

Écoute-moi, Gustave, et écoute bien! car c'est chose sérieuse et importante; j'en appelle à toute ton attention, à toute ton amitié.

GUSTAVE.

Compte sur toutes deux.

DANVILLIERS.

Gustave, te souviens-tu du collège?

GUSTAVE.

Comment?

DANVILLIERS.

Oui, te souviens-tu de ce que j'y faisais?

GUSTAVE, *cherchant.*

Mais, rien du tout!

DANVILLIERS.

Qu'appelles-tu, rien?

GUSTAVE, *de même.*

Eh bien! rien!

DANVILLIERS.

Est-ce que je n'ai pas brillé dès mon enfance par une raison précoce?

GUSTAVE, *étonné.*

Toi?

DANVILLIERS.

Oui! que faisais-je alors?

GUSTAVE, *se déridant.*

Je te répète que tu ne faisais absolument rien, et que tu ne voulais rien apprendre.

DANVILLIERS.

Voilà ce que je disais.

GUSTAVE, *étonné.*

Comment? On ne pouvait te faire étudier ni le grec ni le latin.

DANVILLIERS.

Pourquoi aurais-je été passer mon enfance à apprendre les deux seules langues qui ne se parlent pas?

GUSTAVE.

Tu n'écoutais pas les maîtres.

DANVILLIERS.

Des pédants qui m'auraient tant ennuyé que je serais devenu ennuyeux pour le reste de ma vie! Me tuer pour des sciences inutiles, quand je n'en trouvais qu'une seule nécessaire! celle de faire fortune. C'était ma vocation; aussi, n'ai-je jamais pensé qu'à cela! Point d'idées romanesques, moi! Je n'ai jamais été amoureux que le dimanche, jour où la Bourse est fermée.

GUSTAVE.

Vraiment!

DANVILLIERS.

Je n'ai pas d'ambition non plus, il ne me faut pas une fortune colossale; non, je me retirerai de bonne heure des affaires, pourvu que je sois à peu près comme tout le monde! Cent mille livres de rente. Oh! mon Dieu! voilà tout ce qu'il me faut, je ne dis pas que plus tard, la députation, la pairie....

GUSTAVE.

Pourquoi pas le ministère?

DANVILLIERS.

Eh! eh! mais il faut arriver jeune, et je n'ai pas encore commencé; ma charge n'est pas payée, je me suis installé avec luxe, il le faut, et un bon mariage, un million de dot...

GUSTAVE.

Rien que cela?

DANVILLIERS.

J'ai déjà la confiance du père et la bienveillance de la fille.

GUSTAVE.

Que dis-tu?

DANVILLIERS.

Elle est charmante... elle me plaît... je lui plais, et je fais un mariage d'amour qui me rend millionnaire.

GUSTAVE, *vivement.*

Mais, avec qui?

DANVILLIERS, *riant.*

Je ne te l'ai pas dit! Héva, la fille de Pierre Nicou le nabab!

GUSTAVE,

Ah! (*Il lui remet la lettre.*)

ROBERT, *à l'écart.*

Voyons un peu!

DANVILLIERS, *très-calme, après avoir lu la lettre, la lui rend.*

J'avais parlé pour toi; mais, avec ton nom, tu retrouveras un riche mariage quand tu le voudras; au lieu que pour moi, c'est une occasion unique. Permets donc que j'en profite, et que je fasse tout ce qui dépendra de moi pour réussir.

GUSTAVE.

Quoi! tu trahirais l'amitié?

DANVILLIERS, *froidement.*

Pas de ces grands mots-là! Moi, je ne suis pas un héros de roman, je suis un agent de change; je fais des affaires et non du sentiment!... En voici une bonne, je ne veux pas la manquer, et je te préviens, parce que je suis loyal et que tu es mon ami.

GUSTAVE, *vivement.*

Tu me fais tes confidences, voici les miennes... Je suis ruiné, je te dois déjà de l'argent... et ces deux cent mille francs perdus à la Bourse, si je n'épouse pas cette jeune fille, je n'ai rien pour les payer.

DANVILLIERS, *avec désespoir.*

Ciel! vous ne pouvez pas payer! Je suis responsable, et je n'ai pas cette somme.... Mais je serai perdu!

GUSTAVE.

Hélas!

DANVILLIERS, *se rassurant.*

Mais, si j'épouse, moi!...

GUSTAVE.

Relisez cette lettre.... Voyez, on ne vous acceptera pas... C'est à mon nom, à mon titre, que le millionnaire donne sa fille... Il parle de duc et de marquis... Oh! vos leçons ont profité! il sait qu'il a tout, excepté une vieille noblesse, et il l'achète pour que ses descendants ne manquent de rien.

DANVILLIERS, *troublé.*

Vos biens? votre père? ce monsieur?

GUSTAVE.

Mes biens sont engagés, mon père est sans fortune, et ce monsieur n'a que des conseils à donner.

DANVILLIERS, *vivement.*

Mais c'est affreux! je serai forcé de payer pour vous. Et de l'argent? On en remue beaucoup en paroles, mais qu'on en ait besoin, on ne trouve rien; et c'est deux cent mille francs! Je suis perdu, forcé de fuir, de quitter la France?

GUSTAVE, *montrant la lettre.*

Il offre de l'argent tout de suite.

DANVILLIERS.

Alors, il faut que je vous fasse faire un mariage riche, qui eût pu être pour moi, m'enrichir, me donner une femme qui me plaît, à qui je ne dé-

plais pas. (*Mouvement de Gustave.*) Oui! qui m'aime peut-être; et que je vous la donne, à vous, qui ne l'aimez pas, à vous qui en aimez une autre.

GUSTAVE.

Ah!

DANVILLIERS, *s'animant.*

En vérité, ce serait à... oui, ce serait à se battre avec vous, à vous tuer, à se faire tuer.

ROBERT, *s'avançant et se plaçant entre eux.*

Si on était romanesque? mais on est agent de change, on a brillé dès l'enfance par une raison précoce.

DANVILLIERS, *passant près de Gustave.*

Qui pouvait s'attendre à cette situation.

GUSTAVE, *vivement.*

Elle est affreuse! mais c'est pour moi, qui compromets mon honneur et mon nom!.. Pour moi... qui vais désespérer mon père!.. pour moi qui désole un ami et qui le perdrais sans retour... sans ce mariage. (*Mouvement.*) Et cependant Pauline a ma parole! Mon Dieu! mon Dieu! (*La Comtesse paraît au fond.*)

LA COMTESSE, *au fond, à part.*

Il parle de ma fille!

GUSTAVE.

Pauline, qui croit notre mariage possible, et cependant je ne l'épouserai pas. (*Mouvement de la Comtesse.*) Il faut que j'accepte les offres de..... cet homme, de ce millionnaire, et que sa fille soit la vicomtesse de Jonville, il le faut absolument.

LA COMTESSE, *prête à se trouver mal.*

Ciel!

PAULINE, *accourant tout essoufflée.*

Ah! vous voilà donc maman! (*Grand mouvement des autres.*)

GUSTAVE.

Dieu!

UN DOMESTIQUE *paraît.*

On vient de la Bourse demander M. Danvilliers.

DANVILLIERS.

Pour la première fois, j'oubliais les affaires.

ROBERT.

Je vous suis!

GUSTAVE, *à lui-même.*

Rester est impossible, je souffre trop.

PAULINE, *retenant Gustave d'un côté, pendant qu'elle tient sa mère de l'autre.*

Oh! ne sortez pas, mon cousin!.. Ma mère, restez!

SCÈNE VI.

GUSTAVE, PAULINE, LA COMTESSE.

PAULINE, *joyeuse..*

J'ai besoin de vous voir, de vous parler, de vous dire toute ma joie, à vous, ma mère, à lui! Oui, pour bien sentir qu'on est heureuse... il faut être auprès de ceux qu'on aime.

LA COMTESSE, *troublée.*

Pauline!

GUSTAVE, *troublé.*

Votre joie!

PAULINE, *ne s'apercevant de rien.*

Oui, la richesse m'éblouit. (*Mouvement des autres.*) Ne la devrai-je pas à mon cousin? ne vous procurera-t-elle pas tout ce qui vous manque? La richesse, c'est le plaisir de donner à ceux qu'on aime... de soulager le pauvre, d'aller chercher dans leur grenier ceux qui souffrent comme nous avons souffert! de leur porter l'aisance, d'empêcher les enfants d'avoir faim, d'avoir froid.

LA COMTESSE.

Comme tu l'as eu souvent!

GUSTAVE, *à part.*

Quelle situation cruelle!

PAULINE.

Et les pauvres jeunes filles! oh! si je puis leur épargner des regrets, leur donner quelques petites parures! leur procurer quelques amusements.

LA COMTESSE.

Que tu n'a jamais eus! auxquels tu ne pensais pas!

PAULINE.

Je vous trompais, ma mère, pour ne pas vous affliger; mais à présent... je puis vous le dire... M. Gustave, revenez près de moi... là, et écoutez. (*Confidentiellement.*) C'est une confession!... Oui, je savais... qu'il existait des bals et des fêtes; de notre haute mansarde, on voyait dans de beaux salons du faubourg Saint-Honoré, et pendant les nuits, lors de la maladie de ma mère...

LA COMTESSE.

Où tu veillais sans cesse près de mon lit.

PAULINE.

J'entendais la musique des danses. Alors, je montais sur une chaise, et me penchant sur la fenêtre, j'apercevais l'éclat des parures à la lueur des brillantes bougies dans des hôtels voisins.

LA COMTESSE.

Pauvre enfant!

GUSTAVE.

Que de regrets déjà!

PAULINE.

Cela n'était pas raisonnable... mais enfin, malgré moi, je pleurais... (*Mouvement des autres.*) (*Hésitant.*) et c'est surtout depuis que j rencontrai M. Gustave!

LA COMTESSE, *vivement.*

Ce n'est donc pas d'aujourd'hui seulement?

PAULINE.

Il y a près de deux mois que je ne pense qu'à lui!

LA COMTESSE.

O ciel!

GUSTAVE, *avec passion.*

Pauline!..

LA COMTESSE, *à part.*

Elle l'aime depuis deux mois!

PAULINE.

Mais je ne le lui ai dit qu'aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Malheureuse enfant!

PAULINE.

Oui, bien malheureuse alors, quand je commençais à l'aimer! Ce fut en ce moment seulement que notre pauvreté se montra triste et désespérante, que je regrettais notre rang et notre fortune d'autrefois. La nuit, je rêvais de richesses et de bonheur, et au réveil, je souffrais... tant, qu'il me semblait que mon cœur allait se briser!

LA COMTESSE.

S'il fallait de nouveau se retrouver ainsi?

PAULINE, *vivement.*

Oh! ne dites pas cela, ma mère! j'y mourrais! (*Mouvement*) Tout-à-l'heure, je viens de monter à notre pauvre mansarde, l'effet produit sur moi est impossible à dire! Ses murs si tristes, mes vêtements si pauvres, nos meubles si misérables! il me semblait voir des larmes sur tout cela! Oh! j'y mourrais à présent, c'est sûr!

LA COMTESSE, *avec désespoir.*

Dieu!

GUSTAVE.

Que je souffre!

PAULINE, *les regardant.*

Ciel! qu'avez-vous, ma mère? Et lui aussi, pâle et tremblant... qu'y a-t-il?

LA COMTESSE.

Rien... mon enfant, éloigne-toi!..

PAULINE.

Comment?

LA COMTESSE.

Laisse-nous seuls!.. Va chercher Hêva, ton amie...

(*Pauline s'éloigne avec inquiétude; la Comtesse fait un pas pour revenir vers Gustave, mais elle aperçoit Pierre qui arrive.*)

Ciel!.. son père!.. Sortons!

SCÈNE VII.

GUSTAVE, PIERRE, LA COMTESSE.

PIERRE.

Restez, madame la Comtesse, j'ai à parler à M. le vicomte de Jonville; je désire que vous sachiez ce que je fais pour votre famille.

GUSTAVE.

Monsieur! arrêtez!

LA COMTESSE.

Ce que vous voulez faire est impossible, et je saurai m'y opposer.

PIERRE.

Comment?

GUSTAVE, *à part.*

Saurait-elle?..

LA COMTESSE, *vivement.*

Ah! il ne faut pas croire que l'argent est tout, et il ne faut pas lui tout sacrifier.

PIERRE, *amèrement.*

Je sais bien qu'il y a encore l'orgueil de la naissance qui peut l'emporter sur lui!

LA COMTESSE, *vivement.*

Et les sentiments du cœur, qui devraient l'emporter sur tout le reste.

PIERRE.

C'est vous qui dites cela, Madame?

LA COMTESSE, *troublée.*

Gustave, les liens que le cœur a formés peuvent-ils se rompre ainsi?

GUSTAVE.

Ah! n'est-il pas des mariages impossibles?

PIERRE.

Qui le sait mieux que vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ecoutez-moi, de grâce!

PIERRE.

Avez-vous donc oublié que le titre et le rang décidèrent seuls jadis.... d'un mariage.... malgré... le dévouement, l'amour et la folie d'un pauvre jeune homme à qui le désespoir fit chercher une mort volontaire? (*Mouvement de tous.*)

LA COMTESSE, *avec effroi.*

Ah! ne rappelez pas cet affreux événement!

PIERRE.

Pourquoi donc? Rien n'est plus simple; c'était un pauvre enfant sans appui, sans titre, sans fortune.... secrétaire du comte de Jonville; il avait cru voir dans les yeux de sa fille un intérêt, (*Mouvement de la comtesse.*) oh! qui n'avait rien de réel.... C'était un jeu... une de ces coquetteries que les femmes croient innocentes... mais qui brisent le cœur d'un jeune homme naïf, confiant...

LA COMTESSE.

Qui eût pu croire... à tant d'amour...

PIERRE.

Celui qui l'éprouvait ne le savait pas lui-même... ce fut à peine s'il devina la cause d'une maladie grave qui mit ses jours en danger, quand il fut question du mariage de M^lle^ Sophie de Jonville.... Mais le jour où il la vit de sa fenêtre, belle et calme, vêtue de sa toilette de mariée, pour aller s'unir au comte de Valcourt, et pour le suivre hors de cette maison où il resterait seul à l'avenir... alors, quelque chose qui ressemblait à de la folie s'empara de son esprit, et il n'écouta plus que son désespoir. La vie lui était insupportable, il allait se tuer!

LA COMTESSE.

Ah!

PIERRE, *souriant.*

Il ne mourut pas, on le sauva! Le ciel ne le destinait point à servir d'exemple aux amants malheureux, mais à être le modèle des heureux financiers.

LA COMTESSE.

Monsieur!

GUSTAVE.

De grâce!

PIERRE.

Mais cet orgueil, qui a deux fois dédaigné le pauvre Pierre, n'empêchera pas le bonheur de

sa fille ! Oh ! je sais tous les avantages de la richesse, à présent. Et j'en profiterai comme vous avez profité des vôtres. (*A Gustave.*) Monsieur, pour ce titre et cette illustre naissance que vous apportez à ma fille, moi, je ferai votre fortune ! je ferai plus, je vous sauverai l'honneur. Vous avez pris des engagements, je les remplirai.... (*Ici, Pauline reparaît et écoute au fond.*) Le château et l'hôtel de vos aïeux, je vous les rends ; vous pourrez y vivre avec le luxe de vos pères. Eh bien ! en est-ce assez pour que ma fille soit vicomtesse de Jonville ?

GUSTAVE.

O mon Dieu !

PIERRE.

Est-ce assez pour que Mme le comtesse de Valcourt y consente...

PAULINE, *poussant un cri et se précipitant vers sa mère.*

Mamère !

LA COMTESSE.

Ne pleure pas, mon enfant ! Ce mariage ne se fera pas ; je m'y oppose !

PIERRE, *s'animant.*

Vous y opposer, vous ? mais c'est impossible, vous n'y pouvez rien. C'est moi qui suis le maître et le seigneur, à présent, car j'ai de l'or ! De l'or ! c'est bien plus que les talents, les titres, la noblesse ! Ce matin encore, en arrivant, j'étais simple et dévoué.... heureux d'offrir à ceux que j'aimais mon cœur, ma fortune, ma vie ; mais, depuis qu'on m'a... méprisé, (*Mouvement de la comtesse, expression un peu émue de Pierre.*) j'ai su que l'argent est tout, à présent, qu'il dispose de tout, qu'il décide de tout... que tous reconnaissent le despotisme de l'or, et j'en use ! Je marie ma fille à un grand seigneur.

AIR : *Aux braves hussards du 2e.*

J'achète un nom dont vous étiez si fière,
Et ces aïeux, de mon bonheur jaloux,
Qui, repoussant ma bonté roturière,
Jusqu'à présent se plaçaient entre nous,
A côté d'eux je monte malgré vous !
Puis, nous pourrons établir la balance ;
De leur côté titre et rang !.. mais, du mien,
Travail, honneur, probité, bienfaisance...
Peut-être alors ne nous devrons nous rien.

GUSTAVE.

Monsieur !...

PIERRE.

Quant à votre neveu, les conditions sont excellentes pour lui : une femme ravissante, que vous aimerez... Oui, il l'aimera !... et s'il en aimait une autre à présent, il l'oubliera près d'elle... Oh ! c'est facile d'oublier ceux qui nous aiment, vous le savez, Madame la Comtesse !... Oui, le mariage se fera !... et vous le verrez faire... à moins pourtant que vous ne vouliez pas y paraître, que vous vouliez nous mépriser toujours, vous éloigner pour retourner...

LA COMTESSE, *effrayée.*

Dans notre pauvre mansarde !

PAULINE, *à sa mère, avec douleur, en se jetant dans ses bras.*

Ah ! j'y ai moins souffert qu'ici, ma mère ; retournons-y !

GUSTAVE.

Mais, Monsieur, vous ne comprenez donc pas tout ce que vos paroles ont de cruel.

PIERRE.

Ah ! mon Dieu ! elle pleure... oh ! j'en ai trop dit... Ah ! sortons... sortons ! car je ne ne sais plus... Allons, ferme... (*Avec force.*) Oui ! ma volonté sera faite... aussi vrai que je m'appelle Pierre le millionnaire, et.... Sortons, j'étouffe. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, PIERRE, DANVILLIERS, LA COMTESSE, PAULINE, *sur une chaise et soignée par sa mère,* UN DOMESTIQUE.

DANVILLIERS, *troublé.*

Votre fille est-elle ici ? me suis-je trompé ?

PIERRE.

Ma fille !

LE DOMESTIQUE.

Elle n'est pas dans la maison, et la gouvernante effrayée dit qu'on vient d'enlever Mademoiselle !

PIERRE, *effrayé.*

Enlevée !

DANVILLIERS, *lui prenant la main.*

C'était elle ! d'une voiture qui a passé près de moi rapidement, j'ai entendu sa voix qui m'appelait à son secours.

PIERRE.

Ah ! ma pauvre enfant !... mais venez donc ! mais venez donc !... (*Il sort vivement à gauche de l'acteur.*)

DANVILLIERS, *à Gustave, avec violence.*

C'est une trahison ! car c'est votre voiture qui emmenait Hèva !

GUSTAVE.

Vous mentez et m'en rendrez raison... Ah ! j'ai besoin de me battre, de me...

DANVILLIERS.

De me tuer peut-être ?

BARBOCHAT, *entrant vivement.*

Ça me regarde !

DANVILLIERS.

Toi aussi !

BARBOCHAT.

Assez de plaisanterie. Ce marquis, seul amateur de mes ouvrages, et qui veut me faire peindre son château...

DANVILLIERS.

Eh bien ?

BARBOCHAT.

Il est aveugle depuis vingt ans !

DANVILLIERS.

Et sans cela, est-ce qu'il eût consenti ?

BARBOCHAT.

Assez !

GUSTAVE.

Je vous attends!

DANVILLIERS.

Et moi, je ne suis pas pressé, je cours au secours de celle que j'aime! Oui! je l'aime, moi qui ne voulais m'occuper que d'affaires, me voilà deux duels et une passion! Décidément, les Richelieu de l'époque, ce sont les agents de change. (*Il sort.*)

LA COMTESSE, *appelant Gustave.*

Monsieur, la laisserez-vous mourante?

GUSTAVE.

Ah! Madame, ne me condamnez pas sans m'entendre. Au nom du ciel, Pauline, écoutez-moi! Ce que je souffre depuis une heure est impossible à dire!... Ah! elle ne m'entend pas!... Malheureux! si elle mourait sans m'avoir pardonné?... Mon Dieu! mon Dieu!

LA COMTESSE.

Que de malheurs suivent la pauvreté!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un très-riche salon ouvrant sur un autre salon. Porte au fond, portes à droite et à gauche; une table et ce qu'il faut pour écrire à droite de l'acteur; riche ameublement. Au lever du rideau on voit dans le salon du fond une foule d'individus tenant des papiers, des portefeuilles, et qui semblent attendre.

SCÈNE I.

PIERRE, ROBERT.

PIERRE.

(*Il entre vivement comme poursuivi par Robert; il n'a pas l'air d'y faire attention, et tombe assis avec des marques de chagrin près de la table à droite de l'acteur.*) Et ne pas pouvoir la retrouver, cette chère enfant! Heureusement j'ai pris mes mesures! Toute la police est sur pied!.. Mais je n'en puis plus!

ROBERT.

C'est qu'aussi vous avez tort, Monsieur.

PIERRE.

Tort, moi? c'est impossible.

ROBERT.

Vous vous êtes trompé, du moins.

PIERRE.

Vous ne me connaissez—donc pas?

ROBERT.

On peut être dans l'erreur.

PIERRE.

Les autres, oui! mais moi, jamais! Ne savez-vous pas qui je suis?

ROBERT.

Un homme immensément riche.

PIERRE.

Eh bien?

ROBERT, *ayant l'air de demander ce que cela veut dire.*

Eh bien?

PIERRE.

J'ai donc raison, toujours raison, puisque je suis riche. Si noblesse ne peut faillir, richesse ne peut se tromper; demandez plutôt à Danvilliers.

ROBERT.

Je demanderai tout ce que vous voudrez; mais, avant, c'est moi, Monsieur, qui veux vous demander quelque chose.

PIERRE, *d'un air défiant à part.*

C'est un courtier d'affaires, et il veut m'attraper. (*Il se lève avec vivacité.*) Monsieur!

ROBERT, *reculant à part.*

Quelle défiance dans son regard!

PIERRE, *de même.*

Mais vous ne savez donc pas que depuis vingt-quatre heures que je suis à Paris, je n'ai vu que des gens qui m'ont demandé quelque chose?.. Tenez, ces gens-là... qui attendent que j'aie fini avec vous, si je les interrogeais, je suis sûr qu'ils demandent tous, et que pas un n'apporte!. Vous allez voir!.. car je veux m'en débarrasser. (*Aux gens qui sont au fond.*) Eh bien! voyons: que voulez-vous? Ce sont des affaires, n'est-ce pas?

UN INDUSTRIEL, *qui tient des papiers.*

Que nous venons vous proposer. Des actions à prendre! des intérêts dans plusieurs entreprises, voyez! une banque philanthropique... des actions dans des concerts monstres!.. Moi, j'ai une manufacture de chaussures imperméables, et Monsieur est à la tête des gondoles aériennes.

PIERRE.

Mais son entreprise rend la vôtre inutile.

L'INDUSTRIEL.

Monsieur... voici plusieurs personnes qui ont besoin que vous leur avanciez quelque argent sur des valeurs excellentes, mais qui ne peuvent encore se réaliser: ils offrent donc des garanties.

PIERRE.

Et quelles sont ces garanties?

L'INDUSTRIEL, *indiquant chaque chose.*

Un vaudeville en cinq actes et en vers, au Théâtre-Français; un projet de journal politique; puis Monsieur a une idée.

PIERRE, *le regardant.*

Bah!.. il a une idée?.. celui-là?

L'INDUSTRIEL.

Il a trouvé un moyen de remplacer la vapeur; Monsieur un moyen de remplacer le soleil.

PIERRE, *moqueur.*

Oh! oh! ça n'est pas mal!

L'INDUSTRIEL.

Monsieur a découvert un nouveau système du monde.

PIERRE, *il fait un mouvement.*

Je n'en use pas!

UN AUTRE INDUSTRIEL.

Et moi! (*Il remet un papier.*)

L'INDUSTRIEL.

Ceci... est un moyen de payer la dette anglaise.

PIERRE, *le regardant, à part.*

Et il veut me faire payer les siennes en attendant.

L'INDUSTRIEL, *montrant un autre.*

Cela, c'est le secret de la prospérité générale.

PIERRE, *même jeu.*

Ça ne regarde pas encore les particuliers, à ce qu'il paraît.

L'INDUSTRIEL.

Monsieur a trouvé un moyen de voyager sous l'eau.

PIERRE.

Ah! diable!

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

J'en crois à peine mes oreilles,
Tout cela me semble fort beau;
J'applaudis à tant de merveilles,
Courir dans l'air! marcher sous l'eau!
Voilà bien des métamorphoses;
Mais je suis étonné pourtant,
Que vous qui trouvez tant de choses,
Vous n'ayez pas trouvé d'argent.

(*S'approchant de Robert.*)

Et ils viennent m'en demander... Si c'est là ce que Danvilliers appelle ma royauté, je serai bientôt obligé de donner ma démission de roi ou de me ruiner. Je n'ai jamais fait d'affaires de ce genre-là... et je commence à en avoir assez des idées de Danvilliers.

ROBERT.

Revenez aux miennes.

PIERRE, *étonné.*

Aux vôtres! Je ne les connais pas, et je vais commencer par congédier ma cour! oui, ma cour! Oh! ce sont de vrais courtisans, car ils demandent tous quelque chose.

(*Il retourne au fond, et dit avec dignité chargée.*)

Messieurs... c'est certainement très-juste, et je suis flatté que vous ayez recours à moi; dans ma position, je puis et je veux encourager les sciences, les lettres, les arts... les inventions, les découvertes. Tout est du ressort de l'homme riche... Mais il faut avant tout que je sache au juste la valeur de ce que vous me proposez... Faites-moi le plaisir de repasser un autre jour quand j'aurai vu! examiné! Vous pourrez compter sur ma protection pour tout ce qui est bon, grand, utile, généreux et glorieux. (*Ils l'entourent et lui remettent des papiers.*) Messieurs, j'ai bien l'honneur d'être votre serviteur...

ROBERT, *riant, à part.*

Bien, bien! un duc et pair n'eût pas été plus impertinent! C'est juste! l'orgueil des enrichis se dépêche de regagner le temps perdu.

TOUS, *donnant des papiers.*

Voyez, regardez, examinez.

PIERRE.

Comptez sur moi.

(*Il jette les papiers sur la table.*

CHOEUR.

AIR : *Walse de Robin des bois.*

Protéger, payer la science,
Aider les talents ignorés,
C'est un devoir pour l'opulence,
Ce devoir, vous le remplirez?

PIERRE.

Protéger, payer la science,
Aider le talent ignoré,
C'est un devoir pour l'opulence,
Ce devoir je le remplirai!

(*Ils sortent, Pierre revient sur le devant.*)

PIERRE.

Eh bien! vous le voyez, Monsieur, ne dirait-on pas que la France est devenue une grande boutique où chacun ne pense qu'à gagner de l'argent; mon Dieu, je ne refuse pas d'en donner. Mais qu'on me rende au moins le seul bien qui m'intéresse à présent, ma pauvre Hêva.

ROBERT.

Vous ne m'avez pas laissé le temps de vous en parler.

PIERRE, *vivement.*

Vous vouliez me parler de ma fille? Mais dites-moi donc vite, Monsieur, ce que vous avez à dire? Pourquoi ne parlez-vous pas?

ROBERT.

Allez-vous m'étouffer à présent? Laissez-moi donc au moins vous remettre (*Il tire une lettre.*) cette lettre.

PIERRE, *la prend vivement.*

D'elle? d'Hêva? Oh! lisons (*Il lit.*) « Mon « père, ne vous inquiétez pas, je suis en sûreté. « On dit que vous avez fait du chagrin à tous « ceux qui vous entourent. Est-ce possible que « vous, qui êtes si bon, vous ayez fait tant de « mal?... Si cela est, il faut vite les consoler. « Car on ne me laissera revenir qu'à ce prix-là... On dit qu'on a de tout à Paris, avec de « l'argent? Achetez vite du bonheur pour eux, « afin que je puisse bientôt vous en apporter « pour vous.

« *Votre fille*, HÊVA. »

PIERRE.

Ah! ma fille!.. mon Hêva!.. Je ne l'ai pas perdue!.. (*Regardant Robert.*) Qui êtes-vous

donc ? (*A part.*) Ça ne peut pas être un séducteur.

ROBERT.

Tout dépend de vous à présent : je me retire.

PIERRE.

Et vous croyez que je vous laisserai sortir ainsi ? Non, je veux revoir Héva ! savoir qui a dicté cette lettre... dans des intentions coupables peut-être.

ROBERT.

Que dites-vous ?

PIERRE.

Je dis que je commence à me défier de tout le monde, pour être plus sûr de ne pas être trompé !.. (*Il prend sa canne et son chapeau.*) et que maintenant je ne vous laisse pas sortir sans moi !.. (*Il a sonné, un domestique paraît.*) S'il vient quelqu'un, vous ferez attendre. (*A Robert.*) J'ai mandé M. de Jonville, je ramène Héva, et le mariage ne tardera pas à se conclure.

ROBERT, *à part.*

Si nous ne parvenons pas à l'empêcher.

AIR : *Oui, je vous quitte, sans adieu.*

PIERRE.

Oui, partons, je veux tout savoir;
Mon Héva, je veux la revoir !
Elle est ma joie et mon espoir,
Songez que je veux la revoir.

ROBERT, *à part.*

Oui partons ! Il veut tout savoir,
Mais sa fille est en mon pouvoir,
Et pour qu'il puisse la revoir,
Il devra combler mon espoir.

(*Ils sortent par le fond ; Pauline paraît à la porte à droite de l'acteur.*)

SCÈNE II.

PAULINE, LE DOMESTIQUE.

PAULINE, *à la porte latérale.*

Eh !

LE DOMESTIQUE, *près de la porte du fond.*

La demoiselle d'en haut. Entrez.....

PAULINE, *à la porte.*

Sait-on où est Héva ? est-elle retrouvée ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur croit être sur ses traces, et si vous voulez attendre... (*Il lui montre un siège.*) là. (*Il s'éloigne, arrange dans le fond ; il disparaît un instant et revient.*)

PAULINE, *troublée et sur le devant.*

Non, non, il ne l'épousera pas !.. car je veux revoir Héva, et je vais tout lui confier ! Gustave ! Il la tromperait comme il m'a trompée !.. J'ai déjà bien souffert ! mais nul ne m'avait fait rougir; nul n'avait méprisé ma tendresse !.. D'aujourd'hui seulement, je comprends toutes les douleurs de ma mère !.. Non, non, celui qui vient d'y ajouter encore... ne peut pas épouser la douce et bonne Héva ! Elle ne pourrait pas l'aimer. (*Le domestique arrange l'appartement.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, HERCULE, BARBOCHAT.

BARBOCHAT, *essoufflé.*

Monsieur Nicou est-il rentré ? Monsieur de Jonville est-il venu ? Mademoiselle Héva est-elle retrouvée ?

LE DOMESTIQUE.

Non ! non ! non ! (*Il sort par le fond. Pauline se retourne.*)

BARBOCHAT, *allant à elle.*

Mademoiselle Pauline.

PAULINE.

J'aurais voulu parler à Héva.

BARBOCHAT.

Et je ne puis vous en donner aucune nouvelle quoique j'aie couru, comme les autres, pour la découvrir !.. Oui, j'ai quitté mon atelier, mes pinceaux, ma Création du Monde... J'étais si troublé qu'excepté prendre mes repas, je n'ai rien pu faire de la journée ! Mais ce n'est pas malheureux que je sois sorti ! Si vous saviez qui j'ai rencontré ? ce que j'ai appris ? Vous qui êtes si bonne et qui aimez tant votre mère ! Eh ! bien, apprenez que j'ai revu la mienne.

PAULINE, *triste.*

Vous l'aviez quittée pour ne pas lui être à charge !.... C'est bien !....mais que cela est cruel !...

BARBOCHAT.

A présent elle est riche ! une somme de cent mille francs ! C'est une fortune pour elle ! Enfin, je serai tranquille sur son sort ; elle ne manquera plus de rien, et à qui dois-je un si grand bonheur ?... A M. Gustave !

PAULINE.

Que dites-vous ? M. Gustave de Jonville ?

BARBOCHAT.

Ah ! c'est bien le plus noble cœur !.. Il paraît qu'il est neveu d'un comte de Valcourt.

PAULINE, *vif mouvement de curiosité.*

Eh bien ?

BARBOCHAT.

Un dissipateur qui est mort insolvable, et qui avait ruiné le père de ma pauvre mère !.. deux cent mille francs qu'il devait à notre famille ! Le vicomte de Jonville les a payés.

PAULINE, *vivement.*

Comment ! pourquoi ?

BARBOCHAT.

Pour l'honneur du nom de Valcourt.

PAULINE, *avec émotion.*

Ah ! Gustave !

BARBOCHAT, *mystérieusement.*

Et c'est d'autant plus beau, qu'il a déjà quelques embarras d'argent causés par sa générosité.

PAULINE.

Lui ? il ne serait pas riche ?

BARBOCHAT.

Et c'est ce qui rend sa belle action encore plus admirable!.. Il a dérangé sa fortune, mais on parle d'un bon mariage! Mademoiselle Hêva!

PAULINE.

Ainsi, vous croyez que ce mariage est nécessaire à sa fortune?

BARBOCHAT.

Oui, je le crois absolument nécessaire; et si je pouvais parler à Mademoiselle Hêva, ou à son père, je tâcherais d'y contribuer en leur apprenant combien il mérite d'être aimé.

(*Il va parler au domestique.*)

PAULINE, *à part, avec une grande émotion*

Ruiné pour mon père! et je viens ici empêcher ce mariage qui peut le sauver!

BARBOCHAT.

J'entends M. Nicou; mais il n'est pas seul.

PAULINE.

Ah!

BARBOCHAT, *à Pauline.*

Restez!... moi je cours après M. Gustave; il faut que je le voie, et que je le remercie.

(*Il sort.*)

PAULINE.

Mon Dieu, donnez-moi un courage aussi fort que les épreuves auxquelles je suis condamnée.

SCÈNE IV.

PIERRE, PAULINE.

(*Pierre entre vivement et ne voit pas Pauline d'abord.*)

PIERRE.

Mais il est donc sorcier? Au détour d'une rue, le cabriolet de Danvilliers manque de m'écraser; et, pendant que je lui exprime ma pensée, l'autre m'échappe? Je cours après lui, je ne peux pas le rejoindre... et, quand je reviens, Danvilliers n'y est plus! (*Il aperçoit Pauline.*) Ah!.. cette jeune fille qui pleure!... (*S'approchant doucement.*) Mademoiselle...

PAULINE.

C'est vous, Monsieur?

PIERRE.

Est-ce que vous m'auriez cherché, attendu?

PAULINE.

Et Hêva?

PIERRE.

Je suis moins inquiet: bientôt, je l'espère, elle me sera rendue!... Et si je puis, en attendant, faire quelque chose pour sécher ces larmes... (*A part.*) C'est sa fille, à elle!

PAULINE, *essuyant ses yeux et hésitant.*

Je ne pleure plus, Monsieur; j'ai appris.... que... mon cousin...

PIERRE.

M. le vicomte Gustave de Jonville?

PAULINE.

Allait avoir... le bonheur... d'épouser Hêva.

PIERRE, *l'examinant.*

Et?

PAULINE.

Et je voulais la voir, lui dire.... de l'accepter..... et de l'aimer..... car il est généreux et bon.

PIERRE, *l'examinant.*

Ce que vous dites est-il bien réellement la vérité?... Vous désirez ce mariage?...

PAULINE.

AIR: *A ton réveil je dois ma guérison.*

De votre Hêva j'ai pu juger le cœur;
Gustave aussi consola mon malheur;
Des maux que j'ai soufferts leur bonté généreuse
Essaya de chasser l'image douloureuse;
Et celle qu'ils aimaient sera moins malheureuse
En voyant leur bonheur.

PIERRE.

Et cependant, vous êtes triste, troublée? Dites-moi ce que je puis faire pour vous consoler.

PAULINE.

Rien, Monsieur, rien que de me laisser retourner près de ma mère.

(*Elle se dirige vers le fond; la porte s'ouvre.*)

LE DOMESTIQUE, *annonçant,*

Madame la comtesse de Valcourt.

SCÈNE V.

PIERRE, LA COMTESSE, PAULINE.

LA COMTESSE, *à Pauline.*

Je venais te chercher, ma fille.

PAULINE.

Ah! pardonnez-moi, ma mère.

LA COMTESSE, *la pressant sur son cœur.*

Je te devine... viens, mon enfant.

PIERRE, *ému.*

Eh quoi! pas un instant... pas une minute, pour me laisser... vous demander...

LA COMTESSE.

Quoi donc? mon consentement au mariage de mon neveu avec votre fille! Vous savez bien que vous pouvez vous en passer. (*Mouvement de Pierre.*) Vous l'avez dit! que vous importe, mes idées, mes chagrins?... Laissez-moi donc me retirer! Que voulez-vous de moi? et que pouvez-vous avoir à me demander? (*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

PIERRE.

(*A part.*) Leur tristesse me serre le cœur. (*Haut.*) Oh! ne partez pas, je vous en supplie! ce que j'ai à vous demander, ne le devinez-vous pas?... Mais... est-ce que je ne vous ai pas affligée?... est-ce que je n'ai pas été dur, cruel?... Et je vous laisserais partir pour ne plus vous revoir, peut-être? Non, c'est impossible. Voyons, écoutez-moi! est-ce que votre fierté se révolte encore à l'idée de voir votre neveu, enrichi par moi, épouser ma fille? (*Mouvement des deux femmes.*)

LA COMTESSE.

Ah ! non, je vous l'atteste.

PIERRE.

Ainsi, vous serez contente de ce mariage?

PAULINE, *voyant que sa mère ne peut répondre.*

Oui, nous désirons que Gustave soit heureux ! et nous vous prions de ne pas retarder le mariage qu'il désire.

PIERRE, *regardant la comtesse.*

Mais vous semblez souffrir, Madame.

LA COMTESSE.

Il y a si longtemps que j'en ai l'habitude.

PIERRE.

Et je ne pourrai vous faire perdre cette habitude-là?

LA COMTESSE.

Impossible ! (*Elle sort avec sa fille par la porte à droite du public.*)

SCÈNE VI.

PIERRE, *puis* DANVILLIERS *et* ROBERT.

(*Ils viennent par le fond.*)

PIERRE, *accablé et immobile.*

Elles sortent !.... (*Vivement.*) Mais à quoi donc me servira ma fortune?

DANVILLIERS.

A tout !... Demandez plutôt à ce monsieur que je ramène.

PIERRE, *avec joie.*

Ah ! vous l'avez retrouvé?

DANVILLIERS.

Pour vous rendre service... car je ne sais pas trop ce qu'on en peut faire.

ROBERT.

Pas grand chose.

PIERRE.

Savoir où est ma fille.

DANVILLIERS.

Il paraît qu'il est initié à bien des secrets !... (*A part.*) C'est un vieux médecin.

ROBERT.

Votre fille? mais ne vous dit-elle pas qu'elle reviendra dès que vous aurez trouvé moyen de réparer des torts?...

PIERRE, *avec impatience.*

Des torts? Et quels torts?... A moins que Danvilliers ne m'ait fait faire quelque sottise?

ROBERT.

Ce qui est possible.

DANVILLIERS.

Merci !... (*A part.*) Ce petit vieux m'est bien suspect.

PIERRE, *à Danvilliers.*

Avec vos idées qu'on peut tout quand on est riche !...

DANVILLIERS.

C'est que ce n'est pas tout d'être riche !.... il faut avoir l'esprit, le caractère de son état.

PIERRE.

Laissez-moi tranquille, avec le caractère de son état !... Je veux avoir mon caractère, à moi !.. Et c'est depuis que j'essaie d'en prendre un autre que tout va de travers.

ROBERT.

Voilà une bonne parole.

PIERRE, *lisant la lettre d'Héva.*

Car enfin... ma fille a raison ! tout le monde ici a du chagrin !... Cette jeune personne... Pauline... elle pleurait tout-à-l'heure.

DANVILLIERS.

Pardieu! je le crois bien ! elle aime son cousin, et vous le mariez à une autre.

PIERRE, *moqueur.*

Ah ! vous croyez cela, vous?

DANVILLIERS.

Avec un mot, elle serait heureuse.

ROBERT, *à Danvilliers, d'un ton railleur.*

Mais s'il épouse Pauline, il ne pourra pas payer les deux cent mille francs.

DANVILLIERS.

C'est vrai !.. (*A part.*) Ce petit vieux me rendra malade.

PIERRE, *à Danvilliers.*

Eh bien! Monsieur l'homme aux grandes idées ! vous ne savez ce que vous dites ! Mademoiselle Pauline venait prier Héva d'accepter, d'aimer et de rendre heureux son cousin.

DANVILLIERS.

Ah !

ROBERT.

Ah !

PIERRE, *l'imitant.*

Ah !.. c'est comme cela !

ROBERT, *railleur, à Danvilliers.*

Alors, Héva ne pourra pas vous accepter, vous aimer et vous rendre riche.

DANVILLIERS.

C'est vrai !.. (*A part.*) Ah çà ! mais ce petit vieux me !... C'est un pharmacien.

PIERRE, *s'animant.*

Et sa mère? si triste ! si résignée !.. (*A Danvilliers.*) Et vous aviez l'audace de dire qu'avec l'argent on peut tout?

DANVILLIERS.

Attendez ! attendez !

PIERRE.

Que j'attende?.. quoi?.. Sur ma parole, vous me feriez mettre dans une colère... Savez-vous que pour un rien je jeterais tous mes millions par la fenêtre?

DANVILLIERS.

Oh !

PIERRE.

Au fait, non ! on les ramasserait !.. Mais aussi, pourquoi ai-je été me fier à vous? prendre vos conseils? Est-ce que vous pouvez comprendre et conseiller un homme comme moi? (*A part.*) C'est vrai, çà ! Un agent de change ! dont la charge n'est pas payée !..

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur le vicomte de Jonville est dans le cabinet de Monsieur.

PIERRE.

J'y vais : je l'interrogerai, je verrai.. et je ne prendrai plus conseil que de moi-même.

(*Il sort par la porte à gauche de l'acteur.*)

ROBERT, *à part.*

Le moment est venu!

(*Il sort par la porte à droite.*)

SCENE VII.

DANVILLIERS, *seul.*

« Je ne prendrai plus conseil que de moi-même! » Orgueilleux! Je sais bien qu'il y a entre nous une distance de plusieurs millions; mais nous nous rapprocherons, je l'espère!.. Et sa fille? ah! comme elle me plairait, cette femme-là!.. sans compter la dot, qui ne me déplairait pas du tout!.. Je ne suis point romanesque, moi!... Un hôtel et son cœur!... voilà ce qu'il me faut!.. Mais j'en suis à cent lieues!.. à mille lieues!.. J'ai plus de malheur aujourd'hui qu'il n'en faudrait pour tourner la tête à un philosophe, à un poète, ou à un homme de génie!.. Deux duels!.. deux cent mille francs dont je suis responsable, et que je n'ai pas!.. Puis, celle que j'aime, enlevée, en attendant qu'elle en épouse un autre sous mes yeux!.. Mes amours, ma fortune, ma vie, tout est en danger!.. Eh bien! un pressentiment me dit que ma bonne étoile triomphera!.. Cette maison, ce millionnaire, ces trésors!.. moi, je suis là, comme serait un gastronome devant une table chargée de mets succulents!... Il ne pourrait pas croire qu'il lui fût possible de mourir de faim!.. Et j'ai foi dans l'avenir!..

AIR : *Change, change moi, Brama.*

Opulence, amour,
Que ce séjour
Pour moi rassemble,
Ah! c'est trop longtemps
Vous éclipser! Venez ensemble!
Je vous attends!

Dans les regards d'Hêva,
Ce bonheur, que rêva
Mon cœur émerveillé,
Il a brillé!
Mais ce rapide éclair,
Qui m'éblouit hier,
Pour jamais aujourd'hui
Aurait-il fui?

Opulence, amour,
Dans ce séjour
Brillez près d'elle!
Et toi, douce Hêva,
Reviens, reviens!...

HÊVA, *paraissant à la porte de droite.*

Sa voix m'appelle,
Et me voilà!

SCÈNE VIII.

HÊVA, DANVILLIERS.

DANVILLIERS.

Ah! je le disais bien que le bonheur reviendrait! Voici l'ange charmant qui m'en apporte le présage!

HÊVA.

Vous êtes seul ici?

DANVILLIERS.

Oui, mais ne vous éloignez pas.

HÊVA.

Je ne compte plus m'éloigner, et M. Robert.....

DANVILLIERS.

Qui cela? ce petit vieux qui m'ennuie tant?

HÊVA, *d'un ton de reproche.*

C'est lui qui m'envoie près de vous.

DANVILLIERS.

Bah!.. est-ce possible?.. Ah! voilà qui me raccommode avec lui!

HÊVA, *étonnée.*

Quoi! vous ne m'attendiez pas?

DANVILLIERS.

Et la surprise ajoute à mon plaisir.

HÊVA, *étonnée et naïve.*

Mais vous aviez, disait-il, des choses très-importantes à m'apprendre.

DANVILLIERS, *étonné.*

Moi?

HÊVA, *le regardant.*

Ainsi vous n'aviez rien à me dire?

DANVILLIERS, *la retenant.*

Mais au contraire!

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Je vous dirai que dans vos yeux,
La touchante bonté respire:
Qu'on aime vos traits gracieux,
Le charme de votre sourire;
Qu'à chaque instant je me plairais
A contempler ce doux visage,
Qu'on vous admire.. et, si j'osais,
J'en dirais encore davantage!
Mademoiselle, si j'osais
J'en dirais encore davantage.

HÊVA, *embarrassée.*

Quoi donc, Monsieur?

DANVILLIERS.

Même air.

Je vous dirais qu'auprès de vous
D'un sentiment beaucoup plus tendre
Même en craignant votre courroux,
Les cœurs ont peine à se défendre;
Que du bonheur où j'aspirais
Vous seule m'apportez l'image,
Que je vous aime.. et, si j'osais,
J'en dirais encor davantage.

HÊVA.

Mais c'est déjà beaucoup, Monsieur!

DANVILLIERS, *voulant lui prendre la main.*
C'est trop... si je vous déplais.

HÉVA, *riant.*
J'ai dit beaucoup... je n'ai pas dit trop.

AIR : *Ne vas pas trahir mon secret.*

Je veux bien ne pas me fâcher,
Et cependant, ce doux langage,
Chez vous on dit que c'est l'usage,
Je devrais vous le reprocher,
Mais moi je ne sais rien cacher,
Et je ne veux pas me fâcher!

(*Vers la fin du couplet Gustave entre par la porte à gauche.*)

GUSTAVE, *sortant du cabinet de Pierre, à lui-même.*
Non, il ne m'était pas possible de l'écouter plus longtemps!.. Je souffrais trop!.. (*En ce moment il voit Danvilliers qui baise la main d'Héva.*) Ah!

(*A son exclamation, Héva et Danvilliers se retournent-et l'aperçoivent; Héva se sauve dans sa chambre.*)

HÉVA, *se sauvant.*
Ah!..

(*Danvilliers s'arrête un moment pour voir si Gustave lui dira quelque chose; puis, comme il ne le regarde même pas, Danvilliers s'éloigne par le fond.*)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, *seul.*

Et je ne pourrais ni m'offenser, ni me plaindre!.. Quels malheurs ne vais-je pas créer autour de moi!.. et pour moi!.. Et, cependant, sans ce mariage, un éclat va déshonorer mon nom, perdre mon ami, et ruiner ceux qui se sont fiés à ma parole!.. Pour tout sauver, il faut de l'or!.. Et, pour cet or, il faut que je donne le noble nom que mes aïeux avaient illustré, le titre qu'ils payèrent de leur sang!.. Que je donne mon amour promis à une autre, et ma vie tout entière, pour la lier à je ne sais quel sort honteux, qui me révolte!.. Mon Dieu! pour de l'or, les uns vendent leur temps, leur travail et leurs forces!.. Et moi, moi, je vendrai mon âme, les tendresses de mon cœur, les pleurs de Pauline... (*Avec exaltation.*) et le désespoir de sa mère!.. Mais est-ce possible, cela?.. (*Avec une sorte d'égarement.*) Et je ne pourrai pas donner mon sang, ma vie, pour épargner à tous la honte et le malheur! Ah! c'est affreux! (*Il s'assied près de la table à droite de l'acteur.*)

SCÈNE X.

GUSTAVE, PIERRE, *paraissant à la porte à gauche.*

PIERRE, *apercevant Gustave.*
Le voilà!.. Il semble, en vérité, que l'arrivée du millionnaire a jeté un grain de folie dans le cerveau de tout le monde! (*S'approchant de Gustave.*) Pourquoi, diable, m'avez-vous quitté si brusquement? Je n'ai pas tout dit!.. je ne vous ai pas encore assez parlé d'elle.

GUSTAVE, *à part.*
Ah!.. de sa fille.

PIERRE, *riant avec bonhomie.*
Oui, ma fille... Un nouveau message m'apprend qu'elle va me revenir. C'est par bonté d'âme ce qu'elle a fait, car elle est bonne! vous ne pouvez pas vous en faire une idée de sa bonté!... Quand elle croit que quelqu'un est intéressé, elle le prend en aversion.

GUSTAVE, *à part.*
Son mépris suivra notre mariage.

PIERRE.
Cette chère enfant, c'est l'enfant de la nature! elle a toujours vécu libre et joyeuse : j'ai voulu qu'elle eût tout ce qu'on peut avoir en ce monde! Et voilà pourquoi je lui donne un mari qui lui apporte titre et noblesse (*Il soupire.*), ce qui m'a manqué à moi pour être heureux!... Puis, le mari n'est pas mal. (*Il l'examine.*)

GUSTAVE, *à part, avec impatience.*
Toutes ses paroles me font souffrir.

PIERRE, *l'examinant, à part.*
Allons, je crois que... ce n'est pas une mauvaise affaire...

GUSTAVE, *à part.*
Il m'examine? Oui, c'est un marché qu'il fait. (*Il se recule et se détourne avec des marques de dégoût.*) Que j'ai besoin de courage!

PIERRE.
Aussi, je ferai bien les choses! une noce comme on n'en a jamais vu! De votre côté, tous grands seigneurs; du mien, les princes de la finance!... J'ai pour plus de dix millions de considération sur Paris. (*Il va près de la table à droite, Gustave prend la gauche.*)

GUSTAVE, *à part.*
Quelle puissance que celle de l'argent! et quelle honte de s'y soumettre.

PIERRE.
Le fait est que je ne me plains pas, si ce n'est... Mais... elle viendra! sa fierté s'adoucira, j'espère...

GUSTAVE, *inquiet.*
De qui parlez-vous?

PIERRE.
De votre tante, la comtesse de Valcourt. Elle consent, et sa fille... cette jolie Pauline... l'amie d'Héva... elle-même demande et prie pour vous.

GUSTAVE, *vivement.*
Qu'est-ce que vous dites-là?

PIERRE.
Eh bien! oui... ce diable de Danvilliers ne s'était-il pas avisé de croire qu'elle vous aimait? que ce mariage la désolait?

GUSTAVE, *à part.*
O mon Dieu!

PIERRE.

Mais je l'ai vue : elle m'a dit un bien de vous !... C'est une charmante enfant !... il faudra nous occuper d'elle après votre mariage... Il m'est venue une idée..: nous la marierons.

GUSTAVE.

La marier?

PIERRE.

Avec une bonne dot... à Danvilliers, l'agent dechange.

GUSTAVE, *violemment.*

A lui! cette nature délicate! ce cœur si tendre! à lui? Pauline? Non, non, jamais!

PIERRE, *étonné.*

Qu'avez-vous donc?

GUSTAVE, *avec explosion.*

Ce que j'ai? ce que j'ai? Je ne sais pas! Mais au supplice que j'endure, depuis une heure, à mentir à mon cœur, à ma pensée, à tous les mouvements de mon ame, je sens qu'il vaut mieux tout risquer et tout perdre!

PIERRE, *stupéfait.*

Comment!

GUSTAVE.

Je vous trompais! je voulais sauver mon nom du déshonneur; mais qu'importe l'estime des autres, si je ne puis m'estimer moi-même? Si toute ma vie doit être un méprisable mensonge? Si j'épouse une femme sans l'aimer, le cœur plein d'amour pour une autre? Si mes habitudes et mes idées rendent ce mariage odieux? (*Mouvement de Pierre.*) Si je rougis?...

PIERRE, *choqué.*

Monsieur!

GUSTAVE,

Ah! ce n'est pas de vous, qui êtes généreux et bon! C'est de moi! de moi? qui des mœurs du temps méprisais surtout l'amour de l'or... et dont on dira : Il s'est vendu corps et ame pour de l'or... il a quitté la femme qu'il aimait et dont il était aimé, et cela pour de l'or!

PIERRE.

Ah!

GUSTAVE.

Oh! je sais bien que cela se fait tous les jours. Mais que voulez-vous? mon ame n'est point faite à de pareils marchés! ils la révoltent!.... Moi, je ne pourrais pas vivre ainsi! Malgré mes efforts, ma douleur a trahi ma pensée, et le premier besoin de ma vie est de pouvoir m'estimer moi-même.

PIERRE, *stupéfait.*

Encore un qui est désespéré! et que l'offre de près de deux millions ne console pas. (*Avec impatience et haut.*) Je le disais bien, il y a autre chose que l'argent, et il est des gens à qui il faut mieux que cela! Moi-même, avec toute ma fortune, est-ce que vous croyez... que je... suis heureux?... Est-ce que?..,

SCÈNE XI.

PAULINE, PIERRE.

PAULINE, *en dehors.*

Oh! laissez-moi lui parler.

GUSTAVE.

Pauline... Ah! dans ce moment de trouble... je ne puis pas... je ne veux pas la voir, laissez-moi me retirer.

(*Il entre dans le cabinet de Pierre à gauche de l'acteur.*)

PIERRE.

Oui, restez là.. moi je veux lui parler. (*Pierre allant à la porte du fond.*) Entrez!.. entrez donc.

PAULINE.

Pardon! (*Elle veut reculer.*)

PIERRE, *la ramenant.*

Venez!.... Mais qui vous amenait donc chez moi?

PAULINE, *effrayée.*

Oh! ne vous fâchez pas! c'étaient vos paroles... tout-à-l'heure.

PIERRE.

Comment?

PAULINE.

Oui... j'ai entendu... que vous disiez là que vous voudriez consoler ma mère.

PIERRE.

Eh bien?

PAULINE.

Je me suis échappée sans le lui dire, et je venais... m'assurer si c'était vrai.

PIERRE.

Mais, ne m'avez-vous pas caché la vérité, vous?

PAULINE.

Quelle vérité?

PIERRE.

Que vous aimiez M. Gustave?... que vous seriez malheureuse si je le mariais à une autre?.. que vous me maudiriez?

PAULINE.

Ah! je ne maudis pas même le sort qui me poursuit depuis l'enfance! et qui n'a fait briller aujourd'hui un rayon de joie que pour accroître mes regrets! Et vous, Monsieur, je vous bénirai si vous assurez le bonheur de mon cousin, et celui de ma mère !.. C'est elle qui a souffert! dont toute la vie se composa de sacrifices.

PIERRE.

Comment?

PAULINE.

A mon âge, on la maria contre ses vœux au comte de Valcourt.

PIERRE.

Contre ses vœux!

PAULINE.

Son père pleurait un fils aîné séparé de lui par son mariage; ma mère promit qu'il n'aurait du moins aucun chagrin par sa fille.

PIERRE.

Mais elle n'aimait personne!

PAULINE.

Elle aimait quelqu'un.

PIERRE.

Voilà donc le secret de ses dédains?

PAULINE.

Ah! ce n'est qu'aujourd'hui, en voyant mes

chagrins, que ma mère.... m'a confié tous les siens.

PIERRE.

Ainsi elle aimait quelqu'un?

PAULINE.

Et depuis que je suis au monde, j'ai vu ma mère et souffrir et pleurer! séparée de ce qu'elle aimait! en proie à la misère, et occupée à m'en préserver... Ah! si vous pouviez, Monsieur... changer un sort si cruel?.. Si vous pouviez écouter ma prière?.. Je vous en supplie, par tant de maux soufferts, par les pleurs de ma mère, par le bonheur de votre fille dont Gustave est chargé, rendez à ma mère le bonheur et celui qu'elle aima!

PIERRE.

Ah! vous ne savez pas ce que vous demandez, et cependant je cède à vos prières. Oui, celui qu'elle aima... quel qu'il soit! votre mère heureuse et riche sera pour lui.

SCÈNE XII.

PIERRE, PAULINE, LA COMTESSE.

PAULINE.

Ah! merci, Monsieur. (*Elle voit sa mère, elle va au devant d'elle.*) Venez, ma mère, et comprenez ma joie.

LA COMTESSE, *inquiète.*

Qu'y a-t-il?

PAULINE, *joyeuse.*

Eh, vite! éloignez cette inquiétude et ce triste sourire... plus de cela, Madame! Ah! il y a seize ans que je fais votre volonté; pour un jour, veuillez faire la mienne.

LA COMTESSE.

Que veux-tu dire, mon enfant?

PAULINE.

Que ce sont les mères qui devinent le cœur de leurs filles, qui s'occupent de leur bonheur, et qui les marient! et qu'aujourd'hui c'est la fille qui se charge de consoler et de marier sa mère!

LA COMTESSE, *souriant.*

Mais que peux-tu faire, toi qui dois ignorer. .

PAULINE.

Beaucoup de choses encore; mais qui en sais assez pour tout découvrir.

LA COMTESSE, *voulant l'arrêter.*

Pauline!

PAULINE, *continuant.*

Longtemps séparée de celui qu'elle aimait, elle l'a revu ce matin, l'aimant toujours et lui offrant sa main.

PIERRE.

Que dites-vous?

PAULINE.

Elle ne m'a pas dit son nom; mais elle l'a refusé à cause de moi, à cause de Gustave! qu'elle croyait trop fier pour s'allier à qui n'était pas noble. C'était encore un sacrifice.

PIERRE, *effaré.*

Est-ce que c'est vrai?

PAULINE.

Mais vous l'avez promis, il saura qu'il est aimé, et il reviendra pour ne plus la quitter et pour la rendre heureuse. (*Elle fait passer sa mère près de Pierre.*) Il l'a promis! c'est lui que cela regarde à présent.

LA COMTESSE, *lui tend la main.*

Bien plus que tu ne crois.

PIERRE, *transporté.*

O ciel! tant de bonheur!

PAULINE, *étonnée.*

Comment!.. c'était lui!

PIERRE.

Ah! mon Dieu! Est-ce que j'étais aveugle? est-ce que la fortune m'aurait caché la vérité? Elle fait de ces tours-là!.. Mais le bonheur, l'affection, comme ça vous illumine le cœur! On voit tout, on devine tout!.. (*Il va vers la porte à droite du public.*) Gustave! venez! venez!

LA COMTESSE.

Lui, ici!

PAULINE.

Gustave!

GUSTAVE, *sortant du cabinet.*

Oui, moi, Madame, qui lui ai tout dit! mon amour et mon désespoir! Perdre Pauline était un sacrifice impossible!.. J'ai tant souffert, Madame!.. Pardonnez-moi!.. pardonnez-moi!

PIERRE, *faisant passer Pauline près de lui, pendant qu'Héva entre doucement par la porte de droite.*

Là, près d'elle!

HÉVA.

Et moi?

PIERRE.

Ma fille!.. (*Il l'embrasse et lui montrant Pauline.*) Une sœur!..

LA COMTESSE, *la baisant au front.*

Et une mère!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DANVILLIERS, *au fond, amené par* ROBERT.

ROBERT, *de la porte.*

Mais venez donc, je vous dis qu'on n'attend plus que vous... Voyez! en famille!.. heureux!

PIERRE, *riant.*

Ce coquin de Danvilliers aura eu raison!.... L'argent arrangera tout.

DANVILLIERS.

Enfin!

PIERRE, *à Gustave.*

C'est ma seconde fille que vous épousez aux mêmes conditions.

GUSTAVE.

Ah! Monsieur!

PIERRE, *à Héva.*

Toi, la même dot plus tard.

HÉVA, *lui prenant la main.*

Pourquoi plus tard ?

PIERRE.

Le temps de te choisir un mari.

HÉVA.

Vous m'avez toujours dit que ce serait moi qui choisirais ?

PIERRE.

Eh bien ! toi...

HÉVA.

Et s'il était tout choisi ?

DANVILLIERS.

Et tout près ?

PIERRE, *le regardant et riant en faisant passer Héva près de lui.*

Ma foi! la dot ira bien à la charge.

DANVILLIERS.

Et la femme encore mieux au mari.(*A Robert.*) Mais qui êtes-vous donc?

ROBERT.

Le comte de Jonville.

LA COMTESSE, *souriant.*

Oui, mon frère, qui nous avait quittés quand j'étais encore enfant, et que je n'avais pas revu.

PAULINE.

Quand je disais qu'il nous porterait bonheur.

LA COMTESSE.

C'est comme cela qu'il s'est fait reconnaître.

DANVILLIERS, *riant.*

Quoi ? c'est ?...

ROBERT, *riant.*

Le vieil avare de père.

DANVILLIERS.

Ah ! l'homme d'esprit qui sait tout arranger ! car c'est vrai... c'est lui qui a tout arrangé.

PIERRE, *avec reconnaissance.*

Monsieur le comte !

ROBERT, *lui tend la main.*

Un frère qui vous doit le bonheur de tous les siens...

PIERRE, *montrant Danvilliers.*

Il avait raison... c'est une royauté!.. Je suis roi... et il sera mon ministre! mais je ferai mes affaires moi-même,

FIN.

IMPRIMERIE DE A. HENRY, RUE GIT-LE-COEUR, 8.

ACTE IV, SCÈNE II.

LA GRISETTE DE QUALITÉ,

DRAME-VAUDEVILLE EN QUATRE ACTES,

Par MM. D'Ennery et Grangé.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 2 MAI 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE MINISTRE	M. Danglade.
LA MARQUISE DE SAN-LUCAR	Mme Adam.
ISABELLE, sa fille	Mlle Judith.
MANUEL DE VARGAS, son neveu	M. Alexandre.
DIANA MARIANO	Mlle Clara.
HECTOR, HERCULE, GUZMAN — DE FONTANAROSE.	M. Belmont. M. Rey. M. France.
GIL PEREZ, vieux serviteur de la Marquise	M. Ferdinand.
VALET DE DIANA	M. Desquels.
HUISSIER du palais	M. Vésiant.
EXEMPTS.	
GENTILSHOMMES.	

La scène est à Madrid, sous les dernières années du règne de Philippe III.

ACTE PREMIER.

Une chambre pauvrement meublée; porte au fond, portes latérales; sur le devant un grand fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIL PEREZ, *puis* MANUEL.

GIL PEREZ, *en train de ranger.* Allons, voilà le ménage en ordre... c'est toujours autant de besogne de moins pour mes pauvres maîtresses... Que deviendraient-elles si je n'étais là pour les aider un peu?... D'un côté, une mère aveugle; de l'autre, une jeune fille si faible, si mignonne... Et dire qu'autrefois elles avaient des carrosses, des laquais... et que de tout cela il ne reste plus que moi, Gil Perez, leur ancien serviteur, qui n'ai pas voulu les abandonner comme les

Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours la droite (celle des acteurs), ainsi de suite. Si quelque changement a lieu, il est indiqué par un astérisque.

autres! (*On entend frapper.*) Quelqu'un!... ah! c'est sans doute don Manuel, le cousin de ma jeune maîtresse. (*Allant ouvrir.*) Justement, c'est lui-même... Entrez, entrez, don Manuel.

MANUEL. Gil Perez... comment se portent ces dames?

GIL PEREZ. Toujours de même.

MANUEL. Il n'est rien survenu de fâcheux depuis que je les ai vues?

GIL PEREZ. Hélas! dans l'état où elles sont ça serait difficile; et n'y a guère de malheurs qui ne leur soient arrivés.

MANUEL. C'est vrai; et cependant, chaque fois que j'arrive dans cette pauvre demeure, au lieu de se livrer tout entier au bonheur de revoir Isabelle, mon cœur se serre comme s'il pressentait quelque infortune nouvelle.

GIL PEREZ, *à part.* Pauvre jeune homme!

MANUEL. Préviens ces dames de mon arrivée.

GIL PEREZ. J'y vais, don Manuel.

Il sort.

MANUEL, *seul.* Rien encore à leur annoncer; les démarches que je fais pour elles n'ont amené aucun résultat.

AIR *d'Yelva.*

Chaque soir, en m'éloignant d'elles,
Moi, je leur dis : Espérez, et demain
J'apporterai de meilleures nouvelles ;
Oui, le bonheur est peut-être en chemin.
Le lendemain, après cette assurance,
Je n'ose entrer dans ce séjour ;
Car mon départ leur donne une espérance
Que vient détruire mon retour!
Oui, mon départ leur donne une espérance
Que vient hélas! détruire mon retour.

SCÈNE II.

MANUEL, ISABELLE.

ISABELLE, *entrant.* Bonjour, mon cousin.

MANUEL. Bonjour, ma chère Isabelle.

ISABELLE. Comme vous arrivez tard! je craignais déjà de ne pas vous voir aujourd'hui. Mais pourquoi donc avez-vous l'air si triste?

MANUEL. C'est que je n'ai pas encore d'heureuses nouvelles à vous donner... et vous savoir pauvre, Isabelle, vous, si noble et si pure, vous savoir en proie au besoin, à la douleur, c'est pour moi un cruel supplice...

ISABELLE. Que vous devriez oublier près de moi, monsieur... Voyez, est-ce que je suis triste quand vous êtes là? est-ce que je me souviens quand je vous entends? est-ce que je souffre encore quand je vous vois?...

* Manuel, Gil Perez.

MANUEL. Ah! vous êtes un ange.

ISABELLE. Non, mon ami; mais une pauvre fille qui vous aime bien, vous et ma mère, et qui trouve dans ces deux affections assez de force pour supporter l'infortune.

AIR *de la Croix de ma mère* (DE BÉRAT).

Oui, notre infortune est amère,
Et du ciel mon cœur désespère
Lorsqu'en ces lieux je vois ma mère
Verser en proie à ses douleurs
Des pleurs. } *Bis.*
Mais qu'à les tarir je parvienne,
Que sur mon bras je la soutienne,
Que votre main presse la mienne,
Alors, alors, je le sens bien,
Il ne me manque rien,
Mon cœur ne regrette plus rien,
Non, rien!

LA MARQUISE, *en dehors.* Isabelle! Isabelle!..

ISABELLE, *retirant sa main.* Chut, ma mère!... Me voilà, me voilà!...

Elle va prendre par le bras la Marquise, qui est venue jusqu'au seuil de la porte.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MARQUISE*.

AIR : *Bonne et douce Marie.* (MÉMOIRES DE DIABLE.)

ISABELLE.

Pour marcher, bonne mère,
Daignez prendre mon bras;
Je suis heureuse et fière
De diriger vos pas.

LA MARQUISE.

Pour moi quelle tendresse!...

ISABELLE.

C'est remplir un devoir.

LA MARQUISE.

Lorsqu'ainsi je te presse,
Il me semble te voir!

Elle la conduit au fauteuil.

ENSEMBLE.

ISABELLE.

Pour marcher, bonne mère,
Daignez prendre mon bras,
Je suis heureuse et fière
De diriger vos pas.

LA MARQUISE.

Dieu m'ôta la lumière;
Je n'en murmure pas,
Car pour marcher sur terre
Il me reste ton bras.

LA MARQUISE, *assise.* Que faisais-tu donc, Isabelle?...

ISABELLE**. Je tenais compagnie à mon cousin.

LA MARQUISE. Ah! il est ici..... Bonjour, don Manuel... Eh bien, sa majesté a-t-

* La Marquise, Isabelle, Manuel.

** Isabelle, Manuel, la Marquise.

elle enfin entendu la voix de la justice, et nous fera-t-on bientôt cette réparation qui nous est due ?

MANUEL. Hélas ! ma tante, je n'ai pas encore obtenu l'audience que je sollicite du ministre, et je n'ai pu présenter à son excellence vos réclamations et vos plaintes.

LA MARQUISE, *passant au milieu.* Mes plaintes !... Vous vous trompez, mon neveu ; je ne me plains pas... j'attends ; et la force ne me manquera pas plus pour supporter encore la misère qu'elle ne m'a manqué depuis huit ans ; car, sachez-le bien, don Manuel, ce n'est pas sur notre fortune perdue, sur notre château dévasté que j'ai versé des pleurs ; contre de pareilles infortunes, il ne faut qu'un peu de courage..... mais on a faussement accusé le marquis de San-Lucar de trahison, de complot contre l'état ; et j'ai vu mon époux traîné dans un cachot où il attend depuis huit ans le jour de la justice... Voilà, mon neveu, de ces malheurs dont une épouse peut se souvenir longtemps, dont une femme peut pleurer assez pour que ses yeux s'éteignent dans les larmes.

ISABELLE. Ah ! ma mère, calmez-vous, de grâce.

MANUEL. Je partage votre impatience... mais un secret pressentiment me dit que le jour approche...

LA MARQUISE. Et, en attendant, il nous faut, pour vivre, accepter les secours d'un parent éloigné... d'un homme orgueilleux, dont les bienfaits me semblent une aumône.

MANUEL. Vous pensez que le duc d'Alcala ?...

LA MARQUISE. Ne cède, en nous obligeant, qu'à l'importunité. Ah ! si j'avais été seule à souffrir, jamais je ne me serais adressée à lui ; Isabelle a voulu lui écrire... pour elle, pour vous aussi, mon neveu ; je l'ai laissée faire... mais, je le répète, ces bienfaits me coûtent... m'humilient.

MANUEL. Et croyez-vous, ma tante, qu'ils ne me pèsent pas aussi ?... Moi, jeune et fort, qui devrais tout tenir de moi-même, je suis forcé d'accepter des secours ; pauvre cadet de famille, je n'ai rien qu'une épée... J'étais venu à Madrid dans l'espoir que du moins on l'emploierait... et alors, quelle eût été ma joie d'être votre protecteur, votre appui !... mais, hélas ! enveloppé dans la proscription qui pèse sur vous, jusqu'à présent je n'ai rien obtenu... Ah ! il y a des instants où je maudis le rang où je suis né... cette éducation de gentilhomme que j'ai reçue !...

* Isabelle, la Marquise, Manuel.

AIR : *Connaissez-mieux le grand Eugène.*

Il est des instants où j'envie
Le sort de l'obscur ouvrier !
De sa famille il peut gagner la vie
Lui du moins il peut travailler.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je ?

MANUEL.

Oh ! oui, je voudrais travailler !
Lorsque par tous mon attente est trompée,
Sur votre sort lorsque je pleure en vain,
Je troquerais cette inutile épée
Contre un outil qui vous donnât du pain.

LA MARQUISE. Est-ce bien vous que j'entends, mon neveu ! Les San-Lucar ne sont pas nés pour un travail abject, et moi-même je rougirais d'avoir donné à ma fille de ces prétendus talents qui nous fourniraient un pain que j'aurais honte de manger... Des gens comme nous peuvent mourir de faim ; c'est à la cour de rougir de condamner à la misère une illustre famille.

ISABELLE *. Ma mère a raison, mon cousin.

MANUEL. Eh quoi, Isabelle ! vous aussi, vous pensez...

ISABELLE. Que le jour où l'on vous fera justice, le jour où vous serez présenté à l'Escurial, où vous serez revêtu de l'uniforme de capitaine, il ne faut pas que quelqu'un puisse vous rappeler un souvenir humiliant... Et d'ailleurs, pourquoi garder de pareilles pensées ? vous le disiez tout à l'heure, l'intant de la justice est peut-être proche, et vous avez pour l'attendre les secours du duc d'Alcala, qui ne vous manqueront pas... Et à ce propos, mon cousin, je me souviens que nous avons une petite somme à vous remettre.

MANUEL De l'argent pour moi !...

ISABELLE. Vous devez en avoir besoin ; ces envois sont si faibles, si modiques !... Tenez, tenez, le voici !...

Elle lui présente une bourse.

MANUEL, *sans la prendre.* Je ne sais pourquoi j'hésite toujours à recevoir cet argent ; il me semble que...

LA MARQUISE. Prenez, mon neveu... il est à vous, puisqu'on vous l'envoie.

ISABELLE. Mais prenez donc, Manuel ; vous êtes bien peu galant de tant hésiter, quand je vous le présente dans une bourse que j'ai pris la peine de vous faire moi-même.

MANUEL. En vérité !

ISABELLE.

AIR : *Si ça t'arrive encore.* (LA MARRAINE.)

Cet argent, je le voyais bien,
Vous causait de la répugnance ;
Il fallait trouver le moyen
De vaincre votre résistance.
Pour mieux réussir, qu'ai-je fait ?

* Manuel, Isabelle, la Marquise, assise.

(Pardon de cette tromperie)
J'ai voulu cacher le bienfait
Sous les fils de ma broderie;
Oui, j'ai su cacher le bienfait
Sous les fils de ma broderie.

Elle lui donne la bourse.

MANUEL. Merci, oh! merci!... Mais pourquoi, Isabelle, ne me communiquez-vous jamais les lettres du duc?... je voudrais lui écrire, le remercier de ce qu'il fait pour moi.

ISABELLE. Et voilà justement ce qu'il ne veut pas.

MANUEL. Comment?

ISABELLE. Il nous écrivait encore dernièrement que, brouillé autrefois avec votre père, il cesserait de nous aider du jour où lui arriveraient vos remercîments.

MANUEL. Je ne comprends pas...

LA MARQUISE. En effet, j'ai peine à m'expliquer cet excès d'orgueil.

ISABELLE. Enfin, puisque telle est sa volonté, il faut nous y soumettre... Vous ne voudriez pas nous enlever cette dernière ressource?...

MANUEL. Non; mais, au moins, je veux chercher à m'en créer d'autres qui coûtent moins à ma fierté.

LA MARQUISE*. Bien parlé, mon neveu! A propos, j'ai prié nos voisins, les seigneurs de Fontanarose, de parler pour nous au ministre.

MANUEL. Qui?... ces trois cousins si sots, si vains, si gonflés de leur prétendue importance... qui pensent de même, agissent de même, s'habillent de même...

ISABELLE, *riant.* Et qui, comme ils le disent sans cesse, ne vont jamais l'un sans l'autre.

LA MARQUISE. On les dit fort bien avec son excellence.

MANUEL. Non, le ministre s'amuse de leurs ridicules et de leur sottise... Ce sont des bouffons qu'il admet à ses fêtes, mais auxquels il n'accordera rien.

LA MARQUISE. Et moi, je pense qu'ils nous seront bons à quelque chose.

MANUEL. Je le souhaite, marquise; mais il est tard, il faut que je me retire.

AIR *de l'Enfant de la Grève.*

Oui, voici l'ombre du soir,
Chez moi la nuit me rappelle.
Ah! dans vos cœurs puisse-t-elle
Ramener un peu d'espoir!

ISABELLE.

Touché de notre ferveur,
Dieu finira nos alarmes;
Il éprouve par des larmes
Ceux qu'il réserve au bonheur.

ENSEMBLE.

Oui, voici l'heure du soir,
Chez vous la nuit vous rappelle
Ah! dans nos cœurs, etc.

Manuel sort.

* Isabelle, Manuel, la Marquise assise.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LA MARQUISE, *puis* PEREZ.

LA MARQUISE. Maintenant que nous sommes seules, mon enfant, dis-moi donc pour quel motif tu refuses de montrer à Manuel les lettres de notre parent.

ISABELLE. Moi, maman... c'est que...

LA MARQUISE. Allons, ne cherche pas à me tromper, tu ne sais pas mentir... J'ai bien compris que la raison que tu as donnée n'était qu'un prétexte devant Manuel, j'ai fait semblant de m'en contenter; mais, à présent, je veux tout savoir... Pourquoi brûles-tu les lettres du duc dès que tu me les as lues?...

ISABELLE. Que répondre?... Eh bien, maman, je vais tout vous dire... Si je brûle ces lettres, si je les cache avec soin à Manuel, c'est que, dans ces lettres il n'est pas question de lui... c'est que le duc n'envoie pas d'argent pour mon cousin.

LA MARQUISE. Est-il possible?...

ISABELLE. Et vous comprenez que j'ai dû ménager sa fierté qui s'irriterait s'il savait que des femmes partagent avec lui... vous comprenez que pour lui faire accepter nos dons, j'ai dû lui laisser croire qu'ils venaient de notre parent...

AIR : *Loin de nous pour t'enrichir.*

C'était un mensonge, hélas!
Mais il était nécessaire...
Ah! dites-moi, bonne mère,
Que vous ne me blâmez pas!

LA MARQUISE.

Moi te blâmer!... Je le jure
Par ces larmes que tu vois,
D'un si généreux parjure
Le ciel t'absout par ma voix.

Elle lui tend les bras.

ISABELLE, *s'y jetant.* Ma mère!...

ENSEMBLE.

ISABELLE.

Le baiser qu'elle me donne
Me rend l'espoir, le bonheur;
Ce doux mot : je te pardonne!
Vient de soulager mon cœur.

LA MARQUISE.

Que le baiser que je donne
Te rende espoir et bonheur!
Comme moi le ciel pardonne,
Car il a lu dans ton cœur.

Un Domestique entre, remet une lettre à Perez.

PEREZ*, *entrant, bas à Isabelle.* Vous savez, elle est adressée comme les autres à mademoiselle Julia.

ISABELLE. C'est bien... c'est bien, sortez.

Perez sort avec le domestique.

LA MARQUISE. Qu'est-ce donc... Isabelle?

* Perez, Isabelle, la Marquise.

ISABELLE. Rien... rien, maman... c'est... c'est une lettre...

LA MARQUISE. Une lettre! de qui donc?

ISABELLE. Mais... de notre parent, je crois, le duc d'Alcala... oui, oui, c'est de lui, (*avec embarras*) je reconnais l'écriture!

LA MARQUISE. Et que nous écrit-il? sans doute encore des expressions bien sèches, bien humiliantes!

ISABELLE, *qui a ouvert la lettre.* Mais non, au contraire...

LA MARQUISE. Voyons, lis-moi cela.

ISABELLE. Oui, maman. (*Parcourant la lettre et à part.*) « Ce soir, à neuf heures, à » l'hôtel Mariano. » (*Parlant.*) Comment faire?...

LA MARQUISE. Eh bien?

ISABELLE. Eh bien, maman, il nous annonce un nouvel envoi, une somme d'argent que nous recevrons demain ou après.

LA MARQUISE. Ah! et il ne nous marque rien de plus?...

ISABELLE. Pardonnez-moi, il termine en vous assurant de son respect et de son dévouement sans bornes.

LA MARQUISE*, *se levant.* Hélas! quand viendra le temps où nous pourrons nous acquitter envers lui, où la marquise de San-Lucar n'aura besoin des secours de personne?...

ISABELLE. Allons, calmez-vous, maman, et allez-vous reposer; tenez, appuyez-vous sur mon bras, quittez cet air triste qui me fait tant de peine, et souriez, souriez à votre Isabelle.

REPRISE DU MORCEAU D'ENTRÉE.

La reconduisant.

Pour marcher, bonne mère, etc.

La Marquise embrasse Isabelle et sort par la droite.

SCÈNE V.

ISABELLE, *seule.*

O mon Dieu, mon Dieu! cachons-leur à tous la source de cet argent!... que dirait-il, lui, que dirait ma mère, si elle venait à soupçonner... Mais ce duc d'Alcala, comme il s'est montré égoïste et cruel!... avec quelle dureté il a repoussé les prières que je lui adressais! A chaque instant je tremble qu'on ne découvre que cet argent ne vient pas de lui. Ah! c'est un supplice... un supplice affreux! Mais il doit être bientôt neuf heures... l'on m'attend à l'hôtel Mariano; il faut... (*On entend frapper.*) Quelqu'un!... ciel! quel contre-temps!

* Perez, Isabelle, la Marquise.

SCÈNE VI.

ISABELLE, HERCULE, HECTOR *et* GUZMAN DE FONTANAROSE.

HERCULE, *passant sa tête par la porte.* Peut-on entrer, ma charmante voisine?

ISABELLE, *à part.* Don Hercule! encore cet ennuyeux personnage! (*Haut.*) Mais, monsieur, c'est que ma mère...

HERCULE. N'est pas auprès de vous! je m'en consolerai en adorant vos beaux yeux...

ISABELLE. Il est sans gêne!

GUZMAN *passant la tête par la porte.* Peut-on entrer?

ISABELLE. Comment! encore un?

GUZMAN *entre en sautillant.* Où il y a place pour un, il y a place pour deux.

HECTOR, *entrant de même.* Et quand il y en a pour deux, il y en a bien pour trois.

ISABELLE. Comment, messieurs, vous voilà?...

HERCULE. Tous les trois, mon Dieu, oui; les Fontanarose sont au grand complet.... Vous savez bien d'ailleurs que nous n'allons jamais l'un sans l'autre.

GUZMAN. Nous sommes unis comme les trois doigts de la main.

HERCULE. C'est au point que notre ami, le ministre, ne nous appelle jamais que le triolet des Fontanarose.

AIR :

Oui, tous les trois
On nous voit à la fois!
Même pensée et mêmes lois
Et mêmes droits
Pour tous les trois!
Nos vêtements
Et nos ajustements
Sont tout pareils;
Et comme trois soleils,
On nous voit enfin, chaque jour,
Briller à la ville, à la cour,
A la cour.
S'il faut qu'on dégaîne,
Nous avons la même valeur.
Aux pieds de Chimène
Nous avons tous trois même ardeur.
Bref, tout nous unit;
Mais c'est surtout en fait d'esprit
Qu'on ne nous dirait jamais, je le crois,
Trois!

ENSEMBLE.

S'il faut qu'on dégaîne, etc.

ISABELLE. Vous désirez sans doute parler à ma mère? je vais l'avertir.

GUZMAN*. Un instant, de grâce... ne nous privez pas du bonheur d'être seuls avec vous.

* Guzman, Isabelle, Hercule, Hector.

HERCULE. Depuis si longtemps je guettais ce moment fortuné !

GUZMAN. Et moi aussi.

HECTOR. Et moi aussi.

HERCULE, *riant.* Nous ne guettons jamais l'un sans l'autre.

ISABELLE. Mais, messieurs... que signifie?...

HERCULE. Ça signifie, ô ma délicieuse voisine, que je n'ai pu vous voir sans vous adorer...

LES DEUX AUTRES. Oui, nous n'avons pu vous voir sans vous adorer.

ISABELLE, *riant.* M'adorer?... comment ! tous les trois?...

HERCULE. Nous n'adorons jamais l'un sans l'autre, mais vous pouvez choisir.

ISABELLE, *de même.* En vérité!

HERCULE. Et si l'offre d'un de ces trois cœurs ne vous déplaît pas, nous...

GUZMAN. Nous...

HECTOR, *cherchant.* Nous...

GUZMAN. Nous mettons à vos pieds nos triples hommages.

ISABELLE. Vous oubliez, messieurs, que je dépens de ma mère; c'est à elle, à elle seule que vous auriez dû vous adresser.

HERCULE. Mais en attendant, ne nous donnerez-vous aucun espoir? Ah! par pitié ! laissez-nous croire qu'un Fontanarose...

ISABELLE, *avec ironie.* Allons donc, messieurs, vous n'y songez pas: en faisant un choix entre vous, je craindrais d'allumer le flambeau de la discorde, de désunir trois parents, trois cousins si bien faits pour se comprendre.

HERCULE. Comment! vous refusez?...

ISABELLE. Mon cœur ne rend sans doute pas aux seigneurs de Foutanarose la justice qu'ils méritent; mais, je l'avoue humblement, il n'a pas encore battu au doux nom de Fontanarose.

HERCULE. Il battra, ma charmante; laissez-nous l'espérer !...

ISABELLE, *saluant.* Messieurs de Fontanarose !...

ENSEMBLE.

AIR *de la perruche.*

LES TROIS COUSINS.

Ma galanterie,
Ma chevalerie,
Sauront je parie,
Toucher votre cœur.
Oui, je le suppose,
Bientôt, tendre rose,
Un Fontanarose
Sera ton vainqueur !

ISABELLE.

La galanterie,
La chevalerie,
De femme jolie
Désarment le cœur;
Mais, je le suppose,
Un Fontanarose
Ne peut, et pour cause,
Être mon vainqueur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA MARQUISE*.

LA MARQUISE. Eh bien? eh bien? qu'y a-t-il donc?...

HERCULE. Ce sont vos voisins, marquise, qui viennent vous présenter leurs très-humbles respects.

LA MARQUISE. Ah ! messieurs de Foutanarose...

HERCULE. Nous venions pour vous entretenir d'une affaire très-grave.

LA MARQUISE. D'une affaire très-grave...

ISABELLE. Et je vous demande, maman, la permission de ne pas assister à cette grande conférence.

LA MARQUISE. Va, mon enfant !

ISABELLE, *ironiquement.* Messieurs de Fontanarose, je suis votre très-humble servante.

Elle sort à gauche.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LES FONTANAROSE.

HERCULE, *à part.* Je suis sûr qu'elle raffole de moi!

HECTOR, *à part.* Elle grille d'envie de m'appartenir !

GUZMAN, *à part.* Pauvres cousins!... je gagerais que c'est moi qu'elle préfère!

LA MARQUISE. Maintenant, messieurs, puis-je savoir ce qui me procure, à cette heure, l'honneur de votre visite?

HERCULE **. Certainement, madame la marquise, car nos intentions n'ont rien que de très-vertueux.

HECTOR. Elles sont pures...

GUZMAN. Comme le mérinos en bas âge.

LA MARQUISE. Expliquez-vous, messieurs...

HERCULE. Je vais le faire, marquise, comme l'aîné et le plus spirituel des trois.

GUZMAN *et* HECTOR, *à part.* Merci !

HERCULE, *à part.* Parlons d'abord collectivement... plus tard je m'arrangerai pour évincer mes rivaux. (*Haut.*) Madame la marquise nous connaît...

LA MARQUISE. Oui, messieurs, je sais que vous êtes d'une bonne famille de Catalogne, et je vous tiens pour d'excellents gentilshommes.

* Hercule, la Marquise, Hector, Guzman.

** La Marquise, Isabelle, Hercule, Hector, Guzman.

HECTOR. Par saint Ignace! je le crois bien!... les Fontanarose comptent vingt-quatre quartiers... vingt de plus que la lune, qui est pourtant d'une assez haute antiquité.

LA MARQUISE, *souriant*. Je sais cela.

GUZMAN. Ils ont parmi leurs ancêtres trois officiers de la garde-robe.

LA MARQUISE. Enfin, messieurs, où voulez-vous en venir?

HERCULE. A vous dire, marquise, que nous brûlons tous trois pour votre charmante fille d'une flamme violente.

LA MARQUISE. Pour ma fille! il se pourrait?...

HECTOR. Il se peut, et nous vous supplions de choisir un gendre parmi nous.

LA MARQUISE. Un instant, messieurs; ceci demande réflexion.

HERCULE. Madame la marquise n'ignore pas le crédit dont nous jouissons auprès du ministre... Son excellence n'a rien à nous refuser.

HECTOR. Ah! ça, rien!

GUSMAN. Absolument rien.

LA MARQUISE. Eh bien, écoutez-moi, messieurs; la fortune n'est pas tout pour moi, sans doute; mais je veux arracher mon enfant au besoin: et celui de vous qui, par son crédit, obtiendrait la liberté de mon époux, nous ferait rendre nos biens, notre rang, serait celui qui aurait plus de chances d'être agréé par moi.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Et maintenant, pardon, si je vous laisse.
Réfléchissez à mes conditions,
Et de celui qui tiendra sa promesse
Je recevrai les propositions.

ENSEMBLE.

LES TROIS HOMMES.

Comptez sur moi, comptez sur ma promesse;
Mon cœur sourit à vos conditions.
Je reviendrai, pour prix de mon adresse,
Renouveler mes propositions.

La Marquise sort à droite.

SCÈNE IX.

HERCULE, HECTOR ET GUZMAN DE FONTANAROSE.

HERCULE. Bravo!... tout marche à merveille!... que le ministre consente à leur accorder cette audience... et alors il faudra bien que la petite se décide pour l'un de nous.

HECTOR. Entre nous, je crois que son choix est déjà fait.

GUZMAN. Vraiment! je le crois aussi.

HECTOR. Avez-vous remarqué le coup d'œil assassin qu'elle m'a lancé en nous quittant?

GUZMAN. A vous?... Allonc donc!... c'est moi, au contraire, qu'elle dévorait des des yeux.

HECTOR, *s'échauffant*. Vous! jamais!... je soutiens...

GUZMAN, *de même*. Et moi, je vous répète...

HERCULE, *au milieu*. Là, là; calmez-vous, messieurs... je vais vous mettre d'accord.

LES DEUX AUTRES. Ah!

HERCULE. Elle ne vous regardait ni l'un ni l'autre; c'est moi seul qu'elle examinait en dessous!...

HECTOR. Au fait, attendons, avant de nous quereller... Si elle allait nous refuser tous les trois...

GUZMAN. Impossible!...

HERCULE. Et sous quel prétexte?

HECTOR. Sous prétexte qu'elle nous préférerait son beau cousin... don Manuel de Vargas.

HERCULE. Rassurez-vous... celui-là, j'en fais mon affaire... j'ai tout lieu de croire qu'il ne nous fera pas ombrage bien longtemps.

HECTOR *et* GUZMAN. Comment ça?

HERCULE, *les tirant à part*. J'ai imaginé, pour me débarrasser de lui, une petite combinaison que vous apprendrez ce soir au bal de la Mariano.

HECTOR. Alors, c'est différent; plus d'obstacles.

GUZMAN. Plus de rival à redouter.

HECTOR. Nous courtisons avec acharnement la petite.

GUZMAN. Nous renversons ses derniers scrupules.

HERCULE. Et le plus adroit des Fontanarose devient le gendre de la marquise de San-Lucar.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MANUEL, PEREZ*.

MANUEL, *entré sur les derniers mots. A part.* Qu'entends-je!... (*A Perez.*) Perez, ces dames sont-elles ici?...

PEREZ. Oui, don Manuel.

MANUEL, *avec hésitation*. Toutes les deux?...

PEREZ, *étonné*. Sans doute... toutes les deux.

MANUEL, *à part*. Je respire!... (*Haut.*) Va leur dire que je désire leur parler.

Perez sort par la droite.

* Hector, Hercule, Manuel, Guzman.

MANUEL, *s'avançant.* Messieurs de Fontanarose!...

LES TROIS COUSINS, *à part.* Don Manuel!...

HERCULE, *à part.* Nous aurait-il entendus?...

MANUEL. Si j'ai bien compris, messieurs, l'un de vous prétendrait à la main de ma cousine?

HERCULE, *d'un ton fanfaron.* L'un de nous!... Oui... oui... en effet.

MANUEL. En ce cas, messieurs, quel est celui qui osera soutenir ses prétentions?... Eh bien, vous ne répondez pas... Est-ce vous, don Guzman? car c'est Guzman qu'on vous nomme, je crois?

GUZMAN. Guzman de Fontanarose; oui, don Manuel; quant aux prétentions dont vous parlez, comme rien n'est encore décidé, je ne tiens pas essentiellement à me couper la gorge pour les soutenir... et je... et j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il sort en courant.

MANUEL. C'est donc à vous, don Hercule, que j'aurai affaire?

HERCULE, *se posant.* A moi!

MANUEL. Et vous ne renoncez pas à votre ridicule prétention... A vous, monsieur, si vous osez soutenir...

HERCULE, *d'un air fanfaron.* Chevalier!... (*Baissant le ton.*) Je ne soutiendrai rien, absolument rien; car je serais désespéré que l'Espagne fût privée de l'un de nous, qui sommes deux bons gentilhommes... deux... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il sort en courant.

HECTOR, *tremblant.* Comment! ils me laissent seuls... ils m'abandonnent...

Il veut sortir.

MANUEL, *l'arrêtant.* Halte-là, monsieur.

HECTOR. Permettez... don Manuel, c'est que mes cousins et moi... moi et mes cousins, nous ne sortons jamais l'un sans l'autre.

MANUEL. C'est possible; mais vous m'entendrez, monsieur; le cœur de mademoiselle de San-Lucar n'appartient qu'à moi... à moi seul... entendez-vous?...

HECTOR, *tremblant.* C'est ce que j'allais dire.

MANUEL. Vos cousins se sont conduits comme des poltrons.

HECTOR. C'est ce que j'allais dire.

MANUEL, *le regardant trembler.* Et vous, vous êtes un sot.

HECTOR. C'est ce que j'all... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il se sauve.

* Hector, Manuel.

SCÈNE XI.

MANUEL, *seul; puis* LA MARQUISE.

MANUEL, *seul.* Et maintenant ne songeons plus qu'à leur annoncer l'heureuse nouvelle que j'ai reçue... Elles sont toutes deux ici, m'a dit Perez... Ah! cette assurance a soulagé mon cœur... cette jeune fille qu'au détour de cette rue... j'avais cru reconnaître... qui, à mon approche, s'est enfuie en jetant un cri... Mais non... je me suis trompé!... j'étais fou!... ce ne pouvait être elle... puisqu'elle est là... puisqu'elle va venir. (*Voyant paraître la Marquise.*) Comment! seule!...

LA MARQUISE, *entrant avec Perez.* C'est vous, don Manuel... à cette heure?

MANUEL. Oui; dans ma joie, mon bonheur, je n'ai pas voulu attendre à demain pour vous apporter un peu d'espérance.

LA MARQUISE. Que signifie?...

MANUEL. Cette lettre d'audience que nous sollicitions depuis si longtemps, je viens enfin de la recevoir.

LA MARQUISE. Il se pourrait...

MANUEL. Mais ma cousine, je ne la vois pas avec vous... où donc est-elle?

LA MARQUISE. Dans sa chambre, sans doute.

MANUEL. Me permettez-vous, ma tante, de lui annoncer cette heureuse nouvelle?

LA MARQUISE. Certainement, mon neveu... appelez-la.

Manuel entre à gauche.

LA MARQUISE, *seule.* Chère enfant... quelle va être sa joie, son bonheur!...

MANUEL, *sortant de la chambre, pâle et défait.* Personne!... personne!... à pareille heure... et cette rencontre que je viens de faire..... O mon Dieu... mon Dieu... que dois-je penser?...

LA MARQUISE. Eh bien! Isabelle?...

MANUEL. Pardon, ma tante, est-ce qu'il y a longtemps qu'elle vous a quittée?...

LA MARQUISE. Non... pourquoi?...

MANUEL. C'est que...

AIR: *Vaudeville de la Haine d'une femme.*

(*A part.*)
Ah! pour mon cœur quelle atteinte mortelle!...
Soyons du moins maître de mon transport!...

LA MARQUISE. Mais enfin!

MANUEL.
(*Haut.*)
C'est qu'en ce moment... Isabelle...

LA MARQUISE.
Eh! bien répondez?...

* La Marquise, Manuel.

MANUEL.
Elle dort!...
A part.)
Pour son repos, je dois me taire!...
Car son honneur est son unique bien!
Si je dévoilais ce mystère,
Elle en mourrait, la pauvre mère!...
Ne disons rien! (*Bis.*)
Souffrons seul, et ne disons rien,
Pour son honneur, et pour le mien,
Partons, partons, ne disons rien.

LA MARQUISE. A demain donc, mon neveu!...

MANUEL. Oui..... oui, à demain, marquise!... (*A part.*) Oh! je pénétrerai ce mystère!...

La Marquise rentre chez elle, Manuel sort par le fond.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon richement décoré et ouvrant sur des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, HECTOR, GUZMAN. *Ils sont en scene.*

HERCULE, *à un domestique.* C'est bien; qu'on annonce à la senora Diana les seigneurs de Fontanarose... Par Hercule, mon patron, savez-vous que pour le salon d'une simple bourgeoise, c'est fort coquet ici? Quel luxe! on se croirait à l'Escurial.

HECTOR. C'est vrai... Mais, mon cher cousin, pourquoi donc nous avoir amenés ici avant l'heure du bal?

GUSMAN. Et, surtout, avant celle du souper?

HERCULE. Pour mettre à exécution le projet dont je vous parlais tantôt, et qui doit nous débarrasser d'un fâcheux rival.

GUZMAN *et* HECTOR. De don Manuel?

HERCULE. Justement, je veux me défaire de lui... (*à part*) en attendant que je me défasse de vous deux.

HECTOR. Mais ce projet?

HERCULE. Vous connaissez la maîtresse de céans... Son mari, riche traitant de Madrid, lui a laissé une fortune assez rondelette, mais en revanche un nom très-mince.

GUZMAN. Diana Mariano, c'est très-populassier...

HERCULE. De sorte que la belle veuve n'a plus qu'un désir, une ambition... c'est un titre de noblesse qui lui donne ses entrées à la cour que le premier ministre lui avait refusées...

HECTOR. Comment! le ministre?...

HERCULE. On dit qu'elle a eu des bontés pour lui autrefois... mais que son excellence n'a rien accordé en échange... Voilà pourquoi on ajoute tout bas que les mécontents se réunissent en secret dans les salons de l'exfavorite, qui cherche à se venger, au profit du Portugal, de n'avoir pas obtenu ces titres qu'elle avait payés.

GUZMAN. Eh quoi! la belle Diana conspire?... Je demande à m'en aller d'ici.

HERCULE. Du tout, nous avons besoin d'elle... aussi, moi, j'ai résolu de l'anoblir.

HECTOR. Ah! bah!... et par quel moyen?

HERCULE. La voici, vous allez l'apprendre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DIANA *.

DIANA, *à un domestique.* N'oubliez pas, dès que ma faiseuse de modes arrivera, qu'on la fasse entrer... allez!... (*Descendant.*) Ah! c'est vous, messieurs de Fontanarose; puis-je savoir ce qui me vaut sitôt l'honneur de votre visite?

HERCULE. Nous venons, belle dame, vous apporter une heureuse nouvelle.

DIANA. A moi?

HERCULE. Depuis longtemps je me suis aperçu... que vous brûlez du désir d'aller à la cour.

DIANA. En effet!

HERCULE. Nous cherchions un moyen de satisfaire votre caprice... et, ce moyen, nous l'avons trouvé.

DIANA. Il se pourrait... Ah! parlez, parlez vite; quel est-il?

HERCULE. C'est d'épouser un gentilhomme.

DIANA. Comment!.... un mari!.. Mais payer de ma liberté mes entrées à la cour... c'est bien cher!...

HERCULE. Oui, mais entendons-nous... un mari complaisant, facile, qui vous donnera les priviléges de la noblesse sans vous imposer les chaînes de l'hyménée.

DIANA. J'entends... et ce mari?

* Hercule, Hector, Diana, Guzman.

HERCULE. Celui que nous avons l'honneur de vous proposer est un gentilhomme aragonais, don Manuel de Vargas.

DIANA, *cherchant.* Don Manuel de Vargas?

HERCULE. Sans fortune, il est vrai, mais de fort bonne noblesse... vous lui ferez obtenir un régiment qu'il ira commander dans quelque province éloignée...

DIANA, *allant à sa toilette à droite.* Eh! mais ce plan me paraît merveilleusement conçu!...

HECTOR, *bas à Hercule, sur le devant.* Don Manuel!... mais il refusera...

HERCULE, *bas.* Eh! c'est là que je l'attends... La veuve sera piquée, furieuse... et saura se venger... car l'alcade mayor est trop bien avec elle pour lui refuser un petit ordre d'exil...

DIANA, *revenant à eux.* Et vous dites que ce gentilhomme?...

HERCULE*. Ce soir, il a dû trouver chez lui une invitation pour votre bal... Vous le verrez, vous pourrez causer avec lui sans qu'il soit besoin de vous faire connaître... de vous démasquer.

DIANA. Sans me démasquer!... Oui, j'aime mieux cela...

HERCULE. Ainsi, voilà qui est convenu... A bientôt votre présentation à l'Escurial!...

DIANA. A l'Escurial!...

AIR *de Lady Melvil.*

Quoi! j'irais un jour
A la cour!
Plus de rivales!
Des égales...

HECTOR.

Que vous coudoieriez...

GUZMAN.

Vous éclipseriez.

HERCULE.

Que vous fouleriez
A vos pieds!

DIANA.

A la messe on m'encenserait!
Chez la reine,
Où j'entre sans peine,
J'ai le tabouret...

HERCULE.

Un des plus dorés...

HECTOR.

Et surtout des mieux rembourrés.

DIANA.

J'ai pour sortir un équipage
Qui porte mes fleurons;
Et pour me suivre un joli page...

HERCULE.

Qui porte vos griffons!

DIANA.

Ah! pour moi quel plaisir!
Ah! quelle victoire!
Et quelle gloire!
Ce brillant avenir,
Quand pourrai-je le saisir?

ENSEMBLE.

Ah! pour moi, etc.

LES TROIS HOMMES.

Ah! pour vous quel plaisir!
Ah! quelle victoire
Et quelle gloire!
Ce brillant avenir,
C'est à vous de le saisir.

DIANA*, *remontant, à un domestique qui entre.* Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE, *bas.* Senora, c'est ce gentilhomme qui...

DIANA. C'est bien. Veuillez m'excuser, messieur de Fontanarose, mais une visite... quelqu'un que j'attendais et que votre aimable conversation m'avait fait oublier.

HERCULE. Nous nous retirons, belle dame! (*Bas, aux deux autres.*) Quelqu'un de la grande conspiration.

HECTOR, *bas.* Dieu! partons vite alors.

GUZMAN. Allons souper, messieurs.

HERCULE. Allons souper.

AIR *de Robert le diable.* (DANSE DES NONNES).

Allons, au revoir!
Il faut recevoir
L'importun qui s'avance.
Mais, en notre absence,
Réfléchissez bien
A tout cet entretien.

ENSEMBLE.

LES TROIS HOMMES.

Allons, au revoir, etc.

DIANA.

Messieurs, au revoir!
Je dois recevoir
L'importun qui s'avance.
Mais, en votre absence,
Je penserai bien
A tout cet entretien.

SCÈNE III.

DIANA, *puis* LE MINISTRE.

DIANA, *seule.* Oui, l'arrangement qu'ils me proposent me paraît assez bon; mais d'abord essayons encore une fois près du premier ministre... le moment est bien choisi... cette nouvelle liste de conspirateurs que j'ai à lui remettre doit le bien disposer pour moi... Le voici!

LE MINISTRE. Bonsoir, ma charmante!

DIANA. Ah! monseigneur, pardon de vous avoir fait attendre... mais n'espérant pas si-tôt votre excellence...

LE MINISTRE. Pour Dieu, ma toute belle, laissez là ces titres, vos laquais pourraient vous entendre; vous le savez, ici je ne suis

* Hercule, Diane, Hector, Guzman.

* Diana, Hercule, Hector, Guzman.

pas l'homme d'État, le ministre; appelez-moi mon cher duc, c'est moins compromettant... et c'est bien plus doux.

DIANA. Eh bien, soit, mon cher duc.

LE MINISTRE. A la bonne heure! (*Il lui baise la main.*) Et, tenez, puisque nous voilà sur le pied de la familiarité, il faut que je vous consulte.

DIANA. Et sur quoi donc, cher duc?

LE MINISTRE. Je vous connais un goût parfait, et je serais bien aise d'avoir votre avis sur ces diamants.

Il lui présente un écrin.

DIANA, *l'examinant.* Ils sont fort beaux, et d'une eau admirable.

LE MINISTRE. Et vous plairait-il de vous en parer, à votre bal de ce soir?

DIANA. Impossible, monseigneur!

LE MINISTRE. Impossible, et pourquoi?

DIANA.

AIR *de Fleurette.* (L. PUGET.)

De cette éclatante parure
Les feux sont trop étincelants;
Le front d'une bourgeoise obscure
Ne soutiendrait pas, je le jure,
L'éclat trop vif de ces brillants.
Ils sont d'une telle richesse,
Que pour les porter, sur ma foi,
Il faudrait être une duchesse,
Marquise, ou tout au moins comtesse.
Monseigneur, ce n'est pas pour moi,
Gardez les, ce n'est pas pour moi.

Elle lui rend l'écrin, qu'il va déposer sur la toilette.

LE MINISTRE. J'entends... encore ce désir d'aller à la cour.

DIANA. Il vous serait si facile...

LE MINISTRE. Vous oubliez que sa majesté a seule le pouvoir de conférer des lettres de noblessse.

DIANA. Vous êtes ministre, et un mot de vous...

LE MINISTRE. Pardon, belle dame, mais ce mot, je ne le dirai pas. Il ne faut pas qu'au jour où je quitterai le pouvoir, on puisse dire qu'un premier ministre d'Espagne a payé les bontés d'une jolie femme du même prix que se paye une action d'éclat.

DIANA. Qu'il n'en soit plus question, monsieur le duc, et parlons d'affaires plus sérieuses.

LE MINISTRE. Ah! oui, de ce complot formé contre le roi, contre moi-même... Mais est-il donc bien certain que l'on pense...

DIANA. A conspirer?... eh! vous le savez bien; je n'en veux pour preuve que les visites que vous me faites, à moi que vous n'aimez plus depuis longtemps.

LE MINISTRE. Oh! madame.

DIANA. Vous ne m'aimez plus, vous dis-je.... mais mon affection, mon dévouement ne vous en sont pas moins acquis... et quand après votre abandon, les factieux, les mécontents m'ont offert d'établir chez moi le siége de la conspiration, je les ai accueillis, monsieur le duc, non pour me venger, mais pour vous servir en secret.

LE MINISTRE. Oui, vous êtes une amie sincère et dévouée, oui, vous êtes bonne.... Ainsi, c'est sérieusement que l'on songe...

DIANA. A s'emparer de la personne du roi, à se défaire de votre excellence... Jugez-en vous-même; voici les noms des conspirateurs.

LE MINISTRE. Qu'ai-je vu? les plus grands noms d'Espagne!... oh! mais halte-là, messeigneurs! Il y a autour du trône des ministres forts et puissants... et ceux-là sauront déjouer vos projets.

AIR : *Ces braves hussards du 6e.*

Non, quels que soient vos titres, votre nombre,
Ah! n'espérez pas réussir!
Pour conspirer, vous vous glissez dans l'ombre,
Nous saurons vous y découvrir.
Nous saurons frapper et punir.
Des factions le devoir nous ordonne
De prévenir les malheurs infinis;
Et je réponds au roi de sa couronne,
A Dieu du sang de mon pays!
Oui, je réponds du sang de mon pays. (*Bis.*)

DIANA. Bien, bien, monsieur le duc!... Dans deux jours je vous donnerai les preuves et les plans de la conspiration.

LE MINISTRE. Dans deux jours. Mais jusque-là il faut que mes visites, que nos entrevues restent secrètes... C'est une affaire des plus graves; il y va du salut de l'état.

DIANA. Comptez sur ma discrétion. Tout Madrid me croit brouillée à mort avec vous; aucun de mes gens ne connaît votre excellence.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ISABELLE.

UN DOMESTIQUE, *entrant avec Isabelle.* Ma maîtresse vous attend, mademoiselle.

LE MINISTRE. Quelqu'un!

Il va pour sortir.

DIANA*. Rassurez-vous; une petite ouvrière récemment arrivée de Séville, qui ne vous a jamais vu, et qui ne vous verra sans doute jamais.

* Le Ministre, Diana, Isabelle.

ISABELLE. Voici le mantelet et la coiffure de madame.

DIANA. C'est bien, je suis à vous.

LE MINISTRE, *bas*. Comment pénètre-t-elle ainsi?

DIANA, *de même*. C'est ma faute; dans mon impatience, j'avais donné l'ordre... mais je vous le répète, il n'y a pas de danger... une enfant qui travaille jour et nuit, et ne voit personne. (*Haut.*) J'ai cru, mademoiselle Julia, que vous me manqueriez de parole.

ISABELLE. Pardonnez-moi, madame, de vous avoir fait attendre; mais c'est que j'ai si peu de temps.

DIANA. Comment! il y a huit jours que je vous ai commandé cette coiffure!

Elle va s'asseoir à sa toilette.

ISABELLE. Oui, madame; mais je ne puis pas toujours travailler.

LE MINISTRE, *passant au milieu**. C'est juste, il faut bien donner quelque temps aux galants; et la petite est assez gentille pour en compter plus d'un.

ISABELLE. Monsieur!... (*A part.*) Oh! ma mère! ma mère!

LE MINISTRE. Eh bien, qu'est-ce donc?

ISABELLE. Rien! rien! (*A part.*) J'oubliais... (*Haut et gaiement.*) Votre seigneurie a raison.

AIR : *Ronde du roi Jean.*

Je ne suis qu'ouvrière,
Et pourtant en tous lieux
On me trouve d'assez beaux yeux.
Chacun cherche à me plaire,
Et, ma foi, tour à tour
C'est à qui me fera la cour.
J'entends plus d'une sérénade
Me peindre un amour malheureux;
Et je dis qu'à la promenade
La duchesse aux airs langoureux
N'a pas tant d'amoureux.

LE MINISTRE. Voyez-vous, la friponne...

ISABELLE, *au milieu***. Permettez!

2e COUPLET.

Je ne suis qu'ouvrière,
Et pourtant, plus qu'ailleurs,
Je me pique d'avoir des mœurs.
Sans me montrer trop fière,
S'ils sont trop familiers,
Je repousse nos bacheliers!
En travaillant à ma fenêtre
J'adresse un sourire à chacun,
Et sans jamais me compromettre,
Je sais n'en rebuter aucun...
Mais je n'en aime qu'un.

Mais je bavarde, je bavarde! et j'oublie... (*A Diana.*) Madame veut-elle me permettre de lui essayer?

* Diana, le Ministre, Isabelle.

** Diana, assise, Isabelle, le Ministre, assis.

DIANA. Certainement... il faut bien voir comment cela va; mais dépêchez... le bal ne va pas tarder à commencer.

ISABELLE, *qui a placé la coiffure*. Madame la trouve-t-elle bien ainsi?

DIANA. Oui, je crois que ce n'est pas mal. Je suis contente de vous, mon enfant; prenez cette bourse sur ma toilette.

ISABELLE. Cette bourse?

DIANA. C'est pour acquitter votre mémoire.

ISABELLE. Mais, madame, il y a dix fois plus que vous ne me devez.

DIANA. Non, car j'entends que personne ne porte les toilettes que je porte moi-même; et si je vous oblige à ne travailler que pour moi seule, il est naturel que je paye en conséquence.

ISABELLE. Cependant...

DIANA. Et puis, on m'a dit que tu avais une mère vieille et infirme... laisse-moi t'aider à la soulager; et c'est encore moi qui te devrai du retour.

Elle lui donne la bourse.

ISABELLE. Oh! madame, croyez...

DIANA, *vivement et sans l'écouter*. A propos, cher duc, j'ai un service à vous demander...

LE MINISTRE. A moi!

DIANA. Il s'agit de m'appuyer auprès du premier ministre, dont je sollicite un régiment.

LE MINISTRE, *riant*. Un régiment pour vous?

DIANA. Pour mon mari!

LE MINISTRE. Que signifie?

DIANA. Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen d'être reçue à la cour, il faut bien que j'épouse un homme dont le nom m'ouvrira les portes de l'Escurial.

LE MINISTRE. Je comprends; mais ce mari...

DIANA. On le fera capitaine, et il recevra le soir même du mariage son ordre de départ.

LE MINISTRE. Et un gentilhomme accepte un pareil marché?

DIANA. Il l'acceptera, c'est un pauvre diable... sans patrimoine, sans ressources, un petit noble d'Aragon.

ISABELLE, *à part*. D'Aragon!

DIANA. Beau nom, cependant, don Manuel de Vargas...

ISABELLE, *à part*. Grand Dieu!

DIANA. Qu'avez-vous donc, petite?

ISABELLE, *troublée*. Rien... rien; j'ai eu peur de piquer madame. (*A part.*) Lui! oh! c'est impossible, ce serait trop affreux!

LE MINISTRE, *se levant**. Et ce don Manuel est-il jeune, est-il beau?

* Isabelle, Diana, le Ministre.

DIANA. Qu'importe? Au surplus, je l'ignore, je ne le connais pas.

ISABELLE, *à part.* Ah!

DIANA. C'est aujourd'hui seulement qu'il doit être question entre lui et moi de cette affaire.

ISABELLE, *à part.* O mon Dieu! mais il faut que je le voie, que je lui parle.

DIANA. Don Manuel vient ce soir à mon bal; et comme nous ne nous sommes jamais vus, il ne me reconnaîtra que grâce à la couleur de mon domino et au ruban que j'aurai au bras.

ISABELLE, *à part.* Quelle idée!... mais ce domino, ce ruban... si je pouvais savoir...

DIANA. Une proposition de mariage, des fiançailles sous le masque! ce sera piquant, n'est-il pas vrai, cher duc?

LE MINISTRE. En effet!

DIANA. Eh bien, petite! que faites-vous donc?... qu'avez-vous à rêver ainsi?

ISABELLE. Moi, madame! je pensais, je réfléchissais...

DIANA. A quoi donc?

ISABELLE. Je pensais que pour se faire reconnaître il fallait à la senora du ruban, et j'en ai là du bleu...

DIANA. Du bleu? c'est du cerise que je dois porter.

ISABELLE, *à part.* Du cerise, ah! (*Haut.*) Mais du cerise, cela se verra-t-il assez sur un domino...

DIANA. Sur un domino noir, certainement.

ISABELLE, *à part.* Un domino noir!

LE MINISTRE. Mais il se fait tard; vos salons ne vont pas tarder à se remplir... il faut que je vous quitte.

DIANA. Eh bien, passez par mon boudoir; de cette manière vous n'aurez à craindre d'être rencontré par aucun de mes invités... et vous pourrez en même temps écrire au ministre pour ce brevet.

LE MINISTRE. Vous y tenez donc absolument?

DIANA. Absolument.

LE MINISTRE. Allons, soit! il faut bien faire tout ce que vous voulez.

DIANA. Vous êtes adorable!

ENSEMBLE.

AIR : *Final de don Pasqual.*

Venez donc écrire
Ce que je désire;
Mon âme n'aspire
Qu'à cette faveur.
Il faut me remettre
Vite cette lettre
D'où pour moi doit naître
Bientôt la grandeur.

LE MINISTRE.

Veuillez me conduire,
Car je dois souscrire
A ce que désire
Ici votre cœur.
Je vais vous remettre
Vite cette lettre
D'où pour vous doit naître
Bientôt la grandeur.

ISABELLE, *à part.*

Que va-t-il écrire!
Je suis au martyre!
Mon cœur qui soupire
Pressent un malheur!
Hélas! cette lettre
Qu'il va lui remettre
En mon cœur fait naître
Et trouble et frayeur.

Le ministre et Diana sortent à droite.

SCÈNE V.

ISABELLE, *seule.*

Qu'ai-je appris, mon Dieu!... pauvre Manuel, on médite sa honte, on spécule sur sa misère pour lui faire sacrifier son honneur! Oh! je le verrai, je lui parlerai... Il est noble, il est fier... mais on lui cachera l'infamie de ce marché; il ne songera qu'à ce brevet de capitaine, sans savoir à quelles honteuses conditions il lui est accordé... Oh! je lui dirai tout; je serai là pour l'avertir! c'est à son costume qu'il doit la reconnaître? eh bien, j'en porterai un tout semblable, et quand il m'abordera, croyant lui parler, je lui montrerai l'abîme qu'on ouvre sous ses pas, je lui dévoilerai le piége honteux qu'on veut lui tendre.

AIR : *d'Arwed.*

Vous êtes riche et puissante, madame,
Et vous pensez que l'or le séduira!
Pour le charmer, moi, je n'ai que mon âme...
Entre nous deux le ciel prononcera!
Pour triompher, c'est sur lui que je compte,
Car je ne veux, en prenant un époux,
Que son bonheur, et vous voulez sa honte...
Ah! je serai plus puissante que vous!
Je veux sa gloire, et vous voulez sa honte,
Ah! je serai plus puissante que vous.

On vient! fuyons!

Elle sort à gauche, premier plan; les portes du fond s'ouvrent, et laissent voir les jardins illuminés et garnis de monde.

SCÈNE VI.

HERCULE, INVITÉS, *puis* HECTOR.

CHOEUR.

AIR : *Aimer toujours.* (CONTREDANSES PYRRHIQUES.)

Aimer, chanter, danser toujours,
Voilà toute la vie !
Pour être heureux, aimons toujours
La danse et les amours !
Puisqu'en ces lieux le plaisir nous convie,
A le saisir mettons tous notre envie !
Aimer, chanter, etc.

HERCULE, *entrant.* Ah! ça commence à marcher assez bien... je viens de griser mes cousins. Mon Dieu qu'ils ont donc le vin bête !... J'ai persuadé à ce pauvre Guzman qu'à la suite d'une querelle que j'ai fait naître entre eux il avait donné un soufflet à Hector... Il l'a cru, et convaincu que celui-ci le cherche pour le pourfendre, il est allé faire ses malles et se disposer à partir... c'est toujours un rival de moins...

HECTOR, *entrant* *. Ah! je vous trouve enfin !

HERCULE, *à part.* L'autre... comment me défaire de lui?... Eh! pardieu ! par le même moyen !

HECTOR. Comment... vous m'abandonnez, vous me laissez seul, cousin... c'est une indignité, c'est une trahison, c'est...

HERCULE. Silence donc; souvenez-vous que vous êtes au bal...

HECTOR. Je m'en souviens très-bien..... même que mes jambes tricotent déjà comme si elles entendaient la musique.

HERCULE. Eh! malheureux, c'est que vous êtes gris !...

HECTOR. Eh bien ! où est le mal?... Il n'y a ici que des gens barlolés, l'un est jaune, l'autre est rose, l'autre est bleu... j'ai bien le droit d'être gris... c'est ma couleur à moi !

Il s'assied.

HERCULE. En vérité, cousin, j'admire votre gaieté, votre insouciance dans un pareil moment ! Gusman est plus sérieux, lui !...

HECTOR. Guzman !... à propos, où est-il donc Guzman... ?

HERCULE. Il vous cherche...

HECTOR. Il me cherche... et pour quoi faire?

HERCULE. Pour vous tuer...

HECTOR, *se levant.* Pour me tuer !...

HERCULE. Ah! ça vous dégrise !

HECTOR. Me tuer... mais pour quel motif?

HERCULE. Ne vous souvenez-vous plus que vous vous êtes querellés à table?

* Hercule, Hector.

HECTOR. Si fait ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il me tue.

HERCULE. Il vous a appelé imbécile.

HECTOR. Soit ; mais ce n'est pas encore une raison pour qu'il me tue.

HERCULE. Et vous, vous avez riposté... par un soufflet.

HECTOR. Un soufflet... j'ai riposté par un !...

HERCULE. Vous comprenez son exaspération. Je l'ai entraîné de force, mais il s'est échappé de mes mains... et je vous le répète, il vous cherche pour vous mettre en pièces.

HECTOR. En pièces !... mon ami... je me sens indisposé.

HERCULE. Allons, remettez-vous.

HECTOR. Je suis bien mal à mon aise !...

HERCULE. L'air de la campagne vous serait nécessaire.

HECTOR. Vous croyez?... Ah ! que je suis donc mal à mon aise !...

HERCULE. Il faut vous y rendre au plus vite, tandis que j'arrangerai l'affaire; vous reviendrez dans un jour ou deux...

HECTOR. Je vais me promener pendant trois semaines !...

HERCULE. On vient... c'est lui, je crois !

HECTOR. Lui ! cousin, retenez-le, fût-ce au prix de vos jours.

HERCULE. Allez, je vous sauverai.

HECTOR. Oui, sauvez-moi ! Je me sauve.

Il sort.

SCÈNE VII.

ISABELLE, HERCULE, *puis* MANUEL.

HERCULE, *riant.* Ha ! ha ! ha ! de deux !... Que je me défasse du petit don Manuel, et le champ de bataille est à moi... Isabelle sera ma femme ! Maintenant tâchons de retrouver la Mariano. (*Voyant Isabelle.*) Eh mais ! ce domino, c'est elle-même... (*Allant à elle.*) Eh bien ! belle dame, où en sommes-nous? ça marche-t-il ?

ISABELLE, *à part.* Ciel ! don Hercule ! Que veut-il dire?... (*Haut, et déguisant sa voix.*) Quoi ?

HERCULE. Le mariage en question... Avez-vous vu Don Manuel ?

ISABELLE, *à part.* Ah ! je comprends !... il est dans la confidence... (*Haut.*) Il n'est pas encore arrivé.

Manuel entre et se tient au fond.

HERCULE. Ah ! bah ! c'est singulier !... Mais, tenez, le voici.

ISABELLE. Laissez-nous!

Hercule sort.

MANUEL, *à part.* Voilà bien le costume que l'on m'a indiqué .. Quelle est donc cette personne qui s'intéresse à moi, qui, sans me connaître, m'invite à son bal? Ah! dans un autre moment peut-être je serais venu ici le cœur plein d'espérance... mais le souvenir d'Isabelle empoisonne ma joie... et me rend indifférent à toutes ces promesses de fortune et d'avenir.

ISABELLE, *à part.* Eh bien, il ne vient pas... il faut pourtant lui dire... (*Haut et déguisant sa voix.*) Chevalier...

MANUEL. Ah! pardon, madame, mais j'étais si distrait, si troublé...

ISABELLE. Écoutez-moi vite, monsieur. Je ne suis pas celle qui vous a donné rendez-vous.

MANUEL. Comment!

ISABELLE. Ce que l'on médite contre vous est affreux.

MANUEL. Contre moi, expliquez-vous?

ISABELLE. On veut vous proposer un mariage.

MANUEL. Un mariage...

ISABELLE. Ne m'interrogez pas. Tout à l'heure la maîtresse de cette maison s'approchera de vous, elle vous offrira sa main, ses richesses, en échange de votre nom... Elle vous présentera un brevet de capitaine; mais gardez-vous bien d'accepter, car ce mariage serait votre honte... car, aussitôt après la signature du contrat, vous recevriez un ordre de départ.

MANUEL. Infamie!

ISABELLE.

1er COUPLET.

Ah! je le vois, ce mariage,
Chevalier, vous semble un outrage;
Ce serait une lâcheté!
Gardez plutôt la pauvreté.
La misère
A deux est légère!...
Voilà! voilà
Ce que votre honneur vous dira!
Voilà! voilà
Ce que l'honneur vous dictera.

Et puis peut-être une autre a-t-elle reçu vos serments...

MANUEL. Que dites-vous?

2e COUPLET.

ISABELLE.

Si, croyant à votre promesse,
Elle a mis en vous sa tendresse,
Ah! gardez-vous de la trahir...
La pauvre enfant peut en mourir.
Ah! pour elle
Soyez fidèle!
Voilà! voilà
Ce que votre cœur vous dira!
Voilà! voilà
Ce que le cœur vous dictera.

MANUEL. Mais enfin dites-moi...

ISABELLE. On vient. C'est elle; je vous quitte. Adieu!...

Elle sort vivement.

SCÈNE VIII.

MANUEL, DIANA.

MANUEL. Une pareille proposition à un gentilhomme!... Oh! si je n'écoutais que ma colère...

DIANA, *entrant.* C'est bien lui qu'on vient de me désigner! (*Allant à lui.*) Vous êtes Don Manuel de Vergas?

MANUEL. Oui, madame, et je suis instruit des offres que vous avez à me faire.

DIANA. Déjà?... qui a pu vous dire?

MANUEL. Qu'importe, madame? je vous le répète, je sais tout.

DIANA. Et vous acceptez?

MANUEL. Et je refuse!

DIANA. Comment! ce grade de capitaine, mes bienfaits, ma fortune, qui vous accompagneraient...

MANUEL. Je vous ai dit, madame, que je savais tout... C'était pour nous épargner... à vous la honte de me faire cette proposition, à moi celle de l'entendre.

HERCULE, *entrant, au fond.* Encore ensemble, écoutons!

MANUEL. Mais puisque cela ne vous a pas arrêtée, je vous dirai, madame, ma pensée toute entière.

DIANA. Monsieur!

MANUEL. Je refuse cette union parce que le nom des Vargas n'est pas fait pour couvrir de basses intrigues; je la refuse parce que je préfère ma noble pauvreté à une fortune dégradante; je la refuse enfin parce qu'elle est infâme.

HERCULE, *à part.* A merveille!... il est perdu!...

Il s'approche de Diana.

DIANA, *bas.* Vous voilà!... il faut que je me venge.

HERCULE, *bas.* Rien de plus facile... justement l'alcade mayor est au bal, je cours lui demander un ordre d'arrestation en blanc.

DIANA. C'est bien, allez. (*Se rapprochant de Manuel.*) Monsieur de Vargas, oubliez cette proposition, comme je l'oublie... Pardonnez-moi cette plaisanterie; on vous disait ambitieux... et ce n'était qu'une épreuve dont je vous félicite d'être sorti avec hon-

* Isabelle, Manuel.

neur... Quittez donc ce front soucieux, et amusez-vous bien au bal.

Elle sort, premier plan à droite.

SCÈNE IX.

MANUEL, *puis* ISABELLE.

MANUEL, *seul.* Que signifie ce changement?... Oh! n'importe!... Ce bruit, cette fête m'importunent. Quittons cette maison.

ISABELLE*, *entrant.* Oui, partez à l'instant, car un danger vous menace.

MANUEL. Que dites-vous?

ISABELLE. A la faveur de ce costume, je viens de surprendre une conversation entre Don Hercule et l'alcade mayor, et je tremble...

MANUEL. Mais que puis-je craindre?...

ISABELLE. Ne restez pas ici... il faut fuir, vous cacher... (*Tumulte au dehors.*) Ciel! quel est ce bruit?

SCÈNE X.

LES MÊMES, HERCULE*, UN ALCADE, DEUX EXEMPTS, MASQUES.

AIR : *Final des Mémoires du diable.* (2e ACTE.)

Qu'est-ce donc?... quel est ce mystère?

Un danger plane-t-il sur nous?
Afin d'éclaircir cette affaire,
Accourons tous.

HERCULE. Qu'on ne laisse sortir personne... Venez, monsieur l'alcade; je vous dis que vous allez avoir quelqu'un à arrêter.

ISABELLE, *à part.* Grand Dieu! il est trop tard!

HERCULE, *s'approchant d'Isabelle**. Belle dame, j'ai rempli vos désirs; voici l'ordre d'arrestation en blanc, je vais y mettre le nom?

ISABELLE. C'est inutile, donnez, je vais moi-même.

Elle prend le papier et va écrire à une table à gauche.

HERCULE. Comme vous voudrez... c'est absolument la même chose.

MANUEL, *à part.* Que fait-elle?

HERCULE, *à part.* C'est fini! la petite ne peut plus m'échapper... mes deux cousins partis, le chevalier coffré, et moi...

ISABELLE, *remettant la lettre de cachet à l'alcade, en lui indiquant Hercule.* En prison

HERCULE, *stupéfait.* En prison!

Il veut résister, on s'empare de lui.

REPRISE DU CHOEUR.

Qu'est-ce donc?... etc.

* Manuel, Isabelle.
* Manuel, Isabelle, Hercule.
* Manuel, Hercule, Isabelle.

ACTE TROISIÈME.

Une salle d'attente du palais du Ministre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MINISTRE.

LE MINISTRE, *debout, parcourant des papiers;* DEUX HUISSIERS *du palais au fond.*

LE MINISTRE. Non, je n'en puis douter... une conspiration existe entre le Portugal et la Hollande... et l'ambassadeur portugais en est le principal agent... Dans deux jours j'en tiendrai tous les fils, je pourrai faire arrêter les coupables... mais jusque là il faut surtout qu'on ignore mes visites à la Mariano et les renseignements que j'en reçois... Hier, si je suis bien informé, la foule était grande à son bal!... tous ceux qui s'y trouvaient font-ils partie des mécontents?... Les Fontanarose, par exemple!... oseraient-ils conspirer?... (*Un huissier paraît.*) Eh bien, j'avais ordonné que l'on m'amenât les trois cousins...

L'HUISSIER. Excellence, voici les renseignements qui arrivent sur leur compte.

LE MINISTRE, *lisant.* C'est étrange. (*Il écrit quelques mots.*) Faites porter ceci... (*L'Huissier sort. Il parcourt de nouveau le papier.*) Don Hercule est en prison, et les carrosses des deux autres, chargés de valises et de paquets, étaient prêts pour leur départ... Ah! messieurs de Fontanarose, malheur à vous si mes soupçons étaient fondés!...

L'HUISSIER, *annonçant.* Don Hector de Fontanarose.

LE MINISTRE. Qu'il entre!... Enfin, je vais savoir...

Il s'assied.

SCÈNE II.

LE MINISTRE, HECTOR.

HECTOR. Votre excellence m'a fait l'honneur de me faire appeler?

LE MINISTRE. Quand on s'est présenté chez vous, monsieur, vous vous disposiez à partir...

HECTOR. Oui, oui, monseigneur, j'allais me promener en Andalousie...

LE MINISTRE. Pourquoi?...

HECTOR. Mais, monseigneur, on va se promener pour... se promener...

LE MINISTRE. Pourquoi quittiez-vous Madrid?... La vérité, monsieur, la vérité, ou je vous fais arrêter...

HECTOR. M'arrêter... Arrêtez, monseigneur, voilà le fait... Hier, à la suite d'un souper et en présence d'Hercule, j'ai donné un déplorable soufflet à mon cousin Guzman.

LE MINISTRE. Un soufflet!

HECTOR. Oui, monseigneur, je suis comme Caïn, j'ai souffleté mon cousin.

LE MINISTRE. Mais, enfin, comment cela est-il arrivé?

HECTOR. Comme arrivent tous les soufflets, j'ai levé la main, je l'ai laissée retomber sur sa joue, ça a fait *flaque!* et le soufflet y était.

LE MINISTRE. Mais alors, pourquoi partiez-vous?...

HECTOR. Pourquoi?... C'est que... il devait m'envoyer ses témoins, et...

LE MINISTRE. Et...

HECTOR. Après l'avoir insulté, il eût été cruel de le détruire...

LE MINISTRE. C'est-à-dire que vous aviez peur?...

HECTOR. Moi, peur de lui... peur de lui... moi!...

L'HUISSIER, *annonçant.* Don Guzman de Fontanarose!...

HECTOR, *tremblant.* Lui... monseigneur; je demande à m'en aller...

LE MINISTRE. Restez.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GUZMAN*.

GUZMAN. Monseigneur..... (*Voyant son cousin.*) Hector!

HECTOR, *à part.* Ah! grand Dieu! il m'a vu!

LE MINISTRE. Approchez, monsieur. Est-il vrai que, hier, une querelle se soit élevée entre vous et don Hector?

* Le Ministre, Guzman, Hector.

GUZMAN. Entre nous... mais oui, je crois que oui... (*A part.*) Comme il paraît furieux!

HECTOR, *à part.* On lui a laissé son épée... quelle imprudence!...

LE MINISTRE. Est-il vrai enfin qu'un soufflet?...

GUZMAN. Oui, monseigneur ; mais je suis prêt à faire des excuses...

HECTOR, *étonné.* Plaît-il? des excuses...

LE MINISTRE. Des excuses pour le soufflet que vous avez reçu?...

GUZMAN. Que j'ai donné... que j'ai eu le malheur de donner.

HECTOR. Du tout, c'est moi...

GUZMAN. Qui l'avez reçu, et c'est moi qui l'ai donné.

HECTOR. C'est moi qui l'ai donné et c'est vous qui l'avez reçu...

LE MINISTRE, *à part.* Veut-on se jouer de moi?... (*Haut.*) Tâchez de vous entendre, messieurs, ou je vous envoie tous deux à la forteresse...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HERCULE*.

HERCULE, *entrant.* La forteresse! qu'est-ce qui parle de la forteresse... Ah! monseigneur! ah! mes chers cousins... quel affreux séjour que la forteresse!

HECTOR. Comment, vous sortez de prison?

HERCULE. Entièrement!.... Seigneur Dieu, j'ai passé une bien mauvaise nuit; j'ai cru que je n'en sortirais que défunt!... Ah! quel affreux séjour que la forteresse!

LE MINISTRE. Calmez-vous... et puisque vous avez été témoin de leur querelle... dites-moi lequel de ces deux messieurs a reçu, hier soir, un soufflet.

HECULE. Un soufflet... Ah! oui, voilà... Figurez-vous, monseigneur, que je croyais me débarrasser d'un rival au moyen d'une petite arrestation... mais pas du tout, c'est moi qu'on saisit au collet... on m'arrête, on m'entraîne, et... alors... Ah! quel affreux séjour que la forteresse!

LE MINISTRE. Monsieur, si vous parlez encore de la forteresse, je vous y renvoie sur-le-champ.

HERCULE. Ah! non, non, monseigneur! jamais ce nom de prison ne sortira de mon palais.

LE MINISTRE. A la bonne heure... mais le soufflet?

* Le ministre, Gusman, Hercule, Hector.

HECTOR. N'est-il pas vrai que c'est moi qui l'ai donné, et que c'est lui qui l'a reçu ?...

HERCULE. Pas le moins du monde !

HECTOR. Ah ! bah !

GUZMAN. Ah ! j'en étais bien sûr !... c'est moi, n'est-ce pas, c'est moi qui ?...

HERCULE. Pas davan age...

GUZMAN. Comment ?

HERCULE. Je voulais me défaire de deux rivaux... et je vous envoyais à la campagne, tandis qu'un troisième m'envoyait à la for... je ne l'ai pas dit !

LE MINISTRE, *se levant*. Je devine... et j'avais tort de vous soupçonner. Allez, messieurs, vous êtes de fidèles sujets. (*A part.*) Ils sont trop bêtes pour conspirer !

LES TROIS COUSINS. Monseigneur est bien bon !...

ENSEMBLE.

AIR *des Huguenots.*

Quel plaisir (*bis*) est le nôtre !
Nous voilà de nouveau réunis.
N'allons plus l'un sans l'autre,
Et restons désormais bons amis !

Les cousins sortent.

SCÈNE V.

LE MINISTRE, *puis* MANUEL.

LE MINISTRE. Oui, mes craintes étaient mal fondées... de ce côté du moins... Mais ce doit être l'heure du conseil.

Il va pour sortir. Manuel entre.

MANUEL*. Monseigneur...

LE MINISTRE. Que me voulez-vous, monsieur ?

MANUEL. Monseigneur, cette lettre d'audience me permet de me présenter devant vous ; et je viens supplier votre excellence d'utiliser mon épée, de m'accorder enfin un poste dans l'armée qui me permette de quitter Madrid, de partir aujourd'hui même.

LE MINISTRE. Et quels sont vos titres ?

MANUEL. Le nom de ma famille, les services qu'elle a rendus au pays.

LE MINISTRE. Vous vous appelez ?

MANUEL. Don Manuel de Vargas...

LE MINISTRE. Don Manuel de Vargas !... (*Avec mépris.*) Mais je me souviens, monsieur ; c'est vous qui devez contracter un riche mariage ; c'est vous qui devez épouser la belle Diana Mariano.

MANUEL. C'est à moi qu'on a proposé ce honteux marché, monseigneur, et je l'ai rejeté comme indigne d'un gentilhomme.

* Manuel, le Ministre.

LE MINISTRE. Vous avez fait cela ? c'est bien, don Manuel !

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Dès ce moment à ma protection
Ce refus-là vous recommande ;
Pour résister à la tentation
Il faut une âme forte et grande.
Qu'ainsi toujours l'honneur guide vos pas,
De l'avenir vous devez tout attendre ;
Oui, lorsque l'on ne consent pas
A ramasser sa fortune aussi bas,
C'est que plus haut on peut la prendre,
Et plus haut vous irez la prendre.

MANUEL. Monseigneur !... tant de bienveillance !...

LE MINISTRE. Don Manuel, je me charge de votre avenir... C'est bientôt l'heure de réception... J'ai besoin de me rendre au conseil... Attendez-moi ici. Au revoir, don Manuel, au revoir.

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE VI.

MANUEL, *puis* ISABELLE.

MANUEL, *seul*. Oh ! oui, j'ai hâte de partir, de quitter Madrid, maintenant que le doute ne m'est plus permis, maintenant que toute espérance m'est interdite ! car c'était bien elle, elle que j'ai vue sortir furtivement la nuit de la maison de sa mère. Le désespoir m'a fait errer sous ses fenêtres, et ce n'est qu'au jour que je l'ai vue rentrer... J'ai dû éviter le bruit, le scandale, qui auraient tué ma pauvre tante ! Mais je veux partir, m'éloigner au plus vite...

ISABELLE, *à la cantonade*. Oui, maman ; attendez-moi là.

MANUEL. Cette voix !...

ISABELLE. Je vais savoir si son excellence peut nous recevoir.

MANUEL*. Isabelle !

ISABELLE, *entrant*. Mon cousin !... Vous aviez, comme nous, une audience ; mais d'où vient que nous ne vous avons pas vu ce matin ? d'où vient que vous ne nous avez pas accompagnées ?

MANUEL. Vous voulez l'apprendre, Isabelle ?

ISABELLE. Oui, monsieur ; et je veux savoir aussi pourquoi vous me répondez à peine, pourquoi vos regards évitent les miens, pourquoi enfin vous êtes si pâle !...

MANUEL. Parce que j'ignore encore où vous avez passé la soirée d'hier !

ISABELLE, *à part*. Grand Dieu !

* Isabelle, Manuel.

MANUEL. Quand je suis revenu chez vous, le cœur plein d'espoir, pour vous apporter cette lettre d'audience, je suis entré dans votre chambre... elle était déserte !

ISABELLE, *à part*. Que lui dire ?

MANUEL. Pour ne pas tuer votre mère, je lui ai caché la vérité... je lui ai dit : Elle dort ! Mais vous étiez sortie... sortie pour ne rentrer qu'à la fin de la nuit ! sortie... seule, en secret... A votre tour, parlez, Isabelle; pourquoi ne me répondez-vous pas ? pourquoi vos regards évitent-ils les miens ? pourquoi êtes-vous si pâle ?...

ISABELLE, *à part*. Mon Dieu, je ne puis pourtant pas lui avouer... (*Haut et s'efforçant d'être gai.*) Eh ! quoi, mon cousin, voilà ce qui vous tourmente, ce qui vous donne cet air sombre et boudeur ?

MANUEL. Ce calme, cette assurance...

ISABELLE. Vous étonnent... car vous pensiez parler à une coupable...

MANUEL. Mais si vous ne l'êtes pas, expliquez-vous...

ISABELLE. Maintenant c'est impossible, et pourtant...

AIR *du Moulin*. (ROI D'YVETOT.

De cette froideur
Mon âme est blessée;
De ce ton grondeur
Je suis offensée.
Je veux qu'un époux
Croie à ma tendresse,
Mais fi du jaloux
Qui tremble sans cesse !
Si nous vous passons
Plus d'une folie,
Jamais les soupçons
On ne les oublie.
Messieurs les maris,
Pour être chéris,
Confiance entière !
Croyez qu'à regret.
Le cœur est discret.
Confiance entière !
Du bonheur sur terre
Voilà le secret.

MANUEL. Mais pourquoi refuser de m'apprendre ?...

ISABELLE. Attendez seulement que nous ayons vu le ministre; oui, lorsque nos biens nous serons rendus, vous saurez tout... (*A part.*) Car alors il sera riche, et je pourrai, sans blesser sa fierté, lui dire que cet argent lui venait de mon travail.

MANUEL. Je ne comprends pas...

ISABELLE, *souriant*. Si vous me compreniez, monsieur, où serait le mérite ? (*Avec douceur.*) Allons, Manuel, un peu de patience... je ne vous demande votre confiance que pendant une heure peut-être. Croyez-vous que ce soit trop pour moi, qui vous aime depuis si longtemps ?

MANUEL, *ému*. Isabelle !

ISABELLE.

2e COUPLET.

Déjà, je le sens,
Le soupçon s'efface;
A mes doux accents
Le nuage passe.
Sans remords, hélas !
D'une perfidie
On n'accuse pas
Sa sœur, son amie.
Ah ! vous l'absoudrez
Bientôt de tout blâme !
Bientôt vous pourrez
Lire dans son âme !
Elle parlera...
Oui, mais, jusque-là,
Confiance en elle !
Croyez qu'à regret.
Son cœur est discret.
Ah ! votre Isabelle
Avec vous peut-elle
Rougir d'un secret ?

MANUEL. Allons, j'attendrai ; mais souvenez-vous que si vous me trompiez, ce serait mon arrêt de mort !

Ritournelle.

ISABELLE. On vient... et ma mère qui m'attend !... Oh ! je cours la chercher. Au revoir, mon cousin, au revoir !

Elle sort.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MINISTRE, SUITE, LES TROIS COUSINS *.

CHOEUR.

AIR *du Concert à la cour*.

Honneur, honneur à l'excellence
Qui près d'elle nous donne accès !
Offrons-lui donc à l'audience
Nos hommages et nos placets.

Entre Isabelle avec la Marquise.

LA MARQUISE. Le ministre va venir ?

MANUEL. Oui, ma tante...

ISABELLE. Et je vais lui remettre votre placet.

UN HUISSIER. Son excellence.

Entre le premier Ministre; tout le monde se découvre; le Ministre salue, et s'approche de la foule, qui lui remet des placets.

MANUEL, *prend Isabelle par la main et la conduit près du Ministre. Elle tient les yeux baissés et lui présente le placet.* Monseigneur...

LE MINISTRE. Donnez, donnez, mon enfant.

ISABELLE, *levant les yeux.* Grand Dieu!

LE MINISTRE. Qu'ai-je vu! Comment c'est toi, petite!

Les trois Cousins reparaissent.

TOUS, *étonnés.* Petite!

LE MINISTRE. Qui t'amène ici?... Est-ce que tu viendrais aussi solliciter?

ISABELLE Monseigneur!

MANUEL. O ciel! ce ton... quelle horrible pensée. (*A Isabelle.*) C'est à vous, à vous qu'il parle ainsi!... à vous, qui ne connaissez pas, qui n'avez jamais vu le ministre?

ISABELLE. Que répondre, mon Dieu!

HECTOR, *avec ironie.* Mais monseigneur la connaît très-bien!

GUZMAN, *de même.* Et il la tutoie très-bien.

LE MINISTRE. Allons, petite, rassure-toi... tu es assez jolie pour obtenir facilement quelque grâce; on verra ce qu'on peut faire en ta faveur!... surtout, si tu sais être discrète. (*Se tournant vers les seigneurs.*) Mais voyez, voyez donc, messieurs, comme elle tremble... Toi, si insouciante, si joyeuse parfois... toi, qui chantes si gaiement le printemps et les amours!...

MANUEL. Oh! infamie!

ISABELLE. Mais, monseigneur! (*A part.*) Oh! quelle honte! quelle honte!

HERCULE, *à part.* Et nous qui voulions l'épouser...

LA MARQUISE. A qui donc son excellence parle-t-elle ainsi?

HERCULE. A qui? mais c'est...

MANUEL, *lui saisissant le bras.* Silence!

ISABELLE, *avec fermeté.* Pardonnez-moi, monseigneur, mais vous vous méprenez sans doute sur ce que je suis et sur ce que je demande... Si je suis venue dans ce palais...

LE MINISTRE, *bas, et sévèrement.* Serait-ce, mademoiselle, pour abuser d'un secret que vous avez surpris?

ISABELLE. Un secret?...

LE MINISTRE, *bas.* N'êtes-vous pas cette petite qu'hier j'ai rencontrée chez...

ISABELLE, *avec force.* Je suis... je suis la fille du marquis de San-Lucar.

LE MINISTRE. La fille du marquis de San-Lucar!

LA MARQUISE. Ma fille... c'était à ma fille que le ministre parlait avec ce mépris!

ISABELLE. Non, ma mère, non. Son excellence ne savait pas... elle ne pouvait deviner... elle a été trompée par les apparences, par le lieu où nous nous sommes rencontrés.

LE MINISTRE, *bas.* Pas un mot de plus, mademoiselle.

MANUEL. Rencontrés!... rencontrés hier, cette nuit, n'est-ce pas, monseigneur?

LE MINISTRE, *sévèrement.* Monsieur de Vargas, le premier ministre ne doit compte qu'au roi de ses actions.

HERCULE, *aux deux autres.* Décidément ça se complique.

HECTOR, *de même.* Je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE. Isabelle! expliquez-vous, je vous l'ordonne!...

LE MINISTRE, *bas.* Et moi, je vous le défends!... (*La prenant à part.*) Mademoiselle, j'ignore le motif qui vous a conduite sous un déguisement et sous un nom d'emprunt dans la maison où nous nous sommes vus hier; mais souvenez-vous bien qu'il faut que tout le monde ignore que j'y suis allé... et souvenez-vous bien aussi que de votre silence dépendent le salut de l'état, la liberté et la vie de votre père.

ISABELLE. De mon père!... grand Dieu!

LE MINISTRE, *à Isabelle.* Si vous dites un mot, il est perdu!

ISABELLE. Je me tairai, monseigneur; je me tairai!

Deux heures sonnent.

LE MINISTRE. Deux heures!... Au conseil, messieurs!... au conseil.

REPRISE DU CHOEUR PRÉCÉDENT.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, ISABELLE, MANUEL, LES TROIS COUSINS, SEIGNEURS.

Tous se rapprochent, et regardent avec curiosité et en riant la contenance d'Isabelle.

MANUEL. Enfin, il est parti!... Et maintenant, Isabelle, parlez, expliquez-vous.

ISABELLE. C'est impossible!

TOUS. Impossible!

HERCULE. Parce que c'est trop clair.

MANUEL, *à Hercule.* Misérable!... (*Revenant à Isabelle.*) Vous voyez bien qu'il le faut!

ISABELLE. Mais je ne le peux pas, vous dis-je!

LA MARQUISE. Malheureuse!... mais tu es donc coupable?

ISABELLE. Coupable! moi!... Oh! non... plus tard, vous saurez tout... vous apprendrez...

MANUEL. Toujours des délais!..... Mais tout à l'heure vous promettiez de parler à la fin de cette audience, et vous voulez que j'attende encore, quand de nouveaux soupçons, quand un nouvel éclat sont venus vous accuser.

ISABELLE. Ne m'interrogez pas... car, pour me justifier, il faudrait tout vous dire...

* La Marquise, Isabelle, Manuel, Hercule, Guzman, Hector.

tout, jusqu'à cette rencontre, et je ne le peux pas !

LA MARQUISE. Et le ministre?... et ce ton de mépris avec lequel il vous traitait?... Mais répondez donc?... répondez donc?..

ISABELLE. Mais encore une fois... ici, devant tout ce monde...

LA MARQUISE. Oui, devant eux tous... car c'est devant eux qu'on a flétri votre nom; car c'est devant eux que votre mère est prête à mourir de désespoir.

ISABELLE. Ma mère!...

MANUEL. Au nom du ciel, ne laissez pas au soupçon le temps de briser mon cœur... au mépris le temps de remplacer l'amour dans mon âme!...

AIR *de Huit ans d'absence.* (L. PUGET.)

Voyez, voyez mon trouble, ma pâleur!...
Prenez pitié de ma tristesse amère!
Mais non * !... plutôt pitié pour votre mère,
Prête à mourir de honte, de douleur!...

ISABELLE, *à elle-même.*

A leurs pleurs rester insensible?...
La force me manque... hélas! c'est trop souffrir!...
Pourtant parler... c'est impossible!...
Ou bien mon père va périr!...
Ah! pour me taire en ce moment d'orage,
Mon Dieu! mon Dieu! soutenez mon courage!
Lorsqu'un seul mot pourrait les consoler,
Ah! faites-moi mourir plutôt que de parler!

* Le Marquis, Manuel, Isabelle.

LA MARQUISE. Eh quoi! vous vous taisez!... eh quoi! pas un mot?

ISABELLE. O mon père! mon père!...

LA MARQUISE. Ton père! malheureuse!... tu le déshonores!...

ISABELLE. Ah! c'en est trop!... Mon Dieu, moi accusée d'infamie!... soupçonnée d'avoir trahi son amour! maudite de lui et de ma mère, quand j'ai tant souffert pour eux!... quand, pour eux, je me suis si longtemps sacrifiée!... Oh! oui, c'en est trop!... c'en est trop!... mon âme se révolte à la fin! Et puisque vous rejetez mes serments et mes prières... puisque vous ne voulez en croire ni mes larmes ni mon désespoir... eh bien, je vais tout dire!... (*Avec égarement.*) Hier, Manuel, vous me cherchiez dans ma chambre, et ma chambre était déserte à neuf heures, parce qu'elle l'a été toute la nuit!... Vous avez cru reconnaître une jeune fille marchant seule dans les rues au milieu de la nuit?... cette jeune fille, c'était moi... Le duc d'Alcala!... mais le duc d'Alcala n'a jamais envoyé d'argent... il a durement repoussé ma prière... cet argent vient de moi... parce que... voyez-vous... ma mère serait morte de faim... parce que Manuel était pauvre... Alors, moi, j'ai voulu... j'ai... j'ai... (*Ici paraît le Ministre au fond.*) Oh! non, non! c'est impossible... je ne veux pas... je ne peux pas tuer mon père!

Elle tombe évanouie. On s'empresse autour d'elle.

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEREZ, *puis* LES TROIS COUSINS.

PEREZ, *seul.* Rien encore de nouveau... Je n'ose pénétrer chez madame... depuis hier elle est enfermée chez elle, et ne veut recevoir personne, pas même mademoiselle, qui a passé la nuit dans sa chambre à pleurer. Mon Dieu! qu'est-il donc arrivé?... je ne me suis permis de leur adresser aucune question; mais je voudrais pourtant bien savoir...

HERCULE, *entr'ouvrant la porte du fond.* Le chevalier de Vargas est-il ici?

PEREZ. Le chevalier de Vargas... ce n'est pas ici qu'il demeure.

HERCULE, *bas.* Je le sais bien, mais je demande s'il y est parce que je n'aime pas à me rencontrer avec ce petit..... Y est-il, oui ou non?

PEREZ. Il n'y est pas.

HERCULE *, *descendant.* Bravo! (*Très-haut, et d'un ton fanfaron.*) C'est que, comme je le disais, je n'aime pas à me rencontrer avec ce petit gentillâtre... (*Au fond.*) Entrez, entrez, mes chers cousins!...

GUZMAN *et* HECTOR *paraissent.* Il n'y a personne **?

HERCULE. Personne!.. venez donc!...

Ils s'asseyent.

PEREZ. Mais je ne me trompe pas... vous êtes les seigneurs de Fontanarose?

HERCULE. Oui, mon cher, oui... des amis, des voisins de votre maîtresse.

* Hercule, Perez.
** Guzman, Hector, Perez, Hercule.

HECTOR. Ainsi, annoncez-lui...

PEREZ. Pardon, messieurs... mais en ce moment... je ne sais si je puis...

HERCULE. Et pourquoi?...

PEREZ. C'est que madame la marquise veut être seule; il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose de bien terrible au palais de son excellence.

HECTOR. Par saint Ignace! je le croisbien.

HERCULE. Une affreuse avanie!...

GUZMAN. Un atroce scandale!..

PEREZ. Comment, messieurs, vous y étiez donc?... vous savez?...

HERCULE. Nous savons tout, mon cher.

PEREZ. Vraiment!... Ah! si j'osais prier vos seigneuries de m'apprendre...

HERCULE. Hein?... qu'est-ce que c'est, maraud? des questions?...

GUZMAN. Vous vous permettez de nous interroger?

HECTOR. Nous prenez-vous pour des faiseurs de propos?

HERCULE. Parce que mademoiselle de San-Lucar a des intrigues...

PEREZ. Des intrigues!...

HECTOR. Parce qu'elle a été rencontrée par le ministre dans un endroit..... scabreux...

PEREZ. Bonté du ciel!... un endroit scabreux!

GUZMAN. Parce qu'enfin elle a été traitée devant toute la cour comme une petite.... rien du tout...

PEREZ. Ah! qu'est-ce que j'entends là!

HERCULE, *se levant.* Ce n'est pas une raison pour que des gentilshommes de notre rang descendent jusqu'à colporter les nouvelles de la cour...

GUZMAN, *se levant.* A bavarder avec les valets...

HECTOR, *se levant.* A jaboter dans les antichambres... Allons donc, mon cher, allons donc!...

PEREZ. Ah! Seigneur Dieu! qu'est-ce que j'apprends... des intrigues... elle!... ma jeune maîtresse!... C'est donc pour ça que madame ne veut plus la voir...

HERCULE. Ah! elle ne veut plus?... Parle, explique-toi.

AIR : *Du premier prix.*

Parle, de ta jeune maîtresse
Apprends-nous vite les secrets...

GUZMAN.

Au plus haut point ça m'intéresse...

HECTOR.

Et nous jurons d'être discrets.

HERCULE.

Ce récit de ta conscience
Ne saurait troubler le repos;
Tu le sais par expérience
Nous ne faisons pas de propos.
Oui, nous détestons les propos,
Nous avons horreur des propos.

PEREZ*. Hélas! depuis hier, tout est changé, bouleversé ici... jusqu'à don Manuel, qui ne passait pas un seul jour sans venir, et qui ne reparaît pas.

HECTOR. C'est assez clair, je crois...

PEREZ. Eh bien, tenez, malgré tout ça, je ne puis croire encore que ma jeune maîtresse soit coupable.

HERCULE. Ah! je comprends qu'on se laisse tromper à ses airs d'innocence...

HECTOR. Nous y avons bien été trompés nous-mêmes... car enfin elle s'est moquée de nous et de nos propositions d'hyménée.

GUZMAN. Mais voilà qui rabattra son caquet.

HECTOR. Voilà qui va lui faire baisser le ton.

HERCULE. Et tenez, il me semble que je la vois, d'ici, venir d'un air bien humble, bien poli...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ISABELLE**.

ISABELLE. Messieurs de Fontanarose!..

LES TROIS COUSINS, *à part.* C'est elle!...

HERCULE, *à part.* Accablons-la de nos sarcasmes!

ISABELLE. Ah! vous êtes ici, messieurs; je devine le motif qui vous amène.

HERCULE. Vous êtes si spirituelle!

ISABELLE. Vous vous êtes dit, sans doute: Elle nous a reçus hier avec hauteur, avec dédain...

HERCULE. Eh! mais... c'est un peu vrai.

ISABELLE. Aujourd'hui elle sera moins fière; aujourd'hui nous nous vengerons de ses mépris.

HECTOR. Non, non; nous ne sommes pas si cruels...

ISABELLE. Elle doit être si humiliée, si honteuse, disiez-vous encore... qu'elle s'estimera heureuse de notre visite... la visite de messieurs de Fontanarose.

HERCULE. Eh bien, oui, oui, c'est ce que nous pensions.

* Gusman, Hector, Hercule, Perez.

** Guzman, Hector, Hercule, Isabelle, Perez.

GUZMAN. C'est ce que nous pensions tous les deux.

HECTOR. C'est ce que nous pensions tous les trois.

ISABELLE, *avec fierté*. Et vous vous êtes trompés, messieurs!

LES TROIS COUSINS. Ah bah!

ISABELLE*. Regardez-moi bien en face, et voyez si je rougis, ou si je tremble... j'ai pu me troubler devant son excellence, mais je retrouve ici toute mon assurance et toute ma dignité.

HERCULE, *bas aux autres*. Ah ça! mais, elle n'est pas humble du tout.

ISABELLE.

AIR : *Epoux imprudent.*

En vérité, j'admire le courage
De trois nobles, de trois seigneurs,
S'unissant pour me faire outrage,
Et venant insulter aux pleurs
D'une fille sans défenseurs!...

Avec force.

Ce triomphe je vous l'enlève!
Merci, messieurs, de ce dernier affront!
Sous le malheur j'ai pu courber le front,
Sous l'insulte je le relève.

HERCULE, *interdit*. Permettez, mademoiselle; nous n'avons pas dit...

GUZMAN. Vous vous méprenez sur nos intentions...

HECTOR. Nous venions, au contraire, vous offrir des consolations.

ISABELLE. Je n'ai que faire de vos consolations, messieurs; quoi que l'on puisse penser de moi, je reste forte de ma propre conscience... et si l'on a le droit de ne pas recevoir cette petite à la cour... cette petite a le droit aussi d'être sa maîtresse chez elle, et de renvoyer ceux dont la sottise l'importune et dont l'insolence l'outrage **.

PEREZ, *à part*. Très-bien, très-bien!

HECTOR, *bas, aux autres*. Dites donc... mais elle nous renvoie...

HERCULE. En effet, je crois qu'elle vous congédie... Attendez; comme le plus spirituel des trois, je vais lui répondre... et de la bonne manière (*Haut.*) Mademoiselle, je sors! Sortons mes cousins...

ENSEMBLE.

AIR : *Pour boire et fumer un cigare* (Amour et Amourette).

LES TROIS COUSINS.

Allons, partons; que l'on s'empresse
De la laisser en liberté.
Mais je comptais, je le confesse,
Sur un peu plus d'humilité.

ISABELLE ET PEREZ.

Vite, partez; que l'on s'empresse
De {me / la} laisser en liberté.
En ces lieux {je suis / elle est} la maîtresse.
On doit faire {ma / sa} volonté!

Les trois Cousins sortent.

SCÈNE III.

ISABELLE, PEREZ.

PEREZ. Les voilà qui s'en vont l'oreille basse... Ah! vous avez joliment fait, mademoiselle, de rabattre leur insolence... Je me tenais à quatre pour ne pas éclater...

ISABELLE. Bon Perez!... Mais dis-moi, que fait ma mère?

PEREZ. Toujours seule dans sa chambre.

ISABELLE. Pauvre mère!... Oh! il faut que je la voie, que je lui parle!

PEREZ. Si vous l'ordonniez, j'essayerais...

ISABELLE. Non, il faut respecter ses ordres... il faut attendre... Et mon cousin, tu ne l'as pas vu, Perez?

PEREZ. Pas encore, mademoiselle.

ISABELLE. Hélas!

On entend sonner.

PEREZ. Madame la marquise qui appelle...

ISABELLE*. Eh bien! va, Perez, et ne lui dis pas que je suis ici.

SCÈNE IV.

ISABELLE, *puis* LA MARQUISE *et* PEREZ.

ISABELLE, *seule*. Il n'est pas venu... Depuis hier il se tient éloigné de moi... Pauvre Manuel! comme il doit souffrir!... Quel regard de mépris il attachait sur moi!... et lorsque après mon évanouissement je suis revenue à moi, je me suis trouvée seule, toute seule ici.. et malgré mes larmes, mes prières, ma mère a refusé de m'entendre!... Mais Manuel!... il ne m'aime donc plus, lui! puisqu'il me croit coupable, puisqu'il me fuit..... puisqu'il ne daigne pas même me demander de me justifier... Devant tout ce monde je ne pouvais pas, je ne devais pas le faire... Mais ici, à lui, j'aurais pu tout dire sans danger.

AIR *de Mademoiselle de Mérange.*

Lorsqu'à la fois tout m'abandonne,
Puis-je leur taire mon secret?...
Que le ministre me pardonne,

* Guzman, Hector, Isabelle, Hercule, Perez.

** Guzman, Hector, Hercule, Isabelle, Perez.

* Perez, Isabelle.

Mais je le sens, il me tuerait!
De mon serment je me délivre ;
Je l'ai gardé pendant un jour ;
Mais plus d'un jour je ne puis vivre
Sans leur amour. (*Bis.*)

Ciel ! ma mère !

LA MARQUISE, *entrant avec Perez.* Il n'y a personne avec nous ici, Perez?

Isabelle fait signe à Perez de dire que non.

PEREZ. Personne, madame la marquise.

LA MARQUISE. C'est bien. Je te l'ai dit (*elle s'assied*), je veux être seule, toujours seule maintenant.

PEREZ, *regardant Isabelle.* Et pourtant, madame la marquise, voici une lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

LA MARQUISE. Pour moi!

PEREZ. Et il faudrait quelqu'un... pour vous la lire... votre fille!...

LA MARQUISE. Ma fille!... je n'ai plus de fille, Perez... Elle a brisé tous les liens qui m'attachaient à elle... Sa faute a élevé entre nous une barrière éternelle...

ISABELLE, *à part.* Que je souffre ! que je souffre!...

LA MARQUISE. Lis-moi donc cette lettre, Perez... puisque c'est toi seul à présent qui peux me rendre cet office.

PEREZ. Madame la marquise...

LA MARQUISE. Allons, lis, je le veux.

PEREZ. J'obéis. (*Il ouvre la lettre.*) Elle est de votre neveu, le chevalier de Vargas!

ISABELLE. De Manuel!...

LA MARQUISE. Pauvre jeune homme!... et lui aussi il doit être bien malheureux!

PEREZ, *lisant.* « Madame la marquise, si » je n'avais à vous offrir que de vaines con- » solations, je me serais abstenu de renou- » veler vos douleurs en vous écrivant. Dieu » sait si j'aimais Isabelle, Dieu sait que pour » elle j'aurais donné ma vie... »

ISABELLE, *à part.* Bon Manuel!...

PEREZ, *continuant.* « Mais, après ce qui » s'est passé, mon amour a dû s'éteindre, » et si je ne puis oublier celle qui devait être » ma compagne, du moins je dois m'en sé- » parer pour toujours... »

ISABELLE, *à part.* Que veut-il dire?...

PEREZ. « Je suis donc allé trouver le mi- » nistre, j'ai supplié son excellence de m'en- » voyer en Flandre, où nous faisons la guerre » en ce moment. Ce soir j'aurai mon ordre » de départ, et demain j'aurai quitté Madrid » pour jamais!... »

ISABELLE, *à part.* Ciel!... il part!... il m'abandonne!...

PEREZ. « Adieu, madame... A défaut du » bonheur tranquille que j'espérais, je cours » chercher le bruit et les dangers des champs » de bataille... Puissé-je bientôt y rencontrer » la mort!... »

ISABELLE, *jetant un cri.* La mort!... grand Dieu!...

LA MARQUISE, *se levant.* Qu'entends-je!... Eh quoi, Perez, vous me trompiez... elle était ici, malgré ma défense...

PEREZ. Madame la marquise...

LA MARQUISE. Il suffit, sortez...

PEREZ. J'obéis!... (*A part.*) Pauvres femmes!

ENSEMBLE.

AIR *du Duc d'Olonne.*

LA MARQUISE, *à part.*

Sa voix, ses accents
Ont troublé mes sens.
Sa présence en mon cœur
Réveille la douleur !
Ah ! ne restons pas !
Pauvre mère, hélas!
Je pourrais m'attendrir
Je dois la fuir !

ISABELLE, *à part.*

Sa voix, ses accents
Ont troublé mes sens !
Son aspect dans mon cœur
Réveille la douleur !
Mais ne tremblons pas !
Pauvre mère, hélas !
Oui, je veux l'attendrir
Et la fléchir !

PEREZ, *à part.*

Ce ton menaçant
Me rend tout tremblant!
Moi, leur vieux serviteur,
Je ressens leur douleur !
Mais ne restons pas !
Pauvre mère, hélas!
Puisse-t-elle l'attendrir
Et la fléchir !

Il sort par le fond.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, ISABELLE.

La Marquise sans dire un mot se dirige vers la porte de droite.

ISABELLE. Ma mère!... vous voulez sortir... me quitter... mais vous m'accusez donc aussi, vous?... mais il n'y a donc pas dans votre cœur une voix qui vous crie que votre fille n'est pas coupable... quelque chose qui vous dit : Elle aime trop sa mère pour avoir voulu la tuer à force de honte et d'infamie?... Oh ! c'est bien vrai, allez, ma mère, c'est bien vrai... je vous aime trop pour cela !

LA MARQUISE. Non, je ne vous crois pas.... je ne vous crois pas.

Elle se laisse aller dans le fauteuil.

* La Marquise, Perez, Isabelle.

ISABELLE, *à genoux.* Écoutez, ma mère, écoutez bien le son de ma voix, et vous saurez si je mens... Mettez la main sur mon cœur, et vous saurez si je vous trompe... Ma mère, par les caresses que vous m'avez tant de fois prodiguées, par les larmes que vous avez versées sur le malheur de votre enfant, je vous jure que je suis innocente.

LA MARQUISE. Innocente !... Oh ! si cela était vrai, mon Dieu !...

ISABELLE. Ah ! vous me croyez !... vous me croyez, n'est-ce pas?... Est-ce que je pouvais oublier en un instant tant d'affection, de soins et de tendresse?... est-ce que je ne devais pas me dire : Mais si je me déshonore... il faudra bien que ma mère me maudisse et me chasse... et alors, elle sera donc seule, toute seule dans le monde, elle ne m'aura plus pour la soutenir... pour guider ses pas... et elle est aveugle, mon Dieu !

AIR : *Elle est partie.* (DELATOUR.)

C'est vous qui depuis mon enfance
Avez formé mon cœur
Aux leçons de l'honneur ;
C'est vous qui, par votre indulgence,
D'un devoir à remplir
Me faisiez un plaisir ;
C'est vous dont, aux jours de misère,
La voix toujours me consola ;
Et moi, soins, tendresse si chère,
J'aurais oublié tout cela !...
Oh ! non, sans le rendre à ma mère
Je ne pouvais partir,
Je ne pouvais mourir !...

LA MARQUISE. Mais, au nom du ciel, explique-toi donc ! car, malgré moi, tes accents me pénètrent, me persuadent... car une mère ne demande pas mieux que de croire à l'innocence de sa fille !...

ISABELLE. Oh ! merci, merci, ma mère... et maintenant, vous saurez toute la vérité.

LA MARQUISE. Parle, parle vite !

ISABELLE. Je vous ai dit que le duc d'Alcala nous envoyait de l'argent... et quelquefois je vous lisais des lettres... Eh bien, ma mère, je vous trompais... Monsieur d'Alcala ne nous a jamais écrit... jamais il ne nous a rien envoyé.

LA MARQUISE. C'était donc vrai?... Mais alors... alors, d'où venait donc cet argent?...

ISABELLE. D'où il venait, ma mère?... Chaque jour je voyais diminuer nos ressources ; je voyais, en tremblant, arriver l'instant fatal où il ne nous resterait plus rien... vous ne vous plaigniez pas, ma mère, mais quelquefois, quand vous vous croyiez seule, je vous voyais pleurer !...

LA MARQUISE. Après?... après?...

ISABELLE. Je savais bien quels devoirs m'imposait le nom de San-Lucar... je savais qu'aucun reproche... qu'aucun souvenir honteux ne devait jamais s'attacher à ce nom... mais je savais aussi que vous souffriez, ma mère... je savais aussi que vous manquiez de pain... et moi, votre fille, moi, que vous aviez nourrie, je ne pouvais pas vous laisser manquer de pain !

LA MARQUISE. Mais enfin, enfin ?... qu'as-tu donc fait?

ISABELLE, *à genoux.* Pardonnez-moi, ma mère... j'ai travaillé !...

LA MARQUISE, *se levant.* Travaillé !... travaillé !...

ISABELLE. Oui, les talents futiles que vous m'aviez donnés dans un temps plus heureux, je les ai fait servir à notre subsistance. Lorsque vous me croyiez inactive ou endormie, je me mettais à l'ouvrage... je travaillais sans relâche. Je vous ai caché mon secret, parce que vous ne m'auriez pas laissée passer toutes mes nuits dans les larmes et le travail ; par tendresse pour moi, vous vous seriez condamnée au besoin, afin de m'éviter des fatigues et des veilles ; et je ne le voulais pas, moi !... Je ne voulais pas non plus qu'il tendît honteusement la main, lui... lui, qui m'abandonne maintenant !... et j'avais fait deux parts de mon travail et de mon temps, le jour pour lui, la nuit pour vous !...

LA MARQUISE. Oh ! pauvre enfant, pauvre enfant que j'ai méconnue !...

ISABELLE. Je faisais des parures que de belles dames achetaient sans se douter qu'elles leur venaient de mademoiselle de San-Lucar. Pour reporter mon ouvrage, j'avais pris un nom d'ouvrière... C'est dans une de ces maisons que le ministre m'a rencontrée ; il n'a vu en moi qu'une fille de rien, une petite grisette ; et voilà pourquoi, en me retrouvant à la cour...

LA MARQUISE. Assez... assez !... ah ! je comprends tout maintenant... et nous t'accusions, nous, nous que ton travail nourrissait... nous te repoussions, toi, si noble et si dévouée !... mais où es-tu donc, Isabelle?... pourquoi donc te tiens-tu loin de moi ?

ISABELLE. J'attends que vous m'ayez pardonné, ma mère...

LA MARQUISE. Te pardonner !... oh ! c'est plutôt à toi de me pardonner mes injustes soupçons... Mais viens donc, viens donc sur mon cœur !

ISABELLE, *s'y jetant.* Ma mère !... (*Elles se tiennent embrassées.*) Mais lui, lui, Manuel qui me croit coupable... qui veut partir ?...

LA MARQUISE. Oh ! nous le détromperons ; nous l'empêcherons ce départ !... Mais pourquoi n'avoir pas parlé hier ? pourquoi ne nous avoir pas fait cet aveu lorsque nous te supplions de t'expliquer ?

ISABELLE. Pourquoi? ah! c'est que devant toute cette foule je ne pouvais rien dire!... c'est qu'il s'agissait d'un secret d'état... c'est que le ministre m'avait défendu, sur le salut de mon père, de nommer le lieu où nous nous étions rencontrés... c'est qu'enfin j'avais donné ma parole...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE MINISTRE, MANUEL, LES TROIS COUSINS FONTANAROSE, SEIGNEURS *et* DAMES DE LA COUR.

LE MINISTRE. Et cette parole, mademoiselle, je viens vous la rendre.

ISABELLE. Le ministre!

LA MARQUISE. Le ministre ici!...

LE MINISTRE. Oui, le ministre, à qui le secret n'est plus nécessaire... car la conspiration est découverte, et les coupables sont en notre pouvoir.

HECTOR. Ah, bah! il s'agissait d'une conspiration?...

LE MINISTRE. Demain le marquis de San-Lucar sera libre... demain, madame, vous reprendrez vos biens et votre rang à la cour.

GUZMAN, *bas*. Allons, c'est un échange de faveur!

* La Marquise, Isabelle, le Ministre, Manuel, Hercule, Hector, Guzman.

HERCULE, *bas*. Son Excellence est reconnaissante!

LE MINISTRE. Et maintenant je déclare que mademoiselle de San-Lucar est la plus noble, la plus digne, la plus pure des femmes...

LES TROIS COUSINS. Ah, bah?...

ISABELLE. Monseigneur!...

LE MINISTRE. Laissez-moi parler, mademoiselle... l'outrage a été public, il faut que la réparation le soit aussi... Oui, messieurs, si, trompé par les apparences, je n'ai vu en elle qu'une obscure ouvrière, c'est que cette courageuse jeune fille ne dédaignait pas de travailler pour nourrir sa mère et son cousin!

MANUEL. Isabelle!... me pardonnerez-vous jamais?

ISABELLE, *lui tendant la main*. Mon cousin, je suis trop heureuse pour ne pas oublier...

LE MINISTRE, *souriant*. Don Manuel, vous ne partirez pas pour la Flandre; mais sa majesté vous attache à sa personne.... Dans quelques jours vous recevrez votre brevet de capitaine.

MANUEL. Que de bonté!...

GUZMAN. Décidément elle nous échappe!

HERCULE. Eh bien, nous ferons comme nos pères, nous resterons garçons!...

CHOEUR FINAL.

AIR *de l'Enfant de la Grève*. (1er ACTE.)

Désormais plus de douleur,
Plus de soupçons, plus d'alarmes!
Le ciel, touché de vos larmes,
Nous rend enfin au bonheur.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LES

MYSTÈRES DE PASSY

Parodie-vaudeville en onze tableaux, cinq actes avec prologue et épilogue,

PAR MM. ROCHEFORT ET DARTOIS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 5 mars 1844.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PANDOLPHE, dentiste	MM.	POTIER.
DUMONTEL, son oncle		DORLANGE.
GOURAND, assureur sur la vie		CHOL.
LA COLLE, vieux modèle		BELMONT.
LE SOURINEUR, saltimbanque		DUMOULIN.
MUFFE, domestique de Pandolphe		FERDINAND.
CRIQUELET, portier		HEUZEY.
GAMBILLARD, conducteur de La Colle	Mmes	PAULINE.
LA GOUAILLEUSE		FLORENTINE.
RIZETTE		CLARA.
LA TIGRESSE		ADAM.

DEUX OUVRIERS parlans, GENS DU PEUPLE.

La scène est à Passy.

PROLOGUE.

Une Chambre.

Fauteuils et chaises. — Une table chargée de livres. — Un cabinet. — Des gravures en feuilles et non encadrées.

SCÈNE I.

MUFFE, tenant un plumeau sous son bras, et prenant un livre qu'il ouvre.

Les *Mystères de Paris!*... première édition!... (Il prend une gravure.) Gravures des *Mystères de Paris!*... (Regardant une liasse de journaux.) Feuilletons des *Mystères de Paris!*... Partout la même chose!... dans le cabinet et sur le lit!... Je crois que M. Pandolphe, mon maître, a mis des mystères jusque dans ses bottes!... Il a la tête tournée, les idées bouleversées par ce roman!... Et pour comble de tyrannie, il m'a ordonné de lire aussi les *Mystères de Paris!*... En v'là un abus de pouvoir!...

SCÈNE II.

MUFFE, DUMONTEL, entrant vivement.

DUMONTEL.

C'est encore moi... M. Pandolphe est-il ici?... le rencontrerai-je enfin?...

MUFFE, à part.

Tiens! .. c'est ce monsieur qui est déjà venu?... (Haut.) Non, monsieur... mon maître est toujours absent.

DUMONTEL, de mauvaise humeur.

Ah ça! il bat donc continuellement le pavé ou la campagne?...

MUFFE.

La campagne !... Hélas ! j'en ai bien peur !... car je le crois toqué !...

DUMONTEL.

Toqué ?... et que lui est-il donc arrivé ?...

MUFFE.

Les secrets de mon maître ne me regardent pas, monsieur... et si je les disais, je serais chassé !

DUMONTEL.

Tu peux parler, mon ami, je suis l'oncle de Pandolphe...

MUFFE.

Vous êtes le Dumontel !... marchand de bonnets à poils... rue aux Ours ?...

DUMONTEL.

Je le suis !... J'ai appris que Pandolphe était de retour de son voyage en Sardaigne, et me voilà... Tu vois que tu peux tout me dire !...

MUFFE.

Hélas ! monsieur, je ne sais rien, si ce n'est qu'il a quitté la Sardaigne, et qu'il est revenu à Passy, lieu de sa naissance, espérant trouver dans sa famille des adoucissemens à sa mélancolie. Eh bien ! depuis son arrivée, il a changé tout à coup : je soupçonne que la lecture des *Mystères de Paris* a encore augmenté son exaltation !...

DUMONTEL.

Vraiment !

SCENE III.

LES MÊMES, PANDOLPHE, paraissant à la porte de gauche et tenant un paquet.

PANDOLPHE, à la cantonade.

Je suis à vous dans l'instant, mes amis !...

MUFFE, bas, à Dumontel.

C'est lui !... Silence sur ce que je vous ai dit !...

PANDOLPHE, s'avançant, à part.

Quelqu'un ici ?... et les autres qui sont là !... (Haut.) Monsieur, j'ai l'honneur... Qu'y a-t-il pour votre service ?...

DUMONTEL.

Comment, monsieur ?... Est-ce que tu ne me remets pas ?...

PANDOLPHE.

Non. Pardon !... dans mon état de dentiste, je vois tant de figures !... tant de mâchoires !...

DUMONTEL.

Mâchoire !... ton oncle Dumontel ! ..

PANDOLPHE.

Pourreur ! rue aux Ours ! vous ! mon oncle !.. Oh ! merci d'être venu me visiter !...

DUMONTEL, ouvrant ses bras.

Sautons-nous donc au cou !

PANDOLPHE.

Sautons ! (Ils s'embrassent, et Pandolphe dit au public :) Voilà un oncle embêtant dans ce moment-ci ! (A Muffe, lui remettant son paquet.) Muffe, porte ce paquet dans mon cabinet, et ensuite...

(Il lui parle à l'oreille.)

MUFFE, mystérieusement.

Ça suffit, monsieur... je leur dirai d'attendre dans votre chambre à coucher. (Il sort.)

SCENE IV.

PANDOLPHE, DUMONTEL.

DUMONTEL.

Qu'est-ce que c'est donc que ça ?... un costume pour te déguiser ?...

PANDOLPHE.

C'est bien possible... mon oncle.

DUMONTEL.

Ah ça ! mon garçon, tu devines sans doute ce qui m'amène à Passy ?...

PANDOLPHE.

Une chose qui va bien vous étonner, mon oncle, c'est que je ne devine pas du tout !

DUMONTEL.

Je suis ici avec ma fille, Cécile !...

PANDOLPHE, distrait.

Vous en êtes bien capable...

DUMONTEL.

Avec ta petite femme !...

PANDOLPHE.

Ma petite femme ?...

DUMONTEL.

Ta future, enfin !... Ne sais-tu pas que Cécile doit être ton épouse ?...

PANDOLPHE.

Si, si !

DUMONTEL, le regardant.

Ah ça ! que diable as-tu donc avec ton air hagard ?...

PANDOLPHE.

Je n'ai rien, je suis parfaitement à la conversation... Vous disiez qu'il fait un temps superbe : je suis de votre avis.

DUMONTEL.

Mais ce n'est pas ça ?... je parle de ma fille !... (A part.) Son domestique avait raison .. il est égaré ! (Haut.) Tiens, regarde donc ma Cécile ! j'ai sur moi son portrait au daguerréotype !...

PANDOLPHE.

Voyons-le. (Il le prend.) Elle est jolie, très jolie !... Laissez-moi ce portrait, mon oncle !

DUMONTEL.

Volontiers... si cela te décide.

PANDOLPHE.

Un philosophe a dit : Marie-toi, tu feras bien ; ne te marie pas, tu feras mieux.

DUMONTEL.

Laisse là tes philosophes, et dis-moi à quand la noce...

PANDOLPHE.

Permettez, oncle impétueux; je n'a vu ma cousine qu'à ses dents de lait, et je serais bien aise, avant de l'épouser, de causer avec elle. Il a dû se passer tant de choses dans le cœur de votre demoiselle depuis cette époque-là!

AIR : Quinault est mon ami, etc.

Absent depuis nombre d'années,
Ne m'a-t-elle point oublié?
Ai-je occupé seul toutes ses journées
Avec l'amour, l'estime et l'amitié?

DUMONTEL.

Ce doute-là, monsieur, me fait pitié.

PANDOLPHE.

C'est qu'à Paris, sans citer ma cousine,
Les fidélités aux amours
Durent, dit-on, pour les absens,
Comme les cols de crinoline,
Qui sont garantis pour cinq ans,
Et souvent ça dure huit jours.

DUMONTEL.

Ma fille est vertueuse, entendez-vous, monsieur mon neveu!...

PANDOLPHE.

Ah! elle est vertueuse?.. elle n'a pas été aux Madelonettes?...

DUMONTEL.

Aux Madelonettes!... Quelle effroyable plaisanterie!...

PANDOLPHE.

Ah! mon Dieu, ne vous effarouchez pas tant!.. La vertu, la candeur s'y trouvent comme partout ailleurs!... et si je voulais entamer avec vous un raisonnement à ce sujet...

DUMONTEL.

Je n'aurais pas le temps de t'écouter, car je vais rejoindre ma fille, qui m'attend chez ton cousin Julien. Viens la voir : elle te plaira, et dans un mois le mariage. .

PANDOLPHE.

Encore un mot, mon oncle. J'ai besoin de réfléchir; donnez-moi du temps...

DUMONTEL.

Je te donne jusqu'à demain matin...

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

Adieu, réfléchis à ton aise,
Mais je veux, quand tu la verras,
Qu'aussitôt ma fille te plaise!
C'est toi qui la demanderas,
Car, j'en suis sûr, tu l'aimeras.

PANDOLPHE.

Je la crois sage, aimable et belle,
Mais j'hésite encore, vraiment,
Avant de chanter avec elle :
L'hymen est un lien charmant.

REPRISE, avec DUMONTEL.

Je vais réfléchir à mon aise,
Afin de sortir d'embarras.
Je ne dis point qu'elle me plaise,
Mais j'espère, dans tous les cas,
Que je ne la tromperai pas.

DUMONTEL, en sortant.

Je reviendrai demain matin.

SCÈNE V.

PANDOLPHE, seul, reprenant le portrait.

Certainement ces traits-là sont agréables... quoiqu'un peu noirs! Mais me marier... le puis-je? le dois-je? l'osai-je?... quand pour moi le chemin de la vie est parsemé d'épingles et de chardons!... quand je marche sur des rasoirs!... quand je dors sur des pointes de fer... laminé!.. (Il se promène.) Il y a des gens qui parlent de remords!... Ils me font rire, ma parole d'honneur!... Qui est-ce qui peut se vanter d'en avoir d'aussi immenses... d'aussi bien fournis que les miens?... O jour fatal de la mi-août!... je ne pourrai donc jamais te gratter de ma mémoire?... J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu des pieds et des mains pour calmer ma conscience! j'ai porté des bottes trop étroites; j'ai assisté à quinze séances de l'Académie; j'ai vu en trente jours quarante-cinq pièces nouvelles à l'Odéon; j'ai mis des pantalons de nankin dans l'hiver, avalé de la moutarde après dîner!... Je me suis fait la barbe avec du savon ponce... Eh bien! rien n'y a fait!... la même image me poursuit toujours!... Ce polisson de remords tient comme une tache d'encre! Il me faut le sel d'oseille de l'expiation pour l'étouffer... et je l'ai trouvé enfin!... (Il prend un livre.) Le voilà, mon sel d'oseille!... c'est le plus sûr de tous!... Divin Rodolphe, mon maître et mon modèle!... je t'imiterai partout, je serai ton petit singe!... Oui, admirable roman des *Mystères de Paris*, tu seras mon guide-âne!

AIR : Du vaudeville de la Haine d'une Femme.

Que d'aventures merveilleuses,
Quels tableaux pleins de vérité!
Cet ouvrage aux femmes douteuses
Doit inspirer la chasteté.
Sa portée est vraiment immense,
Et son but s'élève très haut :
Il donne à la noble opulence
Mille leçons de bienfaisance!...
De savate ainsi que d'argot,
Sa morale est dans son argot.

J'ai commencé mes épreuves expiatoires... et j'irai jusqu'au bout!... Ma vie ne m'appartient

plus... elle est à tous les misérables que je trouverai sur mon chemin, et déjà ce soir... Mais avant tout, prenons un parti violent, et, pour en finir avec ma cousine, commençons par écrire à mon oncle. (Il va se mettre à la table et écrit.)

« Mon cher oncle,

» J'ai suffisamment réfléchi, et je déclare que » le mariage en question n'est pas du tout mon » fait : j'aurais horreur d'une union qui se ferait » tout bêtement, sans difficultés, sans obstacles, » et par conséquent sans amour. Je rêve une » femme qui ne ressemble à rien du tout, quel- » que créature singulière et nouvelle, qui m'a- » dore sans me connaître, qui s'éprenne de moi » sous toutes les formes que je pourrai prendre. » C'est assez vous dire que ces choses communes » et triviales qu'on intitule unions de famille me » paraissent d'une grande platitude, et je m'en » priverai avec plaisir.

» Faites mes excuses à ma cousine, et si ma » conduite vous paraît bouffonne, vous en trou- » verez l'explication dans les *Mystère de Paris*.

» Je vous souhaite une bonne santé. »

(Il plie la lettre.)

Comme ça, je deviens libre de manger mon bien au profit de tout le monde, et je vais planer dans des horizons inconnus ! (Il sort.)

SCÈNE VI.

PANDOLPHE, MUFFE.

MUFFE.

Voilà, monsieur.

PANDOLPHE.

Tu vas me faire une commission ; mais avant, dis-moi, as-tu lu les *Mystères de Paris ?*

MUFFE.

Oui, monsieur.

PANDOLPHE.

Et qu'y as-tu vu?

MUFFE.

Des choses superbes!...

PANDOLPHE.

A la bonne heure! Si mon domestique n'admirait pas cet ouvrage, je le flanquerais à la porte comme un caniche!... Parmi les divers personnages de ce chef-d'œuvre, tu as pu remarquer un écuyer et un médecin nègre, Murphe et David ; je veux qu'à toi seul tu sois ces deux individus : tu dois savoir un peu de médecine, tu étais commissionnaire en Sardaigne, au coin d'une boutique de pharmacien...

MUFFE.

Ce n'est pas une raison...

PANDOLPHE.

Tais-toi, Muffe!... tu me seras utile, tu es fort et vigoureux, tes épaules sont larges, c'est ce qu'il me faut!

MUFFE.

Quel est donc votre projet ?...

PANDOLPHE.

De marcher d'un pas ferme sur les traces de Rodolphe, afin de retenir la vertu qui penche vers le crime, et ramener le crime dans la vertu ; et sur ce, nous allons prendre ensemble notre leçon de savate.

MUFFE.

Je veux bien, monsieur... Mais tâchez de faire mieux que la dernière fois...

(Ils se posent tous les deux et tirent la savate, de manière que Pandolphe reçoit toujours les coups.)

AIR : Un coup de pieton.

PANDOLPHE.

Un coup d' chausson
C'est la méthode
A la mode !
Un coup d' chausson
Complète une éducation !
Marche à moi sans rien craindre.

MUFFE.

Parez ça !

PANDOLPHE.

C'est fort bien !

MUFFE.

Vous vous laissez atteindre...

PANDOLPHE.

C'est le meilleur moyen !

MUFFE.

Ce coup que je vous donne...

PANDOLPHE.

Sert à prouver encor
Que je ne crains personne,
Car je deviens très fort!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Il finit par être renversé.)

PANDOLPHE, se relevant, et donnant de l'argent à Muffe.

Voilà ton cachet!... (Il lui indique la table.) Il y a là une lettre; tu vas la porter à mon oncle, tu écouteras ce qu'il dira en la lisant, et tu reviendras tout de suite m'en instruire.

MUFFE, prenant la lettre, et se disposant à sortir.

Oui, monsieur...

PANDOLPHE.

Ah ! et mes trois amis qui attendent depuis si long-temps!... Fais-les entrer...

MUFFE.

Tout de suite. (Il va au fond, ouvre la porte, et dit à la cantonade :) Eh ! messieurs!.... vous pouvez venir. (Il disparaît.)

SCÈNE VII.

PANDOLPHE, RIPAILLON, GARGAILLON, LA COLLE.

(Il paraissent tous trois à la porte en se tenant les bras passés autour du cou. Ripaillon a une barbe et des cheveux rouges, il est couvert d'une blouse; Gargaillon a un carrick en loques; l'autre, une veste déchirée. Ils ont de vieux chapeaux et sont crottés. Tous trois, en entrant, chantent en chœur.)

AIR : Rendez-moi mon léger bateau.

Rendez-moi mon vieux cabaret,
Et mon vin clairet
D'la barrièr' du Maine...
(S'arrêtant et saluant.)
Ah! bourgeois... excusez!...

PANDOLPHE, avec politesse.

Je vous demande mille pardons, messieurs, de vous avoir fait rester là...

LA COLLE.

Yia pas d'affront!...

LES DEUX AUTRES.

Non!... yia pas d'aff!...

PANDOLPHE, leur indiquant des fauteuils.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir...

TOUS TROIS.

Après vous .. ça va!...

(Ils se placent dans des fauteuils et s'étalent dessus en tenant leurs chapeaux qu'ils roulent dans leurs mains.)

PANDOLPHE, prenant une chaise, et se plaçant au milieu d'eux.

Messieurs, vous savez que je vous ai ramassés tous trois dans la rue Maubuée... En vous voyant flâner devant les boutiques et regarder avec attention les serrures des portes-cochères, une affreuse pensée m'est venue sur votre moralité...

LA COLLE.

De quoi, la moralité?... Je suis un mécanicien sans ouvrage... et voilà....

PANDOLPHE.

Fort bien!... vous me faites beaucoup de joie, en me disant cette chose!... (Il leur serre la main.) Je suis convaincu que vous êtes vertueux!

TOUS TROIS, lui serrant la main.

Toujours!

PANDOLPHE.

Braves gens!... nature généreuse!... quoiqu'un peu crottée!... tu es bien bas... et sans bas... mais je te releverai, te chausserai!... Messieurs, quels sont vos noms, prénoms et qualités?

LA COLLE.

Maître La Colle, ainsi nommé!..

LE SOURINEUR.

Parce qu'il en fait à la journée.

PANDOLPHE.

Et vous, l'homme au carrick chicorée?

LE SOURINEUR.

Gargaillon, dit le Sourineur; je suis sal...

PANDOLPHE.

Je n'osais pas vous le dire...

LE SOURINEUR.

Timbanque.

PANDOLPHE.

L'un n'empêche pas l'autre. Vous supposant peu favorisés du côté de l'opulence, je vous ai proposé de vous emmener chez moi en voiture, pour me livrer au plaisir de votre société...

GARGAILLON.

Ça n'est donc pas pour de l'ouvrage?...

PANDOLPHE.

Non, monsieur Gargaillon!.... c'est quelque chose de plus moral qui m'a passé par la tête. Je me suis dit : Voilà trois gaillards qui ne mangent pas tous les jours des ortolans ni des pâtés de Strasbourg, si je leur donnais un repas copieux, un festin à se rouler sous la table, quel effet ça leur ferait-il?...

TOUS TROIS, avec joie.

Un fameux effet!... Ohé!

PANDOLPHE.

Eh bien! messieurs, c'est ce qui va s'exécuter!.. Un souper superbe est commandé, et il va nous être servi...

TOUS TROIS.

Chaud! chaud!...

PANDOLPHE.

Chaud! chaud!... Il y aura aussi des pièces froides... Il y aura de tout!... et particulièrement de bon vin!

RIPAILLON.

Nous passerons la nuit?....

PANDOLPHE.

Oui!

RIPAILLON.

Oh! qu'elle culotte!

PANDOLPHE.

Vous me raconterez chacun votre histoire, et ensuite je vous ferai de la morale tant que je pourrai...

GARGAILLON.

Nous boirons avant? hein?

PANDOLPHE.

Avant, pendant et après! (A lui-même.) Voilà comme on peut exercer utilement la bienfaisance!... en nourrissant à sa table les sacripans qu'on rencontre, on les empêche d'être dangereux pour la société. (Il appelle.) Mulle!...

TOUS TROIS.

Hein?...

PANDOLPHE.

Quoi ?...

RIPAILLON.

J'ai cru que vous nous appeliez !...

PANDOLPHE.

Eh ! non !... Muffe !... c'est mon domestique... Servez !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MUFFE et CRIQUELET, apportant une table servie.

MUFFE.

Voilà !... voilà !... monsieur...

CRIQUELET.

Serviteur, monsieur Pandolphe, voici une fameuse collation !...

PANDOLPHE.

Très bien, mon cher portier !...

CRIQUELET, voyant les trois ouvriers.

Vous avez des amis ? (A part.) Oh ! quelles canailles ! (Il sort avec effroi.)

GARGAILLON, regardant les plats.

C'est un peu chouette !...

(Les deux autres vont regarder aussi et examinent les couverts d'argent avec curiosité.)

PANDOLPHE, attirant Muffe sur le devant de la scène.

Eh bien ! qu'a dit mon oncle ?

MUFFE.

Il est devenu furieux, et il a dit qu'il reviendrait demain, pour s'expliquer, et vous faire interdire !

PANDOLPHE.

M'interdire ! Ah ! je me moque d'eux !... et à table !

LES TROIS INVITÉS.

Oui !... à table ! à table !

(Ils accrochent leurs affreux chapeaux à trois patères qui sont après le mur.)

PANDOLPHE, allant se placer au milieu de la table.

Et commençons par boire à votre santé !

LES INVITÉS, remplissant leurs verres et les élevant.

A la vôtre !

PANDOLPHE.

Buvez, mangez tant que vous voudrez... et vous emporterez les restes.

LA COLLE.

Ne craignez rien... il n'y en aura pas !

PANDOLPHE.

Tant mieux, ventrebleu !

GARGAILLON.

Ventre bleu !... dites donc ventre affamé !....

PANDOLPHE.

Ah ! très bien... très bien... (Il verse à boire.) Redoublons, messieurs !

TOUS.

Toujours !

AIR : de la Lucrèce.

La bouteille
Blanche ou vermeille,
Jeune ou vieille,
Nous plaît toujours !

PANDOLPHE.

Oui, c'est une maîtresse
Qui rajeunit sans cesse
Sans user nos amours !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Ils paraissent tous en goguette.)

ACTE PREMIER.

Le Cabaret.

Le théâtre représente une rue de Passy.—A droite, un cabaret, des tables à la porte.—En face une maison à balcon.

SCÈNE I.

LE SOURINEUR, en faiseur de tours. LA GOUAILLEUSE, en saltimbanque misérable, un mouchoir sur la tête. LA TIGRESSE. A la porte du cabaret, plusieurs HOMMES mal mis, occupés à boire à une table. Au milieu de la scène, le Sourineur tient une épée d'une main et frappe sur un tambour de l'autre. La Gouailleuse s'approche des buveurs et leur tend un gobelet pour leur demander des sous.

CHOEUR DES BUVEURS.

AIR : A boire ! versez amis, versez du vin ! (Donvé.)

A boire ! à boire ! à boire !
Servez du vin,
Versez soudain !
Victoire ! (*bis.*)
Mon verre est plein.

LE SOURINEUR, montrant son épée qu'il fait tenir en équilibre sur son menton.

Turenne, Bayard et Pompée,
Ces malins si forts sur l'épée,
Quand leur bras en faisait emploi,
N'étaient pas fichus, je le croi,
Pour s'en servir comm' moi !

REPRISE.

TOUS.

A boire ! etc.

(La Gouailleuse lui retire son épée.)

LE SOURINEUR.

A qui le tour là, messieurs? qui veut essayer?

LA GOUAILLEUSE, quêtant.

Allons, messieurs, du courage à la poche !... Avec un sou, vous n'achèterez pas le Louvre, ni le Luxembourg !...

LE SOURINEUR.

Fouillez !... fouillez, messieurs, dans la profonde !... La Gouailleuse va chanter, danser avec ses castagnettes, aussi bien, et j'oserai même dire mieux, qu'au grand Opéra !... De plus, cette virtuose ingénue vous avalera...

TOUS LES BUVEURS.

Elle nous avalera !...

LE SOURINEUR.

Oh ! ne craignez rien pour votre peau, messieurs; je veux dire qu'elle vous avalera des sabres et des épées... l'ôter, le remettre, et tout cela pour se rafraîchir... Mais avant ça, souffrez qu'elle demande un litre à huit, pour se réchauffer. (Il s'approche d'une table et frappe dessus.) Chaud !... chaud !... La Tigresse, apportez-nous un père noir !...

(La Tigresse va chercher du vin. — Reprise du chœur. — Ils sortent.)

LA GOUAILLEUSE, s'asseyant à la table, à côté du Sourineur.

Tiens !... voilà ma recette... cinq liards !...

LE SOURINEUR.

Que ça !... J'ai défendu de recevoir les liards !... C'est bon pour les boulangers. Crasseux va !... (Il regarde les gens du peuple.) V'là donc comme on récompense les arts, à Passy !... Merci !

LA GOUAILLEUSE.

Quel vilain monde !... Ils nous traitent comme des orgues de Barbarie.

LE SOURINEUR.

C'est ta faute, aussi... Quand tu plonges tes instrumens tranchans dans ton gosier, tu fais la petite bouche... Le public s'aperçoit que tu les caches dans ton estomac, et ça décourage la bienfaisance !

LA GOUAILLEUSE.

Dame !... je ne peux pourtant pas m'abîmer la louette...

LE SOURINEUR.

Ils t'ont tous donné le sobriquet de la Gouailleuse parce qu'ils trouvent que tu les gouailles à la journée !... C'est logique !... (Il regarde.) Mais j'ai beau jeter mes regards de tous côtés, je n'aperçois pas aujourd'hui...

LA GOUAILLEUSE.

Qui donc?...

LE SOURINEUR.

Cette petite Rizette, ton ancienne camarade, qui aime tant ses serins et qui demeure là... dans cette maison... Je l'ai vue plusieurs jours de suite, et l'enfant m'a tourné la tête en me laissant dans le cœur des crampes amoureuses !...

LA GOUAILLEUSE.

Ah ben oui !... Rizette ne voudrait pas de toi !... Elle s'est établie, elle est pimpante... tandis que nous...

LE SOURINEUR.

Nous vivons dans la poussière, comme des insectes... C'est vrai, il n'y a pas d'égalité !... Après ça, je peux faire fortune... et, pour lors, ta grisette serait bien forcée de m'adorer !... J'ai soupé hier chez un particulier d'ici... ça peut m'être utile... faut voir !... Eh ben ! et c' vin !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA TIGRESSE, apportant un pot d'étain.

Tenez, sauteur, v'là votre affaire.

LE SOURINEUR, allant s'asseoir avec la Gouailleuse, et buvant.

Vous nous l'avez ben fait attendre !...

LA TIGRESSE.

C'est quarante centimes...

LE SOURINEUR

C'est bon !... On paiera quand on aura consommé. (Il boit.)

LA TIGRESSE.

Du tout ! C'est pas ici comme chez Polichinelle, on paie avant d'avoir bu !

LE SOURINEUR.

Nous allons travailler tout à l'heure !...

LA GOUAILLEUSE.

Et nous ferons la somme !...

LA TIGRESSE.

Je n'entends pas ça !... Pas d'argent, pas de vin !

LE SOURINEUR.

Je le tiens ! je le boirai !...

LA GOUAILLEUSE.

Nous le boirons !

LA TIGRESSE.

Par exemple !... A moi, Joseph ! Auguste !

LE SOURINEUR, tenant le broc.

Le premier qui avance !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, PANDOLPHE, sortant de la maison en face.

PANDOLPHE, accourant. Il est en blouse.

Une querelle de cabaret!...

LA GOUAILLEUSE, courant à lui.

Ah! bourgeois!... venez à mon secours!...

PANDOLPHE.

De tout mon cœur, fille ingénue!... (Il s'avance.) Voyons, de quoi s'agit-il?...

LA TIGRESSE.

De huit sous, qu'on ne veut pas payer?...

PANDOLPHE, fouillant dans sa poche.

En voilà dix; le reste est pour la fille...

LE SOURINEUR, bas à la Tigresse.

La fille, c'est moi!... Je boirai le reste.

LA GOUAILLEUSE, à Pandolphe.

Jeune homme... voici une générosité qui me va à l'âme... je ne sais pas comment reconnaître... Vous avez l'air d'un bien bon enfant!...

PANDOLPHE.

C'est très peu de chose... Ainsi, infortunée que vous êtes, vous vous abreuvez de ce nectar de barrière, fait avec de la litarge et du bois d'Inde!...

LE SOURINEUR.

Dame!... quand on n'a pas de quoi se gargariser avec du bordeaux, on avale du picton... J'en ai bu pourtant hier d'un certain, près d'ici... (Il regarde Pandolphe.) Mais, attendez donc... sous cette blouse... je crois reconnaître... C'est vous qui m'avez régalé?...

PANDOLPHE, le regardant.

En effet.. vous êtes Gargaillon!

LA GOUAILLEUSE.

Tiens, ça me fait plaisir, que vous vous connaissiez!...

PANDOLPHE, à part, la regardant.

Cette petite a des yeux très chatoyans, et un nez qui parle en sa faveur...

LE SOURINEUR, bas, à la Gouailleuse.

Cet individu généreux a l'air bonace... mais il te regarde en coulisse... Méfie-toi!...

LA GOUAILLEUSE.

De quoi?...

LE SOURINEUR.

On ne sait pas!...

PANDOLPHE, à lui-même.

Il y a peut-être, sous cette enveloppe de saltimbanque, un fond de vertu que la bonne société n'est pas digne d'apprécier... Hélas!...

LA GOUAILLEUSE, arrangeant ses cheveux, et à part.

Si j'allais lui plaire, des fois... Il vaut bien mieux que cet autre vieux M. Gourand, qui me poursuit partout!

PANDOLPHE, à part.

Il se pourrait que le hasard la jeta sur mon chemin pour m'offrir précisément... Eh! mon Dieu!... on ramasse souvent des diamans dans la crotte!...

LE SOURINEUR.

Allons, la Gouailleuse, trottons aux Champs-Élysées!...

PANDOLPHE.

La Gouailleuse!... Ce nom me va supérieurement!... (Au Sourineur.) Vous l'emmenez, mon cher bateleur?...

LA GOUAILLEUSE.

Oui, mais je n'irai pas... Bernique!

PANDOLPHE.

Bernique... est plein de grâce... J'adore ce dialogue naïf!...

LE SOURINEUR.

Tu ne veux pas me suivre?

LA GOUAILLEUSE.

Non, laisse-moi tranquille; va boire là-bas avec les autres.

PANDOLPHE.

Et ne vous gênez pas pour la dépense... je réponds de tout!...

LE SOURINEUR.

C'est différent, bourgeois!... Je vous laisse causer avec ma pensionnaire... Je vas jouer au piquet... mais j'ouvrirai l'œil... Excusez, bourgeois, c'est que je ramasse... (Il entre au cabaret.)

SCÈNE IV.

PANDOLPHE, s'approchant de la Gouailleuse, et à part.

Je vais la scruter à fond. (Haut.) Mademoiselle, y a-t-il long-temps que vous exercez la profession dont vous tirez votre pitoyable subsistance?...

LA GOUAILLEUSE.

Oui, monsieur, j'ai été dressée toute petite.

PANDOLPHE.

Vos parens étaient dans la partie?...

LA GOUAILLEUSE.

Je n'en sais rien.

PANDOLPHE.

Comment?... Et de qui tenez-vous donc la naissance?...

LA GOUAILLEUSE.

De personne!

PANDOLPHE.

Je trouve ça un peu... invraisemblable...

LA GOUAILLEUSE.

Ça veut dire que je n'ai ni mère ni papa...

PANDOLPHE.

Eh bien! qu'est-ce que ça fait?... N'est-ce pas quelque chose de bien neuf, que d'avoir un père et une maman!... Le dernier des malotrus est pourvu de ces objets-là, et il est bien plus original de s'en passer!...

LA GOUAILLEUSE.

Ah! cependant... quand on a un cœur!...

PANDOLPHE, à part.

Elle a de la sensibilité!... (Haut.) Écoutez, aimable créature, tous les enfans trouvés ne sont pas perdus; il y en a auxquels on peut s'intéresser chaudement! (Il la regarde.) Je me sers de cette expression, parce que je vous trouve bien légèrement vêtue.

LA GOUAILLEUSE.

Je porte toute ma garderobe sur moi.

PANDOLPHE.

Vous vivez dans la boue, comme les fiacres?

LA GOUAILLEUSE.

Oui, monsieur

PANDOLPHE.

Quel courage!... Et dire que le chef-d'œuvre de la création en est réduit à la condition d'un omnibus.

LA GOUAILLEUSE.

AIR : Ah! qu'un sylphe léger, etc. (L'Anglaise à Paris. — Panseron.)

Oiseau vif et léger,
Je vole dans l'espace
Sans savoir où loger,
En bravant le danger.

Ne trouvant, dans la vie où chacun passe,
Rien pour me diriger,
Rien pour me protéger.
Sautant pour tout le monde,
Lorsque je fais ma ronde,
Chacun se met à déserter
Tout juste au moment de quêter.
Plus d'une fois, dans le tumulte,
On m'injurie ou l'on m'insulte,
Et pour vivre il faut tous les jours,
Faire au public de vilains tours.

PANDOLPHE.

J'en ai la chair de poule...

LA GOUAILLEUSE.

Ah! bah!...

Oiseau vif et léger, etc.

Quand l'hiver devient triste et sombre,
Dans un grenier, toujours à l'ombre,
Je souffre en faisant des paquets
D'allumettes pour les briquets.
Les dimanches, dans les guinguettes,
Je vais chanter des chansonnettes;
Mais lorsque revient le beau temps,
Et le soleil et le printemps...

Oiseau vif et léger, etc.

PANDOLPHE, avec chaleur.

Ce récit m'enlève!... me subjugue au dernier point!... Voulez-vous m'autoriser à faire votre connaissance?... Hein?

LA GOUAILLEUSE, à part.

Je crois qu'il prend feu! (Haut.) Dame!... ça m'est égal.

PANDOLPHE, à part.

Voilà un « ça m'est égal » qui veut dire ça me fait plaisir.. O pudeur, que tu es compliquée dans tes combinaisons!...

LA GOUAILLEUSE.

Qu'est-ce que vous êtes donc vous, monsieur?... vous ne paraissez pas trop calé non plus?...

PANDOLPHE.

Au contraire, je suis calé, très calé!...

LA GOUAILLEUSE.

Tant mieux encore! Quel état que vous faites?...

PANDOLPHE.

Je suis... doreur... (A part.) Ça nous rapproche davantage!

LA GOUAILLEUSE.

Doreur!... ça n'est pas le pérou! Vous avez donc bien de l'ouvrage?...

PANDOLPHE.

Non!... Je dore très peu, je dore difficilement dans ce moment-ci; mais il n'est pas question de moi; sachez que pour des raisons de conscience, je suis en quête d'une colombe de votre espèce, et répondez franchement à mes dernières questions. Il est bien convenu que vous ne pourriez pas passer le pont des Arts, c'est-à-dire que vous n'avez pas le sou?

LA GOUAILLEUSE.

C'est la vérité!

PANDOLPHE.

Que vous vivez exclusivement aux crochets du public?

LA GOUAILLEUSE.

Très bien!

PANDOLPHE.

Que vous frisez le vagabondage?

LA GOUAILLEUSE.

Je le frise!

PANDOLPHE.

Et pourtant que vous avez toujours cultivé la vertu?

LA GOUAILLEUSE.

La vertu? Je ne sais pas ce que c'est!...

PANDOLPHE.

Ce mot est le cri de l'innocence!... Vous réunissez toutes les qualités affreuses que je cherchais, je vous retire du bourbier si vous voulez.. Le voulez-vous?

LA GOUAILLEUSE.

Il y a déjà un homme d'un certain âge qui m'en a dit autant, et j'ai refusé.

PANDOLPHE.

Pourquoi ?

LA GOUAILLEUSE.

Parce qu'il est vilain !

PANDOLPHE.

Mais moi ?

LA GOUAILLEUSE.

C'est un autre genre. Après ça, je dois vous avouer qu'il y a un accroc...

PANDOLPHE.

Ah ! ah ! Quel accroc ?...

LA GOUAILLEUSE.

C'est le Sourineur qui est là !...

PANDOLPHE.

Ah ! cet homme ?... Aurait-il voulu vous flétrir de son amour ?...

LA GOUAILLEUSE.

Oh ! non !... Il en aime une autre d'ici; mais je lui appartiens, il m'a louée pour avaler des outils de fer et d'acier.

PANDOLPHE.

Ces métaux sont trop durs à digérer..... Vous n'êtes point faite pour cette nourriture déchirante... Je vous enlève à votre tyran !...

(Il lui prend la main avec pasion.)

LE SOURINEUR, sortant du cabaret.

De quoi, tyran ?... Vous enlèverez la chatte !...

PANDOLPHE.

Saltimbanque, vous n'avez pas le droit de m'insulter !

LE SOURINEUR.

Eh ben, je le prends, Fanfan !... Ah ! c'était donc pour ça que vous m'aviez invité à souper... vous vouliez m'entortiller pour m'enlever mon artiste !... Mais je ne veux pas de vos bienfaits, et si vous n'êtes point satisfait... venez au fond du jardin, j'y jouerai au tonneau sur vos épaules avec ces palets-là !

(Il montre ses mains.)

PANDOLPHE.

Vous êtes bien hargneux, monsieur !... Mais au lieu de vous désabuser, j'accepte votre proposition. Vous croyez donc me faire peur, vous, coupe-en-deux ?... Voici mon gant.

LE SOURINEUR.

Qué qu'c'est qu'ça ? un cigare... Je le fumerai.

PANDOLPHE.

J'ai fait mes études ! je suis votre homme !... Venez sur la pelouse, j'aime beaucoup ce genre d'exercice !

LE SOURINEUR.

Marchons.

AIR : Sur la Prairie. (Pré aux Clercs.)

ENSEMBLE.

Sur la prairie,
Fraîche et fleurie,
Mort de ma vie,
Nous allons nous taper ;
Plaisir extrême,
Bonheur suprême,
Je veux moi-même
Ici vous écharper !...

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE V.

LA GOUAILLEUSE, un instant seule, puis GOURAND.

LA GOUAILLEUSE, les suivant jusqu'à la coulisse.

Ne le rosse pas trop fort, Sourineur !... Prends garde de me l'abîmer !.. Oh ! ces vilains hommes, ils ne pensent qu'à se battre !... (Elle regarde dans la coulisse opposée.) Allons, bon !... Voilà encore mes lunettes vertes qui me poursuivent jusque dans la banlieue !...

GOURAND, entrant vivement et s'arrêtant au fond.

Je la retrouve enfin !... et seule !... Deux bonheurs à la fois ! (Il s'avance près d'elle.) Charmante Gouailleuse, je tremblais que vous n'eussiez été donner des représentations en province !... Je ne vous ai pas vue depuis huit grands jours !... J'étais comme un fou !

LA GOUAILLEUSE.

Moi, je crois plutôt que ce sont les fous, qui sont comme vous ?...

GOURAND.

A qui la faute, méchante ?

AIR : du Fou de Tolède.

J'aime à te voir manœuvrer ton écharpe,
Comme un ballon !
J'aime à te voir faire le saut de carpe,
Comme un goujon !
J'aime à te voir quand ton pied se dérobe
Sous ton genou !
Et quand le vent fait voltiger ta robe,
Je deviens fou ! (*bis.*)

(Il tombe à genoux.)

LA GOUAILLEUSE.

Je n'aime pas un' personne caduque,
Faisant la cour ;
Je n'aime pas une tête à perruque
Brûlant d'amour ;
Je n'aime pas, moi gentille fauvette,
Un vieil hibou ;
Je ne peux pas, enfin, perdre la tête,
Pour un vieux fou ! (*bis.*)

(Elle le repousse.)

GOURAND.

Oh ! je te ferai bien changer de langage, va !... Je suis impétueux !... emporté dans mes désirs !...

LA GOUAILLEUSE.

Qu'est-ce que ça me fait !...

GOURAND.

Mais tu ne comptends donc pas le sort qui t'attend!... Je suis riche, je te donnerais des spencers de velours de coton, des châles boiteux et ma main par dessus le marché!...

LA GOUAILLEUSE.

Votre main?... Vous voudriez vous marier avec moi?...

GOURAND.

Certainement!...

LA GOUAILLEUSE, à part.

Diable!.. diable!... c'est pourtant à réfléchir... Oh! non, c'est pas vrai!... (Haut.) Je ne donne pas là-dedans!... Vous cherchez à m'attraper, mais je courrai plus fort que vous!...

GOURAND.

La preuve que mes intentions sont pures, c'est que j'ai déjà demandé au Sourineur l'autorisation de faire de toi ma femme... de ménage.

LA GOUAILLEUSE.

Par exemple!

GOURAND.

Si tu étais instruite de tout ce que je sais sur ton compte, sur ta famille...

LA GOUAILLEUSE.

Ma famille?... Si vous ne me trompez pas encore... parlez, je vous écouterai.

GOURAND.

Pas ici... Il faut que tu viennes à ma petite maison là-bas, près la mare d'Auteuil...

LA GOUAILLEUSE, avec dédain.

Jamais, monsieur!... C'est une rouerie indigne que vous avez imaginée.

GOURAND.

Je t'aurais fait connaître des choses bien curieuses... mais nous les expliquerons plus tard...

LA GOUAILLEUSE.

Tenez!... Allez-vous-en, vieux Satan... vous dites ça pour me tenter...

GOURAND.

Oh! je saurai bien le moyen d'obtenir enfin ton amour... J'ai des ressources que tu ne peux point soupçonner... Nous nous reverrons avant peu.... Ma mignonne, veux-tu me laisser cueillir un baiser?... (Il veut l'embrasser.)

LA GOUAILLEUSE, lui donnant un soufflet.

Voilà ceux que je donne...

GOURAND, la main sur sa joue.

Elle a cassé un de mes verres... Tout ça se paiera... petite panthère déchaînée.

(On entend crier dans la coulisse : du vinaigre!)

LA GOUAILLEUSE, remontant la scène.

Qu'est-ce que c'est que ça...

GOURAND.

On vient!... Allons dresser mes embûches!...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LA GOUAILLEUSE, PANDOLPHE, puis LE SOURINEUR et les GENS DU PEUPLE.

PANDOLPHE, entrant.

Quelle effroyable raclée!... (A part.) Je suis bosselé comme une vieille casserole!...

LA GOUAILLEUSE, allant à lui.

Venez vous asseoir là!... Est-ce que vous avez été battu?...

PANDOLPHE, se mettant sur un banc.

Non pas!... je suis victorieux!... Mais, dans ces exercices-là, voyez-vous, il y a un tas de coups qui ne comptent pas... et qui restent... Je suis moulu!...

LA GOUAILLEUSE.

C'est égal, je ne suis pas fâchée que vous ayez donné une bonne leçon à ce querelleur, cette mauvaise tête de Sourineur!... C'est bien fait pour lui.

LE SOURINEUR, amené par tous les autres.

AIR : Galops et rigodons.

Honneur
Au grand vainqueur!
Ici qu'on lui donne
Un' couronne,
Comme un hommag' flatteur
De son adresse et d'sa vigueur.

(Tous les gens du peuple entrent dans le cabaret après avoir serré la main du Sourineur.)

LA GOUAILLEUSE.

Qu'est-ce qui chantent donc tous?...

LE SOURINEUR, allant à Pandolphe.

Le v'là!... Eh bien, mon pauvre garçon... comment ça va-t-il?

PANDOLPHE.

Ça va à la douce!... Vous frappez horriblement fort...

LE SOURINEUR.

A votre service... du reste malgré la roulée que vous venez de recevoir, je ne vous en veux pas.

LA GOUAILLEUSE.

Lui!... mais c'est toi qui l'as reçue!...

LE SOURINEUR.

Oui, sur les épaules de monsieur.

LA GOUAILLEUSE.

Ah ben! alors, ce n'est plus ça!...

PANDOLPHE.

Allons, il y a eu partage.

AIR : Un quart d'heure de royauté.

Ce sauteur possède une pogne
Telle qu'on n'en retrouve point,
Il vous assomme quand il cogne.

Je donnerais, notez ce point,
Plus de mille écus de son poing.

LE SOURINEUR.

Par conséquent, vainqueur postiche,
Vous triomphez comme jadis
On a vu triompher l'Autriche
A la bataille d'Austerlitz.

N'importe, à présent je vous offre une poignée de main...

LA GOUAILLEUSE.

Après l'avoir mis dans un état!...

PANDOLPHE.

Eh ben, c'est ce qui vous trompe, ma chère enfant!... il m'a roulé loyalement, éreinté avec probité; et je suis prêt à le proclamer mon sincère ami, s'il veut vous céder à moi.

LE SOURINEUR, passant à elle.

C'est que c'est une artiste de grande valeur, voyez-vous! J'ai fait un traité avec elle pour aller donner des représentations dans toutes les cours de l'Europe. Cette jeunesse-là peut faire ma fortune d'ici à un an.

PANDOLPHE.

Je le croirais assez! Combien me demanderiez-vous pour renoncer à elle tout à fait et rompre son engagement?

LE SOURINEUR.

Vingt-neuf francs.

PANDOLPHE.

Vingt-neuf francs!...

LE SOURINEUR.

C'est de trop, hein?...

LA GOUAILLEUSE.

Si ça a le sens commun aussi, de lui proposer une somme si exorbitante.

PANDOLPHE.

Mais au contraire!... je m'indigne de ce qu'il veut me céder une fille si chère à si bon marché!... C'est une insulte que tu lui fais.

LA GOUAILLEUSE.

Demande-lui davantage, Sourineur, tu me rendras service.

LE SOURINEUR.

Eh ben, vingt pièces de cent sous!... ça vous va-t-il?..

PANDOLPHE.

Misérable!... tu l'avilis!... Je te donne cinq cents francs!... et je te défends de te plaindre.

(Il lui donne un billet.)

LE SOURINEUR, avec joie, le prenant.

Un billet de banque... au banquiste!... Oh! quelle noce!... C'est-il heureux que je vous aye donné une raclée!... Je brise mon épée, je crève mon tambour!... je le donne à la Tigresse pour faire des omelettes dedans si elle veut... Cré coquin ... je vas m'embellir, pour enlever le cœur de Mlle Rizette!... Qu'on me salue, qu'on me respecte, et qu'on ne m'approche plus... j'ai vingt-cinq napoléons dans ma poche en papier brouillard!.. (A part indiquant Pandolphe.) En v'là un jobard à double détente!...

PANDOLPHE.

Touchant remerciement.

LA GOUAILLEUSE, d'un air candide.

Et moi?...

PANDOLPHE, passant à elle.

Vous, tendre fleur, abîmée par les coups de soleil, la pluie, la neige et la grêle, je vous placerai dans une petite ferme que j'ai à Auteuil, pour y cultiver les vaches et les poulets!...

LA GOUAILLEUSE.

Ah! monsieur, je suffoque de satisfaction!... Certainement vous n'êtes pas beau!... vous avez des cheveux bruns, et je n'aime que les blonds!... Mais je vous chérirai tout de même, n'ayez pas peur.

PANDOLPHE.

Je ne l'exige pas... je fais tout ça gratis...

LA GOUAILLEUSE, à part.

C'est bien plus honnête que les lunettes vertes.

PANDOLPHE.

Conservez votre innocence!.. Je veillerai dessus comme sur le lait qui est devant le feu!... et si un jour!... Mais ne parlons pas encore de ça!...

LE SOURINEUR, avec embarras.

Moi, je place mes fonds sur l'état! et je rentre dans mon ancien métier de sourineur, dont j'ai toujours conservé le nom.

PANDOLPHE.

En effet... et que veut dire ce sobriquet burlesque?...

LE SOURINEUR.

Eh ben! employé du gouvernement pour la destruction des souris et des rats de Montfaucon.

PANDOLPHE.

C'est une belle profession!...

LA GOUAILLEUSE.

Moi, je serai la petite fermière... Avec ça que je raffole des champs, des bois, du lait et des œufs au beurre noir.

TOUS TROIS.

AIR : Amis, buvons. (Mathias.)

Nous chanterons,
Danserons,
Rirons
Tant qu' nous pourrons,
Chaqu' jour à la ferme,
Nous y boirons ferme,
A tire-la-rigot.
Et c'est vous qui pairez l'écot.

LE SOURINEUR.

Je vais un peu faire mon crâne,
Pour me donner l'air d'un beau muscadin.

LA GOUAILLEUSE.

Et moi qui vivais dans la panne,
Je porterai du stoff et du bazin!

REPRISE, en dansant en rond.

Nous chanterons, etc.

PANDOLPHE, à part.

Mon expiation est en train!... Ça marche, ça me soulage déjà un petit peu!... Heu!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RIZETTE arrivant gaîment. Elle porte un cabas.

AIR : Le seigneur qui n'a que seize ans.

Travaillant la nuit et le jour,
Riant de l'amour
Dans ma p'tite mansarde,
D'un bon œil chacun me regarde,
Car j'ai d' la bonté
Et de la gaîté. (*bis.*)

LA GOUAILLEUSE.

Tiens!... c'est Rizette!...

LE SOURINEUR, avec joie.

Bonjour!... Oh! bonjour, mademoiselle Rizette!...

RIZETTE, à la Gouailleuse.

Toi ici, Gouailleuse!... comment que ça va, ma pauvre fille?

LA GOUAILLEUSE.

Oh! ça va joliment!.... Il m'est survenu un bonheur fameux!...

PANDOLPHE.

Ah! vous vous connaissez?...

RIZETTE.

Quel bonheur?...

LA GOUAILLEUSE, montrant Pandolphe.

Eh ben, le voilà!...

RIZETTE.

C'est ce monsieur?.. (Elle le regarde.) Attendez donc!... mais vous êtes mon voisin?...

PANDOLPHE.

Au premier, dans la maison ci-contre!...

RIZETTE.

Et moi, au dessus, dans la mansarde ousque je suis couturière... pour vous servir!...

PANDOLPHE, regardant la Gouailleuse.

Ce n'est pas de refus!... Mais comment vous trouvez-vous donc amie si intime de la Gouailleuse?

RIZETTE.

Ah! c'est une histoire!...

LE SOURINEUR.

De l'ancien temps!...

RIZETTE.

Nous avons été en prison ensemble, comme petites vagabondes...

PANDOLPHE.

On vous a arrêtées!...

LE SOURINEUR.

Dame!... la police est si susceptible!...

LA GOUAILLEUSE.

Est-ce que ça vous fait de la peine que j'aie été aux Madelonettes?...

PANDOLPHE.

Par exemple!... pour qui me prenez-vous?... Ceci vous distingue... vous complète à mes yeux!... J'ai pour principe qu'un peu de prison ne fait pas mal dans la vie de l'innocence.

RIZETTE.

Oh! moi, depuis que j'en suis sortie, je me suis rangée, j'ai travaillé comme un écureuil... Je me trouve à présent la première couturière de Passy!...

LA GOUAILLEUSE.

Tu as fait mieux que moi!...

LE SOURINEUR.

A présent, mademoiselle Rizette, il ne vous manque plus rien qu'un mari!...

RIZETTE.

Oh! mes serins me suffisent.

LE SOURINEUR.

J'en sais un qui a cinq cents francs, pas le serin, le mari... qui vous chérit, et qui est tout prêt.

RIZETTE.

On reparlera de ça, Sourineur.

PANDOLPHE.

Écoutez, jeune couturière; vous me plaisez aussi, je vous trouve aussi piquante que vos aiguilles; je veux que ma protégée, vous et moi, nous nous attachions tous trois...

LE SOURINEUR, se plaçant au milieu d'eux.

Tous quatre!... Je m'intercale dans la troupe...

PANDOLPHE.

Il dépare un peu. . Je veux bien... Je ne vous perdrai jamais de vue... Et d'abord vous allez me faire un joli costume de paysanne pour ma chère Gouailleuse... Ça presse.

RIZETTE.

J'ai justement de l'étoffe chez moi... Je vais lui prendre mesure.

AIR de la belle Fermière.

Ça s'ra l'affaire d'un rien,
Très adroite dans la couture,
A tout ça je m'entends bien.

PANDOLPHE.

Vous faites tout avec mesure.

LE SOURINEUR.

Que ce soit un peu pimpant.

RIZETTE.

Mon Dieu! l'on sera content;
En me prêtant,
Pour un instant,

Cett' sauteuse ordinaire,
J'vais vous rendre un' belle fermière,
Je vous fais cadeau d'un' fermière.

LE SOURINEUR.

Comme elle va bon train !... hein ?...
(Rizette et la Gouailleuse se sauvent dans la maison. On entend le cri des voleurs dans la coulisse.)

PANDOLPHE.

Que signifie ce cri prolongé?

LE SOURINEUR.

On dirait un signal... (Regardant.) C'est maître La Colle, ce vieux mendiant de modèle, avec son petit Gambillard !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA COLLE, GAMBILLARD.

LA COLLE.

AIR de l'ermite de Saint-Avelle.

La cocotte affaiblit ma vue,
Je marche souvent sans voir clair ;
Je suis un habitant de la rue,
Je vis et je loge en plein air.
Lorsque le sort partout me blouse,
Ayez pitié d'un malheureux,
Qui, sous sa barbe et sous sa blouse,
Cache un cœur toujours vertueux,
Un cœur toujours vert... toujours vertueux.

GAMBILLARD.

N'oubliez pas un homme d'âge, messieurs et dames !

LE SOURINEUR, à La Colle.

N'y a rien à faire, mon ancien les amis de l'humanité sont en voyage !

LA COLLE.

Ils y sont toujours pour moi !

LE SOURINEUR.

Dites donc, maître La Colle? vous qui êtes mendiant d'un côté, et modèle de peintres de l'autre, vous pourriez vous faire encore un troisième état ? Si vous vouliez vous engager dans une troupe, on attacherait des poids de cinq cents à votre barbe, et vous feriez de l'or avec ce tour de force.

LA COLLE.

Ma barbe est susceptible de porter aussi lourd que ça !... Je suis une des plus fortes mâchoires de Passy, et plus tard j'accepterai peut-être ta proposition qui me donnera de quoi manger ! mais à présent j'ai d'autres idées pour m'enrichir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TOUS LES GENS DU PEUPLE, sortant du cabaret, plus nombreux qu'au commencement, et allant se mettre à table.

PANDOLPHE, reconnaissant La Colle.

Ah ! mais .. c'est encore un de mes convives !...

LE SOURINEUR.

Oui, comme moi !...

LA COLLE, à part.

Ah ! le v'là !... Nous le tenons ici, on est sûr qu'il n'est pas chez lui !... Ça vaut mieux... (Lui offrant la main.) Voulez-vous me permettre?

PANDOLPHE, lui serrant la main.

Comment donc !... homme vénérable... (A part.) Décidément ce bon vieillard est d'une laideur idéale !... il n'en est que plus intéressant.

LA COLLE, prenant Gambillard à part.

Toi, petit... va te mettre en embuscade derrière la maison, et fais ce que je t'ai dit...

GAMBILLARD, s'éloignant.

J'obéis, mon maître ; ne craignez rien...

LA COLLE, à part.

Je vas m'arranger pour que le bourgeois n'y voie que du feu !... (Haut, à Pandolphe.) Monsieur, après nous avoir si bien régalés chez vous, voulez-vous vous rafraîchir avec nous, sans façon ?... Soyez tranquille, c'est vous qui paierez.

PANDOLPHE.

Ne suis-je pas là pour ça? Avec plaisir... Je m'honore de figurer parmi vous !

LA COLLE, aux autres.

Place, mes amis, à la table et à la chopine...

LE SOURINEUR, allant se mettre à table avec Pandolphe.

D'autant plus que le bonhomme est très folichon, et qu'une fois en train, il invente des farces à se rouler !...

PANDOLPHE.

J'en serai fort joyeux. (Ils sont tous à table.)

CHOEUR.

En avant, les bons enfans !
Vive la joie, et pas de tristesse !
Boire et s'amuser sans cesse,
C'est bien employer son temps !

LA COLLE.

Mes enfans, je vous ai donné rendez-vous ici pour vous proposer une affaire de toute beauté...

LE SOURINEUR.

Voyons l'objet ?...

LA COLLE.

Il y a un particulier, nouvellement arrivé à Passy, chez lequel nous pouvons nous introduire quand la brune sera venue...

PANDOLPHE.

Et pourquoi donc faire?

LA COLLE.

Pour le faire danser!

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

LA COLLE.

Peut-on compter sur le courage de tout le monde, ici?

TOUS, se levant, excepté Pandolphe, le Sourineur et la Gouailleuse.

Oui!

LA COLLE.

Il n'y a pas de traître parmi nous?

TOUS.

Il serait massacré!

PANDOLPHE.

Ah ça! je ne comprends pas ces sermens pour une partie de bal?...

LA COLLE.

C'est ce qu'il faut!... car vous ne pourriez pas en être!

PANDOLPHE.

Non... la danse n'est pas ce que j'aime.

LA COLLE.

Pour lors on veillera sur vous avec soin; vous troubleriez la fête.

PANDOLPHE.

Du tout.

LA COLLE.

Il y a dans la maison des provisions de bouche et autres que nous nous partagerons...

LE SOURINEUR, à la Gouailleuse.

Qu'est-ce qu'il veut dire?... J'ai un infâme soupçon!...

PANDOLPHE, bas, au Sourineur.

Vous m'aviez promis que j'allais rire, et je ne trouve pas ça drôle!...

LA COLLE, à mi-voix, aux autres.

Et je défends qu'on saute sur l'argent avant que j'aie fait la distribution...

PANDOLPHE, bas, au Sourineur.

L'argent!... Serions-nous avec des voleurs?... Quelle ignoble société!

LE SOURINEUR, de même.

Ne dites rien, taisez-vous et laissez-moi agir! (Haut.) Maître La Colle, j'ai compris ton plan, mais j'espère que tu m'emploieras dans cette partie-là?.. Je suis un fameux grimpeur de murailles, tu sais...

LA COLLE.

Soit! tu viendras avec nous; je te connais solide.

PANDOLPHE, à part.

Si je pouvais prévenir les gendarmes! (Haut.) Et moi, je vous demande à m'en aller, messieurs. (Il se lève.)

LA COLLE, mettant la main sur la tête de Pandolphe et le faisant rasseoir de force.

On ne sort pas, crainte de bavardage...

PANDOLPHE.

Tête rouge!... vous m'ennuyez beaucoup!...

LA COLLE.

Il m'importe peu de vous amuser!...

PANDOLPHE.

Voulez-vous me retenir de force?

(Il escalade son banc.)

TOUS LES GENS DU PEUPLE.

En pénitence!... le tricheur!

PANDOLPHE.

Que voulez-vous faire de moi, à la fin de tout ça?...

LA COLLE.

Rien!... te mettre à l'ombre pour arrêter ta babillarde.

(Il prend Pandolphe à bras le corps et l'entraîne dans le cabaret.)

PANDOLPHE.

A la ga...

(On lui met la main sur la bouche; il disparaît et l'on entend le bruit d'un corps qui tombe.)

LA COLLE.

A présent, de l'ensemble!... grimpons au balcon! (Il va à la maison de Pandolphe.)

LE SOURINEUR.

Moi le premier!

LA COLLE.

Je te suivrai... (Aux gens du peuple.) Vous autres, éparpillez-vous et guettez dans les environs.

LA GOUAILLEUSE, entrant avec effroi.

Qu'est-ce que c'est que tout cela?

LA COLLE.

Et toi, la Gouailleuse, pas un cri, ou sinon pulvérisée en mille miettes!

LA GOUAILLEUSE.

Ne craignez rien... je ne veux pas me faire tuer!...

(Tous les gens du peuple s'éloignent des deux côtés; il ne reste en scène que La Colle, la Gouailleuse et le Sourineur, qui est sur le balcon.)

LE SOURINEUR, d'en haut.

La fenêtre est ouverte!

LA COLLE.

Entre, je te rejoins...

(Il se dispose à grimper. Le Sourineur entre dans la maison.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, PANDOLPHE, paraissant au soupirail de la cave.

PANDOLPHE, s'accrochant comme il peut.

Oh ! les gredins !... ils m'ont plongé dans la cave, et la rivière y a débordé !... Je prends un bain atroce, et je suis dévoré par les grenouilles !

LA GOUAILLEUSE.

Tâchez de vous aider...

PANDOLPHE.

L'eau monte, je ne peux pas !...

LA GOUAILLEUSE.

Tenez... prenez mon mouchoir !

PANDOLPHE.

Oh ! oui... donnez ! (Il le prend.) Ah ! là, là !... il craque ! Il est trop mûr !... Me voilà engouffré ! (Il disparaît.

LA COLLE, arrivé en haut et entrant.

Nous tenons le magot ! (Musique.)

LE SOURINEUR.

Un instant... part à moi seul !

ACTE DEUXIÈME,

La Loge du Portier.

L'intérieur d'une loge ; porte au fond ; quelques carreaux en papier ; un grand fauteuil à dossier élevé. — A droite, un petit cabinet où doit se trouver un lit.

SCÈNE I.

CRIQUELET, au lever de la toile, est occupé à repasser un rasoir pour faire sa barbe. On entend dans la pièce voisine UNE VOIX qui appelle : — Criquelet ! Criquelet !

CRIQUELET.

Qu'est-ce que tu veux, mon épouse ?...

LA VOIX.

Donne-moi mon coquelicot !... Ma pauvre estomac n'en peut plus d'avoir toussé toute la nuit !

CRIQUELET.

C'est encore pas trop mal embêtant d'avoir une femme qui est dans son lit malade !... Enfin, nous sommes sur la terre pour avoir des rhumes et des fluxions... (A sa femme.) Le coquelicot est sur le tabouret ; avale-le et tiens-toi bien chaudement, ma poule !... (Il regarde une petite cafetière qui est sur le poêle.) Là ! pendant que j'ai causé, v'là mon eau chaude qui est devenue toute froide : il n'y a rien d'enrageant comme ça !... Le savon ne veut pas prendre...

(Il se barbouille la figure avec un pinceau.)

LA VOIX.

Criquelet !

CRIQUELET.

Quoi donc ?

LA VOIX.

Je voudrais encore quelque chose que je ne trouve pas...

CRIQUELET.

Ah ! ma foi, tant pis... cherche-le. Je fais ma barbe... (Il se place au fond devant un petit miroir accroché près des carreaux de papier, et se regarde dedans en tournant le dos au public. Le miroir remue.) Allons, bon !... v'là que je me fais une entaille !... Que voulez-vous ; nous sommes sur la terre pour nous couper... (Il va continuer, le miroir remue plus fort. Criquelet, étonné, recule.) Ah ça ! qu'est-ce que ça veut donc dire ?... Ma figure danse toute seule à présent ?... Est-ce qu'il y a des vents coulis ?.. (Dans ce moment on voit la figure de Gambillard, qui crève un carreau de papier en criant : Oh ! c'te tête ! Il se retire vivement.) Ah ! ah ! (Criquelet court à la porte, qu'il ouvre.) Attends ! attends !... petite racaille !... (Il regarde.) Personne !... C'est un polisson du quartier... Je vas t'en donner, moi, atrocité d'enfant !... J'ai là mon balai !...

(Il entre dans le cabinet de sa femme.)

SCÈNE II.

CRIQUELET, GAMBILLARD, entrant vivement par la porte du fond.

GAMBILLARD.

Les autres se sont sauvés en emportant la grenouille !... et ils ont laissé le vieux enfermé là haut... Si la clé était ici, en faisant des farces au portier, je pourrais peut être l'avoir... Mais non, j'ai beau chercher, je ne la trouve pas... J'ai peur que maître La Colle soit pincé. (Voyant revenir Criquelet.) Oh ! v'là le chien à trois têtes qui revient !

(Il se cache derrière le fauteuil.)

CRIQUELET, rentrant. Il tient un manche à balai et un tirepied.

Qu'il y revienne, à présent!... je lui caresserai un peu les reins!... (Il veut se remettre à faire sa barbe.) Eh bien!... qu'est-ce que j'ai donc fait de mon blaireau?... Je suis dans un état de bouleversement!... (Il cherche à terre et s'approche du fauteuil. Gambillard tourne autour et va se blottir dedans. On entend un cri plaintif d'animal. Criquelet, lève la tête au dessus du fauteuil.) Ah! le voilà, mon fléau!... A moi le balai! (Il le prend. Gambillard se dresse tout debout. Criquelet veut le frapper; Gambillard se baisse, le coup retombe sur le dossier du fauteuil. Gambillard saute à terre et s'empare du tirepied. Criquelet court après lui tout autour de la loge, tape avec son bâton et n'attrape jamais.) Gueusard!... bandit!... tu mourras sur un échafaud!... (Gambillard lance son tirepied autour du cou de Criquelet, et l'entraîne avec assez de force pour lui faire baisser la tête. Il empoigne sa perruque et se sauve avec en tirant le cordon et criant: Le cordon, s'il vous plaît! — Il disparaît.)

SCÈNE III.

CRIQUELET, qui se trouve assis par terre.

Le brigand emporte ma réchauffante!... (Il se relève.) Ah ça! je suis donc fait pour être détruit, saccagé et pelé par les gamins... à présent!... (Il regarde le coussin du fauteuil.) A-t-il trépigné ce coussin!... (Il le soulève pour l'arranger et trouve dessous un chat étouffé.) Ah! mon Dieu!... Moumoutte!... le chat de mon épouse!... qui a été étouffé par ce monstre de galopin!... (Il prend le chat dans ses bras.) Faut-il qu'un enfant soit assassin, pour commettre de pareilles choses!...

(Il pose le chat dans un coin et va pour sortir.)

SCÈNE IV.

CRIQUELET, RIZETTE.

RIZETTE, accourant avec effroi.

Ah! père Criquelet... quel événement!...

CRIQUELET.

Quoi donc, mamzelle Rizette?

RIZETTE.

Eh ben! vous ne savez pas?... On dit qu'on a fait un vol cette nuit dans l'appartement de M. Pandolphe!

CRIQUELET.

Un vol!... Nous sommes tous perdus!... Ce gouspin de tout à l'heure en était!

RIZETTE.

Vous n'avez rien entendu?

CRIQUELET.

Eh non!... mon épouse est malade... Il y a si long-temps que je ne dors pas... que j'ai été une vraie souche toute la nuit.

RIZETTE.

Voilà une maison bien gardée!

CRIQUELET.

Et Muffe!... le Savoyard... qui a été faire hier soir un repas de corps à la barrière!...

RIZETTE.

Ça fait que les coquins ont eu beau jeu! Courez donc savoir...

CRIQUELET, en colère.

Mais, Seigneur de Dieu, pourquoi faire?... M. Pandolphe a sa clé... Ah! qu'est-ce qu'il va dire en rentrant?... Il me fera mettre à la porte!...

RIZETTE.

Puisque vous y êtes déjà!...

CRIQUELET.

Après ça, je ne peux pas empêcher les brigands!... Courez après... Tant pire!... M. Pandolphe a invité à souper hier trois têtes hideuses!... c'est ces gens-là, bien sûr, qui auront fait le coup... C'est vrai! tout roule sur moi, et on n'est jamais content!

AIR: Maman, j'ai un amant.

Nettoyer
Du premier
Au grenier,
Balayer
L'escalier,
Pour se voir mortifier,
Injurier,
C'est l'métier
D'un portier.
Qu'il a de mal à vivre
Avec ses deux cents francs,
Tous les ans,
La bûche et l'sou pour livre,
Sans d'autr's petits talens!
Là c'est un chat
Qui fait du dégât
Sur l' carré du deuxième;
Ou bien
Encor c'est un vilain chien
Qui salit le troisième;
Un pot d'fleur est cassé,
Renversé,
Un locatair' blessé,
Eh bien! les chiens, les chats et les pots,
On met tout sur mon dos!

REPRISE ENSEMBLE.

Nettoyer
Du premier, etc.

RIZETTE.

Ah! c'est vrai comme de l'or, ce que vous dites là.

CRIQUELET, allumant une lanterne.

Ah! mais j'y songe... Excusez, faut que j'aille visiter la cave.

RIZETTE.

A propos de quoi?

CRIQUELET.

Figurez-vous, mamzelle Rizette, que la Seine a eu l'indécence de sortir de son lit pour se répandre dans les caves de tout le monde; et comme la nôtre a des communications avec celle d'une voisine dont le mur de séparation s'est écroulé, ça doit faire un joli gâchis!

RIZETTE.

Faut appeler les pompiers!

CRIQUELET, ouvrant une trappe.

Je vais voir avant... Quelle scie que d'être inondé de cette manière!... Avec ça, moi que je crains l'eau comme le feu!

(En disant ces derniers mots, il est descendu dans la cave.)

RIZETTE, s'approchant de la trappe.

Si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi.

CRIQUELET, dans la cave.

Oui, oui!... Restez là.

RIZETTE, descendant un peu la scène.

C'est drôle que la Gouailleuse ne soit pas venue me voir!... Je me suis pourtant assez occupée d'elle, et sa robe est prête. Elle va sans doute venir chez moi ce matin.

CRIQUELET, dans la cave.

Mamselle Rizette!

RIZETTE, s'approchant.

Qu'est-ce que vous voulez?

CRIQUELET, reparaissant à moitié, et d'un air effrayé.

Secourez... moi... où je tombe en faiblesse!...

RIZETTE.

Qu'avez-vous donc... mon pauvre bonhomme?

CRIQUELET, sortant et refermant la cave en tremblant.

J'ai vu... un individu... sous terre!

RIZETTE.

Un homme?...

CRIQUELET.

De six pieds... au moins!

RIZETTE.

C'est un des voleurs!...

CRIQUELET.

Bien sûr!...

RIZETTE.

Tant mieux!... nous le tenons prisonnier!... (Ici on entend frapper en dessous.) Ce bruit!...

CRIQUELET.

C'est lui qui frappe, le monstre!..

RIZETTE.

C'est qu'il veut sortir...

CRIQUELET.

Pour nous étrangler!...

RIZETTE.

Bah! vous n'êtes qu'un poltron!.... Prenez votre manche à balai, et mettez-vous en garde!.. Nous allons l'arrêter à nous deux; on en parlera dans tout Passy! (On frappe encore.)

CRIQUELET.

O fille audacieuse!...

RIZETTE.

Êtes-vous prêt?... Je vais ouvrir la trappe! (Elle soulève la trappe avec effort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, PANDOLPHE, paraissant à l'ouverture.

PANDOLPHE.

Voilà l'ouverture!... De l'air!... de l'air!... mes jambes flageolent!

CRIQUELET, levant son bâton.

Attends!... je vas t'en donner de l'air!.. Monsieur Pandolphe! Est-ce que vous êtes tombé par accident?

PANDOLPHE.

Portier, vous êtes une cruche!... Aidez-moi à marcher. (Criquelet le prend sous les bras.) Prenez garde!... je suis si humide, que je vais tomber en débris!.. mes nerfs sont des cordes de violon!...

RIZETTE.

Qu'est-ce qui vous est donc survenu! monsieur?...

PANDOLPHE.

J'ai une courbature, par suite d'un bain de pieds que j'ai pris jusqu'au menton!... J'ai sombré dans l'eau comme le vaisseau le *Vengeur!*.. et je me suis vu sur le point d'être la victime de Neptune et des grenouilles... Elles me poursuivent jusque sur la terre ferme, j'en ai partout.

(Il jette des grenouilles qui sont dans sa poche.)

CRIQUELET.

Je les mettrai à la poulette pour mon épouse qui est malade. (Pandolphe va s'asseoir.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MUFFE.

MUFFE, entrant.

C'est vous, monsieur? J'accours!...

PANDOLPHE.

Ah! le voilà!... Eh bien! as tu fait arrêter ces coquins?

MUFFE.

Quels coquins ?...

CRIQUELET, à part.

Tiens ! il sait le malheur !...

PANDOLPHE.

Ces gens qui sont venus me rendre visite, avec effraction, après m'avoir lancé dans les entrailles de la terre !...

MUFFE.

Je ne sais pas, moi !.. Je viens de passer la nuit avec des Savoyards, et je n'ai fait que boire jusqu'au matin...

PANDOLPHE.

Muffe, si j'étais dans un autre état, je te briserais les côtes !.. Et vous, portier ?

CRIQUELET.

Moi, monsieur, c'est différent !...

PANDOLPHE.

Ah ! enfin !...

CRIQUELET.

Ni vu, ni connu !...

PANDOLPHE.

Ainsi, j'aurai tout perdu !...

RIZETTE.

Savoir, monsieur... Peut-être n'ont-ils pas fait tant de mal qu'on le croit... Donnez-nous votre clé, nous allons tous monter...

PANDOLPHE, remettant une clé.

La voilà !...

CHOEUR.

RIZETTE, MUFFE, CRIQUELET.

AIR : de Mathilde de Sabran.

Allons savoir si l'on a pris
Là haut des objets de grand prix,
Et si quelqu'indices certains
Feront découvrir les coquins.
(Ils sortent tous, excepté Pandolphe.)

SCÈNE VII.

PANDOLPHE, seul, la tête appuyée sur le fauteuil.

J'ai toujours pensé que si l'homme pouvait sauter un fossé en plusieurs fois, il franchirait des abîmes ! Je viens de faire mon premier saut dans le margouillis ! et je suis tombé à plat-ventre !... Mais qu'importe !.... je dirai comme l'instructeur des conscrits : Recommençons et *font* mieux ! Après tout, je me conseille de me plaindre ?..... n'est-ce pas la punition de ma faute passée !.... O Rodolphe ! fameux Rodolphe de Gérolstein, tu en as avalé bien d'autres, ma foi !.. quand tu pouvais rester bien tranquille à te tenir les pieds chauds !... Ça me fait penser que ai le frisson !... Si je pouvais me réchauffer !... (Il se lève.) J'aperçois là, dans cette espèce de soupente, un lit qui me provoque. Je vais me jeter dessus ! (Il va à la porte du petit cabinet, et, au moment où il entre, une voix s'écrie :) Il y a quelqu'un !

PANDOLPHE, revenant vivement.

Ce lit est habité !... c'est la femme du portier !.. Je m'en prive.

SCÈNE VIII.

PANDOLPHE, CRIQUELET, MUFFE, amenant MAITRE LA COLLE.

CRIQUELET.

En v'là un que nous avons trouvé dans votre domicile !...

PANDOLPHE.

Ah ! je le reconnais !... c'est ce vilain rouget... cette odieuse carotte qui est le modèle des artistes et des scélérats.

LACOLLE, d'un air câlin.

Laissez-moi partir... pardonnez à un vieillard égaré par l'enthousiasme !... Ayez pitié de mes cheveux blancs...

PANDOLPHE.

Tu as l'aplomb d'appeler ça des cheveux blancs, vilain capon !... Tu m'as volé !...

LA COLLE.

C'est les autres qui a tout emporté.

MUFFE.

Votre cassette n'y est plus.

PANDOLPHE.

Mon argent ! mes bijoux ! infâme filou !... Ça ne se passera pas comme ça !... Je pourrais te livrer aux gendarmes, vieille canaille, mais je veux me faire justice moi-même !... ça sera plus neuf !...

AIR : Prenons d'abord l'air bien méchant.

Choisissons l'air le plus méchant,
Inventons un nouveau supplice !...
Malgré ton ton dur et tranchant,
Je veux te donner la jaunisse !
Oui, tu vas grimacer, vieux gueux,
Comme en prenant de la rhubarbe !
Tu vas voir dresser tes cheveux !...
Qu'on lui coupe....

LA COLLE, mettant la main à son cou.

Quoi donc, grands dieux ?

PANDOLPHE.

Qu'on lui coupe à l'instant... sa barbe !
Fauchez, rasez, coupez sa barbe !

LA COLLE, avec désespoir.

Ma barbe ! mon ornement !... mon gagne-pain !... une barbe que j'ai été trente ans à faire !... qui a été exposée au Salon plus de cent fois !...

PANDOLPHE.

Un brigand de ta trempe ne peut pas représenter plus long-temps Jupiter, Pluton et autres dieux païens !... C'est déshonorant pour la mythologie !... et je te condamne, lion de contrebande, à redevenir vieille France, en te privant de ta toison... coquelicot !...

LA COLLE.

Je me jette à vos genoux !...

PANDOLPHE.

Point de pitié! placez-le sur cette chaise, et qu'on lui fasse la toilette!

CRIQUELET, l'asseyant de force, aidé de Muffe.

Allons ! .. allons... point de façons... on n'est pas sur la terre pour voler ses semblables !...

LA COLLE, s'asseyant.

Ah ! je suis perdu !...

PANDOLPHE.

Tu cries, au lieu de me remercier..... Mais je pourrais te crever les yeux ou te couper les oreilles, si ça me faisait plaisir !...

MUFFE.

Ou t'arracher les dents!...

PANDOLPHE, faisant un mouvement d'effroi.

Muffe!... ne prononce pas ce mot-là.

(Il va s'asseoir dans le fauteuil et paraît absorbé.)

CRIQUELET, qui a cherché.

J'ai là mon rasoir !...

(Pendant ces derniers mots, Gambillard, qui a reparu au fond, s'est glissé près du poêle, et il a pris la boîte à rasoirs.)

CRIQUELET, à Muffe.

Est-ce que vous l'avez prise?...

MUFFE, qui est placé derrière la chaise de La Colle, et qui tient la tête du modèle.

Moi ! je n'ai rien pris du tout !...

(Dans ce moment Gambillard, placé derrière Muffe, lui donne une calotte, Muffe la rend à Criquelet. Gambillard se sauve dans le petit cabinet.)

MUFFE, menaçant Criquelet.

Dites-donc, vous?...

CRIQUELET, portant la main à sa tête.

Qu'est-ce que vous avez donc?.... vous me donnez des calottes?...

MUFFE.

Non, c'est vous!... (Ils se menacent.)

LA COLLE.

Allez-vous me laisser long-temps comme ça la tête sous le ciseau!...

(Gambillard, qui est sorti du cabinet, apporte un vieux chapeau de femme; il l'enfonce sur la tête de Criquelet, de manière à lui cacher les yeux, puis il donne un renfoncement au chapeau de Muffe, qui rentre jusqu'au menton. Le portier et le domestique se débattent en se frappant tous deux dans le fond. Pendant ce temps, Gambillard va prendre la main de La Colle, et lui dit tout bas : — Ho!.... venez avec moi ! La Colle se lève pour se sauver.)

PANDOLPHE, se retournant et voyant ce mouvement.

Ah ! diable .. tu veux te sauver, toi ? Ton chien venait te chercher !... (Il court après La Colle et le rattrape à la porte; il le sépare de Gambillard en donnant à ce dernier un coup de pied dans le derrière; Gambillard s'échappe en criant; Pandolphe replace La Colle sur sa chaise, et sépare aussi Criquelet et Muffe, qui se tenaient aux cheveux.) Êtes-vous aliénés... de vous battre dans un pareil moment?...

MUFFE.

C'est lui qu'a tort !...

CRIQUELET.

C'est plutôt toi, méchant Savoyard !...

PANDOLPHE.

Silence !..... et que mes ordres s'exécutent !.... Achevez cet homme!

MUFFE, au portier.

Tenez bien!... c'est l'affaire d'un coup de ciseaux.

(Il prend des ciseaux, que Criquelet lui donne et se plaçant devant La Colle, il lui coupe toute sa barbe.)

CRIQUELET.

Là, v'là une tête au naturel !...

PANDOLPHE.

A présent, ta vie sera semée d'amertume, tu crèveras de faim comme un chien malade... ton conducteur te donnera des coups de bâton dans les os des jambes; tu ne gagneras pas de quoi acheter de la pommade du lion pour faire repousser ta barbe!... et je rirai dans la mienne de tes souffrances à gorge déployée!... entends-tu ?... Qu'on me le fourre à la porte.

LA COLLE.

Tyran !... tu me couvres la figure de honte !.. Ne crois pas que la sauteuse te reste, c'est sur elle que tout retombera... Tu verras ce qui l'attend... J'ai une troupe qui m'est dévouée.

PANDOLPHE.

Monstre barbare... si jamais tu lui faisais le moindre mal !... je t'écraserais comme un œuf de fourmi !...

LA COLLE, sortant.

Adieu!... (Il disparaît.)

CRIQUELET.

Prenez garde à lui...

MUFFE.

Suivons-le, portier, pour le faire arrêter...

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE IX.

PANDOLPHE, LA GOUAILLEUSE en paysanne, RIZETTE.

PANDOLPHE.

Je suis vengé! Il m'a volé mon or, mais sa barbe me reste... Que vois-je? ma jolie Gouailleuse en bavolet.

RIZETTE.

AIR : Quel heureux destin. (Roi d'Yvetot.)

Monsieur, la voilà,
Votre jeune fille,
J'ai fait tout cela
De fil en aiguille :
Elle peut briser
Son tambour de basque;
Pour la déguiser,
Moi, je la démasque.

Son nouveau destin
La rend si joyeuse...
Adieu le chagrin,
Ma pauvre Gouailleuse ;
Reviens aux amours,
Reviens aux beaux jours !...

Fermière accomplie,
Suis tes doux penchans,
Et sois en tout temps
Modeste et jolie (*bis.*)
Comm' la fleurs des champs!

CÉCILE, passant au milieu.

Libre de chérir
Celui qui m'oblige,
Pour moi l'avenir
Me semble un prestige !
Je pourrai penser,
Enfin, sans contrainte,
Chanter et danser
Sans honte et sans crainte.

Courir dans les bois,
Songer à mon père,
Et puis quelquefois.
Prier pour ma mère !
En rêvant l'espoir
Un jour de les voir!

Modeste fermière,
Bonne aux indigens,
Simple en mes penchans,
Et jamais plus fière (*bis.*)
Qu'une fleur des champs.

PANDOLPHE, à la Gouailleuse.

Tout ce que vous dites là est adorable!... Aussi vous avez fait dans mon cœur des progrès de géant...

RIZETTE.

Tant mieux .. Elle en vaut la peine, voyez-vous...

LA GOUAILLEUSE.

Rizette... tais-toi !...

RIZETTE.

Pourquoi donc ça?... monsieur est libre de ses sentimens, de son cœur, n'est-ce pas?

PANDOLPHE.

Je crois parbleu bien !... Et quand j'ai une fois une idée fichée là... Mais des dangers vous menacent encore, ma chérie... Il y a encore des méchans qui veulent vous ravir... Partez pour Auteuil...

RIZETTE.

J'irai la conduire...

LA GOUAILLEUSE.

Qui est-ce qui peut m'en vouloir !... Je n'ai jamais rien été sur la terre !...

PANDOLPHE.

Je veux vous cacher aux loups qui vous guettent, candide brebis!.. Allez garder mes moutons; vous trouverez là-bas une belle femme, mademoiselle Georges, qui vous mettra au fait...

LA GOUAILLEUSE.

Je consens à partir, mais avec vous ..

PANDOLPHE.

C'est que je voulais faire ma déposition chez le commissaire de Passy, pour le vol en question... Il y a surtout ce Sourineur... que je croyais mon ami, et qui s'est associé à la bande... Ça m'a bouleversé...

LA GOUAILLEUSE.

Vous le jugez mal... Il ne s'est mis avec eux que pour sauver votre cassette; c'est lui qui l'a emportée.

PANDOLPHE.

Il se pourrait !... Alors, je me reprends, et s'il a conservé mon argent, il conserve mon amitié... D'après ça, mes petites tourterelles je n'ai plus de plainte à porter... et je vous suis à Auteuil !

RIZETTE.

Je vas joliment m'en donner, de sauter sur l'herbe et de cueillir du mouron pour mes serins.

PANDOLPHE.

Fuyons tous les trois.

(Il leur donne le bras à toutes deux.)

CHOEUR.

AIR : Messieurs les Étudians.

Désertons le salon
Pour notre métairie,
Allons sur le gazon,
Et foulons la prairie,
Par là (*bis.*)
Le plaisir nous suivra !...
(Ils dansent tous trois.)
Tra la, la, la, la, etc.

PANDOLPHE, en courant avec elles.

Ça me guérit de mes douleurs.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, à la porte, GOURAND.

GOURAND, d'un air poli et saluant.

Pardon... Monsieur Pandolphe, s'il vous plaît ?

LA GOUAILLEUSE, à part.

Gourand !...

PANDOLPHE.

C'est moi, monsieur...

GOURAND.

Je désirerais avoir avec vous un entretien sérieux, monsieur...

LA GOUAILLEUSE, bas à Rizette.

Sérieux ?... Qu'est-ce que c'est donc que ça.....

PANDOLPHE.

Soit, monsieur, quoique, dans ce moment... Enfin c'est égal !... (Aux jeunes filles.) Partez sans moi... j'irai vous rejoindre.

LA GOUAILLEUSE, à part, en sortant avec Rizette.

Pourvu que cet homme-là n'amène pas un malheur avec lui !

RIZETTE.

Viens donc ! (Elles se sauvent toutes deux.)

SCÈNE XI.

PANDOLPHE, GOURAND.

GOURAND.

Monsieur, je suis assureur sur la vie humaine, et comme on m'a dit que vous aviez choisi un genre d'existence qui vous exposait à beaucoup de périls, je viens vous proposer de vous assurer...

PANDOLPHE.

Trop de bonté, monsieur... mais je n'en use pas, et si vous n'êtes venu que pour ça...

GOURAND.

Vous avez tort, monsieur... Je ne suppose point que vous doutiez de ma probité ?... je suis très vertueux.

PANDOLPHE.

Je ne dis pas le contraire ; mais tra la la...

GOURAND.

J'ai des attestations de toutes les personnes qui m'honorent de leur confiance... Messieurs Duval.

PANDOLPHE.

De grâce !

GOURAND.

Germon, Mme Crépin, Mlle Sara Mic-Mac-Gogo...

PANDOLPHE, avec la plus grande surprise.

Sara Mic-Mac-Gogo !... Vous connaissez Mic-Mac-Gogo ?

GOURAND, à part.

Nous y voilà !... (Haut.) Certainement, elle avait autrefois donné sa confiance à un... polisson... qui en a drôlement abusé...

PANDOLPHE.

Un... polisson ?... Savez-vous que le mot est insolent...

GOURAND.

C'est celui dont l'infortunée se sert !... Je suis trop poli pour l'avoir inventé !... Ce jeune sacripan nous est connu, monsieur !

PANDOLPHE, à part.

Oh ! fichtre !...

GOURAND.

Et je suis autorisé à vous déclarer que c'est... vous !

PANDOLPHE.

Voilà un de mes mystères découvert !... Ah ! Mic-Mac-Gogo !... Gogo... que tu me fais de mal...

GOURAND.

Un mariage avait été promis à cette pudique demoiselle de comptoir, et vous avez négligé cette formalité en vous sauvant dans la principauté de Monaco !...

PANDOLPHE, avec passion.

Me marier avec Gogo !... une femme acariâtre, battant sa femme de ménage et buvant des petits verres !... une créature dévorée d'ambition... qui m'a si mal mis avec mon parrain que j'ai eu la bassesse... Oh ! la mi-août ! la mi-août !

GOURAND.

Tout cela est bel et bon.

PANDOLPHE.

Mais j'aimerais mieux m'unir à une cardeuse de matelas, à une marchande de berlingots, à une fabricante de tabatières de corne... que de me marier à Gogo...

GOURAND.

Très bien !... Néanmoins, monsieur, la Gogo, ci-dessus dénommée se trouvant compromise par un événement que vous savez, veut vous faire réparer ce malheur par un hymen... mais je dis là... tout ce qu'il y a de plus forcé !...

PANDOLPHE.

Jamais, monsieur ; je dirai toujours... jamais !

GOURAND.

Alors ne trouvez pas mauvais qu'elle agisse avec vous comme dans tous les vieux mélodrames, c'est-à-dire qu'elle cherche à se défaire de l'objet que vous lui préférez !...

PANDOLPHE.

Ce serait le moyen de m'en rendre amoureux fou, idolâtre !... Car mon caractère est ainsi fait, monsieur.... J'attends Mic-Mac-Gogo de pied ferme ; nous lutterons à mort...

GOURAND.

Nous lutterons, monsieur... Je possède à Auteuil une petite maison, Mlle Gogo viendra sans doute m'y voir bientôt, et nous prendrons en-

semble les mesures nécessaires. De plus, je vous déclare que la Gouailleuse ne peut point vous appartenir !... Je l'aime aussi, moi, monsieur !

PANDOLPHE.

Ah ! vous êtes mon rival ?

GOURAND.

Déclaré... Et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour l'emporter sur vous !

PANDOLPHE.

Nous verrons, monsieur... (A part.) Je ferai veiller sur mon trésor par le Sourineur... et je vais partir pour Auteuil.

GOURAND, à part.

J'y serai avant toi ! (Haut.) Ainsi, monsieur, c'est bien convenu.

AIR : Un des deux périra.

Une fille sans nom
Obtient votre caprice,
Tout moyen paraît bon,
Pour en avoir raison.

PANDOLPHE, avec menace.

Je saurai, vieux grison,
Vaincre votre malice !...

ENSEMBLE.

Nous verrons qui l'aura,
Oui, qui l'aura !... (*bis*)
Un des deux périra,
Ra, ra, ra, ra !

(Ils sortent tous deux en laissant la porte ouverte, et reprennent en se menaçant dehors :)

Un des deux périra !

ACTE TROISIÈME.

La Mare d'Auteuil.

Une petite maison à droite. — Des arbres à gauche. — Une partie de la mare d'Auteuil qui se perd dans la coulisse. — Sur le bord, un gros saule pleureur.

SCÈNE I.

LE SOURINEUR, occupé à arranger une ligne.

En voilà une de profession ébouriffante !... Je suis pêcheur !... pêcheur pour toute la journée !... et pêcheur à la ligne, encore !... Ceci est la *mare* d'Auteuil... et je ne dois pas en *démarer*... C'est l'ordre de M. Pandolphe, qui a envoyé sa Gouailleuse dans sa petite ferme, là, à l'autre bout de la mare. Il paraît qu'il a eu vent qu'un troupeau de loups voulait venir dévorer sa jeune biche ! et, pour les dépister, il m'a mis ici en faction... armé de cet instrument... (Il montre sa ligne.) Je suis un soldat de la ligne... et je ne dois pas m'écarter de celle qu'on m'a tracée... Veillons au salut de l'enfant !... Mais si les brigands viennent en force, ils pourraient me faire faire un plongeon désagréable... Il me faudrait une cachette d'où je puisse observer... Depuis une heure je suis là à pêcher, et je n'ai encore attrapé qu'un coup de soleil... Je voudrais de l'ombre... et des poissons... De l'ombre ?... j'en aurai ; mais les poissons ne donnent plus dans les asticots... Ils sont éclairés, les poissons... ils ont nagé avec le siècle ! C'est comme nous : ils ne mordent plus à l'hameçon. Voyons pourtant si quelques jobards de goujons... (Il jette sa ligne dans l'eau.)

SCÈNE II.

LE SOURINEUR, RIZETTE.

RIZETTE, arrivant par la droite, côté opposé où s'est mis le Sourineur.

Est-ce que je vais m'égarer en faisant le *tour* de la mare d'Auteuil ?... Ça serait un drôle de *tour !*... J'en rirais vingt-quatre heures... Tiens ! voilà un personnage aquatique !... Ohé ! dites donc, vieux pêcheur !

LE SOURINEUR, se retournant.

Comment, vieux pêcheur !

ENSEMBLE.

Que vois-je ?...

RIZETTE.

Le Sourineur !

LE SOURINEUR.

Mamselle Rizette ! Par quel hasard vous rencontré-je riant sur ces bords *idem ?*

RIZETTE.

Je reviens à la ferme de M. Pandolphe pour rejoindre ma bonne amie la Gouailleuse, que j'ai quittée ce matin... et j'étais en train de me *perdre* quand je vous ai *trouvé !*

LE SOURINEUR.

Voilà un coup du sort !... Il n'y a que l'amour qui en décoche comme ça !

RIZETTE.

L'amour !... Connais pas !

LE SOURINEUR.

Allons donc!... vous le connaissez comme si vous l'aviez fait !

RIZETTE.

Oh! moi, je cours les champs toute seule, je vais au bal, au spectacle avec un ou plusieurs jeunes gens... je dîne chez le traiteur, au grand salon, ou en cabinet... ce qui est particulier... et je suis sage.

LE SOURINEUR.

Tout en faisant comme si vous ne l'étiez pas !

RIZETTE.

Je suis une grisette invraisemblable.

LE SOURINEUR.

C'est vrai !

RIZETTE.

J'aime le plaisir avec passion !

LE SOURINEUR.

Et moi je vous aime avec ce que vous aimez le plaisir.

RIZETTE.

Pour quel motif?

LE SOURINEUR.

Pour le bon motif!... Je suis riche à présent! J'ai sauvé le trésor de M. Pandolphe, et il m'a récompensé.

RIZETTE.

Je le sais... Alors, vous m'épouserez ?

LE SOURINEUR.

Un peu !

RIZETTE.

Comment, un peu !... mais je veux qu'on m'épouse tout à fait !

LE SOURINEUR.

Je vous épouserai autant que vous voudrez!

RIZETTE.

C'est bientôt dit !

LE SOURINEUR.

C'est bientôt fait aussi! (Lui tendant la main.) Votre main !

RIZETTE, lui frappant dans la main.

La v'là !

LE SOURINEUR.

Ça y est !

RIZETTE.

Pas encore !

AIR de mademoiselle Puget.

PREMIER COUPLET.

Car je vous en avertis d'avance,
J'exigerai de la complaisance !
Mon mari devra
S' laisser conduir' !... je tiens à ça !
S' laisser aimer, *et cætera !*
Je dispos'rai de sa personne!
Et puisque c'est à moi qu'il se donne,
Ce sera mon bien.
Seule, je le mènerai bien
Sans que l'on y prétende rien !...
Je s'rai jalous' de sa tendresse,
Et je mettrai tout' mon adresse
A le tenir
Pour m'en faire servir,
Et qu'il n'ait qu' moi seule à chérir !
Je chanterai pour le distraire,
Je me ferai bell' pour lui plaire...
J' veux à mon gré le soigner, l'embrasser,
Le dorloter, le caresser !...

LE SOURINEUR.

Vous m' dorlot'rez
Tant que vous voudrez...
Même davantage!
J' vous rendrai ça
Tant qu'il vous plaira !...
Et même au delà...
C' n'est pas là
C' qui nous empêch'ra
De faire bon ménage !

RIZETTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Jamais de galant, ni d'amourette ;
A les repousser moi toujours prête,
Qu'on craign' mon courroux !
Car j'veux sauter aux yeux de tous
Ceux qui me feront les yeux doux !
Pour fidèle il faut qu'on me renomme ;
En sur mon âme le plus bel homme
Ne pourra jamais
Avoir le plus petit accès...
Jamais il ne fera ses frais !
Ce n'est pas tout !... De notre tendresse,
Il faudra que la preuve paraisse.
Vivre ensemble est doux ;
Mais lorsque nous serons époux,
Il faut du monde autour de nous !
Du monde qui saute et qui danse,
Du mond' qui soit notr' ressemblance !
Des rejetons,
De beaux petits garçons,
Bien gentils et bien polissons !

LE SOURINEUR.

Nous en aurons
Tant que nous voudrons !...
Même davantage !
Il en viendra
Tant qu'il vous plaira !...
Et même au delà...
C' n'est pas là
C' qui nous empêchera
De faire bon ménage !

(Le Sourineur, transporté, prend Rizette par la taille.)

Maintenant, un petit baiser !

RIZETTE, l'arrêtant.

Vous savez bien que je n'accorde rien !

LE SOURINEUR.

Mais moi, je prends tout, et ce n'est qu'un jeu.

(Il l'embrasse.)

RIZETTE.

Ah! vous trichez... il faut jouer sans prendre !... A ce soir, à la ferme.

(Elle s'enfuit par la gauche.)

SCÈNE III.

LE SOURINEUR, courant à la coulisse.

Hé! mamselle Rizette!

SCÈNE IV.

LE SOURINEUR, GOURAND, LA TIGRESSE.

GOURAND, paraissant à la porte de la petite maison, avec la Tigresse.

Je réponds de tout!

LE SOURINEUR, regardant toujours du côté par où Rizette est sortie.

Court-elle!... court-elle!

GOURAND, apercevant le Sourineur.

Oh! il y a quelqu'un ici!...

LA TIGRESSE.

C'est le Sourineur!...

GOURAND.

Qu'il ne nous voie pas!...

(Ils se mettent à l'écart.)

LE SOURINEUR, toujours regardant, à la cantonade.

Là!... le pied lui a glissé!... la v'là par terre!... J'ai vu sa jarretière... O Dieu!... il faut que j'aille la ramasser... je pêcherai par là!... (Il prend sa ligne.) Attendez! attendez!

(Il sort en courant.)

SCÈNE V.

GOURAND, LA TIGRESSE.

GOURAND, descendant la scène.

Le voilà parti!

LA TIGRESSE.

Monsieur Gourand, foi de cabaretière! je répugne à vous prêter mon ministère.

GOURAND.

Ne parlons pas de ministère; on vous récompensera bien! Et ce que je vous demande est très facile!

LA TIGRESSE.

Ecoutez donc!... Quoique les buveurs de Passy m'appellent la Tigresse et la Chouette, je ne suis pas méchante... je n'ai été tigresse pour aucun d'eux, et je n'ai fait la chouette à personne... Précipiter une jeune fille comme la Gouailleuse dans la mare d'Auteuil, ça révolte ma moralité... ça me donne des remords...

GOURAND.

Ne craignez donc rien... je ne la fais tomber dans l'eau que pour qu'elle tombe dans les filets de la reconnaissance!

LA TIGRESSE.

Le procédé est peu délicat!...

GOURAND.

Je suis là tout près dans ma petite maison.. et au moindre cri, zeste!... je vole à son secours!

LA TIGRESSE.

Quel vieux roué! Ah ça! vous l'aimez donc aussi, vous, cette petite fille?

GOURAND.

Si je l'aime !... j'en suis maniaque... imbécile, quoi!... Avec ça que j'ai des passions furibondes... je suis sulfureux comme une botte d'allumettes chimiques allemandes!... J'en ai des attaques de nerfs qui me rendent comme un possédé!...

LA TIGRESSE.

Mais vous devez faire moins d'envie que de pitié aux femmes!

GOURAND.

Comment donc!... mais je leur fais horreur!... je m'en flatte!

LA TIGRESSE.

Il n'y a das de quoi!... Ah ça! tous les hommes l'aiment donc, cette Gouailleuse?

GOURAND.

Ça vaut mieux que si elle aimait tous les hommes.

LA TIGRESSE.

C'est pourtant une demoiselle qui a commencé d'une manière bien romantique!

GOURAND.

C'est justement ce qui en fait le charme... Ainsi, notre plan est bien arrêté... tout est bien convenu! vous l'amènerez se promener... (Il regarde dans la coulisse.) Eh! mais... qu'est-ce que je vois donc venir par là? c'est elle-même... c'est ma jolie Gouailleuse! Elle bondit comme une jeune chèvre qui a cassé sa corde!...

LA TIGRESSE, regardant.

Elle vient de ce côté... Rentrez bien vite!... Elle est à nous.

(Ritournelle. — Elle le fait rentrer dans sa maison.)

SCÈNE VI.

LA GOUAILLEUSE, LA TIGRESSE.

(La Tigresse se met à l'écart. La Gouailleuse entre sans la voir, un bouquet de fleurs des champs à la main.)

LA GOUAILLEUSE, entrant par la droite.

AIR. Prés chéris (Emma, de Panseron).

Champs fleuris,
Bois chéris,
Doux ombrage
De ce feuillage,
Vos bosquets,
Vos bouquets,
A mon cœur
Rendent le bonheur!
Je vois ici les riches de la ville,
Et tout leur luxe et leur fracas;
Mais leur plaisir si bruyant ne vaut pas
La paix de mon modeste asile.
Champs fleuris, etc.

LA TIGRESSE, s'avançant.

Je ne me trompe pas!... c'est la voix de notre intéressante Gouailleuse!

LA GOUAILLEUSE.

C'est vous, madame la cabaretière?

LA TIGRESSE.

Eh! oui, ma petite chérie! J'ai su le sort heureux qui vous est tombé comme une tuile! et j'ai profité de ce que mon cabaret était fermé...

LA GOUAILLEUSE.

Vous avez donc vendu tout votre vin?

LA TIGRESSE.

Oh! bien oui!... c'est M. le préfet qui m'en a défait! Figurez-vous qu'il a prétendu qu'il n'y avait pas de vin dans mon vin! En conséquence, ils ont défoncé les tonneaux dans le ruisseau qui descend à la rivière... en disant que mon vin devait retourner à sa source! Alors je me suis dit: Le temps est beau! allons à la ferme de la Gouailleuse manger du lait... elle venait boire chez moi... Chacun son tour.

LA GOUAILLEUSE.

Mais moi, je ne vous vendrai pas mon lait... je suis trop contente de vous le donner.

LA TIGRESSE.

Quel ange de fille!... et que vous méritez bien d'avoir rencontré comme ça un bienfaiteur si... bon garçon!... Car il est garçon?

LA GOUAILLEUSE.

Oui, il est garçon.

LA TIGRESSE.

Et vous l'aimez bien, n'est-ce pas?

LA GOUAILLEUSE.

Je l'aime bien... suffisamment. Je n'en suis pas folle... J'ai peut-être tort... mais que voulez-vous? Dans votre cabaret j'ai fréquenté tant de gueux et de canailles...

LA TIGRESSE.

Merci!

LA GOUAILLEUSE.

Que ça m'a desséché le cœur!... Je m'attache comme un oiseau à celui qui m'a donné la becquée... et qui me sauve des griffes du chat... Cependant je comprends la reconnaissance.

LA TIGRESSE.

Vous avez un caractère bien fadasse, ma mignonne!

LA GOUAILLEUSE.

Ça se peut.

LA TIGRESSE.

Vous êtes comme un œillet d'Inde qui aurait perdu son parfum en naissant.

LA GOUAILLEUSE.

Ça n'est pas ma faute!

LA TIGRESSE.

Ni la mienne non plus!... moi, à votre âge, j'étais plus guillerette que vous... (A part.) J'ai envie de la faire glisser tout de suite!

LA GOUAILLEUSE.

Mais puisque vous voulez boire du lait!... rendons-nous à la ferme.

LA TIGRESSE.

Oui! oui! allons boire! allons boire!... Tenez prenez mon bras... par ici...

(Elle sortent par la gauche, au premier plan.)

SCÈNE VII.

LE SOURINEUR.

(Il entre tout joyeux avec un poisson au bout de sa ligne.)

J'en tiens un!... c'est un barbillon!... Je savais bien qu'il y avait du poisson dans la mare!... c'est un bienfait de M. le maire!... Mais les brigands que l'on craignait ne viennent pas! je n'en ai pas aperçu le moindre!... Voilà un saule pleureur qui domine les environs... je vas monter dessus en guise de télégraphe!... j'y verrai loin, et je pêcherai d'en haut!... mais gaîment... car mamselle Rizette m'a signifié que je devais être toujours gai! (Il grimpe.)

AIR: Vents brûlans d'Arabie.

Cett' grisette modèle,
Au cœur si confiant,
Veut qu' pour être aimé d'elle,
Je sois toujours riant!
Selon ce qu'ell' désire,

J' réglerai mon humeur !...
Pour lui plair' je vais rire,
Mêm' sur un saul' pleureur.

Ah ! là ! là ! j'ai mis le doigt entre l'arbre et l'écorce !... je serai là comme l'oiseau sur la branche !... (Regardant son doigt.) C'est un pinçon ! (On entend crier : — Au secours ! au secours !)

LE SOURINEUR.

Qu'entends-je ?... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois là ? une robe qui flotte !... V'là ma ligne de fond ! (Il jette sa ligne.) Ah ! je la tiens !... ça ne résiste pas !... ça doit être une femme !... Je pêche une femme à la ligne !... Crac !... c'est décroché.... (Il crie.) Ne perdez pas la tête !... il doit y avoir pied !... Attendez... je descends... Diable ! je n'aurai pas le temps !... Ah ! cette branche ! (Il se pend par un bras à une branche et allonge son autre bras jusque dans l'eau.) Bon !... je tiens sa main !... (Il tire à lui, et l'on voit un bras de femme pendu au sien.) Comment faire à présent ?... Nous voilà comme le tableau du déluge de M. Girodet !... je sens l'arbre qui craque ! .. Nous allons tous chavirer !... (Il crie :) Au secours ! au secours !

SCÈNE VIII.

LE SOURINEUR, LA GOUAILLEUSE, GOURAND.

GOURAND, accourant.

Me voilà ! me voilà !

LE SOURINEUR, à Gourand.

Par ici, bourgeois !

GOURAND.

AIR : Galopade.

A votre secours,
Soudain j'accours !

LE SOURINEUR, à Gourand.

D'une fille, sauvez les jours,
Vot' secours,
Vot' secours
Est ici not' seul recours !

GOURAND, sur la planche.

(*Parlé.*)

Donne-la-moi !

LE SOURINEUR, soulevant la Gouailleuse.

Prenez, bourgeois !

(*Chanté.*)

Bien ! voilà ce que c'est !

GOURAND, regardant la Gouailleuse qu'il tient dans ses bras.

Ciel ! elle s'est
Évanouie !
(Montrant sa maison.)
Je l'emporte par-là !
Afin de la
Rendre à la
Vie !

(Il traverse le théâtre avec la Gouailleuse évanouie, et rentre dans sa maison. — L'orchestre continue.)

LE SOURINEUR, seul.

Il était temps !

SCÈNE IX.

LE SOURINEUR, PANDOLPHE, entrant par la gauche, MUFFE.

(Pandolphe et Muffe arrivent du côté opposé à la maison.)

ENSEMBLE.

(Suite de l'air ci-dessus.)

On crie : Au secours !
Soudain j'accours.
De qui faut-il sauver les jours ?
Not' s'cours
Est toujours
Pour tout le monde un recours.

LE SOURINEUR.

Vous arrivez trop tard !

PANDOLPHE.

Comment ? est-ce que tu as vu les brigands ?

LE SOURINEUR.

Pas plus de brigands que dessus la main !

PANDOLPHE.

Que dis-tu donc ? et que signifient ces cris que nous avons entendus ?

LE SOURINEUR.

Il s'agit d'une jeune fille qui se noyait dans la mare !

PANDOLPHE.

Une jeune fille !... quelle est-elle ?

LE SOURINEUR.

Je n'ai pas seulement vu le bout de son nez !

PANDOLPHE.

Mais ses habits ?

LE SOURINEUR.

C'était une paysanne ?

PANDOLPHE.

Sa robe ?

LE SOURINEUR.

A raies !

PANDOLPHE.

A raies ! Son tablier ?...

LE SOURINEUR.

Gorge de pigeon !

PANDOLPHE.

C'est ça !... ça ne peut être qu'elle !

LE SOURINEUR.

Qui donc?

MUFFE, s'avançant.

Monsieur, voilà un mouchoir que je viens de trouver là! ce bijou était avec.

(Il montre un bijou passé dans un cordon noir.)

PANDOLPHE.

Un cœur d'or!... c'est le mien!... poinçonné... c'est mon cœur que je lui ai donné!... elle l'avait laissé tomber!... Malédiction!... c'était la Gouailleuse!

LE SOURINEUR.

Et je ne l'ai pas reconnue!

PANDOLPHE.

Où est-elle?

LE SOURINEUR.

Un vieux monsieur l'a emportée là... dans cette maison.

PANDOLPHE.

Malheureux! c'est chez Gourand... cet assureur qui a juré de me la ravir à tout prix!

LE SOURINEUR.

Il faut frapper les grands coups... à sa porte!

PANDOLPHE.

Il se sera sauvé par l'autre porte avec cette jeune fille dérobée?

LE SOURINEUR.

C'est égal... il faut voir!... (Il frappe.) On ne répond pas!..

PANDOLPHE.

Il n'y a plus personne?

LE SOURINEUR, qui a collé son oreille contre la porte.

Si fait!... j'entends parler tout bas!

PANDOLPHE.

Comment pénétrer?

LE SOURINEUR.

Nous entrerons malgré lui.

PANDOLPHE.

Oui! par la cheminée, n'est-ce pas?

LE SOURINEUR.

Oh! la bonne idée!... (Il se recule et regarde la cheminée.) Il n'y a pas de feu... elle ne fume pas.

PANDOLPHE.

Elle ne fait pas comme moi!

LE SOURINEUR.

Muffe, ici... La courte échelle, s'il vous plaît?

(Il place Muffe contre le mur... monte sur ses mains; puis, sur ses épaules... puis, sur sa tête, et lui écrase son chapeau.)

PANDOLPHE.

Je tiens l'échelle!

LE SOURINEUR, monté sur le toit, à Pandolphe.

A votre tour.

PANDOLPHE.

Ma foi, oui!

(Il monte, le Sourineur lui donne la main pour le faire monter sur le toit.)

LE CHOURINEUR, lui montrant la cheminée.

Voilà votre chemin.

PANDOLPHE.

Par la cheminée! je suis au comble de l'indignation! Passe!

LE SOURINEUR.

Après vous!... je vous suis.

PANDOLPHE.

Quel métier de Savoyard! (Il entre.)

MUFFE, d'en bas.

On vous prendra pour des voleurs!... Vous allez vous noircir dans l'opinion.

PANDOLPHE, n'ayant de visible que la tête.

Possible... mais pour revoir ma belle, je veux cheminer du haut en bas.

LE CHOURINEUR, l'enfonçant dans la cheminée en y entrant.

Cheminez donc!

MUFFE.

Les v'là dedans.

(Ils disparaissent tous les deux. — L'orchestre joue l'air: *Ramonez ci, ramonez là!*)

ACTE QUATRIÈME.

La Cheminée.

L'intérieur de la maison de Gourand. — Une chambre dont les volets sont fermés. — Une grande cheminée au fond. Dans le fond, à droite, la porte de sortie. — De chaque côté, au deuxième plan, au dessus de la cheminée, un gros anneau en cuivre qui servait à tenir un tuyau de poêle. — Il y a un devant de cheminée. — Un grand fauteuil à droite.

SCÈNE I.

GOURAND, LA TIGRESSE.

(Au lever du rideau, ils écoutent à la porte du fond.)

GOURAND.

On n'entend plus rien!... Ils sont partis!

LA TIGRESSE.

Il m'a pourtant semblé qu'ils grimpaient à la muraille comme des rats.

GOURAND.

Je les ai mis au pied du mur... mais tout est bien fermé!

LA TIGRESSE.

L'amour passe partout...

GOURAND.

Partout où il y a passage... Mais revenons à la jeune fille... Comment va-t-elle?

LA TIGRESSE

Elle a eu plus de peur que de mal!... Et dans ce moment elle est occupée à refaire sa toilette, à mettre le costume que vous lui destiniez.

GOURAND.

La petite coquette! elle sera reconnaissante de mon attention... Sait-elle que c'est moi qui l'ai sauvée?

LA TIGRESSE.

C'est la première chose que je lui ai dite quand elle est revenue à elle.

GOURAND.

Si elle pouvait revenir à moi, et m'aimer!

LA TIGRESSE.

Vous aimer!... Au fait, pourquoi pas?... La reconnaissance fait quelquefois des effets si étonnans!

GOURAND, avec passion.

Oh! oui, elle m'aimera!... elle m'aimera!... Et quand je songe qu'elle est là!... en ma puissance... je ne me connais plus!...

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

Depuis qu'ici je la tiens, tout mon être
Est un brasier qui jette mille feux!
Mon sang se transforme en salpêtre.
Je sens bondir mon cœur impétueux,
Et je conçois des projets fabuleux!
Ma tête brûle, et ma pensée active
M'entraîne au milieu des sérails!...
Ma raison cède à tant d'épouvantails!
Et mon amour est un' locomotive
Qui veut toujours sortir des rails!

LA TIGRESSE.

Dites donc!... pas de bêtises!... nous ne sommes pas ici sur les chemins de fer!

GOURAND.

C'est son cœur qui est de fer!... et il faut le battre tandis qu'il est chaud!... Allons la trouver... Ah! maître Pandolphe!... Nous verrons si nous ne viendrons pas à bout de vous réduire... de vous aplatir comme une pièce de six liards démonétisée... Suivez-moi dans sa chambre...

(L'orchestre joue en sourdine le refrain de l'air : *Ramonez ci, ramonez là!*)

LA TIGRESSE, l'arrêtant.

Un instant!

GOURAND.

Quoi?

LA TIGRESSE.

Je croyais avoir entendu quelque chose!...

GOURAND.

Les oreilles vous tintent!

LA TIGRESSE.

Mes oreilles sont en aussi bon état que les vôtres!

GOURAND, la prenant par le bras.

Venez donc!

(Il l'entraîne dans la chambre. Elle se retourne plusieurs fois avec frayeur.)

SCÈNE II.

PANDOLPHE, puis LE SOURINEUR.

(A peine sont-ils sortis que l'orchestre va plus fort. Un rond de papier, qui était collé sur la cheminée, se crève avec bruit, et la tête de Pandolphe paraît par le trou.)

PANDOLPHE.

Ouf! voilà une ouverture! C'est celle d'un tuyau de poêle... Je ne peux pas descendre plus bas!... je suis arrêté par une barre de fer!... et je porte le Sourineur sur mes épaules!... Quelle position!

LE SOURINEUR, crèvant aussi un papier qui est au dessus du premier, et montrant sa tête par le trou.)

Ouf!... voilà un trou!... C'est une ventouse!...

PANDOLPE, avançant la tête et regardant en l'air.

Est-ce qu'il y a quelqu'un là haut?

LE SOURINEUR, apercevant Pandolphe.

Ah! vous êtes aussi à la fenêtre?

PANDOLPHE.

Elle est jolie, la fenêtre!

LE SOURINEUR.

J'étouffais!... (Il éternue.)

PANDOLPHE.

On dirait qu'il pleut!

LE SOURINEUR.

Je vais élargir ma lucarne.

(Il agrandit le trou avec son couteau, qui tombe sur la scène.)

PANDOLPHE.

Qu'est-ce qui tombe là?

LE SOURINEUR.

C'est mon couteau!

PANDOLPHE.

Tu as pensé me couper le nez!

LE SOURINEUR.

Rentrez-le!

PANDOLPHE.

Tu m'abîmes!

AIR de Turenne.

Sois donc plus léger, je t'en prie,
Je ne pourrai rester ici long-temps!

LE SOURINEUR.

Quand nous sortirons, je t'parie,
Monsieur, nous ne serons pas blancs!
Nous ne serons pas ressemblans.

PANDOLPHE.

O vous ! qui prenez tant de peine,
Solliciteurs qu'on voit toujours debout
Pour demander des place's partout,
Je vous donnerais bien la mienne !

LE SOURINEUR.

Moi, je ne tiens pas à la mienne !

PANDOLPHE.

On vient !... Silence et attention !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA GOUAILLEUSE.

LA GOUAILLEUSE.

(Elle accourt tout effrayée.

Ah ! le scélérat !... Il ne m'a sauvée que pour me perdre !... Comment me défendre ?... Si j'avais un poignard !... Ah ! ce couteau... (Elle ramasse le couteau du Sourineur.) c'est le ciel qui me l'envoie !

LE SOURINEUR.

Non ! c'est moi !

LA GOUAILLEUSE, qui a entendu.

Hein ?

PANDOLPHE.

C'est nous, mon ange chéri !

LE SOURINEUR.

C'est nous, son ange chéri ?

LA GOUAILLEUSE, les apercevant.

Tiens !... Que faites-vous donc là ?

LE SOURINEUR.

Nous prenons l'air !

LA GOUAILLEUSE.

Dans la cheminée !... Vous devez être bien gênés.

PANDOLPHE.

Il est vrai que c'est un vilain appartement ; mais le terme approche où nous allons le quitter pour vous délivrer.

GOURAND, dans la coulisse.

Elle ne m'échappera pas !

LA GOUAILLEUSE.

C'est mon tyran... Pas de bruit... il vous tuerait !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GOURAND.

GOURAND, entrant vivement.

Cette Tigresse qui voulait me retenir !... (Allant à la Gouailleuse.) Ah ! vous voilà, ma belle Gouailleuse !

LA GOUAILLEUSE, levant son couteau.

Ne touchez pas !

GOURAND, reculant.

Ne touchez pas vous-même ! Pourquoi ce couteau ?

LA GOUAILLEUSE.

Pour défendre ma vertu !

GOURAND.

Vertubleu !

PANDOLPHE, de son trou.

Courage, ma chérie !

LE SOURINEUR, de même.

Courage, sa chérie !

LA GOUAILLEUSE, à Gourand.

Me voilà seule avec toi, vieux loup-cervier... mais si tu t'émancipes, crains ce fer.

LE SOURINEUR, bas, à Pandolphe.

C'est une bonne lame !

GOURAND.

Dangereuse Gouailleuse ! pourquoi cette arme brille-t-elle dans ta jolie petite main ? pourquoi veux-tu en frapper ma poitrine d'homme ?... Aurais-tu le cœur d'en percer un qui est à toi ?.. un cœur qui ne bat que pour t'aimer, t'adorer, t'idolâtrer ?... un cœur qui cesserait de vivre si tu cessais d'exister ?...

LA GOUAILLEUSE.

Oui ! que j'aurais ce cœur-là ! Et, d'ailleurs, est-ce que vous croyez que je donne là-dedans ?

GOURAND.

Pourquoi n'y donnerais-tu pas, fascinante créature ?

LA GOUAILLEUSE.

Parce que, pour vous, je suis trop jeune.

GOURAND.

Si tu étais vieille, je ne t'aimerais pas.

LA GOUAILLEUSE.

Eh bien !...

GOURAND.

Eh bien ?

PANDOLPHE.

Eh bien ?

LE SOURINEUR.

Eh bien ?

LA GOUAILLEUSE.

Eh bien ! je ne peux pas vous aimer, moi, parce que vous êtes trop vieux... pour moi !

PANDOLPHE.

Bien répondu !

GOURANT.

Ta logique est serrée... mais tu m'as déjà dit ça... Certes, j'ai été plus jeune que je suis !... mais jamais je n'ai valu ce que je vaux !... Mes passions, long-temps concentrées, ont pris de la force !... Je suis ce qu'on appelle un homme fait !

LA GOUAILLEUSE.

Défait !

LE SOURINEUR.

Refait !

PANDOLPHE.

Contrefait!

GOURAND.

Le feu qui couvait là depuis quarante ans...

LA GOUAILLEUSE.

Cinquante ans!

GOURAND.

Comme tu voudras... le temps ne fait rien à l'affaire... Ce feu comprimé, tout-à-coup lance sa flamme dévorante, et renverse tous les obstacles!... Je t'adore et je prétends être aimé!

LA GOUAILLEUSE.

Ah! vous faites *le maître!*

GOURAND.

Oui, je fais *le maître*... et j'en ai le droit, puisque vous prenez un air *grave*... Depuis longtemps je te suivais de l'œil sur les places, carrefours et autres lieux plus ou moins publics, où tu chantais, dansais, gambadais et avalais des épées... Tout cela m'a piqué au vif... Pour me rapprocher de toi, j'ai quitté mon logement... Ma tête a déménagé... je n'en dormais plus!... J'ai acheté des castagnettes pour t'imiter et un tambour de Basque pour t'accompagner... Ils sont là... ces instrumens de mon amour... de cet amour que tu vas partager pour faire de moi le plus heureux des hommes... de cinquante-neuf ans!

LA GOUAILLEUSE riant.

Vous êtes un farceur!

GOURAND.

Farceur!... moi!... Vous prenez ce que je vous dis pour des farces, Gouailleuse!... Eh bien! vous avez tort. Non, non! vous altérez ma pensée... vous falsifiez mes paroles!... Je prends un parti violent, frénétique!... Je suis laid... je serai atroce, tu oublieras ma laideur... J'ai des cheveux gris... je les ferai teindre, tu oublieras leur couleur... Je suis fastidieux... je serai furibond!... Je ne serai pas le stupide chameau qui plie le genou et tend le dos pour qu'on donne dans la bosse!... Je suis un tigre!... un vieux tigre, altéré de carnage et prêt à te dévorer avec le casse-noisette de la nature!

LA GOUAILLEUSE.

Ah! je ne te trouve plus laid, maintenant!... Donne-moi les castagnettes, que ma voix calme ta fureur et ramène les douces émotions dans ton âme!

GOURAND.

Ah! je cours les chercher!

(Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCENE V.

LA GOUAILLEUSE, PANDOLPHE et LE SOURINEUR, à leurs trous.

LA GOUAILLEUSE.

Descendez vite, et venez me sauver!

PANDOLPHE.

Impossible!... la cheminée est bouchée! Nous sommes l'un portant l'autre! Je déclare que je ne suis pas dans mon assiette!

LE SOURINEUR.

Ce langage est bien plat!

PANDOLPHE.

Il est assommant!

LE SOURINEUR.

Vous n'êtes jamais content!

LA GOUAILLEUSE.

Le voilà! taisez-vous!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GOURAND.

GOURAND, revenant avec un tambour de basque et un cornet à piston.

Oh! tiens! tiens... Achève de m'enivrer!

PANDOLPHE, à son trou.

Chien de Sardanapale, va!

LA GOUAILLEUSE.

J'y consens!... mais c'est à une condition.

GOURAND.

Parle... mais chante!

LA GOUAILLEUSE.

Je sais que vous êtes un vieux volcan, et j'ai peur de vos flammes.

GOURAND.

Je m'abandonne à toutes tes niaiseries!... Que veux-tu?

LA GOUAILLEUSE.

Je veux vous attacher.

GOURAND.

Ah! tu m'as attaché pour la vie!

LA GOUAILLEUSE.

Ce n'est pas comme ça!... Voici ce qu'il me faut. (Elle prend un cordon de soie qu'elle trouve sur la cheminée.)

GOURAND, tandis qu'elle lui passe le cordon à la jambe.

Est-ce que tu veux me tenir en lesse?...

LA GOUAILLEUSE.

Je veux te tenir en respect. (Montrant l'anneau qui est à la cheminée.) Je vais vous fixer à ce clou.

GOURAND.

Ah! tu veux me mettre au clou, ça m'engage à te céder...

LA GOUAILLEUSE, elle donne le bout du cordon à Pandolphe.

Là... De cette manière, vous ne pourrez m'approcher qu'à une distance honnête!

GOURAND.

Va, je suis ton esclave!

PANDOLPHE, de son trou.

Je ne te laisserai pas approcher!

LE SOURINEUR.

Nous le tenons par la patte!

LA GOUAILLEUSE.

Je commence!

(Elle chante en s'accompagnant du tambour de basque. Gourand l'écoute avec passion, et de temps en temps recule, quand Pandolphe le tire par le pied.)

AIR : Mon cheval déjà. Fables de La Fontaine.)

Celui qui me plaira
Ah ! ah ! ah !
Seul m'obtiendra !
Simple fillette,
Rien ne m'éblouira,
Ah! ah ! ah!
Jamais coquette,
Mon cœur me guidera,
Ah ! ah ! ah !
Et choisira...
C'est par la danse
Que l'on me remarqua,
Et ma puissance
Vient de la cachucha ! (*bis.*)
Ah ! ah ! ah !

(Elle danse.)

Est-ce bien ça ?

GOURAND, PANDOLPHE et le SOURINEUR.

Bravi ! bravo ! brava !
Oui c'est bien ça !

GOURAND, s'approchant.

Ah ! ma petite Gouailleuse !

PANDOLPHE, tirant le cordon.

Halte-là, Cupidon !

GOURAND, transporté.

Péri de l'Indoustan ! (Il s'élance. Pandolphe lui tire encore le cordon, et l'arrête.) Ah ! quelle torture !... Bayadère, regarde-moi !... Je dois être beau comme un lion en fureur !... Ah ! un couteau ! (Il saisit le couteau que la Gouailleuse a laissé sur la cheminée, et coupe le cordon.) Je coupe la difficulté.

PANDOLPHE et le SOURINEUR.

Oh ! le vieux polisson !...

LA GOUAILLEUSE, effrayée.

Il a brisé sa chaîne !... il est démuselé !

(Elle s'enfuit du côté du fauteuil.)

GOURAND, la poursuivant.

Je veux en former une autre avec toi ! devenir ton époux !...

PANDOLPHE.

Je sens la barre de fer qui fléchit sous mes pieds !

GOURAND, la poursuivant.

Gouailleuse !... Tu m'appartiens ! (Il la saisit par le bras.) Ah ! je te tiens !

LA GOUAILLEUSE, se défendant.

Au voleur !... au feu !...

GOURAND.

Tout est fermé !.. nous sommes seuls !... tu es à moi !...

(En ce moment le devant de cheminée tombe avec fracas, et Pandolphe paraît tout couvert de suie.

PANDOLPHE.

Pas encore...

GOURAND, effrayé.

C'est le diable !...

PANDOLPHE.

Oui !... c'est le diable qui tombe des nues par la cheminée pour t'assommer...

(Il se pose pour boxer.)

GOURAND.

Attends ! attends !... Je vas te faire essayer mon fauteuil !...

(Il saisit Pandolphe et le place sur le fauteuil ; au même moment deux crampons de fer sortent des deux bras du fauteuil et retiennent Pandolphe prisonnier.)

LA GOUILLEUSE.

Oh ! ne lui faites pas de mal !

GOURAND.

Oh ! je ne lui en ferai pas !... je veux même l'amuser en mimant une allemande infernale avec toi, en place.

(Musique vive et entraînante. Gourand prend la Gouailleuse par la main et danse avec elle. En passant, il donne une pichenette à Pandolphe sur une mesure de musique qui se répète.)

PANDOLPHE.

Oh ! je suis comme Prométhée sur son canapé !... et cet homme est mon vautour... ses coups de bec sont des croquignoles.

GOURAND.

Le vautour tient la tourterelle ! il ne la rendra plus !

LA GOUAILLEUSE, entraînée par Gourand.

Adieu ! mon bienfaiteur...

(Au moment où Gourand entraîne la Gouailleuse, le Sourineur, qui a paru au trou où était Pandolphe, sort aussi de la cheminée.)

LE SOURINEUR.

Un instant !... ça n'est pas fini !... me voilà à mon tour !

GOURAND.

Encore un ! Ils sont donc une douzaine dans la cheminée... Fuyons, mes chères amours !...

(Il veut entraîner la Gouailleuse.)

LE SOURINEUR, qui est sorti de la cheminée, leur barrant le passage.

On ne passe pas !

GOURAND.

Ah ! tu veux aussi recevoir ta raclée !... Eh bien !... attrape-moi !

(Il s'élance dans un cabinet, le Sourineur le poursuit, et entre après lui.)

SCÈNE VII.

LA GOUAILLEUSE, PANDOLPHE.

LA GOUAILLEUSE.

(Elle court à la porte du cabinet et la ferme.)

Il est pris !... (Elle fait tourner un tour, et tire

la clé.) Je tiens la clé... et nous ne le craignons plus!... Ah! mon bienfaiteur!... que vous avez été imprudent de vous être risqué par un chemin comme celui que vous avez pris!... Pourquoi monter sur le toit où vous pouviez vous casser quelque chose!... Il valait bien mieux aller chercher la garde municipale!...

PANDOLPHE.

Mais tire-moi donc du danger; tu feras après ta harangue! Tout est prêt... nous devons partir pour Monaco.

LA GOUAILLEUSE.

Tiens!... c'est vrai!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GOURAND, entrant par le fond.

GOURAND, vivement.

Me revoilà!

LA GOUAILLEUSE, laissant tomber le couteau.

Ciel!

GOURAND, courant au cabinet.

Où est la clé de cette chambre?

LA GOUAILLEUSE.

La voilà!... Je vous croyais dedans!

GOURAND.

C'est l'autre qui y est! j'ai fermé la porte de communication!

LA GOUAILLEUSE.

J'ai bien travaillé!

PANDOLPHE.

Je suis renversé!

GOURAND.

Maintenant, ma Gouailleuse, ma sultane favorite, je t'enlève!...

PANDOLPHE.

Résistez!

LA GOUAILLEUSE.

Ça vous est bien aisé à dire!... Adieu! mon bienfaiteur...

GOURAND, la prenant dans ses bras.

Venez! venez! partons!

PANDOLPHE, toujours attaché sur le fauteuil.

A la garde! à la garde!

(Musique. — Gourand ouvre la porte du fond, et l'on voit Muffe et Rizette qui reçoivent la Gouailleuse dans leurs bras. Muffe tient Gourand en respect en le menaçant.)

LE SOURINEUR, le prenant et le renversant.

Je le retiens?

ACTE CINQUIÈME.

La Forêt.

Le théâtre représente une forêt. — A gauche de l'acteur, une petite cabane.

SCÈNE I.

(Plusieurs braconniers sont en scène, au lever du rideau, et chantent en chœur, en tenant tous des fusils et regardant partout.)

CHOEUR.

AIR: Restons amis, restons encor. (Euriante de Weber.)

Cherchons amis, cherchons encor,
Guettons tous d'un commun accord.
Soldats du braconnage,
Ayons cœur à l'ouvrage!
Cachés par cet épais feuillage (*bis.*)
Nous ne craignons point les gardes et les lois.
Chasseurs aguerris, parcourons tous ces bois,
Oui nous savons braver les lois,
Chasseurs, parcourons tous ces bois!

SCÈNE II.

LES MÊMES, GOURAND.

GOURAND, d'un air animé.

Ah! me voilà arrivé à Bondi!... je ne les ai pas aperçus!... seraient-ils déjà passés!... Oh! malédiction!... ce serait vexant!... (Aux braconniers.) Dites-moi, hommes des bois, n'avez-vous pas vu par ici une voiture jaune, avec quatre personnes dedans?...

UN BRACONNIER.

Non bourgeois, nous n'avons rien vu.

GOURAND.

Très bien!... je les ai précédés!... Attendons-les!...

LES BRACONNIERS, reprenant la fin du chœur à voix basse.

Oui, nous savons braver les lois,
Chasseurs, parcourons tous ces bois!
(Ils sortent par différens côtés.)

SCÈNE III.

GOURAND, seul.

Ah! le sieur Pandolphe m'a arraché ma belle Gouailleuse!... au moment où j'allais partir avec elle!... Il a eu l'impolitesse de s'emparer du fiacre

que j'avais retenu à Auteuil, et ils se sauvent tous deux à Monaco!... Mais il ne se doute pas, cet intrigant, qu'un homme comme moi sait prendre ses précautions!... Le cocher qui les conduit!... est... (Il s'arrête et regarde.) N'entends-je pas du bruit?.... non!.... J'ai des vertiges d'impatience!... Tous les gens que j'ai payés sont à l'affût!... et cette fois je suis sûr de réussir... (On entend un cri dans la coulisse. — Il regarde.) Ah!... enfin les voilà!... ils ont tous versé. Allons prévenir mon monde!

(Il sort mystérieusement par la gauche.)

SCÈNE IV.

PANDOLPHE, LE SOURINEUR, LA GOUAILLEUSE, RIZETTE.

TOUS, entrant avec effroi.

AIR : Pour moi plus d'amours. (Tourneuse.)

Quel événement!
Quel accident!
Et comment faire?
Restés dans l'ornière,
Blessés,
Froissés
Et renversés,
Nous avons rebondi
Dans la forêt d' Bondi!

LE SOURINEUR.

La voiture culbutée!... et une roue en mille miettes.

PANDOLPHE.

Toujours des contrariétés et des transes!... Ma vie en est jonchée de transes!... je ne peux plus calculer combien j'ai de transes par an!...

RIZETTE, riant.

Pour une culbute!... il ne faut pas tant crier!... moi, ça m'a fait rire!...

LA GOUAILLEUSE.

Moi, ça m'a fait des bosses!...

PANDOLPHE.

Et Muffe!...

LE SOURINEUR.

Il est tombé sur le sien et s'est abîmé...

PANDOLPHE.

La margoulette!... Et il est resté là-bas pour se faire réparer, ainsi que notre carrosse!...

RIZETTE.

En attendant, qu'est-ce que nous allons faire là tous quatre dans la forêt de Bondi?

LE SOURINEUR.

Jouons aux quatre coins.

LA GOUAILLEUSE.

Cueillons des fraises!

PANDOLPHE.

Des fraises! je veux un autre fruit de mes peines et de votre dévoûment. Mon brave Sourineur, maintenant que me voilà en route pour Monaco, j'ai à te remercier de m'avoir fait la conduite jusqu'ici, avec la gentille Rizette; mais avant de te quitter pour toujours, j'ai voulu faire quelque chose pour toi...

LE SOURINEUR.

Quoi donc encore?...

PANDOLPHE.

Afin de t'assurer un avenir brillant, je t'annonce qu'à l'aide de puissantes protections, je t'ai fait nommer soldat à Alger.

LE SOURINEUR et LES DEUX FEMMES.

Soldat!...

PANDOLPHE.

Tourlourou!...

LE SOURINEUR.

Merci, homme généreux. (A Rizette.) Dis donc? cinq sous par jour; mais j'ai fait un congé de huit ans, et j'en ai assez pour le moment.

PANDOLPHE.

Rizette aurait été vivandière.

RIZETTE.

J'aime mieux rester couturière!... et puis je ne veux pas quitter mes serins.

PANDOLPHE.

A votre aise!... Alors mariez-vous, et comptez sur mes bienfaits.

LA GOUAILLEUSE.

Oh! oui!... c'est ma bonne amie, ma pareille, nous ne l'abandonnerons jamais, n'est-ce pas?...

PANDOLPHE.

Non, ma chérie, et dès cet instant je leur donne... ma bénédiction!... En travaillant tous les deux comme des nègres, ils peuvent aller très loin avec ça!

LA GOUAILLEUSE.

Pourtant s'il y avait eu encore quelque chose de plus!...

PANDOLPHE, avec énergie.

Eh! ne sais-tu pas qu'ils seront cent fois plus heureux que moi!.. Ils ne jouiront ni des remords, ni des traverses, qui sont la cause de l'expiation de toute ma vie!...

LA GOUAILLEUSE et RIZETTE.

Une expiation?...

PANDOLPHE.

Et une fameuse!... sapristi!...

LE SOURINEUR.

Ah! ah! est-ce que vous auriez quelque faute sur la conscience...

PANDOLPHE.

Un crime!... Sourineur!...

LA GOUAILLEUSE.

Un crime!... Ah! mon Dieu!... vous me faites dresser les cheveux!... Mais je veux le savoir!... ou sans ça je vous quitte et je retourne à Paris.

PANDOLPHE, avec un sourire amer.

Enfant!... je l'aurais tout dit à Monaco!...

LA GOUAILLEUSE.

Trop tard !...

RIZETTE.

Allons, contez-nous ça pendant que vous y êtes. Bah ! ça nous amusera.

LA GOUAILLEUSE.

Il le faut !...

PANDOLPHE.

Eh bien ! que tous mes mystères soient connus !... Je vais déchirer devant vous le voile de mon existence !... Et quand ce récit devrait faire longueur comme celui de Théraméne... j'aurai le toupet de vous le narrer jusqu'au bout !...

TOUS TROIS.

Nous écoutons !

PANDOLPHE.

A peine nous sortions de l'an 1830... mon parrain m'appela à Monaco pour l'aider à confectionner de la pommade du Lion, avec de la graisse de marmotte. J'avais vécu à Paris comme un saute-ruisseau ; je fréquentais le Prado, la Redoute et autres bastringues ! Ce fut là que je fis la connaissance d'une nommée Sara Mic-Mac-Gogo, femme colossale pour la danse décolletée!... J'étais un jeune imbécile !... Elle me dévora jusqu'à mon dernier décime et me fit jurer de l'épouser pour m'achever. Dans cette situation, je filai à Monaco. Mon parrain, qui était dur comme un clou, me traita de niais, d'idiot, quand je lui parlai de cette alliance...

RIZETTE.

Et il avait bien raison !

PANDOLPHE.

Merci de l'observation. Je me tus provisoirement. Bientôt ce même parrain, las de ne pas vendre sa pommade aux têtes à perruque de la principauté, conçut le plan de la quitter pour se faire marchand d'orviétan.

LE SOURINEUR.

On gagne bien dans cette partie-là...

PANDOLPHE.

Oh! comme ça ; c'est bien tombé, va !

LE SOURINEUR.

Oh ! avec un peu de blague...

PANDOLPHE.

Ce n'est pas la blague qui nous manquait !... Enfin, avant notre départ, mon illustre parrain ayant appris que le revenu de Monaco s'élevait à douze cents livres par an, tous frais faits, eut l'heureuse idée de faire frapper des sous avec un métal sans nom, qui avait été découvert dans une mine d'ocre jaune.

LE SOURINEUR.

Connue la monnaie... tout le monde en est soûl !...

PANDOLPHE.

Nous fûmes chargés, mon parrain et moi, d'aller les distribuer dans tous les climats de l'Europe. En dix ans, nous en écoulâmes pour plus d'un million, et nous gagnâmes moitié dessus !

LE SOURINEUR.

Cinq cent mille francs !...

PANDOLPHE.

Que nous empochâmes pour notre commission, tout en vendant des cosmétiques et en arrachant les dents de tous les peuples qui nous honoraient de leur confiance... Au retour de ces pélerinages, je reparlai de Gogo à mon parrain ; il se mit dans une colère si furibonde, qu'il en eut une rage de dents à hurler ! Il m'appela pour lui extraire la canine qui le gênait... C'est ici que la sueur du remords inonde mon front criminel, et que je vais faire une horrible révélation !...

LE SOURINEUR.

J'en ai la bouche sèche !...

LES DEUX FEMMES.

Achevez donc !...

PANDOLPHE.

Ça vous est bien aisé à dire .. Je ne sais pas si j'en aurai la force!... Le patient se plaça sur un fauteuil, je pris la clé de Garangeau d'une main féroce... Gogo me revint à la pensée... et pour me venger des refus de ce parrain entêté...

LA GOUAILLEUSE.

Vous êtes la barbarie...

PANDOLPHE, avec égarement.

Au lieu de sa mauvaise dent, de lui arracher une molaire, qui se portait parfaitement bien !...

LE SOURINEUR et LES DEUX FEMMES, détournant la tête.

Atrocité !...

PANDOLPHE, montrant sa chemise.

La voilà !... cette dent accusatrice... Je l'ai fait monter en épingle ! ..

A Monaco, l'on chasse et l'on déchasse.

Mon parrain me chassa après m'avoir éreinté de coups de pied... je ne sais pas où !... mais je ne pus m'asseoir de huit jours. Peu de temps après, il mourut et me laissa toute sa fortune. J'avais à expier cette dent... J'imaginai de me plonger dans les bouges les plus hideux, dans les souricières les plus dépravées, pour secourir les scélérats, les femmes suspectes et autres crapules de ce genre. C'est là où j'eus le bonheur de vous rencontrer !... J'ai été noyé, volé, battu, blouté en chemin, mais je l'avais mérité... c'était bien fait !... J'étais content... je me trouvais en pleine expiation !... L'impitoyable destin m'a envoyé ma Gouailleuse... qui n'est ni duchesse ni grande dame, ce qui la rendrait ennuyeuse comme un épilogue !... Je m'y tiens ; je la conserverai dans du coton, et je l'élèverai si haut, qu'elle ne retombera jamais !...

LA GOUAILLEUSE.

Alors, je serai la fille de l'air !... Allons, on

peut vous pardonner, vous êtes un criminel repentant.

PANDOLPHE.

Et toujours puni depuis ce temps-là...

AIR du Verre

Il pleut lorsque je veux sortir :
Je marche, et crève mes chaussettes ;
Mes clés ne veulent point ouvrir:
J'éteins tout avec mes mouchettes ;
Et je viens, malheur imprévu,
Qui nous renverse et nous massacre,
De voir ce qu'on n'a jamais vu,
Galoper des chevaux de fiacre !
Non, personne n'a jamais vu
Galoper des chevaux de fiacre !

C'est fait exprès pour moi!...

LE SOURINEUR.

Voulez-vous que j'aille voir où en sont les réparations du vôtre ?

LA GOUAILLEUSE.

Certainement, car j'ai toujours peur que ce vieux Gourand ne nous rattrape.

PANDOLPHE.

Oh ! je ne le crains plus, ce propriétaire insensé !

LE SOURINEUR, qui a été au bord de la coulisse, revenant.

Ah ! ah ! dites donc, bienfaiteur !... je vois rôder là, derrière ces arbres, des figures de bien mauvaise mine !...

PANDOLPHE.

Ce sont des indigènes de Bondi...

LE SOURINEUR.

Oh ! non !... Je m'y connais. . Ce sont des braconniers ou des contrebandiers...

LA GOUAILLEUSE.

Peut-être des voleurs...

RIZETTE.

Ah ! mais, ça ne serait pas drôle...

PANDOLPHE.

Ne craignez donc rien !.. Je les désarmerai en leur faisant de la morale !...

LE SOURINEUR.

Le remède n'est pas sûr !... Tenez... j'ai mieux que ça... Si je me faisais tuer pour vous ?

PANDOLPHE.

Ce serait un dénouement, mais ça ne servirait à rien !

RIZETTE, au Sourineur.

Et puis, je vous le défends, Sourineur !

PANDOLPHE.

D'ailleurs mes enfans, j'aperçois là une cabane dans un coin ; cet appartement doit être habité par la vertu, ainsi que cela se voyait dans tous les mélodrames de 1808!... Frappons à sa porte, et la vertu va nous ouvrir !...

LE SOURINEUR.

Voyons!...

(Il va près de la porte et frappe du pied.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COLLE, sortant.

LA COLLE.

Que voulez-vous, gens égarés ?...

LE SOURINEUR.

Maître La Colle !...

PANDOLPHE.

L'homme à l'ex-grande barbe !...

LES DEUX FEMMES.

Nous sommes perdus !...

LA COLLE.

Je vous tiens donc enfin, à mon tour !... nous allons régler notre compte ensemble.

PANDOLPHE.

Mais, misérable, si tu fais un pas, nous tombons sur toi, pour achever ta vieille carcasse !...

LA COLLE.

Ne vous en avisez pas !... voici un cor. (Il en montre un qu'il porte en bandoulière.) Je n'ai qu'à souffler dedans, et vingt hommes armés vont paraître, pour faire votre affaire !...

RIZETTE.

Ne soufflez pas !...

LA COLLE.

J'en ai lourd sur le cœur !... sieur Pandolphe !... et je veux que vous m'entendiez !

PANDOLPHE.

Sourineur ! n'écoutons plus ce radoteur !... Et en avant !...

(Il s'avance sur lui d'un air menaçant.)

LA COLLE, prenant son cor.

Prenez garde !... Je vas souffler !...

PANDOLPHE, reculant.

C'est une horrible contrainte par cor !...

LA GOUAILLEUSE, à Pandolphe.

Restez tranquille...

LA COLLE.

En te faisant justice toi-même, fanfaron... tu m'as réduit à ne plus penser qu'à me venger de ton insolence !... Jadis je vivais de ma barbe, aujourd'hui, dans cette forêt, je ne vis que de lapins, et je suis las de la gibelotte !... Chef d'une troupe déterminée, je fais le braconnage sur les voyageurs et les diligences... Voilà où tu m'as conduit... Je suis devenu un scélérat fini !... Tu me dois un dédommagement, je te demande ton portefeuille et ta bourse, avec ce qu'il y a dedans, pour rentrer dans la société, dont je puis faire encore le plus bel ornement...

LE SOURINEUR.

En v'là un front !...

PANDOLPHE.

Atroce gredin, je repousse ta proposition avec

le plus profond mépris !... Tu n'auras pas un centime... et puisque je n'ai pu te corriger en te faisant raser... je t'abandonne à ton malheureux sort... Je te verrais noyer que je ne te donnerais pas un verre d'eau !...

LA COLLE.

C'est ton dernier mot ?...

PANDOLPHE.

Oui ! oui ! cent fois oui !...

LA COLLE.

Alors, en avant la musique !...

(Il souffle dans son cor.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GOURAND, TROUPE DE BRACONNIERS, arrivant de différens côtés.

GOURAND.

Ah ! mes petits amis... vous ne vous attendiez pas à l'embuscade !...

PANDOLPHE et les trois autres se retirant tous quatre d'un côté.

Gourand !

PANDOLPHE.

Sourineur !... c'est ici qu'il faut faire feu des quatre pieds... Défendons nos belles, et débarrassons-nous de cette canaille !...

(Ils se battent ; Gourand et un autre homme s'emparent de la Gouailleuse et l'emmènent par le fond malgrés ses cris ; Rizette est emportée d'un autre côté.)

PANDOLPHE, criant tout en se battant.

Ils emportent nos femmes !... C'est l'enlèvement des Sabines !...

(Dans la lutte, Pandolphe et le Sourineur finissent par être renversés.)

PANDOLPHE et le SOURINEUR.

Brigands !... nous sommes vaincus !...

LA COLLE.

Prenez tout, dépouillez les révolés !... Allez, allez !...

(On prend le portefeuille et la bourse de Pandolphe.)

LE SOURINEUR, retenu prisonnier.

Je n'ai que vingt-trois sous...

LA COLLE.

N'importe ! ça sera pour la tirelire de Gambillard !...

PANDOLPHE, retenu comme l'autre.

O prince Rodolphe !... je suis plus enfoncé que toi !... Mais j'irai jusqu'au bout, quoiqu'il y ait bien du tirage !...

LA COLLE.

Maintenant attachez les deux prisonniers à ces arbres !... Je veux qu'ils y restent...

GOURAND.

Jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement morts de faim ! (On les attache.)

LA COLLE.

Et nous !... mon compère !.. allons faire un bon repas à leurs dépens !...

CHOEUR DES BRACONNIERS.

AIR : Ah ! y en a, y en a, etc.

Nous allons boire à longs traits
Et rire
Jusqu'au délire !
Nous allons boire à longs traits,
Et les autr's paieront les frais !

(La Colle entre dans la cabane avec toute la troupe.)

LE SOURINEUR.

Avez-vous entendu ?

PANDOLPHE. (Parlé.)

Il s'en vont boire à longs traits !

LE SOURINEUR.

Et rire jusqu'au délire.

PANDOLPHE.

Il s'en vont boire à longs traits !

LE SOURINEUR.

Et c'est nous... C'est vous qui paierez les frais.

SCÈNE VII.

PANDOLPHE et LE SOURINEUR, attachés.

PANDOLPHE.

Sourineur !... tu m'avais promis de te faire tuer !... Tu n'es pas un homme de parole !...

LE SOURINEUR.

Je n'ai pas pu !... Les gueux n'ont pas voulu de moi !...

PANDOLPHE.

O mon parrain !... c'est encore ta dent qui me fait des farces !... Je n'étais pas assez puni...

LE SOURINEUR.

Mais moi qui ne suis pour rien là-dedans !...

PANDOLPHE.

Plus d'argent !... plus de Gouailleuse !... et dos à dos avec un arbre !... Quelle horrible chaîne !... (Il regarde.) Non, c'est un charme !...

LE SOURINEUR.

Et ma Rizette !... qu'est-ce qu'ils en feront !... Une demoiselle, c'est si casuel.

PANDOLPHE.

Sourineur, as-tu lu des voyages chez les sauvages de l'Océanie ?...

LE SOURINEUR.

Non ! j'ai lu les voyages du Petit-Poucet.

PANDOLPHE.

Ah ! il faut lire ceux-là... Ces messieurs les anthropophages attachent leurs prisonniers comme

nous avons l'avantage de l'être dans ce moment, avant de les dévorer, et leur laissent passer une nuit à la belle étoile, pour les rendre plus tendres... Il paraît que c'est excellent.

LE SOURINEUR

Ah ! ça ne doit pas être mauvais !... Eh bien ?... est-ce que vous pensez qu'il va nous en arriver autant ?...

PANDOLPHE.

Pas tout à fait, puisqu'on nous a promis de nous laisser mourir de faim.

LE SOURINEUR

Je n'en ai pas l'habitude !... Je ne pourrai jamais m'y faire !...

PANDOLPHE.

D'ici là, quelque passant viendra nous délier !...

LE SOURINEUR.

Savoir !...

PANDOLPHE.

Ce Gourand est mon démon, il aura emmené la Gouailleuse à Paris !. . Et ne pouvoir casser les reins à ce Cassandre triomphant !... Voilà ce qui me fait rugir !...

LE SOURINEUR.

Et moi donc !... Je ne sais pas ce que je ferais à ce misérable La Colle... Si je pouvais briser ma corde !... je crois que je l'étranglerais avec !...

PANDOLPHE.

Toi qui es si fort... si tu voulais bien ?...

LE SOURINEUR, s'agitant.

J'ai déjà essayé !... (Il secoue l'arbre.) Pas moyen !...

PANDOLPPE.

La mythologie parle d'un certain Milon de Crotone, qui fendait les arbres en deux à la force des poignets; mais depuis ce temps-là, ça ne s'est pas vu.

LE SOURINEUR.

Attendez !... (Il tire fortement, l'arbre se casse.) Le tour est fait !...

PANDOLPHE.

Cassé !... O mon ami tu es plus qu'un Milon, tu es un Hercule en homme !

LE SOURINEUR, se débarrassant les mains.

Enfin me v'là libre !...

(Il va détacher Pandolphe.)

PANDOLPHE.

Et moi idem !... Et moi ibidem.

LE SOURINEUR.

Je vas courir après ma Rizette !...

PANDOLPHE, l'arrêtant.

Un instant !... J'ai tout fait pour apprivoiser les natures perverties, ça ne m'a mené à rien !... Maintenant je leur déclare une guerre à mort !... Je ne sors pas d'ici sans avoir exercé ma vengeance sur tous les voleurs qui m'ont mis à sec !...

LE SOURINEUR.

Mais pourtant si nous attendons...

PANDOLPHE.

Non, je ne renoncerai pas à mon projet, quand il pleuvrait du soufre, du bitume ou des billets de garde... Nous les tenons tous là dans cette masure...

LE SOURINEUR.

Oui...

PANDOLPHE.

Selon mon système de me rendre justice moi-même, je vas les châtier d'une vigoureuse manière...

LE SOURINEUR.

Que voulez-vous faire ?

PANDOLPHE.

As-tu sur toi des allumettes chimiques allemandes, un sou le paquet ?

LE SOURINEUR.

Deux sous la boîte ? Toujours... je suis un fumeur ! (Il lui donne une boîte.)

PANDOLPHE.

Donne... Je vais en inonder cette chaumine de façon à ce que tous les guensards qui se trouvent dedans se réveillent demain rôtis, comme des petits cochons de lait !

(Il jette des allumettes sur le toit.)

LE SOURINEUR.

Et nous retrouverons notre argent dans les cendres...

PANDOLPHE.

C'est un moyen hardi !... Seulement, il faudrait punir sévèrement ceux qui en abuseraient !

LE SOURINEUR.

Ils sont tous gris... Pas un n'en réchappera !...

(On voit la fumée et la flamme qui paraissent.)

PANDOLPHE.

C'est ainsi qu'on enfume les gens méchans, comme des jambons.

LE SOURINEUR, regardant les progrès du feu.

V'là le feu d'artifice qui commence !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RIZETTE, accourant.

RIZETTE.

Ah ! je me suis sauvée de leurs mains... J'accours près de vous !...

LE SOURINEUR.

Ma Rizette !... O bonheur !

RIZETTE, voyant le feu.

Que vois-je ? le feu ?

PANDOLPHE.

Oui ! c'est moi qui purge la société !...

RIZETTE.

Malheureux !... qu'avez-vous fait ?... la Gouailleuse est là... avec eux !...

PANDOLPHE, avec égarement.

La Gouailleuse !... est-il possible !... mon Dieu !

Je suis son bourreau !... (Il court sur le théâtre.) Qu'est-ce qui veut me tuer?... Je demande à mourir !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PLUSIEURS BRACONNIERS, venant de la droite.

TOUS, en entrant.

Le voilà... Vengeance !...

PANDOLPHE.

Oui... délivrez-moi d'une existence qui n'a été qu'un tissu d'absurdités... Je n'en veux plus, je vous la donne ! Fusillez-moi... mais surtout ne me manquez pas... je ne vous le pardonnerais jamais de ma vie...

(On le prend au collet pour l'emmener.)

LE SOURINEUR.

Il est devenu fou !

PANDOLPHE.

Sourineur, je te demande un dernier service ; tu commanderas le feu !

LE SOURINEUR.

Avec plaisir !

PANDOLPHE, s'approchant d'un poteau indicateur des chemins.

Nom d'un petit bonhomme ! nom d'un petit bonhomme ! nom d'un petit bonhomme !...

(Il s'appuie sur le poteau.— Tous les contrebandiers le mettent en joue.)

PANDOLPHE, se retournant.

Un instant, vous pourriez me crever un œil.

LE SOURINEUR, indiquant le bas des reins de Rodolphe.

Mes amis, visez au poteau, feu !

(Le rideau tombe, et l'on entend le bruit des fusils qui partent.)

ÉPILOGUE.

Même décor que le Prologue.

SCÈNE I.

(Pandolphe est endormi, et dans la même position où il se trouvait à table. Au prologue, maître La Colle et le Sourineur dorment aussi, l'un renversé avec sa chaise, l'autre couché à terre à côté du mécanicien, qui dort comme eux)

PANDOLPHE, parlant avec agitation, en dormant.

Ça n'est pas vrai !... il a menti !... Sourineur !... rosse-moi ce vieux gueux-là !... il s'entend avec l'homme à la grande barbe... Ils veulent tous me voler !... Ah ! je suis mort !... (En disant ces derniers mots, il se réveille, regarde autour de lui, se lève et court à maître La Colle, qu'il saisit à la gorge.) Ah ! j'en tiens un !... (Il appelle.) Le commissaire !.. le commissaire !...

LA COLLE, se réveillant, ainsi que les deux autres.

De quoi ?... Vous m'étranglez !... Êtes-vous devenu enragé ?...

LE SOURINEUR.

A boire !... à boire !...

PANDOLPHE, les regardant tous deux avec surprise.

Ces trois individus ?... cette table ?... (Il regarde les trois chapeaux accrochés.) ces chapeaux ?... Ah ça ! où suis-je donc ?... Après ce que j'ai vu... ce que j'ai senti....

LE SOURINEUR.

Est-ce que vous êtes malade, bourgeois ?...

PANDOLPHE, le regardant.

Tu étais pourtant bien le Sourineur, toi ?... (Désignant La Colle.) et celui-ci le Maître-d'École ?... dont j'ai fait faucher le menton rasibus... Cette horrible chicorée n'a pas eu le temps de repousser ?...

LA COLLE.

Homme opulent... je crois que vous battez une fameuse breloque.

PANDOLPHE.

Mais c'était donc un stupide cauchemar ?... un rêve fantastique ?...

LE SOURINEUR, chantonnant.

Nous avons tant bu,
Nous avons tant ri,
Qu'ça porte à la tête !...

PANDOLPHE.

On ne se figure pas ce que j'ai vu de choses baroques !... Les *Mystères de Paris* ont dansé, tourné dans mon cerveau comme une ronde du sabbat...

TOUS TROIS.

Bah !...

PANDOLPHE.

Je suis encore meurtri des coups que j'ai reçus... des calottes dont on m'a coiffé !... En voilà une expiation vigoureuse !... J'ai bien payé la dent de mon parrain !... Je reprends mon innocence... Cette affreuse vision me purge de tout, comme M. de Pourceaugnac...

LE SOURINEUR.

Dites donc, je crois qui reste encore des gouttes dans les bouteilles.

PANDOLPHE.

Un instant, messieurs!... le songe que j'ai fait m'a donné des idées nouvelles... J'ai assez, j'ai beaucoup trop de votre compagnie; faites-moi le plaisir de prendre la rampe...

LA COLLE.

Du tout!... fallait pas nous déranger de nos pommes de terres frites... Vous avez abusé de votre position... Nous restons...

PANDOLPHE.

Quoi! je ne pourrai plus me débarrasser de ces colimaçons-là, maintenant?...

LE SOURINEUR.

Vous êtes un pleutre!

LA COLLE.

Vous faites de la mousse, et vous n'avez pas le sou!...

PANDOLPHE.

Ils me disent des sottises!... (Il appelle.) Muffe!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MUFFE, entrant.

MUFFE.

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur?...

PANDOLPHE.

Aide-moi à camper ces parasites dans la rue!...

MUFFE, prenant maître La Colle au collet.

Allons!... en route!

LA COLLE.

Ah! mon Dieu... ne faites pas tant d'embarras!... casseur d'allumettes!... (A Pandolphe.) On s'en va!... mais ça ne m'empêchera pas de vous dire qu'on vous croyait un homme, et que vous n'êtes qu'un rat! (Ils sortent tous trois.)

SCÈNE III.

PANDOLPHE, MUFFE, puis DUMONTEL.

PANDOLPHE.

Voilà donc les produits de la rue Maubuée!... Je ne veux plus y passer... (A Muffe.) Écoute, Muffe, cours chez mon oncle, et dis-lui...

DUMONTEL, paraissant à la porte du fond.

Me voilà, monsieur... Je viens savoir quand vous voudrez que votre famille vous fasse conduire à Charenton?...

PANDOLPHE.

J'en suis revenu, mon cher oncle!... Je voulais jouer au Rodolphe, courir les mansardes comme lui!... convertir des gueusards!... faire écouter de la morale en payant très cher!... enfin, sauver des vertus naufragées... mais par bonheur, cette nuit, j'ai vu en rêve tout ce que je voulais faire en réalité... et je me trouve parfaitement guéri de ma pitoyable folie!...

DUMONTEL.

Eh bien! à la bonne heure... Ainsi la lettre que tu m'avais écrite?...

PANDOLPHE.

Quelle soit nulle!... déchirez-la, brûlez-la!... faites-en l'usage le plus burlesque, plutôt que de la montrer à ma cousine!...

DUMONTEL.

C'est ce que j'ai fait. Je me suis dit: Attendons, si le héros des *Mystères de Paris* a bouleversé les idées de mon neveu, nous verrons comment il l'imitera.

AJR: Du Charlatanisme.

A ce grand seigneur généreux,
Tu ne pourrais être semblable;
C'est, en vous comparant tous deux,
L'aigle et le corbeau de la fable.
Auprès du grand acteur nouveau,
Tu ne deviendrais qu'un comparse;
Imiter l'aigle c'est trop beau,
Et tu serais, non le corbeau,
Mais bien le dindon de la farce!

PANDOLPHE.

Le dindon!... c'est précisément ce que j'ai été pendant tout le temps de mon cauchemar... Mais Cécile... ma cousine... ne pourrai-je la contempler, mon oncle?...

DUMONTEL, montant vers la porte et l'ouvrant.

Si fait!... Tiens, la voilà!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CÉCILE, amenée par son père.

PANDOLPHE, la regardant.

Ma chère cou... (Avec surprise.) Ah! miséricorde!... suis-je bien réveillé?...

CÉCILE.

Quoi donc, mon cousin?...

PANDOLPHE.

Mais c'est elle!... c'est ma Gouailleuse!

CÉCILE.

Gouailleuse!... Que signifie ce nom de mauvais goût?... Apprenez, mon cousin, que je n'ai jamais...

PANDOLPHE.

Gouaillé personne!.. Non, ma cousine, je le crois!... mais vous ne pouvez comprendre!... c'est une vision que je ne peux point comprendre moi-même... (Il va à la cheminée.) Ah! j'y suis,

ce portrait qui m'avait fait tant d'impression... il est resté daguerréotypé dans ma pensée, et mon imagination lui a donné vos traits pendant le songe où je vous ai vue partout.

DUMONTEL.

Cela s'explique très clairement !...

CÉCILE, à Pandolphe.

Et où en étiez-vous, avec mon image, dans ce beau songe ?...

PANDOLPHE.

A l'amour le plus exalté !... Je me suis réveillé au moment où je vous perdais, et où j'en devenais fou.

CÉCILE.

C'est très bien, mon cousin ; mon père est le maître, j'obéirai avec plaisir à ses ordres.

DUMONTEL.

Tu les donnes toi-même, je n'ai plus rien à dire.

PANDOLPHE, lui baisant la main.

Enfin j'obtiens la femme que j'ai rêvée !... il était impossible de le deviner. Il paraît que c'était le dernier mystère de Passy !

DUMONTEL.

Écoute-moi, mon ami, si tu trouves sur ton chemin de pauvres pères de famille laborieux, d'honnêtes ouvriers dans la gêne, ouvre-leur ton cœur et ta bourse, tout le monde t'approuvera ; mais ne prodigue pas ta pitié pour les paresseux ou les vagabonds, et souviens-toi que ceux qui perdent ainsi leur vie ne méritent l'intérêt de personne. (Bruit de grosse caisse.)

PANDOLPHE.

Merci de la tartine!

DUMONTEL.

Il n'y a pas de quoi.* (Bruit de grosse caisse.)

UNE VOIX.

Entrez, messieurs et dames ! vous verrez les tableaux des *Mystères de Paris*, peints par MM. Philastre et Jambon.

PANDOLPHE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

* La pièce peut finir là ; dans ce cas, les Directeurs de province la termineraient par le couplet suivant :

(Parlé.) CÉCILE, au public.

Il y a encore un mystère que je voudrais bien connaître.

AIR : Vos yeux disaient tout le contraire.

Messieurs, serait-il indiscret
De vous prier (ça m'intéresse)
De me dire tous... en secret,
Ce que vous pensez de la pièce ?
Si c'est du mal, parlez bien bas,
Mais si l'ouvrage a su vous plaire,
Avec moi ne vous gênez pas,
Et ne m'en faites pas mystère!

DUMONTEL.

Un montreur d'optique qui fait voir en peinture les *Mystères de Paris*.

PANDOLPHE.

Courons-y tous trois, mon oncle ; pour rendre un dernier hommage à cet excellent roman.

AIR : Vive un art qui domine (Peintre d'animaux.)

TOUS TROIS.

Oui, courons-y bien vite,
Allons voir ces tableaux,
Tous trois rendons visite
A ces objets nouveaux.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LE SOURINEUR, dans la coulisse.

Premier tableau.

Ceci vous représente le tableau du *Tapis franc;* à droite, le Maître-d'École, avec sa douce compagne, la Chouette. Ces deux individus, livrés à des inclinations et à des liqueurs fortes, méditent les plus grands forfaits en buvant des petits verres de doux. A gauche, voyez le prince Rodolphe payant un arlequin au Chourineur et à sa Goualeuse, qui le trouvent excellent... l'arlequin.

Deuxième tableau.

Le jugement du Maître-d'École après ses crimes et ses atrocités. Le Maître-d'École, attaché sur un fauteuil, est condamné par Rodolphe à être aveugle pendant vingt ans, maximum de la peine ; le coupable n'est pas content ; le fer rougit et le nègre David pâlit.

Troisième tableau.

L'arrestation de la voiture de Rodolphe par les brigands ses amis. Remarquez le dévergondage de tous ces scélérats qui se sont tous déguisés dans le but coupable de se travestir !... L'infortuné Rodolphe est au moment d'être assassiné, lorsque le Chourineur se fait tuer pour le sauver... Admirez la grâce des poses, la variété des costumes... et remarquez surtout comme les chevaux sont bien mis !

Quatrième et dernier tableau.

Ceci vous représente la cour de Ropolphe ; voyez comme tous les peuples de l'univers viennent lui rendre hommage ; il va placer Fleur de Marie, sa fille, sur son propre trône, en récompense de ses vertus. Ensuite, Rodolphe sera porté en triomphe, la Goualeuse est couronnée de fleurs, et les flammes du Bengale, qui terminent ce tableau, sont un artifice pour que les aimables spectateurs n'y voient que du feu.

FIN DES MYSTÈRES DE PASSY.

Paris. — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.

LA POLKA,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Paul VERMOND et Frédéric BÉRAT,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 14 mars 1844.

Personnages.	*Acteurs.*
ROBINET, dit DE BOUGIVAL, ancien modiste	MM. SAINVILLE.
OSCAR, sous le nom de PAMÉLA et sous le déguisement d'une Anglaise	LEVASSOR.
FLAMICHON	GRASSOT.
CAROLINE, fille de Robinet	Mlle DEBEER.

La scène se passe chez Robinet.

Le théâtre représente un salon. — Porte au fond. — A droite, porte de l'appartement de Robinet. — A gauche, porte de la chambre d'Oscar.

SCÈNE I.

ROBINET, seul.

(Il entre par la droite, s'approche de la porte de gauche, regarde par le trou de la serrure, puis, il vient sur le devant de la scène.)

Elle dort encore!... je n'ai rien vu!... Avouez que je suis un grand drôle, un aimable vaurien!... Ce n'est pas étonnant... quand on a été modiste... Voilà un état qui donne des idées sur les femmes!... Je chiffonnais des rubans... Il fallait voir avec quelle grâce je troussais le frivole bonnet de gaze ou le majestueux turban de cachemire... Toutes les femmes voulaient de mes modes; et Dieu sait que d'aventures j'aurais eues, si je n'avais pas épousé Hermione... Hermione, ma défunte!... En ma qualité de veuf et de négociant retiré, avec quatorze mille sept cents livres de rente, j'ai le droit de me livrer à mes passions... C'est ce que je fais... Je puis batifoler toute la nuit au bal masqué... C'est ce que j'ai fait hier encore... Je puis enfin offrir l'hospitalité à une jeune étrangère égarée... (Montrant la porte de gauche.) Voilà! je l'ai rencontrée cinq fois au bal masqué. J'admirais ses attraits, sa légèreté. . Il y a surtout un pas nouveau dont j'ignore le nom, et qu'elle danse avec une grâce, une désinvolture!... Je n'étais pas le seul à l'admirer... on me disputait sa conquête... Cette nuit, surtout, un mauvais drôle, ayant pour tout costume un faux nez, se permettait de lui faire la cour... Je la lui ai enlevée, et alors, pour se venger, le traître est venu me donner un grandissime coup de pied par derrière... un coup de pied mystérieux! un coup de pied occulte... Quelle lâcheté!... venir me frapper devant tout le monde, excepté devant moi!... Mais si jamais je retrouve cet homme, s'il s'avise de remettre au bal ce nez, cet affreux nez que je reconnaîtrais entre mille!... bah!... entre onze cents!... Heureusement, j'ai été dédommagé .. vers la fin du bal, je m'aperçois que ma jeune Anglaise est mélancolique; je lui demande ce qu'elle a; elle me répond avec son délicieux accent britannique : Ce l'était le codon qui me inquiétait. — Le cordon?... vous êtes peut-être un peu trop serrée? — Oh! non, ce l'était le codon qui me inquiétait. — Si vous lâchiez le cordon de votre corset? — Oh! non, ce l'était le codon de le portiére de mon maison, qu'il ne voudra pas tirer à moi si tard... Alors j'offre mon toit, je suis éloquent, je suis pressant, je suis persuasif... on accepte; et elle est là!

(Il remonte et remet l'œil à la serrure.)

SCÈNE II.

ROBINET, CAROLINE.

CAROLINE, entrant par la droite.

Ah! vous voilà, mon père.

ROBINET, à part, vivement.

Ma fille!... Ah! diable! (Haut.) Chère amie... j'étais là... tu vois, en inspection... j'examinais l'état de mes serrures... Un propriétaire ne doit pas négliger ces détails .. Celle-là va mal, la clé ne tourne pas.

CAROLINE.

Vraiment? Je ne me m'étais pas aperçue; voyons... (Elle s'approche, Robinet l'arrête.)

ROBINET.

Non... j'ai à vous entretenir de choses plus importantes, de choses graves.

CAROLINE, étonnée.

Moi?

ROBINET.

Oui. (A part.) J'ai mon plan. (Haut.) Caroline, tu es ma fille...

CAROLINE.

Oui, mon père.

ROBINET.

Je t'ai toujours prodigué ma tendresse...

CAROLINE.

Oui, mon père.

ROBINET.

Je t'ai fait élever dans un excellent pensionnat... de demoiselles...

CAROLINE.

Oui, mon père.

ROBINET.

Et tu penses que ton éducation est terminée?

CAROLINE.

Oui, mon père.

ROBINET.

Ma fille, vous êtes monotone dans vos réparties... Toujours : oui, mon père, oui, mon père... Eh bien! non!... Vous en saviez peut-être assez quand vous étiez tout simplement mademoiselle Robinet, mais, maintenant, vous êtes mademoiselle de Bougival...

CAROLINE.

Oui, vous avez pris ce nom.

ROBINET.

Robinet était vulgaire; retiré des affaires et devenu riche, j'ai senti le besoin d'un nom sonore. Je possède une villa à Bougival, j'ai pris ce nom de terre... je me suis fait appeler d'abord Robinet de Bougival pour me distinguer des autres Robinet; puis, de Bougival seulement, en supprimant le Robinet; c'est ainsi que ça se pratique dans le monde, et voilà l'histoire de la noblesse ancienne et moderne.

CAROLINE.

Pour moi, mon père, je vous assure que peu m'importe...

ROBINET.

Possible... mais vous devez comprendre qu'il faut tenir son rang... vous êtes mon unique héritière et je possède quatorze mille sept cents livres de rente qui ne doivent rien à personne, quoi qu'en dise un certain drôle, M. Oscar.

CAROLINE.

Mon cousin?

ROBINET.

L'ingrat! un enfant que j'ai élevé! que j'ai comblé de soins!... A l'âge de seize ans, je le fis embarquer sur un bâtiment marchand... marchant parfaitement bien... Eh bien! croirais-tu que ce monstre d'ingratitude a osé m'écrire de New-York pour me réclamer une somme de soixante mille francs qui lui reviennent dans un héritage que j'ai recueilli?...

CAROLINE.

Eh bien! alors...

ROBINET.

Qui lui reviennent, à ce qu'il dit! mais c'est faux... ou, du moins, c'est contestable.

CAROLINE.

Pauvre cousin!

ROBINET.

Qu'est-ce à dire?... Songez, mademoiselle, que votre main est promise à M. Flamichon... pas gentilhomme, mais agent d'affaires... Ce mariage te plait?

CAROLINE.

Puisque vous y tenez tant!

ROBINET.

Oui... j'y tiens beaucoup!... (A part.) En sa qualité d'agent d'affaires, Flamichon prétend avoir entre les mains un titre qui assure les droits du sieur Oscar, et qu'il me remettra le jour du contrat... (Haut.) Ton mariage n'aura lieu que dans trois mois; d'ici là, j'entends que tu perfectionnes ton éducation.

CAROLINE.

Mais, mon père, il me semble que rien n'y manque.

ROBINET.

Erreur! ton éducation pèche par les langues; je veux que tu apprennes l'anglais.

CAROLINE.

L'anglais?

ROBINET.

Oui, oui, c'est très bon genre, c'est très bien porté.

CAROLINE.

Moi, je crois que c'est parfaitement inutile.

AIR : Jamais je n'aime qu'un jour. (de Frédéric Bérat.)

Oui, mon père, croyez-le bien,
Vous m'avez fait assez instruire;
J'ai bien souvent entendu dire
Que trop savoir ne valait rien,
Oui, j'ai souvent entendu dire
Que trop savoir ne valait rien,
Que trop savoir ne valait rien.

La langue que je dois apprendre,
Mon mari ne la saura pas;

Si nous n'allions pas nous entendre,
Ce serait plus fâcheux, hélas!
Puisque déjà je lui suis chère,
Ce que je sais lui suffira;
Plus tard, je le promets, mon père,
J'apprendrai tout ce qu'il voudra...
Oui, mon père, etc.

ROBINET.

Ma bonne amie, vous apprendrez l'anglais... tu auras une institutrice à domicile... J'en ai fait venir une tout exprès de Londres par le dernier *paquet de bottes*.

CAROLINE, fâchée.

C'est égal, mon père, à mon âge...

ROBINET.

Elle est arrivée.

CAROLINE.

Déjà!

ROBINET.

Elle est ici... là... dans cette chambre.

CAROLINE.

Ah!

ROBINET.

Tu vas la voir... elle est charmante... les plus grands égards... (Tirant sa montre.) Déjà dix heures!

AIR de la Lucia de Donizetti.

Va pour ta maîtresse nouvelle,
Ma chère enfant, tout ordonner;
Qu'on redouble de soins pour elle...
Surveille bien le déjeûner.
Un mot encor : tu sais, ma chère,
Qui nous traitons?... C'est Albion!
N'oublions pas les pomm's de terre,
Ni le rootsbeaff, ni le jambon!

ENSEMBLE.

Va pour ta maîtresse, etc.

CAROLINE.

Oui, pour ma maîtresse nouvelle,
Je vais vite tout ordonner;
Je n'épargnerai rien pour elle
En surveillant le déjeûner.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ROBINET, seul.

Ce que c'est que d'avoir de l'esprit! j'ai trouvé un biais. J'espère que la ravissante Paméla voudra bien se prêter au subterfuge... La perfide Albion doit aimer les subterfuges... Ah ça! mais, son sommeil devient inquiétant!... Est-ce que j'aurais enlevé une marmotte?

(Il retourne vers la porte de gauche, et, au moment où il met l'œil à la serrure, la porte s'ouvre et lui donne dans le nez. Oscar paraît habillé en femme.)

SCÈNE IV.

OSCAR, ROBINET.

ROBINET.

Oh! là, là!

OSCAR.

Bonjaour, monsieur, comment potez-vous vous? Bien, et moi aussi, merci!

(Il lui prend la main qu'il secoue fortement.)

ROBINET.

Avez-vous passé une bonne nuit sous mon toit, charmante miss?

OSCAR.

D'abord, je n'étais pas miss, j'étais mistriss... mistriss Paméla.

ROBINET.

Comment! vous êtes mariée?

OSCAR.

J'étais vaoufe.

ROBINET.

Comment dites-vous ça?

OSCAR.

J'étais vaoufe.

ROBINET.

Moi, pas comprenir.

OSCAR.

J'avais un méri, il était mort.

ROBINET.

Ah! fort bien, fort bien.

OSCAR.

Ce fort bien, il était fort mal, il était indécent.

ROBINET.

Non... vous n'y êtes pas... Je dis : Votre mari est mort? Ah! fort bien; je comprends... Du reste, recevez mes condoléances... c'est une perte.

OSCAR.

Une perte que mes moyens me permettent de supporter.

ROBINET.

Alors, il n'y a pas grand mal.

OSCAR.

Du toout, du toout... mais voous, voous devez trouver moi bien légère, bien inconséquente?

ROBINET.

Pourquoi ça?

OSCAR.

Venir ainsi passer la nuit chez un garçon!

ROBINET.

C'est la force des circonstances... Tout s'est passé de la façon la plus décente... Et puis, je ne suis pas un garçon.

OSCAR.

Ah!... oh!... vous étiez une fille?

ROBINET.

Non, non, je suis comme vous, je suis veuf.

OSCAR.

Ah! vous étiez vaouf?

ROBINET.

En anglais vaouf, c'est cela.

OSCAR.

Je faisais à vous mon compliment bien franc.

ROBINET.

Ah! vous avez bien raison... Ma défunte était une femme acariâtre, jalouse, colère... elle me battait... C'était une femme forte, et moi... faible modiste, j'étais incapable de lui résister... mais, aujourd'hui, je suis libre, je puis convoler en secondes noces, prendre une femme selon mon cœur... Ah!... (Il soupire.) une âme qui comprenne mon âme!... (Il soupire plus fort.) Ah! ah!...

OSCAR.

Vous étiez malade?... peut-être de cet accident que vous avez reçu!

(Il fait le geste d'un coup de pied.

ROBINET.

Non, non, je ne m'en ressens plus... mon mal est ailleurs, et je suis un homme mort si vous ne consentez pas à rester ici toujours, à perpétuité...

OSCAR.

Je voulais m'en aller!... Donnez à moi mon châle de soie, mon chapeau de paille et une voiture de sapin, tout de suite! *

ROBINET.

Mais, mistriss, vous vous méprenez sur le sens de ma proposition... Mes intentions sont pures... Je sais que vous avez eu des malheurs... Je veux vous placer en qualité d'institutrice auprès de ma fille.

OSCAR.

Oh! vous avez des petits?

ROBINET.

J'ai une demoiselle qui n'est pas petite... elle a trois lustres et demi...

OSCAR, regardant en l'air.

Trois lustres?... Je ne voyais pas.

ROBINET.

Ma fille touche à son dix-huitième printemps.

OSCAR.

Oh! oh! ce l'était un très joli aige!

ROBINET.

Allons, voilà qui est convenu; vous restez, vous êtes de la maison... Permettez-moi d'aller faire un bout de toilette... Je suis vraiment honteux de cet accoutrement, qui m'a peut-être nui dans votre esprit... Oser me présenter en simple pet-en-l'air!

OSCAR.

Vous dites?

ROBINET.

Pardon, le mot m'est échappé!

* Robinet, Oscar.

OSCAR.

Répétez-le, je vous prie.

ROBINET.

Non.

OSCAR, prenant un pan de la robe de chambre de Robinet.

Vous appelez ça?...

ROBINET.

Dispensez-moi...

OSCAR.

Je le voulais.

ROBINET.

En langage familier, le mot propre est... pet-en-l'air.

OSCAR.

Ce l'était fort bien, pet-en-l'air.

ROBINET.

L'étoffe en est très légère.

OSCAR, la tâtant.

L'étoffe il sera plous serré après le lavement.

ROBINET.

Je n'aurais pas osé dire le mot... je connais la pudeur des Anglaises.

OSCAR.

La pudeur des Anglaises défendait surtout d'appeler cette chose par son nom.

(Il montre la culotte de Robinet.)

ROBINET.

Ah! oui, les...

OSCAR.

N'achevez pas!... et quand vous parlerez de cette chose, vous souviendrez, vous, que les ladies et les jeunes miss appelaient cette chose une inexprimable.

ROBINET.

J'en prends note.

AIR : du Départ du petit Savoyard. (Frédéric Bérat.)

Je n'y manquerai jamais,
Votre avertiss'ment me touche;
Le mot proscrit de ma bouche
Ne sortira désormais.
Mon seul but est de vous plaire;
Votre agrément c'est ma loi :
Ce mot, je saurai le taire,
Bien qu'il soit ancré chez moi.

A vous dire vrai, j'aime encore mieux me passer du mot que de la chose.

Vraiment, mistriss adorable,
Si ma culotte...
(Mouvement d'horreur d'Oscar.)
en ce jour,
Devient une inexprimable,
Elle est comme mon amour!
(Il remonte et passe à droite.)

Et s'il me prend fantaisie de chanter le *Roi Dagobert*, je dirai :

C'est le roi Dagobert,
Qui met son inexprimable à l'envers.

Tant pis pour la mesure! (Il sort à droite.)

SCÈNE V.

OSCAR, seul.

Ah! la farce est bonne, pardieu! et le jobard y donne en plein, ventrebleu!... Ah! ça fait du bien de jurer dans sa langue maternelle et de parler avec le timbre de son sexe... Grâce à ce travestissement, grâce surtout à la polka, cette danse sublime qui m'a valu la conquête de ce gros voluptueux, me voilà, moi, Oscar Paturel, établi dans le domicile politique de mon oncle Robinet, dit de Bougival .. Que la banlieue lui pardonne cet emprunt!... Si je m'étais présenté ici sous nom nom et sous mon frac, on m'aurait mis à la porte!... Surtout si j'avais dit : Je suis le neveu de mon oncle, je viens réclamer soixante mille francs qui me sont dus, et tâcher de regagner le cœur de ma petite cousine en démolissant le sieur Flamichon... Mais comment faire? Je n'ai pu obtenir sur ce particulier que des renseignemens assez vagues. C'est un sot, qui se mêle, lui aussi, de courir les aventures! Il en a eu une, m'a-t-on dit, qui prouve à quel point il est cornichon... Un de ses amis, au bal Valentino, l'a intrigué sous le masque, s'est fait payer à souper et a disparu au moment où, ayant fait semblant de s'évanouir, le corni... non, le Flamichon est allé chercher du secours... Si je pouvais me servir de cet incident!... Déjà je tiens le cher oncle... Je suis femme, je suis coquette, je sais plaire, et tout doit céder au pouvoir de mes charmes. (Se regardant dans une glace à gauche, et arrangeant sa toilette.) C'est qu'en vérité je suis très bien... On n'aura rien à refuser à ce minois chiffonné... à cette taille de sylphide... à ce pied... un vrai pied d'Anglaise. (Il le montre.) Rajustons ce corsage, qui dessine mes appas... et les boucles de cette chevelure blond-anglais... alongeons mes anglaises... il y a des femmes incomprises qui les font descendre jusque-là. (Il montre son genou.)

SCÈNE VI.

OSCAR, FLAMICHON.

FLAMICHON, entrant par le fond, pendant qu'Oscar est tourné du côté de la glace. Il va pour lui prendre la taille.

Charmante Caro... Tiens! ce n'est pas elle!

OSCAR, se retournant.

Qui était là? (A part.) A cet air bête, je gage que c'est le Flamichon. (Haut.) Que volez-vous?

FLAMICHON.

Ce que je vole... par exemple!... (A part.) Mais je ne me trompe pas... c'est l'Anglaise de cette nuit!

OSCAR.

Je voyais, vous étiez le perroquet de la maison... Yes, je l'avais fait demander un perroquet pour coiffer moi.

FLAMICHON, à part.

Elle me prend pour un coiffeur... Ce que c'est que d'avoir de la tournure. (Haut, avec prétention.) Vous vous méprenez, milady ; loin d'avoir rien à démêler avec vos cheveux, je viens me mettre à vos pieds.

OSCAR.

Ah! oui... je comprenais, vous n'étiez pas perroquet pour les cheveux, vous étiez pédicure pour couper les petits trompettes.

FLAMICHON.

Pédicure... non, milady, vous vous trompez en cors... Je suis négociant... Anacharsis Flamichon, agent d'affaires... (Avec intention.) qui a déjà eu l'honneur de faire votre connaissance.

OSCAR.

Quoi! que disiez-vo, vo?

FLAMICHON.

Vous ne vous souvenez pas, milady, au bal... cette nuit?

OSCAR.

Comment? (L'examinant, à part.) Ce serait lui qui... Fameux!

FLAMICHON.

Je conçois vos doutes, ne m'ayant pas vu à visage découvert... Mais j'ai un moyen de me faire reconnaître, un moyen dans ma poche.

OSCAR.

Voyons.

FLAMICHON, regardant autour de lui avec inquiétude.

C'est que, si l'on me surprenait, il y aurait péril en la demeure! (Il remonte, regarde à droite et à gauche, tire de sa poche un faux nez avec moustaches; il le met, puis se retourne et revient vers Oscar.) Me reconnaissez-vous, maintenant?

OSCAR, à part.

C'était bien lui! (Haut.) Oh! oui, ce l'était bien vo!

FLAMICHON.

A présent, laissez-moi me dépouiller de cette pièce de conviction.

OSCAR, lui prenant les deux mains.

Oh! non, restez... Je l'aimais beaucoup à vous voir comme ça.

FLAMICHON, essayant de se dégager.

Impossible!... Vous ignorez donc que ce nez m'expose aux plus grands dangers!... Ce nez est chargé de tempêtes!

OSCAR, le tenant toujours.

Je volais que vous le gardez, néanmoins.

FLAMICHON.

Oh! oui... néanmoins .. nez en moins!

OSCAR.

Ce nez rappelait à moi des souvenirs!...

FLAMICHON, se dégageant, et ôtant son faux nez qu'il garde à la main.

Et croyez-vous qu'il n'en rappellerait pas au maître de céans, des souvenirs... contondans!... Ignorez-vous à quelle extrémité fatale je me suis porté envers M. Bougival?... Grâce à ce déguisement, il ne sait pas qui a imprimé un stigmate sur son... exergue... S'il me surprenait ainsi, je serais perdu, tout serait rompu entre nous; il ne voudrait plus me donner sa fille en mariage.

OSCAR, le prenant au collet, et le faisant pirouetter.

Ah! scélérat! ah! monstre! ah! bandit! tu l'avouais donc cet abominable mariège? *

FLAMICHON.

Quoi! qu'est-ce que c'est? à qui en avez-vous, milady?

OSCAR.

Marier toi à une autre, perfide! après ce qui s'était passé entre nous!

FLAMICHON.

Comment! parce que j'ai dansé avec vous? parce que je vous ai débité quelques fadeurs, la nuit dernière?

OSCAR.

Ce n'était pas la nuit dernière... c'était une autre nuit, le mois dernier, au bal Valentino... Cette danseuse à qui vous avez donné une leçon de polka...

FLAMICHON.

C'était vous?

OSCAR.

C'était moi!

FLAMICHON

Je ne comprends pas votre emportement.

OSCAR.

Ah! tu ne comprenais pas?... Que s'est-il passé dans cette nuit du 37 janvier, au bal Valentino?

FLAMICHON.

Vous m'avez intrigué.

OSCAR.

Et puis?

FLAMICHON.

Je vous ai fait danser la polka.

OSCAR.

Et puis?

FLAMICHON.

Je vous ai fait redanser cette même polka.

OSCAR.

Et puis?

FLAMICHON.

Je vous ai fait souper.

OSCAR.

Et puis?

FLAMICHON.

Vous avez bu pas mal de champagne.

OSCAR.

Et puis?

FLAMICHON.

Vous vous êtes évanouie... je suis sorti du cabinet pour aller chercher du secours, et quand je suis revenu vous aviez disparu.

OSCAR.

J'avais disparu, moi, pour cacher mon trouble... (Tendrement.) Mais je pardonne vous, parce que j'aime toi, parce que tu étais beau, parce que tu étais fashionable, ficelésious.

FLAMICHON.

Ficelésious!... Et vous m'aimez!... vous m'aimez!...

OSCAR.

Depuis cette fatale leçon de polka, je cherchais toi partout, et j'aurais bien vite reconnu vous, hier, au bal, sans ce nez. (Oscar prend le faux nez des mains de Flamichon.) Quand on avait appris à moi que vous vouliez épouser miss Caroline, j'étais venue ici pour opposer moi.

FLAMICHON.

Mais, permettez, milady...

OSCAR.

Pour demander mon réparation.

FLAMICHON.

Mais s'il n'y a pas eu de dégât!... D'ailleurs, quel genre de réparation demandez-vous?

OSCAR.

Le mariage de moi avec vous.

FLAMICHON.

De grâce!... parlez plus bas!... (A part.) Quelle uile que cette Anglaise! (Haut.) Milady, je vous en conjure, ménagez-moi!

OSCAR.

Je ménagerai vous, si ta conduite elle me donnait satisfaction.

FLAMICHON, regardant du côté de la porte.

J'entends M. Bougival!.. Rendez-moi monnez.. S'il le voyait!...

OSCAR.

Non, je le gardais pour tenir toi... Je veux mener vous avec le nez...

(Il met le faux nez dans sa poche.)

FLAMICHON.

Eh bien! où met-elle mon nez!

SCÈNE VII.

FLAMICHON, OSCAR, ROBINET, CAROLINE.

(Un domestique apporte une table servie, qu'il place à droite)

ROBINET.

Venez, ma fille... Mistriss, souffrez que je vous présente ma fille unique... Saluez, Caroline.

OSCAR.

Oh! miss... je étais très flatlée...

* Flamichon, Oscar.

CAROLINE, à part.

J'étais sûre que sa figure me déplairait.

ROBINET.

Tiens ! vous étiez là, Flamichon ?

FLAMICHON.

Oui, oui... mais je me retire... Les affaires...

OSCAR, le retenant.

No... no .. oh ! restez.

ROBINET.

Vous ne déjeûnez pas avec nous ?

FLAMICHON.

Moi... mais, c'est que...

OSCAR, bas.

Déjeûnez, ou bien je éclatais !... (Haut.) Il déjeûne... (S'approchant de Caroline, et faisant mine de l'embrasser.) Volez-vous permettre à moi, miss ?...

CAROLINE, se retirant.

Madame...

ROBINET.

Permets, ma fille, permets... Une institutrice est une seconde mère.

(Oscar embrasse Caroline.)*

FLAMICHON, bas à Robinet, avec dépit.

Pourquoi faire une institutrice anglaise ?

ROBINET, bas.

Pour lui montrer sa langue.

FLAMICHON, bas.

A quoi bon, puisque je l'épouse... Il suffit qu'elle connaisse le français.

OSCAR.

Je vous fais mon compliment, monsieur, d'avoir produit une jeune personne aussi... beaucoup... enfin.. Elle ne vous ressemblait pas du tout, du tout. Oh !

ROBINET.

La nature est impénétrable dans ses mystères... Mais le déjeûner est servi.. Voulez-vous, mistriss.. (Il lui donne la main.) Nous ferons plus ample connaissance à table. (On se met à table.)**

OSCAR.

Yes, le table il était le endroit où l'on faisait beaucoup connaissance, et aussi, où l'on perdait beaucoup connaissance quand on tombait dessous dans le... pochardement... Ce l'était l'usage dans le Angleterre.

ROBINET.

L'usage pour les hommes.

OSCAR.

Oh !... et pour les dames aussi, quelquefois.

ROBINET.

Vous offrirai-je un peu de ce jambon ?

OSCAR.

Volontiers.

ROBINET.

Avec quelques pommes de terre.

* Flamichon, Robinet, Oscar, Caroline.

** Flamichon, Oscar, Caroline, Robinet.

OSCAR.

Yes... mais je ne prendrai qu'un petit boisseau de pommes de terre... Quand on avait souffert comme moi tant de grosses calamités...

ROBINET.

Ah ! oui, mistriss, vous m'avez promis de me raconter vos malheurs... cela nous intéressera, et nous tâcherons de verser sur vos peines un baume consolateur.

(Il lui verse du vin dans son verre.)

OSCAR.

Hélas ! (Il boit.)

ROBINET.

Allons, contez, mistriss.

OSCAR, à Flamichon, qui tend inutilement son assiette.

Vous le voulez absolument ?

FLAMICHON.

Moi... non... j'aimerais autant un peu de jambon, car je suis très sensible de mon naturel.

(Robinet le sert.)

OSCAR.

Puisque vous le voulez absolument... J'étais née il y avait vingt-deux ans, dans le Angleterre... mon père était po... était possesseur d'une fortune considérable.. Il était Écossais, mon père... c'était un homme de poids dans l'Écosse... A peine au sortir de mon enfance à moi, on me donna beaucoup de maîtres d'amusement... je dansais dans le perfectionnement, je jouais du piano très fort, et je chantais avec un grand soupe...

FLAMICHON.

C'est excellent pour l'estomac.

OSCAR.

No... no... un grand soupe au riz...

FLAMICHON.

C'est ce que je disais : c'est très onctueux.

OSCAR.

No... no... no !... un grand souporioriorité.

ROBINET.

Ah ! une grande supériorité !...

OSCAR.

A quinze ans, on marie moi avec un jeune Français... Ça allait assez bien pendant le loune de miel... mais après le miel mangé, il rendit moi bien malheureuse... Je avais épiousé un mauvais sujette, il aimait le boisson, le pipe, le billard, il avait toutes les défauts en bloc !... Mais, ce qui affligeait moi surtout, c'est qu'il était un voleige.., il faisait à moi toute plein d'infidélités avec des petits souris...

ROBINET.

Comment des souris ?

OSCAR.

Yes... comment vous appelez les petits souris qui dansaient dans le Opéra... dans le belette ?...

ROBINET.

Ah !... des rats.

OSCAR.

Yes... le perfide ! il aimait beaucoup les petits souris et les lorgnettes.

ROBINET.

Les lorgnettes... drôle de passion !

OSCAR.

Yes... les petits femmes très gentils que vous appelez... des lorgnettes...

ROBINET.

Ah !... des lorettes !... Si vous gaziez un peu...

OSCAR.

Mon méri toujours plus scélérate, il me mangea mon dos.

FLAMICHON, regardant le dos d'Oscar.

Votre dos ?

OSCAR.

Tout le argent que j'avais apporté à lui dans le mariège...

FLAMICHON.

Dot... ot...

OSCAR.

Yes, dans mon dos ot... et quand il fut ruiné jusque dans le fond, il me dit : Faisez vos paquettes, nous allons partir pour le pays d'Inde.

FLAMICHON.

Pour le pays ?

ROBINET.

D'Inde, Flamichon.

OSCAR.

Yes... nous allions dedans un ville d'Inde-Flamichon qui s'appelait Clysoir à patam...No... no... ce l'était pas clysoir... ce l'était seringue... yes... Seringapatam... Il part, je pars...

ROBINET.

Vous partez ?

OSCAR.

Nous partons.

FLAMICHON, à Caroline.

Ils partent.

OSCAR.

Nous voilà partis !... dedans un grand vaisselle... Ah ! je avais beaucoup souffert sur le mer !... il me serait impossible de vous rendre ici tout ce que je avais enduré pendant le traversement... Mais ce n'était rien encore... voici un gros tempête qui nous tombe par dessus... le vaisselle se brise sur les raouches .. et jette nous dans une île toute nue... Les habitans de ce île déserte, les sauvages, s'emparent de nous.... ils mettaient tout le masculin dans des cages... moi, féminin, on me renferme dans une chambre où il y avait beaucoup de petits insectes avec des ailes...

FLAMICHON.

Ah ! des hannetons ?

OSCAR.

No, no... des petits insectes qui piquent très fort... des petits voltigeurs... Mais pour défendre moi contre les voltigeurs, on me fit caoucher avec un mousquetaire.

FLAMICHON.

Avec un mousquetaire !

OSCAR.

Yes, dans les pays chauds, le mousquetaire il était le garde du corps contre les voltigeurs.

ROBINET.

Ah ! vous voulez dire moustiquaire.

OSCAR.

Yes... mousquetaire.. Le lendemain, messieurs les sauvages conduisent moi au roi du pays, qui avait un grand figure jaune avec des peintures dessus et un grand barbe noire qui lui descendait sur le poitrail... Ce monarque s'enflamme d'abord d'un grand amour pour moi, il me faisait promener dans son garden... son jardin.., et il priait moi de me asseoir tout près de lui sur l'herbe.

ROBINET, bas.

Gazons... gazons...

OSCAR.

Yes... sur le gazon .. Puis, il me dit : je dinerai aujourd'hui avec votre méri.

ROBINET.

C'était bien de sa part... c'était une attention délicate ; inviter monsieur votre mari à dîner...

OSCAR.

Vous ne pas comprendre du taout... il dînait avec mon méri, comme vous dînez avec cette jambonne... Mon pauvre méri, il était sur le table, caouché, couit, entouré de petits légumes, de petits carottes et de tout plein de cresson pour le santé du corps.

ROBINET.

Horreur !

FLAMICHON.

Le gueux ! Ah ! grand gueux !...

OSCAR.

Hélas ! quand je avais vu le préparation de ce festin, oh ! alors, j'avais fait... (A Flamichon.) Comment faisez-vous, je vous prie, quand vous avez un douleur très grand ?

FLAMICHON.

Ah ! voyons donc, voyons donc... mais, c'est selon. (Oscar le pince vivement.) Oh ! là là ! oh ! là là !

OSCAR.

C'était bien cela. (On se lève. — Un domestique entre et emporte la table du déjeûner.) Je me étais mis à crier comme cet monsieur en apercevant mon méri qu'on venait d'embrocher !... Oh ! le émotion était trop fort, je sentais moi dans le évanouissement, dans le attaque de nerfs.

ROBINET, le soutenant. *

Elle se trouve mal !... Vite, un flacon, des sels !...

FLAMICHON.

De l'eau de milice ! (A part.) Je vais profiter de ça pour m'esquiver.

ROBINET.

Il faut la délacer... Retirez-vous, Flamichon.

* Flamichon, Oscar, Robinet, Caroline.

FLAMICHON.

Bien volontiers.

OSCAR, revenant vivement à lui et retenant Flamichon.

No... no... ça allait mieux.

ROBINET.

Ah! très bien... très bien... Maintenant, mistriss, vous avez besoin de repos...

OSCAR.

Oui, je voulais rester seule avec miss, je voulais lui donner le première leçon de langue anglaise.

ROBINET.

Quoi! dans votre état?

CAROLINE, avec humeur.

Rien ne presse.

OSCAR.

Si fait, si fait... je voulais, pour distraire moi de mes nerfs.

ROBINET.

Allons, ma fille, je t'en prie... des égards..

(Il lui parle bas.)

OSCAR, bas à Flamichon.

Je donnais à vous une heure de récréation pour préparer le rupture... Si dans une heure vous n'étiez pas revenu, j'éclatais!

FLAMICHON, à part.

Le diable soit des aventures du bal masqué!... (Regardant Oscar.) Elle n'est pas mal, mais elle n'est pas assez riche!

ROBINET, à Caroline.

Allons! allons!

ENSEMBLE.

AIR : De la valse dans la prairie (de Frédéric Bérat).

Avec mistriss nous te laissons, ma chère,
Nous te laissons,
Suis ses leçons,
Tâche de lui complaire;
Bientôt, ma fille, oui, bientôt, je l'espère,
Parler anglais nous t'entendrons,
Oui, grâce à ses leçons.

FLAMICHON, à Caroline.

Avec mistriss nous vous laissons, ma chère,
Nous vous laissons,
A ses leçons
Puissiez-vous vous complaire.
(A Oscar.)
Bientôt, mistriss, oui, bientôt, je l'espère,
Parler anglais nous l'entendrons,
Oui, grâce à vos leçons.

OSCAR, à Caroline.

Ensemble, ici, nous resterons, ma chère,
Oui, nous restons...
Par mes leçons
Puissé-je vous complaire.
(A Flamichon.)
Bientôt, monsieur, oui, bientôt, je l'espère,
En ces lieux nous vous reverrons
Docile à mes leçons.

CAROLINE, à Robinet.

Avec mistriss vous me laissez, mon père,
A ses leçons (*bis*)
Je ne puis me complaire.
(A part.)
Bientôt, hélas! oui, bientôt, je l'espère,
Nous finirons
Ces maudites leçons.

(Flamichon sort.)

SCÈNE VIII.

ROBINET, OSCAR, CAROLINE.

OSCAR, à part.

Elle ne paraît pas enchantée... (Haut.) Miss...

CAROLINE, sèchement.

Madame...

(Robinet, qui a reconduit Flamichon, est revenu doucement près d'Oscar; il éternue.)

OSCAR, l'apercevant.

Eh bien! vo étiez encore là?... Allez dehors.*

ROBINET.

Un moment, je vous en prie... (Bas.) pour vous aider à mettre la leçon en train.

OSCAR, à Caroline.

Volez-vous que je commence le instruction?

CAROLINE.

Je ne suis pas disposée.

OSCAR.

Oh si! oh si!.... vous avez l'air d'avoir beaucoup de dispositions pour le chose que je volais enseigner à vo.

ROBINET.

Moi, je suis organisé pour apprendre les langues étrangères.

OSCAR, à Caroline.

Vous avez le bouche très bien fait pour le parlement anglais... Un très joli petit bouche... Oh!

CAROLINE, dédaigneusement.

Vous trouvez?

OSCAR, à Caroline.

Je trouvais, oh! yes... Les petits bouches ils convenaient très bien pour le parlement.

ROBINET.

Et moi?

OSCAR, à Robinet.

Les grands bouches ils ne valaient rien du tout! elles laissaient échapper trop de son... voyez-vous, pour prononcer le anglais...

ROBINET, bas.

C'est ça, adressez-vous à moi... elle prendra sa leçon indirectement.

OSCAR.

Il fallait presque pas d'ouverture... Serrez les lèvres, serrez les dents, serrez tout, et prononcez.

* Robinet, Oscar, Caroline.

ROBINET essaie de prononcer quelques mots, la bouche fermée.

C'est particulier !... en serrant tout, je ne puis rien articuler.

OSCAR.

Voyons, essayez de prononcer ceci. (Il prononce une longue phrase composée de mots baroques avec des inflexions et des terminaisons anglaises. Robinet veut l'imiter et n'y peut parvenir.) Alors, commençons par un seul mot, un mot plus court, l'article le, la, les...

ROBINET, répétant.

Le, la, les... Ça va tout seul.

OSCAR.

No... no... ce l'était le article français... je voulais que vous prononcez le article en anglais... comme ceci... mettez le langue dehors... plus loin... (Robinet exécute au fur et mesure.) Bien... maintenant, serrez les dents de dessus et puis les dents de dessous... (Robinet exécute et se mord.)

ROBINET, poussant un cri.

Aïe !... je me suis mordu !

OSCAR.

Je disais pas de mordre vous... Appouyez légèrement et prononcez : *the*,* en retirant vivement le langue dans son palais; *the*...

ROBINET, exécutant ridiculement.

The...

OSCAR.

C'est cela... c'est très bien.

ROBINET.

Ah ! maintenant, je sais prononcer l'anglais, bon !

OSCAR.

Allez étudier cette phrase...

(Il prononce une longue phrase baroque, comme ci-dessus, en accompagnant Robinet qui sort par le fond.)

SCÈNE IX.

CAROLINE, OSCAR.

OSCAR, à part.

Ah ! enfin, nous voilà seuls. (A Caroline.) Maintenant, passons aux conjugaisons... Volez-vous, mademoiselle?

CAROLINE.

Moi, que m'importe?

OSCAR.

I love... ça voulait dire : J'aime... *I love my caousin* : J'aime mon cousin... c'est le régime... Il fallait toujours le régime avec le verbe aimer surtout... et pour les jeunes miss, le cousin était le régime ordinaire, n'est-ce pas, miss?

* Il dit ce mot avec la prononciation anglaise.

CAROLINE.

C'est selon.

OSCAR.

Au passé... J'ai aimé mon cousin, autrefois.

CAROLINE, étonnée.

Eh !...

OSCAR, à part.

Elle y vient ! (Haut.) Au conditionnel : J'aimerais mon cousin... s'il revenait.

CAROLINE.

Que voulez-vous dire?

OSCAR.

Je voulais dire qu'on voulait obliger vous (Oubliant de baragouiner l'anglais.) à faire un mariage absurde, quand vous avez une inclination.

CAROLINE.

Moi !

OSCAR, s'oubliant toujours.

Voyons... s'il revenait, ce petit cousin, ne sentiriez-vous pas quelque chose-là, dans votre cœur?

CAROLINE, le regardant.

C'est singulier ! vous ne parlez plus comme tout à l'heure.

OSCAR, baragouinant.

Moi ? c'était le émotion, parce que moi aussi j'avais un petit cousin... J'y pensais toujours... Et vous ?

CAROLINE.

Souvent.

DUETTO.

AIR de Frédéric Bérat. (Deux Frères savoyards.)

CAROLINE.

Mes jours d'enfance,
Oui, ce sont-là mes plus beaux jours !

OSCAR.

Aux miens je pense,
Hélas ! oui, je pense toujours.

ENSEMBLE.

Du tendre ami de mon jeune âge,
Le souvenir fait mon bonheur ;
Et je le sens, sa douce image
Est pour toujours là dans mon cœur. *bis.*

CAROLINE.

Ai-je du moins, pendant l'absence,
Ai-je en son cœur un souvenir ?

OSCAR.

Plein de tendresse et d'espérance,
Vous allez le voir revenir.

CAROLINE.

Que dites-vous ?

OSCAR.

Oui, l'amour le ramène.

CAROLINE.

Tant de bonheur m'arriverait enfin !

OSCAR, prenant la main de Caroline.

Pour Caroline, aujourd'hui plus de peine,
Sous ces habits reconnais ton cousin.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Quoi! c'est Oscar qui me presse la main!

OSCAR.

Oui, c'est Oscar qui te presse la main!

(*Parlé.*) Oui, c'est bien moi!... La bague que tu m'as donnée, la voici!... le cousin, le voilà!... et l'amour, toujours là... Tu ne m'aurais pas reconnu?

CAROLINE.

Je te reconnais maintenant.

OSCAR.

Et l'amour d'autrefois?

CAROLINE.

Je crois qu'il revient.

OSCAR.

Plus de Flamichon?

CAROLINE.

Oh! non, jamais!

REPRISE DE ENSEMBLE.

Mes jours d'enfance,
Oui, c'étaient là mes plus beaux jours!
Amour, constance,
C'est ma devise pour toujours!

OSCAR.

Oui, tu seras ma douce amie,
Ton pèr' l'a dit avec raison:
Tu m'aimeras toute la vie,
C'est profiter de la leçon.
Elle n'a jamais de sa vie
Pris une meilleure leçon!

CAROLINE.

Pour moi vous êtes une amie,
Mon pèr' l'a dit avec raison:
Je t'aimerai toute la vie,
J'ai profité de la leçon.
Non, je n'ai jamais de ma vie
Pris une meilleure leçon!

SCÈNE X.

CAROLINE, ROBINET, OSCAR, FLAMICHON.

ROBINET.

Bravo! bravo! ma chère enfant... Je te le disais bien que tu serais satisfaite de ton professeur.

OSCAR, baragouinant.

Et moi aussi, je étais beaucoup satisfaite de mon élève. Maintenant, si nous passions aux arts d'agrément?*

FLAMICHON.

Oui, oui, mistriss, un petit air.

* Caroline, Robinet, Oscar, Flamichon.

ROBINET.

Je vous en conjure..... Conjure-la donc aussi, ma fille.

CAROLINE.

Je ne demande pas mieux. Chantez, mistriss.

OSCAR.

Vous le voulez tous... Je n'avais qu'un talent bien mince... mais enfin, voici un petit romance anglais que les ladies avaient mis à la mode à London.

AIR ANGLAIS.

Oh! the days are gonè when beauty brigt
My heart's chain wove,
When my dream of life from morn till nigt,
Was love, still love!
New hope may bloom, and days may come,
Of milder, calmer beam
But there's nothing half so swet in life
As lov's yonn dream! *bis.*

ROBINET.

C'est ravissant!... Une accentuation pleine de vérité et de sentiment!... Ah! mistriss, je ne sais plus où j'en suis!... Mistriss, j'aurais à vous parler en particulier.

OSCAR.

Vous voulez parler à moi comme un simple particulier? Je volais bien.

ROBINET.

Ou plutôt, non!... Restez vous autres. Je veux parler à la face de l'univers!.. Mistriss, vous êtes vaouf, je suis vaouf, ma fille est... Non, non! ma fille n'est pas... Chacun de nous a besoin d'une seconde moitié. Je ne vous dirai pas l'effet que vous avez produit sur moi... Je suis comme une chaudière à vapeur, chauffée à blanc, je suis dix fois plus cuit que feu votre défunt!... Je veux réparer à votre égard les turpitudes de la fatalité... en un mot, mon nom, ma fortune, ma main, je mets tout à vos pieds. (Il se met à genoux.)

OSCAR.

Relevez-vous... vous allez gâter votre inexprimable.

ROBINET.

Vous acceptez?... Flamichon, nous ferons les deux noces ensemble.

OSCAR.

Un instant!... je n'accepterai votre fortune dedans votre main que quand, moi aussi, j'aurais un fortune dedans mon main.

ROBINET.

Ah! mistriss, voilà un scrupule...

OSCAR.

Le délicatesse exigeait ce crépuscule... Je avais un créance chez un parent de mon mari. J'accepterai vous quand on aura payé moi.

ROBINET.

Mais ces parens de votre mari où sont-ils? comment se nomment-ils? où les trouver?

OSCAR.

Je avais dit à vous que mon mari était Française...

ROBINET.

Mais son nom?

OSCAR.

Il se nommait Oscar Paturel.

ROBINET et FLAMICHON.

Vous dites?

OSCAR.

Oscar Paturel.

ROBINET et FLAMICHON.

Ah! mon Dieu!

OSCAR.

Qu'entendez-vous par ce cri?

ROBINET.

Paméla, tombez dans mes bras, vous êtes ma nièce!

OSCAR.

Votre niaise?

ROBINET.

Oscar était mon neveu!

OSCAR.

Quoi! vous êtes l'oncle Robinette?

ROBINET.

Robinet de Bougival... Oui. vous êtes bien ma nièce. Pauvre Oscar!... Permettez-moi de donner une larme à sa mémoire...

FLAMICHON.

Et moi? voulez-vous me permettre de donner aussi une larme à sa mémoire?

ROBINET.

Il est mort, et j'hérite de lui... en ma qualité de son plus proche parent, car il n'a pas fait de testament... Quand on meurt à la broche!...

OSCAR.

Il n'avait pas fait de testament, mais j'ai bien mieux que cela sur mon poitrine.

ROBINET.

Ah! bah! (Oscar lui montre un papier.) Que vois-je!... ce titre que vous prétendiez posséder, Flamichon!

FLAMICHON.

Je prétendais... c'est-à-dire, je croyais... je pensais... car, bien certainement, je suis incapable de... Mais je suis trop galant homme pour abuser de votre promesse... Je renonce à la main de votre fille... L'honneur l'exige... Je dois une réparation à milady... (A part.) maintenant qu'elle a soixante mille francs. (Haut.) Je vous épouse.

ROBINET.

Vous l'épousez? vous! Allons donc! N'est-ce pas mistriss que vous me préférez?

FLAMICHON.

Laissez donc! je suis le premier en date. Parlez, mistriss, c'est un réparation que je vous dois, je m'exécute... Oui, au bal Valentino, je l'ai enlevée, je l'ai entraînée dans une affreuse caverne, dans un cabinet particulier!

OSCAR.

Arrêtez! je suffoque! je défaille!

FLAMICHON.

Et je la céderais à un caduc! un vieux délabré!

ROBINET.

Caduc!... délabré!... Tu en as menti! je suis dans mon été, dans ma canicule... j'ai bon pied, bon œil... Vois cette taille cambrée, cette tournure... Je suis plus leste que toi, et mistriss me préférera pour le mariage, comme elle me préférait cette nuit, au bal, pour le galop!

FLAMICHON.

Le galop! Vous n'en êtes encore qu'au galop, vieil arriéré, et nous en sommes à la polka!... Oui, c'est la polka que nous avons dansée à ce fameux bal Valentino. Vous demandez ce que c'est que la polka, homme de l'année dernière! La contredanse a vécu; le galop, rococo; la valse à deux temps, dans le troisième dessous; il n'y a plus que la polka, la sublime, l'enivrante polka, dont les salons raffolent, que les femmes de la haute, les banquières les plus cossues et les comtesses les plus chocnosophoses étudient jour et nuit... En voulez-vous un échantillon de cette triomphante polka... Milady, donnons-lui un échantillon.

OSCAR.

Oui, la polka du célèbre Cellarius.

(Ils dansent.)

POLKA.

Huit mesures, — attendre au fond.
Huit mesures, — départ en face.
Huit mesures, — en se regardant et tournant le dos.
Huit mesures, — valse à gauche.
Huit mesures, — valse à droite.
Huit mesures, — valse à gauche.
Huit mesures, — en se donnant les mains et avançant l'un sur l'autre.
Huit mesures, — en se donnant une seule main, l'une après l'autre, en les croisant.
Huit mesures, — en se tenant les mains en tournant.
Huit mesures, — valse à gauche.
Huit mesures, — avancer l'un sur l'autre.
Seize mesures, — avancer l'un sur l'autre sans se tenir, pendant huit mesures, et reculer huit autres mesures.
Huit mesures, — valse à gauche.
Huit mesures, — coups de talons.
Huit mesures, — coups de talons, en l'air.
Coda, — valse à droite et à gauche.

ROBINET.

A mon tour, mistriss; venez... je suis prêt à danser avec vous...

(Il tire Oscar par un bras.)

FLAMICHON.

Non ! toujours avec moi !

(Il tire Oscar par l'autre bras; les deux manches de la robe d'Oscar restent dans leurs mains, et on le voit avec son costume de femme et deux manches d'un habit bleu à bouton de métal.)

ROBINET.

Que vois-je?

FLAMICHON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

OSCAR.

Ça?... c'est une autre paire de manches!... Ma foi, tant pis ! il est temps que la vérité se montre toute nue !

ROBINET.

Toute nue !... Arrêtez, mistriss !

(Oscar se décoiffe et laisse voir sa tête avec des cheveux courts et des favoris.)

FLAMICHON et ROBINET.

Un homme !

OSCAR.

Ce n'est plus votre nièce, c'est votre neveu.

ROBINET.

Oscar !

OSCAR.

Calmez-vous... ce que vous avez à moi sera la dot de Caroline ; je deviendrai votre gendre, et nous ne dirons rien de votre aventure avec mistriss Paméla.

FLAMICHON.

Eh bien ! et moi ?

OSCAR.

Vous, mon cher (Baragouinant), si je devenais vaoufe, je permettais à vous d'aspirer à mon main... (Ton naturel.) Mais, en attendant, acceptez, je vous prie, ce pied de nez.

(Il lui rend son faux nez.)

ROBINET.

Hein ? qu'est-ce que c'est ?

FLAMICHON.

Rien, rien !

ROBINET.

Allons ! il faut bien en passer par là... Enfans, je vous unis, je vous bénis, et criez avec moi : Vive la polka !

TOUS.

Vive la polka !

CHOEUR FINAL.

AIR : De l'autre Part du diable.

D'un' pièc' sans conséquence
Jamais on n' se choqua ;
Ne nous donnez pas d' danse
A propos d' la polka,
Et vive, et vive la polka !

FIN DE LA POLKA.

Paris. — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.

TRIM,

OU

LA MAITRESSE DU ROI,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. DUVERT ET LAUZANNE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 16 mars 1844.

Personnages.	*Acteurs.*
GEORGES WENDOLL, jeune gentilhomme (25 ans); caractère gai et insouciant, manières aisées.	M. Lionel.
TRIM (20 ans); caractère naïf, crédule, avec quelque fatuité..	M. Hyacinthe.
DRAKE, brocanteur (50 ans); avare, caractère caustique et rusé, fausse bonhomie	M. Neuville.
BURCHELL, premier secrétaire du ministre; tenue froide et sévère	M. Casimir.
TOM, émissaire de Burchell	M. Ernest.
NELLY, parente de Georges (18 ans); ingénue	Mme Paul Ernest.
LADY ARABELLE (28 à 30 ans); de la douceur, de la grâce et de l'habitude du monde	Mme Jolivet.

La scène se passe à Londres, en 1714.

ACTE I.

Le théâtre représente une place publique de la cité de Londres. A droite, au premier plan, l'entrée d'un petit jardinet attenant à la maison de Trim, et clos par une barrière de bois; au deuxième plan, la maison de Trim, devant laquelle est un banc de pierre; au troisième plan, une rue; au fond, une maison séparant les deux rues qui aboutissent sur la place; à gauche, la maison de Drake occupe les deux premiers plans; le rez-de-chaussée représente une boutique de marchand de curiosités, telles que vases antiques, armures, tableaux, etc.

SCÈNE I.

DRAKE, DEUX HOMMES.

(Au lever du rideau, Drake est en scène. Deux hommes sortent de chez Trim, portant, l'un une pendule antique, l'autre des vases du Japon.

DRAKE.

Mettez ça dans le magasin au fond de la boutique. (Les deux hommes entrent chez Drake. A lui-même, en se frottant les mains.) Je crois que j'ai fait une bonne affaire... Le voisin Trim a eu raison de se défaire de tout cela... (Deux autres hommes sortent de chez Trim et portent un bahut.) Et ce bahut qu'il me donne par-dessus le marché a encore son prix. (Les deux hommes posent le bahut à la porte de Drake, qui ouvre le bahut et l'examine.) Tiens !.. mais il y a quelque chose qui a l'air d'être collé au fond... (Il cogne au fond du bahut.) Non, c'est par derrière. (Il passe derrière le bahut et en détache un portrait de vieillard qui y était attaché.) Un tableau !.. Il était sens devant derrière... (Aux hommes.) Rentrez-moi ça... (Les deux hommes rentrent le bahut.) Il est sûrement là depuis des éternités...

C'est, ma foi! un beau vieillard!.. Trim ne tient pas aux tableaux; moi, c'est différent, j'en vends. Je ne lui fais donc aucun tort en lui cachant ma découverte. (Il pose le portrait dans sa boutique et revient.) Le commerce va si mal! La politique tue tout! Depuis que les Stuarts sont exilés, et que notre gracieux souverain Georges Ier est monté sur le trône d'Angleterre, ça ne va plus : aussi je suis pour les Stuarts... (Après une pause.) Suis-je pour les Stuarts ?.., (D'un air de doute.) Euh! euh!.. Oui, j'ai à vendre plusieurs portraits de cette illustre famille, et s'ils revenaient, ça m'en procurerait le placement... J'ai bien aussi un portrait du roi Georges, mais je n'en ai qu'un... Décidément, je suis pour les Stuarts... Quand j'aurai vendu leurs portraits, je verrai... (Apercevant Arabelle.) Mais je ne me trompe pas.

(Ici, Arabelle, venant par la rue à droite, semble chercher avec anxiété à reconnaître le lieu où elle se trouve ; elle arrête ses regards sur la maison du fond.)

SCÈNE II.

DRAKE, ARABELLE, TOM; puis, TRIM.

ARABELLE, indiquant la maison du fond.

Ce doit être ici.

(Elle frappe. On ouvre; elle entre. Tom, qui suivait les pas d'Arabelle, fait un geste qui indique qu'il l'a vue entrer, et disparaît par la rue qui est à gauche.)

DRAKE.

C'est lady Arabelle, la dame des pensées du roi.

TRIM, entrant vivement.

Madame?.. Madame? Eh bien! personne... partie... disparue... évaporée ?

DRAKE.

Quand partie ?.. quoi disparue?.. qui évaporée ?

TRIM.

Une femme... une femme mystérieuse... L'avez-vous vue ?

DRAKE.

Expliquez-vous tranquillement, voisin Trim !

TRIM, essoufflé.

Voilà plusieurs fois que je la rencontre. Tout à l'heure encore, je passais tranquillement dans la rue; un carrosse s'arrête... (Il crie.) Drake !

DRAKE.

Quoi ?

TRIM.

C'était elle.

DRAKE.

Qui?

TRIM.

L'inconnue.; elle descend... (Il crie.) Drake !

DRAKE.

Quoi!

TRIM.

Je la suis... Elle baisse son voile ; elle se retourne à plusieurs reprises... et me regarde d'un air... qui me tourne au cœur...

DRAKE.

Eh bien ?

TRIM.

Voyant cela, je m'avance pour lui conter des gaudrioles, lorsque... (Il crie.) Drake !

DRAKE.

Quoi?

TRIM.

Elle laisse tomber son éventail, je me précipite dessus, et je le lui offre galamment, en lui faisant des yeux... comme jamais vous n'en avez vu... probablement... elle avait disparu.

DRAKE.

Tiens!

TRIM.

Je cours, et j'arrive ici au moment où elle entrait dans cette maison... Que pensez-vous de ça, Drake?.. soyez sincère.

DRAKE, examinant l'éventail.

Je pense que c'est un pur chinois qui vaut cent guinées au bas mot.

TRIM.

Oh! voilà bien un raisonnement de brocanteur... je vous parle de la dame, vous me répondez pur chinois... (Il crie.) Drake!

DRAKE.

Quoi ?

TRIM.

Voulez-vous que je tire une conséquence ?

DRAKE, tranquillement.

Tirez.

TRIM.

Eh bien! je me regarde comme un homme aimé.

DRAKE, vivement.

Chut! vous avez un rival!

TRIM, avec douleur.

Ah! vous me cassez bras et jambes... (D'un ton menaçant.) Je lui en ferai autant.

DRAKE, effrayé.

Malheureux! vous n'avez donc pas reconnu cette dame ?

TRIM.

Comment ai-je pu la reconnaître? moi, Ecossais, moi, qui arrive il y a huit jours de mon pays; moi qui ne connais pas un quadrupède à Londres... (D'un air affectueux.) excepté vous!

DRAKE, avec impatience.

Cette dame, c'est lady Arabelle, la maîtresse du roi.

TRIM, jetant un cri.

Ah! je me disloque, je fais la barbe à la couronne.

DRAKE.

Voulez-vous bien vous taire!

TRIM, très joyeux.

Quel enchaînement!.. Comment, en arrivant

à Londres pour solliciter un emploi, je fais remettre à lady Arabelle une pétition fortement apostillée, et il se trouve que cette même lady Arabelle que je ne connais pas, la maîtresse du roi, de cet éventail et de ma place, voilà qu'elle m'aime !.. Ah ! mais, je tombe dans la rêverie, savez-vous ?

DRAKE.

Le roi adore lady Arabelle, la cour blâme cette liaison, et... par respect pour l'opinion publique, le roi ne voit celle qu'il aime qu'en secret et sous le voile de l'incognito, et lady Arabelle sort mystérieusement.

TRIM, indiquant la maison du fond.

Quoi ! vous croyez que le roi va venir là ?

DRAKE.

C'est probable.

TRIM.

Quel homme est-ce ?

DRAKE.

Un bel homme.

TRIM.

Ça ne m'effarouche pas.

DRAKE.

Mais gardez-vous de laisser apercevoir que vous avez découvert le secret de leur entrevue.

TRIM.

Pourquoi ?

DRAKE.

Vous seriez pourvu ce soir d'un bon petit logement à la Tour de Londres.

TRIM.

Ah! diable!

DRAKE.

Tenez, Trim, vous ne manquez pas d'intelligence... vous nous avez fait faire, il y a six mois, une opération avec un certain sir Georges Wendoll, que je ne connais pas...

TRIM.

Ni moi.

DRAKE.

Une opération qui, aujourd'hui, à quatre heures, nous mettra en possession d'un magnifique domaine.

TRIM.

C'est vrai.

DRAKE.

Mais vous avez trop de vanité ; vous rêvez de grandes dames qui ne font aucune attention à vous, tandis que vous avez sous la main une jeune fille sage, aimable, gentille, miss Nelly.

TRIM.

Dont vous êtes le père nourricier... Mais, j'y pense, elle aura du bien... elle héritera de vous. Vous êtes riche.

DRAKE, avec modestie.

Mais... oui...

TRIM.

Vous êtes maigre, vous êtes chétif.

DRAKE.

Mais...

TRIM.

Vous baissez beaucoup.

DRAKE.

Comment ?

TRIM.

La tête se prend, votre intelligence déménage petit à petit.

DRAKE, fâché.

Trim !..

TRIM, gaiment.

Drake ! cette alliance me sourit.

DRAKE.

J'en parlerai à Nelly.

TRIM.

Très bien !.. Moi, je vais employer les moyens de séduction les plus puissans... J'ai déjà fait meubler dans le goût moderne la maison que m'a laissée Atkins. Maintenant je veux des tableaux, des portraits !.. Il me faut une collection d'aïeux... Autant que possible, je les voudrais jolis.

DRAKE.

Justement, j'ai là Eve, peinte d'après nature. C'est antique... et authentique.

TRIM.

Eve ?.. J'en descends bien certainement... mais il s'est passé tant de choses depuis ce temps-là...

DRAKE, par souvenir.

Ah !.. (A part.) Je vais lui glisser le tableau du bahut... (Haut.) J'ai aussi quelque chose de très bien, c'est un vieillard.

TRIM.

Peut-il me faire un grand-père ?

DRAKE.

Parfaitement.

TRIM.

Ça me va, alors... Ah ! j'aperçois miss Nelly, parlez-lui, parlez-lui ferme de nos projets... Pendant ce temps, je vais examiner mes ancêtres. Un grand-père... à l'huile, c'est très bon, ça.

ENSEMBLE.

Air : Quelle aimable et douce folie.

Je remets à votre éloquence
Le soin de mon sort à venir.
Déployez de l'intelligence,
Et je suis sûr de réussir.

DRAKE.

Puisque c'est à mon éloquence
Que vous confiez l'avenir,
Comptez sur mon intelligence,
Je vais tâcher de vous servir.

(Trim entre chez Drake,)

SCÈNE III.

NELLY, DRAKE.

DRAKE.

Quelle bonne affaire!.. Je place mes tableaux, et Nelly par-dessus le marché!.. Elle est si intéressante! je voudrais en être débarrassé.

NELLY, entrant par le fond à gauche, un panier au bras.

Me voilà! mon bon Drake, me voilà!.. Je viens de faire les provisions.

(Elle dépose son panier dans la boutique de Drake, pendant qu'il dit la phrase suivante.)

DRAKE.

Quel spectacle!.. La descendante d'une noble famille qui fait mes provisions.

NELLY, revenant près de Drake.

Il le faut bien.

DRAKE.

Ecoutez, miss Nelly, vous êtes orpheline, et vous n'avez pas de fortune...

NELLY.

Oui, vous êtes mon seul soutien depuis le départ de mon parent, sir Georges Wendoll, que les troubles politiques ont obligé de s'expatrier... En venant vous demander asile, je savais vous faire plaisir.

DRAKE, avec une douceur feinte.

Certainement, ça m'a fait... bien... plaisir. Mais je pense à votre avenir, et je me dis : Si je la mariais ?

NELLY, vivement.

Me marier?.. par exemple!

DRAKE.

Il lui faudrait un bon garçon qui fût jeune, qui fût à son aise, qui pût le devenir davantage.

NELLY, souriant.

Oh! ne vous mettez pas en frais de perquisitions.

DRAKE.

Mais il est tout trouvé... c'est Trim! notre voisin Trim!

NELLY.

Quelle pensée!

DRAKE.

Je la crois bonne... Il a hérité de son cousin Atkins... et...

NELLY, l'interrompant.

Tenez, mon bon Drake, je suis bien chez vous, et ce n'est pas pour me marier que j'ai quitté l'Ecosse...

DRAKE, à lui-même.

C'est désolant, désolant... (Se rappelant.) Ah! à propos de l'Ecosse, j'y pense... Il est venu ce matin une lettre pour vous.

NELLY.

Une lettre?

DRAKE.

Qui vous avait été adressée à Glascow... Elle a long-temps couru après vous.

NELLY, qui a pris la lettre, à part.

L'écriture de Georges... une lettre... de lui!

DRAKE, tristement.

Qu'est-ce qu'il faut que je dise à Trim?

NELLY, d'un air préoccupé, et regardant la lettre.

Mon Dieu! tout ce que vous voudrez... que je ne veux pas me marier.

DRAKE.

C'est triste... (En sortant.) Pourvu que ça n'empêche pas Trim d'acheter mes tableaux, encore.

(Il entre chez lui.)

SCÈNE IV.

NELLY; puis, TRIM.

NELLY, seule.

Sachons bien vite ce que m'écrit Georges... (Ouvrant la lettre, et lisant.) « Un grand intérêt, »celui de ma fortune, de mon avenir, m'ap»pelle en Angleterre... mais avant de quitter la »France, j'ai besoin de renseignemens. Allez à »Londres sans délai, tâchez d'y découvrir At»kins, compromis comme moi dans la dernière »conspiration. » (Parlant.) Il ignore la mort d'Atkins. (Lisant.) « J'ai appris en France, d'un de »mes compagnons d'exil, qu'il a caché dans son »habitation tous les papiers relatifs au complot, »et qui prouvent que j'y suis resté étranger. » (Parlant.) Cette maison, c'est celle-ci, c'est celle de Trim... (Lisant.) « Sûr de reconquérir les »preuves de mon innocence, je pourrais rentrer »en Angleterre sans danger... Sinon, Nelly, à »tous risques, et bravant la justice du roi Geor»ges, j'irai moi-même faire les perquisitions, »car, je vous l'ai dit, d'impérieux motifs exigent »ma présence à Londres le jour de la Saint»Dunstan. » (Parlant, et avec anxiété.) Mais c'est aujourd'hui!.. Georges est donc à Londres?.. L'imprudent!.. il y va de sa vie!.. Voilà près de deux mois que cette lettre aurait dû me parvenir... et les papiers qui peuvent le sauver sont là... chez Trim... Que faire?.. et comment les obtenir sans compromettre Georges?..

(Elle réfléchit.)

TRIM, sortant de chez Drake, à part.*

Ah! elle ne veut pas de moi!.. Je n'en achèterai que plus d'aïeux!

NELLY.

Le voilà!.. (Allant à Trim, avec embarras.) Ah! M. Trim... on dit... que M. Atkins vous a laissé dans ses papiers des choses très intéressantes... des... des.. documens, des notes, sur des personnages du dernier règne, et...

TRIM, à part.

Il ne m'a pas laissé un seul papier... (Haut.) Eh bien?

NELLY.

Oh! je serais bien curieuse... et vous seriez bien aimable de me faire lire ces papiers.

TRIM.

Prenez garde de le perdre.

* Trim, Nelly.

NELLY.

Je vous en prie, vous me rendrez service.

TRIM.

Et moi, quand je vous ai fait demander votre cœur et votre main, c'était pour me rendre service aussi... A ma femme, j'aurais tout accordé. Vous m'avez refusé, je refuse !.. voilà mon caractère.

NELLY, à part.

Oh ! mon Dieu !

TRIM, de même.

Je ne suis pas fâché de me venger un peu.

NELLY, de même.

Et cependant il faut sauver Georges !

TRIM.

Oh! vous ne me connaissez pas, je suis bon ; mais quand on me taquine, je suis très... quelquefois, quelquefois !

NELLY.

On aura exagéré... je n'ai pas dit positivement...

TRIM, à part, avec joie.

Quel rayon !.. (Haut.) Ecoutez, miss Nelly, vous n'avez rien, mais le ciel m'est témoin que vous auriez de la fortune, ça ne m'empêcherait pas de vous aimer... Moi, j'ai la maison que voilà... Je la mets à vos pieds.

NELLY, la regardant.

Cette maison, oui.

TRIM.

J'ai du bien... en argent comptant... J'ai une bonne petite somme de 1500 guinées.

NELLY, préoccupée.

Vraiment ?

TRIM, à part.

Elle y vient !.. (Haut.) En ce qui est de ma noblesse, je ferai voir des portraits dont je descends, qui vous étonneront.

NELLY.

Oh!

TRIM, appuyant.

Qui vous étonneront... Quant à mon caractère, il est joyeux quand je suis gai, triste quand j'ai du chagrin. Voilà pour le moral... Parlez franchement, vous vais-je ?

NELLY, contrainte, à part.

Allons, du courage !

TRIM.

Eh bien ?

NELLY, hésitant.

Epargnez-moi...

TRIM, à part, et vivement.

C'est compris... qui ne dit mot... (Haut.) Ah ! grand Dieu !.. bravo ! bravissimo ! c'est de l'italien, mais l'amour est polyglotte lorsqu'il est content. Vous m'acceptez ?

NELLY, à part.

Il me faut les papiers... (Haut.) Eh bien ! oui, mais j'y mets une condition.

TRIM.

Laquelle ?

NELLY.

Une condition absolue !

TRIM.

Je l'accepte, parlez !

NELLY, à part.

J'ai besoin, auparavant, de relire la lettre de Georges.

TRIM.

Dites, oh ! dites.

NELLY.

Tantôt.

TRIM.

Tantôt, soit ; mais pas plus tard, car je sens que je dessèche, voyez-vous?.. Si vous différez de huit jours seulement, vous épouserez un homme d'une maigreur affreuse.

AIR : Valse de Strauss.

Oui, cet hymen, qu'il s'accomplisse ;
Dites un mot, et j'y souscris ;
Un tel amour est un supplice,
Lorsque le cœur est bien épris.

NELLY, à part.

Mon pauvre George ! ah ! quel supplice !
C'est mon malheur, mais j'y souscris ;
S'il me faut faire un sacrifice,
Que ton repos en soit le prix !

(Nelly rentre chez Drake.)

SCÈNE V.

TRIM, seul.

Elle est à moi ! Ah ! je ne puis contenir ma joie ! je ne sais où la mettre ! (Il s'évente avec l'éventail.) J'ai besoin d'air !.. Tout me réussit !.. Il ne me manque plus qu'un emploi, mais nul doute que lady Arabelle ne me fasse nommer coroner, c'est le moins... cet éventail m'en est garant. Ce n'est pas que je veuille abuser de mes avantages pour chagriner mon souverain... ah ! grand Dieu !.. Eh ! eh ! lady Arabelle est jolie... non !.. je serais même désolé de m'y voir contraint... Allons nous faire joli pour nous présenter décemment devant cette femme habituée aux puérilités du luxe.

(Il entre chez lui.)

SCÈNE VI.

GEORGES, LADY ARABELLE, sortant de la maison du fond ; puis, TRIM ; ensuite, TOM.

ARABELLE.

Quelle imprudence, Georges ! Il fallait attendre du moins les moyens de prouver votre innocence.

GEORGES.

Impossible !.. J'avais écrit à une petite parente que j'ai en Écosse, et elle ne m'a pas répondu ;

l'impatience m'a pris... car, voyez-vous? il fallait que je fusse à Londres aujourd'hui.

ARABELLE.

Et pourquoi ?

GEORGES.

J'ai à rembourser mille guinées. Lors de mon départ pour la France, Atkins m'a fait prêter cette somme par je ne sais quels usuriers, sous la condition un peu... léonine, que si, dans six mois, les mille guinées ne sont pas restituées, tous mes biens deviendront la propriété de mes juifs.

ARABELLE.

Mon cher Georges, comptez sur moi... Dans huit jours, mon banquier revient à Londres.

GEORGES.

Dans huit jours, il sera trop tard, car c'est aujourd'hui même que le terme expire... Mais Atkins m'a promis l'appui de sa bourse... c'est un ami fidèle; il n'a pas quitté Londres; je sais qu'il n'a pas été arrêté, je le trouverai.

ARABELLE.

Mais jusque là, il y va de votre tête.

GEORGES, légèrement.

S'il s'agissait de celle de tout autre, je serais plus réservé; mais la mienne étant à moi... (c'est même là, pour le moment, ma seule propriété incontestable). Et puis, je me suis dit : Lady Arabelle est mon amie d'enfance, et s'il m'arrive quelque mésaventure... elle a un grand crédit, elle parlera pour moi.

ARABELLE.

Oui, Georges, j'ai une grande influence pour les petites choses, mais là s'arrête mon pouvoir; j'ai des ennemis puissans... on m'épie, on travestit mes action... lord Sommers, le premier ministre, me poursuit de sa haine... et ce matin même, en me rendant dans cette maison où vous m'attendiez, il m'a semblé que mes pas étaient suivis...

GEORGES, vivement et avec crainte.

Dieu! si cette démarche vous avait compromise!

TRIM, à sa fenêtre, au premier étage.

La voilà... elle cause.

ARABELLE.

C'est pour vous seul que je crains, mon cher Georges.

TRIM, à lui-même.

Georges!.. C'est le roi!.. (Avec un sentiment de bonheur.) Je suis derrière mon roi !

(Il disparaît et ferme sa fenêtre.)

ARABELLE, réfléchissant.

Ce qu'il faudrait d'abord, ce serait de vous mettre à l'abri des soupçons... (Par inspiration.) J'y songe !..

GEORGES.

Quoi donc?

ARABELLE.

Une dame m'a recommandé, ces jours derniers, la pétition d'un pauvre hère qui sollicite une place de coroner; je l'ai appuyée auprès du roi, et j'ai reçu le brevet ce matin... Si vous pas siez pour ce coroner, ce serait pour vous un gage de sécurité.

GEORGES, gaîment.

Coroner!.. ah ! ah! ah!

TRIM, sortant de chez lui, et restant un moment sur le seuil de sa porte.

Le roi est content!.. Il faut que j'aie la gloire de parler à mon souverain, de son vivant.

(Il passe mystérieusement derrière Georges et Arabelle, et gagne l'extrême gauche du théâtre.*)

GEORGES, riant toujours.

Arabelle, votre idée est délicieuse!.. ah! ah! ah!..

TRIM, s'avançant respectueusement, à Georges.

Pardon, Votre... Monsieur, je veux dire... N'auriez-vous point perdu votre éventail?

(Il présente l'éventail à Georges.)

GEORGES.

Quel est cet original?.. Laissez-nous, l'ami !

(Il s'éloigne un peu.)

TRIM, très joyeux, à part.

Son ami!.. Je mourrai satisfait!

(Tom paraît au fond, épiant Arabelle.)

ARABELLE, regardant l'éventail.

C'est le mien.

GEORGES.

Bah!..

(Il tend la main vers Trim, qui lui remet l'éventail; il le présente à Arabelle, qui, au moment où elle va le prendre, aperçoit Tom au fond, et s'éloigne un peu vers la droite.)

ARABELLE, à Georges.

Ciel! un agent de lord Sommers.

(Tom disparaît.)

GEORGES, à Arabelle.

Retirez-vous.

ARABELLE.

Quant à ce brevet de coroner...

GEORGES.

Eh bien ?

ARABELLE, comme par inspiration.

Je le remettrai à la personne qui m'apportera mon éventail. Adieu.

GEORGES, remontant la scène avec elle.

Permettez que je vous accompagne jusqu'à votre voiture.

ARABELLE, au fond.

Non, non, pas d'imprudence !

(Elle sort vivement par la rue à droite.)

* Trim, Georges, Arabelle.

SCÈNE VII.

TRIM, GEORGES.

GEORGES.

Dites-moi, l'ami... N'auriez-vous pas entendu parler d'un nommé Atkins?

TRIM, joyeux, à part.

Le roi m'interroge! (Haut.) Atkins le conspirateur?

GEORGES.

Précisément... (Avec mystère.) Chut!

TRIM, de même.

Chut!.. Je l'ai particulièrement connu.

GEORGES.

Qu'est-il devenu?

TRIM.

Eh! mon Dieu! il est devenu mort.

GEORGES, avec émotion.

Mort?

TRIM.

Et, chose fort singulière! il est mort avant d'être pendu, circonstance qui a dû bien le surprendre.

GEORGES, à part.

Et moi qui comptais sur lui pour dégager mes biens... Tout est fini!..

(Il va s'asseoir sur le banc de pierre qui est à la porte de Trim, et s'appuie la tête sur sa main.)

TRIM, avec inquiétude.

Aurais-je eu le malheur de vous affliger?.. J'en serais inconsolable.

GEORGES, d'un air distrait.

Rien, rien... Merci, mon brave.

TRIM, à part.

Son brave!.. Il me nomme son brave!.. Je pourrai désormais signer : Trim, brave du roi. (Haut.) Mais ça me contrarie de vous voir comme ça assis à ma porte sans rien prendre... Il fait très chaud... Si j'osais vous offrir à rafraîchir?

GEORGES.

Ma foi, vous le prenez si galamment avec moi... que j'accepte.

(Il se lève et gagne la gauche du théâtre.)

TRIM, à lui-même.

Est-il possible! Je régale mon souverain!.. (Haut.) Je reviens, je reviens!

(Il va chercher une table et une chaise dans le petit jardin; puis, il les place devant sa porte et entre chez lui; il en ressort aussitôt avec une pinte en étain et un verre qu'il met sur la table. Tout ce jeu de scène doit avoir lieu pendant l'à-parté de Georges.)

GEORGES, un instant seul.

Cela empêchera ma présence d'être remarquée, et cela me distraira des mauvaises nouvelles que je viens d'apprendre. Pauvre Atkins! Mais Arabelle?.. Oh! non... elle se compromettrait, se perdrait peut-être! (D'un air résolu.) Que mon sort s'accomplisse!

(Il va vers la table.)

TRIM, apportant la pinte et le verre.

Voilà! voilà!

(Il reste debout près du banc de pierre.)

GEORGES, s'asseyant.

Mille grâces, mon cher hôte... En vérité, il y aurait conscience à vous refuser... vous avez une si bonne figure...

TRIM, avec conviction.

Oh! oui, Monsieur... c'est ce que je me disais encore ce matin en me faisant la barbe... je me disais : Sapristi! j'ai une bien bonne figure!.. quel dommage que je n'en tire pas parti dans les emplois publics!

GEORGES, étonné.

Quoi! vous n'avez apporté qu'un verre?

TRIM, timidement.

Je ne me... sers jamais que... d'un verre.

GEORGES.

Mais, morbleu! il m'en faut deux, à moi!

TRIM, à part, avec admiration.

Il boit des deux mains à la fois!.. ô grand homme!..

GEORGES.

Je veux trinquer avec vous, mon hôte.

TRIM, hors de lui.

Avec moi!.. oh! je vais chercher un verre!

(Il rentre chez lui.)

GEORGES, seul un instant.

Il est drôle, ce garçon... Le roi à sa cour n'est pas traité plus cérémonieusement. (Trim revient et pose son verre sur la table.) Asseyez-vous là, et mettez votre chapeau.

TRIM, d'abord surpris, et puis d'un ton très résolu.

Mon chapeau?.. Jamais mon chapeau! jamais mon chapeau!

GEORGES.

Vous voulez donc me forcer d'ôter le mien?

(Il porte la main à son chapeau.)

TRIM, vivement.

Grand Dieu! je vous en prie!

GEORGES.

Cependant...

(Il se découvre.)

TRIM.

Je ne le souffrirai pas, sapristi!

(Il saisit le chapeau de Georges, le lui place violemment sur la tête, et frappe plusieurs coups du plat de sa main sur la forme, pour le lui enfoncer davantage.)

GEORGES, baissant la tête malgré lui.

Eh bien! eh bien!

TRIM, frappant sur le chapeau de Georges.

Gardez votre chapeau!.. Je ne veux pas manquer au respect que je vous dois.

GEORGES.

Alors, remettez le vôtre, que diable!

TRIM, s'inclinant.

J'obéis.

GEORGES, versant à boire.

Asseyez-vous... (Trim s'assied.) A la bonne

heure... Je suis bon prince, mais je n'aime pas que l'on me contrarie.

TRIM.

Oh ! oui, vous l'êtes ! oh ! oui, vous l'êtes !.. (A part.) Il se coupe, il se coupe !

GEORGES, présentant son verre.

Allons, mon hôte, à vous !

TRIM, trinquant.

Oh ! Dieu ! je trinque avec Georges-un !.. (Haut.) A la santé du roi Georges !

GEORGES, après une pause et d'un air indifférent.

Ah ! je n'y vois pas d'inconvénient !

TRIM, riant.

Il n'y voit pas d'inconvénient ! Je le crois bien ! (A part.) Faufilons-nous ! (Avec enthousiasme.) Oh ! Dieu !.. le roi Georges !..

AIR : Au voici la riante semaine.

Pour le roi Georg's, je me mettrais en quatre;
Oui, je voudrais tenir ses ennemis,
Seul contre tous, je voudrais les abattre,
Afin d'en faire un pudding, un salmis !
Oui, je voudrais, dans ma fougueuse audace,
Mourir pour lui, mais mourir vaillamment !

(D'un air humble.)

Et puis avoir une petite place,
Pour lui prouver ensuit' mon dévoûment.

GEORGES.

Eh ! mais, c'est très bien, cela, mon cher camarade.

TRIM, avec effusion.

Eh bien ! j'accepte ce titre de votre cher camarade... Mais vous avez quelque chose qui vous taquine, et ça... taquine aussi... votre cher camarade... je voudrais vous servir, me dévouer à vous tout entier, à jamais ! à toujours !

GEORGES, souriant.

Si je vous prenais au mot...

TRIM.

Prenez-m'y ! Tout ce que j'ai, je vous le livre.

GEORGES, étonné.

D'où vient cette confiance ?.. Vous ne me connaissez pas.

TRIM, d'un air entendu.

Je n'ai pas besoin de vous connaître... vous désirez garder l'incognito.

GEORGES, se levant un peu ému et se dirigeant vers la gauche.

Quoi ! vous savez ?..

TRIM, le suivant.

Gardez-le ! eh ! mon Dieu ! gardez-le !.. Mais dites ! en quoi puis-je vous être utile ?.. sans façon.

GEORGES.

Mon pauvre ami, si je n'avais qu'un seul embarras, je pourrais avoir recours à vous... mais j'ai mille sujets...

TRIM, à part, en riant.

Il dit qu'il a mille sujets !

GEORGES.

Mille sujets d'ennui !

TRIM.

Mille !.. tant mieux !

GEORGES.

Hein ?

TRIM.

Non, tant pis ! ce n'est pas assez !

GEORGES, impatienté.

Ah ça ! mais...

TRIM.

Je voudrais que vous en eussiez dix mille, pour vous aider à en triompher.

GEORGES, à part.

Singulier personnage !

TRIM.

Parlez !

GEORGES.

Allons, c'est pour vous obéir.

TRIM, à part.

Il m'obéit, lui ! Georges-un !.. le premier Georges de l'Angleterre !

GEORGES.

D'abord, ma sécurité est attachée à la découverte et à la possession d'une maison...

TRIM, à part.

Ah ! oui, une maison pour ses entrevues avec lady Arabelle. (Haut.) Ça pourra s'arranger... Après ?

GEORGES.

Et cependant, ce n'est pas là pour moi le plus urgent... Mais à quoi bon dire tout cela à un étranger ?

TRIM, très peiné.

Un étranger... mais je suis Anglais... Un étranger, moi, ah !.. pour vous, ah !

GEORGES.

Allons, je n'avais pas le projet de vous offenser... Mais est-il bien intéressant pour vous d'apprendre que je suis hors d'état de remplir ce matin une obligation... un paiement important entre les mains du banquier Huskinson.

TRIM, vivement, à part.

Il veut éprouver mon dévouement... (Haut et d'un air malin.) Et de quelle somme ?

GEORGES.

Eh ! mon Dieu ! mille guinées !

TRIM, avec éclat.

Quel bonheur !

GEORGES.

Quoi donc ?

TRIM, criant.

Je les ai !

GEORGES.

Vous les avez... mais, moi; je ne les ai pas.

TRIM.

M. Huskinson a des fonds à moi, je vais lui dire de vous les remettre.

GEORGES.

Vous ?.. Mais je ne puis...

TRIM.

Voulez-vous plus?

GEORGES.

Du tout!

TRIM, d'un air décidé.

Acceptez, où je me flanque droit dans la Tamise.

GEORGES.

Quoi! est-ce sérieusement?

TRIM, de même.

Ou je grimpe sur le clocher de Saint-Paul, et je me jette à plat du haut en bas.

AIR : Ah, quel plaisir, quels doux aveux.

Dites-moi que vous acceptez!
Eh quoi! vous hésitez?
Si vous prononcez un refus,
Demain, je n'existe plus.

GEORGES.

Eh bien! mon cher...

TRIM.

Son cher! oh! dieux!

GEORGES.

Je veux à mon tour me montrer généreux;
Je sauve les jours d'un ami...

TRIM.

Et vous acceptez?

GEORGES.

Oui, j'accepte!

TRIM, avec bonheur.

Oh! merci!

ENSEMBLE.

J'oblige le gouvernement,
C'est là du dévoûment!
Ah! quel heureux évènement!
Pour moi, quel placement!

GEORGES.

Mais d'où vient donc ce dévoûment?
Ah! quel évènement!
Ce brave homme a, certainement,
Perdu le jugement.

TRIM.

Puis-je vous être bon à autre chose?

GEORGES, tirant une lettre de son portefeuille.

Veuillez faire tenir à M. Huskinson cette lettre que j'avais préparée pour lui, et qui lui fera connaître l'emploi de la somme que vous me prêtez...

TRIM.

J'y vais moi-même... moi-même... Avez-vous quelque autre mission à me confier?

GEORGES.

Vous m'y faites songer... oui.

TRIM.

Ah! quel bonheur!..

GEORGES, à part.

Mon brevet de coroner.

TRIM.

Qu'est-ce que c'est?

GEORGES.

En revenant, si vous vouliez bien passer chez lady Arabelle, dans Piccadilly.

TRIM.

Avec joie!

GEORGES.

Elle vous remettra, en échange de cet éventail, un papier que vous aurez la bonté de m'apporter.

TRIM.

C'est comme si c'était fait; c'est à deux pas.

(Il s'éloigne de quelques pas.)

GEORGES.

Mais que puis-je, grand Dieu! pour reconnaître un pareil service?

TRIM, revenant, d'un air suppliant.

Vous rappeler quelquefois le nom de Trim! de Jérémie-Robinson-Trim-Mac Petlock.

GEORGES, souriant.

Je ne l'oublirai jamais... quoiqu'il soit un peu compliqué.

TRIM.

Et quand vous serez rentré chez vous, si vous entendez parler d'une petite place, pensez à moi. (A part.) Je me crois parfaitement coroner! (Haut.) Je cours chez le banquier Huskinson!

(Il se dirige vers sa maison, dont il ferme la porte et met la clé dans sa poche.)

GEORGES.

Allez! (A part.) Mon beau domaine d'Ecosse... Oh! j'y tenais, c'est là que j'ai aimé ma Nelly.

(Il se rassied et reste pensif, en appuyant sa tête sur sa main, de manière à ne pas voir ce qui se passe sur le milieu de la scène.)

SCÈNE VIII.

TRIM, GEORGES, NELLY, sortant de chez Drake.

NELLY, rencontrant Trim qui se dispose à s'éloigner.

M. Trim, je venais vous dire que je désire que notre union ait lieu sans retard.

TRIM.

Je ne peux pas dans ce moment-ci... je suis occupé... Oh! vous ne savez pas...

(Il lui parle bas.)

GEORGES, à lui-même.

Nelly qui m'a oublié, comme on oublie les absens!

(Il est absorbé.)

TRIM, à Nelly.

Il y a là un gentleman qui a droit à tous vos respects... je vous prie de lui être très agréable, Nelly.

NELLY, regardant Georges dont elle ne voit pas la figure.

Quel est ce Monsieur?

TRIM, avec importance.

C'est quelqu'un... quelqu'un qui m'honore de sa confiance : Inclinez-vous. (Présentant Nelly.) Votre grâce ! permettez que je vous présente ma fiancée... qui est tout à vos ordres.

GEORGES, sans se retourner d'abord.

Ah ! vous vous mariez?.. c'est très bien, mon cher Trim... (Regardant Nelly.) O ciel ! Nelly !

NELLY, à part.

Georges !

NELLY et GEORGES, à part.

ENSEMBLE.

Air : Grand Dieu ! quelle aventure.

O bonheur ! quelle ivresse
C'est Nelly
C'est Georges que je voi !
De crainte et de tendresse!
Je tremble malgré moi.

TRIM, à part.

Cachons bien notre ivresse,
Ah ! vraiment, je conçoi
L'émotion qui l'oppresse :
Elle a r'connu le roi !

NELLY, à part.

Il connaît Trim ! mais quel mystère!

GEORGES, à part.

Nelly dans ces lieux?

TRIM, bas, à Nelly.

Pas un mot !
Cachez votre trouble, ma chère.
Il veut garder l'incognito.

GEORGES et NELLY, ensemble.

O bonheur, etc.

TRIM.

Cachons bien, etc.

GEORGES, à Trim, avec contrainte.

Ah ! c'est là votre fiancée... je vous en fais mon compliment.

NELLY, à part.

O mon Dieu !

TRIM.

Je cours remplir les ordres de votre grâce... je vous laisse avec ma future. (A part.) Je le crois satisfait intérieurement... (A Georges.) Elle m'adore... que voulez-vous?

(Il sort en courant par le fond à gauche.)

SCÈNE IX.

NELLY, GEORGES.

GEORGES.

Ce que je viens d'entendre, Nelly, est-il possible?

NELLY, avec beaucoup d'émotion.

Ah ! mon cousin, je suis tellement troublée... Laissez-moi vous dire combien je suis heureuse de vous revoir?

GEORGES.

Vous, Nelly... et pourtant vous allez épouser cet homme?

NELLY, baissant les yeux.

Oui, Georges.

GEORGES, appuyant.

Vous allez l'épouser... sans remords, sans regrets?

NELLY, de même.

Sans remords.

GEORGES.

Et le souvenir de mon affection, de mon amour, ne vous a point arrêtée?

NELLY, troublée.

Votre amour... (A part.) Il m'aimait ! (Haut.) O mon Dieu, mon cousin... j'ignorais... jamais vous ne m'en avez parlé...

GEORGES.

Je ne vous fais pas de reproche, Nelly, vous étiez libre... mais peut-être eussiez-vous pu, sans que vos nouvelles affections en souffrissent, répondre à la lettre que je vous ai écrite il y a deux mois.

NELLY.

Votre lettre, Georges?.. mais je l'ai reçue seulement ce matin, il y a une heure.

GEORGES.

Comment?

NELLY.

Vous me l'avez adressée à Glascow, et j'étais ici, auprès du mari de ma nourrice, à qui je suis venue demander protection; car vous étiez en France, moi j'étais en Écosse, Georges... et... (Avec émotion.) je m'y ennuyais trop !

Air : Ah ! j'avais une autre espérance.

Depuis six mois, que de souffrance,
En secret j'ai dû dévorer !
Ma pensée allait vers la France,
Et je me cachais pour pleurer !
Sans vous, notre Écosse chérie
Me semblait un lieu désolé;
Qu'est-ce, Georges, que la patrie,
Lorsque le cœur est exilé?

GEORGES.

Nelly, j'ai peine à comprendre... (Avec abandon.) Non, l'intérêt que vous me témoignez n'est pas une feinte...

NELLY.

Georges !

GEORGES, avec défiance.

Et pourtant ce mariage...

NELLY, suppliante.

Mon ami... je vous en prie... pendant que nous sommes seuls... Vous m'avez écrit que les preuves de votre innocence sont cachées dans la maison Atkins... A quel endroit, Georges?.. dites !..

GEORGES, avec impatience.

Que m'importe maintenant la maison Atkins?..

NELLY.

Ah ! vous êtes cruel.

GEORGES, l'examinant.

Nelly... il se passe entre nous quelque chose d'étrange... Vous me cachez la vérité.

NELLY, avec anxiété.

Georges, mon ami... répondez à ma question.

GEORGES.

Avant tout, aimez-vous Trim ? (Elle se détourne avec embarras.) Un mot... Nelly, ma Nelly ?

NELLY.

Ah ! c'est mal de me presser ainsi.

GEORGES, vivement et avec affirmation.

Vous ne l'aimez pas!

NELLY, avec dignité.

Georges, j'ai promis de l'épouser.

GEORGES.

Ah ! je l'exècre cet homme, avec sa brutale obligeance! mais dès que je me serai libéré envers lui...

(Il fait un geste de menace.)

NELLY.

Dites-moi donc où sont ces papiers.

GEORGES.

Eh bien !..

TRIM, dehors.

Me voilà ! me voilà !

NELLY.

C'est lui, déjà !

(Elle va à gauche du théâtre, Georges à droite; Trim descend au milieu.)

SCÈNE X.

NELLY, TRIM, GEORGES.

TRIM, essoufflé.

Je n'ai plus de vent, j'ai couru comme un poney. (Regardant alternativemens Georges et Nelly.) Eh ben! quoi? qu'y a-t-il? votre honneur a l'air tout... (Se tournant vers Nelly.) Et vous, Nelly, vous êtes complètement... (Attirant Nelly à part.) Qu'avez-vous dit à ce gentleman, pour qu'il ait la figure aussi désagréable qu'il l'a?..

NELLY, avec embarras.

Mais...

GEORGES, avec hauteur.

Qu'est-ce donc?

TRIM, le saluant respectueusement.

Rien, rien... (A Nelly.) Je ne sais pas ce que vous lui avez dit; mais je vous défends dorénavent de lui reparler de ça!.. Vous venez peut-être de me couper ma carrière!.. Et si je ne voulais plus vous épouser, moi? qu'est-ce que vous diriez?

NELLY, comme malgré elle.

M. Trim!.. (A part.) Oh ! ne le fâchons pas.

TRIM, à part.

J'ai la faveur du roi, je ne suis plus embarrassé pour me marier, moi, à présent.

GEORGES, à lui-même.

Se marier ?.. (Passant rapidement près de Nelly.) Ce mariage ne se fera pas.

NELLY, avec sentiment.

Vous vous trompez, Georges.

ENSEMBLE.

TRIM.

AIR : De votre offre, mon âme est blessée.

Rentrez, Nelly, rentrez vite, ma chère;
En ce moment vous m'avez compromis,
Si vous avez excité sa colère,
Ce n'est pas là c' que vous m'aviez promis.

GEORGES.

Mais quel est donc cet étrange mystère?
A ce brutal, qu'a-t-elle donc promis?
A ce destin je saurai la soustraire,
Dût mon bonheur s'en trouver compromis.

NELLY.

Que devenir? Ah! grand Dieu! comment faire?
Dût mon destin s'en trouver compromis:
A son malheur, si je puis le soustraire,
J'accomplirai l'hymen que j'ai promis.

(Nelly rentre chez Drake.)

SCÈNE XI.

TRIM, GEORGES.

TRIM.

Je l'ai renvoyée, mais soyez tranquille, je lui dirai son fait.

GEORGES.

Vous avez tort, laissez-moi.

TRIM.

Pardon... J'ai été chez le banquier Huskinson.

GEORGES.

Que m'importe?

TRIM.

Je ne l'ai pas trouvé.

GEORGES, avec brusquerie.

Tant mieux!.. Gardez votre argent... (A part.) Je ne lui aurai pas cette obligation.

TRIM.

Comment! le garder ?.. Mais en l'absence de M. Huskinson, je l'ai remis à son associé... Heureusement, il n'y a plus à s'en dédire.

GEORGES.

Je ferai en sorte de m'acquitter bientôt envers vous.

TRIM, d'un air malin.

Ça ne m'inquiète pas... Ensuite, j'ai porté l'éventail à lady Arabelle, et elle m'a remis cette lettre.

GEORGES.

Ah! donnez... (A lui-même.) C'est ma nomination de coroner.

TRIM.

De coroner... (A part.) La farce continue.

GEORGES, à part.

Celle-là, du moins, je ne la lui dois pas.

TRIM.

Coroner! vous, coroner?.. (Avec force.) Impossible! je ne le souffrirai pas.

GEORGES.

Et pourquoi cela, je vous prie?

TRIM.

Votre grâce veut garder le voile de l'anonyme...

GEORGES.

Eh bien?

TRIM.

Et elle veut se déguiser en coroner?.. se mettre en rapport continuel avec les constables, avec les agens de l'autorité?

Air de Mazaniello.

Votre audace a droit d' me confondre!
C'est courir des dangers trop grands,
La polic', si bien faite à Londre,
A partout de nombreux agens.
On en trouve un à chaque porte;
La polic', vous savez l' dicton,
Plus elle a d'yeux, plus elle est forte;
Absolument comm' le bouillon.

Vous serez reconnu.

GEORGES, à part.

Cet imbécille a raison.

TRIM.

Tandis que moi, moi qui vous parle, moi, Trim, simple homme, inconnu de tout le monde, qui n'ai pas d'ambition...

GEORGES.

Eh bien?..

TRIM.

Si j'étais... si j'avais le bonheur d'être coroner... oh! comme je vous serais utile!.. je vous protègerais... je vous cacherais sous mon aile quand vous auriez le désir d'être caché... (Avec importance.) Vous figurez-vous ce que c'est qu'un homme sous l'aile d'un coroner?.. C'est peut-être la plus belle position qu'on puisse ambitionner!

GEORGES.

C'est bien.

TRIM, à part.

Il mord!

GEORGES, de même.

Mais, pour qui me prend cet imbécille qui me veut tant de bien, et qui me fait tant de mal?.. Au fait, qu'il soit coroner!.. Je me libère d'autant des services qu'il m'a rendus... (Haut.) Eh bien! que cette nomination soit la vôtre.

TRIM, avec transport.

Je suis promu!.. (Il prend le papier.) Pas un habitant de Londres n'a désormais le droit de se pendre ou de se brûler la cervelle, sans le concours de mon ministère... Quel poste!.. (Regardant le brevet.) Mais, oui, le brevet est bien en mon nom... Jérémie-Robinson-Trim-Mac Petlock.

GEORGES, à part, regardant à son tour le brevet que tient Trim.

Quoi?.. c'est lui qui a été recommandé à Arabelle, et c'est lui que je dépossédais... L'aventure est bizarre.

TRIM, à part.

Il a l'air étonné, et c'est lui qui me nomme... Voilà ce que j'appelle réellement un grand roi.

GEORGES.

Vous êtes satisfait?

TRIM.

Si je le suis?.. Ah! grand Dieu! c'est-à-dire que j'ai peur que la joie ne me rende imbécille!

GEORGES, avec une intention caustique.

Rassurez-vous... et maintenant laissez-moi.

TRIM.

Comment! vous laisser?.. Et ma maison?.. vous avez besoin d'une maison... la mienne vous appartient, je vous la dédie.

GEORGES.

Gardez-la... je ne veux plus rien de vous... Et quant à ce que je vous dois...

TRIM.

Quoi?.. (A Georges.) Mais c'est Nelly qui me vaut ça... c'est ma future qui est cause du dégât qui s'est opéré dans votre physionomie... Je vas bien l'arranger!

GEORGES, avec force.

Votre future?.. Je vous défends de lui donner ce nom.

TRIM.

Grand Dieu!

GEORGES.

Air: Oui, c'est trop fort, oui, c'est abominable.

Songez-y bien, c'est me faire un outrage,
Jamais Nelly ne saurait être à vous!
Si vous formez un pareil mariage,
Tremblez, tremblez, redoutez mon courroux!
Vous, homme nul, vous que ma bienveillance
Vient de pourvoir d'un excellent emploi!..

TRIM, à part.

Il trouv' que c'est une mésalliance!
Mais à quel point me protège le roi!

ENSEMBLE.

GEORGES.

Songez-y bien, c'est me faire un outrage, etc.

TRIM.

Qui, moi, grand Dieu! vouloir vous faire outrage!
Calmez, calmez cet injuste courroux!
Si votre honneur blâme ce mariage,
Je me résigne et m'en rapporte à vous!

(Georges sort par le fond à gauche.)

SCÈNE XII.

TRIM, d'abord seul; puis, NELLY.

TRIM.

Comment?.. il me laisse ma maison sur les bras!.. Me faire un tort pareil... Ah! si ce n'était pas le roi, je me porterais à des violences sur lui!.. Et c'est Nelly qui me cause cette avanie-là!.. Je comprends très bien qu'il ne veuille pas que je l'épouse. Il est clair que mon souverain a d'autres vues sur moi... Mon devoir est d'y entrer.

NELLY, sortant de la maison, à part*.

Georges n'est plus là... Tâchons de savoir...

TRIM, allant vers elle, et avec hauteur.

Ah! c'est vous, Nelly, votre conduite est odieuse, ma chère amie.

NELLY, surprise.

Ma conduite?

TRIM.

Vous avez exaspéré ce gentleman qui était là; il vient de partir furieux.

NELLY.

Pourquoi donc?

TRIM.

Courez après lui, dites-lui que je suis très mécontent de vous... remettez-lui cette clé, c'est celle de ma maison; dites-lui que je la lui donne.

NELLY.

Votre clé?

TRIM.

Ma maison... On ne peut pas se réunir dans ma clé.

NELLY, à part.

Est-il possible?.. Cette clé que je désirais tant!

TRIM.

Courez!.. on le voit encore d'ici... (Il lui indique du doigt le côté par lequel Georges est sorti.) Tâchez de le fléchir, lutinez-le, cajolez-le, employez tous les moyens en votre pouvoir (tous les moyens honnêtes) pour la lui faire accepter, et je vous prie d'ajouter par post-scriptum, que je n'ai aucune intention de vous épouser.

NELLY, avec joie.

Est-ce vrai?

TRIM.

Malheureusement!

NELLY.

Oui, j'y cours! j'y cours!

TRIM.

Vite! vite!

NELLY.

Je n'y comprends rien... mais, n'importe!.. Georges sera sauvé!

(Elle sort vivement par le fond à gauche.)

* Nelly, Trim.

SCENE XIII.

TRIM; puis, BURCHELL; puis, TOM.

TRIM.

Qu'elle réussisse ou non, le roi sera flatté, je rattrape ma faveur, je suis plus puissant que jamais!

BURCHELL, au fond, à Tom.

C'est cet homme-là qui était avec eux?

TOM.

Oui, votre honneur... il s'appelle Trim.

BURCHELL.

C'est bien... tenez-vous à l'écart... (Tom s'éloigne; Burchell s'approche de Trim*) Je vous cherchais, M. Trim.

TRIM.

Eh bien! Monsieur, je vous félicite de m'avoir trouvé, car c'est là ce que désire le plus l'homme qui cherche.

BURCHELL.

Vous ne me connaissez pas?

TRIM.

Je n'ai pas cet honneur.

BURCHELL.

Je suis le secrétaire intime de lord Sommers, le premier ministre, et chargé en cette circonstance de ses pleins pouvoirs.

TRIM, à part.

Tiens, cet intrigant de ministre aura flairé mon influence sur le monarque... Voyons-le venir.

BURCHELL.

Je désire obtenir de vous quelques renseignemens.

TRIM, prenant un air important, et mettant la main dans son gilet.

Je vous écoute.

BURCHELL.

Le roi, notre gracieux souverain, a distingué une jeune lady qui est devenue la dame de ses pensées.

TRIM.

Je sais.

BURCHELL.

Ce matin, cette dame est sortie de bonne heure de son hôtel.

TRIM.

Je sais.

BURCHELL.

Elle est venue ici, à cette même place.

TRIM.

Je sais.

BURCHELL.

Elle y a causé avec quelqu'un.

TRIM.

Je sais toujours.

BURCHELL.

Quelle est cette personne?

* Trim, Burchell.

TRIM, à part.

Ah! je vois... (Haut.) Vous voyez un homme désolé!

BURCHELL.

Pourquoi?

TRIM.

Un homme au désespoir!

BURCHELL.

Mais, pourquoi?

TRIM.

Un homme qui donnerait sa vie pour six pences!

BURCHELL.

Je ne vous dis cependant rien qui puisse...

TRIM.

Parce que j'ai fort à cœur d'être agréable à sa grâce, et il se trouve que je ne le veux pas.

BURCHELL, piqué.

Comment?

TRIM, d'un air chagrin.

J'ai la douleur de ne pas le vouloir.

BURCHELL.

Vous refusez de me dire quel est cet homme?

TRIM.

Je ne refuse pas... refuser n'est pas le mot... Seulement, je garde le silence sur cet objet.

BURCHELL.

Écoutez, M. Trim.

TRIM.

Avec plaisir.

BURCHELL.

Vous devez concevoir que, pour envoyer son secrétaire intime, il faut que le ministre attache une importance considérable à savoir ce que je vous demande.

TRIM.

Je ne vous dis pas non... Mais voyez l'embarras : le ministre attache une grande importance à le savoir, moi, j'en attache une de la même grandeur à ne pas le dire. Comment diable nos deux importances vont-elles s'arranger?

BURCHELL, à part.

Mais ce malotru semble vouloir me railler.

TRIM.

Notre position est bien triste à tous les deux.

BURCHELL, après avoir réprimé un mouvement d'humeur.

Écoutez, M. Trim.

TRIM, se croisant les bras.

Je vous écoute.

BURCHELL.

Si vous voulez me dire quels sont les rapports de lady Arabelle avec ce cavalier, je me charge de votre avenir.

TRIM.

Ah! bon... trois choses; le cavalier, les rapports... et l'avenir. En ce qui concerne le cavalier, je vous ai ouvert mon cœur; quant à ses rapports avec lady Arabelle... eh! eh! il est gentil, lady Arabelle est très bien... ah bah! c'est de leur âge, ça ne me regarde pas, n vous non plus; laissons-les tranquilles!

(Il s'éloigne un peu.)

BURCHELL, à part.

Il est donc vrai! et nous allons pouvoir la démasquer.

TRIM.

Pour ce qui est de mon avenir, je n'en suis nullement inquiet, et la protection que vous m'offrez... (S'inclinant.) protection que je respecte infiniment, je n'en ai pas besoin; j'ai mieux que ça.

BURCHELL.

Savez-vous que vous parlez au premier secrétaire du ministre?

TRIM.

Quand vous seriez le second, même le troisième, je vous répète que j'ai mieux que ça.

BURCHELL, à part.

Plus de doute! c'est un protégé d'Arabelle. (Haut.) Vous aurez à rendre compte de votre insolence. Sa Majesté saura comment vous vous comportez!

TRIM, le saluant.

Je l'espère!

BURCHELL.

Et vous aurez la récompense qui vous est due.

(Il se dirige vers le fond.)

TRIM.

Je l'espère non moins.

(Pendant cet à-parté, Burchell a remonté la scène; il a fait signe à Tom, qui s'est avancé. Ils causent bas en se montrant Trim.)

SCÈNE XIV.

DRAKE, TRIM, BURCHELL et TOM, au fond; puis, NELLY et GEORGES.

DRAKE, sortant de chez lui; il porte un tableau.

Regardez-moi ça.

(On entend sonner quatre heures.)

TRIM, qui a écouté l'heure.

Quatre heures! l'heure où nous sommes propriétaires en Écosse. Drake, sautez!

DRAKE.

Que je saute? Comment, que je saute?

TRIM.

Sautez chez le lord-juge.

DRAKE.

Je saute.

TRIM.

Et prenez possession des titres de propriété.

DRAKE.

Soyez tranquille.

TRIM.

Drake! tous les bonheurs m'arrivent à la fois.

DRAKE.

Comment ça?

TRIM, avec joie.

Je suis nommé coroner! je constate les suicides. Ah! Drake, si vous étiez mon ami, vous m'étrenneriez!

DRAKE, avec étonnement.

Coroner!.. Et à qui devez-vous cette faveur?

TRIM, avec exaltation.

Au roi, à ce bon, à ce grand roi qui règne sur nous!

DRAKE.

Vraiment?.. Je venais justement vous proposer d'acheter son portrait.

TRIM.

Son portrait?.. Je l'achète, j'en veux... Où est-il?

DRAKE.

Le voici!

TRIM, regardant le tableau.

Quoi! le voici?

DRAKE.

Le portrait du roi.

TRIM, criant.

De quel roi?

DRAKE.

Du roi Georges.

TRIM, d'un air goguenard.

Ça, le roi Georges? (Il examine le portrait dans tous les sens. — Georges et Nelly paraissent et viennent de la gauche. — A Drake.) Si ça a jamais ressemblé au roi, je veux bien que le diable vous emporte!

BURCHELL, s'avançant.

Que dites-vous du roi, Messieurs?

TRIM, indiquant à Burchell le portrait que tient Drake.

Ça, le roi?

BURCHELL, l'examinant.

Sans doute! c'est frappant!

TRIM, jetant un grand cri.

Ah! grand Dieu!.. ce n'est donc pas au roi que j'ai prêté mon argent? Je suis pillé, je suis déshonoré, je suis ruiné! (Pendant que Trim dit ces derniers mots d'un air furieux, Georges et Nelly, venant de la gauche, sont entrés dans la maison de Trim, dont Nelly avait la clé; Trim se retourne au moment où Georges, qui y entre le dernier, referme la porte sur lui. Trim le reconnaît et s'écrie:) Ah! je tiens mon voleur!.. Il est entré chez moi!.. A la garde!.. au voleur!.. Nelly!.. ouvrez! ouvrez!..

(Il frappe à coups redoublés avec le marteau de la porte, tandis que Burchell fait signe aux constables d'approcher. Tous ces mouvemens doivent être faits rapidement.)

SCÈNE XV.

DRAKE, BURCHELL, TRIM, frappant à sa porte; DEUX CONSTABLES, PEUPLE.

CHŒUR.

Ouvrez, au nom du roi!
Ouvrez et cédez à la loi!
Ouvrez, sans plus tarder,
Ou nous allons escalader!

TRIM.

Ouvrez, de par la loi!
J'ai le droit de rentrer chez moi!
Ouvrez, sans plus tarder,
Ou nous allons escalader!

(Trim frappe toujours d'un air furieux; Burchell semble donner des ordres aux constables; Drake sort par la gauche.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Trim; à droite et à gauche, deux fenêtres garnies de rideaux; celle de gauche est ouverte. Après la fenêtre de gauche, dans l'angle et faisant face au public, la porte qui est censée conduire à l'extérieur; le fond du théâtre est divisé en trois panneaux de tapisserie; le panneau du milieu est mobile et tourne sur son axe; dans le panneau à droite est une porte perdue qui conduit à l'escalier du grenier; à droite, dans l'angle, une bibliothèque. Entre la fenêtre de droite et le premier plan, une table avec papier et écritoire; un fauteuil près de la table, un autre fauteuil près de la fenêtre à gauche, un autre au fond, entre la porte du grenier et le panneau mobile.

SCÈNE I.

NELLY, GEORGES.

(Au lever du rideau, on entend à l'extérieur, à gauche, le chœur qui termine le premier acte, accompagné des coups de marteau que Trim ne cesse de frapper.)

CHŒUR.

Ouvrez, au nom du roi!
Ouvrez, et cédez à la loi!
Ouvrez sans plus tarder,
Ou nous allons escalader!

(Nelly et Georges écoutent avec la plus grande anxiété; Nelly se tient à distance de la fenêtre, pour n'être pas vue du dehors. La musique continue en sourdine jusqu'à l'entrée de Trim.)

NELLY.

Mon Dieu! ils vont enfoncer la porte!

GEORGES, marchant avec agitation, et cherchant.

Si, du moins, je pouvais trouver ces maudits papiers !.. C'est cependant bien cette pièce qui m'a été désignée... mais on en aura enlevé les vieux meubles... Il y avait ici une espèce de bahut...

NELLY.

Mais, quel rapport?..

GEORGES.

Ne vous ai-je donc pas dit que, dans la crainte que ces papiers ne le compromissent, Atkins les avait cachés entre les deux toiles d'un tableau disposé exprès, et que ce tableau, il l'avait placé au fond d'un bahut... c'est ce bahut que je cherche.

NELLY.

Nous avons parcouru toute la maison, et nous n'avons pas trouvé de bahut.

VOIX, au dehors.

Ouvrez ! ouvrez !

GEORGES.

Ne répondez pas.

TRIM, en dehors.

Nelly !.. Si vous ne m'entendez pas, dites-le-moi !

(On frappe plus fort.)

NELLY.

On va pénétrer ici.

GEORGES.

Me laisser arrêter ainsi comme un sot, c'est pour en mourir de honte !

NELLY, ouvrant la fenêtre à droite.

Tenez, cette fenêtre donne sur une rue déserte.

GEORGES, escaladant la fenêtre.

Oh! vous avez raison... (A peine Georges a-t-il mis le pied en dehors de la fenêtre, que l'entablement s'écroule avec fracas.) Malheur !

(Il rentre.)

NELLY.

O ciel !

UNE VOIX, au dehors, à droite.

Qui est-ce qui démolit la maison, là-haut ?

GEORGES.

Impossible de fuir !

TRIM, au dehors, à gauche.

Nelly, je vous ai donné mon cœur, mais ma clé, je ne vous l'ai que prêtée.

(On aperçoit le bout d'une échelle qu'on vient de placer à la fenêtre.)

NELLY, effrayée.

Une échelle... On vient par cette fenêtre.

GEORGES.

Je suis pris !

NELLY, ouvrant la porte du grenier.

Non !.. Cet escalier qui va au grenier.

GEORGES.

Oui, je me sauverai par les toits.

NELLY.

Vite! vite!

GEORGES.

Adieu, Nelly.

(Il monte l'escalier.)

NELLY.

Adieu !

(Elle referme vivement la porte.)

SCÈNE II.

NELLY, TRIM.

TRIM, paraissant au haut de l'échelle, à la fenêtre de gauche.

Où est-il? où est-il ?

NELLY, à part.

Il était temps !

TRIM, entrant d'un air furieux.

Nelly, qu'avez-vous fait de ce monstre?.. Je demande sa tête!.. je me moque du reste. Je veux sa tête pour taper dessus quelques instans...

NELLY, avec hésitation.

Mon Dieu ! j'ai fait tous mes efforts... pour le retenir... mais il m'a échappé.

TRIM, confondu.

Echappé!.. Ah! grand Dieu !

VOIX, au dehors.

Eh bien?

TRIM, à la fenêtre, et parlant à la cantonnade.

Echappé !..

BURCHELL, en dehors.

Comment ?

TRIM, à Nelly.

Comment ?

NELLY, indiquant la fenêtre de droite, qui est restée ouverte.

Par cette fenêtre !

TRIM, toujours à la fenêtre, et parlant à la cantonnade.

Par cette fenêtre.

NELLY.

Qui donne sur l'autre rue.

TRIM, de même.

Qui donne sur l'autre rue.

BURCHELL, en dehors.

Est-il possible ?

TRIM, à Nelly.

Est-il possible ?

NELLY.

Il a même degradé l'entablement, qui s'est dérobé sous lui.

TRIM, criant à la fenêtre.

Qui s'est dérobé sous lui !.. (On entend une rumeur ; Trim reste à la fenêtre et regarde ce qui se passe au dehors.) Le secrétaire est vexé... il donne des ordres aux constables... ils s'éloignent tous... Ils vont le chercher... Ah ! s'ils l'attrapent... je lui dirai deux mots... (Il redescend la scène.) Un malheureux qui se fait passer pour le roi d'Angleterre!

NELLY.

Vous vous serez trompé.

TRIM.

Un scélérat qui ose me défendre de vous épouser!

NELLY, avec intérêt.

Vraiment?

TRIM.

Un misérable qui emprunte de l'argent à tous ses sujets, qui abuse de son sceptre pour fouiller dans ma poche...

DRAKE, du dehors.

Trim! Trim!

TRIM, répondant.

Hé?

DRAKE.

Etes-vous chez vous?

TRIM, tranquillement.

C'est Drake!.. la porte est fermée... (Reprenant le ton animé.) Il vient chez moi... et il saute par la fenêtre!.. Vingt pieds de haut... et il ne se casse pas... c'est injuste!

AIR : On dit que je suis sans malice.

Fair' cette cabriole immense!
Quelle audace! quelle démence!
Un chat... même expérimenté,
Avec peine l'aurait tenté!
Affreux coquin! brigand infâme!
Je fais un vœu du fond de l'âme...
Oui, je voudrais vivre cent ans,
Pour te mépriser plus long-temps!

DRAKE, toujours dehors.

Trim! Trim!

TRIM, avec humeur.

On y va!.. La clé, Nelly, la clé... Que d'avanies!

(Nelly lui donne la clé, il sort.)

SCÈNE III.

NELLY, GEORGES.

NELLY, d'abord seule.

Impossible de parler à Trim en ce moment... Pauvre Georges!.. pourvu qu'il ait réussi à s'échapper!.. Assurons-nous d'abord...

(Elle se dirige vers la porte du grenier, qui s'ouvre au même moment.)

GEORGES, paraissant.

Pas d'issue!

NELLY, effrayée.

O mon Dieu!

DRAKE, dehors, et très animé.

Trim!

TRIM, dehors, de même.

Drake!

DRAKE, de même.

Trim!

TRIM, de même.

Drake!

NELLY.

Ciel!

(Elle referme vivement la porte du grenier sur Georges, qui disparaît.)

SCÈNE IV.

DRAKE, TRIM, NELLY.

DRAKE, criant.

Nous sommes volés!

TRIM, de même.

Quoi, volés!

DRAKE, de même.

Le domaine d'Ecosse nous échappe!

TRIM, remontant la scène.

Par où?.. Courons après!

DRAKE.

Ce gueux de Georges Wendoll!

TRIM et NELLY.

Eh bien?

DRAKE, avec éclat.

Il a remboursé!

NELLY, à part.

Quel bonheur!

TRIM.

Quel malheur!

NELLY.

C'est donc vous qui, il y a six mois, lui aviez prêté...

TRIM.

Oui, Nelly, oui... Je vous avoue le fait, et voilà qu'il nous rembourse comme un plat!.. il nous détrousse de toutes nos espérances!.. A qui se fier?.. (A Drake.) On est donc venu vous payer?

DRAKE.

Du tout! C'est un animal, un niais, un imbécille, un cuistre, qui a porté l'argent chez le banquier Huskinson, avec ordre de dégager la propriété.

TRIM, criant, d'un air désespéré.

Drake!

DRAKE.

Quoi, Trim?

TRIM.

Drake!

DRAKE.

Quoi, Trim?

NELLY.

Qu'avez-vous donc?

TRIM, à lui-même, d'un air égaré.

Le banquier Huskinson!.. (A Drake.) C'est moi!

DRAKE, étonné.

Vous êtes le banquier Huskinson?

TRIM, de même.

Sir Georges!.. c'est moi!

DRAKE.

Comment ça?

TRIM.

Le niais, l'imbécille, le cuistre... c'est moi! c'est moi qui ai porté l'argent.

DRAKE.

Vous?

TRIM.

Ah! je me méprise!.. Je voudrais être à deux cents lieues de moi!

NELLY, riant, à part.

Ah! ah! ah!.. Il y a une justice divine.

TRIM, hors de lui.

Bien plus! il y a des gens qui prêtent de l'argent sans le porter, il y en a qui portent de l'argent sans le prêter... Moi, je l'ai prêté et porté... (Criant.) Drake!.. je l'ai porté et prêté.

DRAKE, désolé.

Ah! mon Dieu!

NELLY, riant, à part.

Ah! ah! ah!..

DRAKE.

Mais, aussi, on n'a jamais vu bêtise pareille!.. Vous allez prêter de l'argent à Georges Wendoll, à notre débiteur?

TRIM.

Du tout! c'est au faux roi d'Angleterre... c'est-à-dire... Ah! sacrebleu! vous m'y faites songer. Je devine... (Avec éclat.) Drake, c'est sir Georges! c'est sir Georges!..

DRAKE.

Qu'est-ce que je vous dis?

TRIM.

Ah! le fripon!.. Un grand brun... Ah! le brigand!.. qui a les yeux bleus!

SCÈNE V.

DRAKE, TRIM, NELLY, BURCHELL, au fond, paraissant à la porte.

NELLY, à Trim.

Chut!

TRIM.

Le secrétaire du ministre!

(Mouvement de Drake et de Trim.)

BURCHELL.

M. Trim, j'ai à vous entretenir... seul.

TRIM, à part.

Seul?

NELLY, à part, avec inquiétude.

Saurait-il que Georges...

TRIM, à Drake.

Allez.

DRAKE, à part.

Je vais; mais il paiera cher ses tableaux!

TRIM.

AIR : M'écrire une lettre.

ENSEMBLE.

Dieu! quel air sinistre!
Cachons mon émoi!
Le premier ministre,
Que veut-il de moi?

DRAKE.

C'est un jour sinistre,
Bien affreux pour moi!
Mais, du moins, ce cuistre
Me l' paiera, ma foi!

NELLY.

Dieu! quel air sinistre!
Quel est mon émoi!
Le nom du ministre
Me saisit d'effroi!

(Nelly et Drake sortent par le fond, à gauche.)

SCÈNE VI.

TRIM, BURCHELL; puis, NELLY et GEORGES.

BURCHELL, à part.

Je viens d'apprendre qu'Arabelle a fait nommer cet homme coroner... Elle a des intrigues... Trim doit être son agent.

TRIM, inquiet, à part.

Il s'en dit bien long... J'ai peur que ce ne soit pas à mon avantage.

BURCHELL, sévèrement.

Savez-vous, M. Trim, dans quelle position vous êtes?

TRIM.

Oui, votre grâce, je suis ruiné!

BURCHELL.

Ruiné n'est rien... M. Trim, vous avez été envers moi d'une insolence...

TRIM.

Hélas! j'ai eu cet honneur.

BURCHELL.

Savez-vous que vous êtes impliqué dans un complot contre le roi, et qu'on pourrait vous faire pendre.

TRIM.

Ah! grand Dieu!.. (Haut.) Je ne vous conteste pas ce droit agréable... mais remarquez qu'on fait beaucoup de pendus en Angleterre; c'est même, à vrai dire, le pays qui en produit le plus... Qu'est-ce qu'un simple pendu, un pendu isolé, ajouterait à ce que ce nombre a d'imposant et de majestueux?

Air d'Yelva.

Ah! votre cœur est noble et magnanime!
Quand vous pouvez me donner mille morts,
Infligez-moi, pour expier mon crime,
Le seul châtiment... du remords!..
Dans mon cœur, si vous voulez faire
Que le repentir ait accès,
En me pendant, vous manquez votre affaire,
Car un pendu ne se repent jamais!

BURCHELL.

Eh bien! on peut vous pardonner.

TRIM, vivement.

Oh! grand Dieu! qu'on ne se retienne pas!

BURCHELL.

Mais j'y mets une condition.

TRIM.

Dites-la!.. j'y souscris sans savoir.

BURCHELL.

Approchez cette table.

TRIM, approchant la table.

Si c'est là sa seule condition, je remuerai toutes les tables qu'il voudra.

BURCHELL.

Asseyez-vous!.. (Trim, d'un air étonné, s'assied après un moment d'hésitation.) Ecrivez!

(Trim prend la plume.)

TRIM, s'asseyant.

Quoi?

BURCHELL.

Ce que je vais vous dicter... (A lui-même.) Oui... Arabelle donnera dans le piége.

TRIM.

J'y suis.

BURCHELL, dictant.

« Celui que vous avez fait nommer coro»ner... »

TRIM, à part, étonné.

J'écris à mon coquin!

(Ici Nelly passe la tête à la porte du fond, à gauche, pour écouter; un instant après, Georges montre sa figure à la porte du grenier à droite. Mouvement d'effroi de Nelly. Ils échangent des signes rapides. Nelly le supplie de rentrer. Georges disparaît, et Nelly en fait autant. Les portes, en se fermant, font un petit bruit; Burchell et Trim se retournent.)

TRIM.

C'est le vent.

BURCHELL, dictant.

« Celui que vous avez fait nommer coroner a »une communication du plus haut intérêt à vous »faire...

TRIM, à lui-même, en écrivant.

Oui, j'ai à lui communiquer une dégelée de coups de poing d'une nouvelle invention.

BURCHELL.

Vous dites?..

TRIM, répétant le dernier mot.

A vous faire.

BURCHELL, dictant.

» Il a à cœur de vous témoigner son dévoue»ment et sa reconnaissance.»

TRIM.

Quoi! sa reconnaissance...

BURCHELL.

Ecrivez!

TRIM.

Permettez...

BURCHELL, impérieusement.

Ecrivez!

TRIM, à lui-même, en écrivant.

Il est inouï qu'un lapin qu'on dépouille écrive qu'il en est reconnaissant... Ça ne s'est jamais vu!

BURCHELL, dictant.

« Vous en aurez des preuves, si vous vous »rendez sans délai à l'ancienne maison Atkins, »dans Temple-Bar. »

TRIM.

Mais c'est ici... chez moi!

BURCHELL.

Je le sais.

TRIM, à lui-même.

Ah ça! mais il sait donc où le prendre? (A Burchell.) Vous savez donc?..

BURCHELL, l'interrompant et prenant la lettre.

Taisez-vous! (A part.) Arabelle viendra, et alors... (Depuis un moment Nelly a rouvert la porte du fond à gauche et écoute; mais Trim l'a aperçue et lui fait avec beaucoup d'humeur signe de s'éloigner. Burchell se tourne, et aperçoit Trim qui gesticule. A part.) Ah! ah! quelqu'un?.. Il veut faire avertir Arabelle. (Haut.) Entrez, Mademoiselle.

TRIM.

Laissez-la, je la renvoie, laissez-la.

BURCHELL, sévèrement.

J'exige qu'elle entre, au contraire.. et qu'elle reste.

NELLY, timidement.

Monsieur...

BURCHELL.

Quant à vous, M. Trim, n'oubliez pas que je suis en mesure de punir toute tentative de perfidie.

(Il sort.)

TRIM, à lui-même.

Pourquoi me dit-il ça? (Remontant la scène.) Monsieur, permettez... je désirerais savoir... Monsieur.. Ah! il s'en va sans rien dire, comme un cheval qui sort de l'écurie!.. un secrétaire intime!

SCÈNE VII.

NELLY, TRIM.

TRIM, redescendant, à Nelly.

C'est égal! j'ai une lueur d'espoir... j'espère que mon coquin va venir ici, nous lui avons tendu une souricière.

NELLY, à part.

Ciel!

TRIM.

Et grace à mon nouveau titre, car je suis coroner... en voilà le brevet, je puis l'arrêter partout ou je le verrai.

NELLY.

Que dites-vous?

TRIM.

Ah! ah! c'est précieux, ça. (Il serre le brevet dans le tiroir de la table.) Son affaire est bonne.

NELLY, à part.

O mon Dieu! raison de plus pour tâcher d'avoir les papiers si nécessaires à Georges... (Haut.) M. Trim!.. dites-moi!.. vous avez tout changé... il y avait ici de vieux meubles.

TRIM.

Très vieux; mais, moi, je ne le suis pas...

NELLY.

On m'avait parlé d'un petit bahut, au fond duquel votre cousin Atkins avait placé un portrait.

TRIM, avec étonnement.

Tiens! je n'ai jamais su ça.

NELLY.

C'était le portrait de son grand-père.

TRIM.

Comment, son grand-père? mais alors c'est mon grand-père aussi! Quoi?.. j'aurais un aïeul? un vrai aïeul?

NELLY.

Ce qu'on m'a dit de cette peinture m'inspire le plus vif désir de la posséder.

TRIM.

Eh bien! je vais me livrer aux recherches les plus furieuses; je vais culbuter la maison de fond en comble... Voilà comme je suis, moi, quand j'aime.

NELLY, à part.

Il est ici, quel bonheur!

TRIM.

Je saute au grenier.

NELLY, effrayée.

Au grenier?..

TRIM, se dirigeant vers l'escalier qui mène au grenier.

Je ne vous propose pas de m'accompagner... une échelle de meunier, c'est à se rompre le cou.

NELLY, vivement et avec embarras, et cherchant à le retenir.)

Arrêtez!. Non, je réfléchis, je serais désolée..

TRIM.

Par exemple! dès que vous y tenez.

NELLY, au bas de l'escalier.

Non, de grâce! j'y renonce.

TRIM.

Oh! n'ayez pas peur, je ne me casserai rien.

NELLY, au moment où Trim disparaît.

M. Trim?.. Il ne m'entend plus... il va trouver Georges, et quand je pense qu'avec ce brevet dont il me parlait tout à l'heure... Eh! mais... il l'a serré là... Si j'osais... Oh! il n'y a pas à hésiter!

(Elle prend le brevet dans le tiroir.)

SCÈNE VIII.

GEORGES, NELLY.

GEORGES, sortant tout-à-coup du panneau qui tourne sur lui-même.

Où suis-je donc?

NELLY, jetant un cri de joie.

Ah!..

GEORGES.

Nelly!.. vous êtes seule?

NELLY, très surprise.

Vous, Georges? comment se fait-il...

GEORGES, gaîment.

Je n'en sais rien : j'étais au grenier, épiant le moment de descendre, lorsque j'entends marcher; c'était ce butor de Trim! Pour me dérober à ses regards, je me cache derrière une tapisserie et je me blottis contre le mur, en me faisant le plus petit possible; je sens alors la muraille qui cède derrière moi, et, tout-à-coup, sans que je puisse encore m'expliquer comment, je glisse, et je me trouve à l'étage inférieur.

NELLY.

En vérité?

GEORGES.

Oui, là, dans cette pièce, qui est sans issue apparente, mais où je découvre un bouton en saillie qui fait mouvoir ce panneau.

(Il referme le panneau, qui était resté ouvert.)

NELLY.

C'est de la féerie.

GEORGES, descendant la scène.

Vraie maison de conspirateur! Athins m'a bien dit dans le temps qu'il avait fait construire ici une foule de refuges secrets...

NELLY.

Mais vous n'avez pas un instant à perdre. Échappez-vous, mon cousin, avant que l'on ne vienne... Je tremble que Trim n'ait suivi vos traces... je le retiendrai, Georges, pour que vous ayez le temps de vous éloigner.

GEORGES.

Bonne Nelly!

NELLY.

Vous me ferez savoir votre retraite... Adieu!

DRAKE, hors de vue.

Me voilà, miss Nelly, me voilà.

GEORGES.

Le père nourricier!.. que le diable l'emporte! impossible de sortir maintenant... Allons! je n'ai que cet asile.

(Il fait tourner le panneau et entre avec Nelly dans la pièce qui est derrière.)

SCÈNE IX.

DRAKE, TRIM.

DRAKE, apportant deux tableaux, dont l'un, représentant une tête de vieillard, est celui qu'il a retiré du bahut au premier acte; l'autre représente Ève.

Voilà les tableaux; vous allez m'aider à les poser. (Regardant autour de lui.) Tiens! elle n'est plus là?

TRIM, venant du grenier.

Pas plus de bahut que dans mon œil! cependant, si Nelly y tient, ça me jugule. Ah! c'est vous, vieux Drake? (Il regarde le tableau que tient Drake.) C'est Ève dans son jardin; je la reconnais.

DRAKE, descendant.

Je ne vous parle pas, à vous! (A lui-même.) Non, décidément, le vieux bonhomme sera mieux là.

(Il prend le tableau représentant le vieillard, et va l'accrocher sur le panneau mobile.)

TRIM, ironiquement.

Vous ne me parlez pas... mais ça ne vous empêche pas d'accrocher ces petits aïeux.

DRAKE, à lui-même, en accrochant le tableau.

C'est le tableau que j'ai trouvé dans le bahut... On gagne sa vie comme on peut. Là! voilà l'affaire.

(Il va prendre l'autre tableau.)

TRIM, à part.

Mais pourquoi Nelly tient-elle tant à cette vieillerie? Cela m'intrigue beaucoup.

(Il reste préoccupé.)

NELLY, sortant du panneau secret sans être aperçue.

Allons nous assurer que les constables n'empêcheront pas Georges de sortir.

(Le panneau a tourné sur lui-même et le tableau représentant le vieillard a disparu. Nelly sort par l'angle au fond, à gauche, qui conduit à l'extérieur.)

DRAKE, qui tient le tableau représentant Ève.

Où vais-je placer celui-ci?.. (Le présentant dans le vide au-dessus du trou du souffleur.) Si je le mettais là?..

TRIM.

Où? là?..

DRAKE.

Là, sur ce mur.

TRIM, d'un air goguenard.

Il y a un mur, là?

DRAKE, avec humeur.

Est-ce qu'une chambre n'a pas toujours quatre murs?

TRIM.

C'est juste! (Avec ironie.) Eh bien! accrochez-le là... mais il vous faudra un fameux clou.... un peu long.

DRAKE.

Il sera très bien.

TRIM, ironiquement.

Parfaitement.

DRAKE.

Il fera bien le pendant de l'autre.

TRIM.

De quel autre?

DRAKE, sans se retourner.

De celui qui est au fond.

TRIM, après avoir regardé, et d'un air moqueur.

Oui, par exemple!.. ah! oui!.. le vrai pendant!.. (A part.) Il me dit mille folies!..

DRAKE, se retournant, et stupéfait.

Quoi?.. Eh ben?.. est-il possible?

TRIM.

Qu'avez-vous donc à ouvrir ainsi les yeux?

DRAKE, criant.

Il m'en manque un!

TRIM, vivement.

Vous êtes borgne?

DRAKE, désolé.

Disparu!..

TRIM.

Quoi?.. qui?..

DRAKE.

Air du Code et l'Amour.

Trim! c'est un' chos' bien peu commune!
Je n'ai jamais rien vu d' pareil!
J'ai vu des éclipses de lune,
Et des éclipses de soleil.
Je vous le jure, et j'en suis triste,
Car c'est un fait des plus nouveaux;
Trim! c'est la premièr' fois qu'j'assiste
A des éclipses de tableaux!

TRIM, à part.

Ah! le vieux coquin! il voudrait m'en faire payer le double.

DRAKE, pendant qu'il accroche le tableau représentant Ève, au fond.

Aurait-il le projet de me souffler le tableau que je lui ai chipé? (Haut.) Cette fois, vous n'en douterez pas... et avant qu'il ne lui arrive malheur, nous allons règler notre petit compte.

TRIM, vivement.

A propos de compte, parmi les meubles que je vous ai vendus, il y avait un vieux bahut.

DRAKE, un peu ému.

Dame! oui.

TRIM, de même.

Et dans ce bahut, un portrait?

DRAKE.

Un portrait? (A part.) Ah! diable!.. (Haut.) Je vous jure, Trim, que dans ce bahut il n'y avait pas de portrait. (A part.) Il était derrière.

TRIM, de même.

Il a pu vous échapper.

DRAKE, à lui-même.

M'échapper!.. Hélas! le calembourg est juste.

TRIM.

C'est un tableau de prix.

DRAKE, de même.

De *pris*!.. Autre coq-à-l'âne non moins douloureux!..

TRIM, vivement.

Allez, vous aurez mal regardé... Courez, prenez vos jambes à votre cou, et cherchez mon aïeul! je veux mon aïeul! il me faut mon aïeul! apportez-moi mon aïeul!..

DRAKE, à part.

Me voilà bien!

SCÈNE X.

LES MÊMES, NELLY.

NELLY, venant du dehors, une lumière à la main.

M. Trim, M. Trim! Une dame voilée qui demande à vous voir, à vous parler en secret.

TRIM.

A moi? Allez, Drake, ne perdez pas de temps!

DRAKE.

La voilà! (Arabelle entre. A Nelly.) C'est lady Arabelle!

TRIM.

Ma conquête!

NELLY, inquiète.

Lady Arabelle!.. Allons prévenir Georges.

(Drake sort; Trim va au-devant de lady Arabelle, qui est encore hors de vue, lorsque Nelly profite du moment où elle ne peut être vue pour ouvrir le panneau, et disparaît. Le tableau représentant un vieillard a remplacé Ève.)

SCÈNE XI.

TRIM, ARABELLE.

ARABELLE.

Je ne suis pas surprise de vous trouver ici... Me reconnaissez-vous?

TRIM.

Oh! parfaitement.

ARABELLE, avec mystère.

Votre conduite, vos sentimens me sont connus... J'en suis touchée.

TRIM, avec éclat et avec joie.

De mes sentimens!.. (Arabelle lui recommande le silence du geste et remonte la scène comme pour s'assurer qu'on n'écoute pas.) Il se pourrait?.... Drake s'est trompé... Ce mystère, cette démarche... Ah! ventrebleu, je suis ému.

ARABELLE.

Le motif qui m'amène... est... délicat...

TRIM.

Horriblement délicat!

ARABELLE.

Mais je vous crois incapable de me compromettre.

TRIM.

Oh! ça, complètement incapable! Aussi vrai que voici Ève, dont l'image grac... (Il regarde d'un air stupéfait.) i... euse... (Regardant le tableau. A lui-même.) J'ai donc confondu!

ARABELLE.

Aussi j'ai compté sur vous.

TRIM, avec feu.

Ah! mon dévouement est si pur!

ARABELLE, avec mystère.

Où est-il?

TRIM, avec feu et mettant la main sur son cœur.

Là!.. Il n'en sortira pas...

ARABELLE.

Je n'en doute pas; mais ce n'est pas de votre dévouement que je parle.

TRIM, s'animant.

Je n'ai pas osé dire un mot plus...

ARABELLE.

Je vous demande où est celui à qui vous avez accordé une si généreuse, une si loyale hospitalité : Georges Wendoll.

TRIM, interdit.

Georges!.. Il est ici?

ARABELLE, d'un air mystérieux.

Je sais que vous lui avez proposé de le cacher...

TRIM, vivement et avec énergie.

C'est-à-dire que je me suis proposé de le *hacher;* vous avez mal entendu... Ah! le scélérat!.. Si jamais il tombe sous ma patte!.. ah! que j'aurai de plaisir à semer la division parmi ses membres!

ARABELLE.

Pas de bruit, mon ami!.. Vous n'avez pas besoin de dissimuler avec moi?

TRIM.

Comment, dissimuler?

ARABELLE.

Car je suis l'amie de sir Georges.

TRIM, reculant d'un pas.

Vous?

ARABELLE.

Et pour dissiper vos doutes, regardez cette lettre; vous en connaissez l'écriture...

TRIM, prenant la lettre et la regardant. A part.

Grand ciel de Dieu! ma lettre à sir Georges!.. (Haut.) Comment avez-vous cette lettre?

ARABELLE.

Il vient de me la faire remettre.

TRIM, de plus en plus interdit.

Mais alors... (je vous demande la permission de m'asseoir; un homme étonné à ce point-là ne peut pas se tenir tout debout.) (Il s'assied.) Mais, alors, ce brevet de coroner?

ARABELLE.

Ne vous l'ai-je pas remis ce matin, sur la demande de sir Georges?

TRIM, très surpris.

Sur sa demande...

ARABELLE.

Vous l'avez obligé. Je veux faire beaucoup pour vous!

TRIM, à part.

O Dieu! c'est clair!

ARABELLE.

Mais de la discrétion... Ma position est fausse... Je le sais.

TRIM.

Ah bah!.. Après ça, voyez-vous... Ah bah!

ARABELLE.

Lord Sommers est mon ennemi... s'il soupçonnait ma démarche, il pourrait me perdre.

TRIM.

Et moi, je serais envoyé à Botany-Bay, à trois mille lieues d'ici. (Tendrement.) Encore, si j'y allais avec vous!... Quinze cents lieues chacun, c'est moins pénible!

ARABELLE, surprise.

Comment?

TRIM, exalté.

Oh! ne dites pas comment! C'est méconnaître mon cœur; car depuis le moment où je vous ai remis votre éventail... je ne le possède plus.

ARABELLE, avec surprise.

Mais, M. Trim!..

TRIM.

Il n'y a pas de M. Trim! Je brave tout! Mon cœur a deviné le vôtre; oui, Arabelle, je vous aime, je soupire pour vous; je respire pour vous... je conspire pour vous, je transp...

ARABELLE.

Arrêtez!.. (A part.) Profitons du moins de la démence de cet homme pour sauver Georges.

TRIM, avec une exaltation toujours croissante.

Oui, le roi serait là, la couronne à la main, le sceptre sur la tête... ça ne me ferait rien!

AIR : Le luth galant qui chante les amours.

Prêtez l'oreille à ma tremblante voix!
Je veux du prince usurper tous les droits!
Le rang ne peut soustraire à ces joyeuses trames,
Prouvons à ce monarque, en unissant nos âmes,

Que la garde qui veille aux portes de Saint-James,
N'en défend pas nos rois.

(Il se jette aux genoux d'Arabelle et lui baise la main.)

SCÈNE XII.

TRIM, à genoux; ARABELLE, devant lui; GEORGES et NELLY, sortant par le panneau qui tourne sur lui-même; le tableau représentant un vieillard est remplacé par Ève; puis, BURCHELL.

NELLY, bas, à Georges.

Oui, elle le retient! Fuyez!

ARABELLE, apercevant Georges et étouffant un cri de surprise.

Ah!

(Arabelle fait signe à Georges de s'éloigner. Georges et Nelly se dirigent vers la porte lorsque Burchell paraît. *)

GEORGES et NELLY.

Ciel!

BURCHELL, avec joie, apercevant Trim aux pieds d'Arabelle.

Ah!

TRIM, à Arabelle.

Oh! que je vous aime, si vous saviez!

ARABELLE, à elle-même.

Burchell!..

TRIM.

Elle est émue!

ARABELLE.

Sauvons Georges! (Haut, à Trim, avec une émotion feinte.) Que faites-vous? Relevez-vous, sir Georges.

BURCHELL.

Georges!

TRIM, se relevant et avec une grande surprise.

Comment? sir Georges?

GEORGES, s'avançant vers Burchell.

Lui-même, M. le secrétaire.

TRIM, avec fureur, reconnaissant Georges.

Ah! le voilà! Je tiens mon homme! Je vais chercher main-forte!

(Il s'élance pour sortir.)

BURCHELL.

Arrêtez!

GEORGES, à Trim, en lui barrant le passage.

Au nom de la loi, en ma qualité de coroner, et sur l'ordre du ministre, je vous défends de sortir.

TRIM.

Coroner, vous?

GEORGES, à Burchell.

Trim, coroner de la Cité.

TRIM, au comble de l'exaltation.

Vous, Trim?.. Ah! voilà qui est colossal!

* Burchell, Georges et Nelly, au fond; Trim et Arabelle, sur le devant de la scène à droite.

BURCHELL, à Trim.

Sir Georges, c'est trop long-temps essayer de vous jouer de moi.

TRIM.

Encore Georges!.. ça n'est pas possible!.. Mais alors, c'est donc à mon insu!.. S'il est Trim, s'il est coroner, qu'il le prouve!.. J'ai mes papiers, moi!..

(Il ouvre le tiroir de la table.)

NELLY, bas, à Georges, en lui passant un papier.

Tenez!

GEORGES, à Burchell.

Monsieur, voici mon brevet.

BURCHELL, après l'avoir regardé.

En effet!

TRIM, qui ne trouve pas le papier.

Tiens, il n'est pas là!..

(Il se fouille, après avoir retiré le tiroir, qu'il place sur la table.)

BURCHELL, à Trim.

Ah! sir Georges, il faut que je l'avoue, moi, premier secrétaire du ministre, j'ai été votre dupe; je vous ai pris pour un niais, tant vous en avez joué le rôle avec naturel... Mais, grâce à ce brevet, qui est régulier...

TRIM, se fouillant toujours.

Régulier!.. son brevet à lui?.. Mais je jure sur la tête de mon aïeul qui a blanchi au service de sa pat... (Il regarde.) Quoi! Ève!.. Ah ça! mais je m'y perds, je m'embrouille!.. Mais je ne veux pas passer pour autrui.

BURCHELL.

Assez! assez!.. Ce n'est pas moi qu'on trompe deux fois.

ARABELLE.

Sir Georges, nous ne pouvons plus feindre.

TRIM, avec une fureur comique.

Mais je n'ai pas feint... je n'ai jamais feint!.. Ainsi, d'après vous, c'est moi qui, ce matin, en me promenant sur la place, me serais rencontré moi-même?.. Je me serais emprunté mille livres sterling, à moi, qui ne me connaissais pas, et je jetterais dans ce moment-ci des cris de détresse, parce que je me les serais prêtés... et que je ne me les serais pas rendus?.. Mais l'imagination se cabre devant de pareilles énormités!

BURCHELL.

Sir Georges, le roi sera informé qu'il n'a pas seulement en vous un ennemi politique, mais que vous avez plusieurs moyens de conspirer contre lui.

ARABELLE, jouant la confusion.

Monsieur... (A part.) Il a bien pris le change.

TRIM.

Moi, conspirer?.. Monsieur le secrétaire... vous n'êtes pas sans avoir été jeune?

BURCHELL.

Sir Georges...

TRIM.

Vous avez eu un cœur, autrefois?

BURCHELL.

Sir Georges!..

TRIM.

Avez-vous aimé dans votre bas âge?..

BURCHELL.

Eh bien?..

(Il fait un mouvement pour se retirer.)

ARABELLE, à Burchell.

Votre main, Monsieur?.. (A demi-voix.) Je ne vous quitte pas; vous surveillez mes démarches, je tiens à éclairer les vôtres.

BURCHELL.

Madame... (A Georges.) M. Trim, je confie cet homme à votre garde jusqu'à mon retour.

Air de Lucrèce Borgia.

ENSEMBLE.

Par mon ordre, ici, qu'on l'arrête!
A vous, je puis le confier.
Vous répondez sur votre tête
De ce dangereux prisonnier!

NELLY et ARABELLE.

Le pauvre homme que l'on arrête
Ne sait à quel saint se fier!
Il va, je crois, perdre la tête!
Ah! quel candide prisonnier!

GEORGES.

Quand par votre ordre je l'arrête,
A moi l'on peut se confier.
Et je vous réponds, sur ma tête,
De cet important prisonnier!

TRIM.

Ah! grand Dieu! c'est lui qui m'arrête!
Il arrête le créancier!
C'est là le bouquet de la fête!
Hélas! à qui donc se fier?

(Burchell sort en donnant la main à Arabelle.)

SCÈNE XIII.

NELLY, GEORGES, à la porte du fond; TRIM, à droite de la scène.

GEORGES et NELLY, riant aux éclats.

Ah! ah! ah!

TRIM.

Ils rient!.. Il n'est pas possible!.. c'est nerveux!

GEORGES et NELLY.

Ah! ah! ah! ah!

TRIM, après les avoir regardés.

C'est un rire nerveux!

GEORGES.

Calmez-vous, mon brave Trim!..

TRIM.

Il me remet!.. Ah! ah!

NELLY.

Vous serez récompensé de l'appui que vous avez prêté à sir Georges.

TRIM.

Georges, vous n'êtes pas Trim?.. Eh bien! je m'en doutais.

GEORGES.

Votre intervention me donne le moyen de fuir, et j'en vais profiter.

NELLY.

Venez, Georges.

(Ils font un mouvement pour sortir.)

TRIM, leur barrant le passage, et s'adossant à la porte d'entrée.

Quoi? fuir?.. Et mes mille livres sterling?.. On ne fuit pas ici!

GEORGES.

Taisez-vous!.. vous criez comme un voleur!

TRIM.

Du tout! je crie comme un volé!..

(Il le saisit au collet.)

GEORGES.

Pas de bruit, morbleu!.. Veux-tu bien me lâcher!

TRIM, le secouant.

Jamais!.. (Avec indignation, à lui-même.) Il me tutoie!

GEORGES.

Lâche!

TRIM, le secouant plus fort.

Tu dis, lâche?.. Est-ce un verbe ou un adjectif?.. (Plus fort.) Est-ce un verbe ou un adjectif?..

DRAKE, en dehors.

On se trompe, il n'y a qu'un Trim; il y a erreur!

NELLY, écoutant.

O ciel! tout est découvert!

TRIM, tenant fortement Georges, et criant.

Il est ici!.. Au secours! au secours!

GEORGES.

Mais, morbleu! laissez-moi donc!

(Il repousse rudement Trim, qui va trébucher quelques pas plus loin. En ce moment, Nelly éteint subitement la lumière, et sort par la porte du fond, à gauche. Au moment où Trim va ressaisir Georges, celui-ci entre sans bruit dans la cachette. Le tableau représentant Eve disparaît, et est remplacé par le portrait de vieillard.)

TRIM.

A moi!.. il m'a échappé!

SCÈNE XIV.

TRIM, DRAKE.

(Il fait nuit.)

DRAKE.

Qu'y a-t-il donc?

TRIM.

Drake!.. Il est ici!.. Bouchez! bouchez la porte!

DRAKE.

Qui?

TRIM.

Georges Wendoll!

(Ils se rencontrent dans l'obscurité et se saisissent.)

DRAKE.

Georges Wendoll!.. Ah! je le tiens!..

TRIM, de même, en frappant Drake.

Et moi aussi!

DRAKE, rendant les coups.

Oh là! ne lâchez pas!

TRIM, jetant un cri de douleur.

Ah! sacristi!.. Tapez! tapez ferme!

AIR du Commissaire extraordinaire.

Il ne peut s'échapper,
Car j'ai su le happer!
Je le tien,
Le brigand, le vaurien!
Ah! j'ai su te saisir,
Pas moyen de t'enfuir!
Tiens! voilà pour te punir!

(Ils se frappent mutuellement.)

SCÈNE XV.

DRAKE et TRIM, luttant; NELLY, rentrant, une lumière à la main; puis deux constables et quatre hommes; puis, BURCHELL; puis, ARABELLE.

(La lumière reparaît.)

NELLY.

Sans lumière, ici,
Pourquoi se battre ainsi?

TRIM, reconnaissant Drake.

Dieu! c'est vous?

DRAKE, reconnaissant Trim.

C'est lui!

TRIM.

Ah! quel tour inouï!
Il a profité
De l'obscurité,
Quand ici,
Nous croyions taper sur lui.

ENSEMBLE et CHŒUR.

Notre espoir est trompé,
Le gueux s'est échappé.
S'il a fui,
Courons tous après lui!

BURCHELL, entrant.

Que personne ne sorte!

TRIM, avec joie.

Ah! Monsieur, que je suis content de vous voir! Le brigand est ici... il n'a pu s'enfuir... (D'un air victorieux.) Les temps sont passés où l'on sortait d'une maison par le trou de la serrure. *

BURCHELL.

Calmez-vous, Monsieur Trim; mes mesures sont prises, le ministre est instruit de tout.

* Burchell, Trim, Nelly, Drake, les constables au fond à gauche, les quatre hommes au fond à droite.

TRIM.

Instruit de tout! rare et digne homme!

BURCHELL.

Vous avez cherché à égarer mes soupçons pour protéger un ennemi du roi. Sir Georges est venu ici pour avoir les papiers relatifs à la conspiration; il sait que vous en êtes dépositaire.

TRIM, criant,

Moi? des papiers! je demande qu'on me déshabille! Retirez-vous, Nelly!

BURCHELL.

Un des complices vient de l'avouer à l'instant; les preuves qui établissent la culpabilité de Georges sont cachées derrière un tableau qui vous a été laissé par Atkins.

NELLY.

Ciel!

TRIM.

Mais Atkins ne m'a pas laissé de tableau.

BURCHELL.

C'est un portrait de son aïeul paternel.

DRAKE, à part, en l'indiquant.

Celui du bahut... (Regardant et surpris.) Dieu! le voilà.

TRIM.

Mais il ne m'a pas laissé d'aïeux... j'ai été obligé d'en acheter... ils sont hors de prix.

BURCHELL, à Trim, à demi-voix.

Dites-moi où est ce portrait, et je vous maintiens dans vos fonctions de coroner.

TRIM.

Comment? (Bas, à Nelly qui est près de lui.) Drake a-t-il trouvé le portrait?

NELLY, à Drake.

Avez-vous trouvé le portrait?

DRAKE, à Nelly.

Non.

NELLY, à Trim.

Non!

TRIM, à part.

Quel malheur!

BURCHELL, à Trim.

Vous ne répondez pas?

TRIM, d'un air désolé.

Monsieur!..... vous voyez devant vous un homme qui a le plus grand désir de vous être agréable; mais je le jure par les cheveux blonds d'Eve... (Il regarde avec étonnement.) Quoi! déguisée en vieux?.. Il me semblait cependant... il est donc impossible de jurer actuellement... Monsieur, j'ai besoin de vous dévoiler le mystère...

ARABELLE, qui vient d'entrer et se plaçant derrière Trim, et bas.

Pas un mot... et je vous fais nommer shériff.

BURCHELL, à part, très contrarié.

Arabelle!

TRIM, à part.

Quoi! shériff! pour ne pas dire une chose que j'ignore!..

BURCHELL, à Trim.

Parlez!

TRIM, à Burchell.

Vous voyez devant vous ce même homme... qui a le même désir de vous être agréable... mais ma conscience...

BURCHELL, à part.

Il veut se vendre. (Haut.) Si vous parlez, 500 guinées.

ARABELLE, à Trim.

Mille, si vous vous taisez.

TRIM, à part.

Oh! j'aime mieux ça! (A Burchell.) Ma conscience m'oblige à vous dire...

BURCHELL.

Quinze cents guinées.

ARABELLE.

Deux mille.

TRIM.

Deux mille guinées. (A Burchell.) Vous voyez devant vous un homme...

BURCHELL, à part.

Le traître!..

DRAKE, désolé, à part.

Et dire que j'ai fait la bêtise de livrer ce tableau!

BURCHELL, à haute voix.

Eh bien! trois mille guinées à qui me livrera ces preuves!

ARABELLE, à Trim.

Si vous vous taisez, je vous les donne...

DRAKE.

Ma foi, je n'y tiens plus... (Avec éclat.) A moi les trois mille guinées!

(Il passe rapidement à la gauche de Burchell.)

TOUS.

Que dit-il?

DRAKE.

Ce tableau qui représente un vieillard est ici.

TOUS.

Ici!

TRIM.

S'il est ici... il m'appartient...

(Georges a reparu, et s'est assuré que le tableau désigné est accroché; il fait tourner le panneau. Georges est rentré et le tableau a disparu.)

BURCHELL.

Où est-il?

DRAKE, indiquant le panneau.

Là!...

TOUS.

Quoi!

DRAKE, avec désespoir.

Eh bien!.. disparu!.. encore!..

TRIM.

Comment, disparu? M. le secrétaire, je vous prie de vous assurer de cet homme; c'est un vieux fripon qui m'a chipé mon grand-père... il m'a vendu mon aïeul; il paraît qu'il se livre exclusivement au commerce de mes ancêtres.

DRAKE, furieux.

Je demande qu'on fouille tout le monde!

TRIM.

Je soupçonne cette maison de renfermer bien des horreurs. Atkins avait la faiblesse des cachettes, il faisait des trous partout!.. Je demande un baril de poudre... je veux faire sauter mon immeuble; que personne ne sorte!

DRAKE, effrayé.

Attendez.... un moment!

SCÈNE XVI.

DRAKE, BURCHELL, GEORGES, TRIM, NELLY, ARABELLE; les constables et les quatre hommes au fond.

GEORGES, sortant par le panneau.

C'est inutile, M. Trim. *

TRIM, avec éclat.

C'est lui!

GEORGES, avec gaîté.

Eh! bon Dieu! je ne le nie pas; car je ne suis pas un conspirateur, j'en fournirai la preuve à sa seigneurie.

BURCHELL.

Sir Georges, un innocent ne se cache pas.

GEORGES.

Convenez cependant, Monsieur, que c'est bien plus sûr; j'ai toute confiance dans la justice de mon pays; mais si on m'accusait d'avoir mis l'abbaye de Westminster dans ma poche, je commencerais par me sauver.

TRIM.

Quelle absurdité! Je déclare la chose presque impossible!

GEORGES.

Je suis venu dans cette maison pour y trouver des papiers qui me justifient, et grâce à vous, Monsieur...

BURCHELL.

A moi?

GEORGES.

Grâce à cet excellent Trim...

TRIM.

Quoi?

GEORGES.

J'ai découvert le tableau qui les renfermait; les voici!

(Il remet les papiers à Burchell.)

ARABELLE et NELLY.

Quel bonheur!

TRIM, avec éclat.

Trahi!... Ayez donc des ancêtres... peints à l'huile! avec des papiers dans le dos! c'est à vous en dégoûter!

GEORGES, riant.

Ce pauvre Trim, il est payé pour n'être pas content.

TRIM.

Il est payé?.. (Appuyant.) Il a payé!

* Arabelle, Nelly, Burchell, sir Georges.

GEORGES.

Consolez-vous, vous serez remboursé.

TRIM, d'une voix éteinte.

Je le désire.

BURCHELL, après avoir lu les papiers.

Allons ! il est innocent !

ARABELLE à Burchell, avec ironie.

Monsieur paraît charmé de ce qu'il vient de lire.

BURCHELL.

Madame ! on en référera à S. M.

(Il sort et emmène les constables et les hommes qui les accompagnaient.)

TRIM, se levant.

Ah ! je jouis de ceci ! sir Georges aura du mal à prouver au roi qu'il n'a pas essayé de lui faire mettre sa couronne de travers en courtisant sa maîtresse...

GEORGES, gaîment, en tendant la main à Nelly.

Si, car j'épouse la vôtre !

TRIM, jetant un cri.

Ah ! c'est une tuile !

ARABELLE, à Trim.

Vous m'avez juré de n'aimer que moi, et quant à l'emploi de shériff.

TRIM, avec inquiétude.

Eh bien ?

ARABELLE.

Sir Georges ! il vous revient de droit.

TRIM, jetant un cri.

A lui ? c'est une cheminée !

DRAKE.

Un moment ! et les trois mille guinées promises à celui qui livrerait le tableau ?

TRIM.

Le tableau est à moi, les trois mille guinées ne peuvent vous appartenir.

ARABELLE.

Aussi je les donne...

DRAKE et TRIM.

Ah !

ARABELLE.

A Nelly, pour sa dot.

TRIM, jetant un cri.

Ah ! c'est un pot de fleurs !.. c'est le bouquet ! je m'en vas !..

(Il remonte la scène d'un air furieux.)

NELLY, le retenant.

Trim ! mon ami ! calmez-vous !

TRIM.

Que je me calme !.. vous ne voyez donc pas les conséquences !.. je m'appelle Trim.

NELLY, naïvement.

Eh bien !

TRIM, avec fureur.

Eh bien ! puisque je m'appelle Trim.

AIR : Restez, restez troupe jolie.

Comprenez donc cette infamie !
Ce nom, dont j'étais glorieux,
Va dev'nir l'étymologie
D'un quolibet audacieux.

NELLY.

Comment.

TRIM, à Nelly sur le même air que le quatrième vers.

Propre à dégrader mes neveux.

GEORGES, parlant.

Mais...

TRIM, à Georges.

Les grands, les petits, les jeun's, les vieux,

ARABELLE.

Quoi !

TRIM, à Arabelle.

Et qui les rendra tous honteux,

DRAKE.

Quoi donc ?

TRIM, à Drake.

Et leur fera baisser les yeux,

TOUS.

Mais encore ?

TRIM, sur l'air du cinquième vers.

Et rougir d'un de leurs aïeux.

(Il reprend la suite de l'air.)

Oui, désormais, c'est bien facile,
Et quand on voudra proclamer
Qu'on s'est moqué d'un imbécille,
On dira qu'on l'a fait *trimer* !

NELLY, souriant.

Où serait le mal ?

TRIM, d'un air résolu.

Au fait, bah !

AIR de Préville et Taconnet.

Si *fair' trimer* veut dir' : *faire marcher*,
Dans le malheur dont je suis la victime,
Messieurs ! sans crainte ici de me fâcher,
Ah ! daignez consacrer cet affreux synonyme !
Par des bravos et des plus éclatans,
Loges, baignoir's, parterr', gal'rie, orchestre,
Faites que Trim puisse *trimer* long-temps !
Faites que Trim *trime* au moins *un trimestre* !

FIN.

NOTA. Les indications sont prises de gauche à droite, et du point de vue du spectateur.

Impr. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

LES

TROIS POLKA,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DUMANOIR, CARMOUCHE ET SIRAUDIN,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 24 mars 1844.

Personnages.	*Acteurs.*
AVENTURINE LERAT, danseuse	Mlle Maria Volet.
HECTOR, danseur	M. Lionel.
M. BLAIREAU, ancien marchand	M. Dussert.
Mme BLAIREAU	Mlle Flore.
BATANDIER	M. Hyacinthe.
PASTOURELLE, vieux maître à danser	M. Neuville.

La scène se passe chez Aventurine.

Un petit salon, meublé élégamment. — Porte au fond avec verrou. — Au deuxième plan, porte de chaque côté. A gauche, au premier plan, une cheminée avec pelle et pincettes.

SCÈNE I.

HECTOR, entrant du fond.

Où est-elle donc? (frappant à la porte de droite.) Aventurine!.. c'est moi... Hector...

AVENTURINE, en dehors.

N'entre pas!.. Je suis à ma toilette.

HECTOR.

Ah ben! pardi!.. qu'est-ce que ça fait?.. entre artistes.

AVENTURINE.

Par exemple!.. Va te promener!

HECTOR.

J'y vais, ma bonne, j'y vais... (S'étalant dans un fauteuil.) Ah!.. je suis brisé, rompu... Donner des leçons de polka depuis l'aurore jusqu'à minuit... et ainsi de suite, d'heure en heure... comme les départs du chemin de fer.... Je tourne à la locomotive. (Consultant un carnet.) Voyons donc dans quelles rues je suis attendu... Hum! hum!.. Milan, n° 14... Londres.. 17... Alger.. 5... et puis après... Amsterdam, 6... En v'là des voyages!.. et tout ça, ce soir!..

SCÈNE II.

HECTOR, PASTOURELLE.

PASTOURELLE, tenant un écriteau, entre en chantant la gavotte et en sautillant.

Tra la la la lere...

HECTOR, se levant.

Eh! c'est ce cher Pastourelle!.. mon vieux professeur. Permettez-moi de vous saluer.

(Il le salue en dansant.)

PASTOURELLE, dansant aussi.

Et moi aussi.

HECTOR, même jeu.

Comment vous portez-vous?

PASTOURELLE, même jeu.

Très bien, et vous?

HECTOR, même jeu.

Pas mal et vous?

PASTOURELLE, battant des entrechats.

Merci, et v...

HECTOR.

En voilà assez... (L'arrêtant.) Oh là! oh!

PASTOURELLE, gaîment.

Ça fait du bien... ça entretient le jarret... et ça conserve les traditions.

HECTOR, lui serrant la main.

Les bonnes vieilles traditions, auxquelles vous tenez tant, mon maître.... vous, le dernier représentant de la grande danse... la danse des Vestris et des Gardel...

PASTOURELLE.

Celle que je t'ai *inculquée*, mon garçon... ainsi qu'à elle, ma bonne petite Aventurine... Un trésor! dont j'ai fait cadeau à M. Corali... (Cherchant autour de lui.) Mais, je ne la vois pas, mon élève, ma voisine?

HECTOR, étonné.

Votre voisine, père Pastourelle?.. et depuis quand?

PASTOURELLE.

Depuis trois jours... Eh! oui, j'ai quitté mon ancienne salle de danse... rue du Pas-de-la-Mule... J'étais enfoncé dans le Marais... et je loge maintenant ici, au second, au-dessus de la petite... Tiens, je venais lui montrer mon écriteau, dont je vais orner la porte cochère...

HECTOR, lisant l'écriteau.

« Pastourelle, professeur de grâces et de »maintien. »

PASTOURELLE, modestement.

Tu sais, je professe le maintien...

HECTOR.

Et les grâces... (Continuant.) « Leçons de polka au deuxième. » De polka!.. Vous aussi, père Pastourelle!

PASTOURELLE.

Hein?.. permets...

HECTOR, avec chaleur.

Et vous avez raison... La polka!.. Mais je la bénis!.. mais, je voudrais pouvoir lui élever des *hôtels*... garnis!.. que je louerais très cher... La polka!.. mais c'est ma fortune!.. Qu'étais-je, il y a quinze jours?.. Un simple et obscur danseur de l'Opéra, perdu dans la foule... un rat masculin!.. gagnant 1500 francs, sans compter les amendes... qui portaient mes appointemens à... 1350... Mais aujourd'hui, grâce à la polka... je ne dors plus, je ne déjeune plus, je ne dîne plus... Je suis entraîné par un tourbillon de leçons, un torrent de cachets, qui roule sur un lit de pièces de vingt francs!.. Faites comme moi, mon maître, et crions : Vive la polka!

PASTOURELLE, indigné.

Moi?.. pousser des cris cosaques, des cris séditieux!.. Jamais! jamais!

HECTOR.

Ah bah!.. Mais cet écriteau... Leçons de...

PASTOURELLE, fièrement.

J'annonce : Leçons de polka... mais je n'en donne pas.

HECTOR.

Tiens! voilà un nouveau procédé.

PASTOURELLE.

Moi, aider à propager ces choses étrangères! Vos cachucha... polonaises!.. vos mazurka... espagnoles!.. Mais c'est l'invasion des barbares, mon pauvre garçon!

Air de Turenne.

Non, non, jamais les danses étrangères
N'ont profané les deux pieds que voilà.
Noble gavotte de nos pères,
Votre saint culte est resté là!
(Il se frappe le mollet.)

HECTOR, riant.

Même à Berlin, quand on vous envoya?

PASTOURELLE.

Non! non!.. polkas, mazurkas ou pas russe,
Ne me firent point déroger!
Je n'ai jamais dansé pour l'étranger...
Excepté pour le roi de Prusse!
J'ai dansé pour le roi de Prusse!

HECTOR.

Cependant, la cachucha...

PASTOURELLE, avec humeur.

La cachucha!.. Tiens... (La dansant grotesquement, en chantant avec colère.) Tra la la la!.. (S'arrêtant.) C'est donc joli, ça?..

HECTOR.

Non... franchement.

PASTOURELLE.

Et ta mazurka!.. (Il la danse très ridiculement.) C'est donc encore joli, ça?

HECTOR.

Non, c'est une vilaine chose!..

PASTOURELLE.

Tu vois donc bien!.. Et cette autre danse, qui nous vient, je crois, de la Chine... puisqu'on l'appelle kan-kan... c'est donc joli?..

HECTOR, l'arrêtant.

Non, c'est défendu.

PASTOURELLE.

Et je suis de l'avis de messieurs les sergens de ville... J'avoue cependant une faiblesse... Je me suis mis au galop!.. J'ai même capitulé avec la valse, je me suis laissé étourdir par elle, malgré son origine... tudesque... Et encore, si ça ne fait pas bondir, la manière dont valse notre génération!

HECTOR.

Comment?

PASTOURELLE.

Autrefois, jadis, naguère encore, on valsait à trois temps... nous jouissions de trois temps, et ce n'était pas trop... Ne voilà-t-il pas que maintenant on valse à deux temps!..

HECTOR.

Oui, certes!

PASTOURELLE.

Malheureux!.. Tu ne sais donc pas où ça nous mène!.. L'an prochain, on valsera à un temps... et dans dix ans, on valsera sans temps!

HECTOR.

Alors, ce sera la fin des temps!

PASTOURELLE, criant.

Et on appelle ça du progrès!.. et on appelle ça du...

HECTOR.

Voyons, calmez-vous.

PASTOURELLE.

Mon Dieu! mais je suis prêt à faire des concessions!.. Je ne demande pas qu'on revienne aux *tricotets*, à la *chaconne*, au *menuet*, à la *gavotte*... Je ne suis pas non plus un grand partisan de la *courante*... Ce serait trop beau pour un siècle de sauteurs comme le nôtre!..

HECTOR.

Ah! je vous en remercie.

PASTOURELLE.

Dis-moi, aujourd'hui, qui est-ce qui entrechatte?..

HECTOR.

Plaît-il?

PASTOURELLE.

Je dis qu'il n'y a plus en France un seul entrechattier! excepté moi, peut-être!.. Et j'irais apprendre à de malheureux jeunes gens un pas sauvage qui consiste à lever une patte... et puis l'autre... comme ceci... (Il figure.) Ah! fi! ah! fi!.. j'aimerais mieux me casser le tibia!.. C'est absolument la danse des dindons!

HECTOR.

Ah! ah! des personnalités!

PASTOURELLE.

Je t'assure... prends les deux premiers dindons venus, les plus dindons que tu pourras trouver... mets-les dans une poële à frire... bien chauffée... ils danseront la polka!

HECTOR.

Oh! il faut encore du talent!

PASTOURELLE.

Laisse-moi donc tranquille... du talent?.. il faut du talon!.. (Il tape.) hein!..

HECTOR.

Ah ça! mais, avec ces idées... quand on vient chez vous, sur la foi de ceci... (Montrant l'écriteau.) pour vous en demander des leçons à cinq francs le cachet... vous refusez donc?

PASTOURELLE, vivement.

Du tout, mon bien bon! je ne refuse jamais les cinq francs... Je prends les cinq francs... je commence par là... Il ne faut pas décourager les personnes qui ont des dispositions... Mais je fais ce raisonnement-ci : la polka est une chose qui n'est pas encore bien connue... la gavotte est une chose qui n'est plus connue du tout; donc, c'est également nouveau... donc, c'est absolument la même chose pour celui qui ne sait pas... On me donne cinq francs pour une leçon de polka... je donne en place une leçon de gavotte, qui vaudrait dix francs comme un liard... C'est encore moi qui y mets du mien.

HECTOR.

Et... avez-vous déjà fait beaucoup d'élèves dans ce genre-là?

PASTOURELLE.

Oh!.. un seul!.. Et celui-là peut se vanter de danser la polka comme feu Gavotte lui-même!

HECTOR.

Air : Vaudeville d'une heure de folie.

Oui, mais l'argent que l'on vous a donné,
On pourrait vous le faire rendre;
Car l'élève ainsi façonné,
A payé... pour ne rien apprendre.

PASTOURELLE.

Mon cher, suis bien ce raisonnement-là,
Et j'aurai, je crois, gain de cause:
Puisqu'il apprend qu'il n'sait pas la polka,
Il a donc appris quelque chose.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AVENTURINE.

AVENTURINE, entrant, prend le milieu.

Ah! ah! quelle réunion! l'ancienne et la nouvelle école... Bonjour, Hector, bonjour, vieux, comment ça va-t-il?.. Tiens, vous avez l'air tout... Je ne dirai pas le mot.

HECTOR.

Il est furieux contre la nouvelle danse...

AVENTURINE.

Vrai?.. Ah! vieux, vous avez tort... c'est une chose fièrement utile dans bien des occasions!

PASTOURELLE.

Utile... pour toi, qui en vends!

AVENTURINE.

Pour tout le monde!.. Tenez, demandez à ce vieux diplomate de l'avant-scène... qui a été rencontré chez la petite... chose, de chez nous. On voulait le mystifier... qu'est-ce qu'il a répondu?.. « Je viens apprendre la polka... » Et dernièrement, quand un monsieur a surpris dans l'appartement de sa femme le petit... le petit chose... de chez nous... quelle explication a-t-il donnée à ce monsieur?.. Polka!

HECTOR, riant.

Depuis ce temps-là, on dit qu'un mari est... polké!

AVENTURINE, regardant Pastourelle.

C'est toujours moins désagréable que de dire qu'un mari est... (Il s'arrête.) Je ne dirai pas le mot.

PASTOURELLE.

Je t'en sais gré... (Soupirant.) Ne rouvre pas d'anciennes blessures!

HECTOR.

Ah ça! ma bonne, il faut que nous convenions de nos faits pour ce bal de ce soir... Il est décidé que nous y danserons... Quinze louis.

PASTOURELLE.

Ah! les banquistes!.. Et moi?..

HECTOR, passant au milieu.

Oui, mon vieux, c'est comme ça... (A Aventurine.) La duchesse Flouriska m'enverra sa voiture avec son chasseur! et je viendrai te prendre à onze heures, heure militaire. As-tu ton costume bohême?..

AVENTURINE.

Complet!.. et un peu joli, tu verras.

HECTOR.

Oh! Dieu!.. sept heures!.. et la rue de Milan qui m'attend! et la rue d'Alger qui s'impatiente! En avant la locomotive!

(Il va prendre son chapeau.)

PASTOURELLE.

Et moi, je vais poser mon écriteau... afficher ma honte!..

AVENTURINE, l'arrêtant.

Du tout, vieux... vous allez me copier encore quelques réclames... qu'il faut continuer à lancer dans les journaux politiques... (Récitant.) « Mlle Aventurine Lerat, de l'Académie royale »de musique, vient d'ouvrir une salle de... et »cætera... »

HECTOR.

L'envoies-tu à tous les journaux?

AVENTURINE, l'arrêtant.

Non, à quelques-uns seulement... Vous m'en ferez 350 copies.

PASTOURELLE, hésitant.

Tu sais, ma fille, que je me sers difficilement de mes mains... oh! si tu avais besoin de mes jambes...

AVENTURINE.

Eh bien! j'en aurai besoin aussi... Vous irez aux journaux pour moi... (Le câlinant.) allez... vous trouverez dans ma chambre tout ce qu'il vous faut... avec ce bon vin de Malaga que vous aimez... Soyez gentil, gros joufflu!

PASTOURELLE.

Câline, va!.. Elle me ferait danser sur la tête!.. ce qui serait une méthode bien gênante.

ENSEMBLE.

Air du Tambour-Major.

C'est pour toi, tu peux m'en croire...
L'honneur des danseurs français,
Va travailler à la gloire
De ces cancans polonais!

AVENTURINE et HECTOR.

Ah! pour $\begin{matrix}\text{toi}\\\text{moi}\end{matrix}$ quelle victoire!
Lui, le vieux danseur français,
S'en va proclamer la gloire
Des triomphes polonais.

(Hector sort par le fond, Pastourelle par la droite.)

SCÈNE IV.

AVENTURINE; puis, BLAIREAU.

AVENTURINE, seule.

Vite! une citadine et à mes courses... Où ai-je donc fourré la liste de mes écolières?.. (Elle cherche sur la cheminée.) Tiens! des lettres!.. (Elle en ouvre une.) De mon propriétaire... Je sais ce qu'il demande... tous les trois mois, c'est la même chose. Il m'ennuie périodiquement, celui-là... (Elle la jette au feu et en ouvre une autre.) « Charmante Aventurine... » Encore un qui demande quelque chose, bien sûr... mais dans un autre genre... signé: « Arthur Blaireau!.. » Eh! mais, c'est ce vieux chauve, ce quinquagénaire dépouillé, qui me poursuit toujours dans le passage noir de l'Opéra... et qui a la prétention de m'apporter ses hommages à domicile!.. C'est égal, il n'a pas encore osé se présenter chez moi... (Jetant la lettre au feu.) Va tenir compagnie à mon propriétaire, va... Mais où donc ma femme de chambre a-t-elle mis cette liste?.. (Passant à droite.) Rosalie!.. Rosalie!...

BLAIREAU, paraissant au fond, un paletot sur le bras.

Me voilà!

AVENTURINE, jetant un cri.

Ah!.. c'est lui! (A part.) Mon vieux chauve!.. (Haut.) Vous ici, Monsieur!..

BLAIREAU, avec aplomb.

Comme vous voyez, Mademoiselle... Permettez-moi de déposer mon paletot...

AVENTURINE, l'arrêtant du geste.

Mais je vous ai dit, Monsieur, que vos persécutions m'ennuyaient... radicalement!

BLAIREAU.

Je vous ai répondu, Mademoiselle, que j'en étais très fâché.

AVENTURINE.

Je vous ai dit, Monsieur, que je n'admettais jamais les hommages d'un homme, passé 45... printemps...

BLAIREAU.

Je vous ai répondu, Mademoiselle, que je n'en avais que 38... c'est un âge très bien porté...

AVENTURINE, passant à gauche.

Je vous ai dit, enfin, que je vous défendais de vous présenter ici!..

BLAIREAU, s'avançant.

Je vous ai répondu, Mademoiselle, que j'obéirais avec douleur... que je n'y mettrais pas le pied.

AVENTURINE, avec dignité.

Mais, Monsieur, il me semble que les deux pieds y sont.

BLAIREAU.

C'est vous qui m'avez appelé.

AVENTURINE.

Moi?..

BLAIREAU.

Je suis dans mon droit... et je le prouve... Êtes-vous, oui ou non, mademoiselle Aventurine Lerat, danseuse?

AVENTURINE.

Je m'en fais honneur.

BLAIREAU.

Avez-vous annoncé, dans les papiers publics, que vous donniez des leçons de polka aux deux sexes?..

AVENTURINE.

C'est historique!.. mais...

BLAIREAU.

Eh bien! comme j'ai la prétention d'être d'un des sexes désignés... je viens prendre des leçons de polka... Permettez-moi de déposer mon paletot...

(Il le place sur le fauteuil.)

AVENTURINE.

Monsieur!.. (Il s'arrête.) Monsieur, je ne donne des leçons qu'aux dames...

BLAIREAU, vivement.

Aux deux sexes!.. c'est imprimé.

AVENTURINE.

Oui, aux hommes (Appuyant.) au-dessus de 45 ans... Or, comme vous n'en avez que 38... vous repasserez dans quelques années!..

BLAIREAU, à lui-même.

Comment! je suis trop vieux pour l'amour, et trop jeune pour la polka!.. Allons, bah! une déclaration à la Jacques Ferrand. (Haut.) Aventurine!.. avez-vous vu *les Mystères* de la Porte-Saint-Martin?

AVENTURINE.

Non, pas encore.

BLAIREAU, à part.

Ça va être tout nouveau pour elle... (Haut, avec un ton de mélodrame.) « Aventurine, tu ne » me connais pas... tu m'as cru vieux, triste et » sévère... Non, non, je suis jeune encore par » mon énergie comme par mon audace!.. »

AVENTURINE, jouant l'effroi.

Ah! vous me faites peur!...

BLAIREAU.

« Tais-toi!... tais-toi!.. laisse-moi parler, » laisse-moi te dire... (A part.) Qu'est-ce que je pourrais donc lui dire?.. (Haut.) Ecoute, n'en » dis rien... j'ai de l'or, j'en ai beaucoup... le » veux-tu?.. je t'en donnerai, nous partage- » rons... Est-ce assez?.. eh bien! je t'épou- » serai. »

AVENTURINE.

Vous m'épouseriez?..

BLAIREAU, à part.

Ah! diable! Jacques Ferrand m'a entraîné trop loin!..

SCÈNE V.

LES MÊMES, PASTOURELLE, sortant de la chambre avec les copies de la réclame.

PASTOURELLE.

Chère petite, voici les... (Voyant Blaireau.) Qu'est-ce que c'est que ça?..

BLAIREAU, à part.

Pastourelle!.. je suis gobé!..

PASTOURELLE, le regardant sous le nez.

Eh! mais, c'est M. Blaireau!

BLAIREAU.

Oui... je... je ramassais le... le mouchoir de... (Il tire le mouchoir d'Aventurine, bas.) Laissez le donc tomber...

AVENTURINE.

Par exemple!.. un mouchoir brodé!..

PASTOURELLE, à part.

Ah! vieux farceur!.. (Haut.) Tiens, tiens, comme les amis se rencontrent!.. Et madame Blaireau se porte bien?

AVENTURINE, vivement.

Hein?

BLAIREAU, bas, avec colère.

Oh!.. imbécille!..

PASTOURELLE, fièrement.

Vous dites, Monsieur?

BLAIREAU, furieux, en se levant.

J'ai dit: Imbécile!

PASTOURELLE, gaiment.

Vous vous répétez, mon cher.

AVENTURINE.

Madame Blaireau!

PASTOURELLE, à Aventurine.

Je cours porter nos réclames... Adieu, Monsieur Blaireau... bien des choses à Mme Blair...

BLAIREAU, bas, en le poussant.

Mais, va-t'en donc... imbécille!

(Il ferme la porte.)

PASTOURELLE, la rouvrant.

Vous avez dit: imbécille!.. Ah! ah!.. vous êtes bien monotone!..

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

BLAIREAU, AVENTURINE.

AVENTURINE, jouant l'indignation.

Ah! vous êtes marié!.. ah! vous avez une femme!.. et vous venez m'offrir... En voilà un toupet!..

BLAIREAU, suppliant.

Aventurine!..

AVENTURINE, avec dignité.

Arthur, vous me faites de la peine!

BLAIREAU, résolument.

Eh bien! oui!.. puisque cette vieille pirouette l'a dévoilé... je suis uni... je suis grévé d'une épouse... mais quand vous saurez!..

AVENTURINE.

Quoi?

BLAIREAU.

Vous vous direz: Arthur ne peut pas aimer ça... Arthur est excusable de se conduire comme un drôle!..

AVENTURINE.

Quoi donc?.. Madame Blaireau est vieille?

BLAIREAU.

Pis que ça!

AVENTURINE.

Elle est laide?

BLAIREAU.

Pis que ça!

AVENTURINE.

Elle vous bat?..

BLAIREAU.

Oui... c'est-à-dire non... pis que ça encore...

AVENTURINE.

Ah ça! mais elle a donc un défaut?..

BLAIREAU, avec rage.

Un défaut qui me prend sur les nerfs!.. qui me crispe, qui me... Permettez-moi de déposer mon paletot...

AVENTURINE.

Ah! que vous m'impatientez!..

BLAIREAU.

Enfin, elle est... Auvergnate!

AVENTURINE, froidement.

Auvergnate?..

BLAIREAU, s'animant par degrés.

Oh! mais, Auvergnate pur sang!.. sauf l'accent qu'elle a eu le bonheur de perdre en route... c'est l'Auvergne incarnée!..

AVENTURINE.

Ha! ha! ha!

BLAIREAU.

Dernièrement, il lui arrive un cousin de Saint-Flour... un charabia révoltant... Savez-vous de quoi ils s'avisèrent tous deux?..

AVENTURINE.

Un cousin?.. je devine!..

BLAIREAU.

Je devine ce que vous devinez... mais vous n'y êtes pas... Figurez-vous qu'ils se mirent à danser comme des forcenés, sur le tapis de mon salon... quoi?.. la bourrée d'Auvergne!..

AVENTURINE, riant.

La bourrée?.. ha! ha! ha!

BLAIREAU.

Cette danse, qui appartient à la chorégraphie des ours!.. Et voilà le plus humiliant... pendant que ma femme dansait avec son cousin, j'ai été forcé de leur servir d'orchestre... de souffler dans cette hideuse machine, qui produit des... (D'un ton nasillard.) Quoin!.. quoin!..

AVENTURINE.

La musette.

BLAIREAU.

Oui, la *mugetta!*.. Bon! voilà que je parle comme eux!.. aussi, à force de souffler avec rage, j'ai cassé quelque chose au bout de l'instrument, et, ce matin, je me suis chargé de le porter chez le luthier... (Tirant une musette de sa poche.) Voilà pourquoi je désirais déposer mon paletot. (Lui donnant la musette.) Voyez!.. voyez le cor à piston de cette peuplade!..

AVENTURINE.

Ah! l'horreur!

BLAIREAU, la jette sur le fauteuil.

Concevez-vous maintenant que je fuie le domicile conjugal... et que je vous offre un cœur incompris!..

AVENTURINE, d'un air grave.

Non, Monsieur, ce sont des choses qui ne se font pas, et je vous prie d'en finir.

BLAIREAU, suppliant.

Eh bien! non.... eh bien! non!... rien qu'une leçon de polka... je veux m'étourdir à force de polka!..

AVENTURINE.

Mais, je vous ai dit...

BLAIREAU.

Oh! il me la faut... je la veux... et je ne sors pas d'ici que je ne sois un des plus forts polkistes de Paris... et de Pologne!..

AVENTURINE, à part.

Je n'ai que ce moyen de m'en débarrasser... (Haut.) Eh bien! soit, j'y consens... je vous l'enseignerai, mais c'est impossible, tant que vous serez habillé ainsi..

BLAIREAU.

Alors, permettez...

(Il quitte une manche.)

AVENTURINE, le retenant.

Non, ce n'est pas cela... j'ai l'usage de ne donner de leçons aux hommes, que lorsqu'ils ont le costume du pas.

BLAIREAU.

Est-ce qu'il faut me mettre en Turc?

AVENTURINE.

Non, en Hongrois...

BLAIREAU, vivement.

Oh! mais, qu'à ça ne tienne... Babin demeure à côté... je cours louer tout ce qu'il me faut!.. (A part.) Le collant m'est très avantageux.

AVENTURINE.

Allez, allez, jeune boyard!..

AIR : J'étouffe de colère.

Cherchez des uniformes...
Car souvent, par bonheur,
Pour la grace et les formes,
L'habit fait le danseur.

BLAIREAU.

Dans tous ses uniformes
Je prends le plus flatteur?
Pour la grâce et les formes,
Je veux vous faire honneur.

SCÈNE VII.

AVENTURINE, seule.

Veux-tu te sauver, vieux papillon!.. Un homme, qui a un ménage monté, et qui porte sa flamme en ville!.. Allons donc!..

AIR de Berge ouvette.

Heureusement, à l'Opéra,
Grâce au temps moral où nous sommes,
Nous avons supprimé les hommes...
Surtout de l'âg' de celui-là.
L'amour à la danse ressemble:
Il faut que l'on s'entende au mieux:
La jeunesse a bien plus d'ensemble,
Quand il s'agit d'un pas de deux.
Et puis, d'une épous' légitime,
Le mari, c'est sacré, vraiment!
Ce n'est qu'à son amie intime

Que l'on peut souffler un amant!
Comme on dit dans le corps des ballets,
Bien loin de troubler un ménage,
La sylphide doit rester sage
Pour tous les maris vieux et laids.

SCÈNE VIII.

AVENTURINE, Mme BLAIREAU.

Mme BLAIREAU, entr'ouvrant la porte et passant la tête.

Toc! toc! toc!.. peut-on entrer, *s'ous* plaît?

AVENTURINE.

Hein?.. Qui demandez-vous, Madame?

Mme BLAIREAU.

Je demande Mlle Purpurine... Zéphyrine... ou... (Riant.) Je ne sais plus quoi!..

AVENTURINE.

Aventurine... c'est moi!.. Puis-je savoir... je suis pressée. (Mme Blaireau s'assied.) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous en prie.

Mme BLAIREAU.

Mademoiselle Purpurine... je viens ici pour la polka... je crois bien que c'est vous qui tenez cet article...

AVENTURINE, riant.

Oui, Madame, en effet... c'est ma partie!..

Mme BLAIREAU.

Eh bien! je voudrais que m'en donniez pour une quinzaine de francs... j'en prendrais même pour moins, si vous en faites pour moins!

AVENTURINE.

Vous demandez à prendre des leçons, vous?

Mme BLAIREAU.

Oui, Madame, donnez-moi vite ça, et tout ce que vous aurez de mieux, parce que c'est pour le recéder à quelqu'un.

AVENTURINE, riant.

Comment, le recéder?

Mme BLAIREAU, se levant.

Oui, à ma petite Palmyre... Ah! vous ne la connaissez pas!.. ma nièce, une jeune fille charmante... à qui un certain flandrin fait la cour... Il lui écrit des lettres longues de ça... que j'ai surprises... Le gaillard veut se faufiler dans toutes nos sociétés... et il lui a mis dans la tête de danser avec elle cette nouvelle machine... que je ne connais pas... Cette enfant me désole!.. elle pleure, elle maigrit, elle me réveille dans la nuit... Je lui dis : Palmyre, est-ce que tu voudrais de la fleur d'*orange*?.. — Non, ma tante, je voudrais savoir la polka!.. — Ce matin, elle a refusé de déjeuner : Palmyre, prends donc ton café... de l'excellent moka!.. (Pleurant.) Ah! non... je ne veux pas de moka... je veux la polka!.. Ah! j'ai dit : Voyons, tu m'embêtes, avec ta polka!.. je vais aller l'apprendre et je te l'apprendrai. Là!.. es-tu contente?

(Elle fait sonner de l'argent.)

AVENTURINE.

C'est adroit... et moral!.. Madame, je suis tout à vous... Avez-vous déjà quelques notions sur cette danse?

Mme BLAIREAU.

Oh! moi, je n'en connais qu'une, de danse... celle de ma patrie.

AVENTURINE.

Quelle patrie?.. la belle Italie?

Mme BLAIREAU.

Fi donc!.. la belle Auvergne.

AVENTURINE, étonnée.

Bah!

Mme BLAIREAU.

Oui, Madame... le pays natal de la bourrée.

AVENTURINE, riant.

Tiens!.. comme Mme Blaireau.

Mme BLAIREAU, vivement.

D'où savez-vous mon nom?

AVENTURINE.

Votre nom?.. Comment!.. vous seriez?..

Mme BLAIREAU.

Quoi?..

AVENTURINE.

Sa femme?..

Mme BLAIREAU.

La femme de qui?

AVENTURINE, troublée.

Eh bien! de... de votre mari.

Mme BLAIREAU, vivement.

Vous connaissez mon mari?

AVENTURINE.

Oui... c'est-à-dire... non. (Apercevant la musette.) Oh!

(Elle court la cacher.)

Mme BLAIREAU.

Qu'est-ce que vous cachez donc là?

AVENTURINE.

Rien, rien... un manchon...

(La musette tombe.)

Mme BLAIREAU.

Dieu!.. ma musette!.. Mon mari est donc venu ici!.. Ah! le manant!.. il a apporté sa musette chez une danseuse!.. Il est encore ici... il est caché!

AVENTURINE.

Mais, non.. je l'ai mis dehors.

Mme BLAIREAU, furieuse.

Vous voulez me mettre dedans!.. Où est votre chambre?.. ouvrez-moi votre commode... ouvrez-moi vos *ormoires*... je veux fouiller dans tous vos placards!

AVENTURINE.

Mais, quand je vous jure...

Mme BLAIREAU.

Sapristi!.. vous me feriez jurer aussi!

AVENTURINE.

Voyons, calmez-vous!

Mme BLAIREAU.

Je ne veux pas me calmer!.. je ne me calmerai pas!..

AVENTURINE.

Eh bien! oui, là... votre Blaireau me fait la cour... mais je ne veux pas vous en priver de ce Monsieur... Entre femmes, on s'entend, on se soutient... Voyons, touchez là, soyons amies... et faisons la chasse au Blaireau.

Mme BLAIREAU.

Vrai?.. vous n'en voulez pas? vous me promettez que...

(On sonne.)

AVENTURINE.

Chut!.. j'entends sonner!.. C'est lui qui revient...

Mme BLAIREAU, hors d'elle.

Auriez-vous un poignard... donnez-moi un poignard.

AVENTURINE, riant.

Je n'en ai pas pour le moment.

Mme BLAIREAU.

Vous êtes bien mal meublée!.. Un couteau, des ciseaux... une arme à feu!..

AVENTURINE.

Une arme à feu?.. je n'ai que les pincettes.

Mme BLAIREAU, court les prendre.

Ça me va!.. l'action va être chaude!

(On sonne de nouveau.)

AVENTURINE.

Il s'impatiente!.. je me sauve... Ma femme de chambre va lui dire que je l'attends ici, dans ce salon, vous me remplacerez! et... le reste vous regarde... Faites bon ménage.

(Elle sort à droite.)

SCÈNE IX.

Mme BLAIREAU; puis, BATANDIER.

Mme BLAIREAU, qui a saisi les pincettes.

Attends, attends, gredin! je vais te pincer!.. (Elle se range contre la porte du fond, en attitude. Batandier frappe à la porte.) D'une petite voix. Entrez!

(Batandier entre en regardant à gauche; sans l'avoir envisagé, Mme Blaireau s'élance sur lui, les pincettes à hauteur du nez.)

Mme BLAIREAU.

Ah! galopin!

BATANDIER.

Ah!.. qu'est-ce que c'est que ça?.. Qui vive?

Mme BLAIREAU.

Dieu! ce n'est pas lui!.. ce nez n'est pas à moi! (Haut.) Ah! Monsieur, je suis confuse...

BATANDIER, se touchant le nez.

Vous preniez donc ceci pour une bûche?

Mme BLAIREAU, s'efforçant de rire.

Oh! une plaisanterie... quelqu'un, que je voulais attraper...

BATANDIER.

Mais vous avez attrappé quelqu'un!

Mme BLAIREAU.

Permettez que je remette en place...

(Elle va à la cheminée.)

BATANDIER.

Comment donc! je vous en prie tout particulièrement. (Montrant la cheminée.) J'aime beaucoup mieux qu'elles soient là, que là... (Montrant son nez. (A part.) C'est drôle, comme elle est engraissée depuis avant-hier, cette petite Aventurine qui paraît si mince sur la scène... l'effet des maillots!.. (Haut.) Mlle Aventurine...

Mme BLAIREAU.

Hein?.. plaît-il?.. (A part.) Ah! oui... c'est vrai! je dois la remplacer. (Haut.) Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?..

BATANDIER, d'un air fat.

Question oiseuse!.. Un jeune homme assez galamment taillé, qui vient chez une danseuse, assez galamment ta llée aussi... Hein?.. y êtes-vous?

Mme BLAIREAU, reculant à part.

Ah! diable!.. j'ai bien peur d'y être!

BATANDIER.

Ma foi, je me suis dit: Mon bon ami... (je suis fort de mes amis) va-t'en.... (je me tutoie quand je suis seul) va-t'en chez Aventurine... et elle ne te refusera certainement pas...

Mme BLAIREAU, vivement.

Brisons là, Monsieur... je ne veux même pas d'explication... Que demandez-vous?

BATANDIER.

Eh bien!.. mais... une leçon de polka.

Mme BLAIREAU, respirant.

Ah! à la bonne heure!

BATANDIER, choqué.

Que pensiez-vous donc, s'il vous plaît?

Mme BLAIREAU.

Rien... rien... enfant que j'étais!..

BATANDIER.

Oui, Mlle Aventurine... (A part.) Comme elle est grasse, mon Dieu! (Haut.) J'ai un besoin immodéré de polka!

Mme BLAIREAU.

Et vous comptez sur moi... (A part.) Il tombe bien!

BATANDIER.

Mais de la véritable... de la bonne édition... car je viens d'être victime d'un vol à la polka!..

Mme BLAIREAU.

Comment cela?

BATANDIER.

Ayant des raisons de cœur pour me livrer à cette tarentule scandinave... je m'adresse à un vieux sauteur... un équilibriste, je crois! je lui prends six cachets et je lui dis d'entreprendre mes jambes... et de tâcher de me faire aller... A chaque leçon... il me disait: Bien? vous allez, vous allez!.. je ne savais pas à quel point il me faisait aller!.. Hier, alors, dans un salon haut placé... en haut lieu... au cinquième étage... on demande à grands cris le pas à la mode... Mesdames, me voilà... et je m'avance d'une façon onduleuse... et comme Artaban, si renommé pour sa fierté... je pars!.. j'entends bientôt quelques personnes qui pouffaient... je croyais qu'elles toussaient... les rhumes donnent beaucoup... L'orchestre me gênait infiniment... ces imbécilles de ménétriers jouaient je ne sais quoi au lieu de l'air nouveau et consacré de la polka...

ta la la... (Il fredonne l'air de la gavotte.) Nous étions très mal ensemble!.. je discerne alors des sourires, je me dis, c'est bon.. je fais de l'effet!.. Je continue.. on chuchotte, on marmotte.. je vais plus ferme.. les bourdonnemens arrivent bientôt à l'état de murmures du peuple dans les tragédies.. quand on veut exiler le tyran!.. hou! hou! hou!.. Calas! Calas!.. quelques-uns même se permirent une chansonnette assez connue! (Chantant entre ses dents.)

Ah! c' cadet-là!.. tra la la la...

Je ne sais pas à quoi cela faisait allusion... c'étaient des gens très comme il faut!.. Alors, le maître de la maison vient me dire: Monsieur, on vous avait demandé une polka... c'est une mystification... je ne sais pas où vous avez dîné, mais, en pareil cas, le grand air est favorable... Je veux crier... (Criant.) Monsieur!.. Cette véhémente allocution fait éclater des hourras féroces. Je me précipite, honteux et confus.. et j'emporte un vieux chapeau à la place du mien... qui était tout neuf!. Trente francs de cachet et seize francs de chapeau, quarante-six francs pour une polka... supposée!

Mme BLAIREAU, riant.

Qu'aviez-vous donc dansé?

BATANDIER, furieux.

Je n'en sais rien!.. une chose sans nom... inqualifiable!.. Furieux, je cours chez ce vieux saltimbanque... Il avait déménagé, en oubliant de prendre sa quittance!

Mme BLAIREAU.

Ah! ah! ah! Il a voulu se moquer de vous, c'est tout simple.

BATANDIER.

Si je le retrouve jamais, il est bien sûr que je lui casse les bâtons de cire à cacheter qui lui servent de jambes!..

Mme BLAIREAU, riant.

Vous lui donnerez une danse véritable!

BATANDIER.

Je le dois à mon honneur et à mon amour!.. car je comptais sur ce pas pour achever de fasciner une piquante jouvencelle, avec laquelle je me livre aux belles-lettres... Encore hier, je lui écrivais: O comète de mon âme... ô Palmyre...

Mme BLAIREAU, à part.

Ah! grand Dieu! c'est le flandrin de ma nièce!

BATANDIER.

Vous dites? (A part.) C'est étonnant, cette femme engraisse à vue de... nez...

Mme BLAIREAU, à part.

Eh bien! j'en apprends de belles.

BATANDIER.

Maintenant, charmante Ballerina, que je vous ai mise au courant, faites votre état, et mettez-moi au pas... en question.

Mme BLAIREAU, à part.

Pas moyen de dire que je ne suis pas...

BATANDIER.

Il serait pourtant temps que nous polkassions... du verbe *polker*. Polkons-nous, ou ne polkons-nous pas?

Mme BLAIREAU, à part.

Attends, séducteur!.. je vais lui apprendre tout ce que je sais... la bourrée d'Auvergne. (Haut.) Je suis à vous, Monsieur.

BATANDIER, posant de l'argent sur la cheminée.

Ah ça! et la musique?

Mme BLAIREAU.

Je ferai l'orchestre... je chanterai l'air... Placez-vous. (Lui donnant des coups de pied.) Les pieds comme ça.

BATANDIER.

Ah! en dedans?.. c'est bien plus commode que chez nous.

Mme BLAIREAU.

Et ces bras? Allons donc!

BATANDIER.

Les bras en guirlande?

Mme BLAIREAU.

Non... pendans.

BATANDIER.

J'aime bien mieux ça... Et pendant que...

Mme BLAIREAU.

Et la tête qui va et qui vient.

BATANDIER, balançant la tête.

C'est un peu chinois, comme les magots...

Mme BLAIREAU.

Maintenant, faites comme moi.

Air de la vieille bourrée.

Regardez la polka
Qui nous vient de Bohême,
Fait's bien comme cela,
Voyez quell' grâce elle a.
Tra la, la, la, la.

BATANDIER, charmé.

C'est la Pologne même,
Moi, dont on se moqua,
Je saurai la polka!

TOUS DEUX, dansant.

Tra la, la, la, la, la,
Quell' danse de Bohême!
Moi / Lui dont on se moqua,
Je sais donc / Prend ça pour la polka.

Mme BLAIREAU, levant le pied.

Et youp! la Catharina!

BATANDIER.

Hein?.. comment dites-vous ça?

Mme BLAIREAU.

Youp! la Catharina! C'est le cri d'amour des Polonais.

BATANDIER.

Ah! les Polonais amoureux?.. à la bonne heure!... voilà de la polka!.. Encore une fois pendant que c'est chaud. Tra la, la, la, la.

(On sonne.)

BATANDIER.

On a sonné là-bas !

Mme BLAIREAU, à mi-voix.

Ne dites rien, ne bougez pas.

BATANDIER, le pied en l'air.

Ah ! ah ! du mystère... les mystères de l'Opéra !.. Connu.

BLAIREAU, en dehors.

Je vous dis que Mlle Aventurine m'attend.

Mme BLAIREAU.

Serait-ce mon perfide !,.

(Elle va mettre le verrou.)

BALANDIER, à part.

Comment !.. elle a encore des perfides, à cet âge-là !

BLAIREAU, en dehors.

Ouvrez-donc ! c'est moi !

Mme BLAIREAU, à mi-voix.

C'est lui ! mon mari !

BATANDIER.

Hein ? vous êtes en puissance ?

Mme BLAIREAU, à part.

Moi qui venais pour le surprendre avec une femme..... s'il me trouvait avec un jeune homme... je perdrais tout mon avantage !.. Ah ! Térébenthine, viens à mon secours !

(Elle rentre précipitamment par la droite.)

BATANDIER, surpris.

Elle me laisse seul... avec son... moitié sur les bras... Ouvrons et filons...

(On frappe de nouveau; il ouvre.)

SCENE X.

BLAIREAU, BATANDIER.

BLAIREAU, entrant.

Ah ! c'est heureux !

BATANDIER, gracieusement.

Monsieur...

BLAIREAU, à part.

Un homme !.. Son amant, peut-être... (Haut, avec grâce.) Monsieur...

BATANDIER.

Monsieur...

BLAIREAU.

Je vous présente mes devoirs.

BATANDIER.

Agréez l'assurance de ma considération...

(Moment de silence; ils se regardent en se saluant.)

BLAIREAU, essayant de ricaner.

Un bien beau temps, aujourd'hui.

BATANDIER.

Mais oui... et vous ? (A part.) Il n'a pas l'air méchant.

BLAIREAU.

Je vous ai dérangé ?

BATANDIER, saluant.

Ah ! Monsieur... Comment donc... vous êtes chez vous.

BLAIREAU, à part.

Hein ?.. plaît-il ?.. Ce n'est donc pas ce que je croyais.

BATANDIER, voulant s'en aller.

Je ne veux pas être importun... Mes respects à Madame.

BLAIREAU, à part.

Tiens, il me prend pour... Bon ! bon ! (Haut et fort.) Un instant, Monsieur... permettez que je vous pose quelques questions.

BATANDIER, se redressant.

Sur quelles matières ?

BLAIREAU.

Vous n'étiez pas seul ici... vous étiez avec...

BATANDIER.

Avec Mlle Aventurine... Oui, mon président.

BLAIREAU.

Et que faisiez-vous, s'il vous plaît ?

BATANDIER.

Question oiseuse !.. Un jeune homme, assez galamment taillé qui vient chez une danseuse, assez galamment taillée aussi... Hein ?... y êtes-vous ?..

BLAIREAU, furieux.

Non, Monsieur.

BATANDIER, finement.

Polka !

BLAIREAU.

Vous osez dire ?

BATANDIER, d'une grosse voix.

Polka !..

BLAIREAU.

Ah ! fort bien... je m'y attendais... le prétexte universel... Mais je ne suis pas assez bête !..

BATANDIER.

Je vous jure que si !

BLAIREAU, continuant.

Et je vais vous donner une leçon, Monsieur !..

BATANDIER.

Vous aussi ?.. Vous devez gagner beaucoup d'argent dans la famille ?

BLAIREAU.

Trêve de lazzi !.. vous allez la danser, Monsieur.

BATANDIER.

La danser !.. Comment traduisez-vous cette locution ?

BLAIREAU.

Si vous n'êtes venu ici que pour cela, vous allez me le prouver, séance tenante, en exécutant la chose... Je vous somme !..

BATANDIER.

Comment donc... avec plaisir... ça me fera une seconde répétition. (Se mettant en position et fredonnant le prélude ordinaire.) Tra la, la, la.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, AVENTURINE.

AVENTURINE, accourant de sa chambre.

Alerte !.. Sauve qui peut !.. Vous êtes perdu !

BLAIREAU.

Hein ? quoi ?

BATANDIER, reculant.

Qu'est-ce que c'est encore que celle-là ?

AVENTURINE.

Votre femme est ici !.. elle vous cherche !

BLAIREAU.

Ma femme !

BATANDIER.

Parbleu ! puisque tout à l'heure...

BLAIREAU.

Je me sauve !

(Il court au milieu.)

AVENTURINE.

Impossible !.. elle garde toutes les portes, avec sa bonne, son concierge et un commissionnaire...

BLAIREAU.

Un Auvergnat !.. C'est bien elle... (Suppliant.) Ah ! M^lle^ Aventurine...

BATANDIER.

Hein ? Encore une !.. Ah ça ! mais... cette maison est donc pleine d'Aventurines ?.. Et l'autre ?

BLAIREAU.

Quelle autre ?

BATANDIER.

La femme aux pincettes ?

BLAIREAU.

Quelles pincettes ?

BATANDIER, à lui-même.

Ah ! j'y suis... c'était mademoiselle Aventurine la mère !

BLAIREAU, vivement.

Si je m'échappais par la cuisine ?

M^me^ BLAIREAU, en dehors.

Veillez bien à la porte de la cuisine ! et qu'on aille chercher le commissaire.

BLAIREAU.

Je suis flambé !

AVENTURINE.

Vous me faites cet effet-là.

BATANDIER.

Allons, allons... vous êtes flambé.

BLAIREAU, très troublé.

Je pourrais bien lui répondre que... Mais s elle me demande la preuve de... et comment je... Ah ! c'est à s'arracher les cheveux !

BATANDIER.

Vous ne pouvez pas... il est inutile d'essayer...

BLAIREAU, à Aventurine.

Une leçon, danseuse !.. une leçon, ou la mort !..

AVENTURINE, passant à droite.

Bonsoir... il est trop tard.

BATANDIER.

Il est trop tard, brave homme.

BLAIREAU, avec désespoir.

Je suis donc perdu, moi !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PASTOURELLE, du fond.

PASTOURELLE, entrant comme à sa première scène, en dansant et en chantant le dialogue.

Je viens de porter les réclames... Tra la la la...

BLAIREAU, poussant un cri de joie.

Ah ! je suis sauvé ! (Il s'élance sur Pastourelle, le saisit au collet, et l'enlève ou l'entraîne à gauche, en le faisant tourner pendant que le vieux danseur crie.)

PASTOURELLE.

Hein ? quoi ?.. qu'est-ce que c'est ?.. Il m'étrangle ! A la garde !..

(Ils disparaissent.)

SCÈNE XIII.

BATANDIER, AVENTURINE.

AVENTURINE, riant aux éclats et tombant sur un fauteuil à droite.

Ah ! ah ! ah !

BATANDIER, tout ahuri.

Qu'est-ce qu'il a fait ?.. qu'est-ce qu'il a pris là ?.. ça avait l'air d'un homme... je n'ai pas bien vu... (Criant.) Quoi ?

AVENTURINE, riant toujours.

Ah ! ce pauvre vieux !

BATANDIER.

Ah ça ! mais, il se passe un tas d'aventures, chez ces Aventurines !

AVENTURINE, se levant.

Monsieur !

BATANDIER.

Oh ! pardon, chère belle... car je vous reconnais à présent... vous êtes la vraie Aventurine, la bonne... la mince... celle que j'ai vu à l'Opéra... Et moi, qui vous accusais de maillots !.. Grâce, pour un franc étourdi !

AVENTURINE.

Mais, avec tout ça, qui êtes-vous donc ?

BATANDIER, saluant.

Batandier... Chéri... Batandier... et je venais... vous savez... *Youp la Catarina*...

AVENTURINE.

Vous dites?

BATANDIER.

Mais je ne vous donnerai pas cette peine... j'ai reçu une excellente leçon de Mlle Aventurine la mère.

AVENTURINE.

Ma mère?

BATANDIER, la regardant.

Oh! il n'y a pas de comparaison... elle est bien plus replète que vous... mais fort aimable, du reste... quand elle ne vous embrasse pas en pincettes.

AVENTURINE, à part, en riant.

Ah! bon... je comprends! c'est la Blaireau!.. (Haut.) Qu'est-ce qu'elle vous a donc appris?

BATANDIER, se mettant en position.

Mais, dame!.. la...

SCENE XIV.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, entrant tout essoufflé du fond.

Ah! me voilà!

BATANDIER.

Qu'est-ce que c'est encore que ça?

HECTOR.

Quelqu'un! (Bas, à Aventurine.) Un élève?.. Oui?.. (Le regardant.) Physique peu inquiétant... (Haut.) Monsieur, je vous salue... (A Aventurine.) Tu ne m'attendais pas encore, ma bonne?

BATANDIER, à part.

Il la tutoie!.. C'est M. Aventurine fils.

HECTOR.

J'ai mené lestement mes leçons... La rue de Milan était indisposée, la rue de Londres dînait en ville, et la rue de Hambourg était à la campagne... Ah! ça, la duchesse Flouriska nous attend... Chaud là, à ton costume!

AVENTURINE.

Eh! vite, en avant les éperons.

(Elle sort à droite.)

HECTOR.

Moi je grimpe chez le père Pastourelle.... Adieu, M. Leblond.

(Il sort au fond.)

SCÈNE XV.

BATANDIER; puis, Mme BLAIREAU.

BATANDIER.

Pourquoi donc m'appelle-t-il M. Leblond, M. Aventurine fils?

Mme BLAIREAU, entrant, très agitée, du fond.

Il ne m'échappera pas, le gamin! Je le tiens! je le traque!

BATANDIER.

Bon! la mère... à présent!

Mme BLAIREAU, allant à lui.

Où est-il? Monsieur... où est-il?

BATANDIER.

Qui?

Mme BLAIREAU, le secouant.

Mon mari... mon homme... cet infâme chauve!..

BATANDIER.

Hé, Madame, ne secouez pas...

Mme BLAIREAU.

Je ne vous lâcherai que quand vous m'aurez dit où il est.

BATANDIER, résolument.

Je ne vous dirai où il est que quand vous m'aurez lâché.

Mme BLAIREAU.

Je lâche.

BATANDIER.

Je dis... (Montrant la porte à gauche.) Ouvrez cette porte!

Mme BLAIREAU, essayant d'ouvrir.

Fermée!..

BATANDIER, s'emparant des pincettes qu'il cache sous son paletot.

Dérobons-lui son arme favorite.

Mme BLAIREAU.

Ouvrez, Monsieur, ouvrez!.. au nom de la loi!.. Le commissaire est là! (A Batandier.) Faites donc le commissaire, vous!

BATANDIER.

Comment ça se fait-il?.. Ah!.. (Elevant la voix.) Saprelotte! Monsieur... Saprelotte!.. Ouvrez donc... ça finit par être embêtant!..

Mme BLAIREAU, à travers la porte.

Je sais que vous êtes ici... sortez! (La porte s'ouvre et Blaireau paraît.) Ah!

BATANDIER, à part.

Que je ne voudrais pas être à la place de M. Aventurine père!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BLAIREAU.

BLAIREAU, avec aplomb.

Oui, Madame... oui, je suis ici.

Mme BLAIREAU.

Il l'avoue!

BATANDIER, s'asseyant, à part.

Ah! je vais jouir de cet incident.

Mme BLAIREAU, se contraignant.

Et qu'y venez-vous faire, Monsieur?

BLAIREAU, souriant.

Vous ne l'avez pas deviné, Madame? Ah! vous n'êtes pas forte!..

BATANDIER, à part.

Il ne la trouve pas forte!.. Il lui faudrait l'enceinte continue, à cet homme-là!

Mme BLAIREAU, le pressant.

Eh bien! Monsieur, vous êtes venu pour...

BLAIREAU.

Eh bien ! Madame, je suis venu pour (Appuyant.) apprendre la polka.

Mme BLAIREAU.

La pol..

BATANDIER.

Allons, bon !.. encore un !

Mme BLAIREAU.

Allons, soit !.. Vous êtes taillé pour cet exercice... et vous avez dû faire des progrés rapides... (Avec force.) Je vous somme de la danser!

BATANDIER, à part.

Tiens, juste la sommation qu'il m'a faite !.. Je jouis beaucoup de cet incident, savez-vous ?

BLAIREAU.

Je suis tout prêt... Malheureusement, la musique me manque, et...

(On entend jouer l'air de la gavotte sur une pochette, dans la chambre à gauche.)

BATANDIER.

D'où part cette symphonie ?

Mme BLAIREAU, à part.

Térébenthine joue de la pochette !

BLAIREAU, à part.

Pastourelle vient à mon secours. (Haut.) M'y voici, Madame.

(Il danse la gavotte sur l'air.)

BATANDIER, suivant tous ses mouvemens.

Ah ça ! mais... je reconnais cette danse !.. Oui... c'est bien ça !.. c'est celle que le vieux m'a fournie !.. celle qui m'a valu des humiliations ! (S'élançant vers lui et l'arrêtant.) Monsieur... qui vous a appris cette polka ? Nommez-moi l'auteur de cette polka !.. on demande l'auteur !

BLAIREAU.

Eh ! vous le savez bien... C'est Mlle Aventurine.

BATANDIER, riant.

Mais, pas du tout ! elle a abusé de votre vieillesse et de votre calvitie.

BLAIREAU.

Jeune homme !..

BATANDIER.

Elle vous a fourré dedans.. ça n'a aucun rapport avec la vraie polka, la polka des salons, qu'elle vient de m'apprendre. Attendez, attendez...

Mme BLAIREAU, à part.

Ah ! le malheureux !.. que va-t-il faire ?

BATANDIER.

Vous allez voir la véritable danse hongroise.. telle qu'on la pratique à Baden-Bis.

BLAIREAU.

Hein?

BATANDIER.

A Baden.. Baden, quoi !.. J'économisais un Baden... Attention.

(Il danse la bourrée en soufflant dans sa musette.)

BLAIREAU.

Ah ça ! mais, je reconnais cette danse !.. Oui.. c'est bien ça !.. C'est celle que ma femme s'est permise avec son cousin !.. sur le tapis de mon salon (S'élançant vers Batandier et l'arrêtant). Monsieur !.. (Batandier continue à danser.) Qui vous a appris cette polka ?.. Nommez-moi l'auteur de cette polka !.. je demande aussi l'auteur.

BATANDIER.

Eh ! vous le savez bien... C'est Mlle Aventurine la mère.. Elle est là pour le dire..

BLAIREAU.

Ma femme !.. (Furieux.) C'est donc avec ma femme que vous étiez enfermé ?

BATANDIER, riant.

Mais vous le savez bien. Ah! qu'il est assommant. (A Blaireau.) Vous n'avez donc pas plus de tête que de cheveux.

BLAIREAU.

C'est ma femme qui vous a appris la bourrée d'Auvergne ?

BATANDIER, bondissant.

Qu'est-ce que vous dites? la bourrée d'Auv...

BLAIREAU, désespéré.

Ah ! Madame !.. Vous m'avez donné un nouveau cousin !

Mme BLAIREAU, troublée.

Mais, non... Mais je te jure, Amédée!.. Et la preuve, c'est qu'il est l'amant de Palmyre, de votre nièce.

BATANDIER, vivement.

Qu'est-ce qu'elle dit? Palmyre, votre nièce ! n° 45?.. Vous êtes donc les Blaireau, à votre compte ?

BLAIREAU.

Faites donc l'ignorant !

BATANDIER.

Je suis en plein Blaireau !

Mme BLAIREAU.

Et tiens, si tu en doutes, tiens, voici les lettres que ce grand lui écrivait! où il l'appelle comète !

(Elle prend des papiers roses dans sa poche.)

BATANDIER.

Elle a mes autographes !..

BLAIREAU, indigné.

Ma nièce?.. Vous osez me dire!.. (A part.) Je vais les confondre. (Haut.) Inconnu... votre âge ?

BATANDIER.

Majeur.

BLAIREAU.

Votre nom ?

BATANDIER.

Batandier (Chéri).

(Geste d'une parenthèse.)

BLAIREAU.

Votre état ?

BATANDIER.

Cinq pour cent.. Je monte.

BLAIREAU.

Et... vous êtes prêt à épouser ma nièce?

BATANDIER.

Incontinent.

BLAIREAU, étonné.

Ah bah !.. Eh bien! je vous la donne !..

BATANDIER.

Eh bien !.. je la prends.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PASTOURELLE; puis, HECTOR et AVENTURINE.

PASTOURELLE, entrant.

Eh bien ! mon élève, achevons nous la...

BATANDIER, l'apercevant.

Ah !

PASTOURELLE, le reconnaissant.

Ah ! mon polkeur !..

BATANDIER, se jetant sur lui et le bousculant.

Ah ! vieux fourbe !.. vieux roué !.. je mets enfin la main sur toi !.. Quest-ce que tu m'as fourré dans les jambes ? Qu'est-ce que tu m'as fait commettre en société ? Comment appelle-tu ce gigotage révoltant ?

PASTOURELLE.

Ne blasphémez pas, malheureux !.. c'était la gavotte.

BATANDIER, exaspéré.

La gav...

PASTOURELLE.

Otte.

BATANDIER.

La gav...

PASTOURELLE, criant.

Otte !..

BATANDIER.

Je t'ai couvert d'or, et tu m'as induit en gavotte !.. Je viens ici pour me refaire, et l'on me repasse la bourrée d'Auvergne !.. Voilà tout ce qu'on me donne de polka pour mon argent !.. Dites-moi donc tout de suite qu'elle n'a jamais existé, la polka... Que c'est un bruit de Bourse, pour faire baisser le cinq !

PASTOURELLE.

Malheureusement non.. elle existe, l'aventurière !

BATANDIER.

Eh bien ! alors, où en tient-on ? Qui me l'apprendra ?

AVENTURINE, en costume hongrois, et s'élançant de la droite.

Moi.

HECTOR, de même, et du fond.

Et moi.

TOUS.

Que vois-je ?

Mme BLAIREAU, s'approchant de Batandier pendant la ritournelle.

Mon neveu, je ne veux pas abuser de vos dix francs... (Elle les prend sur la cheminée.) Les voici !

BATANDIER.

Ma tante.. je ne veux pas abuser de vos pincettes... (Il les tire de dessous sa redingote.) Les voilà !

PAS DE LA POLKA.

(A la fin du pas, entraînés à leur tour, Batandier et Mme Blaireau sautillent la bourrée, pendant que Pastourelle et M. Blaireau se livrent à la gavotte.)

CHŒUR.

Air d'un des motifs de la danse.

Ah ! bravo ! brava !
C'est bien cela.
Honneur à la polka ! ..

(Aventurine, essoufflée, s'assied près de la cheminée, et parle bas à Batandier.)

BATANDIER, s'avançant et saluant.

Messieurs, notre jeune camarade se trouvant subitement... essoufflée, est dans l'impossibilité de chanter le couplet final ; je me suis chargé de la remplacer dans ce moment solennel... et, malgré l'émotion inséparable d'un premier début qui paralyse mes moyens, je réclame toute votre indulgence.

Air du Baiser au porteur.

Je suis une jeune sylphide,
Je compte à peu près dix-sept ans,
Et je viens, tremblante et timide,
Solliciter des juges bienveillans,
Et demander quelques bravos galans.
Auprès de vous lorsque ma voix réclame
Votre faveur pour mes faibles essais,
Songez, Messieurs, que je suis une femme !..
Et que vous êtes des Français !

(Il prend Aventurine par la main, et la présente au public.) Vous pensiez bien que ce n'est pas moi... c'est elle qui vous dit ça par mon organe.

Songez qu'elle est un' gentill' petit' femme,
Et que vous êt's des chevaliers français !

FIN.

NOTA. Les personnages inscrits en tête de chaque scène sont pris de la gauche du spectateur.

Impr. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

ACTE II, SCÈNE III.

L'ONCLE A SUCCESSION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR M. ARMAND DURANTIN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 30 MARS 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
HAMELIN, vieux rentier	M. LANDROL.	FRANÇOIS, domestique de Duval.....	M. BORDIER.
DUVAL, son ami, ingénieur.....	M. NUMA.	Mme GAMARD, sœur d'Hamelin.....	Mme USANNAZ.
RENARD, avoué, beau-frère d'Hamelin.....	M. KLEIN.	CLARA, femme de Fréville..	Mlle VICTORINE LOBRY.
FRÉVILLE, jeune avocat, neveu d'Hamelin.....	M. PASTELOT.	ADÉLAIDE, gouvernante et cousine d'Hamelin.....	Mme MONVAL.
ANACHARSIS, fils de Mme Gamad.	M. SYLVESTRE.		

La scène se passe à Boulogne-sur-Mer.

ACTE PREMIER.

Un petit salon, porte d'entrée au fond; à gauche, une autre porte donnant dans la chambre d'Hamelin; une fenêtre à droite, d'où l'on aperçoit le rivage; à droite sur le devant, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARA, RENARD, ANACHARSIS, Mme GAMARD.

Au lever du rideau, Clara est assise à gauche, à distance des autres personnages; du côté opposé, Mme Gamard est également assise, et son fils Anacharsis, debout derrière, est penché sur sa chaise. Renard entre vivement et l'air inquiet.

RENARD. Eh bien! l'avez-vous vu?... serait-il déjà levé?... est-ce que je suis en retard?

ANACHARSIS. Mais non... puisque nous attendons...

RENARD. Ah! tant mieux!... j'aurais été désolé de ne pas me trouver ici à l'heure de son lever... Pour une fois que ce cher beau-frère vient enfin à Boulogne-sur-Mer... je ne veux pas manquer un seul jour à lui rendre

NOTA. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, ainsi de suite. Les changements de position, dans le courant des scènes, sont indiqués au bas des pages.

mes devoirs... mais ce matin, impossible de quitter plus tôt... j'étais accablé de travail... et justement monsieur Anacharsis, mon second clerc, qui ne paraît seulement pas à l'étude !...

ANACHARCHIS. Est-ce que je pouvais ?... nous sommes ici à attendre avec maman !... quand j'avais une poule superbe à jouer au café du Port.

RENARD. Ah ! oui, la poule, le billard, toujours... et mon étude, vous n'y pensez pas.

ANACHARSIS. Que trop... nous sommes deux pour faire la besogne de quatre; mais vous voudriez que vos clercs fussent des nègres... ça ne se peut pas; la traite est abolie.

RENARD. Oui, vous démoralisez mes clercs; vous devriez pourtant vous souvenir que je vous avais prié de ne plus mettre les pieds à l'étude, et que j'ai consenti à vous reprendre seulement pour ne pas affliger mon cher beau-frère du spectacle de vos désordres.

* Mme GAMARD. De grâce, monsieur Renard, plus bas... on nous écoute.

RENARD, *apercevant Clara, et à mi-voix.* Ah ! diable ! c'est vrai, la femme du petit avocat... je ne l'avais pas aperçue:.. Comment! elle a osé !...

Mme GAMARD. Quel qu'ait été notre empressement auprès de ce cher frère, vous voyez qu'il y a eu des personnes encore plus pressées que nous. Sans doute mon bon frère serait enchanté de se voir entouré de toute sa famille...

ANACHARSIS. Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

Mme GAMARD. Mais la présence de certaines gens ne peut que lui être pénible... et dans sa position serait peut-être même dans le cas de produire sur lui quelque effet funeste... aujourd'hui du moins.

RENARD, *à part.* Bravo... demain il ne sera plus à Boulogne.

CLARA. J'espère que vous vous alarmez à tort, madame.

Mme GAMARD. Je le désire, madame; cependant vous n'ignorez pas que votre oncle a défendu, même à monsieur Duval, son inséparable et votre protecteur obstiné, de prononcer votre nom.

CLARA. Oh ! n'importe; je ne lui en ai pas moins de reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour moi jusqu'au jour...

ANACHARSIS. Où le petit avocat Adolphe Fréville a gagné sa cause auprès de vous... c'est, je crois, la seule qu'il ait gagnée.

CLARA. Monsieur...

RENARD. Vous avez bravé la volonté de votre oncle; et vous êtes cause, je vous le dis avec ma brusque franchise, qu'Hamelin ne reverra jamais votre mari, qu'il aimait tant.

CLARA. Et c'est là mon plus grand chagrin, monsieur. Pourtant, que ne ferions-nous pas pour recouvrer cette affection... moi, surtout !

Mme GAMARD. Que voulez-vous?... je vous plains de tout mon cœur; mais votre conduite a trop justement irrité mon bon frère pour qu'il consente jamais à vous recevoir comme par le passé.

CLARA. Je n'ai pas cette ambition, madame; je vous l'ai dit... que j'obtienne de mon oncle ce que je viens lui demander... c'est une faveur bien légère... mais alors... quoi qu'il m'en coûte... je ne l'importunerai plus...

Mme GAMARD. Une légère faveur... sans doute... mais ce serait un premier pas de fait... et qui donnerait l'espoir d'arriver...

RENARD. A la succession, peut-être... en temps et lieu...

CLARA. Ah ! pouvez-vous penser ?...

RENARD. A votre aise... mais si vous avez conservé quelque attachement pour votre oncle, vous ne devez pas insister pour le voir.

Mme GAMARD. Nous, c'est différent...

ANACHARSIS. Il a tant de plaisir à nous voir !... je suis son Benjamin.

RENARD. Et moi donc... Aussi je suis accouru, malgré mes affaires, pour voir s'il voulait signer avant son départ le contrat de la cession que je lui fais : ma maison lui convient si bien !

Mme GAMARD. C'est comme ma ferme...

On entend sonner dans la chambre à gauche.

ANACHARSIS. Je vais entrer.

RENARD, *le retenant.* Non !... quelle indiscrétion !... nous entrerons tous ensemble.

On entend sonner une seconde fois.

ANACHARSIS. * Bon ! il s'impatiente !... Où diable peut être cette demoiselle Adélaïde?

RENARD. Ne me parlez pas d'une servante pareille pour soigner un malade...

CLARA. Une servante ! monsieur... c'est notre cousine...

Mme GAMARD, *avec dédain.* Oh ! cousine ! pas de mon côté, toujours.

CLARA. Du nôtre, madame... cousine de mon oncle...

RENARD. C'est égal; quand on est réduit à servir, on doit avoir la conscience de sa position...

Mme GAMARD. Et ne pas se montrer si brusque et si acariâtre... En vérité, je ne sais pas comment mon frère a pu s'accoutumer à son service...

CLARA. Elle lui est si dévouée.

ANACHARSIS. C'est pour cela qu'elle lui fait attendre son chocolat.

* Clara, Renard, Anacharsis, Mme Gamard.

* Clara, Renard, Mme Gamard, Anacharsis.

Mme GAMARD. Anacharsis!... si tu allais porter toi-même...

ANACHARSIS. Le chocolat!... vous voulez que je ravale... ma dignité d'homme.

Mme GAMARD, *avec dignité.* Mon fils! on ne s'abaisse jamais par des prévenances envers un oncle respectable, et qui ne peut être que sensible...

ANACHARSIS. Au fait, c'est juste ; s'il est sensible, ce respectable oncle... j'y cours, maman.

Il se dirige vers la porte du fond.

SCÈNE II.

CLARA, RENARD, Mme GAMARD, ANACHARSIS, ADÉLAIDE. *Elle porte une tasse de chocolat sur un plateau.*

ADÉLAÏDE, *à Anacharsis.* Eh bien!... où allez-vous donc si vite?

ANACHARSIS. Moi, j'allais...

Mme GAMARD, *vivement.* Vous prévenir, ma bonne Adélaïde ; voilà deux fois que mon frère sonne.

ADÉLAÏDE, *posant le plateau sur la petite table à droite.* Croyez-vous que je sois sourde?

RENARD. Non certainement; mais en attendant, mademoiselle Adélaïde, persuadez donc à madame Fréville... que dans ce moment...

* ADÉLAÏDE, *la voyant.* Ah! c'est vous, pauvre exilée!...

Mme GAMARD. Mais cet excellent frère va s'impatienter...

ADÉLAÏDE. Tant mieux! ça donnera le temps au chocolat de refroidir... Monsieur est si vif... il se brûlerait encore...

RENARD. Au fait... c'est une attention de votre part!...

ANACHARSIS. Eh bien! et le chocolat... je vais le tourner... ça l'entretiendra dans son état normal.

Il prend la cafetière et tourne le chocolat.

ADÉLAÏDE, *à Clara.* Ainsi, vous êtes décidée?...

CLARA. Hélas! je tremble!...

ADÉLAÏDE. Ah! dam! j'ai bien peur aussi ; votre oncle a la tête montée.

RENARD. Mais le déjeuner, mademoiselle Adélaïde?...

ADÉLAÏDE, *montrant Anacharsis.* Puisque monsieur le soigne... ce n'est pas pour dire... mais on croirait qu'il n'a jamais fait que ça...

ANACHARSIS. J'ai un goût prononcé pour l'art culinaire... aussi je vais vous aider...

AIR *du Charlatanisme.*

Je cours porter le déjeuner.

* Clara, Adélaïde, Renard, Mme Gamard, Anacharsis.

ADÉLAÏDE *, *prenant le plateau.*

Non pas vraiment, c'est mon affaire ;
Laissez, ça pourrait vous gêner...

ANACHARSIS.

Me gêner n'est rien pour vous plaire...

ADÉLAÏDE.

Merci, monsieur ; mais si jamais,
Mon maître, augmentant sa dépense,
Prenait un groom, je vous promets,
Puisque ce rôle a pour vous tant d'attraits,
Que vous aurez la préférence ;
On vous donn'ra la préférence.

RENARD, *riant.* Ah! ah! ah! elle a beaucoup d'esprit cette chère Adélaïde!...

SCÈNE III.

CLARA, Mme GAMARD, DUVAL, *sortant de la chambre à gauche*, RENARD, ANACHARSIS, ADÉLAIDE.

Mme GAMARD. Ah! monsieur Duval!

RENARD. Ce bon monsieur Duval... comment ce cher beau-frère a-t-il passé la nuit?

DUVAL. Mais pas mal!... il n'a fait qu'un somme...

Mme GAMARD. Cet excellent frère!

ANACHARSIS. Ce bon oncle!

RENARD. Et sa goutte?...

Mme GAMARD. Je lui ai trouvé hier le visage un peu fatigué.

ADÉLAÏDE. Dam!... depuis trois jours qu'il est ici, vous l'étouffez avec toutes les chatteries que vous lui apportez... Vous la lui ferez remonter, sa goutte...

DUVAL. Bah! bah! il n'y a pas de danger; l'estomac est excellent, et je veux qu'il soit traité par nous comme Vert-Vert au couvent... je crois même que, pour commencer, il ne serait pas fâché maintenant de voir arriver son chocolat.

ADÉLAÏDE. Là!... il ne pense plus qu'à manger.

DUVAL. C'est ce qu'il a de mieux à faire pour vivre, ce me semble... surtout ici... où l'air de la mer vous ouvre l'appétit...

** ADÉLAÏDE, *traversant la scène.* (*A Clara:*) Je tâcherai de lui dire un mot.

DUVAL. A la bonne heure... mais ce diable d'Hamelin est d'un entêtement...

ADÉLAÏDE. Oh! oui... enfin nous verrons.

Elle sort, emportant le chocolat.

DUVAL. Pourtant s'il est Picard ; je le suis aussi, moi!...

RENARD. J'estime beaucoup les Picards; la tête vive... et d'une franchise... mais en ce moment ne craignez-vous pas que la vôtre ne vous emporte trop loin?...

* Clara, Renard, Mme Gamard, Anacharsis, Adélaïde.

** Clara, Adélaïde, Mme Gamard, Duval, Renard, Anacharsis.

DUVAL. Trop loin !...

CLARA. Quand je ne demande à voir mon oncle qu'un instant...

Mme GAMARD. C'est insister aussi trop vivement, puisque tout ce qu'on a tenté jusqu'à présent a été inutile !...

DUVAL*. N'importe !... Écoutez, chère Clara... l'*Emeraude* ne part qu'à onze heures.

ANACHARSIS. Vous partez par l'*Emeraude*?... fameux voilier.

DUVAL, *ironiquement*. Oui, voilier... à la vapeur.

ANACHARSIS. C'est ce que je voulais dire... fameuse machine !...

DUVAL, *à Clara*. Revenez avant notre départ... Hamelin m'a refusé... mais cependant...

CLARA. Vous espérez encore... Adieu, bon monsieur Duval... comptez toujours sur ma reconnaissance.

DUVAL.

AIR : *Adieu, revenez nous voir.*

Oui, mais avant son départ,
Revenez ici, ma chère ;
Il aura, pour ma prière,
J'espère un peu plus d'égard.

ENSEMBLE.

DUVAL.

Surtout, avant son départ,
Revenez, etc.

LES AUTRES.

Avant l'heure du départ
Elle viendra, mais j'espère
Que grâce à nous { mon bon frère / mon beau-frère }
N'aura pour eux nul égard.

Clara sort.

SCÈNE IV.

RENARD, DUVAL, Mme GAMARD, ANACHARSIS.

Mme GAMARD, *à mi-voix*. La voilà partie... ce n'est pas malheureux !...

RENARD. Vous êtes vraiment trop bon, monsieur Duval !...

Mme GAMARD. Surtout pour des gens que l'intérêt empêche de rien respecter... Ils se sont fait renvoyer... c'est leur faute... trop longtemps à cause d'eux le cher frère avait méconnu sa véritable famille...

DUVAL. Permettez... Adolphe Fréville et sa femme sont, en quelque sorte, au contraire, les plus proches parents d'Hamelin.

RENARD. Comment ?

DUVAL. Ne sont-ils pas les enfants de ses deux sœurs du premier lit ?... son père, devenu veuf, se remaria ; et vous, madame Gamard, ainsi que madame Renard, vous avez dû le jour à ce second mariage... Vous n'êtes donc sœur et beau-frère d'Hamelin que par son père seulement.

Mme GAMARD. Sans doute... et je sais que la famille du premier lit avait des préventions bien injustes contre ma mère... voilà pourquoi mon frère s'était éloigné de nous... mais il nous rend justice enfin.

RENARD. Il trouve en nous des parents honorables.

Mme GAMARD. Au lieu que ces Fréville... des gens qui n'ont pas le sou, pas d'ordre... Encore hier, une dame de mes amies, madame Renaudin, qui les connaît, me disait qu'ils avaient été obligés de mettre en gage leur dernier couvert d'argent.

RENARD. Ça fait pitié... Nous, du moins, notre position est bien différente... et le cher beau-frère doit nécessairement être mieux disposé en faveur de parents assez riches pour qu'on ne puisse leur supposer des vues intéressées.

Mme GAMARD. Sans doute, mon frère Hamelin est très-économe, et pour habiter Paris il ne faut pas moins dépenser beaucoup d'argent.

DUVAL. Tandis qu'en venant demeurer ici, avec des parents tels que vous... qui vous empressez de lui faire présent de tout ce qui peut flatter ses goûts... sa gourmandise, surtout... c'est une véritable économie.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Oui, grâce à vous... de mets choisis
Il reçoit d'amples fournitures,
Vous l'abreuvez de vins exquis...
Vous l'entourez de confitures...
Quand vous lui daignez apporter
Gâteaux, bonbons et sucrerie,
Ici gratis il peut goûter
Toutes les douceurs de la vie.

Mme GAMARD. Nous l'aimons tant ce bon frère... mais vous ne nous dites pas tout ce que vous savez... car puisqu'il a recueilli chez lui sa cousine Adélaïde et sa nièce Clara... et puisqu'il avait un appartement dans le faubourg Saint-Honoré... il est impossible qu'il ne jouisse pas d'une aisance...

DUVAL. On est toujours assez riche quand on sait se contenter de peu...

ANACHARSIS. Maxime d'un sage de la Grèce... les mœurs spartiates !

RENARD. Ah ! oui... ce cher beau frère... s'il se décide à demeurer en famille... Entre nous, qui sommes unis par une si étroite amitié, il sera bien heureux !

Mme GAMARD. Ce n'est pas par intérêt que nous disons ça... qu'il ait déjà fait ou qu'il doive faire quelques dispositions...

RENARD. Vous n'avez nulle idée là-dessus, monsieur Duval ?

* Clara, Duval, Mme Gamard, Renard, Anacharsis.

DUVAL. Ma foi, non !

RENARD. C'est que... ce cher beau-frère, qui est la raison même... à coup sûr, il n'est pas sans avoir pensé que... si un malheur arrivait sans qu'il eût mis ordre à ses affaires... les gens qu'il déteste seraient justement favorisés au détriment de ceux qu'il aime.

Mme GAMARD. Eh ! qu'importe ! seulement vous qui êtes son conseil, son ami, mon bon monsieur Duval... peut-être dans l'intérêt seul de ce cher frère... pourriez-vous lui toucher quelques mots ?...

DUVAL. Dam ! si ça peut vous faire plaisir, tenez ! justement le voici... je vais lui en parler tout de suite.

Mme GAMARD, *vivement*. Oh ! non, non... pas devant nous, je vous en prie...

SCÈNE V.

LES MÊMES, HAMELIN ET ADÉLAIDE, *entrant par la chambre à gauche* *.

ADÉLAÏDE *conduit Hamelin, qui s'appuie sur son bras.* Appuyez-vous bien, là... Vous vous croyez toujours malade.

HAMELIN. Tu me brusques sans cesse.

TOUS. C'est lui ! le voilà ! Et votre santé ?

ADÉLAÏDE. Eh ! très-bonne !

HAMELIN. Et moi, je te dis que cette nuit j'ai craint une attaque de goutte... Approche mon fauteuil...

ADÉLAÏDE. C'est ça... pour vous enterrer, comme à Paris... Secouez-vous donc un peu... avec la goutte, faut du mouvement...

ANACHARSIS, *approchant le fauteuil et se tenant derrière.* Il faut du repos au contraire... Tenez, mon oncle... étendez-vous là.

Hamelin s'assied.

RENARD. Vous avez donc encore souffert ?

HAMELIN. Adélaïde ne veut pas le croire... mais c'est un accès qui me menace... j'en ai une peur affreuse... Oh ! c'est que, lorsque ce maudit accès me prend...

DUVAL. Eh bien ! c'est un nouveau bail de sept ans que tu fais... tu me l'as dit cent fois...

Mme GAMARD. Ce pauvre frère ! ses yeux sont tout gonflés...

HAMELIN, *se tournant vers elle.* Vous trouvez ?

ANACHARSIS. Oui... la figure fatiguée.

HAMELIN. Ah ! mon Dieu ! est-ce possible ?...

ADÉLAÏDE. Bon ! si vous vous mettez à gémir sur la santé de monsieur, il va se croire à l'agonie... et il se porte comme le pont Neuf !

HAMELIN. Je ne me porte jamais bien !

Mme GAMARD, *lui donnant un tabouret.* Ah ! tenez, mon bon frère... ce tabouret sous votre jambe.

RENARD. Un coussin serait moins dur...

HAMELIN. Non ! non !... ça suffit.

Mme GAMARD. Vos pantoufles sont trop étroites... je vous en broderai une paire pour votre retour.

ANACHARSIS. Si on mettait un oreiller sous la tête de mon oncle ?

DUVAL. Eh ! non... à défaut de la goutte, à force de tendresse, c'est vous qui allez me l'étouffer...

ADÉLAÏDE. C'est ce que je dis, mais on ne m'écoute jamais...

DUVAL. Puisqu'il s'en rapporte à moi... laissez-moi le diriger... je veux qu'à notre retour d'Angleterre il ait oublié la goutte et les rhumatismes.

HAMELIN. Oui, tu me guériras... avec le mal de mer... moi qui en ai une frayeur...

Mme GAMARD. Je vous apporterai une boîte de bonbons de Malte. C'est souverain, rien de meilleur...

DUVAL. Surtout à la quatrième colonne des journaux, en grosses lettres... Plus de mal de mer.

HAMELIN. J'en prendrai deux boîtes... Avec ça qu'Adélaïde ne veut pas m'accompagner...

RENARD. Comment ! vous n'accompagnez pas ?...

ADÉLAÏDE. Moi ! à quoi bon ? avec monsieur Duval il est en bonnes mains, et je suis tranquille... mais il y a si longtemps que je n'étais venue au pays... j'ai d'anciens amis à visiter... et je profiterai de l'absence de monsieur pour passer quelques jours avec eux...

ANACHARSIS. Ah ! si vous vouliez, mon oncle, je vous accompagnerais bien, moi... Quand je faisais mon droit à Paris... j'étais canotier...

RENARD. Si j'avais moins d'occupations, beau-frère... mais les clients, les affaires... c'est tout au plus si ce matin j'ai pu m'échapper de mon cabinet pour venir savoir de vos nouvelles... pourtant je me suis dit : Le beau frère attend... il désire signer notre contrat.

HAMELIN, *avec indifférence.* Oui, oui, plus tard... nous verrons.

RENARD, *alarmé, à part.* Diable ! est-ce qu'il ne voudrait plus... (*Haut.*) Je suis si heureux du sacrifice que je vous fais... je tenais beaucoup à cette maison... mais vous la céder, c'était vous attacher à notre ville... car une fois propriétaire, vous vous y fixerez sans doute... Terrain excellent d'ailleurs !

* Adélaïde, Renard, Hamelin, Anacharsis, Mme Gamard, Duval.

DUVAL. Un peu humide !

RENARD. C'est ce qui le fertilise...

ANACHARSIS. Et ce qui attire les canards sauvages et les bécassines, que je vais immoler tous les matins... dépouilles opimes offertes à la table de mon oncle !

DUVAL, *à part.* C'est le plus clair revenu de la propriété !

ANACHARSIS. J'ai encore apporté aujourd'hui une sarcelle magnifique...

Mme GAMARD. Ce cher enfant, il pense toujours à vous...

ANACHARSIS. C'est très-délicat la sarcelle ; je l'ai bien recommandée au vieux François...

ADÉLAÏDE. Pourquoi faire ? monsieur ne déjeunera pas... il a bien assez de son chocolat !

Mme GAMARD. Et moi qui lui ai encore apporté deux truites magnifiques.

RENARD. Moi, deux bouteilles de ce vin de la comète, dont il est si amateur...

ADÉLAÏDE. Je le garderai pour son retour. Monsieur part à onze heures... et ça lui chargerait l'estomac !

RENARD. En ce cas, je cours à mon étude chercher les deux copies de notre acte; mes clercs ont dû les préparer.

Mme GAMARD. Nous aurons aussi à lire entre nous le contrat de vente de la propriété que vous m'avez témoigné le désir de m'acheter. Je vais vous l'apporter...

HAMELIN. Quoi ! vous avez consenti?

Mme GAMARD. Dès que ça vous faisait plaisir... *

RENARD. Voulez-vous accepter mon bras, ma chère madame Gamard.

Mme GAMARD. Volontiers! Ah! mon bon frère, vous pouvez dire que vous avez la famille la plus unie... il n'y a qu'en province que cela se rencontre ! **

ANACHARSIS, *à part.* Moi, je cours au billard... c'est ce matin la poule d'honneur.

Mme GAMARD. Anacharsis, tu ne nous quitteras pas... on a besoin de ta signature!

ANACHARSIS, *à part.* Je suis pincé!

RENARD. Ensuite, nous irons vous conduire jusqu'au paquebot...

ENSEMBLE.

CHŒUR DU DOMINO.

Sur notre plage
Jusqu'au rivage
Tous nous voulons nous empresser,
Et nous irons vous embrasser.

HAMELIN.

Mes bons parents !

Mme GAMARD.

Triste voyage!

ANACHARSIS, *à part.*

On m'attend pourtant autre part !

ADÉLAÏDE, *à part.*

Ah! s'il allait faire naufrage!...

ANACHARSIS, *à part.*

Il faut sans retard
Filer au billard.

ENSEMBLE.

Oui, sur la plage
Jusqu'au rivage
Chacun d'eux voudra s'empresser
De venir encor m'embrasser.

Renard sort avec Mme Gamard et son fils par le fond.

HAMELIN, *à Adélaïde.* Tous mes paquets sont-ils prêts?

ADÉLAÏDE. N'ayez donc pas peur... Ah! quel homme ! il semble que la terre va vous manquer...

Elle sort à gauche.

SCÈNE VI.

HAMELIN, DUVAL, *puis* FRANÇOIS.

HAMELIN. Hein! si elle n'est pas sans cesse à me contrarier... Quelle différence avec mes autres parents... ma sœur surtout !...

DUVAL. Oui, oui, sans doute!...

HAMELIN. Oh ! je sais que tu as toujours été prévenu contre elle et mon beau-frère Renard... Moi aussi, je partageais ton injustice... vois donc pourtant quelle douce union règne entre eux... ça devrait te faire ouvrir les yeux.

DUVAL. C'est justement parce que ça me les fait ouvrir... ils se détestaient encore il y a huit jours... Renard avait même renvoyé de son étude ton neveu Anacharsis... je ne puis donc attribuer qu'à ta présence la douce fraternité...

HAMELIN. Eh bien ! je leur en sais gré... c'est très-bien de leur part.

DUVAL. Oui; mais il me semblait avoir entendu dire qu'à l'époque de la mort de ton père... profitant de ton éloignement... ils se sont fait, à ton détriment, la meilleure part de votre héritage commun.

HAMELIN. Oh ! des préventions, des soupçons injustes que j'avais à cette époque ; et puis il y a si longtemps...

DUVAL. Oui, dix-huit ans... et pendant ce temps là... ils n'ont pas fait une seule démarche... Or, on pourrait trouver singulier que ce rapprochement ait lieu, précisément peu de temps après l'époque où tu t'es fâché avec ton neveu Fréville et cette pauvre Clara... où tu les a bannis si dure-

* Adélaïde, Anacharsis, Hamelin, Renard, Mme Gamard, Duval.

** Anacharsis, Adélaïde, Hamelin, Renard, Mme Gamard, Duval.

* Adélaïde, Hamelin, Duval.

ment de ta présence .. ce qui a donné aux autres l'espoir de ta succession...

HAMELIN. Ma succession !... mais non, ce sont les circonstances, le hasard...

DUVAL. Alors le hasard est un grand diplomate... N'importe : l'essentiel était de t'arracher à ta solitude...

HAMELIN. Parce que les voyages donnent un brevet de santé, n'est-ce pas?... Toi, qui es le touriste le plus ardent !

DUVAL. J'en conviens... j'aime l'activité, je suis l'homme du mouvement... et en ma qualité d'ingénieur, je trouve à l'exercer... Tantôt au nord pour le chemin de fer de Bâle à Strasbourg, tantôt au midi pour celui de Marseille à Avignon.

HAMELIN. Et maintenant tu représentes les intérêts d'une compagnie qui veut en établir un de Paris à Boulogne.

DUVAL. Ou à Calais... Nous ignorons au juste le tracé... ou plutôt... mais enfin, voilà le motif de mon voyage à Londres, où tu m'accompagnes... J'espère y trouver une partie des actionnaires qui nous manquent... puisque maintenant c'est en Angleterre qu'on va les chercher... C'est pour toi un voyage de santé... pour moi, un voyage d'affaires...

HAMELIN. Un peu d'affaires aussi pour moi, si j'en juge par tes beaux projets.

DUVAL. Puisque pour te faire sortir des barrières de Paris... il ne m'a fallu rien moins que la promesse de te rendre gaillard et riche.

HAMELIN. Oh ! riche !...

DUVAL. Oui... car tu me fis vraiment de la peine lorsqu'à mon retour d'Avignon je te trouvai enterré dans un petit appartement du faubourg Saint-Honoré, ayant placé, comme un égoïste, tout ton bien en viager.

HAMELIN. Eh bien, oui... je n'ai plus que des rentes viagères... et c'est justement dans cette position que tu me fais acheter deux propriétés... En vérité, je ne comprends pas...

DUVAL. Qu'est-ce que ça te fait ?

HAMELIN. Mais quand on achète, il faut payer... et avec quoi ?

DUVAL. Qui a terme ne doit rien... avant un mois tu auras tout soldé... C'est une affaire superbe, je te le répète... et d'ailleurs ne suis-je pas là, moi ?

HAMELIN. Eh bien, alors... pourquoi ne pas la faire pour ton compte, cette superbe affaire?...

DUVAL. Moi ! y penses-tu?... Simple ingénieur de Boulogne, j'ai toujours été plus occupé de mes études que du soin d'amasser de l'argent... je ne possède au monde que mes appointements et cette petite maison où tu as bien voulu accepter une chambre... Est-ce qu'on aurait eu confiance !... et puis, il y a d'autres motifs... et toi, qui passes pour opulent...

HAMELIN. Comment !... on peut s'imaginer que j'ai une fortune?

DUVAL. Dam ! tu as recueilli ta cousine Adélaïde?...

HAMELIN. Pauvre fille ! sans moi, la misère !...

DUVAL. Tu payais toi-même les inscriptions que ton neveu Fréville prenait à l'Ecole de Droit de Paris.

HAMELIN. Je m'imposais des privations... moi seul en souffrais... je l'aimais tant alors... mais si j'avais su...

DUVAL. Enfin, tu avais pris avec toi ta nièce Clara !...

HAMELIN. La fille de ma pauvre sœur Clotilde... celle que j'aimais le plus... et orpheline... toute l'affection que j'avais eue pour la mère s'était reportée sur la fille... J'en ai été bien récompensé... m'abandonner dans ma vieillesse pour épouser, malgré moi, cet ingrat de Fréville, sur lequel j'avais d'autres projets !... Eh bien ! qu'ils se passent de moi maintenant; nous verrons comme monsieur mon neveu s'y prendra !...

DUVAL. Mais cette pauvre Clara... tu l'as traitée si durement... lui reprendre même ton portrait, ce médaillon qu'elle avait toujours porté...

HAMELIN. Oui, je l'ai repris... je ne veux pas qu'elle ait de moi la moindre chose... Tout est fini... entre nous... aussi elle ne s'est pas risquée à venir... elle a bien fait, oui !... Je suis bien résolu, quoi que tu dises, à ne jamais revoir ni le mari ni la femme...

FRANÇOIS, *annonçant.* Madame Fréville !

DUVAL, *se mettant devant Hamelin, qui veut sortir .* Oh ! tu la verras pourtant !...

HAMELIN. Il le faut... mais morbleu !...

SCÈNE VII.

CLARA, DUVAL, HAMELIN.

CLARA.

Elle entre avec hésitation, et s'arrête sur le seuil de la porte avec émotion.

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Strauss.*

C'est lui ! j'ai peur !
Je sens mon cœur
Qui, malgré moi,
Tremble d'effroi.

HAMELIN.

Comme elle a peur !
Oh ! oui, son cœur
Auprès de moi
Tremble d'effroi.

DUVAL.

Comme elle a peur !
Déjà son cœur,
Je le conçoi,
Tremble d'effroi.

A Clara.

Ne perdez pas toute espérance...
Approchez-vous... pourquoi trembler ?

CLARA.

Je désirais tant sa présence !
Et je n'ose plus lui parler.

DUVAL, *parlant bas à Hamelin.* Fais donc une figure moins sérieuse... (*A Clara.*) Du courage !...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CLARA.

Auprès de lui
Je n'ai d'appui
Pour mon succès
Que ses bienfaits.

HAMELIN.

Croit-elle ici
Voir un appui
Dans mes bienfaits ?
Non, non, jamais.

DUVAL.

On peut ici ?
Dès aujourd'hui
De nos apprêts
Croire au succès.

SCÈNE VIII.

CLARA, HAMELIN.

HAMELIN. Vous avez voulu me voir... Eh bien... me voilà !...

CLARA. Monsieur !

HAMELIN. Qu'est-ce qui vous amène ?... Parlez donc !...

CLARA. Mon oncle !... j'ai appris que vous partiez ce matin... et vous me pardonnerez de n'avoir pas voulu perdre la seule occasion, peut-être... que j'aurai de vous revoir... ne fût-ce qu'un moment.

HAMELIN. Voilà tout ?...

CLARA. Et vous demander...

HAMELIN, *de même.* Ah !

CLARA. Vous ne me refuserez pas, j'espère, car c'est aussi au nom de ma mère que j'ose me présenter devant vous... de ma mère que vous aimiez tant... Il m'a semblé entendre sa voix me dire : « Courage, mon enfant !... » Alors je me suis souvenue qu'autrefois vous aviez du plaisir à me voir... parce que vous retrouviez dans mes traits ceux de ma mère... et j'ai eu l'espoir qu'après une si longue séparation... vous ne repousseriez pas celle... qui vous rappelait une sœur chérie...

HAMELIN, *avec amertume.* Oui... Oh ! oui... on se fie à des souvenirs...

CLARA. A votre excellent cœur... mon oncle... qui n'a pu changer... à votre amitié que ma faute n'a pu me faire perdre, au point que vous me refusiez ce que je viens solliciter de vous...

HAMELIN, *durement.* Qu'est-ce donc, enfin ?...

CLARA, *hésitant.* Mon oncle !

HAMELIN. Eh bien ?...

CLARA. Ce... ce... médaillon...

HAMELIN. Ah ! mon portrait...

CLARA. Quand j'étais enfant... il ne me quittait jamais... et je serais si heureuse de l'avoir encore... ! il me semble qu'en le voyant... je me croirais toujours au temps où j'étais sans cesse auprès de mon oncle... où chaque matin il m'attendait avec moins d'impatience et de plaisir que je n'en avais moi-même à venir l'embrasser...

HAMELIN, *s'adoucissant malgré lui.* Oui... oui... sans doute... tu venais...

CLARA, *se rassurant un peu.* Tout le jour je travaillais sous vos yeux... je partageais les soins de cette bonne Adélaïde... et le soir...

HAMELIN. Tu restais auprès de moi... tu faisais même ma partie de piquet à écrire... six rois... Oh ! c'était le bon temps... pourquoi faut-il que ce malheureux...

CLARA. Adolphe !... Si vous saviez combien il vous aime...

HAMELIN, *avec amertume.* Lui ?... il me l'a bien prouvé...

CLARA, *avec douceur et reproche.* En m'épousant !

HAMELIN. En te séparant de moi... Aussi il a perdu sa carrière... comme un fou !...

CLARA. Mon oncle !... mon mari ne s'est jamais plaint...

HAMELIN. Sans doute... il est si fier... ce n'est pas lui qui serait venu me voir pendant mon séjour à Boulogne...

CLARA, *timidement.* Il a craint vos reproches.

HAMELIN, *durement.* Il a bien fait..... car je lui aurais fermé ma porte... c'est un mauvais sujet...

CLARA. Ah ! mon oncle !...

HAMELIN. Un ingrat, qui t'oubliera un jour comme il a oublié mes bienfaits...

CLARA. Je vous en supplie... de grâce...

HAMELIN. Il n'y a pas de cœur chez lui...

CLARA. Dire cela à sa femme... Ah ! c'est affreux !...

HAMELIN. Si tu étais sage... vois-tu... oui... ce serait le seul moyen... je te pardonnerais alors..... et tu reviendrais..... nous serions comme autrefois... mais, toi seule... toi... parce que lui, je le répète, c'est un ingrat... un... qui finira...

CLARA, *presque indignée.* Oh ! je vous en supplie... pas un mot de plus... j'ai pu souffrir vos reproches, votre colère contre moi...

mais insulter mon mari... m'engager... Ah! malgré moi, tant d'injustice me révolte!...

HAMELIN. Qu'entends-je ?

CLARA.

AIR *des frères de lait.*

Ah! vous avez, monsieur, blessé mon âme,
Par le mépris que vous nous prodiguez;
Oui, c'est injuste!...

HAMELIN.

A votre tour, madame,
C'en est trop... et vous oubliez
Le respect que vous me devez!

CLARA.

Un reproche aussi dur m'affecte...
Moi, le respect... je l'oublierais... oh! non...
Mais je veux aussi qu'on respecte
L'homme dont je porte le nom!
Je dois aussi vouloir qu'on le respecte,
Avec orgueil quand je porte son nom!...

HAMELIN. Vous m'outragez, vous dis-je!... Sortez, madame, sortez!...

SCÈNE IX.

ADÉLAIDE, HAMELIN, DUVAL, CLARA.

DUVAL, *entrant par le fond.* Eh bien, qu'est-ce donc?

ADÉLAÏDE, *entrant par la gauche.* Quel bruit !

HAMELIN. C'est vous qui en êtes cause..... je ne voulais pius la voir...

CLARA. Ah ! vous aviez raison...

DUVAL. Mon ami !

HAMELIN. Laisse-moi tranquille !...

ADELAÏDE. Monsieur!

HAMELIN. Taisez-vous!... et vous, madame, ne reparaissez jamais devant moi.

CLARA, *sortant en pleurant.* O mon Dieu!

DUVAL. Ah ça... que s'est-il donc passé ?...

HAMELIN. Il s'est passé que si tu me parles encore d'elle... je repars sur-le-champ pour Paris...

ADÉLAÏDE. Aussi... vous êtes trop vif!...

HAMELIN, *avec colère.* Trop vif! mais vous me feriez mourir !...

SCÈNE X.

ADÉLAIDE, HAMELIN, RENARD, DUVAL, *puis* Mme GAMARD.

RENARD. Qu'y a-t-il donc? je viens de voir sortir madame Fréville toute en pleurs, et l'on m'a dit qu'elle avait fait une scène affreuse.

ADÉLAÏDE. Hein! on vous a dit... de mauvaises langues...

RENARD. C'est possible!... mais ma franchise habituelle ne me permet pas de dissimuler que ces Fréville sont si fiers...

HAMELIN. Fiers et arrogants !...

Mme GAMARD, *entrant et courant à Hamelin.** Ah! mon Dieu! ce cher frère!... Qu'ai-je appris?... Quoi! cette madame Fréville!...

ADÉLAÏDE, *à part.* Oh! j'enrage!

Mme GAMARD, *d'un ton de pitié hypocrite.* Après ça... ces pauvres gens... dans leur position... la crainte de se voir déshérités...

HAMELIN. Ah! parbleu!...

DUVAL, *vivement.* En voilà assez... vous oubliez que nous allons partir et qu'il nous reste deux contrats à signer... Voyons, monsieur Renard...

HAMELIN.** Tu veux donc toujours?...

DUVAL. Certainement!...

RENARD. Ce bon monsieur Duval! (*A Hamelin.*) Voici les deux copies...

Mme GAMARD. Et voici notre acte... Oh! il faut bien que ce soit pour vous...

HAMELIN, *prenant l'acte et s'asseyant devant la table à droite.* Monsieur Renard, examinez donc un peu avec moi...

Renard lit bas l'acte avec Hamelin; pendant ce temps, Mme Gamard s'approche de Duval.

Mme GAMARD, *bas à Duval.* Vous voyez, mon cher monsieur Duval... quel sacrifice je fais... des terres excellentes... une ferme en plein rapport... Ce n'est pas comme cet avoué qui vend un mauvais terrain...

RENARD, *haut.* C'est très-régulier !

DUVAL. Signe en même temps le contrat avec monsieur Renard...

HAMELIN. Tu le veux... c'est bien décidé... je signe de confiance, d'abord...

DUVAL. Va donc toujours...

RENARD.*** Sans doute... (*Il remet le contrat à Hamelin et vient parler à voix basse à Duval.*) J'ai été fort rond dans toute cette affaire... du moment que j'ai vu que c'était agréable à mon cher beau-frère; ce n'est pas comme madame Gamard, qui ne s'est décidée que pour payer les dettes de son mauvais sujet...

HAMELIN. J'ai signé, beau-frère... est-ce bien?...

RENARD, *allant à lui.* Votre paraphe au bas de chaque page... Quant au payement...

DUVAL. Oh! nous avons le temps.... Ne faut-il pas remplir toutes les formalités... l'enregistrement, la purge légale!...

RENARD, *riant.* Ha! ha! ha! ce diable de monsieur Duval..... il entend les affaires..... comme un avoué ..

Mme Gamard cause au fond avec Adélaïde.

DUVAL, *à Hamelin.* Tu vois bien...

RENARD. Du reste, que ça ne vous inquiète en rien, beau-frère...

* Adelaïde, Mme Gamard, Hamelin, Renard, Duval.

** Adélaïde, arrangeant les malles au fond; Duval, Mme Gamard, Hamelin, Renard.

*** Adélaïde, au fond, Duval, Renard, Mme Gamard, Hamelin.

AIR : *Il me faudrait quitter l'empire.*

Pour me solder soyez sans crainte;
N'ayez, de grâce, aucuns tourments;
De moi n'attendez nulle plainte...
Six mois, un an, même dix ans...
Vous pouvez prendre votre temps;
D'une échéance ou lente ou prompte
Je m'occupe fort peu vraiment;
Vous le savez, je suis très-bon enfant,
Et quel que soit le retard... je ne compte
Les intérêts qu'à six pour cent.

HAMELIN. Comme vous voudrez!

RENARD. C'est le taux légal!...

On entend sonner une cloche au dehors.

DUVAL.* Allons! voilà le premier appel du paquebot... il faut se disposer...

ADÉLAÏDE. Déjà! pourvu qu'il n'arrive pas malheur à monsieur...

Mme GAMARD. Mon Dieu!... ne l'effrayez pas d'avance... Surtout, mon bon frère... soignez-vous bien...

RENARD. Je vous ai apporté une livre de biscottes pour la route...

Mme GAMARD. Anacharsis vous a acheté deux boîtes de bonbons de Malte... tenez, les voici... Ce cher enfant! il est rempli d'attentions pour vous...

HAMELIN. Mais je ne le vois pas! Où donc est-il?

Mme GAMARD. Je lui ai donné une commission très-pressée... (*A part.*) Je tremble qu'il ne soit encore au billard...

SCÈNE XI.

ADÉLAÏDE, Mme GAMARD, ANARCHARSIS, HAMELIN, RENARD, DUVAL.

ANACHARSIS, *une queue de billard à la main et à la cantonade.* La galerie a jugé, messieurs !..... j'ai gagné bien légitimement....

Mme GAMARD, *à part.* Ah! mon Dieu!

ANACHARSIS. La victoire est à nous! (*Se retournant.*) Ciel! mon oncle!

Mme GAMARD, *à son fils.* Malheureux!

ANACHARSIS, *à part.* Je suis bloqué !... (*Haut.*) C'est pour mon oncle! j'accours lui faire hommage du trophée d'un neveu qui n'est pas manchot...

RENARD. Diable! il paraît que la gloire vous a monté à la tête !...

ANACHARSIS. Oui, la gloire et le punch!... Il fallait bien m'étourdir un peu sur le chagrin d'une séparation... Vive la poule!... vive le punch!... En ai-je pris en l'honneur de ma victoire!...

DUVAL. Ça se voit!...

ANACHARSIS. Oui, j'ai gagné la queue d'honneur... et cette queue... un bois d'érable superbe... je la décerne à mon oncle!... Adélaïde, pour mon oncle!

Il lui donne la queue.

Mme GAMARD, *à Hamelin.* Vous le voyez!... il pense toujours à vous...

DUVAL, *à part.* Et au billard...

HAMELIN. Oui... oui... mais partons!...

* RENARD. Ah! combien cette séparation est douloureuse !...

DUVAL. Mon Dieu!..... je vous le ramènerai...

Mme GAMARD, *pleurant.* Mon pauvre frère!.. déjà le quitter?...

HAMELIN, *à Adélaïde.* Et toi... tu ne me dis rien..... tu me laisses partir sans regrets?...

ADÉLAÏDE. Dam! on vous dit tant de belles choses !..., (*A part avec une larme.*) Pauvre cher homme! si je n'allais plus le revoir!

ANACHARSIS, *apportant un manteau.* Votre manteau, mon oncle!

RENARD. Moi, je m'empare de votre valise...

Il va la prendre au fond.

ANACHARSIS. Moi, du carton à chapeau, mon oncle!

Mme GAMARD. Moi, je prends le parapluie!...

DUVAL. En route!

Chacun portant un paquet se dispose à sortir, lorsque la porte du fond s'ouvre et Fréville paraît avec Clara.

SCÈNE XII.

RENARD, ANACHARSIS, Mme GAMARD, HAMELIN, FRÉVILLE, CLARA, DUVAL, ADÉLAÏDE.

FRÉVILLE, *amenant sa femme.* Non, ne me quitte pas..... viens, Clara..... ne crains rien... il faut absolument...

TOUS. Ciel!

FRÉVILLE, *se contenant.* Pardon, mon oncle... si je prends la liberté de vous retenir un instant.

HAMELIN, *avec colère.* Quoi, monsieur vous osez me poursuivre ici...

FRÉVILLE. Quelle que soit pour moi la tendresse de Clara... c'est sans m'en prévenir que, bravant votre défense, elle a eu le courage de se présenter devant vous... je n'ai été instruit de sa démarche que tout à l'heure, en voyant ses larmes; celle que vous appeliez autrefois votre fille ne s'est exposée à votre colère que pour prendre ma défense..... et si je ne réclame rien pour moi... du moins pour elle... j'ai le droit de demander quelques ménagements.

* Adélaïde, Mme Gamard, Anacharsis, Hamelin, Renard, Duval.

ANACHARSIS. Tiens! mon oncle est bien le maître.

FRÉVILLE, *vivement.* Oh ! je sais, monsieur, que sans des insinuations étrangères, mon oncle...

CLARA, *le retenant.* Mon ami !

Mme GAMARD. Qu'entendez-vous par là, monsieur ?... Mais c'est affreux ! venir ainsi tourmenter cet excellent frère, et s'attaquer à nous, qui, au contraire, avions la bonté de parler pour eux...

HAMELIN. Vous osez outrager ma famille...

FRÉVILLE. Non, mon oncle... pour vous, comme pour moi... je m'abstiens de dire toute ma pensée, mais je ne puis empêcher madame de comprendre...

Mme GAMARD. Ah! c'est scandaleux!

FRÉVILLE. En effet, madame, ces discussions de famille sont déplorables... et je connais trop mon oncle pour n'être pas persuadé que de lui-même il aurait épargné à ma femme d'aussi cruelles émotions... il n'aurait jamais pensé à l'éloigner...

Mme GAMARD, *vivement.* Eh ! monsieur !... si par sa conduite envers mon frère, votre femme a mérité...

FRÉVILLE.

AIR *du Frère de lait.*

N'ajoutez pas un mot... je vous invite
A vous modérer devant moi...
D'une autre en blâmant la conduite
On s'expose à craindre pour soi...
Je vous respecte... imitez-moi !
Tâchez enfin d'être plus circonspecte...
Vous comprendrez aussi que j'ai raison
Quand je prétends qu'avant tout l'on respecte
La femme qui porte mon nom...
Ainsi que moi je veux qu'on la respecte,
Car je suis fier qu'elle porte mon nom...

Mme GAMARD. Tu le vois... tu l'entends mon fils... on vient tourmenter ton bon oncle... on insulte ta mère...

ANACHARSIS. Vous insultez maman, monsieur... mais je suis là !...

FRÉVILLE. Epargnez-vous des bravades, pour le moins inutiles, monsieur...

ANACHARSIS. Des bravades !

HAMELIN. Messieurs !

Mme GAMARD. Dans quel état !

RENARD. C'est une abomination !...

* DUVAL, *bas, à Fréville.* Calmez-vous !...

ANACHARSIS. Non ! je ne souffrirai pas plus longtemps... et nous allons voir...

Mme GAMARD. Ah ! mon Dieu, Anacharsis, tu me fais trembler...

FRÉVILLE. Rassurez-vous, madame... c'est une colère peu dangereuse... je l'ai déjà éprouvée...

Mme GAMARD. Mais c'est indigne... il provoque mon fils...

HAMELIN, *à Fréville.* Ainsi, monsieur... vous apportez le trouble chez moi... C'en est trop... vous avez mis le comble à vos outrages... Sortez... sortez à l'instant... je vous ai chassé... je vous chasse encore... je vous le répète pour la dernière fois... tout est fini entre nous...

On entend un second coup de cloche.

DUVAL.* Allons... voici le second coup... nous manquerons le paquebot.

RENARD, *à part.* Bravo ! j'espère qu'à présent ils n'y reviendront plus...

CLARA, *suppliante.* Mon oncle !

ADÉLAÏDE. Ah ! monsieur ! pardonnez !

HAMELIN. Jamais !

HAMELIN, RENARD, Mme GAMARD, *et* ANACHARSIS.

ENSEMBLE.

AIR : *du Bon Ange.*

Le temps nous presse,
Point de faiblesse !
A l'instant cesse
Toute pitié !
Oui, la justice
Veut qu'on sévisse,
Et que le vice
Soit châtié !

DUVAL, FRÉVILLE, CLARA *et* ADÉLAÏDE.

Quelle détresse !
Ah ! pour sa nièce
Faut-il que cesse
Toute pitié !
Que l'injustice
Nous / Les désunisse
Et nous / leur ravisse
Son amitié !

HAMELIN. Partons !

DUVAL, *bas à Fréville.* Ne désespérez pas...

ADÉLAÏDE, *à Clara, en lui serrant la main.* Du courage, pauvre Clara !

ANACHARSIS, *s'avançant fièrement vers Fréville.* A demain, dès l'aurore..... monsieur.

FRÉVILLE. Soit ; mais plus bas... ma femme est là...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Le temps nous presse, etc.
Quelle détresse ! etc.

Hamelin et Duval sortent les premiers et sont suivis des autres portant les paquets. Clara est tombée avec accablement sur un fauteuil, Fréville vient lui prendre la main. — TABLEAU.

* Renard, Anacharsis, Mme Gamard, Hamelin, Duval, Fréville, Clara, Adélaïde.

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUVAL, *seul.*

Au lever du rideau, il est près de la porte à gauche et semble écouter.

Pas le moindre bruit! il dort toujours... ce pauvre Hamelin! Arrivés hier au soir fort tard d'Angleterre, où nous sommes restés près d'un mois, la traversée l'a peut-être un peu fatigué? Et puis à présent que sa santé est rétablie... il dort la grosse matinée... Allons! ça marche à merveille, et j'ai complétement réussi dans la première partie de mon entreprise. Il est vrai que les circonstances m'ont servi à souhait. Pour en finir, j'ai écrit il y a deux jours, de Londres, à tous les dignes parents d'Hamelin, que je serais ici aujourd'hui dans la matinée, et avant tout j'ai donné rendez-vous pour ce matin, de bonne heure, à la vieille Adélaïde, qui attendait tranquillement notre retour chez une de ses anciennes amies..... car celle-là pour la réussite de mon projet, je suis bien obligé de la mettre dans la confidence... Eh! justement...

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, DUVAL.

ADÉLAÏDE, *arrivant hors d'elle-même.* Ah! mon Dieu! quelle triste nouvelle! maudit voyage!... Qu'est-ce que vient de m'apprendre monsieur Renard?

DUVAL. Ah bon! Allons, consolez-vous, ma bonne Adélaïde, ne pleurez pas!

ADÉLAÏDE. Que je ne pleure pas... quand je ne ne le reverrai plus... le pauvre cher homme!

SCÈNE III.

HAMELIN, ADÉLAIDE, DUVAL.

Il ouvre doucement la porte de la chambre à gauche.

HAMELIN, *à part.* Hein! qu'est-ce que?...

ADÉLAÏDE. Quand il est... (*avec explosion de larmes*) quand il est mort!

HAMELIN, *s'avançant vivement.* Mort! qui donc?

ADÉLAÏDE. *jetant un cri et lui sautant au cou.* Ah!

DUVAL. Allons, bien!

HAMELIN. Ah ça! qu'est-ce ça signifie?

ADÉLAÏDE. Oh! c'est lui... c'est bien lui, et en parfaite santé encore!... Ah! vous me faites des peurs comme ça... A présent que me voilà rassurée... j'ai bien le droit de vous gronder, j'espère... Mais d'abord, (*à Duval*) pourquoi donc?...

HAMELIN, *à Duval*.* Oui! voyons m'expliqueras-tu tout ce mystère?... car, en vérité, c'est incompréhensible. Figure-toi, ma pauvre Adélaïde, que nous arrivons par le paquebot à onze heures... par une nuit bien noire... il me fait envelopper dans mon manteau comme un conspirateur... Nous nous glissons le long du grand mur de son jardin; et nous entrons sans bruit par la petite porte dont il avait la clef... Il n'a pas même voulu réveiller son vieux François... et m'a recommandé de me tenir dans ma chambre, sans parler, sans sortir...

ADÉLAÏDE. Par exemple!

HAMELIN. Enfin, je veux savoir...

DUVAL, *tirant une lettre de sa poche.* Tiens, voici d'abord une lettre qui nous attendait ici depuis huit jours, et dont il faut que tu prennes connaissance...

HAMELIN, *regardant la lettre que Duval lui donne.* Une lettre... mais elle est à ton adresse...

DUVAL. N'importe! elle te concerne.

HAMELIN, *lisant.* « Monsieur, suivant vos » ordres, j'ai payé sur les fonds qui m'ont » été déposés par la Compagnie du chemin » de fer, et entre les mains de M. Renard, » avoué, et de madame Gamard, sa belle-» sœur, les sommes qui leur étaient dues » par monsieur Hamelin pour les propriétés » qu'il leur a achetées. Je tiens de plus à la » disposition dudit sieur Hamelin le mon-» tant des sommes que j'ai reçues pour son » compte, et qui s'élèvent encore à cent » douze mille fr. J'ai l'honneur d'être, etc.

» Lefranc, notaire, à Boulogne. »

Comment! cent douze mille francs à moi!

DUVAL. A toi... parfaitement à toi.

HAMELIN. En vérité, je marche de surprise en surprise.

ADÉLAÏDE, Moi aussi... je tombe de mon haut!...

DUVAL. C'est pourtant une chose bien simple.

HAMELIN. Voyons... Je suis curieux...

DUVAL. Voilà tout le mystère... La compagnie annonyme du chemin de fer de Paris

* Adélaïde, Hamelin, Duval.

à la mer, qui m'a choisi pour ingénieur, avait pensé avec raison que si le tracé n'était pas adopté pour Boulogne, un embranchement y conduirait toujours... or, il fallait s'assurer des terrains qui avoisinent le plus les abords de la ville, dans la direction de Paris... et justement c'étaient ceux de madame Gamard et de monsieur Renard. J'étais chargé d'acheter pour la compagnie, à un prix dont elle avait fixé d'avance le maximum... Mais faire moi-même des propositions, c'était ébruiter une opération qui avait besoin du secret; on m'aurait tenu, comme on dit, la dragée un peu haute. Il y a tant de gens qui ne voient dans l'intérêt général qu'un moyen de servir leur intérêt particulier! Heureusement tu t'es trouvé là pour me servir d'intermédiaire sans le savoir. Et je me flatte d'avoir fait faire de bonnes affaires à tout le monde, à tes parents, qui ont vendu fort cher des propriétés médiocres; à toi, à qui j'ai fait revendre la portion de terrain qui nous était nécessaire pour le chemin de fer trois fois plus que ce qu'elle vaut; et à la compagnie, qui l'a payée bien moins cher qu'elle ne s'y attendait.

HAMELIN. Je n'en reviens pas!

DUVAL. Ne t'avais-je pas promis de te rendre bien portant et riche?... Eh bien, te voilà gaillard et seigneur suzerain de plus de cent bons mille francs, qui ne coûtent rien à personne...

ADÉLAÏDE. C'est que c'est vrai... le voilà riche et bien portant...

HAMELIN. Mais enfin, pourquoi sommes-nous arrivés hier en cattimini? qu'est-ce que tu as voulu faire de moi?

DUVAL, *froidement.* S'il faut te le dire, mon ami... j'ai voulu te tuer... voilà tout.

HAMELIN. Hein! me tuer...

ADÉLAÏDE. Quelle horreur!

DUVAL. Oui, mon ami, tu es mort!

HAMELIN. Ne plaisante donc pas ainsi.

DUVAL. Je ne plaisante pas le moins du monde; ça rentre encore dans mon système d'opérations, dont tu n'as pas trop à te plaindre, ce me semble... Je n'ai pas mal rempli mes fonctions de directeur et de fondé de pouvoirs... et puisque tu me dois quelque reconnaissance, qu'est-ce que ça te fait de te laisser tuer un peu... rien qu'un peu?...

HAMELIN. Comment un peu? mais ce testament bizarre dont tu m'as donné le modèle, et que tu exiges que je copie de ma propre main...

ADÉLAÏDE. Un testament!

DUVAL. Avant de mourir, il le fallait bien! J'ai mes motifs... qu'il te suffise de savoir que tu es mort aux eaux de Bath, pendant que les affaires me retenaient à Londres, loin de toi...

HAMELIN. C'est-à-dire que la goutte a failli m'emporter; mais j'en suis revenu, et j'espère bien que cette fois, comme par le passé, c'est encore un bail de sept ans que j'aurai renouvelé.

DUVAL. Ça n'empêche pas que tu ne sois bien et dûment trépassé pour tous! En veux-tu une preuve? Tiens, lis ce billet que j'ai trouvé aussi.

Il le lui donne.

HAMELIN. L'écriture de mon beau-frère Renard. (*Il lit.*) « Le fatal avis de la perte » de mon excellent beau-frère. » Ah ça, et lui aussi! (*Continuant.*) « Le digne homme! » vous ne nous dites pas si vous avez trouvé » un testament? » Ah! décidément en voilà assez.... ça me porterait malheur...

ADÉLAÏDE. Certainement; il ne faut jamais jouer avec ces choses-là... J'ai connu un vieux monsieur qui s'était fait aussi passer pour défunt... Eh bien! il est mort réellement...

HAMELIN. Vois-tu?...

ADÉLAÏDE. Quinze ans après... jour pour jour.

DUVAL, *riant.* Ha! ha! ha! à la bonne heure! enfin, jusqu'à présent t'es-tu mal trouvé de mes conseils?...

HAMELIN. Non, mais je ne veux pas mourir sans y avoir bien réfléchi...

DUVAL. Eh! ce n'est pas ton affaire...

AIR : *Il m'en souvient longtemps ce jour.*

Tu m'as nommé ton directeur...
De ton destin je suis l'arbitre.
Je suis même un peu ton docteur,
Et je crois mériter ce titre.
Vois quel médecin est le tien:
D'un défunt il parvient à faire
Un vivant qui se porte bien...
Tant d'autres font tout le contraire!

HAMELIN. C'est possible! mais je n'achèverai pas le testament...

DUVAL. Ne va pas y manquer; il m'est nécessaire... ne persistes-tu pas à déshériter Fréville?

ADÉLAÏDE. Quoi, monsieur?

HAMELIN. Certainement... plus que jamais...

DUVAL. Et es-tu fâché que je t'aie amené à Boulogne, au milieu de tes parents?

HAMELIN. Non, car leurs soins me sont si agréables, que j'aurais peine à m'en passer maintenant.

DUVAL. Alors, laisse-moi encore te diriger. D'ordinaire, mon ami, on est exploité par ses héritiers; moi, je prétends que tu sois choyé, enrichi même par les tiens; c'est mon système!

HAMELIN. Ça ne sera pas difficile... Ils sont si bons, si désintéressés!

DUVAL. C'est ce dont tu pourras juger si tu me laisses faire... Enferme-toi, dans la chambre, achève d'écrire ton testament, et, quelque chose que tu entendes, ne te montre pas.

HAMELIN. Mais...

DUVAL. Vous, mademoiselle Adélaïde, vite à votre cuisine, préparez le chocolat de votre maître. Sur le salut de votre âme, pas un mot à qui que ce soit, qui puisse détromper sur Hamelin.

Elle sort par le fond.

HAMELIN. Mais je ne comprends pas...

DUVAL, *le poussant vers sa chambre.* Ça n'est pas nécessaire; mais on peut venir... retire-toi. D'ailleurs tu n'auras à déjeuner que lorsque ton testament sera bien en règle.

HAMELIN. Alors je vais me dépêcher, car j'ai une faim qui n'est pas de ce monde.

Il sort par la gauche.

SCÈNE IV.

DUVAL, *puis* RENARD.

DUVAL. Allons, voilà mes mesures bien prises. Il s'agit maintenant de ne pas faire d'imprudence... Mais je ne me trompe pas... c'est monsieur Renard. (*Le voyant entrer tout en noir, un long crêpe à son chapeau, et la figure allongée.*) Oh! quelle figure de circonstance!

Renard s'avance vers Duval et lui serre vivement la main sans rien dire.

DUVAL. Monsieur Renard, j'ai bien l'honneur... (*Renard lui serre encore la main, et met l'autre sur sa poitrine.*) Vous éprouvez des étouffements?... je le conçois... mais enfin soyons homme...

RENARD. Oui, cher monsieur Duval... vous avez raison... soyons homme... mais moi... j'ai un malheur... je n'ai jamais pu pleurer; et, comme vous dites... ça m'étouffe... c'est bien plus douloureux... un événement si cruel...

DUVAL. Que voulez-vous? nous sommes tous mortels... plus ou moins...

RENARD. C'est ce que je me suis dit; et cet excellent beau-frère... l'était plus qu'un autre.

DUVAL. Plus mortel?...

RENARD. Oui; parce que la goutte... ça ne pardonne guère!... il faudrait une sobriété qui n'est pas donnée à tout le monde, et que j'observe, moi... car ce vin de la comète, que j'avais tant de plaisir à lui offrir... à peine si je l'ai goûté... mais il en était si friand... Oh! mon bon monsieur Duval!... qui aurait pensé que ce cher frère... quand il était si content de signer l'acquisition de mon terrain?...

DUVAL. Hum! vous n'étiez pas trop fâché non plus de vous en débarrasser; convenez-en...

RENARD. J'ignorais que monsieur Lefranc eût des fonds à monsieur Hamelin; il a été très-discret avec moi... Mais pourquoi le beau-frère s'est-il tant pressé de s'acquitter?...

DUVAL. Il prévoyait peut-être que bientôt... hélas!... D'ailleurs... à quoi bon payer des intérêts?...

RENARD. Vous avez raison! c'était un homme si rangé... tant d'ordre, d'économie... Ah! nous perdons beaucoup...

DUVAL. C'est-à dire... qui sait si après en avoir touché le prix, le terrain ne rentrera pas en votre possession?...

RENARD. C'est vrai, au fait; cet excellent Hamelin m'aimait beaucoup, et je puis dire que c'était une tendresse bien placée... aussi je suis bien sûr que dans ses dernières dispositions... Vous avez déjà trouvé... sans doute?...

DUVAL. Un testament, oui!

RENARD. Ah!...

DUVAL. Et c'est pour cela même que je vous rassemble aujourd'hui.

RENARD. C'est ce que je pensais... il était impossible qu'il n'y eût pas un... d'après les intentions bien formellement exprimées par mon beau-frère; les parents du premier lit n'ont rien à espérer... et alors... moi, naturellement... (*Apercevant monsieur Fréville, qui entre avec sa femme.*) Que vois-je!... monsieur et madame Fréville!...

DUVAL. Ah!... c'est de l'exactitude!...

SCÈNE V.

CLARA, FRÉVILLE, DUVAL, RENARD.

FRÉVILLE, *à Duval.* Notre première résolution, monsieur, avait été de nous dispenser d'assister à cette triste réunion.

DUVAL. Pourquoi donc?

FRÉVILLE. Vous devez le comprendre, monsieur Duval; mon oncle était maître de disposer de ses biens comme il le jugeait convenable; mais la rigueur qu'il nous a montrée, et que certaines gens se sont plu à exciter encore...

RENARD. Oui; peut-être madame Gamard et son fils... ces gens-là sont si tracassiers...

FRÉVILLE. N'allez pas plus loin que moi, monsieur; je n'accuse personne... les récriminations seraient déplacées dans un pareil moment.

DUVAL. Il est vrai que votre oncle a été un peu dur pour vous...

FRÉVILLE. Je suis loin de lui en vouloir, et je ne fais de reproches qu'à moi seul...

maintenant que je ne dois plus le revoir, je comprends qu'il eût été de mon devoir de montrer plus de déférence à ses volontés... Naguère encore, malgré moi, je me suis laissé emporter par mon affection pour ma femme.

RENARD. Votre colère était bien naturelle...

FRÉVILLE. Je n'ai pu voir ses larmes sans en être touché trop vivement peut-être, et ce motif seul peut m'excuser à mes propres yeux...

DUVAL. Il vous aura sans doute excusé aux yeux d'Hamelin.

FRÉVILLE. Je ne l'espère pas; la lecture de ses dernières intentions, si nous étions forcés de l'entendre, ne pourrait que nous être douloureuse, et nous désirons ne nous rappeler que ses bienfaits.

CLARA. Mon pauvre oncle! si du moins il nous avait pardonné!...

DUVAL. Vous ne pouvez vous dispenser, mon cher Adolphe, d'être tous deux présents à cette réunion de famille.

SCÈNE VI.

CLARA, FRÉVILLE, DUVAL, ANACHARSIS, Mme GAMARD, RENARD.

ANACHARSIS, *soutenant sa mère.* Voyons, soyez raisonnable .. Appuyez-vous sur mon bras, maman... Monsieur Renard, approchez un fauteuil pour maman; là... là... placez-vous là, maman... Elle a voulu venir... mais elle n'était vraiment pas en état... c'est une imprudence...

Madame Gamard s'est laissé tomber péniblement dans le fauteuil que Renard a avancé.

RENARD. C'est cette funeste nouvelle...

Mme GAMARD, *comme suffoquée.* Ah!

ANACHARSIS, *de même.* Ah!... A chaque instant une attaque de nerfs, depuis votre lettre, monsieur Duval... elle ne fait plus un pas sans se trouver mal... (*Lui présentant un flacon.*) Tenez, maman, respirez ces sels...

Mme GAMARD, *prenant le flacon.* Ah!

ANACHARSIS. Impossible de tirer une autre parole... Ah!...

RENARD. Allons, madame Gamard, un peu de résignation. Cette fatale nouvelle m'accable également... mais moi c'est là. (*Il montre son cœur.*) C'est en dedans; c'est comme un poids qui me suffoque... Ah! si je pouvais pleurer, ça me soulagerait.

Mme GAMARD. Ah!

RENARD. Du courage, madame Gamard... soyez homme... comme moi...

ANACHARSIS. C'est encore ce que je dis à maman... mais elle ne peut pas; c'est plus fort qu'elle...

RENARD. Ce cher beau-frère... nous avons du moins la consolation d'avoir embelli ses derniers jours... il aimait tant mon vin de la comète!...

ANACHARSIS. Et mes canards sauvages, et les truites de maman!...

RENARD. Et après cela, il n'aurait pas fait de testament!

* Mme GAMARD, *se levant brusquement.* Pas de testament; mais c'est impossible! ce serait affreux... car alors les moins dignes auraient l'avantage...

DUVAL. Je vois avec plaisir que la parole vous est revenue; mais rassurez-vous, il en a un... dans un tiroir, avec tous les papiers d'Hamelin, et son portrait...

Mme GAMARD. Le portrait de ce cher frère! combien je serais heureuse s'il pouvait me tomber en partage! voilà ce qui serait plus précieux pour moi que tout ce qu'on pourrait attendre de lui!...

ANACHARSIS. Ah! oui.

RENARD. Je renoncerais pour ce seul legs au reste de l'héritage....

Mme GAMARD. Qui ne peut plus nous échapper, malgré certaines personnes officieuses.

ANACHARSIS. Oui, mademoiselle Adélaïde, et...

Mme GAMARD, *vivement.* Ah! mon Dieu! dans mon désespoir, j'oubliais... Où est-elle donc, mademoiselle Adélaïde?

ANACHARSIS. C'est vrai...

DUVAL. Vous savez que pendant notre absence elle a logé chez une amie.

Mme GAMARD. Si elle était partie pour Paris?

RENARD. Hein?... au fait elle doit avoir toutes les clefs...

ANACHARSIS. Il faut courir au bureau des diligences.

FRÉVILLE. Ah! messieurs... pourriez-vous supposer...

RENARD. Si elle est partie... je l'attaque en détournement. Allons vite!...

Mme GAMARD *et* ANACHARSIS. Allons vite!...

SCÈNE VII.

CLARA, FRÉVILLE, DUVAL, ADÉLAIDE, *portant un plateau avec une tasse de chocolat*, ANACHARSIS, Mme GAMARD, RENARD.

RENARD, *entrant.* La voilà! la voilà!

ANACHARSIS. C'est vrai, cette chère demoiselle Adélaïde...

Mme GAMARD. La voilà!... je respire!...

* Clara, Fréville, Duval, Mme Gamard, Renard, Anacharsis.

ADÉLAÏDE, *étonnée.* Eh bien ! oui, me voilà... Est-ce que vous m'avez cru perdue ?....

RENARD. Non ; mais nous craignions...

ADÉLAÏDE. Quoi donc ?

DUVAL. On pensait que vous étiez retournée à Paris ; et comme vous avez les clefs d'Hamelin...

ADÉLAÏDE. Ah ! on me faisait l'honneur de me croire capable...

RENARD. Du tout... monsieur Duval plaisante.

ANACHARSIS. Ah ! Dieu !... une femme aussi recommandable... Tiens, pour qui donc ce chocolat ?

DUVAL. Pour moi, si vous voulez bien le permettre... Venez, servez-moi mon déjeûner, Adélaïde ; et puisque nous sommes tous réunis, je vais en même temps rapporter le testament. Je suis à vous.

Il entre dans la chambre à gauche, suivi d'Adélaïde.

RENARD*. Enfin, nous sommes sûrs qu'il y en a un.

Mme GAMARD.

AIR *du Vaudeville de l'Héritière.*

En douter eût été coupable.

RENARD.

Moi ! j'attendais ce résultat ;
Car un parent si respectable
Ne pouvait mourir intestat...

ANACHARSIS.

Mon oncle n'était point ingrat,
Et sans doute en paix voilà comme
Il a subi l'arrêt mortel...

RENARD, *avec importance.*

Le testament d'un honnête homme
Est son passe-port pour le ciel ;
C'est un passe-port pour le ciel.

ANACHARSIS. Ce cher oncle ! il m'aimait tant ! quel bonh..... non, je veux dire quel malheur !

Mme GAMARD. Excellent frère ! je ne me consolerai jamais...

RENARD. Faut-il que les hommes de bien soient si vite enlevés !

ANACHARSIS. C'est vrai ! il aurait pu encore faire des économies... il doit laisser une jolie fortune, ce pauvre oncle ?

Mme GAMARD, *sévèrement.* Anacharsis ! à quoi pensez-vous ?

RENARD, *de même.* Sans doute... parler ainsi... et devant monsieur Fréville... ayez donc un peu de générosité.

DUVAL**, *reparaissant suivi d'Adélaïde.* Voici...

RENARD. Quoi ! déjà ?

ANACHARSIS. Si peu de temps pour un déjeûner... c'est affaire à vous...

DUVAL, *à part.* Celui-là ne me fera pas de mal...

* Clara, Fréville, Renard, Mme Gamard, Anacharsis.

** Adélaïde, Clara, Fréville, Duval, Renard, Mme Gamard, Anacharsis.

Mme GAMARD. Que de grâces nous devons vous rendre, cher monsieur Duval !...

DUVAL, *lui montrant le testament.* Vous voyez... il est bien cacheté !

ADÉLAÏDE, *bas, à Fréville et à Clara.* Allons, de la fermeté, mes enfants ; on ne peut pas savoir...

DUVAL. Mesdames, messieurs, veuillez prendre place...

ANACHARSIS, *donnant un fauteuil à sa mère.* Asseyez-vous, maman, et tâchez de ne pas avoir de faiblesses, je vous en prie.

Renard, Mme Gamard et Anacharsis sont à droite ; Duval s'assied au milieu ; Fréville et Clara sont assis à gauche ; Adélaïde est assise auprès d'eux.

DUVAL. C'est une chose grave et imposante que la lecture d'un testament ! Vous comprenez que les passions humaines se taisent dans l'âme de celui qui fait un acte aussi solennel ; la raison et l'équité parlent seules à l'heure suprême. Les volontés d'un testateur doivent donc être écoutées avec respect. (*Brisant l'enveloppe.*) Veuillez me prêter toute votre attention... (*Leur montrant le testament.*) Vous reconnaissez ?...

Mme GAMARD. Oui, oui ! c'est bien son écriture...

RENARD. Testament olographe...

ANACHARSIS. *In articulo mortis*, comme nous disons nous autres. (*A part.*) Un peu plus tard... nous l'avons échappé belle !

Mme GAMARD. Silence !

RENARD. Oui, écoutons avec recueillement et respect...

CLARA. Que ce moment est douloureux pour moi !

DUVAL. Je commence... (*Lisant.*) « Ceci » est... »

Mme GAMARD. Pauvre frère ! étouffé par la goutte !

RENARD. Un si brave homme !

ANACHARSIS. Un si bon vivant !... Il est mort !...

RENARD. Continuez, monsieur Duval...

DUVAL. J'attendais que vous eussiez fini. (*Il lit.*) « Ceci est mon testament... »

Mme GAMARD. Testament ! quel mot déchirant !

RENARD. Silence donc, madame Gamard !...

DUVAL, *lisant.* « Attendu que le malheu- » reux état de ma santé me fait une loi de » mettre ordre à mes affaires ici-bas... quoi- » que malade de corps, étant sain d'esprit, je » crois devoir disposer dès aujourd'hui des » biens que le ciel a daigné me donner en » partage. Ayant en quelque sorte deux fa- » milles, et celle qui me touche de plus près » s'étant, par sa conduite envers moi, attiré » mon juste ressentiment, je ne m'occuperai » que de mes autres parents, dont les pro- » cédés à mon égard méritent toute ma gra-

» titude. Voulant donc reconnaître les bontés » de madame Gamard... »

Mme GAMARD. Oh ! cet excellent frère !

DUVAL, *lisant*. « Et bien qu'elle ne soit » ma sœur que du second lit, je déclare que » je l'institue ma légataire universelle... »

Mme GAMARD. Légataire universelle ! je ne lui survivrai pas...

DUVAL. Permettez que je continue...

Mme GAMARD. Ah ! monsieur, je veux mourir aussi...

DUVAL. Comme vous voudrez. (*Lisant.*) « J'institue légataire universelle madame Ga- » mard, ainsi que son fils Hilarion-Ana- » charsis Gamard. »

ANACHARSIS. Moi, je vais me trouver mal aussi...

RENARD, *désappointé*. Comment ! comment ! le fils à présent ?

ANACHARSIS. Bon oncle, citoyen vertueux, homme de bien, ton cœur était le sanctuaire de toutes les vertus...

Mme GAMARD. Passe-moi mon flacon, Anacharsis...

FRÉVILLE. Si vous interrompez sans cesse, madame, nous n'achèverons jamais cette pénible lecture.

Mme GAMARD. Oh ! je vous reconnais bien là, monsieur ; quelle sécheresse de cœur ! pouvez-vous écouter sans être ému ?... moi, j'ai le cœur si sensible !... Monsieur Duval, relisez-nous ce douloureux passage.

RENARD. Oui ! car il est impossible qu'il n'y ait pas erreur...

DUVAL. Volontiers. (*Il lit.*) « J'institue » légataire universelle. »

Mme GAMARD. Ah !

DUVAL. « Ainsi que son fils Hilarion-Ana- » charsis... »

ANACHARSIS. Excellent oncle !

RENARD, *très-piqué*. Il est bien singulier que monsieur Hamelin n'ait point pensé aux gens qui, plus que qui que ce soit, lui étaient dévoués...

Mme GAMARD, *de même*. Qu'est-ce à dire, monsieur Renard ? il me semble que... car, enfin vous n'étiez rien au défunt ; songez bien que ce n'est que comme mari de ma sœur que vous apparaissez..... d'ailleurs, croyez-vous que nous n'étions pas dévoués à mon frère ?...

ANACHARSIS. Moi qui ai failli compromettre pour lui mon existence...

RENARD. Parce qu'il n'y avait pas de danger.

Mme GAMARD. Moi qui ai consenti à céder une propriété à laquelle je tenais essentiellement...

RENARD. Parce que votre mauvais sujet de fils avait mangé une partie de votre avoir...

ANACHARSIS. Monsieur Renard !

RENARD, *se levant, ainsi que madame Gamard et Anacharsis*. Eh ! monsieur... je me suis tu assez longtemps..... je vous avais..... tranchons le mot... je vous avais chassé de chez moi ; ce n'est qu'en considération de notre parent que j'étais convenu de vous reprendre pour cacher vos défauts, vos...

ANACHARSIS. Mes défauts !...

RENARD. Un joueur... un pilier d'estaminet...

ANACHARSIS. Oh ! mais...

RENARD.

Air *de Turenne*.

Oui, je me suis dans cette affaire
Conduit comme un sot, un niais...
Sans toucher le moindre honoraire,
Je me serai donc mis en frais
En travaillant pour vous avec succès...
Ce n'est pas que je le regrette...
Cependant je n'en suis pas moins
Pour mes caresses, pour mes soins...

DUVAL.

Et votre vin de la comète.

RENARD. Et surtout pour mon terrain, auquel je tenais aussi énormément.

Mme GAMARD. Oh ! un terrain qu'on ne peut cultiver qu'en allant en bateau...

ANACHARSIS. Et où l'on ne récolte que des canards sauvages...

RENARD. Dans le vôtre, on ne récolte que des cailloux !

DUVAL. Allons, calmez-vous ; il sera toujours temps de vous quereller... Écoutez d'abord la suite. Tout le monde se rasseoit.

Mme GAMARD. La suite ! Il y a une suite ?

DUVAL. Sans doute. (*Parcourant le testament.*) Vous m'avez fait perdre... Ah ! voilà... Légataire universelle...

Mme GAMARD. Madame Gamard !

ANACHARSIS. Son fils Anacharsis Gamard.

DUVAL. Et conjointement avec eux, mon beau-frère Renard, avoué à Boulogne...

RENARD. Ah ! à la bonne heure... ce cher beau-frère ! je disais aussi...

Mme GAMARD, *stupéfaite*. Et mon beau-frère ! vous êtes sûr ?

DUVAL. Lisez vous même...

ANACHARSIS. Quoi ! il faudra partager ?

RENARD. Et pourquoi pas ?

Mme GAMARD. Donner les mêmes droits que nous à un homme qui l'a indignement trompé en lui cédant un terrain...

ANACHARSIS. Un terrain... amphibie !

RENARD. Madame ! je vous attaquerai en diffamation.

Mme GAMARD. Et qui n'aurait jamais trouvé d'acheteurs si monsieur Duval ne l'avait je ne sais pourquoi engagé.

DUVAL. Pourquoi ? Je vais vous le dire : s'il a fait cette acquisition, c'était dans l'intention de revendre au chemin de fer, dont le tracé est adopté, et qui doit s'embrancher sur Boulogne.

Mme GAMARD. Quoi ! le chemin de fer ?

ANACHARSIS. Mais alors...

RENARD, *avec joie*. Nous pourrions maintenant... Excellente opération !

DUVAL. Sans doute, car c'est avec le prix d'une partie de vos propriétés, dans lesquelles vous rentrez, qu'il vous a payés...

RENARD. Ah ! mon Dieu !...

Mme GAMARD. Mais c'est affreux !

RENARD. Réaliser à nos dépens des bénéfices superbes ! c'est de l'indélicatesse.

Mme GAMARD. Mais alors, il ne nous restera rien ! car enfin, de quoi se compose la succession de mon frère ?

RENARD *et* ANACHARSIS. C'est vrai, de quoi se compose...

DUVAL. Ce sera bientôt fait ; sa fortune, à part quelques petites rentrées qu'on pourra poursuivre, se composait d'une rente viagère de huit mille cinquante francs.

RENARD. Viagère... Il avait du viager ! mais ce n'est pas possible ! ce serait d'un égoïsme épouvantable !

Mme GAMARD. Du viager !... dépouiller ainsi sa famille ! en vérité, c'est à n'y pas croire...

RENARD. Je le répète, c'est d'une indélicatesse révoltante !

ANACHARSIS. Oui ! décidément monsieur Hamelin était un homme très-peu délicat.

ADÉLAÏDE. Lui ! (*A part.*) Mais il les entend, j'espère.

FRÉVILLE, *se levant*. Messieurs, je ne puis souffrir qu'on outrage ainsi la mémoire de mon oncle...

ANACHARSIS. Il vous sied bien de le défendre... Il n'a fait qu'une seul chose sage dans sa vie, c'est de vous déshériter.

FRÉVILLE. Quelque rigueur que mon oncle nous ait montrée, je n'en ai pas moins de reconnaissance pour lui, monsieur... je ne me souviens ni de ses reproches ni de sa colère, je me rappelle seulement qu'il a été le bienfaiteur de ma femme, qu'il a pris soin de son enfance et de la mienne, et je ne permettrai à personne...

DUVAL, *à Fréville*. De la modération.

ANACHARSIS *à Freville*. Est-ce une menace, monsieur ?

FRÉVILLE. C'est un avertissement !... Il ne peut être question de menace dans une circonstance aussi grave. Mais si j'ai été patient quand il s'agissait de moi seul... je ne le serai plus dès qu'on portera atteinte à la mémoire de mon oncle ! Terminons ces débats, monsieur Duval ; je m'abstiens de qualifier ce que m'inspire en ce moment la conduite de ces messieurs. Mais... Il s'assied.

RENARD. Il n'y a d'impossible à qualifier que la manière dont on se comporte envers nous.

Mme GAMARD. Certainement ; mon frère était riche, ou du moins très à son aise...

DUVAL. Sans doute, madame, il avait ce que vous lui avez laissé de la succession de son père ! C'est ce qui a produit les huit mille livres de rentes viagères... Vous pouvez voir... Il montre le papier.

RENARD. Et vous-même, monsieur, vous nous avez dit...

DUVAL. Qu'il était à son aise pour lui... Je ne pensais pas que ce fût pour vous que vous m'interrogiez...

Mme GAMARD. Je comprends pourquoi il a placé tout son bien en viager... Ces Parisiens veulent mener une existence de sybarites !...

DUVAL. Lui, ce pauvre Hamelin !... Mais, de grâce, laissez-moi finir...

ANACHARSIS. Oh ! maintenant, je m'attends à tout.

DUVAL, *lisant*. « Quant à mon autre famille, sur laquelle avaient reposé toutes mes » affections... puisque mon neveu Fréville a » complétement trahi mon espoir en me séparant de celle que je regardais comme ma » fille, et puisque tous deux ne m'ont donné » que des marques d'ingratitude, ils n'appaîtront ici que pour recevoir l'expression » de mon juste mécontentement...

CLARA, *avec douleur*. Ah ! ce coup est le plus sensible !

FRÉVILLE. De la fermeté, ma chère Clara ; si nous avons eu le malheur de lui déplaire, sachons maintenant respecter ses volontés...

DUVAL, *continuant à lire*. « Je regrette, » en terminant ces dispositions, que l'état de » ma fortune s'oppose à ce que je laisse rien » à ma gouvernante Adélaïde, qui, tout en » me contrariant et me gourmandant sans » cesse, a cependant eu pour moi des soins » que je voudrais reconnaître, car elle va se » trouver sans ressources. Pour cela je n'ai » vu que le moyen suivant... Je donne donc » enfin, et ce legs sera, j'en suis sûr, celui » auquel mes bons parents attacheront le » plus de prix... je donne le médaillon qui » renferme mon portrait, peint par Masson, » à celui de mes héritiers qui se chargera de » recueillir et de traiter avec égards, jusqu'à » la fin de ses jours, ma vieille grondeuse. » Etonnement général.

ADÉLAÏDE. Par exemple ! comme ça il me lègue aussi, moi ?... (*A part.*) Oh ! il me le payera !

DUVAL, *se levant, ainsi que tout le monde*. Vous avez entendu, mesdames et messieurs... son portrait ! En le laissant spécialement à l'un de vous, il a craint d'affliger l'autre, et je suis sûr qu'en effet vous brûlez déjà d'entamer un combat de sentiments généreux pour savoir à qui appartiendra une donation aussi chère !...

ANACHARSIS. Aussi chère !... Oh ! oui !...

RENARD. Certainement... la peinture peut être fort belle ; mais à un pareil prix...

ADÉLAIDE, *à part.* Il paraît qu'on ne prendra pas le portrait à ce prix-là!...

Elle range les chaises.

Mme GAMARD. Jolie donation! Quand, de l'aveu même de mon frère, mademoiselle Adélaïde le contrariait sans cesse... il me serait impossible de vivre avec elle... d'ailleurs elle convient beaucoup mieux à monsieur Renard, qui n'a pas de gouvernante...

ANACHARSIS. Sans doute.., une femme... de charge!

RENARD. Allons donc; une femme chez moi, chez un homme veuf! et les mœurs! Vous savez bien que, depuis la mort de ma pauvre défunte, j'ai pris un domestique mâle, pour observer toutes les convenances... au lieu que chez vous... chez une dame, une gouvernante respectable...

ANACHARSIS, *à part.* Respectable!... si elle était jeune encore!...

Mme GAMARD. Assurément, je serais très-flattée de posséder le portrait de mon frère...

RENARD. Et il serait mal à moi de vous en priver, vous la propre sœur du défunt... Voilà pourquoi j'y renonce...

Mme GAMARD. Ce n'est pas à moi particulièrement que mon frère l'a laissé...

ANACHARSIS. Ni à moi...

Mme GAMARD. Et vous pouvez garder pour vous le portrait et la servante...

ANACHARSIS. L'un portant l'autre!

ADÉLAÏDE.* Ah! bien! ne vous disputez pas comme ça, monsieur et madame... la vieille Adélaïde n'en est peut-être pas encore à avoir besoin de vous...

FRÉVILLE, *éclatant.* Quel bonheur! Assurément, chère Adélaïde, puisque tout le monde ici repousse le seul legs que nous puissions désirer, il nous sera bien permis de l'accepter avec joie?...

CLARA, *joignant les mains.* Oh! oui, monsieur Duval!...

ADÉLAÏDE.** Qui, moi? Pauvres enfants! ajouter encore à vos charges?... Non, non, jamais!...

CLARA. Vous voulez donc me priver du portrait de mon oncle... qui était toute mon ambition! Oh! je vous en prie... nous ne sommes pas riches, mais venez près de nous; mon cœur me dit qu'avec ce portrait le bonheur nous reviendra...

SCÈNE VIII.

CLARA, ADÉLAIDE, FRÉVILLE, FRANÇOIS, DUVAL, RENARD, Mme GAMARD, ANACHARSIS.

FRANÇOIS, *à Duval.* Monsieur!

DUVAL. Qu'est-ce?

FRANÇOIS. C'est une lettre très-pressée... (*Embarrassé.*) On m'a dit... on m'a dit qu'elle était arrivée par la vapeur de ce matin.

DUVAL. Bien, bien; laisse-nous. (*François sort.*) Vous permettez?...

RENARD. Comment donc?

DUVAL, *lisant.* Ah! mon Dieu! est-il possible?...

Mme GAMARD. Quoi donc?...

DUVAL. Ce cher Hamelin!

RENARD. Sa succession serait-elle plus forte?

DUVAL. Qui l'aurait cru? Ah! je cours.

Mme GAMARD. Mais, dites-nous?...

DUVAL, *lui donnant la lettre.* Tenez, cette lettre vous instruira mieux que moi... Ce cher... Cet excellent ami!

Il sort.

SCÈNE IX.

ADÉLAIDE, CLARA, FRÉVILLE, RENARD, Mme GAMARD, ANACHARSIS.

ANACHARSIS. Ah ça, il est timbré le papa Duval!

RENARD. Lisez donc, madame Gamard!

Mme GAMARD. Je ne sais pourquoi... je tremble. (*Lisant.*) « Mon ami. » (*S'interrompant.*) Ah! mon Dieu! que vois-je! nous sommes perdus...

ANACHARSIS. Comment?

RENARD, *prenant la lettre.* Donnez donc! (*Lisant.*) Se peut-il! Hamelin!

FRÉVILLE. Eh bien?

RENARD. Un accès..... une crise violente; on s'était trop pressé...

CLARA. Quelle espérance!

RENARD. C'est authentique! Il écrit de sa main..... Il se porte à merveille...

TOUS. Ciel!

ANARCHASIS. Je n'ai plus de jambes.

CLARA. Nous allons le revoir!...

ADÉLAÏDE. Vous voyez bien qu'il ne faut jamais désespérer...

ANACHARSIS, à *Renard.* Mais dites donc, s'il apprenait...

Mme GAMARD. Aussi vous avez été un peu vif, monsieur Renard?

RENARD. C'est plutôt vous qui n'avez eu aucun respect.

Mme GAMARD. Je vous conseille de parler, vous qui l'avez outragé indignement...

ADÉLAÏDE, *à part.* Bon! ils vont se dire leurs vérités à présent...

ANARCHASIS. Au fait, qu'est-ce qui pourrait lui rapporter...

Mme GAMARD. Nous n'étions pas seuls..... il y avait des personnes intéressées...

CLARA. Rassurez-vous, madame; ces personnes n'ont rien entendu.

ADÉLAÏDE. Non... mais d'autres, j'espère...

* Clara, Fréville, Adélaïde, Duval, Renard, Mme Gamard, Anacharsis.

** Clara, Adélaïde, Fréville, Duval, Renard, Mme Gamard, Anacharsis.

SCÈNE X.

ADÉLAIDE, CLARA, FRÉVILLE, HAMELIN, DUVAL, RENARD, Mme GAMARD, ANACHARSIS.

ENSEMBLE.

RENARD, Mme GAMARD, ANACHARSIS.

AIR *du Capitaine de vaisseau.*

C'est lui, c'est bien lui! c'est lui-même!
Pouvions-nous l'espérer, grands dieux!
Quel embarras extrême!
Tâchons d'être joyeux!

LES AUTRES.

C'est lui! c'est bien lui! c'est lui-même!
Pouvions-nous l'espérer, grands dieux!
Ah! quel bonheur extrême!
Que mon cœur est joyeux!

FRÉVILLE, *s'avançant avec respect.* Pardonnez-nous, mon oncle... il a fallu une circonstance douloureuse pour que nous osions enfreindre votre défense; nous nous retirons avec joie, maintenant...

HAMELIN, *les retenant.* Un instant!...

ADÉLAÏDE. A la bonne heure!

CLARA. Mon oncle!

Mme GAMARD, *embarrassée.* Ce cher frère!

RENARD, *de même.* Ce digne M. Hamelin!

ANACHARSIS. Cet excellent oncle!...

DUVAL. Ah! c'est comme ça que tu nous surprends! Sais-tu que c'est mal?... tu fais assembler toute une famille pour lire ton testament, pour te pleurer, chanter tes louanges et tes vertus... car si tu avais pu entendre, on chantait tes louanges...

HAMELIN. Et mes vertus, je devine! Ah! j'en ai rappelé de loin... et, je le vois, quand nous n'y sommes plus, chacun vante nos qualités, notre droiture, notre délicatesse surtout.. N'est-ce pas, monsieur Renard ?

RENARD, *très-embarrassé.* Certainement, cher beau-frère. (*A part.*) Ce Duval a parlé!

HAMELIN. Oui! j'ai appris bien des choses dans le court voyage que je viens de faire...

AIR *de Léonce.*

Par exemple, j'ai su d'abord...
Jamais je n'aurais pu le croire,
Que, loin d'honorer ma mémoire,
Des parents, d'un commun accord,
Me maudissaient après ma mort...
Et que contre un pareil outrage
D'autres ici, cœurs excellents,
Me défendant avec courage,
Tenaient un plus noble langage...
Vous le voyez, mes chers parents...
On apprend beaucoup en voyage!

A la fin du couplet Hamelin tend la main à Fréville, qui se précipite dessus ainsi que Clara.

ANACHARSIS. Mon oncle!... (*A part.*) Est-ce qu'il reviendrait exprès pour...

CLARA, *timidement.* Et maintenant, mon cher oncle...

DUVAL. Ils refusaient de venir... c'est moi qui l'ai exigé...

HAMELIN.* Ils resteront peut-être, si leur oncle les en prie...

* Adélaïde, Fréville, Hamelin, Clara, Duval, Renard, Mme Gamard, Anacharsis.

FRÉVILLE. Quoi! vous voulez bien?

HAMELIN. Oui, remettre d'abord à Clara la seule portion disponible de mon héritage : ce portrait qu'elle était venue me demander.

Il lui donne son portrait dans un médaillon fermé.

CLARA, *le prenant.* Oh! merci, merci, mon oncle!

HAMELIN. Et puis, j'ai fait des réflexions pendant mon voyage... décidément, je crois qu'il vaut mieux être bien avec tout le monde*.....

ADÉLAÏDE. C'est ça...

HAMELIN. Je m'établis à Boulogne... et puisque je suis encore vivant, et très-vivant, on me permettra de garder les propriétés que j'ai acquises de mes chers sœur et beau-frère... je ferai réparer la maison, et nous l'habiterons tous les trois, mes chers enfants, avec Adélaïde, dont je continuerai à me charger.

ADÉLAÏDE. Et qui continuera à vous gronder.

HAMELIN. Que dis-tu de tous ces arrangements, Clara?

CLARA, *montrant le médaillon.* Ah! mon oncle! j'éprouve déjà l'effet de mon talisman... je n'étais malheureuse que parce que j'en étais privée...

HAMELIN. Conserve ton bonheur, ma fille; tu ne quitteras pas plus le portrait...

RENARD. Que l'original!...

ANACHARSIS, *à part.* Au fait... c'en est un... et un fameux...

ADÉLAÏDE. Et nous vivrons en famille comme autrefois; le bon temps va revenir.

DUVAL. Madame Gamard t'apportera encore de ses truites...

ADÉLAÏDE. Monsieur Renard de son vin de la comète...

HAMELIN. Et Anacharsis des canards... sauvages...

TOUS, *riant.* Ha! ha! ha! certainement.

DUVAL. Eh! oui... Si vous voulez qu'Hamelin songe à vous, ne cessez pas de lui prouver votre attachement... votre désintéressement... Il est toujours bon de ménager un oncle à succession!

CHOEUR.

AIR: *Pomme de reinette*, etc.

Quand on est mort c'est pour longtemps.
Éloignons donc l'heure suprême;
Surtout avec un soin extrême
Tenons-nous joyeux et bien portants.

DUVAL, *au public.*

AIR *du Pot de fleurs.*

En ce moment notre défunt redoute,
A bon droit, un nouveau malheur...
Vous le savez, ainsi que de la goutte,
On ne guérit pas de la peur.
Vous seuls pourtant d'une atteinte mortelle
Pouvez le sauver entre nous...
Ah! que ce soit aujourd'hui, grâce à vous,
Encore un bail qu'il renouvelle!
Que ce soit, messieurs, grâce à vous,
Un très-long bail qu'il renouvelle.

REPRISE DU CHOEUR.

* Adélaïde, Clara, Fréville, Hamelin, Duval, Renard, Mme Gamard, Anacharsis.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LE PAPILLON

JAUNE ET BLEU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. LÉON BÉRARDI,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 31 mars 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JULES VERNON	M. DELVIL.
GEORGES DE FALLERAND	M. HIPPOLYTE.
JULES PLUCHONNEAU	M. RICHARD.
MATHILDE, sœur de Georges	Mme DOCHE.
ROSALIE, femme de chambre de Mathilde	Mlle JULIETTE.

La scène se passe en Italie, dans une villa près d'Ancône, en 1844.

Un salon. Porte au fond donnant sur la campagne. A gauche, sur le premier plan, petite porte donnant sur un escalier dérobé; sur le second plan, porte conduisant dans l'appartement de Mathilde. A droite, sur le second plan, porte conduisant à la chapelle. A gauche de la porte du fond, une croisée; à droite, une cheminée. Sur le devant de la scène, à gauche, une toilette; à droite, une table dans laquelle se trouve une paire de pistolets.

SCÈNE I.

MATHILDE, ROSALIE.

(Mathilde est assise; Rosalie est debout près d'elle, ajustant une fleur à sa coiffure. Mathilde est en toilette de bal, en blanc, mais très rêveuse.)

ROSALIE.

Là! voilà qui est terminé! cette coiffure vous sied à merveille... elle ne m'entend même pas. (Plus haut.) Mademoiselle!

MATHILDE, sortant de sa rêverie, mais sans répondre, très troublée.

Rosalie, comprends-tu mon frère, avec sa prétention à ne jamais se tromper, et ses habitudes militaires de commandement... m'ordonner... me forcer même de faire une toilette de bal en voyage... à la campagne... dans une villa... qu'il a louée, dit-il.

ROSALIE.

Ceci m'a toujours paru suspect... et depuis un mois que nous sommes en Italie, que nous habitons cette villa près d'Ancône...

MATHILDE, avec embarras.

Va, je serais bien malheureuse sans le dévouement de...

ROSALIE.

D'un beau jeune homme.

MATHILDE, se relevant vivement.

Quoi! tu sais tout?..

ROSALIE.

Non pas tout. (Mystérieusement.) mais je sais qu'hier soir, dès que monsieur votre frère a eu

quitté l'appartement qu'il occupait là, près du vôtre, pour aller au pavillon où il loge maintenant... une petite porte s'est ouverte... et quelqu'un qui ne peut être qu'un amoureux...

MATHILDE.

Chut... et écoute... Il y a deux mois, quelques jours avant le retour de mon frère...

ROSALIE.

Qui revenait d'Afrique avec un congé de six mois.

MATHILDE, embarrassée.

J'avais rencontré au bal...

ROSALIE.

Ce que je disais, un beau jeune homme.

MATHILDE.

Et quand mon frère me proposa M. de Meroni... cet Italien, son ami, qu'il voulait me faire épouser...

ROSALIE.

Qui n'est ni beau, ni jeune.

MATHILDE.

Je refusai... Mon frère, d'abord fort en colère, se calma très vite, et me proposa un voyage en Italie... Je venais de refuser un mari; je n'osais pas encore refuser un voyage. Nous partîmes et je n'eus que le temps de prévenir...

ROSALIE.

Le beau jeune homme.

MATHILDE, riant.

Mon frère s'applaudissait tant de ma complaisance... il avait l'air si moqueur.

ROSALIE.

Le fait est que M. le colonel Georges de Fallerand, votre frère, a souvent l'air de se moquer du monde.

MATHILDE, riant.

Et cela m'amusait!.. car, pendant qu'il riait de m'arracher à ce qui me plaisait à Paris, moi, je riais en rencontrant à toutes les auberges celui qui avait envie de me plaire.

ROSALIE.

Qui vous suivait et qui est ici ?..

MATHILDE.

Mais je ne pouvais lui parler; ses lettres seules m'assuraient de ses sentimens... lorsqu'hier mon frère me dit qu'il venait de céder son logement, là, près de moi, à des amis... qu'il se logerait, lui, au bout du parc, dans un pavillon... dont une partie est occupée par une vieille jardinière qui le servira.

ROSALIE.

Et vous ne savez pas qui loge ici, et pour qui vous êtes parée ?

MATHILDE.

Non ! il n'a jamais voulu me le dire.

ROSALIE.

M'est avis qu'il se prépare une surprise; votre frère est rusé comme un renard... quoiqu'on l'attrappe comme une poule.

MATHILDE, embarrassée.

Ce qui accroît mon inquiétude, c'est qu'il va venir.

ROSALIE.

Qui cela ? (Elle la regarde.) Ah! je comprends.

MATHILDE.

Il m'écrit que ce soir, comme hier, à la nuit tombante, il viendra.

ROSALIE.

Et ne vous trouvera pas.

MATHILDE.

Bien pire... il peut trouver Georges, mon frère, que je crois entendre déjà...

ROSALIE.

Ciel ! comment empêcher ?..

MATHILDE, montrant une petite lettre.

Cette lettre... écrite... par...

ROSALIE, moqueuse, prenant la lettre.

Par hasard!.. Il l'aura dans l'instant... par hasard aussi !.. Je le trouverai à la petite porte où je l'ai vu entrer hier.

MATHILDE, pas trop contente.

Ah! c'est bien mon frère dont j'entends la voix.

ROSALIE.

Plus de crainte... fiez-vous à mon adresse; j'ai toujours servi chez des femmes comme il faut.

(Elle sort par la porte du petit escalier à gauche.)

SCÈNE II.

MATHILDE, seule, tirant une lettre de son sein.

Un regard sur sa lettre à lui pour prendre du courage...

Air : Le Seigneur et les Hirondelles. (Mlle Puget.)

Près de lui je sentais mon cœur
S'ouvrir au bonheur,
Se remplir d'ivresse !
Maintenant, tout n'est que tristesse.
Hélast avec lui,
Mon bonheur a fui !
Maintenant, mon bonheur a fui !
Hélas ! avec lui,
Mon bonheur a fui !

Oh ! de grâce,
Prends sa place,
Doux billet, mon seul trésor !
Dis qu'il m'aime,
Et lui-même
Je croirai l'entendre encor !

Loin de lui, verse dans mon cœur
Un peu de bonheur,

Une douce ivresse !
Par tes mots si pleins de tendresse,
Chasse comme lui
La douleur, l'ennui !
Doux billet, ah ! fais comme lui :
Par tes mots d'amour calme mon ennui !

(Elle lit.) «Mathilde, ma bien-aimée, si vous me »refusiez ce nouveau rendez-vous, quelle serait »ma douleur !.. car vous êtes tout pour moi »depuis que je sais que votre amour répond »au mien... »

SCÈNE III.

GEORGES, MATHILDE.

GEORGES, de la porte de droite, parlant à des gens du dehors.

On ne me trompe pas, moi... et je sais me faire obéir; ainsi, zèle, mystère... et que tout soit fait comme je l'ai ordonné.

MATHILDE, cachant la lettre dans son sein.

Mon frère!..

GEORGES, goguenard ou terrible pendant tout le rôle.

Ah! bien ! bien... vous êtes parée... N'est-ce pas, Mathilde, qu'il faut m'obéir?.. (Il rit.) J'ai pour cela force et ruse... c'est tout l'art de la guerre.

MATHILDE, moqueuse.

Que je ne vous disputerai pas.

GEORGES, goguenard.

Garder une jolie fille de dix-huit ans !.. c'est défendre une ville assiégée.

MATHILDE, moqueuse.

Et les verroux sont comme les forteresses, ils ne défendent bien que ceux qui ont l'envie de résister.

GEORGES, riant.

L'ennemi sera en défaut, même quand il aurait des intelligences dans la place.

MATHILDE.

C'est ce que nous verrons !.. Mais, me direz-vous enfin près de qui vous me conduisez?

GEORGES, très rodomont.

On ne saura le plan du général qu'après la victoire.

(Il offre la main à Mathilde.)

MATHILDE.

C'est donc au combat que nous nous rendons?.. (Elle aperçoit à la porte du petit escalier à gauche Rosalie, qui lui fait signe de partir et d'être tranquille.) Allons, venez, mon frère, ma curiosité l'emporte sur mes craintes... Heureusement le champ de bataille n'est pas loin... Rosalie, attendez-moi ici. *

* Rosalie, Mathilde, Georges.

ENSEMBLE.

Air : Valse de Giselle.

MATHILDE.

Vous le voulez?.. Hé bien! partons, mon frère,
A vos désirs j'obéis sans regret.
Je me résigne, afin de vous complaire,

(A part.)

Et puis un peu pour savoir son secret.

GEORGES.

Venez, ma sœur, et bientôt, je l'espère,
De m'obéir vous n'aurez nul regret.
Mais, jusque là, dussé-je vous déplaire,
N'espérez pas connaître mon secret.

ROSALIE.

Oui, c'est en vain qu'il s'obstine à se taire,
Il faudra bien qu'il dise son secret;
Et j'en réponds, quel qu'en soit le mystère,
Nous déjoûrons sans peine son projet.

MATHILDE, à part.

Et cependant, malgré moi je balance.
Mais quel malheur puis-je craindre en ce jour?
Ne dit-on pas qu'ici, tout comme en France,
Il est un Dieu qui protège l'amour!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Ils sortent par la porte de droite, qui a servi d'entrée à Georges, et la laissent ouverte.)

SCÈNE IV.

ROSALIE, seule, montrant le billet.

C'est que je ne l'ai pas trouvé, ce monsieur. A présent, s'il vient, il n'y a plus rien à craindre... et je le verrai, du moins... (Elle regarde la porte, qu'ils ont laissée ouverte.) M. le colonel avait un air goguenard... Moi, je n'aime pas ces airs-là... (Elle s'approche de la porte.) Tiens, ils ont tout laissé ouvert... Oh ! que de monde!.. quelles toilettes ! on dirait une noce... Les maîtres sont-ils heureux!.. (Elle fait un mouvement.) Ah! qu'a donc Mademoiselle?.. elle a pâli!.. (Elle se hausse sur la pointe des pieds.) Je ne me trompe pas, c'est M. Meroni, que son frère voulait lui faire épouser .. Est-ce qu'ils vont la marier de force?.. Le colonel la prend par la main, il parle... Si je pouvais entendre... (Elle écoute, et fait un grand mouvement.) Ah ! Mademoiselle a fait un cri... Elle se trouve mal !.. (Elle court machinalement vers la toilette.) Son flacon !

SCÈNE V.

JULES PLUCHONNEAU, ROSALIE.

ROSALIE, se trouvant en face de Jules, qui entre par la porte du petit escalier; étonnée, elle s'écrie.

M. Jules Pluch...

(Il va déposer sur la table de droite les pistolets qu'il a tenus à la main jusqu'à ce moment.)

JULES.

Ah! je vous réponds qu'elles en ont, à ce qu'on m'a dit... (A part.) Le fait est qu'en voilà un conditionné!.. On m'avait bien dit qu'en Italie... j'aurais des aventures!

GEORGES.

Ainsi, Monsieur, vous êtes Français, et vous vous appelez bien M. Jules de Vernon?

JULES.

Si je suis Français! je m'en fais honneur et gloire, et je m'appelle Jules Vernon.

GEORGES.

Ainsi... vous êtes prêt à réparer vos torts envers votre victime?

JULES.

Ma victime?

GEORGES.

Ou à vous battre avec moi à l'instant, un duel à mort... il est nécessaire que l'un ou l'autre cesse de vivre.

JULES.

Je n'en vois pas la nécessité.

GEORGES.

Je suis le frère de votre victime.

JULES, à part.

Mais il est donc le frère de tout le monde... (Haut.) M. Georges de Fallerand, voulez-vous bien m'écouter un moment?.. Le hasard a tout fait... Vous savez? on n'est pas toujours maître de soi... Je suis vif... très vif... sans que cela paraisse... j'étais tombé, je me relevais, le nez en avant... et immédiatement je reçois un énorme coup de poing sur cette partie de mon individu... Qu'auriez-vous fait, vous qui ne me paraissez pas doué d'une patience à toute épreuve?

GEORGES, qui s'est exalté.

Elle est à bout, Monsieur, car si vous croyez me faire prendre le change avec vos paroles confuses...

JULES.

C'est moi qui suis confus...

GEORGES.

Je vous avertis que ce n'est pas pour entendre des balivernes que je suis là.

JULES.

Ni moi non plus... Pourtant j'en écouterai tant que vous voudrez.

GEORGES.

Il s'agit d'une femme.

JULES.

J'aime mieux ça... Moi, j'aime beaucoup à parler des femmes...

GEORGES, étonné, le regarde et dit à part.

C'est un jeu... il voudrait me tromper, détourner la conversation... gagner du temps et s'éloigner; mais je ne suis pas de ceux qu'on attrape.

JULES.

Il tient conseil avec lui-même. Voyons où il va en venir.

GEORGES, se retournant brusquement.

Monsieur, vous ne sortirez pas d'ici.

JULES.

Ah! voilà ce que vous décidez.

GEORGES.

Je vais vous conduire près de Mathilde.

JULES.

Mathilde!

GEORGES.

Ma sœur!

JULES, à part, étonné.

Il s'agit de la sœur dans ce moment.

GEORGES.

Il y a une chapelle dans cette maison...

JULES, de même.

Il s'agit de la chapelle, à présent.

GEORGES.

Je suis colonel des chasseurs d'Afrique...

JULES, de même.

Il s'agit d'Afrique, maintenant... C'est lui qui met une telle confusion dans ses paroles... c'est à ne s'y pas reconnaître.

GEORGES.

Je ne vous dis que cela, suivez-moi...

(Il se retourne pour aller reprendre ses pistolets; Jules l'arrête.)

JULES.

Monsieur, j'en ai vu et entendu de toutes les couleurs... j'ai assisté à des conférences politiques... à des concerts monstres... à des séances de l'Athenée... à des clubs humanitaires... enfin, aux choses... les plus mirobolantes... eh bien! ma surprise... n'a point égalé celle que me cause votre agréable conversation; mais je suis décidé à me prêter de bonne grâce à vos plaisanteries. (A part.) J'aime encore mieux ça que de risquer de me faire assommer en sortant trop tôt de cette maison... j'y resterai jusqu'à ce que je puisse... (Il fait un geste menaçant contre Georges. Celui-ci se retourne, et Jules reprend l'air gracieux.) Je vous suivrai, Monsieur, dès que vous m'aurez dit... où nous allons.

SCÈNE VIII.

PLUCHONNEAU et ROSALIE, entrant par la porte du petit escalier; JULES VERNON, GEORGES.

ROSALIE, à Pluchonneau qu'elle amène avec mystère.

Par ici... Voilà M. le Colonel!..

LE COLONEL.

On vient, silence!

ROSALIE, étonnée.

Il est avec quelqu'un.

JULES, se retourne et fait un mouvement de surprise.

Ah!

GEORGES, à Jules, le tirant sur le devant.

Un étranger !.. mais je veux, avant tout, en terminer avec vous; d'ailleurs il ne doit plus vous rester aucun doute sur la conduite que vous avez à tenir... sur celle de tout homme d'honneur en pareil cas... Mathilde vous attend; moi (Il prend les pistolets qu'il a posés sur la table.) je vous invite à venir la retrouver... Je crois... qu'il n'y a pas à hésiter.

JULES.

Je le crois aussi.

GEORGES.

Je vais donc vous conduire près d'elle.

JULES.

Oui, Monsieur, car vos façons me paraissent aussi engageantes que possible. (A part.) Moi, qui me plaignais de n'avoir pas eu d'aventures en Italie... en voilà une !

PLUCHONNEAU, dans le fond, à Rosalie.

Que disent-ils donc là.

ROSALIE.

Je ne sais.

ENSEMBLE.

AIR : Valse de Giselle.

GEORGES.

Sans tarder, suivez-moi,
Je vous en fais la loi;
Venez tenir la foi
Que vous avez jurée.
Hésiter un instant,
Serait trop insultant,
Car votre fiancée
A l'autel vous attend.

JULES.

Je m'y perds, sur ma foi !
Que veut-il donc de moi ?
Il plaisante, je croi,
Ou sa tête est fêlée...
Mais quoique le manant
Ne soit pas engageant,
Entrer dans sa pensée
Est, je crois, plus prudent.

PLUCHONNEAU.

Je m'y perds, sur ma foi !
Se joûrait-on de moi ?
Dans ces lieux, quand je croi
Voir une femme aimée,
Je rencontre, en entrant,
Deux hommes disputant,
Qui, dès mon arrivée,
S'éloignent à l'instant.

ROSALIE, à Pluchonneau.

Allons, écoutez-moi,
Ici, tenez-vous coi,
Et vous serez, je croi,
Content de la journée.

(Montrant Georges.)

Sans doute, en ce moment,
Une affaire l'attend;
Aussitôt terminée,
Il revient à l'instant.

SCÈNE IX.

PLUCHONNEAU, ROSALIE.

PLUCHONNEAU.

(Mise de lion exagérée. Fat un peu ridicule, mais très peu.)

Tu sers donc Mlle Mathilde de Fallerand ?

ROSALIE.

J'ai quitté la baronne de Sainte-Anne, pour...

PLUCHONNEAU, riant.

Pour venir en Italie... Tu as bien fait, elle n'eût pas passé à la douane, ta baronne.

ROSALIE.

Comment ?

PLUCHONNEAU, riant.

Marchandise de contrebande.

ROSALIE.

Vous dites cela d'une femme que vous vouliez épouser ?

PLUCHONNEAU, riant.

Epouser, moi ? Ah! ah! la plaisanterie.... Est-ce qu'on épouse ?

ROSALIE, choquée.

Monsieur!

PLUCHONNEAU.

Ces femmes-là, mais, ici... je suis prêt à épouser Mathilde, la riche et jolie Mathilde.

ROSALIE.

Vous penseriez à sa fortune ? vous qui jetiez l'argent par les fenêtres pour Mme de Sainte....

PLUCHONNEAU, riant.

Chut!.. c'est pour cela... qu'il ne m'en reste guère; cependant, je ne suis pas intéressé, et j'aime Mathilde pour elle-même; mais quand un homme comme moi se marie, il faut bien qu'il ait une excuse à donner à ses amis; quand on aura dit à Paris : Où donc est Jules Pluch... Jules de Vernon ?.. et qu'on aura répondu : Il est en Italie, il suit une femme, il est amoureux !.. si je ne ramène pas...

ROSALIE.

Une héritière ?

PLUCHONNEAU.

Un phénix... une... Sais-tu qu'elle est charmante, que je l'aime, que j'en suis aimé, et que son naïf amour ?...

ROSALIE.

Là, là, là, ça veut dire que je dois être dans

votre intérêt... Ma foi ! j'y suis toute portée; protéger l'amour...

PLUCHONNEAU.

Pour qu'il te le rende.

ROSALIE, faisant de la sévérité comique.

Monsieur !..

PLUCHONNEAU.

Tu es assez gentille pour cela.

(Il l'embrasse.)

ROSALIE.

Monsieur !

PLUCHONNEAU.

Pour le moment, je ne puis te donner que ceci... Plus tard, si je réussis, une bonne somme d'argent... mais je ne suis pas en fonds.

ROSALIE.

Laissez donc, et cette tournure, cette figure, c'est un trésor qui vaut bien la dot de Mademoiselle !

PLUCHONNEAU.

Tu t'y connais, Rosalie.

ROSALIE.

N'eussiez-vous que cela, elle vous redevrait quelque chose...

PLUCHONNEAU.

Ce que tu dis là aura sa récompense.

ROSALIE.

Mais je crois que vous n'aurez que faire de mes services... c'est M. le Colonel qui vous a fait demander.

PLUCHONNEAU, recule effrayé.

Le Colonel !

ROSALIE.

Ne craignez rien, sa sœur a pleuré... il était attendri ; il a dit: Je veux qu'elle soit heureuse... c'est autant dire qu'il vous la donne.

PLUCHONNEAU.

Tu comprends à demi-mot, Rosalie... Tiens, ça vaut bien encore... (Il l'embrasse.) Mais conduis-moi vite au Colonel... puisqu'il m'attend.

ROSALIE.

Il a sans doute été rejoindre Mademoiselle dans son appartement... Venez par ici...

(Elle désigne la porte qui est sur le second plan à gauche.)

PLUCHONNEAU.

Mon impatience est si grande...

(Il entre par la porte que Rosalie a désignée. Le jour baisse.)

ROSALIE, regardant la porte de droite.

Quelqu'un ? Ah ! c'est ce monsieur de tout à l'heure !..

(Elle fait un geste qui dit : N'importe ! et suit Pluchonneau par la porte du second plan à gauche. Pendant toute la scène suivante, jusqu'à la sortie de Georges, musique en sourdine à l'orchestre.)

SCÈNE X.

JULES, GEORGES, MATHILDE.

(Ils rentrent en scène par la porte de droite. Jules arrivant le premier; puis, Georges qui tient Mathilde par la main ; elle est couverte d'un voile.)

JULES, sur le devant, à part.

Allons ! j'espère que la plaisanterie est finie... et qu'on va me laisser retourner chez moi.

GEORGES, laissant Mathilde dans le fond et s'avançant vers Jules.

Monsieur !.. maintenant que vos torts sont réparés... permettez-moi de vous tendre la main comme à un frère.

JULES, à part.

Il paraît que ça dure encore. (Il lui tend la main.) Je veux bien...

GEORGES.

Et je vous laisse... Ma sœur peut rester avec celui qui vient de s'unir à elle. (Retournant vers sa sœur.) Mathilde, je vous confie à votre époux.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE XI.

JULES, MATHILDE, restant dans le fond.

JULES, stupéfait.

En voilà une situation ! Est-ce que ce serait sérieux ? est-ce que le Colonel aurait eu l'idée de se défaire en ma faveur de quelque sœur qui ne serait pas de défaite. (Mouvement de colère. Il se retourne et regarde.) On n'y voyait goutte dans cette chapelle.

MATHILDE, dans le fond, tremblante et étonnée.

Il reste là ! c'est la surprise, peut-être.

JULES, fait un mouvement et s'arrête.

C'est quelque monstre!

MATHILDE, dans le fond.

Si j'osais...

(Elle fait un mouvement et s'arrête, mais cela les a un peu rapprochés.)

JULES.

Il faut pourtant que je sache ce qui en est.

MATHILDE, très étonnée.

Qu'a-t-il donc ?

JULES.

Je me risque... Il faut bien que nous nous voyons, si nous sommes en effet mariés.

MATHILDE, faisant un pas.

Du courage!

JULES, comme quelqu'un qui prend une grande résolution.

Du courage!

(Il va à elle, la prend par la main, la fait approcher. Elle écarte son voile et fait un grand cri en le voyant.)

MATHILDE.

Ciel!

(Elle recule.)

JULES.

Que effet!

MATHILDE, étonnée, criant presque.

Mais ce n'est pas vous! ce ne peut pas être vous!

JULES, étonné.

Comment! je ne suis pas moi, à présent?

MATHILDE.

Ce n'est pas vous que je viens d'épouser dans la chapelle!

JULES, étonné.

Nous sommes donc bien réellement mariés?

MATHILDE, très vivement.

Mais ce n'est pas possible! Qui êtes-vous? Comment êtes-vous ici? Que me voulez-vous? Parlez, parlez donc!

JULES, étonné, à part.

Quelle vivacité! elle tient de son frère. (Haut.) Mais je ne vous voulais rien du tout, je passais mon chemin par cette fenêtre; on m'a forcé de vous épouser.

MATHILDE, courant aux portes et criant.

Quelle horreur! au secours! mon frère, Rosalie!

JULES, l'arrêtant et la ramenant.

Arrêtez... calmez-vous et expliquons-nous... Dites-moi comment on m'a forcé, le pistolet sur la gorge, (Mouvement de Mathilde.) car c'est comme je le dis, on m'a forcé le pistolet sur la gorge de vous épouser... je n'y pensais pas; j'étais sorti de chez moi ce matin... pour chercher des insectes. Je suis naturaliste... de mœurs douces et paisibles! Aujourd'hui, je comptais prendre des papillons, et je serais obligé de prendre une femme? Cela n'entre pas du tout dans mes arrangemens.

MATHILDE, tombe accablée sur une chaise placée devant la table à droite.

Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir?

JULES.

Moi, je n'ai jamais pensé aux femmes... mes insectes me suffisent... Je passe mon temps à me faire des collections de mouches et à herboriser... Tous les goûts sont dans la nature... et celui-là surtout. (Il s'approche de Mathilde qui pleure.) Herborisez-vous, Mademoiselle? et aimez-vous les insectes?

MATHILDE, lève la tête, très surprise de cette question dans un pareil moment.

Comment?

JULES, riant.

Ah! vous êtes étonnée de ce que je dis, Mademoiselle? Puisque nous sommes mariés... j'aurais dû dire Madame.

(Il va prendre une chaise, et s'approche d'elle pour s'asseoir.)

MATHILDE, le regardant avec effroi.

N'approchez pas de moi!

JULES, reculant.

Non, tenez... là... à distance. (Il s'assied.) Je suis très fatigué, j'ai pris cinquante mouches, onze papillons, et près de trente autres petites bêtes dans la journée, sans compter... Mais parlons de nos affaires, et dites-moi comment et pourquoi je me trouve être votre mari?

MATHILDE, se levant et lui aussi.*

Vous ne l'êtes pas, Monsieur, c'est une erreur, une méprise; si vous l'étiez, si ces nœuds affreux ne devaient se rompre, et dès aujourd'hui, mais je me tuerais à l'instant.

JULES, à part.

Elle n'a pas une grande sympathie pour moi! Au reste, nous sommes d'accord... ce qui est rare entre mari et femme!.. (Haut.) Mais avant de rompre, expliquez-moi.

MATHILDE.

Expliquer? quoi?.. ce que je ne puis comprendre moi-même... Aujourd'hui... par un évènement qui m'avait déjà bien troublée, mon frère a su que... j'aimais quelqu'un...

JULES.

Vous aimez quelqu'un? je m'en doutais.

MATHILDE.

Il a voulu qu'un prompt mariage... et comme il n'avait jamais vu... celui que j'aime...

JULES.

Là, il m'a pris pour un autre... je m'en doutais encore!

MATHILDE.

La chapelle est obscure, j'étais tremblante... je croyais m'unir à...

JULES.

A celui que vous aimez... un beau garçon sûrement... (Mathilde fait un mouvement de tête.) Je m'en doutais, et on m'a pris pour lui!.. C'est fort bien, ça me flatte!.. mais si je lui ai pris sa femme sans le vouloir, il paraît qu'il avait commencé par me prendre mon nom... Jules Vernon.

MATHILDE.

Jules de Vernon!

JULES.

Ah! il y a ajouté un *de* pour le déguiser.

MATHILDE.

C'est son nom à lui.

JULES.

C'est possible... En effet... il y a plus d'un âne... vous savez le proverbe?.. Aimez-vous les proverbes, Mademoiselle?

MATHILDE, avec impatience.

Oh! Monsieur!

JULES.

Moi je les aime presqu'autant que les insectes; ça peut servir dans toutes les circonstan-

* Mathilde, Jules.

ces importantes de la vie (les proverbes, pas les insectes).

MATHILDE, ne pouvant s'empêcher de rire.

Malgré mes malheurs, je ne puis m'empêcher de rire à ses paroles.

JULES.

Cela vaut mieux... que de vous fâcher... Voyez, moi je vous pardonne de m'avoir épousé.

MATHILDE.

Ah!

JULES.

Je pardonne même à votre frère... Il avait bonne intention... ce n'est pas sa faute s'il a été assez bête... soit dit sans vous offenser... assez bête pour me prendre pour un amoureux, moi, ah!

Air de Mazaniello.

Pâris était fils d'un monarque;
Adonis était un chasseur;
Un très grand poète, Pétrarque;
Et Léandre, un crâne nageur;
Abeilard, un théologiste;
Faublas, un chevalier sans mœurs;
Mais cherchez un naturaliste,
Parmi tous ces grands séducteurs!
Il n'est pas de naturaliste
Dans l'almanach des séducteurs!

MATHILDE, à part.

C'est un original... mais qui semble bon garçon.

SCÈNE XII.

ROSALIE, MATHILDE, JULES.

ROSALIE, elle entre vivement par la porte du second plan à gauche, un flambeau à la main et le dépose sur la toilette.

Mademoiselle... (Elle s'arrête étonnée en voyant Jules.) Quelqu'un! encore ce monsieur...

JULES.

Encore moi, mais je ne vous empêche pas de parler à votre maîtresse...

ROSALIE, donnant des marques de surprise et s'approchant de Mathilde.

Il est là...

MATHILDE.

Chut!

JULES.

Eh bien! pourquoi ne serait-il pas là? pourquoi ne viendrait-il pas? C'est sa place ici. (Mouvement des deux femmes. Bas, à Mathilde.) J'ai deviné! c'est lui. Eh bien! ne vous gênez en rien... Moi, je suis de bonne composition... je n'ai jamais contrarié personne... mon humeur est très pacifique, c'est même ce qui la caractérise. (A Rosalie.) Que M. Jules de Vernon vienne... Amenez-le tout de suite.

MATHILDE.

Monsieur...

ROSALIE, hésitant.

Mais...

JULES.

Quand je vous le dis, obéissez!.. Votre maîtresse brûle d'envie de voir M. Jules, et je ne suis pas assez grossier... assez mal appris pour lui ôter ce plaisir... Allez!

ROSALIE.

Aussi bien je ne pouvais plus le retenir.

(Elle sort à gauche.)

MATHILDE, très troublée.

Ciel! que va-t-il dire?.. Vous allez me perdre à ses yeux... Il me croira coupable ou il me trouvera ridicule.

JULES.

Ni l'un ni l'autre... Ne lui disons rien, Je suis un ami... un parent... tout ce que vous voudrez.

MATHILDE.

Vous resteriez?

JULES.

Votre frère vous a confiée à moi.

MATHILDE.

Ciel!

JULES.

Mais je suis sourd... aveugle et muet... Tiens, un rôle de mari, c'est drôle. (Voyant Pluchonneau,) Ah! c'est lui!.. bon!

SCÈNE XIII.

PLUCHONNEAU, MATHILDE, JULES.

PLUCHONNEAU, entrant par la porte du second plan à gauche. Il regarde Jules de travers.

Ce Monsieur...

MATHILDE, allant à lui.

M. Jules...

PLUCHONNEAU.

Votre frère m'avait fait demander, et il est parti... Je veux vous parler, Mademoiselle... et vous n'êtes pas seule... (Il regarde Jules de travers.) Ce Monsieur...

JULES.

Ne faites pas attention! (A part, l'examinant.) Je connais ça, ménagerie parisienne, section des bêtes féroces... (Il se retourne.) Ce n'est pas ma partie!

(Il va s'asseoir près de la table de droite, sur laquelle il y a deux jeux de cartes; il les touche et finit par faires des châteaux de cartes.)

PLUCHONNEAU, à mi-voix, à Mathilde.

Ma confiance dans votre amour... les preuves que vous m'en avez données, me décident à penser au mariage.

JULES, se retourne et dit à part.

C'est heureux! (Revenant à ses cartes.) Cet homme-là ne me plaît guère.

PLUCHONNEAU, très fanfaron.

Quoique cette résolution doive étonner tous mes amis.

JULES, se retourne, l'examine et dit à part.

Cet homme ne me plaît pas du tout... Je crains que ma femme n'ait pas très bien choisi son amant... (Revenant à ses cartes.) Enfin, ça la regarde.

(Il arrange ses cartes.)

PLUCHONNEAU, haut.

Ainsi je puis espérer que votre frère, plus traitable, ne vous fera plus courir la poste pour fuir un amour qui vous suivrait au bout du monde?

JULES, fredonne entre ses dents.

J'ai long-temps parcouru le monde, etc.

PLUCHONNEAU, regardant Jules de travers et avec impatience.

Ce monsieur...

MATHILDE, à mi-voix.

Il vous a dit de ne pas faire attention à lui.

PLUCHONNEAU.

Mais il fait attention à nous!.. Vous ne pouvez donc pas le renvoyer?

MATHILDE, avec embarras.

Je n'oserais.

JULES, fredonnant en essayant d'arranger les cartes qui ne tiennent pas.

Ça ne prend pas... ça ne prend pas.

(Mouvement d'impatience de Pluchonneau.)

MATHILDE, à Pluchonneau.

Mais qu'importe la présence d'un tiers quand on est... ensemble, qu'on peut enfin se parler pour la première fois? car, excepté les cours instans, si troublés par la crainte, où nous nous sommes vus hier...

JULES, fredonne à son château dont il brouille les cartes.

Ni vu ni connu, j' t'embrouille!

PLUCHONNEAU, le regardant avec colère.

Il m'agace les nerfs.

MATHILDE.

Nous ne nous sommes vus qu'au bal, puis de loin au spectacle, et de plus loin encore sur la grande route.

PLUCHONNEAU.

Et cela m'a suffi pour savoir que vous êtes la plus charmante des femmes.

JULES, fredonnant à son château de cartes qui s'élève.

La tour prends garde! la tour prends garde!

PLUCHONNEAU, se retourne avec impatience, puis continue de dire à Mathilde.

Oui, Mathilde... jamais aucune autre ne m'inspira ce que j'éprouve... Croyez à mon amour, à mon dévouement.

JULES, fredonnant au château de cartes qui tombe.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean, va-t'en voir s'ils (viennent.

PLUCHONNEAU, en colère.

Ah! c'est trop fort... Pourquoi cet homme?

MATHILDE, avec embarras, à mi-voix, l'arrêtant.

Mon frère lui a dit... de rester.

PLUCHONNEAU, plus calme.

Votre frère?.. je l'attends ici? Est-ce donc un camarade du colonel, (Avec crainte.) un militaire?

MATHILDE, souriant.

Regarde-le... Est-ce qu'il a l'air d'un brave?*

PLUCHONNEAU, reprenant son air fanfaron et haussant la voix.

Nous autres, Parisiens... du bon genre, quand un importun nous devient trop incommode...

JULES, à part.

Il est vexé, le lion!

MATHILDE, à Pluchonneau.

Oh! calmez-vous.

PLUCHONNEAU, de même.

Nous savons le moyen de nous en débarrasser...

JULES, chantonnant toujours en arrangeant ses cartes.

En avant, marchons,
Contre leurs canons!

PLUCHONNEAU, de même.

Il n'est pas possible qu'on supporte de pareilles choses...

JULES, il s'est retourné, puis, revient à ses cartes.

Comme il gesticule!.. il se cabre... le lion.

PLUCHONNEAU, de même.

Voudriez-vous, Monsieur, me faire le plaisir de me suivre au jardin?

JULES.

A onze heures du soir? la promenade est très malsaine, on attrape le serein.

PLUCHONNEAU.

Aussi ne sera-t-elle pas longue, le temps d'avoir une explication peu convenable devant une femme. (Bas, à Mathilde, avec un geste fanfaron.) Je le...

MATHILDE, le retenant.

Ah! Monsieur!

(Elle a l'air de lui parler bas.)

JULES, s'est levé et regarde attentivement Pluchonneau.

Est-ce qu'il va faire comme le colonel... et... mais je commence aussi à en avoir assez de ce monsieur-là...

* Mathilde, Pluchonneau, Jules.

PLUCHONNEAU, bas, à Mathilde.*

Je m'en débarrasse et je reviens.

JULES, de l'autre côté de Mathilde.

Je ne fais que le suivre et l'éloigner, et je reviens vous parler, Madame... non, Mademoiselle... non.

ENSEMBLE.

TRIO DU PRÉ-AUX-CLERCS.

PLUCHONNEAU.

Sortons, Monsieur, sans plus attendre,
Vous croyez faire ici la loi ;
Bientôt je saurai vous apprendre
Ce qu'est un homme comme moi.

MATHILDE.

Ah ! par pitié, veuillez m'entendre !
Tous deux vous me glacez d'effroi...
Dans le jardin, pourquoi vous rendre?
Ici, restez auprès de moi !

JULES.

Ah ! mon gaillard, je crois comprendre...
Je suis encor plus fin que toi :
Là-bas tu veux me faire attendre
Pour revenir ici sans moi.

(Jules et Pluchonneau sortent ensemble par la porte du fond.)

SCÈNE XIV.

MATHILDE, et peu après, ROSALIE.

MATHILDE, seule, très agitée.

Que faire?.. que devenir ?.. (Elle appelle.) Rosalie ! Faut-il lui apprendre, faut-il lui taire tout ce qui m'arrive... A qui demander conseil? Ah ! dans le trouble où je suis, il vaut mieux... risquer la colère de mon frère en lui disant tout. (Elle va à la table de droite, où il y a tout ce qu'il faut pour écrire. Elle appelle encore.) Rosalie ! Oui, je vais écrire à mon frère.

ROSALIE, accourant.**

Pardon, Mademoiselle, c'est que je regardais ces deux messieurs qui sortent.

MATHILDE.

J'espère qu'il n'y a pas de danger qu'ils se battent.

ROSALIE.

A pareille heure! D'ailleurs, M. Jules est très prudent.

MATHILDE, vif mouvement.

Tu le connais ?

ROSALIE, embarrassée.

Il faisait quelquefois visite chez une dame que je servais... une baronne...

* Pluchonneau, Mathilde, Jules.

** Rosalie, Mathilde.

MATHILDE, mécontente.

Ah !..

ROSALIE.

Une dame très comme il faut... une veuve... qui me parlait de lui... j'avais toute sa confiance.

MATHILDE.

Et que disait-elle ?

ROSALIE, soupirant.

Elle sera bien heureuse celle qu'il épousera. Voilà ce qu'elle disait.

MATHILDE.

Je vois qu'il t'a mise dans ses intérêts... Eh bien ! Rosalie... toi, ton protégé et moi, nous sommes tous perdus.

ROSALIE.

Ciel ! qu'est-ce que vous dites là ?

MATHILDE, vivement.

Qu'il faut courir au pavillon chercher mon frère.

ROSALIE, reculant avec peur.

Ce ne peut pas être moi, ce pavillon est isolé... il touche à la forêt! puis, une femme seule...

MATHILDE, très vivement.

Appelle Joseph ! appelle les domestiques qui sont dans la maison.

ROSALIE, sonne et appelle.

Joseph ! Stéphano !

MATHILDE, se levant et courant à elle l'arrête pendant qu'elle tire une sonnette.

Non, non, silence ! On apprendrait tout, n'appelle pas.

ROSALIE, étonnée.

Sonne !.. ne sonne pas !.. appelle... n'appelle pas !.. En vérité, il y a un trouble, une agitation... dans vos paroles...

MATHILDE.

AIR : Il faut de la coquetterie.

Oui, tu dis vrai, mon cœur s'agite ;
Faut-il me taire ou bien parler ?
A mon aide, lorsque j'hésite,
Mon Dieu, qui pourrai-je appeler ?
C'est mal, et j'ai tort de me taire ;
Mais si je parle sans détour,
Dois-je pas craindre sa colère ?
Me gardera-t-il son amour ?

Ah ! malgré moi mon cœur s'agite, etc.

(A la fin de la ritournelle, on entend un coup de pistolet.)

ROSALIE.

Ciel !.. Avez-vous entendu ?

MATHILDE.

Rosalie ! ils m'ont trompée ; ils allaient se battre !..

ROSALIE.

Il vous aime donc bien.

MATHILDE.

Mais l'autre, pourquoi s'est-il battu?.. Courons... Oh! je ne me soutiens plus, tant d'émotions...

(Elle s'appuie sur Rosalie.)

ROSALIE, criant.

Mademoiselle!.. Mademoiselle, vous vous êtes déjà trouvée mal ce soir... deux fois dans une soirée... c'est trop.

SCÈNE XV.

ROSALIE, PLUCHONNEAU, JULES, MATHILDE.

(Jules arrive un peu plus tard par le fond.)

PLUCHONNEAU, riant aux éclats dans le fond.

Ah! ah! ah!

MATHILDE, va vivement à lui.

C'est vous?

ROSALIE, à part.

Ça la remet tout de suite.

PLUCHONNEAU, riant aux éclats.

Si vous saviez, ma chère Mathilde, quelle peur il a eue!

MATHILDE.

Ah!..

PLUCHONNEAU, riant.

Enfin, nous sommes débarrassés de l'importun.

MATHILDE, voyant qu'il y a du désordre dans sa toilette.

Qu'est-il arrivé?

PLUCHONNEAU, gaîment, avec fanfaronnade.

Mon poltron fuyait devant moi; j'aperçois une lueur au fond du jardin, un incendie, un pavillon isolé.

MATHILDE.

Ciel!

ROSALIE.

Mais il y avait quelqu'un dans ce pavillon.

(En ce moment on voit Jules Vernon, les vêtemens en désordre, dans un état piteux et ridicule. Il reste dans le fond; les autres ne le voient pas.)

JULES, à part.

Déjà ici!

PLUCHONNEAU, fanfaron.

Un homme et une vieille femme. Je disperse les brigands qui avaient mis le feu pour piller, et je sauve les habitans du pavillon.

MATHILDE, lui prend les mains.

Vous avez sauvé mon frère!

JULES, à part.

En voilà une!

PLUCHONNEAU.

Pendant que mon poltron se sauvait, lui! et s'il court encore, il doit être loin,

(Pendant ce temps, Jules s'est approché, et au moment où l'autre dit cela il se trouve nez à nez avec lui, et fait un vif mouvement de surprise.)

JULES, grelottant et piteux.

Pas si loin!

(Pluchonneau troublé, rit.)

ROSALIE, riant.

La peur l'a fait tromper de route. Oh! voyez donc quelle mine!

(Elle rit aux éclats.)

MATHILDE, veut se retenir et ne peut s'empêcher de rire.

Ah! ah! ah! pardon!

(Ils rient tous.)

PLUCHONNEAU.

Allez vous changer au moins. (Il rit, à part.) Evitons l'explication.

ROSALIE, à Jules.

Voulez-vous un autre habit?

(Elle rit.)

MATHILDE.

Permettez que je me retire.

(Elle rit. Pluchonneau lui offre la main; Jules se met vivement entre eux.)

MATHILDE, à Pluchonneau.

Je reviendrai!

(Elle rit au nez de Jules.)

ROSALIE

Allons chercher un vêtement.

(Elle rit.)

PLUCHONNEAU, bas, à Rosalie.

Je veux te parler. (Il rit au nez de Jules; celui-ci s'avance vers lui avec colère. Il recule en disant:) Ne m'approchez pas! vous sentez le roussi!..)

(Mathilde et Rosalie sortent par la porte du second plan à gauche. Pluchonneau sort par le fond.)

SCÈNE XVI.

JULES, tout seul, très animé.

Ah!.. c'est cela... Jetez-vous donc dans le feu et dans l'eau pour les autres... faites-vous donc brûler, noyer et marier pour les autres... Non, c'est à en perdre la raison!.. Et dire que c'est à un simple papillon que je dois tout cela... un papillon jaune et bleu... Oh! je l'ai bien remarqué... depuis un quart d'heure il me passait devant le nez... je m'élance pour le saisir, et je tombe.... sur un panier d'œufs frais, qu'un petit garçon portait à la ville; le petit garçon, les œufs et moi nous nous mêlons en tombant; et ça ne faisait plus qu'une chose informe tirant sur l'omelette... je me relevais, déjà un peu endommagé, lorsqu'un coup de pied parfaitement.... déshonnête, manque de me rejeter la face contre terre... heureusement

un coup de poing m'arrive fort à propos sur le nez pour rétablir l'équilibre. C'étaient quatre ou cinq grands gaillards du pays, qui profitaient de mon infortune pour se faire une partie de plaisir; je leur rends une douzaine de coups de pied et autant de coups de poing, afin de n'avoir rien à eux... et je m'esquive. Je rencontre un mur... je l'escalade... une fenêtre... je la franchis... et je tombe... dans un autre guêpier... un mariage !.. Oh ! mon papillon bleu... et jaune !.. où m'as-tu conduit ? Je ne suis pas plutôt marié, que ma femme me dit qu'elle me déteste et qu'elle en aime un autre !.. Ça se fait, mais ça ne se dit pas... Puis je suis obligé de faire les honneurs de la maison à mon rival, qui n'est qu'un sot... C'est ça qui m'exaspère le plus... Quand je pense que je suis le mari d'une femme charmante... car, enfin, je suis son mari... et je pourrais... Cette idée-là me fait un effet... j'ai vu de bien beaux insectes dans ma vie... mais aucun d'eux n'a produit sur moi cet effet-là... Et je me la laisserais enlever par un pareil imbécille !.. Hé bien ! non... non...non... Est-ce que je ne pourrais pas, à mon tour.... (Il se regarde dans la glace de la toilette et se met à rétablir vivement le désordre de son costume.) Je ne sais pas ce que je vais faire... mais... papillon bleu qui m'as conduit dans tant de piéges, tu serais un papillon féroce, si tu ne m'aidais pas à m'en tirer.

Air : A soixante ans.

Beau papillon, de ta riche parure
J'accepte ici les signes sans courroux.
Le bleu toujours fut d'un heureux augure
Pour les amans; et le jaune, entre nous,
Est trop souvent l'emblême des époux.
Eh bien ! ici, lorsque chacun m'assomme,
Epoux garçon, je suis tout à demi;
J'ai double droit près de toi, Dieu merci !..
Papillon bleu, protège le jeune homme;
Papillon jaune, aide un peu le mari.

SCÈNE XVII.

ROSALIE, entrant par la porte de gauche, un paletot à la main; JULES.

ROSALIE, moqueuse.

Je ne trouve rien que ce paletot à M. Jules... de Vernon... pour remplacer votre habit.

JULES, prend le paletot des mains de Rosalie et le pose sur un siége. Un portefeuille en tombe sans qu'il le remarque.

Il ne s'agit plus de cela ! Vous vous nommez Rosalie ?

ROSALIE, étonnée.

Oui, Monsieur.

JULES.

Vous servez depuis long-temps Mlle Mathilde ?

ROSALIE.

Six mois. Depuis que je suis sortie de chez Mme de Sainte-Anne, qui ne me payait pas mes gages.

JULES.

N'avez-vous eu que cela pour faire des économies ?

ROSALIE, riant.

Quoi ? les gages qu'on ne me payait pas ? Ma foi, oui, et c'est tout ce qui me reste.

JULES.

Vous ne seriez pas fâchée pourtant d'avoir quelque chose ?..

ROSALIE, le regardant, plus sérieusement.

Ça ne se refuse pas.

JULES, la regardant.

Avec ça que vous m'avez l'air d'une fille qui ne refuserait rien, pas même un mari !

ROSALIE, enchantée.

Est-ce que Monsieur ?

JULES, cherchant dans sa poche, à part, d'un air étonné et mécontent.

Ma bourse ! mon portefeuille ! tout a disparu ! tantôt... pendant la bataille, sans doute !.... (Haut.) Regardez-moi, Rosalie. Est-ce que j'ai la figure d'un homme capable de tromper une femme ?..

ROSALIE, croyant qu'il va se proposer pour mari.

Oh ! pour ça, non, Monsieur.

JULES.

Eh bien ! réponds... je ne te dis que ça, réponds à tout ce que je vais te demander, et tu ne t'en trouveras pas mal... tu t'en trouveras même très bien.

ROSALIE, à part.

Tiens !.. est-ce que ?.. il a l'air... si jobard ! C'est possible !

JULES.

Ta maîtresse est riche, bien élevée, honnête et bonne ?

ROSALIE.

Cent mille écus en se mariant.

JULES.

Honnête et bonne ?

ROSALIE.

Cent mille écus !..

JULES.

Ah ça !..

ROSALIE, parlant très vite.

Ah ! vous voulez des renseignemens ! Eh bien ! je vous en donnerai ; c'est mon fort. Ma maîtresse est honnête et bonne à en être niaise ; son frère est tapageur et rusé à en être insupportable, et c'est surtout pour l'attraper qu'elle a écouté un amoureux...

JULES, apercevant Mathilde, qui entre par la gauche.

Assez... la voici.

SCÈNE XVIII.

ROSALIE, MATHILDE, JULES.

MATHILDE, une lettre à la main.

Monsieur...

(Elle s'arrête en voyant Rosalie.)

ROSALIE, voit cela, et lui dit bas.

Je me retire... Mais si Mademoiselle le permet, je voudrais lui dire quelque chose.

MATHILDE, étonnée.

Ah!.. Eh bien! dans peu d'instans vous reviendrez.

ROSALIE.

Oui, Mademoiselle.

(Elle sort par le fond.)

MATHILDE, sérieuse.

Monsieur, j'ai voulu vous parler encore une fois, et pour la dernière. Veuillez m'entendre... Asseyez-vous ici, près de moi.

JULES, reculant.

Non, Mademoiselle.

MATHILDE, étonnée.

Comment! non?

JULES.

Vous le savez, Mademoiselle, je suis... naturaliste.

AIR : Depuis long-temps j'aimais Adèle.

Jusqu'à ce jour, rien encor, je vous jure,
Ne me semblait aussi beau que mes fleurs;
Rien n'égalait, pour moi, dans la nature,
Leur doux parfum et leurs riches couleurs.
Mais vous m'offrez trop de beautés nouvelles.
A vos désirs si je pouvais céder,
Demain, mes fleurs me paraîtraient moins belles.
Je ne veux plus vous regarder.

MATHILDE, avec embarras.

Mais, au moins, Monsieur, écoutez-moi.

JULES.

(Même air.)

Quand, pour trouver un insecte plus rare,
Dès le matin j'erre seul dans les bois,
Sans me lasser, bien au loin je m'égare,
Si des oiseaux j'entends la douce voix.
Mais votre voix pourrait bien me paraître
Plus douce encor; si j'osais l'affronter,
Demain, leurs chants me plairaient moins, peut-être.
Je ne veux plus vous écouter.

MATHILDE, embarrassée.

Pourtant, il faut bien que je vous prie de me seconder; je viens d'écrire à mon frère tout ce qui s'est passé... Cette lettre, il faudrait que vous prissiez la peine de la remettre vous-même, et de lui confirmer le récit que je lui fais... puis...

JULES, prenant la lettre sans la regarder et la mettant dans sa poche.

De parler pour un autre, peut-être.

MATHILDE.

Ce serait trop exiger.

JULES.

Je le ferai, si votre bonheur en dépend.

MATHILDE.

Oh! Monsieur...

JULES.

Si vous êtes bien sûre que nul ne mérite mieux le don de votre cœur et de votre main que...

MATHILDE, très embarrassée.

M. Jules... n'eût-il d'ailleurs aucun autre droit... ne vient-il pas d'en acquérir un en défendant mon frère.

JULES, très étonné.

Ah! il a défendu votre frère?

MATHILDE.

Son courage...

JULES, de même.

Ah! il a du courage!

MATHILDE.

De l'adresse, de la générosité, de la modestie...

JULES, de même.

Il a tout cela, vraiment?

MATHILDE, étonnée de la manière dont il parle.

Mais, Monsieur...

JULES.

Ah! ah! vous aimez les contes de fées, Mademoiselle. (Elle le regarde avec surprise.) C'est que je les aime! oh! j'en suis fou, et après les insectes et les proverbes...

MATHILDE, riant.

Vous aimez bien des choses, ce me semble.

JULES, la regardant.

Je pourrais encore en aimer une, mais elle ferait tort aux autres... Il n'y en aurait plus que pour elle...

SCÈNE XIX.

ROSALIE, MATHILDE, JULES.

ROSALIE, accourant par le fond, très enchantée.

Oh! si vous saviez, Mademoiselle, tout ce que je viens d'apprendre sur Monsieur par la vieille jardinière.

MATHILDE.

Et quoi donc?

ROSALIE.

Imaginez que c'est lui qui s'est jeté au milieu des flammes pour sauver cette pauvre femme.

MATHILDE.

Comment?

JULES.

Ne fallait-il pas la laisser brûler?

MATHILDE.

Quoi? c'est Monsieur?..

ROSALIE.

Et ce n'est pas tout... Comme le feu avait pris à son jupon, un imbécille, en voulant l'éteindre... la laisse tomber dans l'étang ; elle se noyait, si Monsieur ne s'était jeté à l'eau pour courir après elle.

JULES.

Eh bien! est-ce qu'il ne fallait pas la repêcher cette pauvre vieille?

MATHILDE.

Ainsi, c'est encore Monsieur?..

JULES.

Eh bien! qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Si vous aviez vu comme elle tremblait, de peur et de froid quand je l'ai tirée de là... Le fait est que je n'avais pas trop chaud non plus, et que, sans l'incendie!.. Ça été très heureux l'incendie pour nous réchauffer; un pavillon qui brûle, ça fait un bon feu... (Il est toujours détourné de Mathilde, et vers la fin de ceci Rosalie s'est mise à parler bas à Mathilde en indiquant Jules. — Quand il a fini de parler, il aperçoit le petit portefeuille qui est tombé de la poche du paletot apporté par Rosalie; il le ramasse et dit à mi-voix.) Moi qui croyais l'avoir perdu tout-à-fait!.. Mais non... ce n'est pas le mien?..

(Il l'ouvre et regarde les papiers avec des marques de surprise, pendant que, de l'autre côté, les deux femmes causent ensemble.)

MATHILDE.

Ce langage si modeste et si simple, avec tant de courage, tant de dévouement.

ROSALIE.

Oui, Joseph... le valet de chambre de votre frère, le connaît... il dit qu'il est d'une bonté admirable.

MATHILDE.

Oui... je le crois!

ROSALIE.

AIR : Certes, le mont Ida.

Sous un air doux, simple et candide,
Son esprit se cache, dit-on.

MATHILDE.

L'esprit bien souvent est timide!

ROSALIE.

S'il n'est pas beau, son cœur est bon.

MATHILDE.

Les nobles sentimens de l'âme
Se reflètent dans chaque trait.

ROSALIE.

Oh! oui, Madame.

MATHILDE.

Je commence, en effet,
A le trouver beaucoup moins laid!

ROSALIE.

Voilà un homme qui rendrait une femme bien heureuse!

MATHILDE, étonnée se retourne.

Peut-être... et j'avoue qu'en l'écoutant.... Mais qu'es-ce qui te fait me dire tout cela, Rosalie?

ROSALIE, avec embarras.

C'est qu'il m'a regardée tout à l'heure...

MATHILDE, choquée.

Toi? allons donc! Mais c'est quelqu'un de très bien, ce monsieur.

ROSALIE, choquée à son tour.

Vous croyez donc qu'il ne faut pas être bien pour penser à moi? vous vous trompez, Mademoiselle, et quand il n'y aurait que votre amoureux...

MATHILDE.

Quoi?

ROSALIE.

Certainement, et s'il disait la vérité... mais il ne la dira pas. (Allant au-devant de Pluchonneau qui entre par le fond.) Voyons s'il la dira?

SCÈNE XX.

MATHILDE, PLUCHONNEAU, JULES, ROSALIE.

PLUCHONNEAU, à part, voyant Jules.

Encore!

ROSALIE.

Si vous nous contiez...

MATHILDE, l'interrompant.

Tout ce qui s'est passé au pavillon.

PLUCHONNEAU, regardant Jules.

Pas maintenant.

JULES, s'approchant et tirant, sans être vu, des papiers du portefeuille qu'il a ramassé à l'autre scène.

Est-ce qu'il y aurait quelque chose qui vous ferait perdre la mémoire? Allons donc, on ne se déconcerte pas pour si peu quand on est un lion, (Mouvement de Pluchonneau.) un peu jeune, il est vrai! un lionceau.

PLUCHONNEAU.

Qu'est-ce que vous entendez par là?

JULES.

Un lion en bas âge, et qui n'a pas encore montré les dents... mais qui a déjà des dettes qu'il ne paie pas... qui parle souvent des choses qu'il ne sait pas, et qui épouserait bien... une femme qu'il n'aime pas...

PLUCHONNEAU.

Monsieur!..

JULES.

C'est du jeune lion en général que je parle... et c'est même par ouï-dire, car je ne fréquente que les insectes, la classe des animaux féroces m'est étrangère... Je ne suis pas non plus dans l'usage de me vanter de mes hauts faits, comme si je prétendais au prix Montyon.

PLUCHONNEAU.

Ah ça ! mais...

JULES, regardant les papiers qu'il tient.

Ni de me faire attraper par une prétendue baronne de Sainte-Anne... comme le ferait un de mes homonymes, M. Jules de Vernon... né Pluchonneau !..

PLUCHONNEAU, attéré.

Pluchonneau !

MATHILDE, riant avec dédain.

Pluchonneau !

ROSALIE, riant.

Pluchonneau! (On entend un grand tumulte dans le fond, au milieu duquel on distingue ce nom : Jules Vernon ! Jules Vernon !)

Air de l'Ambassadrice.

CHOEUR DES PAYSANS, en dehors.

Oui, c'est bien son nom !
Il veut se soustraire
A notre colère...
C'est Jules Vernon !

MATHILDE.

Quel est donc tout ce tapage ?

JULES.

On a dit mon nom, je gage...

(Il va regarder par la croisée, à part.)

Dieux ! je connais ce visage :
Mon gaillard aux coups de poing !..

(Réfléchissant à part.)

Mais quelle infernale ruse !

(Allant à Pluchonneau, haut.)

C'est vous, si je ne m'abuse,
Qu'on appelle...

PLUCHONNEAU, vivement.

Oui !

(A part.)

Quelle excuse !
Moi qui voudrais être loin !

ENSEMBLE.

PLUCHONNEAU.

Oui, c'est bien mon nom,
Je vais, je l'espère,
Les faire se taire,
Sans plus de façon.

JULES.

Ah ! tu prends mon nom !
Tu vas voir, j'espère,
Ce qu'ils veulent faire
De Jules Vernon.

MATHILDE.

Allez, sans façon,
Pour les faire taire;
Montrez, sans mystère,
Chacun un Vernon.

ROSALIE.

Oui, ce double nom
Nous cache un mystère;
Je saurai, j'espère,
Quel est le Vernon !

LE CHOEUR, en dehors.

Oui, c'est bien son nom, etc.

(Rosalie et Pluchonneau sortent par la porte du fond. Mathilde va pour les suivre, Jules l'arrête.)

SCÈNE XXI.

JULES, MATHILDE.

JULES, très vite.

Ecoutez... pendant que nous sommes seuls, un mot... car il faudra... bientôt que je m'éloigne.

MATHILDE, troublée.

Quelle triste opinion vous emporterez de moi !

JULES.

Ce serait heureux, peut-être...

MATHILDE.

J'aimais quelqu'un qui le méritait si peu !..

JULES, avec joie, à part.

Ah ! ah ! c'est au passé ?..

Air d'Yelva.

Mais votre cœur, désabusé, sans doute,
Peut maintenant faire un choix plus heureux.
Moi, que le sort jeta sur votre route,
Avec regret je vais rompre nos nœuds !
Vous deviendrez plus prudente et plus sage.
Je veux, du moins, pour consoler mon cœur,
Que, si je brise ici votre esclavage,
La liberté vous conduise au bonheur.

MATHILDE.

Je suis seule au monde, mon frère part, je... n'ai plus de parens... point d'ami qui puisse me conseiller, à moins que... vous...

JULES.

Moi, l'ami, le conseiller... c'est dangereux.

MATHILDE.

Même air.

Oui, grâce à vous, redevenant plus sage,
D'un fol amour je rougis aujourd'hui.
Pour l'orpheline, achevez votre ouvrage,
Restez encor son guide et son appui ;
La liberté, loin d'alléger mes peines,
Serait toujours l'abandon pour mon cœur ;
Mais on m'a dit qu'il est de douces chaînes,
Et l'esclavage est alors le bonheur !...

JULES.

Ah ! se peut-il ?..

(On entend du bruit en dehors.)

MATHILDE, avec embarras.

Entendez-vous ce bruit au dehors?

JULES, à part.

Je sais ce que c'est... Mon Sosie s'est chargé de mes affaires... pendant que je me charge ici des siennes.

MATHILDE, qui a fait un mouvement vers la porte du fond pour cacher son trouble.)

Je ne puis revenir de ma surprise !.. Ah! mon frère.

SCÈNE XXII.

MATHILDE, JULES, GEORGES, PLUCHONNEAU.

(Ils entrent par le fond.)

GEORGES, amenant Pluchonneau en désordre, ayant l'air d'être éreinté.

Entrez, Monsieur, et remettez-vous. Ici vous ne craignez plus rien... vous êtes chez moi.... Mais pourquoi diable ces paysans vous éreintaient-ils ?

PLUCHONNEAU.

Ouf!.. Le sais-je, moi-même ?

GEORGES.

Mais, plus je vous regarde... Je ne me trompe pas, vous êtes le jeune homme que nous avons si souvent rencontré sur la route ?

PLUCHONNEAU.

Et à qui vous désiriez parler ?

GEORGES, étonné.

Moi... pourquoi donc?

JULES, tirant de sa poche le portefeuille qu'il a ramassé plus haut.

Peut-être pour lui remettre ce portefeuille qui était resté ici.

GEORGES, étonné, à Pluchonneau, et tirant à son tour un portefeuille de sa poche.

Comment?.. Quand moi je viens de ramasser celui-ci en vous portant secours?..

PLUCHONNEAU, avec colère.

Il est cause de la méprise dont ces paysans m'ont rendu victime !.. Il porte le nom de Jules Vernon.

JULES, à part.

Tombé avec moi, ce matin, dans les œufs frais... (Haut.) Il m'appartient.

(Il le prend des mains de Georges, et lui donne en échange celui de Pluchonneau.

GEORGES, passant à Pluchonneau son portefeuille.

Vous faites donc des échanges?

JULES.

De plus d'un genre !.. (Il montre d'une main son portefeuille, qu'il vient de reprendre à Georges, et de l'autre il serre la main de Mathilde.) Ceci est à moi... le reste...

PLUCHONNEAU.

Il ne me reste que les coups!

JULES.

Ce sera pour vous... Pour votre peine, il faut bien que vous ayez quelque chose.

SCÈNE XXIII.

MATHILDE, JULES, GEORGES, PLUCHONNEAU, ROSALIE.

ROSALIE, essoufflée.

Par où donc M. le colonel a-t-il passé?.. Moi qui le cherchais pour Mademoiselle... Une affaire très importante... une lettre... Monsieur l'a sans doute.

GEORGES.

Moi?.. Je n'ai rien, je ne sais rien... Qu'est-ce donc, Mathilde?

JULES, bas, à Mathilde.

C'est le moment!.. (Il tire de sa poche la lettre que Mathilde lui a remise à la scène XVIII^e^, et la lui montre.) La lettre !..

MATHILDE, étonnée et fâchée.

Ah!

JULES, bas, à Mathilde, la regardant.

Je n'en ai plus le courage!.. Si vous voulez qu'il l'ait, que ce soit vous...

(Il la lui remet sans que personne le remarque. Mathi de la chiffonne dans sa main, comme pour la cacher.)

GEORGES, à Mathilde.

Eh bien! tu ne dis rien?.. Tu as l'air embarrassé... Là, tu auras perdu ma lettre?.. Sais-tu au moins ce qu'elle contenait?

MATHILDE, avec un grand embarras.

Je crois que ce n'était rien... de nécessaire.

(Elle rend à Jules la lettre toute chiffonnée; il lui baise la main.)

JULES, bas, à Mathilde.

Merci... merci.

GEORGES.

Ainsi...

MATHILDE, l'interrompant et désignant Jules.

Vous promettez votre amitié à mon mari?

GEORGES.

Certes... de tout mon cœur !..

ROSALIE, à part.

Il paraît que je m'étais trompée, et que ce n'était pas pour moi.

JULES, de même.

Quand je suis sorti de chez moi ce matin, je ne me doutais guère que je serais ce soir... battu, marié... et content!

PLUCHONNEAU, à part, avec fatuité.

Le reste viendra plus tard.

JULES, au public.

Air du vaudeville du Baiser au Porteur.

Cher papillon, j'ai placé sur ton aile
Tout mon espoir, a dit l'auteur tremblant.
De mon succès, c'est un gage bien frêle;
Mais, si tu peux trouver un ciel clément,
Vite vers moi reviens en voltigeant.
Ah! par pitié, n'éveillez pas l'orage,
Préservez-nous du bruyant aquilon,
Et vers l'auteur, comme un heureux message,
Laissez voler son lége papillon.

FIN.

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène comme ils doivent être placés au théâtre. Le premier inscrit tient toujours la droite de l'acteur.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.

Imp. de M^me^ DE LACOMBE, r d'Enghien, 12.

LA

PEAU DU LION,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

PAR M. LÉON LAYA,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 3 avril 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
HENRI DE KERVANT (30 ans)	M. DERVAL,
CAROLINE, sa femme (20 ans)	Mlle OLIVIER.
BRÉMONT, oncle de Caroline (43 ans)	M. LEMÉNIL.
M. DE MAULÉON (30 ans)	M. GERMAIN.
Mme DE VERTPRÉ, veuve, amie de Caroline	Mlle PERNON.
UN DOMESTIQUE, au premier acte	M. BACHELARD.
JOSEPH, domestique au deuxième acte	M. LEMEUNIER.
UNE FEMME DE CHAMBRE	Mlle LÉONTINE.

La scène se passe de nos jours, à Paris, au premier acte, chez Mme de Kervant.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon. — Portes latérales à droite et à gauche. — Une fenêtre à droite, une cheminée de l'autre côté. — Sur le premier plan, à droite, une table couverte d'un tapis, de livres et de papiers. — A gauche, un fauteuil à la Voltaire, près duquel est un petit meuble de femme, formant table à ouvrage.

SCENE I.

HENRI, CAROLINE.

(Au lever du rideau, Henri est assis à la table de droite, occupé à travailler ; plusieurs gros volumes sont ouverts devant lui. Caroline, assise sur le grand fauteuil qui est de l'autre côté, est accoudée sur la petite table placée près d'elle ; un livre est ouvert sous ses yeux, mais elle s'est assoupie en lisant.)

HENRI, qui écrivait, s'arrêtant.

Ah ! je suis tout haletant, moi ! (Regardant la pendule qui est sur la cheminée.) Il n'y a pourtant qu'une demi-heure que je travaille ! mais ce diable de Newton vous fait marcher si vite !.. Que d'aperçus profonds ! que d'idées larges et fécondes ! (Posant le livre qu'il a pris un instant.) C'est beau à une femme d'avoir traduit cela ! (D'un ton quelque peu puritain.) Oui, mais pourquoi faut-il, marquise du Châtelet, que le souvenir de vos fautes soit venu ternir l'éclat de votre gloire ! (Après une pause, regardant sa femme.) Voilà un cœur honnête et pur !.. Chère Caroline ! (Souriant.) Par exemple... elle ne traduira pas Newton, elle... de long-temps, du moins ! (Après une pause.) Oui, oui, j'ai bien fait de prendre ce parti... de l'initier peu-à-peu à des études utiles et sérieuses... dont, je ne sais pourquoi, l'on sèvre l'esprit des femmes ! Je vous demande un peu s'il ne vaut pas mieux s'occuper ainsi de choses qui remplissent le cœur et l'esprit... que d'aller, dans leurs bals, perdre son temps à étouffer et à entendre des méchancetés ou des sottises !.. Mais cela me rappelle que je l'y mène encore ce soir... Voyons... Terminons ces quelques lignes...

(Il se remet à écrire. — Une pause.)

CAROLINE, sortant de son état de somnolence.

Ah! (Elle regarde autour d'elle.) Ah! mon Dieu! (Se remettant bien vite, d'une voix comprimée). Je crois vraiment que je me suis endormie.. (Regardant son mari.) Oh! si Henri l'avait vu! (Elle reprend le livre et l'éloigne presque aussitôt après y avoir jeté les yeux, puis tournant la tête autour d'elle avec distraction.) Dieu! que je m'ennuie! (Regardant de nouveau son mari.) Se peut-il que les hommes trouvent du plaisir à travailler comme ça tout seuls!.. C'est bien la peine de se marier! Si je disais encore.. C'est son état.. il le faut! Mais, pas du tout, rien ne l'oblige à s'occuper de sciences, de physique, que sais-je? Heureusement que je vais encore au bal ce soir! Ah bien! si je n'avais pas les bals! Oh! je serais morte bien sûr!

HENRI, finissant d'écrire.

Là!

CAROLINE.

Ah! il s'arrête!..

(Elle a repris le livre pour se donner l'air de lire.)

HENRI, gaîment.

J'en ai la tête cassée, moi!

CAROLINE.

Beau résultat!

HENRI, d'un air satisfait, coordonnant ses papiers.

C'est égal.. ça fait plaisir!

(Il se lève).

CAROLINE.

Ce plaisir d'avoir la tête cassée.. Il est fou, ma parole...

HENRI, allant à elle.

Eh bien! Caroline, qu'est-ce que tu dis de ta lecture?.. Voyons!..

CAROLINE, embarrassée.

Hein? ma lecture.. C'est... c'est.. c'est très beau.. (Elle se lève vivement.) Mais vous êtes fatigué, mon ami.. et...

HENRI, qui lui a pris le livre des mains, souriant.

Oh! mais, cela ne me fatiguera pas.. Au contraire. (Regardant le livre où il est ouvert.) Tu as lu ce chapitre sur l'éducation des filles?..

CAROLINE.

Oui... oui... Pas en entier!.. parce que...

HENRI.

Tu as raison, il ne faut pas lire ces choses-là trop vite.

CAROLINE, à part.

Eh bien! il doit être satisfait... j'en suis restée à la seconde page.

HENRI, lui montrant le volume.

Vois donc, ma chère, songe à ce bon abbé de Fénelon... consacrant ses travaux et ses veilles à guider pas-à-pas une mère dans la mission si sainte et si douce d'élever son enfant!.. Quel intérêt puissant cela doit t'offrir!

CAROLINE, avec plus de complaisance que de conviction.

Oui, oui.. Oh! sans doute. (A part.) Mais il n'est pas amusant!

HENRI, continuant.

Et puis... que de précieux enseignemens... et dont il faudra, n'est-ce pas? prendre note par écrit... en forme d'analyse, que tu me montreras ensuite, et que nous contrôlerons ensemble...

CAROLINE, le regardant.

Des analyses?

HENRI.

Oui.. Est-ce que tu n'en as jamais fait?

CAROLINE, se récriant.)

Autrefois... oui!.. Mais... j'imagine, mon ami, que vous ne m'allez pas faire faire ici des devoirs, comme à la pension...

HENRI, la calmant.

Voyons, voyons, il est vrai que quand on a quitté la pension, Caroline, on n'a plus les mêmes devoirs à faire! Oui, mais (Se rapprochant d'elle, avec douceur.) on en a d'autres à remplir, plus importans, plus précieux... (Caroline fait la moue.) Et si tu veux seulement tourner les yeux vers cette chambre (Il lui montre une petite porte latérale de gauche...) et songer à l'adorable petit être qu'elle renferme... (Les traits de Caroline sont devenus tout rayonnans de joie.) ton cœur ne te dira-t-il pas qu'au premier rang de tous sont ceux qu'impose ce titre de mère... si doux et si sacré!..

CAROLINE, avec une exaltation vraie.

Oh! oui! mon sang... ma vie... je les donnerais pour Henri! Cher trésor! je sens que pour lui... je me jetterais au feu... avec joie!

HENRI, lui serrant vivement la main.

Eh bien!..

CAROLINE, avec grâce.

Eh bien!.. oui... mais on n'a pas besoin, pour ça, de faire des analyses!..

HENRI.

C'est que tu ne comprends pas.

CAROLINE.

Non, non, vous dis-je!.. Je veux bien lire Fénelon pour vous être agréable... quoi que j'en aie... permettez-moi de vous le dire... par dessus les oreilles.. de votre noble prélat; d'ailleurs, je n'ai pas besoin de faire des analyses sur l'éducation des filles, puisque nous avons un garçon!..

HENRI.

Ça peut changer!

CAROLINE.

Comment?.. Ah!.. (Comprenant et baissant les yeux.) Non... je ne veux pas d'analyses!

HENRI, souriant, avec bonté.

Eh bien! calme-toi, tu feras ce que tu voudras.

CAROLINE, un peu touchée.

Ah ! à la bonne heure !.. Mon Dieu... certainement que vous êtes bien bon ; c'est malheureux que...

HENRI, simplement.

Quoi ?

CAROLINE, gentiment.

Rien.. Mais, écoutez : passons un petit traité ; je ferai une analyse sur l'éducation des filles... et vous me donnerez à lire les *Mystères de Paris*... Ah !

HENRI.

Qu'est-ce que c'est que ça, les *Mystères de Paris* ?

CAROLINE, stupéfaite.

Qu'est-ce que c'est que... Ah ! mon Dieu, mon ami... Tenez, voyez-vous ? c'est désolant quand on pense que vous pouviez dire cela devant des étrangers !

HENRI.

Eh bien ?

CAROLINE.

Eh bien ! mais je ne sais quelle idée ça donnerait de vous.

HENRI.

Ah ! bon Dieu !

CAROLINE, se rapprochant de lui, d'un petit air magistral.

Ecoutez, Henri, il ne faut pas m'en vouloir si je vous parle... bien franchement.

HENRI, souriant.

Non, non, je t'en remercie, au contraire.

CAROLINE.

Eh bien! vrai !.. vous, qui êtes fort instruit sur ce que beaucoup d'autres ignorent... (A part.) Il faut le flatter un peu..

HENRI, souriant.

Tu es bien bonne. Eh bien ?

CAROLINE.

Eh bien! c'est une chose inouie que l'ignorance où vous êtes de tout ce que chacun sait! Hier, par exemple, oh !!! M. de Mauléon se met à parler des *Guêpes*... et vous allez lui demander si c'est qu'il s'occupe d'un travail sur les insectes !

HENRI.

Que veux-tu?.. Je ne savais pas...

CAROLINE, avec un petit air d'indulgence tout magistral.

Eh bien! oui... assurément... Mais c'est désagréable, parce qu'il y a des choses qu'on ne peut pas ne pas connaître... qu'alors le monde se demande qui vous êtes... et qu'on a l'air de venir de sa province !..

HENRI, avec simplicité.

Mais, dame ! chère amie... il n'y a pas plus de six mois que nous y étions encore... dans notre province.

CAROLINE, à part.

Ah ! je m'en souviens !.

HENRI.

Et nous avons laissé là-bas.. en Bretagne, des gens... qui y vivent... très bien... tout en ignorant, sans doute, ainsi que moi, beaucoup de ces choses qu'on ne peut pas ne pas connaître, telles que les *Guêpes* et *les Mystères de Paris*.

(Brémont entre par le fond).

SCÈNE II.

LES MÊMES, BRÉMONT. *

BRÉMONT, entrant.

Hein ? qu'est-ce qui parle des *Mystères de Paris* ?

CAROLINE, courant à lui.

Ah ! mon bon oncle !

BRÉMONT, l'embrassant.

Bonjour, ma nièce. (De loin, à Henri.) Bonjour, savant.

HENRI, s'approchant et lui serrant cordialement la main.

Bonjour, railleur !

BRÉMONT.

Vous parliez des *Mystères de Paris*, vous autres, eh bien! moi, je viens d'en lire le dernier volume.

CAROLINE.

Ah ! (A son mari.) Vous voyez. (A Brémont). Eh bien! croiriez-vous, mon oncle, qu'Henri me demandait, à l'instant, ce que c'était.

BRÉMONT.

Ah ! le campagnard... Ce que c'est que... Parole d'honneur, je ne suis qu'un misérable forgeron, j'ai été vingt-cinq ans entouré d'ouvriers et de sacs de charbon de terre... mais, malgré mes mains noires et mon teint bruni, j'ai plus de monde que toi, mon bon ami...

HENRI, souriant avec déférence.

Comment, mon oncle, je...

BRÉMONT.

Les *Mystères de*... c'est le roman du jour, mon cher, ça fait fureur !

CAROLINE, d'un petit air triomphant.

Là !

HENRI, à Brémont.

Vraiment ?

BRÉMONT, d'un ton doctoral.

Beau livre ! oh ! oh ! beau livre !. Il y a là-dedans une figure de chourineur !. C'est accusé.. Ah !

CAROLINE, avec curiosité.

Ah ! oui, ces dames parlaient hier du chourineur !

HENRI, ne comprenant pas.

Chourineur ?

* Caroline, Brémont, Henri.

BRÉMONT.

Oui.. c'est un assassin, un forçat libéré.. ils appellent cela un chourineur, en style de souricière.

HENRI, de même.

Souricière...

CAROLINE, même mouvement que plus haut.

Ah! oui.. elles parlaient aussi de la souricière.

BRÉMONT, d'un ton admiratif.

Chourineur! c'est pittoresque, hein?. Chourineur..

HENRI, avec simplicité.

Je ne vois pas trop.

BRÉMONT.

C'est une physionomie antique.. C'est digne des héros d'Homère !..

HENRI, à part, un peu surpris.

Un forçat libéré.. digne des héros d'Homère, diable !..

BRÉMONT.

Et puis, surtout.. il y a la Goualeuse !.

HENRI. presque hébété.

La Goualeuse..

BRÉMONT, avec enthousiasme.

C'est une créature angélique, (D'un air capable) et ce qui est admirable, c'est que.. c'est tout bonnement.... (Il lui dit un mot tout bas.

HENRI, hors de lui.

Hein?

BRÉMONT.

Voilà ce qui est admirable!

HENRI, éclatant.

Ah ça! est-ce que je rêve?

CAROLINE, revenant.

Qu'y a-t-il?

BRÉMONT.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

HENRI.

Est-il bien possible que ce soit vous, l'oncle de ma femme, qui veniez me parler, devant elle, d'un livre dont les élémens sont des assassins et des femmes?...

BRÉMONT.

Allons, bon! voilà mon puritain lâché !...

CAROLINE.

Mais, mon ami, je ne comprends pas...

HENRI, à sa femme.

Je l'espère bien, que tu ne comprends pas!... Et quand je pense qu'hier, à ce bal, les noms de ces horribles créatures erraient sur les lèvres de ces femmes qu'entourait une auréole de jeunesse, de fraîcheur et de beauté... et qu'ils arrivaient jusqu'aux oreilles de cette enfant...

BRÉMONT, impatienté.

Eh bien! quoi? voyons! après!. Diable de Breton, va! il voit du mal partout!

HENRI, se calmant.

C'est bien, oui... pardon, c'est moi qui ai tort.

BRÉMONT.

Mais dame! à moins d'avoir raison contre tout le monde. D'ailleurs, si ça amuse.. ça ne fait de mal à personne.

HENRI.

Non!.. ça fait seulement que lorsqu'un mari veut ensuite mettre entre les mains de sa femme un livre vraiment beau et utile qui doive profiter plus tard à l'accomplissement de ses devoirs les plus précieux et les plus doux... ce livre, fût-il de Fénelon... eh bien!. ce livre l'ennuie.

BRÉMONT.

Fénelon?

HENRI, lui montrant sa femme.

Mon Dieu! oui!. Demandez à votre nièce.

BRÉMONT, à part.

Peste! je le crois bien. (Bas, à Caroline.) Est-ce qu'il veut te faire lire...

CAROLINE, lui montrant le volume sur la table à ouvrage. d'un petit air tout contrit.

Oui.

(Brémont éclate de rire.)

HENRI.

Ah! ça vous fait rire, ça, mon oncle!

BRÉMONT.

Ah bien! mais, dis-moi donc, mon cher, tu n'as pas la prétention, je pense, de faire passer Fénelon pour un homme amusant? J'estime infiniment ce bon archevêque de Cambrai.. mais je le trouve peu champêtre.

CAROLINE, riant.

Ah! ah! champêtre!

HENRI, ne pouvant s'empêcher de sourire.

Ah! mon Dieu!

BRÉMONT, à Caroline.

Non, c'est qu'à cet égard-là... j'en sais autant que lui... moi qui, au lycée, apprenais *Télémaque* par cœur.

CAROLINE, à Brémont.

Comme moi à la pension.

BRÉMONT, récitant.

« Calypso... ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse... »

CAROLINE, continuant.

« Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle... » Ah! ah!

(Ils se mettent tous deux à rire).

HENRI, à part, souriant.

Voilà ce qu'il savent de Fénelon.

BRÉMONT, finissant de rire.

Ah! satanée Calypso, va! m'a-t-elle donné sur les nerfs!

CAROLINE, riant de nouveau.

Ah! mon petit oncle, que vous êtes gentil! Venez, que je vous embrasse.

BRÉMONT, allant à elle.

Tu le peux... ou plutôt, non! (Riant.) tu le *puis*!.

HENRI.

Hein! qu'est-ce que...

BRÉMONT.

Ça se dit au Vaudeville... C'est une charmante critique de la langue française! (Ecoute ça, savant!..) Je le puis, tu le peux, c'est absurde!. je le puis, tu le puis. Ces gaillards-là sont pleins d'esprit.

HENRI, à part.

Il est fou!

BRÉMONT, l'interrompant.

Tu ne connais pas ce vaudeville-là?...

HENRI, simplement.

Non.

BRÉMONT.

Il ne connaît rien! Parole d'honneur, mon cher, il n'y a pas de conversation possible avec toi!

HENRI, souriant.

Alors, mon oncle, vous permettrez d'autant plus aisément, que j'en use avec vous sans façon! M. de Mauléon doit venir nous chercher, et je ne puis le faire attendre.

BRÉMONT.

Je te suis, j'ai à te parler.. Sans adieu, Caroline, tu sais que tu ne portes ce soir, au bal, de bouquet que de ma main.

CAROLINE.

Merci, mon bon oncle. Est-il galant!

BRÉMONT, gaîment, à Caroline, pendant que celle-ci lui serre la main.

Ah! cette excellente Calypso! Dis donc : son souvenir m'a rajeuni.

HENRI, à son oncle.

Venez-vous. (Bas, l'emmenant.) Vous êtes plus enfant qu'elle, tenez!.

BRÉMONT.

Eh bien! toi, prends garde d'être plus vieux que moi!.. *

ENSEMBLE.

AIR : Fragment de Cagliostro.

HENRI et BRÉMONT.

Pardonne, si je te quitte,
Ce n'est que pour ton plaisir,
Et, près de toi, je vais vite,
Dans un instant, revenir.

CAROLINE.

Auprès de moi, tout de suite,
Songez qu'il faut revenir;
Quand le plaisir nous invite,
Nous lui devons obéir,

(Henri et Brémont entrent dans la chambre de droite. Caroline reste seule.)

* Caroline, Henri, Brémont.

SCÈNE III.

CAROLINE, seule.

(Elle a un peu remonté la scène en les reconduisant, et les a regardés s'éloigner d'un petit air contrit. Soupirant.)

Ah! certainement qu'il est bien bon, mon mari! (Redescendant la scène.) mais mon oncle a raison... il n'y a pas de conversation possible avec lui.. Quand il est ici.. il travaille.. ou il veut m'entretenir de choses ennuyeuses à mourir... mais jamais de ce qui m'intéresse... de modes, de spectacles, de concerts, enfin, de ce qui fait la vie!.. Quand il est au bal c'est mieux! il n'échange pas une parole, à moins que ce ne soit avec quelque monsieur bien grave... et, dame! pendant ce temps-là, moi... on me parle...

Air de Marjolaine (Louis Puget.)

Autour de moi, chacun s'empresse.
Et là, j'entends maints complimens
Sur ma beauté, sur ma jeunesse,
Et mon esprit et mes talens...
Ce sont partout propos galans!
L'un trouve ma voix douce et tendre,
L'autre, que je valse à ravir!
Est-ce vrai? je n'ose y prétendre...
Mais leur erreur me fait plaisir!
Eh bien! tous ces trésors, que chacun d'eux proclame,
Semblent cachés à mon mari.
Bientôt, je crois que sur sa femme,
Tous ces messieurs en sauront plus que lui!

Et pour comble de malheur, il faut que de tous ces jeunes gens qui m'entourent de leurs hommages, le plus spirituel, (Baissant les yeux.) le plus épris de tous, se trouve précisément être M. de Mauléon, mon cousin, qui a presque été élevé avec moi, qui m'a aimée avant mon mariage, et aurait demandé ma main s'il avait été alors en possession de sa fortune... Ah! chassons toutes ces idées. (Elle a regardé la pendule.) Adèle, qui m'avait tant promis de venir me voir aujourd'hui de bonne heure... (S'arrêtant.) Eh! mais... je crois... que oui... je l'entends... c'est elle!

SCÈNE IV.

CAROLINE, Mme DE VERTPRÉ. *

CAROLINE, allant vivement à elle.

Te voilà. Ah! je pensais à toi à l'instant même... je craignais que tu ne vinsses qu'un peu tard.

(Elles s'embrassent.)

Mme DE VERTPRÉ.

Tard? ah bien! oui! j'étais trop désireuse vraiment de t'embrasser. (Elle l'embrasse de nouveau.) Et depuis quelques instans déjà je serais près de toi, si je n'avais tout à l'heure rencontré ton bon oncle...

* Mme de Verpré, Caroline.

CAROLINE.

Ah! mais tu vas le revoir... car...

Mme DE VERTPRÉ.

Oui, il quittait ton mari, et va, dit-il, revenir... il m'a presque fait promettre d'aller ce soir au bal avec vous...

CAROLINE, avec joie.

Vraiment!

Mme DE VERTPRÉ.

Excellent homme!.. c'est un vieil adorateur à moi!.. (Mouvement de surprise de Caroline.) Oh! le plus respectueux!.. chère Caroline... Si tu savais, quand tu m'as écrit la nouvelle de ton mariage, combien j'ai été désolée de ne pouvoir me rendre alors près de toi, contrainte d'aller en Angleterre défendre une partie de ma fortune, compromise par la mort de mon mari... Que de fois j'ai regretté notre éloignement!

CAROLINE, affectueusement.

Cette bonne Adèle!

Mme DE VERTPRÉ.

Je ne te demande pas si tu es heureuse? j'ai appris que M. de Kervant était digne de toute ta confiance.

CAROLINE, avec simplicité.

Oh! certes.

Mme DE VERTPRÉ.

Je n'ai fait que l'apercevoir hier dans toute cette cohue... et il m'a semblé, en effet, très bien, ton mari.

CAROLINE.

Oui.

Mme DE VERTPRÉ.

Le regard honnête et franc, l'air grave... la tenue d'un homme sérieux.

CAROLINE.

Oui, oui, c'est un homme sérieux; tu l'as bien jugé.

Mme DE VERTPRÉ.

C'est d'autant plus précieux, que c'est infiniment plus rare... Il est Breton, je crois?

CAROLINE.

Oui, oui. Oh! il est tout-à-fait Breton.

Mme DE VERTPRÉ, souriant.

Comment, tout-à-fait... il me semble qu'on est ou qu'on n'est pas Breton.

CAROLINE, se reprenant.

Je veux dire...

Mme DE VERTPRÉ.

Ah!.. du cœur même de la Bretagne.

CAROLINE.

C'est... cela même!

Mme DE VERTPRÉ.

Je ne te demande pas si c'est un bon mari.

CAROLINE, simplement.

Oh! oui.

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Dix-huit mois de mariage! (Haut, continuant.) S'il est aimable, spirituel... galant... cela va sans dire...

CAROLINE, un peu embarrassée.

Oh! oui... sans doute. (A part.) Je ne voudrais pourtant pas qu'elle s'attendît à... (Haut.) Vois-tu, Adèle, M. de Kervant possède surtout les qualités du cœur...

Mme DE VERTPRÉ.

Hein?... (A part.) Ah! mon Dieu! elle m'effraie, moi!

CAROLINE.

Il est simple... et, au premier coup-d'œil, au point de vue du monde, il pourra fort bien ne pas te paraître...

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Aïe! aïe!

CAROLINE.

Mais, ensuite... tu verras bientôt... D'abord... il m'aime beaucoup.... oh ça!... et puis un homme très instruit. (D'un petit air capable.) oh! mais...

Mme DE VERTPRÉ.

Très instruit... (A part.) Je ne sais pas, mais, je crains...

CAROLINE.

Mais, parlons donc un peu de toi... Tu te fixes à Paris? c'est bien décidé?

Mme DE VERTPRÉ.

Oui, oui.

CAROLINE.

Ah! quel bonheur! Jeune, jolie, riche et libre, que de plaisirs t'y attendent!..

Mme DE VERTPRÉ, souriant.

Oh! oh! d'abord il y a beaucoup à rabattre sur les premières épithètes.

CAROLINE.

Allons donc!

Mme DE VERTPRÉ.

Et même... entre nous... il se pourrait bien qu'avant peu la dernière fût tout-à-fait de trop.

CAROLINE.

Hein? libre... Comment, tu songerais à te remar....

Mme DE VERTPRÉ, l'interrompant.

Chut! (Avec finesse.) Est-ce qu'on crie ce grand mot-là si haut?

CAROLINE, souriant, à mi-voix.

A te remarier?.. Oh! que c'est drôle!

Mme DE VERTPRÉ.

Comment, c'est drôle?

CAROLINE.

Dame! je ne sais pas, moi; il me semblait que... du moment qu'on s'était marié une fois, ça suffisait.

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Elle est charmante, elle!

CAROLINE, continuant.

On est femme... on appartient au monde... enfin... on a tous les avantages du mariage.

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Tous les avantages...

CAROLINE.

Et de plus... on est sa maîtresse.

Mme DE VERTPRÉ.

Oui, la maîtresse... de s'ennuyer... de vivre seule... et de n'aimer personne.

CAROLINE, changeant d'allure, avec mystère.

Ah! si tu aimes quelqu'un, c'est autre chose...

Mme DE VERTPRÉ, souriant.

Oh! dame!.. ça... aimer!.. c'est bien des affaires... Non, non... seulement, par une coïncidence bizarre, un ami de ma famille m'a parlé dernièrement d'un parti. (Confidentiellement.) d'un jeune homme fort aimable qui m'avait été présenté il y a deux ans à Marseille, à une époque où nous recevions beaucoup; on le dit riche; il m'a paru fort bien... Je sais enfin que je ne lui déplaisais pas, et comme ces sortes de souvenirs ont toujours quelque autorité sur notre cœur, j'avoue que je n'ai pas été insensible à cette démarche; toutefois, sans l'agréer ou la repousser, j'exigeai de cette personne que M. de M... (S'arrêtant vivement, puis souriant.) Ah! ah! étourdie!.. j'allais te le nommer.

CAROLINE, avec curiosité.

Eh bien! qu'est-ce que cela fait? Dis?

Mme DE VERTPRÉ.

Non, plus tard... nous verrons! (Reprenant.) J'exigeai donc que lui ne se doutera nullement de la pensée dont il était de ma part l'objet, afin que nous puissions, quoi qu'il arrive, nous rencontrer dans le monde... sans gêne aucune pour personne... et même nous déplaire parfaitement bien... si tel est notre bon plaisir.

CAROLINE, vivement.

Oh! ça n'est pas probable!..

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Mauléon.

(Mouvement de Mme de Vertpré. Le domestique attend au fond l'ordre de Caroline.)

Mme DE VERTPRÉ, à part.

M. de Mauléon!

CAROLINE.

Tu permets, Adèle?

Mme DE VERTPRÉ, un peu décontenancée.

Hein? moi... comment donc!.. vous connaissez M. de Mauléon?.. le fils d'un ancien préfet, je crois?

CAROLINE, un peu gênée.

Sous la Restauration... mais, sans doute... il est notre parent. M. de Mauléon est mon cousin. (Haut.) Faites entrer.

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Ah! par exemple!..

CAROLINE.

Tu le connais aussi?

Mme DE VERTPRÉ, se remettant bien vite.

Hein? moi? un peu.. très peu, oui! (Mauléon est introduit. (A part.) Ah bien!.. la rencontre est bizarre!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAULÉON. *

MAULÉON, saluant Caroline.

Madame... (A part, avec un geste d'impatience.) Quelqu'un!..

CAROLINE, réprimant peu-à-peu un petit embarras qui se trahit légèrement quand elle aborde Mauléon.

J'allais vous présenter, Monsieur, à Mme de Vertpré.

MAULÉON, à part, très surpris, et un instant décontenancé.

Mme de....

CAROLINE, continuant pendant que Mauléon s'incline devant elle, qu'il n'avait pas encore vue.

Mais je viens d'apprendre par elle que vous vous connaissiez... et je m'en réjouis pour tous deux.

MAULÉON, s'inclinant de nouveau.

Pour moi seul, à coup sûr. (A part.) Maudite rencontre!

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Aurait-il su que j'étais chez elle?

(Mme de Vertpré a reçu, les yeux baissés, le salut de Mauléon, et a légèrement souri, à part, de la présentation de son amie.)

MAULÉON, s'adressant à Mme de Vertpré.

Souffrez, Madame, que je m'applaudisse en ce moment du bonheur qui m'est offert ici, où je ne m'attendais pas à l'honneur de vous présenter mes devoirs.

Mme DE VERTPRÉ, répondant à son salut.

Monsieur... (A part.) Il ne s'attendait pas... voilà qui me porterait fort à croire qu'il est venu exprès!

MAULÉON.

J'avais, du reste, appris par Madame de Préval que, long-temps éloignée de France, vous veniez enfin vous fixer à Paris.

Mme DE VERTPRÉ.

En effet'.. et j'étais dès hier, Monsieur, à un bal charmant où, je crois, l'on ne vous a pas vu.

MAULÉON.

Non, Madame... non. Je dois regretter doublement que des motifs impérieux... (Avec sentiment.) des obstacles insurmontables m'en aient tenu éloigné.

(Caroline baisse les yeux.)

Mme DE VERTPRÉ, s'efforçant de sourire pour cacher son embarras.

Mon Dieu, je ne comprends pas encore moi-même comment j'ai pu m'y trouver, car, ar-

* Mme de Vertpré, Mauléon, Caroline.

rivée le matin seulement d'un long voyage, j'avais encore dans l'oreille, au milieu des valses, le bruit des roues de ma chaise de poste ; mais vous connaissez Mme de Préval, et savez s'il est possible de lui rien refuser ?

MAULÉON.

Je sais encore, Madame, et j'aurais mauvaise grâce à l'avoir oublié... qu'elle n'a pas seule le secret d'offrir de fort aimables soirées aux voyageurs qu'un bon vent lui envoie ; et il n'est certes pas plus difficile de lui résister à Paris, qu'il n'était doux d'accepter au débotté vos invitations à Marseille.

CAROLINE, à part.

Hein ?

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Aïe ! aïe !

CAROLINE, avec curiosité, à Mauléon.

Ah ! c'est... c'est à Marseille que...

MAULÉON.

Que j'ai eu l'honneur de connaître Madame.

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Le maladroit !

MAULÉON.

A mon retour d'un voyage...

CAROLINE.

Oui-dà ? (A part.) Comment !

Mme DE VERPRÉ, contrariée, sans pourtant avoir remarqué le trouble de Caroline, interrompant vivement Mauléon.

Que Monsieur venait de faire en Orient... (Appuyant.) avec un de ses amis.

MAULÉON.

Le marquis de Bréville.

CAROLINE, à part.

Le marquis de... Ah ! c'est là le héros... Je me disais aussi... c'est impossible !

MAULÉON.

Ah ! j'entends, je crois, M. de Kervant...

(Il remonte.)

CAROLINE, s'approchant de Mme de Vertpré, bas, avec finesse.

Pauvre Adèle ! voilà ce que c'est que les demi-confidences !..

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Celle-ci a bien failli être complète.

HENRI, entrant par la droite, à Mauléon.

Ah ! bonjour, mon cher !..*

CAROLINE, à part, remontant un peu la scène vers la droite.

Pourvu qu'elle ne le trouve pas trop gauche. (A Henri, lui montrant Mme de Vertpré.) Mon ami...

HENRI, saluant.

Ah ! pardon !..

*Mme de Vertpré, Caroline, Henri, Mauléon.

Mme DE VERTPRÉ, souriant à part, pendant que Henri se dirige vers elle. Elle jette un regard sur lui.

Oh ! oh ! voici une cravate blanche... et un habit noir boutonné jusqu'au menton... qui vous ont un certain air puritain...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HENRI.

CAROLINE.

Mon ami, vous devez reconnaître Madame pour l'avoir distinguée, sans doute, hier au bal, où chacun l'admirait. (A part.) Je lui donne la réplique facile !*

HENRI, regardant avec une sorte de timidité Mme de Verpré et la saluant de nouveau.

Mon Dieu... non ! je n'ai pas eu l'honneur de...

(Mme de Vertpré ne peut s'empêcher de sourire.)

MAULÉON, à part.

Oh ! le maladroit !

HENRI, de même.

Dans cette foule... je demande bien pardon à Madame si...

CAROLINE, à part.

C'était bien la peine...

Mme DE VERTPRÉ, avec grâce.

Monsieur, je vous prie de croire que je n'ai pas pris au sérieux les paroles de Caroline.

CAROLINE, vivement.

Permettez alors, mon ami, que je vous présente à Mme de Vertpré.

HENRI, avec empressement.

Mme de Vertpré ! oh ! mais, que ne la nommiez-vous bien vite ! (Allant à elle, d'un ton très affectueux.) Combien de fois Caroline ne vous a-t-elle pas désignée à moi, Madame, comme une des personnes qu'elle chérissait le plus... et qui en était le plus digne à tous égards.

Mme DE VERTPRÉ.

Monsieur... (A part.) Eh bien ! mais...

MAULÉON, à part.

Pas trop mal ! (Le regardant.) Oh ! diable, il baise la main... Oh ! c'est du vieux jeu ! ça ne se fait plus !

HENRI, à sa femme.

C'était là, Caroline, un titre bien autrement précieux que cette admiration banale...

MAULÉON.

Hein ? qu'est-ce qu'il dit ?

HENRI, continuant sa phrase.

Que tout le monde prodigue à toute femme un peu jolie... ou fort coquette.

CAROLINE, à part.

Comme c'est gracieux !

* Caroline, Mme de Vertpré, Henri, Mauléon.

MAULÉON, de même.

Voilà ce qui s'appelle quelque chose de bien tourné !

Mme DE VERTPRÉ, qui tout en souriant un peu l'a écouté avec attention, s'approchant de lui avec une sorte de cordialité.

M. de Kervant, vous me croirez si vous voulez, mais ce que vous venez de dire là... me va. (Avec finesse.) Ça n'est peut-être pas la quintessence de la galanterie française...

MAULÉON, de même, à part.

Non !

Mme DE VERTPRÉ.

Mais cela me prouve que vous parlez comme vous sentez.

HENRI.

C'est vrai, Madame...

Mme DE VERTPRÉ.

Et j'aime ça !..

CAROLINE, à part.

Est-elle bonne !

HENRI, qui l'a regardée aussi bien en face, s'oubliant un peu, avec une sorte de rondeur.

Eh bien ! Madame, je gage qu'il en est de même de vous.

CAROLINE, à part, tout ébahie.

Ce sans façon !.. à une première entrevue,

MAULÉON, à part.

Il est superbe !

Mme DE VERTPRÉ, riant.

Moi, Monsieur ! oh ! c'est autre chose... moi ! (A part.) Il est drôle ! (Haut.) Je suis femme, et vous pourriez bien perdre.

CAROLINE, à part.

Que va-t-elle penser de lui ?..

HENRI, continuant de plus belle.

La preuve que je gagnerais, au contraire, c'est que ce que vous me dites là, c'est un aveu... et l'aveu, c'est la franchise.

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Il ne me fait pas l'effet d'être sot du tout, cet homme-là !

CAROLINE, à la femme de chambre qui entre.

Qu'est-ce que c'est, Louise ?

LOUISE, du fond, un bouquet à la main.

Un bouquet de la part de M. Brémont.

CAROLINE.

Oh ! je sais... Posez sur la cheminée. (Voyant que la femme de chambre a aussi un petit carton sous le bras.) Et ceci ?

LOUISE.

Des guirlandes de chez Batton.

CAROLINE.

Ah ! oui, oui. Attendez un peu. Pardon, Messieurs. (A Mme de Vertpré.) Adèle, veux-tu me donner ton goût ?.. C'est pour ce soir.

Mme DE VERTPRÉ.

Très volontiers. (A part.) C'est égal ! je comprends maintenant le... tout-à-fait Breton.

(Elles remontent toutes deux la scène et font un instant groupe au fond avec la femme de chambre, qui leur montre plusieurs guirlandes.)

MAULÉON, à part, regardant Caroline.*

Impossible de lui parler ou de lui faire prendre ce billet que j'ai là !.. Si pendant qu'elles sont occupées là-bas... j'osais; dans le bouquet du digne oncle... j'ai remarqué un certain camélia... Mais lui, comment l'occuper ?.. Oh ! j'oubliais !.. (Il tire un petit livre de sa poche.) Ah ! mon cher ami, je vous apporte une petite trouvaille ! un livre de physique qui vous paraîtra, je n'en doute pas, à vous, qui êtes amateur... des plus rares et des plus curieux !..

HENRI, joyeux.

Vraiment ?

MAULÉON.

Oui. (Il fouille dans sa poche.—A part.) J'en ai encore quelques-uns comme ça pour lui faire ma cour; c'est très commode. (Haut, remettant à Henri un petit livre en parchemin blanc, cartonné.) Le voilà.

HENRI, le prenant.

Merci !.. Ah ! ah ! vieille reliure !.. (D'un air de gourmet.) Ça peut-être bon, ça ! **

MAULÉON, à part.

Quel type !.. Et moi, vite ! (S'acheminant vers la cheminée, épiant et masquant son jeu avec adresse.) Quelle fleur que ces camélias blancs pour bien cacher un billet ! (Il a pris le bouquet.) Ces larges pétales... (Glissant son billet.) On dirait que la Providence ne les a pas créés pour autre chose... Là... le tour est fait...

(Il a vite replacé le bouquet. Henri s'est retourné du côté de Mauléon, lequel s'est mis à tousser un peu et à regarder de petites miniatures posées près de la cheminée. Henri ne s'est douté de rien. Il se met à rire aux éclats.)

HENRI, éclatant de rire.

Ah ! ah !

MAULÉON.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

HENRI, de même.

Ah ! ah ! Dites-moi donc, mon cher ami, qu'est-ce que vous m'apportez là ?

MAULÉON, embarrassé.

Hein ? mais c'est... (A part.) Il est charmant, lui ! Est-ce que j'en sais rien ?

HENRI.

Les *Commentaires* de Simplicius sur la physique d'Aristote !.. mais ça traîne partout !.. c'est détestable !..

MAULÉON.

Hein ? vraiment ?.. (A part.) Ce diable de Deslandes se sera donc trompé. (Haut.) Tiens ! mais l'édition m'avait paru assez...

HENRI, souriant.

Oh ! parce qu'elle est vieille, 1769...

* Henri, Mauléon.

** Mauléon, Henri.

MAULÉON, à part, raillant.

Dame! ça me paraît assez gentil!

HENRI.

Pur bouquin, mon cher! Il y a bientôt cent vingt ans que Muschembrock a fait justice de tout ce fatras dans sa physique expérimentale.

MAULÉON.

Ah! Muschembrock...

HENRI.

Oui, oui... vous n'avez pas lu Muschembrock?

MAULÉON.

Non, non... (A part.) Il est ravissant. Est-ce qu'on lit Muschembrock?

HENRI.

Eh bien! j'ai la traduction de Massuet... je vous la prêterai.

MAULÉON, à part.

Bien obligé. (Haut.) Mille grâces! (A part.) Quel affreux grimoire ce doit être!

HENRI.

A moins que vous ne préfériez lire dans l'original.

MAULÉON.

Hein?.. Non, non!.. diantre... Je ne suis pas de force...

HENRI.

Ah! je croyais...

MAULÉON, à part.

Du reste, il peut bien m'envoyer l'original... je ne les lirai pas plus l'un que l'autre!..*

CAROLINE, à sa femme de chambre.

Entrez, Louise, nous vous rejoignons!

HENRI.

Je vous le ferai porter chez vous.

MAULÉON.

A votre aise.

HENRI.

Deux volumes in-quarto.

(Il remonte la scène.)

MAULÉON, à part.

Miséricorde!

(Henri s'est approché de M^me^ de Vertpré; Mauléon a profité de ce qu'ils causent tous deux pour aborder Caroline.)

MAULÉON, bas, à Caroline**.

Ce bal d'hier!.. combien j'ai souffert de ne pas m'y trouver!.. Avez-vous au moins pensé une seule fois à ceux qui n'étaient pas là?

CAROLINE.

Monsieur!..

MAULÉON, avec sentiment.

Oh! que de choses j'aurais à vous dire...

(Henri vient de quitter M^me^ de Vertpré.)

* Henri, Mauléon.

** Henri, M^me^ de Vertpré, Caroline, Mauléon.

M^me^ DE VERTPRÉ, qui tourne les yeux de leur côté.

Tiens! il s'est vite rapproché.

CAROLINE, se défendant.

Mais, je ne puis, je ne veux pas les entendre.

M^me^ DE VERTPRÉ, à part.

Elle semble troublée!

HENRI, qui se trouve près de la cheminée.

Oh! oh! Caroline, vois donc quel superbe bouquet ton oncle t'a envoyé là.

(Mauléon et Caroline sont déjà à distance l'un de l'autre. Henri a pris le bouquet.)

MAULÉON.

Aïe! aïe!

HENRI.

Un camélia magnifique!

MAULÉON, bas, à Caroline.

Prenez-le.

CAROLINE, ne comprenant pas.

Plaît-il?..

HENRI, à M^me^ de Vertpré.

Ces roses et ces violettes sont charmantes!

MAULÉON.

Maudit homme!.. il me met dans des transes!..

HENRI, flairant le bouquet.

Tiens! voilà qui est étrange!

CAROLINE.

Quoi donc?

HENRI.

Il sent le musc!

MAULÉON, à part.

Ah! mon Dieu!

CAROLINE, à M^me^ de Vertpré.

Le musc?

MAULÉON, à part.

Mon papier!

HENRI, flairant de nouveau.

Parfaitement bien le musc!

M^me^ DE VERTPRÉ, à part.

Qu'a donc M. de Mauléon?

MAULÉON, bas, à Caroline.

Prenez-le-lui, de grâce!

CAROLINE, naïvement.

Mais, quoi donc?

HENRI, à Mauléon.

Ah! c'est bizarre!

M^me^ DE VERTPRÉ, observant Mauléon.

Du musc dans un bouquet!.. Est-ce que... (A Henri.) Voyons donc?..

HENRI, à M^me^ de Vertpré.

Tenez, Madame, jugez plutôt...

MAULÉOON, à part.

Ah! ma foi! j'aime mieux cela.

HENRI, après avoir remis le bouquet à Mme de Vertpré.

Des roses, des violettes et de l'héliotrope, qui, combinés ensemble, sentent le musc.

Mme DE VERTPRÉ, qui a écarté un peu quelques feuilles, apercevant le billet. A part.

C'est cela même.

HENRI.

Mauléon, vous qui êtes un peu chimiste, expliquez-moi donc ça?

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Ça lui serait facile. (Elle a retiré le petit papier qu'elle cache dans son sein. Haut, à Henri.) Mon Dieu! je vous demande bien pardon... mais, je ne trouve pas que ces fleurs sentent le musc le moins du monde.

HENRI, étonné.

Oh!

CAROLINE, à qui Mme de Vertpré a présenté le bouquet, où le billet n'est plus.

Mais, non, mon ami, ce bouquet sent les roses et la violette, voilà tout.

MAULÉON, à part.

Elle l'a fait disparaître... c'est clair.

HENRI.

Comment! mais ça m'a sauté au nez.

MAULÉON, souriant, à part.

Je crois bien! il l'avait dessus!

HENRI, qui l'a repris des mains de Mme de Vertpré, le flairant de nouveau.

Tiens! c'est, ma foi, vrai!.. Ah bien! par exemple!

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Voici du nouveau!.. Il me tarde d'être seule avec elle... (A Caroline, à qui Mauléon parlait bas.) Caroline, je suis à toi quand tu voudras.

CAROLINE, cherchant à se remettre.

Oui, oui... Pardon, Messieurs, mon oncle ne doit pas tarder à venir vous prendre.

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Sa voix est émue!

CAROLINE.

Permettez-moi de vous quitter, afin d'être prête à votre retour.

HENRI, donnant le bouquet à sa femme.

Très bien! voilà qui est prudent!.. Et moi, souffrez Mauléon que j'aille chercher dans ma bibliothèque un petit ouvrage que j'ai de Dubuisson sur les phénomènes chimiques de la combinaison des odeurs... (On rit.) car vous avez beau rire, le musc s'est évaporé, c'est clair... mais, pour l'avoir senti, j'en suis sûr!

ENSEMBLE.

Air: Fragment de Don Pasquale.

MAULÉON.

Oui, mon ardeur
Doit à son cœur
Inspirer la tendresse;
Son amitié
En a pitié,
Et mon chagrin l'oppresse;
Près d'un rival
Il n'est pas mal;
Il faut que je m'empresse
Sans cesse,
D'offrir un cœur
Menteur!

HENRI.

Est-ce une erreur?
De cette odeur
Le secret m'intéresse;
Dans Dumoustié
Je le saurai,
J'en fais bien la promesse!
Mais, vite au bal,
Plaisir banal;
Au sein de l'allégresse,
Sans cesse
Offrons un cœur
Menteur!

CAROLINE et Mme DE VERTPRÉ.

Oui, ma / sa douleur
Fait dans son / mon cœur
Arriver la tristesse;
Mon / Son amitié
En a pitié,
Et son / mon chagrin l' / m'oppresse.
Mais, c'est égal,
Ce serait mal
De plaindre sa tendresse.
Sans cesse
Offrons un cœur
Menteur!

(Caroline et Mme de Vertpré sortent par la gauche, et Henri par la droite.)

SCÈNE VII.

MAULÉON, seul.

Ah! je suis à peine revenu de ma panique!.. Quelle idée il a eue, je vous le demande, de toucher à ce bouquet!.. Par bonheur, en femme d'esprit, Mme de Vertpré nous a tous sauvés. Mais, me voilà bien maintenant!.. elle a beau ne pas connaître mon écriture, elle est trop fine pour ne pas avoir deviné bien vite... Vrai, il n'y a pas de justice humaine!.. Je prends, il y a deux mois, une belle résolution; je veux enfin me ranger, me marier... j'apprends le prochain retour à Paris d'une jeune et jolie veuve, qui me plaisait infiniment il y a deux ans, et qui ferait pour moi, m'assure-t-on, un excellent parti... Je fais faire auprès d'elle des démarches indirectes qui réussissent au mieux... mais, le malheur veut qu'elle soit retenue trois semaines de plus en Angleterre... et que, pendant ce temps, je rencontre sur mon chemin une mienne petite cousine, jolie à croquer! un

adorable bijou enchâssé dans un mari... Oh! mais, dame! quelque chose de... Il faut voir ça pour le croire!.. une vraie merveille!.. Naturellement, je ne peux pas laisser passer un mari comme ça... inaperçu... d'autant qu'ici ça ne sort pas de la famille... Je vais, je gagne du terrain... et voilà qu'au milieu de mon intrigue avec ma jolie Bretonne, m'arrive sa charmante rivale de Marseille, qui, à une première entrevue, m'intercepte un billet d'amour!.. Qu'est-ce que je vais devenir?.. Je ne peux pas rester entre Brest et Marseille, comme M. de Pourceaugnac entre sa femme de Saint-Quentin et sa femme de Pézénas... Il faut prendre un parti! c'est fort embarrassant!.. Voyons venir... ne brusquons rien... et tâchons seulement de manœuvrer avec quelque habileté... Mais, voici le Brémont...

BRÉMONT, qui est entré par le fond.

Ah! c'est vous, mon ami...

MAULÉON.

Qu'est-ce qu'il a donc?.. il souffle comme un marsouin!..

SCÈNE VIII.

BRÉMONT, MAULÉON.

BRÉMONT, du fond, à Mauléon.

Je suis bien ravi de vous rencontrer. (Allant vers la cheminée.) Pardon... vous permettez, n'est-ce pas?..

MAULÉON.

Faites, faites.... Mais, quoi?.. encore des fleurs?.. (A part.) Ah ça! mais, c'est un fleuriste que cet oncle-là!.. (Haut.) Je vous préviens qu'on a déjà apporté ici un bouquet de votre part pour Mme de Kervant...

BRÉMONT.

Oui, oui... celui-ci est pour une personne qui, je pense, ira au bal avec elle.

MAULÉON.

Quel galant vous faites!

BRÉMONT.

Là!.. (Il a posé avec soin le bouquet sur la cheminée. Venant à Mauléon.) Ah ça! mon cher, je viens de chez vous.

MAULÉON.

Bah!

BRÉMONT.

Oui, oui.... (Avec empressement et mystère.) J'avais besoin de vous parler, de vous demander un conseil.

MAULÉON.

A moi?..

BRÉMONT.

Votre valet de chambre m'avait dit que vous ne deviez pas tarder à revenir, et je vous ai attendu une grande demi-heure.

MAULÉON, s'excusant.

Oh! je le regrette vivement... Je devais, en effet, rentrer, mais...

BRÉMONT.

Il n'y a pas de mal, car j'ai mis le temps à profit.... et c'est précisément de cela que.... (Avec précaution.) Ecoutez, nous sommes seuls, et les momens sont précieux, car ce que je viens de faire est peut-être un peu vif, et dans quelques minutes il n'y aurait plus à y revenir!

MAULÉON.

Qu'est-ce donc?

BRÉMONT.

Ne me riez pas trop au nez, mon bon ami... (Dans l'oreille.) Je suis amoureux!

MAULÉON.

Bah!

BRÉMONT.

Fou!

MAULÉON.

Toujours d'Albertine?

BRÉMONT.

Allons donc, il s'agit bien de l'Opéra et du corps de ballet... Il y a deux jours que je lui ai donné la clé des champs, à Albertine.

MAULÉON, s'appitoyant.

Oh!..

BRÉMONT, une seconde attendri.

Le fait est qu'elle a pleuré, cette pauvre petite... Ça m'a flatté... (A part.) et coûté un peu cher!.. (Haut.) Mais, mon ami, il s'agit, cette fois, d'autre chose... Je l'ai revue... l'autre... celle dont je voudrais faire la compagne de ma vie!

MAULÉON.

Oh! oh!.. diable!

BRÉMONT.

Il y a des années que je l'adore... mais, je n'ai jamais osé lui... et tout à l'heure, en la rencontrant sous les arcades de Rivoli... coquette, piquante... ah! je l'ai abordée... elle m'a dit je ne sais quel petit mot... lancé je ne sais quel petit regard... mais, tout de suite, j'ai senti mon affaire... je suis repincé!

MAULÉON.

Oh! oh! quel salpêtre!

BRÉMONT.

Or, moi, voyez-vous? quand j'aime, je deviens gauche, je ne sais plus rien dire... je m'embourbe, j'ai besoin d'être guidé!

MAULÉON, à part.

Je le crois.

BRÉMONT.

J'étais donc monté chez vous en passant, pour vous demander conseil à vous, qui êtes un lion, un gaillard ferré sur ces sortes d'affaires!.. Et ma foi! en vous attendant, seul dans votre joli boudoir turc, livré à mille pensées on ne peut plus orientales, les jambes étendues sur votre belle peau d'ours, et le coude appuyé sur un charmant guéridon de laque, j'ai senti sous mes doigts une petite feuille de papier glacé, rose et musqué, et je me suis laissé aller, mon cher, à écrire toutes les folies qui me traversaient la cervelle!.. Ai-je bien fait?

MAULÉON.

Quand on ne peut parler, il faut bien...

BRÉMONT.

Ecrire... c'est juste !.. Vous m'approuvez ?.. bravo !.. Maintenant, reste le poulet !.. Il est déjà en route, mais... (Regardant du côté de la cheminée.) Je puis encore l'arrêter, s'il vous semble trop coriace... Jugez, voici le brouillon.

(Il lui présente un petit papier qu'il a tiré de sa poche.)

MAULÉON, le prenant gaîment.

Comment! vous faites des brouillons pour ça, vous?

BRÉMONT, avec une humeur comique.

Il est charmant, lui !.. Je n'ai pas, comme vous, l'habitude... J'ai fait de la houille toute ma vie, moi, mon cher, et dame! l'amour et la houille... ça ne se... (Riant.) quoique Vulcain ait épousé Vénus... eh! eh! eh !.. Mais, diable! chut! prenez garde, mon neveu!.. Tenons-nous à l'écart...

MAULÉON, à part, dépliant le petit papier.

Ça doit être curieux !

(Henri entre par la droite.)

SCÈNE IX.

HENRI, BRÉMONT, MAULÉON.

HENRI, à Brémon.

Ah! vous voici, mon oncle... Eh bien! nous pouvons partir.

BRÉMONT.

Dans un instant... Si tu permets, M. de Mauléon et moi nous en avons pour deux secondes.

HENRI.

Bien, bien... à votre aise... (Feuilletant, en traversant la scène, un petit livre qu'il avait en entrant, pendant que Brémont, d'un air satisfait, suit par-dessus l'épaule de Mauléon la lecture que ce dernier fait de sa lettre.) Dubuisson expose bien comment l'action de la colonne d'air peut modifier un parfum lorsqu'elle porte en soi quelque autre principe odorant... Mais, jusqu'ici, je n'y vois rien qui m'explique... (Il se trouve arrivé près de la cheminée, et aperçoit le bouquet que Brémont vient d'apporter, lequel est absolument semblable à celui de la scène précédente.) Tiens! le voilà encore !.. Il me semblait que Caroline l'avait emporté... (Le flairant de nouveau.) Hein ?.. Ah ça! on ne me dira pas cette fois que je l'ai rêvé !.. (Dans son mouvement de surprise, il a fait sortir du bouquet le petit billet de Brémont.) Que vois-je?.. un billet dans le bouquet de ma femme !..

BRÉMONT, bas, à Mauléon qui a lu.

Eh bien?

MAULÉON, après avoir souri.

Très bien. (Il lui rend le billet. A part.) Un vrai style de brigadier de gendarmerie.

(Brémont continue de causer avec lui.)

HENRI, qui a vite remis le bouquet et ouvert, à la hâte, en se cachant, le billet, pendant que Mauléon et Brémont sont occupés à causer de l'autre côté de la scène.

L'écriture de mon oncle! que signifie !.. (Parcourant.) « Madame, depuis votre veuvage... » (Après l'avoir caché. Haut, de loin.) Mon oncle, est-ce que ce bouquet était pour ma femme ?

BRÉMONT, vivement,

Non, non ! n'y touche pas !.. C'est pour Mme de Vertpré.

MAULÉON, à part.

Hein? Est-ce que...

HENRI.

Mme de...

MAULÉON, à part.

C'est à elle... Et lui qui vient me...

(Il se détourne pour rire.)

HENRI, qui vient d'aspirer le billet de Brémont, à part.

C'était ce diable de papier qui.. Ah ! ah ! Et lui !... comment ! il songerait...

(Madame de Vertpré vient d'entrer. Henri s'est dirigé vivement vers la cheminée pour replacer le billet dans le bouquet; mais Brémont, dès qu'il a aperçu Mme de Vertpré, est allé le prendre aussitôt, de façon qu'Henri ne sait plus comment faire; Brémont, qui l'a toujours vu loin de la cheminée, est à cent lieues de se douter que le billet a disparu.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme DE VERTPRÉ.

Mme DE VERTPRÉ, entrant.

Ah ! monsieur de Brémont, et vous, monsieur de Kervant, Caroline désire vous voir.

HENRI.

Mille grâces, Madame. Nous allons passer chez elle.

BRÉMONT, s'approchant d'elle, son bouquet à la main, à part.

Je suis fort ému.

HENRI, qui a remonté la scène.

Ah ! mon Dieu ! impossible de remettre... Venez-vous, mon...

(Il sort à gauche).

BRÉMONT.

Je te suis... (S'approchant de Mme de Vertpré, bas, en lui présentant son bouquet.) Pardon, Madame, voulez-vous me permettre de joindre à vos parures pour ce soir ?..

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Oh ! mes parures !

BRÉMONT.

Ce bouquet.. (Avec timidité.) dont les fleurs seront, hélas ! moins éloquentes que je le voudrais...

Mme DE VERTPRÉ, étonnée.

Eloquentes!

BRÉMONT, continuant et appuyant.

Quelque expression qu'elles puissent cacher..

Mme DE VERTPRÉ.

Que signifie ?..

BRÉMONT.

De grâce, soyez indulgente.

Mme DE VERTPRÉ, recevant le bouquet.

Monsieur Brémont... mais je ne... (A part.) Ah! mon Dieu! est-ce que lui aussi...

(Elle ne peut s'empêcher de sourire du rapprochement.)

BRÉMONT, à part.

Elle a souri!

MAULÉON, de même.

Décidément, c'est un rival!

Mme DE VERTPRÉ, qui a regardé à part dans le bouquet.

Mais non.. rien..

BRÉMONT.

Elle l'a vu!

Mme DE VERTPRÉ, éloignant cette idée.

Je me serai trompée.

BRÉMONT, suivant Henri.

Je suis ému!.. Ah! Je suis fort ému!!...

(Il sort à gauche; Mme de Vertpré et Mauléon restent seuls.

SCÈNE XI.

MAULÉON, Mme DE VERTPRÉ.

Mme DE VERTPRÉ.

Pardon, Monsieur... (Bas, à elle-même.) Tout à l'heure Caroline m'a presque effrayée.. heureusement que sa tête seule a été troublée, et que je viens d'obtenir d'elle... (Haut.) Pardon, Monsieur, Mme de Kervant m'a chargée auprès de vous d'une petite communication qui demanderait certaines précautions oratoires, mais...

MAULÉON, à part.

Que signifie ?

Mme DE VERTPRÉ.

Le temps presse... ces messieurs vont sans doute revenir, et vous m'excuserez si je procède.. un peu brusquement.

MAULÉON, un peu troublé.

Je vous écoute, Madame.

Mme DE VERTPRÉ, avec une apparente bonhomie.

Votre cousine, Monsieur, m'a priée de vous apprendre... (ceci est un petit secret entre elle, vous et moi.) (Mauléon s'incline.) qu'un jeune homme, depuis quelque temps épris d'elle, à ce qu'il paraît... a osé aujourd'hui lui écrire. (Mouvement de Mauléon. Mme de Vertpré continue en souriant.) Or, il paraît que ce billet est l'œuvre d'un de vos amis, dont, assure-t-elle, vous reconnaîtrez aisément l'écriture...

MAULÉON, à part.

Elle raille à merveille!

Mme DE VERTPRÉ.

Vous concevez tout l'embarras de votre cousine! Comment le rendre à son auteur... comment, surtout, lui faire comprendre que de nouvelles démarches de ce genre seraient inutiles et fâcheuses?..

MAULÉON, à part.

Oui-dà! je me sens piqué au jeu.

Mme DE VERTPRÉ.

C'est alors qu'elle s'est rappelé votre intimité avec lui, (Mauléon ne peut s'empêcher de sourire à part.) et se souvenant aussi de votre parenté avec elle... des assurances d'attachement que vous lui avez maintes fois exprimées... elle a compté sur vous, Monsieur, pour lui venir en aide... pour consentir à vous charger de cette lettre, (Elle la lui remet.) et pour ramener le coupable à la raison.

MAULÉON, qui a pris, en s'inclinant, le billet des mains de Mme de Vertpré, à part.

Il est impossible de se jouer de quelqu'un avec plus de...

Mme DE VERTPRÉ.

Si, malgré tout l'appui qu'elle attend de votre tact et de la générosité de votre cœur, il songeait encore à nourrir quelque espoir...

MAULÉON, souriant, à part.

Je le crains!

Mme DE VERTPRÉ.

Répondez-lui seulement, Monsieur, ce que Caroline me disait tout à l'heure avec un accent qui l'aurait convaincu, s'il avait pu l'entendre.. que jamais, tant que son mari sera pour elle un modèle de bonté, de tendresse et de constance... jamais on ne parviendra à lui faire oublier ses devoirs. (Appuyant.) Ce sont ses propres paroles.

MAULÉON, avec réflexion et contentement, à part.

Elles ne sont pas si désespérantes que je croyais!

Mme DE VERTPRÉ, à part.

Voilà mon roman bien compromis! (Haut.) Mais j'entends, je crois, ces messieurs.

MAULÉON, à lui-même.

Je vois qu'avant la femme... il faut commencer par perdre le mari!. ça devient d'une noirceur... très piquante.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BRÉMONT, HENRI, CAROLINE.*

HENRI, entrant le premier.

Eh bien! Mauléon, Madame vous a-t-elle dit ce qui m'arrive ?

* Mauléon, Henri, Caroline, Vertpré, Brémont.

MAULÉON.

Non, vraiment!

HENRI.

Vous voyez en moi un mari que l'on abandonne.

MAULÉON.

Que signifie ?..

HENRI.

Ces dames partent demain pour le château de Bellecourt!..

MAULÉON.

Comment?

HENRI, simplement.

Une lettre que ma femme a reçue. Il paraît que sa tante est malade.

MAULÉON.

Ah!

HENRI.

Oui... puis d'autres raisons pour lesquelles Mme de Vertpré, qui aussi a là-bas de la famille, veut bien l'accompagner.

MAULÉON, à part.

Je comprends. (Haut.) Et vous?

HENRI.

Oh! moi, je reste. Des affaires, des travaux me retiennent. (Un domestique entre. — Au domestique.) Ah! Louis!..

(Il remonte.)

BRÉMONT, qui aperçoit le bouquet que Mme de Vertpré tient à la main.

Voyons s'il y est encore.

MAULÉON, à part.

On lui a fait croire ce qu'on a voulu!

BRÉMONT, qui a regardé le bouquet de Mme de Vertpré, à part.

Mon billet n'y est plus... Je suis sur les épines.

MAULÉON, bas, à Caroline, avec sentiment.

Cette absence.... si imprévue doit-elle du moins être courte?

CAROLINE, troublée.

Je... je l'ignore, Monsieur.

Mme DE VERTPRÉ, à Brémont, de l'autre côté de la scène, pendant que Mauléon parle bas à Caroline.

M. Brémont, m'en voudriez-vous si je vous demandais tout à l'heure de me conduire chez moi?..

BRÉMONT, étonné.

Hein! comment donc! (A part.) qu'entends-je?

Mme DE VERTPRÉ.

De m'attendre... et de me ramener au bal...

BRÉMONT, transporté.

A vos ordres, Madame.

Mme DE VERTPRÉ.

Je ne voulais pas y aller... mais... (Regardant Caroline.) votre prière... et puis votre charmant bouquet...

(Mme de Vertprè le quitte. Mauléon remonte.)

BRÉMONT, joyeux.

Ce langage... après ma lettre!

(Il remonte et rejoint Mauléon.)

Mme DE VERTPRÉ, bas, à Caroline; elles sont à gauche.

C'est convenu!.. une voyageuse s'habille vite, et, avant une heure, je vous rejoins.

CAROLINE, tout émue.

Oh! je t'en prie, n'est-ce pas? car si je suis seule au bal avec mon mari, lui me reparlera... et pendant qu'Henri fera de la science dans l'embrasure d'une croisée, moi, vois-tu? je...

Mme DE VERTPRÉ, voyant Henri qui redescend la scène.

Chut! le voici. Sois tranquille : je serai là.

(Elles se serrent la main.)

HENRI.*

Mesdames, tout est prêt et nous pouvons partir.

CHOEUR FINAL.

AIR : Fragment de la Part du Diable.

Pour le bal il faut partir!
Mais le plaisir
Qui vient s'offrir
Vif pour tous,
Doit-il pour nous,
Etre aussi doux
A cette fête?
Vanité
Ou gaîté,
Oui, tout s'arrête
Lors qu'inquiète,
On sent là
Qu'au fond du cœur
Germe déjà
De la douleur!

HENRI, BRÉMONT et MAULÉON.

Pour le bal il faut partir!
Votre / Notre désir
C'est le plaisir.
Hâtez-vous / Hâtons-nous
Le rendez-vous
Vous / Nous sera doux.
A cette fête!
Vanité,
Sans gaîté
Froide étiquette;
La gaîté,
La beauté
Tendre ou coquette,
Tout s'apprête
Et déjà,
Dans votre / notre cœur,
Fou de l'éclat,
D'un tel
Naît le bonheur.

* Caroline, Mme de Vertpré, Henri, Brémont, Mauléon.

(La femme de chambre, qui est entrée avec des écharpes, s'occupe à les mettre sur les épaules de ces dames, pendant ce temps.)

MAULÉON, voyant venir Henri.

On m'enlève la femme... mais on me laisse le mari... et une fois seul au bercail... l'agneau sera plus facile à égarer!..

HENRI, abordant Brémont.

Tenez, mon oncle!..

(Il lui glisse un papier dans la main.)

BRÉMONT.

Hein?.. qu'est-ce?.. (Regardant.) Ah! bon Dieu!..

REPRISE DU CHOEUR FINAL.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décor qu'au premier acte. On y remarque seulement d'assez notables modifications dans quelques parties de l'ameublement. Çà et là, sur la cheminée et sur une étagère voisine de la fenêtre, sont posés plusieurs objets de luxe, tels que vases du Japon, poignards algériens, statuettes, etc., etc. — Sur le devant de la scène, à droite, un élégant guéridon, sur lequel sont des brochures et du papier; en regard du guéridon, à gauche, un plus petit guéridon sur lequel sont des keepsakes, des revues, etc., à la place où était le fauteuil à la Voltaire, et à côté du petit guéridon, une ottomane d'un goût nouveau; un portrait au pastel, à droite.

SCÈNE I.

HENRI, seul, assis près du guéridon de droite, fermant une grande brochure in-quarto et rassemblant des papiers.

Voyons, mon oncle ne doit pas tarder à venir, faisons vite disparaître toutes ces paperasses... J'ai un autre jeu à jouer avec lui... (Avec réflexion.) Car je ne m'en suis que trop aperçu, les sciences exactes ne sont pas les seules utiles en ménage!.. Ah bien! s'il savait qu'après l'avoir quitté hier au soir chez Tortoni, j'ai travaillé ici jusqu'à trois heures... et ce matin encore...

JOSEPH, entrant. *

Une lettre pour Monsieur, puis, les journaux, *la Psyché*, *le Monde élégant*, *l'Entr'acte*.

(Il donne la lettre et pose les journaux à gauche.)

HENRI, lui remettant le volume et les papiers. Se levant.

Tenez, portez ceci dans mon cabinet!.. Ah! quand M. Brémont sera venu... vous savez, ce monsieur qui est descendu hier ici en chaise de poste...**

JOSEPH.

L'oncle de Monsieur.

HENRI.

Précisément. Eh bien! aussitôt qu'il viendra, vous ferez seller les chevaux.

JOSEPH.

Oui, Monsieur.

(Il sort par le fond.)

HENRI, ouvrant une lettre.

De mon notaire! il m'écrit qu'il faut régulariser avant demain le transport des fonds envoyés au père de ma femme; dans deux jours elle revient; mais, je dois agir sans elle, et veux attendre, pour lui dire le malheur arrivé à son père, que la nouvelle en soit bien confirmée!.. et si cette perte trop probable est réelle, eh bien! je saurai plus tard trouver, s'il le faut, dans ces travaux tant condamnés par elle, le moyen de couvrir dans notre budget le sacrifice qu'il a fallu nous imposer!.. Étrange chose que la vie... c'est au moment où je dis adieu à des études qui avaient fait ma joie jusqu'à ce jour que leur utilité va peut-être se faire sentir plus grande encore pour moi!.. Oh! n'importe! je ne suis pas, comme ils disent, Breton pour rien.. et je saurai atteindre mon but... ou j'y perdrai mon nom!

JOSEPH, annonçant du fond.

M. de Mauléon.

SCÈNE II.

HENRI, MAULÉON.

HENRI, à part.

Ah! diable!.. (Haut.) Eh! bonjour, cher!.. bonjour, mon brillant mentor!

MAULÉON.

Moi!.. votre mentor!.. c'est-à-dire que je me proclame désormais votre élève!..

HENRI.

Vous vous êtes donc décidé à venir au Bois avec nous?..

MAULÉON.

Eh! mon Dieu, oui... j'ai pu me dégager d'avec ces messieurs, et me voici; mais, je vous annonce votre oncle, qui est en bas et donne ses instructions à votre nouveau groom.

HENRI.

Ah diable!.. et moi qui ne suis pas encore

* Joseph, Henri.
** Henri, Joseph.

prêt!.. j'étais là à rêver sur cette ottomane... je pensais à cette délicieuse petite créole que vous m'avez montrée hier à Tortoni... Mais je vais passer un habit, et suis à vous dans un instant.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE III.

MAULÉON, seul.

Son mentor!.. Il ne croit pas dire si vrai!.. car M. le puritain m'a parfaitement suivi dans la voie où j'avais à cœur de le faire marcher à grands pas... et s'il y a peut-être glané quelques petits avantages dont je ne tenais pas à le doter, il y a bel et bien éparpillé son blanc duvet, l'innocent oiseau qu'il était... et même, vraiment, il a trop bien fait les choses! cette escapade d'il y a un mois viendra infailliblement à l'oreille de ma cousine; et, quand elle saura par quelques bonnes âmes charitables que son mari a quitté pendant huit jours le domicile conjugal pour aller on ne sait où... (Se ravisant.) Quand je dis on ne sait où... excepté moi, pour qui la question est claire comme de l'eau de roche!.. Parti le jour même où certaine coryphée avec laquelle je l'avais fait souper plusieurs fois, désertait son drapeau de l'Académie royale de musique... ça n'est pas douteux! D'ailleurs, pourquoi ce mystère qu'il a gardé sur cette absence? Oh! n'importe, Maria doit être de retour ici demain, et par elle je saurai tout avant l'arrivée de ma cousine!.. Ce sont de ces armes qu'il ne faut pas dédaigner... on s'en sert le moins possible, mais on se sent plus fort!.. Ah!

(Il voit Brémont qui entre par le fond.)

SCENE IV.

MAULÉON, BRÉMONT.

BRÉMONT.

Eh bien! sommes-nous prêts? (Ne voyant pas Henri.) Où est-il donc?

MAULÉON, indiquant son cabinet.

Là!.. Il termine sa toilette et revient à l'instant.

BRÉMONT.

Ah! très bien!.. On selle!.. je viens de l'écurie, où j'ai admiré son cheval, que je ne connaissais pas... *Othello*, vous savez.

MAULÉON.

Oui, oui...

BRÉMONT.

Oh! la belle bête!.. une robe magnifique, des jambes fines et nerveuses!.. par exemple, il a l'air furieusement vif!

MAULÉON.

Très vif, oui!

BRÉMONT.

Et dire que l'homme qui monte cela est un être auquel, il y a quelque temps, je n'aurais pas seulement confié un âne!.. En vérité, je n'en reviens pas!.. Mais, le voilà!

SCÈNE V.

MAULÉON, HENRI, BRÉMONT.

HENRI, entrant par la gauche.

Eh! bonjour, mon oncle!

BRÉMONT.

Bonjour, cher ami, bonjour! (Le regardant.) Est-il brillant!.. Ah! mon cher, tu es mis comme un ange!

HENRI.

Vous trouvez, mon oncle?.. oui, n'est-ce pas?.. Je crois que cette redingote est assez...

BRÉMONT.

Ah! elle a du chic!

HENRI.

Oui... elle est assez... chicandarde!

BRÉMONT, riant.

Ah! ah! chicandarde! (A Mauléon.) J'adore chicandarde!

HENRI.

C'est le tailleur de Mauléon!.. Dites donc... et... ce gilet-là... qu'est-ce que vous dites, mon oncle, de ce gilet-là?

BRÉMONT, le regardant de près.

Il est charmant!

HENRI.

Oui, je le crois d'un genre assez... chocnosophe.

BRÉMONT.

Hein? comment dis-tu ça?

HENRI.

Chocnosophe... C'est Mauléon qui m'a appris ce...

MAULÉON, se défendant.

Moi!.. mais je ne...

BRÉMONT.

Oh! c'est ravissant!.. Ah! je ne connaissais pas chocnosophe!.. (Le regardant.) Chicandard, chocnosophe... Un gaillard qui, il y a trois mois, ne savait pas dire un mot... et que je retrouve hier, à mon arrivée, brillant, gai, bon vivant, buvant, fumant, montant à cheval...

HENRI.

Remerciez Mauléon!.. l'auteur de ma métamorphose!

BRÉMONT.

Vraiment! (Prenant la main de Mauléon, qui se défend contre ses compliments.) Ma foi, de tout mon cœur! (Vivement, à Henri.) Ah! cher ami, va! me voilà donc enfin un neveu dont je puis être fier... un ami, un camarade!.. Et ta femme!.. quand elle va revenir après-demain... en voilà une qui va être contente!

MAULÉON, à part, souriant.

Hum! hum!.. il faudra voir!

BRÉMONT.

Car je puis maintenant te dire... tu avais tant de vertu en partage, mon bon ami, que, malgré tes droits au prix Monthyon... ça devenait inquiétant!..

HENRI.

Oui-dà?

BRÉMONT.

Non pas que... mais les femmes, vois-tu?.. les meilleures... (et je puis dire que tu avais mis la main sur un ange.)

MAULÉON, tendrement, à part.

Ah! certes!

BRÉMONT.

Il ne faut pas les ennuyer!

MAULÉON, à part.

Ni les tromper!

HENRI.

Et je m'en acquittais...

BRÉMONT.

Crânement!

HENRI.

Merci!

BRÉMONT, riant.

Il n'y a pas de quoi!.. (A Mauléon.) Dites donc, savez-vous l'effet qu'il me faisait, quand je le voyais passer avec votre cousine... elle, avec son bel œil noir, si vif, si bien ouvert, et sa démarche si franche, et lui, raide et pensif dans sa longue redingote noire, le cou emprisonné dès le matin dans une cravate blanche, emblême de sa candeur, et les yeux presque toujours timidement baissés vers la terre... (A Henri.) Je veux être damné si parfois je ne me surprenais à oublier votre sexe et votre âge, et à me dire: Tiens! voilà M^me^ et M^lle^ de Kervant!..

(Ils rient tous trois.)

HENRI.

Ah! ah! ah!.. (A part.) Comme il me paiera cela!

MAULÉON.

Mais, maintenant, quelle différence!..

BRÉMONT.

Tu as gagné, vois-tu? mille pour cent!

HENRI, modestement.

Oh! mon oncle!.. (A part.) Il en rabattra!

BRÉMONT.

Mille pour cent!

HENRI.

Remerciez Mauléon!

MAULÉON, à part.

Ah ça! il est fatigant!

HENRI.

C'est lui qui a tout fait...

MAULÉON, à part.

Il me donne l'air d'un cornac.

HENRI.

C'est lui qui m'a arraché à mes travaux!..

BRÉMONT, à Mauléon.

Ah! cher ami! je vous en aurai une éternelle obligation!

HENRI.

Lui qui m'a mené au manège et au tir...

BRÉMONT.

Il a raison! il faut qu'un mari sache se battre.

MAULÉON.

C'est mon avis!

HENRI.

Puis, à l'Opéra... puis, souper!..

BRÉMONT, gaîment.

Il a soupé, le drôle!..

HENRI, gaillardement.

Ah! mon oncle!.. et avec quels convives!.. ah! Dieu!

(Il envoie un baiser.)

BRÉMONT.

Ah! bien. Mais, dis donc? eh!.. halte-là!

HENRI, légèrement.

Ah bah!

BRÉMONT.

Comment, ah bah!.. (A part.) Il est charmant! (Haut.) Non, non... diable! quand on est marié, mon cher!..

JOSEPH, entrant.

Les chevaux sont sellés!

HENRI.

Ah! bravo! nous pouvons partir.

(Mouvement de sortie.)

BRÉMONT, à Mauléon.

Ah ça! dites donc!.. ne lui laissez pas faire de bêtises!

MAULÉON.

Oh! soyez tranquille! je suis là pour... (A part.) pour le pousser!

TOUS TROIS.

AIR: Fragment d'un duo de Lucia.

Allons, en selle!
Il faut partir;
C'est le plaisir
Qui nous appelle
Tous les trois
Dans les bois!

BRÉMONT, regardant Henri qui vient de prendre sa cravache; bas, à Mauléon.

Cette humeur cavalière
Me plaît, mais, je l'espère,
S'il faut qu'on le modère...

MAULÉON, l'interrompant en souriant.

Je suis là
Pour cela!..

TOUS TROIS.

Allons, en selle! etc.

(Henri prend Brémont par la taille. Ils sortent tous trois par le fond.)

SCÈNE VI.

JOSEPH, seul.

Quel joyeux compère que mon maître !.. Ah ! depuis deux mois que je suis à la maison, j'en suis fâché pour ma maîtresse, que je n'ai pas encore l'honneur de connaître ; mais je crois que son contrat de mariage a été furieusement ébréché !.. Cette absence mystérieuse d'il y a un mois... un homme établi !.. oh !.. Après ça, il paraîtrait que c'est sa femme qui serait cause de tout cela : elle s'ennuyait avec lui... pour raison d'incompatibilité d'humeur, comme on disait dans le bon temps... dans le temps du divorce... Eh ! mais... j'entends, je crois, quelqu'un ! (Une femme de chambre paraît dans le fond, portant un manteau et un carton.) Oui, vraiment... Qu'est-ce que...

LA FEMME DE CHAMBRE. *

Vous êtes le valet de chambre de Monsieur?

JOSEPH.

Lui-même.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Vous n'entendez donc pas la chaise de poste ?.. Voici Madame !

JOSEPH.

Madame ! que l'on n'attendait qu'après demain ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est elle !.. elle me suit !

JOSEPH.

Ah bien !.. et Monsieur qui vient de sortir !

(Entrent par le fond Caroline et Mme de Vertpré en toilette de voyage.)

SCÈNE VII.

JOSEPH, CAROLINE, Mme DE VERTPRÉ, LA FEMME DE CHAMBRE.

CAROLINE.

Eh bien ! Louise, Monsieur y est-il ?

JOSEPH.

Non, Madame, Monsieur est sorti avec M. Brémont.

CAROLINE.

Ah !.. (A Joseph.) C'est vous qui êtes nouvellement ici?

JOSEPH, s'inclinant.

Oui, Madame !.. Ces Messieurs viennent de monter à l'instant à cheval.

CAROLINE, incrédule.

A cheval... mon mari ?..

JOSEPH.

Oui, Madame ; et même, j'y pense, ces messieurs allaient, je crois, aux Champs-Elysées... et en me hâtant, peut-être...

CAROLINE, à Mme de Vertpré.

Mon mari, aux Champs-Elysées!.. Ce garçon se trompe !

Mme DE VERTPRÉ.

Mais, enfin, il doit bien savoir... ah ! ah !

CAROLINE, à Joseph.

Eh bien donc ! soit... allez... dites à ces messieurs que nous sommes arrivées... allez !

(Les domestiques se retirent par le fond.)

SCÈNE VIII.

CAROLINE, Mme DE VERTPRÉ.

CAROLINE, posant son chapeau sur le guéridon à gauche.

Mon mari en promenade à cheval aux Champs-Elysées !.. As-tu entendu cela ?

Mme DE VERTPRÉ, qui a aussi posé son chapeau.

Mais, oui, sans doute, et je ne puis m'empêcher de rire de ton incrédulité et de la plaisante figure de ce garçon en t'assurant...

CAROLINE.

Mais c'est qu'il y a là-dessous une erreur, bien sûr... Ah ! je suis toute brisée !.. Je commençais à en avoir assez du château de Bellecourt; cette vie continuelle de plaisirs finit par devenir maussade...

Mme DE VERTPRÉ.

Avec ça qu'ils ne sont pas très forts là-bas !..

CAROLINE.

Et c'est drôle comme c'est ennuyeux, les gens nuls.

Mme DE VERTPRÉ.

Ah ! tu trouves?.. (A part.) Eh bien ! ils auront été bons à quelque chose.

CAROLINE.

Et depuis douze jours, pas une lettre de mon mari !

Mme DE VERTPRÉ.

Oh ! les hommes sont si paresseux pour écrire !

CAROLINE.

Les hommes... les hommes !.. Lui, c'est différent ! (Elle se trouve près du guéridon de gauche.) Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ?.. Un paquet de cigarettes?... (A Mme de Vertpré.) Des cigarettes ici !.. (Les rejetant.) C'est sans doute quelqu'un qui les aura oubliées... (Prenant un journal.) *Les Guêpes*... (Prenant un livre.) *les Mystères de Paris*!.. une stalle d'Opéra !

Mme DE VERTPRÉ.

Mais le temple est profané !

CAROLINE.

Eh ! mais, je ne remarquais pas... (Regardant autour d'elle.) et tous ces changemens !.. Ah ça! je suis pourtant bien chez moi ! (Avisant un

* Joseph, la Femme de chambre.

petit meuble assez coquet de l'autre côté de la scène.) * Eh bien ! et ce dunkerque...

Mme DE VERTPRÉ.

Avec toutes ces petites porcelaines !

CAROLINE.

Oh ! les petits Chinois !.. Dieu ! qu'ils sont drôles !... Regarde donc, Adèle !..

Mme DE VERTPRÉ.

Est-tu sûre que nous ne nous sommes pas trompées d'étage ?

CAROLINE, qui a jeté les yeux sur un autre objet voisin du meuble, poussant une nouvelle exclamation.

Ah ! mon Dieu !

Mme DE VERTPRÉ.

Qu'est-ce encore ?

CAROLINE, à elle-même, le prenant.

C'est... c'est bien son portrait !

Mme DE VERTPRÉ.

Voyons donc !

(Elle se dirige vers elle.)

CAROLINE, interdite.

Le portrait d'Henri !.. et en robe de chambre ?.. Regarde !

Mme DE VERTPRÉ.

Oui, vraiment !

CAROLINE, avec de nouvelles exclamations.

Et des moustaches !.. Tiens, il est gentil comme ça !.. Se faire peindre, lui !.. et en robe de chambre !.. Ah ça ! il a donc maintenant une robe de chambre ?

Mme DE VERTPRÉ, souriant.

Ce serait une révolution !**

CAROLINE.

Ah ! Dieu soit loué ! je ne verrai donc plus cette grande vilaine redingote de casimir noir avec laquelle il me faisait peur quand il rentrait le soir chez moi !.. (Souriant en regardant le portrait.) Comme ça, à la bonne heure !.. il est bien mieux !.. (Elle pose le portrait sur le guéridon de gauche.) Mais, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Mme DE VERTPRÉ.

Oh ! nous allons le savoir, car il me semble entendre... (Elle est près de la fenêtre au premier plan à droite, où elle regarde.) Eh bien ! ce domestique avait raison... les voici à cheval... ton mari et ton oncle !..

CAROLINE, allant à la croisée. ***

Bah !

Mme DE VERTPRÉ, changeant de ton.

M. de Mauléon est avec eux.

CAROLINE, regardant.

Mais, oui... c'est bien mon mari !.. Oh ! quel changement !..

* Mme de Vertpré, Caroline.
** Caroline, Mme de Vertpré.
*** Mme de Vertpré, Caroline.

Mme DE VERTPRÉ.

Et avec quelle légèreté il s'élance sur le perron...

CAROLINE.

Mon bon oncle ne peut le suivre !... (Quittant la fenêtre.) Ah ça ! dis donc, sommes-nous bien éveillées ?..

Mme DE VERTPRÉ.

Oui, vraiment, car les voici !

(Henri a paru dans le fond ; Mauléon et Brémont entrent après lui.)

SCÈNE IX.

BRÉMONT, Mme DE VERTPRÉ, HENRI, CAROLINE, MAULÉON.

AIR : Fragment d'un duo de Don Pasquale.

ENSEMBLE.

HENRI, BRÉMONT, MAULÉON.

Quoi ! vous voilà de retour !
Fêtons l'amitié, l'amour,
Et que, pour tous, ce beau jour
Donne à notre cœur
Le bonheur !

Mme DE VERTPRÉ et CAROLINE.

Oui, nous voilà de retour !
Fêtons l'amitié, l'amour,
Et que, pour tous, ce beau jour
Donne à notre cœur
Le bonheur !

HENRI, à Caroline, avec effusion.

Sur mon cœur, de grâce !
Viens encor ! que je t'embrasse !

CAROLINE, à part.

Grand Dieu ! quel changement !
En ce moment,
Je rêve, vraiment !

ENSEMBLE.

Quoi ! vous
Oui, nous voilà de retour, etc.

HENRI.

Ah ! Caroline ! chère amie... c'est toi ! Par quel heureux hasard...

(Il l'embrasse de nouveau.)

CAROLINE, troublée de cet accueil.

Mon Dieu ! c'est que... c'est que... (A part.) Comme il m'embrasse !

HENRI, voyant Mme de Vertpré.

Et vous aussi, Madame !.. Deux bonheurs à la fois !

BRÉMONT, à Mme de Vertpré.

Mais à quoi devons-nous aujourd'hui ce retour que nous n'attendions que dans deux jours seulement ?

Mme DE VERTPRÉ.

Des affaires imprévues, urgentes, sont venues

me chercher à Bellecourt, d'où nous ne devions, en effet, partir qu'après-demain; Caroline alors a voulu revenir avec moi et avancer ainsi son départ.

HENRI, à sa femme.

Ah! voilà une charmante surprise!.. Mais, pardon!.. Mesdames, j'oubliais d'excuser auprès de vous... M. de Mauléon... Il se faisait un scrupule de nous suivre; mais, il est... de la famille... Mon oncle et moi l'avons retenu!

MAULÉON, s'inclinant.

Que d'excuses je vous dois, Mesdames... Le désir de m'informer de vos nouvelles en est une que je me permettrai de confesser ici.

HENRI, galamment.

Et les nouvelles paraissent fort rassurantes!.. ces visages frais et roses...

CAROLINE, à part.

Ce langage!..

BRÉMONT, regardant Mme de Vertpré, avec galanterie.

Le fait est que... il est impossible de...

HENRI, à Mme de Vertpré.

Mais, puisque vous avez commis, Madame, l'imprudence de descendre ici, vous trouverez bon qu'on vous y garde.

Mme DE VERTPRÉ.

Quelques heures seulement.

HENRI.

Nous compterons plus tard... Arrêtons bien vite le programme de notre soirée... D'abord, on ne se quitte pas... l'on dîne ici, et comme il y a aujourd'hui un début à l'Opéra, un de ces messieurs passera retenir une loge.

Mme DE VERTPRÉ.

A l'Opéra, un jour d'arrivée!

HENRI.

Une loge de rez-de-chaussée... vous n'aurez pas de toilette à faire. (Appelant Mauléon, qui s'est approché de sa femme.) Mauléon! *

MAULÉON.

Plaît-il?

HENRI, à part.

Il ne perd pas de temps!

Mme DE VERTPRÉ, bas, à Caroline.

Ah ça! mais, il est charmant, ton mari!

HENRI, à Mauléon.

Je vous confie ce soin, n'est-ce pas?

MAULÉON.

Très volontiers!

HENRI, aux dames.

M. de Mauléon nous aura cela de première main... il connaît les détours du sérail.

MAULÉON, à part.

Que la fièvre l'étouffe!

HENRI, à part.

Il n'est qu'à moitié flatté! (Haut, passant à Mme de Vertpré.) * Pardon, Madame, de disposer ainsi de vous...

Mme DE VERTPRÉ.

Vous êtes trop aimable! Il faut pourtant que je vous quitte un instant.

(Henri passe près de Brémont.)

BRÉMONT.

Comment?

Mme DE VERTPRÉ.

Quelques affaires, puis, mon notaire à voir...**

BRÉMONT.

Madame! si vous daigniez accepter mon bras... je serais heureux de...

Mme DE VERTPRÉ.

Eh bien! soit, mille grâces!..

HENRI, bas, à Brémont.

Ah ça! ne soupirez pas trop!

BRÉMONT.

Hein! farceur!.. (A part.) Il est charmant.

(Il remonte.)

MAULÉON, bas, à Caroline.

Oh! qu'il me tardait de vous revoir!

HENRI, l'observant de loin.

Mauléon!..

MAULÉON.

Hein? (A part.) Ah ça! mais, il devient intolérable.

HENRI.

Dites-moi donc?... ***

MAULÉON, à part.

Pas moyen maintenant de lui parler.

BRÉMONT, bas, à Caroline. ****

Eh bien!.. comment le trouves-tu?..

Mme DE VERTPRÉ, bas et souriant.

C'est-à-dire que j'en raffole!..

CAROLINE, comme étourdie, à elle-même.

Je ne sais plus où j'en suis!..

ENSEMBLE.

Quoi! vous voilà de retour, etc.
Oui, nous voilà de retour, etc.

(Henri a accompagné Mme de Vertpré jusqu'à la porte du fond. Tout le monde est sorti, excepté Caroline et Henri.

* Brémont, Mme de Vertpré, Caroline, Henri, Mauléon.

* Brémont, Mme de Vertpré, Henri, Caroline, Mauléon.

** Henri, Brémont, Mme de Vertpré, Caroline, Mauléon.

*** Brémont, Mme de Vertpré, Caroline, Henri, Mauléon.

**** Mme de Vertpré, Brémont, Caroline, Mauléon.

SCÈNE X.

CAROLINE, HENRI.

CAROLINE, seule sur le devant de la scène, regardant autour d'elle.

Je ne reviens pas de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends !

HENRI, du fond, la regardant.

A nous deux, maintenant !

CAROLINE, souriant, avec candeur.

Je n'ose le regarder.

HENRI, l'abordant.

Eh bien ! Caroline... nous voilà seuls... (Lui baisant la main et la regardant avec tendresse.) Sais-tu que tu es revenue de là-bas plus charmante que jamais !..

CAROLINE, comme attérée.

Des complimens, maintenant !

HENRI, souriant.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?

CAROLINE.

Ce que j'ai... ce que... mais j'ai que je ne vous reconnais plus... que vous n'êtes plus le même homme.

HENRI.

Ah ! bon Dieu !

CAROLINE.

Ni au physique, ni au moral... Mais regardez-vous dans la glace !

HENRI.

Merci !.. (La regardant.) J'ai mieux que cela à voir en ce moment.

CAROLINE, à part.

Encore un !.. (A Henri.) Deux complimens en cinq minutes !.. (A part.) Je n'en ai pas eu tant que ça en deux ans !

HENRI, riant.

Ah ! ah ! ah !..

CAROLINE.

Voyons, Monsieur, venez vous asseoir près de moi... et que je sache un peu ce que vous avez fait pendant cette longue absence ! car Dieu sait si je suis ici entourée d'énigmes ! (S'asseyant sur l'ottomane de gauche et laissant à Henri une place qu'il y prend aussitôt.) Parlez !.. qu'est-ce que vous êtes devenu ?

HENRI, s'asseyant près d'elle.

Non !... toi, d'abord.

CAROLINE.

Non... non... vous !..

HENRI.

La femme doit d'abord compte à son mari !..

CAROLINE.

Ah ! bien, tenez, allez, le compte sera bientôt fait !.. Je montais à cheval tous les jours et je dansais tous les soirs... toujours comme ça !.. voilà mon affaire... Maintenant, à votre tour !

HENRI.

Ta ta ta... vous passez sous silence le plus intéressant !.. vous dansiez... avec qui dansiez vous ?.. vous ne manquiez pas là-bas d'adorateurs...

CAROLINE, d'un petit air dédaigneux.

Oui !.. ils étaient amusans !..

HENRI.

Il y a toujours un tas d'hommes dans ce château de Bellecourt !.. (A part.) Elles sont là cinq ou six vieilles coquettes !..

CAROLINE.

Des hommes !.. c'est-à-dire que j'ai vu des gants blancs et des bottes vernies ; mais des hommes !.. pas l'ombre d'un !..

HENRI, à part.

Tiens ! tiens !.. (Haut.) Hum !.. Caroline, vous cachez votre jeu !

CAROLINE, le regardant bien en face.

Ma foi ! non... Tiens, vous avez une jolie petite cravate !

HENRI.

Tu trouves ?..

CAROLINE.

Oui... Elle vous va bien !

HENRI.

Ah !.. merci !

(Il lui baise galamment la main.)

CAROLINE, souriant à part et le regardant lui baiser la main.

Voilà encore.... que.... Est-il étonnant !... (Haut.) Comment ! vous m'embrassez les ongles, maintenant ?..

HENRI.

Comment, si je... de petits ongles roses qu'on dirait en les unissant un bouton de Bengale !..

CAROLINE.

Où a-t-il pris tout cela, bon Dieu ! (Vivement.) Voyons, voyons, Monsieur, laissez là mes ongles et les boutons de Bengale... et répondez-moi, à votre tour. Qu'est-ce que vous avez fait pendant ces trois mois ?.. où en sont l'Académie, la Faculté, la Sorbonne ? Je veux tout savoir.

HENRI.

La Sorbonne ?.. je n'y ai pas mis le pied, à la Sorbonne...

CAROLINE.

Ah bah !.. Et comment avez-vous pu vivre sans votre chère Sorbonne ?.. Où êtes-vous donc allé ?

HENRI.

A droite, à gauche... au nord, au midi... dans les théâtres, les concerts... que sais-je ?..

CAROLINE.

Vous, si sédentaire !..

HENRI.

Eh ! oui... mon Dieu, voilà !.. Vois-tu ? tu étais partie... j'étais seul, dépaysé, j'étais triste... j'avais besoin de me distraire... et, ma foi ! ces messieurs m'ont pris en pitié... ils m'ont entraîné avec eux dans leur vie, qui est un véri-

table tourbillon où l'on n'a pas le temps de se reconnaître... et tout de suite ça a été beaucoup mieux.

CAROLINE.

Ah! tout de suite!.. ça a été...

HENRI.

Oui, ça m'a distrait... ça m'a...

CAROLINE, un peu réfléchie.

Oui... oui.., C'est alors, je le vois, que vos lettres sont devenues plus rares!..

HENRI.

Tu crois?

CAROLINE.

Oh! j'en suis sûre!.. Et qu'est-ce que vous faisiez donc dans ce tourbillon?

HENRI.

Oh! je dis tourbillon... l'Opéra... des concerts... des bals... il y a eu beaucoup de bals cet été... ça devient la mode... Et, à propos, tu ne sais pas?.. je valse.

(Ils se lèvent.)

CAROLINE, gaiment.

Ah!

HENRI.

Oui, oui... j'ai été avec ces messieurs chez Célarius... et j'ai appris la polka.

CAROLINE, ravie.

Vraiment?.. Ah! bien! vous me la montrerez.

HENRI, riant.

Oui... oui... Et imagine-toi que j'y ai fait tant de progrès, que la baronne Dupeyra, tu sais? qui est une petite femme ravissante...

CAROLINE.

Eh bien?

HENRI.

Elle ne veut plus la danser qu'avec moi.

CAROLINE.

Ah!

HENRI.

Ça m'amuse beaucoup, parce qu'ils sont tous furieux!.. Ah! ah! ah! (A part.) Elle ne trouve pas cela drôle!

CAROLINE, après une pause.

De façon que ces plaisirs sont parvenus bien vite à vous faire oublier vos travaux... votre isolement?..

HENRI.

Oh! c'est inconcevable! Vois-tu? je n'ai pas eu un pied dans cette vie-là... que je m'y suis senti tout de suite entraîné par mes instincts, et maintenant, rien que l'idée d'un livre, d'une plume... me fait frémir!.. aussi j'ai un fameux projet, va! je vais vendre tous mes livres, pour acheter un billard.

CAROLINE.

Eh bien! et quand vous voudrez travailler?

HENRI.

Travailler?.. Merci! en voilà assez.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il irait ressembler à ceux que j'ai vus là-bas?

HENRI.

Oh! Dieu! travailler! je ne pourrais plus!.. tiens, c'est au point que... ces jours derniers... je suis allé voir un de mes amis, à qui il est arrivé une perte d'argent, et qui, pour continuer de vivre honorablement, sollicite une place, une chaire en ce moment vacante...

CAROLINE.

Ah!.. c'est très bien cela!..

(Mouvement de joie de Henri.)

HENRI.

Et je me disais: Quel bonheur que je ne l'aie pas entraîné dans cette vie nouvelle! il y aurait perdu, comme moi, cette habitude de travail dont il peut aujourd'hui avoir besoin... et, comme moi, serait incapable maintenant de...

CAROLINE.

Ne dites donc pas cela!

HENRI.

Mais je t'assure...

CAROLINE.

Allons donc!.. Je suis sûre qu'à sa place... je vous parie bien, moi...

(Brémont entre par le fond.)

HENRI.

Oh! tu perdrais!

SCÈNE XI.

BRÉMONT, CAROLINE, HENRI.

BRÉMONT.

Hein? qu'est-ce que... Vous parlez aussi de paris, vous autres?..

CAROLINE.

Ah! mon oncle.

BRÉMONT.

Ah! bien, en fait de paris... je viens à l'instant d'en voir un se faire, là, sous mes yeux... et que je vous donne bien en mille!.. Il s'agissait de toi, mon cher!

HENRI.

De moi?

CAROLINE.

De lui!

BRÉMONT.

Imaginez que tout à l'heure, en passant devant Tortoni, j'ai été arrêté par Montdidier et le petit de Bréville; Bréville, qui est très myope et qui revenait de ses terres de la Gironde, prétendait t'avoir vu, il y a un mois, devine.

HENRI, un peu embarrassé.

Il y a un mois...

BRÉMONT, l'observant.

A Bordeaux!...

HENRI, vivement.

Hein ?..

CAROLINE, de loin, se détournant.

A Bordeaux !.. lui !

HENRI.

A... à... Bordeaux !.. moi !.. ah ! ah ! ah !..

BRÉMONT.

Sa chaise de poste avait, disait-il, croisé la tienne... mais il avouait que tu ne l'avais pas vu.

HENRI.

Ah ! ah ! c'est heureux ! (A part.) Maudit bavard !

BRÉMONT.

Montdidier lui a ri au nez... et ils ont parié 200 louis !

CAROLINE.

Ah ! mais, voilà qui est bizarre !..

HENRI.

C'est... c'est absurde !.. Moi, à Bordeaux ! que diable voulez-vous que je... Mais, voyons, Caroline, l'heure s'avance... nous écoutons là des folies... et tu as des ordres à donner.

CAROLINE.

Oui, mon ami, mais...

BRÉMONT, riant.

A Bordeaux, lui !

HENRI, passant près de lui en lui pinçant le bras, bas.

Taisez-vous donc !

BRÉMONT, à part.

Aïe ! Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc ?

HENRI.

Voyons, Caroline, rien ne sera prêt !.. (A Brémont, bas.) J'ai à vous parler !

CAROLINE.

Oui, oui... * (A part.) Oh ! ces hommes ! que de ravages en peu de temps !

ENSEMBLE.

Air de la Chambre verte.

CAROLINE.

Mon Dieu, quel changement !
Quel ravage, vraiment !
D'où vient donc que j'ai peur
Qu'il n'ait gagné son cœur ?

BRÉMONT.

Que me veut-il, vraiment ?
Et qu'est-ce qu'il lui prend,
Lui, si plein de douceur,
D'où lui vient sa fureur ?

HENRI.

La peste soit, vraiment,
De son renseignement ;
Il va, sur mon honneur,
Me payer ma frayeur !

(Caroline sort par la gauche.)

* Brémont, Caroline, Henri.

SCENE XII.

HENRI, BRÉMONT. *

HENRI.

Parbleu, mon oncle, vous pouvez vous flatter d'être un homme habile, vous ! (A part.) A son tour.

BRÉMONT.

Comment, encore !

HENRI.

Venir parler ici, devant ma femme, de ce pari entre Bréville et Montdidier !

BRÉMONT.

Ah ça ! je te demande en quoi cela peut te... Est-ce toi qui paiera les deux cents louis du marquis ?..

HENRI, bas.

Mais... si le marquis a gagné ?..

BRÉMONT.

Hein ?

HENRI.

Si, en effet... j'étais, il y a un mois, à Bordeaux !

BRÉMONT.

A Bordeaux ?..

HENRI.

Eh ! mon Dieu, oui !.. j'y ai passé huit jours. (Brémont est stupéfait.) Et vous venez là, juste, lui donner l'éveil !

BRÉMONT.

Comment ! tu es allé ?.. Pourquoi diable es-tu allé à Bordeaux ?

HENRI.

Pourquoi ?.. pourquoi ?.. (Après une pause.) Est-ce que vous ne devinez pas, un homme d'esprit comme vous, quand je vous parle là d'Opéra, de souper, qu'il y a là-dessous (Plus bas.) une affaire de femme !

BRÉMONT, éclatant.

Hein ?.. comment ?.. c'est pour des affaires de femmes...

HENRI.

Chut !..

BRÉMONT, étouffant sa voix.

Que vous avez quitté le domicile conjugal !

HENRI, avec flegme.

Eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc ?..

BRÉMONT.

Comment ce que... des intrigues !..

HENRI, très calme.

Oh ! ne prenez donc pas une figure de grand parent, mon oncle !.. ça ne vous va pas ; ça vous vieillit... vous avez dix ans de plus !..

BRÉMONT.

Ce calme !

HENRI.

Pardieu ! j'en ai bien d'autres affaires à vous confesser, et autrement graves !

* Brémont, Henri.

BRÉMONT.

Hein?

HENRI.

Et, avant tout, n'est-ce pas? il faut me venir en aide.

BRÉMONT, indigné.

En aide?.. moi!..

HENRI, avec le même flegme.

Mais, dame!

BRÉMONT, de plus en plus indigné.

Comment! vous attendez de moi, moi... l'oncle de votre femme... que je vous vienne en aide pour la tromper... elle, ma nièce... (Emu.) Mon enfant!..

HENRI, du même ton.

Comment! vous m'abandonnez?

BRÉMONT, hors de lui.

C'est-à-dire que je vous trouve plaisant!

HENRI.

Ah! vous me trouvez plaisant?.. Ah! vous me laissez maintenant au milieu de mes embarras... vous!.. vous!

BRÉMONT, même mouvement.

Comment, moi!

HENRI, feignant l'indignation.

Eh bien! oui, vous!.. qui, à tout prendre, êtes en grande partie la cause de tout ces désordres!...

(Il remonte.)

BRÉMONT.

Il a un aplomb! *

HENRI, avec calme.

Le nierez-vous?.. (Se rapprochant de lui, avec calme.) J'étais tranquille, moi... Je me trouvais heureux dans ma vie simple et studieuse... j'aimais ma femme... Pas une pensée qui ne fût pure, une parole qui ne fût vraie... Ces trésors d'une éducation paternelle, religieusement conservés en moi, Caroline, trop jeune encore, ne pouvait les apprécier... c'est vous, son oncle, vous, son père, comme vous disiez tout à l'heure, qui auriez dû les lui faire comprendre... et c'est vous qui, loin de là, avez mis en relief tout ce que cette vie régulière pouvait offrir de difficile à ses vingt ans... C'est vous qui avez accumulé sur moi les sarcasmes! (Après une pause pendant laquelle Brémont semble réfléchi et confus.) Eh bien! il est arrivé qu'humilié et froissé, j'ai demandé à une autre vie d'autres plaisirs et d'autres secrets!..

BRÉMONT.

Ah ça! mais, c'est un cheval échappé!

HENRI.

Il est arrivé que mon intérieur, naguère si doux, me devient, à mon tour, monotone... que ma femme a cessé d'être l'unique objet de ma pensée... et qu'enfin de plus grands malheurs encore, s'il faut le dire, sont nés pour moi de cette vie dissipée et folle!..

* Henri, Brémont.

BRÉMONT.

Henri!

HENRI, continuant.

Oui, mon oncle, oui!.. j'ai joué!..

BRÉMONT.

Hein?

HENRI.

J'ai perdu!..

BRÉMONT.

Ah! mon Dieu!

HENRI.

Et il me faut, dès ce soir, cent mille francs!

BRÉMONT.

Qu'entends-je?

HENRI, à part.

Il ne doit pas trouver, à cette heure, que j'ai gagné mille pour cent!

BRÉMONT, avec effroi.

Vous, un joueur!.. Oh! non... non... c'est impossible!... ton cœur est trop noble, trop pur...

HENRI.

Eh! ce n'est pas mon cœur!... c'est l'exemple, l'entraînement... On joue et on perd... voilà tout!

BRÉMONT, effrayé, après une pause, comme à lui-même.

O mon Dieu! oui, j'ai été coupable... bien coupable... c'est vrai!.. (Très ému.) Mais si je pouvais songer, ô ciel, que, par moi, ces deux avenirs qui me sont si chers eussent été compromis... Oh!.. (Saisissant la main d'Henri en qui se livre une lutte assez visible.) Henri!.. Oh! tiens, je te le jure, ce n'est pas pour l'argent, mon Dieu!.. ces cent mille francs... s'il te les faut... je te les donnerai, moi!... ma fortune n'est-elle pas la vôtre!.. ma vie n'est-elle pas tout en vous!.. Mais toi, toi, Henri!.. l'époux de Caroline, de ma fille! un débauché! un joueur!..

HENRI, s'oubliant.

Mon oncle!..

BRÉMONT, dans un grand trouble.

Oh! par pitié, rassure-moi bien vite!.. car, tu le vois? rien qu'à cette idée... les larmes m'étouffent... je sens... je sens que j'en mourrais!...

HENRI, se laissant entraîner dans ses bras.

Calmez-vous!.. (A part.) Oh! mon Dieu! j'ai été trop loin! (Haut.) Mon oncle!.. (La porte du fond s'ouvre.) Chut! quelqu'un!... Voyons... voyons... du calme... nous allons passer dans mon cabinet et aviser... (A part.) Excellent homme!..

(Mauléon entre; Brémont s'est tenu un peu à l'écart pour se remettre de son trouble; Henri est allé au-devant de Mauléon.

SCÈNE XIII.

MAULÉON, HENRI, BRÉMONT,

HENRI, à Mauléon.

Pardon, mon cher; vous nous avez surpris terminant une affaire... (Mouvement de Mauléon.) Restez, de grâce... mais, voulez-vous permettre seulement que nous passions un instant mon oncle et moi dans mon cabinet?

MAULÉON,

Comment donc! ne vous gênez pas, de grâce!.. (A part.) On dirait qu'il y a quelque chose!

(Brémont sort à droite.)

HENRI.

Ces dames ne tarderont pas, sans doute, à venir rompre votre solitude... (Avec intention.) Et, moi-même, je suis à vous dans un instant.

(Il sort à droite.)

MAULÉON, seul.

Si j'avais prévu cette chance favorable de me trouver seul avec elle... je ne lui aurais pas envoyé tout à l'heure, dans ce numéro de *la Mode*... Ah! c'est égal, ce billet dût-il la fâcher un peu, provoquera une petite explication... et c'est tout ce que je demande... pour le moment. Eh! mais, du bruit, je crois... c'est elle... Bravo! (Il a un peu remonté la scène en voyant ouvrir la porte.) Eh! mais, comme elle semble agitée...

SCÈNE XIV.

CAROLINE, MAULÉON.

CAROLINE, entrant sans voir Mauléon, d'un air agité.

Oh! c'est insupportable!... A peine arrivée... déjà il ose... (S'asseyant près du guéridon de gauche.) Oui... oui!.. décidément, je n'ai que ce parti à prendre... Pas une enveloppe dans ma chambre!.. (Remuant quelques petits papiers et prenant une enveloppe dans laquelle elle place un billet qu'elle tire de sa ceinture.) Je ne peux pas rester ainsi exposée à une correspondance que je ne dois ni ne veux tolérer!...

(Elle a pris une plume et écrit l'adresse.)

MAULÉON, à part.

Eh! mais... plus de doute! c'est mon billet qu'elle me renvoie!

CAROLINE, finissant d'écrire et se levant.

Comme cela, j'éviterai les explications... et quand il recevra son billet, il comprendra... (Elle se retourne et se trouve en face de Mauléon.) Ah!.. Comment.. comment, Monsieur!.. sans vous faire annoncer... vous...

MAULÉON, la saluant.

J'étais là... je quittais ces messieurs... j'attendais... quand vous êtes entrée... j'ai dû respecter l'agitation où je vous voyais,

CAROLINE, vivement.

Et d'autant mieux que vous en étiez la cause!. Je voudrais bien savoir de quel droit... (Se reprenant.) Ou plutôt non... non... non... je ne veux rien savoir!... tout ce que j'ai à vous dire, c'est de reprendre à l'instant ce billet!.. J'avais lieu de penser que votre première épreuve vous servirait de leçon... mais, puisqu'il n'en est rien, puisque la parole d'une amie n'a pas suffi pour vous convaincre, c'est moi qui, cette fois, me chargerai de vous le rendre. (Le lui tendant de nouveau.) Allons, reprenez-le!

MAULÉON, le refusant, avec calme et douceur.

Ah! vous ferez bien à ce billet l'honneur de le brûler vous-même?...

CAROLINE, impatientée.

Eh! le brûler!... certainement que je le brûlerai!... si vous croyez par là me contraindre à le lire!..

(Elle va s'asseoir, et s'occupe, pour se donner une contenance, à arranger quelques papiers sur le guéridon.

MAULÉON.

Ne puis-je, du moins, exprimer ici ma confession... et mes excuses?..

CAROLINE, tenant à la main un papier imprimé qu'elle semble parcourir avec indifférence.

Ah! tenez, mon Cousin, je vous engage à changer de sujet de conversation, si vous voulez que je réponde!..

(Elle reprend sa pose insouciante et se remet à lire.)

MAULÉON, à part.

Est-elle méchante!...

CAROLINE, lisant avec plus d'attention.

Hein?.. Bordeaux!... Qu'est-ce que c'est que cela?

MAULÉON, haut.

Mais en vous suppliant de m'entendre, je ne songe pas... je ne... (A part.) Eh! mais, qu'est-ce que...

CAROLINE, lisant.

« Préfecture de Bordeaux... passeport à l'intérieur...

MAULÉON, à part.

Que lit-elle donc?

CAROLINE, continuant.

« Henri de Kervant...

MAULÉON, qui a regardé par-dessus son épaule.

Qu'ai-je vu?..

CAROLINE.

Un passeport!.. visé à la préfecture même de Bordeaux!..

MAULÉON, à part.

Ah! le maladroit!

CAROLINE, lisant.

«Le quinze août...» Il y a un mois... il y a un mois!.. juste à l'époque où on l'a vu!.

(Elle se lève et traverse la scène avec agitation.) *

* Mauléon, Caroline.

MAULÉON, à part.

Ah! c'était à Bordeaux...

CAROLINE, à elle-même.

Il est allé à Bordeaux... et il me l'a caché!.. et là, tout-à-l'heure, il le niait avec une assurance... Oh! il faut que je sache... Eh! mais... lui, qui ne l'a pas quitté, il pourrait m'apprendre...

MAULÉON, à part.

Elle m'a regardé... elle va vouloir...

CAROLINE.

Si je pouvais...

MAULÉON, qui s'est approché d'elle, à part.

A mon tour... (Haut.) Pardon... je vois que ma présence vous est importune... et je dois...

(Il la salue et fait mine de se retirer.)

CAROLINE, vivement.

Non! non!..

MAULÉON.

Comment?..

CAROLINE.

Si vous ne me parliez que de votre amitié!..

MAULÉON, à part.

Je crois bien!.. ça n'engage à rien... et ça rapporte!..

CAROLINE.

Loin de redouter votre présence, je pourrais au contraire me confier à vous... si quelque secrète inquiétude devait troubler mon repos, mon bonheur!...

MAULÉON, avec tendresse.

Votre bonheur!... Oh! qui plus que moi serait fier de...

CAROLINE, l'interrompant.

Bien! bien!.. Mais... (Se rapprochant un peu.) dites-moi... durant cette absence, vous n'avez pas quitté mon mari?

MAULÉON, après avoir feint un peu d'hésitation.

Non, sans doute.

CAROLINE, vivement.

Mais, lui... s'est quelque temps séparé de vous?

MAULÉON, de même

Mon Dieu! je cherche... j'ignore...

CAROLINE, de même.

Rappelez-vous bien... il y a un mois... il a fait une absence...

MAULÉON.

Ah! oui... je crois..

CAROLINE.

Et il vous a confié?..

MAULÉON.

Nullement... c'était pour quelque affaire importante, sans doute.

CAROLINE.

Une affaire... à Bordeaux?.. où il n'a ni parens, ni amis.

MAULÉON.

Ah! c'est à Bordeaux...

CAROLINE.

Vous ne le saviez pas?

MAULÉON, feignant l'embarras.

Non, je... je l'apprends.

CAROLINE.

Vous me trompez!

MAULÉON, la calmant.

Ma cousine... mais... (Avec intention.) Que pouvez-vous supposer?

CAROLINE, très émue.

Tout!.. Oui, car, tout est changé en lui... ses idées, son langage... son cœur aussi, peut-être!

MAULÉON, à part, triomphant.

Nous y sommes!

CAROLINE.

Et si je pouvais croire...

MAULÉON.

Silence! c'est lui!

(La porte du fond s'ouvre; Henri entre et s'arrête un moment, en observant Mauléon et Caroline; puis, il descend doucement la scène, pendant que Mauléon se tient à distance, et que Caroline se remet de son émotion. *

HENRI, avec calme.

Caroline, je t'annonce que Mme de Vertpré vient d'arriver; elle a passé chez toi: j'ai quelques mots à dire à M. de Mauléon; ne la fais pas attendre.

CAROLINE.

J'y vais... je...

HENRI, lui prenant la main, pour la faire passer devant lui.

Qu'as-tu donc?.. on dirait que ta main tremble...

CAROLINE.

Moi, je n'ai rien... je...

(Elle passe.)

HENRI.

Eh bien! va... A bientôt!

CAROLINE, près de sortir.

Me tromper!.. Oh! ce doute est affreux!

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE XV.

MAULÉON, HENRI.

HENRI, à part.

Ah! voici une heure que j'attendais depuis long-temps!

MAULÉON, à part

Que diable peut-il avoir à me dire?

HENRI.

Je vous dois bien des remerciemens d'être resté, car j'avais véritablement à vous parler.

* Mauléon, Henri, Caroline.

MAULÉON.

Je suis tout à vous.

HENRI.

Mille grâces!.. (Lui présentant une chaise.) Asseyez-vous donc, je vous en prie!..

(Il prend lui-même une chaise; ils s'asseyent à droite.)

MAULÉON.

Je vous écoute... De quoi s'agit-il?

HENRI.

Mon Dieu! il s'agit... d'un petit compte pour lequel je suis fort en retard vis-à-vis de vous.

MAULÉON, souriant.

Comment, en retard?..

HENRI.

Oui, vraiment, puisqu'il date déjà de trois mois passés.

MAULÉON, légèrement.

Un compte.... de trois mois!.. Eh! quelle énigme est cela?

HENRI, un peu plus sérieux.

Oh! mon Dieu! tenez... je vais vous en donner le mot bien vite, et si je ne l'ai pas fait déjà, c'est que les circonstances ne me l'ont pas permis... (Mauléon l'écoute avec plus d'attention.) Sans autre préambule donc, depuis fort longtemps vous faites la cour à ma femme... (Mouvement de Mauléon, qui devient bientôt calme et impassible.) Je ne vous dirai pas au juste à quelle époque cela remonte.... c'est d'ailleurs une question sur laquelle vous êtes beaucoup mieux renseigné que moi... Mais, je vous dirai seulement depuis quand je m'en suis aperçu : c'est le lendemain même du départ de votre cousine; vous m'aviez emmené avec vous à une course de haies; nous étions au bois de Boulogne; un de vos amis était venu vous enlever à moi pour quelques détails de paris, que sais-je?.. et j'étais resté seul, fort ignoré et fort inaperçu d'un groupe qui était à quelques pas dans une des petites allées couvertes aboutissant au rond-point... C'étaient MM. Delamarre, Bréville et de Montdidier... Le nom de M^me^ de Kervant fut prononcé par un d'eux; j'avoue que j'eus l'indiscrétion de prêter l'oreille; ce nom fut suivi du mien... puis, du vôtre; on s'entretint, entre autres, d'un petit papier musqué, glissé par vous, la veille, dans un bouquet... On rit beaucoup de ma candeur à l'endroit de ce phénomène chimique, et non moins encore de certain projet assez neuf et piquant, en effet, pour un homme à bonnes fortunes, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que de la perdition de mon âme!.. M^me^ la comtesse de Nérant venait de vous prendre dans sa calèche; la course était finie, le groupe se dispersa, et je me jetai à mon tour dans un fiacre qui me ramena chez moi.

MAULÉON, à part.

Les maudits bavards!

HENRI.

Là, après avoir passé une première heure, pâle et immobile... une seconde à m'enfoncer les ongles dans les mains, et autres passe-temps également ridicules, je m'arrêtai à un parti assez usité en pareil cas; je pris dans une armoire une boîte à pistolets, et me rendis immédiatement chez vous.

MAULÉON, à part.

Allons! c'est une affaire... c'est fâcheux!

HENRI.

Il n'y avait pas, me dit-on, cinq minutes que vous étiez sorti... cinq minutes!.. Que le hasard est parfois un grand maître!.. Cinq minutes plus tôt, et de deux choses l'une, ou je vous brûlais la cervelle... et c'était dur pour un homme qui n'était coupable qu'intentionnellement, ou je vous mettais dans la pénible obligation de me la brûler à moi-même... ce qui n'était guère plus équitable.

MAULÉON, à part.

Je ne comprends plus.

HENRI.

Je me retirai donc, furieux contre le sort; toutefois, ce que ces messieurs avaient dit et répété de vous sur mes habitudes claustrales, mes allures excentriques, mes mœurs de l'âge d'or, tout cela ne les avait fait que rire, et cela me fit penser... Je recueillis tous ces sarcasmes, j'en tirai des conclusions précieuses... et puis, je remis en souriant mes armes dans leur armoire, car un autre projet venait de germer dans ma pensée... Commencez-vous à l'entrevoir, M. de Mauléon?

MAULÉON.

Continuez, de grâce!.. Vos conclusions...

HENRI.

Furent : qu'il était, en effet, imprudent de se mettre ainsi hors la loi du monde où l'on est... et qu'appelé à y vivre, je m'étais tenu trop étranger à son langage, à ses goûts, à ses plaisirs... Il me fallait un bon modèle, je vous choisis.

MAULÉON, à part.

Ah ça! mais, je rêve!

HENRI.

Depuis ce jour, j'abdiquai tous mes goûts pour accepter les vôtres; je fermai mes vieux livres et n'ouvris que des feuilles à la mode; je me fis présenter à votre cercle, à vos amis, sans oublier votre tailleur... Enfin, votre vie fut la mienne.

MAULÉON, à part.

Il raille, mais, je me vengerai!..

HENRI.

Seulement, dans ce monde où vous aviez médité ma ruine... en sournois, je puisais des armes pour vous battre, apprenant de vous et des vôtres, avec la manière dont on trompe un mari, celle dont on doit se défendre.

MAULÉON, à part.

Ah ça! mais, c'est donc un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein!

HENRI.

Vous le voyez, M. de Mauléon, vous avez

joué au fin avec moi, et je vous ai renvoyé la balle... A corsaire, corsaire et demi!.. Mais, à tout cela, il faut une solution... Voici pour le passé, reste l'avenir, qu'il importe d'éclaircir entre nous...

(Ils se lèvent.)

MAULÉON, à part.

Oh! certes!.. J'étouffe de colère!.. (Haut.) Je suis tout à vos ordres.

HENRI.

Oui... Oh! je n'en doute pas... Mais, tenez, qu'il me soit permis de laisser un instant de côté ce langage des gens du monde, où la bouche grimace quand le cœur est ulcéré; que ce soit tout simplement, je vous prie, l'homme d'il y a trois mois qui vous parle à cette heure... Dans ce monde où vous m'avez servi de modèle, je vous ai bien observé, et, franchement, vous valez mieux que lui!.. Oh! que votre modestie se rassure, ce n'est pas un grand éloge que je vous fais, mais je vous ai vu souvent répudier des routes qui révoltaient votre conscience... Par exemple, ces messieurs tentaient parfois de m'entraîner au jeu, et toujours je vous ai surpris vous y opposant de tout votre pouvoir... Eh bien! vous le dirai-je?.. chez nous autres Bretons, telle est l'autorité des liens de la famille, que ces éclairs de délicatesse et d'honneur m'étaient presque doux à constater; il me semblait qu'une heure pourrait arriver où, pénétrant jusqu'à un cœur encore droit et bien placé, je pourrais venir à vous, non plus en mari qui lutte de ruses avec un galant, mais en homme armé de son bon droit et de sa loyauté. Eh bien! tenez, je crois que cette heure est venue; me voici, Mauléon, je me place loyalement devant vous, je mets, vous le voyez, mon cœur sur la main, et je vous dis : La voulez-vous encore?..

MAULÉON, qui depuis quelque temps semble ému, fait le geste de prendre la main, puis, s'arrête.

Eh bien! je ne la prendrai qu'après vous avoir rendu un service... Plus tard, vous me l'offrirez, et alors... Mais, maintenant, je ne pourrais pas vous répondre, je sens que je suis ému... et je n'en ai pas l'habitude... Donc, au lieu de parler, j'agis. Votre femme est furieuse, jalouse!..

HENRI.

Hein?..

MAULÉON.

Elle sait que vous êtes allé à Bordeaux.

HENRI.

Comment?

MAULÉON.

Elle a trouvé votre passeport.

HENRI, très contrarié.

Ah! silence!..

(Entrent par la porte de gauche Caroline et Mme de Vertpré.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CAROLINE, Mme DE VERTPRÉ, entrant par la gauche.

Mme DE VERTPRÉ, au fond, bas.

Calme-toi!

CAROLINE, de même.

Oui... oui... occupe seulement, je te prie, M. de Mauléon.

MAULÉON, bas, à Henri, avant de le quitter.

Si vous avez besoin de me faire endosser quelque mensonge... ne vous gênez pas.

(Il s'éloigne et aborde Mme de Vertpré.*)

CAROLINE, qui s'est approchée d'Henri, d'un ton bref, à mi-voix.

Tout à l'heure, ici même, vous m'avez trompée!.. Pas un mot!.. je sais tout : voici une lettre pour vous... lettre de Bordeaux... lettre de femme...

HENRI.

Comment?

CAROLINE.

Oh! je ne l'ai point ouverte!.. mais ce cachet... voyez... Emilie!..

HENRI, rassuré, prenant la lettre.

Emilie!.. Si tu savais!..

(Il lit la lettre.)

CAROLINE.

Pas d'explications... pas de plainte!.. pas de mensonge!.. gardons du moins la dignité de notre cœur, puisque tout bonheur s'en éloigne à l'heure où il semblait devoir être le plus grand.

HENRI.

Lisez, Caroline, lisez!..

(Brémont entre par la droite.)

CAROLINE.

Comment?..

BRÉMONT, à Henri.

Eh bien! où en sommes...**

HENRI.

Mon oncle... chut!..

CAROLINE, qui a ouvert la lettre, lisant.

« Monsieur et cher parent.... » (A part, après avoir tourné le feuillet.) « Emilie de Grandpré! » Ma belle-mère!.. Que signifie?.. (Lisant avec empressement.) « Mon père était à Bordeaux!.. » Que vois-je! (Mauléon et Mme de Vertpré descendent en scène.*** Lisant.) « De récentes nouvelles, aussi heureuses que les autres avaient été inquiétantes... » Henri!..

HENRI.

Oui... oui!... voilà le secret de cette énigme que je puis maintenant révéler à tous, car cette

* Mme de Vertpré, Mauléon, au fond; Caroline, Henri, sur le devant.

** Caroline, Henri, Brémont.

*** Mme de Vertpré, Mauléon, Caroline, Henri, Brémont.

lettre me rassure, et tout semble réparé !.. Le retard d'un bâtiment que ton père attendait l'avait mis dans de grands embarras; j'allai vite le rejoindre au lieu de destination de son navire, où il s'était rendu lui-même; je puisai dans notre fortune les avances dont il avait besoin...

BRÉMONT, l'interrompant.

Et ce brave garçon ne voulait pas encore te parler de tout cela, dans la crainte de t'affliger !.. et, pendant ce temps, il se faisait passer à mes yeux pour un joueur, aux tiens, pour un mari infidèle et ingrat !..

CAROLINE.

Ah ! que je suis coupable !.. mais que je suis heureuse !.. (Elle se jette dans les bras d'Henri. Elle s'aperçoit qu'il y a du monde.) Ah ! mon Dieu !

HENRI, la rassurant.

Eh bien ! quoi ?.. voyons... ne sois pas si confuse... nous sommes ici en famille !.. devant de bons et francs amis !..

CAROLINE, à mi-voix, regardant Mauléon.

Hum !.. de francs amis !..

MAULÉON.

Oui, ma cousine !.. de francs amis !.. dont un a de bien vifs reproches à se faire, et vous supplie d'accueillir ici ses excuses avec bonté... car elles sont sincères, je vous le jure !

HENRI.

Tu peux le croire, va !.. je m'y connais !

MAULÉON, à Henri.

Merci !.. Et, vrai, Kervant... c'est à la bretonne...* (A part, le regardant.) Voilà le premier mari que je peux regarder en face... ça me paraît drôle... mais ça me fait plaisir !

Mme DE VERTPRÉ, le regardant assez tendrement.

Il est bien repentant...

HENRI, à Brémont, bas.

Eh bien ! mon oncle...

Mme DE VERTPRÉ.

Dis donc, Caroline...

(Elle se rapprochent.)

HENRI, bas, à Brémont, lui montrant Mme de Vertpré.

Et vos projets ?

BRÉMONT, bas.

Mes projets ? (Avec aplomb.) Mais, dame ! mon cher ! je triomphe, c'est évident... je l'ai battu atrocement, le roué !.. Du moment qu'elle sait... le dépit... elle doit le haïr !

HENRI.

Au contraire !

BRÉMONT.

Ah bah !..

CAROLINE, à Adèle.

Hein ? c'était lui !..

Mme DE VERTPRÉ.

Chut !

CAROLINE, à Mme de Vertpré.

Oh ! les vilains hommes !.. Ah ! il mérite une leçon !

Mme DE VERTPRÉ, à Caroline.

Je m'en charge.

MAULÉON, à mi-voix.

J'ai bien peur d'avoir perdu la partie des deux côtés !

CAROLINE, qui l'a entendu, passant derrière lui, et bas.

Peut-être !

MAULÉON, s'approchant vivement de Mme de Vertpré, et à mi-voix.

Ah ! Madame !..

BRÉMONT, qui a vu ce mouvement.

Ah bah !..

CAROLINE, à Henri.

Maintenant, mon ami, j'espère que vous ne vendrez plus votre bibliothèque ?..

HENRI.

Non, non, sois tranquille !.. (Il sourit en regardant Mauléon.) Je n'ai pris que la peau du lion... le Breton est resté dessous... Aussi, le matin, nous analyserons Fénelon... (Mouvement de Caroline.) Mais, le soir, nous irons dans le monde, et nous danserons la polka.

CHOEUR FINAL.

Air : Quand l'amour s'en va.

Le précepte du sage,
En fait d'amours,
Est qu'il faut, en ménage,
Savoir toujours,
D'utile et d'agréable,
Faire à tous deux,
Un partage équitable
Pour être heureux !

FIN.

* Mme de Vertpré, Caroline, Mauléon, Henri, Brémont.

NOTA. — S'adresser, pour la partition, à M. LANTZ, au théâtre du Palais-Royal.

Impr. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

ACTE II, SCÈNE XX.

ALBERTA Ire,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

DE M. N. FOURNIER.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 6 AVRIL 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS*
LE PRINCE FRÉDÉRIC-AUGUSTE.....	M. Julien-Deschamps.	UN AUTRE CONSEILLER...	M. Bordier.
LE COMTE DE MISTERTOFF.	M. Numa.	LA DOUAIRIÈRE WILHELMINE DE ROTTEMBERG-GOTTORP.....	Mme Usannaz.
LE BAR. DE ROSENCRANTZ.	M. Klein.	ALBERTA, sa nièce.....	Mlle Rose Chéri.
PÉTRUS.....	M. Rébard.		
UN CONSEILLER.....	M. Alexandre.		

La scène se passe en Bavière, au premier acte, chez la douairière.

ACTE PREMIER.

L'intérieur d'une chaumière; au fond, la campagne; porte au fond, portes latérales

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, *sortant de la chambre à droite et allant regarder au fond.*

Il fait déjà grand jour... Pétrus devrait être ici !... personne n'est encore levé dans cette chaumière... ma respectable cousine s'est endormie hier en relisant ses almanachs généalogiques... son sommeil doit être bien profond... Quant à sa nièce, la petite Alberta, une enfant qui ne songe qu'à ses fleurs et à sa volière... et perdre des instants si précieux ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! Ah ! c'est qu'au moment d'agir, le cœur bat, la tête brûle... ô Dieu ! moi le fils d'un exilé, recueillir un pareil héritage ! Quel bonheur que j'aie quitté cette terre d'Amérique où

j'étais allé servir sous le drapeau français !... A mon retour, pressé de revoir mon pays, je traversais l'Allemagne en toute hâte... j'apprends que le major Daunitz est à Darmstadt, lui, cet ancien ami de mon père !... Quelle fut sa joie en me revoyant ! il me pressait dans ses bras .. C'est le ciel, me dit-il, mon enfant, c'est le ciel qui vous ramène !.. et dans quel moment ! voyez cette dépêche... vous allez régner. — Régner !.. — Il m'apprend alors la mort de mon grand-oncle, le grand-duc de Saxe-Meiningen, celle d'un neveu qui l'avait précédée... Vos droits sont certains, ajoute-t-il, en votre absence on pourrait les méconnaître, mais paraissez pour confondre vos ennemis; moi, je pars à la hâte pour la résidence afin de vous préparer les voies; vous, pendant ce temps prenez par la route de la Bavière... J'ai suivi toutes ses instructions... voyageant seul, bien armé, sous le simple nom de Frédéric, car c'est surtout le mystère qui importe ! et maintenant me voici tout prêt.

AIR :

De mon père je me rappelle
Les touchants et derniers avis:
A notre nom, dit-il, soyez fidèle ;
Que les devoirs qu'il impose, ô mon fils !
Par vous en tout temps soient remplis.
Ah ! qu'aujourd'hui, mon père, soit bénie
Cette entreprise où j'ai mis mon espoir!
Le bonheur de notre patrie
N'est-il pas mon premier devoir !

Mais ce Pétrus auquel il m'adresse... un mécontent qu'en attendant mieux il a installé ici comme intendant de ses domaines, un de ces hommes déliés, remuants, comme il nous en faut bien pour réussir... Je n'ai pu le voir hier qu'un instant, quand je suis arrivé à Blenthall, et la prudence... mais Dieu soit loué, le voici...

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, PÉTRUS, *entrant doucement par le fond.*

PÉTRUS. Ah ! prince, votre altesse...

FRÉDÉRIC. Chut ! pas encore !... prenez garde que la vieille dame et sa nièce...

PÉTRUS. Oh ! je connais leurs habitudes, moi, leur voisin par circonstance !.. Mais comment se fait-il que je vous trouve ici ? vous m'aviez d'abord donné rendez-vous à l'auberge.

FRÉDÉRIC. Oui, j'y mourais d'impatience; mais qu'ai-je appris ? ici sur cette colline écartée se trouve le petit ermitage de Rosen-Grün, comme on l'appelle, où demeure une vieille parente à moi, avec sa gentille petite nièce, la fille de mon digne oncle Albert, qui a été élevée près de moi, en France... Pour tromper les heures, je suis venu les voir, et mes pauvres cousines m'ont donné l'hospitalité sans se douter de mes projets.

PÉTRUS. Vos projets !.. d'après la lettre de créance que vous m'avez remise, le major Daunitz les approuve.

FRÉDÉRIC. C'est lui qui me les a inspirés, et vous devez compléter les renseignements qui me sont nécessaires.

PÉTRUS. Vous savez quels motifs ont fait autrefois exiler votre père.

FRÉDÉRIC. Avec celui de ma cousine Alberta... on redoutait l'influence de leurs idées généreuses...

PÉTRUS. Comme aujourd'hui certains courtisans redoutent les vôtres, monseigneur ; aussi a-t-on pris le prétexte de votre service en pays étranger. Décidément on invoque la loi saxonne pour vous repousser, pour vous exclure...

FRÉDÉRIC. Me traiter en ennemi ! Eh ! ne voient-ils pas qu'ils servent par là les desseins de Hesse-Cassel, qui à mon défaut ferait valoir ses prétentions ? Les imprudents !.. Et les meneurs de cette intrigue ?

PÉTRUS. D'abord le comte de Mistertoff...

FRÉDÉRIC. Ah ! oui, ce ministre de la guerre...

PÉTRUS. Qui n'a jamais servi.

FRÉDÉRIC. Arrivé à ce poste éminent en faisant tous les soirs la partie d'échecs du feu duc.

PÉTRUS. Les échecs sont l'image de la guerre. Et puis, le baron de Rosencrantz qui a de grandes prétentions à la diplomatie.

FRÉDÉRIC. Et qui maintenant est ministre de la police.

PÉTRUS. La diplomatie, la police, tout ça se tient... Oh ! celui-là...

FRÉDÉRIC. Vous le connaissez ?

PÉTRUS. J'étais intendant sous ses ordres ; mais son ingratitude m'a délié de mes serments... Oser me traiter d'intrigant parce que, comme tout le monde, je me préoccupais des affaires de mon pays, et d'ambitieux parce que, pour prix de mes services, je demandais qu'il me procurât à la cour une charge de majordome !

FRÉDÉRIC. Il vous a refusé ?

PÉTRUS. C'est alors que je suis venu trouver le major Daunitz, son ennemi politique... un camp vous est fermé, l'autre vous est ouvert... c'est dans l'ordre.

FRÉDÉRIC. Le major m'a garanti votre dévouement.

PÉTRUS. Oh ! quant à cela !... vous avez mes serments, car votre altesse réussira, j'en fais mon affaire.

FRÉDÉRIC. Il s'agit donc de franchir la frontière sur le point le moins surveillé par les postes et les lignes de douanes...

PÉTRUS. Au petit ruisseau d'Hezendorf... il doit y avoir sur le revers de cette colline un sentier connu des contrebandiers et qui descend de ce côté-là... il faut que je l'explore d'avance... Ah diable! et ces lettres du major, cette dépêche qui vous avertira de l'instant favorable, et qu'il doit m'adresser à moi pour plus de précautions... il faut que je sois chez moi pour la recevoir... je cours au plus pressé... quant au sentier, on pourra vous l'indiquer ici...

FRÉDÉRIC. Ah! que je sois enfin libre d'agir! Mes partisans et mes ennemis me verront paraître à l'improviste. Un coup du ciel pour les uns, un coup de foudre pour les autres! Mais le secret est le point capital... si un seul mot donnait l'éveil!

PÉTRUS. Fiez-vous à mes serments, comme je me fie aux bontés de votre altesse.

Valse de M. Placet.

PÉTRUS.

Mon dévouement, je puis vous le promettre,
Ne faiblira devant aucun danger,
Et si pour vous j'ose me compromettre,
C'est au succès de m'en dédommager.

FRÉDÉRIC.

Ne craignez rien, je saurai reconnaître
Un dévouement qui brava le danger.
Quand vous osez pour moi vous compromettre,
Puissé-je un jour vous en dédommager.

Il sort.

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, *puis* ALBERTA.

FRÉDÉRIC. Tous ces délais... tous ces ménagements me tuent. Oh! que j'aimerais bien mieux une attaque vive, une lutte ouverte au grand jour! Rosencrantz, Mistertoff, chétifs ambitieux, rois honteux sous le nom d'un prince trop faible, vous espérez avant lui prolonger encore votre règne, mais vous avez compté sans moi, sans votre maître... Oh! quand donc me verront-ils ?.. Vingt fois déjà j'ai combiné mon plan...

Il réfléchit.

ALBERTA, *en robe blanche et en chapeau de paille; elle entre sur la pointe du pied, et va écouter à la porte de droite.* Écoutons s'il est éveillé... J'ai préparé moi-même son déjeuner, et dès qu'il sera levé... Je n'entends pas de bruit... pauvre cousin! il avait l'air si fatigué de son voyage... il faut le laisser dormir... je reviendrai tout à l'heure.

Au moment où elle va se retirer avec la même précaution, Frédéric se trouve devant elle.

FRÉDÉRIC. Ah! je vous y prends, petite cousine!

ALBERTA, *reculant et poussant un cri.* Ah! mon Dieu, que c'est donc mal de faire des surprises comme cela... j'en suis toute tremblante, tenez.

FRÉDÉRIC. Ah! vous avez cru être plus matinale que moi... vous ne vous rappelez donc pas nos grandes querelles d'autrefois ?

ALBERTA. Oh! si fait, quand nous étions en France; je me rappelle tout... c'est étonnant, n'est-ce pas?... depuis le temps!... Le matin à six heures, toujours le premier dans le jardin, et monsieur se cachait comme tout à l'heure... c'était à la ferme que nous nous retrouvions... Vous souvenez-vous de la petite Charlotte... qui nous réservait toujours de si bonne crême ?... et votre gouverneur, vieil ami de votre père, qui avait voulu le suivre en exil, et qui courait toujours après vous, malgré sa goutte... je le vois encore, quand il vous faisait ses grands yeux...

FRÉDÉRIC. Toujours grondant!...

ALBERTA. C'est égal, il vous aimait bien... et le soir, ces belles lectures qu'il nous faisait.. ces récits d'aventures héroïques!... oh! d'abord, dès qu'il était question de batailles, il ne fallait plus vous regarder... Monsieur mettait un poing sur la hanche, et l'autre sur le pommeau de son épée... car vous aviez déjà une épée... plus grande que vous... et vous menaciez de tout pourfendre... moi, j'avais peur... alors vous me disiez : Enfant, c'est pour te protéger!... Et ça me rassurait. Ensuite venaient les histoires de voyages... là c'est différent... ces adieux, ces séparations! il me semblait toujours que c'était vous qui partiez, et je pleurais... alors, méchant, vous vous mettiez à rire en me disant : Ah! ma petite Alberta, que tu es folle! Folle! pas trop... quelques mois après, nous étions séparés aussi, et mon père revenait trouver ma tante déjà veuve de ce grand seigneur qui l'avait ruinée; le ciel devait nous rapprocher, mon cousin, car, vous le savez, nous nous étions promis de vivre toujours l'un près de l'autre; nous nous retrouvons enfin, mais seuls, orphelins .... mon pauvre père avant de mourir a écrit à son frère une lettre... mais je ne pouvais plus la lui remettre, à lui...

FRÉDÉRIC. Une lettre adressée à mon père et par le vôtre ..

ALBERTA, *lui remettant la lettre.* La voici. Ah! ne la lisez pas devant moi, je vous en prie; plus tard, vous aurez le temps... nous ne nous quitterons pas si vite. Ah! tenez, chassons les idées tristes. Hier, quand notre porte s'est ouverte, et que je vous ai vu... j'ai senti là une émotion comme si tous mes souvenirs entraient en foule avec vous... car ils sont devant moi, vivants!..

AIR : *de Mlle Clarisse Desgarcins.*

La jeunesse est, dit-on, l'âge de l'espérance :
Elle marche, les yeux fixés sur l'avenir;
L'âge mur, au présent se plaît de préférence,
Et la vieillesse enfin ne vit qu'en souvenir.
Je me souviens toujours !... et déjà ma carrière
Serait à son déclin si j'en croyais mon cœur.
Mes beaux jours, mes plaisirs, je les cherche en arrière
Et c'est dans le passé que je vois mon bonheur.

FRÉDÉRIC. Chère Alberta !

ALBERTA. Et pour commencer par les souvenirs de la ferme, je vais vous servir, comme Charlotte, un petit déjeuner de ma façon.

FRÉDÉRIC. Quoi ! vous prendriez la peine...

ALBERTA, *en rangeant le couvert.* La grande peine ! vous voilà comme ma tante, qui me plaint toujours... pauvre tante ! elle regrette le temps où elle brillait !... car il paraît qu'elle a beaucoup brillé à la cour de Hesse-Cassel... il y a dix-huit ans, quand je n'étais pas née... du vivant de son mari, le chambellan... de cette époque-là tout est superbe, à l'entendre... elle mêle tout, la politique, les alliances princières, les couronnements, les galas... à présent, quoiqu'elle n'en convienne pas, elle souffre beaucoup d'être pauvre... moi, je n'y pense pas... j'y suis habituée... quand on a été proscrit de si bonne heure...

FRÉDÉRIC, *voulant l'empêcher de porter la table.* Encore une fois, ma petite cousine, je ne peux pas souffrir.

ALBERTA. Eh bien, aidez-moi. (*Ils apportent la table servie sur le devant de la scène.*) Dieu ! que les hommes sont gauches ! ôtez donc cette épée qui vous gêne.

FRÉDÉRIC, *vivement.* Oh ! non pas...

ALBERTA. Toujours le même... voyons, asseyez-vous là...

FRÉDÉRIC. Et vous ?

ALBERTA. Moi ?.. à côté de vous... je vous servirai.

Ils s'asseyent à table.

FRÉDÉRIC, *à part.* Au fait, puisqu'il faut attendre et prendre des forces...

ALBERTA. Que je suis donc contente que vous soyez venu nous voir, et comme c'est aimable d'avoir pensé à nous !

FRÉDÉRIC. N'était-ce pas tout naturel ?

ALBERTA. Oui, deux exilés se réunissent auprès de leur pays... Eh mais, quelle idée !... ah ! mon cousin, voilà ce qu'il vous faut... dans les environs, sur le revers de la colline, la plus jolie maisonnette, en descendant à mi-côte, par un petit sentier.

FRÉDÉRIC, *attentif.* Un sentier ?... celui qui conduit au ruisseau d'Hézendorf ?

ALBERTA. Justement...

FRÉDÉRIC, *montrant la gauche.* C'est par ici ?

Alberta, Frédéric.

ALBERTA. Oui, à gauche en sortant... la maison est vacante et bien isolée...

FRÉDÉRIC. Mais les postes... les lignes de douanes.

ALBERTA. Oh ! ils sont bien loin de là...

FRÉDÉRIC. Ah ! très-bien.

ALBERTA. Prenez-la donc, mon cousin, ce serait charmant. Songez... nous serions voisins, si près de notre pays !.. et nous nous verrions presque tous les jours...

FRÉDÉRIC. Oh ! certainement... Ce plaisir..

ALBERTA. Je vous vois déjà installé... vous me direz : Il faut qu'un homme s'occupe ; oh ! les occupations ne vous manqueront pas... la lecture, la promenade, la pêche... vous avez un étang... un jardin comme le nôtre, des fruits comme ceux-ci, une petite tourelle en belvédère, et un beau colombier seigneurial. Quelle joie ! nous irions vous aider à en prendre soin.

FRÉDÉRIC. Comment donc !... une jolie petite pastorale !

ALBERTA. Et puis, vous nous raconterez vos voyages, vos campagnes...

FRÉDÉRIC. Comme mon vieux gouverneur ? (*A part*). Elle est charmante !

WILHELMINE, *en dehors.* Alberta !

ALBERTA, *se levant.* Ah, ma tante ! déjà ! quel dommage ! nous causions si bien !

SCÈNE IV.

WILHELMINE, *entrant à gauche ;* ALBERTA, FRÉDÉRIC.

WILHELMINE. Eh bien, ma chère, où avez-vous donc serré mon almanach de Gotha, celui de 1750 ? (*Apercevant Frédéric, elle fait une grande révérence.*) Ah ! mon Dieu, que vois-je ? une table servie avec cette frugalité !... Ah ! ma chère, vous donnerez à notre jeune parent une bien pauvre idée de l'hospitalité allemande...

FRÉDÉRIC. En vérité, madame, ce déjeuner m'a paru excellent, et je n'en aurais pas voulu d'autre.

ALBERTA, *à part.* Ça se trouve à merveille.

Elle reporte la table avec Frédéric.

WILHELMINE. Eh bien, à la bonne heure ! vous rendrez témoignage de ce que vous avez vu. Voilà où nous réduit l'indifférence des cours ! vous pourrez dire que la douairière Wilhelmine de Kaltenneberg-Derschradt, veuve du chambellan, comte de Rottemberg-Gottorp, et sa petite-nièce, mademoiselle Alberta d'Offenberg, vous ont servi chez elles du lait et des œufs frais.

FRÉDÉRIC. En vérité, cette situation...

WILHELMINE. J'en fais gloire, monsieur !

c'est une suite des manières grandes et généreuses de feu mon époux, beau cavalier, vrai gentilhomme, beau joueur surtout... il a mangé mon douaire, c'est vrai, mais il l'a mangé noblement ! en semant l'or dans toute l'Europe !... Ingrate Europe ! tu ne l'as pas rendu à sa veuve ! Je vous autorise, jeune homme, à publier le fait quand vous poursuivrez votre voyage.

ALBERTA, *revenant en scène.* Non, ma tante, non, il ne s'en va pas.

WILHELMINE. Plaît-il ?

ALBERTA. J'ai arrangé cela... n'est-ce pas, mon cousin? vous nous restez... Oh! d'abord, j'ai votre promesse... Contez donc à ma tante nos petits projets... (*Bas.*) Elle vous parlera peut-être politique... mais vous n'y ferez pas attention... (*Haut.*) Moi, je vous laisse, je vous laisse à regret... car j'ai beaucoup à faire... les soins du ménage, quand on est presque seule... (*A part.*) Et puis, je vais lui cueillir un beau bouquet de mes roses favorites... comme dans le bon temps. (*Haut.*) Au revoir mon, cousin.

FRÉDÉRIC. Bonjour, cousine. Elle sort.

SCÈNE V.

WILHELMINE, FRÉDÉRIC.

WILHELMINE. Cette petite fille ne tient pas de moi... elle manquera toujours de dignité.

FRÉDÉRIC, *qui l'a suivie des yeux.* Charmante enfant ! combien je déplore cette condition si peu conforme à sa naissance ! et si j'osais, pour elle, et pour vous-même, madame, vous faire mes offres de service...

WILHELMINE. Vous! plaît-il ? pardon, vous avez dit des offres... à moi, la comtesse de Rottemberg-Gottorp!... des offres !... de la part de monsieur Frédéric ?

FRÉDÉRIC. Je voudrais avoir un meilleur titre... Cependant, entre parents, ma chère tante...

WILHELMINE. Votre tante ?.. permettez : cousine, arrière-cousine, à la bonne heure; notre généalogie est plus ancienne que la vôtre... Nous vous primons... Qu'une partie de vos aïeux ait trôné dans la Saxe moderne, je le veux bien, mais nous, nous avons du Witikind dans les veines...

FRÉDÉRIC. Je m'en rapporte à vous, ma noble cousine...

WILHELMINE. Maintenant pour répondre à votre obligeance, mon cher cousin, je vous offre à mon tour une puissante recommandation, celle des souvenirs que j'ai laissés à la cour de Hesse-Cassel. Et si vous dirigez vos pas de ce côté-là...

FRÉDÉRIC, *à part.* Décidément, elle veut se débarrasser de moi.

WILHELMINE. Je crois, entre nous, que le jeune prince veut réparer les torts de sa famille... Un voyageur qui passait par ici, il y a quelques jours, m'a fait pressentir une visite de son altesse...

FRÉDÉRIC. Est-il possible ?

WILHEMINE. Quel honneur !

FRÉDÉRIC, *à part.* Le prince de Hesse-Cassel ! ici, de ce côté de la frontière ! lui ! mon compétiteur !... Ah ! je n'ai pas de temps à perdre.

WILHELLMINE. Que dites-vous?

FRÉDÉRIC. Je vous remercie, ma chère parente, et pour vous dire adieu, je n'attends plus qu'une lettre.

SCÈNE VI.

WILHELMINE, PÉTRUS, FRÉDÉRIC.

PÉTRUS, *entrant vivement, sans voir Wilhelmine.* Prince ! la dépêche pour votre altesse !

WILHELMINE. Votre altesse !

PÉTRUS. Oh ! la douairière

FRÉDÉRIC, *prenant la dépêche.* Maladroit!

WILHELMINE. Ah mon Dieu ! qu'est-ce qu'il dit ? *

FRÉDÉRIC, *en ouvrant la dépêche.* La vérité. Eh bien, oui, madame, puisque le hasard vous l'apprend, c'est un souverain qui rentre dans ses états.

WILHELMINE. Comment se fait-il?... Mais en effet, votre grand-oncle... Moi, qui ai tant de science politique... j'avais oublié... mais, confinée ici... dans la retraite.

FRÉDÉRIC, *à part.* Et dans ses almanachs.

WILHELMINE. Grand-duc de Saxe ! vous ! Ah ! mon neveu, mon cher neveu !... c'est-à-dire qu'à présent nous pouvons traiter d'égal à égal...

FRÉDÉRIC, *après avoir lu.* Comtesse Wilhelmine, je vous remercie de votre hospitalité. (*A Pétrus.*) Pétrus, le moment est venu... des chevaux à l'instant, au bas de la colline.

WILHELMINE. Allez vite, Pétrus, pour le service du grand-duc mon neveu.

PÉTRUS, *à Frédéric.* Pourvu que la route soit libre, et que vos ennemis ne se doutent pas...

FRÉDÉRIC. Avez-vous peur?

PÉTRUS. Non certes... j'ai foi au succès... sans cela...

FRÉDÉRIC. Allez, et venez me retrouver ici... Allez ! (*Pétrus sort.*) Et vous, madame, songez que j'ai encore besoin du secret le plus absolu...

WILHELMINE. Prince, la discrétion est chez nous une vertu de race.

* Wilhelmine, Frédéric, Pétrus.

SCÈNE VII.

WILHELMINE, ALBERTA, FRÉDÉRIC.

ALBERTA, *tenant un bouquet.* Me voilà ! tenez, mon cousin, le trouvez-vous joli? je me suis souvenue des couleurs que vous préfériez... seulement ces roses-là sont moins brillantes que celles de France... mais elles ont plus de parfum... Aïe, je me suis un peu piqué le doigt...

FRÉDÉRIC. Quoi !

ALBERTA. Oh ! ce ne sera rien.

WILHELMINE, *bas, à Alberta.* Chut donc ! quelle familiarité !

ALBERTA. Pourquoi pas?... avec mon cousin... n'est-ce pas, Frédéric, que c'est tout naturel?

FRÉDÉRIC, *avec préoccupation.* Oui, oui, chère Alberta, mais pardon. (*A Wilhelmine.*) Je voudrais écrire quelques mots. (*A part.*) Cette adresse, ce projet de proclamation...

WILHELMINE. Bien, mon neveu, mon noble neveu ; là, à côté, tout ce qu'il vous faut, tenez...

Passant du côté de la porte à droite.

FRÉDÉRIC. Fort bien, fort bien...

ALBERTA. Que de cérémonie !... laissez-le donc, ma tante.

SCÈNE VIII.

ALBERTA, WILHELMINE.

WILHELMINE. Dieu ! que vous avez peu de réserve, ma pauvre Alberta ! parler ainsi à un.....

ALBERTA. Plaît-il ?

WILHELMINE. A un jeune homme dont l'avenir... Oh ! comme vous rougiriez de votre étourderie si vous saviez...

ALBERTA. Quoi donc ?

WILHELMINE. Rien... car il faut justement que vous ignoriez...

ALBERTA. Alors, il y a donc quelque chose?

WILHELMINE. Mais non, mais non... Oh ! ces jeunes filles sont curieuses... Il n'y a pas de secret qui tienne... Allons, allons, je m'en vais pour ne rien dire... c'est plus sûr... ça m'étoufferait... Je vais à ma toilette ; au moins, là, toute seule, je pourrai parler sans me compromettre... Restez, restez. (*A part, en sortant.*) Grand-duc !

Elle sort à gauche.

SCÈNE IX.

ALBERTA, *seule.*

Qu'est-ce qu'elle veut dire ? des reproches? que se passe-t-il donc ici?... qu'est-ce que j'ai dit de mal? qu'est-ce que j'ai fait? J'ai beau chercher, je ne trouve rien.

AIR :

Ce que je dois à mon cousin,
Ce n'est pas du respect, je pense,
C'est une douce confiance,
C'est du dévoûment, c'est enfin
Une affection bien constante,
Dont rien ne saurait approcher...
Et sous ce rapport-là, ma tante,
On n'a rien à me reprocher.

Et mon cousin, distrait, préoccupé! Je suis sûre que c'est ma tante, avec sa politique... Un jeune homme!... ça a si peu de patience ! il devrait penser que je suis là... dorénavant, je ne le quitterai plus. (*Voyant le bouquet que Frédéric a laissé sur la table, au fond à droite.*) Ah ! mon bouquet ! il ne l'a seulement pas pris... c'était bien la peine!...

Elle effeuille le bouquet avec dépit.

SCÈNE X.

LE BARON, ALBERTA.

LE BARON, *à part, en entrant.* Si mes informations sont exactes, voilà bien l'ermitage de Rosen-Grün... c'est ici que la vieille comtesse doit demeurer... quand j'y pense... une habitation si modeste !... (*Voyant Alberta.*) Une jeune fille !... si c'était !... mon instinct diplomatique m'aurait bien servi... (*Haut.*) Mademoiselle...

ALBERTA. Un étranger !

LE BARON. Rassurez-vous... je suis un voyageur, un ami de la nature... J'herborisais dans la campagne... j'ai gravi, sans y songer, la rampe de cette colline, un peu... escarpée, et je vous demande la permission de me reposer un instant... (*A part.*) Ce début est assez adroit.

ALBERTA. Souffrez, monsieur, que j'aille prévenir...

LE BARON. Oh ! ne dérangez personne, je vous en prie... laissez-moi plutôt bénir le ciel qui dans ce paradis des roses, comme le nom même l'indique, a placé sur mon passage la plus suave et la plus brillante.

ALBERTA. Oh ! quel compliment !

LE BARON, *à part.* Diable ! le parfum de cour se trahit... prenons garde...

ALBERTA. Asseyez-vous, monsieur... (*Le Baron refuse.*) Puisque vous dites que vous êtes fatigué...

LE BARON. C'est juste... en vous voyant, je l'oubliais... (*Il s'assied, et à part.*) Dire que ce serait elle !

ALBERT, *à part.* Qu'a-t-il donc à me regarder ?

Alberta, le Baron.

LE BARON, *à part.* C'est ici, baron de Rosencrantz, qu'il faut déployer préalablement toute ton habileté!... (*Haut.*) Vous demeurez seule ici, mademoiselle?

ALBERTA. Oui, monsieur... seule... avec ma tante.

LE BARON, *à part.* C'est bien cela... Tâchons de m'éclairer d'avance sur son caractère, son humeur... (*Se levant et la regardant.*) Air ingénu... mais ces petites filles!... il ne faut pas toujours se fier...

ALBERTA. Vous dites, monsieur?...

LE BARON. Je dis, mademoiselle, que cette retraite doit vous paraître assez ennuyeuse.

ALBERTA. Au contraire, monsieur, je m'y plais beaucoup.

LE BARON. Au fait, elle me paraît charmante... il me semble pourtant que vos occupations, nécessairement un peu monotones...

ALBERTA. Au contraire, monsieur, elles sont très-variées.

LE BARON. Au fait, elles peuvent être très-variées.

ALBERTA. D'abord, des ouvrages à l'aiguille, et puis les soins du jardinage... car j'élève les plus beaux rosiers, ces fameux rosiers de Rosen-Grün... vous avez dû les remarquer en entrant...

LE BARON. Moi? ..

ALBERTA. Puisque vous êtes botaniste.

LE BARON. C'est juste... j'étais né pour la vie champêtre!... (*A part.*) Si je n'étais pas ministre de la police!

ALBERTA. Ensuite il y a bien autre chose! toute ma petite famille à surveiller!

LE BARON. Comment? votre famille?

ALBERTA. Mes oiseaux... J'en ai de toutes les espèces... ils ont chacun leur caractère... j'étudie cela... c'est toute une république...

LE BARON. Ou un royaume... c'est très-difficile à gouverner.

ALBERTA. Oh! ne m'en parlez pas.

LE BARON. Nous nous entendons... mais madame votre tante...

ALBERTA. Ma tante relit tous les matins ses chroniques allemandes, et son blason... elle me parle politique, généalogie...

LE BARON. Et vous?

ALBERTA. Moi, je n'écoute pas... cela m'intéresse si peu!

LE BARON, *à part.* C'est une perle... voilà ce que nous pouvions désirer de mieux... c'est l'âge d'or dans toute sa pureté... applaudis-toi, Rosencrantz, tu es un heureux diplomate! (*Haut.*) Mademoiselle, je retourne à Blenthall, où j'ai quitté mon escorte... c'est-à-dire mes gens...

ALBERTA *. Mon Dieu, monsieur, si vous vouliez attendre un peu, je pourrais vous offrir à déjeuner... c'est vrai... mon cousin n'a rien laissé.

LE BARON. Votre cousin! quel cousin?...

ALBERTA. Eh bien, mon cousin Frédéric, qui est venu hier au soir.

LE BARON. Frédéric?

ALBERTA. Frédéric-Auguste.

LE BARON. Allons donc! le jeune Frédéric? celui dont le père fut exilé?... celui qui a pris du service dans l'armée française?... il est bien loin d'ici.

ALBERTA. Mais non.

LE BARON. Comment! est-ce qu'il n'est plus en Amérique?

ALBERTA. Puisqu'il est ici.

LE BARON. Il est ici!... Ah mon Dieu! quelle découverte! quel danger inattendu!... Comment! je venais voir l'une, et c'est l'autre, celui que nous avons proscrit... Que faire, mon Dieu!... que devenir?... Si au moins mon collègue était là, le ministre de la guerre...

ALBERTA. Eh mais, monsieur, vous avez l'air tout agité... c'est étrange comme tout le monde est préoccupé aujourd'hui!... pourtant un botaniste...

LE BARON. Ce n'est rien. (*A part.*) Contenons-nous. (*Haut.*) Ainsi votre cousin, le jeune Frédéric, est là?...

ALBERTA, *montrant la chambre à droite.* A côté.

LE BARON. Ah!... à côté... et il s'occupe tranquillement comme vous?...

ALBERTA, *mystérieusement.* Oh! non... il a quelque projet en tête, c'est sûr... et pourtant que peut-il désirer auprès de nous, qui l'aimons tant... de nous, sa seule famille?... voilà ce qui m'inquiète...

LE BARON, *à part.* Et moi, donc!

ALBERTA, *ouvrant la porte à gauche.* Il écrit toujours... mais à qui?...

LE BARON, *à part.* Nul doute, il a des projets... O Dieu! s'il nous échappait!... Mais comment l'empêcher?... je n'ai là personne...

SCÈNE XI.

LE BARON, PÉTRUS, ALBERTA.

PÉTRUS, *à part.* Qu'ai-je vu tout à l'heure à Blenthall?... un piquet de hussards, et des gens de la suite du baron?... serions-nous découverts?... (*Apercevant le Baron.*) O ciel! le baron lui-même!...

LE BARON. Ah!... Pétrus!... mon ancien secrétaire...

ALBERTA. Tiens! notre voisin Pétrus!...

PÉTRUS, *allant vers le Baron, sur un signe de celui-ci. A part.* Oh! la mine est éventée... nous sommes perdus!...

* Le Baron, Alberta.

LE BARON. C'est le ciel qui me l'envoie!... (*Bas.*) Pétrus!... vous fûtes toujours un fidèle serviteur.

PÉTRUS. Vous aviez mes serments.

LE BARON, *bas.* Quelques démêlés nous ont séparés... Écoutez : vous pouvez en ce moment me donner... donner à l'état une grande preuve de dévouement... Apprenez que le prince Frédéric est ici.

PÉTRUS. Ah! le prince?...

LE BARON. Là... dans cette chambre... Il s'agirait d'un coup hardi!... la récompense ne se ferait pas attendre... celle que vous avez désirée si longtemps... Il faut, dès que le prince aura franchi la frontière...

PÉTRUS. Quoi donc?

LE BARON. L'arrêter.

PÉTRUS. Hein?... l'arrêter!...

LE BARON, *voyant Alberta s'approcher.* Chut!

ALBERTA. Bonjour, monsieur Pétrus!... comment se porte Marguerite, votre vieille gouvernante?

PÉTRUS, *troublé.* Très-bien, très-bien... toujours malade.

ALBERTA, *étonnée.* Ah!... dites-moi; les deux plants de tulipes que je vous ai donnés viennent-ils bien dans votre jardin?

PÉTRUS, *de même.* Très-bien... très-bien... ils sont morts.

ALBERTA. Par exemple!... encore un!... Vous ne savez pas... mon cousin est ici... vous allez le voir...

LE BARON, *à Pétrus.* Vite, à Blenthall... venez...

PÉTRUS, *au Baron.* Quoi! décidément, la cause du prince...

LE BARON. Perdue!... entièrement perdue!...

PÉTRUS. Alors... je dois vous obéir.

LE BARON, *à part.* Ce que c'est que d'avoir de la tête... (*A Alberta.*) Je vous quitte, mademoiselle...

ALBERTA. Vous n'attendez pas mon cousin?...

LE BARON. Non. (*A part.*) Je ne me soucie pas de me trouver face à face avec lui... (*Haut.*) J'aurai peut-être l'honneur de vous revoir... dans une circonstance qui... alors, vous apprécierez une démarche que... rappelez-vous que j'ai été le premier à vous présenter mes respects.

PÉTRUS. Et moi le second.

Ils sortent.

SCÈNE XII.

ALBERTA, *puis* FRÉDÉRIC.

ALBERTA. Quel trouble!... je n'y comprends rien...

FRÉDÉRIC, *entrant.* Maintenant, me voilà prêt; Pétrus peut venir. Ah! chère Alberta, je vous cherchais pour vous faire mes adieux,

ALBERTA. Vos adieux!... déjà!... seriez-vous mécontent de notre accueil?... Mon Dieu! j'ai fait ce que j'ai pu.

FRÉDÉRIC. Ah! chère cousine... ne croyez pas...

ALBERTA. Ah! c'est mal... vous m'aviez presque promis...

FRÉDÉRIC. Oh! promis!... Franchement, ma pauvre enfant... avez-vous pu penser qu'à mon âge, avec le nom que je porte, je me résignerais à végéter, là, au milieu des champs, en toute innocence de cœur?

ALBERTA. Comment?

FRÉDÉRIC. En conscience, puis-je m'arrêter longtemps à des enfantillages, charmants, sans doute, mais qui ne conviennent plus à un homme?

ALBERTA. Des enfantillages!

FRÉDÉRIC. Oui; à votre âge vous ne savez pas encore faire la différence entre un homme actif, vaillant, généreux, et ces êtres oisifs, sans cœur et sans idées, qui naissent, vivent et meurent comme vos plantes, attachés à la même place... Plus tard, quand il vous faudra choisir un mari, vous comprendrez, ma chère petite cousine, qu'il est des devoirs sacrés auxquels on ne peut pas faillir, sous peine de se manquer à soi-même.

ALBERTA. C'est possible, mon cousin; je n'ai pas encore fait toutes ces réflexions-là... et parce que je désirais vous retenir dans notre voisinage, je ne croyais pas avoir mérité une leçon...

FRÉDÉRIC. Pardon, chère Alberta; c'est que mille idées nouvelles... ou plutôt une seule... une idée fixe... quand on est engagé dans une entreprise importante...

ALBERTA. Une entreprise!...

FRÉDÉRIC. Que je ne puis vous confier...

ALBERTA. Vous qui me disiez tout autrefois... Ah! sans doute, je n'ai pas encore assez de jugement ni d'expérience... alors, c'est donc une sorte d'instinct qui m'avertit? A l'espèce d'agitation que j'ai remarquée ici, à quelques mots que j'ai cru saisir, au ton si froid, si sérieux que vous prenez avec moi, il me semble... que vous courez quelque danger; et c'est là ce qui m'effraye.

FRÉDÉRIC. Des dangers!...

ALBERTA. Oui... Tenez, j'ignore ce que vous allez faire, mais si vous vouliez être prudent, réfléchir un peu...

FRÉDÉRIC. Il y a des moments où réfléchir c'est être lâche.

ALBERTA. Allons, je dis prudence, il répond lâcheté... nous ne nous entendons plus

du tout... c'est que tout à l'heure un inconnu est venu ici.

FRÉDÉRIC. Un inconnu!... où est-il?...

ALBERTA. Il est sorti avec monsieur Pétrus.

FRÉDÉRIC. Avec Pétrus, un ami dévoué!... Ah! que ne le disiez-vous plus tôt!... et moi qui l'attendais... il est sans doute à Hérendorf!... Rassurez-vous, Alberta; vos alarmes étaient fausses... Merci cependant de l'intérêt qu'elles témoignent... Je ne sais encore, chère cousine, quel avenir m'est réservé; en tous cas, soyez sûre de mon inaltérable affection.

ALBERTA. Ah!

FRÉDÉRIC. Pour vous, je le prévois, vos goûts modestes, vos habitudes, vous retiendront dans cet ermitage... Pauvre enfant, vous n'avez été élevée ni pour le faste des cours ni pour le fracas du monde...

ALBERTA. Cela doit être vrai, puisque vous le dites.

FRÉDÉRIC.

AIR :

Ainsi qu'une humble violette,
Restez à l'ombre de vos bois;
Votre vie est calme et discrète,
La nôtre cède à d'autres lois.
Que sur nous le sort se déchaîne,
Ses coups n'iront pas vous chercher;
La foudre qui brise le chêne
S'éloignera sans vous toucher.

Mais soyez tranquille; de loin comme de près je veux m'occuper de votre bonheur.

ALBERTA. De loin?... merci, mon cousin.

FRÉDÉRIC. Plus tard enfin, dan squelques années, on pourra vous choisir un brillant parti.

ALBERTA. C'est trop de bonté... je crains... pardon... je crains que vous ne vous y connaissiez pas.

FRÉDÉRIC. Oh!... nous verrons... Mais le temps presse... adieu.

ALBERTA. Que le ciel vous conduise, mon cousin.

FRÉDÉRIC. Et si nous ne devons plus nous revoir...

ALBERTA. Que dites-vous?

FRÉDÉRIC. Pensez toujours que vous avez un ami... qui, de son côté, ne vous oubliera jamais... Allons, ma petite cousine, un baiser de frère comme autrefois.

Il l'embrasse sur le front.

ALBERTA, *très-émue*. Ah!...

FRÉDÉRIC, *avec effort*. Partons.

Il sort.

SCÈNE XIII.

ALBERTA, *seule*.

Si nous ne devons plus nous revoir!... Quel langage! il m'offre sa protection... ses bienfaits... et dans l'avenir, un bonheur... dont je n'ai que faire. L'avenir!... il me semble que j'en avais rêvé un autre!... Hélas! je me figurais que nos deux existences devaient s'écouler ensemble. J'étais si contente ce matin encore!... Quand je lui contais mes occupations, mes plaisirs, il avait l'air d'y prendre tant d'intérêt!... Et pas du tout! cet intérêt il ne l'éprouvait pas... il s'amusait tout bas de ma simplicité, de mon enfantillage!... Oh! c'est mal, c'est bien mal... Et cette lettre de mon père! il ne l'a donc pas lue? Ah! que je suis honteuse de la lui avoir remise!... Pourquoi est-il venu ici? Hier encore je pensais à lui bien doucement, sans chagrin... A présent que vais-je faire de mes journées? Comme cette demeure va me paraître vide!... Oh! je veux la quitter, aller bien loin... en France... chercher des souvenirs... Oh! non! plus rien du passé, plus rien de lui... Ah! je ne veux plus me le figurer tel qu'il était autrefois, bon, aimable et sincère. Le Frédéric d'alors, je ne le connais plus, il n'existe plus, c'est celui-là que je pleure... car je ne peux pas m'en empêcher.

SCÈNE XIV.

WILHELMINE, ALBERTA.

WILHELMINE, *en grande parure*. Me voilà toute prête! Alberta!

ALBERTA. Ma tante!

WILHELMINE. Comment me trouvez-vous? C'est un faible débris de mon ancienne garderobe... Quand on a l'honneur de compter une altesse dans sa famille.

ALBERTA. Une altesse!

WILHELMINE. Ah! mon Dieu! c'était un secret!

ALBERTA. Qui? Frédéric? mon cousin?

WILHELMINE. Eh oui!... Depuis que nous sommes retirées ici, les événements... ont marché... la Saxe... le trône vacant...

ALBERTA. O ciel!

WILHELMINE. Vous n'en direz rien, je me fie à vous .. la discrétion est chez nous une vertu de race...

ALBERTA. Ah! tout-à-l'heure... ce qu'il me disait... je comprends maintenant... c'était en prince qu'il me parlait! et moi qui voulais le retenir!... folle que j'étais!

WILHELMINE. Eh bien, où donc est-il?

ALBERTA. Mon cousin?

WILHELMINE. Son altesse le grand duc.

ALBERTA. Il est parti.

WILHELMINE. Parti!... sans m'embrasser!... Eh! mais ce bruit! (*Allant au fond.*) Quelle est cette foule? que veulent ces étrangers? Ah! ma nièce, si je ne me trompe, c'est lui, c'est le prince qui vient réparer son oubli.

ALBERTA. Lui! non, ma tante, il n'est pas là, je l'aurais bien vu tout de suite. Eh mon Dieu!... jamais tant de monde n'est entré ici!

SCÈNE XV.

ALBERTA, WILHELMINE, LE BARON, PÉTRUS, QUELQUES GENTILSHOMMES, PAYSANS, VALETS *au fond.*

CHOEUR *du Domino noir.*

Au fond d'un obscur village,
Dans cet asile écarté,
Nous venons tous rendre hommage
Aux vertus, à la beauté.

WILHELMINE. Qu'est-ce donc?

LE BARON, *à Wilhelmine.* Rassurez-vous madame la comtesse; il s'agit d'une des plus hautes affaires de l'État... par l'Etat, j'entends la Saxe...

WILHELMINE. Ah! monsieur, vous venez rendre hommage au grand-duc Frédéric.

LE BARON. Frédéric! il s'agit bien vraiment!...

WILHELMINE. Mais pourtant.

LE BARON. Vous savez trop bien, mesdames, que le prince Frédéric, ayant accepté du service en pays étranger, est déchu, aux termes de nos lois, de toutes ses prétentions à la couronne.

WILHELMINE. Est-il possible?

ALBERTA. Quoi? mon cousin!...

LE BARON. Les Etats ont pris à ce sujet une décision à laquelle j'ose dire que j'ai puissamment contribué.

ALBERTA. Vous, monsieur. (*A part.*) Moi qui le croyais un honnête homme!... (*Haut.*) Mais c'est affreux cela, et une telle conduite...

LE BARON. Suspendez votre jugement, charmante Alberta. (*Solennellement.*) Moi, baron de Rosencrantz, au nom de ces mêmes Etats dont je suis ici le représentant, je viens vous annoncer que la Saxe attend sa souveraine.

WILHELMINE *et* ALBERTA. Une souveraine!

LE BARON. Pour lui rendre les hommages qui lui sont dus.

WILHELMINE. Veuillez vous expliquer.

LE BARON. Une seconde décision, à laquelle je me flatte aussi d'avoir puissamment contribué, a corrigé une erreur de notre loi fondamentale, en appelant au trône une personne que son sexe semblait devoir en écarter; et cette personne, si digne à tous égards d'une exception éclatante, c'est la princesse Eléonore Alberta.

ALBERTA. Moi!

WILHELMINE. Ma nièce!

LE BARON. Elle-même... destinée à prouver combien la loi réformée était injuste, puisqu'une femme, entourée de ministres habiles... je suis celui de la police, ne peut que rehausser la majesté du trône.

PÉTRUS. Vive la grande duchesse!

TOUS. Vive la grande duchesse!

ALBERTA, *passant devant sa tante.* Mais non, monsieur Pétrus, taisez-vous donc; cela n'est pas possible... et c'est bien peu généreux à vous de plaisanter ainsi.

PÉTRUS. Plaisanter! qui oserait?

ALBERTA. Moi! grande duchesse; non, non; on me le disait encore tout à l'heure, je ne suis faite ni pour la cour, ni pour le monde...

LE BARON. Charmante modestie! mais elle aveugle votre altesse. Un simple entretien m'a suffi pour l'apprécier.

ALBERTA. Non, laissez-moi... je ne veux pas... je ne veux pas...

WILHELMINE. Ma nièce!

LE BARON. Qu'entends-je?

PÉTRUS *et* WILHELMINE. Refuser!

ALBERTA. Oui, ma tante; oui, messieurs; cette couronne ne convenait qu'à mon cousin, et si vous vouliez la lui rendre...

LE BARON. Y songez-vous? les Etats...

ALBERTA. Mon Dieu! avec une troisième décision... à laquelle vous contribueriez... puissamment...

LE BARON. Eh bien, s'il faut vous le dire, des mesures irrévocables ont été prises... convaincu d'intelligences secrètes avec les factieux, le prince vient d'être arrêté.

ALBERTA *et* WILHELMINE. Arrêté!...

ALBERTA, *passant vers Pétrus.* Arrêté!... lui!... Est-il bien vrai, monsieur Pétrus?...

PÉTRUS, *à Alberta.* J'ai voulu l'avertir...

ALBERTA. Et vous n'avez pas pu le sauver?... vous, son ami devoué...

PÉTRUS. D'ailleurs, tout dévoué à votre altesse.

LE BARON. On l'a conduit au château de Blutzen, où on l'a laissé sous bonne garde.

ALBERTA, *à part.* Ah mon Dieu! mon pauvre cousin!

LE BARON. Et il doit y rester, tant que le salut de l'Etat l'exigera... Vous voyez bien que maintenant votre altesse ne peut plus hésiter. Eh bien?...

ALBERTA, *avec effort.* Eh bien... messieurs... puisqu'il est question du salut de

l'Etat, puisque ce sacrifice est nécessaire... j'accepte.

TOUS. Vive la grande duchesse!

Alberta revient vers sa tante comme effrayée du bruit.

WILHELMINE. La grande duchesse, ma nièce!

LE BARON. Et dès à présent, devançant ici l'auguste cérémonie, nous prêtons serment de fidélité à son altessse Alberta Ire, grande duchesse de Saxe-Meiningen.

PÉTRUS. Recevez nos serments!

ALBERTA, *à Wilhelmine.* Ah mon Dieu!... comment vais-je faire?...

WILHELMINE, *à Alberta.* Pauvre enfant! heureusement, je suis là. Je ne te quitte plus.

LE BARON. Maintenant, je dois prendre les ordres de votre altesse pour le départ.

ALBERTA. Comment?... déjà!

LE BARON. Une minute de retard dans les circonstances...

WILHELMINE. Eh bien, hâtons-nous.

LE BARON. Mon carrosse est là, tout près... si votre altesse daigne y monter... nous trouverons à Blutzen les équipages de la cour, et tout l'appareil nécessaire.

ALBERTA. A Blutzen! où est ce château fort... partons.

CHŒUR.

Quel bonheur!
Témoignons-tous notre ivresse!
Quel bonheur!
Quel honneur!
La voilà princesse!

ALBERTA.

Adieu donc, notre pauvre chaumière!

WILHELMINE.

Habiter la demeure princière!
Ah! quel bonheur!

ALBERTA.

Quelle douleur j'éprouve au fond du cœur!

WILHELMINE.

Je brille enfin!

ALBERTA.

Pauvre cousin!
Quel sera son destin.

Pardon, un moment encore. Ah! ma tante, dites, je vous en prie, qu'on ait bien soin de ma volière...

WILHELMINE. Par exemple!

ALBERTA. Oh! oui!... et de mes deux petites chèvres blanches... Ah! et de mes rosiers aussi...

WILHELMINE. C'est bien, c'est bien.

LE BARON, *à part.* J'avais raison; c'est une enfant.

PÉTRUS, *à part.* C'est bien la princesse qu'il leur faut.

Reprise du chœur; le baron offre la main à Alberta; tout le monde suit en s'inclinant.

ACTE DEUXIÈME.

Au Palais ducal de Meiningen.

Un grand salon; portes au fond, portes latérales, une fenêtre, table garnie, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, le COMTE DE MISTERTOFF, *seul, est assis à la table à gauche et écrit, puis un* HUISSIER.

MISTERTOFF.

« Vous prendrez d'ailleurs, colonel, toutes » les mesures nécessaires pour assurer la » tranquillité de la résidence, et surtout...» (*S'interrompant.*) Qu'est-ce que j'allais oublier!... « Vous ferez doubler la garde de » mon hôtel... » C'est cela..... « Vous ferez » tripler la garde de mon hôtel. Le ministre » de la guerre, comte de MISTERTOFF. » (*Il sonne; un huissier paraît. A l'huissier, en lui remettant la dépêche.*) Pas de nouveau courrier ce matin?

L'HUISSIER. Non, monseigneur.

Il sort.

MISTERTOFF, *seul.* La nouvelle que le baron m'a fait parvenir hier au soir ne me laisse pas une minute de repos!... le prince Frédéric sur la frontière!... C'est donc pour cela que le major Daunitz a reparu à Meiningen depuis deux jours..... Heureusement, morbleu, ils ont affaire à un de ces hommes d'action!... J'ai décidé les Etats à proclamer une grande duchesse!... Sans ce hardi coup de tête... l'interrègne commençait à devenir inquiétant!... Mais la princesse est-elle en route?... On ne peut pas vivre dans cette incertitude... (*Il va à la fenêtre; on entend des acclamations en dehors; se reculant vivement.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?... Ce n'est rien... des acclamations en mon honneur... Seulement, que diable!... cette populace pourrait crier moins fort... toujours des secousses!... Autrefois le palais était si tranquille!... rien ne troublait nos parties d'échecs, quand j'étonnais feu le grand-duc par mes combinaisons... (*Se rapprochant un peu de la fenêtre.*) Ils

sont partis... tant mieux... je n'aime pas à voir ces masses de bourgeois... C'est qu'un homme de guerre, morbleu! doit prévoir tous les périls... (*Regardant en dehors.*) Rien encore!... ce baron de Rosencrantz!... J'ai peut-être eu tort de me fier à lui... si je n'avais écouté que mon ardeur, j'aurais volé moi-même... mais, dans une pareille crise, le premier poste d'un homme d'action, c'est le siége du gouvernement.

SCÈNE II.

MISTERTOFF, LE BARON.

LE BARON. Me voilà!

MISTERTOFF, *reculant*. Morbleu, mon cher, vous auriez bien pu entrer plus doucement! Eh bien?

LE BARON. Ah! laissez-moi respirer, monsieur le comte.

MISTERTOFF. Voyons, que s'est-il passé? Le prince, ce jeune fier-à-bras..... la princesse...

LE BARON. Je vous annonce son arrivée.

MISTERTOFF, *effrayé*. L'arrivée du prince?

LE BARON. Eh non! c'est la princesse qui approche.

MISTERTOFF. Ah bon!... Et le prince?

LE BARON. Il est arrêté.

MISTERTOFF. Eh! morbleu! pourquoi ne pas le dire tout de suite? est-il bien arrêté?... c'est que s'il s'échappait, il serait capable de venir nous mettre à feu et à sang!... Ce n'est pas que je craigne... morbleu!... mais, faire des victimes!... Et si le duché nous perdait! moi, surtout...

LE BARON. Il n'y a pas de danger... il est enfermé au château de Blutzen, et bien recommandé, je vous assure.

MISTERTOFF, *respirant*. Ah!... très-bien, morbleu; très-bien!... (*Riant.*) Echec au roi! Ah! ah! ah! et mat!... (*Il se frotte les mains.*) Après ça, ouvrez-moi un champ de bataille, et nous verrons!... Ah ça, et la grande duchesse?...

LE BARON. Je l'ai laissée aux portes de la ville... elle écoute la harangue du bourgmestre... moi, j'ai pris alors les devants pour me concerter avec vous, et pour préparer sa réception.

MISTERTOFF, *lui prenant la main*. Baron de Rosencrantz, vous êtes un habile diplomate.

LE BARON, *lui prenant la main*. Comte de Mistertoff, vous êtes un grand et audacieux ministre.

MISTERTOFF, *même jeu*. Dites, baron, que nous sommes dignes l'un de l'autre... A présent, qu'est-ce que nous allons faire?

LE BARON. D'abord... ainsi que nous avons été forcés d'en convenir, le salut de l'état exige que nous gardions les rênes du pouvoir.

MISTERTOFF. Bien entendu... c'est un devoir.

LE BARON. Quant à cela, rien de plus facile.

MISTERTOFF. Vous avez observé la petite princesse?

LE BARON. Une innocente campagnarde sans caractère... des propos frivoles... Tout à l'heure encore, une joie d'enfant quand les jeunes filles de la ville sont allées lui présenter les bouquets et les dragées d'usage.

MISTERTOFF. Prémices des douceurs de son règne. Très-bien, le pouvoir nous reste; c'est convenu... à présent, toujours la même difficulté... qu'est-ce que nous allons faire?

LE BARON. Voilà... D'abord, dans des moments si critiques, on ne saurait employer trop de précautions.

MISTERTOFF. A qui le dites-vous? je ferai encore augmenter la garde de mon hôtel. Quant au reste, nous sommes bien bornés... dans nos ressources militaires... ces bourgeois nous ont fait faire tant d'économies! heureusement le prince de Hesse-Cassel m'a offert un régiment... entre voisins, un régiment, ça se prête, ça se rend...

LE BARON. Prenez garde, le prince de Hesse-Cassel, qui a lui-même des prétentions...

MISTERTOFF. J'y ai bien pensé... Mais que diable voulez-vous? un homme d'action doit aviser au plus pressé...

LE BARON. Eh mais... une idée qui me vient!...

MISTERTOFF. Bah!

LE BARON. Un vrai diplomate n'est jamais pris au dépourvu... le prince de Hesse-Cassel est aimable, généreux, aimant le plaisir, et une alliance entre les deux cours ne m'effrayerait pas... Et vous?...

MISTERTOFF. Moi? est-ce que je m'effraie jamais?... (*On entend en dehors des acclamations.*) Hein? qu'est-ce que c'est que ça encore?...

LE BARON. La princesse qui arrive.

MISTERTOFF. Déjà?... préparons-nous. (*On entend le canon.*) Bon! le canon, à présent!... ils n'y pensent pas... une femme! cela peut lui ébranler les nerf; ce n'est pas comme nous autres militaires!...

On crie en dehors : *Vive la grande duchesse!*

LE BARON. Je vais la recevoir au bas des degrés... Ah! mon Dieu!... elle est déjà en haut.

SCÈNE III.

WILHELMINE, ALBERTA, *vêtue comme au premier acte, mais sans chapeau, et portant le grand-cordon;* LE BARON, MISTERTOFF, DEUX CONSEILLERS, PAGES, DAMES D'HONNEUR, CHAMBELLANS, SUITE.

CHŒUR.

AIR *du Domino noir.*

A son altesse
Chacun s'empresse
De rendre un honneur mérité ;
Elle s'avance,
Et sa puissance
N'a d'égale que sa beauté.

ALBERTA.

Ah ! quelle splendeur
Tout à coup m'environne!
Vraiment, je m'étonne
De ma propre grandeur.

REPRISE DU CHŒUR.

ALBERTA, *regardant autour d'elle.* Ah ! ma tante... voyez donc! le beau palais, les grands appartements, et des jardins, des jardins magnifiques !... Ah ! que je voudrais !...

WILHELMINE, *à Alberta.* Chut! ma nièce ; prenez une contenance... on va vous haranguer.

ALBERTA. Encore !... *

MISTERTOFF, *se posant.* Heim ! heim !... madame... excusez la franchise d'un soldat incapable de farder son énergique enthousiasme; un homme d'action n'a que son épée... mais je le jure, si le service de votre altesse l'exigeait, je finirais bien par la tirer; et morbleu !... ah ! pardon !...

ALBERTA. C'est monsieur de Mistertoff que j'ai le plaisir d'entendre?... un grand guerrier, je crois, célèbre par ses victoires?...

MISTERTOFF, *à part.* Elle confond... nous avons eu un Mistertoff... (*Haut.*) La longue paix dont nous avons joui ne m'a pas souvent permis... ne m'a pas encore... ne m'a jamais permis... (*Au Baron.*) A votre tour, baron.

Il repasse à droite.

LE BARON, *montrant les deux Conseillers.* Madame, j'ai l'honneur de vous présenter deux des plus dignes présidents du conseil aulique, avec lesquels nous avons le bonheur d'être toujours d'accord... Messieurs de Muttemberg et de Grossborn. Maintenant, pour parer au plus pressé, si votre altesse voulait composer sa maison, j'aurais déjà l'honneur de lui proposer pour surintendante madame la baronne de Rosencrantz, mon épouse, dont la maturité...

ALBERTA. Certainement... nous verrons, nous apprécierons... un peu plus tard... en attendant, j'ai ma tante...

LE BARON. Plaît-il ?

WILHELMINE, *faisant une révérence.* Monsieur le baron...

LE BARON, *saluant.* Madame la comtesse. (*A part.*) Qui diable se serait douté?

MISTERTOFF, *s'avançant.* Quant à moi, madame, si j'osais vous offrir pour major-dome mon propre neveu, un jeune héros, prêt, comme son oncle, à verser tout son sang...

ALBERTA. Comment donc, monsieur le comte! un des vôtres... je serais enchantée... seulement, je me rappelle qu'hier au soir, un de nos fidèles sujets nous a demandé cette place...

MISTERTOFF. Ah ! qui donc ?

ALBERTA. Notre voisin Pétrus, l'homme de confiance de monsieur le ministre de la police... nous n'avons pas pu le refuser.

MISTERTOFF, *à part.* Comment! elle a déjà des créatures?

LE BARON. Eh mais, je ne le vois pas, ce Pétrus... où est-il donc?

ALBERTA. Oh ! ne vous inquiétez pas... je sais; maintenant, messieurs, je suppose que tout est réglé?

LE BARON. Pardon, madame; si je ne craignais pas d'abuser des moments de votre altesse, une foule d'affaires en retard, une centaine de signatures à donner...

ALBERTA. Eh mais, sans doute, quand vous voudrez..... seulement, la fatigue du voyage! Ah ! mon Dieu, voyez donc comme ma tante est pâle et abattue !

WILHELMINE. Moi ?

MISTERTOFF. C'est vrai.

ALBERTA. On dirait qu'elle est prête à se trouver mal... Pauvre tante! je ne vous quitte pas... Pardon, messieurs; il faut bien remettre les affaires...

LE BARON. Eh bien, dans une heure... si votre altesse...

ALBERTA. Oui, dans une heure, deux heures, je serai toujours prête... Ah ! je vous en prie, faites en sorte que personne ne vienne nous troubler... Je vous salue, messieurs.

MISTERTOFF, *au Baron.* Ah ça, mais elle nous congédie...

LE BARON, *à Mistertoff.* Patience, elle n'est pas encore habituée... on la formera... je vous réponds d'elle. (*Haut.*) Madame, les appartements ducaux ont été préparés pour vous recevoir; plus tard nous reviendrons prendre vos ordres.

* Wilhelmine, Alberta, Mistertoff, le Baron.

REPRISE DU CHŒUR.

Pendant le chœur, les dames d'honneur posent sur la table à droite des bouquets et des sacs de dragées.

SCÈNE IV.

WILHELMINE, ALBERTA.

ALBERTA, *à part.* Enfin! ma tante seule peut me servir.

WILHELMINE. Ah ça, ma nièce, qu'est-ce que vous dites donc de ma santé?

ALBERTA. Il fallait bien les éloigner... une affaire très-grave.

WILHELMINE. Déjà des affaires?

ALBERTA. Ne faut-il pas que je vous la confie, à vous d'abord, de préférence à toute autre, et n'est-ce pas mon devoir de recourir à vos conseils?

WILHELMINE. Toujours, ma nièce, toujours... voyez déjà comme ils vous ont profité! ce petit air de dignité... c'est mon ouvrage...

ALBERTA. Eh bien, hier au soir, quand nous nous sommes arrêtées au château de Blutzen, où l'on avait renfermé mon cousin...

WILHELMINE. Ce redoutable factieux.

ALBERTA. J'y ai laissé Pétrus, avec un ordre.

WILHELMINE. Un ordre?

ALBERTA. Un petit ordre... pour en tirer le prisonnier.

WILHELMINE. Plaît-il?

ALBERTA. Et pour l'amener ici, en secret, dans une voiture bien fermée, avec toutes sortes de précautions.

WILHELMINE. Ah! malheureuse enfant! quelle imprudence!

ALBERTA. Mais au contraire, ma tante!

WILHELMINE. Comment, au contraire!

ALBERTA. Vous ne vous souvenez donc pas des leçons de haute politique que vous me donniez tous les matins?

WILHELMINE. Si fait!... mais...

ALBERTA. Jamais, me disiez-vous, il ne faut laisser un ennemi derrière soi.

WILHELMINE. J'ai dit cela, moi? c'est possible; maxime très-sage, ma nièce! eh bien?

ALBERTA. Eh bien, si mon cousin fût resté en prison, sur la frontière, loin de notre surveillance, ses partisans n'auraient pas manqué de tenter un coup pour sa délivrance, et alors, quel danger pour moi, jugez!

WILHELMINE. C'est vrai.

ALBERTA. Tandis qu'en le retenant ici, près de nous, sous nos yeux, je suis bien plus tranquille... vous comprenez?...

WILHELMINE. C'est juste... comme elle a saisi mes leçons!... je ne l'aurais jamais crue... si grande politique.

ALBERTA. A présent, ma petite tante, vous allez me conseiller... vous avez tant de bonnes idées!

WILHELMINE. Voyons.

ALBERTA. Quand Pétrus l'aura amené ici, ne serait-il pas à propos de profiter de nos anciennes relations pour étudier toutes ses pensées, toutes ses intentions?

WILHELMINE. Oui, sans doute, l'interroger.

ALBERTA. L'interroger! c'est cela... voilà le moyen que je cherchais!... Ah! oui, mais... qui s'en chargera?

WILHELMINE. Qui? moi, ma nièce.

ALBERTA. A merveille!... seulement, votre pénétration est si connue!... Je crains qu'avec vous il ne se tienne sur ses gardes...

WILHELMINE. Naturellement.

ALBERTA. Tandis qu'une personne dont il ne se défierait pas... quelqu'un de bien simple...

WILHELMINE. Eh mais, si vous l'interrogiez vous-même...

ALBERTA. Moi! quelle idée! oh! comme c'est bien trouvé!... Oui, ma bonne petite tante, c'est convenu... justement, on ne viendra pas nous interrompre... Eh mais... (*Allant à la fenêtre.*) Une voiture qui s'arrête dans la cour du sud... c'est lui... le voilà... il s'agirait maintenant de prévenir Pétrus, avec les précautions nécessaires, et de faire conduire le prisonnier dans cette salle. Mais pour une démarche si délicate, à qui me fier?

WILHELMINE. A moi, ma nièce, toujours à moi.

ALBERTA, *l'embrassant.* Ah! je vous aime bien, ma tante!

WILHELMINE. Chère enfant! (*A part.*) Décidément, elle est imbue de mon esprit... il ne tiendra qu'à moi de gouverner la Saxe.

Elle sort à droite.

SCÈNE V.

ALBERTA, *seule.*

Je vais donc le revoir!... ici, dans ces lieux où fut notre berceau!... Hélas! je suis seule à me rappeler le passé... ces souvenirs, sacrés pour moi, comme il les a méprisés, raillés!... c'était ma vie pourtant! C'est singulier!... je tremble à son approche. Moi qu'ils appellent leur souveraine... je croyais avoir plus de force... Je l'entends... avant de me montrer, tâchons de raffermir mon courage.

Elle sort à gauche.

SCÈNE VI.

PÉTRUS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *avec colère.* Où me conduisez-vous? parlerez-vous enfin? avez-vous juré de rester muet? ne pas me répondre un mot pendant toute la route!

PÉTRUS. Pardon, les ordres que j'avais reçus...

FRÉDÉRIC. Des ordres! et qui donc avait le droit de vous en donner, monsieur?... tandis qu'hier encore... mais enfin, ici, du moins, j'espère que vous allez m'apprendre ce qui s'est passé, ce qui se prépare et ce que l'on veut de moi.

PÉTRUS. Monseigneur, tout ce qu'il m'est permis de vous dire, c'est que j'ai été chargé de vous amener à Meinengen, et de vous introduire dans le palais ducal.

FRÉDÉRIC. Vous! avec mes ennemis, à leur service!... après vos serments...

PÉTRUS. Prince, je vous supplie de parler moins haut.

FRÉDÉRIC. Sortez, du moins, sortez... épargnez-moi le supplice de vous voir.

PÉTRUS. Permettez...

Alberta paraît et fait signe à Pétrus de s'éloigner.

PÉTRUS, *saluant.* J'obéis.

Il sort.

SCÈNE VII.

ALBERTA, *un peu au fond, elle a quitté son grand cordon*, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *sans voir Alberta.* Je pouvais m'attendre à une défaite; mais trouver la trahison, la violence et un cachot... qui sait? des juges maintenant, des bourreaux peut-être?... Eh bien, je veux aller moi-même au devant d'eux, et leur dire... (*Il se retourne.*) Que vois-je! Alberta! vous ici! ma petite cousine!... comment ils vous ont aussi entraînée...

ALBERTA. Vous voyez.

FRÉDÉRIC. Comme moi? ah! mais c'est affreux! je conçois qu'ils m'aient attaqué, moi un homme, moi leur ennemi... mais s'en prendre à une jeune fille, à une enfant, qui ne peut leur porter ombrage, c'est de la cruauté pure!

ALBERTA, *regardant autour d'elle.* Prenez garde!

FRÉDÉRIC. Ah! ce n'est plus de moi qu'il s'agit!

AIR: *Connaissez-vous le grand Eugène?*

Ma liberté, mes armes, ma puissance,
Tout en un jour me fut ravi par eux.
Mais contre vous tourner leur violence,
C'est un attentat monstrueux,
Dont ils devront un compte rigoureux;
Oui, tout à l'heure ils vont ici m'entendre;
Je les ferai rougir pour vous venger;
Et si mon bras ne peut plus vous défendre,
Ma voix du moins saura vous protéger,
Ma voix encor saura vous protéger.

ALBERTA. Merci, mon cousin; je suis touchée de votre dévoûment, mais je crois que je n'ai pas besoin d'y recourir.

FRÉDÉRIC. N'êtes-vous pas, comme moi, la prisonnière de ces ambitieux?

ALBERTA, *avec embarras.* Pas précisément.

FRÉDÉRIC. Expliquez-vous.

ALBERTA. Ah!... c'est qu'à présent, ce ne sont plus eux qui règnent.

FRÉDÉRIC. Comment?

ALBERTA. Hier, les Etats ont choisi une autre personne.

FRÉDÉRIC. Une autre?

ALBERTA. Oui, mon cousin.

FRÉDÉRIC. Et qui donc?

ALBERTA. Moi, mon cousin.

FRÉDÉRIC. Vous!

ALBERTA. Cela vous étonne?... oh, pas plus que moi, je vous assure... je ne voulais pas le croire d'abord, mais il a bien fallu... vous-même, vous verrez... on m'obéit...

FRÉDÉRIC, *stupéfait.* A vous! ah! ce n'est pas possible!... un pareil choix! au mépris des lois! par quelle raison? à quel titre?

ALBERTA. Je ne sais pas, moi... ils parlent d'intérêt public... de décision des Etats... ils font des lois, ils en défont...

FRÉDÉRIC. Par exemple! voilà qui est étrange! Comment! hier encore... lorsqu'assise à mes côtés...

ALBERTA. Je vous servais du lait et des œufs frais... à ce moment-là je ne savais encore rien... je n'ai rien demandé... c'est venu tout seul... une heure après.

FRÉDÉRIC. Oh!.. c'est à confondre!.. et moi qui dans ma prison me reprochais presque la froideur, la préoccupation que je vous avais montrées.

ALBERTA. Est-il possible?

FRÉDÉRIC. Oui; votre image m'avait suivi; je pensais à cet accueil si doux, à cette amitié, à ces souvenirs que des intérêts nouveaux m'avaient fait méconnaître et dont je sentais alors tout le prix...

ALBERTA, *à part.* A la bonne heure, au moins!

FRÉDÉRIC. Et vous, pendant ce temps, vous acceptiez...

ALBERTA. Mon Dieu! la raison d'état...

vous comprenez... et même si vous vouliez réfléchir un peu... vos ennemis avaient le pouvoir... ne vaut-il pas mieux pour vous que ce soit moi qui l'exerce?... à moins qu'à présent vous ne me regardiez aussi comme une ennemie?

FRÉDÉRIC. Ah! c'est moins vous que j'accuse, aveugle et faible jeune fille, que les deux ou trois intrigants dont vous allez être l'instrument docile... Je sais trop que par vous-même vous ne pouvez avoir ni haine ni volonté.

ALBERTA. Ni volonté! Ah! mon cousin, c'est pourtant cette volonté, c'est elle seule qui vous a fait conduire ici.

FRÉDÉRIC. Oui, comme prisonnier!

ALBERTA. Dans tous les cas, je ne suis pas une ennemie bien terrible... cela dépendra un peu de votre manière d'agir... Ecoutez-moi; cette captivité, on pourrait la rendre moins dure, et si vous me promettiez... là... d'être d'abord bien soumis... si vous engagiez votre parole...

FRÉDÉRIC, *avec énergie.* Moi! jamais?

ALBERTA. Oh si! oh si! je vous en prie...

FRÉDÉRIC, *de même.* Non, non, je le jure ici au contraire, nulle puissance humaine, et vos indignes conseillers moins que tout autre, n'obtiendront de moi le plus léger sacrifice...

ALBERTA. Prenez garde, vous allez attirer du monde!...

FRÉDÉRIC, *avec une colère croissante.* Que m'importe? Je ne crains pas de le dire tout haut.

ALBERTA. Mon cousin, de grâce!...

FRÉDÉRIC. Les voilà bien avertis! qu'ils m'emprisonnent, qu'ils m'enchaînent, ou sinon!... malheur à eux!...

ALBERTA. Taisez-vous donc... on vient!

FRÉDÉRIC. Tant mieux! tant mieux! il y a des vérités qu'on aime à dire en face!

ALBERTA, *à part.* Mais c'est qu'il va trop loin! je ne pourrai plus le sauver!

SCÈNE VIII.

LE BARON, ALBERTA, MISTERTOFF, FRÉDÉRIC.

LE BARON. Quel bruit, quel bruit, madame! De grâce, excusez mon zèle. Que se passe-t-il ici?

MISTERTOFF. Oui, que se passe-t-il? et quel est ce jeune homme?

LE BARON. Que vois-je? le prince Frédéric!

MISTERTOFF, *reculant.* Lui!... ô ciel!... holà! holà! tout de suite... du monde!.. morbleu! tout de suite! une compagnie de gardes!..

Des officiers entrent.

FRÉDÉRIC. Oui, tout un régiment contre un homme sans armes! voilà de vos exploits, comte de Mistertoff.

MISTERTOFF. Prince!..

Il passe à gauche.

FRÉDÉRIC. Et vous, monsieur de Rosencrantz, quelle haute diplomatie! vous n'avez pas honte de compromettre une enfant afin de régner sous son nom...

LE BARON, *à part.* Il nous a devinés!

MISTERTOFF, *au Baron.* Vous, qui le disiez si bien enfermé à Blutzen...

LE BARON. Eh! oui, sans doute; qui donc a osé...

ALBERTA. C'est moi, messieurs.

MISTERTOFF. Vous, madame, sans notre avis?..

FRÉDÉRIC. Oui, pour me conseiller la résignation, la patience... mais je me dois à moi-même de protester de toutes mes forces. Cette puissance que vous vous êtes arrogée, messieurs, je la nie, je la brave, et s'il faut avouer ma pensée, je la méprise...

ALBERTA. Ah!... qu'on emmène le prince!

MISTERTOFF. Oui, qu'on l'entraîne dans la prison de la ville...

ALBERTA. Non... dans celle du palais... c'est plus sûr...

LE BARON. A côté, là, près de la cour du sud.

MISTERTOFF. Oui, oui, tenez-le bien, surtout, tenez-le bien...

ALBERTA. Ah! ne lui faites pas de mal...

CHŒUR.

Il faut qu'on le punisse;
Oui, c'est à la prison
De nous faire justice
De cette trahison.

FRÉDÉRIC.

Ah! je le sais, votre âme est bonne!...
Contre moi leurs efforts sont vains:
En les bravant, je vous pardonne!
Je ne vous hais pas, je vous plains.

REPRISE DU CHŒUR.

Il sort emmené par les gardes.

SCÈNE IX.

MISTERTOFF, ALBERTA, LE BARON.

MISTERTOFF. Quel excès d'audace!

LE BARON. Un crime de lèse-majesté! J'espère que désormais, avant d'arrêter une démarche importante, votre altesse voudra bien s'éclairer de notre prudence...

MISTERTOFF. Et s'appuyer sur notre fermeté.

ALBERTA, *avec impatience*. Votre prudence! votre fermeté! des vertus rares, messieurs, je vous en remercie, mais vous auriez pu les déployer plus à propos!

LE BARON. Comment?

ALBERTA, *de même*. C'est vrai... on a ses idées... on prend à part un révolté, on lui prêche la douceur, la soumission, et quand on est tout près de le persuader...

LE BARON. Permettez... il n'avait pas l'air persuadé du tout...

ALBERTA, *au Baron*. Parce que vous êtes venu l'irriter... avec votre prudence.

MISTERTOFF. Il était comme un lion...

ALBERTA, *à Mistertoff*. Vous avez eu peur de lui... avec votre fermeté.

MISTERTOFF. Moi!

LE BARON. Votre altesse nous permettra, dans l'intérêt même de sa sûreté, de prendre un parti violent.

ALBERTA. Plaît-il?

MISTERTOFF. Oui, morbleu, un parti qui le met dans l'impuissance de réaliser ses menaces.

ALBERTA. Que voulez-vous faire?

LE BARON. Notre devoir est tout tracé... le prince ne peut rester dans cette capitale, où ses partisans se remuent...

ALBERTA. Ah! ils se remuent!...

MISTERTOFF. Les coquins ne se gênent pas!

LE BARON. Je vais notamment faire surveiller le major Daunitz... quant au prince...

MISTERTOFF. Il va partir sur le champ avec une bonne escorte pour la citadelle de Konigstein... une forteresse à trois milles d'ici, bien solide et bien commandée. Je vais tout de suite rédiger un ordre de détention perpétuelle.

ALBERTA, *à part*. Ciel!

MISTERTOFF. Votre altesse n'aura plus qu'à le signer, et morbleu en route!

Il va s'asseoir devant la table à gauche.

ALBERTA, *à part*. Ah! mon Dieu! s'il part, il est perdu!...

LE BARON. C'est moi-même qui le conduirai dès que M. le comte aura rédigé l'ordre.

ALBERTA, *à part*. Lui!... que faire?

LE BARON. Mais votre altesse paraît encore toute émue.

ALBERTA. Moi?... pas du tout... voyez... je ris... Dans le premier moment un peu de trouble, un peu d'impatience, c'était bien naturel... un parent, c'est vrai, mais il s'est si mal conduit!.. je m'en rapporte à vous, faites tout ce que vous voudrez, je n'y pense plus... et même à ce propos, je ne demanderais pas mieux que de me distraire, de m'égayer un peu...

LE BARON. A merveille!

ALBERTA. Est-ce que nous ne pourrions pas improviser une petite fête, un gala, un bal?...

LE BARON. Certainement, et dès demain.

ALBERTA. Non, non, ce soir... oh!... un bal! un bal de cour!.. quel bonheur!

Elle saute de joie.

MISTERTOFF, *écrivant*. Bon! elle ne pense plus qu'à danser...

ALBERTA. C'est cela... de la musique, du bruit, de l'éclat, une toilette brillante, des fleurs... des fleurs partout!... vous les choisirez, vous qui êtes botaniste...

LE BARON. Ah! ah! charmant souvenir!... mais le prince...

ALBERTA. A propos, monsieur le baron, je crains que ma tante ne s'entende pas très-bien à faire les honneurs d'une fête... vous m'aviez parlé d'abord de madame la baronne de Rosencrantz, votre épouse...

LE BARON. Quoi! vous daigneriez...

ALBERTA. Veuillez me la présenter... Oh! mais tout de suite, tout de suite.

LE BARON. Mais c'est qu'elle est, je crois, à Bernitz, hors des murs de la ville.

ALBERTA. Raison de plus pour ne pas perdre de temps.

LE BARON. Mais le prince...

ALBERTA. Le prince, il est sous bonne garde... et bientôt... Allez, allez.

LE BARON, *à part*. Elle est charmante, je savais bien qu'avec un peu d'habileté... (*Haut.*) Je remercie mille fois votre altesse.

Il sort.

SCÈNE X.

MISTERTOFF, ALBERTA.

ALBERTA, *à part*. Et d'un!

MISTERTOFF. Alors, j'y pense, le colonel Franck se chargera... Tenez, madame, voici la sentence... votre altesse n'a plus qu'à signer...

ALBERTA, *prenant l'ordre*. La sentence!.. bien... très-bien... vous serez notre cavalier pour le premier quadrille...

MISTERTOFF. Ah! madame, un tel honneur... mais je ne saurais accepter...

ALBERTA. Je devine... de glorieuses blessures...

MISTERTOFF. Oh! non... (*A part.*) Elle confond toujours. (*Haut.*) Si votre altesse veut signer...

ALBERTA. Quand me présenterez-vous aussi madame de Mistertoff?...

MISTERTOFF. Ce soir même, madame, avec mes quatre filles...

ALBERTA. Quatre filles?

MISTERTOFF. Oui, quatre... hélas! ma renommée s'en va en quenouille... Oh! pardon, pardon... (*Apart.*) Morbleu, j'oubliais qu'elle-même...

ALBERTA. Ah! vous avez des enfants... de charmants enfants, j'en suis sûre... eh bien, je veux que vous leur portiez un avant-goût des faveurs de la grande duchesse.

MISTERTOFF. Un avant-goût... qu'est-ce que c'est donc ?..

ALBERTA, *ouvrant un sac de dragées.* Des dragées... des bonbons que l'on m'a présentés tout à l'heure... voulez-vous bien leur en offrir de ma part ?..

MISTERTOFF. Que de bontés!

ALBERTA, *roulant la sentence en cornet.* Tenez!... (*elle met des bonbons dedans*) là... là... ils sont excellents... voulez-vous y goûter...

MISTERTOFF, *prenant un bonbon.* Quel honneur!.. (*Le goûtant.*) Oh! exquis!.. et j'ose dire que jamais... Votre altesse veut-elle me permettre d'y retourner?... (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu!

ALBERTA. Qu'est-ce que vous avez donc?

MISTERTOFF, *montrant le cornet.* La sentence.

ALBERTA. Plaît-il?

MISTERTOFF. La sentence... l'arrêt... ce cornet, c'est l'arrêt du prince... roulé... J'ai pris des bonbons dans la sentence...

ALBERTA. Ah! tiens... c'est vrai! quelle étourderie!

MISTERTOFF. On pourrait peut-être encore...

ALBERTA, *fermant et chiffonnant le cornet.* Eh bien, vous en écrirez un autre... ce soir... demain, nous verrons... Quant à notre bal, pour qu'il soit bien brillant, bien magnifique, il faudra que de votre côté...

SCÈNE XI.

MISTERTOFF, WILHELMINE, ALBERTA.

WILHELMINE, *dans une grande agitation.* Ah! mon Dieu! ma nièce! monsieur le comte!...

ALBERTA. Qu'est-ce donc, ma tante? quelle agitation?

MISTERTOFF. Bon! une femme effrayée, à présent. Qu'y a-t-il?

WILHELMINE. Si vous saviez!..

MISTERTOFF. Parlez, morbleu, mais parlez donc!

WILHELMINE. Ah! ma nièce, moi qui croyais trouver le repos à la cour!... j'étais à ma toilette, lorsqu'une troupe en armes s'est présentée du côté de la cour du Sud, devant la prison du prince...

MISTERTOFF. Ah! mon Dieu!

WILHELMINE. Et en poussant des cris...

MISTERTOFF. Des cris!... des cris pour le prince ?.. alors c'est contre moi, c'est contre nous... diable! et le baron qui n'est pas là! ils ont osé!... de quel côté, dites-vous?

WILHELMINE, *montrant la droite.* Par là.

MISTERTOFF, *allant à gauche.* Je vais au-devant d'eux!... morbleu!... il faut qu'on ferme les grilles!... où est Pétrus?... Et le régiment de Hesse-Cassel qui n'arrive pas! (*Tirant sa montre.*) Dans dix minutes il sera ici... le tambour va nous l'annoncer... mais d'ici là... j'ai perdu un temps!... maudits bonbons!... (*Il les jette sur la table; on entend des rumeurs en dehors.*) Ne craignez rien, madame; ce bras est le plus ferme rempart... Aussi on me parle de bal; il est bien question de danse!... quand il faut des ordres énergiques. (*Cherchant à tirer son épée.*) Je vais, je vole... O Dieu! cette résidence autrefois si paisible... quand je jouais là, aux échecs!... à présent... des violons, des bonbons... du canon, morbleu! du canon!...

Il va pour sortir à gauche.

WILHELMINE, *montrant la droite.* C'est par là, monsieur le comte.

MISTERTOFF. Très-bien, morbleu!

Il sort à droite ; nouvelles rumeurs ; il rentre, traverse le théâtre au fond et sort par la gauche.

SCÈNE XII.

WILHELMINE, ALBERTA.

Les rumeurs continuent.

ALBERTA. Vous en êtes sûre, ma tante, ils veulent le délivrer?

WILHELMINE. Je les ai vus, vous dis-je!...

ALBERTA. Et croyez-vous qu'ils y réussissent?

WILHELMINE. Ah! j'en ai bien peur.

ALBERTA. Si vous pouviez savoir...

WILHELMINE. Je cours m'informer... car enfin, voyons, sommes-nous reines ou ne le sommes-nous pas? A peine arrivées... déjà des révolutions! est-ce qu'il en sera de même tous les jours?... Je cours m'informer... restez là... j'espère vous rapporter de bonnes nouvelles...

Elle sort.

ALBERTA, *seule.* Ah! mon Dieu! sauvez-le de son imprudence!... Eh! mais on vient de ce côté... seule ici... j'ai peur... Oh! non... c'est lui!...

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, *l'épée à la main*, ALBERTA.

FRÉDÉRIC, *à la cantonade.* Que personne n'avance; restez là tous. Alberta, ne craignez rien! un moment a tout changé... les principaux points de la ville vont être occupés... je suis déjà maître du palais... les troupes obéissent au major...

ALBERTA. Est-il possible?...

FRÉDÉRIC. Chère Alberta, au milieu de ce désordre mon premier soin est de veiller sur vous, et cette puissance que mon devoir m'oblige de réclamer, je veux d'abord la faire servir à vous protéger.

ALBERTA. C'est-à-dire que vous me prenez ma place. Oh! je ne vous en veux pas, mon cousin... mais prenez garde, votre triomphe est-il bien certain? et ne craignez-vous pas la trahison?

FRÉDÉRIC. Non, vous dis-je; je suis maître... Ah! pardon... cette parole vous blesse, Alberta; mais vous le savez, une prison perpétuelle ou un trône: je n'avais pas d'autre choix... Ah! que vous importe? ne régnerez-vous pas toujours sur mon cœur?... Oui, cet aveu, quand vous étiez maîtresse de mon sort, je l'aurais regardé comme une lâcheté peut-être; mais à présent, libre et vainqueur, je puis vous le dire, Alberta, je vous aime.

ALBERTA, *à part.* Ah! enfin!... et l'apprendre en ce moment...

FRÉDÉRIC. Oui, hier j'étais ingrat, injuste; je vous ai méconnue, je lisais mal dans mon âme; tout entier désormais aux plus doux souvenirs...

On entend le tambour.

ALBERTA, *à part.* O ciel! le signal!...

FRÉDÉRIC. Ce sont mes partisans.

ALBERTA, *à part.* Ses ennemis! leur échapper! il ne le peut plus!

FRÉDÉRIC. Pardon, si dans le premier moment je vous ai parlé de mon amour.

ALBERTA. Dites toujours... restez... (*A part.*) Ils vont venir! (*Haut.*) Car... vous m'aimez, vous me l'avez dit.

FRÉDÉRIC. Ah! je le jure!

ALBERTA. Quels que soient les événements, prince ou sujet, vous ne craindrez pas de le répéter?...

FRÉDÉRIC. Jamais!

ALBERTA. Avant de me quitter?

FRÉDÉRIC. Sur-le-champ.

ALBERTA. A mes pieds?

FRÉDÉRIC. Oui.

ALBERTA. Ah! je veux en être sûre... Eh bien!...

FRÉDÉRIC, *tombant à ses pieds.* Alberta!

ALBERTA. Je vous crois.

Il lui baise la main.

FRÉDÉRIC, *voulant se relever.* Comment?

ALBERTA, *le retenant.* Restez.

SCÈNE XIV.

MISTERTOFF, LE BARON, ALBERTA, FRÉDÉRIC, WILHELMINE, LES DEUX CONSEILLERS, OFFICIERS, *au fond.*

MISTERTOFF. Victoire! le rebelle est ici! (*Voyant Frédéric se relever.*) Passez donc, baron.

WILHELMINE. Qu'ai-je vu?

LE BARON. Aux pieds de la princesse!...

FRÉDÉRIC. Que signifie?

ALBERTA. Oui, messieurs, délivré par d'imprudents amis, le prince s'est hâté de les désavouer.

FRÉDÉRIC. Moi!

ALBERTA. Et il est venu me prêter serment de fidélité.

FRÉDÉRIC. Alberta!

ALBERTA. Ah! mon cousin... vous venez de le jurer à l'instant même.

FRÉDÉRIC. Ciel! cette surprise!...

ALBERTA, *bas.* Chut! vous étiez tous perdus. (*Haut.*) Nous accordons une amnistie générale... n'est-il pas vrai, messieurs?

FRÉDÉRIC. Une grâce!

LE BARON. Justement votre conseil est tout prêt... je l'ai rassemblé pour une circonstance bien autrement grave, et qui intéresse directement le repos, l'honneur, et j'ose dire, les sentiments de votre altesse.

WILHELMINE. Comment?

FRÉDÉRIC. Ses sentiments?

ALBERTA. Expliquez-vous.

LE BARON. Le général qui a conduit ici le corps de cavalerie de Hesse-Cassel m'a remis une dépêche diplomatique dont le contenu, quelque étrange qu'il puisse paraître, doit être communiqué sur-le-champ à votre altesse.

ALBERTA. J'écoute.

LE BARON. La dépêche est de la main du prince lui-même. « Madame, avant tout, » dans les circonstances graves où se trouve » le grand-duché de Saxe, je me suis em» pressé de mettre une partie de mes forces » à la disposition de son gouvernement. Ce» pendant la princesse Alberta n'ignore pas » que, par l'exclusion du prince Frédéric, » les droits de ma famille sur le trône de » Saxe-Meiningen sont devenus désormais » incontestables. Mais il est peut-être un

» moyen de prévenir un conflit de préten-
» tions toujours fâcheux pour les peuples ; ce
» moyen, qui concilierait le repos de nos
» états avec mon propre bonheur, sera l'ob-
» jet de négociations formelles auprès du
» gouvernement saxon.

» *Signé :* ADOLPHE ERNEST. »

ALBERTA. Que signifie?...

LE BARON. C'est la guerre.

MISTERTOFF, *faisant un soubresaut.* Hein? la guerre !

LE BARON. Ou un mariage...

ALBERTA *et* WILHELMINE. Un mariage!

LE BARON. Et dans les circonstances actuelles, l'intérêt de l'état...

FRÉDÉRIC. Qu'entends-je?... Ah! je le vois... c'est un parti pris d'avance... vous ne pourrez y échapper, madame; on vous trahira, on trahira les vœux de la Saxe... mais je ne serai pas témoin d'une pareille iniquité... je pars...

ALBERTA. Où irez-vous?

FRÉDÉRIC. Au bout du monde, s'il le faut... je retourne en France, en Amérique, chercher une mort glorieuse !...

ALBERTA. Frédéric !...

FRÉDÉRIC. Vous l'avez dit : je suis amnistié ; je suis libre...

ALBERTA. Oh! je vous en prie...

MISTERTOFF. Eh! mon Dieu! qu'on le laisse donc partir!

ALBERTA, *à Frédéric, qui va s'éloigner.* Mon cousin!... tout à l'heure vous m'avez demandé une grâce... eh bien, j'en demande une à mon tour... Avant cette séparation éternelle, j'ai à vous entretenir de quelques intérêts... de famille. Pendant que le conseil délibérera, vous attendrez là... à côté... vous me donnez votre parole?... c'est bien... allez. — Vous aussi, ma tante... c'est une affaire d'état.

WILHELMINE. Justement... enfin !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté* FRÉDÉRIC ET WILHELMINE.

LE BARON. Prenons séance.

Les Huissiers approchent des siéges. *Alberta* s'assied à droite du public sur un fauteuil auprès de la table ; le *deuxième Conseiller* près d'elle, puis *Mistertoff*, puis le *premier Conseiller*, et enfin le *Baron* à gauche du public.

MISTERTOFF. Comment poserons-nous la question ?

DEUXIÈME CONSEILLER. Oui, comment allons-nous...

PREMIER CONSEILLER. Poser la question?

LE BARON. Je la pose ainsi. Aux termes de la constitution germanique, le prince de Hesse-Cassel...

ALBERTA, *se levant.* Ah! j'oubliais... je vous préviens seulement d'une chose, c'est que je ne veux pas épouser le prince de Hesse-Cassel.

LE BARON. Que dites-vous, madame?

MISTERTOFF. Alors, il n'y a plus de question... qu'est-ce que nous faisons là?... la séance est levée...

ALBERTA. Il me semble que les États n'ont pas le droit de contraindre nos inclinations.

LE BARON. Mais alors, c'est la guerre.

Mistertoff s'agite sur sa chaise.

ALBERTA. Eh bien, la guerre, soit! Parce que je suis femme, croyez-vous que ce mot m'effraie? n'avons-nous plus de soldats? et les Saxons sont-ils déchus de leur ancienne renommée?

MISTERTOFF. Permettez... les économies que j'ai dû faire...

ALBERTA. Eh ! monsieur, le courage suppléera au nombre !

MISTERTOFF, *à part.* Est-elle belliqueuse!

ALBERTA. Ayons d'abord un bon général.

LE BARON. Tout est là.

ALBERTA. Par exemple, monsieur de Mistertoff.

MISTERTOFF. Moi !...

ALBERTA. Je suis sûre que votre cœur bat déjà à l'idée d'entrer en campagne.

MISTERTOFF. C'est vrai, morbleu, c'est vrai... mais...

ALBERTA. Mais je comprends... c'est surtout ici, auprès de notre personne, qu'un homme d'action est nécessaire.

MISTERTOFF. Voilà, voilà mon vrai poste.

ALBERTA. Quant à monsieur de Rosencrantz...

LE BARON. C'est clair, ce n'est pas ma partie... un homme de cabinet... ma place est au conseil.

ALBERTA. Et pour les autres officiers...

LE BARON. Oh ! en pleine paix, le cadre a bien vieilli...

MISTERTOFF. Je suis le plus jeune...

ALBERTA. Alors, je ne vois personne.

LE BARON. Ni moi.

MISTERTOFF. Ni moi.

PREMIER CONSEILLER. Ni moi.

DEUXIÈME CONSEILLER. Ni moi.

ALBERTA. Comment donc faire? quel embarras!... c'est à vous, messieurs, de nous en tirer, car c'est vous qui nous y avez mise.

MISTERTOFF. Nous !

LE BARON. Comment?

ALBERTA. En appelant des forces étrangères au cœur de nos états.

LE BARON. C'est vrai, la plus fausse mesure!... c'est monsieur le comte de Mistertoff qui avait cru...

MISTERTOFF. Plaît-il?

PREMIER CONSEILLER. En effet, c'est monsieur le comte...

MISTERTOFF. Pas du tout!... c'est monsieur le baron qui avait peur...

DEUXIÈME CONSEILLER. C'est monsieur le baron...

LE BARON, *se levant.* Général, j'ai l'honneur de vous renvoyer cette insinuation!

MISTERTOFF, *se levant.* Monsieur le diplomate, si vous étiez un soldat!

PREMIER CONSEILLER. Messieurs!

DEUXIÈME CONSEILLER. Messieurs!

ENSEMBLE.

LE BARON. J'ai blâmé la mesure, j'ai blâmé la mesure.

MISTERTOFF. Il a approuvé la mesure!

DEUXIÈME CONSEILLER. Il a approuvé.

PREMIER CONSEILLER. Il a blâmé...

ALBERTA, *se levant, à part, en riant.* Bien! très-bien! à merveille. (*Haut, et passant au milieu.*) Un moment, messieurs; vous n'avez pas l'air de vous entendre... et si mon cousin allait s'impatienter!... vous l'avez entendu, s'il allait partir!... (*A un Huissier.*) Qu'on le fasse rentrer. (*On enlève les siéges.*) Pardon, messieurs; avant de continuer, on me permettra bien de donner un instant aux affaires de famille.

SCÈNE XVI.

PREMIER CONSEILLER, LE BARON, WILHELMINE, ALBERTA, FRÉDÉRIC, DEUXIÈME CONSEILLER, MISTERTOFF.

ALBERTA. Approchez, mon cousin... ces messieurs me paraissent être dans un embarras!... il s'agit toujours des menaces du prince de Hesse-Cassel.

FRÉDÉRIC. De lui?

ALBERTA. Eh bien, si l'on vous laissait votre épée... si l'on vous chargeait de nous défendre, si enfin l'on vous envoyait combattre...

FRÉDÉRIC. Moi!

ALBERTA. Contre le prince de Hesse-Cassel.

FRÉDÉRIC. Oh! sur-le-champ!

LE BARON. Plaît-il?

MISTERTOFF, *au deuxième Conseiller.* Lui laisser son épée! elle appelle cela une affaire de famille!

LE BARON. Y songez-vous, madame? confier les forces de l'état à votre propre compétiteur!

DEUXIÈME CONSEILLER. Ce serait d'une imprudence!

PREMIER CONSEILLER. C'est impossible.

ALBERTA. Vous entendez, mon cousin, on craint que vous ne me trahissiez.

FRÉDÉRIC. Moi!

ALBERTA. Mais je ne puis le croire, après les serments que vous m'avez faits tout à l'heure; vous me juriez de vivre et de mourir pour moi.

FRÉDÉRIC. Ah! je le jure encore!

WILHELMINE. Se peut-il?

LE BARON. Par exemple!

ALBERTA. Alors, il y a peut-être un moyen... Aidez-moi donc un peu, messieurs... (*Ils cherchent tous.*) Vous craignez qu'il ne trahisse sa souveraine... mais vous ne craindriez pas qu'il trahît... sa femme.

TOUS. Sa femme!

FRÉDÉRIC. Qu'entends-je!

LE BARON. Permettez, permettez... les Etats...

ALBERTA. Les Etats peuvent-ils contrarier mon choix?.. Ce n'est pas un souverain que je me donne, c'est un mari.

LE BARON. Justement... le mari d'une reine...

ALBERTA. Oui, je sais... je l'ai lu quelque part... lorsqu'une femme règne, dit-on, c'est un homme qui gouverne... eh bien, alors, il y a un moyen bien plus simple... cette couronne à laquelle mon cousin a bien quelques droits, s'il la tenait... de vous...

LE BARON. De nous!

MISTERTOFF. Lui!

ALBERTA. Jugez de sa reconnaissance!

LE BARON. Eh bien, oui, mais alors... la décision des Etats...

ALBERTA. Leur décision! vous avez l'habitude d'y contribuer si puissamment!

FRÉDÉRIC. Ah! ma cousine, ce sacrifice!...

ALBERTA. Ah! ce n'en est pas un!.. faut-il vous l'avouer?

AIR *de Téniers.*

Pour vous seul je me suis contrainte
A subir ici ma grandeur;
Je l'avais reçue avec crainte,
Je vous la cède avec bonheur.

FRÉDÉRIC.

Quoi! pour moi de votre couronne
Votre front serait dépouillé!

ALBERTA.

Tout entière je vous la donne.

FRÉDÉRIC, *lui baisant la main.*

Ah! je n'en veux que la moitié,
Daignez en garder la moitié.

WILHELMINE. Une alliance princière!

LE BARON. L'idée m'en était venue ! c'est un moyen diplomatique... c'est même le seul moyen...

ALBERTA. D'éviter la guerre.

MISTERTOFF. Bravo ! ce n'est pas que j'aie jamais craint morbleu !.. au contraire.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PÉTRUS.

PÉTRUS. Tout est rentré dans l'ordre. Vive la grande-duchesse !

LE BARON. Vive le grand-duc !

PÉTRUS. Le grand-duc ! ! !

MISTERTOFF. Eh ! oui, le voilà !

PÉTRUS. Oh alors... Vive le grand-duc et la grande-duchesse... ça concilie tout.

ALBERTA. Oui, messieurs, à lui la gloire, la haute politique... à moi le soin d'embellir sa vie... qu'il songe au bonheur du peuple, je ne songerai, moi, qu'à son bonheur... Voilà, j'espère, l'avenir que j'ai préparé... n'ai-je pas bien employé mon jour de règne ?

CHOEUR *du Domino noir*.

Quel doux présage !
Ce mariage
Ramène la paix à la cour ;
La jeune reine
D'avance enchaîne
Et la politique et l'amour.

ALBERTA, *au public*.

Lorsque finit ma royauté d'un jour,
Voici, messieurs, la vôtre qui commence ;
Sujette, hélas ! et bien humble à mon tour,
J'implore ici votre toute-puissance.
Pour nous juger, pour disposer de nous,
Prenez mes droits qu'en tremblant je vous passe
Mais le plus beau, le plus noble de tous,
En cet instant, messieurs, souvenez-vous
Que c'est celui de faire grâce,
Usez, messieurs, du droit de grâce.

FIN.

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis 46, au Marais.

LA POLKA EN PROVINCE,

Folie-Vaudeville en un acte,

DE MM. ALEXIS DECOMBEROUSSE ET JULES CORDIER.

Représentée pour la première fois, le 6 avril 1844, sur le Théâtre du Vaudeville.

PERSONNAGES.

BALANDIN, greffier du tribunal	MM.	Leclère.
GUICHONET, son beau-frère, ancien maître d'études		Adolphe.
STANISLAS, étudiant en médecine, fils de Balandin		Félix.
GODINARD, ami de Stanislas		Baland.
HYPPOLITE, fille de Guichonet	Mesd.	Doche.
CLAUDINE, servante chez Balandin		Victorine.

(La scène se passe à Château-Chinon.)

S'adresser pour la musique *exacte* de cet ouvrage, à *R. Taranne*, bibliothécaire du Vaudeville.

Le théâtre représente un salon, table à gauche; portes latérales et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

BALANDIN, CLAUDINE.

BALANDIN (*qui entre avec Claudine, laquelle porte des livres, une mappemonde, un buste, etc., lui indiquant un cabinet à droite du spectateur*).

Vois-tu, Claudine, ce sera ici son cabinet de travail et de consultations .. Tu vas y porter ces livres de science, ce buste de plâtre, et l'univers entier qui est sur cette mappemonde.

CLAUDINE.

Ah! mon Dieu, not' maître, retenez-le, l'univers, je le sens qui tombe.

BALANDIN.

Pose-le sur cette table, et respire.

CLAUDINE.

Ouf! c'est que c'était lourd. (*Elle a posé le tout sur la table; puis indiquant le buste.*) Qué que çà peut donc être que c'te figure!

BALANDIN.

Tu ne la reconnais pas! ça me surprend; toi qui as de l'intelligence.

CLAUDINE.

Attendez voir... c'est le portrait à défunt madame Balandin, vot' épouse.

BALANDIN.

Du tout. C'est Hippocrate, le célèbre Hippocrate, celui qui a inventé les sangsues.

CLAUDINE (*avec un geste d'horreur.*)

Ben!. je ne m'étonne plus s'il est si laid!

BALANDIN.

Et il va faire le principal ornement du cabinet de mon Stanislas, de mon cher Stanislas. (*Avec un soupir de joie.*) Ah! Claudine!

CLAUDINE.

Quoi donc encore, not' maître?

BALANDIN.

Je te disais : ah Claudine! ah! le grand jour, le beau jour! un père qui attend son fils! comprends-tu çà, Claudine?

CLAUDINE.

Oui, monsieur, quoique çà ne me *soie* pas encore arrivé.

BALANDIN.

Et quel fils! un fils reçu médecin par la faculté de médecine de Paris! un fils qui a obtenu les plus beaux succès dans les inflammations de poitrine, et qui a pâli quatre ans sur la fièvre tierce.

CLAUDINE (*avec sensibilité*).

Ah! pauvre jeune homme!

BALANDIN.

J'aurais mieux aimé qu'il me succédât tout bonnement dans ma charge de greffier au tribunal de Château-Chinon, mais la vocation des enfants, Claudine, oh! la vocation! rien n'est plus respectable.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Je blâme fort le père qui s'oppose
A ces penchants que tout fils porte en soi,
Chacun de nous est fait pour quelque chose,
Mais l'embarras est de savoir pourquoi.
Je cherchais donc, mais, toi, tu le devines,

Pourquoi mon fils était né, quand j'appris
Que c'était pour donner des médecines
Et dépenser mon argent à Paris.

Dès ce moment là je ne résistai plus à sa vocation; elle était trop forte.

CLAUDINE.

A propos de Paris, not' maître! combien donc déjà qu'il y a de temps que vot' fils n'en est pas revenu, de Paris?

BALANDIN.

Quatre ans... depuis qu'il est parti. Il est si laborieux! Quatre ans qu'il n'est venu me presser dans ses bras, de peur de perdre son temps pendant les vacances. C'est joli çà!

CLAUDINE.

Mais pourquoi donc qu'il arrive avant les vacances?

BALANDIN.

Parce que sans doute ses études sont finies et qu'il a reçu le bonnet de docteur. Car il revient avec le bonnet. Il a le bonnet.

CLAUDINE.

Il a un bonnet! Ah! bien, il sera farce.

BALANDIN.

Au contraire! un médecin! Et puis dis donc, sa cousine Hyppolite qui justement se porte mal! comme çà se trouve bien! il va la guérir tout de suite de son affection... pour faire connaissance... car ils ne se connaissent pas encore, et tu vas le comprendre, toi qui as de l'intelligence. Mon beau-frère Guichonet, le père de ma nièce Hyppolite, est resté, toute sa vie, à Moulins: Moulins en Bourbonnais, où il exerçait, en dernier lieu, les fonctions de maître d'études au collège... un goût qu'il avait comme çà... Vu qu'il est riche, très riche de patrimoine, et qu'il ne s'était fait maître d'études que pour son plaisir... mais les élèves le tourmentaient tant, ils lui jetaient si souvent à la tête leurs dictionnaires et même leur encre... avec l'encrier, que le malheureux s'est retiré de l'éducation au mois de janvier, pour ses étrennes... Et que bientôt se sentant emporté par la passion des voyages, il est venu avec sa fille passer chez moi, une huitaine, il y a dix jours.. de sorte qu'il serait reparti dès avant-hier sans avoir jamais vu Stanislas, si je ne lui avais pas dit que j'attends... mais voyons, voyons, Claudine, je m'amuse là à bavarder avec toi, tandis que j'ai un tas de choses à faire.

CLAUDINE.

Et quoi donc, not' maître?

BALANDIN.

Je n'en sais rien, mais il est impossible que je n'aie pas énormément de choses à faire le jour où j'attends mon fils le docteur. Avec çà que l'huissier Girardot, qui est sourd, et plus de 34 autres malades que j'ai prévenus de son arrivée, doivent venir, ce soir, le consulter.. (*On entend sonner.*) Ah! ah! mon Dieu! quelqu'un! les jambes me manquent de sensibilité... Si c'était lui, Claudine!

CLAUDINE (*qui a ouvert la porte.*)

Non.. c'est votre simple beau-frère avec sa demoiselle.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUICHONET, HYPPOLITE.

(*Pendant cette scène, Claudine sort et rentre à plusieurs reprises, venant chercher et emportant dans le cabinet à droite, la mappemonde, les livres et le buste d'Hippocrate, etc.*

GUICHONET (*à Balandin.*)

Eh bien?

CLAUDINE.

Bonjour, mamzelle Polite.

GUICHONET (*de même.*)

Eh bien?

BALANDIN.

Eh bien quoi?

GUICHONET.

Est-il arrivé?

BALANDIN (*avec une exaltation joyeuse.*)

Pas encore, mon ami, pas encore mais il ne saurait tarder. Il doit être à ma montre... midi!.. déjà midi!.. et c'est à une heure... — Allons, Claudine, allons, tu vois, nous allons être en retard. Dépêche-toi de décorer son cabinet... Ah! par exemple! toi qui as de l'intelligence, tu portes ce buste la tête en bas à présent!

CLAUDINE.

Dam! écoutez donc! un homme qui a inventé les sangsues, j'ai peur qu'il me morde. (*à Hyppolite.*) Venez-vous, mamzelle?

HYPPOLITE (*distraite.*)

Pourquoi faire?

BALANDIN.

Pour voir le cabinet de consultation de ton cousin.

HYPPOLITE.

Çà m'est bien égal. (*Elle va s'asseoir.*)

GUICHONET.

« Çà m'est bien égal » quelle réponse déchirante! C'est pourtant comme cela. Tous les jours, depuis que je lui ai proposé pour mon gendre un homme superbe... un peu sec; mais vert!

HYPPOLITE.

Vert!. Il est gris.

GUICHONET.

Ah! bah! le soir tous les maris sont.... D'ailleurs c'est un homme gravé et tranquille.

BALANDIN.

Ah! tu désires pour elle un mari tranquille et grave?

HYPPOLITE.

Pas moi..

GUICHONET.

Quand on a été 10 ans maître d'études...

BALANDIN.

Eh bien laisse venir mon fils le docteur!... Mais d'abord d'où souffre-t-elle?

GUICHONET.

Est-ce qu'elle le sait? j'ai beau lui procurer une foule de plaisirs... Encore hier au bal.

HYPPOLITE.

Ah! un joli bal! où on ne dansait que la contredanse, la valse et le galop.

GUICHONET.

Eh bien, qu'est-ce qu'il te faut donc de plus?

HYPPOLITE (*se levant.*)

De plus... vous ne pouvez pas savoir, mon père. (*A part*) et penser qu'il n'y avait personne qui pût... même me dire ce que c'est que cette danse de Paris dont tout le monde parle comme d'une chose si merveilleuse!.. si entraînante!.. (*Fredonnant* polka! polka!)

BALANDIN (*la regardant.*)

Mais il me semble qu'elle va chanter! ce n'est pas mauvais signe.

GUICHONET.

Écoutons!

HYPPOLITE.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Polka! polka!
Nouvelle danse,
Toi dont la France
Longtemps manqua,
De ma souffrance
Sois l'espérance,
Polka! polka!

Quel est donc l'être,
Le divin maître
Qui te créa,
Qui t'inventa?
Fais-toi connaître,
Vient m'apparaître,
Polka! polka!

Mais, ô merveille!
Quand je m'éveille
Un diable est là,
Oui, toujours là,
A mon oreille,
Et qui m'éveille,
Criant: Polka!

(*Elle va se rasseoir.*

(*Guichonet et Balandin qui l'ont examinée et suivie pendant qu'elle a chanté, s'arrêtent et se regardent.*)

GUICHONET.

Comprends-tu?

BALANDIN.

Rien du tout.

GUICHONET.

Ni moi. Eh bien, voilà depuis deux jours tout ce qu'on peut en obtenir; et ce qu'il y a de plus pénible, c'est qu'elle chante fort bien. Décidément cette enfant a quelque chose de surnaturel, et je vais tout de suite au-devant de ton fils pour le consulter...

BALANDIN.

Mais tu ne l'as jamais vu, mon fils!...

GUICHONET.

Avec mon habitude des physionomies...

BALANDIN.

Ah! pour t'aider à le mieux reconnaître...

GUICHONET.

C'est inutile, je te dis... un médecin qui voyage, qui a une trousse...

BALANDIN.

Sans doute... mais c'est que tu pourrais te tromper de voiture... deux diligences arrivent de Paris à Château-Chinon le même jour; la première à une heure, la seconde à deux heures.

GUICHONET.

Eh! bien! c'est par celle d'une heure que ton fils...

BALANDIN.

Oui, mais comprends bien!... par suite d'événements qui se sont déjà vus sur les grandes routes, il serait possible que la première diligence arrivât la seconde; c'est-à-dire que la diligence d'une heure arrivât à deux heures, et la diligence de deux heures à une heure. Dans ce cas-là, tu te ferais bien expliquer si c'est la diligence de deux heures qui est arrivée à une heure; parce qu'alors la diligence qui arrive à une heure arriverait à deux heures; mais cela n'empêcherait toujours pas mon fils d'arriver à une heure.

GUICHONET.

Quel diable d'embrouillamini!

CLAUDINE (*reparaissant.*)

V'là le cabinet décoré, not' maître.

BALANDIN.

Décoré!... Je vais voir çà... Décoré!... ah! mon fils aussi le sera un jour!

ENSEMBLE.

AIR *de la savonnette impériale.*

Pour l'âme paternelle
Moment plein de douceur!
Oh! que la vie est belle
Quand un fils est docteur!

HYPPOLITE, *à part.*

O contrainte cruelle!
Pour moi plus de bonheur,
Mon père en vain appelle
Mon cousin le docteur.

GUICHONET, *à part.*

Une fille si belle,
Est-ce avoir du malheur!
Et que pourra pour elle
Mon neveu le docteur.

BALANDIN, *à Guichonet.*

C'est la diligence d'une heure!..

GUICHONET, *impatienté.*

Ah! quelle pendule tu fais!

CLAUDINE, *à part*

Mamzelle Polite qui pleure!
Son cousin lui cause des effets.

REPRISE.

BALANDIN ET GUICHONET.

Pour l'âme paternelle, etc.
Une fille si belle, etc.

HYPPOLITE.

Mon père en vain appelle
Mon cousin le docteur;
Ah! que pourra son zèle!...
Pour moi plus de bonheur.

CLAUDINE.

C'te pauvre demoiselle
La méd'cin' lui fait peur...
Je n'aim'rais pas plus qu'elle
Voir venir un docteur.

(Balandin entre dans le cabinet de son fils, Guichonet sort par le fond; Hyppolite par la porte à gauche. Claudine reste en scène.

SCÈNE III.

CLAUDINE, puis STANISLAS.

En fait-y, en fait-y, ce brave M. Balandin, de ces évolutions pour fêter l'événement de son fils ! et un dîner donc ce soir, à la chandelle!.. Rien que pour le dessert vingt-un plats, sans compter le sucrier ! C'est égal, je suis vexée que son fils *soie* dans les remèdes. On n'entendra bientôt plus parler ici que de tisanes et de jambes cassées... Çà va être d'un triste !... (*On entend chanter derrière le théâtre.*) Tiens !... qu'est-ce que c'est donc que çà ? (*Stanislas paraît.*)

STANISLAS.

AIR : *Le retour du savoyard.*

Le voici, le voilà
L'asile héréditaire
Où, bon propriétaire,
Je vais vivre en pacha.
Ici plus de loyer,
Plus personne à payer.
Quelle douce existence?
Et pour ma subsistance
J'aurai, grâce à Dieu,
L'air pur de la campagne
Avec du pot au feu
Cuit au vin de champagne.

CLAUDINE (*à elle-même, examinant le costume de Stanislas.*)

Çà doit être un marchand de vulnéraire suisse. (*Haut.*) Pardon, monsieur, pourrait-on savoir?..

STANISLAS (*voulant lui prendre la taille.*)

Oh ! charmante Andalouse de la Nièvre ! Eh bien, jeune Château-Chinoise, est-ce que je te fais peur ?

CLAUDINE (*un peu émue.*)

Mais...

STANISLAS.

Çà m'étonnait.... Ce n'est pas mon habitude avec le beau sexe... J'ai même laissé à Paris une danseuse qui m'était fort attachée...

CLAUDINE.

A Paris ?...

STANISLAS.

Oui, une sylphide de la Porte-St-Martin.. une créature qui vivait dans les ballets... Nous nous aimions comme deux tourtereaux. Pauvre Nini !..

CLAUDINE (*à elle-même.*)

Çà ne peut pas être le fils de monsieur...

STANISLAS.

Mais un beau matin, hier soir, il m'a fallu planter là ma tourterelle et fuir devant mes Anglais, autrement dit mes créanciers. Ah ! Jeanneton, Jeanneton, ne fuis jamais devant les Anglais.. çà humilierait trop la France.

CLAUDINE.

Ah çà, monsieur...

STANISLAS.

En attendant, tiens, débarasse-moi de ma malle. (*Il tire de sa poche un étui de pipe qu'il lui remet.*)

CLAUDINE.

Vot' malle !..

STANISLAS.

Mes effets sont dedans.

CLAUDINE (*qui a ouvert l'étui d'où elle tire une longue pipe.*)

Mais c'est une pipe qui est dedans !..

STANISLAS.

Eh bien, va l'allumer.

CLAUDINE.

Vot' malle ? je veux dire vot' pipe? (*A elle-même.*) Ah çà, mais c'est donc vous qui êtes?..

STANISLAS.

Balandin, fils légitime reconnu de...

CLAUDINE.

Ah ! monsieur, si vous m'aviez dit cela tout de suite ! (*Appelant*) Not' maître ! not' maître !

STANISLAS.

Il est ici, papa !

CLAUDINE.

Mais oui, monsieur.

STANISLAS.

Je le croyais en voyage.. parti pour les îles Marquises. Enfin, çà ne fait rien.. au contraire.

CLAUDINE (*près d'entrer dans le cabinet dont elle ouvre la porte.*)

Not' maître !. not'... venez donc vite !

BALANDIN (*paraissant.*)

Eh bien quoi ?

CLAUDINE.

Vot' fils qui vous demande !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BALANDIN.

BALANDIN.

Où est-il ?

STANISLAS.

Me voici, papa.

BALANDIN.

Stanislas !

STANISLAS.

Mon père ! (*Ils s'embrassent avec effusion.*

BALANDIN (*l'embrassant.*)

Ah ! cher enfant, j'en pleure !

STANISLAS

Et moi donc ! mais calmons-nous, papa, çà va se passer. (*Avec une sensibilité affectée et se laissant aller sur Claudine qu'il entoure de ses bras*) Ah !. Jeanneton !

CLAUDINE (*riant.*)

Eh bien, eh bien, monsieur Stanislas !

BALANDIN.

Eh bien, eh bien, mon fils, tu embrasses...

STANISLAS.

C'est le plaisir de vous voir bien portant.

BALANDIN.

En effet, je me porte assez bien, ainsi que toute la famille. Mais tu sais le malheur qui nous est arrivé ?

STANISLAS (*soupirant.*)

Ah !

BALANDIN.

Je te l'ai écrit...

STANISLAS (*de même.*)

Ah !

BALANDIN.

Nous avons perdu le cousin Giraud.

STANISLAS.

Tiens, j'ai aussi perdu mon parapluie.

BALANDIN.

Un si brave homme !

STANISLAS.

Vous m'en achèterez un autre... ou une paire de bottes, çà m'est égal. (*A Claudine qui démonte, rajuste et essaie la pipe.*) En attendant, va m'allumer ma tabatière à bouche.

CLAUDINE.

Tout de suite, monsieur.

BALANDIN.

Ta tabatière à bouche ?

STANISLAS.

Elle est même à bouche... de chaleur.

BALANDIN.

Une pipe ? tu fumes ?

STANISLAS.

Aujourd'hui seulement... par habitude.

CLAUDINE, (*riant*).

Ah! ah ! not' maître.. ah! ah ! il est farce, vot' fils. Mais dites donc *désignant la coiffure de Stanislas*). C'est-y là ce bonnet avec quoi il devait revenir ?

BALANDIN.

Le bonnet? non, non. (*A Stanislas*). Mais à propos, tu ne l'as pas oublié ton bonnet, ta toque.

STANISLAS.

Mon bonnet ? ma toque ?

BALANDIN.

Comment! est-ce que tu ne l'aurais pas, ton bonnet.

STANISLAS.

Si... si.. papa, dans ma poche. (*Il tire à moitié un bonnet de femme; le renfonçant vivement.*) Oh le bonnet de Nini !

BALANDIN.

Ah ! je savais bien ; mais je t'en prie ne le mets pas, ne le mets pas encore.

STANISLAS. (*à part.*)

Pas de risque.

BALANDIN.

Attends; car j'en ai un aussi, moi, comme greffier du tribunal, et je cours. Oh ! quelle joie! quelle ivresse !

AIR : *Vaudeville de madame Favart*

De plaisir vraiment je suffoque

STANISLAS.

De plaisir il est suffoqué.

BALANDIN.

Comme toi je porte la toque.

STANISLAS.

Ah ! mon pauvre père est toqué.

BALANDIN.

Ainsi tous deux nous allons être
Coiffés de même ce matin,
Et la toque que je vais mettre
Va te saluer médecin !

(*Il sort avec Claudine.*)

SCÈNE V.

STANISLAS, puis GODINARD.

STANISLAS.

Me saluer méd...

Ah ! mille, mille, mille catacombes?.. il me croit médecin !.. Ah ! pauvre bonhomme !.. moi, médecin, quand la seule chose que j'aie étudiée à Paris depuis quatre ans, je l'ai apprise, par hasard, cet hiver... une danse nouvelle, la Polka... que Nini exécute avec une jambe... c'est elle qui me l'a montrée et je ne sais pas trop à présent comment la Polka pourrait m'apprendre la médecine.. çà me paraît difficile Oh ! non, non, je ne veux pas que mon père croie; il faut bien vite que je le désabuse.. (*Courant au fond et appelant.*) Papa! papa !.. (*S'arrêtant.*) Ah, mon Dieu ... qu'est-ce que je vois !.. mais c'est Godinard !.. un de mes anglais !.. ah, fichtre.?. (*Il veut fermer la porte sur Godinard qui s'efforce d'entrer.*

GODINARD, (*à moitié en scène.*)

Eh bien !.. eh bien !..

STANISLAS.

Ah ! je ne te voyais pas... Comment c'est toi, Godinard !... mais entre donc, mon ami, entre donc.

GODINARD.

Avec plaisir.... du moment où c'est possible.

STANISLAS.

Et comment diable se fait-il que je te trouve ce matin, à Château-Chinon, quand avant hier, je t'ai laissé à Paris ?

GODINARD, (*avec intention.*)

C'est parce que tu m'as laissé avant hier à Paris, que tu me trouves, ce matin, à Château-Chinon. Une ville d'une hospitalité bien peu écossaise.

STANISLAS.

Parole, je ne t'avais pas reconnu. Du reste, je sais trop ce que je te dois.. 1,200 francs... je voudrais te les nier, que çà me serait impossible exactement comme si je voulais te les payer. Mais, si en échange du service que tu m'as rendu, tu daignes accepter dans ce modeste asile paternel la table.

GODINARD.

La table.

STANISLAS.

Et le vin.

AIR : *Romance de Teniers.*

Du bourgogne exempt de mensonge,
Je t'en offre ici tous les jours.

GODINARD.

Ah! mon cher, ton offre me plonge
Dans un océan de velours.

STANISLAS.

Je t'offre encor le blanchissage,

GODINARD.

Soit.

STANISLAS.

Le feu,

GODINARD.

Bien.

STANISLAS.

L'eau,

GODINARD.

L'eau? jamais!
J'aime mieux mourir au rivage
De l'océan où je plongeais.

STANISLAS.

Eh bien point d'eau.. je te donnerai du gaz, du gaz qui fait sauter le bouchon.

GODINARD.

Du gaz qui fait sauter? ah! cher ami !.. Comme l'on voit que tu as cultivé les danseuses !.. fais-moi sauter du champagne, et tout de suite.

STANISLAS.

Attends ! je vais appeler Jeanneton.

GODINARD, (*à lui-même.*)

Çà me fera peut-être passer le mot un peu dur que vient de me dire Nini.

STANISLAS, (*qui l'a entendu.*)

Nini!..

GODINARD.

Ah, c'est juste !.. j'oubliais de te dire... elle est venue avec moi.

STANISLAS.

Avec toi?..

GODINARD, (*à part.*)

Ou plutôt moi avec elle.

STANISLAS.

Nini, ici, chez mon père !..

GODINARD.

Non, non, Nini, ici, à Château-Chinon.. hôtel des *Mystères de Paris*. Elle avait le projet de venir t'arracher les yeux à domicile; mais je lui ai démontré l'inconvenance de ce procédé un peu chourineur; ce qui est même cause qu'elle m'a appelé imbécille.

STANISLAS.

Ah ! tu me fais plaisir?.. car je serais fâché que mon père... mais cette folle là a donc quitté la danse?

GODINARD.

Oui, mon cher .. le chagrin de ton départ lui a subitement fait tourner les jambes vers Château-Chinon . où elle compte même s'établir, à poste fixe, à l'effet de révolutionner toute ta ville natale en enseignant aux jeunes personnes qui sortent de pension une Polka tout à fait de contrebande.

STANISLAS.

La Polka Château-Chinoise.

GODINARD.

Et tout-à-l'heure même, à l'hôtel, au moment où je croyais qu'elle allait exécuter ce pas qu'elle exécute si bien.. tu sais?.. celui-ci... (*Il essaie un pas.*)

STANISLAS, (*l'arrêtant.*

Veux-tu!.. veux-tu ne pas toucher à la Polka, profane!.. est-ce que çà te connaît.

GODINARD.

C'est que je serais si heureux de l'apprendre.. (*A lui-même*) pour la danser avec elle.

STANISLAS, (*exécutant un pas.*)

Tiens ! c'est ce pas là que tu veux dire.

GODINARD.

Oui..

STANISLAS, (*de même*).

Eh bien, regarde... voilà comme çà se travaille. (*Il danse.*)

SCÈNE VI.

GODINARD, STANISLAS, BALANDIN *avec sa toque*; puis CLAUDINE.

STANISLAS, (*s'arrêtant la jambe en l'air.*)

Ciel ! mon père!

BALANDIN.

Que vois-je, mon fils le docteur, le pied en l'air.. (*s'approchant de son fils.*) qu'est-ce que tu faisais donc là?

STANISLAS.

Moi, mon père ?..

BALANDIN.

Tu dansais, dieu me pardonne!

STANISLAS, (*embarrassé*).

Oui, au premier coup d'œil... çà en avait l'air... n'est ce pas?.. vous l'avez cru?

BALANDIN.

Je le crois encore... et pour un grave médecin.

STANISLAS, (*à part.*)

Moi, un grave... ah ! c'est juste !.... j'oubliais...

GODINARD, (*à part, riant.*)

Lui médecin!...

STANISLAS (*à part*).

Quelle idée! (*Haut*). Eh bien non, mon père.. je ne dansais pas... mais . comme médecin j'administrais un remède de mon invention à... monsieur... une Polka souveraine, infaillible... (*à part*) contre les engorgements de mollet.

BALANDIN, (*se retournant et saluant Godinard qui le lui rend.*

Monsieur? . ah ! mille pardons, je ne vous avais pas encore aperçu.

STANISLAS.

Permettez-moi de vous présenter un de mes plus illustres malades.

GODINARD.

Comment ?

STANISLAS, (*bas.*)

Tais toi. (*Haut.*) Mon anglais...

BALANDIN.

Ah ! monsieur est un anglais ? un mylord ?

STANISLAS, (*étouffant un éclat de rire.*)

Hein ?,.. oui, oui... précisément, papa, monsieur est un anglais ?... un mylord... mylord Godinard !... (*Bas à Godinard.*) Mon père qui ne sait pas qu'à Paris nous nommons nos créanciers des anglais.

BALANDIN, (*bas à son fils.*)

Il est riche sans doute.

STANISLAS.

Je crois bien... et désespéré de mon brusque départ, trouvant sa guérison incomplète, il est parti sur mes traces, et vient s'établir ici pour que j'acquitte la dette que j'ai contractée envers lui.

BALANDIN.

Comment ?

STANISLAS.

La dette que tout médecin contracte envers ses malades.

BALANDIN.

Ah ! pour que tu achèves de le guérir.

STANISLAS.

C'est cela même, et à cet effet vous allez lui faire donner la plus jolie chambre de la maison et tout ce qu'il pourra désirer. (*A Godinard*). Que désire mylord ?

BALANDIN.

Oui, que désirez-vous, mylord?

STANISLAS, (*bas*).

Que veux tu ?

GODINARD, (*de même.*)

Je meurs de faim.

BALANDIN.

Est-ce qu'il serait indisposé, ton malade?

STANISLAS.

Il a pour le moment l'estomac...

GODINARD, (*bas.*)

Dans les talons...

STANISLAS.

Je vais te le faire remonter. (*Haut*). Et je vous prierai de lui faire servir au plus vite quelque bon potage accompagné de rôtis succulents et de vins généreux. Quatre séances de Polka ajoutées à cela et je réponds de sa vie. (*A Claudine qui entre.*) Pour commencer Claudine conduis mylord à sa chambre.

CLAUDINE.

Oui, monsieur Stanislas.

GODINARD.

Je voudrais bien aussi un peu de pâté.

BALANDIN, (*étonné.*)

Du pâté !

STANISLAS.

C'est sa maladie, mon père.

GODINARD.

Et du champagne

BALANDIN, (*de même.*)

Du champagne ! par exemple.

STANISLAS, (*bas à Godinard*).

Ah çà, est-ce que tu crois que pour 1,200 francs je vais te nourrir pendant un an avec du pâté et du champagne ? (*Haut à Claudine*). Du bourgogne, çà suffira.

BALANDIN, (*bas à son fils.*)

Tu es bien sûr qu'il est riche au moins et qu'il paiera ?

STANISLAS.

S'il paiera !.. (*A part.*) Il a déjà payé.

ENSEMBLE.

AIR *du Châlet.*

STANISLAS.

Allons, n'épargne, Claudine,
Avec mylord Godinard,
Ni le feu de ta cuisine,
Ni le feu de ton regard.

GODINARD.

Allons, gentille Claudine,
Je préfère, pour ma part,
Au feu de votre cuisine
Le feu de votre regard.

BALANDIN.

Allons, dépêchons, Claudine,
Conduis mylord Godinard,
Et puis songe à ta cuisine
Pour ne pas être en retard.

CLAUDINE.

Pour moi je vois, à sa mine,
Que ce mylord Godinard
Préfère l'feu d'ma cuisine
A celui de mon regard.

(*Godinard sort précédé de Claudine.*)

SCÈNE VII

BALANDIN, STANISLAS.

BALANDIN.

Enfin, nous voilà seuls ! mets-toi bien en face de moi.

STANISLAS.

Avec plaisir, ô mon père !

BALANDIN.

Tu as été sage à Paris ?

STANISLAS.

Comme une image. Je ne bougeais pas de mon quartier... Versailles, St-Germain.. l'Ecole de Médecine.

BALANDIN.

Et tu as bien travaillé ?

STANISLAS.

J'en sue encore. Mais pourquoi donc toutes ces questions... ô mon père ?

BALANDIN.

C'est que ton air... tes manières avaient fait naître en moi des doutes... Non sur tes capacités : mais sur la façon dont tu administres.

STANISLAS.

Mes remèdes ?

BALANDIN.

Oui ; parce que comme j'ai prévenu de ton arrivée tous les malades de la ville...

STANISLAS.

Hein ?

BALANDIN.

L'huissier Girardot, qui est sourd, et plus de 34 personnes vont venir aujourd'hui pour que tu les guérisses.

STANISLAS.

Pour que je les guérisse?

BALANDIN.

Sans doute.... Chacun se fait même une fête....

STANISLAS.

Un instant,.. ah ! mais pas de bêtises. (*A part*). Elle serait jolie la fête. (*Haut.*) Il ne faut pas qu'ils viennent... empêchez-les !

BALANDIN.

Comment !

STANISLAS.

Empêchez-les, je vous dis.

BALANDIN.

Tu ne veux pas les guérir ?..

STANISLAS.

Au contraire... Je ne veux pas les tuer...

BALANDIN.

Toi, un grand médecin !..

STANISLAS.

Eh ! je ne suis pas médecin.

BALANDIN, (*effaré*).

Hein !.. qu'a-t-il dit ?.. il n'est pas !.. (*Se laissant tomber sur une chaise.*) Ah !.. Ah.. je succombe...

STANISLAS.

Eh bien.... qu'est-ce que c'est ?... au secours !..

BALANDIN.

N'appelle pas.. retire-toi... laisse moi seul à mon désespoir...

STANISLAS, (*ému*).

Il pleure !

BALANDIN.

Pas médecin !..

STANISLAS. (*de même*).

Comment !... c'est ce qui vous fait ?.. oh ! pauvre père, si je m'étais douté !.. Ecoutez-moi mon père, mon vieux père, je vous en prie... Eh bien, oui, j'ai eu tort.... je vous demande pardon...

BALANDIN, (*sanglotant*).

J'en mourrai !

STANISLAS, (*très ému.*)

Mourir ! oh ! non, non, je vous soignerai, je vous sauverai !..

BALANDIN.

Pas médecin !..

STANISLAS, (*pleurant presque aux genoux de son père.*)

Au contraire.. médecin, médecin comme un enragé ... ah ! pas médecin !.. pas médecin quand mon pauvre vieux père... oh ! que si, je le suis et à mort... à mort, médecin !..

BALANDIN, (*le pressant dans ses bras.*)

Tu l'es ? tu l'es ?.. bien sûr ?

STANISLAS.

Eh ? oui, je suis docteur-pharmacien, vétérinaire, herboriste ventriloque, tout, mais ne pleurez plus, ou je ne sais pas ce que je suis capable d'être encore !

BALANDIN, (*transporté se levant.*)

Cher enfant.. mais pourquoi donc alors m'avoir fait cette affreuse alerte ?

STANISLAS.

Pour vous surprendre plus agréablement ensuite.

BALANDIN.

Eh bien ! c'est la preuve d'un bon cœur.., Mais juge si je devais être désespéré !.. apprendre cela au moment où plus de 34 personnes...

STANISLAS (*à part*).

Fichtre !... Et les larmes paternelles qui m'avaient fait oublier cette fâcheuse circonstance !... (*Haut avec résolution*). Mon père, je vais vous parler franchement... je suis... tout ce qu'il y a de plus docteur en médecine... c'est convenu... Mais le jour où je pose le pied sur le sol natal, où je presse mon vieux père sur mon jeune sein de médecin, me forcer à poser des ventouses, à mettre des compresses, et à donner des coups de lancette, c'est une tyrannie contre laquelle tout mon sang se révolte. Je n'y suis pour personne, que pour vous. Fermez les portes.

BALANDIN.

Tu les recevras donc un autre jour ?

STANISLAS.

Tous les jours... où je serai visible.

BALANDIN.

Alors, je vais leur faire dire... mais ta cousine?

STANISLAS.

Quelle cousine ?.. pas de cousine ! je veux être tout entier aux affections de famille.

BALANDIN.

Mais justement !.. puisqu'elle est de la famille et qu'elle a une affection, cette jeune personne !...

STANISLAS.

Elle est jeune?.. c'est différent. Je lui donnerai une consultation. Est-elle jolie ?

BALANDIN.

Charmante.

STANISLAS.

Je lui donnerai deux consultations.

BALANDIN.

Cependant j'avais bien promis à l'huissier Girardot qui est sourd...

STANISLAS.

Un huissier! oh! surtout pas d'huissier. O mon père (*à part.*) quelque animal qui aura reçu d'un confrère de Paris l'ordre de me poursuivre.

BALANDIN.

Eh bien, alors je vais vite te chercher seulement ta cousine. (*se retournant au moment de sortir à Stanislas*) tu l'es?

STANISLAS.

A mort! (*Balandin va sortir*) eh bien! est-ce qu'on quitte ainsi son petit Stanislas? (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre; Balandin sort.*)

SCÈNE VIII.

STANISLAS, GUICHONET.

(*Guichonet paraît à la porte du fond.*)

STANISLAS. (*surpris.*)

Qu'est-ce que c'est que çà?

GUICHONET (*à lui-même après avoir regardé Stanislas un moment*).

Ce ne doit pas être lui. (*A Stanislas.*) Le docteur Stanislas, s'il vous plaît?

STANISLAS (*à lui-même. allant prendre sa canne*),

L'huissier qui est sourd, je parie! Je vais voir! (*criant aux oreilles de Guichonet.*) Connais pas!

GUICHONET (*étonné*).

Plaît-il?

STANISLAS (*à lui-même*).

Quand je disais!.. (*Criant plus fort*). Connais pas, je vous dis! (*à part*) Quel pieu!

GUICHONET (*à lui-même*).

Ah! c'est cet étranger ce jeune Anglais, son malade, dont vient de me parler Claudine, je l'ai reconnu tout de suite... Ces Anglais ont des figures!.. (*arrêtant Stanislas près d'entrer dans la chambre latérale.*) Pardon... vous avez peut-être de la peine à me comprendre .. mais... (*baragouinant.*) Jé démandé à vos lé meinherr doctor...

STANISLAS (*à part*).

Il parle allemand, c'est un juif!

GUICHONET.

Où été lé jeune médecine?

STANISLAS (*à part*).

C'est çà, pour lui mettre la main dessus, au jeune médecine.

GUICHONET.

Le médecine doctor? (*Il fait quelques gestes pour indiquer un médecin qui saigne et tâte le pouls.*)

STANISLAS.

Hein? (*à lui-même.*) Que je lui réponde par le télégraphe? .. ah! bien, attends!... (*Stanislas posant son pouce sur le bout de son nez, fait avec ses deux mains, un geste populaire et moqueur, puis celui des cantonniers des chemins de fer*) gauche! droite!

GUICHONET (*à lui même*).

Comment!.. Quels diables de signes me fait-il là?

STANISLAS (*multipliant ses gestes et s'avançant sur Guichonet qui recule :*)

Ah le coquin!.. (*à part.* Il ne m'entend pas, mais c'est égal, çà me soulage (*haut*). Ah! le gros coquin!..

GUICHONET (*effrayé*).

Monsieur!...

STANISLAS (*de même*).

Ah! le grand coquin!... (*redoublant de vivacité dans ses gestes et grimaces populaires et le poursuivant*) gros coquin! grand coquin!..

GUICHONET (*criant*)

Au secours! au feu! au fou! (*Il sort épouvanté; Stanislas rit aux éclats.*)

SCÈNE IX.

STANISLAS, BALANDIN, HYPPOLITE.

STANISLAS, (*qui est tombé en riant sur une chaise.*)

Ah! ah ah! Monsieur l'huissier Girardot, vous veniez pour me saisir! eh bien c'est vous qui avez été saisi, étonné... épouvanté... ah! ah! ah!... mais voici mon père qui revient sans doute avec ma cousine, (*Il arrange ses cheveux devant une glace.*)

HYPPOLITE, (*rentrant avec Balandin.*)

Mon oncle, vous dites donc que votre fils le médecin est arrivé?

BALANDIN.

C'est si vrai que le voilà.

HYPPOLITE, (*à Balandin.*)

Ce jeune homme? (*A part.*) Claudine avait raison... Il a l'air très doux.

BALANDIN, (*à Stanislas.*)

Mon ami, voici la fille de ton oncle Guichonet... ta cousine Hyppolite.

STANISLAS.

Hyppolite!.. mais elle est charmante... (*S'avançant vers elle.* (*Fredonnant*). « Ah! que j'aime mon Hyppolite.

HYPPOLITE, (*baissant les yeux.*)

Vous êtes bien honnête, mon cousin.

BALANDIN.

Eh bien, c'est elle dont je te parlais... qui a une affection...

STANISLAS.

Oh! la jolie affection à traiter!... voulez-vous bien permettre, mon *affectionnée* cousine. (*Il la baise sur une joue.*)

BALANDIN, *à lui même et tout joyeux.*)

Il l'embrasse!

STANISLAS, (*à lui même.*)

Elle est cent fois mieux que Nini. (*Haut*)

Hyppolite)Mais j'y pense, mon intéressante malade, de quel côté êtes-vous donc..... ma cousine ?

HYPPOLITE.

De deux côtés, mon cousin, par ma mère et..

STANISLAS.

De deux côtés !... et moi qui ne vous ai embrassée que de celui-là. (*Il la baise sur l'autre joue.*)

BALANDIN, (*de même.*)

Encore !.. Bravo !

HYPPOLITE, (*à elle-même, émue.*)

AIR : *Vaudeville du baiser au porteur.*

Pour mon cousin qu'est-ce donc que j'éprouve?

STANISLAS, *à lui-même.*

Oh! les deux bons, bons baisers que j'ai pris!

BALANDIN, *de même.*

Déjà sans doute à son goût il la trouve;
Mon fils sera le meilleur des maris.

STANISLAS, *à Hyppolite.*

Vous devez être encore ma cousine,
Encore un peu, je crois,.. par-ci, par-là.
(*Il l'embrasse de nouveau.*)

HYPPOLITE.

Oui, je dois l'être encore j'imagine.
(*Reculant.*)
Mais je le suis assez comme cela.

BALANDIN, (*au comble de la joie et se frottant les mains.*)

Ces pauvres enfants ! çà va bien! çà va bien! ils s'épouseront ! (*Bruit dans la coulisse.*) Mais n'est-ce pas ton Anglais que j'entends.

SCÈNE X.

LES MEMES, GODINARD, CLAUDINE.

GODINARD (*à Claudine*).

Mais je te dis que çà me regarde.

CLAUDINE.

Mais non, monsieur mylord !

GODINARD.

Mais si, que diable !

CLAUDINE.

Mais...

BALANDIN.

Encore l'Anglais! Il aurait bien dû ne pas venir nous déranger juste au plus beau moment.

STANISLAS.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est?

CLAUDINE.

C'est un petit amour de jeune homme qui ressemble à une demoiselle. Il demandait monsieur Vanitas.. et monsieur Mylord l'a pris tout de suite pour l'emmener....

BALANDIN *à lui-même.*)

Ah ! çà, il prend donc tout !

GODINARD (*bas à Stanislas.*)

C'est la danseuse !

STANISLAS.

Bien !. l'imprudente.. Et elle qui devait rester à l'hôtel, ne jamais venir chez mon père!..

HYPPOLITE (*à Claudine*).

Et, sais-tu son nom, à ce petit jeune homme?

CLAUDINE.

Son nom?. il vient de me le dire.. c'est.. c'est Nini.

HYPPOLITE ET BALANDIN.

Nini!.

STANISLAS (*bas à Godinard.*)

Je suis flambé!.

GODINARD (*bas à Stanislas.*)

Du tout !. Je l'ai fait monter dans ma chambre... ni vu ni connu !

STANISLAS (*de même.*)

Ah ! cher ami !.. quel service !..

HYPPOLITE (*qui réfléchissait.*)

Nini ! Mais c'est un nom de..

STANISLAS (*embarrassé.*)

Oui, oui... Nini est un nom de.. (*Vivement.*) Un nom Anglais.. Betzy, Molly, Nini, Londonderry...

BALANDIN.

Et Poniatowski... c'est juste...

STANISLAS.

C'est le groom de lord Godinard.

GODINARD.

Mon groom !

STANISLAS (*bas.*)

Tais-toi !.. et s'il est possible... emmène...

GODINARD (*de même.*)

Tu l'abandonnes?

STANISLAS.

Avec enthousiasme !

GODINARD.

Oh ! bonheur ! sois tranquille... J'ai un moyen. (*Il lui parle à l'oreille.*)

STANISLAS.

Parfait !

GODINARD (*haut.*)

Jeanneton ! (*bas*) un air de polka sur mon piston, l'annoncera notre départ (*haut*) Jeanneton!... du punch.

BALANDIN.

Du punch, à présent !...

STANISLAS.

C'est sa maladie, mon père.

HYPPOLITE.

Mais quelle drôle de maladie a-t-il donc cet Anglais?

BALANDIN.

C'est sans doute le ver solitaire.

CLAUDINE.

Ah !... A propos de maladie, not' maître, il y a monsieur Guichonet qui s'est trompé de diligence.

BALANDIN.

J'en étais sûr! Je lui avais pourtant bien expliqué que souvent la première diligence arrivait la seconde et...

CLAUDINE (*confidentiellement*)

Je l'ai trouvé presqu'évanoui dans sa chambre.

BALANDIN.

La fatigue de sa course, ce ne sera rien, (*à Stanislas.*) Je vais aller chercher ton oncle.

STANISLAS.

C'est cela, papa; mais point de malades, et surtout point d'huissier Girardot.

BALANDIN (*à Claudine.*)

Je suis bien aise de faire voir à Guichonet comment mon fils va s'y prendre pour guérir sa cousine.

ENSEMBLE.

AIR : *De la tentation.*

BALANDIN.

Allons, viens-t'en, Claudine.
Oui, mon fils le docteur,
Du mal de sa cousine,
Sera bientôt vainqueur.

STANISLAS.

Allons, de ma cousine
Interroger le cœur,
Du mal qui la domine,
Oui, je serai vainqueur.

GODINARD, *à Claudine.*

Laisse avec sa cousine
Ce généreux docteur,
Et viens dans la cuisine
Faire un punch séducteur.

HYPPOLITE.

Mon cousin, j'imagine,
Est un fort grand docteur,
Mais le mal qui me mine
Est au fond de mon cœur.

CLAUDINE.

Pour guérir sa cousine
Tout cousin est docteur,
Si comme j'imagine
Le mal est dans le cœur.

SCÈNE XI.

HYPPOLITE, STANISLAS.

HYPPOLITE.

Eh bien! il nous laisse seuls...

STANISLAS.

Ne dois-je pas vous donner une consultation.... vous guérir. N'ayez donc pas peur ma charmante cousine. Je suis médecin; mais très bon enfant. . J'ai étudié beaucoup les affections de la femme... Je n'ai même étudié que ça.. où la vôtre vous tient-elle?

HYPPOLITE.

Partout, mon cousin.

STANISLAS.

Partout ?. diable! ça se complique.

HYPPOLITE (*soupirant.*)

Ah! mon cousin vous êtes bien savant; mais je doute qu'il vous soit possible...

STANISLAS.

Lorsqu'il s'agit d'une cousine que j'estime, que j'aime!

HYPPOLYTE (*à part.*)

Il a l'air de dire la vérité.

STANISLAS.

Mais je n'ai pas l'habitude d'avoir du talent quand je suis debout.. (*la conduisant vers un siège*) Soyez donc assez bonne pour prendre place à côté de moi.. (*il s'assied*) et surtout, ayez de la confiance, de la franchise, de l'abandon. . (*la faisant asseoir près de lui*), bien! . maintenant donnez-moi votre bras... (*Hyppolite lui tend le bras.*) Pas comme çà... donnez-moi votre bras... par la main... (*Prenant la main d'Hyppolite il la baise*); une main en parfaite santé. A présent, ouvrez-moi votre cœur... répondez à toutes mes questions, et ne me dissimulez aucune de vos souffrances... Quel âge avez-vous ?

HYPPOLITE.

Seize ans et demi, mon cousin.

STANISLAS.

En voilà une souffrance!.. que je n'ai plus ! Seize ans et demi! c'est l'âge que j'aime... à guérir. Avez-vous quelquefois aimé... quelqu'un?

HYPPOLITE.

Jamais.

STANISLAS.

Vraiment!. (*à part.*) quel bonheur! (*haut.*) quoi!.,. pas un seul petit château-chinois ne vous a encore donné dans l'œil?...

HYPPOLITE (*riant.*)

Ah! bien, ils sont bien trop laids pour çà!.. (*tristement.*) Et puis ce n'est pas tout, y il a encore un vieux que mon père veut me forcer... à épouser:. un coutellier.

STANISLAS.

Allons donc! allons donc! épouser une momie, une lame de couteau ébréchée! Je ne souffrirai pas... Je parlerai à mon oncle, à votre père... il m'estime, il m'aime, votre père, au moins, çà doit être, et quand je lui aurai dit que je connais votre mal, que j'ai un moyen.

HYPPOLITE.

Pour que je n'épouse pas! . Oh! indiquez-le moi bien vite, et quelque désagréable qu'il soit..

STANISLAS.

Mais il n'est pas désagréable du tout. C'est une médecine bienfaisante, âgée de vingt-cinq ans, ayant fait toutes ses études et parlant toutes les langues, surtout celle du cœur

HYPPOLITE (*à part avec joie.*)

Serait-ce lui, et voudrait-il?..

STANISLAS.

Hein?.. est-ce que ma médecine vous ferait l'effet d'une pilule? Il faut le dire, j'en ai d'autres, plusieurs autres même, toutes excellentes contre les humeurs noires. D'abord j'ai à vous offrir la noble et irrésistible polka.

HYPPOLITE *très vivement.*

La polka! dont toutes nos dames parlent depuis deux jours, et dont je rêve depuis deux nuits? Quel bonheur!

STANISLAS.

Je vous l'apprendrai... Voulez-vous que je vous l'apprenne ?

HYPPOLITE (*vivement.*)

Oh ! bien volontiers !... Mais c'est que je ne saurai pas danser comme à Paris, moi.

STANISLAS.

Çà ne fait rien... vous danserez comme à Château-Chinon... Vous y êtes... y êtes-vous?

AIR : *Des Farfadets.*

Donnez-moi votre main
Et de votre cousin
Suivez bien les leçons
Qu'il donne au doux bruit des chansons.
Pour commencer, il faut, vite en cadence
Par quatre temps marquer vos mouvements,
Aller, venir, puis avec élégance,
A mes pas vifs mêler vos pas charmants.

HYPPOLITE.

Tenez, voilà ma main.
Oui, de mon cher cousin
Je puis suivre les leçons
Qu'il donne au doux bruit des chansons.
Me voilà prête, et si ma gaucherie
Trompe l'espoir d'un maître intelligent,
Ne riez pas de moi, je vous en prie,
C'est mon début, il faut être indulgent.

REPRISE.

Donnez-moi, etc.
Tenez, voilà, etc.

SCÈNE XII.

LES MÊMES GUICHONET.

GUICHONET (*parlant à la cantonnade.*)

Bien, bien, je vais voir cela, cher neveu.

STANISLAS (*apercevant Guichonet, à lui-même.*)

Encore l'huissier! Ah !bien, je vais te faire polker, toi, attends! (*Il prend le châle d'Hyppolite resté sur une chaise, en enveloppe Guichonet et l'enlève dans une valse rapide.*)

HYPPOLITE (*qui s'est jetée sur un fauteuil, en riant aux éclats.*)

Mon Dieu! qui donc mon cousin fait-il valser comme çà ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES BALANDIN.

BALANDIN (*entrant.*)

Arrête ! arrête ! malheureux !

(*Stanislas continue malgre les efforts de son père, et l'entraîne dans une valse a trois.*)

BALANDIN.

Oses-tu bien faire tourner ainsi ton oncle?

STANISLAS (*stupéfait, allant tomber sur les genoux d'Hyppolite, et se relevant aussitôt.*)

Mon oncle !...

HYPPOLITE.

Ah ! qu'avez-vous fait, mon cousin?

GUICHONET (*qui, lâché par Stanislas, s'est laissé aller sur une chaise.*)

C'était lui! Eh bien !....., je l'avais reconnu.

BALANDIN (*à Stanislas.*)

Oui, ton oncle Guichonet !

STANISLAS.

Le père de..... Miséricorde! moi qui croyais que c'était un huissier !...

BALANDIN (*poursuivant, à Stanislas.*)

Juge !...

STANISLAS.

Il est juge?

BALANDIN.

Non, je te disais : Juge ! juge de la position où tu t'es mis !.. Au moment où j'espérais qu'il allait te donner ta cousine en mariage

GUICHONET, *qui s'est levé.*

Ma fille à lui ! un fichu polisson à qui je donnerais tout au plus ma canne en mariage. Un misérable qui m'a insulté, fait des grimaces.

BALANDIN.

Des grimaces !

GUICHONET (*faisant les gestes.*)

Oui, tiens, une comme çà, et une autre comme çà, et une autre comme çà.

HYPPOLITE

Oh! mon père, calmez-vous. Ecoutez-le, je suis sûre qu'il va se disculper.

STANISLAS.

Parbleu ! je vous avais pris pour un huissier... très-sourd... l'huissier Girardot.

BALANDIN.

Girardot !... C'est ma foi vrai.. tu lui ressembles par derrière.

GUICHONET.

Et quand je lui ressemblerais.... par devant, qu'est-ce que cela prouve?

STANISLAS.

Rien, mon oncle, rien. Aussi n'est-ce pas ce que je veux dire. Ce que je veux dire, oncle vénéré, c'est qu'au moment où vous m'êtes apparu, je travaillais, je composais.. En un mot, je me livrais à une expérience chimique et mimique pour découvrir la cause de la maladie de votre fille... unique.

HYPPOLITE.

Oui, mon père, nous cherchions ensemble....

GUICHONET.

Taisez-vous, Hyppolite. — Continuez, monsieur.

STANISLAS

Et cette cause inconnue, mais profonde, c'était une envie de pleurer générale, une espèce d'embêtement universel.

HYPPOLYTE

Oh ! c'est bien vrai, mon père

GUICHONET

Silence, ma fille ; poursuivez, docteur.

STANISLAS.

Il n'y avait pas un moment à perdre. une minute de plus et la mélancolie de ma cousine passait à l'état d'hypocondrie, de manie, de folie...

(*Hyppolite rit à part*).

GUICHONET.

Enfin, mon ami ?

STANISLAS.

Sa maladie était arrivée à un tel degré d'intensité qu'elle avait résisté... même à mon tropique souverain... universel, infaillible !.. à la célèbre Polka !

GUICHONET.

Qu'est-ce que c'est que çà ?

BALANDIN.

Un remède qu'il a inventé,

STANISLAS.

Enfin, mon oncle, vous reparaissez !. c'est-à-dire l'huissier Girardot, et c'est alors que, par une inspiration sublime, oubliant ma gravité, nvenances, ne considérant ni que vous êtes huissier, ni que vous êtes sourd, n'écoutant que le cri de l'humanité souffrante, je m'élance sur vous, je vous saisis jevous tourne, je vous retourne, et grâce aux cabrioles que je vous oblige à exécuter en présence demon intéressante malade, je provoque en elle cette crise salutaire, cet accès de gaîté folle...

HYPPOLITE.

Qui m'a empêché de le devenir.

BALANDIN (*avec enthousiasme*),

Quel triomphe ?

GUICHONET (*à Hyppolite*).

Tu te portes donc bien à présent ?

HYPPOLITE (*gaîment*).

Tout à fait bien, mon père : je chante, je danse, je polke.

BALANDIN (*avec joie*).

Elle polke !..

STANISLAS (*prenant Hyppolite par la main*).

Voulez-vous en juger, mon oncle ?

GUICHONET.

Non, non, non.

BALANDIN (*avec intention*).

Dis-donc Guichonet... il a pris la main de la fille.

GUICHONET.

Eh bien, qu'il la garde.

HYPPOLITE (*avec joie*).

Oh ! Papa !

STANISLAS (*embrassant sa cousine*).

Oh ! mon oncle !

BALANDIN (*à Guichonet*).

Oh ! mon ami ! (*à Stanislas*) oh ! mon fils !

(*Ici on entend un air sur le piston dans la coulisse*).

STANISLAS.

Qu'est-ce que c'est que çà ?

BALANDIN.

Une fanfare !...

STANISLAS (*à part*).

Oh ! Godinard aurait-il réussi ?

BALANDIN (*allant au fond*).

Mais c'est ton Anglais qui s'en va !

(*Ici Claudine entre et confirme la nouvelle*).

STANISLAS (*a part*).

Bravo ! (*haut*) oui, oui, papa... avec son groom !

BALANDIN.

Guéri !

GUICHONET.

Lui aussi ?

BALANDIN.

Ah ! c'est superbe !... quelle cure !...

HYPPOLITE (*à part et souriant*).

Comme la mienne, sans doute.

BALANDIN.

Enfant vraiment surprenant, tu guériras tout le département.

STANISLAS.

Oui, mon père, avec la Polka.

BALANDIN.

Comment ! c'est cette polka qui a guéri ma nièce, qui a guéri l'Anglais... Ah ! çà, elle me guérirait donc aussi, moi ?... de certain petit rhumatisme...

STANISLAS.

Si elle vous guérirait ! mettez-vous là, mon père Voilà ce qu'il s'agit d'exécuter, et je vous réponds après de la guérison. Vous pouvez m'en croire... (*à part*). Je ne suis pas médecin.

(*Il danse avec Hyppolite*).

(*Vers la fin, quand Stanislas et Hyppolite ont terminé leurs figures, Balandin et Guichonet, qui se sont levés comme entraînés, gagnent le fond du théâtre et dansent à leur tour, en donnant la main à Claudine placée entre eux deux*).

HYPPOLITE, *au public.*

AIR : *Vaudeville des frères de lait.*

Je vais, Messieurs, vous sembler bien hardie;
Mais la polka dansée ici, ce soir,
De la polka n'est point la parodie....
C'est la polka que vous venez de voir,
C'est elle encor que vous venez de voir.
Je dirai plus et, quelque discutable
Que soit d'abord cette prétention,
Notre polka seule est la véritable
Que l'on danse.... à Château-Chinon;
Elle est la seule unique et véritable
La polka de Château-Chinon.

FIN

Saint-Denis-du-Port, près LAGNY. — Imprimerie hydraulique de GINOUX et VIALAT.

RAVEL EN VOYAGE

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DUPEUTY ET VARIN,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 6 avril 1844.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.	*Acteurs.*
RAVEL, comédien, / RAVINEL, employé aux contributions.	MM. RAVEL.
DAGOBERT, receveur	SAINVILLE
DÉROUVILLE, directeur du théâtre	L'HÉRITIER.
CLARA, actrice	Mlle JULIETTE.
Mme LACAILLE aubergiste	Mme RAVEL.

La scène se passe à Carcassonne, à l'auberge du *Cygne*.

Une salle commune à l'hôtel du *Cygne*, à Carcassonne. — Porte au fond. — Deux portes à gauche. — Deux à droite. — Une table pour écrire, à gauche, premier plan, chaises, etc.

SCÈNE I.

Mme LACAILLE, puis DAGOBERT.

Mme LACAILLE, sortant de la deuxième porte à droite, et parlant à la cantonade.

Alerte, mes enfans!... Balayez partout... diminuez les matelas et augmentez le nombre des lits... (Descendant la scène.) C'est l'heure des diligences... Il va nous pleuvoir des voyageurs... Eh! en voici déjà un! *

DAGOBERT.

Bonjour, femme Lacaille, bonjour.

Mme LACAILLE.

Eh non! c'est M. Dagobert... Excusez de vous avoir pris pour un étranger, vous qui êtes une des fortes têtes de Carcassonne.

DAGOBERT.

Trêve de complimens, femme Lacaille, la flatterie est un poison, et je vous prie de ne pas me l'administrer.

Mme LACAILLE.

Que puis-je pour votre service, monsieur Dagobert?

DAGOBERT.

Je vais vous l'exprimer. Ce matin, il a dû descendre chez vous un voyageur dont voici l'extrait... Son nom, Ravinel; son âge, vingt-cinq ans; son physique, au dessous du moyen.

Mme LACAILLE.

Je n'ai encore vu personne de cette figure.

DAGOBERT.

Diable! c'était bien la peine de venir dard et dard, car je suis venu dard et dard!... J'étais si pressé que j'ai oublié ma canne.

Mme LACAILLE.

Ce monsieur est peut-être descendu ailleurs.

DAGOBERT.

Lui!... en ce cas, je serais forcé de lui en demander raison... Mais c'est impossible... Il sait que je l'attends chez vous, à l'hôtel du *Cygne*; et mon gendre est incapable de cette platitude.

Mme LACAILLE.

Ah! mademoiselle votre fille va donc se marier?

DAGOBERT.

Vous ai-je dit qu'elle allait se marier?...

Mme LACAILLE.

Puisque vous attendez un gendre!

DAGOBERT.

C'est juste... la conséquence est bien tirée... Oui, femme Lacaille, je vais établir mon enfant, du moins j'en nourris l'espoir... Eugène Ravinel

* Dagobert, madame Lacaille

est de Narbonne. Je le vis à mon dernier voyage... il me plut... Le receveur des contributions, qui est mon collègue, me le proposa pour gendre... Je répondis : Nous verrons... qu'il vienne à Carcassonne, il verra ma fille, ma fille le verra, et nous verrons... Voilà ce que je répondis...

Mme LACAILLE.

Et c'est aujourd'hui qu'il doit venir?

DAGOBERT.

Par la diligence de ce même Narbonne, sa patrie.

Mme LACAILLE.

Elle n'est pas encore arrivée.

DAGOBERT.

C'est un retard d'une heure et demie... et ces voitures s'intitulent *Hirondelles*... Si je connaissais l'entrepreneur, je me plairais à l'injurier.

SCÈNE II.

DAGOBERT, Mme LACAILLE, DÉROUVILLE, CLARA.

DÉROUVILLE.

Ah! madame Lacaille... Salut, hôtesse de mon cœur!

Mme LACAILLE.

Est-ce que, par hasard, vous viendriez déjeûner chez moi?

DÉROUVILLE.

Non, ma foi!... Les directeurs de théâtre ne déjeûnent pas à l'auberge... c'est trop cher... et les affaires vont si mal!

DAGOBERT.

Ah! ah! c'est monsieur qui tient la salle de comédie à Carcassonne?

DÉROUVILLE.

Oui, monsieur... Vous êtes peut-être un de nos habitués?

DAGOBERT.

Nullement! je ne hante point ces lieux de pestilence!

DÉROUVILLE.

Tant pis!... Voilà bien les gens de province!

DAGOBERT.

Plaît-il, monsieur?

DÉROUVILLE.

Je dis qu'en province vous êtes étonnans... Vous voulez un spectacle, mais à la condition de ne le pas fréquenter.

DAGOBERT.

C'est votre faute... Vous ne donnez que des turpitudes!

DÉROUVILLE.

Le mot n'est pas flatteur.

DAGOBERT.

Parbleu! monsieur, si vous n'êtes pas content...

DÉROUVILLE.

Je le serais davantage si vous louiez une loge pour ce soir... Justement nous avons une représentation extraordinaire.

CLARA.

A mon bénéfice.

DÉROUVILLE.

C'est séduisant!

CLARA.

Nous aurons un acteur de Paris, M. Ravel.

Mme LACAILLE.

Ravel!... ce petit brun qui a logé chez moi l'année dernière, et qui me lutinait toujours!

DÉROUVILLE.

Il paraîtra dans deux pièces.

Mme LACAILLE.

Je ne vais jamais à la comédie, mais pour voir cet acteur-là, je vendrais l'enseigne de mon auberge!... Je l'aime, ce petit!

DÉROUVILLE.

Nous venions voir s'il était arrivé.

Mme LACAILLE.

Pas encore.

DÉROUVILLE.

Diable! c'est fâcheux!... Je n'ose pas afficher sans lui!

DAGOBERT.

Femme Lacaille, si par hasard mon gendre...

DÉROUVILLE, l'interrompant.

Mais je ne crains rien... j'ai son engagement, j'ai sa signature.

DAGOBERT.

Monsieur, je vous avertis que vous me coupez la parole, et je pourrais me formaliser...

DÉROUVILLE.

Pardon, monsieur... mais ce retard m'inquiète à un point...

CLARA.

Moi, je suis bien tranquille, et je vous réponds qu'il viendra... Je l'ai vu, il y a trois jours, à Narbonne, quand nous sommes allés en représentation... Il était à l'avant-scène; nous nous sommes fait des signes... Je m'étonne seulement qu'il ne soit pas monté au théâtre... *

DAGOBERT, impatienté.

Femme Lacaille, si par hasard mon gendre...

CLARA, à Dérouville.

Mais en descendant de voiture, il est peut-être allé directement chez vous.

DAGOBERT.

Mon gendre?

CLARA.

Notre camarade Ravel.

* Madame Lacaille, Dagobert, Dérouville, Clara.

DÉROUVILLE.

Au fait, c'est possible.

DAGOBERT, frappant du pied.

Femme Lacaille!...

Mme LACAILLE.

C'est comme monsieur votre gendre, s'il ne connaît pas la ville, il a bien pu s'égarer.

DAGOBERT.

Cette idée est invraisemblable... mais elle est admissible.

DÉROUVILLE.

Courons chez moi.

DAGOBERT.

Je vole à la découverte de mon beau-fils.

ENSEMBLE.

AIR des Mémoires d'une Jeune mariée.

Pour { nous / me } vous tirer de souci,
Sur sa route il faut { nous / me } vous rendre.
Ailleurs { il peut / il pourrait } { nous / m' } vous attendre,
Quand { nous / vous } { ons / ez } l'attend ici.
Lorsque je { / s }

(Dagobert sort le premier par le fond; les autres le suivent.)

SCÈNE III.

Mme LACAILLE, puis RAVEL.

Mme LACAILLE.

Ah! je me réjouis d'aller ce soir à la comédie... On n'a pas tous les jours des acteurs de Paris!... Ah ça! mais il devrait être arrivé... Est-ce qu'il serait descendu dans un autre hôtel?... Oh! ce serait bien mal... Un artiste qui ne regarde pas à la dépense...

RAVEL, entr'ouvrant mystérieusement la première porte à gauche.

Etes-vous seule, la Gasconne? *

Mme LACAILLE.

Bonté divine! c'est lui! Le voilà, enfin!

RAVEL.

Parlez bas!

Mme LACAILLE.

Vous devez être bien fatigué?

RAVEL.

Je dois l'être.

Mme LACAILLE.

Eh! vite une chambre! (Appelant.) Placide! Cadichonne!

* Ravel, madame Lacaille.

RAVEL.

Chut! silence! femme du Midi!

Mme LACAILLE.

Silence... Vous voulez que je me taise?

RAVEL.

Je réclame ce sacrifice... Avez-vous une poche?

Mme LACAILLE.

J'en ai deux.

RAVEL.

Vous m'obligerez personnellement d'y mettre votre langue jusqu'à ce soir.

Mme LACAILLE.

Eh! pourquoi? Tout le monde vous attend... Le directeur est venu vous demander tout à l'heure.

RAVEL.

Je n'y suis pas pour lui.

Mme LACAILLE.

Il dit que sans vous il ne peut pas poser les affiches.

RAVEL.

Je m'en fiche.

Mme LACAILLE.

Pourtant, si vous jouez ce soir...

RAVEL.

Je m'en priverai.

Mme LACAILLE.

Ah! bah!

AIR: de Voltaire chez Ninon.

Vous ne jouerez pas?

RAVEL.

C'est certain.

Mme LACAILLE.

J' n'en crois rien, vous avez beau dire,
Songez donc que depuis c' matin
Je compt' sur vous pour me fair' rire.

RAVEL.

Ma chère, je puis à l'instant,
S'il n' faut qu' ça pour vous rendre heureuse,
Vous procurer cet agrément,
Pour peu qu' vous soyez chatouilleuse.
(Il lui prend la taille.)

Mme LACAILLE.

Non, non... pas de cette manière-là.

RAVEL.

Je n'en ai pas d'autre à vous offrir.

Mme LACAILLE.

Il faut donc qu'il vous soit arrivé un accident?

RAVEL.

Oui, dame Lacaille... une catastrophe assez ordinaire dans les comédies, et notamment dans les opéras-comiques... Ma voiture a versé.

Mme LACAILLE.

Votre chaise de poste!

RAVEL.

La diligence de Narbonne.

Mme LACAILLE.

L'Hirondelle?

RAVEL.

C'est possible... une hirondelle à quatre roues, et sans plumes, qui s'est couchée à deux lieues d'ici.

Mme LACAILLE.

Vous n'avez pas été blessé?

RAVEL.

Je l'ai été... de la maladresse du postillon... Du reste, rien de grave... Trois personnes contusionnées, voilà tout... Deux hommes et un employé.

Mme LACAILLE.

Et vos malles, vos effets!

RAVEL.

Nos effets, nos malles, nos paquets, tous a roulé dans un ravin au fond duquel coulait un ruisseau plus ou moins limpide... Un paysage délicieux... Chacun s'est mis à repêcher les objets... Moi, je me suis empressé de laisser faire les autres... Et comme j'étais gelé, j'ai pris les devans, et je suis venu très vite, mais sans diligence.

Mme LACAILLE.

C'est bien désagréable... Mais dans tout ça, je ne vois pas ce qui vous empêche de jouer ce soir.

RAVEL.

Vous ne voyez pas? Et mes perruques qui apprennent à nager dans le ruisseau... Mes perruques, ma mie?

Mme LACAILLE.

Le théâtre vous en fournira d'autres.

RAVEL.

Des perruques?... Vous voulez que j'affuble mon chef des affreux chiendens de l'administration?... Vous êtes donc mon ennemie?

Mme LACAILLE.

Dame! comment faire, alors?

RAVEL.

Je vous l'ai notifié... je ne jouerai pas.

Mme LACAILLE.

Quand on saura que vous êtes ici, on pourra vous y forcer.

RAVEL.

Oui, quand on le saura... Mais on ne le saura pas. Personne ne m'a vu... personne, pas même vous.

Mme LACAILLE.

Pas même moi?

RAVEL.

Je vais vous en convaincre... Voilà cent sous.

(Il les lui donne.)

Mme LACAILLE, les prenant.

Oh! monsieur Ravel, je n'avais pas besoin de ça pour me taire.

RAVEL.

Bah! le silence coûte toujours quelque chose. S'il vous coûte plus de cent sous, vous me le direz, je ne vous taxe pas.

Mme LACAILLE.

Ainsi, c'est bien décidé... vous n'y êtes pour personne?

RAVEL.

Pour personne!... Ah! si!... pour une seule personne... la petite Clara .. la Dugazon-Corset du théâtre.

Mme LACAILLE.

Elle est déjà venue avec le directeur.

RAVEL.

Celle-là ne me trahira pas! Je vais lui écrire un mot. En attendant, faites-moi préparer un bain et un déjeûner... chauds tous les deux.

Mme LACAILLE.

Allons, il est dit que je n'irai pas au spectacle.

RAVEL.

Je vous attends, la Gasconne.

Mme LACAILLE.

C'est encore heureux qu'il n'ait pas perdu sa bourse! (Elle entre à droite.)

SCÈNE IV.

RAVEL, seul.

Écrivons à cette petite Clara... je devais jouer à son bénéfice.... elle sera désolée... Je voudrais pouvoir l'indemniser d'une autre façon... L'année dernière, je lui ai promis de la faire débuter à Paris .. elle ne rêve que Paris... Ce serait un bon tour à jouer à son directeur.... Ma foi, si elle y consent, je l'enlève.... nous partons ensemble...

AIR: Ces Postillons...

Elle y consentira, je pense,
C'est décidé, je l'emmène avec moi;
Je possède sa confiance
Et je la dois à mon emploi,
On ne craint rien des gens de mon emploi!
Clara, fille sage et pudique
Refuserait de suivre un amoureux,
Mais, par bonheur, moi, je suis un comique,
C'est bien moins dangereux!

(Il se met à la table à gauche et écrit.)

« Ma chère Clara... je ne suis arrivé pour per-» sonne; néanmoins, viens me voir, je t'expli-» querai pourquoi je ne peux pas jouer à ton » bénéfice. » (Il continue à écrire en parlant.) Allons, allons, je ne suis pas fâché d'avoir versé en route... En général, j'aime assez l'imprévu, les accidens, les événemens, tout ce qui sort de l'ornière... et notre voiture en est sortie. (Il plie sa lettre.) Le tableau était pittoresque!... cette hirondelle couchée sur le flanc, ces voyageurs qui s'en tiraient du côté du ciel, en vociférant et en se palpant les jointures... ça me réjouissait! Il y en avait un surtout, qui criait plus fort que les autres, et qui boitait ...

(Il se lève.) Voilà un jeu de la nature!.... je le regarde et je reste saisi... Je reste... tout ce qu'il est possible de rester... c'était moi que je voyais... c'étaient mes traits, mon visage, avec tous leurs agrémens.... sauf le costume... Je me flattais qu'en Europe, il n'y avait pas deux figures comme la mienne!.... il y en a deux! J'allais m'élancer sur ce monsieur, et lui demander ma tête, quand j'ai réfléchi qu'il faudrait lui rendre la sienne... ça m'a retenu... mais, d'après les indices que m'a donnés le conducteur touchant ce particulier, je m'explique le mystère de cette conformité!... Il est de Narbonne, et se nomme Ravinel... Or, dans ce temps-là.... c'est une histoire assez drôlatique... Figurez-vous qu'il y a vingt-cinq ans...

SCÈNE V.

RAVEL, Mme LACAILLE.

Mme LACAILLE.

Monsieur... votre bain est prêt.

RAVEL.

Je cours m'y plonger.

Mme LACAILLE.

Ensuite, je vous servirai un petit salmis de bécasses.

RAVEL.

Ce long bec me sourit. . (Lui donnant la lettre.) Envoyez vite ce billet au théâtre.

Mme LACAILLE.

C'est à deux pas.

RAVEL.

Je tiens à voir la personne avant mon départ.*

Mme LACAILLE.

Mais, qui vous force de partir? remettez la représentation à demain, vous aurez le temps de vous retourner.

RAVEL.

Impossible, dame Lacaille .. on m'attend dans trois jours à mon théâtre à Paris... C'est sacré ces choses-là... on me mettrait à l'amende.

Mme LACAILLE.

Bah! un jour de plus ou de moins...

RAVEL.

AIR : Pour protéger. (Mémoires de deux jeunes mariées.)

Pour me retenir tout serait inutile,
Mais plus tard, soyez tranquille,
Car, j'espère bien de cette ville,
L'an prochain
Prendre le chemin!
Songez au billet!

Mme LACAILLE.

Oui, je vais le porter moi-même,
Comptez sur le secret.

RAVEL.

Belle hôtesse que je vous aime!
J'en suis ahuri!
Et souvent mon œil attendri
Croit voir vos traits chéris
Jusque dans vos salmis!

ENSEMBLE.

Pour me retenir, etc.

Mme LACAILLE.

Pour vous retenir tout serait inutile,
Mais pourtant je suis plus tranquille,
Si vous promettez, de notre ville,
L'an prochain
De prend' le chemin!

(Ravel entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VI.

Mme LACAILLE, puis DÉROUVILLE.

Mme LACAILLE.

Il a beau dire, il y met de la mauvaise volonté, parce qu'enfin, des costumes... des perruques... tout ça c'est des préjugés d'artistes. *

DÉROUVILLE, accourant.

Eh bien! madame Lacaille, il est chez vous, n'est-ce pas?

Mme LACAILLE.

Qui donc?

DÉROUVILLE.

Notre ami Ravel... Je viens de chez moi, j'ai passé au théâtre... on ne l'a vu nulle part.

Mme LACAILLE.

Je vous en offre autant... je n'en ai pas de nouvelles.

DÉROUVILLE.

Qu'est-ce que vous me dites là? J'en tomberai malade... Le journal de la ville a parlé de la représentation .. elle est attendue avec impatience, et si elle n'a pas lieu je suis perdu!

Mme LACAILLE.

Mon Dieu! vous n'en mourrez pas!

DÉROUVILLE.

Peut-être, madame Lacaille, peut-être... La salle était louée, il faudra rendre l'argent, et rendre l'argent ou rendre l'âme, c'est la même chose, en province... Avec ça que le public de Carcassonne n'est pas facile... Il croit toujours qu'on se moque de lui!

Mme LACAILLE.

Ce qui arrive bien quelquefois.

DÉROUVILLE.

Je ne dis pas non... mais aujourd'hui, c'est une fatalité... on fera du bruit... on brisera les banquettes, on brisera tout!

* Madame Lacaille, Ravel.

* Dérouville, madame Lacaille.

Mme LACAILLE.

Vous croyez?

DÉROUVILLE.

Parbleu! je les connais... Ces gens du midi sont très cassans.

Mme LACAILLE.

Oh! ça, c'est vrai!

DÉROUVILLE.

Me voilà ruiné!

Mme LACAILLE, à part.

Ruiné! oh! ce pauvre homme!

DÉROUVILLE.

Je n'ai plus qu'à quitter la ville!

Mme LACAILLE, à part.

Ma foi, tant pire! (Haut.) Eh bien! non!... ne sera pas dit que pour une perruque de plus ou de moins...

DÉROUVILLE.

Une perruque!... Que parlez-vous de perruque?

Mme LACAILLE.

Il y aurait conscience à vous tromper... Il est ici!

DÉROUVILLE.

M. Ravel?

Mme LACAILLE.

Il vient d'arriver.

DÉROUVILLE.

Qu'est-ce que vous me disiez donc?

Mme LACAILLE.

La diligence a versé... il a perdu ses costumes, ses perruques... Il ne voulait pas jouer.

DÉROUVILLE.

Pas jouer!... Je saurai bien le décider... Où est sa chambre?

Mme LACAILLE, l'indiquant.

Là... mais il doit être enfermé... il prend un bain.

DÉROUVILLE.

Ah! diable!

SCÈNE VII.

DÉROUVILLE, Mme LACAILLE, DAGOBERT.

DAGOBERT, entrant vivement.

Femme Lacaille! femme Lacaille!...

Mme LACAILLE.

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur?

DAGOBERT.

Une chambre tout de suite... Voici mon gendre; je le précède de quelques mètres.

Mme LACAILLE.

Voilà, monsieur.

DÉROUVILLE, à Mme Lacaille.

Je ne quitte pas votre hôtel sans lui avoir parlé... Où pourrais-je l'attendre?

Mme LACAILLE.

Entrez au grand salon... j'irai vous prévenir.

(Elle indique la deuxième porte à droite.)

DAGOBERT.

Femme Lacaille, vous ne vous empressez pas de céder à mes vœux. *

Mme LACAILLE.

Voilà!... j'y cours!

ENSEMBLE.

AIR :

DÉROUVILLE.

Au salon je vais l'attendre;
Je veux ici le surprendre;
Et, dès qu'il pourra m'entendre,
Venez vite m'avertir.

Mme LACAILLE.

Au salon allez l'attendre;
Il faut ici le surprendre.
Dès qu'il pourra vous entendre
Je courrai vous avertir.

DAGOBERT.

Morbleu! je suis las d'attendre!
Ici tâchez de m'entendre,
Ou je saurai vous apprendre
Comment on doit obéir!

(Dérouville et Mme Lacaille sortent par la deuxième porte à droite.)

SCÈNE VIII.

DAGOBERT, RAVINEL.

DAGOBERT.

Ah ça! je ne vois pas mon gendre!... Ce gaillard-là est toujours en retard!... (Allant au fond.) Hé! par ici!... Allons donc, paresseux!

RAVINEL entre en boitant, suivi d'un garçon qui porte une malle, la pose à gauche et sort.

Paresseux! paresseux!... Vous voyez bien que je boite, beau-père... et c'est gênant pour marcher... tout le monde sait ça!

DAGOBERT.

Bah! ça ne sera rien! une légère luxure, voilà tout.

RAVINEL.

Voilà tout!... Mais je boite!... Coquine de diligence!... J'ai eu tort de me mettre en route un vendredi... Ma tante m'avait prévenu; mais on ne veut pas croire à ces choses-là .. Croyez-vous au vendredi, vous, beau-père?

DAGOBERT.

Certainement... Je crois que le vendredi est le lendemain du jeudi... Eh! eh! eh!...

* Dagobert, madame Lacaille, Dérouville.

RAVINEL.

Vous riez de ça, vous, à votre âge! ça n'est pas drôle!

DAGOBERT.

Enfant que tu es!

RAVINEL.

Où est ma chambre, savez-vous?

DAGOBERT.

On va te la servir.

RAVINEL, prenant une chaise.

Beau-père, je prends une chaise... Vous permettez?... Si je m'écoutais, j'irais me coucher.

DAGOBERT.

Te coucher, pour un bobo pareil! A ta place je n'y penserais seulement pas... et j'ai vingt-cinq ans de plus que toi.

RAVINEL.

Dame! dans vingt-cinq ans j'espère bien n'y pas penser non plus.

DAGOBERT, à part.

Je parierais que mon gendre n'a jamais regardé le soleil en face... Ce n'est pas un aigle... Après ça, ma fille serait peut-être malheureuse avec un aigle.

RAVINEL.

Ah! ça va déjà mieux... la jambe reprend... ça reprend à vue d'œil! (Il se lève.)

DAGOBERT.

J'en éprouve quelque joie... car je serais taquiné que tu boitasses pour te présenter à ta future.

RAVINEL.

Je crois bien! (D'un air malin.) Dites donc, avec les femmes, il ne faut pas marcher de travers.

DAGOBERT.

Eh! eh! tu fais des jeux de mots, toi!

RAVINEL.

J'en fais, mais celui-là n'est pas de moi... je l'ai arrangé seulement.

DAGOBERT.

Dis donc, c'est le moyen d'être sur un bon pied avec elles. (Il rit.) Eh! eh! eh!

RAVINEL.

Eh! eh!... il n'est pas de vous non plus, celui-là!

DAGOBERT.

Allons, allons, tu n'es peut-être pas aussi chose que tu en as l'air.

RAVINEL.

J'ai donc l'air chose?

DAGOBERT.

Un peu! franchement, un peu.

RAVINEL.

C'est drôle!... Vous ne m'en voulez pas?...

DAGOBERT.

Non, mon garçon, non, mon garçon... mais, vois-tu, ma fille tient de son père... je lui ai transféré toutes mes sympathies... et je te préviens qu'elle a une préférence .. mais une préférence énorme pour les gens dégourdis.

RAVINEL.

Oh! n'ayez pas peur.. je plais volontiers au sexe... Je suis mieux avec les femmes...

DAGOBERT.

Ah! tu es mieux!... aurais-tu déjà récolté quelques myrtes?

RAVINEL.

Plusieurs, beau-père, plusieurs!... myrtes et roses!

DAGOBERT.

Entrelacés?

RAVINEL.

Moitié l'un, moitié l'autre... Tenez, il y a trois jours, pas plus tard, j'étais au spectacle à Narbonne, et si j'avais voulu... une femme qui m'a regardé tout le temps, et qui m'a fait des signes...

DAGOBERT.

Une femme! Quelle espèce de femme est-ce?

RAVINEL.

Je la crois de l'espèce humaine... une actrice!

DAGOBERT.

Et toi, que fis-tu?

RAVINEL.

Moi?... je lui fis des petites mines avec les yeux et la bouche... comme ça. (Il fait des mines.)

DAGOBERT.

Ah! ah!... et ensuite?

RAVINEL.

Ensuite, je ne l'ai plus revue... que la nuit.

DAGOBERT.

La nuit?

RAVINEL.

En songe!... Mon repos a été troublé! Je me croyais sur le théâtre, en costume de Zéphyr.

AIR :

Dans mon lit, séjour de regrets,
Je poursuivais cette chimère,
Et j'ai rêvé que je valsais
Avec ma jeune bayadère.
Mais une trappe, sous nos pas,
Soudain m'engloutit avec elle.
Je pousse un cri! je me débats...
J'étais tombé dans la ruelle.

DAGOBERT.

Comment, petit malheureux!... au moment de contracter un hymen prospère, tu concevais des pensées déshonnêtes!

RAVINEL.

Mais, beau-père, c'était un songe!... je ne peux pas empêcher un songe de rôder autour de mes matelas.

SCÈNE IX.

Mme LACAILLE, DAGOBERT, RAVINEL.

Mme LACAILLE.

Monsieur, la chambre est prête.

DAGOBERT.

Suffit... laissez-nous.

Mme LACAILLE, apercevant Ravinel.

Tiens! c'est vous!...*

RAVINEL, étonné.

Comment, c'est moi!...

Mme LACAILLE.

Vous vous êtes donc décidé?... Ma foi, j'en suis bien aise, car je n'aurais pas pu me taire, et j'aurais mieux aimé vous rendre vos cent sous.

DAGOBERT.

Tu as donné cent sous à madame?...

RAVINEL.

Moi?... cent sous!... à quelle époque?

Mme LACAILLE.

J'ai peut-être eu tort de parler de ça devant monsieur.... Excusez, je suis une bavarde, et je vous laisse...** A propos, j'ai envoyé votre lettre au théâtre.

RAVINEL.

Ma lettre!... à quelle époque?

DAGOBERT.

Une lettre au théâtre!

Mme LACAILLE.

Je n'ai pas pu la porter moi-même... (A part.) Allons toujours prévenir le directeur.

(Elle entre à droite, deuxième plan.)

DAGOBERT.***

Mon gendre, regardez-moi bien.

RAVINEL.

Beau-père, je vous regarde bien!

DAGOBERT.

Seriez-vous un jeune homme en dessous, un élève de Tartufe et de Loyola.

RAVINEL.

Comment?... c'est ma tante qui m'a élevé.

DAGOBERT.

Pourquoi cette lettre!.. pourquoi ces cent sous?

RAVINEL.

Oui, pourqui?...je voudrais le savoir... et si je le savais, je ne voudrais pas le savoir... c'est une preuve.

DAGOBERT.

Ravinel!... je suis très violent! ne jouez pas avec la poudre.

RAVINEL.

Mais, beau-père, je suis un jeune homme tranquille... informez-vous dans Narbonne, tout le monde vous dira : Eugène Ravinel est un jeune homme tranquille, vous ne trouverez pas mieux pour votre fille.

DAGOBERT.

Ma fille! sais-tu ce que c'est que ma fille? sais-tu que c'est une brune d'une entière blancheur... au moral... une enfant qui est dotée... de toutes les vertus!...

RAVINEL.

Je l'apprécie, beau-père! sans la connaître, je l'apprécie.

DAGOBERT.

Sais-tu, qu'avec sa main, je te cède ma place de receveur... c'est arrangé avec le directeur des contributions.. une recette de 6,000 francs!

RAVINEL.

Six mille!.... voilà encore une chose que j'apprécie!

DAGOBERT.

Et tu serais un petit coquin!.... j'introduirais dans ma famille un petit.. coquin! Ah! je t'ôterais la vie comme deux et deux font quatre!

RAVINEL.

Tenez, beau-père, je devrais rire de ça... je devrais en faire des gorges... Eh bien! non... ça m'affecte!... Je vois que j'ai eu tort de partir un vendredi.

DAGOBERT.

Voyons, Eugène.... assez causé!.... Habillez-vous.. je vais prévenir ma fille de votre arrivée et je reviens vous prendre... Mais, à la moindre escapade..

RAVINEL.

Vous me tuerez, je m'y engage.. je m'y engage..

AIR : Ah! quel plaisir, oh! quelle douce ivresse.
(Château de Vincennes.)

Je suis, beau-père, un jeune homme tranquille,
Je suis honnête et plein de sentiment!

DAGOBERT.

Si par hasard, tu n'es qu'un fourbe habile,
Gare à toi! gare à toi! car je suis méchant!

RAVINEL.

Il ne s'agit que d'attendre,
De moi vous serez ravi!

SCÈNE X.

Mme LACAILLE, DÉROUVILLE, DAGOBERT, RAVINEL.

Mme LACAILLE, sortant du salon à droite avec Dérouville, et se dirigeant à gauche, au fond.

(Suite de l'air.)

Venez, il faut le surprendre,
Vous allez le voir ici!

* Dagobert, madame Lacaille, Ravinel.
** Dagobert, Ravinel, madame Lacaille.
*** Dagobert, Ravinel.

RAVINEL.

Alors, vous direz, peut-être,
Ah! comme j'ai bien choisi!

Mme LACAILLE.

Vous devez le reconnaître.

ENSEMBLE.

DÉROUVILLE.

Oui, par ma foi, c'est bien lui!
Le voilà donc! je suis bien plus tranquille,
Je puis attendre encore en ce moment...
Car il sera, par ma foi, très habile
S'il peut d'ici s'échapper maintenant.

RAVINEL.

Je suis, beau-père, un jeune homme tranquille,
Je suis honnête et plein de sentiment.
Le temps bientôt calmera votre bile,
De moi, mon cher, vous serez fort content!

DAGOBERT, à part.

Je ne suis pas encore bien tranquille,
Méfions-nous, d'un pareil garnement!
S'il n'est, morbleu! s'il n'est qu'un fourbe habile,
Qu'il redoute l'éclat de mon ressentiment.

Mme LACAILLE, à part.

Oui, le voilà, vous serez plus tranquille...
Chacun de nous, je crois, sera content...
Car il sera, sur ma foi, bien habile
S'il peut d'ici s'échapper maintenant!

(Dagobert sort par le fond.)

SCÈNE XI.

DÉROUVILLE, RAVINEL, Mme LACAILLE.

DÉROUVILLE.

A nous deux, mon cher Ravel!...

RAVINEL, à part.

Son cher Ravel!...

DÉROUVILLE.

Ça va bien?

RAVINEL, de même.

Il m'appelle son cher, et il écorche mon nom!

DÉROUVILLE.

J'étais impatient de causer avec vous!

RAVINEL.

Monsieur... (Bas à Mme Lacaille.) Quel est donc ce monsieur qui a l'air d'être mon ami?

Mme LACAILLE.

Vous ne le reconnaissez pas?... c'est le directeur... M. Dérouville.

RAVINEL.

Le directeur... (A part.) Ah! oui, le directeur des contributions.

Mme LACAILLE.

Causez, causez, je vais à mes affaires.

(Elle sort à droite, deuxième porte.)

RAVINEL.

Monsieur le directeur, je suis extrêmement sensible à l'honneur que vous me faites.

DÉROUVILLE.

L'honneur que vous me faites!... farceur!

(Il lui tape sur le ventre.)

RAVINEL, à part.

Farceur!... il manque de dignité!

DÉROUVILLE.

On m'a raconté votre accident... la diligence a pris un billet de parterre.

RAVINEL.

Ah! on vous a dit que nous avions...

DÉROUVILLE.

Oui, oui, je sais que vous vouliez vous cacher, nous faire faux-bond!

RAVINEL.

Moi! faux-bond!...

DÉROUVILLE.

Oh! je vous excuse à cause du motif... Dans notre état, les perruques ont une si grande importance!...

RAVINEL.

Les perruques!... Il est de fait que dans notre état les gens d'un certain âge ont plus de... après ça, quand on est jeune, on a aussi plus de...

DÉROUVILLE.

Jeune ou vieux, il faut presque toujours des perruques.

RAVINEL.

Ah!

DÉROUVILLE.

Est-ce que vous jouez quelquefois avec vos cheveux, vous?

RAVINEL.

Pardon!... vous me demandez?...

DÉROUVILLE.

Si vous jouez quelquefois avec vos cheveux?

RAVINEL.

Dam! de temps en temps... je passe comme ça ma main sans y penser... (A part.) Drôle de question qu'il me fait là!...

DÉROUVILLE, à part.

On dirait qu'il n'est pas à la conversation. (Haut.) Je ne vous fais pas de reproche, mon cher, mais votre absence m'aurait mis dans un cruel embarras... d'abord, c'était une recette perdue...

RAVINEL.

Ah! elle était perdue?

DÉROUVILLE.

Et ça ne se retrouve pas.

RAVINEL.

Fichtre, non... d'autant plus que la recette paraît assez grasse dans ce pays-ci. On m'a parlé de 6,000 francs...

DÉROUVILLE.

Six mille francs!... vous savez bien que c'est impossible!...

RAVINEL.

Je tiens pourtant la chose...

DÉROUVILLE.

On vous a trompé... nous pouvons faire de 11 à 1,200 francs.

RAVINEL.

Pas plus ?

DÉROUVILLE.

C'est déjà pas mal !

RAVINEL, à part.

Et Dagobert qui m'avait dit !... O Dagobert !

DÉROUVILLE.

Pourtant, avec vous, nous irons peut-être à quinze cents, en bourrant un peu.

RAVINEL.

Ah ! vous croyez qu'en bourrant... (A part.) Il paraît qu'ils bourrent les contribuables !

DÉROUVILLE.

Et j'en serai enchanté pour cette chère petite Clara !

RAVINEL.

Clara !

DÉROUVILLE.

Qui vous en aimera davantage, si c'est possible...

RAVINEL, à part.

Ah ! c'est ma future !... Elle s'appelle Clara !... un nom gracieux !

DÉROUVILLE.

L'avez-vous vue, depuis votre arrivée ?...

RAVINEL.

Non, pas encore... mais on m'a fait d'elle un éloge...

DÉROUVILLE.

Mérité .. Un joli sujet !... du talent et une conduite parfaite.

RAVINEL.

Vous me versez du baume... Ainsi, c'est une jeune personne vertueuse ?

DÉROUVILLE.

Oh ! vous pensez bien qu'on lui fait la cour.

RAVINEL.

Oui, mais il y a cour et cour...

DÉROUVILLE.

On parle d'un petit journaliste... le rédacteur de l'*Émancipation*... qui est très assidu chez elle.

RAVINEL.

Le rédacteur !... Est-ce qu'elle travaillerait à l'émancipation ?...

DÉROUVILLE, riant.

Ah ! ah !, ah ! satané farceur !

(Il lui tape encore sur le ventre.)

RAVINEL.

Je saisis... Et ce Dagobert, qui me célébrait son innocence !...

DÉROUVILLE.

Lui !...

RAVINEL.

Sans vous, j'étais fait, monsieur le directeur, j'étais volé comme dans une épaisse forêt.

DÉROUVILLE.

Vous ? Comment ?

RAVINEL.

Vous m'avez sauvé... Merci, homme utile et agréable... Maintenant, et même désormais, je ne crois plus au vendredi... je piétine sur ce préjugé.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

SCÈNE XII.

DÉROUVILLE, RAVINEL, DAGOBERT.

DAGOBERT, accourant.

Me voici !... Eh bien ! es-tu prêt ? partons-nous ?

RAVINEL, à part.

Mon filou de beau-père !

DAGOBERT.

Comment ! flâneur, je te retrouve au même cran où je t'ai laissé !. .

DÉROUVILLE, à part.

Tiens ! il le tutoie !...

RAVINEL, avec intention.

Non, monsieur Dagobert... je ne suis plus au même cran... le cran est changé !

DAGOBERT.

Tu devais t'habiller, et ta malle n'est pas même ouverte.

DÉROUVILLE, à Ravinel.

Vous avez donc votre malle ?

RAVINEL.

Oui, la voilà.

DAGOBERT, à part.

De quoi se mêle-t-il, celui-là ?

RAVINEL, examinant sa malle.

C'est drôle, je ne la croyais pas si grande !

DÉROUVILLE.

Ce n'est que demi-mal.

DAGOBERT.

Allons, dépêche-toi... tu m'agaces les nerfs !

RAVINEL, lui montrant le poing derrière.

Ah ! si j'écoutais les miens !...

DAGOBERT.

Hein ?

RAVINEL.

Rien ! (Il se met en devoir d'ouvrir sa malle.)

DÉROUVILLE.

Ne l'accusez pas, monsieur, c'est moi qui l'ai retenu...* je l'ai fait causer.

DAGOBERT.

Ah ça ! monsieur, vous êtes toujours sur mon chemin... Tantôt, vous me coupez la parole en plusieurs morceaux... et maintenant vous retenez mon gendre !

* Ravinel, Dérouville, Dagobert.

DÉROUVILLE, à part.

Son gendre!

DAGOBERT.

C'est fatigant! Je ne vous mâche pas l'expression... c'est fatigant!

RAVINEL, qui a essayé d'ouvrir la malle.

Allons, bon! ma clé n'ouvre pas!... Que c'est donc bête des clés qui n'ouvrent pas!

DAGOBERT.

Fais sauter la serrure! *

RAVINEL.

C'est ça... un joli moyen! Il me semble qu'il y a des serruriers dans le monde... Il y a des rossignols dans la nature.

DAGOBERT.

Mais, malheureux, ça n'en finira pas!

RAVINEL.

Allez m'attendre chez vous! j'aime mieux ça!

DAGOBERT.

Je ne bouge pas d'ici... Va chercher un instrument.

RAVINEL, par derrière.

Eh bien! non! je n'irai pas!.. Je veux te braver, je veux t'affronter!

DAGOBERT, se retournant.

Plaît-il? Tu dis?...

RAVINEL.

Ne faites pas attention... je sors!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

DAGOBERT, DÉROUVILLE.

DÉROUVILLE, à part.

Son gendre! C'est une charge qu'il veut faire à ce vieux rageur.

DAGOBERT.

Monsieur, puisque vous connaissez mon gendre, j'en conclus qu'il ne vous est point tout à fait inconnu...

DÉROUVILLE.

C'est mon ancien camarade.

DAGOBERT.

Vous avez été au collége ensemble?

DÉROUVILLE.

Non, mais nous avons fait partie de la même troupe.

DAGOBERT.

De la même troupe! Je ne sache pas qu'il ait servi!

DÉROUVILLE.

Du reste, un excellent parti!

DAGOBERT.

Je lui suppose en effet un patrimoine agréable.

DÉROUVILLE.

Et puis, il a du talent. Il gagne beaucoup d'argent.

DAGOBERT.

A quoi donc?... Je ne sache pas qu'il pratique aucune industrie.

DÉROUVILLE.

Vous ne l'avez donc pas vu jouer?

DAGOBERT.

Jouer!... Comment, il joue?

DÉROUVILLE.

Et pas mal, je vous assure... il est très adroit

DAGOBERT.

Vous m'effrayez mortellement! méfiez-vous!

DÉROUVILLE.

Et vous l'ignoriez?... Ça m'étonne... le nom de Ravel est si connu!

DAGOBERT.

Ravel!... Quel est ce Ravel?

DÉROUVILLE.

Votre gendre.

DAGOBERT.

Ravinel, s'il vous plaît!

DÉROUVILLE.

Ravinel? Ah! j'y suis!... il s'est allongé d'une syllabe. . Ah! ah! ah! c'est impayable!

DAGOBERT.

Monsieur, monsieur, je conçois de grosses inquiétudes... Vous dites qu'il joue et qu'il s'est allongé?... Ah! le fourbe! si je pouvais m'assurer.

DAROUVILLE.

Il ne tient qu'à vous.

DAGOBERT.

Où ça?

DÉROUVILLE.

Ce soir... au théâtre.

DAGOBERT.

Au théâtre!

DÉROUVILLE.

Dans *le Caporal et la Payse.*

DAGOBERT.

Un jeu nouveau?

DÉROUVILLE.

Vaudeville en un acte.

DAGOBERT, avec explosion.

Un comédien!... Ah! je regrette d'avoir oublié ma canne!

DÉROUVILLE, riant.

Ah! ah! ah!... J'adore la plaisanterie!

DAGOBERT.

Vous plaisantiez?... Ah! oui, dites que vous plaisantiez... dites que vous m'avez extorqué... j'autorise le mot!

DÉROUVILLE.

Non, vraiment! et si vous refusez de me croire...

DAGOBERT,

Je m'y refuse!

DÉROUVILLE.

Tenez, interrogez Mme Lacaille.

* Dagobert, Dérouville, Ravinel.

SCÈNE XIV.

DAGOBERT, Mme LACAILLE, DÉROUVILLE.

DAGOBERT.

Ici, femme Lacaille, ici!

Mme LACAILLE.

Qu'y a-t-il donc?

DAGOBERT.

Répondez... Est-ce lui? n'est-ce pas lui? Ne me cachez rien!

Mme LACAILLE.

De qui parlez-vous?

DAGOBERT.

Ce jeune homme qui était avec nous tout à l'heure...

Mme LACAILLE.

M. Ravel?

DÉROUVILLE.

Vous l'entendez?...

Mme LACAILLE.

Est-ce qu'il refuserait encore de jouer ce soir?

DAGOBERT.

Il est donc vrai!... Un comédien!... un Mascarille!... Ah! j'en perdrai mes cheveux! *

DÉROUVILLE, riant.

Ce pauvre monsieur Dagobert!

DAGOBERT.

Ne riez pas, monsieur... il y aura du sang!... La farce est finie... le drame va commencer!

ENSEMBLE.

AIR : Ah! tu me volais. Château de Vincennes. (Roi d'Yvetot.)

Ah! malheur à lui!
Il s'est joué de son beau-père!
Ah! malheur à lui!
Je veux le tuer aujourd'hui!
Me tromper ainsi!
Il faut qu'il soit bien téméraire!
Mais je suis bon là,
Et son trépas me vengera!

DÉROUVILLE, à part.

Le tour est joli,
Mais avant la fin de l'affaire
Je reviens ici
Prêter secours à notre ami!
De son ennemi
Nous saurons braver la colère;
Tout s'arrangera,
Et ça finit toujours par là!

Mme LACAILLE, à part.

Ah! Dieu! quel ennui!
Ce vieux est toujours en colère!
Ah! Dieu! quel ennui!
Je voudrais le voir loin d'ici!
Mais, tant pis pour lui,
S'il a quelque mauvaise affaire,
Tout s'arrangera,
Ne nous mêlons pas de cela.

(Dérouville et Mme Lacaille sortent par le fond.)

* Dagobert, Dérouville, madame Lacaille.

SCÈNE XV.

DAGOBERT, puis RAVEL.

DAGOBERT.

Promenons-nous avec agitation!... (Il marche préoccupé, parcourt vivement le théâtre et se jette contre la malle, qui est à gauche, et qui le fait trébucher.) Un Scapin!... un funambule!... (Très calme.) Et on dit qu'il gagne beaucoup d'argent!... (Furieux.) Ah! gagnât-il des milliards, il n'aurait pas ma fille... (Très calme.) Je lui demanderai combien il gagne... Il est sorti par cette porte, et tout m'annonce qu'il rentrera par la même issue. Embusquons-nous... Ah! je regrette d'avoir oublié ma canne!

(Il va se placer près de la porte du fond.)

RAVEL, sortant, en robe de chambre, de sa chambre avec précaution.

Mme Lacaille m'a mis dans les oubliettes!... Je ne vois venir aucun salmis de bécasses... La faim chasse Ravel hors de sa chambre.

DAGOBERT, au fond.

Il ne vient pas!... Où peut-il être?

RAVEL, apercevant la malle.

Une malle!... O prodige!... c'est la mienne!... Ah! les pièces de cent sous ont raison!... Dieu protége la France!

(Il prend la malle par une des poignées et se dispose à la traîner dans sa chambre.)

DAGOBERT.

Mais c'est lui, le voilà!... Par où a-t-il passé? Halte-là, brigand! halte-là!...

(Il saisit la malle par l'autre poignée.) *

RAVEL.

Quoi!... qu'est-ce que vous demandez?... Cette malle est à moi... je l'ai achetée passage Vivienne.

DAGOBERT.

Tu ne sortiras pas!

RAVEL.

Me prenez-vous pour un voleur?

DAGOBERT.

Je sais tout!... tu te nommes Ravel?

RAVEL.

Eh bien! alors...

DAGOBERT.

Ravel le comédien!

* Dagobert, Ravel,

RAVEL.

Puisque vous me connaissez, lâchez ma malle.

DAGOBERT.

Monsieur, quelles sont vos armes ?

RAVEL.

Lâchez ma malle, ou je vous flanque des tornioles ?

DAGOBERT.

Tu ne sortiras pas !.., Quelles sont vos armes ?

RAVEL, à part.

Qu'est-ce que c'est que cet animal-là ?

DAGOBERT.

Caméléon ! Tu disais que ta clé n'ouvrait pas, et te voilà en robe de chambre, caméléon !

RAVEL.

Ah ça ! d'où venez-vous ? d'où me tombez-vous ?... Ce n'est pas du toit... Vous êtes trop gros pour être une tuile !

DAGOBERT.

Ah ! tu me fais des farces ! Ah ! tu t'allonges d'une syllabe, et tu me taxes de beau-père !..

RAVEL, à part.

Il a bu !... Il faut qu'il ait bu comme une grive !

DAGOBERT.

Et dans quel but ?... dans quel but ?... Tu avais l'odieux projet de séduire ma fille ?

RAVEL, à part.

Serait-ce un aliéné ?... J'ai peur de ces gens-là !...

DAGOBERT.

Réponds... Était-ce pour la séduire ?

RAVEL.

Moi ! séduire cette aimable enfant !... Ah ! monsieur !... (A part.) Ménageons-le !

DAGOBERT.

Mais alors... tu espérais donc l'épouser ?

RAVEL.

Plutôt... oui, plutôt... la séduire, non... mais l'épouser plutôt.

DAGOBERT.

On m'a dit que tu gagnais beaucoup d'argent ?

RAVEL.

Est-ce que ça vous contrarie ?

DAGOBERT.

En gagnes-tu beaucoup ?

RAVEL.

Puisqu'on vous l'a dit.

DAGOBERT.

Ecoute... je suis exempt de préjugés.

RAVEL.

Oui...

DAGOBERT.

Tout Carcassonne est instruit de ce mariage.

RAVEL.

Oui...

DAGOBERT.

Ma fille serait compromise.

RAVEL.

Oui...

DAGOBERT.

Nous pouvons encore nous entendre.

RAVEL.

Nous le pouvons... Lâchez ma malle... Nous le pouvons...

DAGOBERT.

Viens manger la bouillabaisse avec nous, et nous verrons.

RAVEL.

Oui, nous verrons... le temps de passer une bretelle.

DAGOBERT.

Voilà la malle.

(Il laisse tomber la malle qu'ils n'ont pas lâchée pendant la durée de la scène.)

RAVEL, qui la reçoit dans les jambes.

Oh !...

DAGOBERT.

Je t'accorde cinq minutes !

AIR : Restez, troupe jolie.

Mais ne tarde pas, ou j'éclate !...
Car je suis à bout, tu le sens !

RAVEL, à part.

Le voilà qui d'vient écarlate !
Filons !...

DAGOBERT.

Songe que je t'attends !

RAVEL.

Suffit !...

(A part.)

Tu m'attendras long-temps !
Quand je te r'verrai, vieux sauvage,
Les agneaux mangeront les loups...
Et les poules, pour leur usage,
Achèt'ront du Paraguay-Roux !

DAGOBERT.

Tu n'es pas parti ?

RAVEL.

Si fait !... il y a long-temps !...

(Il rentre dans sa chambre à droite.)

SCÈNE XVI.

DAGOBERT, DÉROUVILLE.

DAGOBERT.

J'ai bien fait de me contenir... parce qu'au fait, un comédien qui gagne beaucoup d'argent...

DÉROUVILLE, entrant, vivement.

Ah !... c'est une indignité !... et ça ne se passera pas comme ça !

DAGOBERT.

Est-ce à moi, monsieur que vous vous adressez ?

DÉROUVILLE.

Non, monsieur, mais à Ravel... Il faut que je lui parle !

DAGOBERT.

Il me quitte à l'instant !

DÉROUVILLE.

Vous étiez furieux contre lui... je le suis à mon tour !

DAGOBERT.

Ça m'étonne. Au fond, c'est un aimable homme !... J'ai été indulgent.. et en dernière analyse, il épouse ma fille.

DÉROUVILLE.

Lui !... et vous donnez là-dedans ?

DAGOBERT.

Monsieur, cette locution me froisse !

DÉROUVILLE.

Je vous dis qu'il se moque de vous ! de moi ! de tout le monde !

DAGOBERT.

Pesez vos paroles, monsieur, pesez vos paroles !

DÉROUVILLE.

J'en ai la preuve... la preuve évidente... Tout à l'heure, en sortant du théâtre, je cours chez Clara, la bénéficiaire, pour lui annoncer l'arrivée de Ravel !... Ma présence paraît la gêner... et j'aperçois dans sa chambre des préparatifs de départ... Cependant, j'allais me retirer, quand, sur un meuble, j'avise une lettre entr'ouverte, j'y jette les yeux !...

DAGOBERT.

Quelle indiscrétion !

DÉROUVILLE.

Ça se fait entre camarades..... et j'y trouve la clé...

DAGOBERT.

La clé de la malle de Ravel ?

DÉROUVILLE.

La clé du mystère !

DAGOBERT.

Ne me tenez pas en suspens... cette position me fatigue !

DÉROUVILLE.

Lisez vous-même...et jugez.

(Il lui donne la lettre.)

DAGOBERT.

Une lettre de lui ! sans doute celle dont il avait chargé la femme Lacaille... (Lisant.) « Ma chère » Clara... » (Saisi.) Polisson !

DÉROUVILLE.

Lisez, lisez !

DAGOBERT, lisant.

» Je ne suis arrivé pour personne ; néanmoins, » viens me voir, je t'expliquerai pourquoi je ne » puis jouer à ton bénéfice... mais, en revanche, » je t'emmène à Paris, si tu veux..... Tiens-toi » prête... et je t'enlève. »

DÉROUVILLE.

Eh bien ! est-ce clair ?

DAGOBERT.

Ce drôle a l'hypocrisie d'un boa.

DÉROUVILLE.

M'enlever une actrice excellente, et qui ne me coûte presque rien !...

DAGOBERT.

Je vais lui faire accepter des calottes !

DÉROUVILLE.

Où donc ?

DAGOBERT.

Dans sa chambre !

RAVINEL, en dehors, au fond.

C'est indécent ! c'est grossier ! c'est malhonnête !

DÉROUVILLE.

Eh ! le voilà qui revient par là !

DAGOBERT.

Il est donc partout, ce caméléon !

SCNE XVII.

DAGOBERT, RAVINEL, DÉROUVILLE, puis Mme LACAILLE.

RAVINEL, entrant par le fond.

Concevez-vous ça !... des gens qui se mettent à rire quand je passe, et qui ont la rage de m'écorcher !

DAGOBERT, à part.

Je cherche un endroit pour le frapper !... (Ravinel lui tourne le dos.) Ah !

RAVINEL, cherchant sa malle.

Eh bien ! ma malle n'y est plus !... où est ma malle ?... (Appelant.) Mme Lacaille !... Mme Lacaille !... Pourvu qu'on ne me l'ait pas chippée !

Mme LACAILLE, accourant.

Qu'est-ce qui m'appelle ? *

RAVINEL.

Où a-t-on fourré ma malle ?

Mme LACAILLE.

Votre malle ? Je ne sais pas, monsieur. **

DAGOBERT.

Comment ! tu as le toupet de demander ta malle ?...

RAVINEL.

Vous êtes charmant, vous !

DAGOBERT.

Quand tu viens de l'emporter toi-même !...

RAVINEL.

Moi !

DAGOBERT.

Là, dans ta chambre ! (Il l'indique.)

* Dagobert, Ravinel, madame Lacaille, Dérouville.

** Dagobert, Ravinel, Dérouville, madame Lacaille.

RAVINEL.

Qu'est-ce qui a dit ça ?

DAGOBERT.

Moi ! moi ! qui l'ai vu !... moi ! qui étais là !

RAVINEL, avec résolution.

Vous... vous en avez...

DAGOBERT, levant la main.

Hein ?

RAVINEL, sur un autre ton.

La certitude ?

DÉROUVILLE.

Votre malle n'est qu'un prétexte ! Dites plutôt que vous refusez de tenir vos engagemens.

RAVINEL.

Je les tiendrai, mes engagemens, je les tiendrai ! Monsieur m'a engagé à dîner... j'ai promis, je dînerai !

DAGOBERT.

Et tu comptes dîner chez moi, effronté ?

RAVINEL.

Ah ! mais, je n'y tiens pas à votre dîner... Vous pouvez garder votre bouillabaisse... c'est une chose qui se garde !.

DÉROUVILLE.

Il ne s'agit pas de ça... mais d'exécuter nos conventions, et pour ne vous laisser aucune excuse, je vous préviens que nous avons un costume tout neuf pour le caporal.

RAVINEL.

Eh bien ! qu'il mette son costume, le caporal... Pourquoi me dites-vous ça ?

DÉROUVILLE.

Monsieur ! on ne pousse pas plus loin la mauvaise foi !... mais si vous manquez à votre signature, du moins je saurai vous empêcher d'enlever Clara !

RAVINEL.

Enlever Clara !

DAGOBERT.

Nous connaissons tes manœuvres !

RAVINEL.

Moi ! l'enlever !... et pourquoi faire... Voulez-vous que je vous dise, je n'en veux pas de votre fille ! j'y renonce à votre fille... Vous vouliez me camper sur le dos, avec la recette... mais on m'a dit le chiffre, monsieur... douze cents francs, monsieur. . Et votre fille fait des fredaines avec un journaliste !

DAGOBERT.

Ma fille !... des fredaines !... blasphémateur !

RAVINEL.

C'est monsieur qui ma renseigné.

DAGOBERT.

Sacrebleu ! si j'avais ma canne !

DÉROUVILLE.

J'ai parlé de Clara, la Dugazon-Corset du théâtre.

RAVINEL.

Votre fille joue la comédie !...

DAGOBERT.

Ma fille se nomme Françoise Dagobert.

DÉROUVILLE.

Il le sait bien !... c'est encore un détour... mais il ignore que nous avons la lettre qu'il a écrite !

RAVINEL.

J'ai écrit une lettre à Françoise ?

DÉROUVILLE.

A Clara !...

RAVINEL.

C'est faux ! c'est faux ! comme un poids de boulanger... vicieux.

Mme LACAILLE.

Pourtant c'est moi qui me suis chargée de la remettre.

RAVINEL.

Vous ?... vous en avez...

Mme LACAILLE.

Monsieur !

RAVINEL.

Menti !... C'est une femme, j'achève la phrase !

DÉROUVILLE, lui présentant la lettre.

Ah ! morbleu ! je vais vous confondre !

RAVINEL.

Mais oui, vous me confondez ! vous me confondez... avec autre chose... Cette Clara m'est étrangère, elle vous le dirait comme moi si elle était là !... Abouchez-moi avec la Dugazon-Corset..... faites venir la Dugazon avec ou sans corset.

DÉROUVILLE et DAGOBERT.

Eh bien ! monsieur, allons la trouver.

(Fausse sortie.)

SCÈNE XVIII.

DAGOBERT, RAVINEL, CLARA, DEROUVILLE, Mme LACAILLE.

CLARA, courant à Ravinel.

Eh ! le voilà !... mon petit Ravel !...

(Elle se jette dans ses bras.)

RAVINEL, à lui-même.

Grand Dieu ! ma comédienne de Narbonne !

DAGOBERT.

Il la reconnaît lui-même.

RAVINEL.

Je la reconnais, c'est vrai !... (Il l'embrasse.) mais je ne la connais pas ! (Il l'embrasse.)

DÉROUVILLE.

Par exemple ! ceci est trop fort !

DAGOBERT.

Traître ! as-tu assez abusé de ma patience !

RAVINEL.

Tenez, ôtez-moi la vie !... j'aime mieux m'en passer pendant quelque temps !

CLARA.

Mais, mon ami, expliquez-moi donc?

RAVINEL.

Je ne suis pas votre ami !... Je veux ma malle... qu'on me rende ma malle... je retourne à Narbonne !

Mme LACAILLE, allant à lui.

Pas avant d'avoir payé votre chambre et votre salmis de bécasses toujours ! *

RAVINEL.

Bon ! j'ai mangé des bécasses !... Montrez-moi les becs !... je demande à voir les becs !

DAGOBERT, se trompant.

Il a mangé des Lacaille, femme bécasse !

DÉROUVILLE.

S'il part, je le fais arrêter !

Mme LACAILLE.

D'abord, il n'aura pas sa malle, je vais la mettre en lieu de sûreté !

RAVINEL.

Vous ne voulez pas me la rendre ?... eh bien ! je m'en irai sans !... je m'en irai sans !

ENSEMBLE.

AIR : de Débine.

Ah ! quelle aventure !
Peut-on supporter
Une telle injure
Sans se révolter !
Oui, c'est effroyable !
Et dans $\begin{matrix}\text{ma}\\\text{sa}\end{matrix}$ fureur,
Je serais
Il serait capable
De faire un malheur !

DAGOBERT, retenant Ravinel.

Petit coquin ! tu oublies que j'ai une foule de choses à laver dans ton sang !

RAVINEL.

Une bataille ! ça me va !... je rêve bataille ! Je voudrais être à Austerlitz !

DAGOBERT.

Ah ! tu t'émeutes !

RAVINEL.

Oui ! je m'émeute ! (Saisissant une chaise qu'il brandit, et frappant le parquet avec la chaise.) Tenez ! je bats le rappel ! Ran-tan-plan !... ran-tan-plan !... Venez m'attaquer ! venez ! (Dagobert s'empare de la chaise. Ravinel se sauve.) Je vous attends derrière ma barricade !...

(Il se précipite dans la chambre du premier plan à gauche, dont il ferme la porte.)

DAGOBERT.

Une barricade ! je l'enlève !... A moi, mes amis ! il faut enfoncer la porte !

DÉROUVILLE.

C'est inutile ! il est déjà loin !

DAGOBERT.

Il nous échappe, le caméléon ! C'est égal, je l'aurai en tous petits morceaux !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah ! quelle aventure ! etc.

(A la fin de l'ensemble, Ravel paraît au fond, en costume de caporal.)

SCÈNE XIX.

DAGOBERT, RAVEL, DÉROUVILLE, CLARA, Mme LACAILLE.

RAVEL, riant.

Eh ! eh ! eh ! il paraît que nous sommes en pleine révolution !

DÉROUVILLE et CLARA.

Que vois-je !

DAGOBERT.

Mon gendre en caporal !..... Il s'est engagé... déjà !

DÉROUVILLE.

Comment ! c'est vous ?

RAVEL.

C'est moi !

CLARA.

Après la scène de tout à l'heure !

RAVEL.

Je me rendais au théâtre tout habillé, quand j'ai rencontré mon Sosie qui filait comme un wagon !

TOUS.

Votre Sosie !

RAVEL.

Le sieur Ravinel, votre gendre !

DAGOBERT.

Vous êtes deux ?

RAVEL.

Je suis deux !... L'autre, en m'apercevant, s'est écrié : « Je parie que c'est vous qui avez mangé les bécasses ! — Oui ! — Alors je demande un beefsteack pour deux !

DAGOBERT.

Il a dit ça ! Quelle présence d'esprit ! Ma fille sera très heureuse !

Mme LACAILLE.

Ah ! mais c'est qu'on n'a jamais vu deux masques aussi... la même chose !

DAGOBERT.

C'est phénoménal... c'est *phémonémal !*

RAVEL.

Mais non ! rien de plus simple !... Figurez-vous qu'il y a vingt-cinq ans, les parens de Ravinel habitaient Narbonne, où ils coulaient des jours sans nuages...

* Dagobert, Ravinel, madame Lacaille, Clara, Dérouville.

AIR : Je pense, etc.

Leur bonheur était mutuel,
Pour les époux la ville est bonne,
Car ce fut sans doute à Narbonne
Que naquit la lune de miel.
Mais dans cette cité prospère,
Un soir, ou peut-être un matin.
Le hasard conduisit mon père,
Le hasard est un vieux malin !

DAGOBERT.

Ah ! ah !

RAVEL.

Vers ce temps, un jeune moutard
Vint augmenter l'heureux ménage,
Sa maman était chaste et sage,
Mais on dit qu'elle eut un regard !

DAGOBERT.

Ah ! ah !

RAVEL.

Gardez-vous de prendre la mouche,
Au sujet de ce nouveau-né,
Ce regard lui donna ma bouche,
Ce regard lui donna mon nez.

DAGOBERT.

Ah ! ah !

RAVEL.

Oui, c'est un visage usurpé
Qu'il a reçu de la nature,
Voilà comment sur ma figure
Il fut daguerréotypé !

TOUS.

Oui, c'est un visage usurpé, etc.

DÉROUVILLE.

Enfin, j'ai retrouvé mon comédien !

DAGOBERT.

Et moi mon gendre !... Je cours le presser sur mon gilet.

RAVEL.

Non ! non ! il prend sa nourriture.

DAGOBERT.

Ah ! c'est l'instant, c'est le moment !

RAVEL.

Oui... il ne veut pas être pressé !... mais je l'ai invité à souper ce soir.

DAGOBERT.

Où ça ? que j'y aille.

RAVEL.

Chez vous ! nous mangerons de la bouillabaisse après le spectacle.

DÉROUVILLE.

En ce cas, monsieur Dagobert, permettez-moi de vous offrir une loge pour vous et votre gendre. *

DAGOBERT.

Merci ! vous nous deviez bien ça !

DÉROUVILLE.

Non, c'est vous qui me devez ça... c'est vingt-cinq francs !

DAGOBERT.

Je vous les devrai !... Allons voir le caporal !

DÉROUVILLE.

Et vous applaudirez.

DAGOBERT.

A tort et à travers... foi de Dagobert !

RAVEL.

Dagobert ! ce nom me rappelle une particularité de l'histoire de France.

AIR de Dagobert.

Le bon roi Dagobert,
Patron de cet homme encor vert,
D'une triste façon,
Mettait, dit-on,
Sa... pantalon.

DAGOBERT.

Mais, si comm' ce roi,
Le public, dis-moi,
Mettait... quel revers !
La pièce à l'envers ?

RAVEL.

J'dirais, comm' saint Éloi,
Remettez la chose à l'endroit !

* Dagobert, Ravinel, Clara, Dérouville, madame Lacaille.

FIN DE RAVEL EN VOYAGE.

N. B. — Les acteurs qui rempliront, en province, les rôles de RAVEL et de RAVINEL, pourront substituer leurs noms à celui de RAVEL et modifier celui de RAVINEL en conséquence. Ils pourront aussi mettre à la place du *Caporal et la Payse*, toute autre pièce de leur répertoire.

Paris, — Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

FLEUR-DE-GENÊT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR M. DUBOIS DAVESNE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 12 avril 1844.

Personnages.	*Acteurs.*
FÉLIX DUROCHER	M. LAFONT.
RAYMOND DE LISIEUX	M. CACHARDY.
M. DE CLOCHEGOURDE	M. LEPEINTRE jeune.
ADÈLE, sa fille	Mlle VALENCE.
LA SENORA GONZALÈS	Mme JOLIVET.
DUGUÉ, aubergiste	M. DUSSERT.
PINCETTE, huissier	M. MEYNADIER.
IVON, domestique jardinier de M. Clochegourde	M. AMÉDÉE.
PIERRE, garçon d'auberge	M. GEORGES.
TROIS GARÇONS D'AUBERGE.	
QUATRE GENDARMES.	
DEUX FILLES D'AUBERGE.	

Au premier acte, la scène est à Herbignac, petit village de Bretagne. Au deuxième acte, chez M. de Clochegourde.

ACTE I.

Le théâtre représente une chambre rustique servant de salle d'auberge. A droite, au premier plan, une porte; au deuxième plan, une fenêtre; au troisième plan, une armoire-buffet. A gauche, au premier plan, une petite table; derrière cette table, au deuxième plan, une balustrade de bois indiquant l'escalier de la cave, fermé par une trappe, au troisième plan, une petite porte. Au fond, une grande baie ouvrant sur une seconde salle de l'auberge, et au fond de cette seconde salle, une porte ouvrant sur la campagne; grande table au fond, chaises rustiques, accessoires de l'auberge.

SCÈNE I.

LE COMTE, assis près de la table et écrivant.

Là!.. voilà qui est fini... Ma jolie protectrice ne résistera pas à cette dernière épître, je l'espère... Est-ce heureux que j'aie justement retrouvé dans mon portefeuille ces vers inédits de mon ami Félix Durocher. C'est qu'ils semblent faits pour ma situation, et ils sont charmans. Il n'y a vraiment que ce diable de Félix pour en faire de pareils... Ça a un vaporeux... un nuageux... Mêmes ans que l'on comprenne, ça fait plaisir...

(Déclamant.)

« Oh! qui peut de l'amour éteindre en soi la flamme!
» Ou poète, ou guerrier, est-il quelqu'un dans l'âme
» Qui se puisse affranchir
» Du doux plaisir d'aimer, du bonheur d'en souffrir! »

(Parlant.) Comme ça amène la déclaration..... Elle est un peu brusque, peut-être... mais, bah! en vers, on dit tant de choses!.. D'ailleurs, la poésie a ses licences... Il ne s'agit plus que de faire parvenir cette lettre... Si je pouvais voir la senora Gonzalès, car je ne puis quitter cette affreuse auberge sans me compromettre.

SCENE II.

LE COMTE, PIERRE ; puis, DUGUÉ.

PIERRE, accourant du fond.

M. Dugué ! M. Dugué ! Tiens, M. l'adjoint n'est pas ici ?..

LE COMTE.

Il prépare ma chambre.

PIERRE.

Ah ! le voilà.

DUGUÉ, sortant de la chambre à droite.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

PIERRE.

C'est le voyageur qui attend dans la petite salle, et qui demande si vous avez fini de viser ses papiers.

DUGUÉ.

Pas encore, j'ai bien autre chose à faire.

LE COMTE, se levant.

Quelqu'un !.. Ah ! diable, moi qui venais à Herbignac pour éviter toute rencontre..... On m'avait dit que votre auberge était à l'abri des voyageurs.

DUGUÉ, passant devant Pierre, qui se tient sur le deuxième plan. *

Autrefois, oui, Monsieur... C'est pour ça que j'ai accepté les fonctions d'adjoint depuis huit jours.

LE COMTE.

Comment ! cela vous a redonné du crédit ?

DUGUÉ.

Forcément... Depuis la dernière échauffourée, on ne peut, en Vendée, traverser le moindre village sans une passe de l'autorité militaire et sans le visa de l'autorité civile, qui est moi, en l'absence de M. le maire. Les voyageurs, en m'apportant leurs passeports, apprennent le chemin de mon auberge. J'ai le soin de les faire attendre..... ça les impatiente... ils prennent quelque chose pour se désennuyer... L'état n'y perd pas, et moi j'y gagne.

Air de l'Apothicaire.

J' veux bien me dévouer ici
Aux d'voirs que ma place m'impose ;
Mais en m'y dévouant, aussi,
J' veux qu' ça m' rapporte quelque chose.
Comme aubergiste et magistrat,
Fidèle à mes deux caractères,
En f'sant les affaires de l'état,
Je soign' l'état de mes affaires.

LE COMTE.

Le calcul n'est pas mauvais.

PIERRE.

Mais ce voyageur qui est là ne veut pas attendre... Il redemande ses papiers.

DUGUÉ.

Bah ! bah ! laisse donc... Fais toujours porter ses bagages dans la chambre jaune.

PIERRE.

Ses bagages !.. C'est une canne.

* Le Comte, Dugué, Pierre.

DUGUÉ.

Ah ! il n'a pas de bagages ! Comment est-il venu ?

PIERRE.

A pied.

(Le comte va se rasseoir près de la table.)

DUGUÉ.

Ah ! ah ! c'est donc pas un homme comme il faut... Est-ce qu'il ne s'est rien fait servir ?

PIERRE.

Il a demandé une chaise.

DUGUÉ.

Voilà tout ?

PIERRE.

Il a déjeuné à Guérande.

DUGUÉ.

Ah ! il a déjeuné !.. Oh ! mais c'est rien du tout, cet homme-là.. Qu'il attende.

PIERRE.

Mais il veut repartir.

DUGUÉ.

Après dîner... Il faudra bien qu'il dîne aujourd'hui.

LE COMTE.

Et autant vaut que ce soit chez vous qu'ailleurs.

DUGUÉ.

Ça vaut même mieux.

PIERRE.

Mais, Monsieur...

DUGUÉ, avec force.

Qu'il attende !.. je suis pressé... Mais je n'ai rien de rôti, je vais me mettre à la broche.

(Il sort par la petite porte à gauche.)

SCÈNE III.

LE COMTE, PIERRE, FÉLIX.

LE COMTE, riant.

Ah ! ah ! ah !

PIERRE.

Bon ! voilà justement l'autre !

FÉLIX, à la cantonnade, au fond.

Eh bien ! garçon !.. la fille !.. Voyons donc, mon passeport !

LE COMTE.

Eh ! mais... cette voix...

FÉLIX, entrant par le fond, et venant de la droite.

Ah ça ! M. l'adjoint est donc invisible ?

PIERRE, le rencontrant au fond.

Il est occupé, Monsieur.

FÉLIX.

Va-t'en au diable !

PIERRE.

Oui, Monsieur.

(Il sort vite, en tournant par la gauche dans la seconde salle du fond.)

LE COMTE, se levant.

C'est lui !

FÉLIX.

Ah ! quelqu'un !

LE COMTE.

Félix Durocher!

FÉLIX.

Comment?.. Tiens! c'est toi?..

LE COMTE, allant à lui.

Mon cher ami!

FÉLIX.

Raymond de Lisieux!

LE COMTE, bas.

Silence, malheureux!

FÉLIX.

Pourquoi silence?

LE COMTE, bas.

Tu veux donc me faire arrêter?

FÉLIX.

Te faire arrêter!

LE COMTE.

Ne sais-tu pas que je suis proscrit?

FÉLIX.

Toi!

LE COMTE.

Pour avoir pris part à la dernière insurrection.

FÉLIX.

Bah!.. C'est donc pour cela que tu avais quitté Paris sans nous donner de tes nouvelles...

LE COMTE.

C'est une idée de ma tante la chanoinesse... tu comprends... il faut bien faire quelque chose pour hériter d'un million!.. Et puis, ça fait parler de moi, ça me pose... Car je me suis acquis une certaine réputation dans cette guerre.

FÉLIX.

Ah!..

LE COMTE, étonné.

Comment, ah!.. Tu n'as donc pas entendu parler de moi?

FÉLIX.

Pas le moins du monde.

LE COMTE.

D'où sors-tu donc?.. Il me semble pourtant que Fleur-de-Genêt est assez connu.

FÉLIX.

Fleur-de-Genêt?

LE COMTE.

Oui, un nom à l'exemple de nos anciens... Feuille-de-Chêne... Marche-à-Terre...

FÉLIX.

Quoi, ce fameux chef...

LE COMTE, avec contentement de lui-même.

C'était moi.

FÉLIX.

Qui s'est battu trois fois, et qui a été obligé de faire trois retraites?

LE COMTE.

Précisément... tout ce qu'il y a de plus difficile dans l'art de la guerre... Mais que peut le talent, le génie même, contre la trahison?.. Napoléon lui-même y a succombé!

FÉLIX.

Et tu as fait comme Napoléon.

LE COMTE.

Voilà!.. Seulement, comme je craignais d'être reconnu, j'ai transformé mon petit nom en nom de famille... Je me suis intitulé M. Raymond, naturaliste.

FÉLIX.

C'est innocent.... La nature est de tous les gouvernemens.

LE COMTE.

Et je suis allé hardiment habiter Nantes, où je me suis trouvé dans une passe assez difficile.

FÉLIX.

Ah bah!

LE COMTE.

Oui... sans argent.

FÉLIX.

Tu appelles ça une passe?.. Moi, j'appelle ça une position.

LE COMTE.

Mais, dans ce cas-là, on peut emprunter.

FÉLIX.

Parbleu! à qui le dis-tu?

LE COMTE.

J'ai trouvé un M. Duroc qui a bien voulu me vendre 1,200 fr. pour un billet de 2,000 que je lui ai souscrit.

FÉLIX.

C'est pour rien, quand on n'a rien; mais pour toi, qui es riche et qui paie bien.

LE COMTE.

C'est ce qui te trompe, je n'ai pas payé.

FÉLIX.

Ah!..

LE COMTE.

Il m'a fallu quitter Nantes si brusquement... Encore une suite de mes instincts militaires... une querelle, un duel qui a fixé sur moi l'attention de la police, et j'ai été obligé d'aller chercher une retraite à Savenay, chez un des anciens braves de ma bande.

FÉLIX.

Ce pauvre Comte!

LE COMTE.

Oh! ne me plains pas, mon cher, car le hasard m'a fait faire à Savenay la plus délicieuse rencontre...

FÉLIX.

Comment cela?

LE COMTE.

J'habitais à peine depuis quelques jours chez mon ancien compagnon, lorsque je m'aperçus que j'étais l'objet d'une protection mystérieuse. Je recevais des livres, des fleurs, des friandises même.

FÉLIX.

Des friandises!

LE COMTE.

C'était Mlle Adèle de Clochegourde, fille d'un gros propriétaire voisin à qui mon hôte avait confié qu'il cachait le fameux Fleur-de-Genêt!.. Une jeune personne charmante, et qui s'empressa d'apporter elle-même, en secret, tout ce qui pouvait rendre ma solitude moins pénible.

FÉLIX.

En vérité!..

Air: Un homme pour faire un tableau.

Ton amour pour elle, à présent,
N'a rien qui me paraisse étrange,
C'est l'héroïne d'un roman!

LE COMTE, avec feu.

Dis plutôt une fée, un ange!
Doux ange qui, pour le proscrit,
Du ciel, fuyant les régions pures,
Descend lui porter dans sa nuit
De l'espoir...

FÉLIX.

Et des confitures!

Et tu t'es sans doute fait présenter à ta belle protectrice?

LE COMTE.

Impossible!.. je ne l'ai aperçue qu'une fois, une seule!.. de loin, par la fenêtre, et sans qu'elle m'ait vu.

FÉLIX.

Vous ne vous êtes jamais parlé?

LE COMTE.

Non, mais je lui ai écrit... J'espérais même qu'elle finirait par me répondre... lorsqu'il y a trois jours, un billet m'avertit que ma retraite était découverte.

FÉLIX.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Il a bien fallu partir... On m'engageait à gagner le petit village d'Herbignac, où je devais être en sûreté... M'y voici, mais je ne m'attendais pas à y rencontrer notre charmant poète et notre spirituel romancier Félix Durocher.

FÉLIX.

Tais-toi donc, tu as l'air de faire une réclame.

LE COMTE.

Non, je dis ce que je pense... Mais comment diable te trouves-tu ici?.. Je te croyais lancé dans la presse... N'avais-tu pas fondé un journal?

FÉLIX.

J'en ai fondé six... et fondu quatre... Maintenant je voyage en simple rédacteur, cherchant des inspirations et des sujets d'articles à trente centimes la ligne.

LE COMTE.

Et tu en as trouvé?

FÉLIX.

Mon portefeuille en est rempli... il n'est même rempli que de cela. Mais, pardieu! je suis enchanté d'avoir quitté la grande route pour aller en me promenant jusqu'à Muzillac... puisque cela m'a fait te rencontrer.

LE COMTE.

Et que vas-tu chercher à Muzillac?

FÉLIX.

Une danseuse espagnole.

LE COMTE.

Dans le Morbihan?

FÉLIX.

Oui, mon ami, la perle du théâtre de Madrid, non moins recommandable par la souplesse de ses poses que par la fermeté de ses sentimens politiques.., à ce que m'a dit don Manuel Gonzalès, qui me l'avait recommandée.

LE COMTE.

Gonzalès!.. un réfugié?..

FÉLIX.

Précisément!.. Un charmant garçon, que je n'ai vu que deux ou trois fois à Paris, et je vais le retrouver à Muzillac, où il doit être, si mes renseignemens sont exacts. Est-ce que tu le connais?

LE COMTE.

Parbleu! il était des nôtres... mais il est mort d'une chute de cheval.

FÉLIX.

Ah! mon Dieu! et ma danseuse!.. qui m'en donnera des nouvelles?

LE COMTE.

Tu y tiens?

FÉLIX.

Une Taglioni! une Ellsler! une Dolorès!.. car elle est tout cela à elle seule.

LE COMTE.

Mais, tu ne l'as pas vue?

FÉLIX.

Non... mais, je l'ai dit dans mon journal... Elle m'avait écrit des lettres si originales, si pleines d'espoir pour moi qui devais protéger ses débuts!.. Où est-elle, maintenant?

LE COMTE.

Tu pourras le demander à la veuve de don Manuel.

FÉLIX.

Sa veuve est restée en Bretagne?

LE COMTE.

Certainement; elle est toute dévouée à notre cause... et à la mienne en particulier... Je te présenterai à elle... tu lui diras ta passion pour la belle danseuse.

FÉLIX.

Ma passion!.. Allons donc!.. une simple curiosité d'amateur... une distraction à mes peines, voilà tout.

LE COMTE.

A tes peines!..

FÉLIX.

Des peines de cœur, oui, mon ami... Je suis comme toi, j'ai mon roman aussi.

LE COMTE.

Tu es amoureux?

FÉLIX.

D'une inconnue que j'ai vue trois fois au spectacle à Nantes, puis, qui a disparu comme une ombre ou comme un billet de 500 fr.

LE COMTE.

Et tu la cherches depuis?

FÉLIX.

Du tout! je l'attends... c'est bien plus poétique... J'en ai fait ma muse... je lui adresse des vers.

LE COMTE.

Sans savoir son nom?

FÉLIX.

Le cœur n'a pas besoin d'être aidé par le calendrier.

LE COMTE, riant.

C'est juste... Mais, mon cher, tu peux versifier à Herbignac aussi bien qu'ailleurs... et puisque le hasard me fait t'y rencontrer, tu ne me quitteras plus.

FÉLIX.

Permets... c'est que...

LE COMTE.

Je n'admets pas d'excuse... Je suis ici chez moi, et je t'offre l'hospitalité.

FÉLIX.

Ah! tu offres... C'est différent... j'accepte... (Frappant sur la table à gauche.*) Garçon! garçon!.. Je meurs de faim, mon cher.

LE COMTE.

Eh bien! nous allons dîner.

FÉLIX, près de la table.

Que je suis donc content de t'avoir revu, mon cher de Lisieux.

LE COMTE, allant vivement à lui.

Chut!

FÉLIX, se reprenant.

Raymond... Raymond...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUGUÉ, PINCETTE; ils s'arrêtent au fond.

PINCETTE.

Voilà la chose, père Dugué... Vous comprenez bien...

DUGUÉ.

Parfaitement!

FÉLIX, frappant sur la table.

Garçon! garçon!

DUGUÉ.

On y va!.. Comment! c'est ce Monsieur?.. Je ne comprends pas qu'on se permette de faire tant de bruit quand on ne consomme pas.

FÉLIX.

Allons donc, M. Dugué!

DUGUÉ, descendant la scène.

J'ai dit : On y va!.. Il me semble que Monsieur peut bien attendre.

LE COMTE.

Comment! attendre!

DUGUÉ, d'un air aimable.

Non... c'est à Monsieur que je parle.

LE COMTE.

Eh bien! il veut une chambre, Monsieur...

DUGUÉ.

Quoi! Monsieur reste?

LE COMTE.

Et il dîne avec moi.

DUGUÉ, ravi.

Monsieur dîne?

FÉLIX.

Si vous voulez bien le permettre.

* Félix, le Comte.

DUGUÉ.

Comment donc, Monsieur... mais, je vous y engage... et je vais tout de suite...

FÉLIX.

Et mes papiers, M. l'aubergiste, vous les avez lus, sans doute?*

DUGUÉ.

Eh! mon Dieu! non, pas encore... j'ai tant d'occupations... Mais, je réparerai le temps perdu... Je vais viser votre passeport.

FÉLIX.

Vous m'obligerez, monsieur l'aubergiste.

DUGUÉ.

Et dans une demi-heure, votre dîner sera prêt.

FÉLIX.

Nous y comptons, monsieur l'adjoint.

DUGUÉ.

Air de contredanse.

Monsieur verra que je m'acquitte
Aisément de mon double emploi.
Je sers du bon et je sers vite,
Car on trouve de tout chez moi!

(A Pincette.) Vous pourrez, en mon absence, tenir compagnie à ces messieurs.

PINCETTE.

Avec plaisir; mais ces Messieurs n'ont pas l'honneur de me connaître.

(Le Comte et Félix qui causent ensemble, se détournent.)

FÉLIX.

Plaît-il?

DUGUÉ, montrant Pincette.

Monsieur est monsieur le secrétaire de la mairie, que je vous présente.

FÉLIX.

Ah! Monsieur est monsieur le secrétaire de la mairie?..

PINCETTE.

Moi-même, trente-cinq ans, huissier, ayant fait ma cinquième.

FÉLIX, saluant.

Peste!

LE COMTE.

Allez donc, M. Dugué, allez donc!

(Reprise de l'air précédent.)

ENSEMBLE.

DUGUÉ.

Vous avez raison; je vous quitte,
Car il faut remplir mon emploi.
Je pars et reviens tout de suite,
Et vous serez content de moi.

FÉLIX et LE COMTE.

Mais, mon cher, partez, courez vite,
Car il faut remplir votre emploi,
Et pour juger votre mérite,
A table, ici, comptez sur moi.

* Le Comte, Félix, Dugué, Pincette.

PINCETTE.

Je les ai compris tout de suite,
Ils me plaisent beaucoup, ma foi.
Et je juge de leur mérite
Par celui qu'ils trouvent en moi.

(Dugué sort. Le Comte remonte la scène à la sortie de Dugué et redescend à la gauche de Pincette.)

SCÈNE V.

FÉLIX, PINCETTE, LE COMTE.

FÉLIX.

Ah ! Monsieur a fait sa cinquième?

PINCETTE.

Oui, Monsieur. (A part.) J'étais sûr que ça leur ferait de l'effet.

FÉLIX.

Et Monsieur est le secrétaire de l'auberge?

PINCETTE.

De l'auberge?

FÉLIX.

Je veux dire, secrétaire de la mairie.

PINCETTE.

Ah! à la bonne heure... secrétaire adjoint, oui, Monsieur; mais huissier avant tout.

LE COMTE.

C'est une belle carrière!

PINCETTE.

Mais oui, Monsieur, et j'ose dire que je m'y suis distingué.

FÉLIX.

Par une longue suite d'exploits.

PINCETTE.

Ah! très joli... très joli! je comprends le trait. (A part.) Il a de l'esprit, le grand.

FÉLIX.

Il est stupide, l'huissier.

LE COMTE.

Et Monsieur est ici dans l'exercice de ses fonctions?

PINCETTE.

A peu près, Monsieur... Je venais ici pour prendre des renseignemens que M. Dugué n'a pas pu me donner, mais que je trouverai chez M. de Clochegourde !

LE COMTE, vivement.

M. de Clochegourde!

PINCETTE.

Vous le connaissez?

LE COMTE, embarrassé.

De réputation seulement.

PINCETTE.

Ah ! quelle belle réputation, Monsieur ! 50,000 livres de rente ! qu'il a gagnées lui-même.

LE COMTE.

Lui-même?

PINCETTE.

En fabricant des pâtes d'Italie à Paimbeuf.

FÉLIX.

Qu'est-ce que vous dites là?.. Il était fabricant... M. de Clochegourde?

PINCETTE.

C'est-à-dire, il s'appelait alors M. Noireaud... Mais il a fini par vendre son fonds.

FÉLIX.

Ah!

PINCETTE.

Oui... il a liquidé ses pâtes et il a acheté la terre de Clochegourde, dont il a pris le nom.

FÉLIX, au Comte.

Mais tu ne m'avais point parlé de cette origine de Mlle de Clochegourde.

LE COMTE.

Je l'ignorais, parole d'honneur... Du reste, qu'importe l'origine... à notre époque ?..

PINCETTE, déclamant.

Monsieur a raison :

. . . . . Ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

Comme dit Montesquieu dans son *Télémaque*.

FÉLIX.

Diable ! vous avez de la littérature, M. Pincette !

PINCETTE.

J'ai fait ma cinquième, Monsieur.

LE COMTE.

Et vous allez chez M. de Clochegourde.

PINCETTE.

C'est-à-dire, j'y allais ; mais je viens d'apprendre qu'il doit passer par ici pour se rendre à son château.

LE COMTE.

Ah!

PINCETTE.

Avec sa fille et la senora Gonzalès.

FÉLIX, à lui-même.

La protectrice suit de près son protégé, à ce que je vois.

PINCETTE.

Aussi je vais l'attendre. Ça m'exemptera d'aller à Savenay... ce qui m'arrange... attendu que j'ai beaucoup d'affaires aujourd'hui... Je suis, comme dit Monsieur : en cours d'exploits.

FÉLIX.

Je vois que vous êtes un homme actif.

PINCETTE.

Et impassible comme la loi.

FÉLIX.

Dont l'huissier est le plus bel ornement.

PINCETTE.

Aussi, quand j'arrive chez un particulier, je le vois pâlir, lui, sa femme et ses enfans, car je représente la loi.

FÉLIX.

Oui, rien qu'en vous voyant ils disent tous : Loi, que me veux-tu?..

LE COMTE, qui regarde par la fenêtre près de laquelle il a remonté.

Ah ! voici une voiture.

PINCETTE.

C'est M. de Clochegourde, peut-être.

LE COMTE.

Précisément, avec sa fille et la senora Gonzalès.

PINCETTE, à part.*

Bien, voilà mon affaire.

LE COMTE, à Félix qui allait pour regarder aussi par la fenêtre.

Viens, j'ai un projet à te communiquer.

FÉLIX.

Je te suis... M. Pincette, je vous salue.

PINCETTE, saluant.

A vous rendre mes devoirs, Monsieur.

FÉLIX, sortant.

Il a une bonne tête, l'huissier.

SCÈNE VI.

PINCETTE, seul.

Il est très aimable, le grand. Je crois que j'ai produit un certain effet. Mais n'oublions pas les affaires... Prendre des informations pour le billet de 2,000 francs souscrit au sieur Duroc par un certain Raymond qui a disparu de Nantes et que l'on croit dans notre arrondissement, ensuite, ces mémoires à faire solder par la Senora.

CLOCHEGOURDE, en dehors.

Venez, belle dame.

PINCETTE.

Et justement la voici avec M. de Clochegourde.

SCÈNE VII.

PINCETTE, M. DE CLOCHEGOURDE, LA SENORA.

CLOCHEGOURDE, donnant la main à la Senora.

Pendant qu'Adèle donnent des ordres à la nièce de maître Dugué, nous nous reposerons... Tiens, c'est vous, Pincette?

PINCETTE.

A vous rendre mes devoirs, ainsi qu'à Madame.

LA SENORA, le lorgant, à part.

Qu'est-ce que c'est que cet indigène?

CLOCHEGOURDE, à Pincette.

Vous ne vous attendiez sans doute pas à me voir arriver au château?

PINCETTE.

Il est certain que venir à la campagne au mois d'octobre...

CLOCHEGOURDE.

C'est une idée de ma fille... elle veut étudier des effets de pluie... Moi-même, je ne suis pas fâché de venir... j'ai des projets d'achats... je veux m'arrondir.

LA SENORA.

Arrondissez-vous, papa, arrondissez-vous!

(Elle le frappe sur l'estomac.)

CLOCHEGOURDE.

Oh!

* Pincette, Félix, le Comte.

LA SENORA.

Pardon de cette familiarité; ça ne se fait peut-être pas en France?.. c'est que je suis Espagnole, moi, Messieurs.

PINCETTE, d'un air aimable.

Madame n'en a pas moins toute la grâce d'une Française.

CLOCHEGOURDE.

N'est-ce pas?.. et sans un petit accent.

LA SENORA.

Vous trouvez que j'ai un peu d'accent.

CLOCHEGOURDE.

Oh! presque rien... ce n'est pas là un accent grave... au contraire, je trouve qu'il a dans votre jolie bouche un charme indéfinissable.

LA SENORA.

Flatteur que vous êtes!

CLOCHEGOURDE.

Comme elle m'a regardé. (A Pincette.) Elle est bien jolie, n'est-ce pas?

PINCETTE.

Comme vous dites cela!

CLOCHEGOURDE.

Eh bien! oui, je ne le nie pas, mon cher... je suis un de ses attentifs... Elle a de la naissance, j'ai de la fortune.. et, ma foi!..

LA SENORA.

Qu'est-ce donc?

CLOCHEGOURDE.

Rien, Senora.. (Passant à la gauche de la Senora pour prendre une chaise.) Mais la route a dû vous fatiguer.

LA SENORA.

Ah! ne m'en parlez pas...

CLOCHEGOURDE.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. (Elle s'assied.) Ne voudriez-vous point prendre quelque chose?*

LA SENORA.

Non, je vous remercie, mon bon.

CLOCHEGOURDE.

Un vermicelle ou un racahout des Arabes, il n'y a rien de meilleur.

LA SENORA.

Vrai?..

CLOCHEGOURDE.

Voyez-moi, j'étais étique.. invisible; je me suis saturé de racahout, et me voilà.

LA SENORA.

Caramba!.. j'aime mieux quelque chose de moins nourrissant, ce n'est pas que votre physique ne convienne à votre nom, papa Clochegourde, ils ont l'air faits l'un pour l'autre : et quand on dira le marquis las Rotondas de Clochegourde.

CLOCHEGOURDE, embarrassé.

Hein?

PINCETTE.

Comment, M. le Marquis?

LA SENORA.

Mais certainement, nous avons demandé ce titre pour Monsieur à la cour de Madrid.

* Pincette, la Senora, Clochegourde.

PINCETTE.

Vraiment?

CLOCHEGOURDE, à part.

Elle va me compromettre.

LA SENORA.

C'est bien le moins qu'on puisse faire à Madrid pour la veuve de don Manuel Gonzalès.

CLOCHEGOURDE.

Senora!

LA SENORA.

Laissez donc, tout le monde doit payer sa dette, les rois comme les simples particuliers.

PINCETTE.

Oh! Madame, j'aime à vous entendre professer ces maximes... ça m'enhardit à vous remettre...

LA SENORA.

Vous avez quelque chose à me remettre?

PINCETTE.

Ce sont de petits mémoires...

LA SENORA.

Des mémoires... j'aime beaucoup ce genre de littérature... je ferai les miens quelq ue jour. (A Clochegourde.) Nous les ferons ense mble, mon bon. Vous serez mon teinturier, comme ils disent...

CLOCHEGOURDE, à part.

Elle veut faire de moi un teinturier?

PINCETTE.

En attendant ceux que Madame nous promet, voudra-t-elle bien jeter un coup d'œil sur ceux que je lui présente.

LA SENORA.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PINCETTE.

D'abord, M^me^ Lebrun, modiste, à Nantes... francs 283.

LA SENORA, à part, se levant et passant devant Pincette. *

O dios mio!

PINCETTE.

Puis, M^lle^ Langlois, mercière, francs 127.

LA SENORA.

Monsieur...

PINCETTE.

Puis, M. Jousseraut, gantier, francs 98.

LA SENORA.

Vous dites?

PINCETTE.

98 francs.

LA SENORA.

Francs? qu'est-ce que c'est que ça? les francs sont pour les Françaises, et je suis Espagnole, moi, Monsieur.

PINCETTE.

Mais, Madame...

LA SENORA, avec volubilité.

Es en castellano solo que trato los negocios.

* La Senora, Pincette, Clochegourde.

PINCETTE.

Vous dites, Senora?

LA SENORA.

Cuento en pesos, fuertes, onsas y maravedis.

PINCETTE.

Permettez...

(Clochegourde remonte la scène et vient à la droite de la Senora.) *

LA SENORA.

Es un asunto serio.

PINCETTE.

Je ne saisis pas bien...

LA SENORA.

No puede tratar en un idioma estrangero.

PINCETTE, impatient.

Mais, Madame...

LA SENORA.

Podeis equivocaros hombre.

PINCETTE, criant.

Mais, Madame, je ne comprends pas l'espagnol.

LA SENORA.

Vous ne comprenez pas?

PINCETTE.

Pas le moins du monde.

LA SENORA.

Alors, nous ne pouvons pas nous entendre... adios, mon bon.

(Elle remonte le théâtre pour sortir, en donnant le bras à Clochegourde.)

PINCETTE, vivement, la suivant.

Comment, adios, mon bon?.. Mais il suffit d'un coup d'œil pour que madame embrasse.

LA SENORA, s'arrêtant.

Comment! embrasser!..

PINCETTE.

Embrasse l'ensemble...

LA SENORA, redescendant.

Quelle horreur! Et vous souffrez, M. de Clogourde, que l'on m'insulte ainsi!

CLOCHEGOURDE.

Vous avez insulté Madame, Pincette.

PINCETTE.

Mais non.

LA SENORA.

Voilà donc le résultat des discordes civiles! (Elle se laisse tomber sur une chaise près de la table. Avec larmes.) Être exposée à une pareille injure... moi, la veuve d'un grand d'Espagne! moi... qui ai eu trente laquais à mes ordres. **

CLOCHEGOURDE, ému.

Trente laquais!

LA SENORA, pleurant plus fort.

Et un petit nègre pour porter la queue de ma robe.

CLOCHEGOURDE.

Elle avait un petit nègre... et ça ne vous attendri pas, Pincette?

* Clochegourde, la Senora, Pincette.

** La Senora, Clochegourde, Pincette.

PINCETTE.

Mais, Monsieur, songez...

CLOCHEGOURDE.

Taisez-vous, vous êtes un homme sans procédés.

PINCETTE, avec dignité.

J'ai fait ma cinquième, Monsieur.

LA SENORA, pleurant.

Oh !..

CLOCHEGOURDE, à Pincette.

Vous n'aurez qu'à passer au château.

PINCETTE.

Moi ?

CLOCHEGOURDE.

Je règlerai ces mémoires.

LA SENORA, cessant de pleurer, et d'un ton joyeux.

Vrai ?

PINCETTE.

Dès que Monsieur répond...

LA SENORA.

Ah ! mon bon, il faut que je vous embrasse.

CLOCHEGOURDE, ravi.

Oh ! oh ! Madame... Senora...

LA SENORA.

Mais, j'y pense, ça ne se fait peut-être pas, en France.

CLOCHEGOURDE.

Mais si, mais si... ça se fait partout, ça.

LA SENORA.

Alors...

(Elle tend la joue ; Clochegourde l'embrasse en prenant une attitude gracieuse.)

CLOCHEGOURDE, à Pincette, d'un air majestueux.

Je solderai tout.

PINCETTE.

Ça suffit, Monsieur... * (S'approchant de la Senora.) Mais Madame ne m'a pas bien compris... car, certainement, je la prie de croire...

LA SENORA, lui tournant le dos.

Je crois, mon cher, que vous êtes un polisson.

PINCETTE, étourdi.

Hein ?

LA SENORA.

Ça ne se dit peut-être pas en France...

CLOCHEGOURDE.

Mais si... si... (Pincette le regarde.) Non, non... (A mi-voix, à Pincette.) C'est une locution espagnole... ne faites pas attention.

PINCETTE.

Ah ! bon !

ADÈLE, à la cantonnade.

Mon père ! mon père !

LA SENORA, remontant la scène.

Ah ! voici votre fille, M. de Clochegourde.

SCÈNE VIII.

PINCETTE, LA SENORA, ADÈLE, CLOCHEGOURDE.

CLOCHEGOURDE.

Adèle ! eh bien ! tout est-il prêt ?..

ADÈLE.

On n'attend plus que vos ordres, mon père.

CLOCHEGOURDE, passant entre sa fille et la Senora. *

J'y vais... Belle dame, vous permettez que je vous quitte.

LA SENORA.

Comment donc ! je le désire.

CLOCHEGOURDE.

Vous le désirez ?..

LA SENORA.

Pour être plus tôt chez vous, car j'y suis comme chez moi.

CLOCHEGOURDE.

Je voudrais que vous y fussiez comme chez nous.

LA SENORA, baissant les yeux.

Ah !

CLOCHEGOURDE.

Elle a compris. (Haut.) Je cours, je vole, et je reviens vous prendre.

LA SENORA.

Allez, Marquis.

CLOCHEGOURDE.

Elle est charmante.

ENSEMBLE.

AIR : Valse de Robin des Bois.

LA SENORA.

Chez vous je me plairai, sans doute.
Allez donc, sans plus de retard,
Songeant au terme de la route,
Presser le moment du départ.

ADÈLE.

Le comte est ici, plus de doute,
Il faut l'avertir, sans retard,
Du château qu'il prenne la route.
Préparons tout pour son départ.

CLOCHEGOURDE.

Mon château vous plaira, sans doute,
Et je vais, sans plus de retard,
Songeant au terme de la route,
Presser le moment du départ.

PINCETTE.

Sur ma créance, plus de doute,
Il paiera bien, et sans retard ;
Aussi, je vais me mettre en route,
Et, comme eux, songer au départ.

(Pincette et Clochegourde sortent par le fond ; les deux femmes les reconduisent).

SCÈNE IX.

LA SENORA, ADÈLE.

LA SENORA, redescendant la scène.

Eh bien ?

ADÈLE, de même.

Nous sommes seules.

LA SENORA.

Oui. Avez-vous appris quelque chose ?..

* La Senora, Pincette, Clochegourde.

* Pincette, la Senora, Clochegourde, Adèle.

ADÈLE, confidentiellement.

Il est ici...

LA SENORA.

Le Comte !..

ADÈLE.

Sous le nom de Raymond, naturaliste.

LA SENORA.

Quand je vous disais qu'il ne lui serait rien arrivé.

ADÈLE.

Mais il ne peut rester dans cette affreuse auberge.

LA SENORA, riant.

C'est juste. Il serait trop loin de nous.

ADÈLE.

Pouvez-vous plaisanter ainsi, Senora ! Ne savez-vous pas que si je désire mettre M. le comte de Lisieux à l'abri de tout danger, c'est uniquement par dévouement pour la cause qu'il a si bien défendue... par intérêt pour sa position.

LA SENORA.

Certainement, ma petite, est-ce qu'on ne connaît pas ça ? C'est comme moi, à Burgos, quand je recevais ce jeune officier... un superbe blond qui venait tous les jours, chez moi, fumer un cigare.

ADÈLE, étonnée.

Comment !

LA SENORA.

Oh ! quand je dis un cigare... non... c'était simplement une cigarette... habitude espagnole, voyez-vous ?.. Mais pour en revenir au Comte, vous voulez que je le voie, n'est-ce pas ?

ADÈLE.

Oh ! je vous en prie... vous lui direz...

LA SENORA.

Ce dont nous sommes convenues.

ADÈLE.

C'est cela.

ENSEMBLE.

Air des Hirondelles.

Mais, silence
Et prudence,
En secret, encor.
Agissons d'accord.
Espérance,
Confiance,
Et que, grâce à nous,
Un destin plus doux
S'annonce aujourd'hui
Et brille pour lui.

ADÈLE.

Je l'admire sans le connaître,
Pourtant, malgré son nom fameux,
J'y penserais bien moins, peut-être,
S'il n'était pas si malheureux.

REPRISE.

ADÈLE.

Mais surtout, faites comme si l'idée venait de vous.

LA SENORA.

Soyez tranquille... on a de l'expérience...

ADÈLE.

On vient... c'est peut-être lui.

LA SENORA, allant près de la porte à droite.*

Oui, je reconnais sa voix.

ADÈLE.

Oh ! je me sauve, alors.

(Elle s'ensuit.)

LA SENORA.

Eh bien !.. eh bien !.. Elle est partie ! pauvre chatte ! comme c'est timide !..

SCÈNE X.

LA SENORA, LE COMTE.

LE COMTE, entrant vivement.

Ah ! la Senora !.. Je vous demandais partout.

LA SENORA.

Et moi, je vous attendais.

LE COMTE.

Mlle de Clochegourde est ici, n'est-ce pas ?

LA SENORA.

Elle me quitte.

LE COMTE.

Maladroit ! j'arrive trop tard... mais vous allez me présenter à elle.

LA SENORA.

Ici, c'est impossible, mon cher Comte.

LE COMTE.

Songez qu'elle ne me connaît pas encore.

LA SENORA.

Mais il y a un moyen de tout arranger.

LE COMTE.

Lequel ?

LA SENORA.

Le château où nous allons est peu éloigné... demain vous vous y rendrez.

LE COMTE.

Se peut-il ? Est-ce du consentement de Mlle Adèle ?

LA SENORA.

Je ne dis pas cela.

LE COMTE, ravi.

Mais je le devine... ah ! Senora ! comment vous remercier, vous exprimer ma reconnaissance?.. (Avec hésitation.) Et cependant, si j'osais encore me permettre...

LA SENORA.

Vous avez encore quelque chose à me demander ?

LE COMTE.

Non... (Prenant une lettre.) Quelque chose à vous donner.

LA SENORA.

Une lettre !

LE COMTE.

Pour elle !

LA SENORA.

Par exemple ! pour qui me prenez-vous, M. le Comte? Ce sont des commissions qu'on donne aux personnes d'âge, ça...

* Adèle, la Senora.

LE COMTE.

Mais, au contraire, c'est un service qu'on se rend tous les jours entre amis.

(Il la cajole.)

LA SENORA.

AIR : Ah! si madame me voyait.

Tous vos beaux discours seront vains.

LE COMTE.

Ah! Senora, daignez m'entendre,
Vous avez un cœur noble et tendre.

LA SENORA.

Non.

LE COMTE, lui prenant la main.

Et de si charmantes mains.

LA SENORA, s'adoucissant.

Ah! vous trouvez?

LE COMTE.

Divines mains!

(Il place la lettre qu'il tient dans la main de la Senora.)

Sur le billet j'ai mis l'adresse.

LA SENORA, voulant la rendre.

Comment, Monsieur...

LE COMTE, fermant la main sur le billet et y déposant un baiser.

Quelle blancheur!

LA SENORA.

Mais...

LE COMTE.

C'est la main d'une déesse.

LA SENORA.

Que l'homme est un être enjôleur,
Ah! vous êtes bien enjôleur.

LE COMTE.

Vous lui remettrez donc cette lettre?

LA SENORA.

Dame! à moins que je la garde pour moi.

LE COMTE.

Oh! vous, je n'oserais! vous êtes d'une sévérité, d'une pruderie...

LA SENORA.

D'une pruderie espagnole, c'est vrai... mais je m'intéresse à vous.

LE COMTE, baisant la main qu'elle lui a tendue.

Oh! merci!

LA SENORA.

Eh bien!.. encore! Ah! mon bon, je me fâcherai; je suis sûre qu'on me cherche. (Allant à la fenêtre à droite.) Justement. *

ENSEMBLE.

AIR nouveau de M. Emile Langlois.

LA SENORA.

Oui, la voiture est prête,
Il faut partir, adieu!
Adieu donc, folle tête,
Modérez-vous un peu.

LE COMTE.

Oui, la voiture est prête,
Il faut partir, adieu!
Loin de cette retraite
Nous nous verrons dans peu. *

(Il va à la fenêtre.)

LA SENORA.

Cœur inflammable,
Qu'il est aimable!
Et qu'un amant,
Si bouillant,
Lorsqu'on est charitable,
Vous semble intéressant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Elle sort par le fond à droite.)

SCÈNE XI.

LE COMTE; puis, FÉLIX.

LE COMTE.

Elle est vraiment charmante, cette petite femme... Oh! mais, c'est à Adèle seule que je dois penser... Demain, je serai près d'elle... je pourrai lui parler, me faire connaître enfin...

FÉLIX, entrant par la porte de côté à droite.

Raymond! Raymond! Ah! te voilà, je te cherchais.

LE COMTE.

Qu'as-tu donc?.. cette joie...

FÉLIX.

Je viens de la retrouver... de la voir... c'est elle!..

LE COMTE.

Qui ça, elle?

FÉLIX.

Mon inconnue de Nantes, celle à qui j'adresse tous mes vers depuis quinze jours.

LE COMTE.

Quoi! tu l'as vue?

FÉLIX.

Elle était là tout à l'heure, et tiens, tiens, regarde... la voilà qui monte en voiture...

LE COMTE.

Comment! avec ce gros Monsieur?.. Mais c'est Mlle de Clochegourde!

FÉLIX.

Mlle de Clochegourde!

LE COMTE.

Elle-même.

FÉLIX.

Ah bah!.. c'est là ta mystérieuse protectrice!

LE COMTE.

C'est là ta belle inconnue!

FÉLIX.

Ah! ah! ah! c'est délicieux! nous adorions la même fée.

LE COMTE, inquiet.

Mais tu ne parles pas sérieusement?

FÉLIX.

Très sérieusement! Tu viens de m'apprendre

* Le Comte, la Senora.

* La Senora, le Comte.

le nom de ma muse... c'est Mlle de Clochegourde que j'aime.

LE COMTE, sérieux.

Voyons, pas de plaisanterie, mon cher ; ton amour est un caprice de poète... Maintenant, tu connais mes prétentions.

FÉLIX.

Je t'ai dit les miennes.

LE COMTE.

Morbleu ! Félix, tu ne veux donc pas répondre ?

FÉLIX.

Mais je réponds, au contraire, que je veux te disputer le cœur de Mlle de Clochegourde... et ses confitures.

LE COMTE.

J'ai des droits...

FÉLIX.

Pas plus grands que les miens.

LE COMTE.

Allons donc ! j'ai fait pour elle vingt démarches qui pouvaient me perdre.

FÉLIX.

Et moi, plus de deux cents vers que j'ai gardés en portefeuille... A qui diable veux-tu que je les adresse ? A moins que tu ne me permettes d'en faire hommage à ta femme... Ah ! voilà qui serait d'un bon ami, par exemple !

LE COMTE.

Oh ! c'est trop fort !.. et je ne souffrirai pas...

FÉLIX.

Il le faudra pourtant bien.

LE COMTE.

Il faudra... il faudra... c'est ce que nous verrons.

FÉLIX.

C'est ce que nous verrons.

LE COMTE.

Tu sais que j'ai une mauvaise tête.

FÉLIX.

Tant pis pour toi.

LE COMTE.

Tant pis... pour tous deux.

FÉLIX.

Plaît-il ?

LE COMTE.

Il faut que l'un de nous cède la place, de gré ou de force.

FÉLIX.

Je ne m'y oppose pas... va t'en.

LE COMTE.

Félix, je ne plaisante pas, moi... Tu renonceras à ton projet... ou bien...

FÉLIX.

Ou bien... tu m'appelleras en champ clos ?

LE COMTE.

Si tu m'y obliges...

FÉLIX, riant.

Un duel ! ah ! ah ! ah ! mon cher, tu es aussi par trop arriéré.

LE COMTE.

Arriéré ?

FÉLIX.

A la rigueur, on pourrait assassiner son rival... c'est passionné, c'est gentil, mais se battre ! fi donc, c'est trop commun, maintenant.

LE COMTE.

Trop commun ?..

FÉLIX.

Sans compter que le vainqueur serait appelé en cour d'assises.

LE COMTE.

Ah ! diable, c'est vrai.

FÉLIX.

Je suppose que ce soit toi... tu te résigneras donc à entendre dire par l'avocat-général : Monsieur avait un rival, beau, aimable, spirituel... (l'avocat-général répète l'opinion publique...) mais Monsieur s'est senti incapable de lutter contre lui...

LE COMTE.

Qui est-ce qui dit cela ?

FÉLIX.

Et la preuve, c'est qu'il n'a rien trouvé de mieux que de s'en débarrasser d'un coup d'épée... Tu seras ridicule.

LE COMTE.

Après tout, je n'ai pas le sens commun de m'effrayer de ta rivalité ; d'abord, je suis aussi bien que toi.

FÉLIX.

C'est une opinion ; les opinions sont libres.

LE COMTE.

Mlle Adèle ne te connaît pas.

FÉLIX.

Je ferai sa connaissance.

LE COMTE.

Elle s'intéresse à moi.

FÉLIX.

Moi, je m'intéresse à elle.

LE COMTE.

J'ai tous les avantages.

FÉLIX.

Ce qui ne t'empêche pas d'avoir peur.

LE COMTE.

Peur !.. du tout !.. et la preuve, c'est que j'accepte la guerre.

FÉLIX.

A la bonne heure !

ENSEMBLE.

Air : Ces Postillons sont d'une maladresse.

Nous combattrons d'une façon polie.

FÉLIX.

C'est entendu ; mais, contre son rival
On pourra faire un peu de calomnie.

LE COMTE.

Et le tromper, c'est de droit général.

FÉLIX.

On peut tromper, c'est de droit général.
Tous les moyens pour nuire à l'adversaire
Seront admis, s'ils semblent bien trouvés.

LE COMTE.

On mentira !

FÉLIX.

C'est ça, c'est une guerre
De gens bien élevés !

LE COMTE, riant.

Tu seras battu, mon cher.

FÉLIX.

Parce que tu as de l'avance sur moi ?.. Mais,

j'ai un avantage, vois-tu? qui compense seul tout le reste.

LE COMTE.

Lequel?

FÉLIX.

Je suis libre!.. Je puis me montrer, agir... Je ne crains pas l'état de siége, moi!

LE COMTE, à part.

Ah! diable! il a raison.

FÉLIX.

Et je vais en profiter sur-le-champ pour commencer mes opérations.

LE COMTE.

Un moment... Dis donc, écoute.

FÉLIX, s'en allant.

Je n'ai pas de temps à perdre.

LE COMTE, le suivant.

Rien qu'un mot.

FÉLIX.

Désolé, mais, je n'ai que le temps de faire mes malles... c'est-à-dire de prendre mon bâton de voyage et ma casquette, que j'ai laissés dans ta chambre.

LE COMTE.

Ah ça! voyons, Félix...

FÉLIX.

Je n'écoute rien.

ENSEMBLE.

Air de Wallace.

FÉLIX, riant.

Il faut lutter tous deux
Avec égal courage,
Et qu'enfin l'avantage
Demeure au plus heureux.

LE COMTE.

Ah! je suis furieux!
Il a tout l'avantage,
Car pour moi le voyage
Est des plus périlleux.

(Félix sort par la porte à droite.)

SCÈNE XII.

LE COMTE, seul.

C'est qu'il a dit vrai... Je suis obligé de me cacher, moi... de prendre mille précautions... A chaque instant, je puis être arrêté.... Heureusement que demain je serai au château de Clochegourde... Mais, si d'ici là j'allais être reconnu... Je ferais mieux de partir ce soir... Si je pouvais savoir...

SCÈNE XIII.

DUGUÉ, LE COMTE.

DUGUÉ.

Monsieur, voici... (Au Comte.) Ah! pardon, Monsieur votre ami n'est pas là?..

LE COMTE.

Ah! M. Dugué... j'avais justement à vous parler.

DUGUÉ.

A moi?

LE COMTE.

Dites-moi... le château de Clochegourde est peu éloigné, n'est-ce pas?

DUGUÉ.

Oh! par mer, il n'y a pas plus d'une demi-heure de chemin... mais il faut un bateau, et l'on n'en trouve jamais.

LE COMTE.

Par terre, alors?

DUGUÉ.

Par terre, c'est plus long... Voyez-vous? en sortant du village, vous tournez à droite, puis, vous allez tout droit, toujours tout droit, et vous arrivez à un carrefour où il y a cinq routes.

LE COMTE.

Eh bien! quand on est là?

DUGUÉ.

Quand on est là?.. on demande.

LE COMTE.

Et s'il n'y a personne?

DUGUÉ.

On attend que quelqu'un passe.

LE COMTE.

Passe-t-il beaucoup de monde?

DUGUÉ.

Oh! il passe quelqu'un tous les jours... D'ailleurs, il y a des postes de soldats partout, maintenant.

LE COMTE, à part.

Ah! mon Dieu!

DUGUÉ.

Il paraît qu'on a des renseignemens... et on va faire des perquisitions.

LE COMTE, à part.

Me voilà bien, moi!

DUGUÉ.

Il faut en finir avec les factieux qui troublent l'état, et qui font tort aux aubergistes. Nous en avons plusieurs dans le pays, que je soupçonne.

LE COMTE.

Vous pourriez vous tromper.

DUGUÉ.

Jamais!.. c'est-à-dire, quelquefois... Avec votre ami, par exemple, j'avoue que j'étais dans l'erreur.

LE COMTE.

Vous soupçonniez Durocher...

DUGUÉ.

D'être un homme dangereux... Vous concevez, un voyageur qui ne veut rien prendre à l'auberge... c'est toujours suspect... Mais ses papiers sont en règle.

LE COMTE.

Ses papiers!

DUGUÉ.

Les voilà!.. Je le cherchais même pour les lui rendre.

LE COMTE.

Il vient d'entrer chez moi; mais, si vous voulez, je vais lui remettre ces papiers à l'instant.

DUGUÉ.

Oh! si c'était un effet de votre part... Pendant ce temps, je préparerai la table, et servirai le dîner.

LE COMTE, prenant les papiers.

Ne vous gênez donc pas avec moi, papa Dugué.

DUGUÉ, à part.

Il est très aimable... (Un domestique paraît avec des assiettes.) Allons, Pierre, vite, le couvert!

(Il sort par le fond, en tournant à gauche. Pierre met le couvert sur la table du fond, qu'il approche près de la fenêtre.)

LE COMTE, examinant les papiers.

Oui, j'ai là tout ce qu'il me faut, mais, je dois l'avertir... c'est bien le moins... Quelques lignes suffiront... (Il va écrire sur la table à gauche.) Il n'a rien à craindre, lui, si ce n'est un petit voyage forcé jusqu'à Nantes, où il se fera reconnaître... Ma foi! le tour est de bonne guerre!.. (Appelant Pierre.) Mon garçon, approche ici.

PIERRE.

Voilà, Monsieur.

LE COMTE.

Tu vas remettre ce billet à la personne qui était là avec moi.

PIERRE.

A ce monsieur... Il ne dîne donc pas avec vous?

LE COMTE.

Non, c'est moi qui ne dîne pas avec lui.

(Il lui donne le billet.)

PIERRE.

Ah! je cours...

LE COMTE.

Non, quand je serai parti.

PIERRE.

Parti!

LE COMTE.

Chut!.. Prends ceci et tais-toi.

(Il lui donne un pour-boire.)

AIR : Final du premier acte du Chevalier du Guet.

Pour son nom j'échange le mien,
Et grâce à cet heureux moyen,
Je puis ainsi
Sortir d'ici.
Ne craignons rien,
Tout ira bien.

(Il se dirige vers la porte de la seconde salle, qui ouvre au fond sur la campagne. Dugué arrive dans la seconde salle par la gauche.)

DUGUÉ.

Eh bien! est-ce que vous sortez?

LE COMTE, s'en allant.

Oui, mon cher hôte, j'y suis forcé.

DUGUÉ.

Mais, permettez...

LE COMTE, en dehors.

Adieu! adieu!

DUGUÉ, à la porte.

Et quand Monsieur reviendra-t-il!

LE COMTE, en dehors, et déjà loin.

Je ne reviendrai pas.

DUGUÉ, redescendant en scène.

Qu'est-ce qu'il dit?.. Il ne reviendra pas!.. Et mon dîner?.. Mais, c'est affreux!.. Et il ne t'a rien dit?

PIERRE.

Si... Il m'a dit de remettre c'te lettre-là à l'autre.

DUGUÉ.

Son ami!.. Donne, je vais le trouver... Il faudra bien qu'il m'explique... (Appelant.) Monsieur! Monsieur!

SCÈNE XIV.

DUGUÉ, FÉLIX.

FÉLIX.

Eh bien! qu'y a-t-il donc, M. Dugué?

DUGUÉ.

Il y a, Monsieur, que votre ami vient de remettre ce billet pour vous.

FÉLIX.

Donnez.

DUGUÉ.

Et qu'il est parti.

FÉLIX.

Parti! Allons donc! vous êtes fou, M. Dugué.

DUGUÉ.

C'est plutôt M. Raymond qui est fou!.. S'en aller au moment où tout est prêt... laisser le dîner refroidir.

FÉLIX.

Refroidir!.. Servez, M. Dugué, servez tout de suite.

DUGUÉ.

Vrai! Monsieur dîne toujours?

FÉLIX.

Certainement... J'ai besoin de forces pour me mettre en route.

DUGUÉ.

Monsieur dîne quand même?

FÉLIX.

Je dîne quand même!

DUGUÉ.

Ah! à la bonne heure!.. Comme ça, je ne dis rien... (A part.) Il paiera pour deux... Vite, Pierre... Moi, je descends à la cave.

(Il descend à la cave après en avoir ouvert la trappe. Pierre sort par le fond pour chercher le dîner.)

SCÈNE XV.

FÉLIX, seul.

Ah! mon rival s'éloigne... il me cède la place à table... J'espère bien qu'il la cèdera aussi ailleurs... Mais, que signifie ce billet?.. Quelque mauvaise excuse, sans doute... « Mon cher

ami, tu m'as fait observer que mon titre de proscrit me donnait un grand désavantage pour lutter contre toi... Je m'en suis aperçu tout de suite, par l'impossibilité de quitter le village, faute de papiers. » J'en étais sûr, le voilà enchaîné!.. « En conséquence, je me suis emparé des tiens. » Comment ! de mes papiers !.. (Lisant plus vite.) « Je te laisse mon passeport et mes bagages. » Par exemple !.. « Tâche de porter le nom de Raymond, naturaliste, aussi convenablement que je te promets de porter le nom de Félix Durocher. » (Avec colère.) Mais, c'est un tour abominable !.. Comment ! m'exposer à être arrêté à sa place, conduit de brigade en brigade jusqu'à Nantes !.. Oh! mais, il faut que tout s'explique !.. (Il frappe sur la table.) Quelqu'un ! holà! l'aubergiste ! quelqu'un !

SCÈNE XVI.

FÉLIX, IVON, UN PAYSAN.

IVON, qui a paru depuis un instant à la porte du fond de la seconde salle, et qui regarde de tous côtés, entre mystérieusement.

Monsieur !

FÉLIX.

M. Dugué ! je veux voir M. Dugué !

IVON.

Chut !

FÉLIX.

Comment, chut !

IVON.

Vous allez être arrêté.

FÉLIX.

Moi ?

IVON.

Toutes les routes sont gardées, et l'on ne peut faire un pas sans tomber dans un poste militaire.

FÉLIX, à part.

Voilà pourquoi il m'a pris mes papiers.

IVON.

Aussi, Mamzelle, qui vient d'être avertie...

FÉLIX.

Mademoiselle ?..

IVON.

Oui, M^lle^ Adèle.

FÉLIX.

Adèle de Clochegourde?

IVON.

Précisément.

FÉLIX, à part.

La protectrice de Raymond ! On me prend pour lui... de l'aplomb.

IVON.

Vous êtes bien Monsieur...

FÉLIX.

Raymond.

IVON.

Raymond, c'est cela... Naturaliste?

FÉLIX.

Je suis très fort naturaliste...

IVON.

Oui, oui, certainement... quoiqu'entre nous, je sache...

(Il fait signe au paysan d'entrer dans la chambre à droite ; le paysan y entre.)

FÉLIX, à part.

Le domestique est dans le secret..... C'est quelque vieux chouan. N'importe ! laissons-nous faire. Oh ! oh ! l'excellente aventure ! C'est le comte, lui-même, qui, sans s'en douter, me fournit les moyens...

IVON.

Du reste, pour que Monsieur puisse se fier à moi, voici un billet qu'on m'a dit de lui remettre.

FÉLIX.

Voyons. (Le comte, lisant.) « Suivez sans crainte le porteur. Prudence et discrétion ». Ah ! mon Dieu, cette écriture..... (A Ivon.) C'est de la part de M^lle^ Adèle de Clochegourde ?

IVON.

Oui, Monsieur.

FÉLIX.

C'est singulier... Alors, ça ne peut pas être...

IVON.

J'ai fait prendre vos bagages ; nous allons gagner la grève, où un bateau nous attend..... Mais, hâtons-nous.

FÉLIX.

Vous avez raison, hâtons-nous.

IVON, à l'homme qui est entré dans la chambre de Félix, et qui en sort portant les bagages.

Allons, Antoine.

(Ils partent par la petite porte à gauche.)

ENSEMBLE.

Air : Final du Chevalier du Guet (premier acte).

FÉLIX.

Il a mon nom ; moi, j'ai le sien.
Qui donc y perd ? Nous verrons bien.

(A Ivon.)

Je puis ainsi
Sortir d'ici.
Qui ne crains rien, ne risque rien !

FÉLIX.

Partons, partons.

(Ils sortent mystérieusement. — La musique continue. — Entrent trois marmitons portant des plats, et deux servantes d'auberge.)

DUGUÉ, s'arrêtant stupéfait sur le haut de l'escalier.

Eh bien ! il part aussi ! Et le dîner ? Monsieur ! Monsieur !

FÉLIX, dans la rue.

Plus tard, plus tard.

DUGUÉ.

Vous reviendrez ?

FÉLIX.

Oui, oui, soyez tranquille.

DUGUÉ.

A quelle heure ?

FÉLIX, en dehors.

Dans huit jours.

DUGUÉ, laissant tomber le panier de vin qu'il tient.

Dans huit jours !

PIERRE, même jeu.

Dans huit jours !

DEUXIÈME MARMITON, même jeu.

Ah !

DUGUÉ.

Hé bien ! qu'est-ce que vous faites donc ?

Air : Pour nous, quel déshonneur. (Michel-Perrin.)

Quel dégât ! quelle horreur !
Marmitons, voyageurs,
Sont enragés, sont fous.
Allez au diable tous !
Mais vous me paierez tout, ma foi, tant pis pour (vous,
Ou je vous chasse tous.

PIERRE et LES MARMITONS.

Ah ! Monsieur, quelle horreur !
Le maudit voyageur,
Il s'est moqué de vous,
Ça nous indigne tous,
Et nous partageons tous
Votre juste courroux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon élégant à pans coupés. *A droite*, au premier plan, porte ouvrant sur le théâtre ; au deuxième, porte dans le pan coupé. *A gauche*, au premier plan, une fenêtre ; au deuxième, porte dans le pan coupé. *Au fond*, porte ouvrant sur un perron. A l'extrémité de la cour, une grille donnant sur un parc. Riche ameublement ; petit guéridon à gauche, chaise près du guéridon.

SCÈNE I.

ADÈLE, LA SENORA, entrant vivement par la porte du pan coupé à droite.

LA SENORA.

Qu'y a-t-il donc ? comme vous voilà troublée !

ADÈLE.

Ah ! si vous saviez ce qui vient de m'arriver !

LA SENORA.

Quoi donc ?

ADÈLE.

Cette lettre que vous m'avez remise...

LA SENORA.

Celle du Comte ?.. Eh bien ?

ADÈLE.

Mon père vient de la surprendre.

LA SENORA.

Votre père !

ADÈLE.

Cela m'a si fort saisie, que je n'ai su comment me justifier... Et quand mon père m'a demandé qui m'avait remis cette lettre...

LA SENORA.

Eh bien ?

ADÈLE.

J'ai répondu que c'était vous.

LA SENORA.

Comment ! mais ça ne se fait jamais... On dit toujours qu'on l'a trouvée par hasard. (A part.) Elle n'a point la moindre habitude, cette petite.

CLOCHEGOURDE, en dehors.

Adèle !

ADÈLE.

Le voilà... Je tremble !

CLOCHEGOURDE.

Je veux lui parler... Adèle !

(Il paraît à la porte dans une attitude de fureur grotesque, la lettre à la main.)

LA SENORA, à part.

Diantre ! pas de bêtise ici... de l'aplomb !

SCÈNE II.

ADÈLE, CLOCHEGOURDE, LA SENORA.

CLOCHEGOURDE.

Ah ! vous voilà, Mademoiselle ! vous avez raison de vous dérober à ma colère.

ADÈLE.

Mon père !

CLOCHEGOURDE.

Taisez-vous, et répondez-moi. Comment avez-vous osé recevoir une lettre... et en secret, encore ?

LA SENORA.

Vous aimeriez donc mieux qu'elle la reçût par la poste ?

CLOCHEGOURDE.

J'aimerais mieux qu'elle n'en reçût pas du tout, Senora, et je suis étonné, je dirai même surpris, qu'une femme comme vous se soit prêtée à une pareille correspondance.

LA SENORA.

Et pourquoi donc ? je l'ai fait, moi, par prudence... et dans l'intérêt du principe.

CLOCHEGOURDE.

Du principe ?

LA SENORA.

Certainement, parce qu'une correspondance, ça occupe une jeunesse, et ça l'empêche de penser à autre chose... ça se fait tous les jours en Espagne, avec accompagnement de guitare.

CLOCHEGOURDE.

Possible, Senora, mais en France c'est incon-

venant; et la décence aurait dû empêcher Mademoiselle de recevoir les lettres d'un inconnu.

ADÈLE.

Mais ce n'est pas un inconnu, mon père.

LA SENORA.

Certainement, puisqu'il signe ses lettres.

CLOCHEGOURDE.

Il signe... Fleur-de-Genêt. Cela ne dit rien, il y a beaucoup de fleurs de genêt.

LA SENORA.

Pas comme le Comte.

CLOCHEGOURDE.

Un comte ?

LA SENORA.

Le comte de Lisieux, rien que cela. Un jeune homme charmant... soixante mille livres de rente, (Bas.) et de la pâte dont on fait les gendres.

CLOCHEGOURDE.

Diable ! ce serait une alliance magnifique ! (Haut, à Adèle.) Et il t'a déjà écrit plusieurs fois ?

ADÈLE.

Oui, mon père... mais je ne lui ai pas répondu.

CLOCHEGOURDE.

Et vous avez eu tort, Mademoiselle. Que diable ! un comte de Lisieux !.. un héros qui voulait faire triompher nos opinions... il n'a pas réussi... mais c'est égal... il pouvait réussir. Senora, je veux faire sa connaissance.

ADÈLE.

Oh ! je l'avais prévu, mon père, et comme il se trouvait tout près d'ici à Herbignac, en danger d'être arrêté à chaque instant...

CLOCHEGOURDE.

Lui !

ADÈLE.

J'ai pensé qu'il serait plus en sûreté au château.

CLOCHEGOURDE.

Mais c'est évident... Il faut le prévenir.

ADÈLE.

C'est fait.

CLOCHEGOURDE.

C'est fait ? Si on l'envoyait chercher ?

ADÈLE, avec aplomb.

C'est fait.

CLOCHEGOURDE.

Ah !..

ADÈLE.

Ivon est parti, il y a deux heures, avec un billet de Madame.

CLOCHEGOURDE.

Alors il faut tout préparer pour le recevoir.

ADÈLE, avec aplomb.

C'est fait.

CLOCHEGOURDE.

C'est fait ? (Bas, à la Senora.) Quelle tête ! hein ?

LA SENORA.

Vous en avez une bonne aussi.

CLOCHEGOURDE.

Vous trouvez que j'ai une bonne tête ?

LA SENORA.

Je crois bien... on n'en voit pas beaucoup comme ça.

CLOCHEGOURDE.

Mais comment se fait-il que le Comte ne soit pas encore arrivé ?

ADÈLE, à la fenêtre à gauche.

Attendez !.. une barque vient d'aborder devant la grande porte du château.

LA SENORA.

Ce sont eux !

CLOCHEGOURDE.

Quel bonheur que tous mes gens soient prévenus.

LA SENORA.

Pas si haut donc !.. Y pensez-vous !

CLOCHEGOURDE, allant vers la fenêtre.

C'est juste, il faut du mystère... Ah ! mon Dieu !.. s'ils allaient être aperçus !.. *

ADÈLE.

Il faut avertir de ne laisser entrer aucun étranger au château.

LA SENORA.

Je cours donner des ordres.

(Elle sort par la porte du pan coupé à droite.)

CLOCHEGOURDE.

C'est cela. Allez, chère dame.

IVON, à la cantonnade.

Par ici, par ici.

ADÈLE.

Le voici. Il me tarde de savoir s'il répond à l'idée que je m'en suis faite.

SCÈNE III.

CLOCHEGOURDE, IVON, ADÈLE.

IVON, mystérieusement, entrant par le fond, à Clochegourde, qui est au fond à gauche.

Monsieur, c'est la personne...

CLOCHEGOURDE, à demi voix.

Je sais... je sais... Laisse-nous.

IVON, remontant vers le fond.

Entrez, Monsieur.

(Il entre dans la chambre à gauche avec la valise qu'il porte.

FÉLIX, apercevant Adèle qui est sur le devant de la scène à droite.

Me voilà, mon brave !.. C'est elle. (Il s'avance vivement.) Ah ! Mademoiselle, combien je suis heureux !

CLOCHEGOURDE, s'avançant.

Moins heureux que nous.

FÉLIX, se retournant, à part.

Oh ! le père !.. (Haut, saluant.) Monsieur...

CLOCHEGOURDE.

Permettez-moi de vous exprimer, M. le Comte, toute la joie que j'éprouve de recevoir chez moi le célèbre Fleur-de-Genêt.

FÉLIX.

Oh ! Monsieur... c'est une célébrité qui m'a coûté bien peu, je vous assure.

* Clochegourde, Adèle, la Senora.

ADÈLE, à part.

Est-il modeste !

CLOCHEGOURDE.

A l'instant même je félicitais ma fille d'avoir pensé à vous offrir une retraite au château.

FÉLIX, vivement.

Ainsi, c'est à Mademoiselle que je dois exprimer ma reconnaissance ?

ADÈLE.

Monsieur...

CLOCHEGOURDE.

Oh ! il y a long-temps. M. le Comte, que vous êtes son héros... et le nôtre... car, nous connaissons toute votre histoire.

FÉLIX.

En vérité ? (A part.) Je voudrais bien en savoir autant que lui.

CLOCHEGOURDE.

Il y a surtout une aventure qui me semble digne du temps de la chevalerie... celle de cette terrible nuit du 15 septembre.

FÉLIX, ne paraissant pas comprendre.

Du 15 septembre ? Ah ! oui, du mois dernier.

CLOCHEGOURDE.

Vous savez... près de Vannes...

FÉLIX, de même.

Vannes... certainement... c'est le chef-lieu du Morbihan.

CLOCHEGOURDE.

Il paraît que M. le Comte a eu bien de la peine à échapper...

FÉLIX.

Ne m'en parlez pas... le 15 septembre... le 15 du mois dernier...

ADÈLE.

Quel danger vous avez couru là !

FÉLIX.

C'est vrai... vous concevez que lorsqu'on est poursuivi par un ennemi actif...

CLOCHEGOURDE.

Et que cet ennemi est un élément en fureur...

FÉLIX, déconcerté.

Un élément ?

ADÈLE.

Et surtout celui-là !..

CLOCHEGOURDE.

Qui détruit tout...

FÉLIX.

Ah ! il est sûr que le feu...

CLOCHEGOURDE.

Comment, le feu... mais non... c'était dans la rivière.

FÉLIX.

Précisément... c'est l'eau... que je voulais dire... Dans la rivière... ce ne peut être que l'eau...

CLOCHEGOURDE.

C'est clair... je voudrais bien savoir comment tout s'est passé.

FÉLIX.

Ah ! vous voudriez savoir... Eh bien ! mais, tout s'est passé comme on vous l'a raconté.

CLOCHEGOURDE.

Ah !...

FÉLIX, vivement.

Mais, pardon, mon cher hôte, puisque vous me permettez de vous donner ce nom, je ne voudrais point abuser de vos instans.

ADÈLE.

C'est nous, mon père, qui sommes indiscrets... M. le Comte a peut-être besoin de se reposer.

CLOCHEGOURDE.

Et de changer...

FÉLIX.

En effet... j'aurais dû m'excuser de me présenter sous ce costume.

CLOCHEGOURDE.

Nous comprenons parfaitement que c'est pour M. le Comte un déguisement...

FÉLIX.

C'est cela... je suis déguisé...

CLOCHEGOURDE.

Mais ici, il n'y a rien à craindre... Je vais ordonner à Ivon de faire porter les bagages de M. le Comte.

(Il se dirige vers le fond.)

ADÈLE, courant à lui. *

Laissez, mon père, j'irai...

CLOCHEGOURDE, la faisant redescendre.

Non, demeure !.. (A part.) Je ne suis pas fâché qu'ils fassent connaissance.

ADÈLE.

Mais, je pourrais...

CLOCHEGOURDE.

Reste, te dis-je... (Saluant Félix.) M. le Comte !

FÉLIX.

Monsieur...

ENSEMBLE.

Air de la Chasse du Roi.

CLOCHEGOURDE.

Agissons sans cérémonie.
Je laisse ma fille avec vous;
Elle vous tiendra compagnie,
Et fera les honneurs pour nous.

FÉLIX.

Cher Monsieur, je vous remercie
D'un accueil si flatteur, si doux ;
Agissons sans cérémonie,
Et ne vous pressez pas pour nous.

ADÈLE.

Qui ? moi, lui tenir compagnie !
Eh quoi ! mon père, y pensez-vous ?
Mais, c'est en vain que je le prie,
Il n'entend rien... résignons-nous.

(Clochegourde sort par le fond.)

SCÈNE IV.

FÉLIX, ADÈLE.

FÉLIX, à part.

On dirait que le père veut que je fasse la cour à sa fille... Ma foi ! l'occasion est trop favorable pour ne point en profiter.

ADÈLE, montrant la porte à gauche.

La chambre de M. le Comte est là.

* Félix, Clochegourde, Adèle.

FÉLIX.

Avant de me retirer, permettez-moi, Mademoiselle, de vous remercier encore une fois de la généreuse protection à laquelle je dois déjà tant !

ADÈLE.

Je n'ai fait que remplir un devoir, Monsieur.

FÉLIX.

Non... ne cherchez pas à amoindrir le bienfait pour arrêter l'expression de ma gratitude ; elle vous serait acquise quand je ne vous devrais que le bonheur d'être reçu dans ce château.

ADÈLE.

Monsieur aime donc bien la campagne ?

FÉLIX.

Mademoiselle sait bien que ce n'est pas la campagne qui me plaît ici... mais, je puis vous y voir, vous parler... Et si vous saviez depuis combien de temps je désirais ce bonheur !

ADÈLE.

Monsieur...

FÉLIX.

Ah! si j'avais osé vous exprimer plus tôt tout ce que j'éprouve... si une folle timidité ne m'avait retenu...

ADÈLE, étonnée.

Vous?.. Mais, il me semble, Monsieur, qu'elle ne vous a pas empêché de m'écrire.

FÉLIX.

Moi ?.. (A part.) Ah! diable! le Comte a écrit.

ADÈLE.

Aujourd'hui même encore... Une lettre que mon père a surprise, et que je vous reprocherais de m'avoir adressée, si je ne savais qu'en poésie on dit souvent plus qu'on ne veut et qu'on ne devrait dire.

FÉLIX.

Comment, c'était en vers ?

ADÈLE, étonnée.

Est-ce que vous les auriez faits sans vous en apercevoir?

FÉLIX.

Non... (A part.) Il fait des vers !.. cela devient inquiétant pour ma réputation.... (Haut.) Et puis-je savoir l'opinion de Mademoiselle sur cette tentative poétique ?

ADÈLE.

Mon Dieu ! mon père s'est emparé de la lettre, et je n'ai eu le temps de lire que la première strophe. Mais, M. le Comte doit les savoir par cœur.

FÉLIX, embarrassé.

Moi?.. sans doute ; mais... j'ai une si mauvaise mémoire.

ADÈLE, d'un air aimable.

En cherchant.

FÉLIX.

Certainement, je voudrais pouvoir... (A part.) Où diable a-t-il eu l'idée de faire des vers?.. (Haut.) Quel était donc déjà le sujet?..

ADÈLE, se récriant.

Quoi ! Monsieur, vous avez oublié le sujet ?

FÉLIX.

Du tout!.. Par exemple ! l'oublier !.. Si j'avais seulement le premier vers... (A part.) en attendant le second.

ADÈLE.

Le premier vers... je crois me souvenir...

Ah! qui peut de l'amour éteindre en soi la flamme ?

FÉLIX.

Hein?.. (A part.) Mais, c'est le commencement d'une de mes élégies !..

(Il récite haut.)

Oh! qui peut de l'amour éteindre en soi la flamme?
Ou poète, ou guerrier...

ADÈLE.

C'est cela.

FÉLIX, continuant.

Est-il quelqu'un dans l'âme

ADÈLE, de même.

Qui se puisse affranchir
Du doux plaisir d'aimer...

FÉLIX, achevant.

Du bonheur d'en souffrir?

ADÈLE.

Précisément.

FÉLIX, vivement.

Mais, ils sont de moi, ces vers !

ADÈLE.

Sans doute... Vous vous rappelez maintenant?

FÉLIX.

Comment !.. mais je dois même avoir là, dans mon portefeuille, la pièce entière... (Il cherche dans son portefeuille. A part.) Ah! ce scélérat de Raymond qui me vole mes poésies!.. C'est égal, ç'eût été bien plus mal de m'attribuer les siennes...

(Haut, cherchant toujours, il lit.)

O ma belle Andalouse !

Ce n'est pas cela...

Vous, dont le doux regard !..

Ce n'est pas encore cela...

O toi ! que j'ai tant aimée !

Non... mais, je dois les avoir... Je me rappelle même qu'ils m'ont été inspirés par une petite femme charmante... Oh !..

ADÈLE, vivement.

Comment, Monsieur ?..

FÉLIX.

Pardon, Mademoiselle... il est de bien mauvais goût de dire ces choses en face, aux personnes... (Trouvant les vers.) Ah ! enfin, c'est cela !

ADÈLE.

Voyons.

(Elle prend le papier que Félix lui tend.)

FÉLIX.

Je ne sais si vous pourrez lire... avec les ratures.

ADÈLE.

Ah! mon Dieu !

FÉLIX.

Quoi donc?

ADÈLE.

Mais, ce n'est pas la même écriture que les lettres.

FÉLIX.

Les lettres!.. oh!.. (A part.) Imbécille que je suis!

ADÈLE, reculant et le regardant.

Que signifie cela, Monsieur?

FÉLIX, cherchant à ne point paraître embarrassé.

Pardon, Mademoiselle... je conçois votre étonnement... au premier abord... quoiqu'au fond... il n'y ait rien de plus simple.

ADÈLE, vivement.

Comment?

FÉLIX.

Puisque le hasard vous a fait découvrir la vérité, je dois avouer qu'il n'y a à moi dans cette correspondance que le sentiment qui l'inspire... et qu'un ami a écrit ces lettres...

ADÈLE.

Et pourquoi donc, Monsieur?

FÉLIX.

Pourquoi, Mademoiselle?.. Ne me le demandez pas... je craindrais d'alarmer votre sensibilité.

ADÈLE.

Ah! mon Dieu! vous étiez blessé!

FÉLIX.

Précisément!.. au bras droit... dans la terrible nuit du 15 septembre!.. J'ai horriblement souffert, Mademoiselle.

ADÈLE.

Mais, c'est affreux!.. Et vous avez manqué de soins, sans doute.

FÉLIX, avec sentiment.

Oh! la blessure la plus grave n'était point là!

ADÈLE, se dirigeant vers la porte.

Mon Dieu! mais il faudrait faire venir un médecin.

FÉLIX, vivement.

Du tout! du tout! je suis beaucoup mieux... J'aurais même renoncé depuis plusieurs jours à mon secrétaire habituel, si je n'avais reculé devant l'aveu qu'il fallait vous faire.

ADÈLE.

Il est certain, M. le Comte, que je pourrais me plaindre...

FÉLIX, avec chaleur.

Oh! je le sais, Mademoiselle... Je n'ignore pas que mon imprudence vous a compromise.

ADÈLE.

C'est-à-dire...

FÉLIX.

Oui, compromise!.. Oh! je ne cherche point à diminuer ma faute... J'en ai le cœur plein de remords, Mademoiselle.

ADÈLE, à part.

Ah! à la bonne heure!

FÉLIX.

Mais, dites-moi que vous me pardonnez!.. dites-moi que j'ai compris cet intérêt si tendre, que vous me prodiguiez là, tout à l'heure encore...

ADÈLE, troublée.

Mais, Monsieur...

FÉLIX.

Ah! si je m'étais abusé!.. Mais non, vous ne pouvez briser ainsi l'espoir que vous avez fait naître.

ADÈLE.

Moi? par exemple!

FÉLIX.

Tant de douces prévenances ont éclairé mon cœur... il a compris le vôtre... J'ai des droits, Mademoiselle.

ADÈLE, à part.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là?

Air : Dieu, quelle souffrance. (Etre aimé ou mourir.)

C'est une imprudence,
Et j'eus tort, je pense;
Mais, en conscience,
C'est par charité.
Voyez ce qu'il ose
Pour si peu de chose,
Et comme on s'expose
Par humanité.

FÉLIX.

Si vous refusez ma demande,
Si votre voix ne peut m'encourager,
Ah! quel que soit le destin qui m'attende,
Adieu! je cours au-devant du danger!

(Hésitant pour sortir.)

Au-devant du danger!

(Voyant qu'elle ne répond pas, il s'arrête de nouveau, la regarde, et s'apercevant de son trouble, il s'écrie.)

Elle est émue!

ENSEMBLE.

ADÈLE.

Mais, en conscience,
Un mot d'espérance
Est permis, je pense;
Car, en vérité,
C'est si peu de chose,
Et pourtant, je n'ose...
Ah! comme on s'expose
Par humanité.

FÉLIX.

Ayons confiance;
Ah! quelle espérance
M'enivre d'avance!
Oui, sans vanité,
Lorsque je m'expose,
Son cœur, je suppose,
Plaidera ma cause
Par humanité.

FÉLIX.

Adieu, Mademoiselle, adieu!

ADÈLE.

Monsieur...

FÉLIX.

Quoi! vous me retenez?

ADÈLE.

Il le faut bien.

FÉLIX.

Alors, vous acceptez?

ADÈLE, vivement.

Je ne dis pas cela!

FÉLIX.

Vous me chassez donc?

ADÈLE.

Permettez.... je.... Oh! mon Dieu! M. le Comte, laissez-moi!..

FÉLIX, l'arrêtant.

Non, vous ne pouvez me refuser une réponse.

ADÈLE, hésitant.

Une réponse...

FÉLIX.

Eh bien?..

ADÈLE, s'enfuyant par la porte du deuxième plan à droite.

Eh bien! demandez-la à mon père.

SCÈNE V.

FÉLIX, seul.

A son père!.. Ainsi, elle consent!.. Est-ce possible?.. Je lui ai plu, elle m'aime!.. c'est-à-dire, elle m'épouse!.. ce qui n'est pas la même chose... n'importe!..

Ara : Dans un castel, dame de haut lignage.

Dans quel état ce doux aveu me plonge!
Et quel espoir à mes yeux vient briller?
Moi, l'épouser! moi! n'est-ce pas un songe?
Ah! j'en ai peur et crains de m'éveiller!
C'est un roman qu'en ces lieux je commence,
Roman intime et plein d'un doux émoi!
J'en ai tant fait pour les autres, je pense
Que je puis bien en finir un pour moi.
Ce doux roman qui près d'elle commence,
J'espère bien le terminer d'avance.

Et quel dénouement!.. une femme charmante! et 50 mille francs de rente!.. Cela m'irait bien à moi, 50 mille francs de rente... Oui, mais, quand le père saura que je ne suis pas le Comte. J'aurais dû me nommer tout de suite... C'est ce maudit de Lisieux qui m'a forcé à cette ruse. Comment avouer maintenant?.. c'est trop tard, ou trop tôt... et me voilà obligé de rester comte malgré moi... Installons-nous d'abord au château, et ensuite, ma foi! nous verrons!..

SCÈNE VI.

IVON, FÉLIX.

IVON, à la cantonnade, et parlant très haut.)

Je vais voir, Monsieur, je vais voir... (Apercevant Félix, vivement.) Ah! M. le Comte, prenez garde!

FÉLIX.

Qu'est-ce donc?

IVON.

Voici un étranger... J'ai couru devant pour vous prévenir.

FÉLIX.

Je me sauve!.. D'ailleurs, il faut que je prenne un costume plus convenable.

IVON.

Vite, vite, car je l'entends... (Félix traverse la scène, et entre dans la chambre à gauche. Ivon, resté seul, dit en descendant la scène vers la droite.) J'ai eu beau lui dire que Monsieur ne pouvait pas recevoir...

SCÈNE VII.

LE COMTE, IVON.

LE COMTE, à la porte du fond.

Ah!.. Eh bien! ton maître?..

IVON.

Vous voyez qu'il n'y est pas, Monsieur.

LE COMTE.

Je l'attendrai, alors.

IVON.

Ah! Monsieur veut attendre?

LE COMTE, s'asseyant près de la table à gauche, devant la fenêtre.

Et m'asseoir, surtout!.. Il me semble que j'en ai le droit... après être venu d'Herbignac ici... à pied, sous la pluie, à travers les bruyères et les marais... (Se regardant.) Je suis dans un joli état pour une présentation... J'ai l'air de m'être sauvé à la nage!..

(Il secoue ses vêtemens.)

IVON.

Monsieur a donc trouvé les routes mauvaises?

LE COMTE.

Mauvaises? du tout... il n'y en a pas de routes... il n'y a qu'une lande de quatre lieues.

IVON.

C'est pourtant ce que M. l'ingénieur appelle un chemin de grande communication.

LE COMTE.

Probablement parce que ça ne peut pas servir aux petites. (A Ivon.) Et tu es sûr que M. de Clochegourde est sorti.

IVON.

Je vais encore voir. (A part.) J'avertirai Monsieur.

LE COMTE.

Va, je me reposerai en attendant.

(Ivon sort.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, seul.

Car je suis rompu... et rien pour changer, avec cela... Enfin, n'importe, me voilà arrivé... et je n'ai plus rien à craindre. C'est que sans ces papiers de Durocher, je n'aurais jamais pu gagner le château!.. Il y avait des postes partout, il faut avouer que j'ai eu là une excellente idée. Ah! ah! ah!

SCÈNE IX.

LE COMTE, FÉLIX, paraissant à la porte de sa chambre; il a quitté sa blouse et a mis un habit.

FÉLIX, à part.

Le Comte!

LE COMTE, sans le voir, à part.

Ah! ah! ah! ce pauvre Durocher! il doit être dans un furieux embarras... avec mes papiers et mes bagages... je voudrais voir sa figure... Oh! ce doit être...

(Félix vient se poser devant lui.)

FÉLIX.

C'est un plaisir que tu peux te procurer.

LE COMTE, stupéfait.

Ah! se peut-il? Durocher!.. ici... Est-ce bien toi?

FÉLIX.

Dame!.. il me semble.

LE COMTE.

Mais d'où diable viens-tu?

FÉLIX.

Eh! parbleu! d'où nous étions.

LE COMTE.

D'Herbignac? c'est fantastique! Et comment donc as-tu pu me devancer?

FÉLIX.

Grâce au guide envoyé par Mlle de Clochegourde.

LE COMTE.

Mlle de Clochegourde t'a envoyé un guide!

FÉLIX.

Et un bateau qui nous a conduits au château en un instant.

LE COMTE.

Alors, il y a long-temps que tu es ici?

FÉLIX.

Assez long-temps pour avoir pu parler à Mlle de Clochegourde et lui faire ma déclaration.

LE COMTE, inquiet.

Ah bah! Eh bien! que t'a-t'elle répondu?

FÉLIX.

Oh! dans le premier moment... la surprise... le trouble...

LE COMTE, rassuré.

Ah! oui... je conçois... tu as échoué.

FÉLIX.

Du tout... j'ai réussi.

LE COMTE.

Toi?

FÉLIX.

Et j'épouse.

LE COMTE, reculant.

Hein? tu épouses Mlle de Clochegourde!

FÉLIX, avec sang-froid.

Seulement le jour de la cérémonie n'est pas encore fixé.

LE COMTE.

Ah! je comprends... c'est une plaisanterie... tu veux t'amuser.

FÉLIX.

M'amuser!.. au contraire... puisque je te dis que je me marie.

LE COMTE.

Quoi! sérieusement... elle aurait consenti? (Allant à lui et le regardant en face.) Ah ça, voyons, regarde-moi. Que diable! tu n'es ni fou, ni somnambule... c'est bien toi qui me parles et moi qui t'écoute.

FÉLIX.

Mais non, tu te trompes, mon cher.

LE COMTE.

Je me trompe!

FÉLIX.

C'est moi qui suis toi, et toi qui es moi.

LE COMTE.

Qu'est-ce qu'il dit là?

FÉLIX.

Ce que tu m'as écrit tantôt pour m'annoncer toi-même qu'en échange de mes papiers, tu me laissais ta valise et ton nom... je me suis servi de l'un (Regardant son costume.) et de l'autre.

LE COMTE, le regardant.

En effet, c'est un de mes habits que tu as là.

FÉLIX.

Il est un peu juste... mais ça se fera, en marchant.

LE COMTE.

Tu t'es donc présenté ici à ma place.

FÉLIX.

Et tu peux te vanter que je t'ai fait honneur.

LE COMTE.

Vraiment, je suis désolé alors de venir t'enlever ton rôle.

FÉLIX.

Mais je ne compte pas me le laisser enlever.

LE COMTE.

Tu oseras soutenir devant moi, quand je serai là, que tu es le comte de Lisieux.

FÉLIX.

Qui m'en empêche? Mlle Adèle ne t'a jamais vu.

LE COMTE.

Mais elle a reçu de mes lettres.

FÉLIX.

Ah! par exemple, c'est ce qui m'a le plus embarrassé. Être obligé de prendre ta prose pour mon propre compte, voilà une dure nécessité.

LE COMTE.

Comment cela.

FÉLIX.

Écoute: je te parle en ami, moi, je connais ta spécialité. Fais des retraites, fais beaucoup de retraites; mais n'écris pas.

LE COMTE.

Allons donc! et tu crois que je ne te démasquerai pas.

FÉLIX.

Avec quoi?.. j'ai tes papiers.

LE COMTE, à part.

C'est vrai.

FÉLIX.

Tes correspondances, tes habits... tu n'as aucun moyen de prouver ton identité... si tu réclames, on te prendra pour un intrigant... pour un espion.

LE COMTE.

Par exemple!

FÉLIX, avec ironie.

D'autant que... là... sans préventions... regarde-nous tous deux... Est-ce que tu ne trouves pas que j'ai plutôt l'apparence d'un comte que toi?

LE COMTE, regardant l'habit de Félix.

Pardieu! tu as mon apparence.

FÉLIX, sérieusement.

Je te dirai même, pour l'honneur du nom que tu portes maintenant, et auquel je ne puis cesser tout-à-fait de m'intéresser, que tu n'es pas dans un costume présentable.

LE COMTE.

A qui la faute?

FÉLIX.

Pour te prouver que je suis un généreux rival... je t'offre mon paletot et ma casquette, qui sont là.

LE COMTE.

Oui... plaisante... raille... va toujours... Tu crois triompher, parce que tu as réussi un moment à donner le change... mais, pardieu! tu n'es pas au bout! je te déclare d'abord que je reste ici.

FÉLIX.

On te mettra à la porte.

LE COMTE.

Que je crie à tout le monde que je suis le Comte.

FÉLIX.

Personne ne croira.

LE COMTE.

C'est ce que nous verrons... et je saurai bientôt... (Il va prendre son chapeau sur la table et jette un cri en regardant par la fenêtre) Ah!

FÉLIX.

Quoi donc?

LE COMTE.

Ah! je suis sauvé!

FÉLIX, inquiet.

Toi!

LE COMTE, le prenant par la main et le faisant passer près de la fenêtre.

Tiens! regarde... regarde...

FÉLIX.

Eh bien! je vois une dame.*

LE COMTE.

Oui, la senora Gonzalès... cette réfugiée espagnole qui me servait d'intermédiaire à Savenay.

FÉLIX.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Ah! personne ne me croira, dis-tu? Mais elle, la Senora, elle me connaît, elle me présentera, elle me servira de caution.

FÉLIX, à part.

Je suis pris.

LE COMTE.

Ah! tu ne t'attendais pas à cette rencontre.

FÉLIX.

Il est vrai que je n'avais point pensé à cette damnée Espagnole.

* Félix, le Comte.

SCÈNE X.

FÉLIX, LE COMTE, LA SENORA GONZALÈS.

LE COMTE, courant au devant d'elle.

Ah! venez, venez, Senora.

LA SENORA.

Et vous voilà donc, enfin! (Apercevant Félix.) Ah! Monsieur... (Bas, au Comte.) Quel est ce personnage?

LE COMTE, présentant Félix.

Mon ami, Senora, que je serai heureux de vous faire connaître.

FÉLIX, bas.

Veux-tu bien te taire.

LE COMTE, plus haut.

Un de nos grands romanciers.

FÉLIX, bas.

Je t'en prie...

LE COMTE, plus haut.

M. Félix Durocher.

FILIX, bas, avec mauvaise humeur.

Ah! au diable!..

LA SENORA.

Durocher!

FÉLIX.

Je crois que je ferai bien d'aller reprendre ma casquette et mon bâton de voyage.

LA SENORA.

Je me rappelle avoir vu le nom de Monsieur sur les vitres de nos libraires, à côté des plumes métalliques et des biberons Darbo.

FÉLIX, vexé.

Vous êtes bien bonne, Madame.

LE COMTE.

Ça doit te flatter.

LA SENORA, au Comte.

Est-ce que vous n'avez point encore vu M. de Clochegourde?

LE COMTE.

J'arrive à l'instant.

LA SENORA.

Seulement?.. J'avais pourtant envoyé à M. le Comte un domestique avec une lettre de moi.

FÉLIX, à part.

D'elle!

LE COMTE.

Un malentendu... je vous expliquerai cela.

FÉLIX, à part.

Mais alors, cette écriture?.. la sienne?.. et elle était ici avec don Gonzalès, son protecteur.

LE COMTE.

Mais permettez-moi de faire demander notre cher hôte.

(Ivon paraît à la porte du deuxième plan à droite. le Comte lui parle, et le conduisant au fond sur le perron, il semble le presser d'avertir son maître, il lui indique qu'il est dans le jardin; Ivon, qui a d'abord paru faire des objections, cède enfin, et le Comte reste au fond, le suivant de l'œil. Pendant ce jeu muet la scène suivante se joue sur l'avant-scène à droite.)

FÉLIX, à part.

Essayons... qu'est-ce que je risque. (Haut.) Pardon, Madame...

LA SENORA, étonnée.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce Monsieur?

FÉLIX.

Chut! j'ai un service à vous demander, Senora.

LA SENORA.

A moi!

FÉLIX.

Mais, complaisance pour complaisance; quant à moi, je suis toujours le très humble serviteur de la senora Manuella Perez.

LA SENORA.

Ciel!

FÉLIX, à part.

J'ai deviné juste. Ce n'est pas la veuve de don Gonzalès.

LA SENORA.

Je ne comprends pas.

FÉLIX.

Croyez-vous donc qu'on puisse oublier la perle du théâtre espagnol, la gracieuse gitana, la divine sylphide.

LA SENORA, à part.

Oh! je vais me trouver mal.

FÉLIX.

On n'oublie pas un pareil talent, Senora, et encore moins les lettres charmantes que vous avez daigné m'écrire.

LA SENORA, à part.

C'est mon journaliste de Paris! (Haut.) Monsieur, de grâce, ne me trahissez pas!

FÉLIX.

Non, mais vous m'aiderez.

LA SENORA.

Que faut-il faire?

(Félix la tire à l'écart et lui parle bas.)

LE COMTE.

Ah! M. de Clochegourde se décide... le voilà qui vient avec sa fille... enfin!..

LA SENORA.

Mais, Monsieur...

FÉLIX.

Il le faut, ou je parle.

LA SENORA, vivement.

Suffit.

LE COMTE, redescendant le théâtre et venant entre Félix et la Senora.

Quoi donc?

LA SENORA.

Rien.

(Félix gagne d'un air indifférent l'extrême gauche de la scène.)

SCÈNE XI.

FÉLIX, ADÈLE, CLOCHEGOURDE, LE COMTE, LA SENORA.

CLOCHEGOURDE, au Comte.

C'est Monsieur qui m'a fait demander?

LE COMTE, saluant.

Moi-même, Monsieur; je n'aurais pas pris cette liberté, si la Senora ne m'avait assuré que Monsieur était libre.

CLOCHEGOURDE.

Ah! Monsieur connaît la Senora?

LE COMTE.

J'ai cet honneur.

LA SENORA.

Certainement.

LE COMTE.

Présentez-moi donc, Senora.

LA SENORA, passant entre le Comte et Clochegourde.

C'est juste... M. de Clochegourde, je vous présente...

(Elle regarde Félix qui lui fait signe.)

LE COMTE, à lui-même et en riant.

Pauvre garçon! il doit avoir la fivre en ce moment.

LA SENORA, prenant le Comte par la main.

Je vous présente M. Félix Durocher.

LE COMTE.

Hein?

ADÈLE, vivement.

Durocher!

LA SENORA.

Ami intime du comte de Lisieux,

LE COMTE, stupéfait.

Qu'est-ce qu'elle dit là?

ADÈLE.

Quoi! Monsieur est cet écrivain renommé?..

LE COMTE.

Moi?..

FÉLIX.

Lui-même, Mademoiselle. (Au Comte.) Remerciez donc, mon cher.

LE COMTE, passant entre la Senora et Clochegourde.

Permettez... non... il y a erreur...

FÉLIX.

Eh bien!.. Madame a trahi votre incognito... mon cher, il ne faut pas lui en vouloir.

LE COMTE.

Mais...

FÉLIX.

Votre nom n'est pas de ceux qu'on doit cacher.

LA SENORA.

C'est clair.

LE COMTE, à la Senora.

Mais que signifie?

LA SENORA, bas.

Taisez-vous, ou tout est perdu.

LE COMTE, à part, effrayé.

Tout est perdu!

CLOCHEGOURDE, au Comte.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, combien nous sommes honorés de la visite d'un homme dont le nom... (Bas, à Adèle.) Comment dis-tu qu'il s'appelle?

ADÈLE, bas.

Durocher.

CLOCHEGOURDE.

Dont le nom solide a été illustré... (A Adèle.) Qu'est-ce qu'il a fait?

ADÈLE.

Des romans.

CLOCHEGOURDE.

Par tant de romans.

ADÈLE, bas.

Et des poésies.

CLOCHEGOURDE.

Et des poésies que tout le monde a lues.

(Pendant les complimens de Clochegourde, le Comte semble demander à la Senora quel est ce mystère, mais celle-ci lui fait signe de se taire.)

LE COMTE, avec humeur.

Monsieur, vous êtes bien bon, mais je ne puis accepter des éloges qui ne me sont point dus.

FÉLIX.

Si fait, si fait... vous les méritez, mon cher... vous les méritez.

LE COMTE, passant devant la Senora.

Non ! mille fois non ! et je tiens à ce que tout s'explique.

PINCETTE, à la cantonnade.

Je te dis que je suis attendu.

CLOCHEGOURDE.

Eh ! c'est Pincette !

LA SENORA, bas, au Comte.

Un étranger, prenez garde de vous compromettre, M. le Comte.

LE COMTE, passant à la gauche de la Senora.

Ah diable ! c'est vrai !.

SCÈNE XII.

FÉLIX, ADÈLE, PINCETTE, CLOCHEGOURDE, LA SENORA, LE COMTE, IVON, au fond, près de la porte.

PINCETTE, s'arrêtant au fond, à Ivon montrant Clochegourde.

Eh! le voici! Pardon, c'est ce diable d'Ivon qui prétendait que vous n'étiez pas là.

FÉLIX, remontant la scène pour passer près de Pincette.

Eh ! c'est notre brave huissier ! *

PINCETTE.

A vous rendre mes devoirs, Monsieur. Vous me voyez encore en cours d'exploits. (Il rit.) Eh! eh! eh! (A Clochegourde.) Le mot est de Monsieur. Je venais pour vous remettre les mémoires acquittés.

CLOCHEGOURDE.

Ah! très bien, je vais vous payer comptant.

(Il se dirige vers la porte dans l'angle à droite en lisant les papiers.)

PINCETTE.

C'est moi qui le suis, Monsieur... content. (A Félix.) Il est de moi, celui-là.

FÉLIX.

Très joli. Vous êtes plein d'esprit, M. Pincette.

PINCETTE.

J'ai fait ma cinquième.

CLOCHEGOURDE, qui a examiné les papiers, au Comte et à Félix.

Pardon, Messieurs, je suis à vous à l'instant; si vous voulez, en attendant, pourcourir les serres... Adèle, conduis Monsieur le...

LA SENORA, vivement.

M. Raymond !

* Adèle, Félix, Pincette, Clochegourde, la Senora, le Comte.

CLOCHEGOURDE, sortant par la porte du deuxième plan à droite.

Venez, Pincette.

PINCETTE, le suivant et s'arrêtant sur le seuil de la porte.

Je vous suis...*

LE COMTE, à part, sur l'avant-scène à droite.

Pardieu!.. il faudra que la Senora m'explique...

(Clochegourde sort.)

PINCETTE.

Il paraît que mes renseignemens étaient exacts.

FÉLIX, au Comte, en descendant la scène.

Eh bien ! mon cher ami, viens-tu voir les serres ?

LE COMTE.

Moi ! très volontiers.

PINCETTE, descendant entre eux.

Faites excuse, Messieurs, mais je suis forcé de solliciter l'honneur d'un moment d'entretien.

FÉLIX.

Avec nous ?

PINCETTE.

Si ces dames veulent bien le permettre.

ADÈLE.

Nous?.. certainement. (A la Senora.) Que leur veut-il donc?

LA SENORA.

Je ne sais. (Haut.) Ne causez pas trop longtemps, Messieurs.

ENSEMBLE.

Air nouveau de Flotow.

ADÈLE et LA SENORA.

Ensemble au jardin descendons,
Mais lorsqu'ici nous vous laissons,
Vous penserez, nous l'espérons,
Messieurs, que nous vous attendons.

PINCETTE.

Si c'est vraiment monsieur Raymond,
S'il est ami de la maison
On peut me donner caution,
Et mon billet devient très bon.

FÉLIX.

C'est agir un peu sans façon.

(Aux dames.)

Mais je vous demande pardon :
Bientôt, près de vous nous irons,
Et tous deux nous vous rejoindrons.

LE COMTE.

C'est agir un peu sans façon.
Nous retenir ! Que veut-il donc?
Cet homme a-t-il quelque soupçon ?
Il faut encor cacher mon nom.

PINCETTE, à mi-voix.

Près de lui,
De la prudence.
Exploitons notre chance.
Ici,
Son ami
Peut aussi
Me payer aujourd'hui
Pour lui.

* Adèle, la Senora, Félix, Pincette, le Comte.

ADÈLE, de même, à Félix.

Près de lui,
De la prudence.
Et surtout du silence.
Ici,
Il le faut, oui :
Le silence est prudence
Aujourd'hui
Pour lui.

FÉLIX et LE COMTE, de même.

Près de lui,
De la prudence,
Et surtout du silence.
Ici,
Sachons aussi
Ce qu'on peut, aujourd'hui,
Redouter de lui.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Les dames sortent.)

SCENE XIII.

FÉLIX, PINCETTE, LE COMTE.

FÉLIX.

Eh bien ! nous voilà seuls. Qu'y a-t-il, M. Pincette ?

LE COMTE.

Vous vouliez nous parler en secret ?

PINCETTE.

Oui, Monsieur, pour une affaire qui ne souffre aucun retard.

FÉLIX.

Qu'est-ce donc ?

PINCETTE.

Tout à l'heure, M. de Clochegourde vient de prier M. Raymond de l'attendre au jardin.

LE COMTE.

Eh bien ! où voulez-vous en venir ?

PINCETTE.

Puisqu'il n'y avait ici que des dames avec vous, Messieurs, il est clair que ces paroles s'adressaient à l'un de vous.

FÉLIX.

Voilà de la perspicacité ?

PINCETTE.

J'ai fait ma cinquième, Monsieur, j'ai donc l'honneur de parler à Monsieur Raymond ?

FÉLIX et LE COMTE.

Oui.

PINCETTE.

Naturaliste ?

FÉLIX et LE COMTE.

Naturaliste.

PINCETTE.

De Nantes ?

FÉLIX et LE COMTE.

De Nantes.

PINCETTE.

Mais... lequel des deux ?

FÉLIX et LE COMTE.

C'est moi.

PINCETTE.

Plaît-il ?

FÉLIX et LE COMTE.

C'est moi.

PINCETTE.

Comment, ils sont deux! Voyons, Messieurs, entendons-nous..... Il s'agit d'une lettre de change de 2000 francs.

LE COMTE.

Hein?

FÉLIX.

Ah ! diable !

PINCETTE, à Félix.

Souscrite au profit du sieur Duroc.

LE COMTE, à part.

C'est un coup du ciel !

PINCETTE.

Vous le connaissez ?

FÉLIX.

Moi ? du tout !

PINCETTE, montrant le billet.

Voici, pourtant, la signature de M. Raymond.

FÉLIX, montrant le comte.

C'est lui.

PINCETTE.

Ah ! (Allant au comte.) Ainsi donc, le débiteur...

LE COMTE, montrant Félix.

C'est lui.

PINCETTE.

C'est lui ! c'est lui ! Tout à l'heure ils étaient deux ; il n'y en a plus, maintenant.

LE COMTE, à part.

Nous allons voir comment il se tirera de là !

PINCETTE.

Se moquent-ils de moi ?, (Haut.) Messieurs, je vous engage à réfléchir sur votre position. Voulez-vous, oui ou non, en éviter les fâcheuses conséquences ?

LE COMTE, passant à Félix. *

Eh ! mon Dieu, cela dépend de mon ami, de lui seul. (Bas.) Te voilà forcé de me rendre mon nom.

FÉLIX, à lui-même.

Dans quel guêpier me suis-je fourré !

PINCETTE, à part.

Prenons toujours nos précautions.

(Il remonte la scène et fait des signes par la porte du fond. Un recors paraît ; Pincette lui parle bas.)

LE COMTE, pouffant de rire.

Le pauvre garçon !

(Il gagne un peu vers la droite.)

FÉLIX, au comte, en le suivant.

Ah ça ! dis donc, mon cher, ceci n'est plus de franc jeu. Je ne me suis pas engagé à payer tes dettes, moi.

LE COMTE.

Comment, tu voudrais avoir les avantages de mon nom sans en avoir les charges ? C'est absurde, mon cher.

FÉLIX.

Il est bien plus absurde de me demander 2000 francs quand je ne les ai pas.

* Félix, le Comte, Pincette.

LE COMTE.

Mais je les ai, moi.

FÉLIX.

Vraiment ! Eh bien ! prête-les-moi, hein?

LE COMTE.

Volontiers, c'est facile.

FÉLIX.

Bah !

LE COMTE.

Nous n'avons qu'à faire un échange. Donne-moi mon portefeuille.

FÉLIX.

Je comprends... Tu veux ravoir de moi les moyens de constater ton nom et ta position.

LE COMTE.

Pour 2000 francs.

FÉLIX.

Fi donc ! Je ne vends pas mes ancêtres, surtout quand ils ne sont pas à moi.

LE COMTE.

Prends garde.

FÉLIX.

Ah ! tu as cru que je reculerais devant un protêt. Mais je suis aguerri à ces choses-là, moi, mon cher.

PINCETTE, redescendant à la droite de Félix.

Maintenant, expliquons-nous, Messieurs... A qui le billet ?

FÉLIX.

A moi, M. Pincette, à moi, et je le paierai.

LE COMTE.

Toi ?

FÉLIX.

Ça te confond ?

PINCETTE.

Ah ! dès que Monsieur paie...

LE COMTE.

Oui, M. Pincette, je paierai... mais pas tout de suite.

PINCETTE.

Ah !

FÉLIX.

Vous concevez qu'en voyageant on n'établit pas la balance de ses revenus très rigoureusement.

Air du fleuve de la vie.

Par habitude, je dépense
Et je reçois au jour le jour.
Tantôt rien, tantôt l'abondance,
C'est l'un ou l'autre, tour-à-tour.

PINCETTE.

Ah ! cette habitude est la vôtre ?

FÉLIX.

Oui, tout créancier importun
Est payé par moi quand c'est l'un.

PINCETTE.

Mais, alors, aujourd'hui?

FÉLIX, mettant la main sur sa poche.

Mais, aujourd'hui, c'est l'autre.

(Le comte a remonté un peu vers le fond.*)

PINCETTE.

Ah ! c'est fâcheux; mais, alors, Monsieur va me suivre.

* Pincette, le Comte, Félix.

FÉLIX.

Vous suivre ?

PINCETTE.

Il y a prise de corps.

FÉLIX.

Hein? Allez au diable ! Je ne vous suivrai pas.

(Il traverse la scène.*)

PINCETTE.

J'ai justement là de braves gens avec qui j'étais en cours d'exploits, comme dit Monsieur.

(Il remonte la scène.)

LE COMTE.

Des recors ? Bravo !

FÉLIX.

Qu'ils n'entrent pas, ou je les assomme.

LE COMTE.

Plus bas, mon cher. Veux-tu faire un esclandre ? attirer ici M. de Clochegourde et sa fille?

PINCETTE.

Pour leur apprendre que Monsieur ne veut pas payer ses dettes.

LE COMTE.

Tu ne peux nier ta signature.

FÉLIX.

Parbleu ! si. C'est encore un moyen.

(Passant près de Pincette.**)

LE COMTE.

Prends garde! Je pourrais alors prouver que c'est la mienne.

FÉLIX.

C'est vrai. Je suis perdu !

LE COMTE.

Le mieux est donc d'éviter un éclat dont nos hôtes pourraient se trouver offensés.

FÉLIX, tirant lentement son portefeuille.

Il a raison... C'est pourtant humiliant de céder ainsi.

LE COMTE.

Eh bien ?

FÉLIX.

Eh bien ?

(Ils échangent les portefeuilles.)

LE COMTE.

Allons donc !

FÉLIX.

Scélérat ! va...

(Il traverse la scène et prend la gauche du théâtre.)***

LE COMTE.

Enfin !

PINCETTE, s'avançant.

Nous sommes aux ordres de Monsieur.

FÉLIX, qui a pris des billets de banque dans le portefeuille, interrompt Pincette en les lui présentant.

Le billet.

PINCETTE.

Comment... Monsieur avait donc !..

FÉLIX.

Le billet, vous dis-je !

PINCETTE.

Voilà, mais je ne m'explique pas...

* Pincette, le Comte, Félix.
** Pincette, Félix, le Comte.
*** Félix, Pincette, le Comte.

FÉLIX.

Allez au diable !

PINCETTE.

On n'a pas prise de corps contre lui, Monsieur... Eh ! eh ! eh ! il est encore de moi celui-là, eh ! eh !

FÉLIX, cherchant autour de lui.

Et n'avoir pas de cravache !..

PINCETTE.

Comment ?.. (Vivement.) J'ai bien l'honneur de vous saluer, Monsieur.

(Il sort par le fond.)

LE COMTE, riant.

Adieu, mon cher... tire-toi de là comme tu pourras.

(Il sort par la porte à droite, au premier plan.)

SCÈNE XIV.

FÉLIX, seul.

Quelle sotte aventure !.. quand M. de Clochegourde et sa fille vont connaître la vérité, ils regarderont ma plaisanterie comme une mystification ; ils se tiendront pour offensés, et ils auront raison... Je ne veux même pas attendre l'explication... je préfère quitter le château sur-le-champ... Allons, adieu mon mariage et mes 50,000 francs de rente, et pourtant ce n'est pas la fortune que je regrette ; mais quitter Adèle... pour ne plus la revoir... cette idée... c'est étrange comme ça me porte sur les nerfs... j'ai le cœur serré... j'hésite, je tremble... Faites donc des romans, des études de cœur pour tomber à votre tour dans le sentiment et la niaiserie comme un étudiant allemand... c'est très bête... Allons, voyons... du courage. (Bruit au dehors.) D'où vient ce bruit ? et que se passe-t-il donc ?

DUGUÉ, dans la coulisse.

Gendarmes, gardez bien toutes les portes.

FÉLIX.

Ah ! mon Dieu !.. Raymond serait-il découvert ? Je tremble !

SCÈNE XV.

FÉLIX, CLOCHEGOURDE, DUGUÉ, ADÈLE.

CLOCHEGOURDE.

Je vous répète, Monsieur l'Adjoint, que les messieurs que vous cherchez ne sont point au château.

DUGUÉ.

C'est ce que nous allons voir.

ADÈLE.

Mais puisqu'ils sont partis.

DUGUÉ, passant près de Félix. *

Partis ?.. Alors en voici un qui est revenu.

ADÈLE et CLOCHEGOURDE.

Il est perdu !

* Félix, Dugué, Clochegourde, Adèle.

FÉLIX, à part.

Donnons-lui le temps de s'échapper.

DUGUÉ, avançant vers Félix.

Monsieur...

FÉLIX.

Tiens, c'est notre aubergiste ! j'allais me rendre chez vous, mon brave M. Dugué.

DUGUÉ.

Chez moi ?

FÉLIX.

Pour solder la carte du dîner que je n'ai pas mangé.

DUGUÉ.

Ce n'est pas ce compte que je viens chercher, Monsieur... c'est l'autre... le comte de Lisieux, vu qu'il a séjourné dans mon domicile.

FÉLIX.

Qui vous a dit...

DUGUÉ.

A preuve, que j'ai remis au Colonel, ici présent (Il monte la chambre à gauche.) un brouillon de lettre fort compromettante...

FÉLIX.

Ah !

DUGUÉ.

Que j'ai trouvé chez moi après votre départ.

FÉLIX.

Ah !

DUGUÉ.

Et comme il n'est pas venu d'autres voyageurs que Monsieur et son ami...

FÉLIX.

Ça ne peut être qu'un des deux.

DUGUÉ.

Dame !

FÉLIX.

Dame !

DUGUÉ.

C'est clair !

FÉLIX.

Vous trouvez que c'est clair ; eh bien ! je ne suis pas de votre avis.

ADÈLE.

Quel sangfroid.

CLOCHEGOURDE.

C'est admirable.

(Clochegourde et Adèle se tiennent un peu à l'écart à la hauteur du second plan.)

FÉLIX.

Car, enfin, ce brouillon de lettre ne prouve rien.

DUGUÉ.

Il prouve beaucoup, Monsieur, car le Colonel en a parfaitement reconnu l'écriture !

FÉLIX, vivement.

Mon écriture ! c'est impossible !

DUGUÉ, vivement.

La vôtre ! Ah ! vous avouez donc ?..

FÉLIX.

Je me suis trahi ! mais aussi vous me poussez avec tant d'adresse...

DUGUÉ.

Oui, je crois n'être pas maladroit.

FÉLIX.

Parbleu ! qui va se douter que vous avez tant d'esprit?

DUGUÉ.

Du reste, je vous avais deviné d'avance ; je me disais : Ça doit être le grand.

FÉLIX.

Vraiment !

DUGUÉ.

Ça se voit rien qu'à la tournure.

FÉLIX.

N'est-ce pas ? on reconnaît tout de suite le gentilhomme.

(Il passe devant Dugué.) *

LE COMTE, qui entr'ouvre la porte de droite.

Hein !

DUGUÉ.

Tout de suite !

CLOCHEGOURDE, bas, à Félix.

Mais vous vous perdez.

FÉLIX.

Non, laissez-moi faire.

DUGUÉ.

Tandis que votre ami...

FÉLIX.

Oh ! lui, ce n'est qu'un pauvre diable, un écrivain.

LE COMTE, entr'ouvrant la porte de la chambre où il est entré.

Comment ! il continue.

FÉLIX.

Qui ne manque pas de talent, mais qui n'a que cela.

LE COMTE, se montrant.

Ah ! c'est trop fort, par exemple !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE COMTE.

FÉLIX.

Raymond !

(Dugué se retire en arrière pour observer.)

LE COMTE, à Félix.

Ah ! c'est comme cela que tu tiens ta promesse, toi ?

FÉLIX.

Silence donc... Durocher.

LE COMTE.

Du tout, je parlerai.

FÉLIX.

Mais...

LE COMTE, passant près de Félix, en traversant vivement le théâtre.

Je parlerai pour te confondre, et je déclare hautement que c'est moi qui suis le Comte.

CLOCHEGOURDE.

Ah !

FÉLIX.

Au diable !

LE COMTE.

Moi, dis-je, et je le prouve. (Il cherche ses papiers.) Je ne comprends pas cette audace, quand j'ai là les preuves écrites... Voyez plutôt... (Il les donne à Clochegourde; Dugué s'en empare.) Ah ! tu es furieux ; mais tu mérites cet affront, mon cher, tant pis pour toi.

DUGUÉ, à lui-même.

C'est ma foi vrai... et le signalement se rapporte.

(Il fait un signe au fond, les soldats entrent.)

CLOCHEGOURDE.

Ah ! je comprends : l'écrivain se dévoue pour son ami.

(Félix s'assied, découragé.)

LE COMTE, riant.

Il a un air consterné qui m'amuse.

DUGUÉ, venant à la gauche du Comte. *

Alors, c'est Monsieur que j'arrête.

LE COMTE, se détournant.

Hein ? qu'est-ce qu'il dit ? des soldats !..

FÉLIX.

Eh ! voilà une heure que je t'avertis.

CLOCHEGOURDE, avec un air d'intelligence.

Eh ! oui, voilà une heure que nous vous avertissons.

LE COMTE.

Quoi ! c'était donc pour cela ?

FÉLIX.

Que je gardais ton nom... certainement...

LE COMTE.

Oh ! maladroit !

DUGUÉ.

M. le Comte va nous accompagner dans cette pièce, où se trouve le Colonel.

LE COMTE.

Allons, il faut se résigner.

(Il fait quelques pas vers la droite, passant devant Dugué.)

FÉLIX.

Un moment.

DUGUÉ, aux soldats.

Faites votre devoir.

FÉLIX.

Mais, maudit aubergiste...

(Le Comte le retient.)

DUGUÉ, reculant.

Gendarmes, vous répondez de ma personne. Pas accéléré, et laissez-moi passer devant.

CHŒUR.

Au final du premier acte du Mariage au Tambour.

DUGUÉ et LES SOLDATS.

Non, nous ne voulons rien entendre,
N'espérez pas nous retenir;
Marchons, marchons, sans plus attendre,
Il faut se hâter d'obéir.

LE COMTE.

Allons, tu vois qu'il faut me rendre.
Car ici, nul moyen de fuir;
Comme un sot, je me suis fait prendre,
Et je suis forcé d'obéir.

CLOCHEGOURDE et ADÈLE.

Hélas ! on ne veut rien entendre !

* Dugué, Félix, Clochegourde, Adèle.

* Félix, Dugué, le Comte, Clochegourde, Adèle.

Pourquoi vouloir le retenir ?
A nos conseils, il faut vous rendre,
Et sans crainte vous pourrez fuir.

FÉLIX.

Morbleu ! l'on ne veut rien entendre !
Impossible de le fléchir.
Que faire, hélas ! et qu'entreprendre;
Comment pourrai-je le servir ?

(Le Comte sort avec Dugué, et les soldats par la porte du pan coupé, au deuxième plan à droite.

SCÈNE XVII.

CLOCHEGOURDE, FÉLIX, ADÈLE.

FÉLIX, qui a suivi le Comte, redescend entre Adèle et Clochegourde.

Où vont-ils le conduire maintenant! (A Clochegourde.) Mais vous devez avoir dans le pays des amis, des connaissances, qui pourront le servir ?

CLOCHEGOURDE.

Certainement ; mais vous n'avez pas un instant à perdre.

ADÈLE.

Mon père à raison ; fuyez, Monsieur.

FÉLIX.

Fuir ! moi ? Qu'ai-je à craindre ?

CLOCHEGOURDE.

La ruse de votre ami peut être découverte.

ADÈLE.

Oui, il faut profiter de son dévouement; partez.

FÉLIX.

Que voulez-vous dire ?

CLOCHEGOURDE.

Oh ! nous avons compris tout de suite qu'il avait pris votre nom pour donner le change à ceux qui vous cherchaient, Monsieur le Comte.

FÉLIX.

Mais vous vous trompez; je ne suis pas le Comte !

CLOCHEGOURDE, étonné.

Plaît-il?..

ADÈLE.

Comment, Monsieur, vous n'êtes pas?..

FÉLIX.

Eh bien ! non, Mademoiselle... ce titre appartient... à celui qui vient de le reprendre.

CLOCHEGOURDE.

Par exemple !

ADÈLE.

Ah! mon Dieu !.. mais alors, pourquoi ce mystère?.. pourquoi ce nom ?

CLOCHEGOURDE.

Que vous réclamiez encore ici tout à l'heure?

FÉLIX.

Tout à l'heure, Monsieur, c'était pour sauver un ami, pour l'arracher au danger qui le menace !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LA SENORA.

LA SENORA, sortant de la porte à droite, et venant à la droite de Clochegourde. *

Il n'en court aucun... rassurez-vous !

TOUS.

Comment?

LA SENORA.

Je viens de voir le Colonel, il a reçu les ordres les moins sévères au sujet du Comte... On laisse à sa discrétion les mesures à prendre dans cet arrondissement.

FÉLIX.

Ah! Dieu soit loué ! car je tremblais pour ce pauvre de Lisieux.

ADÈLE.

Ainsi, il est donc vrai, Monsieur, que vous vous êtes paré d'un titre...

FÉLIX.

Que le Comte seul m'avait forcé de prendre, et que je n'ai pas eu le courage d'abandonner en votre présence, Mademoiselle, puisque ce titre seul me donnait le droit de rester près de vous.

CLOCHEGOURDE.

Près de ma fille?..

LA SENORA.

Qu'il aimait depuis long-temps, sans la connaître.

TOUS.

Comment?

LA SENORA, montrant la chambre où est entré de de Lisieux.

Le Comte m'a tout dit!

FÉLIX, à Adèle.

C'est la vérité, Mademoiselle... J'ai eu tort, je le sens, je n'ai pas la force de m'en repentir.

Air de Céline.

Je dois à cette audace extrême
Le bonheur d'être auprès de vous ;
D'avoir pu dire : Je vous aime !
Sans mériter votre courroux.
Mais l'espoir que j'ai senti naître,
Mais ma gloire et ma dignité,
Un mot a tout fait disparaître,
Et mon amour seul est resté !

CLOCHEGOURDE.

Ainsi, ce nom de Félix Durocher?..

FÉLIX.

Est le mien.

CLOCHEGOURDE, à Adèle.

Mais alors, Monsieur n'avait aucun droit à nos prévenances, à l'intérêt que tu portais au Comte... Ce n'est pas Monsieur qui a défendu notre cause.

ADÈLE.

Je ne tiens pas à la politique, moi, mon père.

FÉLIX.

Qu'entends-je ?

CLOCHEGOURDE.

Mais, le titre de Comte...

* La Senora, Clochegourde, Félix, Adèle.

ADÈLE.

Ne vaut pas le nom qu'on ne doit qu'à soi-même... Et à la place de Monsieur, je crois que je n'en aurais pas changé.

FÉLIX.

Que dites-vous?.. Ah! j'ai peur de mal comprendre.

LA SENORA.

Vous vous défiez trop de votre intelligence, mon bon!

CLOCHEGOURDE.

Mme Gonzalès!..

LA SENORA.

Eh bien! quoi?.. après tout, s'ils s'aiment?

CLOCHEGOURDE.

La fille du marquis de las Rotondas ne peut consentir à une mésalliance!

LA SENORA.

A propos de marquis, que ce ne soit pas ça qui vous arrête, mon bon... J'ai reçu la réponse de Madrid tout à l'heure.

CLOCHEGOURDE.

Ah!.. Eh bien?

LA SENORA.

Eh bien! lisez...

(Elle lui donne une lettre.)

CLOCHEGOURDE.

Voyons, voyons.

LA SENORA.

On vous refuse...

FÉLIX.

Le titre de marquis.

CLOCHEGOURDE.

Sous quel prétexte?

LA SENORA.

Ils disent que vous n'êtes point de la pâte dont on fait des gentilshommes.

CLOCHEGOURDE.

Mais, Senora, c'est une horreur!.. (A Félix.) Me refuser, à moi!..

FÉLIX.

Ils ne veulent rien faire pour les masses.

CLOCHEGOURDE.

Eh bien! je les brave!.. Comme tu disais tout à l'heure... ma fille, le nom qu'on ne doit qu'à soi-même est un nom... qu'on ne doit qu'à soi-même!

FÉLIX.

C'est positif.

CLOCHEGOURDE.

Et c'est vous, Monsieur, qui serez mon gendre.

FÉLIX.

Ah! Monsieur, comment reconnaître...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, sortant de la porte à droite, au deuxième plan.

C'est affreux! c'est indigne!

TOUS.

Le Comte!..

FÉLIX, allant à lui.

Seul!.. Tu es donc libre?

LE COMTE, furieux.

Libre! oui, mon cher... On veut m'humilier!

(Il passe devant Félix.*)

FÉLIX.

Comment?

LE COMTE.

Monsieur, m'a dit le Colonel, comme on sévissant contre les petites choses on ne fait que les grandir, nous ne voulons pas rechercher ce que vous avez fait en Bretagne depuis trois mois. Seulement, vous avez ordre d'en partir sous trois jours.

ADÈLE.

Mais, c'est de la clémence!

LE COMTE.

C'est de l'arbitraire!.. Aussi, j'ai protesté... je lui ai crié : Prenez ma tête!

FÉLIX.

Qu'a-t-il répondu?

LE COMTE.

Il m'a dit de prendre la diligence.

FÉLIX.

Et tu la prendras?

LE COMTE.

Il le faut bien.

FÉLIX.

Ah! mon cher ami, je suis fâché que tu ne puisses assister à mon mariage.

LE COMTE.

Quoi! Mademoiselle a accepté?..

CLOCHEGOURDE.

Avec mon autorisation, Monsieur.

LE COMTE.

Mais, je croyais avoir des titres...

CLOCHEGOURDE, avec noblesse.

Les titres ne sont que des chimères!.. Un instant j'ai pu les ambitionner, mais, puisqu'on me les refuse, je les repousse!

LE COMTE.

Est-ce bien vous que j'entends, vous, M. de Clochegourde?

CLOCHEGOURDE.

Il n'y a plus de Clochegourde!.. Je m'appelle Noiraud tout court, ancien fabricant de pâtes d'Italie.

FÉLIX.

A Paimbeuf.

CLOCHEGOURDE.

Voilà ma noblesse à moi... fabricant!

FÉLIX.

Oui, fabricant... et un des plus gros du département.

CLOCHEGOURDE, passant devant le Comte, et montrant Félix.**

Et je donne ma fille à Monsieur, qui n'a que du talent, qui n'est qu'un homme de mérite... Mais, je n'ai pas de préjugés, moi!.. je suis du peuple!.. (A Félix.) Oui, Monsieur, je voudrais que vous fussiez seul au monde, sans parens,

* La Senora, Clochegourde, le Comte, Félix, Adèle.

** La Senora, le Comte, Clochegourde, Félix, Adèle.

sans nom, même !.. je n'en serais que plus fier de m'allier à votre estimable famille.

FÉLIX.

Voilà des sentimens noblement exprimés, M. de Clochegourde.

CLOCHEGOURDE.

Noiraud !

FÉLIX.

Noiraud... c'est juste.

LA SENORA.

Voilà un mariage qui flambe le mien avec le papa Clochegourde.

LE COMTE, avec dépit.

Tu l'emportes, mon cher... et puisqu'on me repousse, j'irai offrir ailleurs un cœur tendre et méconnu!

LA SENORA, à part.

Un cœur à placer... je suis là!

LE COMTE.

Je partirai ce soir même.

LA SENORA.

M. le Comte a raison... il n'y a plus rien à faire ici désormais pour les amis des vrais principes... Moi aussi je quitte la Bretagne.

CLOCHEGOURDE.

Quoi ! vous nous abandonnez?

LA SENORA, hésitant.

C'est-à-dire...

(Elle s'approche de Clochegourde *.)

FÉLIX, vivement, passant derrière Clochegourde, et s'approchant de la Senora.**

Je comprends les scrupules de la Senora, et je les approuve.

LA SENORA, comprenant.

Ah! très bien, M. Clochegourde, j'estime trop votre gendre pour tromper son beau-père, et je vous avoue que mon rang s'oppose...

CLOCHEGOURDE.

Il suffit, Senora, épargnez-moi cette dernière humiliation.

(Il s'éloigne d'un air humilié, et passant devant sa fille, il gagne la droite du théâtre. ***)

* Le Comte, la Senora, Clochegourde, Félix, Adèle.

** Le Comte, la Senora, Félix, Clochegourde, Adèle.

*** Le Comte, la Senora, Félix, Adèle, Clochegourde.

FÉLIX, bas, à la Senora.

C'est très bien... vous m'avez compris.

LA SENORA.

Ce n'était pas difficile... (Passant près d'Adèle.) Adieu, ma petite. *

ADÈLE.

Vous partez?

LA SENORA.

Oui, je pars seule, comme une exilée.

LE COMTE.

Vous?.. Si j'osais m'offrir pour compagnon de route à la Senora...

LA SENORA.

En effet, le malheur rassemble.

FÉLIX, à part.

Est-ce que tu aurais des projets... sérieux?

LE COMTE, de même.

Mon cher, tu es un confident trop dangereux, je ne te dirai plus rien.

FÉLIX, de même.

Soit!.. mais, j'ai un conseil à te donner... Vois-tu? si tu veux bien comprendre le blason de la senora Gonzalès, apprend l'espagnol... parce que, quand tu le sauras...

LA SENORA, qui écoute, s'approche et vient entre le Comte et Félix.

Quand il le saura...

LE COMTE.

Oui... eh bien?..

FÉLIX.

Eh bien! mon cher... tu pourras traduire *Don Quichotte*.

TOUS.

Air de Doche.

Plus de ruses, de jalousie,
Soyons amis comme autrefois;
Entre nous la guerre est finie,
Et l'amitié reprend ses droits.

FÉLIX.

Tout vainqueur peut craindre une chute...
Ah! n'allez pas, Messieurs, à votre tour,
Prendre parti contre moi dans la lutte,
Et renverser mon triomphe d'un jour.

REPRISE.

* Le Comte, Félix, la Senora, Adèle, Clochegourde.

FIN.

NOTA. — L'acteur inscrit le premier en tête de chaque scène tient la gauche du théâtre ; la gauche et la droite sont toujours prises au point de vue du public. Les changemens de position sont indiqués par des notes au bas des pages.

Impr. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

SCÈNE VII.

LA GAZETTE DES TRIBUNAUX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. LAURENCIN ET MARC-MICHEL,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 18 AVRIL 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MOULINOT, ancien commerçant..	M. Bardou.	Mme MOULINOT.....	Mme Ballaury.
BLANCHARD, son ex-associé.....	M. Leclerc.	SIDONIE, sa fille...	Mlle Julia.
GEORGES PATTISSON.....	Roger.	NANETTE, servante.....	Mlle Juliette.
BAPTISTE, serrurier.....	M Ballard.	ATAR-GULL..... ..	M. Eugène.

La scène se passe à Paris.

Un salon de maison bourgeoise au Marais. Porte d'entrée au fond. A droite, au fond, une fenêtre ouvrant sur la rue; à gauche la porte de la cuisine. A droite, au premier plan, un secrétaire et un fauteuil; plus loin, la porte de la chambre de Moulinot. A gauche, au premier plan, la porte d'un couloir obscur; plus loin, la chambre de Mme Moulinot; entre ces deux portes, une glace et un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANETTE, *seule, au fond, parlant à la cantonade.*

Plaît-il, monsieur? que je ferme bien toutes les portes?.. oui, oui... (*Au moment de fermer la porte, elle la rouvre.*) Hein? et que je n'ouvre à personne? Eh! non, soyez tranquille... (*Elle ferme la porte et donne deux tours de clef.*) Ric, rac, là... J'espère!... S'il y a du bon sens de vouloir qu'on s'emprisonne comme ça en plein midi! (*Elle range l'appartement.*) C'est déjà si gai ici!... (*Elle va au secrétaire, qui est couvert de brochures et de journaux.*) Finissons de ranger... (*Voyant plusieurs journaux et*

brochures par terre.) Allons, bon! j'ai oublié de reporter ces livres et ces journaux au cabinet de lecture... Dire que monsieur a lu tout ça depuis une semaine! Il a toujours le nez fourré là dedans... C'est donc bien amusant ces histoires-là? (*Elle lit les titres.*) *Causes célèbres! Physi... Physico... yologie du crime...* Qu'est-ce que ça veut dire? (*Ramassant le journal et lisant.*) *Gazette des tribunaux!...* Ah! c'est ça qui le faisait tant rire hier... Il paraît qu'il y a des choses farces là dedans. (*Prenant un petit volume.*) *Les Mys... les Ministères de Paris!* Ah! c'est de la politique... (*Lisant.*) « J'aime mieux faire la tortue et porter des philosophes aux arpions... » (*S'arrêtant.*) Tiens!

SCÈNE II.

LES MÊMES, SIDONIE, *puis* Mme MOULINOT.

SIDONIE, *s'avançant doucement.* Nanette.

NANETTE. Ah! c'est vous, mamzelle! (*Montrant le journal.*) Qu'est-ce que ça signifie donc ça?

SIDONIE. Papa est-il parti?

NANETTE, *remettant le journal.* Faire la tortue avec des philosophes... On a bien raison de dire que les femmes, ça n'entend rien à la politique.

SIDONIE, *avec impatience.* Nanette! Mais réponds-moi donc... Papa est-il parti?

NANETTE. Oui, il est allé faire son petit tour de promenade au soleil, sur la place Royale... avec des journaux tout plein sa poche.

SIDONIE, *qui a couru à la porte à gauche.* Maman, maman... il est parti... viens vite...

Mme MOULINOT, *entrant.* Un moment donc... Tu me presses...

SIDONIE. C'est qu'il est tard.

Mme MOULINOT. Donne-moi le temps d'achever ma toilette (*Se regardant dans la glace.*) Décidément, Sidonie, j'aurais dû mettre une autre robe... celle-ci me jaunit... me jaunit!..

SIDONIE. Eh! non, maman, tu es très-bien, je t'assure... et puis pour sortir en voiture...

NANETTE. Vous allez sortir, madame?

SIDONIE. Oui, Nanette... courez chercher une citadine tout de suite.

Mme MOULINOT. Je ne sais vraiment pas si je puis sortir avec cette figure-là. (*Bas, à Nanette qu'elle tire à part.*) Nanette, vous allez me faire une commission.

SIDONIE. Dépêche-toi, ma bonne, va vite.

NANETTE. Oui, oui, mamzelle... (*A part, sortant.*) Une commission en catimini... Il y a quelque chose là-dessous.

Mme MOULINOT, *qui se regarde.* Toi, Sidonie, va me chercher mon châle.

SIDONIE. Mais je t'assure...

Mme MOULINOT. Faites ce que je vous dis, mademoiselle...

SIDONIE. Oui, maman.

Elle entre à gauche.

SCÈNE III.

Mme MOULINOT, *puis* SIDONIE.

Mme MOULINOT, *se mirant.* Certainement... il est impossible que je reste ainsi. (*Elle va s'asseoir au secrétaire et écrit rapidement.* « Madame, votre poudre a produit tout l'ef- » fet que vous m'aviez annoncé... mon mari » lui-même ne se doute de rien. » (*A elle-même.*) Le fait est que ce cosmétique donne à la peau un éclat, un velouté si naturel... (*Ecrivant.*) « Envoyez-m'en une autre boîte. » que vous cachèterez avec précaution... Il » est inutile de vous recommander le secret. » (*Regardant à gauche.*) Sidonie!

Elle signe et ferme la lettre.

SIDONIE. Voici, maman.

Mme MOULINOT, *qui écrit l'adresse.* Merci!

SIDONIE, *qui est allée à la fenêtre.* Nanette ne revient pas... (*Poussant un cri.*) Ah!

Mme MOULINOT, *qui fermait sa lettre.* Qu'as-tu donc? (*La voyant faire des saluts.*) A qui en as tu?

SIDONIE, *avec joie.* C'est monsieur Georges, maman!

Mme MOULINOT. Comment! J'espère bien que ce monsieur ne se permettra pas de se présenter ici avant que j'aie vu ton oncle, ta tante Doucet, et préparé ton père! Ce serait un manque de convenances...

SIDONIE. Ah! maman... un étranger... un Anglais.... peut-être que dans son pays...

Mme MOULINOT. N'importe!

SIDONIE. Ah! maman, il ne vient pas!... Il s'était arrêté pour parler à Nanette...

Mme MOULINOT. A la bonne heure... car précisément tu es habillée ce matin! tu as l'air d'une pensionnaire.

Elle lui arrange sa robe.

SIDONIE. Pourtant, l'autre jour, chez ma tante, monsieur Georges m'a vue avec cette robe, et il m'a dit que j'étais très-bien.

Mme MOULINOT. Si ce monsieur te parle anglais, comment peux-tu le comprendre?

SIDONIE. Ah! c'est égal, maman; ces choses-là, ça se comprend toujours.

SCENE IV.

LES MÊMES, NANETTE.

NANETTE, *accourant*. Madame, la citadelle est à la porte.

Mme MOULINOT. La citadelle...

SIDONIE. Citadine donc!

NANETTE. Ah! citadine... citadelle c'est tout de même...

SIDONIE. Nanette, qu'est-ce que te disait donc monsieur Georges, là en bas?

NANETTE. Ah! c'est monsieur Georges qu'il s'appelle!... il me disait bonjour.

SIDONIE. Et puis?

NANETTE. De vous dire bonjour aussi, et puis à madame bonjour aussi... Ah! et puis qu'il était bien fâché de ne pouvoir dire à monsieur bonjour aussi.

Mme MOULINOT. Il paraît qu'il tient à dire bonjour à tout le monde?

SIDONIE. Il est si bien élevé.

Mme MOULINOT. Nanette, tu ne parleras pas de ce monsieur à mon mari.

NANETTE. Non, madame... (*A part.*) Tiens!

Mme MOULINOT. Ah! Nanette!

NANETTE. Madame...

Mme MOULINOT, *à mi-voix, lui donnant la lettre.* Prenez cette lettre que vous porterez où vous êtes allée, il y a deux mois, vous savez?

NANETTE. Rue des Nonaindières... cette vilaine rue de la Cité?

Mme MOULINOT. C'est ça... dans la Cité.... On vous remettra une boîte.

NANETTE. Comme l'autre fois!

Mme MOULINOT. Vous la placerez dans ma toilette, sans la montrer à qui que ce soit; vous entendez?

NANETTE. Oui, madame... (*A part.*) En voilà des cachotteries!

On entend Blanchard parler au dehors.

SIDONIE, *qui regardait au fond, avec joie.* Maman! maman!

Mme MOULINOT. Qu'est-ce donc?

SIDONIE. Mon parrain!

Mme MOULINOT. Monsieur Blanchard?

SIDONIE. Oui, maman.

Blanchard entre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BLANCHARD *.

BLANCHARD, *à Sidonie, qui a couru à lui* Oui... moi-même, ma petite Sidonie! (*Il l'embrasse. A Mme Moulinot.*) Bonjour, ma chère dame... Ah! Nanette! (*A Mme Moulinot.*) Ça va bien?

Mme MOULINOT, *à part, baissant son voile.* Comme il me regarde!... je suis sûre qu'il me trouve changée.

BLANCHARD. Vous ne m'attendiez plus, je gage... vous me croyiez perdu, ou mort?

NANETTE. Mais dam!... depuis le temps...

BLANCHARD. Une tournée britannique... je vous conterai ça... Mais Moulinot, comment va-t-il?

Mme MOULINOT. Tout doucement... il sera ici dans un instant.

BLANCHARD. Bien! J'attendrai son retour et le vôtre.

SIDONIE, *d'un ton confidentiel.* Nous allons chez mon oncle Doucet pour des renseignements.

Elle s'arrête sur un signe de sa mère.

BLANCHARD. Hein? quoi donc? du mystère?

Mme MOULINOT. Oh! non... pas pour vous, du moins... Au contraire... mais le temps nous presse, vous saurez ça à notre retour... (*A Nanette.*) Vous direz à mon mari de ne pas nous attendre pour déjeuner.. Monsieur Blanchard lui tiendra compagnie, n'est-ce pas?

BLANCHARD. Ce serait volontiers... mais je devais déjeuner avec un jeune homme dont j'ai fait la connaissance en voyage, et qui est à Paris depuis un mois.. Son père m'a remis une lettre pour lui.

Mme MOULINOT, *vivement.* Eh bien, vous la lui donnerez plus tard... vous ne pouvez pas laisser Moulinot tout seul.

BLANCHARD. Au fait, je puis écrire à mon jeune ami.

Mme MOULINOT. Vous restez?

BLANCHARD. Puisque ça vous fait plaisir.

Mme MOULINOT, *à Sidonie.* Vite, la citadine attend.

ENSEMBLE

Air *final du 1er acte de la Chasse aux belles filles*

Mme MOULINOT, SIDONIE.

Excusez-nous si l'on vous laisse
Seul un instant à la maison.
On peut bien sans impolitesse
Traiter un ami sans façon.

BLANCHARD.

Veuillez, puisque l'heure vous presse,
Agir avec moi sans façon;
Et sans crainte d'impolitesse
Laissez-moi seul à la maison.

NANETTE.

Allons, monsieur, puisqu'on vous presse
Pour déjeuner, demeurez donc.
Obéissez à ma maîtresse
Et restez ici sans façon.

Mme Moulinot et Sidonie sortent par le fond.

* Mme Moulinot, Blanchard, Sidonie, Nanette.

SCÈNE VI.

BLANCHARD, NANETTE.

NANETTE, *à Blanchard qui cherche autour de lui.* Si vous voulez écrire, vous trouverez tout ce qu'il vous faut dans la chambre de monsieur... sur la table.

BLANCHARD. Bien. (*Il entre. On entend aboyer dans la chambre. Reparaissant avec frayeur.*) Nanette!... qu'est-ce que c'est donc?

NANETTE, *riant.* Ha! ha! ha! C'est Atargueule.

Le chien aboie.

BLANCHARD. Ah! parbleu, je l'entends bien... Mais qu'est-ce que c'est qu'Atargueule?

NANETTE. Un gros monstre de chien tout rouge que monsieur a acheté.

BLANCHARD, *tirant la porte sur lui.* Diable!

NANETTE. Oh! n'ayez pas peur... il est attaché et enfermé dans le cabinet... Sans ça, je ne ferais pas la chambre, vous pensez bien... j'ai pas envie de servir de pâture à des animaux si féroces.

BLANCHARD. Mais quelle idée a eue Molinot?...

NANETTE. Ah! ben! il en a bien d'autres d'idées à présent... depuis sa maladie.

BLANCHARD. Il a été malade?

NANETTE. Oui, monsieur... Ah! il est bien changé... allez.

Air *du Fleuve de la vie.*

D'puis qu'il a vendu sa boutique
Pour vivre de ses revenus,
Il est d'une humeur diabolique,
Il grond' toujours, il ne rit plus.
Être rentier, propriétaire,
Dieu! pourtant, quel joli métier!
Est-il possible d' s'ennuyer
Quand on n'a rien à faire?

BLANCHARD. Ah! vraiment... ce pauvre Moulinot?... (*On sonne.*) Ah! on sonne... va ouvrir... c'est peut-être Moulinot... Ne lui dis rien... je veux le surprendre.

Il rit.

NANETTE, *riant aussi.* Oh! oh!... Oui, monsieur... Ah! ça sera drôle, lui qui vous croit décédé.

Blanchard entre dans la chambre. On sonne. Nanette va pour ouvrir.

BAPTISTE, *entrant par la porte du couloir.* Me v'là!...

NANETTE. Le serrurier... C'est que v'là monsieur aussi...

BAPTISTE. Eh! ben, c'te serrure?

NANETTE, *le regardant. à part.* Peut-on être affreux comme ça, mon Dieu!

BAPTISTE. Où est-elle c'te serrure?

NANETTE. C'est celle de mon buffet, dans la cuisine.

BAPTISTE. Qu'est-ce qui lui manque?

NANETTE. La clef que j'ai perdue!

BAPTISTE. J'aurais mieux aimé que ça *soiye* celle de votre cœur, belle Nanette.

Il veut l'embrasser. Elle lui donne un soufflet. Baptiste entre dans la cuisine. On sonne encore. Nanette s'essuie à son tablier la main qu'elle s'est noircie sur la figure de Baptiste, puis va ouvrir en tirant les verroux.

SCÈNE VII.

NANETTE, MOULINOT, *des brochures sous le bras et plusieurs journaux à la main.*

MOULINOT, *avec colère.* Là, je vous y prends encore! Pourquoi m'avez-vous ouvert?

NANETTE. Parce que vous sonniez.

MOULINOT. Je sonnais.. voilà une raison! Je sonnais!... alors il suffirait au premier venu de sonner pour se faire ouvrir?

NANETTE. S'agit pas du premier venu, puisque c'est vous...

MOULINOT. C'est moi! voilà encore une raison! Mais si ça n'était pas moi?

NANETTE. Mais puisque c'est vous.

MOULINOT, *s'animant.* Mais si ça n'était... Comment le savez-vous?

NANETTE. Je le vois bien.

MOULINOT. Vous voyez... (*Haussant les épaules.*) Ça vous a des raisonnements!... Et qui est-ce qui vous dit que c'est bien moi que vous voyez?... Est-ce que les malfaiteurs ne prennent pas toutes les formes... toutes les figures?... Si on m'avait pris la mienne?

NANETTE. Et pourquoi faire?... (*A part.*) V'là encore une de ses idées...

MOULINOT. Enfin, si j'étais déguisé... si je m'introduisais ici pour faire un mauvais coup... pour vous massacrer?

Il s'avance sur elle.

NANETTE, *reculant et le menaçant de son balai.* Ah! mais dites donc...

MOULINOT, *reculant.* C'est bien... il suffit.

NANETTE, *levant le balai.* Sapredienne! c'est-il vous, oui ou non?

MOULINOT. Oui, c'est moi!... Alphonse Moulinot.

NANETTE. C'est que je taperais ferme, dà.

MOULINOT. Inutile... calmez-vous.

NANETTE, *faisant tourner le balai.* Saperlotte!

Elle lui lance un coup de balai; Moulinot recule; le balai frappe le parquet. Nanette le poursuit.

MOULINOT, *effrayé.* Eh! tenez-vous donc tranquille... sotte... et aidez-moi à ôter ma douillette.

Il dépose les brochures sur le secrétaire.

NANETTE, *qui l'examinait.* Au fait, oui... c'est vous.

Elle va déposer son balai contre la porte du couloir.

MOULINOT. Dépêchons.

BAPTISTE, *sortant de la cuisine.* Pst!

NANETTE. Ah!

MOULINOT. Hein?

NANETTE. Rien.

MOULINOT. Quoi?

BAPTISTE. J'ai fini.

MOULINOT. Mais voyons, l'autre manche... Qu'est-ce que vous faites? (*Baptiste en tirant à lui la porte du couloir, pour sortir, fait tomber le balai.*) Hein! avez-vous entendu?

NANETTE. Quoi? restez donc en repos.

MOULINOT. Il y avait quelqu'un ici?...

NANETTE. Quelqu'un! par exemple!

MOULINOT. Mais ce balai.

NANETTE. C'est moi, avec mon pied.

MOULINOT. Vous! (*Il compare de l'œil la distance entre Nanette et le balai.*) Vous! (*Il étend sa jambe de toute sa longueur.*) Vous!

NANETTE. Puisqu'on vous dit: en reculant... (*Regardant par la fenêtre, à part.*) Le voilà qui rentre dans sa boutique... Ouf! j'ai-t-il eu peur!

MOULINOT, *qui a été voir à la porte.* Personne... n'importe! il faut nous tenir sur nos gardes; depuis quelque temps, je rencontre rôdant par ici une manière d'Anglais, un individu fort suspect.

NANETTE. Pourquoi donc ça?

MOULINOT. Pourquoi? pourquoi? D'abord il ne m'aperçoit jamais sans me saluer... mauvais signe... Je crois même l'avoir entendu une fois me murmurer un bonjour.

NANETTE. Ah! bonjour! (*A part.*) C'est peut-être le jeune homme à madame.

MOULINOT, *qui cherchait dans ses poches.* Ah ça, mais... (*Se frappant le front.*) Ah! bien, je suis resté une minute dans la foule, pour voir deux ivrognes qui se battaient... ou plutôt deux fripons... deux voleurs à la tire... car voilà encore une ruse de ces coquins-là... ils se chamaillent... les passants s'agglomèrent... et pendant ce temps là, leurs compères... wrisst! ..

AIR *du Premier prix.*

Allons, parbleu! le chose est claire,
Je suis refait... je suis volé...
Ils m'ont soufflé ma tabatière,
Et mon foulard est raccolé.

NANETTE.

Mais non, mon-sieur, c'est impossible!
Et votr' machin' contre le vol?

MOULINOT, *cherchant vivement.*

Au fait, j'avais... Ah! c'est horrible!
Ils m'ont volé mon paravol!
Ils m'ont volé jusqu'à mon paravol!

Ah ça, mais... il n'y a donc rien de sacré pour eux?

NANETTE, *lui présentant le foulard et la tabatière qu'elle a pris dans la douillette.* Voilà!

MOULINOT, *surpris.* Ah! (*Avec défiance.*) Que signifie? (*D'un ton grave.*) Nanette!

NANETTE. Pardi! vous allez peut-être croire?... Je viens de les trouver dans votre douillette.

MOULINOT. Dans ma... au fait, oui, c'est possible!...

NANETTE. Là, vous voyez bien, monsieur.

MOULINOT. Je vois... je vois... taisez-vous... et donnez-moi ma gazette... je brûle de connaître la suite de l'affaire Pivert. Eh bien, ma Gazette des Tribunaux?

NANETTE. Le portier m'a dit qu'elle n'était pas encore arrivée.

MOULINOT. Pas arrivée!... et voilà dix heures bientôt! Je soupçonne ce tailleur en vieux d'en prendre lecture avant moi.

NANETTE. Faut-il vous servir à déjeuner?

MOULINOT. Je vous le dirai.

Il va à la table où sont les livres.

NANETTE. Est-ce que vous allez vous mettre à lire?

MOULINOT. Pourquoi pas?

NANETTE, *à part.* Faut pourtant que j'aille faire la commission à madame... (*Haut.*) Je peux-t'y toujours mettre le couvert?

Elle va pour entrer dans la cuisine.

MOULINOT. Me laisserez-vous tranquille? (*Regardant au fond.*) Et la porte... les verrous... Mais vous voulez donc absolument nous faire égorger... comme l'aura sans doute été mon ami Blanchard.

NANETTE, *mettant les verroux à la porte du fond.* Monsieur Blanchard? vous croyez?

MOULINOT. Certainement... six semaines sans savoir ce qu'il est devenu!... pauvre ami!

NANETTE *à part.* Ah! ben! va-t-il être content! (*Haut.*) Je vais faire la chambre à madame.

Elle prend son balai et entre dans la chambre à gauche.

SCÈNE VIII.

MOULINOT, *puis* BLANCHARD.

MOULINOT, *seul.* Pauvre Blanchard!... bien sûr, il se sera fait occire quelque part.; ça devait lui arriver... il était si imprudent!... un homme qui eût dormi les portes ouvertes!.. Et quand je pense que j'étais

comme cela... C'est vrai... avant de m'abonner à la Gazette des Tribunaux, qui chaque matin me révèle les périls dont je suis entouré. Ah! j'en frémis, rien que d'y songer; on n'est en sûreté nulle part!... La famille, la famille même, ce foyer jadis inviolable, ne l'est plus; témoin l'affaire de cet infortuné Pivert, dont la femme... la coupable femme... Ah!... c'est effrayant!... Ainsi, me voilà, n'est-ce pas, moi, qui, grâce à mon habitude d'aller passer quelques heures à la sixième chambre ou à la cour d'assises... grâce surtout à mes lectures instructives et salutaires, (*il montre les journaux et les brochures*) suis certes sur mes gardes, j'aurais le droit de me croire bien en sûreté ici au milieu de mes lares... avec ma femme, ma fille, ma domestique et mon fidèle Atar-Gull... et ma *Gazette des Tribunaux*... Eh! bien, non, peut-être qu'au moment où je parle, d'audacieux malfai... (*Blanchard éternue, Moulinot s'arrête, effrayé.*) Hein! Ah! mon Dieu!... j'ai cru entendre... dans ma chambre... un éternuement... Ah! j'oubliais... Atargull sans doute... il se sera enchiffrené cette nuit en faisant notre ronde dans la maison... (*Bruit, le chien aboie, Blanchard lui parle.*) Mais si, il y a quelqu'un. (*Appelant de toutes ses forces.*) Nanette! Nanette!

BLANCHARD, *entrant une lettre à la main*. Eh bien! eh bien!.. qu'est-ce qu'il y a donc?

MOULINOT, *effrayé, se rangeant derrière une chaise*. Hein? Qui va là?

BLANCHARD. Ami, parbleu!..

MOULINOT, *le reconnaissant*. Ah! com... comment!... c'est toi!...

BLANCHARD, *lui serrant la main*. Mais sans doute.

MOULINOT. Ce cher Blanchard!... Ah bien! par exemple... tu m'as fait une peur... je te prenais pour un frip... (*Se reprenant.*) Pour un de ces gens qui... Mais d'où diable sors-tu donc?

BLANCHARD, *riant*. De ta chambre, d'abord, où je t'attends depuis un quart d'heure en écrivant... (*Il montre la lettre.*) J'arrive d'Angleterre... J'ai vu l'Ecosse, l'Irlande.

MOULINOT. Ah! tu n'as pas été arrêté?...

BLANCHARD Si fait, j'ai été arrêté à Calais.

MOULINOT. Par qui?

BLANCHARD Par le mauvais temps... du reste, je me suis amusé beaucoup; tu aurais dû venir, ça t'aurait distrait... le voyage... la campagne... et tiens, ça me rappelle que je viens d'en visiter une... et que je veux l'acheter avec toi!..

MOULINOT. Une campagne!...

BLANCHARD. Un site des plus pittoresques... et surtout tranquille, isolé.

MOULINOT. Isolé?

BLANCHAD. Tout à fait... la maison est au milieu d'un petit bois...

MOULINOT, *à part*. Au milieu d'un bois!

BLANCHARD. Est-ce convenu?

MOULINOT. Nous verrons. (*Par réflexion.*) Au milieu d'un bois!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, NANETTE *.

NANETTE, *entrant brusquement*. Monsieur, monsieur...

MOULINOT, *tressaillant*. Qu'est-ce que c'est?

BLANCHARD. C'est Nanette.

MOULINOT. Nanette, je vous ai déjà défendu de venir me crier dans les oreilles.

NANETTE. Faut bien vous demander si vous voulez déjeuner.

MOULINOT. Eh! c'est bon!... Est-ce que j'ai l'habitude de déjeuner seul? ma femme est sans doute encore à sa toilette; elle y est toujours.

NANETTE. Madame!... ah! ben... si vous l'attendez...

MOULINOT. Certainement... Laissez-nous.

NANETTE. Mais...

MOULINOT. Va-t'en!...

NANETTE. Suffit... (*A part.*) Et madame qui compte sur sa commission.

MOULINOT. Eh bien! Nanette!

NANETTE, *avec humeur*. Eh! mon Dieu! Seigneur...

Elle entre dans la cuisine.

BLANCHARD. Elle a raison, puisque ta femme est sortie.

MOULINOT. Sortie! ma femme!... sans me prévenir... pourquoi cela? (*Allant appeler.*) Séraphine! madame Moulinot!... Sortie!...

BLANCHARD. Eh! oui... une visite... elle était superbe... Ne vas-tu pas être jaloux?

MOULINOT. Et quand cela serait? Il me semble qu'une femme d'une coquetterie si outrée... sortant ainsi parée... à l'insu d'un mari qui ne la comprend pas, dit-elle... (j'ai une femme incomprise, mon ami) d'un mari enfin... qu'elle traitait hier encore de tyran, de despote...

BLANCHARD. Écoute donc... tu as épousé une femme beaucoup plus jeune que toi... Madame Moulinot est encore d'un âge, d'un physique... qui lui permettent... et si tu veux la séquestrer, l'empêcher de jouir de sa fortune...

MOULINOT. Je ne veux pas qu'elle sorte sans me prévenir...

BLANCHARD, *le calmant*. Mais elle est avec sa fille...

* Nanette, Moulinot, Blanchard.

NANETTE, *qui s'est approchée de lui, très-bas.* Monsieur.

MOULINOT, *tressaillant.* Hein?

NANETTE. Faut-il ?...

MOULINOT, *avec colère.* Nanette, je vous camperai à la porte.

NANETTE. C'est encore trop fort !

Elle agite les lèvres sans parler.

MOULINOT. Plaît-il ?

NANETTE, *criant.* J'peux t'y mettre la table pour votre déjeuner, na ?...

MOULINOT, *avec impatience.* Non! Ah ça, qu'a-t-elle donc ce matin ? tu me permettras bien d'attendre ma femme et ma fille!

NANETTE. Mais puisque madame a dit que vous ne l'attendiez pas.

MOULINOT. Ah! (*A Blanchard.*) Tu vois comme on m'abandonne... heureusement tu es là... tu vas déjeuner avec moi.

BLANCHARD. C'est convenu... j'avais promis... mais je vais envoyer ce mot à l'hôtel Britannique.

MOULINOT. Donne... Nanette va le porter.

BLANCHARD. Non, non... ça retarderait son déjeuner, et j'ai un appétit d'enfer... Je cours remettre ça à un commissionnaire.

MOULINOT. Ah ! voudrais-tu dire au portier, en passant, de me monter ma Gazette, dès qu'elle sera venue et qu'il l'aura lue, bien entendu?... car tu sais que ces messieurs?...

BLANCHARD. Sois tranquille.

ENSEMBLE.

AIR *de Giselle.*

Qu'à mon retour la table soit dressée;
Pour le repas on peut tout arranger.
De le servir si Nanette est pressée,
Je suis non moins pressé de le manger.

MOULINOT.

Qu'en l'attendant la table soit dressée ;
Pour le repas on va tout arranger.
Reviens bientôt, car Nanette est pressée
De le servir et de le voir manger.

NANETTE.

A vot' retour la table s'ra dressée;
Pour l' déjeuner je vais tout arranger.
Ne tardez pas, monsieur, je suis pressée
De le servir et de le voir manger.

BLANCHARD, *qui trouve tous les verrous fermés.* Ah ça !... qu'est-ce que c'est ?... (*Il tire les verrous.*) Nous sommes donc dans une citadelle ici !...

NANETTE. Citadine, monsieur !

Il ouvre et sort.

SCÈNE X.

MOULINOT, NANETTE.

MOULINOT. C'est ça... je le reconnais bien là... se moquant de la prudence.

NANETTE, *d'un air empressé.* Je vais toujours mettre le couvert, n'est-ce pas, monsieur?

MOULINOT. Comme vous voudrez.

NANETTE. Après ça, vous pourriez toujours commencer. Monsieur Blanchard vous rattrapera, il mange plus vite que vous.

MOULINOT, *croisant les bras et la regardant fixement.* Nanette!...

NANETTE. Monsieur !

MOULINOT. Vous avez un motif pour me persécuter ainsi?... (*Mouvement négatif de Nanette, s'emportant.*) Si fait !...

NANETTE. Du tout... Après ça, dam... vous déjeunerez quand vous voudrez. (*Allant à la cuisine.*) Et si madame gronde de ce que je n'ai pas été faire sa commission...

MOULINOT, Hein ?

NANETTE, *s'arrêtant.* Oh !

MOULINOT. Une commission ! quelle commission ?

NANETTE. Non, monsieur.

MOULINOT. Ah! parlez... je veux savoir... parlez... ou je vous chasse à l'instant.

NANETTE. Oh! monsieur, c'est que madame m'avait défendu...

MOULINOT. Cette commission...

NANETTE. Une lettre.

MOULINOT. Pour qui ?

NANETTE. Pour... la rue des Nonaindières.

MOULINOT, *haussant les épaules.* Pour la rue !... le nom de la personne?

NANETTE. Je ne me rappelle pas.

MOULINOT. Voyons.

NANETTE, *cherchant dans sa poche.* Ah! tiens! je l'ai laissée sur la toilette en faisant la chambre à madame.

MOULINOT, *réfléchissant.* Rue des Nonaindières ! Je n'y connais pas une âme.

NANETTE. C'est peut-être pour sa couturière.

MOULINOT, *se rassurant.* Tu crois? alors, pourquoi ce mystère ?

NANETTE. C'est que... à présent vous avez toujours un air si...

MOULINOT. Quoi? si quoi? (*A lui-même.*) Encore quelque robe nouvelle, sans doute... toujours du luxe, du faste... elle en sera la première victime ! C'est vrai, on nous prendra pour des millionnaires, et quelque jour...

Il fait le geste de donner des coups de poignard.

NANETTE. Au moins, monsieur, n'allez pas dire à madame...

MOULINOT. C'est bon... (*A part.*) Rue des Nonaindières?... Depuis quelque temps je trouve à madame Moulinot une figure toute je ne sais quoi...

NANETTE, *à part.* Mais qui qui dit?

MOULINOT. Ces allées et venues... ce mys-

tère... (*Il regarde Nanette.*) Et puis elle jaunit... ma femme jaunit visiblement... Rue des Nonaindières...

NANETTE, *à part.* Le v'là qui marmotte tout seul à cette heure.

LE PORTIER, *en dehors.* Mamzelle Nanette!

NANETTE, *courant au fond.* Plaît-il?

MOULINOT, *qui a tressailli.* Hein? qu'est-ce que...

NANETTE. C'est le portier qui m'appelle.

MOULINOT, *effrayé.* Qu'est-ce qu'il veut? qu'est-ce qu'il a?... Fermez les portes!...

LE PORTIER, *de même.* Mamzelle Nanette, c'est la Gazette à votre maître qui vient d'arriver.

MOULINOT, *regardant à sa montre.* D'arriver... à onze heures! descends vite, vite...

NANETTE. Oui, monsieur.

Elle sort.

MOULINOT, *avec joie, se frottant les mains.* Ah! je vais donc connaître enfin la suite de l'affaire Pivert... Je ne sais pourquoi les débuts de cette cause criminelle piquent à ce point ma curiosité... Ce pauvre Pivert... Ernest Pivert, un malheureux fabricant de cloches à melons, que sa profession semblait devoir mettre à couvert. . Eh bien! non. . son indigne moitié!.. (*Remontant la scène.*) Pourvu que Nanette ne s'amuse pas à bavarder... (*Il s'approche de la fenêtre.*) Hein? comment! encore mon étranger! mon rouge! il regarde par ici, et me salue... je ne l'entends pas, mais je parie qu'il me dit bonjour. Gueusard! (*Il ferme brusquement la fenêtre*) C'est un peu fort!... pousser l'effronterie jusqu'à monter la garde sous mes fenêtres!... Pour guetter ma sortie, sans doute! (*Nanette rentre et vient lui présenter la Gazette sans rien dire. Il tressaille, lui jette un regard courroucé et prend la Gazette.*) Enfin, quand je lui répéterais cent mille fois!

NANETTE. Je vas dresser le couvert à présent, n'est-ce pas? (*A part.*) Monsieur Baptiste travaille déjà à ma clef.

Elle place le guéridon au milieu du théâtre et met le couvert.

MOULINOT. *cherchant dans le journal.* Voyons : Affaire du notaire... ça n'est pas ça. Vol à l'américaine... vol au pot, vol au bonjour. (*S'arrêtant.*) Vol au bonjour. (*Il regarde la fenêtre.*) Je suis sûr que mon homme d'en bas travaille dans cette partie-là... Ah! voilà! Cour d'assises... affaire Pivert... Oh! oh! quatre colonnes!...

NANETTE, *contrariée.* Ah! mon Dieu! et vous allez avaler tout ça avant déjeuner!...

MOULINOT. Certainement... bien certainement... je vais savourer.

NANETTE, *à elle-même.* C'est fini, je ne pourrai pas faire la commission. Ah! bah! je vas toujours servir... ça le décidera peut-être.

Elle entre dans la cuisine, dont elle ferme la porte avec impatience.

MOULINOT. Qu'est-ce qu'il y a encore? (*Se levant, avec colère.*) Et s'il ne me plaît pas de déjeuner!... A-t-on jamais vu? (*Il s'assied et s'installe commodément dans un fauteuil.*) Où en étais-je? Ah! m'y voici! (*Lisant.*) « L'orateur continue au milieu du » silence le plus profond, le plus solennel : (*D'un ton emphatique et déclamatoire.*) » Oui, messieurs, ce fut après quinze années » du bonheur le plus pur et le plus calme, » que vint éclater tout à coup, comme la » foudre, au milieu du jour le plus serein. » (*S'interrompant.*) Que ces messieurs s'expriment bien! on croirait lire un drame de monsieur... (*Cherchant.*) L'auteur... (*Lisant.*) « Le plus serein!... Et comment l'in- » fortuné Pivert eût-il prévu la tempête lors- » qu'il ne voyait en sa femme que l'image de » toutes les vertus, le modèle de ce sexe en- » chanteur qui sème de tant de roses l'aride » sentier de la vie... » (*S'interrompant.*) Comme c'est écrit! mon Dieu! quel style fleuri! ce sexe enchanteur qui sème des roses.

Il fait le geste.

NANETTE, *qui apporte des tasses et un sucrier.* Plaît-il, monsieur?

MOULINOT. Quoi?... ce n'est pas à vous. Et dire que ça fait partie de ce sexe! (*La regardant.*) Au fait, elle n'est pas trop... Enfin! (*Lisant.*) « Eh bien! séduit par la » feinte tendresse de cette femme artifi- » cieuse, capté par tous ces faux semblants » d'amour, ces adroites et fallacieuses cajole- » ries... »

On sonne à la porte, il s'arrête.

NANETTE. Ah! v'là sans doute monsieur Blanchard.

MOULINOT. Allons, il est dit que je ne pourrai pas achever tranquillement...

NANETTE, *avant d'ouvrir.* C'est-t'y vous, monsieur Blanchard?

BLANCHARD. Eh! oui.

NANETTE. Êtes-vous bien sûr que c'est vous? (*A Moulinot.*) Faut-il ouvrir, monsieur?

MOULINOT. Bien, Nanette; très-bien... ouvrez. (*A lui-même.*) C'est très-bien ce qu'elle a fait là... je l'augmenterai... dans trois ans.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BLANCHARD.

BLANCHARD. Bon Dieu! que de cérémonies! faut-il pas vous exhiber mon passeport aussi? (*A Moulinot.*) Pardon, je t'ai fait attendre... mais j'ai été obligé d'aller moi-même jusque chez mon jeune homme, qui n'était pas encore à son hôtel..... on ne sait où il passe son temps... Mais, voyons, nous allons rattraper celui que je viens de perdre... n'est-ce pas?... j'ai un appétit d'enragé... je t'en préviens.

NANETTE, *qui a placé les chaises.* Alors, je vais vous servir votre racahout.

BLANCHARD. Du racahout?

MOULINOT. Certainement, du racahout des Arabes.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Mieux encor que les eaux de Bade,
Ce mets des plus réconfortants
Guérit un estomac malade
Et remet les convalescents.
Il est d'une vertu divine,
Mon journal le dit sans égal;
C'est le trésor de la poitrine.

BLANCHARD, *riant.*

C'est plutôt celui du journal,
C'est surtout celui du journal.

NANETTE, *apportant du racahout dans une cafetière.* Là, voilà ce que c'est. (*A part.*) A force d'attendre, le racahout a brûlé..... mais avec un peu de fleur d'orange que j'y ai mis, ça ne paraît presque pas. (*A Blanchard.*) Eh bien, monsieur?

BLANCHARD. Ainsi, je suis réduit à une tasse de racahout!

MOULINOT. C'est très-nourrissant, tu verras...

NANETTE, *avec empressement.* Eh! oui, monsieur... et puis vous dînerez mieux..... Voyons, mettez-vous là. (*A Moulinot.*) Vous êtes servis!... je vas m'habiller pour aller faire la commission à madame... n'est-ce pas?

MOULINOT, *préoccupé.* C'est bon... (*Nanette sort. A lui-même, regardant le journal.*) J'aurais pourtant bien voulu savoir...

BLANCHARD. Qu'est-ce que c'est? tu vas lire en déjeunant?

MOULINOT. Ah! deux minutes seulement; sers-toi toujours... je voudrais finir cette colonne. (*Cherchant.*) Heu... heu... Ah! voilà... (*Lisant.*) « Séduit par, etc... etc... l'infortuné Pivert. »

BLANCHARD, *lui offrant du racahout.* Je t'en verse, n'est-ce pas?

MOULINOT. Oui, merci. (*Lisant.*) « L'infortuné Pivert eut un jour la fatale imprudence de faire un testament. »

BLANCHARD, *qui se brûle.* Ah! diable! (*A Moulinot, qui a tressailli.*) C'est trop chaud.

Il coupe son pain.

MOULINOT. Souffle, souffle, mon ami. (*Continuant.*) « Un testament en faveur de son hypocrite moitié. » (*A lui-même.*) Comme moi... dernièrement, dans ma maladie... c'est singulier, ce rapport. (*Lisant.*) « Depuis ce jour, plus de bonheur... des querelles, des soupçons. » (*S'interrompant.*) Comme moi. (*Lisant.*) « Et peu de temps après, la femme Pivert était veuve! » (*A lui-même.*) Comme moi. (*Se reprenant.*) C'est-à-dire... non... (*Lisant.*) « Pour se débarrasser de son crédule époux, cette coupable femme, chaque matin, dans le café au lait de son mari... » (*S'arrêtant.*) Grand Dieu!

BLANCHARD, *qui goûtait.* Il est bien... tu peux le prendre maintenant.

MOULINOT, *troublé, repoussant sa tasse.* Non, merci... tout à l'heure... je... (*Lisant.*) « Café au lait, quelques pincées d'une poudre homicide. »

BLANCHARD. Plaît-il?

MOULINOT. Eh! rien!... (*A part.*) Je comprends... de la mort aux rats!... Le rat, le malheureux rat, ce fut cet honnête fabricant de cloches... C'est affreux... c'est effrayant... et moi qui... (*Réfléchissant.*) Rue des Nonaindières!

BLANCHARD. Ah ça, qu'est-ce que tu as donc?

Il mange son racahout.

MOULINOT. Moi! rien... (*A lui-même.*) Rue des Nonaindières! dans la Cité!... et pourtant ma femme... ah! c'est impossible!

BLANCHARD. Plaît-il? tu ne manges pas?

MOULINOT. Si fait. (*Il flaire sa tasse.*) Hum!... dis-moi... ne trouves-tu pas que ce racahout...

BLANCHARD. Je le trouve excellent.

MOULINOT. Je parle de l'odeur.

BLANCHARD. Un peu brûlé, peut-être... je t'ai fait attendre...

MOULINOT. Tu crois que c'est seulement le brûlé? (*Il goûte, laisse retomber sa cuiller et se lève brusquement.*) Décidément, il faut que je sache...

BLANCHARD. Quoi donc?

MOULINOT. Attends un peu. Rue des Nonaindières... et la lettre dans sa chambre... (*A Blanchard.*) Ne mange pas... attends-moi.

BLANCHARD, *se levant.* Comment!

MOULINOT. Attends, te dis-je; attends-

moi... (*A lui-même.*) Dans la Cité... près, tout près de cette affreuse rue aux Fèves... où se commettent tant d'atrocités. (*Lui serrant la main.*) Ah! mon ami!

Il entre dans la chambre à gauche.

SCÈNE XII.

BLANCHARD, *puis* MOULINOT.

BLANCHARD, *qui portait une cuillerée de racahout à sa bouche au moment où Moulinot lui a pris la main.* Que le diable t'emporte! (*Il essuie son gilet.*) Ah ça, mais qu'a-t-il donc encore avec sa figure effarée? c'est fort désagréable... s'interrompre ainsi dès le commencement d'un repas... et quel repas! Que diable! on attend du moins. (*Regardant à gauche.*) Ah! ça, il paraît qu'il m'oublie?... Mon déjeuner refroidit... ma foi, il dira ce qu'il voudra.

Il se remet à table et se dispose à manger.

MOULINOT, *entrant vivement, et tenant la lettre de sa femme.* Arrête! arrête!...

BLANCHARD. Hein?

MOULINOT. Ne mange pas ce racahout.

BLANCHARD. Pourquoi ça? il est très-bon.

MOULINOT, *lui arrachant la tasse.* Mais... mais ne mange donc pas ce racahout, quand on te dit, malheureux!...

BLANCHARD, *tout ahuri.* Qu'est-ce qu'il y a donc?

MOULINOT. Ce qu'il y a?... (*Appelant.*) Nanette! (*Parcourant rapidement la lettre.*) « La poudre a produit tout l'effet; mon mari, lui-même, ne se doute de rien! » Ah! (*Appelant.*) Nanette!

BLANCHARD. Elle est à s'habiller...

MOULINOT. Qu'est-ce que cela fait? je veux qu'elle descende.

BLANCHARD, *avec colère.* Ah ça... mais tu cries, tu vas, tu viens, tu as l'air d'un rat empoisonné.

MOULINOT, *épouvanté.* Un rat... veux-tu bien te taire!

BLANCHARD. Perds-tu la tête?

MOULINOT. Non... malheureusement... et pourtant cela me serait permis; car enfin... (*à lui-même*) cette coïncidence.... mes querelles avec Séraphine... ce testament... ce billet de ma femme que Nanette devait porter secrètement...

BLANCHARD. Un billet doux!

MOULINOT. Et cette histoire touchant le nommé Pivert...

BLANCHARD. Hein? Pivert!

MOULINOT. Eh! oui, le fabricant de cloches à melons... (*Il va à la porte de la cuisine et appelle.*) Nanette!

BLANCHARD, *à lui-même.* Est-ce que madame Moulinot donnerait dans les fabricants de cloches à...

AIR *de l'Homme vert.*

Quoi! ta femme, il serait possible!
MOULINOT.
Ah! mon ami, c'est odieux!
Mais par un châtiment terrible...
BLANCHARD.
Allons, du calme, malheureux!
Moulinot retourne à la porte.
Ah! pour sa femme quels reproches!
Pour lui quel sort des plus vexants
Riant.
D'être par un marchand de cloches
De cette façon mis dedans!
D'être à ce point-là mis dedans!

MOULINOT, *appelant d'une voix formidable.* Nanette! viendrez-vous?

NANETTE, *en dehors.* J'y vais, monsieur.

MOULINOT. Ah! enfin!... descendez tout de suite. (*A lui-même.*) Nous allons voir. (*S'arrêtant.*) Ou plutôt non... de la prudence... remettons-lui ce billet... afin qu'elle aille chercher le corps du délit. Alors, je le livre aux chimistes les plus éclairés... je fais analyser...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, NANETTE.

NANETTE, *accourant.* Me v'là! me v'là! Qu'est-ce qu'il y a donc encore?

MOULINOT, *avec une grande douceur.* Rien... rassure-toi... je voulais... (*Bas à Blanchard.*) Ne lui trouves-tu pas quelque chose dans les yeux?

BLANCHARD. D'assez doux... c'est vrai.

MOULINOT. C'est ça... de doucereux... de sournois...

NANETTE. Plaît-il?

MOULINOT. Tiens, Nanette... tiens, ma fille, voici ta lettre.

NANETTE, *surprise.* Ah! vous avez été la chercher?

MOULINOT. Oui... je voulais voir si c'était bien rue des Nonaindières.

NANETTE. Comme ça, je peux aller la porter.

MOULINOT. Oui. (*Elle s'éloigne. Par réflexion, à part.*) Ah! tu vas chercher des poudres, toi... (*La rappelant.*) Nanette!

NANETTE. Monsieur...

MOULINOT. Venez ici... mettez-vous là...

Il lui montre la chaise où était Blanchard.

NANETTE, *sans s'asseoir.* Où ça? là? à table! Tiens! pourquoi, monsieur?

MOULINOT. Pour manger ce racahout.

BLANCHARD. Halte là! je m'oppose... par exemple!

MOULINOT. Laisse donc!

BLANCHARD. Comment! je serais venu ici pour la voir déjeuner?... Allons donc!...

Il veut retirer sa tasse. Moulinot le retient.

MOULINOT. Eh! non. (*Bas.*) Laisse-moi faire... elle n'y touchera pas. (*Haut, à Nanette.*) Allons, Nanette.

NANETTE, *hésitant.* Monsieur...

MOULINOT. Quoi?

NANETTE. Je n'ose pas, moi.

MOULINOT, *à Blanchard.* Vois-tu? (*Haut, avec indignation.*) Tu n'oses pas! je conçois!... mais je le veux... je te l'ordonne. Avale ça... voyons... dépêche-toi.

NANETTE. Dam! monsieur... puisque vous le voulez.

Elle s'asseoit et prend la tasse de Blanchard.

BLANCHARD. Ah! mais...

MOULINOT, *le retenant.* Attends donc... elle n'y touchera pas, te dis-je. (*A Nanette.*) Eh bien?

Elle boit.

BLANCHARD, *grommelant.* Elle n'y touchera pas!... avec tout cela, elle le prend.

MOULINOT. Oui. (*A Nanette, qui a fini et qui se lève. La retenant.*) Un moment... celle-ci maintenant.

NANETTE. La vôtre aussi!... mais monsieur...

MOULINOT. Tu hésites?

NANETTE. Non pas.

Elle boit à la tasse.

BLANCHARD. Allez donc, encore une d'engloutie... Elle n'y touche pas... mais elle prend tout.

NANETTE, *qui a fini, regardant dans la cafetière.* Il n'y en a plus?

Moulinot et Blanchard se regardent.

MOULINOT. Non. Enlevez tout ça, et partez.

NANETTE, *remettant le guéridon à sa place.* Merci bien, monsieur... j'ai joliment bien déjeuné... ah! je suis toute gonflée.

MOULINOT, *qui suit tous ses mouvements et l'examine.* Elle est gonflée.

BLANCHARD. Parbleu! je crois bien... je n'en dirai pas autant, moi.

NANETTE. Mais ça passera en faisant ma course... Merci, monsieur; quand vous ne voudrez pas votre racahout, faudra me le donner.

Elle sort.

SCÈNE XIV.

MOULINOT, BLANCHARD.

BLANCHARD, *se croisant les bras.* Moulinot... qu'est-ce que ça veut dire?

MOULINOT, *qui regarde dans les tasses.* Ça veut dire qu'elle a tout absorbé!

BLANCHARD, *avec indignation.* Elle l'a trouvé bon... très-bon.

MOULINOT. Oui. (*Blanchard court prendre son chapeau.*) Où vas-tu?

BLANCHARD. Eh! parbleu! déjeuner dans le premier restaurant..... Viens-tu avec moi?.....

MOULINOT. C'est que...

BLANCHARD, *lui donnant son chapeau.* Allons, décide-toi...

MOULINOT. Eh bien! oui.

Il va prendre sa tabatière.

BAPTISTE, *ouvrant la porte du couloir et entrant.* Oh! quelqu'un; attendons.

Il referme la porte.

BLANCHARD. Vite, je tombe d'inanition.

MOULINOT, *cherchant autour de lui.* Un moment donc que je..... Eh bien!... mon chapeau... où est mon chapeau? (*Blanchard cherche aussi.*) Ah! mon Dieu! on m'a pris mon chapeau...

BLANCHARD. Eh! qui diable veux-tu?...

MOULINOT. Je te dis que je l'avais posé là... (*Blanchard le regarde et rit.*) C'est inouï. (*Il porte les mains à sa tête avec colère et désespoir, et s'arrête stupéfait en touchant son chapeau.*) Ah!

BLANCHARD. Ah! ah!... il est timbré..... allons.

MOULINOT. Par ici, l'escalier de service... C'est plus court.

Il ouvre la porte, entre dans le corridor, pousse un cri d'effroi, rentre, ferme la porte et s'y adosse en tremblant.

BLANCHARD. Qu'est-ce que c'est?

MOULINOT. Il y a quelqu'un.

BLANCHARD. Qui?

MOULINOT. Je te dis que je me suis cogné contre quelqu'un de très-noir. (*Criant à travers la porte.*) Qui est là?... qui vive?...

BLANCHARD. Tu vois bien, il n'y a personne, on ne répond pas.

MOULINOT. Parbleu! crois-tu pas qu'il va être assez bête pour répondre: C'est moi, voleur!

BLANCHARD. Alors, regardons.

Il ouvre la porte.

MOULINOT. Imprudent!

Il pousse la porte sur le bras de Blanchard.

BLANCHARD, *poussant un cri de douleur.* Ah!.....

MOULINOT, *effrayé.* Ah! tu l'as vu?

BLANCHARD. L'animal!..... il m'a pris le bras!

MOULINOT. Il t'a pris le bras?

BLANCHARD. Eh! non... toi!... Mais que diable suis-je venu faire ici?... Je ne déjeune

pas et il m'estropie. Voyons, laisse-moi passer... laisse-moi voir... si tu as peur.

MOULINOT, Peur ? jamais... C'est la prudence. (*Le retenant.*) Tu n'iras pas, je m'y oppose.

BLANCHARD, *se dégageant.* Eh ! laisse donc !

Il sort.

MOULINOT, *le regardant par la porte qu'il tient entr'ouverte.* Malheureux ! tu vas te faire massacrer... Il est peut-être caché dans les escaliers.

GEORGES, *paraissant au fond, avec joie, en voyant Moulinot.* Oh !... master Molinotte.

MOULINOT, *se retournant.* Hein ?

GEORGES, *s'avançant sur le seuil de la porte.* Bonjor !

MOULINOT. Bonjor ! c'est lui. (*Il s'élance, le repousse, lui ferme la porte au nez et s'adosse à la porte.*) C'est mon rôdeur.

GEORGES, *frappant à la porte.* Bonjor ! master Molinotte.

MOULINOT. Va-t'en, misérable ! retire-toi... ou j'appelle. (*Appelant.*) Atargull... Ah ! je l'ai attaché. (*Il va vers la chambre. Georges frappe de nouveau. Moulinot revient vite à la porte.*) Misérable ! si tu ne t'en vas pas ! je te passe mon sabre au travers du... de la porte.

BLANCHARD, *rentrant.* Personne.

MOULINOT, *se retournant.* Quoi ?... ah !

BLANCHARD. Je n'ai trouvé personne.

MOULINOT, *à mi-voix.* Je crois bien, il est là.

BLANCHARD, *de même.* Qui ?

MOULINOT. Mon rouge..... il a fait le tour.

BLANCHARD. Ton rouge ?... Tu disais qu'il était noir.

MOULINOT. Du tout, je te parle du rougeot qui me guette depuis quelque temps..... un voleur au bonjour... un faux Anglais..... mon ami, je t'en prie, cours jusque chez le commissaire.

BLANCHARD. Je veux bien, mais es-tu certain ?...

MOULINOT. Puisque je l'ai vu... il m'a encore salué de son éternel bonjour... ce qui le trahit... car tout le monde sait que les véritables Anglais prononcent *good morning, sir.* (*On sonne ; Blanchard va pour ouvrir la porte.*) Eh bien, qu'est-ce que tu fais ?

BLANCHARD. Eh ! parbleu, puisqu'il est seul... nous pouvons bien à nous deux...

MOULINOT, *le retenant.* Attends du moins que je détache Atargull.

BLANCHARD. Ah ! bath ! (*Il ouvre la porte, Nanette paraît.*) Tiens !

MOULINOT, *qui a reculé effrayé.* Ah ! vois-tu ?...

BLANCHARD. Je vois..... je vois..... Nanette !

MOULINOT. Mais lui... l'autre ?...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, NANETTE.

NANETTE. Qui ça ?... Monsieur Bonjour ?... Je l'ai rencontré en bas qui s'en allait.

MOULINOT. Là... me croiras-tu, maintenant ?

BLANCHARD. C'est différent... Et s'il en est ainsi, je vais prévenir l'autorité.

MOULINOT. C'est ça... mais non, attends... car ce n'est pas tout encore... Attends un peu. (*Allant à Nanette.*) Nanette, donnez, donnez vite.

NANETTE. Quoi ?... monsieur...

MOULINOT. Ce qu'on vous a remis. (*Plus bas.*) Cette boîte, dépêchons.

NANETTE. Ce n'est pas pour la garder ?

MOULINOT. Non... donne...

NANETTE, *lui donnant la boîte.* Voilà, monsieur.

MOULINOT. Bien. (*A Blanchard.*) Maintenant, va, je tiens mes preuves.

BLANCHARD. Quelles preuves ?...

MOULINOT. Va toujours... Amène-moi un chimiste.

BLANCHARD. Un chimiste pour arrêter ?...

MOULINOT. Eh ! non... mais va et reviens vite, tu sauras tout... Je verserai tout dans ton sein... Ah ! mon ami, comme il est heureux que je lise chaque jour ma *Gazette des Tribunaux !*

BLANCHARD. Soit... Mais en vérité... (*A part.*) Je ferais peut-être mieux d'aller chercher le docteur Blanche.

MOULINOT, *suppliant.* Mon ami.

BLANCHARD, *s'éloignant.* C'est bien... j'y vais ; mais tu es gentil, toi, tu m'invites à déjeuner, et puis tu m'envoies chez des droguistes...

Il sort.

SCÈNE XVI.

MOULINOT, NANETTE.

MOULINOT. Voyons.

Il déchire l'enveloppe de la boîte.

NANETTE, *voulant l'arrêter.* Ah ! monsieur.

MOULINOT. Qu'est-ce ?

Il lui lance un regard foudroyant.

NANETTE, *reculant.* Seigneur Dieu! (*A part.*) Ah ben! madame qui voulait cacher ça...

MOULINOT, *lisant la suscription.* Poudre Rino-niphos!... phos!... quel nom lugubre! quel nom infernal! Plus de doute, je suis le mari d'une Brinvilliers! d'une Lucrèce Borgia... d'une veuve Pivert! d'une horrible...

Il ouvre la boîte.

NANETTE. Monsieur, je vous en prie...

MOULINOT. Encore! (*Il regarde.*) Blanche! j'en étais sûr! (*Frappé.*) Ah! un premier indice!

Il va à la table.

NANETTE. Qu'est-ce qu'il va faire?

MOULINOT, *il prend une boîte d'allumettes chimiques sur la table et en frotte plusieurs jusqu'à sa sortie.* On prétend que ces sortes de choses mises en combustion, exhalent toujours une forte odeur de gousse... d'ail. (*Rejetant plusieurs allumettes.*) Ma main tremble tant!...

NANETTE. Vous m'abîmez toutes mes allumettes.

MOULINOT, *avançant sur elle.* Oses-tu bien... petite malheureuse créature!...

NANETTE, *reculant.* Monsieur...

MOULINOT. Mais sais-tu ce qu'on leur fait à celles qui vont chercher de ces boîtes-là?

NANETTE. Quoi donc?

MOULINOT, *à part.* J'ai vu ça à la Porte-Saint-Martin.

Haut.

AIR *du Vaudeville de la Haine d'une femme.*

Un voile noir étendu sur la tête,
Une chemise en soufre sur le dos;
La corde au cou, les pieds nus, en charrette,
On la conduit sur un cent de fagots.
Puis un valet, avec une allumette...

NANETTE, *parlé.* Chimique?

MOULINOT, *exaspéré.*

Jeune couleuvre, effroyable serpent!
A te brûler la justice s'apprête.
A te *rôtir* la justice s'apprête.
Voilà ton sort, voilà ce qui t'attend!
Voilà ton sort, c'est là ce qui t'attend!

Il entre dans sa chambre.

SCÈNE XVII.

NANETTE, *qui l'a suivi jusqu'à la porte.*

NANETTE. Une chemise de soufre!... ah! c'te bêtise!...

MOULINOT, *rouvrant la porte et passant seulement la tête.* Voilà ce qui t'attend!

Il disparaît.

NANETTE, *qui a reculé vivement.* Ah! Dieu! m'a-t-il fait peur!... Pauvre cher homme! c'est fini... la tête n'y est plus du tout. (*Allant regarder par la serrure.*) Mais qu'est-ce qu'il va donc faire là-dedans avec sa boîte?... Ah! bon, v'là qu'il la met sous le nez d'Atarguеule. (*On entend le chien gronder.*) Il veut lui en faire manger... Cette idée!... L'autre se rebiffe... il grogne..... (*Aboiements furieux du chien.*) Ah! Seigneur! il va se faire dévorer... Après ça, dam!... qu'il s'arrange... (*Elle prend les tasses et la cafetière.*) Je vas toujours m'occuper du dîner.

Elle va dans la cuisine.

MOULINOT, *dehors.* Couché, Targul! couché...

Les aboiements se rapprochent.

SCÈNE XVIII.

MOULINOT, *seul; il entre vivement en criant et comme s'il se débattait contre le chien.*

Couché... Atar-Gull?.... Veux-tu lâcher? (*Il ferme la porte et donne un tour de clef.*) Gueusard! Ah! un animal de confiance que j'avais acheté pour me défendre! L'emblème de la fidélité... Je venais de lui donner la liberté et voilà comme il arrange mes foulards. (*Il déploie le foulard qu'il tient à la main, et montre qu'il est en lambeaux.*) A qui donc se fier, grand Dieu!..... Il est vrai qu'un proverbe dit: On n'est jamais trahi que par les chiens... (*Se reprenant.*) Par les siens!

SCÈNE XIX.

MOULINOT, BLANCHARD, *puis* GEORGES, Mme MOULINOT, SIDONIE, NANETTE.

BLANCHARD. Me voilà... Le commissaire est prévenu... mais il m'a demandé le signalement de ton homme.

MOULINOT. Mais je te l'ai dit... un jeune... (*Georges paraît au fond, en regardant à la cantonade comme s'il attendait quelqu'un.*) Ah! c'est lui.

Il court à Georges, le saisit au collet et le traîne sur le devant de la scène. Blanchard le saisit aussi.

ENSEMBLE.

AIR: *Fuir de ces lieux.*

En vain il espère
De nos mains sortir.
Chez le commissaire
Vite il faut venir!

BLANCHARD, *reconnaissant Georges.*

Ciel! quelle surprise!

GEORGES.

Bonjor !

BLANCHARD.

Quoi ! c'est vous ?
Ah ! quelle méprise !
Vite, embrassons-nous.

Mme Moulinot, Sidonie et Nanette sont entrées au milieu du morceau.

ENSEMBLE *.

SIDONIE, Mme MOULINOT.

Ciel ! quelle surprise !
Georges ! c'est bien lui.
De quelle méprise
Parle-t-on ici ?

BLANCHARD.

Mais quelle surprise !
Vous, mon jeune ami,
Par une méprise,
Vous traiter ainsi !

MOULINOT.

O ciel ! quelle surprise !
Quoi ! l'embrasser aussi !
Serait-ce une méprise,
Ou bien suis-je trahi ?

GEORGES.

Heureuse surprise !
Je trouve un ami,
Et tout à ma guise
Va finir ici.

MOULINOT. Quoi... votre ami ?

Mme MOULINOT. Eh ! sans doute.

SIDONIE. Ah ! monsieur Georges !

GEORGES. Oh ! miss !

MOULINOT. Elle aussi !

BLANCHARD. C'est le jeune fils d'Albion avec qui je devais déjeuner... et plût au ciel !...

MOULINOT. Lui ! comment ! ce n'est donc pas un...

Mme MOULINOT. Eh ! non... il aime Sidonie.

BLANCHARD. M. Georges Pattisson, fils d'un riche, d'un très-riche parfumeur de Regent-Street.

MOULINOT, *tout étourdi*. Et c'était pour Sidonie que...

SIDONIE. Mais oui, mon papa.

Mme MOULINOT. Mais sans doute, mon rat.

MOULINOT, *se redressant*. Appelez-moi Moulinot, madame. (*A part.*) Son rat !

Mme MOULINOT. Hein ?... Ah ! je devine, tu es fâché parce que je suis sortie sans t'avertir. Mais c'était pour le mariage ; des renseignements à prendre chez ma sœur, qui connaît M. Georges, n'est-ce pas ?

SIDONIE. Oui, mon papa.

MOULINOT. Des renseignements sur monsieur... bien !... Mais moi, j'ai à vous en demander sur... (*montrant la boîte*) ceci, madame.

Mme MOULINOT, *à part*. Ciel ! ma boîte !

* Nanette, Blanchard, Georges, Moulinot, Mme Moulinot, Sidonie.

MOULINOT. Qu'en comptiez-vous faire ?

BLANCHARD. Une boîte, à présent !

Mme MOULINOT, *voulant la prendre*. Cette boîte m'appartient, monsieur... veuillez...

Moulinot la retire.

BLANCHARD, *vivement, passant entre eux*. Eh bien ! à moi qui suis neutre. (*Bas, à madame Moulinot.*) Un cadeau de Pivert... son portrait peut-être ? (*A Moulinot.*) Quelque bêtise ! des graines de... donne-moi ça... pour mon jardin... donne.

MOULINOT. Prends donc, et lis !

BLANCHARD. Poudre... Tiens ! Tu disais que ce Pivert fabriquait...

MOULINOT, *avec impatience*. Eh ! non... lis donc !

BLANCHARD. Poudre Rinocéros... (*Se reprenant.*) Non. Rino-niphos... Oh ! je connais cela... un nouveau cosmétique composé par son père...

Il montre Georges.

MOULINOT. Hein ?

BLANCHARD, *qui regarde l'adresse*. Eh ! oui... chez Pattisson... Voyez... (*Il va à Georges, qui est passé près de Sidonie.*) N'est-ce pas ?

MOULINOT, *à sa femme*. Je comprends, coquette !

Mme MOULINOT. Pour vous plaire, mon ami.

MOULINOT. Vrai ! (*A part.*) Et moi qui croyais que c'était... (*Haut.*) Pardonne une erreur... Que voulez-vous... Je venais de lire...

Il montre les journaux.

Mme MOULINOT. Ah ! enfin ! Je n'osais pas vous le dire, mais je pensais bien que c'était tout ça qui vous mettait martel en tête.

BLANCHARD, *qui a examiné les livres et brochures*. Ah ! parbleu ! je ne m'étonne plus. (*Lisant les titres.*) « Causes célèbres, Fastes du crime... Mémoires de Vidocq. » Je ne suis plus surpris... Nanette, jetez-moi ça au feu.

MOULINOT. Nanette, je vous défends !... (*Il s'arrête en entendant le bruit d'une clef qu'on introduit dans la serrure du couloir.*) Hein ?

BLANCHARD. Quoi ?

MOULINOT. Chut ! Entendez-vous... là ?

NANETTE, *à part*. Ah ! mon Dieu ! Baptiste !

MOULINOT, *à Nanette*. Hein ? Quoi... Qu'est-ce que vous dites ?... Vous vous troublez... (*Aux autres.*) Ah ! cette fois, vous ne direz pas...

Il gagne la porte à pas de loup et la tire violemment. Baptiste la retient, la porte va et vient ainsi deux ou trois fois. Blanchard s'unit à Moulinot ; Baptiste cède, et vient tomber sur Moulinot, qui pousse un cri.

TOUS. Ah !...

MOULINOT. Je suis blessé... j'ai senti le poignard!

BAPTISTE, *tendant la main.* C'est trente sous...

MOULINOT, *indigné.* Trente sous?... Trente sous !...

BAPTISTE, *montrant la clef qu'il tient de l'autre main.* Pour la clef que je viens de faire, n'est-ce pas, mamzelle Nanette?

MOULINOT. Nanette ?...

BAPTISTE. Puisqu'elle a perdu l'autre... Ah ça, vous ne me reconnaissez donc pas?

NANETTE. Mais c'est M. Baptiste.

Mme MOULINOT. Le serrurier d'en face.

BLANCHARD. Eh bien! tu vois... encore?

MOULINOT. Eh! je vois... je vois que je me suis trompé... Ce qui n'empêche pas que tous les jours à Paris....

BLANCHARD. Raison de plus pour aller vivre à notre campagne, car nous l'achèterons. (*A madame Moulinot.*) Une habitation charmante.

MOULINOT, *allant à sa femme.* Au milieu d'un bois...

BLANCHARD. D'un bois plein de gibier, oui... tu chasseras... l'exercice de la chasse te sera fort salutaire.

MOULINOT. Tu crois?

TOUS. Ah! oui... beaucoup.

MOULINOT. C'est bien, mais j'emmènerai Atargull.

BLANCHARD. Tu emmèneras Atargull.

MOULINOT. Bien! (*A part.*) Avec un fusil à deux coups, un couteau de chasse, Atar-Gull, les gardes communaux, les gardes champêtres, les gardes forestiers et la gendarmerie départementale, je crois que je puis me risquer.

BLANCHARD. Eh bien!

MOULINOT, *d'un ton résolu.* Eh bien! nous partons tous avec toi.

BLANCHARD. Bravo!

MOULINOT, *à part.* Mais je reste abonné à ma *Gazette des Tribunaux.*

CHOEUR.

AIR :

Pour vivre heureux et tranquille
A l'abri de tous accidents,
Il faut, bien loin de la ville,
Chercher le calme des champs.

MOULINOT, *au public.*

AIR : *du Baiser au porteur.*

Faut-il, messieurs, qu'ici je vous le dise?...
Je suis un peu... je suis... bath!... très-poltron;
Oui, je l'avoue avec toute franchise,
Le moindre bruit... un souffle... un léger son
Tout aussitôt me donne le frisson.

Ritournelle de la petite flûte. — Il s'arrête et regarde autour de lui d'un air effrayé.

Voyez-vous ?... C'est nerveux... Rien que ce petit... pchit... titi... pfi... j'ai cru que ma maison en était pleine.

Vous voyez tous jusqu'où va ma faiblesse...
En ce moment, redouble ma frayeur...
Faites, messieurs, quand je crains pour la pièce,
Que j'en sois quitte encore pour la peur.

REPRISE DU CHOEUR.

Pour vivre heureux et tranquille, etc.

FIN.

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LE CARLIN

DE

LA MARQUISE,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. VARIN, JAIME ET CLAIRVILLE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 11 mai 1844.

Personnages.	*Acteurs.*
LE DUC DE LA VRILLIÈRE...	MM. HIPPOLYTE.
DE NOCÉ...	RICHARD.
LA VERDURE, procureur...	AMANT.
JUVÉNAL, premier clerc de La Verdure...	ARNAL.
Mme LA MARQUISE DE LANGEAC...	Mmes THÉNARD.
AGATHE, fille de La Verdure...	LIÉVEN.
LOLOTTE, au service de La Verdure...	CAPON.
HENRIETTE, au service de la marquise...	LAVERNY.
PLUSIEURS DOMESTIQUES, dont un parlant.	

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

L'intérieur d'une étude de procureur. — Un bureau en bois peint est sur le devant du théâtre. — Des affiches de ventes judiciaires sont apposées contre les murs. — Porte à droite, conduisant à la chambre de Juvénal. — Porte à gauche, conduisant à l'appartement de La Verdure. — Porte au fond.

SCÈNE I.

AGATHE, LOLOTTE.

(Agathe travaille à une tapisserie près du bureau. Lolotte époussette les meubles.)

LOLOTTE.

Eh bien ! mamselle... voilà une heure que nous sommes là... et vous ne me dites rien...

AGATHE.

Ah ! Lolotte... je suis si triste !

LOLOTTE.

Allons donc, mamselle Agathe... c'est des bêtises de se désoler comme ça... Le prétendu que vous destine votre père ne sera pas ici avant quinze jours... et en quinze jours, qui sait ce qui peut arriver.

AGATHE.

Tu ne connais pas mon père, ma bonne Lolotte... Procureur au parlement... par état, il doit toujours avoir raison... Et que puis-je contre un orateur de sa force... moi, sa fille, qui n'ai pas d'éloquence, qui n'ai que de l'amour ?...

LOLOTTE.

Oui, mais vous êtes jolie... c'est quelque chose

AIR : Vaudeville de l'Actrice.

Deux beaux yeux ont une puissance
Dont le charme sait émouvoir,
Et contre leur douce éloquence
La raison a peu de pouvoir.
Par un regard mélancolique
Les cœurs sont bien mieux captivés,
Et les figur's de rhétorique
Ne val'nt pas cell' que vous avez!

AGATHE.

Tu me flattes!

LOLOTTE.

Non, mademoiselle... votre beauté est passée en proverbe. On dit : Belle comme la fille du procureur La Verdure...

AGATHE.

On exagère beaucoup.

LOLOTTE.

Mademoiselle, en fait de beauté, on ne vole jamais sa réputation. Vous pourriez prétendre aux plus beaux partis... mais il fallait réfléchir avant de vous amouracher de ce petit Juvénal.

AGATHE.

On n'est pas maîtresse de cela... Depuis dix ans que M. Juvénal est le premier clerc dans l'étude de mon père.

LOLOTTE.

Premier et dernier... Je n'en ai jamais connu d'autres.

AGATHE.

Nous restions souvent seuls ensemble... Il soupirait toujours... et à force d'entendre soupirer, ça se gagne.

LOLOTTE.

Ah! je sais ce que c'est.

AGATHE.

Lolotte, il faut que je te fasse encore une confidence.

LOLOTTE.

Une confidence, mademoiselle!... Vous m'effrayez!

AGATHE.

M. Juvénal et toi, vous prétendez que je suis jolie... Il faut bien que cela soit un peu vrai, puisque je ne puis faire un pas sans être en butte à toutes les attentions... Je ne suis pas coquette, mais cependant, parfois ça fait plaisir... Seulement, depuis huit jours, je ne suis pas tranquille. A l'église, à la promenade, que je sois avec mon père ou avec toi, je rencontre toujours la même personne sur mon passage.

LOLOTTE.

Une personne?... Je ne l'ai pas vue... et pourtant Dieu sait si je regarde!

AGATHE.

Un gentilhomme d'une taille avantageuse, et dont les manières sont distinguées... mais qui me fait une peur quand je l'aperçois...

LOLOTTE.

Vous a-t-il déjà parlé?

AGATHE.

Hier, dimanche, à l'église, on prêchait... mon père dormait, moi, j'écoutais attentivement... Tout à coup, je crois entendre : « Vous êtes charmante, et je vous aime. » Ça ne pouvait pas être dans le sermon... Je me retourne... c'était lui... encore lui... Je n'eus que la force de rougir, et il profita de cela pour me dire des mots d'une douceur... des phrases d'une galanterie...

LOLOTTE.

Mais je ne vois rien dans tout cela de bien effrayant.

AGATHE.

Si fait... c'est effrayant pour M. Juvénal... Enfin, le sermon fini, mon père cessa de dormir... L'inconnu voulut prendre ma main, et je vis briller à la sienne un diamant magnifique... Nous sortîmes, il nous suivit... En vain je baissais les yeux...

LOLOTTE.

Oui, mais pour les baisser, il faut les lever d'abord, et on voit sans vouloir...

AGATHE.

J'ai vu en effet un gracieux salut qu'il m'adressait... et, je le répète, c'est effrayant.

LOLOTTE.

Il est de fait qu'un gentilhomme qui vous dit de si jolies choses... Malheureux Juvénal! pourquoi est-il si pauvre?...

JUVÉNAL, dans la coulisse.

Mon coucou est arrêté.

LOLOTTE.

Mais je l'entends, et je vous laisse... Les amoureux n'aiment pas les témoins...

AIR :

Si plus d'une soubrette
Veut tout voir...
Moi, je suis plus discrète;
Au revoir!
Selon votre attente,
L'avocat va se présenter.
Et vous, sa cliente,
Vous avez à le consulter.
Mais en toute chose
Ces messieurs sont exigeans;
S'il gagne sa cause,
Qu' ce n' soit pas à vos dépens!

ENSEMBLE.

AGATHE.

Toujours sois discrète...
Ton devoir
Est de rester muette...
Au revoir!

LOLOTTE.

Plus d'une soubrette
Veut tout voir...
Moi, je suis discrète :
Au revoir !

SCÈNE II.

AGATHE, puis JUVÉNAL.

AGATHE.

Il se lève bien tard, ce matin, M. Juvénal... Ah ! c'est qu'il ne sait pas encore l'affreuse nouvelle.

JUVÉNAL, entrant.

Quoi ! Agathe, vous êtes là... Et moi, je m'amusais à dormir... Ah ! pardon !... ce n'est pas ma faute... mais celle d'un gueux de rêve que j'ai fait... un rêve à faire dresser mon bonnet de nuit !

AGATHE.

Vraiment ?

JUVÉNAL

Agathe, avez-vous eu quelquefois le cauchemar ?

AGATHE.

Ah ! oui... c'est bien mauvais !...

JUVÉNAL.

Cette nuit, le cauchemar, c'était mon oncle... Vous savez, mon oncle qui a fait un testament et qui est défunt depuis six semaines... On l'ouvre aujourd'hui... le testament...

AGATHE.

Je le sais...

JUVÉNAL.

Dans mon rêve, mon oncle dansait sur mon estomac... Il était gros, mon oncle, je suffoquais... et, pour m'achever, il me répétait d'un air sauvage : « Je t'ai déshérité... tu n'auras rien... je ne te laisserai pas une obole... » Là-dessus, il accablait mon nez de pichenettes ! Oh ! Agathe ! c'est bien triste, un oncle défunt qui vous donne des pichenettes.

AGATHE.

Tout songe est mensonge, monsieur Juvénal !

JUVÉNAL.

J'aime à le croire...

AGATHE.

Et j'ai à vous annoncer une réalité bien plus affreuse.

JUVÉNAL.

Ça ne se peut guère ! ça ne se peut guère !

AGATHE.

Hier, avant de se retirer, mon père a pris un air grave...

JUVÉNAL.

Ces procureurs !... Il faut toujours qu'ils prennent quelque chose.

AGATHE.

Et il m'a dit : Agathe, tu as dix-huit ans, j'ai songé à t'établir... Ton futur arrive dans huit jours... Et moi, j'ai pleuré...

JUVÉNAL.

Vous avez pleuré, Agathe !... Et moi aussi, je devrais verser des torrens... Mais vous, ça vous va bien, les larmes, tandis qu'à moi, ça me rend très laid... C'est pourquoi je vous demanderai la permission de ne pas gémir.

AGATHE.

Voyez-vous, monsieur Juvénal, plutôt que de céder, je me ferais religieuse !

JUVÉNAL.

Oh ! ne faites pas ça... Je serais obligé de me faire capucin, et je n'ai pas de barbe.

AGATHE.

Mais alors, trouvez un moyen, cherchez, inventez...

JUVÉNAL.

Attendez donc... Quand vous serez mariée, si, pour nous venger de votre mari...

AGATHE.

Quoi !...

JUVÉNAL.

Rien... une idée... à laquelle il sera toujours temps de revenir.

AGATHE.

Voilà tout !... En vérité, vous êtes d'un calme ! Il me semble qu'à votre place, je me dirais : Agathe, je vous adore, vous serez à moi ou je me ferai tuer pour vous...

JUVÉNAL.

Tiens ! c'est vrai !... Agathe, je vous adore... vous serez à moi ou je me ferai tuer pour vous !

AGATHE.

Oui, mais après, comment ferez-vous pour m'épouser ?

JUVÉNAL.

Ah ! oui... comment ?...

AGATHE.

Trouvez autre chose...

JUVÉNAL.

Je ne demande pas mieux... Et si j'étais riche, votre père me presserait sur son sein... Mais je le serai, Agathe, je le serai un jour... Tout homme fait fortune une fois dans sa vie .. Seulement, il y en a qui meurent avant l'époque fixée.

AGATHE.

Ça n'est pas rassurant !

JUVÉNAL.

Oh ! moi, je vivrai, j'ai de l'espoir... Vous rappelez-vous un hideux carlin que possédait mon oncle ?

AGATHE.

Sans doute .. mais quel rapport ?...

JUVÉNAL.

Mon oncle, ayant perdu son épouse, jeune en-

core, éprouva le besoin de remplacer cette affection .. Il choisit un animal !... Il aurait pu choisir son neveu... Ce fut un quadrupède qui obtint la préférence... Mon oncle se mit à l'idolâtrer d'une manière égyptienne... Il le nourrissait de blancs de volaille, tandis que, moi, on me fourrait les pilons... Je jalousais cette créature, mais comme mon oncle n'ouvrait sa bourse qu'aux flatteurs de Pyrame... je vous l'avouerai, Agathe, je me livrai, pour lui plaire, à une plate courtisannerie... Il n'y a pas de bassesses que je n'aie exécutées à l'endroit de son carlin... qui me détestait... Je l'eusse éventré avec ivresse... mais point... je souriais et vantais la blancheur de ses canines...

AGATHE.

Jusqu'ici, je ne vois pas...

JUVÉNAL.

Je le bourrais de friandises. . Tous les jours, douze sous de sucre candi... J'en suis confus, mais il est mort confit...

AGATHE.

Ah! il est mort !

JUVÉNAL.

Mort dans mes bras... J'eus la perfidie d'assister à ses obsèques... En revenant de la cérémonie, je trouvai mon oncle changé en fleuve... On n'a jamais vu pleurer une bête à ce point-là !...

AIR : J'en guette, etc.

Vraiment, j'ose à peine le dire,
Il fut malade de chagrin !
Et, nuit et jour, dans son délire,
Il appelait son cher carlin !
Enfin, pour ne pas lui survivre,
Il prit... c'était le seul moyen...
Le parti de suivre son chien,
Son chien ne pouvant plus le suivre.

AGATHE.

Et c'est cela qui l'a fait mourir ?...

JUVÉNAL.

Oui... Mais dans l'intervalle, il a fait son testament... Il nageait dans l'opulence .. Et, à qui aurait-il laissé tout ça, si ce n'est à moi, qui ai sucré Pyrame, sa vie durant...

AGATHE.

En effet. . Maintenant, je conçois votre conduite.

JUVÉNAL.

Cent cinquante mille livres de fortune! O Agathe, vous serez à moi .. Vous qui pourriez être princesse ou duchesse, vous serez à moi, simple Juvénal.

(On entend, dans la coulisse, tousser La Verdure.)

JUVÉNAL.

J'entends la toux de votre père... Dissimulons...

AGATHE.

Mon père !...

JUVÉNAL.

Eh ! vite et vite... à la besogne !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA VERDURE.

(Il est en robe de chambre. A son arrivée, Juvénal a été se mettre devant un bureau, et semble fort occupé à travailler. Agathe s'occupe à faire de la tapisserie.)

LA VERDURE, arrivant de la coulisse.

Monsieur Juvénal ! monsieur Juvénal !... (L'apercevant ainsi que sa fille. A part.) Hum! encore ensemble! (Haut, à Agathe.) Que faisais-tu là, Agathe?...

AGATHE.

Je travaillais à cette tapisserie... Mais voyez donc, mon père, les riches couleurs !

JUVÉNAL, écrivant.

« Lui déclarant que faute par lui!... »

LA VERDURE regarde Juvénal, et se tournant vers sa fille.

En effet .. tu as ce matin des couleurs... Mais il ne faut pas déranger mon étude.

JUVÉNAL, à part.

Son étude !... Sa caverne plutôt... sa caverne !...

LA VERDURE.

Et vous, monsieur Juvénal ! (Juvénal fait semblant d'être absorbé par son travail.) Monsieur Juvénal !..

JUVÉNAL, sautant.

Hein !... Ah! pardon ! Je n'avais pas l'avantage... Vous allez bien, ce matin?...

LA VERDURE.

Avez-vous examiné le dossier de cette superbe affaire ?...

JUVÉNAL.

J'en causais avec mademoiselle... Au premier aspect, ma cause lui paraissait perdue... Je dis ma cause..

LA VERDURE.

Oui, oui...

JUVÉNAL.

Mais je lui ai prouvé que ma partie adverse n'avait pas...

LA VERDURE.

Le sens commun !

JUVÉNAL.

Oui... je l'ai persuadée, et, dans son enthousiasme, elle s'est écriée : Oh ! la superbe affaire !

AGATHE.

Oui, mon père !

LA VERDURE.

Vraiment, tu causais procédure, avec ma fille ? (Riant.) Ah ! ah! ah!... Et moi, qui allais m'imaginer!...

JUVÉNAL, à part.

Et on dit malin comme un procureur!... L'amour, ce faible enfant, lui rendrait une foule de points.

LA VERDURE, donnant un papier à Juvénal

Tenez, monsieur Juvénal, copiez-moi cette demande, vous la joindrez au dossier de Mme la marquise...

JUVÉNAL.

En voilà des paperasses!

LA VERDURE.

Superbe affaire, en effet... Si je puis amener l'ex-intendant de Mme de Langeac à rendre gorge... Je suis sur le chemin des honneurs... Elle n'aura plus rien à me refuser...

JUVÉNAL.

Elle a donc bien du crédit, cette marquise?...

LA VERDURE.

Si elle en a!... Va le demander à M. le duc de La Vrillière.

AIR : Mon bonheur à de quoi me confondre.

A ses attraits il rend encor les armes,
Lui qu'on citait pour sa légèreté.
Et grâce au pouvoir de ses charmes,
Notre marquise est une déité.
Elle gouverne, elle administre;
Comme un esclave elle a su l'asservir...
Et pourtant le cœur d'un ministre
Ça n'est pas facile à saisir.

Ah! mais il se fait tard!... Juvénal, il faut que vous m'accompagniez au palais.

JUVÉNAL.

Y pensez-vous, patron! c'est ce matin que le notaire de feu mon oncle doit vous envoyer le testament... vous devez en prendre lecture... C'est ça une lecture intéressante!

LA VERDURE.

C'est juste, c'est aujourd'hui... Nous allons enfin savoir... Ce pauvre Babolin... un ami de trente ans!... Il ne t'aimait guère, toi.

(Lolotte apporte la perruque et l'habit.)

JUVÉNAL.

Laissez donc! son carlin me donnait la patte!

LA VERDURE.

Et moi, son exécuteur testamentaire, je n'y pensais plus.

JUVÉNAL.

J'y pensais, moi... Il s'agit de mon avenir, de ma fortune.

(Lolotte entre avec le chapeau et la canne de La Verdure. Elle les pose sur une chaise.)

LA VERDURE, riant.

Ah! ah!...

JUVÉNAL, le regardant.

Ah! ah! Lolotte, dès qu'un saute-ruisseau paraîtra, portant mon bonheur sous enveloppe, hâtez-vous d'accourir...

LOLOTTE, à Agathe.

Son bonheur!

AGATHE, bas à Lolotte.

Oui, un testament... il hérite... Il pourra m'épouser.

LOLOTTE, à part à Agathe.

Ah! pauvre garçon! Je vas bien vite faire le guet... Je vous préviendrai.

LA VERDURE.

Tiens! tiens! quel est ce bruit? (Bruit de voiture. Allant à la fenêtre) Un carrosse qui s'arrête... Les armoiries de madame de Langeac... Et ce jeune seigneur qui descend de cheval... Oui... c'est elle... Est-ce que par hasard elle me ferait l'honneur...

(Pendant cette phrase, Juvénal et Agathe ont parlé avec feu à l'autre bout du théâtre.)

LA VERDURE, se retournant.

Que faites-vous là?...

JUVÉNAL, surpris.

J'expliquais à mademoiselle la coutume de Normandie. Je lui disais : « Quand un veau... »

LA VERDURE.

Ne voyez-vous pas qu'il nous arrive des visites?... Rentrez, Agathe, rentrez dans votre chambre. (Agathe sort.) Et vous, monsieur Juvenal, à votre bureau.

JUVÉNAL.

Oui, patron...

LA VERDURE.

J'entends monter... (Allant au fond.) C'est elle!

SCÈNE IV.

LA VERDURE, JUVÉNAL, Mme DE LANGEAC, HENRIETTE, DE NOGÉ.

(Juvénal est au bureau. Henriette porte un carlin.)

LA VERDURE, allant au devant des nouveaux personnages.

Ah! madame la marquise, je n'osais en croire mes yeux! Un tel honneur!...

Mme DE LANGEAC.

Oh! ne vous en réjouissez pas trop, mon cher procureur; vous devez ma visite à l'inquiétude que me cause ce maudit procès...

LA VERDURE.

Vous le gagnerez, madame, vous le gagnerez.

Mme DE LANGEAC.

Tous les procureurs disent la même chose...

JUVÉNAL, à part.

Ce qui n'empêche pas...

LA VERDURE, à Juvénal.

Plaît-il?... Monsieur Juvénal, des sièges...

JUVÉNAL.

Me voilà domestique... Et l'on appelle ça apprendre le droit.

Mme DE LANGEAC.

J'ai réfléchi que dans les pièces que je vous ai

communiquées, il s'en trouvait une très importante, et sur laquelle je dois attirer plus particulièrement votre attention... Vous avez les papiers relatifs à cette affaire ?

LA VERDURE.

Certainement, madame la marquise.... monsieur Juvenal, vous devez avoir...

JUVÉNAL.

Oui, j'ai le dossier.

LA VERDURE.

Je vous demande pardon, madame la marquise, mais il me faudra quelques secondes pour rassembler toutes les pièces...

Mme DE LANGEAC.

Allez, mon cher procureur... mais hâtez-vous.

LA VERDURE.

Comptez sur mon empressement... Suivez-moi, monsieur Juvénal.

JUVÉNAL, sortant.

Encore une corvée !...

(Pendant que la marquise est occupée de La Verdure, Henriette dit tout bas à Nocé.)

HENRIETTE.

Eh bien ! monsieur le comte, ai-je tenu parole?

DE NOCÉ.

Tu es charmante !...

SCÈNE V.

Mme DE LANGEAC, DE NOCÉ, HENRIETTE.

Mme DE LANGEAC, faisant asseoir Henriette près d'elle.

Assieds-toi là, Henriette. Asseyez-vous aussi, monsieur de Nocé !...

DE NOCÉ, s'inclinant.

Madame la marquise !...

Mme DE LANGEAC.

Tiens donc mieux Médor, tu vois bien que tu lui fais mal... Convenez, mon cher comte, qu'une telle rencontre est assez singulière... vous trouver là, juste au moment où je descendais de mon carrosse !

DE NOCÉ.

C'est un hasard dont je bénis la Providence !

HENRIETTE, à part.

La Providence... c'est moi !...

Mme DE LANGEAC.

Vous devez être bien étonné de mes graves préoccupations... moi, la marquise de Langeac, dans une étude de procureur... J'aurais pu me dispenser de me rendre ici... Mais il n'est bruit que de la beauté de la fille de ce La Verdure... et j'ai voulu juger par moi-même... On la dit ravissante !

DE NOCÉ.

En vérité !

Mme DE LANGEAC.

Ah ! vous l'avez vue, j'en suis sûre... Nos jeunes courtisans ne sont pas d'humeur à laisser briller deux beaux yeux, sans jouir de leur éclat...

DE NOCÉ.

Ah ! madame, il n'est qu'une personne au monde.

Mme DE LANGEAC.

Oui, je sais... une seule... et cette personne, c'est moi !...

DE NOCÉ.

Madame...

Mme DE LANGEAC, l'interrompant.

Bien ! bien ! (Caressant Médor.) Je vous ai déjà dit, Henriette, que ce collier devenait trop étroit, qu'il fallait le changer...

DE NOCÉ, décontenancé.

Ainsi donc, madame, vous repoussez jusqu'à mon tribut d'estime et d'admiration ?

Mme DE LANGEAC.

Parler d'amour chez un procureur...

DE NOCÉ.

Pardonnez à ma folie... mais dussé-je encourir une disgrâce, dussé-je m'attirer votre haine, votre mépris...

Mme DE LANGEAC.

Prenez donc garde, monsieur, vous effrayez Médor. Est-ce qu'il est permis de gesticuler ainsi !...

LA VERDURE, en dehors.

Voulez-vous faire attention, monsieur Juvénal ?

Mme DE LANGEAC, à de Nocé.

On vient... Taisez-vous donc, bavard ?

DE NOCÉ, se levant.

Maudit carlin ! si jamais je trouve l'occasion de l'étrangler !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA VERDURE, JUVÉNAL, portant un énorme dossier.

LA VERDURE.

Mille pardons, madame la marquise, je vous ai fait attendre, mais toutes ces pièces à rassembler...

Mme. DE LANGEAC.

Juste ciel ! mais c'est un monde !

LA VERDURE.

Si vous voulez, madame la marquise, vous approcher de ce bureau...

Mme DE LANGEAC.

Et comment voulez-vous que je me reconnaisse dans toutes ces paperasses?....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AGATHE, accourant.

AGATHE.

Mon père! mon père!... monsieur Juvénal!...

AGATHE, apercevant la marquise et de Nocé.

Ah! pardon, madame... (Elle fait la révérence.)

Mme DE LANGEAC, à La Verdure.

C'est là votre fille?...

LA VERDURE.

Oui, madame... Je suis confus... (A Agathe.) Retirez-vous... Venir interrompre...

Mme DE LANGEAC, retenant Agathe.

Du tout... restez, mon enfant!... En effet... elle est charmante!

LA VERDURE, à Agathe.

Saluez donc!... (Agathe fait encore la révérence.)

JUVÉNAL, à part.

Cette femme a du goût!

Mme DE LANGEAC.

Et, comme je le pense, aussi sage que jolie!

JUVÉNAL, répondant.

Parbleu!...

(La Verdure le regarde et lui fait les gros yeux.)

Mme DE LANGEAC, à Agathe, qui baisse les yeux.

Bien! mon enfant... jolie, sage et modeste! (A part.) On ne m'a pas trompée... Cette petite pourrait bien devenir dangereuse... (Haut.) Mais achevez, je vous prie... Vous veniez dire à votre père...

AGATHE, à la marquise.

Ah! mille pardons, madame! (A La Verdure, lui remettant une liasse sous enveloppe.) Le testament de l'oncle de M. Juvénal qu'on apporte à l'instant...

JUVÉNAL.

Enfin!

LA VERDURE.

C'est bien!... plus tard... (Montrant à Mme de Langeac le dossier qui est sur le bureau.) Si madame la marquise veut bien...

Mme DE LANGEAC.

Non... je ne croyais pas ce dossier si volumineux... Je ne pourrais l'examiner en ce moment. Veuillez, je vous prie, le faire porter chez moi dans la journée... et venez, demain matin, me trouver.... j'aurai peut-être à vous donner de nouveaux renseignemens...

LA VERDURE.

Il suffit, madame la marquise.... Dans une heure ces pièces seront chez vous!

Mme DE LANGEAC.

Au revoir, ma chère petite!... Monsieur de Nocé, votre main...

LA VERDURE, allant à une porte à gauche.

Si madame la marquise veut prendre le petit escalier, elle évitera toute rencontre.

Mme DE LANGEAC.

Volontiers...

(Quittant la main du comte. — A La Verdure.)

AIR :

De ce vilain procès-là
Ma fortune peut dépendre,
Et vous devez faire pendre
Celui qui me l'intenta.

DE NOCÉ, bas à Henriette.

Prends cette bourse!

HENRIETTE, bas.

Que veut-on?...

DE NOCÉ, bas.

Ce soir, protégeant ma tendresse,
Il faudra m'introduire...

Où donc?

DE NOCÉ.

Dans le boudoir de ta maîtresse...

HENRIETTE. (*Parlé.*)

Y pensez-vous?...

Mme DE LANGEAC.

Eh bien! monsieur le comte?

DE NOCÉ.

Me voici, madame la marquise!

REPRISE.

LA VERDURE.

De ce vilain procès-là
Sa fortune peu dépendre,
Et je saurai faire pendre
Le fripon qui l'intenta.

LES AUTRES.

De ce vilain procès-là
Ma / Sa fortune peut dépendre,
Et vous devez faire pendre
Celui qui me / Le fripon qui l'intenta.

(Mme de Langeac, de Nocé et Henriette sortent, conduits par La Verdure.)

SCÈNE VIII.

LA VERDURE, JUVÉNAL, AGATHE.

JUVÉNAL.

Enfin, ils sont partis... Patron, obligez-moi de lire tout de suite!...

LA VERDURE.

Ah! ça, mais laissez-moi le temps de reconduire.

(Il va vers la fenêtre et salue de loin dans la rue. — Bruit de voiture.)

JUVÉNAL.

Ah! ça y est, patron... Lisez.. Je me traîne à vos genoux!

LA VERDURE, prenant le testament.

M'y voici!

AGATHE, à part.

Oh! mon Dieu! mon cœur bat!...

JUVÉNAL.

J'éprouve un tremblement général dans plusieurs endroits...

LA VERDURE, ouvrant le testament, qu'il parcourt à haute voix.

«Par devant maître Gruau et son confrère...j'ai, Nicolas-Philibert... »

JUVÉNAL.

Arrêtez!... ça me fait un drôle d'effet... (Il se tâte le ventre.) J'ai envie de m'asseoir...

LA VERDURE.

« J'ai, Nicolas-Philibert... »

JUVÉNAL.

Non, j'aime mieux être debout.

LA VERDURE.

Hein?

JUVÉNAL.

Continuez...

(La Verdure lit cinq ou six lignes en avançant.)

JUVÉNAL, sautant.

Ah! mais, ce style m'agace...

LA VERDURE.

Ah! voilà!

JUVÉNAL.

Ah!...

LA VERDURE.

« Considérant que mes parens se sont montrés constamment les ennemis de mon carlin, je déclare, par le présent testament, que je les déshérite; et quant à mon neveu Juvénal... »

JUVÉNAL, avec explosion.

Ah! ah! mademoiselle Agathe, père La Verdure, touchez là... Je ne suis pas fier...

LA VERDURE.

Laissez-moi donc achever.

JUVÉNAL.

Allez, allez... (A Agathe à part.) Oh! Agathe! chère Agathe!

LA VERDURE.

« Et quant à mon neveu Juvénal, attendu qu'en lui prodiguant du sucre et des friandises... »

JUVÉNAL.

Pauvre bête!

LA VERDURE.

« Des friandises funestes à la constitution de cet animal, il a hâté son trépas, et par conséquent le mien, je le prive ne toute succession. »

JUVÉNAL.

Ça n'est pas vrai!...

LA VERDURE, continuant.

« Et j'institue pour légataire universel, mon excellent ami La Verdure! »

JUVÉNAL.

Ça n'est pas vrai!...

AGATHE.

Pauvre Juvénal!

LA VERDURE.

Il se pourrait! moi! légataire!

JUVÉNAL.

Ça n'est pas vrai!... ça ne peut pas être vrai... Vous avez lu à rebours... Je parie que vous avez lu à rebours!

LA VERDURE.

Tiens! vois toi-même!

(Il lui montre le testament.

JUVÉNAL, tombant sur une chaise.

Ah! j'ai tout perdu!... Je perds Agathe, je perds la respiration! Allez me chercher un apothicaire! qu'on me tire une palette!

LA VERDURE.

Juvénal, revenez à vous!...

AGATHE.

Monsieur Juvénal, je vous en prie!...

JUVÉNAL.

Agathe, plaignez-moi... c'est mon rêve... c'est la danse de mon oncle qui s'accomplit.

LA VERDURE.

Mon ami, je suis désolé.

JUVÉNAL.

Ça n'est pas vrai...

LA VERDURE.

Si fait... J'en souffre intérieurement, mais qu'y faire... Les dernières volontés d'un mourant, c'est sacré... Et si un procureur ne donnait pas l'exemple du respect aux lois et aux mœurs...

JUVÉNAL, à part.

Il parle de mœurs... et il n'a plus de cheveux!

AGATHE.

Mon père, faites quelque chose pour lui, il le mérite.

JUVÉNAL, se levant.

Eh bien! non... Eh bien! non!... Gardez vos trésors. Vous aimez l'argent... mais j'aime Agathe. Donnez-moi Agathe... je vous laisse l'argent. Ce troc doit vous aller.

LA VERDURE.

Hein?... Répétez... Je dois avoir mal entendu.

AGATHE.

Mon bon père, ce ne sera qu'une restitution, et bien légitime encore...

LA VERDURE.

Donner ma fille à un saute-ruisseau... à un homme de rien... quand je suis riche... quand je puis devenir président à mortier!... Voici ma réponse: — Jamais!...

AGATHE.

O ciel! (Elle pleure.)

JUVÉNAL.

Mais alors, rendez-moi l'argent!...

LA VERDURE.

Monsieur Juvénal, portez ce dossier chez Mme de Langeac.

JUVÉNAL.

Voilà le comble. Faire porter un fardeau à un homme accablé par le malheur... (A La Verdure montrant un énorme dossier.) Il n'y a pas autre chose?...

LA VERDURE.

Partirez-vous?...

JUVÉNAL.

On y va!... (Prenant le dossier et se rapprochant d'Agathe dont il est séparé par La Verdure.) O Agathe! c'est un chien qui nous sépare... Je me vengerai sur cette race!... Mort aux carlins! Voilà mon drapeau... Je les traquerai... Je leur pétrirai des boulettes... Je veux qu'on dise dans toute l'Europe: Mais qu'est-ce que les carlins ont donc fait à ce monsieur-là?... (A la Verdure.) Il n'y a pas de réponse?...

LA VERDURE.

Non! vous devriez être revenu!... (A Agathe.) Je vous défends d'intercéder pour lui!...

ENSEMBLE.

AIR :

JUVÉNAL.

Étouffant ma juste colère
J'obéis, ne vous plaignez pas :
En chemin je pourrai, j'espère,
D'un carlin causer le trépas!

AGATHE.

S'il faut obéir à mon père,
L'amour causera mon trépas,
Cette union m'eût été chère!
Hélas! je n'y survivrai pas!

LA VERDURE.

Je me ris de votre colère,
Partez, et sans plus d'embarras;
En chemin, monsieur, je l'espère,
Vous ne vous arrêterez pas.

JUVÉNAL.

Je veux, carlin, mon bon ami,
T'écraser comme une fourmi,
Je ne frappe pas à demi
Carlin que l'enfer à vomi.
Ah! j'ai déjà par trop gémi,
Et je veux d'un bras affermi,
Oui, je veux de chaque ennemi
Faire une Saint-Barthélemy.

REPRISE.

(Juvénal sort, suivi de La Verdure, qui est furieux et menace les deux jeunes gens.)

SCÈNE IX.

AGATHE, puis LE DUC DE LA VRILLIÈRE.

AGATHE.

Oh! oui, c'est bien décidé, je mourrai plutôt que d'en épouser un autre... Ah! mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

(Elle se laisse tomber sur une chaise et pleure.)

LE DUC, paraissant au fond. Il regarde, avec précaution, dans l'escalier avant d'entrer. Apercevant Agathe.

C'est elle!

AGATHE, sans voir le duc.

Un pauvre jeune homme qui m'aime tant! Ah c'est affreux!

LE DUC.

Seule! C'est mon étoile qui m'a conduit... (S'approchant.) Que vois-je? des larmes!

AGATHE, le reconnaissant.

Ah! mon Dieu! encore lui!...

LE DUC.

Vous pleuriez, mademoiselle?...

AGATHE.

Ah! laissez-moi, monsieur... votre présence ici..

LE DUC.

N'a rien que de naturel... Ne suis-je pas chez un procureur? J'y viens... pour... un procès.

AGATHE.

Alors, monsieur, permettez que j'avertisse mon père!

LE DUC.

Oh! rien ne presse... Voyons, ayez confiance en moi! et faites-moi connaître la cause de votre chagrin.

AGATHE.

Mais je n'ai pas de chagrin, monsieur... et si j'en avais, peut-être serait-il de nature à ne pas être confié légèrement... surtout à un homme dont les poursuites m'étonnent, dont la présence m'effraie... que je ne connais pas, enfin!

LE DUC.

Calmez-vous, je vous en supplie... Belle comme vous l'êtes, n'est-il pas tout simple qu'on vous ait remarquée... Et ne devais-je pas chercher à vous dire tout ce que vous m'inspirez, Agathe?

AGATHE, étonnée.

Monsieur...

LE DUC.

Oui, ce nom, je le sais, et je l'ai répété mille fois... Ah! laissez-moi vous dire que je regrette de voir tant de charmes ensevelis dans cette obscure demeure ..

AGATHE.

Assez, monsieur... De tels discours ne peuvent rien sur moi!... et je ne saurais écouter plus longtemps...

LE DUC.

Non, chère Agathe... ce que je viens d'entendre ajoute à mon respect, à mon amour... Si je vous ai offensée, la vérité m'obtiendra mon pardon. Je ne chercherai pas à vous éblouir par de vains titres; je ne suis qu'un simple gentilhomme... je me nomme d'Albreuse... Je vous ai vue, et depuis ce temps ma destinée vous appartient.

AGATHE.

Eh bien ! monsieur, je vous crois sincère, et je dois l'être...

LE DUC.

Oh ! parlez...

AGATHE.

Tout à l'heure vous vous êtes informé du sujet de mon chagrin... Apprenez donc que mes larmes n'avaient d'autre motif que l'obstacle apporté par mon père à mon mariage avec un brave garçon, qui, lui non plus, n'est pas un grand seigneur, mais qui m'aime et que j'aime aussi depuis long-temps...

LE DUC, à part.

Ah ! diable ! (Haut.) Sans doute un homme indigne de vous...

AGATHE.

Je vous ai dit que je l'aimais.

LE DUC, piqué.

Un rival !... Son nom... dites-moi son nom !

AGATHE.

Monsieur, quel est votre projet ?...

LE DUC.

AIR de Turenne.

Ne redoutez rien pour vous-même,
D'Albreuse vous respectera...
Mais s'il ne peut vous dire : je vous aime,
Personne ne vous le dira.
A ce rival croit-on que j'abandonne,
Ce cœur que je ne puis fléchir ?
C'est un trésor qui doit m'appartenir,
Ou n'appartenir à personne !

AGATHE, effrayée.

Ce ton, cette menace...

LE DUC.

Vont me perdre dans votre esprit... Eh bien ! soit... Votre haine plutôt que votre indifférence.

AGATHE.

Mon Dieu !

LE DUC.

Agathe, réfléchissez... ne repoussez pas tant d'amour... Un mot, un seul mot, et j'oublie... je pardonne. (Il lui baise la main.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, JUVÉNAL.

(Il entre par le fond, tenant sous le bras le carlin que portait Henriette.)

JUVÉNAL, apercevant le duc aux genoux d'Agathe.

Ah !

AGATHE, se sauvant.

Ciel !

JUVÉNAL.

Est-ce une erreur de mon œil ?

LE DUC.

Peste soit de l'imbécile !

JUVÉNAL.

Imbé... (Il s'avance.)

LE DUC.

Arrière, manant !...

JUVÉNAL.

Manant !..

LE DUC, à la porte.

Ah ! maintenant je la reverrai ! (Il sort.)

SCÈNE XI.

JUVÉNAL, avec le carlin.

Un homme qui baise la main d'Agathe, et elle se prête à cet exercice ! Ah ! ceci manquait à ma carrière... Je devrais courir après lui ! Mais non... ma vengeance pourrait s'échapper... Je la tiens, ma vengeance... (Montrant le carlin.) Voici ma victime n° 1... Je ne crois pas qu'elle soit flattée d'avoir fait ma connaissance !... Voici le fait : j'étais allé faire la commission du patron, et je sortais du Palais-Royal, quand ce particulier, lancé de quelque part, vient se ruer imprudemment à travers mes jambes... Pour son intelligence, j'aime à croire qu'il ignorait mes motifs de rancune contre sa *caste*... N'importe... je lui allonge un coup de pied dans les environs de la queue, et, le croyant satisfait, je poursuis ma route... Tout à coup je me sens pincé par derrière... C'était monsieur qui venait d'entamer des relations avec mon mollet... Je le prie de me laisser tranquille... il ne veut pas me quitter... Peu jaloux de cette preuve d'attachement, je le saisis par la nuque, et j'allais l'immoler, quand une idée affreuse a suspendu mon bras... Si cette bête était hydrophobe ?... Je suis très inquiet... Il faut que je la mette au pain et à l'eau, pendant deux ou trois jours... Et même le pain est inutile... L'eau suffira... mais dès qu'il aura bu... Ah ! mon garçon, je ne te dis que ça...

AIR : Le brave hussard de la garde.

Fer et poison pour cette race !
Père, mère, jeunes enfans,
Je veux qu'il n'en reste plus trace
Avant quarante ou cinquante ans !
Et que le carlin domestique,
Même invisible au muséum,
Devienne aussi problématique
Que la sirène ou l'anoplotherium...
Que la licorne et le magatherium,
Et le centaure et le trocotherium.
Ah ! j'oubliais encor le mastodonte.

Diable ! je n'avais pas remarqué son collier... Des perles... des turquoises !. . Je m'en ferai faire des breloques.

SCÈNE XII.

JUVÉNAL, avec le carlin, LA VERDURE, puis AGATHE et LOLOTTE.

LA VERDURE.

Encore ici, monsieur Juvénal?...

JUVÉNAL.

Comment, encore?...

LA VERDURE.

Quand tu as eu l'audace de séduire la fille de ton bienfaiteur !

JUVÉNAL.

Qui ça, mon bienfaiteur?...

LA VERDURE.

Moi.

JUVÉNAL.

Vous?... C'est révoltant. Je vous coiffe, je fais vos commissions, je bats vos souliers, je cire vos habits, et pour comble de bienfaits vous me volez ma succession? Mais encore un bienfaiteur comme vous et j'irai jouer de la clarinette dans les rues... les plus étroites.

LA VERDURE.

Sortez, monsieur Juvénal... je vous chasse !

AGATHE.

Ciel ! qu'entends-je?

LOLOTTE.

Qu'ont-ils donc?

JUVÉNAL.

Vous me chassez !... Moi ! chassé par un procureur .. Eh bien ! il périra... aujourd'hui...

AGATHE et LOLOTTE.

Que dites-vous?...

LA VERDURE.

Des menaces !...

JUVÉNAL.

Je veux le détruire à vos yeux !

LA VERDURE, reculant.

Me détruire !...

AGATHE.

Mon père !

LOLOTTE.

Monsieur...

JUVÉNAL.

Eh ! non ! le carlin !

AGATHE.

Voulez-vous bien laisser cette pauvre bête?

JUVÉNAL.

Agathe ! n'intercédez pas !... Son compte est fait... Il lui reste deux jours... J'ai besoin de deux jours pour m'informer de sa santé... Mais dans deux jours... dans deux petits jours...

AGATHE.

Est-il devenu fou?...

LA VERDURE.

Sortez ! sortez !

JUVÉNAL.

Adieu ! adieu !...

CHOEUR.

Ah ! c'est effroyable,
Parole d'honneur.
Il serait capable
De faire un malheur !
Ah ! que veut-il faire?
Quel est son dessein?
Quelle est sa colère
Contre ce carlin?

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon chez Mme de Langeac. — A gauche de l'acteur, au deuxième plan, l'entrée d'un boudoir, caché par une tapisserie. — Un peu plus haut, une porte conduisant dans d'autres pièces. — A l'avant-scène, côté droit, une petite porte dérobée conduisant au dehors. —Au dessous un balcon avec de grands rideaux.— Au fond, une antichambre; — de chaque côté, deux portières en tapisserie.

SCÈNE I.

HENRIETTE, DE NOCÉ.

HENRIETTE, entrant par le fond.

Impossible de le retrouver !...

DE NOCÉ, entrant par la petite porte dérobée.

N'ai-je pas entendu?...

HENRIETTE.

Monsieur le comte !...

DE NOCÉ.

Henriette !...

HENRIETTE.

Voulez-vous donc me perdre?

DE NOCÉ.

Il s'agit bien de cela!

HENRIETTE.

Rendez-moi cette clé, monsieur le comte, rendez-la moi!

DE NOCÉ.

Elle m'a porté malheur... la clé... J'ai passé la journée la plus affreuse!

HENRIETTE.

Et nous donc... Si vous saviez dans quel état est ma maîtresse... et ce qu'elle a perdu...

DE NOCÉ.

Un soupirant? Tant mieux! mon tour arrive...

HENRIETTE.

Ah! si ce n'était que cela!...

DE NOCÉ.

Quoi donc?...

HENRIETTE.

Son carlin!...

DE NOCÉ.

Ah! oui, je sais... et je puis te prédire qu'elle ne le reverra pas de si tôt!

HENRIETTE.

Comment! monsieur le comte, est-ce que ce serait vous?...

DE NOCÉ.

C'est moi!...

HENRIETTE.

Mais c'est un crime.

DE NOCÉ.

Un crime de lèse-carlin.

HENRIETTE.

Vous l'aurez tué!...

DE NOCÉ.

Non... enlevé... seulement... du coussin où il reposait, et chassé, d'un coup de pied, dans les jambes d'un passant.

HENRIETTE.

Mais c'est affreux!

DE NOCÉ.

Un insupportable animal qui aboyait lorsque je parlais d'amour... que sa maîtresse choyait, caressait, embrassait, quand elle daignait à peine m'écouter...

HENRIETTE.

Mais vous ne savez donc pas ce qui arrive? Ma maîtresse s'est enfermée... elle ne veut voir personne; elle pleure, elle se désespère, elle peut en mourir de chagrin...

DE NOCÉ.

Diable! j'ai fait une gaucherie!... Mais aussi pouvais-je prévoir... Et toi, pourrais-tu m'expliquer comment il se fait qu'un carlin...

HENRIETTE.

C'était un gage d'amour...

DE NOCÉ.

Médor?

HENRIETTE.

Un gage d'amour de M. de Chevreuse!

DE NOCÉ.

Maladroit que je suis... Je ne m'étonne plus à présent du malheur qui ne m'a pas quitté depuis hier...

HENRIETTE.

Auriez-vous eu l'imprudence de rester ici?...

DE NOCÉ.

J'ai même été poursuivi comme un voleur, et si je n'avais pas eu la clé du boudoir, j'étais pris...

HENRIETTE.

Et quoi! le portrait enlevé dans les appartemens de madame?...

DE NOCÉ.

Le voici!

HENRIETTE.

C'était encore vous!...

DE NOCÉ.

A défaut de l'original j'ai voulu du moins posséder la copie...

HENRIETTE.

Remettez-moi ce portrait, monsieur le comte!

DE NOCÉ.

Te le rendre!... Je ne le rendrais pas au ministre lui-même.

Mme DE PARABÈRE, dans la coulisse.

Henriette! Henriette!...

HENRIETTE.

J'entends madame... Eh! vite!... Sauvez-vous!...

DE NOCÉ.

Oh! je ne me tiens pas pour battu... j'ai mon projet! (Il sort.)

SCÈNE II.

HENRIETTE, Mme DE LANGEAC.

Mme DE LANGEAC, en dehors.

Henriette!...

HENRIETTE.

Madame!... (Fermant une porte secrète.) Eh! vite, fermons cette porte!...

Mme DE LANGEAC, en dehors.

Henriette! Henriette!...

HENRIETTE.

J'accours, madame!

(Au moment où elle va sortir, Mme de Langeac se présente à la porte de son appartement.)

Mme DE LANGEAC.

Eh bien! ne m'entendez-vous pas?... faut-il que ce soit moi qui vienne vous chercher?...

HENRIETTE.

Madame, j'allais...

Mme DE LANGEAC.

Taisez-vous! A-t-on quelques nouvelles? sait-on quelque chose?... Mais répondez donc, mademoiselle?

HENRIETTE.

Personne encore ne s'est présenté!

Mme DE LANGEAC.

Personne!... Ah! je suis d'une inquiétude!...

HENRIETTE.

Si madame l'ordonnait, j'irais m'informer moi-même...

Mme DE LANGEAC.

Oui, allez... Non... où irez-vous?... restez!

HENRIETTE.

Quelle agitation!

Mme DE LANGEAC.

Henriette... un homme a pénétré dans mes appartemens... un voleur, je ne puis en douter... car mon portrait... un portrait enrichi de diamans, a disparu...

HENRIETTE.

Et la personne qui s'était introduite?...

Mme DE LANGEAC.

S'est échappée sans qu'il ait été possible de la saisir...

HENRIETTE.

Et ne soupçonnez-vous personne?...

Mme DE LANGEAC.

Personne!

HENRIETTE, à part.

Je respire!

Mme DE LANGEAC.

Il y a là une machination. Écoute, Henriette, j'aimais ce carlin, mais le trouble où tu me vois vient d'une autre cause...

HENRIETTE, à part.

Je le disais bien!...

Mme DE LANGEAC.

Tu sais que je le tiens du duc de Chevreuse... Il m'en fit présent, ou plutôt, je l'exigeai de lui... Il l'avait obtenu de Mme de Navailles, à laquelle il rendait ses soins... Cette femme, dont rien n'égale la coquetterie, mit tout en œuvre pour ramener son infidèle... Devenue veuve, elle lui permit d'aspirer à sa main... mais à une condition... c'est qu'il lui rendrait ce carlin qui m'avait été sacrifié...

HENRIETTE.

Ah! maintenant, je devine...

Mme DE LANGEAC.

Aussi je redoublais de surveillance, lorsque, hier, un instant a suffi... Et cependant Mme de Navailles est à sa terre où le duc l'a suivie...

HENRIETTE.

C'est égal, le coup part de là. (A part.) Voilà M. de Nocé sauvé!

Mme DE LANGEAC.

A quoi donc, bon Dieu! sert le lieutenant de police, s'il ne peut trouver les traces d'un carlin?

HENRIETTE.

Espérez, madame, espérez... (A part.) Si j'osais... Pourquoi pas?... Madame?...

Mme DE LANGEAC.

Que voulez-vous?...

HENRIETTE.

M. le comte de Nocé...

Mme DE LANGEAC.

Qu'on ne me parle de personne... Je ne m'occuperai d'aucune affaire, d'aucun plaisir... Je ne verrai qui que ce soit qu'on ne m'ait rendu Médor.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Son excellence monseigneur le ministre!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC.

Mme DE LANGEAC.

Le duc!... Quel ennui! Henriette, laissez-nous!

HENRIETTE, à part.

Ne nous éloignons pas...

LE DUC.

Pardon, chère marquise, vous ne m'attendiez point à cette heure...

Mme DE LANGEAC.

Il est vrai!...

LE DUC.

J'avais promis de m'occuper des affaires de l'Etat... Mais ce joyeux dîner qui s'est prolongé fort tard... Je ne sais, j'ai la tête lourde... Mais vous-même, chère marquise, qu'avez-vous donc, vous paraissez souffrante?...

Mme DE LANGEAC.

Monseigneur commence à s'en apercevoir?...

LE DUC.

Pour être ministre, on n'est pas médecin?...

Mme DE LANGEAC.

Oh! la France sait à quoi s'en tenir à cet égard.

LE DUC.

De l'ironie?...

Mme DE LANGEAC.

Mais voyez... voyez si l'on viendra...

LE DUC.

Vous êtes irritée, marquise... Votre migraine... Mais la soirée est belle et une promenade à Saint-Cloud rendra sans doute à votre figure... sa délicieuse expression, et j'inviterai de Nocé. Ah! me direz-vous encore que je ne suis pas médecin?

Mme DE LANGEAC.

Je ne sortirai pas... Je ne veux pas sortir...

LE DUC.

Mais au nom du ciel, qu'avez-vous ?...

Mme DE LANGEAC.

J'ai... que tout m'impatiente, que tout me contrarie, que je ne suis pas maîtresse de mes actions... Prisonnière, quand je veux sortir ; obligée de vous suivre quand je veux rester... Toujours enchaînée, toujours esclave.. Je vous déclare que cette existence n'est plus possible, qu'elle est affreuse, intolérable, et que je veux m'en affranchir.

ENSEMBLE.

Ai-je le courage
De toujours souffrir ?
Je veux m'affranchir
De tant d'esclavage ;
Monseigneur, sans peine,
Sans aucun regret,
Je brise la chaîne
Qui me retenait !

LE DUC.

Quel nouveau langage !
Puis-je le souffrir ?
Ah ! c'est trop d'outrage,
Et, pour la punir,
C'est moi qui sans peine,
Sans aucun regret,
Veux rompre la chaîne
Qui la retenait.

SCÈNE IV.

LE DUC, seul.

Ce caprice étrange... cette résolution subite... Allons... Je n'étais pas attendu, ma présence aura dérangé des projets... Moi qui comptais sur une soirée délicieuse... Moi qui lui sacrifiais cette petite Agathe, dont la gentillesse... Ah ! je suis d'une colère ! d'une humeur...

SCÈNE V.

LE DUC, HENRIETTE.

HENRIETTE, une lettre à la main.

Monseigneur ?

LE DUC.

Que voulez-vous ?

HENRIETTE.

De la part de M. le comte de Maurepas.

LE DUC.

Eh ! quoi, me poursuivre jusqu'ici... (Jetant les yeux sur le billet.) J'en était sûr, il m'attend... Les affaires de l'Etat, m'écrit-il... M'occuper des affaires de l'Etat, quand les miennes...

HENRIETTE.

Le valet de chambre de M. le comte est là qui attend une réponse.

LE DUC.

C'est bon... j'y vais. Ah ! madame la marquise, me traiter de la sorte, vous jouer à ce point de ma bonté, de ma faiblesse... Ah ! je me vengerai de vos étranges caprices.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, seule.

Qu'a-t-il donc... Est-ce que la colère de madame aurait rejailli sur monseigneur. Qui sait ou peut conduire la perte d'un carlin. (Grand bruit au dehors.) Quel est ce bruit ? (Allant à la fenêtre.) Ah ! mon Dieu ! les agens de la force armée... Courons prévenir la marquise. (Elle rentre.)

SCÈNE VII.

LE LIEUTENANT DE POLICE, JUVÉNAL, plusieurs AGENS.

CHOEUR.

AIR :

Allons ! allons ! marchez, sans résistance !
N'hésitez pas, ce serait dangereux.
Car vous devez entière obéissance
A la maîtresse de ces lieux !

JUVÉNAL.

Laissez-moi donc !... Mais c'est insupportable !

LE CHOEUR.

Vous nous obéirez ou vous direz pourquoi.

JUVÉNAL.

J'en fais serment, je ne suis pas coupable.

LE CHOEUR.

Marchez, coupable ou non... marchez de par le roi !

REPRISE.

Allons, marchez, etc.

JUVÉNAL.

Ah ! ils m'ont déchiré mon habit...

LE LIEUTENANT.

C'est ici... lâchez cet homme... mais ne le perdez pas de vue...

JUVÉNAL, au lieutenant.

Ils m'ont déchiré mon habit... mais je plaiderai... Il faudra qu'ils me le rendent avec dépens...

LE LIEUTENANT.

Point de réflexion !

JUVÉNAL.

Mais pourquoi m'arrête-t-on ? Je demande à connaître mon forfait...

LE LIEUTENANT.

C'est bien vous qui avez, hier au soir à sept heures, traversé le Palais-Royal ?

JUVÉNAL.

Est-ce que le jardin du Palais-Royal serait prohibé?

LE LIEUTENANT.

Répondez. L'avez-vous traversé ?

JUVÉNAL.

De fond en comble !

LE LIEUTENANT.

Vous teniez quelque chose?...

JUVÉNAL.

Un parapluie... Et puis un énorme dossier...

LE LIEUTENANT.

Et un carlin ?

JUVÉNAL.

Oui, un carlin !

LE LIEUTENANT.

C'est bien cela... Restez... On va venir vous interroger !

JUVÉNAL.

Mais c'est moi qui vous interroge et qui vous demande...

LE LIEUTENANT.

Silence ! je vous le conseille... Auriez-vous, par hasard, du goût pour la Bastille ?...

JUVÉNAL.

Pourquoi me demandez-vous ça ?... Ce monument me plaît assez... à l'extérieur...

LE LIEUTENANT.

Peut-être devrai-je vous y conduire !

JUVÉNAL.

A la Bastille ? Ah ! mais, permettez... vous croyez peut-être tenir un scélérat... ou un homme de génie !... cette opinion me ferait injure...

LE LIEUTENANT, l'interrompant.

Peut-être aussi recevrez-vous une récompense honnête... Attendez, attendez...

(Il entre chez Mme de Langeac.)

JUVÉNAL.

Une récompense honnête.

AIR : Le beau Lycas aimait Thémire.

On me brutalise, on m'arrête,
On me bouscule insolemment !
C'est une récompense honnête,
Offerte malhonnêtement !
Si la justice est ainsi faite,
Il faut bien que je m'y soumette ;
Mais, le beau cadeau qu'on m' ferait,
Si la récompense, en effet...
N'allait pas être plus honnête
Que celui qui me le promet !

En v'là encore une aventure ! qu'est-ce que je peux avoir fait ?... On m'a parlé de la maîtresse de la maison .. c'est une femme qui veut me voir, ça serait curieux... voilà des idées galantes qui me tournoient dans le cervelet. Voici la dame..... soyons agaçant !... Tiens ! c'est la cliente du patron... C'est égal ! c'est une femme distinguée !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE LIEUTENANT DE POLICE, Mme DE LANGEAC.

LE LIEUTENANT.

Oui, madame, cet homme peut vous donner les renseignemens...

Mme DE LANGEAC.

Ah ! je suis d'une impatience !

JUVÉNAL.

Elle est pressée... n'ayons pas l'air...

(Il boucle les mèches de ses cheveux.)

Mme DE LANGEAC.

Tenez-vous à l'écart, je l'interrogerai moi-même.

JUVÉNAL.

Un tête-à-tête !...

Mme DE LANGEAC, aux agens.

Ne vous éloignez pas...

SCÈNE IX.

JUVÉNAL, Mme DE LANGEAC.

Mme DE LANGEAC.

Approchez, mon ami !...

JUVÉNAL, à part.

Son ami !...

Mme DE LANGEAC.

Eh ! mais, je crois vous reconnaître.. N'êtes-vous pas employé chez le procureur ?

JUVÉNAL.

Chez maître La Verdure, oui, madame.... (A part.) C'est là qu'elle m'aura remarqué...

Mme DE LANGEAC.

Pardonnez si l'on vous a conduit ici d'une façon un peu brutale...

JUVÉNAL.

Oui, la façon manquait de velouté... mais je ne m'en plains pas... au contraire, ça fait bien plus d'effet... après...

AIR : Je sais attacher des rubans.

Prisonnier de cet homme affreux,
Dont l'aspect saisit et repousse ;
Puis, tout à coup, voir de si jolis yeux,
Entendre une voix aussi douce ;

En s'éloignant, il me faisait l'effet,
Voyez un peu quelle métamorphose !
D'un limaçon qui disparaît,
Et laisse briller une rose !

C'est une chose assez naturelle, de voir sur un rosier un limaçon qui disparaît et laisse briller une rose.

Mme DE LANGEAC, souriant.

Comment donc !...

JUVÉNAL, à part.

Je pense qu'elle est flattée.

Mme DE LANGEAC, à part.

Ce garçon aura sans doute été gagné par Mme de Navailles, et c'est à l'instigation de M. de Chevreuse... (Haut.) Vous avez donc vu la comtesse ?...

JUVÉNAL, à part.

Ah ! il y a aussi une comtesse !...

Mme DE LANGEAC.

Répondez !...

JUVÉNAL.

La comtesse ?... je l'ai vue .. (A part.) Ma foi tant pis !...

Mme DE LANGEAC.

Sa jalousie contre moi vous est connue !

JUVÉNAL, à part.

Sa jalousie !... Allons toujours... (Haut.) Oh ! oui... une jalousie... Mais je vous préfère...

Mme DE LANGEAC.

J'en suis bien aise...

JUVÉNAL.

Et moi, noble dame ! et moi !...

Mme DE LANGEAC.

Ainsi vous consentez à me faire ce sacrifice... Et vous n'avez pas songé au duc ?...

JUVÉNAL, à part.

Le duc... la comtesse... Je suis dans le sein de la cour... (Haut.) Le duc... Si fait, j'y ai songé un moment.

Mme DE LANGEAC.

Vous ne craignez pas sa vengeance ?

JUVÉNAL, vivement.

Sa vengeance ?

Mme DE LANGEAC.

Vous tremblez ?...

JUVÉNAL.

Moi ! ah ! fi donc !... Je frémis, c'est vrai... mais de courroux... Je suis sûr qu'il y a du courroux sur mes traits...

Mme DE LANGEAC.

J'aurais été désespérée de voir madame de Navailles l'emporter sur moi...

JUVÉNAL.

Madame de Navailles, je la méprise.

Mme DE LANGEAC.

Un si gentil petit animal !...

JUVÉNAL.

Hein ?

Mme DE LANGEAC.

Une si bonne bête !...

JUVÉNAL.

Ah ! ça, mais c'est familier...

Mme DE LANGEAC.

Qu'en avez-vous fait ? Où l'avez-vous laissé ?

JUVÉNAL.

Qui ?

Mme DE LANGEAC.

Lui ! Médor ?

JUVÉNAL.

Médor !

Mme DE LANGEAC.

O ciel ! ne serait-ce pas vous qui l'auriez pris !

JUVÉNAL.

Médor ?...

Mme DE LANGEAC.

Oui ! un petit carlin, couleur fauve, et répondant au nom de Médor !...

JUVÉNAL, à part.

Un carlin ! Ah ! je disais aussi !... (Haut.) Oui, madame, j'ai fait sa rencontre... Il se précipita dans mes tibias d'une manière assez indiscrète.

Mme DE LANGEAC.

Il vous aurait mordu !...

JUVÉNAL.

Avec passion.

Mme LANGEAC.

Ah ! le ciel soit loué...

JUVÉNAL.

Je suis bien sensible à l'intérêt...

Mme DE LANGEAC.

Et vous l'avez recueilli ?... vous en avez eu soin ?...

JUVÉNAL, à part.

Flattons sa manie ! (Haut.) Madame, dès ma plus tendre enfance, j'ai eu un faible pour ces petites bêtes !...

Mme DE LANGEAC.

Vraiment ?

JUVÉNAL.

Je raffole des carlins... J'ai eu pour le vôtre les soins d'un père !...

Mme DE LANGEAC.

Et vous allez me l'apporter... Je double la récompense promise...

JUVÉNAL.

Ah ! ah ! la récompense honnête !... Ce n'est pas ce que je croyais.

Mme DE LANGEAC.

Enfin, je triomphe ! Je suis d'une joie, d'une ivresse... Et ce pauvre duc que j'ai si maltraité. Ah ! vite... écrivons...

JUVÉNAL, à part.

Une marquise m'aurait pourtant diverti !...

Mme DE LANGEAC.

Attendez, mon garçon... je vais vous faire un bon de deux mille livres sur ma cassette.

JUVÉNAL, sautant.

Deux mille livres... Madame, j'ai eu pour votre carlin les soins d'une mère...

Mme DE LANGEAC sonne. Un valet se présente.

Attendez... (Écrivant.) « Le temps est toujours » magnifique et ma migraine est passée... Reve- » nez... je vous pardonne... » (Elle signe et plie le cachet.) Pour monseigneur... Hâtez-vous !...

(Le valet sort.)

JUVÉNAL.

Deux mille livres !... Le sieur La Verdure va me saluer...

Mme DE LANGEAC, à Juvénal.

Eh bien ! vous êtes encore ici !...

JUVÉNAL.

Encore !... Pardon ! c'est vous-même qui...

Mme DE LANGEAC.

Ah ! oui... ce bon sur ma cassette... quand vous reviendrez ..

JUVÉNAL, faisant signe d'écrire.

Oh ! ce serait si tôt fait.

Mme DE LANGEAC.

Songez que j'attends avec la plus vive impatience...

JUVÉNAL.

J'y cours !...

Mme DE LANGEAC.

Tout ceci doit être un mystère !...

JUVÉNAL.

Un mystère !...

Mme DE LANGEAC.

Vous allez sortir par mon boudoir...

JUVÉNAL, à part.

Ah ! diable ! le boudoir...

Mme DE LANGEAC.

Voyez-vous... une petite porte en face ?...

JUVÉNAL.

Très bien !

Mme DE LANGEAC.

En voici la clé... Vous comprenez ?

JUVÉNAL, transporté.

Si je comprends !... (A part.) Le carlin n'était qu'un prétexte...

Mme DE LANGEAC.

Allez... Et vous reviendrez de même...

JUVÉNAL, à part.

Voilà ! voilà !... Fortuné Juvénal !

Mme DE LANGEAC.

De cette manière, vous ne serez point aperçu !...

AIR de Jeannot.

Aux portes du palais
Vous seriez arrêté, je gage !
Ni gardes, ni valets,
Ne se trouvent à ce passage.

JUVÉNAL, à part.

C'est un secret rendez-vous.

Mme DE LANGEAC.

Mon ami dépêchez-vous !

JUVÉNAL.

Mon cœur se rouvre à l'espoir.

Mme DE LANGEAC.

Vous voyez... par ce boudoir...

JUVÉNAL.

Dans ce réduit-là,
Que de bonheur tu te proposes !
J'entrevois déjà
Un avenir couleur de roses.

ENSEMBLE.

Aux portes du palais
Je serais
Vous seriez arrêté, je gage.
Ni gardes, ni valets,
Ne se trouvent à ce passage.

(Juvénal sort par le boudoir.)

SCÈNE X.

Mme DE LANGEAC; PUIS HENRIETTE.

(Aussitôt après la sortie de Juvénal, madame de Langeac agite une sonnette : Henriette se présente.)

Mme DE LANGEAC.

J'attends ici monsieur le duc; vous m'avertirez quand il se présentera... (Elle sort.)

SCÈNE XI.

DE NOCÉ, HENRIETTE.

DE NOCÉ, tenant un globe sous lequel est un petit chien empaillé.

Je n'entends plus personne... Entrons... à tout hasard. .

HENRIETTE.

Monsieur le comte de Nocé !

DE NOCÉ.

Ah ! c'est toi ? Bravo !

HENRIETTE.

Grand Dieu ! Qu'est-ce que cela ?...

DE NOCÉ.

Une surprise que je fais à ta maîtresse !

HENRIETTE.

Médor empaillé !. .

DE NOCÉ.

Eh non ! pas Médor ! Farfadet, le petit chien de ma tante... Tu vois que la ressemblance est parfaite, et qu'on peut s'y tromper.

HENRIETTE.

Mais quel est votre projet ?...

DE NOCÉ.

Tu ne devines pas ? Tromper la douleur de ta maîtresse... Elle pleurait un gage d'amour... Le voilà... empaillé... c'est moins sujet à se perdre.

HENRIETTE.

Et vous comptez sur moi pour lui présenter...

DE NOCÉ.

Sur toi seule... Si je réussis, je fais ta fortune.

HENRIETTE.

Et si vous échouez ?...

DE NOCÉ.

La même chose... Tiens ! je commence déjà.
(Il l'embrasse.)

HENRIETTE.

Belle richesse !

DE NOCÉ, lui donnant une bourse.

Celle-ci te va mieux?...

HENRIETTE.

Cent fois... Et je suis toute à vous, monseigneur. Mais madame peut appeler... Retirez-vous.

(On entend le bruit d'une sonnette.)

DE NOCÉ.

Tout à l'heure, dans le jardin, tu me diras l'effet qu'aura produit ma surprise !

HENRIETTE.

Comptez sur moi !...

(De Nocé sort.)

SCÈNE XII.

HENRIETTE, puis Mme DE LANGEAC.

HENRIETTE.

Il sera joli, l'effet... N'importe... M. de Nocé est généreux... Songeons à ma fortune... (Elle aperçoit Mme de Langeac.) Madame!... voici l'instant critique...

Mme DE LANGEAC, à elle-même.

Vraiment, je suis d'une joie ! Mme de Navailles est de retour depuis hier, je viens de l'apprendre... Et M. de Chevreuse sera bien désappointé quand il saura que son précieux gage m'est revenu... (A Henriette.) Ah ! Henriette, j'avais oublié de vous dire qu'un jeune homme... un clerc de procureur...

HENRIETTE, soupirant.

Ah!...

Mme DE LANGEAC.

Qu'avez-vous, Henriette?...

HENRIETTE.

Si vous saviez, madame la marquise!...

Mme DE LANGEAC.

Quoi donc?...

HENRIETTE.

Je n'oserai jamais vous dire...

Mme DE LANGEAC.

Parlez, je vous l'ordonne !

HENRIETTE.

Médor... le pauvre Médor !...

Mme DE LANGEAC.

Achevez .. Médor ?...

HENRIETTE.

Il est...

Mme DE LANGEAC.

Achevez...

HENRIETTE.

Il est...

Mme DE LANGEAC.

Où donc ?

HENRIETTE.

Là !. .

Mme DE LANGEAC, suffoquée.

Ciel !

HENRIETTE, feignant de pleurer.

Empaillé!... madame!... empaillé...

Mme DE LANGEAC.

Oh ! c'est une indigne mystification !... Ce garçon était du complot!.. Oser se jouer ainsi de moi!... Ah! je me vengerai.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC, à part, en entrant.

Enfin son caprice est passé, et la voilà de bonne humeur !...

Mme DE LANGEAC.

Je suis furieuse!...

LE DUC.

J'ai reçu votre charmant billet, belle marquise.

Mme DE LANGEAC, l'apercevant.

Hein ? que voulez-vous?...

LE DUC.

Je viens...

Mme DE LANGEAC.

Retirez-vous... retirez-vous... ne m'approchez pas!...

LE DUC, confondu.

Ah ! par exemple!... Je vous avouerai que je suis...

Mme DE LANGEAC, avec exaltation.

Empaillé!... empaillé!

LE DUC.

Empaillé... Que signifie, Henriette?

HENRIETTE, lui montrant le chien.

Empaillé, monseigneur !... empaillé!...

(Elle entre chez Mme de Langeac.)

SCÈNE XIV.

LE DUC, JUVÉNAL.

LE DUC.

Est-ce une plaisanterie ?... et croit-on décidément que je souffrirai ?...

JUVÉNAL, entrant, avec le carlin, par la porte du boudoir.

Enfin, je vais donc recevoir une récompense!... et peut-être plusieurs...

LE DUC.

Quelqu'un!...

JUVÉNAL.

Un monsieur!... C'est égal, entrons!...

LE DUC.

Quelqu'un!... Où vas-tu ?...

JUVÉNAL, à part.

Ce monsieur me réjouit avec son aplomb!...

LE DUC.

Répondras tu ?...

JUVÉNAL.

Chut!... Cette figure ne m'est pas inconnue!... Vous êtes de la maison ?... Ne cherchez pas à pénétrer le mystère dont je m'enveloppe...

LE DUC.

Le mystère...

JUVÉNAL.

Oui!...

LE DUC.

Encore!

JUVÉNAL.

Je vous conseille même de vous retirer... Oui, mon ami, retirez-vous ?...

LE DUC.

Ah! c'en est trop!... (Agitant la sonnette.) Holà! quelqu'un!... (Aux valets qui se présentent.) Jetez cet homme dehors, et donnez-lui vingt coups de bâton!

JUVÉNAL.

Faites sauter monsieur par la fenêtre!

LE DUC.

Obéissez!

JUVÉNAL.

Obéissez!... (Les domestiques le saisissent.) Vous faites erreur... Je suis victime d'une erreur.

ENSEMBLE.

En ce palais chacun doit obéir,
A grands coups, chassons-le pour en finir ;
Nous lui rendrons peut-être la raison
A grands coups de bâton!

LE DUC.

Frappez à tour de bras.

(Le duc sort.)

JUVÉNAL.

Arrête, ô ciel! arrête!
Je ne réclame pas
La récompense honnête.

SCÈNE XV.

HENRIETTE, qui est entrée sur l'ensemble.

Que se passe-t-il donc aujourd'hui chez Mme la marquise?... Ce clerc de procureur qu'elle attendait, qui devait lui rapporter Médor. Eh! mais, j'y pense... c'est ce pauvre garçon qu'on vient d'entrainer... Ah! mon Dieu! s'il en est temps encore, courons bien vite...

DE NOCÉ, en dehors.

Victoire! victoire!

HENRIETTE, remontant au fond.

La voix de M. de Nocé!

SCÈNE XVI.

HENRIETTE, DE NOCÉ.

HENRIETTE, regardant à la cantonade.

Est-il possible!

DE NOCÉ, entrant avec Médor.

C'est lui, je l'ai retrouvé!

HENRIETTE.

Médor!... mon cher Médor!...

DE NOCÉ.

Tout à l'heure j'étais à t'attendre dans le jardin, lorsque je vis quatre domestiques sortir de cet hôtel en assommant un pauvre diable qui tenait un carlin sous le bras... Juge de ma surprise, en reconnaissant Médor!... J'allais intervenir, lorsque la douleur contraignit, sans doute, le manant à lâcher sa proie dont je m'emparai comme un signe de victoire.

JUVÉNAL, à part.

Ils m'ont perdu de vue!... Ce boudoir m'a sauvé!

HENRIETTE.

Maintenant, vous pouvez tout espérer... car ma maîtresse, en apprenant que le carlin empaillé n'était pas le sien, s'écria, dans un transport de joie : ma protection, ma fortune, mon amour à celui qui me rendra Médor...

JUVÉNAL.

Hein! Médor!...

HENRIETTE.

Je connais ses motifs... et elle est femme à tenir parole...

DE NOCÉ.

Son amour!...

JUVÉNAL.

Son amour!... et sa fortune!... Je suis volé!.. je suis...

HENRIETTE.

Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

DE NOCÉ, tirant un portrait de son sein.

Attacher ce portrait au cou de Médor.

HENRIETTE.

Le portrait de la marquise... Un billet dans ce médaillon ?

DE NOCÉ.

C'est Médor qui parle en ma faveur..,

HENRIETTE.

Je voudrais bien savoir ce que peut dire Médor !...

JUVÉNAL, à part.

Quelque platitude !...

DE NOCÉ.

Tu veux le savoir? Le voici :

AIR : De Lauzun.

« Si tu m'aimes bien tendrement,
» Écoute, maîtresse jolie,
» Je te parle pour un amant
» Qui t'aimera toute sa vie.
» Assure sa félicité !
» Peut-on refuser quelque chose
» Lorsque c'est la fidélité
» Qui de l'amour plaide la cause ? »

HENRIETTE.

C'est charmant !

JUVÉNAL, à part.

Elle le flatte ! elle se fait courtisane... Fais donc ta courtisane !...

HENRIETTE.

Il ne s'agit plus que de porter votre ambassadeur à sa maîtresse.

DE NOCÉ.

Non pas, je voudrais au contraire le cacher... quelque part où personne ne puisse entrer...

HENRIETTE.

Je ne comprends pas ..

JUVÉNAL, à part.

Ni moi !...

DE NOCÉ.

Tu ne comprends pas qu'une fois en présence de ta maîtresse, je puis lui imposer des lois, que le désir de revoir son favori peut faire accepter ?

HENRIETTE.

C'est juste !

JUVÉNAL, à part.

Tiens, voilà un jeune gentilhomme qui n'est pas bête !

HENRIETTE.

Eh bien ! nous allons enfermer Médor là, dans ce boudoir...

JUVÉNAL, à part.

Ah !

DE NOCÉ.

Mais es-tu bien sûre que personne ?...

HENRIETTE.

Y pensez-vous ? dans le boudoir de madame la marquise... Elle seule et vous en avez la clé.

JUVÉNAL.

Et moi donc !... ça fait trois...

DE NOCÉ.

A merveille !... Voyons où nous allons mettre notre prisonnier !...

(Il entre avec Henriette dans le boudoir.)

JUVÉNAL, sortant de sa cachette et regardant du côté où de Nocé vient d'entrer.

Ah ! tu me subtilises mon carlin ! et tu lui fais dire des bucoliques à ton intention... Attends, attends... je vais t'apprendre à dépouiller un clerc de procureur ! Vite à la petite porte dérobée ! (Il sort par le fond.) Ah ! tu as une clé, et moi donc !

DE NOCÉ, fermant la porte du boudoir.

Et maintenant va prévenir ta maîtresse qu'un inconnu qui lui ramène Médor demande à la voir !...

HENRIETTE.

On ne vous fera pas attendre !

DE NOCÉ.

Ne va pas me nommer surtout...

HENRIETTE.

Soyez tranquille !... (Elle sort.) Ah ! la voici.

SCNE XVII.

DE NOCÉ, Mme DE LANGEAC.

Mme DE LANGEAC, à la cantonade.

Restez, Henriette... je veux moi-même... (Se retournant.) Monsieur de Nocé !...

(Elle le salue.)

DE NOCÉ, saluant.

Madame la marquise !

Mme DE LANGEAC.

Vous, ici !

DE NOCÉ.

Je vous rapporte l'ami bienheureux dont la perte vous a touchée... l'objet d'une tendresse dont je suis jaloux... et...

Mme DE LANGEAC.

Monsieur le comte, est-ce une ruse que vous employez pour pénétrer ici ?..:

DE NOCÉ.

Je vous ai dit la vérité, madame... A force de persévérence, de recherches, et dans l'espoir d'obtenir un accueil plus favorable, je vous ramène l'objet de votre sollicitude... votre fidèle Médor...

Mme DE LANGEAC.

Vous le ramenez... mais c'est impossible !... Par quel miracle...

DE NOCÉ.

Mais vous avez promis une récompense.

Mme DE LANGEAC, souriant.

Une récompense honnête.

DE NOCÉ.

C'est-à-dire proportionnée à la valeur du service.

Mme DE LANGEAC.

Et cette valeur ?...

DE NOCÉ.

Vous l'avez fixée vous-même.

Mme DE LANGEAC.

Moi !...

DE NOCÉ.

Ma protection, ma fortune, mon amour... avez-vous dit, à celui qui rapportera Médor.

Mme DE LANGEAC.

Tant que cela !. .

DE NOCÉ.

Je renonce à la fortune... même à la protection...

Mme DE LANGEAC.

Ai-je promis davantage ?

DE NOCÉ.

Il ne serait pas loyal d'en disconvenir...

Mme DE LANGEAC.

Est-il galant de me faire attendre ?...

DE NOCÉ.

Vous consentiriez ?...

Mme DE LANGEAC.

Quand j'aurai consulté Médor !...

DE NOCÉ, ouvrant le boudoir.

Eh bien ! il vous dira lui-même...

(Il y entre)

Mme DE LANGEAC.

La clé de ce boudoir dans les mains du comte ! Henriette !... Ah !... c'est une perfidie !...

JUVÉNAL, paraissant à la porte voisine.

Cherche ! cherche !

Mme DE LANGEAC.

Mais que fait-il ? (Regardant à la porte du boudoir.) Ah ! mon Dieu !... mais il met tout sens dessus dessous... Quel désordre ! aurait-il perdu la raison ?...

DE NOCÉ, sortant pâle du boudoir.

Madame, une autre issue communique dans ce boudoir ?

Mme DE LANGEAC.

Qui vous fait penser cela ?

DE NOCÉ.

Une trahison indigne... un vol manifeste et qui me désespère... Médor... Je l'avais enfermé là !...

Mme DE LANGEAC.

J'en étais sûre... Et cette ruse indigne...

DE NOCÉ.

Ah ! vous pourriez penser...

Mme DE LANGEAC.

Laissez-moi, monsieur le comte !...

DE NOCÉ.

Madame !...

Mme DE LANGEAC.

Laissez-moi, je vous prie !...

ENSEMBLE.

AIR : De la Savonnette impériale.

Mme DE LANGEAC.

Je frémis quand je songe
A sa témérité !
C'est assez de mensonge
Et de duplicité !

DE NOCÉ.

O ciel ! serait-ce un songe,
Une fatalité ?
M'accuser de mensonge
Et de duplicité !
Victime d'un hasard funeste,
Si je ne puis me disculper ici,
Du moins la vengeance me reste...
Je connaîtrai celui qui m'a trahi !...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Le comte sort.)

SCÈNE XVIII.

Mme DE LANGEAC, puis JUVÉNAL, avec le carlin.

Mme DE LANGEAC.

M. de Nocé !... quand ce garçon que j'attendais !... Et pourtant sa sécurité, son assurance... et tout à l'heure, son trouble et sa pâleur... en sortant de ce boudoir... Que dois-je penser...

JUVÉNAL, avec le carlin, sortant du boudoir de la marquise. Il est un moment caché par la tapisserie.

Ouf ! il ne m'a pas aperçu... J'ai failli me trouver face à face avec mon racoleur de petit chien...

Mme DE LANGEAC.

Allons, l'orgueil de cette femme l'emportera... Il n'y faut plus songer... Résignons-nous...

JUVÉNAL.

Approchons...

Mme DE LANGEAC.

J'ai peut-être été trop sévère...

JUVÉNAL.

C'est le moment... Hum ! madame la marquise ?

Mme DE LANGEAC, reconnaissant Médor.

O ciel ! se pourrait-il, c'est lui !... C'est bien lui !...

JUVÉNAL.

C'est bien moi !...

Mme DE LANGEAC.

Cher Médor !...

JUVÉNAL.

Non, Juvénal !...

Mme DE LANGEAC.

Enfin ! je triomphe. Ah! donnez, donnez !

JUVÉNAL.

Du tout, pardon ! Du tout...

Mme DE LANGEAC.

Qu'est-ce à dire ?... Que voulez-vous ?...

AIR : J'ai cru pouvoir. (Château de Vincennes.)

PREMIER COUPLET.

JUVÉNAL.

Une récompense promise,

Mme DE LANGEAC, lui tendant une bourse.

Voici de l'or !

JUVÉNAL.

Cet or peut-il, belle marquise,
Payer Médor ?

Mme DE LANGEAC.

Que désirez-vous ?... Une grâce ?...
Par mon secours ?... *bis.*
Des biens, des faveurs, une place ?...

JUVÉNAL.

Allez toujours !

DEUXIÈME COUPLET.

Mme DE LANGEAC.

Mais votre exigence est extrême !

JUVÉNAL.

Un bien plus doux,
Convenez-en, fut ici même
Promis par vous...
Oui, qu'un regard me dédommage
Et sans détour,
Me dise : Fripon, du courage,
Et va toujours.

Mme DE LANGEAC.

Qu'entends-je ?... Cet homme est fou !...

JUVÉNAL, lui présentant le carlin.

Que le naïf témoin de mon bonheur me serve d'interprète !

Mme DE LANGEAC.

Que vois-je !... ce médaillon ! (Elle regarde le portrait suspendu au cou de Médor.) Mon portrait !

(Elle s'empare du carlin.)

JUVÉNAL, à part.

O fortune !... voilà qui va bien faire... Je vas être exaucé !

Mme LANGEAC, à part.

Plus de doute !... Cet homme est celui qui s'est introduit cette nuit chez moi.

JUVÉNAL, à part.

Elle me considère, je commence à faire impression.

Mme DE LANGEAC.

N'approchez pas, ou j'appelle...

JUVÉNAL, à part.

Oui, nous connaissons ça, c'est une ruse. Les femmes disent toujours qu'elles vont appeler ; mais elles n'appellent jamais... Nous connaissons ça.

Mme DE LANGEAC.

Sortez, monsieur, sortez à l'instant même !

JUVÉNAL.

Sortir. . Ah ! mais non, mais non... (S'approchant de la marquise.) Belle marquise, permettez que...

Mme DE LANGEAC.

Ah ! cet excès d'impudence...

(Elle agite la sonnette.)

JUVÉNAL, effrayé.

Ne sonnez pas !... Oh ! Dieu, ne sonnez... (Voyant un domestique paraître au fond.) Ciel !

Mme DE LANGEAC.

J'espère, monsieur, que vous ne vous ferez pas répéter...

JUVANAL.

Elle faiblissait... C'est sa faiblesse qui est cause... Je reviendrai.

ENSEMBLE.

JUVÉNAL.

Par mon mérite, je l'ai séduite,
J'ai lu son amour dans ses yeux ;
J'allais trop vite et ça l'irrite,
Bientôt je serai plus heureux,
Oui, j'espère être plus heureux.

Mme DE LANGEAC, au domestique.

S'il revenait qu'on ne fasse plus grâce.

JUVÉNAL.

Son tendre amour enfin est avoué !

Mme DE LANGEAC.

Sous le bâton qu'il cède et qu'on le chasse.

JUVÉNAL.

Décidément je vais être un roué.

ENSEMBLE.

Mme LANGEAC.

Sortez de suite... sortez bien vite.
Il faut le chasser de ces lieux.
Cette conduite en vain m'irrite,
J'ai pitié de ce malheureux.

LE DOMESTIQUE.

Sortez bien vite... sortez de suite.
Je dois vous chasser de ces lieux.
Quelle conduite, sortez bien vite.
Résister serait dangereux,
Suivez-moi, sortez de ces lieux.

SCÈNE XIX.

Mme DE LANGEAC, puis un DOMESTIQUE.

Oui, ce médaillon, c'est bien celui-là même qui me fut dérobé... Et c'est Médor qui me le rapporte... Que vois-je, un billet ! l'écriture de

Nocé!... Que signifie?... (Après avoir lu.) Ah! monsieur Médor, voilà de perfides conseils...

AIR : de la Sirène.

Céder à ce nouvel amant
Serait une grande folie.
Mais il m'aime si tendrement!
Et c'est Médor qui m'en supplie!
Cet ami doit être écouté,
J'aurais tort de rester cruelle,
Puisque c'est la fidélité
Qui veut que je sois infidèle!

Maintenant je vois, je comprends tout... De Nocé, oui, c'est lui... lui seul qui, sans doute, après avoir gagné quelque domestique... Henriette, peut-être... aura pu s'emparer de ce portrait... Ah! mon Dieu! et ce pauvre garçon!... Mais comment avait-il en son pouvoir Médor, ce portrait et cet écrit. Est-ce donc le comte qui l'en avait chargé? Je m'y perds. (On entend des voix au dehors.) On vient!... Toujours des importuns?

(Elle va s'asseoir dans un fauteuil.)

SCÈNE XX.

Mme DE LANGEAC, LA VERDURE, AGATHE.

UN VALET, annonçant.

Le procureur La Verdure!

Mme DE LANGEAC.

Lui! en ce moment...

LA VERDURE, entrant avec Agathe.

Madame la marquise, je me rends à vos ordres, vous me pardonnerez si je me présente chez vous accompagné de ma fille; mais je ne puis me séparer d'elle, car un certain M. d'Albreuse profite de mon absence, a ce qu'elle m'a avoué, pour lui conter fleurette.

Mme DE LANGEAC.

M. D'Albreuse!...

LA VERDURE.

C'est un gentilhomme à ce qu'il dit. Vous devez le connaître; et je viens, avec Agathe, vous supplier...

Mme DE LANGEAC.

Je ne connais pas de gentilhomme nommé d'Albreuse...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LE DUC, DE NOCÉ.

LE DUC.

Allons, encore un contrat de mariage à signer, mon cher de Nocé... Quand viendra le vôtre?

Mme DE LANGEAC.

Un contrat de mariage!

LE DUC.

Oui... M. de Chevreuse épouse demain Mme de Navaille!

Mme DE LANGEAC, à part.

Il se pourrait!... Allons, je n'ai pu empêcher...

AGATHE, à son père.

Mon père, c'est M. d'Albreuse!

Mme DE LANGEAC.

M. d'Albreuse!

LA VERDURE.

Monseigneur!

LE DUC, à part.

Agathe!... Je suis pris!...

Mme DE LANGEAC.

Ah! je commence à comprendre! (Au duc.) Recevez mes complimens, monsieur d'Albreuse, votre protégée est charmante! (Bas.) C'est une infidélité, monseigneur!

LE DUC.

Pouvez-vous croire, marquise?

JUVÉNAL, en dehors.

Au secours! à l'assassin!

LE DUC.

Quel est ce bruit?

Mme DE LANGEAC.

Ah! mon Dieu! si c'était... (Un valet se présente.) Qu'y a-t-il?

LE VALET.

Madame, c'est l'homme de tantôt qui s'obstine à rentrer, et nous exécutons vos ordres.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, JUVÉNAL, VALETS.

JUVÉNAL.

Vos ordres!... Ah! madame, avec des yeux pareils!...

LA VERDURE, à qui Agathe vient de montrer Juvénal.

Que vois-je?... Juvénal...

JUVÉNAL.

Monsieur La Verdure, Agathe, protégez-moi!...

AGATHE.

Que signifie?

Mme DE LANGEAC, à La Verdure.

Vous reconnaissez ce garçon.

LA VERDURE.

Un audacieux, qui se permet d'être aimé de ma fille.

LE DUC.

Comment, ce drôle!...

JUVÉNAL, se retournant.

L'homme aux coups de bâton!... A l'assassin!...

LA VERDURE, effrayé.

Que dit-il?...

JUVÉNAL.

C'est un assassin!

Mme DE LANGEAC.

Monseigneur...

JUVÉNAL, surpris.

Monseigneur!...

Mme DE LANGEAC.

Pardonnez au trouble de ce jeune homme! C'est mon protégé... Moi aussi, je puis en avoir un... Et si Monsieur La Verdure consent, je lui donne vingt mille livres de dot...

TOUS.

Vingt mille livres!

JUVÉNAL.

L'ai-je entendu!... Vingt mille livres!... Mille par coup de bâton. (Se tournant vers le fond.) Qu'on m'en décerne encore!

LE DUC.

Libre à vous, madame, d'être généreuse, mais...

JUVÉNAL, vivement.

Est-ce qu'il s'opposerait... (Au duc, bas et s'approchant.) Monseigneur, vous avez eu tantôt la bonté de me faire administrer... Dès que ça vient de vous, je n'oublierai jamais l'honneur que j'ai reçu... Mais hier, j'ai vu le nommé d'Albreuse baiser la main d'Agathe!

LE DUC, vivement.

Silence!... Je te réponds de sa vertu. (Haut, à madame de Parabère.) Marquise, votre protégé sera le mien... Je veux à mon tour faire quelque chose en sa faveur... J'achéterai pour lui une charge de procureur.

LA VERDURE.

La mienne!

LE DUC.

Je lui confierai mes affaires... et j'irai quelque fois m'en occuper chez lui... (A part.) quand il sera au Palais.

JUVÉNAL, à part, montrant le régent.

J'ai entendu ce qu'il vient de dire là!... J'irai plaider... ma femme sous le bras...

LE DUC, bas à Agathe.

Eh bien! Agathe... êtes-vous contente?...

AGATHE.

Ah! monseigneur, vous m'avez trompée.

LE DUC, lui baisant la main.

Pour faire votre bonheur!...

JUVÉNAL.

J'ai vu ce qu'il vient de faire... Laissons acheter la charge!...

DE NOCÉ, bas à la marquise, lui montrant le duc qui courtise Agathe.

Regardez, madame, suivrez-vous les avis de Médor?...

Mme DE LANGEAC.

Oui, s'il me conseille la vengeance!

JUVÉNAL, prenant le carlin et l'embrassant.

Maintenant, je le déclare, j'ai été injuste envers cette espèce... Je lui fais amende... Si l'un m'a ruiné, l'autre me rend la fortune. Il y a d'honnêtes gens partout... voilà ce que ça prouve... Il y a d'honnêtes gens partout!... N'est-ce pas?

Plus heureux,
Exauçant mes vœux,
De la fortune, naguère importune,
Je reçois enfin les bienfaits;
Puissé-je, hélas! la fixer pour jamais!
Ce carlin est rempli d'adresse,
Et vous auriez plaisir à voir
Comme il rapporte à sa maîtresse
Son éventail ou son mouchoir.
Cependant, malgré son savoir,
Il est des secrets qu'il ignore :
Pour que ses talents soient complets,
Il faudrait lui montrer encore
A nous rapporter un succès.

Vous pouvez lui montrer, etc.

FIN DU CARLIN DE LA MARQUISE.

NOTA. S'adresser pour la musique à M. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

LE ROI DAGOBERT

A

L'EXPOSITION DE 1844,

REVUE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES ET TROIS ÉPOQUES,

PAR MM. LAURENCIN ET CLAIRVILLE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 19 mai 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE ROI DAGOBERT	M. Amant.
JEHAN DE NIVELLE, conseiller	M. Adolphe.
OLIVIER, son fils	M. Richard.
LE BARON DE LA COLIMAÇONNIÈRE	M. Leclère.
FULMINANT	M. Hippolyte.
FERRAGUS	M. Ballard.
LANTIMÈCHE	M. Ludovic.
GALOCHE	M. Roger.
LE GÉNIE	Mme Doche.
BERTHILDE	Mlle Saint-Marc.
LA LITTÉRATURE	Mlle Laverny.
Inventeurs. — Peuple.	

La scène se passe à Saint-Denis, en 628, au premier acte. — A Paris, en 1844, au second.

ACTE I.

Le théâtre représente une grande salle au rez-de-chaussée du château de Saint-Denis, en 628. Au fond, portière close et laissant voir une galerie ou vestibule lorsqu'on l'ouvre. A droite, une fenêtre ouvrant sur la campagne; au-dessous, un petit dressoir; portes latérales. A droite, au premier plan, une cheminée; à gauche, le trône.

SCÈNE I.

OLIVIER, UN CRIEUR; puis, ensuite, DE NIVELLE.

(Au lever du rideau, Olivier est assis près de la cheminée. Il trace des dessins sur un parchemin. On entend un bruit de trompe au-dehors.)

OLIVIER.

Qu'est ceci?

LE CRIEUR, au dehors.

De par le roi. Nous, Dagobert Ier, roi de France, à tous savoir faisons que cejourd'hui, premier de l'année 628, la sixième de notre règne, voulons que soient apportées et estalées en notre château de Saint-Denis, toutes inventions et créations de choses industrieuses confectionnées dans toute l'étendue de notre royaume...

OLIVIER, se levant.

Quoi ! cejourd'hui... déjà !..

LE CRIEUR.

Savoir faisons aussi qu'à quiconque, noble, bourgeois ou manant, créateur de la découverte la plus belle et la plus utile, sera, pour récompense, octroyée par nous la main de la princesse Berthilde, notre nièce bien aimée. Ainsi le veut le roi Dagobert.

OLIVIER.

Berthilde !.. la princesse Berthilde... pour récompense à celui qui mieux fera !.... Ah ! combien je vais plus trembler encore !.. et pourtant..... (Regardant son parchemin.) si ces calculs sont vrais... si ces lignes sont doctement combinées... quoi de plus utile que la création de cette machine... qui me donnerait si belle gloire et si grand bonheur !.. Ah ! voyons..... examinons bien...

(Il s'assied de nouveau et travaille sur son parchemin.)

DE NIVELLE, à la cantonnade.

Oui, grand Dagobert !.. comptez sur moi... sur votre fidèle et zélé serviteur Jehan de Nivelle (A lui-même.) Au diable ma charge de conseiller !.. C'est à en perdre la tête... en ce moment, surtout, avec la rage d'invention qui s'est emparée de mon glorieux maître... comme si l'on pouvait, en l'an de grâce 628... à une époque aussi avancée, découvrir encore quelque chose de neuf !

AIR : Vaudeville de Fanchon.

On découvrit la terre,
Le soleil, la lumière...
On découvrit l'eau, le feu, l'air...
Enfin, quand le froid pique,
Pendant un rigoureux hiver,
Je sens, à ma tunique,
Que tout est découvert.

(Soupirant.) Ah ! si quelque habile homme (béni soit-il !) trouvait un moyen... un... quelque chose, enfin, qui pût aider un pauvre conseiller... le remplacer même par quelque bonne machine... ça se peut...

OLIVIER, à lui-même, avec joie.

Oui, c'est infaillible..... et secondé par la puissance de l'air...

DE NIVELLE, qui s'est retourné.

Hein ?.. Allons ! bon !.. jusqu'aux pages de Sa Majesté !.. jusqu'à mon fils Olivier, qui s'en mêle et qui rêve à des chimères.

OLIVIER.

Ah ! mon père... quand tous les esprits, toutes les imaginations du royaume s'évertuent à créer... reprocherez-vous à votre fils de vouloir, lui aussi, apporter son tribut à l'industrie ?

DE NIVELLE.

L'industrie !.. l'industrie !.. Oh ! si la princesse Berthilde, la charmante nièce du grand Dagobert, n'était pas le prix du concours,...

OLIVIER.

Eh quoi ! n'est-ce pas un noble but, que de faire marcher son siècle ?

DE NIVELLE.

Mais il marche, le siècle... il marche même très vite... Ma chevelure argentée ne témoigne que trop de son activité !..

SCÈNE II.

LES MÊMES, DAGOBERT, LE BARON DE LA COLIMAÇONNIÈRE, entrant par le fond à gauche.

DAGOBERT, secouant une culotte.

C'est merveilleux !.. miraculeux !.. et surtout très gracieux !.. Sire de la Colimaçonnière, je vous octroye la faveur de déposer vos lèvres sur ma royale dextre...

(Il lui présente sa main.)

LE BARON.

Ah ! Sire, vous me comblez !.. Et quand je pense aussi... à la récompense que vous avez daigné me promettre...

DAGOBERT.

Berthilde !.. vous l'aurez, mon cher de la Colimaçonnière...

OLIVIER.

O ciel !

DAGOBERT.

Vous l'aurez, si vous êtes vainqueur au concours, comme je n'en doute pas... car je regarde ce produit comme le chef-d'œuvre de l'invention... si vous êtes vainqueur, dis-je... vous épouserez ma nièce... beau sire, et, de cette façon, vous serez...

LE BARON.

Je serai ?

DAGOBERT, riant.

Vous serez... un peu mon neveu !..

LE BARON,

Tout-à-fait, Sire, tout-à-fait... et je puis dire que j'aurai là un grand-oncle !..

DAGOBERT.

Vois donc, cher Jehan de Nivelle... Onques fut-il plus rare découverte que ce nouveau vêtement ?..

DE NIVELLE, cherchant à passer les bras dans la culotte.

En effet... ça me semble très commode...

DAGOBERT.

Mais tu n'y es pas... c'est pour un autre usage... tiens... ainsi donc...

DE NIVELLE.

Oh ! alors... c'est une autre paire de... Pourtant, je la crois un peu renouvelée,... des Juifs, votre invention.

LE BARON.

Comment ?

DAGOBERT.

Ah bah !..

LE BARON.

C'est impossible !

DE NIVELLE.

Si fait... Un nommé... les circonstances l'empêcheront d'y donner suite... mais c'est une idée qu'eut Loth...

DAGOBERT.

Hein ?.. Culotte !

DE NIVELLE.

Que Loth eut...

LE BARON, d'un ton capable.

Je ne refuse pas à ce Loth la même pensée que moi... mais reste à savoir qui l'a eue le premier..,

DE NIVELLE.

Lui... La sienne était antérieure, donc la vôtre est post...

DAGOBERT.

N'importe! ce n'est pas moins admirable.... et culotte me semble fort bien trouvé... Mais le temps presse... dans une heure, le concours de tous mes sujets industrieux va commencer..... Viens, Jehan de Nivelle... je brûle de me parer moi-même...

AIR :

Je suis heureux comme un roi...
Qu'importe que l'on me critique ?
Cette culotte historique
Doit faire parler de moi.
Un jour, peut-être, on oubliera
De mon règne mainte anecdote;
Mais l'histoire conservera
Une page pour ma culotte !

Je suis heureux, etc.

ENSEMBLE.

DE NIVELLE, OLIVIER, LE BARON.

Obéissons à sa loi !
Qu'importe que l'on critique ?
Cette culotte historique
Doit faire parler du roi.

(Dagobert et de Nivelle sortent par la gauche.)

SCÈNE III.

OLIVIER, LE BARON DE LA COLIMAÇONNIÈRE.

OLIVIER.

Et ce serait pour une pareille découverte que la plus douce récompense...

LE BARON, se frottant les mains.

Allons! allons! je suis très bien en cour..... Voilà le roi coiffé de mon invention !

OLIVIER, souriant.

Oh! coiffé !..

LE BARON.

Sans doute... cela va retentir dans le royaume... et tous les sujets du grand Dagobert adopteront une mode...

OLIVIER.

Eh! Messire, peut-on s'occuper de mode quand le peuple souffre... quand les bras manquent pour broyer le grain.

LE BARON.

Est-ce que le page Olivier voudrait aussi concourir ?

OLIVIER.

Pourquoi pas, Messire ?..

LE BARON.

Et vous espérez l'emporter ?

OLIVIER.

Peut-être !..

LE BARON.

Un page, aller sur les brisées du baron de la Colimaçonnière... et prétendre épouser la princesse... (Il rit.) Ah ! ah !.. jeune présomptueux. Et qu'avez-vous inventé ?..

OLIVIER.

C'est mon secret.

LE BARON.

Au reste, nous verrons... le roi décidera...

OLIVIER.

Je doute qu'il décide la noble damoiselle à vous aimer...

LE BARON.

Au contraire, c'est qu'il la décidera... et elle m'aimera...

OLIVIER.

De par le roi, alors...

LE BARON.

Eh bien! oui.

AIR : Ah ! si Madame me voyait.

J'épouserai de par le roi !

OLIVIER.

Lors, en ami, je vous conseille
D'inventer quelqu'autre merveille,
Pour vous garantir de l'effroi
Qu'en ce cas pour vous je conçoi.

LE BARON.

Quel sort, pour moi, craignez-vous donc? trédame!..

OLIVIER.

Eh! mais, celui que toujours, sur ma foi...
De par l'amour nous réserve une femme
Qu'on épouse de par le roi !

LE BARON.

Je ne comprends pas...

(On frappe à la porte d'entrée.)

OLIVIER, allant ouvrir.

Mais, qui vient là ?..

LE BARON.

Serait-ce déjà des concurrens!

OLIVIER.

Oh! le pauvre petit!..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GÉNIE DE L'INDUSTRIE, sous les traits d'un petit paysan, couvert d'une longue tunique.

LE GÉNIE.

Air du Fil de la Vierge.

J'arrive de bien loin; ayez, je vous en prie,
Pitié de moi.
Je suis sans feu ni lieu, sans parens, sans patrie,
J'ai faim, j'ai froid.
Enfant, me suis-je dit, la bienfaisance est douce,
Frappe en ces lieux...
Dans le palais des rois jamais on ne repousse
Les malheureux!

LE BARON.

Un mendiant!.. j'en ai déjà secouru trois ce matin... Passez votre chemin... c'est trop de quatre mendians...

OLIVIER.

Quoi!.. ce pauvre enfant!..

LE BARON, à part.

Pauvre enfant!.. pauvre enfant!.. peut-être quelque concurrent déguisé... (Haut.) Allons, sortez, vous dis-je!..

LE GÉNIE.

Vous êtes bien cruel, Monseigneur...

LE BARON.

Encore!..

LE GÉNIE.

J'obéis.

LE BARON.

C'est bien heureux!.. (On entend des voix au dehors; il va à la fenêtre.) Ah! mon Dieu, que de monde dans la cour du château!.. sans doute déjà les concurrens... Tâchons d'en décourager quelques-uns... les plus habiles... et mon invention marchera toute seule!..

(Il sort.)

SCÈNE V.

OLIVIER, LE GÉNIE.

OLIVIER, courant à la porte.

Il est parti!.. Revenez, mon ami... je suis seul...

LE GÉNIE.

Et vous me rappelez?..

OLIVIER.

N'avez-vous pas dit que vous aviez faim et froid? Tenez, placez-vous là, près de ce foyer...

LE GÉNIE, s'asseyant.

Que vous êtes bon!..

OLIVIER, qui est allé au dressoir.

Et, pour vous ranimer tout-à-fait, prenez ce bon vieux vin... ce pain blanc!..

LE GÉNIE.

Comment reconnaître?..

OLIVIER.

En priant pour le succès de mes amours...

LE GÉNIE.

Jeune et gentil comme vous êtes, il ne peut être douteux...

OLIVIER.

Hélas!..

LE GÉNIE.

Vous soupirez!..

OLIVIER.

Si vous connaissiez celle à qui s'adressent mes vœux!..

LE GÉNIE.

Serait-ce une grande dame?..

OLIVIER.

Air des pages de Bassompierre.

Devant celle que j'aime
Le monde est prosterné!
D'un riche diadême
Son front pur est orné!
Cette idole brillante,
Cette sainte charmante,
Que j'adore d'amour,
C'est l'astre de la cour,
C'est l'astre de la cour
Que j'adore d'amour.
Qu'elle est touchante et belle!
Mon ami, plaignez-moi;
Ma noble damoiselle,
C'est la nièce du roi.
Mon ami, c'est la nièce du roi.

LE GÉNIE, se levant et allant à lui.

Baillez-moi votre main... Oh! que vois-je?..

OLIVIER.

Quoi donc? quelque maléfice?..

LE GÉNIE.

(Même air.)

Rassurez-vous, beau page,

Je lis dans votre main
Un brillant mariage,
Presqu'un royal hymen.
Oui, cette ligne est belle,
Plus de crainte nouvelle;
Malgré l'orgueil jaloux,
Vous serez son époux;
Vous devez croire en elle,
Page, comptez sur moi,
La noble damoiselle
Vous fera presque roi;
Oui, bientôt vous serez presque roi.

OLIVIER.

La reconnaissance vous aveugle... Si vous saviez quelle condition le grand Dagobert a mise à cette union...

LE GÉNIE.

Oh! je la connais... et j'approuve le roi... Trente ans de guerre, l'invasion des barbares, l'ignorance, compagne de la misère, ont, depuis long-temps, étouffé tous les germes de l'industrie... il fallait bien réveiller la science, ressusciter les arts... et, sans doute, amoureux comme vous êtes, vous avez enfanté un chef-d'œuvre!..

OLIVIER, étonné.

Ce langage!.. je ne puis m'expliquer... (Haut.) Un chef-d'œuvre!.. ce matin je le croyais encore... mais, plus l'instant approche... plus je doute, plus j'ai peur...

(On entend au dehors le son du cor.)

LE GÉNIE.

Tenez!.. voici quelqu'un qui vous donnera du courage...

OLIVIER.

La princesse Berthilde de retour de la chasse!..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PAGES et VARLETS; puis, BERTHILDE, entrant par le fond.

BERTHILDE.

AIR de l'Extase. (M. Doche.)

Adroits chasseurs, pages et varlets,
Suivez nos pas, venez, rentrons tous au palais;
Bien doux est de suivre la trace
Du chevreuil qui s'enfuit et passe;
Mais au retour, le plus dispos
Avec plaisir trouve au logis un doux repos,
Oui, le repos.

(Berthilde fait signe à sa suite de sortir. Les portes fond se referment. — Les pages et les varlets sortent.)

BERTHILDE, à Olivier.

Ah!.. étiez là, notre page?.. N'avez donc pu accompagner la chasse?..

OLIVIER, troublé.

Noble dame!.. avez peut-être couru quelque danger?.. Combien je dois maudire le sort!.. aurais pu vous défendre...

BERTHILDE, émue.

Non... non... aucun péril... mais... ne sommes pas seuls...

OLIVIER.

Un jeune gars bien souffreteux...

LE GÉNIE.

Qui, sans lui, expirait de froid et de besoin...

BERTHILDE, à Olivier.

Et l'avez charitablement secouru?.. Ah! c'est bien... très bien, messire page...

LE GÉNIE.

Oui... la charité porte bonheur... aussi... par ma science des choses cachées, je viens de prédire à ce beau page...

BERTHILDE.

Lui prédire!..

OLIVIER.

Destin trop doux!.. victoire impossible!..

BERTHILDE.

Quoi donc?.. Oh! dites, et n'ayez peur...

OLIVIER, baissant les yeux.

Suis bien téméraire, noble dame... Daignez m'octroyer merci... le roi décidera bientôt...

BERTHILDE, souriant.

Gage qu'il s'agit de quelque rare bijou... quelque pièce d'orfèvrerie artistement ciselée, ainsi que le seigneur Eloi vous apprit à en faire.

OLIVIER.

Oh! non... dans ces jours de calamités publiques doivent germer des idées plus grandes, plus généreuses, des créations plus utiles!..

BERTHILDE.

Ah!..

OLIVIER.

Et pourtant, j'en conviens... j'ai retourné aussi à mon ancien métier... pour embellir quelqu'un... à qui serais si heureux de pouvoir offrir...

(Il lui présente un collier.)

BERTHILDE.

Ah! que vois-je?..

OLIVIER.

AIR: Une passion.

Si ce collier pouvait vous plaire?..

BERTHILDE.

Qu'il est beau! qu'il est ravissant!..

OLIVIER.

Daignez accueillir ma prière...
Que je l'attache à votre cou charmant.

BERTHILDE, jouant l'indignation.

Quoi!.. fuyez de ma présence!..

OLIVIER.

Vous me refusez... je pars!..

BERTHILDE.

Restez!.. c'est sa récompense...

(Prenant le collier qu'elle met à son cou.)

La nièce d'un roi de France
Doit encourager les arts!

OLIVIER.

(Même air.)

Ce n'est pas tout... voyez encore...

(Il lui montre une bague.)

BERTHILDE.

Cet anneau? Quel travail divin!

OLIVIER.

Ah! souffrez que je m'honore
De le placer à votre blanche main.

BERTHILDE, jouant encore l'indignation.

Sortez... quelle outre-cuidance!

OLIVIER.

Vous me l'ordonnez... je pars...

BERTHILDE.

Restez... c'est sa récompense...

(Elle lui tend la main à laquelle il met l'anneau en la baisant avec respect.)

La nièce d'un roi de France
Doit encourager les arts!

LE GÉNIE, à part.

Eh mais!.. avec un pareil prix d'encouragement...

DAGOBERT, en dehors.

Oui... oui... faites ouvrir portes et barrières, et que tous soient introduits.

BERTHILDE.

Mon oncle!..

OLIVIER, à part.

Ah! ma crainte redouble!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DAGOBERT, DE NIVELLE, LE BARON DE LA COLIMAÇONNIÈRE.

DAGOBERT, paraissant avec de Nivelle.

Enfin, je suis dedans!..

(Il montre sa culotte.)

LE BARON, entrant du côté opposé.

Ah! quel honneur! le roi couvert de ma découverte...

DAGOBERT.

Ah! Berthilde!.. Venez ça, ma gente nièce. (Il l'embrasse. Montrant sa culotte.) Voyez... comme sela me chausse bellement bien.

LE BARON.

O ciel!

DAGOBERT.

Quoi donc?

LE BARON.

Se peut-il?

DAGOBERT.

Qu'avez-vous?

LE BARON.

AIR:

Le grand roi Dagobert
A mis sa culotte à l'envers.

DAGOBERT.

Que dites-vous, moi?

DE NIVELLE.

Vraiment, ô mon roi!
Votre Majesté
Est mal culottée.

DAGOBERT.

C'est vrai, c'est vrai, ma foi!
Je vais la remettre à l'endroit.

DE NIVELLE, vivement.

Non, non... ce n'est pas la peine... ça ne paraît presque pas.

DAGOBERT.

Tant mieux! car voici l'heure du concours. Sire de la Colimaçonnière, faites donner le signal.

LE BARON.

Oui, Sire... (Très haut.) Trompez, sonnettes; non... sonnettes, trompez... non, c'est moi qui me trompe... sonnez, sonnettes... trompez, trompettes!

(On entend des fanfares.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FOULE D'INVENTEURS, chargés de leurs produits.

CHŒUR.

AIR du Mariage au Tambour.

Ce siècle, je gage,
A tout découvert,
Pour en faire hommage
Au grand Dagobert.
De notre patrie
Voilà le produit;
Voilà l'industrie
En six cent vingt-huit!

DAGOBERT, montant sur son trône.

Pas de confusion... que chacun se présente à son tour... Appelez sire Jean de Nivelle.

DE NIVELLE, déployant une pancarte.

Maître Ferragus, de la ville de Pau.

DAGOBERT.

Qu'a-t-il inventé ?

L'INVENTEUR.

De nouveaux ustensiles pour manger facilement, proprement.

AIR : De sommeiller encore, ma chère.

Au genre humain je rends service...
En tout lieu, le peuple, autrefois,
Avant qu'à Pau je ne naquisse,
Mangeait la soupe avec ses doigts.
Moi, cherchant une autre recette,
A Pau, j'ai trouvé ce couteau,
A Pau, j'ai fait cette fourchette,
J'ai fait cette cuiller à Pau.

DAGOBERT.

C'est particulier !.. une fourchette pour... une cuiller pour... C'est fort ingénieux !

LE BARON.

Oh ! Sire, c'est bien peu de chose... j'y avais pensé.

DAGOBERT, qui essaie la cuiller et la fourchette.

Ça va tout seul !.. On n'inventera jamais mieux que ça.

LE GÉNIE, riant.

Ah! ah! ah!

DAGOBERT, le regardant.

Hein ?.. Qu'a donc ce manant à ricaner ?.. Ensuite ?..

DE NIVELLE.

Maître Jehan Galoche, de la ville de Pontoise.

DAGOBERT.

De Pontoise ?.. Ah! il y a d'excellentes têtes dans cette ville-là... Approchez.

L'INVENTEUR, présentant une paire de sabots.

Voici !..

DAGOBERT.

Deux modèles de bateau... Est-ce que ces petits bateaux vont sur l'eau ?

L'INVENTEUR.

Pardon, Sire, c'est pour remplacer les sandales.

DAGOBERT.

Oh ! c'est...

AIR : Frère Pierre à la cuisine.

Invention que la mode
Favorisera bientôt...
Je trouve ça fort commode,
Je trouv' ça très sain, très chaud ;
Je trouve ça très nouveau,
J' trouv' ça très bon contre l'eau ;
En un mot, j' trouve ça beau,
J' trouv' ça beau, ça beau, ça beau,
Ça beau, ça beau !

LE BARON.

Ah ! Sire, c'est bien peu de chose... j'y avais pensé... Cette invention n'atteindra pas à la hauteur de la mienne... je l'espère.

DAGOBERT, se retournant vivement.

Et moi aussi... Au demeurant, c'est fort bien, et voilà surtout ce qui fera marcher mon peuple dans la voie nouvelle... (Il a mis les sabots, et marche.) Cette création fera du bruit... Je doute qu'on invente jamais mieux que ça.

LE GÉNIE, riant, à part.

Ah! ah ! ah!

DAGOBERT, le regardant.

Ouais !., encore !.. (A de Nivelle.) Passons.

DE NIVELLE.

Maître Noël Lantimèche, de la ville de Montmorency.

DAGOBERT.

Diable! jusqu'à présent, parmi les habitans de ce pays, ce sont les quadrupèdes qui ont été les plus renommés... Voyons donc... (L'inventeur, sans répondre, lui présente une pierre, de l'amadou et un briquet, et fait le geste de battre le briquet.) Est-ce qu'il aurait inventé une nouvelle manière de se taper sur les doigts ?.. (L'Inventeur lui fait signe d'essayer ; le roi bat la pierre, qui étincelle. Se levant effrayé.) Ah! qu'est-ce que ça veut dire ?..

L'INVENTEUR.

AIR : Le briquet frappe la pierre.

Le briquet frappe la pierre,
Le feu pétille à l'instant,
L'amadou aussitôt prend.

DAGOBERT, prenant les objets.

Voyons, comment il faut faire ?
Ça paraît intéressant.
Mais, je frappe, et rien ne prend ;
Je frappe fort, cependant...
Ce charlatan qui me leurre,
Veut m'estropier, je crois.

(Il se secoue les doigts.)

Je me frappe sur les doigts.
Pan, pan, pan.

L'INVENTEUR.

Ça peut prendre en moins d'une heure.

DAGOBERT, frappant.

Pan, pan, pan, pan, pan.
Jamais on n'inventera
Rien de plus prompt que cela !
Pan, pan, pan, pan, etc.

Oh! c'est pris, j'ai du feu !.. Qu'on s'assure de cet homme, c'est un sorcier !

L'INVENTEUR.

Mais...

DAGOBERT.

C'est pris... qu'on le prenne.... (On arrête l'Inventeur.) A d'autres.

DE NIVELLE.

Mon fils Olivier!

DAGOBERT.

Ah! ah! notre beau page... Qu'il approche... Eh! mais, comme il tremble!

BERTHILDE, à part.

Pas plus que moi.

DAGOBERT.

Voyons, mon gentil damoisel,.. qu'avez-vous innové?

OLIVIER.

Sire, depuis que la population s'est accrue, les bras étaient insuffisans pour broyer le grain de chaque jour... Au sein de l'abondance, la disette n'eût pas tardé à se faire sentir... J'ai voulu prévenir les malheurs qui nous menaçaient... Aux forces humaines, j'ai substitué les lois de la mécanique... Regardez, Sire, voici l'essai que j'ai tenté.

(Il fait un signe, les portes s'ouvrent, la galerie du fond a disparu, et l'on aperçoit la carcasse d'un moulin à vent.)

TOUS.

Air du Barbier. (Final du premier acte.)

Ah! faites-nous connaître
Ce que cet appareil doit produire de bien?

DAGOBERT.

Oui... c'est fort beau, peut-être,
Mais, je n'y comprends rien!

OLIVIER.

Ciel! il ne tourne pas!

LE GÉNIE.

Quel est son embarras!

DAGOBERT.

Il se trouble... Décidément
C'est un rêve... un projet d'enfant!

LE BARON.

Sur une semblable folie,
Ma culotte l'emportera!

LE GÉNIE se place au milieu, et domine tous les personnages.

Respectez l'œuvre du Génie!
Admirez tous l'effet... Voilà!

(Il fait un geste, le moulin tourne.)

TOUS.

Ciel! qu'ai-je vu?.. ma surprise est extrême!
C'est un prodige! il tourne au gré des vents!

LE GÉNIE.

Vous le voyez?..

DAGOBERT.

Qu'êtes-vous donc, vous-même?
Pour commander à tous les élémens?

LE GÉNIE.

Je descends du ciel pour combler ton espoir,
Et je te ferai voir
Ma force et mon pouvoir.
A tout l'univers j'imposerai ma loi...
Tu veux me connaître?.. Eh bien! regarde-moi!

(Il jette sa longue tunique, ou bien son costume de paysan disparaît à vue, et fait place à un costume céleste.)

CHŒUR.

Quoi! de l'industrie
C'était le Génie!
Et sa puissance
Déjà commence.
Son pouvoir immense
Protège la France!
Bientôt, je pense,
Son influence
Fera de Paris le plus grand des bazars,
Le temple immortel de la gloire et des arts!

OLIVIER, qui a disparu, rapportant un peu de farine dans une corbeille.

Voyez, Sire... voilà le grain que vient de faire moudre mon appareil.

DAGOBERT.

Quoi! cette poudre blanche comme neige... C'est magnifique, prodigieux!

LE BARON.

Ah! Sire... c'est bien simple... et si j'avais voulu m'en donner la peine...

DAGOBERT.

Silence!.. (A Olivier.) Honneur à toi, page Olivier... il n'y aura jamais de (Souriant.) page plus remarquable dans le livre de mon histoire, et par monseigneur Saint-Denis, je le dis hautement, devant tous... nul ne surpassera!

LE GÉNIE.

Peut-être; mais avant de procéder à de nouveaux examens, je veux te faire connaître une de mes sœurs, une divinité qui doit, avec moi, éclairer les siècles futurs.

DAGOBERT.

Et cette sœur, vous la nommez?

LE GÉNIE.

La Littérature!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA LITTÉRATURE.

LA LITTÉRATURE, avec un costume grec.

AIR: Un peu de patience. (Quand l'Amour s'en va.)

Divinité féconde,
Astre nouveau,
J'éclairerai le monde
De mon flambeau.
C'est le ciel qui m'inspire,
Et de leurs droits,
Je veux un jour instruire
Peuples et rois.

DAGOBERT.

Diable ! Mais les peuples et les rois sont déjà très savans. Que voulez-vous donc leur apprendre encore ?

LA LITTÉRATURE.

Ce qu'ils ont trop souvent ignoré. Aux peuples, je parlerai de gloire et de liberté... aux rois, de justice, de clémence... à tous, j'oserai dire la vérité.

LE BARON.

Joli moyen pour se faire mettre à la porte !

LA LITTÉRATURE.

Air : Valse des fadets. (L'Amour s'en va.)

Nouvelle déité,
L'univers, transporté,
Me devra sa gaîté,
Son bonheur et sa liberté.
Des noms fameux consacrant la mémoire,
D'un pur éclat je les fais rayonner ;
Si mes regards se tournent vers la gloire,
Je la désire afin de la donner.
Dans ma prose ou mes vers,
Les vices, les travers
Sont gaîment fustigés,
Hélas ! sans être corrigés...
La plume en main, j'instruis et je conseille,
J'ouvre la route à de noble travaux...
L'enthousiasme à mes accens s'éveille,
Et sa puissance enfante des héros !
Appui de tous les droits,
Bien souvent, à ma voix,
Les méchans trembleront,
Et les malheureux oublieront...
Quand les partis qui divisent le monde,
Poussent au loin de haineuses clameurs,
Ange de paix, ma parole féconde
Charme l'esprit pour adoucir les mœurs...
N'usant, dans mes travaux,
Que de chastes pinceaux,
Je veux que mes tableaux
Soient toujours graves et moraux...
Bref, esquissant mainte et mainte aventure
Prise, au hasard, dans un monde immortel,
Je veux pourtant que la Littérature
Garde toujours son bandeau virginal.

ENSEMBLE.

Nouvelle déité,
L'univers, etc.

DAGOBERT.

Par notre saint patron ! si tu tiens toutes ces belles promesses... ce sera chose vraiment rare et merveilleuse... (Appelant.) Jean de Nivelle !.. (Celui-ci s'en va. — Avec impatience.) Jean de Nivelle !.. Il s'en va toujours quand on l'appelle ! Viens donc... Je veux encourager les essais de cette aimable muse... Qu'on lui donne trois sols parisis...

LA LITTÉRATURE.

Sire, les belles-lettres ne sauraient se payer. La Littérature rougirait de salir ses mains en touchant un vil métal. Mes disciples travaillent pour la gloire; ils mépriseront la richesse; à leurs yeux, enfin, l'or ne sera qu'une chimère...

DAGOBERT.

Vous m'étonnez.... Décidément, tout ceci est incroyable... inimaginable... et l'on ne verra jamais mieux que ça...

LE GÉNIE, riant.

Ah ! ah !

DAGOBERT.

Non... jamais...

LE GÉNIE.

Jamais !.. Crois-tu donc que l'esprit humain doive s'arrêter ?.. que l'imagination ait des bornes ?.. et que Dieu, en donnant l'intelligence à l'homme, ait limité son bienfait ?.. Non, tout doit progresser, s'embellir, se perfectionner... et les prétendues merveilles de ton siècle, feront rire de pitié les générations futures !

DAGOBERT.

C'est impossible !

LE GÉNIE.

Impossible !.. Veux-tu voir ce que sera l'industrie... dans douze siècles, par exemple ?

DAGOBERT.

Dans douze cents ans d'ici ?..

LE BARON.

Ah ! bon Dieu !

LE GÉNIE.

Un seul coup de ma baguette peut te les faire franchir...

LE BARON, à de Nivelle.

Quel saut nous allons faire !

DE NIVELLE, piqué.

Parlez pour vous !

LE GÉNIE.

Suivez-moi !

DAGOBERT.

Où donc ?

LE GÉNIE.

A Paris !..

TOUS.

A Paris !

LE GÉNIE.

Air du Duc d'Olonne. (Deuxième acte.)

Venez à Paris,
C'est mon paradis ;
Vous verrez, à Paris,
Mes plus riches produits.
Venez à Paris,
C'est mon paradis ;
C'est le pays
De mes amis !

DAGOBERT.

Mais je veux que ma nièce y brille ;
J'emmènerai mes amis, ma famille...

BERTHILDE.

Ah ! mon oncle, songez-y bien,
De mille ans, moi, vieillir !

DAGOBERT.

Eh bien ?

BERTHILDE.

Je serai moins gentille !

LE GÉNIE.

Ne craignez rien.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Allons à Paris,
C'est un paradis !
Nous verrons, à Paris,
Les plus riches produits!
Allons à Paris,
C'est son paradis ;
C'est le pays
De ses amis !

(Tableau et mouvement de sortie générale au baisser du rideau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le grand carré des Champs-Élysées. A droite, l'entrée de l'exposition.

SCÈNE I.

OLIVIER, BERTHIDE.

CHOEUR.

Air des Bohémiens.

Ah ! pour nous, quel beau jour !
Chacun entre à son tour.
Mais déjà la foul' passe
A l'exposition;
Peut-être bien entre-t-on ?
Venez, suivons sa trace.

(Pendant cette petite scène, on a vu Olivier et Berthilde se promener au fond, admirer tout avec surprise. Ils sont mis à la mode du jour.

BERTHILDE.

Mais voyez donc que de choses rares et belles !

OLIVIER.

C'est fantastique ! je crois rêver !..

BERTHILDE.

Qui jamais eût imaginez tant de merveilles !..

OLIVIER.

Et comment nous les rappeler toutes? Là-bas, ces beaux palais qu'ils nomment le Louvre, les Tuileries...

BERTHILDE.

Et cet autre si charmant, où se voient tant de choses à ravir les yeux !

OLIVIER.

Le Palais-Royal, c'est vrai... et le Panthéon, les Invalides? et là... cet arc de triomphe.

BERTHILDE.

Et tant de riches boutiques de modes nouvelles... d'étoffes de soie et de velours...

OLIVIER.

Partout des prodiges inouis... L'industrie, l'imprimerie... la vapeur !..

BERTHILDE.

Partout des parures... des bijoux étincelans... et d'un travail si varié, si exquis...

OLIVIER.

Vous êtes heureuse, noble dame !

BERTHILDE.

Noble dame... Oh ! mais regardez-moi donc, nous ne sommes plus au septième siècle.

Air de Mme Favart.

Quand je ceignais le diadême,
On pouvait m'appeler ainsi.
Mais ce titre va-t-il de même
Avec cette coiffure-ci ?
Beau page que l'amour enflamme,
A cet honneur je renonce aujourd'hui.
Peut-on traiter de noble dame
La dame qui

(Riant.)

porte un bibi ?

OLIVIER.

Eh quoi ! vous m'appelez beau page,
Et vous me défendez, je crois,
De vous rendre le juste hommage
Que je vous rendais autrefois !
Changez donc aussi de langage,
Pour me nommer, cherchez un autre mot...
Pouvez-vous appeler beau page
Celui qui porte un paletot ?

BERTHILDE.

Au surplus, ces habits sont fort commodes.

OLIVIER.

Mon père et le sire de la Colimaçonnière ne sont pas de cet avis.

BERTHILDE.

Et le roi ?

OLIVIER.

Ah ! Sa Majesté a positivement refusé de

changer les siens; mais, grâce au pouvoir du Génie de l'industrie qui l'accompagne, le roi Dagobert n'en semble pas moins vêtu comme tous, aux yeux de la foule.

BERTHILDE.

Ah ça! mais... où sont-ils donc?

OLIVIER.

Vous savez bien que nous n'avons pu les arracher de ces jolies boutiques d'objets curieux et bizarres qui bordent la route... Ils y font sans doute encore quelques acquisitions.

(A ce moment, on entend un concert de mirliton, de crécelle, de petite trompette et de tambour.)

BERTHILDE.

Ce concert... Eh! vraiment ce sont eux.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DAGOBERT, en costume du premier acte, LE BARON et de NIVELLE, en habit de nos jours et tenant une crécelle, un petit tambour, une trompette et un mirliton, avec lesquels ils jouent l'air : *C'est le roi Dagobert*; puis, LE GÉNIE.

DAGOBERT.

C'est charmant! Ces petites inventions me récréent à la fois l'ouïe et la vue...

LE BARON.

Si j'avais prévu cela, Sire... je les aurais inventées.

DE NIVELLE.

AIR : Mirliton, mirlitaine.

Cette trompette nouvelle
Pour un sou fait bien du bruit.

LE BARON.

J'adore cette crécelle
Qui me charme et m'étourdit.

DAGOBERT.

Mais ce pipeau qui m'entraîne,
J'ignore encore son nom.

LE GÉNIE, entrant sous le costume et les traits d'un jeune élégant.

C'est un mirliton,
Mirliton!
Mirlitaine.
C'est un mirliton, ton, ton!

(On reprend l'ensemble, accompagné des trois instrumens.)

LE GÉNIE.

Eh bien! que dites-vous du nouveau Paris?

DAGOBERT.

Mais, je trouve qu'on a fait quelques petits changemens.

LE BARON.

Oui, depuis nous, on l'a revu, corrigé...

DE NIVELLE.

Et considérablement augmenté.

LE GÉNIE, à Dagobert.

Tu viens de traverser la place de la Concorde...

DAGOBERT.

Cette superbe place avec de beaux chandeliers à tous les coins...

LE BARON.

Et cette grande borne au milieu...

DAGOBERT.

C'est magnifique!

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Mais on trouve là deux fontaines
Que l'on ne saurait regarder
Sans que de charmantes sirènes,
Ne cherchent à vous inonder...
On reçoit la pluie à la face.

LE GÉNIE.

C'est flatteur pour le citadin
Qui vient prendre l'air sur la place,
Et finit par y prendre un bain.

DAGOBERT, à Berthilde.

Et des boutiques! des boutiques superbes; une, surtout, sur la place de la Bourse, auprès d'un confiseur.

LE GÉNIE.

M. Susse.

DAGOBERT.

Oui, près d'un confiseur, M. Susse... Que de trésors! que de merveilles! c'est une véritable exposition... Et toi, petite, qu'est-ce que tu dis de tout cela?

BERTHILDE.

Moi, mon oncle... de toutes ces innovations, ce sont les modes que je préfère.

DAGOBERT.

J'avoue que les modes... les pantalons, surtout... Ah! convenez, la Colimaçonnière, que l'on est allé plus loin que vous... votre culotte a fait des progrès...

(Il montre les jambes du pantalon.)

LE BARON.

C'est comme cela que je voulais la faire, Sire; mais l'étoffe m'a manqué, sans cela...

DAGOBERT.

Vous auriez inventé le pantalon? et vous auriez eu raison... (Regardant les jambes du baron.) dans votre intérêt... personnel.

LE BARON.

Sire...

DAGOBERT.

Allons, allons, cela cache de fort vilaines jam-

bes... seulement je désapprouve les sous-pieds.

DE NIVELLE.

Ah ! Sire, et les bretelles !..

LE BARON.

J'allais le dire : les sous-pieds et les bretelles.

DE NIVELLE.

Air du Piége.

Quand on est ainsi culotté,
Voyez quel supplice est le notre !
Les sous-pieds tirent d'un côté,
Les bretelles tirent de l'autre...
Mon pantalon, qu'on les voit tourmenter,
Ne sachant plus, dans son martyre,
S'il doit ou descendre ou monter,
Pour les accorder, se déchire...

LE GÉNIE.

Il faut s'y faire... En tout, les commencemens sont pénibles... le cigare, par exemple....

OLIVIER.

Qu'est-ce que cela ?

LE GÉNIE.

C'est juste... en 628, on ne connaissait pas... (Tirant de sa poche un paquet de cigares.) Permettez-moi de vous offrir...

LE BARON, mâchant le cigare qu'on lui a présenté.

Ah ! pouah ! que c'est mauvais !

LE GÉNIE.

Mais ça ne se mange pas, ça se fume...

DAGOBERT.

Ça se fume... comment ?

LE GÉNIE.

Pour te le montrer, il me faudrait du feu...

DAGOBERT.

Du feu.... j'ai justement sur moi cette invention si fameuse de Lantimèche, tu sais, ce...

(Il fait le geste de battre le briquet.)

LE GÉNIE.

Allons donc !.. rococo !..

DAGOBERT.

Plaît-il ?

LE GÉNIE.

Rococo...

LES AUTRES, chacun à son tour.

Rococo !..

LE GÉNIE, tirant de sa poche un briquet phosphorique.

Voici ! (Il frotte l'allumette.) Tiens.

DE NIVELLE.

O miracle !

DAGOBERT.

Et je voulais faire pendre ce pauvre Lantimèche comme sorcier.

LE GÉNIE.

Maintenant allumons...

LE BARON.

Ah ! quelle odeur !

DE NIVELLE.

Ah ! que c'est mauvais !

LE GÉNIE.

Purs cigares de la Havane, à ce que dit la régie.

DAGOBERT.

Est-ce que la régie ne sait pas ce qu'elle dit ?

LE GÉNIE.

Air des cinq Codes.

Ce n'est pas moi qui la condamne...
Mais bien qu'on les paie un prix fou,
Les cigares de la Havane
Se fabriquent au Gros-Caillou.
Aussi, depuis qu'on nous inonde
De tabac en feuilles de chou,
On fume ! on fume ! et tout le monde
Jette la pierre au Gros-Caillou !

DAGOBERT, jetant son cigare.

Ah ! puach ! c'est détestable !..

DE NIVELLE, de même.

La tête me tourne.

LE BARON.

Et moi, le cœur.

OLIVIER.

Si ce sont là les produits de l'industrie nouvelle...

LE GÉNIE.

Patience, ce n'est qu'à midi que s'ouvrent les salles du palais de l'exposition...

DAGOBERT.

Est-ce celui que j'aperçois là-bas ?

LE GÉNIE.

Oui !

Air de Julie.

L'homme, si fécond en prodige,
Tous les ans, pour l'exposition,
Construit un palais en volige,
Qui coûte près d'un million !
Dans ce palais il entre plus d'un arbre.

DAGOBERT.

Est-ce moins cher ?

LE GÉNIE.

Depuis long-temps, je crois,
Avec le prix de ces palais en bois
On eût fait un palais de marbre.

Mais j'aperçois quelques retardataires qui vont y porter leurs produits... Tu vas pouvoir juger par avance...

SCÈNE III.

LES MÊMES, PLUSIEURS INDUSTRIELS.

AIR : Introduction du deuxième acte de l'Abbé galant.

Quand l'industrie
Fait la gloire de la patrie,
Chaque mortel
Doit devenir industriel.

LE GÉNIE.

Oui, c'est le travail qui toujours
Conduit à la richesse,
Et la richesse est de nos jours
La première noblesse.

Quand l'industrie, etc.

DAGOBERT.

Quel est ce monsieur?

PREMIER INDUSTRIEL.

Je suis l'inventeur d'un nouveau mastic, l'oropholite.

DAGOBERT.

Pour les fenêtres?

L'INDUSTRIEL.

Du tout, pour les toits.

DE NIVELLE.

Comment, vous couvrez les maisons en mastic?

L'INDUSTRIEL.

Oui, Monsieur, en mastic aussi solide, aussi dur que la pierre ou le marbre.

DAGOBERT.

Diable! cette invention ouvrirait une nouvelle carrière aux constructeurs.

L'INDUSTRIEL.

On peut en faire des mosaïques... Si vous en doutez... voyez ce modèle de pavillon que j'ai fait admettre par le jury de l'industrie.

(Il découvre un petit pavillon.)

DE NIVELLE.

Tiens, mais c'est fort gracieux à l'œil.

L'INDUSTRIEL.

AIR : Les Maris ont tort.

Mon mastic produit ces peintures,
Ces dessins d'un nouvel aspect.

DAGOBERT.

Quoi! le mastic pour les toitures?

L'INDUSTRIEL.

Tant qu'il n'est pas encore sec
A tous permet de peindre avec.

DAGOBERT.

Oui, cette idée est bonne et belle,
J'aime fort cette invention;
Devant ce pavillon modèle
Chacun doit baisser pavillon.

L'INDUSTRIEL.

Vous pouvez frapper sans crainte dessus.

LE BARON, frappant.

Aïe!.. Oui, oui, c'est fort dur.

L'INDUSTRIEL.

Messieurs...

DE NIVELLE.

Merci, je m'en rapporte à vous.

DAGOBERT.

Et ce monsieur, qu'a-t-il inventé?

DEUXIÈME INDUSTRIEL.

Des conduits acoustiques.

(Il montre un long cordon terminé par un cornet à chaque bout.)

DAGOBERT.

A... à quoi?..

DEUXIÈME INDUSTRIEL.

Coustiques... Une supposition... Vous demeurez au premier étage, moi je loge au cinquième, et nous avons quelque chose à nous dire dans le tuyau de l'oreille...

LE BARON.

C'est gênant...

DEUXIÈME INDUSTRIEL.

Que faites-vous?

DAGOBERT.

Je monte quatre étages... je frappe à votre porte...

L'INDUSTRIEL.

Allons donc!.. tout le monde peut faire ça!

LE BARON.

J'allais le dire... tout le monde peut monter,

L'INDUSTRIEL.

Vous prenez tout simplement un de mes cordons, vous mettez votre bouche ici... moi, mon oreille là... vous parlez... je vous entends: je mets ma bouche où j'avais mon oreille, vous mettez votre oreille où vous aviez votre bouche; je vous réponds, vous m'entendez... ainsi du suite.

DAGOBERT.

Ah! par exemple!

DE NIVELLE.

C'est surprenant!..

LE BARON.

Et vous croyez cela?

DE NIVELLE.

Pourquoi pas?.. Je serais curieux de faire l'épreuve.

LE GÉNIE.

C'est aisé... Tu sais que j'ai le pouvoir de me rendre invisible... Regarde, le sire de la Colimaçonnière se parle tout bas à lui-même... Veux-tu savoir ce qu'il dit?

(Il va au baron de la Colimaçonnière.)

DE NIVELLE.

Ce serait drôle, si j'allais entendre.

LE GÉNIE.

Y es-tu?

DE NIVELLE.

Oui.

LE GÉNIE.

Ecoute...

(Il approche le cornet de la bouche du Baron.)

LE BARON, à lui-même.

Croire qu'on peut d'un étage à l'autre... On n'est pas stupide comme ce Jean de Nivelle!

DE NIVELLE, furieux, courant à lui.

Hein?.. (Il le prend au collet.) Moi, je suis stupide?

DAGOBERT, les séparant.

Messeigneurs!..

LE BARON.

Que dites-vous?..

DE NIVELLE.

C'est vous qui le dites.

LE BARON.

Moi?..

DE NIVELLE.

AIR : J'ai du bon tabac, etc.

J'ai bien entendu
Ce mot incongru,
J'en suis confondu!

LE BARON, au Génie.

Ah! l'eusses-tu cru?

DAGOBERT.

Au diable cette invention!

LE GÉNIE.

Si l'on adoptait ce cordon,
De la vérité
Chacun dégoûté,
Bénirait le ciel de sa surdité.

DAGOBERT.

Et cette demoiselle, qu'a-t-elle exposé?

UNE JEUNE FILLE.

Un piano typographique.

(Elle montre un carton sur lequel est dessiné un piano.)

LE GÉNIE.

L'invention la plus ingénieuse!

DAGOBERT.

Comment, on imprime en jouant du piano?

LE GÉNIE.

AIR : Un jour Lycas trouva Thémyre.

Voyez jusqu'où va l'industrie...
Grâce à ce procédé nouveau,
On apprendra l'imprimerie
En apprenant le piano.
Sans aucune chance contraire,
L'agréable et le nécessaire
Feront la réputation
De cette belle invention,
Car elle a trop de caractère
Pour ne pas faire impression.

UNE VOIX, en dehors.

Place! place!

DAGOBERT, voyant l'automate.

Ah! que signifie?..

L'INVENTEUR, poussant un petit traîneau sur lequel est un petit garçon habillé en magicien, et assis devant une table d'escamoteur.

AIR : Mon père était pot.

Vous voyez en moi l'inventeur
De nouveaux automates.
J'ai d'abord un escamoteur,
Et puis deux diplomates;
Prince, paysan,
Bœuf, mouton, faisan,
Vingt autres automates.

DAGOBERT.

Ce que pour mon goût
Moi j'aime avant tout,
C'est le bœuf aux tomates.

L'INVENTEUR.

En effet, c'est un de mes meilleurs morceaux; je ne l'ai pas ici, mais en attendant, permettez-moi de vous montrer mon jeune prestidigitateur.

DAGOBERT.

Je permets.

BERTHILDE.

Oh! qu'il est gentil!

OLIVIER.

Et comme ses couleurs sont naturelles.

L'INVENTEUR.

Jeune homme, faites un beau salut à la société.

(L'automate salue.)

DAGOBERT.

On dirait une personne véritable... Comme on travaille à présent!

L'INVENTEUR.

Ce n'est rien encore... Quelqu'un dans l'aimable société n'aurait-il pas une montre?

DE NIVELLE.

Justement, cette acquisiton que j'ai faite.

L'INVENTEUR, prenant la montre.

Je pose votre montre sous ce gobelet... Où la croyez-vous?..

DE NIVELLE.

Je la crois où vous l'avez posée.

L'INVENTEUR.

Erreur!.. Regardez!.. plus rien.

DAGOBERT.

Non!.. Quel ingénieux et savant mécanisme! c'est charmant!

DE NIVELLE.

Charmant, charmant!.. mais ma montre?..

L'INVENTEUR.

Il me charge de vous dire qu'il la garde comme un souvenir de votre visite à l'exposition.

DE NIVELLE.

Comment, il la garde!

L'INVENTEUR.

Non, non, c'est une plaisanterie... Demandez-la à ce monsieur là-bas... elle est dans sa poche.

(Il disparaît avec l'automate.)

LE BARON, fouillant dans sa poche.

A moi?.. Ah! c'est ma foi vrai!..

(Grand bruit de voitures, claquemens de fouet. On crie : Gare! gare!..)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA LITTÉRATURE.

LA LITTÉRATURE, en costume élégant et chargé de clinquant.

AIR : Place, place, ou Vite en route.

Place! place!
Il faut que je passe;
Place! place!
A mon orviétan.
Je cours à l'exposition
Prendre un brevet d'invention,
A la Bourse faire une affaire...
Puis, chez mon notaire
Surveiller l'enchère
Du prochain roman
Que je mets à l'encan!..

Place! place! etc.

DAGOBERT.

Ah ça! mais... c'est la Littérature... Oh! comme elle est changée!..

LE GÉNIE, faisant signe à la Littérature.

Approchez.

LA LITTÉRATURE.

Que me veut-on?.. Qu'on parle vite, je suis pressée.

DAGOBERT.

Vous ne me reconnaissez pas?

LE BARON.

Dame! il y a plus de mille ans que nous nous sommes vus pour la première fois.

LA LITTÉRATURE.

Mille ans!.. Et vous vivez encore?.. Vous devez être fièrement ganache, mon cher!

LE BARON.

Ganache!..

DAGOBERT.

Quel est ce langage?

LE GÉNIE.

Ne faites pas attention; c'est le laisser-aller de la Littérature moderne.

DAGOBERT.

Dans ce temps-là, vous disiez...

LA LITTÉRATURE.

Des sottises!

DAGOBERT.

Mais non, mais non! vous vouliez éclairer le monde, charmer les esprits, élever les âmes, adoucir les mœurs, être l'appui des opprimés et la terreur des méchans; vous parliez de lauriers, de gloire...

LA LITTÉRATURE.

Qu'est-ce que c'est que toutes ces vieilleries là? et de quel pays venez-vous?

AIR : Trou la laf

De l'argent! de l'argent!
Voilà mon cri, maintenant!
De l'argent! de l'argent!
Foin du génie indigent!
J'obtiens pour des feuilletons,
De la gloire et des maisons;
La gloire dure deux jours,
Les maisons restent toujours!

De l'argent! etc.

Du beau langage autrefois,
C'est moi qui dictais les lois;
A présent je vends du goth,
Mélangé d'un peu d'argot.

De l'argent! etc.

Je vends tout au plus offrant,
Et laisse en me délivrant,
La conscience aux barbons
Et les lauriers aux jambons!

De l'argent! etc.

DAGOBERT.

Si j'en crois ce que je viens d'entendre, vous avez oublié toutes vos promesses d'autrefois.

LA LITTÉRATURE.

C'était un prospectus.

DAGOBERT.

Mais la morale?

LA LITTÉRATURE.

Je l'exclus.

DAGOBERT.

Et la langue ?

LA LITTÉRATURE.

Je l'écorche.

DAGOBERT.

Ah !.. Et la gloire ?

LA LITTÉRATURE.

Je l'escompte !.. Mais, pardon, il faut que je vous quitte; depuis que je cause avec vous, j'aurais fait le plan de trois vaudevilles, le scenario d'un opéra, et deux chapitres de roman-feuilleton... C'est quinze cents francs que me coûte votre conversation, et, franchement, elle ne vaut pas cela !

(S'éloignant.)

De l'argent ! de l'argent !
Voilà mon cri, maintenant.
De l'argent ! de l'argent !
Foin du génie indigent !

(Elle sort. La foule s'en va avec elle.)

SCENE V.

LES MÊMES, excepté LA LITTÉRATURE, UNE VOIX, au dehors.

LA VOIX.

Crétins ! ganaches ! éteignoirs !..

DAGOBERT.

Oh ! oh ! voilà quelqu'un de mécontent...

LE GÉNIE, regardant à la cantonnade.

Eh ! mais, je le reconnais !.. c'est M. Fulminant, un industriel incompris, refusé par le jury.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FULMINANT.

FULMINANT.

AIR :

C'est affreux !
Odieux,
Fabuleux,
Scandaleux !
Je tente,
J'invente,
J'enfante,
C'est affreux,
Odieux ;
De ces lieux
On bannit mes produits fameux.
Je leur faisais cadeau
D'un pavage nouveau.
En bois me dira-t-on,
Non, Messieurs, en coton.

DAGOBERT.

Paver Paris en coton ?

FULMINANT.

Pour éviter le bruit des voitures.

C'est affreux ! etc.

DAGOBERT.

Comment, Monsieur, vous auriez...

FULMINANT, regardant Dagobert.

Ah !

(Il recule d'effroi.)

DAGOBERT.

Qu'avez-vous ?

FULMINANT.

AIR : Eh, ma mère, est-ce que j'sais ça.

Quelle figure effrayante !
Il n'a donc pas de coiffeur ?

DAGOBERT.

Eh quoi ! je vous épouvante ?

FULMINANT.

Votre barbe m'a fait peur.

DAGOBERT, riant.

Le poltron ! ah ! ah !

DE NIVELLE.

Quoi sire,
Vous riez...

DAGOBERT.

Et de bon cœur;
Il m'est bien permis de rire,
Dans ma barbe de sa peur !

LE GÉNIE.

Eh ! eh ! ne riez pas trop... la foule pourrait bien rire de vous, à son tour...

DE NIVELLE.

Rire de nous ?

LE BARON.

De nos barbes ?

DAGOBERT.

A ma barbe ?

LE GÉNIE.

Certainement... pour des hommes graves comme vous... cet ornement n'est plus de mode.

DAGOBERT.

Comment, ce ne sont plus les hommes qui ont de la barbe ?

LE BARON.

Bah ! seraient-ce donc les...

(Il regarde Berthilde.)

BERTHILDE.

Ah ! fi donc !..

LE GÉNIE.

Eh ! non... ce sont les jeunes gens...

DE NIVELLE.

Voyez-vous ces blanc-becs-là !..

LE GÉNIE.

Croyez-moi... avant d'entrer dans les salles... débarrassez-vous...

DAGOBERT.

Mais je tiens à ma barbe !..

DE NIVELLE.

Et la mienne tient beaucoup.

FULMINANT.

Oh ! à cela ne tienne... j'ai là mon rasomètre. (Appelant.) Holà !

LE BARON.

Que dit-il ?

(On voit arriver deux valets portant une machine ayant plusieurs trous à hauteur d'homme; devant ces trous, une savonnette et un rasoir disposés pour raser plusieurs personnes à la fois.)

DE NIVELLE.

Quel est cet appareil ?

FULMINANT.

Un rasomètre... une invention qui fait la barbe à toutes les autres... Veuillez passer la tête par ces lucarnes... Vite... vite... Messieurs... placez-vous... vous serez rasés à la minute. (Le Baron et Nivelle se placent. A Dagobert.) Et vous ?

DAGOBERT.

Nenni... Je veux voir, d'abord.

LE BARON.

Tiens, tiens, tiens, tiens, tiens !.. ça va bien, de Nivelle.

NIVELLE, de même.

Comme vous voyez...

BERTHILDE, voyant paraître la tête du Baron.

Ah ! ah ! ah ! ah ! le sire de la Colimaçonnière, quelle singulière figure !

LE BARON.

Au fait, je suis bien bon de me prêter... je ne sais pas où j'ai la tête...

FULMINANT.

Attention !.. ne bougez pas...

LE BARON.

Mai... ais...

(A ce moment, le pinceau s'échappe et barbouille les figures.)

NIVELLE.

Ah !

DAGOBERT, riant de leur grimace.

Oh !

LE BARON.

Ciel !

DE NIVELLE.

J'ai du savon dans l'œil !..

LE BARON.

Et moi, plein la bouche !..

FULMINANT.

C'est du savon anglais...

DE NIVELLE.

Ah ! pouah !..

(Ils vont pour s'essuyer.)

FULMINANT.

Oh ! ne parlons pas politique ! Mais, restez donc, imprudens... ou ce nez, cette oreille...

DE NIVELLE.

Quel nez ?

LE BARON.

Quelle oreille ?

(A ce moment le rasoir passe. On entend jeter trois cris.)

FULMINANT.

Il est trop tard...

DE NIVELLE.

Ah ! mon nez !..

LE BARON.

Mon oreille !..

(Ils sortent de la machine.)

DE NIVELLE.

Air : Tout ça passe,

Nous sommes écorchés tous...

LE BARON.

Le bourreau nous exécute...

FULMINANT.

Et de quoi vous plaignez-vous ?
On vous rase à la minute.

LE GÉNIE.

Oui, nous faisons des merveilles,
Des prodiges surprenans :
Chez nous, barbes, nez, oreilles,
Tout se rase en même temps !

FULMINANT.

C'est du progrès.

DE NIVELLE.

Ce ne sont pas les nez qui progressent.

(On entend un grand bruit dans la coulisse.)

LE GÉNIE.

Hâtez-vous, on entre...

OLIVIER, regardant à la cantonnade.

Que de monde !.. Quelle foule !..

LE GÉNIE.

Qui m'aime me suive !

(La foule traverse le fond du théâtre.)

Air :

La foule ravie
N'est pas en retard

Lorsque l'industrie
Ouvre son bazar.

LE BARON.

Quelle idée!.. (Regardant Fulminant.) Si je pouvais obtenir de cet homme si habile...

(Tout le monde sort, excepté Fulminant et le baron de la Colimaçonnière.)

SCÈNE VII.

FULMINANT, LE BARON DE LA COLIMAÇONNIÈRE.

LE BARON, fausse sortie; il va frapper sur l'épaule de Fulminant.

Deux mots, Monsieur...

FULMINANT.

Laissez-moi !.. Repousser toutes mes découvertes !

LE BARON.

C'est abominable! Mais, moi, Monsieur, je ne les repousse pas; au contraire, je leur ouvre les bras. Qu'avez-vous inventé, Monsieur?

FULMINANT.

Tout, Monsieur.

AIR :

Je suis l'inventeur,
Le créateur
De toutes choses !
J'ai tout calculé,
Tout revélé,
Tout signalé !
Oui, seul, je connais
Tous les effets,
Toutes les causes
Grand industriel,
Je suis un homme universel!

Moi, je fais sans grain,
Pain !
Je fais sans raisin,
Vin !
Je fume sans ta-
Bac !
J' fais sans rien du tout,
Tout !
Cuisinier malin,
Je fais des épinards sans beurre,
Des soupes sans pain,
Des gibelottes sans lapin !
A coups de canon,
Je prétends faire sonner l'heure.
Quelle invention !
On n'aura plus besoin d'oignon...
Un coup de canon
S'entendra dans chaque demeure,
Et pour les quarts,
Je ferai tirer des pétards !
L'heure sonne, on entend
L'horloge faisant
Pan !..
Jugez quel effet
Fait
Cette horloge à mi-
Di!
Le seul balancier
Qui conduit l'horloge nouvelle
Est une étincelle,
Et l'horloger, un canonnier !

Je vais publier
L'annonce d'un nouveau costume
Qui doit, tout entier,
Ne se fabriquer qu'en papier.
Procédé nouveau ;
Bientôt, grâce à lui, je présume,
L'habit le plus beau
Coûtera vingt sous le rouleau !

Effet surprenant,
Quand
J'élève un jeune en-
Fant,
Cet enfant instruit
Lit
Avant de pouvoir
Voir !

Bref, mon cher ami,
Avant moi Dieu fit bien de naître,
Car peut-être
Aussi
J'eusse fait le monde avant lui !

Je suis l'inventeur,
Le créateur, etc.

LE BARON.

Tout cela est fort beau... mais...

FULMINANT.

Voulez-vous autre chose encore ?

LE BARON.

Je voudrais... je ne peux pas vous dire au juste... mais, enfin, quelque chose qui fût utile. (A part.) Le roi y tient.

FULMINANT.

Une chose utile... J'ai votre affaire : ma maison sans escaliers.

LE BARON.

Une maison sans escaliers !

FULMINANT.

AIR :

Dans ma maison sans escalier,
Chacun monte plus à son aise,
Et l'on ne donne à son portier
Qu'un sou par livre que l'on pèse...

LE BARON.

Lepeintre jeune, un gros garçon
Que tout à l'heure on m'a fait suivre,
N'aurait bientôt plus de quoi vivre,

Si le portier de sa maison
Lui demandait le sou par livre.

Cette invention va faire monter le prix des loyers...

FULMINANT.

Voulez-vous de mon chapeau ombrello-parapluie... Gibus?

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est ?

FULMINANT, prenant des mains d'un domestique en chapeau qu'il présente au baron de la Colimaçonnière.

Couvrez-vous... (De la Colimaçonnière met le chapeau.) Bien!.... Prenez ce petit cordon..... Bien... Cordon, s'il vous plaît!

LE BARON, tirant.

Voilà !..

(Les bords du chapeau, relevés et repliés sur la forme, s'abaissent et se développent.)

FULMINANT, lui présentant un miroir.

Air : Faisons la paix.

Mais voyez donc
Comme il sied à votre figure;
Vous paraissez plus beau garçon ;
Vous avez, sous cette coiffure,
L'air d'un colon,
D'un Robinson.

LE BARON.

J'ai plutôt l'air d'un champignon.

C'est très joli... mais...

FULMINANT.

Alors, prenez ce fauteuil, au moyen duquel les jambes peuvent se reposer des fatigues d'une longue marche, tandis que le corps conserve une activité salutaire.

LE BARON.

Un fauteuil!.... Ma foi !.... qu'il soit le bien venu (Il s'assied. — Le fauteuil le fait bondir de côté et d'autre.) Oh ! là... oh !.. Arrêtez donc. (Se levant.) Ça, pour me reposer?.. Laissez-moi donc en repos, farceur.

FULMINANT.

Préférez-vous ces bottes dites *fulminantes*, au moyen desquelles vous pouvez tenir en respect quiconque en voudrait à vos jours?

LE BARON.

Ah !.. ah !.. voyons... cela mérite attention. (Il passe les bottes.) Le roi sera enchanté, et le page sera vexé... (Serrant la main à Fulminant.) O grand homme! que ne vous dois-je pas?

FULMINANT, tendant la main.

Vous me devez mille écus.

LE BARON, qui a passé les bottes.

Là !..

FULMINANT.

Maintenant, vous êtes attaqué par quelque malfaiteur... n'est-ce pas ?

LE BARON.

Eh bien?..

FULMINANT.

Eh bien !.. vous lui lancez un coup de pied.

LE BARON.

Où ça ?..

FULMINANT.

Où vous voulez... Et si vous visez juste..... vous lui brûlez la cervelle !..

LE BARON.

Vraiment ?

FULMINANT.

Ne vous plaît-il que de l'effrayer?.. il vous suffit de frapper du pied... Exemple : frappez du pied.

(Le baron frappe du pied ; il part un coup de pistolet dans la coulisse. Le baron tombe sur le fauteuil, qui le relance debout.)

LE BARON.

Malheureux !

(Fulminant se sauve, le Baron le poursuit; il lui lance un coup de l'autre pied ; nouveau coup de pistolet.)

SCÈNE VIII.

LE BARON DE LA COLIMAÇONNIÈRE, DAGOBERT, DE NIVELLE, OLIVIER, BERTHILDE, accourant du côté des salles de l'exposition.

CHŒUR.

Air : Valse légère. (Jacquemin, de M. Doche.)

C'est magnifique,
C'est fantastique.
Honneur, honneur à l'exposition !
Gloire au génie
De l'industrie:
Il vient d'atteindre la perfection !

OLIVIER.

Lille, Sedan, Bourges, Chartres, Marseille,
Par leurs produits appellent le succès,
Car chaque ville apporte sa merveille,
Et vient s'inscrire au temple du progrès!

BERTHILDE.

Là, c'est Rouen, à la Parisienne,
Offrant la fleur des robes du matin ;
Là, c'est Calais, Nantes et Saint-Etienne,
Pour la coquette étalant le satin.

DE NIVELLE.

Le linge fin arrive de Mulhouse.

OLIVIER.

Nancy, Strasbourg, brillent par leurs tapis.

DAGOBERT.

Pour son beau marbre, on doit citer Toulouse.

DE NIVELLE.

Comme Bordeaux pour son nectar exquis.

DAGOBERT.

J'ai vu là-bas des tasses fort jolies,
Qui de la Chine auraient été l'orgueil,
Et les auteurs de ces chinoiseries
Sont, m'a-t-on dit, des Chinois de Montreuil.

OLIVIER.

J'ai vu briller, sortant de nos fabriques,
L'acier, le plomb, le cuivre, le cristal.

DE NIVELLE.

Et dans un coin de ces salles magiques,
J'ai vu tenir tout le Palais-Royal.

BERTHILDE.

De toutes parts des schalls dont l'élégance
Rappellent l'Inde et ses riches tissus.
L'Inde, aujourd'hui, c'est Lyon, c'est la France.

DE NIVELLE.

Et nos Indiens se nomment des canuts !

OLIVIER.

Ces rails, ces fers, ces superbes machines
Que les Anglais nous vendaient à grands frais,
Mieux travaillés, sortent de nos usines,
Et nous pourrions en revendre aux Anglais.

DAGOBERT.

J'ai vu des draps qu'à Louviers on fabrique,
Si bien tissus, que dans tout l'univers
Chacun pourrait se trouver magnifique,
Même en mettant sa culotte à l'envers.

OLIVIER.

Dans ce palais, que d'art ! que d'opulence!

BERTHILDE.

Bronzes, cristaux, tissus, bijoux sans prix.

DAGOBERT.

Tous les trésors disséminés en France,
Se sont donné rendez-vous à Paris.

REPRISE.

C'est magnifique, etc.

DAGOBERT.

Jamais les sciences et les arts n'iront plus loin ! (Rire au-dehors.) non, certainement, jamais !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GÉNIE, dans son costume de la fin du premier acte.

LE GÉNIE.

Jamais ! toujours ce mot !.. Et où en seraient les hommes, aujourd'hui, si, pensant ainsi que toi, ils s'étaient contentés des découvertes de 628 ? C'est avec ce mot que tout s'arrête, qu'on enchaîne la pensée, qu'on éteint le feu du génie. Sans doute les progrès du jour sont immenses ! mais si je te faisais franchir dix siècles encore, si je te montrais l'industrie dans mille ans, crois-tu que l'esprit humain se serait arrêté ? crois-tu que les hommes de cette époque se contenteraient de ce que tu admires aujourd'hui ?

DAGOBERT.

Et que reste-t-il donc à inventer ?

LE GÉNIE.

Ce qui reste à inventer ? Ecoute.

Air nouveau de Doche.

Tant qu'on aura, comme au siècle où nous (sommes,
Des ennemis, des fléaux à braver;
Tant qu'on verra le malheur chez les hommes,
Il restera quelque chose à trouver.

Tous les chemins jadis impraticables,
Sont aplanis et sur terre et sur mer,
Et les humains, toujours infatigables,
Rêvent déjà la conquête de l'air !

Vois tout ce peuple, en voltigeant il passe
Sur les palais où l'on rampe aujourd'hui ;
Il peut un jour, en traversant l'espace,
Se rapprocher d'un ciel créé pour lui.

Tout change, alors, c'est une autre nature,
Un nouveau monde et de nouveaux bienfaits !
Heureux le temps où, pour la créature,
Le créateur n'aura plus de secrets.

Avant mille ans, vilain ou gentilhomme,
On cherchera la gloire à l'atelier,
Et le blason qui fera le grand homme
Sera peut-être un livret d'ouvrier!

L'or, ce faux dieu des natures serviles,
Avec le temps aura sa chute aussi,
Et dans mille ans on pavera les villes
De ce métal, si funeste aujourd'hui.

Travaillez donc, espoir de la patrie,
Travaillez donc, gens de tous les états,
Et juifs errans, soldats de l'industrie,
Marchez toujours, ne vous reposez pas !

Non, point de but que l'on ne puisse atteindre ;
Pas de limite au plus hardi projet ;
Si le soleil devait un jour s'éteindre,
C'est un mortel qui le rallumerait.

Tant qu'on aura, comme au siècle où nous (sommes,
Des ennemis, des fléaux à braver ;
Tant qu'on verra le malheur chez les hommes,
Il restera quelque chose à trouver (1).

(1) MM. les Directeurs de province qui ne jugeraient pas à propos de faire faire le dernier décor, pourraient terminer la pièce après avoir fait reprendre le dernier quatrain en chœur. Dans ce cas aussi, ils feraient

DAGOBERT.

C'est impossible ! je déclare que c'est impossible !

LE BARON.

Planer dans les nuages !..

DE NIVELLE.

Quel rêve !

DAGOBERT.

Ce sont des contes... en l'air !

LE GÉNIE.

Toujours incrédules... Eh bien ! voyez encore ce que sera le monde en 2844.

(Il étend sa baguette. Le théâtre change. Le rideau du fond se lève et laisse voir un palais aérien. Au milieu du fronton brille le millésime : 2844. On y voit exposés une foule d'objets rares, curieux ou drôlatiques. Un peuple immense se presse sur les degrés, ou se dirige de tous les points du globe et du firmament vers le temple, en ballon ou à tire d'ailes. En bas, sur la scène, se voient des Chinois et autres individus en costumes variés.)

CHOEUR.

Air du Duc d'Olonne.

O magie
De l'industrie !
Du génie,
Pouvoir merveilleux !
Sa puissance
Toujours avance,
Et s'élance
Jusques aux cieux.

VAUDEVILLE FINAL.

Air :

LE GÉNIE.

Le siècle, vers le progrès
Suit sa course triomphante ;
Il ne s'arrête jamais ;
A chaque pas il invente.
Je veux qu'il invente tant,
Qu'en mil huit cent quarante,
Sans avoir un sou comptant,
Tout le monde soit content.

OLIVIER.

Molière est, pour nos esprits,
Une source, un Hippocrène ;
On puise dans ses écrits,
Comme on puise dans la Seine ;
On y puisait tant, tant, tant,
Qu'on lui fit une fontaine,
Où l'on pourra, maintenant,
Puiser plus commodément.

BERTHILDE.

Pour les femmes, quel malheur
Qu'à Paris tant de mystères,
De la parure et du cœur,
Dévoilent tous les mystères !
On en dit tant, tant, tant, tant,
Sur tous nos petits mystères,
Qu'on ne sait plus, à présent,
Comment tromper un amant.

FULMINANT.

On impose la boisson,
On impos' le comestible,
On impos' l'invention,
On impos' le combustible ;
On impose tant, tant, tant,
Qu'il est, je crois, impossible
De rencontrer, à présent,
Un pays plus imposant.

LA LITTÉRATURE.

On attend *le Juif errant ;*
L'auteur, suivant son usage,
En termine à cet instant
La deux cent millième page ;
Il en fera tant, tant, tant,
Que pour lire son ouvrage,
Il nous faudra vivre autant
Que vécut le Juif errant.

DE NIVELLE.

Partout, le tabac brûlant,
En nuages se dissipe ;
Mais quand j'aperçois souvent
Un moutard qui s'émancipe
A fumer tant, tant, tant,
Qu'il culotte mainte pipe,
Je voudrais faire à l'instant
Le contraire au garnement.

(Il fait le geste de donner le fouet.)

LE BARON.

J'eus toujours dans les journaux
La plus grande confiance ;
J'en lis de vieux, de nouveaux ;
J'en lis de toute nuance.
Bref, j'en ai lu tant, tant, tant,
Qu' je n' sais plus du tout c' que j'
(pense ;
D' puis qu' j'en ai lu tant, tant, tant,
J' suis plus bêt' qu'auparavant.

FERRAGUS.

On polke au Palais-Royal,
Au Gymnase, au Vaudeville ;
On polke dans plus d'un bal,
On polke aux champs, à la ville ;
Si l'on polke tant, tant, tant,
C'est, dit le père Mable,

revenir les inventeurs et la foule avec Dagobert, lorsqu'il sort de l'exposition. — Si l'on désire chanter le vaudeville final, il faudrait, après le couplet du Génie, faire dire à Dagobert : « DAGOBERT. Planer dans les airs, ça me paraît bien fort. Pourtant, puisque vous me le dites, j'aime mieux le croire que d'y aller voir ». Puis le vaudeville.

Pour détrôner le cancan,
Qui devenait trop décent.

DAGOBERT.

Nous avons à signaler
Une mauvaise nouvelle :
Un' maison vient d' s'écrouler
Au boulevart Bonne-Nouvelle.
On l'a baissé tant, tant, tant,
Qu' les autr's maisons f'ront comme elle.
Chaque locataire, à présent,
Doit craindre un renfoncement.

LE GÉNIE, au public.

Sur notre exposition,
Et comme une chose utile,
Sans brevet d'invention,
On a fait ce vaudeville.
Applaudissez tant, tant, tant,
Qu'il fasse courir la ville;
Applaudissez tant, tant, tant,
Qu' tout Paris en fasse autant.

FIN.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.

Imp. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

LE TROUBADOUR

OMNIBUS,

AFFICHE MONSTRE, ORNÉE DE

TRAGÉDIE en cinq actes et en calembourgs; — OPÉRA bouffi et bouffa; — Grrrand CONCERT nasal et instrumental; — SOIRÉE indienne et chinoise; — ESCAMOTAGES, tours d'adresse et de physique amusante; — LANTERNE MAGIQUE en douze tableaux et en verres..... de couleurs; — BALLET PANTOMIME en deux actes et en prose;

PAR MM. FERDINAND LANGLÉ ET DUPEUTY,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 25 mai 1844.

Personnages.	*Acteurs.*
MAX, comédien nomade, surnommé le TROUBADOUR OMNIBUS (1)....	M. LEVASSOR.
L'ADJOINT au maire de la ville de la Palisse.....	M. GRASSOT.
LE RÉGISSEUR du théâtre de la Palisse.....	M. BARTHÉLEMY.
MADAME PUFFARDINI, directrice du théâtre de la Palisse.....	Mme RAVEL.
COMPARSES. — DOMESTIQUES.	

La scène se passe dans la salle de spectacle de la ville de la Palisse.

SCÈNE I.

(Le rideau est baissé; après une ouverture burlesque, il se fait un moment de silence, le rideau se lève à moitié, le Régisseur se présente à l'avant-scène et se baisse un peu pour parler au chef d'orchestre.)

LE RÉGISSEUR, seul.

M. le chef d'orchestre, voulez-vous avoir l'obligeance de recommencer l'ouverture, les acteurs ne sont pas prêts. (Le Régisseur se retire, le rideau baisse de nouveau, et l'orchestre reprend avec fracas les dernières mesures de l'ouverture; puis, au signal du chef d'orchestre, le rideau se lève à moitié une seconde fois, et le Régisseur apparaît de nouveau.) M. le chef d'orchestre, jouez-nous encore n'importe quoi... pour faire prendre patience... (Se baissant.) car, je vous le dirai en confidence, je ne sais pas comment nous allons faire.

SCÈNE II.

LE RÉGISSEUR, L'ADJOINT.

L'ADJOINT, apparaissant subitement au fond du théâtre.

Régisseur!.. Où est le Régisseur?..

LE RÉGISSEUR, à part.

L'autorité!.. nous sommes pincés!..

L'ADJOINT.

Régisseur, vous abusez de la bonne foi des

(1) Voir les COSTUMES à la fin de la pièce.

habitans de la Palisse, mes administrés ici présens, et *s'embêtant*! Le spectacle est annoncé pour six heures, et il en est sept!..

LE RÉGISSEUR, tirant sa montre.

Nous commencerons avant dix minutes.

L'ADJOINT.

Je refuse de vous croire : la représentation annoncée ne peut avoir lieu.

LE RÉGISSEUR, à part.

Il sait tout!

L'ADJOINT.

Mme Puffardini, votre fantasque et insolvable directrice...

LE RÉGISSEUR.

Est allée vous prier, vous supplier...

L'ADJOINT.

C'est possible... J'ai refusé de voir cet oiseau de passage dont le plumage m'est parfaitement inconnu... mais j'ai su par mon greffier qu'elle vient d'être appréhendée dans sa loge, à la requête de ses créanciers, et que, de plus, les acteurs, voyant qu'ils ne seraient pas payés, ont tous quitté le théâtre, et se sont évanouis... comme un dividende.

LE RÉGISSEUR.

Je viens de les envoyer chercher.

L'ADJOINT.

Peine inutile... ils étaient sur la route de Moulins avant... En conséquence, nous avons arrêté et arrêtons ce qui suit... (Tirant une ordonnance de sa poche, et lisant.) Article premier. « La salle sera évacuée sans délai, et l'on rendra »l'argent à toutes les personnes munies de con»tremarques. — Article deux. Les billets gratis »sont priés de ne pas se faire rendre au-delà de »leur mise de fonds. »

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAX.

MAX, se levant à l'orchestre des musiciens.

Ohé! là-bas... Régisseur... pas de bêtise!.. ne rendez aucune espèce de monnaie!.. il ne faut pas gâter le public.

L'ADJOINT.

Quel est cet individu?..

LE RÉGISSEUR.

Connais pas.

MAX, se retournant vers le parterre.

Que personne ne bouge de sa place... la représentation aura lieu.

L'ADJOINT.

Ah ça! mais de quoi se mêle ce Monsieur?

MAX.

Donnez-moi la main, vous allez le savoir.

L'ADJOINT, lui donne la main, Max monte sur le théâtre.

Qui êtes-vous, être sans façon?..

MAX.

Qui je suis... homme d'âge?.. Je suis artiste!

L'ADJOINT.

En quoi?..

MAX.

En tout... et même en quelque chose de plus!.. Réjouissez-vous! j'amène dans vos murs une troupe complète d'opéra, de ballet, de drame, de comédie, d'équitation et de vaudeville.

L'ADJOINT.

Où sont-ils?.. où sont-ils, vos acteurs?..

MAX, se posant.

Voilà la chose!..

L'ADJOINT.

Où ça?..

MAX.

La chose, c'est moi!.. moi tout seul.

L'ADJOINT.

Enfin, d'où sortez-vous?

MAX.

De l'orchestre, là, derrière le manche de la contre-basse... un de mes amis... pas le manche... le père Raclemann... Je lui avais payé un gloria, et il m'a fait entrer... J'étais là quand vous avez fait votre petit bagou, et l'humanité... vous comprenez... la confraternité et tout ce qui s'ensuit... Je ne peux pas laisser ainsi une fille d'Apollon dans le pétrin!

L'ADJOINT.

Votre nom?..

MAX.

Mon nom.... mon nom... Diable! voilà qui est embarlificotant!..

L'ADJOINT.

Comment, vous hésitez!.. Seriez-vous un homme sans aveu?..

MAX.

La preuve que je ne suis pas un homme sans aveu, c'est que je m'en vais vous en faire un... Je suis grevé d'une épouse.

L'ADJOINT.

Ça m'est bien égal...

MAX.

Mais, Monsieur, elle m'a fait... Je ne peux pas vous dire ce qu'elle m'a fait... ça ne se dit pas... Enfin, ça sert de titre à un roman de M. Paul de Kock.

L'ADJOINT.

Allez-vous-en au diable!..

MAX.

Le plus souvent!.. je serais sûr de l'y rencontrer encore... A preuve que depuis deux ans elle me donne des chasses à mort... pour me griffer et me démontrer son innocence... Partout, Monsieur, partout et toujours... A Marseille, j'entre chez une fleuriste, je demande un bouquet de violettes... « Voilà, Monsieur... » Et je reçois une giroflée à cinq feuilles qui me rendit la figure également violette... la mar-

chaude était mon épouse... A Liége... dans un wagon, je me trouve seul avec elle pendant cinq lieues... sans station, Monsieur... J'en suis sorti entièrement chauve d'épiderme... je ressemblais à l'écorché du Muséum... A Londres, sur la vapeur, j'entends crier : Une femme se noie! Naturellement sensible et jobard, je plonge, je fais ma coupe, et je ramène à bord, qui?.. toujours elle!.. Je m'étais privé moi-même des douceurs du veuvage !

L'ADJOINT.

Je vous enjoins d'évacuer sans délai le territoire de ma commune... vous êtes un saltimbanque !

MAX.

Ce titre me flatte, mais je le méprise... Saltimbanque!.. moi, l'ami, le camarade de tous les artistes de la capitale!.. Mais, Monsieur, vous ne savez donc pas que Dupré m'a donné un billet de parterre, qu'Arnal m'a offert du tabac, et que chez M^lle^ Rachel je suis parfaitement accueilli... par le concierge, qui est une portière.

L'ADJOINT.

Qu'est-ce que ça prouve?

MAX.

Vous ignorez donc que le plus grand génie de la scène française... que défunt Talmare... le grand Talmare...

L'ADJOINT, se radoucissant.

Vous avez connu M. Talma?

MAX.

Parbleurre !

L'ADJOINT.

Vous avez vu M. Talma!.. Et dans quoi l'avez-vous vu?.. Dans *Manlius*, dans *Léonidas*, dans *Hamlet* ?

MAX.

Je l'ai vu.... dans un fiacre.... il passait.... mais n'importe, il en reste toujours quelque chose... Je veux jouer à moi tout seul le spectacle annoncé... le drame, la tragédie, l'opéra-bouffa, le ballet, tout le tremblement!..

L'ADJOINT.

Quel est votre but?.. vous devez avoir un but!

MAX.

Simple histoire de conserver la recette à M^me^ Puffardini, la directrice, que je ne connais pas. J'espère que ce beau fait me portera bonheur.

L'ADJOINT.

Mais, malheureux, lisez donc le bulletin... (Il tire un bulletin de spectacle de sa poche.) *Lucrèce*, tragédie en cinq actes ; — *Giselle*, ballet pantomime en trois actes ; — *I Puritani*, opéra italien en trois actes ; — *les Trois Quartiers*, comédie en trois actes ; — Intermède vocal et instrumental ; — *la Tour de Nesle*, mélodrame en quinze actes.

MAX.

Eh bien! mais ça n'est pas trop chargé.

L'ADJOINT.

Et vous vous en chargez?

MAX.

Je m'en charge... sans charge.

L'ADJOINT.

Comment! vous avez le toupet de vouloir jouer tout ça à vous tout seul?.. Vous êtes donc un troubadour omnibus?

MAX.

C'est le surnom que l'on m'a donné, et j'espère le mériter encore ce soir... du moins, si l'aimable société veut bien y consentir... J'entends un enfant de quatre ans qui me répond ingénuement : « Ça me botte !.. » Merci, jeune nourrisson... des muses... je ne vous demande que cinq secondes de préparation.

(Il parle bas au Régisseur, et disparaît ; musique à sa sortie.)

L'ADJOINT.

Régisseur, je vous autorise à mettre votre magasin à sa disposition... (Le Régisseur sort.) Quant à moi, mes chers administrés, je me plante là, dans une petite loge avec mon épouse, et si le drôle a voulu nous mystifier, je vous promets, après le spectacle, de l'inviter à une soirée non dansante, où il y aura un violon.

(L'Adjoint se retire, et le rideau baisse.)

MAX, derrière la toile.

Régisseur, frappez les trois coups.

LE RÉGISSEUR, frappant les trois coups.

Place au théâtre pour la tragédie !

(Après quelques mesures à l'orchestre, le rideau se lève. Le théâtre représente un palais antique.)

SCÈNE IV.

MAX, L'ADJOINT, assis sur une chaise devant la loge du théâtre, près de la première coulisse.

MAX, entrant en déclamant.

O âme ! ô honte ! ô ombre ! ô os de mes aïeux!

L'ADJOINT, sortant de sa loge.

Qu'est-ce que vous nous chantez là ?

MAX.

Je vous chante une tragédie.

L'ADJOINT.

Et le costume?

MAX.

C'est juste... je l'avais oublié... (Il relève son pantalon, et laisse voir un maillot couleur chair.) Voilà d'abord la jambe romaine... (Arrachant un rideau de la fenêtre et s'en drapant les épaules.) Ce calicot rouge est la pourpre impériale.

L'ADJOINT.

Et la couronne?

MAX.

A moi la timbale du pompier !..

(Il prend le casque d'un pompier et s'en couvre la tête.)

L'ADJOINT.

Le costume me paraît fort historique... mais en remplacement de *Lucrèce*, quelle œuvre allez-vous nous jouer?.. Je vous préviens que j'exige la première pièce du Théâtre-Français.

MAX.

Vous n'y pensez pas, autorité... la première pièce du Théâtre-Français... c'est le vestibule.

L'ADJOINT.

C'est juste... ce déplacement est impraticable.

MAX.

Je vais vous offrir une tragédie inédite du célèbre...

L'ADJOINT.

Racine!..

MAX.

Du célèbre Bilboquet!.. Cette chose tragique est intitulée : *Domitien*, ou *l'Empereur et le Turbot*, en cinq actes, en vers et en calembourgs.

L'ADJOINT.

Qu'est-ce que le théâtre représente?

MAX.

Rien du tout, mêlé de colonnes, comme au Théâtre-Français...

L'ADJOINT.

Dans *Œdipe à Colone*?

MAX.

Tout juste... Seulement, pour la couleur historique, dans la coulisse on est censé apercevoir un buste de Jupiter, dont il ne reste plus que les jambes.

L'ADJOINT.

Alors, c'est un buste en pied.

MAX.

Je commence... Acte premier... l'empereur seul.

(Il se retire dans la coulisse; l'orchestre exécute l'ouverture obligée des tragédies au Théâtre-Français.)

L'ADJOINT.

C'est bien comme cela que commencent toutes les tragédies aux Français, par la symphonie des hannetons...

MAX, entrant, drapé d'une manière tragique.

Pour toi, Domitien, nulle épice assez forte!
En vain ton cuisinier, seul, *à manger t'apporte*;
Faut-il, blasé, sans goût, et bien que jeune encor,
De ce monde sortir comme un *vieillard en sort*!
. . . . . .
J'ai rêvé, l'autre nuit, qu'un poisson phénomène,
En me rendant la faim, *empêcherait la mienne*,
De fin!.. J'ai fait courir mes esclaves sur l'eau.
D'aucuns sont sur le Tibre, et d'autres sur le *Pô*.
J'attends... Mais, rien de rien, leurs barques sont
(maudites!
O mes illusions! que n'êtes-vous *détruites*!

(On entend au dehors un bruit de cor.)

L'ADJOINT.

Que signifie cet air de chasse?

MAX.

Il annonce la fin du premier acte et l'arrivée d'un pêcheur... un vieux pêcheur!

L'ADJOINT.

Je vous y prends, pour le coup!.. deux personnages... ah!

MAX.

Rien de plus simple... (Il retire son casque.) c'est une tête à se faire. D'abord, je rabats mon toupet... (Il s'attache le toupet au menton, en guise de barbe.) Maintenant, retournons le twine. (Il retourne son manteau, et en montre l'autre côté, qui est d'une couleur différente, et déchiré; puis, il charge ses épaules d'un filet de pêche, dans lequel est un poisson.) — Voilà le vieux pêcheur demandé!..

(Il fait un saut, change de place, reprend sa pose tragique, et recommence avec une voix différente.)

César, c'est un turbot; auguste Majesté,
Accepte ce poisson, dans mes *filets sauté*.
Il est à toi pour rien... te sachant un peu cancre!
Je te l'aurais écrit, mais, j'avais jeté *l'ancre*!

L'ADJOINT.

Ce pêcheur a le hoquet dramatique.

MAX.

Ils ont tous le hoquet.,... (Changeant de costume et se remettant en empereur.) Touché de cette attention délicate, le tyran semble se dire à soi-même : « Ah! le joli poisson!.. quel beau poisson! ce n'est pas un roquet de poisson!.. » Puis, par réflexion, il ajoute :

(Reprenant le ton tragique.)

Mais où trouver un pot dont les flancs espacés
Contenant ce turbot, puisse le *cuire assez*?..

(Au pêcheur.)

Va chercher mon sénat; dis-lui que je le somme
De venir, précédé des *symboles de Rome*.

(A l'Adjoint.) Ici le vieux pêcheur est censé sortir, et l'empereur l'accompagne d'un geste bienveillant.

(Il lève le pied.)

LE RÉGISSEUR.

Acte troisième.

MAX.

L'empereur, le sénat.

L'ADJOINT.

Mais vous n'avez pas de sénateurs.

MAX.

J'ai des marionnettes!.. A nous, Régisseur!

(Ils tirent chacun un coulisseau sur lequel sont fixées plusieurs têtes à perruques fichées sur des bâtons. Elles sont couronnées de laurier, et drapées de toges romaines blanches bordées de rouge.

Il en arrive un nombre égal à droite et à gauche, de façon que Max se trouve placé au milieu et entre les deux files.)

Salut, pères conscrits, vous verrez, Dieu merci,
Que votre tyran fut souvent à *tort honni*.
C'est pour voter un pot, une sauce friande,
Qu'ici vient le sénat, et que César *l'y mande*.

(Leur donnant un livre.)

Dans le *Bon Cuisinier*, puisez votre leçon,
Cherchez bien; des secrets pour chaque *sauce y sont*.
Allez, et votez-moi salmis ou barigoules,
A la majorité de quarante-*six boules* !

(Le sénat sort, et Domitien continue.)

Je suis sûr de la voix de ces estropiés,
Et César vit toujours ce gros *corps à ses piés*.

LE RÉGISSEUR.

Acte quatrième.

MAX.

L'empereur et le bras d'un facteur.

(On voit le bras d'un facteur qui alonge une lettre.)

UNE VOIX, au dehors.

Domitien, trois sous.

MAX, prenant la lettre et l'ouvrant.

Apprends, César, apprends la nouvelle un peu vieille
Que nous *savons* de Naples et *savons* de Marseille.
Les Romains sont vexés, ton jeu ne leur plaît pas;
Ils se déclarent tous d'être échec et *mat las* !
Dans le sénat, tu crois que ta sauce mitonne,
Je n'ajoute qu'un mot... le sénat empoisonne !

(Cri de douleur.)

Toujours des conjurés !.. Eh bien ! finissons-en !
Je ne puis supporter tant de *transes par an* !

(A la cantonnade.) Entrez, les conjurés!

L'ADJOINT.

Qui ça, les conjurés ?

MAX.

Les vétérans du poste... Chaud! chaud!..

(Il va se mettre à la tête des conjurés. Musique. — Entrent quatre vétérans au pas ; ils ont des toges romaines, le pantalon garance, de vieux casques en carton et des piques en ferblanc.)

L'ADJOINT.

Ils sont très bien costumés... mais ils n'ont pas de rouge, excepté à leur pantalon.

MAX.

C'est juste !.. En avant, le petit pot !.. (Il prend un énorme pot de rouge. Aux vétérans.) Conjurés, attention au commandement... Tête... gauche! (Le mouvement s'exécute. Max leur raffle à tous la figure avec son tampon à rouge, puis, il reprend.) Tête... droite !.. (Le mouvement s'exécute également, et Max les barbouille de l'autre côté.) Maintenant, conspirez, mes petits enfans; moi, je vais vous jouer un pied de sanglier domestique !..

(Il sort vivement.)

L'ADJOINT.

Cette expression m'inquiète... je ne sais pas si je dois tolérer... Souffleur, passez-moi le manuscrit. (Il prend le manuscrit et lit.) Cris du peuple en fureur : Hou! hou ! hou !.. Cris d'allégresse : Hou ! hou ! hou !.. Cris des femmes : Hou ! hou ! hou !.. Cris des enfans à la mammelle : Hou ! hou ! hou !.. Ceci cacherait-il quelque allusion déplorable? Non... je vois là que l'empereur, pour échapper au breuvage fâcheux des conjurés, imagine de se servir d'un moyen...

LE RÉGISSEUR.

Un moyen !

L'ADJOINT.

Non, je lis mal... un moyen... un moyen ingénieux.

LE RÉGISSEUR.

Quel moyen ?

L'ADJOINT.

Pour ne pas décéder par le poison, il appelle à son secours un artifice de la scène; il se coupe la tête... lui-même... Mais c'est renouvelé de Gribouille !

LE RÉGISSEUR.

N'importe! c'est une très jolie attrape.

L'ADJOINT.

Se couper la tête pour échapper au trépas !.. J'en demeure stupide.

LE RÉGISSEUR.

C'est une licence... romantique.

L'ADJOINT.

Cette observation me ferme la bouche.

(Musique. — On voit entrer un mannequin gigantesque figurant le grand-sacrificateur, et portant sur un plat d'argent la tête de Domitien. Les conjurés s'approchent et témoignent leur satisfaction.)

L'ADJOINT.

Bravo! bravissimo ! L'illusion est complète... c'est au point qu'il m'est impossible de distinguer laquelle des deux têtes... Je veux m'en assurer. — (Il dépose une prise de tabac d'abord sous le nez du mannequin, puis après sur les bords du plat; la tête de Domitien éternue.) Atchum !

(Les conjurés restent stupéfaits.)

LA TÊTE, parlant.

Quelle bêtise ! (Il éternue.) Atchum ! Je voulais leur faire accroire que j'étais mort. (Il éternue.) Atchum ! Vous coupez l'intérêt. (Il éternue.) Atchum ! Plus moyen de finir la pièce ! (Il éternue.) Atchum ! atchum !

(Il sort en éternuant.)

(Musique. — Les conjurés le suivent.)

SCÈNE V.

L'ADJOINT, LE RÉGISSEUR.

L'ADJOINT, à Max qui s'éloigne.

Eh bien! vous vous en allez? Et le dénouement, vous nous devez un dénouement.

LE RÉGISSEUR.

C'est votre faute, aussi : vous avez détruit l'illusion.

L'ADJOINT.

C'est vrai ! je m'en accuse... j'ai été trop loin... j'ai cru que cet empereur avait un nez de cire... voilà mon tort... C'est dommage!.. les aventures de ce poisson m'avaient ému profondément... d'autant plus que l'anecdote du turbot de Domitien est un fait historique... Oui, Monsieur... c'est un fait historique... qui probablement n'est jamais arrivé.

LE RÉGISSEUR, allant au fond et écoutant.

Dites donc, dites donc, Monsieur l'adjoint, je ne l'entends plus, notre homme.

L'ADJOINT.

Comment? comment ? est-ce qu'au lieu d'un dénouement il nous ferait une fugue?

SCENE VI.

LES MÊMES, MAX, rentrant sous un nouveau costume.

MAX.

Une fugue! une fugue en musique! qu'est-ce qui demande une fugue?

L'ADJOINT.

Ah! le voilà!.. Je réclame mon opéra semiseria mêlé de buffi et de buffa.

MAX, prenant l'accent italien.

Ascoltate. (Au chef d'orchestre.) Signor maestro, voilà votre partition !

(Il passe un rouleau de musique à l'orchestre.)

L'ADJOINT.

Comment intitulez-vous ce poëme ?

MAX.

Il Crocodillo innamorato.

L'ADJOINT.

Le Crocodile amoureux. Comment! un reptile dans un opéra... Je ne croyais pas qu'on employât des crocodiles pour les arts.

MAX.

Crocodilo est le nom de l'amoureux... La scène se passe sur les bords d'une île.

L'ADJOINT.

En Egypte?..

MAX.

Du tout, sur les bords d'un île déserte, habitée par un vieux Turc... Ouverture... maëstoso. (On joue quelques mesures d'une ouverture.) Ce vieux Turc est grevé d'une jeune captive blanche. (La clarinette fait deux notes.) Qu'est-ce que vous venez d'entendre ?

L'ADJOINT.

J'ai entendu kouik, kouik !

MAX.

Ce kouik, kouik, c'est la jeune captive blanche. Elle est représentée ici par deux noires.

L'ADJOINT.

C'est juste : une blanche vaut deux noires... J'en prends note.

MAX.

La jeune captive blanche est amoureuse.

L'ADJOINT.

Amoureuse de quoi ?

MAX.

Vous allez l'apprendre... Suivez-moi. (Il fait quelques pas, l'Adjoint marche derrière lui.) Qu'est-ce que vous faites donc ?..

L'ADJOINT.

Vous me dites : Suivez-moi... J'emboîte.

MAX.

Ca n'est pas ça... Comprenez donc... Il s'agit de me suivre dans l'orchestre...

L'ADJOINT, faisant un pas pour enjamber la rampe.

Ah ! nous allons descendre dans l'orchestre...

MAX, l'arrêtant.

Vous n'y êtes pas du tout... Je vous dis : Suivez-moi dans l'orchestration, ou, si vous aimez mieux, dans mon raisonnement. (Sur un signe de Max, l'orchestre continue l'ouverture.) Entendez-vous l'instrument imitateur ?

L'ADJOINT.

J'entends un affreux triangle qui me rappelle le défilé de la garde nationale.

MAX.

C'est l'arrivée de l'amant de la jeune captive...

L'ADJOINT.

Très bien, mais pourquoi l'annoncez-vous par un triangle ?

MAX.

Parce que c'est un géomètre...

L'ADJOINT.

A la bonne heure... Voilà de la logique... Mais je vous prierai de passer à la pièce.

MAX.

On y va. Ce chef-d'œuvre commence comme tous les opéras, par un chœur... un chœur exécuté par les muets du sérail.

L'ADJOINT.

Des muets qui chantent ?..

MAX.

Chœur des muets.

(Il remonte la scène et imite une entrée de choristes. L'Adjoint le suit dans tous ses mouvemens et exécute les mêmes poses que lui. Pendant tout ce morceau qui est exécuté avec fracas par l'orchestre, les deux acteurs ne font qu'ouvrir la bouche et gesticuler, sans faire entendre un seul son; seulement, à la fin de l'air ils crient à tue-tête et à plusieurs reprises : Silentio !)

L'ADJOINT.

Je comprends très bien... ce dernier cri doit vouloir dire : Parlons bas.

MAX.

Entrée du jeune géomètre... Nuit profonde, récitatif obligé.

AIR :

Son Crocodilo
Arrivato no per coupe
Ma più per l'impériale
De Laffitte et Caillardo !

L'ADJOINT, psalmodiant.

Ça se comprend mieux que du français !

MAX.

Taisez-vous donc, papa... et enchaînons... La jeune esclave ne paraît pas... alors le géomètre lui donne le signal convenu au moyen d'un solo de cor... (Au chef d'orchestre.) Allez, mon ami... amorozo, smorzando... évanouissez-vous sur vos instrumens... (Les arrêtant.) Ta ! ta ! ta ! ta ! Ce n'est pas ça... Quelles brioches vous me faites... Je vais vous montrer comme ça doit être exécuté. (A l'Adjoint.) Voudriez-vous me faire l'amitié de me servir de pupître?.. (Il place le cahier de musique sur les bras de l'Adjoint... puis s'empare de deux bougies allumées qu'il lui met dans les deux mains, de manière à ce que le tout figure un pupître d'orchestre. Pendant le morceau de cor, il tourne et retourne l'Adjoint, suivant la direction de ses pages. A l'orchestre.) A présent, donnez-moi le ton. (Le cor lui donne le ton. Il exécute avec sa bouche et son nez un solo de cor, durant lequel il imite toutes les allures d'un corniste, prenant l'enbouchure, secouant l'instrument, collant son œil sur le cahier de musique, etc,. Après la première partie du solo il s'arrête et dit :) Maintenant, il y a des variations dans l'air.

L'ADJOINT.

Ah ! oui, dans l'atmosphère... Je le sens bien à mes cors.

MAX.

Non, des variations dans mon cor, à moi.

L'ADJOINT.

L'un n'empêche pas l'autre.

(Max exécute de la même manière que ci-dessus les variations de son solo de cor.)

L'ADJOINT.

En voilà un drôle de corps !

MAX.

Je reprends la marche de l'ouvrage... La jeune captive est émue, son cœur s'ouvre en entendant ces sons bouchés... bravant alors la jalousie de son Turc, elle relève la sienne, et d'un bond saute dans le jardin... Duo.

L'ADJOINT.

Du haut de la fenêtre ?

MAX.

Non... Duo des deux amans.

L'ADJOINT.

Je parie que ce gazouillement éveille le vieux Turc.

MAX.

Précisément. Il s'élance à la poursuite des fugitifs, et aussitôt... il chante comme une...

(Il lui parle à l'oreille.

L'ADJOINT.

Comme une meringue ?

MAX.

Vous avez lâché le mot.

Fin de l'air précédent.

Bravo ! così va benè.
Tartina de resine
Che vedro del carotte
Presto! presto !
Zitto, zitto,
Tamburi, trombe, tympane,
Le ra, le fla militare.
Più del chocolate.
Più del parmesano,
Fromagio gratine,
Che vedro del resine,
Mà zitto, presto,
Mi voglio la canzonnetta
Dell' Loïsa, della Poujetta
Ma voglio fumar
Della regia
La cigaretta.
Ma ne voglio fumar
Cigaro
Della regiato
Ma de collando le billar
Si,
De collando le billar.

(Il sort en faisant des gestes de désespoir.)

SCÈNE VII.

L'ADJOINT, LE RÉGISSEUR.

L'ADJOINT.

Je commence à croire que le drôle s'en tirera. (Allant à la petite loge.) C'est mon avis, c'est aussi celui de ma nombreuse famille... Régisseur, vous ne savez pas ce que me dit Coco, mon cadet? il demande la liberté de la directrice.

LE RÉGISSEUR.

Ceci dénote une belle âme.

L'ADJOINT, ému.

Cet enfant sera l'honneur du siècle : il y fera un jour des articles... Régisseur, allez délivrer la détenue.

(Le Régisseur sort.)

SCÈNE VIII.

L'ADJOINT; puis, LE RÉGISSEUR, Mme PUFFARDINI.

L'ADJOINT, s'adressant aux spectateurs.

Lapalissois, et vous, belles Lapalissoises, je je dois vous paraître un peu léger, mais c'est une femme, et vous êtes femmes, Messieurs... Non, je veux dire Mesdames.

LE RÉGISSEUR, rentrant et amenant Mme Puffardini.

Directrice, remerciez votre libérateur.

(Il sort.)

Mme PUFFARDINI, à l'adjoint.

Ah ! Monsieur, que vous avez bien le cœur d'un *artisse*.

L'ADJOINT.

D'un *artisse* ! quel est ce mot?

Mme PUFFARDINI.

Cher camarade ?

L'ADJOINT.

Camarade ! Pourquoi me dites-vous cette chose-là ?

Mme PUFFARDINI.

Vous m'avez tout de même sauvé la recette, avec vos bêtises !

L'ADJOINT.

Qu'est-ce à dire, des bêtises?

Mme PUFFARDINI.

Et des bonnes, encore... Acteur intelligent, je vous engage dans ma troupe.

L'ADJOINT.

Moi, un acteur... Madame, je vous déclare aliénée...

Mme PUFFARDINI.

Vous n'échapperez pas à ma reconnaissance... Autorisez-moi à vous embrasser.

L'ADJOINT.

Je m'y oppose, je m'y oppose, au contraire.

Mme PUFFARDINI, à elle-même.

Cet homme manque de goût.

LE RÉGISSEUR, rentrant.

Autorité, autorité, nous sommes volés.

Mme PUFFARDINI, à elle-même.

Grand Dieu !.. c'était l'autorité !

LE RÉGISSEUR.

Cet aventurier vient de s'échapper du théâtre... On l'a vu sauter par la fenêtre du foyer dans une espèce de fourgon attelé d'un cheval et qu'il avait amené avec lui.

L'ADJOINT.

Le saltimbanque!

Mme PUFFARDINI.

Et moi qui le bénissais sans l'avoir vu... Ah ! le monstre !

L'ADJOINT.

Vous vous entendiez avec lui... Ne répliquez pas, vous vous entendiez avec lui... Qu'on repince Madame.

Mme PUFFARDINI.

Je demande la parole.

L'ADJOINT, sans écharpe.

J'y consens, mais je vous la refuse... qu'on la repince et qu'on m'apporte une table... j'éprouve le besoin de verbaliser.

(D'un côté, on emmène Mme Puffardini, et de l'autre, le Régisseur et un garçon apportent une table : ce mouvement s'exécute sur une musique animée à l'orchestre.)

SCÈNE IX.

L'ADJOINT, LE RÉGISSEUR; puis, MAX.

L'ADJOINT, s'asseyant et commençant à écrire.

L'an mil-huit-cent... et cætera... Le jeudi 14 janvier, à 10 heures du soir... n'est point comparu devant nous... le nommé... Il ne m'a pas dit son nom, le drôle...

(En ce moment, la table s'ouvre en deux ; l'Adjoint fait un saut en arrière, et Max en sort subitement.)

MAX, en grand costume d'escamoteur, robe longue, lamée d'or, bonnet pointu, etc.

Chéribiribi, chéribiribo, kouick, presto, vite!

L'ADJOINT.

Il a le diable au corps !

MAX.

Et au bout des doigts !..

L'ADJOINT.

Mais je ne connais qu'une chose, l'affiche... Qu'on m'exécute donc *la Tour de Nesle.*

MAX.

Je vois que vous tenez à avoir votre tour... soyez tranquille... je me montrerai plus généreux, car je vous en offrirai une foule... de tours. (La toile du fond se lève, et l'on avance deux tables d'escamoteur, avec des candélabres chargés de bougies non allumées. Le théâtre représente un salon avec trois tables d'escamoteur, une de chaque côté, et la troisième au fond. Il y en a une quatrième qu'on apporte sur le devant du théâtre et qui sert aux tours.) Mais me direz-vous... tu travailles donc dans l'obscurité?.. Avec cette arme à feu, je vais allumer trente-six mille bougies de l'Étoile.

(Il tire un coup de pistolet, rien ne s'allume).

MAX.

Tiens! le tour a raté !.. mais je connais un autre manière.

L'ADJOINT.

Aussi ingénieuse ?..

MAX.

Encore plus... (Il prend une allumette chimique et allume les candélabres). Voilà...

L'ADJOINT.

Je connais ce procédé... C'est celui dont je me sers pour enflammer mon rat...

MAX.

Maintenant, je commence... (S'adressant au public.) J'espère, Messieurs, que vous ne sortirez pas de notre palais enchantés... de vous en aller.

L'ADJOINT.

Nous vous prêterons la plus grande attention.

MAX, une baguette d'escamoteur à la main.

Prêtez-moi aussi votre chapeau, s'il vous plaît.

L'ADJOINT.

Faites-y bien attention, Monsieur, je vous confie ce que j'ai de plus cher... dans ma toilette... sept francs cinquante.

(Max prend le chapeau et le pose en évidence sur la table. Il prend le Régisseur par la main et le conduit de l'autre côté, auprès d'une seconde table où sont des gobelets et des ustensiles d'escamotage. S'adressant à la loge municipale.)

MAX.

Maintenant, si Mme l'Adjointe et sa belle famille veulent bien me faire l'honneur de tracer par écrit toutes les questions qu'il leur plaira de m'adresser, je me fais fort de deviner par la seule puissance de mon art le produit de leur imaginative! (On lance de la loge une poignée de petits carrés de papier écrits. Max les ramasse.) Comme on pourrait croire à quelque double fond, je déposerai tous ces papiers dans le tromblon de M. l'Adjoint (Il présente le chapeau au public). On ne dira pas qu'il y a de l'intelligence là-dessous... ce castor n'a jamais caché aucune malice.

L'ADJOINT.

Je n'ai pas parfaitement saisi le sens de votre observation, mais je la suppose remplie de bienveillance pour moi... Je vous en témoigne ma gratitude.

MAX.

Il n'y a pas de quoi!.. Continuons. (A l'Adjoint.) Monsieur veut-il avoir l'extrême obligeance d'extraire une question ?

L'ADJOINT, avançant la main vers le chapeau, en tire un papier et lit.

« Quels sont les peuples qui aiment le moins à se brûler le nez? »

MAX.

Voilà une question bien géographique... n'importe... Veuillez prier Monsieur de souffler un peu pour faire tourner les ailes de ce petit moulin.

L'ADJOINT.

A quoi bon?

MAX.

Peut-être y trouverons-nous la réponse.

L'ADJOINT, passant le moulin au Régisseur.

Soufflez! soufflez.

LE RÉGISSEUR, hésitant.

Merci... merci, je m'en passerai bien...

MAX.

C'est pourtant bien facile...

(Il souffle et fait tourner les ailes du moulin.)

LE RÉGISSERR.

N'importe!

L'ADJOINT.

Allons donc, Monsieur... c'est votre emploi... un régisseur est exposé à souffler...

LE RÉGISSEUR, à l'Adjoint.

Du moment que ça vous est agréable... (Il souffle très fort, aussitôt il sort du moulin une poussière qui lui rend la figure toute noire.) Pouah! pouah!

L'ADJOINT.

Ah! mon Dieu, il est devenu nègre!

MAX.

Vous avez deviné... les peuples qui aiment le moins à se brûler le nez ce sont les nègres... parce qu'ils craignent toujours de se trouver avec un négrier... Et voilà!..

L'ADJOINT.

Un nez... grillé... Ah! très bien. (Tirant une autre question.) « Quels sont les individus qui ont toujours du fruit sur eux? »

MAX.

Où voulez-vous que je fasse trouver la réponse? sous ce chandelier? dans votre oreille?..

L'ADJOINT.

Non, du tout! je veux désigner moi-même...

(Il désigne une cassette placée sur la table.)

MAX.

Comme il vous plaira! Chéribiribi, Chéribiribo, presto! vite!

(Il frappe la cassette et il en sort une petite marionnette représentant un courrier de la malle.)

L'ADJOINT.

Comment, un courrier...

MAX.

Vous avez dit le mot... Les courriers sont les individus qui ont toujours du fruit sur eux, parce qu'on ne les voit jamais sans dépêches.

L'ADJOINT, s'adressant à la petite loge.

Es-tu content, Lolo? sans des pêches... petit gourmand! (Revenant à Max.) Lolo rit aux larmes...

MAX, s'adressant au Régisseur.

A un autre! à un autre!

LE RÉGISSEUR, tirant une demande.

« Quel est l'objet qu'on recherche le plus quand on s'en dégoûte? »

L'ADJOINT.

Ne me le dites pas... ne me le dites pas... je le tiens! (Il réfléchit.) Non, je ne le tiens point!

MAX.

Eh bien! je vais placer la question dans cette canardière. (Il prend une canardière et la charge avec le papier roulé. A l'Adjoint.) Allons, autorité, enlevez-moi ça à la première capucine!

(Il lui présente le fusil.)

L'ADJOINT.

Non, non, merci... En fait d'armes à feu, je n'ai jamais manœuvré que les pelles et les pincettes.

MAX.

Il y a commencement à tout... D'ailleurs, c'est la chose du monde la plus simple... Il s'agit de

placer votre boule dans cette balle... non, votre balle dans cette boule. (Il montre une boule dorée placée sur la table d'escamotage du fond.) Allons, du courage... En joue! feu!..

(L'Adjoint tire, et l'on voit au même instant un vieux parapluie qui se fixe sur un portant.)

L'ADJOINT et LE RÉGISSEUR.

Un parapluie!

MAX.

Assurément!.. Un parapluie, c'est l'objet qu'on recherche le plus quand on sent des gouttes.

(Il tend la main comme pour voir s'il pleut.)

L'ADJOINT.

Bien! bien! j'admets vos tours, quoique de passe-passe; mais *les Trois Quartiers*, mais *Giselle*... Je ne suis pas d'humeur à vous laisser escamoter ainsi la comédie et le ballet.

MAX.

Ah! profond politique, vous croyez m'embarrasser... Il veut m'embarrasser... quelle présomption!.. (Bas, au Régisseur.) Le fait est que je ne sais plus comment m'en tirer.

LE RÉGISSEUR, bas, à Max.

Quant au ballet, je vois qu'il vous manque un personnage... Soyez tranquille, je me charge de vous fournir un mannequin.

(Il sort.)

SCÈNE X.

MAX, L'ADJOINT.

MAX, à part.

Il s'en charge, il s'en charge, c'est au mieux; mais, c'est que je suis au bout des miennes, de charges!

L'ADJOINT.

Je commence à croire qu'il est collé... Allons, *les Trois Quartiers*, quatorze personnages.

MAX, à part.

Au diable ses *Trois Quartiers*!.. je voudrais voir ceux de mes bottes sur la grand'route de Moulins.

L'ADJOINT, à Max.

Allons donc, chaud! chaud!..

(Son d'orgue de Barbarie.)

UNE VOIX, au dehors.

Voilà la lanterne magique!

MAX, à part.

Ah! je tiens mon affaire... (Haut, à la cantonnade.) Faites disparaître tout cela!

L'ADJOINT, se frottant les mains, et avec ironie.

Oui, patauge! patauge!.. Je persiste à exiger *les Trois Quartiers*, la pièce curieuse.

MAX.

Eh bien! vous ne les aurez pas!

L'ADJOINT.

Alors, je pince la recette et je vous flanque au violon!

MAX.

Les Trois Quartiers, ce n'est pas assez... vous en aurez une foule, de quartiers!.. Et si vous dites un mot, j'y joindrai les quatre quartiers de la lune.

L'ADJOINT.

Ce serait beaucoup plus de quartiers qu'il n'a promis.

MAX.

Eteignez le gaz!

(Nuit.)

ENSEMBLE.

Air de M. Guénée.

Paris vrai, Paris sans masque,
Vous offre ses monumens;
Oui, c'est le tableau fantasque
Des douze arrondissemens.

(Max sort.)

SCÈNE XI.

L'ADJOINT, seul, sur le théâtre; MAX, dans la coulisse.

L'ADJOINT, au public.

Cette obscurité m'inquiète... J'invite mes administrés à tenir les mains dans leurs poches, pour se mettre à l'abri du droit de visite.

(Le décor change. Le fond représente une forêt avec des rochers; au milieu est un grand disque lumineux sur lequel apparaissent les figures de la lanterne magique, placée derrière le théâtre.)

MAX, derrière le théâtre.

1. Nous commençons par le quartier de l'Observatoire. Madame la lune, embêtée d'être toujours télescopée...

L'ADJOINT, regardant.

Télescope, à son tour, messieurs de l'Observatoire.

(Le verre disparaît.)

MAX, de même.

2. L'école de toutes les médecines. Voici d'abord l'homéopathie : un semblable très maltraité par son semblable.

3. Système hydropathique... Ce gros Monsieur ayant ingurgité trop de tisane...

L'ADJOINT.

Me fait l'effet d'un très vilain coco!

(Le verre disparaît.)

MAX, de même.

4. Système ferrugineux. Ce vieux citoyen a avalé tant de doses ferrugineuses, qu'il restitue des cadenas, des verroux, des serrures...

L'ADJOINT.

Et des rails de chemin de fer.

(Le verre disparaît.)

MAX, de même.

5. Allez, la manivelle!.. L'éléphant de la Bastille, abandonné et non sans défense. Ce quadrupède est habité par des régimens de rats, ce qui l'a fait surnommer l'hôtel des invalides de ces demoiselles de l'Opéra.

L'ADJOINT.

Ah! méchant! méchant!

(Le verre disparaît.)

MAX.

6. Le Mont-de-Piété. Un vieux pochard apporte ses bottes en gage, pour se mettre sur un bon pied. —Nota. Le Mont-de-Piété est vulgairement appelé *ma Tante*, vu que c'est une administration très paternelle.

L'ADJOINT.

Mais il n'y a pas de maison?

MAX, de même.

C'est fait exprès.

L'ADJOINT.

Ah! oui, je saisis. Une maison de prêt n'est bonne à voir que de loin.

(Le verre disparaît.)

MAX, de même.

7. Le sieur de Blaguignou, coiffeur bréveté, et inventeur de la graisse d'ours, soutient un combat à outrance avec un pot de sa marchandise.

L'ADJOINT.

Ah! oui, son ours.

(Le verre disparaît.)

MAX, de même.

8. La halle. Un monsieur marchande du poisson frais... frais à renverser.

L'ADJOINT.

On voit bien que ce poisson n'a pas été embaumé par M. Gannal.

(Le verre disparaît.)

MAX, de même.

9. Allez, la manivelle !.. Exposition des produits de l'industrie française. Première découverte. Fusil de chasse, nouveau système, ne présentant aucun danger pour le gibier... le fusil part, et le lièvre reste.

L'ADJOINT.

En invoquant la loi nouvelle sur la chasse.

(Le verre disparaît.)

MAX, de même.

10. Deuxième découverte. La botte en caoutchouc. Votre groom vous tire vos bottes qui s'alongent, qui s'alongent indéfiniment, pendant 28 kilomètres.

L'ADJOINT.

Alors, ça fait des bottes de sept lieues.

(Le verre disparaît.)

MAX, de même.

11. Troisième découverte. Matelas douillets, appelés d'abord aquatiques, et depuis... artésiens. Plus de crin, plus de laine, on les rembourre avec de la simple eau.

L'ADJOINT.

Alors, il faut faire carder ses matelas par le porteur d'eau.

MAX, de même.

Vous vous étendez là-dessus, mais le matelas crève : inondation complète. Au lieu d'un lit de plumes, vous jouissez d'un bain à domicile. Cette nouvelle découverte a obtenu un brevet de découragement.

(Le verre disparaît.)

12. Quatrième découverte. Pianos à queue, ainsi nommés à cause de celle qu'ils font aux personnes qui ont le désagrément de les entendre. (Le verre disparaît.) Rallumez le gaz, et allez la musique!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Paris vrai, Paris sans masque,
Vous offre, etc.

(Le jour revient.)

SCÈNE XII.

L'ADJOINT, LE RÉGISSEUR.

L'ADJOINT.

Ma famille continue à être satisfaite.

LE RÉGISSEUR.

Heureux époux! heureux père!

L'ADJOINT.

Régisseur, suivez l'affiche... Où en sommes-nous?..

LE RÉGISSEUR.

Il s'agit d'entrer en danse.

L'ADJOINT.

A une certaine époque, j'ai beaucoup affectionné le ballet, et cependant il m'a toujours ennuyé... Ça vous étonne, n'est-ce pas?..

LE RÉGISSEUR.

Mais non, mais non.

L'ADJOINT.

Si fait, si fait... vous éprouvez de la surprise, votre figure la peint.

LE RÉGISSEUR.

Je suppose que c'est une pantomime.

L'ADJOINT.

Vous croyez que c'est une pantomime... Oh! alors, c'est différent... j'en ai horreur de la pantomime, vu que je ne comprends jamais.

LE RÉGISSEUR.

Voici le programme...

(Il lui donne un livret.)

L'ADJOINT.

Tiens, c'est vrai... J'oubliais qu'à présent ce sont les poètes qui écrivent les ballets en prose.

(S'asseyant près de la petite loge, et commençant la lecture du programme.) L'opuscule est intitulé : *la Jambe mal gardée*, balayette en deux actes, mise en scène de M. Grandpas... avec plusieurs décorations nouvelles... à la boutonnière de l'auteur.

LE RÉGISSEUR.

Posez le décor.

(Deux garçons de théâtre entrent et déploient un paravent sur lequel est peint un intérieur de chaumière.)

L'ADJOINT, examinant le décor.

Tiens, tiens, mais ça n'est pas si bête que moi... je le croyais d'abord... Une chambre rustique... une fenêtre rustique... une alcove rustique... et avec les rideaux tirés... Bien!.. ceci est un hommage rendu à la morale... On ne doit jamais aller plus loin que l'alcove.... parce qu'au-delà il y a... délit.

LE RÉGISSEUR.

Si nous en revenions au programme?..

L'ADJOINT,

C'est juste, car j'entends déjà la ritournelle. (Il s'assied auprès de la petite loge et lit :) « Au le»ver du rideau, on aperçoit une jeune fille d'une »entière blancheur. »

MAX, entrant en costume de bergère.

Voilà la rosière demandée!..

(Il danse.)

L'ADJOINT.

Cette entrée brillante lui fournit l'occasion de montrer ses talens.

MAX, dansant.

Et ses jarretières.

L'ADJOINT, l'interrompant.

Je m'oppose à cette exhibition!.. (Il reprend son livret.) « Pantomime animée. » (Il regarde Max mimer sa pantomime.) Ah! très bien!.. parfait!.. les bras sont douloureux... les rotules larmoyantes, et les orteils passionnés... Ah! mon Dieu! elle pleure, à présent!.. Voulez-vous un mouchoir ?

(Il le suit en lui offrant un mouchoir à carreaux.)

MAX.

Non, merci... je m'essuie les yeux avec ça... (Il montre sa main.) Les doigts sont le foulard de la pantomime.

ADAGIO.

(Max danse quelques mesures gracieuses.)

L'ADJOINT.

Ah! quelles pointes! quelles pointes!.. ça me rappelle Mlle Taglioni, Mlle Elssler, et Mlle Moëssard.... non, je veux dire M. Moëssard dans le papillon des *Mille et une Nuits*. (La bergère se penche presque horizontalement.) Prenez garde, vous allez vous déboîter.

MAX.

Soutenez-moi donc!.. (L'Adjoint lui prend la jambe.) Pas la jambe, la taille.

L'ADJOINT, le soutenant.

Quelle taille! quelle taille!.. Elle est encore plus mince que celle du boulanger.

(Après plusieurs poses successives, Max s'échappe de ses bras, fait une pirouette, et lui donne un coup de pied.)

MAX.

Comment trouvez-vous ça ?

L'ADJOINT.

Je suis touché.

(Continuation des poses. L'Adjoint le fait sauter deux fois. Max lui impose les mains, et finit par un sourire au public.)

L'ADJOINT.

Ah! j'ai les bras sans connaissance... (Lisant.) « Allegretto... » (Chantonnant pendant que Max danse.) Tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu... (Pas très vif, entrechats.) Quel ballon! quel ballon!.. Elle a des jambes à ressorts, des nerfs en caout-chouc. (La bergère exécute plusieurs fromages.) Oh! les jolis fromages!.. ça doit venir d'Italie... (Lisant.) « Tout-à-coup encore, on entend la voix de sa mère. »

(Mouvement de terreur de la bergère, qui s'éloigne sur un pas de désespoir.)

L'ADJOINT.

Ah ça! dites donc, Régisseur, la voix d'une mère en pantomime!

LE RÉGISSEUR.

La voix maternelle est ici figurée par trois coups de béquille.

L'ADJOINT, lisant.

« La mère est furieuse, la mère est agitée. »

(Max paraît à la fenêtre de la chaumière, en vieille femme, dont on ne voit que les bras et la tête. Elle exprime la colère.)

L'ADJOINT.

Qu'est-ce que vous faites donc là?

MAX, à la fenêtre.

Je danse un pas de malédiction.

L'ADJOINT.

Vous dansez un pas avec vos mains?

MAX.

Un pas dans lequel je viens donner à ma fille un galop à propos de celui auquel elle se livre.

(Il referme la fenêtre et disparaît.)

L'ADJOINT, criant.

Artiste, je vous bombarde d'applaudissemens!.. (Revenant sur le devant de la scène.) Le désespoir de cette mère de famille me paraît du plus haut intérêt... (Allant vers la petite loge.) Et toi, Poupoule?.. (Au Régisseur.) Mon épouse ne peut me répondre, elle sanglote, ainsi que mes sept enfans, surtout celui qui est habillé en lancier.

SCÈNE XIII.

MAX, en berger très ridicule, fausses dents en émail, houlette à la main, et cheveux très frisés.

Voilà le fripon sus-énoncé.

(Pas des papillons et de la houlette.)

MAX, à part.

A moi, mon mannequin !..

(Pantomime pendant laquelle il se dirige vers la chambre; il en tire un fauteuil sur lequel est une femme couverte d'un voile.)

L'ADJOINT, lisant.

« La jeune fille est en proie aux rêves les plus poétiques. »

(Max, en dansant, soulève le voile; Mme Puffardini lui applique un soufflet.)

MAX.

Ma femme !

Mme PUFFARDINI.

Mon mari !

(Ils se regardent stupéfaits. — Entrée du Régisseur, apportant un sac rempli d'argent.)

L'ADJOINT.

Ah! voici la recette... Finissez votre pantomime, ou sinon je confisque le numéraire, et je vous flanque au violon !

(Pas de deux.)

Mme PUFFARDINI, dansant.

Ah! brigand!

MAX, dansant.

Ah ! scélérate !..

L'ADJOINT.

Le pas de deux! le pas de deux !

Mme PUFFARDINI, en traversant sur un pas.

Je te repince donc !

MAX, traversant de l'autre côté.

Elle me fait des bleus !

Mme PUFFARDINI, retraversant.

Je te retrouve encore!

MAX, dansant et souriant.

Elle me fait des noirs.

Mme PUFFARDINI, même jeu.

Père dénaturé!

MAX, même jeu.

Mère barbare !

Mme PUFFARDINI, même jeu.

Qu'as-tu fait de notre enfant de quatorze ans?

MAX.

Je l'ai mis en sevrage.

Mme PUFFARDINI, s'arrêtant.

Ah! si ce n'était la recette!

MAX, de même.

Ah! si ce n'était le violon !

Mme PUFFARDINI.

Monstre !

MAX.

Crocodile !

Mme PUFFARDINI.

Boa !

MAX.

Cauchemar !

Mme PUFFARDINI.

Serpent!

MAX.

Porc-épic !

L'ADJOINT.

Le galop! le galop !

MAX, à part.

Ah! une idée !.. essoufflons-la !

(Ils dansent un galop.)

Mme PUFFARDINI, après le galop.

Assez, assez, assez !

(Elle tombe haletante dans les bras de Max.)

L'ADJOINT.

Elle se trouve mal.

MAX.

Je la trouve très bien comme ça... Chargez!

(Une trappe s'ouvre et engloutit Mme Puffardini.)

Mme PUFFARDINI, descendant dans la trappe.

Au secours !

MAX.

Fermez le soupirail !..

L'ADJOINT.

Monsieur, Monsieur... c'est une arrestation arbitraire!

MAX.

Vous lui rendrez la liberté et la recette aussitôt que je serai monté en diligence... et rrroute !.. Ah ! j'oubliais... Prêtez-moi cent sous.

L'ADJOINT.

Jamais !

MAX.

Soyez tranquille, je vous rendrai cinq francs.

L'ADJOINT, les lui donnant.

A cette seule condition !

MAX.

Il ne s'agit que d'exécuter un dernier tour qui n'est pas le plus facile de tous. Il s'agirait de faire passer votre monnaie d'une main dans l'autre.

L'ADJOINT.

Je ne comprends pas le but de ce tour innocent.

MAX.

Ce n'est pas vous que ça regarde. (Au public. Messieurs...

Air de Vert-Vert.

Tout s'enlève, tout s'escamote;
Oui, du siècle, c'est la marotte!
Et le Destin, aux gens adroits,
Met la fortune au bout des doigts.
Oui, mais, voilà le hic!
Aurai-je assez d'adresse
Pour fair' passer la pièce
Devant tout le public.

L'ADJOINT.

Allons, hardi! as pas peur!

MAX.

Ma foi! au petit bonheur!.. Chéribiribi, chéribiribo, presto, vite!..

ENSEMBLE.

La pièce est passée!

REPRISE.

Tout s'enlève, tout s'escamote, etc.

(Le rideau baisse.)

FIN.

COSTUMES.

MAX. — Premier costume : Grande polonaise à brandebourgs, petit chapeau, pantalon blanc.

Costume romain : Il a dessous des bas couleur de chair, et quand il relève son pantalon, il montre la jambe romaine. — Le rideau dont il se drape est placé à une fenêtre, et préparé d'avance pour faire une toge romaine rouge à bordures. — La doublure de ce manteau est une toge de bure déchirée, de sorte qu'il n'a qu'à mettre à l'envers ce qui était à l'endroit. La faux toupet est mobile et descend à l'aide de deux petites ailes en fil de fer, qui forment mentonnière.

Le Grand-Sacrificateur est un mannequin en osier drapé à la romaine; deux bras postiches soutiennent un grand plat d'argent percé à son centre pour laisser passer la tête de l'acteur, qui est placé lui-même dans l'intérieur du mannequin et le fait marcher. L'acteur doit mettre beaucoup de rouge pour que sa tête ne fasse pas un effet désagréable sur ce plat.

Le Musicien. — Habit noir de soirée, jabot, pantalon collant, bas à jour, favoris noirs très épais.

L'Escamoteur. — Costume exact du célèbre prestidigitateur Philippe : robe lamée d'or, cheveux blonds bouclés et descendant sur la nuque, babouches rouges, bonnet de magicien très riche.

La Danseuse. — Robe de gaze très décolletée et très courte, souliers de satin, cheveux à l'enfant.

La Mère. — Vieux bonnet de paysanne, une béquille à la main. La tête seule est travestie.

Le Danseur. — Cheveux frisés en laine de mouton ; deux fausse dents qui le font rire sans cesse. Tout le costume d'un berger d'opéra.

L'Adjoint. — Costume bourgeois très charge ; chapeau tromblon.

Le Régisseur. — Tout en noir.

N. B. — Les différentes têtes de Levassor ont été publiées dans le journal *l'Illustration*, Dessins de M. Cham. (Livraison de juin 1844.)

OBSERVATIONS RELATIVES A LA MISE EN SCÈNE.

La petite loge sur le théâtre, à laquelle l'Adjoint est censé adresser la parole, peut ne pas exister.

Le décor des premières scènes (le palais à colonnes) se trouve à un plan très rapproché, de sorte que le décor des scènes d'escamotage est tout préparé derrière, et, par conséquent, doit venir à vue.

Les têtes à perruque qui figurent le sénat sont placées sur deux planches fixées elles-mêmes dans les coulisseaux du plancher, à droite et à gauche. Au moment où Max en a besoin, il tire avec une corde le coulisseau de droite ; le Régisseur en fait autant pour celui de gauche.

Scène des Tours. — Le petit moulin est en ferblanc. Par devant sont les ailes, et par derrière deux petits tubes, dont un plus long sert à souffler; l'intérieur est rempli de noir de fumée, la base est mobile et tourne sur elle-même. Quand on tourne cette base d'une certaine façon, toute communication avec le noir de fumée est interceptée; c'est ce que fait Max, quand il démontre au Régisseur la manière de souffler. Mais en lui passant le moulin il retourne adroitement la base mobile, et celui qui souffle a la figure abymée de noir. (On trouve ces petits moulins tout faits chez les fabricants de jouets, les opticiens, et ceux qui vendent des ustensiles d'escamotage.)

La cassette que renferme le courrier de la malle est une petite boîte assez ornée, placée sur la table d'escamotage. Au moment où Max prononce les paroles cabalistiques, un machiniste posté sous le théâtre, tire une ficelle cachée dans un des pieds de la table, et le courrier en sort. C'est une petite poupée d'un pied de haut environ, habillée en postillon.

Le parapluie est un vieux rifflard caché derrière une des tables d'escamotage, au pied de la ferme de fond. — Une ficelle qui tombe du haut, et passe par un trou percé dans la ferme, descend jusqu'au parapluie, en bas. Au moment du coup de fusil, le machiniste tire rapidement la ficelle, le parapluie s'élève et s'ouvre en montant. Cette manœuvre doit être faite avec assez de rapidité pour qu'on croie que le parapluie est sorti du canon de la canardière.

La table d'où sort Max au commencement de la scène est à quatre compartimens mobiles, et recouverte d'un tapis. Quand on l'apporte à l'Adjoint, Max est déjà dessous, et marche avec. On peut encore le faire arriver du dessous par une trappe.

Scène de la lanterne magique. — Cette lanterne magique se place par derrière le théâtre, et se reflète sur une toile transparente posée au milieu d'un décor de forêt qui se trouve immédiatement derrière le salon des escamotages. Les verres sont peints sur un fond noirci, de manière à ce qu'on ne voie pas le disque lumineux quand les dessins paraissent, et qu'ils se reflètent dans l'isolement le plus complet, comme pour les fantasmagories.

(*N. B.* — Cette scène peut facilement se supprimer.)

Le décor du ballet consiste en un très grand paravent à trois feuilles, une grande et deux petites, sur lesquelles sont peints les détails énoncés au programme. Une petite fenêtre mobile est au fond du paravent, c'est par elle que Max passe sa tête pour faire la scène de la mère.

Nota. — On peut se procurer la musique employée dans la pièce, au bureau de copie du théâtre du Palais-Royal.

Imp. de Mme de Lacombe, r. d'Enghien, 12.

NICAISE A PARIS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. BAYARD ET DUMANOIR,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 6 juin 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. BERLINGUET DE LA BICHARDIÈRE.....	M. NEUVILLE.
NICAISE BERLINGUET, son neveu.....	M. PERET.
MARGUERITE, pupille et nièce de M. Berlinguet.....	Mme BRESSANT.
CHARLES DE BEAUVAIS, ami de la famille.....	M. LIONEL.
SUZANNE, jeune ouvrière.....	Mlle PITRON.
ACHILLE, enfant de 5 à 6 ans.	Le petit FOUYOU.

La scène se passe à Paris, chez Nicaise.

Petit salon de garçon. Chambre à gauche. Porte condamnée à droite. Entrée au fond.

SCÈNE I.

CHARLES, puis. LA BICHARDIÈRE et MARGUERITE.

CHARLES, entr'ouvrant la porte du fond et paraissant.

Personne!.. Ce doit être pourtant ici.. (Entrant en appelant.) Monsieur Nicaise!.. (Allant frapper à la porte de gauche.) Monsieur Nicaise!.. (A la porte de droite.) Monsieur Ni...

LA BICHARDIÈRE, entrant, suivi de Marguerite.

Où est-il?.. où est-il, ce cher neveu?..

CHARLES.

Il n'y est pas.

MARGUERITE.

Il n'y est pas?

LA BICHARDIÈRE.

Il n'y est pas!..

CHARLES.

J'ai eu beau appeler...

LA BICHARDIÈRE, descendant.

Ah! je vois ce que c'est... il sera sorti. (S'asseyant.) Ma foi, attendons-le.

CHARLES, présentant un siége à Marguerite.

Mademoiselle, permettez-moi de faire les honneurs...

MARGUERITE.

Merci, Monsieur...

LA BICHARDIÈRE, assis.

Va-t-il être étonné et joyeux, ce cher neveu qui me croit, à l'heure qu'il est, dans mes domaines de la Bichardière... à trois lieues de Châteauroux!.. avec ma nièce... sa jolie petite cousine!.. va-t-il rire, en nous voyant!..

CHARLES, appuyé sur le fauteuil de Marguerite.

Vous avez fait un bon voyage, Mademoiselle?

MARGUERITE.

Un peu long.

LA BICHARDIÈRE.

Pas trop... Nous n'avons mis que onze jours, de Châteauroux à Paris.

CHARLES.

Juste ciel!

LA BICHARDIÈRE.

Dans ma carriole.

CHARLES, riant.

Onze jours!.. mais cela nous reporte au siècle de Louis XIV.

LA BICHARDIÈRE, avec dignité.

Et c'est ce dont je suis fier, jeune homme... Croyez-vous donc qu'un Berlinguet de la Bichardière... la plus noble, la plus ancienne famille du Berry... s'en ira grimper dans une diligence Laffitte et Caillard?.. Fi! pouah! brrr! (Fièrement.) J'ai pris ma carriole, avec Coco, mon cheval de selle, qui sert aussi à la charrue,

MARGUERITE, avec malice.

Nous avons mis onze jours, nous avons été secoués, cahotés, nous avons souffert horriblement... (Fièrement.) mais les Berlinguet de la Bichardière n'ont pas dérogé!

LA BICHARDIÈRE.

Bien parlé, Marguerite!.. Tu es une digne Berlinguet...

MARGUERITE, achevant.

De la Bichardière!

LA BICHARDIÈRE.

Ah! ah! mon jeune ami, c'est que nous autres gentilshommes campagnards, nous avons sauvé les principes!.. Me voilà à Paris, mais je n'irai pas à la cour!

MARGUERITE, souriant.

Ah! elle sera bien privée!

LA BICHARDIÈRE.

C'est possible... mais je n'irai pas!.. Ah! ah! il n'y a pas beaucoup de têtes comme la mienne!

CHARLES.

Je vous crois!.. Combien je me félicite, Monsieur, de m'être trouvé là tout à point, pour vous offrir mes services!..

LA BICHARDIÈRE.

Que j'ai accepté sans façons... Je ne vous connaissais pas beaucoup... mais j'avais eu le plaisir de vous voir quelquefois chez les Douciu de Bellegarde, nos voisins du Berry...

MARGUERITE.

Chez qui Monsieur avait eu pour moi tant d'attentions et de bontés!..

CHARLES.

Mademoiselle!..

LA BICHARDIÈRE.

Et puis, je savais votre nom... Charles de Beauvais... excellente famille, vieille souche... (Lui tendant la main.) Vous êtes des nôtres, vous êtes des bons... aussi, dès que je vous ai rencontré, je vous ai dit : Tope là; conduisez-nous chez mon neveu, rue Saint-Jacques, n° 20.

CHARLES

Voici la maison, le logement... mais quand au neveu!..

LA BICHARDIÈRE.

Le maladroit!.. J'étais si impatient de le voir, de lui rappeler nos projets... (A demi-voix.) nos projets de mariage...

CHARLES.

Vraiment?.. (A part, avec dépit.) Là!.. j'en étais sûr!.. (Haut, regardant Marguerite.) Un mariage!..

MARGUERITE.

Mon oncle!..

LA BICHARDIÈRE.

Ah! bah! puisque le mot est lâché... oui, mon ami, un mariage... avec cette jolie demoiselle que voilà... ma nièce... et, par contre-coup sa cousine.

CHARLES, à demi-voix.

Quoi! Mademoiselle...

LA BICHARDIÈRE.

Un mariage indispensable... car il s'agit de perpétuer notre race et notre nom, près de s'éteindre.

CHARLES.

Et c'est M. Nicaise...

LA BICHARDIÈRE.

Air de Julie.

Ne pouvant épouser ma nièce,
J'ai par bonheur, mon neveu, là, tout prêt...
Je veux entourer ma vieillesse
D'un tas de petits Berlinguet.
Ces chers enfans, d'avance je les aime!
Je veux qu'ils soient tous beaux, spirituels,
Charmans!.. enfin, je les veux tels
Que je les aurais faits moi-même.

CHARLES, soupirant.

Quelle joie pour lui, quand il apprendra cette nouvelle!..

LA BICHARDIÈRE, lui serrant la main.

Dieu le veuille, mon ami! Dieu vous entende!

CHARLES, étonné.

Plaît-il?

LA BICHARDIÈRE.

Si vous saviez!.. si je vous disais!... Pauvre Nicaise!..

(Il soupire.)

MARGUERITE, l'approchant vivement.

Quoi donc?

LA BICHARDIÈRE.

Rien, rien... (Bas, à Charles.) Je vous dirai ça plus tard... chut!.. (Haut et continuant.) Grâce à la fortune que je laisserai un jour à Nicaise, j'aurais trouvé pour lui des partis superbes... mais quelles gens! quels noms!.. Je voulais une fortune! de la noblesse!.. mais j'ai mieux encore!.. à un Berlinguet, il fallait une Berlinguet... Par ce mariage, les biens de la famille se confondent, la race se conserve pure, sans alliage, et je mourrai entouré d'un tas de petits Berlinguet de la Bichardière, qui, à leur tour... et cœtera, ainsi de suite, jusqu'à la fin des siècles... En usez-vous?..

(Il lui présente sa tabatière.)

CHARLES, regardant toujours Marguerite.

Cependant... si Mademoiselle, sans méconnaître le mérite de M. Nicaise... avait fait... un autre choix...

LA BICHARDIÈRE.

Hein?

MARGUERITE, vivement.

Non, Monsieur, non!.. Je serai, je ne veux être que la femme de mon cousin.,.

CHARLES, à part.

O ciel!

MARGUERITE, dont la colère va croissant.

Il y va de mon honneur, et je l'ai juré... Quoi! je souffrirais que M. Nicaise, avec qui j'ai été élevée, écrive à mon oncle que je dois être laide, sotte, et qu'il ne m'aimera jamais!..

LA BICHARDIÈRE.

Mais, mon enfant, puisqu'il ne te connaît pas.. ou c'est tout comme ... il ne t'a pas vue depuis six ans...

MARGUERITE.

Il ne fallait pas écrire, avant de voir... de regarder... Dites que c'est de l'amour-propre, du dépit, de la colère ... tout ce que vous voudrez... mais je suis piquée au vif... il ne sera pas dit que j'ai été refusée... Je le forcerai bien à me regarder, à m'aimer!..

LA BICHARDIÈRE.

Marguerite!..

CHARLES, à part.

A la bonne heure, comme cela!

MARGUERITE.

Oh! j'ai mon plan là, dans la tête... et je serai sa femme, quand je devrais le haïr, le détester, et le rendre malheureux comme les pierres!..

LA BICHARDIÈRE, à part.

Oh ! pourvu que j'aie un héritier !

CHARLES.

Un mari qu'il faut contraindre, quand d'autres seraient si heureux...

LA BICHARDIÈRE.

Eh ! non... il va te trouver charmante... Où diable est-il donc?.. Jolie... Où est-il fourré?.. Spirituelle, douce... Est-ce qu'il serait encore conché?.. là, dans cette chambre?.. (Frappant à la porte à gauche, et criant en même temps.) Nicaise !.. Eh ! Nicaise !..

SCENE II.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, entrant du fond.

Qu'est-ce qu'il y a?.. Est-ce qu'il est rentré?. Ah ! pardon ! excuse !.,

CHARLES, à part.

Tiens !

MARGUERITE, de même.

Quelle est cette jeune fille?

SUZANNE.

Vous demandez M. Nicaise Berlinguet...

LA BICHARDIÈRE.

De la Bichardière.

SUZANNE.

Je l'ai vu sortir, Monsieur.

LA BICHARDIÈRE.

Ah ! vous l'avez vu sortir... (Aux autres.) Je disais bien, il sera sorti... (A Suzanne.) Qui êtes-vous, ma mie?

SUZANNE.

Je suis sa voisine... la porte à côté... avec une plaque en cuivre : *Suzanne, couturière*... C'est moi qui raccommode M. Berlinguet.

LA BICHARDIÈRE.

Comment ! vous le... est-ce qu'il serait avaié?..

SUZANNE.

Je raccommode son linge.

LA BICHARDIÈRE.

Ah! bien, ah! bien... Je disais aussi... (A part, en regardant Suzanne.) Eh ! mais... gentille à croquer, la drôlesse... Et la porte à côté !.. Eh ! eh ! bon signe !

MARGUERITE, à part.

Une voisine !.. une couturière... qui entre ainsi !..

CHARLES, devinant son idée, et bas.

C'est singulier, n'est-ce pas?.. On pourrait croire...

SUZANNE, voulant se retirer.

Messieurs et Madame...

LA BICHARDIÈRE.

Un instants, petite... (A part.) Je pourrai savoir par elle... (Regardant Marguerite.) délicatement... (Haut.) Ah ! vous êtes la voisine de M. Nicaise!.. et vous le racommodez!..

SUZANNE.

Oh ! j'ai la pratique de toute la maison.

LA BICHARDIÈRE.

Ah ! ah!.. Et jeune et jolie comme vous êtes, vous n'avez pas peur de venir comme ça, toute seule, chez des garçons?

SUZANNE, souriant.

Oh ! si fait !.. je me défie des messieurs... et j'envoie quelquefois le petit du portier...

CHARLES.

Cependant, Mademoiselle, la manière dont vous êtes entrée ici...

SUZANNE, naïvement.

Ici, c'est chez M. Nicaise...

MARGUERITE.

Eh bien?..

SUZANNE.

Eh bien ! il n'y a pas de danger.

LA BICHARDIÈRE, à part.

Ah ! le malheureux !.. (L'attirant de côté.) Parlez bas !

CHARLES, à Suzanne.

Que voulez-vous dire?

SUZANNE, à demi-voix.

Dame ! M. Nicaise... c'est presque une demoiselle.

LA BICHARDIÈRE, voyant Marguerite s'approcher.

Plus bas ! Comment, une demoiselle?

CHARLES, à part.

Cela devient piquant !

MARGUERITE.

Qu'est-ce donc?

LA BICHARDIÈRE.

Rien... rien. (A Suzanne.) Plus bas !

SUZANNE.

Quand je dis : une demoiselle... Il est sûr que c'est un homme, puisque je lui fais des chemises... d'homme... (Elevant la voix.) Mais c'est doux, c'est timide comme une jeune fille.

LA BICHARDIÈRE, à part, avec déscspoir.

Ah ! le drôle !

MARGUERITE.

Mais tant mieux !

SUZANNE.

Il ne me regarde jamais en face.

LA BICHARDIÈRE, de même.

Ah ! le misérable !

SUZANNE.

Il me parle à peine... et en rougissant, encore!

LA BICHARDIÈRE, de même.

Ah ! le faquin !

MARGUERITE, plus joyeuse.

Mais c'est très bien, cela... Je craignais pour mon cousin le séjour de Paris, et je vois, au contraire...

CHARLES, vivement.

Que c'est un imbé... (Se reprenant.) un modèle de sagesse... (A part.) Bravo !.. ça me va ! ça me va !

SUZANNE, continuant.

Enfin, Monsieur...

LA BICHARDIÈRE.

Assez, petite, assez!.. Je vois que vous êtes une honnête couturière... Voulez-vous recevoir un instant, chez vous, ma nièce, ma filleule?..

MARGUERITE.

Moi?...

SUZANNE.

Certainement, Monsieur.

CHARLES.

Que veut dire...

LA BICHARDIÈRE, à Charles.

J'ai besoin d'être seul avec vous, de vous parler du mariage de Nicaise...

CHARLES, étonné.

A moi, Monsieur?

SUZANNE.

Lui!.. un mariage!.. de l'amour!.. Ah! ah! ah!..

LA BICHARDIÈRE.

Chut donc!..

MARGUERITE.

Mais, mon oncle...

LA BICHARDIÈRE.

Va, Marguerite, va.

SUZANNE.

Je lui rapporterai son linge, quand il sera rentré.

ENSEMBLE.

AIR : Amour, bonheur. (La Dragonne.)

LA BICHARDIÈRE.

Ah! c'est affreux! c'est abominable!
Plus d'espoir pour nous!.. car, je le vois,
Le gueux, l'infâme, le misérable
Est encor le même qu'autrefois!

MARGUERITE et CHARLES.

Dieu! quelle colère épouvantable!
C'est au cousin qu'il en veut, je crois;
Mais de quel crime est-il donc coupable,
Lui, qu'on disait si doux autrefois?

SUZANNE.

Dieu! quelle colère épouvantable!
J'en suis la cause, hélas! je le vois.
Pour ce neveu, qu'il croit si capable,
Pour moi-même, je tremble à la fois.

(Elle sort avec Marguerite.)

SCÈNE III.

LA BICHARDIÈRE, CHARLES.

LA BICHARDIÈRE.

Je suis perdu!.. ma race est à tous les diables!

CHARLES.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous?

LA BICHARDIÈRE.

Le nom de la Bichardière est à jamais anéanti!

CHARLES.

Mais, Monsieur...

LA BICHARDIÈRE, se levant.

Vous n'avez donc pas entendu cette jeune fille?

CHARLES.

Parfaitement.

LA BICHARDIÈRE.

Vous n'avez donc pas compris?

CHARLES.

Quoi?

LA BICHARDIÈRE.

Le malheureux est toujours le même!

CHARLES.

Qui?

LA BICHARDIÈRE.

Cet imbécille, ce niais, ce... Nicaise!.. Le nom lui a porté malheur!..

CHARLES.

Comment! votre neveu...

LA BICHARDIÈRE.

Une innocence et une bêtise fabuleuses!.. à vingt-six ans, mon ami!..

CHARLES.

Que m'apprenez-vous là!.. (A part.) Bien! très bien!

LA BICHARDIÈRE.

A vingt-six ans!.. quand, à dix-huit, moi, j'étais un volcan!.. oui, Monsieur, tout petit et tout maigriot que je suis...

AIR : Vaudeville du Porteur d'eau.

Oui, Monsieur, j'étais un volcan,
Un Vésuve aux flammes souterraines!
A l'aspect d'un minois piquant,
Le sang bouillonnait dans mes veines.
Voulant triompher, à tout prix,
Des grisettes, des grandes dames,
Toujours aimé, toujours épris,
Je faisais trembler les maris...

CHARLES, à part.

A présent, il fait peur aux femmes!

LA BICHARDIÈRE.

Mais, lui!.. Les plus jolies paysannes de nos domaines... rien!.. Les plus belles bourgeoises de Châteauroux... rien!.. Du marbre, de la gelée de pommes, voilà ce que j'ai pour neveu!

CHARLES, à part.

Quelle découverte! (Haut.) Permettez : cependant... quand il vous a quitté, M. Nicaise était encore bien jeune, il n'avait que vingt ans.

LA BICHARDIÈRE.

Mais, moi, à dix-huit, j'étais...

CHARLES.

Un volcan, c'est convenu... et il se peut que la vie de Paris...

LA BICHARDIÈRE.

C'est sur quoi je comptais... J'avais beaucoup entendu parler, dans les gazettes, des bals de l'Opéra, de Musard, de la *Chaumière*... avec des détails fort émoustillans... Connaissez-vous ça?

CHARLES.

Oui... un peu.

LA BICHARDIÈRE.

Parbleu! me dis-je, voilà mon affaire... En envoyant Nicaise dans la capitale, sous prétexte de faire son droit, il se laissera entraîner par ses camarades... il se lancera... il ira au bal, boira du punch... et peut-être que ça fondra la glace... hein?

CHARLES.

C'est assez l'usage.

LA BICHARDIÈRE.

Ah bien! oui!.. j'en suis pour mes frais... Vous voyez, il a une petite voisine charmante... là, tout à côté, porte à porte... et il ne la regarde seulement pas!.. Je suis sûr qu'il en a peur... comme des autres... Elle dit que ce n'est pas un homme!.. Un Berlinguet!.. quand, moi, à dix-huit ans!..

CHARLES.

Eh ! mais, j'y pense... votre neveu a peut-être des goûts... aristocratiques... et une couturière...

LA BICHARDIÈRE, avec joie.

Que me dites-vous là ?.. si c'était vrai !.. Ah ! oui ! ah ! oui !.. quelque noble dame, hein ?.. ou une demoiselle de quelque grand théâtre... l'Opéra !..

CHARLES.

Ou le Panthéon !.. Vous aviez tort de vous désespérer.

LA BICHARDIÈRE.

Qui sait ?.. il est peut-être devenu un volcan, comme j'étais à... Eh ! mais, j'y pense... en entrant dans la maison, vous avez rencontré un grand jeune homme... un gaillard...

CHARLES.

Un mauvais sujet.

LA BICHARDIÈRE.

Sa famille est bien heureuse !.. Il demeure au premier, vous a-t-il dit... Voyez-le, interrogez-le... peut-être vous donnera-t-il sur mon neveu quelques bons renseignemens... c'est-à-dire...

CHARLES.

Oui, oui... des mauvais... J'y cours, Monsieur... (A part.) Par exemple, voilà un oncle que d'autres paieraient au poids de l'or ! (Haut.) J'y cours !

LA BICHARDIÈRE, seul.

Je vous attends !.. Oh ! oui, c'est ça, ça doit être ça !.. Il se sera lancé dans le huppé... dans le faubourg St-Germain... quelque comtesse... quelque marquise... mais des grisettes, des couturières, fi donc ! pour un Berlinguet !.. (Changeant de ton.) Moi, je prenais tout !

SCÈNE IV.

LA BICHARDIÈRE, NICAISE.

NICAISE.

Je suis gelé !.. Oh ! qu'il fait froid !

LA BICHARDIÈRE, lui tendant les bras.

Eh ! le voilà, ce cher neveu !

NICAISE.

Tiens ! mon oncle !.. tiens ! tiens ! tiens tiens !

LA BICHARDIÈRE.

Eh bien ! tu ne viens pas dans mes bras ?..

NICAISE.

Ah ! oui, au fait... (Courant à lui.) Bonjour, m'n oncle... Bonjour, mon petit oncle... Comment ça va-t-il, m'n oncle ?

LA BICHARDIÈRE.

Ce cher garçon !.. Je te trouve grandi.

NICAISE, riant bêtement.

Ah ! ah !.. je crois... je crois...

LA BICHARDIÈRE, à part.

Ah ! mon Dieu ! cette figure !.. J'ai le frisson !

NICAISE.

Vous rappetissez, vous, m'n oncle.

LA BICHARDIÈRE, après un mouvement.

Ah ça ! j'arrive de Châteauroux... avec ta cousine Marguerite... et avec Coco... Tu sais, Coco, mon cheval ?..

NICAISE.

Comment ! elle vit encore, cette vieille bête, mon oncle ?..

LA BICHARDIÈRE.

Tu verras Marguerite... c'est une grande fille à présent.

NICAISE.

Vous l'avez attelée à la carriole ?

LA BICHARDIÈRE, sans l'écouter.

Elle est devenue jolie comme un cœur !

NICAISE, de même.

Dieu ! quand j'étais petit, l'ai-je étrillée des fois !..

LA BICHARDIÈRE.

Comment ! tu l'as...

NICAISE.

Pauvre Coco !..

LA BICHARDIÈRE, le secouant.

Eh ! je te parle de Marguerite !..

NICAISE.

Connais pas.

LA BICHARDIÈRE.

De ta cousine... de ta jolie cousine...

NICAISE.

Ah ! oui... ah ! oui... un affreux petit laidron. Les Berlinguet sont assez remarquables, du côté des hommes... mais du côté des... Une petite infamie, quoi !..

LA BICHARDIÈRE.

Mais non !.. elle était enfant... tu verras comme elle est changée à son avantage... tu en perdras la tête... car je suppose que maintenant... hein ?.. (Lui portant des bottes.) Comment gouvernes-tu les amours, gaillard ?..

NICAISE, reculant.

Les amours ?.. qu'est-ce que c'est que ça ?

LA BICHARDIÈRE, même jeu.

Fais donc le sournois !.. Lovelace ! Joconde !..

NICAISE.

Mon oncle, je vous prie de ne pas me dire de sottises.

LA BICHARDIÈRE, même jeu.

En as-tu beaucoup croqué, de ces poulettes ?

NICAISE.

Si j'ai croqué des poulettes ?

LA BICHARDIÈRE.

Eh ! oui, grand gueux !.. des belles dames.

NICAISE.

Connais pas.

LA BICHARDIÈRE.

Alors... polisson !.. des grisettes du quartier, des demoiselles de l'Opéra... des femmes, enfin !..

NICAISE, avec pruderie.

Des femmes !.. Mon oncle, ménagez...

LA BICHARDIÈRE.

Depuis cinq ans que tu es à Paris, tu n'as donc jamais été chez Musard ?..

NICAISE.

Musard ?.. où demeure-t-il ?..

LA BICHARDIÈRE, continuant.

A la *Chaumière* !..

NICAISE.

Quel numéro ?..

LA BICHARDIÈRE, éclatant.

Ah! l'animal!.. il est plus buse que jamais!

NICAISE.

Mon oncle, ménagez...

LA BICHARDIÈRE.

Mais tu n'es donc pas changé!..

NICAISE.

Moi! par exemple... je suis comme j'étais, exactement!..

LA BICHARDIÈRE.

Allons donc! tu te moques de moi... et sans sortir d'ici, cette petite, qui loge à côté...

NICAISE.

Quelle petite?..

LA BICHARDIÈRE.

La couturière... Tiens! tiens! la voici!.. Ah! ça te fait quelque chose.

NICAISE.

A moi?.. quoi?..

SCÈNE V.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, un panier au bras.

M. Nicaise... (Aux autres.) Pardon, Messieurs, c'est encore moi... (A Nicaise.) Je vous ai vu rentrer, et je vous apporte... ce que j'avais à vous...

LA BICHARDIÈRE, bas, à Nicaise.

Bien... pas mal... Et puis, jeune...

NICAISE.

Vous croyez?..

LA BICHARDIÈRE.

Gentille... et des détails... ah!..

NICAISE.

Je n'ai pas regardé.

LA BICHARDIÈRE,

Ah! c'est trop fort, misérable!..

(Pendant ce temps, Suzanne a déposé le linge sur la commode, en regardant de temps en temps Nicaise et La Bichardière. Elle s'approche.)

SUZANNE.

M. Nicaise, tout y est, vous pouvez compter. (Bas, à La Bichardière.) Vous voyez, il ne me regarde même pas... (Haut.) Voici les mouchoirs que vous m'avez donnés à ourler.

NICAISE.

Ah! les mouchoirs... C'est bien, merci, mon garçon.

LA BICHARDIÈRE, bondissant.

L'infâme!.. il ne sait pas de quel genre est sa voisine!

NICAISE.

Vous dites, mon oncle?.. (Très durement, à Suzanne.) Eh bien! qu'est-ce que vous faites là, vous?.. Vous savez bien que je ne veux pas que vous veniez chez moi... Je ne veux pas! je ne veux pas!

SUZANNE, pleurant presque.

Je m'en vais, Monsieur, ce n'est pas la peine de me chasser.

LA BICHARDIÈRE.

Va, mon enfant, c'est un brutal!..

SUZANNE, bas.

Votre demoiselle s'impatiente, Monsieur.

LA BICHARDIÈRE.

Oh! ma foi!.. dis-lui... dis-lui... de faire ce qu'elle voudra!.. que son cousin est un imbé... (Regardant Suzanne en riant.) Grosse bête! il barricade sa porte!... Pauvre petite... à son âge... (Il l'embrasse.) Ma foi! tant pis!..

SUZANNE, poussant un cri.

Ah!..

(Elle se sauve.)

NICAISE, se retournant.

Hein?.. qu'est-ce qu'il y a?..

SCÈNE VI.

LA BICHARDIÈRE, NICAISE.

LA BICHARDIÈRE, ne se contenant plus.

A nous deux, maintenant... gredin! scélérat! brigand!..

NICAISE, étourdi.

Quoi?.. qu'est-ce que c'est?.. qu'est-ce que j'ai donc fait?..

LA BICHARDIÈRE.

Ce que tu as fait!.. tu n'as rien fait du tout, vil coquin!.. Je t'envoie à Paris pour faire ton droit, et tu ne vas pas chez Musard!.. tu ne vas pas à la *Chaumière*!.. tu ne deviens pas un luron, un gaillard... un homme enfin!.. Comment donc as-tu employé ton temps? réponds!

NICAISE.

J'ai étudié.

LA BICHARDIÈRE.

Mauvais sujet!.. Comment as-tu dépensé la pension que je te fais?

NICAISE.

J'ai acheté des livres.

LA BICHARDIÈRE.

Méchant garnement!.. Et qui est-ce qui me donnera des héritiers?

NICAISE.

Des héritiers?.. en voilà un... me voilà!.. Combien donc vous en faut-il?..

LA BICHARDIÈRE.

Mais, après toi?

NICAISE.

Ah! oui... après moi... Qu'est-ce qu'il faut pour ça?..

LA BICHARDIÈRE.

Il faut te marier.

NICAISE.

Me marier!.. avec une femme!..

LA BICHARDIÈRE.

Et avec qui donc, buse?

NICAISE.

Jamais!.. Oh! les femmes!.. rien que d'y penser, ça me glace, ça me... oh!..

LA BICHARDIÈRE.

Comment, ça te... Moi, ça me... Mais le mariage te fait donc peur?

NICAISE.

Le mariage!.. il me fait horreur!.. Ah! oui, votre mariage, c'est gentil! parlons-en!.. Mais j'en ai vu passer, des maris!.. j'en ai vu, avec la femme sous le bras, le mioche à la main, un autre sur le dos, le troisième en sautoir, et le

parapluie par-dessus tout ça... C'est à fendre le cœur!.. Et ils ont l'air bête!..

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

C'est un état contre nature,
Les chevaux d' fiacr' sont plus heureux!

LA BICHARDIÈRE.

Eh bien! ces gens-là, je t'assure,
Sont très contens, sont très joyeux!
Moi, je chantais dans mon ménage,
Et j'en vois d'autres m'imiter.

NICAISE.

Parbleu! quand on les met en cage,
Ça n'empêch' pas les serins de chanter.

Mais, vous-même, mon oncle, vous qui parlez, du temps de ma feue tante...

LA BICHARDIÈRE.

Plaît-il?.. C'était une noble femme!..

NICAISE.

Possible... Elle vous battait, feu ma tante.

LA BICHARDIÈRE.

Monsieur!.. c'était une Montmorency-croisée de Châteaudun!..

NICAISE.

Possible... Elle vous rossait tous les matins, à jeûn... C'est donc encourageant, ça?..

LA BICHARDIÈRE.

D'abord, ce n'est pas vrai... et puis, la femme que je t'offre est un modèle de douceur... ta cousine Marguerite...

NICAISE.

Je n'en veux pas!

LA BICHARDIÈRE.

Tu en aimes donc une autre?

NICAISE.

Non.

LA BICHARDIÈRE.

Tu ne veux donc épouser...

NICAISE.

Mais, personne!.. mais, personne!..

LA BICHARDIÈRE.

Vivre et mourir garçon?

NICAISE.

Complètement!..

LA BICHARDIÈRE.

Et mon nom, animal?

NICAISE.

Votre nom, animal?.. Ah! oui, votre nom... je le porterai le plus long-temps possible.

LA BICHARDIÈRE.

Et des petits enfans, animal!.. J'en veux, j'en exige, il m'en faut!..

NICAISE.

Eh bien! ayez-en, vous!

LA BICHARDIÈRE.

Imbécille!.. à mon âge!

NICAISE.

Et au mien, donc!.. Je suis bien plus jeune que vous... (Riant.) Voyez, comme vous raisonnez mal... vous avez soixante ans, et vous voulez que moi, qui n'en ai que vingt et quelques...

LA BICHARDIÈRE.

Tu épouseras Marguerite!

NICAISE.

Moi! moi!.. Par exemple, si on m'y force...

LA BICHARDIÈRE.

Mais elle est jolie.

NICAISE.

Je ne m'y connais pas!

LA BICHARDIÈRE.

Mais elle est noble... et j'y tiens!..

NICAISE.

Vous y tenez?.. Mais moi aussi... puisque je serai votre héritier.

LA BICHARDIÈRE.

Ah! tu crois ça?.. ah! tu crois que je laisserai mon bien... le patrimoine des Berlinguet de La Bichardière, à un... à un... Eh bien! non, tu n'auras rien, rien, rien!..

NICAISE.

Mon oncle! pas de gros mots!

LA BICHARDIÈRE.

Si tu n'épouses pas Marguerite... noble et riche...

NICAISE.

Eh bien?..

LA BICHARDIÈRE.

Déshérité!.. Si tu en épouses une autre... autrement...

NICAISE.

Eh bien?..

LA BICHARDIÈRE.

Déshérité!

NICAISE.

Pour changer... Ainsi, de toutes les façons...

LA BICHARDIÈRE.

Déshérité!.. et je m'en vais!.. (Il prend son chapeau.) Je m'en vais, pour ne pas te donner ma malédiction... Adieu!.. (Revenant.) Eh bien! si fait, je vais te la donner.

NICAISE.

Mon oncle!..

LA BICHARDIÈRE, étendant la main.

Nicaise Berlinguet de La Bichardière, ton oncle te...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, dans le plus grand désordre, et d'une voix entrecoupée.

Au secours!.. au secours!.. défendez-moi!

NICAISE, poussant un cri d'effroi.

Ah!..

LA BICHARDIÈRE, se retournant.

Qui est-ce qui me coupe ma malédiction?..

MARGUERITE.

Sauvez-moi!

LA BICHARDIÈRE, la reconnaissant.

Margue...

MARGUERITE, bas, en passant près de lui.

Silence!

NICAISE.

Que veut cette femme?.. qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a?.. Il n'entre pas de femmes ici! on n'en reçoit pas! Sortez, femme!

MARGUERITE.

Pardon, pardon, Monsieur... Ah! je suis si émue, si troublée.... que la voix.... me manque...

LA BICHARDIÈRE, s'approchant.

Margue...

MARGUERITE, bas.

Silence, donc!

NICAISE.

Elle dit que la voix lui manque... et elle crie comme un aigle!.. Ce n'est pas ici, Mademoiselle... Vous vous êtes trompée... bonsoir!

MARGUERITE.

Je ne sais où je suis, Monsieur... Je ne vous connais pas... (Allant à lui.) mais vous ne refuserez pas votre protection à une pauvre jeune fille...

NICAISE, reculant.

N'approchez pas!.. (Plaçant La Bichardière entre eux.) Mon oncle! mon oncle! retenez-la!

LA BICHARDIÈRE, se débattant.

Me lâcheras-tu? (A Marguerite.) Mais, enfin?..

MARGUERITE.

Ah! Monsieur... sauvez-moi!..

NICAISE.

Sauve-toi toi-même, intrigante!..

MARGUERITE.

Je passais tranquillement dans la rue... je rentrais chez mes parens.

LA BICHARDIÈRE.

Qu'est-ce qu'elle dit? qu'est-ce qu'elle dit?..

NICAISE, riant.

Mais, au fait, qu'est-ce qu'elle dit?..

MARGUERITE.

Quand, tout-à-coup... un jeune homme, qui me poursuivait depuis long-temps, m'a abordée, m'a tenu des propos... un peu...

NICAISE.

Ah! gazez, gazez...

MARGUERITE.

Il a voulu m'entraîner de force!..

LA BICHARDIÈRE.

Comment! Margue...

MARGUERITE, bas, lui serrant la main.

Silence, donc!

LA BICHARDIÈRE, comprenant tout-à-coup et jetant un cri.

Oh!

NICAISE.

Elle vous a pincé?..

MARGUERITE.

Je me suis jetée dans cette maison... j'ai monté rapidement les escaliers, et, trouvant cette porte ouverte...

LA BICHARDIÈRE.

Bon! bon!.. (A part.) J'y suis!

NICAISE.

Comment! bon?.. Mais non... bon!.. (A Marguerite.) Mais c'est très cavalier, ce que vous avez fait là... Vous êtes ici chez un jeune homme... seul... sans défense... hors un oncle momentané... (Elle va à lui.) N'approchez pas!.. (Replaçant La Bichardière entre eux.) Mon oncle! mon oncle!

MARGUERITE.

Mais, moi aussi, Monsieur, j'étais seule, sans défense... en butte aux attaques, aux insultes...

LA BICHARDIÈRE, à part, riant.

J'y suis! j'y suis!

NICAISE, indigné.

O Dieu! penser qu'il y a des jeunes gens... de jeunes Français... assez... polissons!...

MARGUERITE.

Ce n'est pas vous qui m'auriez...

NICAISE, vivement.

Oh! non!

LA BICHARDIÈRE.

Oh! non!

MARGUERITE.

Je sens qu'ici je suis en sûreté.

NICAISE.

Oh! oui!

LA BICHARDIÈRE.

Oh! ouit

MARGUERITE.

Et vous ne voudriez pas... me chasser!..

NICAISE.

Moi, juste ciel!.. fi donc!.. (Lui montrant la porte.) Mais vous allez me faire le plaisir...

LA BICHARDIÈRE.

Tu la renvoies?.. Ah! non!

NICAISE.

Ah! si!.. Vous êtes bon avec votre : Ah! non, vous... Ah! si!

MARGUERITE, pleurant.

Grand Dieu!.. m'en aller!.. quand, peut-être il a osé me suivre jusqu'à cette porte!.. quand il m'attend pour...

CHARLES, entrant.

Monsieur, j'ai vu...

MARGUERITE, poussant un grand cri.

Ah!.. c'est lui!..

(Elle se réfugie derrière Nicaise. Charles les regarde, stupéfait.)

NICAISE, cherchant à s'en débarrasser.

Qui? lui?.. Lâchez-moi donc!.. Qui? lui?.. Mais lâchez-moi donc!..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, pendant le mouvement qui précède.

Qu'est-ce que cela signifie?..

LA BICHARDIÈRE, bas, et vivement.

Taisez-vous donc!.. Une comédie!.. Une ruse délicieuse, pour s'introduire, pour le forcer... J'y suis!..

CHARLES.

Mais moi...

LA BICHARDIÈRE.

Chut donc!..

MARGUERITE, à Charles.

Ah! vous voilà interdit, Monsieur!.. Vous n'êtes plus si audacieux, si impertinent... J'ai un défenseur!..

NICAISE, à part.

Allons! elle va me faire une affaire!

(Il veut s'en aller; elle le retient. Charles regarde La Bichardière, qui lui fait des signes.

MARGUERITE, retenant Nicaise.

Ah! restez!..

NICAISE.

Mais, seigneur Dieu!..

MARGUERITE.

Vous insultiez dans la rue la jeune femme seule, sans appui...

CHARLES.

Moi ?.. Oui, oui.

(Il regarde encore La Bichardière, qui lui répond par signe : Oui, oui.)

MARGUERITE.

Vous le niez, maintenant... parce que j'ai trouvé des gens capables de vous répondre... parce que vous me voyez entre... mon père...

LA BICHARDIÈRE, à part.

Bien ! bien !

MARGUERITE, prenant hardiment le bras de Nicaise.

Et mon mari !

NICAISE.

Hein ?.. hein ?.. hein ?..

LA BICHARDIÈRE, à part.

Bravo ! bravo !

CHARLES, interdit.

Votre... (A part.) Le diable m'emporte si je...

MARGUERITE, riant.

Oui, mon mari... (A Nicaise, en s'appuyant familièrement sur son bras.) Vois donc, mon ami...

NICAISE, voulant se dégager.

Son ami ! Mais...

MARGUERITE.

Vois comme Monsieur est confus, embarrassé... il ne sait que dire... (Bas.) Je suis sauvée !.. (Haut.) Charge-toi de le congédier...

NICAISE.

Toi ?.. moi ?..

MARGUERITE, à Charles.

Monsieur, je vous salue. (Bas, à La Bichardière.) Allez-vous-en !.. (Haut, tendant la main à Nicaise, pétrifié.) Adieu, mon ami, à bientôt !

(Elle entre dans la chambre à gauche.)

ENSEMBLE.

AIR : Final de la Savonnette.

LA BICHARDIÈRE, à part.

La piquante aventure !
Le moyen est charmant !
D'avance il nous assure
Un heureux dénoûment.

MARGUERITE.

J'ai risqué l'aventure,
Mais, jusqu'au dénoûment,
Cachons bien mon injure
Et mon ressentiment.

NICAISE.

Grand Dieu ! quelle aventure !
Jamais mon logement
N'a vu, la chose est sûre,
Pareil événement.

CHARLES.

Quelle est cette aventure ?
Je n'en sais rien, vraiment ;
Mais c'est lui, je le jure,
Qu'on trompe en se moment.

SCÈNE IX.

LA BICHARDIÈRE, NICAISE, CHARLES.

NICAISE.

Mais elle entre dans ma chambre !.. dans ma chambre de garçon !.. C'est la première femme...

(Il se précipite vers la porte.)

LA BICHARDIÈRE, courant à lui, et à voix basse.

Arrête !

NICAISE, bas.

Mais elle entre !

LA BICHARDIÈRE.

Laisse-la entrer...

CHARLES, à part.

Ah ça ! il paraît qu'on joue la comédie ici !..

LA BICHARDIÈRE, bas, à Charles.

Pour le forcer à la recevoir, à la connaître, à l'aimer !.. (Retournant à Nicaise, bas.) Tu sauves son innocence !

NICAISE.

Et la mienne donc ! et la mienne !.. Elle est dans ma chambre !.. (S'attachant à lui.) Ne me quittez pas !..

(La Bichardière se débat.)

CHARLES, à part.

Je comprends tout... Ah ! l'on me force à jouer un rôle malgré moi !.. A la réplique ! (Allant à Nicaise.) Monsieur ! c'est une indignité, ce que vous faites là !.. vous m'en rendrez raison !

LA BICHARDIÈRE, lui faisant signe.

Bien !

CHARLES, continuant.

Cette femme n'est pas la vôtre... ou, du moins, elle ne l'est pas encore !

LA BICHARDIÈRE.

Si fait, Monsieur ! (Bas, à Nicaise.) Va donc !

NICAISE, entraîné.

Si fait, Monsieur !.. c'est-à-dire...

(La Bichardière l'arrête.)

CHARLES, élevant la voix du côté de la porte.

Je l'aime, cette femme...

LA BICHARDIÈRE, bas, à Charles.

C'est bon !

NICAISE.

Mais qu'est-ce que ça me...

(La Bichardière l'arrête.)

CHARLES, de même.

Je l'adore, j'en suis fou !

LA BICHARDIÈRE, de même.

En voilà assez !

CHARLES, de même.

Je vous la disputerai !..

LA BICHARDIÈRE, de même.

Allez-vous-en !

CHARLES, de même.

Je vous l'enlèverai !..

NICAISE.

Ça m'est bien é...

(La Bichardière l'arrête.)

LA BICHARDIÈRE, de même.

La farce est jouée !

CHARLES.

Et s'il ne faut pour cela que vous couper les deux oreilles...

NICAISE.

Qu'est-ce qu'il a dit ?.. Les deux oreilles !.. les deux !.. pour une femme que je ne...

LA BICHARDIÈRE, l'arrêtant, et bas à Charles.

Vous allez trop loin !

CHARLES.

Air : J'ai vu le Parnasse des Dames.

Suivez-moi... mes armes sont prêtes !

NICAISE.

Un duel !

CHARLES.

Pas de bruit, pas de cris.

NICAISE, fièrement.

Monsieur, je n' sais pas qui vous êtes ;
Je n' me bats qu'avec mes amis !
Mais je n' ferai pas la bévue
D'aller recevoir le trépas,
Pour un' femme qui m'est inconnue,
D'un Monsieur que je n' connais pas.

CHARLES.

Monsieur !..

LA BICHARDIÈRE, bas.

Mais venez donc !..

(Il saisit Charles à bras-le-corps et l'entraîne, pendant que celui-ci continue à crier.)

CHARLES, entraîné.

Oui, elle sera à moi, elle sera ma femme, ou vous ne mourrez que de ma main !..

NICAISE, criant aussi.

Mais prends-la ! mais prends-la !

SCÈNE X.

NICAISE, MARGUERITE.

MARGUERITE, entr'ouvrant la porte à gauche et paraissant à demi.

Eh bien ?.. Il est parti ?..

NICAISE.

Ah ! c'est vous... Ah ! vous êtes gentille de me faire des souleurs comme ça... pristi !

MARGUERITE.

Pardon, Monsieur... c'est que j'avais si grand'peur !..

NICAISE.

C'est bon !.. allez-vous en ! sauvez-vous !

MARGUERITE.

Oh ! non !.. car il est encore là, dans votre escalier... ce monstre !.. au lieu que je suis si bien ici, auprès de vous !..

NICAISE.

C'est un peu leste, ce que vous me dites là !

MARGUERITE.

Homme généreux ! permettez-moi de vous remercier...

NICAISE.

De rien ! de rien !.. Bonsoir... Bien des choses à votre famille.

MARGUERITE.

Ma famille ?.. mais c'est vous !..

NICAISE.

Hein ? moi !..

MARGUERITE.

Oui, vous, qui m'avez donné asile... (Elle marche à lui. Il recule toujours.) Vous, qui êtes pour moi un frère !..

NICAISE.

Ah bien ! je suis son frère, à présent !..

MARGUERITE.

Orpheline, sans parens, sans appui, qui donc m'eût défendue, protégée ?.. Ah ! je vous dois plus que la vie, je vous dois l'honneur !.. je vous dois...

NICAISE, passant de l'autre côté.

Merci !.. Je vous tiens quitte.

MARGUERITE.

Je sais que j'ai été un peu hardie, en vous faisant passer pour mon...

NICAISE, vivement.

N'achevez pas !.. (Avec douceur.) n'achevez pas !

MARGUERITE.

Oh ! pardon !.. je ne connaissais pas ce jeune homme, ah ! croyez-le bien !.. Mais vous, je vous connais...

NICAISE.

Ah bah !

MARGUERITE.

Oui, M. Nicaise Berlinguet de la Bichardière...

NICAISE.

Ah bah ?..

MARGUERITE.

Je sais que vous êtes un honnête jeune homme... joignant les qualités du cœur aux agrémens physiques...

NICAISE.

Ah ! vous me faites rougir !.. J'ai le physique...

MARGUERIRE.

Comme l'esprit... charmant !... Aussi, vous serez heureux !.. vous allez vous marier...

NICAISE, se fâchant.

Qui est-ce qui vous a dit ça ?.. qui est-ce qui vous a dit ça ?

MARGUERITE.

Puisque vous épousez votre cousine...

NICAISE.

C'est un cancan.

MARGUERITE.

Votre cousine... qu'on dit fort jolie !..

NICAISE.

Autre cancan !

MARGUERITE.

Elle n'est pas jolie ?..

NICAISE.

Mais non !.. Et puis, qu'est-ce que ça me fait ? Est-ce que les hommes s'y connaissent ?..

MARGUERITE.

Un peu !.. Si elle vous aime... si elle vient ici... chez vous...

NICAISE.

Oui ! qu'elle s'en avise ! je déménage !

MARGUERITE, le prenant vivement par le bas.

Comment !.. il se pourrait ! vous fuiriez ?.. Oh ! non !.. oh ! non !.

NICAISE.

Lâchez-moi !..

MARGUERITE, indignée.

Ah ! c'est trop fort !..

NICAISE.

Je crois bien !.. vous me faites mal !

MARGUERITE, se plaçant entre lui et la porte.

Vous ne sortirez pas !

NICAISE.

Permettez...

MARGUERITE.

Vous m'entendrez !..

NICAISE.

Je suis traquenardé !

MARGUERITE.

Oui, puisque vous m'y forcez... puisque mes regards, mes soupirs... ma persévérance... vous n'avez rien compris !.. pnisqu'une malheureuse jeune fille est réduite à vous dire... à vous avouer... vous saurez tout... Mettez-vous là...

(Elle le fait asseoir.)

NICAISE.

Quel est son projet.

MARGUERITE.

Nicaise Berlinguet, pardonne-moi... je t'aime!

NICAISE, voulant se lever.

M'n oncle ! m'n oncle !

MARGUERITE, le retenant et s'asseyant.

Je t'aime !..

NICAISE.

M'n oncle !.. C'est la première fois qu'on me dit des choses comme ça, entendez-vous ?

MARGUERITE, à part.

La première fois !.. ça devrait pourtant lui faire plaisir ! (Haut.) Ah ! tu ne sais pas ce qu'il en coûte à une pauvre jeune fille modeste, timide et ingénue...

NICAISE.

Ah ! oui !..

MARGUERITE.

Pour te faire une pareil aveu !.. mais c'est plus fort que moi... puisque tu ne m'as pas comprise, il faut que mon cœur éclate... il faut que tu saches tout !.. (Nicaise éloigne sa chaise d'elle; elle continue en changeant de ton.) Je vous connais depuis long-temps... Ma chambre placée en face de la vôtre... ma fenêtre, d'où mes regards pénètrent jusqu'à vous...

NICAISE.

Ah !.. en face?.. la fenêtre où il y a un serin !.. comme à la mienne.

MARGUERITE.

Juste !.. je vous vois tous les matins... la tête couverte d'un simple madras... respirer à votre croisée l'air pur de la rue Saint-Jacques... votre figure si douce et si honnête a fait naître en moi un sentiment auquel je me suis livrée avec toute l'inconséquence d'une pauvre jenne fille modeste, timide...

NICAISE.

Et ingénue... Connu !

MARGUERITE.

Jugez de ce que je devins... lorsque j'entendis votre voix mélodieuse... car vous chantez...

NICAISE.

C'est vrai... je chante quelquefois...

Ah ! vous dirai-je, Maman,
Ce qui cause...

MARGUERITE, se rapprochant,

Oh! oui... mon cœur battait avec force... mes yeux vous cherchaient au fond de votre chambre... (Il recule sa chaise.) C'est ainsi que j'ai vécu six mois... six mois, à vous voir, à vous entendre, à vous aimer, à rêver le bonheur... un époux... (Elle se rapproche.) une famille !..

NICAISE,

Tiens ! j'en ai une... Jai mon oncle !

MARGUERITE, avec passion.

Je ne travaille plus! je ne vis plus! j'aime !.. (Il recule.) Aussi, lorsque, ce matin, ce jeune insensé s'est attaché à mes pas, je me suis dit : Il n'y a qu'un asile qui puisse me recevoir !.. il n'y a qu'un jeune homme qui puisse me défendre.., car c'est le seul à qui je puisse devoir quelque chose !.. Et je suis venue... et, maintenant que tu sais tout... tu m'aimeras !..

(Elle se rapproche; il se lève vivement.)

NICAISE.

Mon oncle !

MARGUERITE, se levant aussi.

Quoi?.. est-ce que je vous fais peur?.. moi, qui ne vous demande pour prix de tant d'amour... qu'un regard...

NICAISE.

Oh ! s'il ne vous faut que ça...

MARGUERITE.

Plus doux !..

NICAISE.

Voilà !

MARGUERITE.

Plus doux encore !.. Oui... reste comme ça... toujours....

NICAISE.

Ah ! toujours... ça me fait mal à l'œil... je dois loucher !..

MARGUERITE, s'approchant doucement de lui.

Après ça... si on veut vous faire épouser votre cousine... parce qu'elle est riche... parce qu'elle est noble... parce qu'elle est jolie... Et moi aussi... (Elle lui prend le bras, à part.) Je le tiens ! (Haut.) Et moi aussi... je suis riche...

NICAISE.

Ah ! vrai?

MARGUERITE.

Et moi aussi, je suis noble...

NICAISE.

Pas possibte !

MARGUERITE.

Et je ne suis pas mal, non plus....

NICAISE, ému.

Au fait, je ne dis pas... (A part.) Ah ça! mais... Ah ça! mais... (On entend frapper à la porte condammée; il dégage vivement son bras.) Lâchez-moi !

MARGUERITE.

On a frappé !..

NICAISE, montrant la porte du fond.

Là-bas... à la porte... C'est mon oncle qui revient... et à présent que vous avez tout dit... c'est fini, n'est-ce pas?.. Bonsoir !

MARGUERITE.

O ciel !.. quand vous savez mon secret... quand je me suis perdue pour vous... vous me laisseriez sortir !..

NICAISE.

N'approchez pas !..

MARGUERITE.

Vous me renverriez !.. cruel !.. moi, qui veux être ta compagne, ta femme...

NICAISE.

N'approchez pas... ouj e vous égratigne !..

MARGUERITE, allant s'asseoir.

Eh bien! non! je resterai ici... malgré vous!..

NICAISE, avec indignation.

Air : Ce magistrat irréprochable.

Quoi! vous osez... ah! j'ai peine à le croire...
M' parler ainsi, sans détour et sans fard!
Voudriez-vous renouveler l'histoire
Qu'on attribue à madam' Putiphar?
Allez, suivez les pas d' la Putiphar!
Mais moi, plutôt que d'écouter la suite
De cet aveu qui me rend... coqu'licot,
De feu Joseph imitant la conduite,
J'aimerais mieux vous laisser mon pal'tot!
Prenez plutôt
Mon malheureux pal'tot.

MARGUERITE, se levant, avec émotion.

Mon ami!.. vous vous faites un jeu cruel de me déchirer le cœur... Ne me repoussez pas!, écoutez-moi!.. j'ai tant de choses à vous dire!..

NICAISE.

Encore!.. Dame! si vous le voulez absolument, entrez là, dans ma chambre,.. je vous rejoins...

MARGUERITE.

Vous avez donc affaire... ici?

NICAISE.

Oui... il faut que j'écrive... (Elle veut aller à lui.) Je vous en prie...

MARGUERITE.

Pas pour long-temps?

NICAISE.

Non... non... entrez.

MARGUERITE.

A bientôt?

NICAISE.

A bientôt.

MARGUERITE, s'arrêtant sur le seuil.

Nicaise!.. je t'aime!

NICAISE.

Bien!.. (Elle entre; il ferme vivement la porte.) Enfermée! au violon!

SCÈNE XI.

NICAISE, ACHILLE.

ACHILLE, entrant du fond et courant à lui.

Papa! papa!

NICAISE.

Ah! bon Dieu!..

ACHILLE.

Papa!..

NICAISE, étouffant ses paroles, et l'entraînant loin de la porte.

Chut!.. veux-tu te taire, petit malheureux!..

ACHILLE.

Mais, papa, c'est mam...

NICAISE.

Mais, te tairas-tu!.. ou je vais te ficher le fouet!..

ACHILLE, pleurant.

Moi, je ne veux pas, là!.. puisque c'est...

NICAISE, lui mettant la main sur la bouche.

Allons, bon! il va chanter à présent!.. Si l'autre...

(Achille continue à pleurer et à parler sous la main de Nicaise.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SUZANNE; puis, CHARLES.

SUZANNE, entrant par la porte condamnée à droite.

O ciel! Achille!

NICAISE.

Chut! veux-tu te taire!.. Laisser sortir cet enfant, maladroite!.. (Montrant la gauche.) Elle est là!..

SUZANNE, se jetant dans ses bras.

Là!.. Ah! mon ami, j'ai peur!..

(Charles entre vivement et s'arrête au fond.)

CHARLES, à part.

Ah bah!

NICAISE, l'embrassant.

Jalouse, va!

ACHILLE.

Papa!

CHARLES, à part.

Ah bah!

SUZANNE.

Pour ton fils, ce n'est pas ma faute... il s'est échappé pendant que je changeais son frère.

NICAISE.

Emmène-le bien vite.

CHARLES, s'oubliant.

Tiens! tiens! tiens!

NICAISE, apercevant Charles.

Oh!.. pincé!

SUZANNE.

Qu'est-ce qu'il y a?.. (Se retournant.) Ah!

ACHILLE, effrayé.

Papa!..

NICAISE.

Silence, donc!.. (Bas, à Charles.) Monsieur! oh! je vous en prie, pas un mot!.. Si vous saviez...

CHARLES.

Mais, dites-moi donc...

SUZANNE, bas.

Voici le vieux!..

NICAISE.

Oh!.. (A Suzanne et à Achille, en retenant la porte.) Filez, filez vite!..

(Au moment où ils vont sortir, La Bichardière paraît au fond. Nicaise n'a que le temps de fermer précipitamment la porte, et Suzanne se met devant Achille, qui ne peut être vu.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA BICHARDIÈRE.

LA BICHARDIÈRE.

Eh bien! où en sommes-nous?.. (Apercevant Charles et Suzanne.) Ah! tiens! tiens!.. (A part.) Ah ça! et ma nièce, qu'est-elle devenue?..

NICAISE, bas, aux autres.

Nous sommes perdus!..

CHARLES, à part.

Le diable m'emporte, si je comprends rien à la charade !..

LA BICHARDIÈRE, à part.

Il faut peut-être continuer... (A Charles, avec fermeté.) C'est encore vous, Monsieur... qui venez chez mon neveu... poursuivre votre victime !..

(Il lui fait des signes.)

CHARLES.

Monsieur !.. (A part.) Ah bien !.. à l'autre !..

NICAISE.

Oui, c'est ça... vous y êtes !.. (Bas.) Nous sommes sauvés !.. (Haut.) Oui, c'est ce Monsieur qui prétend trouver ici la demoiselle... vous savez... Il soutient que cet enfant lui a dit... c'est le petit frère de la voisine.

LA BICHARDIÈRE, voyant Achille.

Cet enfant !.. ah ! Il est gentil !.. J'aime les enfans, moi... (A demi-voix, à Nicaise.) Est-ce que ça ne te donne pas envie...

NICAISE.

De quoi ?..

CHARLES, à part, riant.

Ah! ah! ah!.. est-ce que...

LA BICHARDIÈRE.

Embrasse-moi, mon petit ami... Voulez-vous permettre, Madame ?..

SUZANNE, avec joie.

Embrassez, Achille.

LA BICHARDIÈRE, ému.

Achille !.. Il s'appelle Achille!.. c'est mon nom!.. (Il va pour l'embrasser.) Embrassez-moi.

ACHILLE.

Je ne veux pas, moi, tu es trop laid !.. (Se réfugiant vers Nicaise.) Papa !..

LA BICHARDIÈRE.

Il a dit...

NICAISE.

Il vous appelle papa.

LA BICHARDIÈRE, regardant Achille.

Innocent, va !..

NICAISE.

Allons, allons, ce mioche ne sait ce qu'il dit... (A Charles.) Vous voyez qu'elle n'est pas ici, votre... passion !.. (Bas.) Ne nous trahissez pas !.. (Haut, à Suzanne.) Allons, bonne femme, emmenez ce moutard, qui m'agace les nerfs.... (Donnant de petits coups de pied à Achille.) Va-t'en ! va-t'en !

ACHILLE.

Mais, pa...

SUZANNE, lui mettant la main sur la bouche.

Oh !..

NICAISE, à part.

Oh!.. il ne l'a pas lâché !

LA BICHARDIÈRE.

Qu'est-ce qu'il dit, le petit ?

NICAISE.

Il allait dire un gros mot... (Bas, à Charles.) Fâchez-vous... et suivez-les.

ENSEMBLE.

Air des Deux Brigadiers. (De Nargeot.)

NICAISE, à part.

Ah! nous l'échappons belle!
Grâce à Dieu, tout va bien.
Ici même, auprès d'elle,
Il ne soupçonne rien.

SUZANNE, de même.

Ah! nous l'échappons belle!
Grâce à Dieu, tout va bien.
Plus de crainte nouvelle,
Il ne soupçonne rien.

LA BICHARDIÈRE, de même.

Notre ruse nouvelle
Doit réussir très bien;
Pour dompter ce rebelle,
C'est l'unique moyen.

CHARLES, de même, montrant Suzanne.

De tout savoir par elle,
Je trouverai moyen.
Quel espoir se révèle!
Pour moi cela va bien !..

(Charles revient sur ses pas, quand Suzanne et Achille sont sortis.)

CHARLES.

Ne croyez pas, Monsieur, que ça se passe ainsi !.. j'aurai raison de votre conduite!

NICAISE.

Mais je ne vous connais pas, moi !.. mais, je ne vous connais pas !.. (Bas.) Bien !

LA BICHARDIÈRE.

Monsieur !.. (Bas.) Bien!

CHARLES.

Je respecte votre âge, Monsieur... mais je ne permettrai pas qu'on me joue ainsi !.. (A part.) Vite, chez la voisine : je saurai le mot du logogriphe... (Haut.) Adieu, je reviendrai.

SCÈNE XIV.

NICAISE, LA BICHARDIÈRE.

LA BICHARDIÈRE, criant.

Ne revenez pas !.. (A part.) Ah ça! décidément, je voudrais bien savoir ce qu'est devenue ma nièce.

NICAISE.

A nous deux !.. Dites donc, vous, m'n oncle, vous êtes encore gentil, pour un particulier qui arrive de Châteauroux... comment, vous vous sauvez, et vous me laissez là, en proie à cette étrangère !..

LA BICHARDIÈRE, embarrassé.

J'avais affaire..... quelque chose de très pressé.

NICAISE.

Ah! je vous dispense...

LA BICHARDIÈRE.

Eh bien ! qu'en as-tu fait ?.. où l'as-tu cachée... elle, la jeune fille ?

NICAISE.

Là... sous clé... v'lan !..

LA BICHARDIÈRE.

Comment ! tu as eu l'audace !..

NICAISE.

Mais non ! mais non !.. elle m'a dit des choses !.. Ah ! j'ai rougi !... je dois être encore rouge !..

LA BICHARDIÈRE, riant.

Ah! ah! ah !..

NICAISE.

Oui, riez... Une femme qui vous dit qu'elle vous aime, qu'elle vous... Je voudrais bien vous y voir, vous !

LA BICHARDIÈRE.

Tiens ! et moi aussi !.. Mais, tu ne sais donc pas ?.. Pendant qu'elle te parlait... pendant que vous étiez ici... moi, j'ai pris des renseignemens... Ce n'est pas ce que tu crois !..

NICAISE.

Ce n'est pas une femme ?.. j'en étais sûr !..

LA BICHARDIÈRE.

Si fait! imbécille!.. Il ne devine pas... quand une femme est là, près de lui... ah!.. Mais, ce n'est pas une aventurière... une rien du tout!.. c'est une demoiselle de noble famille, riche, pleine de vertus, de qualités, de talens !..

NICAISE.

Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait ?..

(On entend une guitare.)

LA BICHARDIÈRE.

Chut! écoute donc... C'est elle!..

NICAISE.

Mais non... c'est ma guitare !

LA BICHARDIÈRE.

Elle en pince!.. Et puis, de l'esprit, un caractère charmant !.. Nicaise !

NICAISE.

M'n oncle !

LA BICHARDIÈRE.

Ecoute-moi... Je ne tiens pas à ce que tu épouses ta cousine.

NICAISE.

Ah! c'est déjà quelque chose !

LA BICHARDIÈRE.

Mais je veux un sang noble... je veux une fortune !

NICAISE.

Encore !

LA BICHARDIÈRE.

Et si cette jeune fille qui est ici te plaît... prends-la.

NICAISE.

Mais non... mais...

(On entend chanter.)

LA BICHARDIÈRE.

Silence !.. elle chante... Ah! mon ami... ça va au cœur !..

NICAISE.

Ça !.. c'est une vielle organisée... non, désorganisée !.. (La Bichardière va ouvrir la porte.) N'ouvrez pas, ou je me sauve!

LA BICHARDIÈRE, courant au fond.

Tu ne sortiras pas!..

(Il tire la clé.)

NICAISE.

Fichtre !, mon oncle, vous me faites violence!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant en chantant.

Tra la la la !..

LA BICHARDIÈRE, se laissant aller comme elle.

Tra la la la !., tra la la la !.,

MARGUERITE.

Ah !..

LA BICHARDIÈRE.

Pardon, Mademoiselle, d'avoir interrompu... Je vous connais... (Bas.) Va toujours... tu en pinces comme un ange!.. (Haut.) Je sais que vous êtes charmante!... (Bas.) Je serai là!... (Haut.) Et que mon scélérat de neveu est trop heureux !.. (Bas.) Sois sylphide !..

NICAISE, gagnant sa chambre.

Je file !..

LA BICHARDIÈRE, le retenant.

Mais, vois donc, gueux !... (A Marguerite.) Aussi, qu'il vous aime... qu'il vous épouse... j'approuve tout, je signe tout !.. (Bas.) Fascine-le !.. (Haut.) Je vais préparer le contrat.

(Il entre dans la chambre.)

NICAISE, le suivant.

M'n oncle, pas de bêtise, pristi !..

(La Bichardière lui ferme la porte sur le nez.)

SCÈNE XVI.

NICAISE, MARGUERITE.

NICAISE.

Bien!.. le nez cassé!..

MARGUERITE, à part, avec dépit.

Oh! maintenant, ce n'est pas son amour que je veux... je veux me venger !.. Je veux avoir le plaisir de le refuser, de lui dire... (Nicaise s'est approché d'elle; elle se retourne, et répond, haut.) Il se pourrait!.. le contrat !.. Ah! M. Nicaise !..

NICAISE.

Ah ça ! mais, c'est un guet-apens !..

MARGUERITE.

Il m'a dit de vous aimer, de vous épouser... qu'il approuverait tout!.. Quel bonheur !

NICAISE.

Pour vous !.. (A part.) Elle n'est pas dégoûtée !..

MARGUERITE.

Ah! oui... j'en suis folle de joie !..

NICAISE.

Folle !.. accordé !

MARGUERITE.

Oh! soyez tranquille... Nicaise, mon petit Nicaise, je vous entourerai de plaisirs, d'amour... de reconnaissance !..

NICAISE.

Merci !.. (A part.) Je n'en réchapperai pas!..

MARGUERITE.

Et d'abord, vous ne rougirez pas de votre provinciale de femme... car, je l'avoue, je suis de province... de Verdun.

NICAISE.

Pays de l'anis... Je l'aime beaucoup... l'anis.

MARGUERITE.

Nous habiterons Paris... n'est-ce pas ?.. J'aime la toilette... Je suivrai les modes... je n'ai pas les jolies manières de vos demoiselles de Paris ; mais je ne serai pas mal non plus... J'irai dans le monde pour vous plaire ; et puis, j'adore

le spectacle, l'Opéra, la musique... Et quand un air vous aura charmé, je le chanterai pour vous... et avec vous... Vous allez voir.

NICAISE, allant s'assoir près de la table.

Quoi donc ?

MARGUERITE.

Air de la Sirène.

Fillette
Qu'amour guette
En cachette :
Défends bien ton cœur,
Pareille
A l'abeille
Qui s'éveille
Au sein d'une fleur,
Guerre à qui te voudra
Ravir ce trésor-là.
Rose qui tombe, hélas !
Pour nous ne refleurit pas.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(Sur la fin du couplet, Nicaise s'est endormi profondément.

MARGUERITE.

Oh ! ciel !.. il dort !.. (Nicaise ronfle.) Ah ! l'horreur !.. Monsieur, Monsieur !.. il ne m'entend pas !.. Et moi qui chantais !.. qui... oh ! tant mieux !...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LA BICHARDIÈRE, CHARLES.

LA BICHARDIÈRE.

Et bien ! où en sommes-nous ?..

NICAISE, à part.

Ah !.. il était temps !

MARGUERITE, courant à lui.

Mon oncle... ah ! mon oncle !..

LA BICHARDIÈRE.

Il est vaincu... hein ? Quoi donc ?.. est-ce qu'il a voulu te séduire ?

MARGUERITE, l'amenant devant Nicaise.

Regardez !..

(Nicaise ronfle plus fort.)

LA BICHARDIÈRE.

Il ronfle comme un sabot !.. Ah ! le misérable !

(Il lève sa canne sur Nicaise.)

MARGUERITE, retenant la canne.

Non, mon oncle, ne le frappez pas !.. Qu'il dorme ! qu'il dorme bien ! peu m'importe !.. car, voyez-vous, mon bon oncle, quand il reviendrait à moi, quand il mourrait d'amour pour moi... c'est fini ! je n'en veux plus ! je n'en veux plus !

NICAISE, à part.

Merci !

LA BICHARDIÈRE.

Mais, ma nièce...

MARGUERITE.

Mais, mon oncle, je ne resterai pas fille pour cela, il ne faut pas que M. Nicaise Berlinguet croie que e tienne à lui !.. Non, Monsieur, non !

(Il ronfle plus fort.)

LA BICHARDIÈRE.

Mais te tairas-tu !.. On tirerait le canon à ses oreilles...

MARGUERITE.

Il y a ici quelqu'un que je feignais de ne pas comprendre, mais qui m'aime, j'en suis sûre...

CHARLES, qui vient d'entrer.

Oh ! plus qu'il ne vous aimera jamais, lui !..

MARGUERITE.

Monsieur Charles, je voulais épouser mon cousin par amour-propre, par dépit contre lui... contre mes compagnes... mais je suis trop heureuse qu'il n'ait pas eu l'esprit de vous disputer mon cœur et ma main !

CHARLES.

Ah ! Mademoiselle !

NICAISE, à part.

Allons donc !

LA BICHARDIÈRE.

Patatras !.. mes projets, mon nom, ma race... (A Nicaise endormi.) C'est bien fait !.. Tu n'as que ce que tu mérites, drôle !.. Et tu oses ronfler encore !.. (Le secouant de toutes ses forces.) Mais ça va-t-il bientôt finir ?

NICAISE, se réveillant en sursaut.

Qu'est-ce qu'il y a ?.. Au secours !.. à l'assassin !..

(Il saute à la gorge de son oncle.)

LA BICHARDIÈRE.

Et il m'étrangle, encore !..

NICAISE, se frottant les yeux.

Tiens !.. c'était mon oncle !

LA BICHARDIÈRE, se drapant.

Tu dors, brute, et ta femme épouse Monsieur !

NICAISE.

Ma femme !..

LA BICHARDIÈRE.

Apprends tout ce que tu as perdu par ton... par ta... je ne sais comment appeler ça... car tu n'es pas un... tu es un... Enfin, cette jeune fille, cette inconnue... c'était ta cousine !

NICAISE.

Ah bah !.. ce petit laideron de Châteauroux... (La Bichardière lui donne un coup de poing.) Oh !

MARGUERITE, souriant.

Merci, cousin.

NICAISE.

Oh ! vous êtes changée... à votre avantage.

LA BICHARDIÈRE.

Pas toi, toujours !.. pas toi !.. Tu as été changé en nourrice !.. Tu n'es pas un Berlinguet... mais tu as mon nom... il faut que tu le sauves... Je voulais te donner une Berlinguet, une demoiselle charmante, riche et noble, j'y tenais !.. mais à présent, j'y renonce !

NICAISE.

Vous dites ?..

LA BICHARDIÈRE.

Ça m'est égal !.. épouse qui tu voudras, mais épouse !.. la première femme venue...

NICAISE.

Mon oncle...

LA BICHARDIÈRE.

Laide, vieille, bossue !.. Une bédouine !.. une... la veuve d'un singe !.. tout ce que tu voudras... Mais je veux des héritiers de mon nom, de ma fortune !.. Je veux des petits Berlinguet !..

NICAISE.

C'est fait !

LA BICHARDIÈRE.

Hein ?..

MARGUERITE.

Plaît-il ?

CHARLES, ouvrant, en riant la porte de droite.

Eh ! oui ! par ici.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, SUZANNE, ACHILLE, VICTOR.

ACHILLE, courant à Nicaise.

Papa ! papa !

LA BICHARDIÈRE.

O ciel ! qu'est-ce que ça veut dire ?

NICAISE, avec entraînement.

Ça veut dire que vous vouliez de la noblesse... nous n'en avions guère... de la fortune... nous n'en avions pas... il fallait bien vous amener à dire : « Épouse qui tu voudras. » C'est fait... parfait... tout-à-fait fait !.. (Lui montrant Suzanne.) Voilà !.. (Lui mettant Achille sur les bras,) et voilà !.. (Triomphant.) Hein ! ce n'est pas si Nicaise, ça !

LA BICHARDIÈRE.

Quoi ?.. tu as des petits !

MARGUERITE.

Comment... mon cousin !..

NICAISE, à Marguerite.

Ça veut dire que je vous ai trouvée jolie à croquer... oui, vous chantez comme un amour... oui, je me suis tenu à quatre pour ne pas vous dérober des baisers... Ah ! bah !.. (L'embrassant à plusieurs reprises.) Tiens, petite, tiens, tiens, en voilà !..

CHARLES, le tirant par son habit.

Dites donc... et la vôtre !..

NICAISE.

Hein ! ce n'est pas encore si Nicaise, ça ! (A Suzanne.) Je te les rendrai !

LA BICHARDIÈRE

Il se pourrait !.. Madame... ces enfans...

NICAISE.

Les miens, mon oncle... des Berlinguet pur sang !.. Achille... et Toto !

LA BICHARDIÈRE, suffoquant.

Quoi !.. Achille !.. Et c'est toi !.. et tu m'as trompé, mauvais sujet !.. et...

TOUS.

Mon oncle !..

LES ENFANS.

Papa !..

LA BICHARDIÈRE, se laissnat tomber sur une chaise..

Oh ! oh !.. qu'ils sont gentils !.. (Nicaise et Suzanne lui posent les deux enfans sur les genoux.) Tout mon portrait !..

NICAISE.

Il y en a encore deux en nourrice.

LA BICHARDIÈRE, les regardant alternativement.

Ma nièce !.. jolie !.. noblesse un peu croisée, mais, bah ! j'aime mieux ça que... ce que je craignais !.. Nicaise, mon neveu, mon sang ! que je t'embrasse !..

(En se levant, il jette les enfans par terre.)

NICAISE, se jetant dans ses bras.

Ça va !..

CHŒUR.

AIR :

Comme l'on se déniaise,
Lorsque le cœur est pris !..
Il n'est plus de Nicaise,
Et surtout à Paris.

FIN.

Impr. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

ACTE Ier, SCÈNE VIII.

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS,

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Par MM. Lubize et Louis Dugard,

REPRÉSENTÉ A PARIS POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 6 JUIN 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
BOURRICHON, petit banquier.. ...	MM. Heuzey.
DUTOCQ, tenant un bureau de placement.....	Coutard.
BOUFFARDO, chanteur des rues ..	Dorlange.
ZIDORINI, cru son fils.....	Palaiseau.
CHAPOLARD, marchand de verre cassé.....	Chol.
ROSSIGNOL, gamin.....	Petit Chol.
MIGNONNETTE, nièce de Bourrichon.....	Mme Florentine.
LA BOUQUETIÈRE.....	Mmes Pauline.
Mlle PIQUENOT, ouvreuse de loges.	Aglaé.
UN RECORS.....	MM. Desquels.
UN Md. D'ALLUMETTES.....	Alfred.
UN VENDEUR D'IMPRIMÉES.....	Charlet.
UN SERGENT..... ...	Vezian.
UNE MARCHANDE.....	Mmes Dézirée.
UNE Mde. DE PLAISIRS.....	Taupin.

Soldats, Peuple, etc.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'entrée d'un boulevard ou d'une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

Petits métiers de toutes sortes, DITRIBUTEURS D'IMPRIMÉS, HOMME-AFFICHE, DÉCROTEURS, MARCHANDS DE COCO, MARCHANDS D'ALLUMETTES, PASSANTS, etc.

Au lever du rideau les distributeurs d'imprimés en donnent aux passants, des promeneurs achètent de la galette, des allumettes, etc.

CHOEUR.

Air : *Vivent les fêtes de village* (premier chœur de Thomas le Rageur).

Le temps est beau, vite à l'ouvrage ;
Quand vient le jour, plus de repos ;
Il faut qu'avec zèle et courage
Chacun se livre à ses travaux.
Exerçons tous notre industrie,
Car personn' ne doit l'oublier,
Qu'il soit grand ou p'tit, dans la vie,
Il n'est jamais de sot métier.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHAPOLARD, *trainant une petite charrette à bras.*

CHAPOLARD. Avez-vous des verres cassés à

Nota. Les changements de position pendant les scènes sont indiqués au bas des pages par des astérisques, en prenant la gauche du public.

vendre, avez-vous des verres cassés?...(*On lui donne des imprimés.*) Quoique tu veux que je fasse de ça? (*Lisant.*) « Chapeaux à seize francs... » Je ne porte que des casquettes...

LE DISTRIBUTEUR. Personne ne veut les prendre, mes imprimés?...

CHAPOLARD. Eh bien! garde-les pour faire des papillotes à ton épouse...

MARCHAND D'ALLUMETTES, *criant.* Allumettes chimiques!

CHAPOLARD, *d'un ton patelin.* Donne moi-z-en une d'allumette... pas du milieu du paquet, surtout... parce que ça a déjà servi...

LE MARCHAND D'ALLUMETTES, *à part.* Il a vu ça ce méchant Chapolard!

CHAPOLARD, *à une marchande de pommes.* Mademoiselle Suzanne, qui donc que vous attendiez hier sur le boulevard de la Chopinette?...

LA MARCHANDE, *embarrassée.* J'attendais ma sœur, donc...

CHAPOLARD. Ah! Il paraît qu'elle fait son chemin, vot' sœur.... elle est déjà caporal!...

LA MARCHANDE. Qu'est-ce qui vous a dit ça.... mauvaise langue?

Les cris recommencent un instant, puis cessent petit à petit.

CHAPOLARD. Pardine, est-ce que je ne sais pas tout! puisque l'on m'a surnommé dans le quartier *l'Homme gris.*

LA MARCHANDE. C'est-à-dire qu'on l'appelle comm' ça parce qu'il est toujours entre deux vins.

REPRISE DU CHŒUR.

SCENE III.

LES MÊMES, DUTOCQ*.

CHAPOLARD. Avez-vous des verres cassés à vendre?... Je ne me trompe pas, c'est M. Dutocq...

DUTOCQ. Bonjour, Chapolard, bonjour, mon cher.

CHAPOLARD. Monsieur Dutocq, je voulais passer à votre bureau de placement.

DUTOCQ. A mon bureau de placement... et pourquoi?

CHAPOLARD. Pour vous prier de me trouver une place...

DUTOCQ. Est-ce que tu n'en as pas... Tu vends des verres cassés le matin... Le soir, tu distribues *l'Entr'acte* au Petit-Lazary... Tu cumules, tu es un cumulard...

CHAPOLARD. *L'Entr'acte*... les verres.... tout ça c'est des petits métiers;... et je voudrais quelque chose de plus relevé.... une place de suisse, de concierge, par exemple...

* Chapolard, Dutocq.

DUTOCQ*. Eh bien! fais-toi inscrire à mon bureau...

CHAPOLARD. Ça coûte-t-il quelque chose?

DUTOCQ. Cinq francs.

CHAPOLARD. Merci!... On donne cinq francs et on n'a pas de place... Connu...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Voyons, dans vot' établiss'ment
Ne v'là-t-il pas comme ça s' passe?
La pratiqu' donne de l'argent
Jusqu'au moment où c' qu'on la place...
Et tel est vot' raisonnement,
Qui semble vraiment très-logique :
Vous ne placez pas le client
Pour ne pas perdre la pratique...

DUTOCQ. Parce qu'on n'a pas de patience.

CHAPOLARD. Au fait... on ne meurt pas plutôt de faim pendant six mois, qu'on n'est pas content...

DUTOCQ. Je t'écoute, là, et je suis pressé.

CHAPOLARD. Vous allez chez M. Bourrichon?

DUTOCQ. Précisément.

CHAPOLARD. L' banquetier des petits métiers, comme il s'intitule!.. ou plutôt la sangsue des petits métiers. En v'là un homme généreux! Il vous prête cinq francs le lundi et on lui en rend six le samedi; ça ne fait que quatre-vingt-dix pour cent par mois.

DUTOCQ. Il faut bien que son argent lui rapporte. Eh! le voilà justement ce respectable banquier!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BOURRICHON**.

DUTOCQ. Bonjour, mon respectable ami...

BOURRICHON. Ah! c'est vous, Dutocq!... Bonjour...

CHAPOLARD, *à part.* C'est drôle! plus je vois ce vieux particulier et plus je trouve qu'il ressemble...

BOURRICHON***. Ah! je te rencontre à propos, Chapolard; j'ai une affaire à te proposer.

CHAPOLARD. Est-ce que vous voulez faire un placement de fonds dans ma maison de commerce?

BOURRICHON. Non, mais je veux te vendre une magnifique collection de bouteilles cassées.

CHAPOLARD. Vendre des bouteilles cassées, mais ça s' donne d'habitude, mon vénérable banquetier...

BOURRICHON. Moi, je ne donne jamais rien.

CHAPOLARD. Vous êtes sûr comme ça de ne pas faire des ingrats... Après tout, on peut voir la marchandise.

* Dutocq, Chapolard.
** Bourrichon, Dutocq, Chapolard.
*** Dutocq, Bourrichon, Chapolard.

BOURRICHON. Sans doute! Entre chez moi; dis à mon portier de te conduire à la cave. et nous débattrons ensuite le prix ensemble...

CHAPOLARD *. Je vous obéis, homme généreux!

AIR *du Porteur d'eau.*

Dans vot' cav' je vais fair' ma ronde,
Mais chacun doit se souvenir
Qu'il faut aider le pauvre monde,
Car on n' sait pas c' qu'on peut dev'nir...
Par terre, je ramass' du verre,
Mais on ramass' quéq'fois par terre
Autre chose que des verr's cassés!... (*Bis.*)

BOURRICHON, *parlant.* Hein? qu'est-ce que tu dis!...

CHAPOLARD. On dirait qu' ça y a fait d' l'effet. Je descends à la cave.

Il sort en achevant l'air.

Cassez,
Brisez,
N'là l' marchand d' verr's cassés!

SCÈNE V.

BOURRICHON, DUTOCQ.

BOURRICHON. Eh bien, mon cher Dutocq. quelle nouvelle?... Cette place d'inspecteur aux champignons que vous m'avez promise?

DUTOCQ. Ça marche, papa Bourrichon, ça marche... Votre pétition est entre les mains du gouvernement.

BOURRICHON. Merci, mon cher ami, merci, vous pouvez compter sur ma reconnaissance.

DUTOCQ. Eh bien, papa Bourrichon, je vous en demande un échantillon à l'instant même.

BOURRICHON. Parlez, mon jeune ami.

DUTOCQ. J'aime, monsieur Bourrichon... je ne clos plus la moindre paupière ni jour ni nuit... depuis que j'ai porté mes yeux sur celle que je brûle d'épouser!

BOURRICHON.

AIR *de l'École de village.*

Quoi! vous brûlez, mon cher Dutocq?

DUTOCQ.

Oui, je brûle, je me calcine;
Bref, je passe à l'état de cock...

BOURRICHON.

Au fait, vous avez bien la mine
De cet oiseau si matinal...

DUTOCQ.

Non... quand j' dis que je me consume,
Puis-j' parler du coq animal?...
Je parle du cock minéral,
Qui ne chante pas, mais qui fume...
Je ne chante pas, mais je fume.

BOURRICHON. Ah! je comprends... charbon de terre épuré.

DUTOCQ. Et c'est pour votre nièce, l'incomparable Mignonnette...

* Chapolard, Bourrichon, Dutocq.

BOURRICHON. Que vous fumez... Eh bien, fumez, mon cher, je vous le permets... A propos, je ne vous l'ai pas dit... Mignonnette est changée de quartier, elle est limonadière, à présent, sur le boulevard du Temple.

DUTOCQ. En vérité?...

MIGNONNETTE, *en dehors.* A deux liards le verre, les glaces au citron et à la vanille.

BOURRICHON. Tenez... la voici avec son établissement.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MIGNONNETTE.

MIGNONNETTE.

AIR : *Le ciel m'a faite* (Mme Boudenois).

Ah! comme j'aime
Mon état!
Quel éclat
Il donn' tout d' même!
On aurait beau le décrier,
J'adore mon p'tit métier.
Dans mon cœur, j'en fais serment,
Un seul amour doit brûler, et pourtant
Ça me flatt' que sur les boulevards,
Quand j' vends mes glac's de deux liards,
Un chaland qui me courtise,
En s' rafraîchissant me dise :
T' es fraîch' comm' ta marchandise.
Ah! comme j'aime, etc.

MIGNONNETTE *. Bonjour, mon oncle...

DUTOCQ, *saluant.* Charmante Mignonnette.

MIGNONNETTE. Tiens, c'est vous, monsieur le bureau de placement... comme vous me regardez d'un air bête!

BOURRICHON. Tu trouves qu'il a l'air bête... ça se rencontre à merveille, car à l'instant même, M. Dutocq me demandait ta main.

MIGNONNETTE. Pas possible!...

DUTOCQ, *à genoux.* Oui, perle des limonadières en plein vent, et je resterai à vos pieds jusqu'à ce que vous me l'ayez accordée cette même main.

MIGNONNETTE. Ah ben! si vous l'attendez pour vous relever, vous ne risquez rien de rester là jusqu'aux artichauts!

DUTOCQ, *se relevant.* Comment?

MIGNONNETTE. J'ai entendu quelque chose craquer.

DUTOCQ, *croisant sa redingote.* Ne faites pas attention... ce n'est que mon pantalon... mais, cruelle Mignonnette, pour que vous méconnaissiez un homme comme moi, il faut que des motifs...

MIGNONNETTE. Des motifs, j'en ai quinze cents... et d'abord je ne veux pas me marier...

BOURRICHON. Comment! tu te voues au célibat!

* Dutocq, Mignonnette, Bourrichon.

MIGNONNETTE. A moins que ce ne soit avec quelqu'un que j'aime...

BOURRICHON. Quelqu'un que tu aimes?

MIGNONNETTE. Que... que j'aimerai, je veux dire.

BOURRICHON. A la bonne heure! Dieu me préserve, mon enfant, de jamais contrarier tes inclinations; seulement, je tiens essentiellement à ce que l'époux que je t'offrirai soit celui que tu choisiras...

MIGNONNETTE. Le plus souvent?

BOURRICHON. Tu dis?

MIGNONNETTE. Je dis qu'il fait du vent, et que si ça amenait de la pluie, ce serait vexant pour mon commerce de ce soir, sur le boulevard du Temple... Car lorsqu'il pleut dans les entr'actes, ça fait concurrence à ma marchandise, et ça rafraîchit gratis les consommateurs.

DUTOCQ. Mais si nous étions joints ensemble... vous ne seriez plus exposée à ces alternatives de température.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Oh! si tu voulais le permettre,
Il ne t' faudrait pas d' baromètre,
Tu ne craindrais plus les autans...
Que t' f'raient la pluie et le beau temps!
D'ailleurs! ô l'une des trois Grâces,
Tu n' pourrais plus vendre de glaces,
Car ton époux s'rait si brûlant,
Qu'il f'rait fondr' ton établiss'ment!

MIGNONNETTE. Comment il m'a appelée! Lune.

BOURRICHON. C'est une habitude dans son quartier.

DUTOCQ. Oh! oui... je vous ferais filer doux.

MIGNONNETTE. Comment filer doux?

DUTOCQ. Je vous ferais filer doucement des jours d'or et de soie, tous les plaisirs seraient votre partage... la promenade... le spectacle; enfin, mademoiselle, vous habiteriez un appartement splendide avec des meubles rococo et des pendules rocailles...

MIGNONNETTE. Justement j'aime pas la rocaille... d'ailleurs, c'est pas pour écouter votre bagout que je suis venue ici, mais bien pour demander à mon oncle un versement de fonds pour mon commerce... j'ai aujourd'hui un effet à payer à mon marchand de *castonade*.

BOURRICHON. Et de quelle somme est ce billet?

MIGNONNETTE. Sept livres dix sous...

BOURRICHON. Combien te manque-t-il?

MIGNONNETTE. Sept francs cinquante centimes...

BOURRICHON. Ah! mon Dieu! tu tombes mal... je suis très-gêné dans ce moment... ce n'est que demain matin que je fais mes rentrées.

MIGNONNETTE. Comment, mon oncle! vous me refusez... vous voulez donc que je ne fasse pas honneur à ma signature... alors je vas me mettre en faillite... je vas déposer mon bilan.

Elle veut sortir.

BOURRICHON. Arrête, malheureuse! ne répands pas cette tache honteuse sur ma perruque blonde! Je vas me saigner pour te satisfaire...

MIGNONNETTE. La nature s'est éveillée dans votre cœur.

DUTOCQ. Que cet accord est touchant! Ah! je verserais des larmes, si je n'étais pas fort laid quand je pleure...

MIGNONNETTE, *à part*. Il paraît que ça ne le change pas...

BOURRICHON, *qui a pris de l'argent dans des petits papiers*. Tiens! voilà sept francs cinquante... n'oublie pas que ça fait neuf francs que tu as à me rendre...

MIGNONNETTE. C'est bon, mon oncle.

BOURRICHON. Tu vois quel intérêt...

MIGNONNETTE. Vous me prenez?

BOURRICHON. Non... quel intérêt je te porte... ne l'oublie jamais...

MIGNONNETTE. L'oublier... plus souvent, au contraire...

AIR *de la Robe et les Bottes*

Éternelle est ma r'connaissance
Pour les bienfaits que j'ai reçus;
Mon cher oncle, toujours je pense
Aux services qu'on m'a rendus.
Mais quand j' m'acquitt', c'est un' drôl' de manie,
Alors j' n'y pense plus; v'là pourquoi
Je n' vous pay'rai peut-être de ma vie,
Pour ne jamais oublier c' que j' vous dois.
Je n' vous pay'rai peut-être de ma vie,
Afin de n' pas oublier c' que j' vous dois.

BOURRICHON. Comment? comment?

MIGNONNETTE. Dites donc, mon oncle, vous ne m'invitez pas à déjeuner?

BOURRICHON. C'est que je n'en ai juste que pour moi...

MIGNONNETTE. Quand il y a pour un, il y a pour deux...

BOURRICHON. C'est que quand il y a pour deux j'ai l'habitude de garder le reste pour le lendemain.

MIGNONNETTE. Vous pouvez bien changer vos habitudes en faveur de votre nièce... allons, venez...

DUTOCQ. Et moi, je cours chez le ministre lui recommander votre affaire.

ENSEMBLE.

AIR :

Séparons-nous!
Pour fair' not' petit commerce,
Et que chacun l'exerce
Sans faire de jaloux!

Ils sortent par des côtés opposés, au moment où Bourrichon, suivi de sa nièce, se dispose à rentrer chez lui, Dutocq, en saluant en marchant à reculons, se heurte contre Rossignol, qui imite le chien quand on lui marche sur la patte.

SCÈNE VII.

MIGNONNETTE, BOURRICHON, ROSSIGNOL.

BOURRICHON. Ah! c'est original! (*Rossignol imite le cri de deux ou trois animaux.*) Ha! ha! ha! c'est très-amusant!

ROSSIGNOL, *tendant sa casquette.* Mon bon monsieur...

BOURRICHON. Joli petit métier que tu as choisi là...

ROSSIGNOL. Dam! on choisit celui-là qu'on peut... Nous sommes trois enfants... mes deux sœurs tètent... nous ne pouvons pas faire tous les trois la même chose...

BOURRICHON. Paresseux! je n'ai pas de monnaie...

MIGNONNETTE, *bas, sans être entendue de son oncle.* Tiens, v'la un sou... faut que tout le monde vive de son métier.

ROSSIGNOL. Merci, ma bonne limonadière. (*A part.*) Je vais me régaler d'un sou de galette.

Sortie de Bourrichon, Mignonnette et Rossignol.

SCÈNE VIII.

BOUFFARDO, ZIDORINI.

Bouffardo porte un violon, Zidorini une harpe.

ZIDORINI, *entrant le premier.* Par ici, père Bouffardo; j'ai aperçu ma biche au pied léger.

BOUFFARDO. Quelle biche?

ZIDORINI. Mon andalouse, ma syrène, mon albanaise...

BOUFFARDO. Ta petite marchande de glaces à deux liards le verre?

ZIDORINI. Oui... celles dont les joues sont encore plus roses que son sirop de groseille...

BOUFFARDO. Ecoute Zidorini... tu sais combien je suis ton père, puisque tu es un enfant trouvé par moi... Je t'ai donné un nom...

ZIDORINI. Ou plutôt vous avez allongé le mien... je m'appelais Zidore, vous en avez fait Zidorini... je vous dois deux syllabes, mon cœur vous en est reconnaissant comme quatre.

BOUFFARDO. Enfin je t'ai donné une position sur l'échelle sociale, tu es chanteur des rues...

ZIDORINI. Oui... mais je ne veux pas m'arrêter là... ce n'est qu'un petit métier.

BOUFFARDO. Un petit métier!... eh bien, fiston, tant mieux!

AIR : *C'est moi qu'ils appellent le noir.*

C'est les p'tits métiers
Qui du peuple assur'nt l'existence,
Et l' tir'nt de l'indigence...
Grâce aux p'tits métiers,
Les ouvriers
D'vienn'nt financiers.
Que d' restaurateurs autrefois
Partout vendaient, au coup d' fourchette,
Le lard salé, la crépinette...
Et combien d' fameux marchands de bois
Ont fabriqué... des allumettes!
Maint industriel
Qui détach' la soie ou la laine.
Ou r'coll' la porcelaine,
Vivent, grâce au ciel,
Sans payer d'impôt personnel!
D'autres gagn'nt pas mal de gros sous
En faisant monter en voiture...
Ou, quoiqu' la chos' soit un peu dure,
Dans les ruisseaux cherchant des clous,
Trouvent ainsi... leur nourriture...
Carr'leurs de souliers,
Fripiers,
Tripiers
Ou bouquetières,
Fruitières
Ou laitières,
Bref, marchand d' cerneaux,
Marchand d' copeaux,
Marchands d' gâteaux,
C'est les p'tits métiers
Qui du peuple assur'nt l'existence,
Et l' tir'nt de l'indigence;
Grâce aux p'tits métiers,
Les ouvriers
D'vienn'nt financiers!

ZIDORINI. J'dis pas... mais moi je suis artiste, père... artiste depuis la plante des pieds jusqu'à celle des cheveux... j'ai le feu sacré dans mon gosier... j'ai soif de célébrité, je veux boire à la coupe enivrante du théâtre, et me désaltérer dans les claques du public de l'Opéra... oui! presque tout me dit que je suis Dupré en herbe...

BOUFFARDO. Va, noble enfant, tu étais déjà digne d'être trouvé par moi... mais plus encore... ta famille, dont tu ne parles pas, doit être, à en juger par tes sentiments relevés, d'un rang plus ou moins illustre; tu dois être le fils d'un comte, d'un marquis...

ZIDORINI. Dites plutôt d'un grand musicien; je ne serais pas étonné d'avoir puisé la vie dans les flancs d'une clarinette ou dans les entrailles d'une contre-basse.

BOUFFARDO. Eh bien! avec de telles idées comment peux-tu songer à une Mignonnette, à une glacière à la belle étoile... à une rien du tout, enfin?

ZIDORINI. Ah! père, ne blasphémez pas... n'appelez point rien du tout la perle des cafetières! Du jour où je la vis s'installer sur le boulevard du Temple, je devins son esclave... c'était par une belle soirée d'automne, il pleuvait à verse; elle était sous

son rifflard, et moi sous une gouttière... Eh bien! malgré la pluie qui m'inondait, je ne pus m'éloigner d'elle qu'après avoir dévoré ma quarante-neuvième glace. Bref, j'avais consommé pour un franc vingt-deux centimes et demi... je lui dois même encore cinq centimes... j'étais fou, j'étais timbré, pas à sec, par exemple! J'étais mouillé jusqu'aux os.

BOUFFARDO. Ainsi donc, c'est sans rémission, tu es définitivement pincé!

ZIDORINI. Tout ce qu'il y a de plus pincé; mon cœur bat, mon sang bout, mes nerfs craquent... je le sens, je ne pourrai me calmer qu'après mon mariage.

BOUFFARDO. Pour le quart d'heure, quelle est ton intention?

ZIDORINI*. Je ne vous le cacherai pas; j'ai le projet de lui pincer à mon tour quelque chose sur ma harpe... sa fenêtre s'ouvrira, et elle pourra me jeter...

BOUFFARDO. Une pièce six liards?

ZIDORINI. Fi donc.... un tendre regard, douce récompense pour un troubadour galant et amoureux!

BOUFFARDO. Zidorini, mon enfant, usant des droits que j'ai reçus de... n'importe... je pourrais, je devrais te faire un sermon analogue à la circonstance... mais comme ça ne servirait à rien, j'accorde mon violon et je t'accompagne.

ZIDORINI. Père, je vous honore en mi grand dièze, et mon cœur battra toujours pour vous la mesure à six-huit.

AIR : *Non, non, mon ange.*

Toi qui remplis mon être
Des feux les plus brûlants,
Daigne ouvrir ta fenêtre
Pour entendre mes chants.
Ma voix t'appelle;
Parais, ma belle.
De ma chanson nouvelle,
Quand l'temps est clair,
Je serai fier
De te voir prendre l'air.

La fenêtre s'ouvre.

Oh! père... voilà... non!

BOURRICHON, *à la fenêtre.* Histrions, passez votre chemin, je ne peux rien vous faire.

Il disparaît après avoir jeté l'eau de son plat à barbe.

BOUFFARDO**. Il nous appelle histrions... vil paltoquet!

ZIDORINI. Calmez-vous, père, c'est le propre oncle de Mignonnette.

BOUFFARDO. Alors, je le respecte... mais c'est un manant... vieil hippopotame!

ZIDORINI. Puisque je ne puis lui parler avec les yeux... je vais lui écrire. Oh! oh! ma passion me suggère un stratagème délicieux... oui, c'est Cupidon qui m'inspire.... Père! entrez chez la fruitière en face.... achetez deux sous de Brie... moi, je vous attends chez le marchand de vin... je demanderai dix centimes de pain, un demi-litre à seize, et l'amour fera le reste...

BOUFFARDO. Comme tu voudras.

* Zidorini, Bouffardo.

** Bouffardo, Zidorini.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHAPOLARD*.

CHAPOLARD, *sortant de chez Bourrichon.* Tiens! bonjour, les artistes...

BOUFFARDO Ah! c'est vous, l'homme gris!

CHAPOLARD. Oui, l'homme gris, qui sait tout, qui voit tout.

ZIDORINI. Et qui boit tout.

CHAPOLARD. Ça va bien, Zidorini?

ZIDORINI. Très-bien, merci! mais nous sommes pressés. Venez, venez, père.

CHAPOLARD. A revoir, les amis.

Bouffardo et Zidorini sortent.

SCÈNE X.

BOURRICHON, CHAPOLARD, *puis* DUTOCQ.

CHAPOLARD, *d'abord seul.* A-t-on jamais vu! ce vieux gueux de Bourrichon me demander vingt sous de ses bouteilles cassées!

BOURRICHON, *sortant vivement de sa maison.* Ah! dis donc, marchand de verre cassé! et mes vingt sous... tu ne me les as pas donnés mes vingt sous...

CHAPOLARD, *fouillant à sa poche tout en le regardant.* Je ne vous les ai pas... Tiens! c'est ma foi vrai! (*A part.*) Oh! plus je le regarde.... c'te ressemblance.... c'est que c'est ça! Si je pouvais m'assurer...

BOURRICHON. Eh bien! finirons-nous?

CHAPOLARD. Oui, oui.

Tout en parlant il tire de sa poche un morceau de papier.

BOURRICHON. Qu'éque c'est que ça? Est-ce que tu payes mes vingt sous en papier-monnaie?

CHAPOLARD, *regardant.* Ça... c'est une loge de spectacle.

BOURRICHON. Une loge!

CHAPOLARD, *qui a réfléchi pendant ce temps-là, à part.* Oh! c't'idée qui me pousse... Oui, morbleu! Si je peux le décider à venir, c'est un moyen.

BOURRICHON. Enfin, toi, me donneras-tu ces vingt sous?

CHAPOLARD, *les lui donnant.* Voilà! voilà, monsieur Bourrichon... et de plus... est-ce que vous ne seriez pas flatté de voir ce soir la première représentation d'une superbe

* Chapolard, Zidorini, Bouffardo.

pièce, dans une bonne loge qui ne vous coûterait rien du tout?...

BOURRICHON. Qui ne me coûterait rien ?.. Mais comment diable! as-tu des coupons de loge, toi?

CHAPOLARD. Vous savez bien que le soir je vends *l'Entr'acte* au Petit-Lazary.... et hier on m'a donné des billets pour aujourd'hui... c'est l'auteur de la pièce, qui est un de mes amis, un grand écrivain.

BOURRICHON. Ton ami.... un grand écrivain ?...

CHAPOLARD. Public...

BOURRICHON. Ah! ah! un écrivain public qui fait des pièces de théâtre... Serait-ce Saint-Gobin?

CHAPOLARD. Lui-même.

BOURRICHON. Je le connais... je lui ai avancé trois francs cinquante sur ses droits d'auteur, et il m'a fait une délégation de cinq francs... Certainement je ne serais pas fâché de voir l'ouvrage qui est en quelque sorte la garantie de mes avances.

CHAPOLARD, *à part.* Il viendra. (*Haut.*) Eh bien! tenez, voilà le coupon...

Il le lui donne.

BOURRICHON, *le regardant.* Merci...

CHAPOLARD, *à part.* Ah! oui... si c'est lui, ça lui portera un fier coup... et je serai là, moi, pour voir l'effet...

BOURRICHON. Comment! quatre places... Alors je pourrai enmener avec moi ma nièce et mon ami Dutocq...

CHAPOLARD. Vous avez le droit de conduire autant de personnes que vous voudrez, pourvu que vous ne soyez pas plus de quatre.

BOURRICHON, *riant.* Ha! ha! ha!... c'est très-flatteur d'avoir sa loge à soi...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DUTOCQ, *puis* ZIDORINI *.

DUTOCQ, *revenant.* Ah! me voilà!

BOURRICHON. Parbleu! vous arrivez bien, Dutocq... je vous mène ce soir au spectacle avec ma nièce...

ZIDORINI, *à part, sortant de chez le marchand de vin.* Au spectacle!

DUTOCQ. Où ça?

BOURRICHON. Boulevard du Temple, au Petit-Lazary.

ZIDORINI, *à part.* Au Lazare! oh! coûte que coûte, j'y serai.

DUTOCQ. Monsieur Bourrichon, je suis sensible...

BOURRICHON. Je le sais... Eh bien! venez sans façon manger le bœuf... vous serez tout porté pour nous accompagner.

DUTOCQ. Je suis d'autant plus sensible!

* Dutocq, Bourrichon, Chapolard, Zidorini.

CHAPOLARD, *à part.* Bon! (*Haut.*) Et surtout claquez fort... c'est une magnifique ouvrage!

ENSEMBLE.

AIR :

BOURRICHON.

Allons, le temps passe, il faut qu'on s'apprête!
D'aller applaudir le drame nouveau;
Je me fais vraiment une grande fête,
Car je fus toujours amateur du beau,
Du beau,
Du nouveau.

DUTOCQ.

Allons, le temps passe, il faut qu'on s'apprête!
D'applaudir ce soir le drame nouveau
Je me fais vraiment une grande fête;
Lorsque c'est gratis, c'est toujours très-beau,
Très-beau,
Et nouveau.

CHAPOLARD.

Allons, le temps passe, il faut qu'on s'apprête!
Applaudir ce soir le drame nouveau,
Ça doit êtr' vraiment une grande fête
Pour tous ceux qui sont amateurs du beau,
Du beau,
Du nouveau.

ZIDORINI, *à part.*

Allons, le temps passe, il faut que j' m'apprête;
Je veux assister au drame nouveau;
Mais je n' verrai qu' cell' qui fit ma conquête;
Pour moi peut-il être un jour aussi beau!
Quel jour aussi beau!

SCÈNE XII.

ZIDORINI, CHAPOLARD *au fond, et ensuite* BOUFFARDO.

ZIDORINI. Plus de doute, j'ai un rival, un odieux rival... c'est cet individu qui n'a pas de molets.

CHAPOLARD, *qui s'en allait, s'arrêtant.* Tiens! qu'est-ce qu'il a donc le petit?

ZIDORINI. Et cette méchanceté du sort m'arrive dans la figure ou moment où j'avais dans ma poche le stratagème que l'amour me souffla, cette lettre que j'ai écrite chez le marchand de vin, et où je peins en caractères de feu l'amour qui me consume, sur du papier à chandelle.... N'importe! il faut que mon poulet parvienne à son adresse; je veux que Mignonnette connaisse mon amoureux martyre...

CHAPOLARD, *à part.* Ah! bah! il aime la nièce de Bourrichon! Faut que je voie ça.

ZIDORINI, *à la porte du marchand de vin.* Venez, venez, père.

BOUFFARDO, *la bouche pleine.* Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

ZIDORINI. Vite, père, le second couplet de notre romance...

BOUFFARDO. Pourquoi donc? Tu sais bien que le vieux pas-beau n'aime pas la musique...

ZIDORINI. N'importe... chaud! chaud *!

AIR : *Non, non, mon ange.*

Lorsque la porte est close,
Ton cœur est-il fermé
D' l'amour d'un virtuose
N'est-il donc pas charmé?
N' crains pas, méchante,
Qu' ma voix touchante
Avec toi ne déchante.
Quoiqu' j'aie, dit-on,
Un baryton,
J' prendrai toujours ton ton.

CHAPOLARD, *à part.* C'est qu'il chante comme un canard!

ZIDORINI. Personne ne paraît... Ah! ma foi, les grands moyens... forçons le passage; cette pierre au centre de mon billet... (*Il ramasse une pierre, l'enveloppe dans le billet qu'il a tiré de sa poche.*) Au petit bonheur!

Il lance la pierre au milieu de la fenêtre; on entend le bruit d'un carreau cassé.

BOUFFARDO. Qu'as-tu fait, malheureux?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MIGNONNETTE, *à la fenêtre*, BOURRICHON, DUTOCQ, SOLDATS *et* PEUPLE**.

FINALE.

Musique de M. Couder.

CHŒUR.

Faisons cesser ce tapage,
Qui vient troubler, sans raison,
Le calme du voisinage;
Les turbateurs en prison;
En prison, vite, en prison.

MIGNONNETTE, *à la fenêtre, d'abord seule.*

Grand Dieu! quelle frayeur j'éprouve!

* Zidorini, Bouffardo.

* Bourrichon, Mignonnette, Chapolard, Dutocq, Zidorini, Bouffardo.

CHAPOLARD, *ramassant le verre.*

On prend son bien où qu'on le trouve.

BOURRICHON, *paraissant aussi à la fenêtre.*

Un peu plus j'avais l'œil détruit.

CHAPOLARD.

J'aurai d' quoi boir' deux ou trois litres.

BOURRICHON,

Qui donc s' permet d' casser mes vitres?

LES SOLDATS.

Où donc est l'auteur du délit?

BOURRICHON.

Contre lui j' demande qu'on sévisse.

DUTOCQ.

Calmez-vous, monsieur Bourrichon.

ZIDORINI.

Ell' tient ma lettre!

DUTOCQ, *qui s'est approché de Zidorini.*

Polisson!

ZIDORINI, *à Dutocq.*

Que d'mand' monsieur?... à son service...
Il est roug' comme une écrevisse.

DUTOCQ.

Vous m'insultez... j'aurai raison;

BOURRICHON, *aux soldats, indiquant Zidorini qui est près de Dutocq.*

Soldats, arrêtez le coupable!

LES SOLDATS.

Oui, nous allons l'empoigner à l'instant!

Ils arrêtent Dutocq.

Criminel, avec nous venez bénévol'ment!

DUTOCQ, *se débattant.*

Moi... jamais... c'est abominable!

ZIDORINI *et* BOUFFARDO.

C'est lui! c'est lui!

LES SOLDATS.

Point de rébellion!

MIGNONNETTE.

Le bureau d' plac'ment au violon.

ENSEMBLE.

Faisons cesser ce tapage,
Qui vient troubler, sans raison,
Le calme du voisinage;
Les turbateurs en prison,
En prison, vite, en prison.

On entraîne Dutocq en prison.

TABLEAU.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le corridor des premières, au Petit-Lazary. Au fond, la porte des loges.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle PIQUENOT, CHAPOLARD, ROSSIGNOL, *marchand de sucre d'orge, passant*, UNE AUTRE OUVREUSE, MARCHAND DE LIMONADE, GAMINS, etc.

Au lever du rideau, Mlle Piquenot arrange ses petits bancs; l'autre ouvreuse tricote.

ROSSIGNOL. Des bons sucres d'orge au citron et à la vanille, à un sou et deux sous! voyez, mesdames, on peut les goûter.

CHAPOLARD, *entrant.* L'Entr'acte! programme des spectacles! le chansonnier des théâtres, la biographie des acteurs et actrices de Paris!... les calembours de M. Odry, trente-deux mille calembours pour un sou!

Mlle PIQUENOT. Tiens, vous v'là déjà, l'homme gris!

CHAPOLARD. Oui, mademoiselle Piquenot, je suis venu de bonne heure à cause de la pièce nouvelle... nous aurons du monde à c'soir; les petits bancs rouleront.... vous allez faire un beurre atroce.

Mlle PIQUENOT. Du beurre... merci, j'ai pas encore étrenné.

CHAPOLARD. Attendez donc ; la queue ne fait que d'entrer ; et elle est un peu chouette, la queue, elle va jusqu'au gendarme des figures de cire.

Mlle PIQUENOT. Oui, des gratis... avec ça qu'ils sont généreux les billets donnés...

AIR *du Petit Courrier.*

D'eux j' n'ai jamais rien empoché :
J'aim'rais autant n'avoir personne ;
Il semble toujours qu'on leur donne
L' p'tit banc par-dessus l' marché !

CHAPOLARD.

Au fait, avec un' pareille gamme,
Ils prendraient aussi, sans façons,
Gratis le journal et l' programme,
Et mêm' du cidre et des marrons !

Heureusement que vous n'attendez pas après ça pour vous acheter des escarpins.

Mlle PIQUENOT. Est-ce que vous voudriez faire entendre que j'ai la chose de connaître quelqu'un ?

CHAPOLARD. Moi ? par exemple !

Mlle PIQUENOT. Vous êtes si vipère !

CHAPOLARD, *à part.* Avec ça qu'elle se gêne ! (*Haut.*) Je veux dire à ça que quand on est, comme vous, marchande de café et d'friture à la barrière, on a plusieurs cordes à son arche, et...

PLUSIEURS VOIX, *en dehors.* L'ouvreuse ! l'ouvreuse !

CHAPOLARD. Tenez, v'là des pratiques qui vous arrivent.

Mlle PIQUENOT. Voilà, monsieur, voilà !

CHAPOLARD, *à part.* Ah ! v'là, monsieur Bourrichon.

ENSEMBLE.

AIR :

Dieux ! quelle foule !
Sans qu' ça s'écroule,
Tant de chalands
Tiendront-ils là dedans ?
Si je n' m'abuse,
Pour qu'on s'amuse,
Même gratis,
Ça coût' cher à Paris.

SCÈNE II.

CHAPOLARD, MIGNONNETTE, DUTOCQ, BOURRICHON.

BOURRICHON. Enfin nous y sommes ! j'ai cru que nous n'en sortirions pas. Ah ! mon Dieu ! on m'a volé ma montre...

DUTOCQ. Ma lorgnette !

MIGNONNETTE. Et moi ?... non, je l'ai encore mon mouchoir.

BOURRICHON. Savez-vous, Dutocq, que je désespérais presque de vous voir des nôtres ce soir.

DUTOCQ. Je le crois bien, après cette arrestation arbitraire ! C'est que... j'allais tout droit au greffe, si je n'avais rencontré sur mon passage mon ami, monsieur Roupillard, inspecteur de la dix-neuvième brigade des balayeurs ; et on dit que ce qui est au greffe ne se revoit plus ; et alors, belle Mignonnette, je n'aurais pu presser...

Il veut lui prendre la main.

MIGNONNETTE*. Ça ne presse pas !

CHAPOLARD, *se rapprochant.* Ach'tez l'Entr'acte... Monsieur Bourrichon, voulez-vous l'Entr'acte ?

BOURRICHON. Non, merci ; je n'aime pas à connaître le nom des acteurs ; ça m'ôte l'illusion !

DUTOCQ. C'est vrai, quand on lit sur le programme le grand-duc, monsieur Godiveau...

MIGNONNETTE. Ou bien une princesse romaine, mademoiselle Chicorée... ça fait un drôle d'effet !

CHAPOLARD. Ah ! par exemple, monsieur Bourrichon, ce soir vous allez avoir de l'agrément !

BOURRICHON. Tu crois ?

CHAPOLARD. Vous allez voir une pièce un peu soignée... c'est moi que j'en ai donné le sujet.

DUTOCQ. Comment, vous ?

BOURRICHON. Est-ce que tu joins la poésie aux verres cassés ?

CHAPOLARD. Non, mais c'est une histoire qui est arrivée à quelqu'un de ma connaissance. Aussi j'ai assisté à une répétition...

BOURRICHON. A une répétition ?

CHAPOLARD. Je pleurais tant que j'ai été obligé d'emprunter le mouchoir d'un sapeur-pompier...

BOURRICHON. Ah ! c'est si touchant que ça ?

MIGNONNETTE**. Eh bien, tant mieux ! j'adore pleurer au spectacle ; ça m'amuse.

CHAPOLARD. Je vous recommande surtout la fin de la pièce, le moment où les coupables sont punis ; ça vous fera plaisir.

DUTOCQ. Ah ! oui... le crime reçoit son châtiment... c'est un dénouement bien usé !

CHAPOLARD. Vous ne les aimez peut-être pas, ces dénouements-là, monsieur Dutocq ? ni vous non plus, monsieur Bourrichon ?... il y en a d'autres à qui ça plaît ; chacun son goût.

BOURRICHON, *à part.* Pourquoi donc m'a-t-il regardé en disant ça ?

Mlle PIQUENOT. Monsieur l'homme gris,

* Dutocq, Mignonnette, Chapolard, Bourrichon.

** Dutocq, Chapolard, Bourrichon, Mignonnette.

vous jabotez là, et on vous demande l'Entr'acte dans la salle.

CHAPOLARD. J'y vas, mademoiselle Piquenot... j'y vas; bien du plaisir, monsieur Bourrichon..... L'Entr acte, programme du spectacle...

Il sort.

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* CHAPOLARD *.

MIGNONNETTE, *à part* Je n'ai pas encore trouvé le moyen de me faire lire la lettre du joli chanteur... Si je pouvais sans être vue...

Elle tire la lettre de sa poche.

Mlle PIQUENOT. Vot' servante, monsieur Bourrichon!

BOURRICHON. Ah! c'est vous, mademoiselle Piquenot; n'oubliez pas que c'est demain le jour de mes rentrées, j'irai vous rendre visite à la barrière.

Mlle PIQUENOT. Vous pouvez venir, votre quibus est tout prêt...

BOURRICHON. Très-bien!

MIGNONNETTE, *à part.* Impossible de lire...

DUTOCQ, *qui l'a suivie des yeux.* Que tenez-vous donc là, charmante Mignonnette?

MIGNONNETTE. Moi! c'est quelque chose qu'on vient de me glisser dans la main, en montant l'escalier...

DUTOCQ. Quel peut être le drôle?...

BOURRICHON. Sans doute un billet doux.

MIGNONNETTE. Tenez, mon oncle, vous pouvez lire!

BOURRICHON. Dutocq, soyez mon secrétaire, car je n'ai pas mes lunettes...

Dutocq prend la lettre et lit bas.

MIGNONNETTE. Ah! lisez haut, je ne crains rien. (*A part.*) Ça fait que je saurai ce qu'il y a dedans.

DUTOCQ, *lisant.* « Astre de ma destinée, » je vous ai vue et je vous ai aimée, je vous » ai revue et je vous ai idolâtrée, si bien que » pour le moment, je vous aime et je vous » idolâtre. Maintenant je n'ai qu'une seule » pensée, qu'un seul désir, c'est de vous con» duire à l'au...

MIGNONNETTE. Comment! à l'eau...

DUTOCQ. Tel... Ah! à l'autel... bien entendu, avec le consentement et sous l'aile de votre oncle!

BOURRICHON. Mon aile! pour quel oiseau me prend-il donc?

DUTOCQ, *lisant.* « Signé : la personne qui » a consommé quarante-neuf glaces le jour de » la grande averse, et qui vous redoit encore » cinq centimes. »

* Mlle Piquenot, Bourrichon, Dutocq, Mignonnette.

MIGNONNETTE. Tiens! c'est un joli style!

DUTOCQ. Je pense, mademoiselle, que vous savez l'usage que vous devez faire de ce papier...

MIGNONNETTE, *le prenant.* Certainement, monsieur! (*A part.*) Je le garderai sur mon cœur, ce poulet!

BOURRICHON. Voyons, prenons nos places... Mademoiselle Piquenot, voici mon coupon... N° D.

Mlle PIQUENOT. V'là vot' loge.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UNE BOUQUETIÈRE *.

LA BOUQUETIÈRE. Des œillets, des roses, la violette, fleurissez vos dames!

MIGNONNETTE. Le joli bouquet!

DUTOCQ, *le prenant et y portant le nez.* Et il sent très-bon... Prenez ces fleurs, mademoiselle, et vous pouvez dire où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille...

Mignonnette prend le bouquet.

LA BOUQUETIÈRE, *se moquant.* Ah! comme c'est donc joôli!

DUTOCQ, *se fouillant.* Étourdi! j'ai oublié ma bourse... payez, payez donc, mon cher Bourrichon!

BOURRICHON, *à part.* Il me semble que je paye beaucoup aujourd'hui... (*Haut.*) Combien ce bouquet?

LA BOUQUETIÈRE. Un franc!

BOURRICHON. Un franc!.. dix sous?

LA BOUQUETIÈRE. Un franc dix sous, si vous voulez?

BOURRICHON. Par exemple! dix sous, en tout et pour tout!

LA BOUQUETIÈRE. Voyez-vous çà! monsieur Grigou, voyons, aboulons les vingt sous!

BOURRICHON. Eh bien! les voilà, mégère!

LA BOUQUETIÈRE. Vous m'appelez bergère... merci, mon mouton.

BOURRICHON. Mais entrons!

ENSEMBLE.

AIR : *Nous avons t'y bu.*

A se divertir, allons, qu'on s'apprête :
On va commencer le drame nouveau;
J' compte tant pleurer, pour moi quelle fête!
Qu' j'en aurai bien sûr un rhum' de cerveau.

Bourrichon, Dutocq et Mignonnette entrent dans la loge, dont ils ferment la porte.

* Bourrichon, la Bouquetière, Dutocq, Mignonnette, Mlle Piquenot au fond.

SCÈNE V.

LA BOUQUETIÈRE, BOUFFARDO, *puis* CHAPOLARD, *et ensuite* ZIDORINI.

LA BOUQUETIÈRE. Des œillets, des roses!

BOUFFARDO, *à part*. La jeune personne est dans la loge... Où se cache donc mon fils adoptif?

LA BOUQUETIÈRE. Fleurissez vos dames!

BOUFFARDO, *à lui-même*. Cristie! beau petit corps de femme! (*Haut, et avec galanterie.*) Toutes les fleurs en sont-elles?

Il veut lui prendre la taille.

LA BOUQUETIÈRE. A bas les pattes! (*Elle lui tape sur les mains et sort.*) Des œillets, des roses!

BOUFFARDO, *à Chapolard qui paraît**. Dis donc, l'homme gris, tu n'as pas aperçu mon héritier dans la salle?

CHAPOLARD. Il n'a nullement frappé mes regards. Ah! t'nez, le v'là!

BOUFFARDO, *à Zidorini qui entre***. Arrive donc; ta passion est ici.

ZIDORINI. Je le sais bien, puisque depuis un quart d'heure je suis aux places à trois sous à lorgner mon étoile... j'ai même eu le temps de la faire découper.

CHAPOLARD. Vous avez fait découper mademoiselle Mignonnette?

ZIDORINI, *tirant une silhouette de sa poche*. Regardez!

CHAPOLARD. Qu'est-ce que c'est que ça? du taffetas d'Angleterre?

ZIDORINI. Mais non, c'est son portrait... sa silhouette.

CHAPOLARD. Ah! bon!

ZIDORINI. Et c'est frappant de ressemblance!

CHAPOLARD. Seulement on n'a pas attrapé la blancheur de sa peau...

ZIDORINI. Et comme c'est tourné!

On entend frapper les trois coups.

BOUFFARDO. On frappe... ça va commencer...

CHAPOLARD, *à part*. Dire que c'est mon sujet qu'on va représenter. Oh! la sueur me monte.

BOUFFARDO. Vite, fiston, allons prendre nos places!

ZIDORINI. Non, il faut d'abord que je la voie... Va toujours devant, je te suis.

Bouffardo sort.

* Chapolard, Bouffardo.

** Chapolard, Zidorini, Bouffardo.

SCÈNE VI.

CHAPOLARD, ZIDORINI, *puis* DUTOCQ.

ZIDORINI. Oui,. c'est ça.... (*Il écrit au crayon sur un petit morceau de papier.*) Rien que ces mots... « Je suis là! »

CHAPOLARD, *à lui-même*. Je ne sais si c'est cette pièce à quoi que j'ai corroboré... ou plutôt l'effet que j'en attends sur le Bourrichon. Mais je m'sens tout chose. J'ai besoin de prendre l'air.

ZIDORINI. Un service, Chapolard!

CHAPOLARD. Deux plutôt, si c'est dans les possibles!

ZIDORINI. Frappe à cette loge, et ce papier à la demoiselle en guise d'Entr'acte.

Il lui remet le papier qu'il vient d'écrire.

CHAPOLARD. Compris!

Il cache la lettre dans un *Entr'acte*, et frappe à la porte de la loge. Zidorini s'est mis à l'écart.

DUTOCQ, *ouvrant la loge*. Qu'est-ce que c'est?

CHAPOLARD. L'Entr'acte demandé.

DUTOCQ, *de mauvaise humeur*. On vous a déjà dit qu'on n'en voulait pas...

CHAPOLARD. C'est pas pour vous, c'est pour mademoiselle! (*Il met virement l'Entr'acte dans les mains de Mignonnette, ferme la porte et dit à Zidorini :*) Le tour est joué!

ZIDORINI. Merci! à présent..... éclipse-toi...

CHAPOLARD. Sufficit! (*A lui-même.*) Voilà le moment d'aller chauffer mon ouvrage!

Il sort.

ZIDORINI. Quel bonheur! que va-t-elle faire? on ouvre la lucarne... si c'était elle?

DUTOCQ, *paraissant*. Eh! marchand! marchand! on n'en veut pas de votre Entr'acte!

Il le jette par le carreau.

SCÈNE VII.

ZIDORINI, *puis* MIGNONNETTE.

Pendant cette scène, les ouvreuses regardent la pièce à travers les carreaux des loges.

ZIDORINI, *ramassant l'Entr'acte*. Le coup est manqué! non, mon billet n'y est plus... elle l'a gardé... son cœur m'a compris... Dieu! le carreau se rouvre...

MIGNONNETTE, *paraissant au carreau, et parlant à l'intérieur de la loge*. Un instant seulement, mon oncle; l'air me fera du bien.

ZIDORINI. Oh! mademoiselle! que vous êtes bonne!

MIGNONNETTE. Plaît-il, monsieur?

ZIDORINI. Je dis que vous êtes bonne!

MIGNONNETTE. Pourquoi que je suis bonne?

ZIDORINE. Vous me le demandez... quand vous daignez me gratifier d'un regard.

MIGNONNETTE. Comme ça vous croyez que c'est pour vous que je me mets à la fenêtre; vous vous trompez, jeune homme... mais enfin puisque nous nous rencontrons par hasard, je ne serai pas fâchée de savoir qui vous êtes.

ZIDORINI. Et moi, je suis heureux, mille et une fois heureux de me dévoiler devant vous... je vais me montrer dans le simple appareil de la vérité; je commence par ma famille; je suis le fils d'un banquier, d'un homme de lettres, d'un ambassadeur ou d'un débitant de tabac. A votre choix!

MIGNONNETTE. Comment! à mon choix!

ZIDORINI. Oui, belle Mignonnette, choisissez, vous en avez le droit et moi aussi... car n'ayant jamais connu mon père, je peux le supposer sur le bâton de l'échelle sociale qui me conviendra.

MIGNONNETTE. Je comprends, vous êtes un enfant trouvé, sans père ni mère...

ZIDORINI. J'ai été trouvé, j'en conviens, mais j'ai lieu de penser que j'ai un père.... ma raison se refusant à croire que je doive le jour à une feuille de chou.

MIGNONNETTE. Quel est votre état?

ZIDORINI. Elève du Conservatoire...

MIGONNETTE. Je vous croyais chanteur des rues.

ZIDORINI. Chanteur des rues! par exemple! je chante dans les rues... oui... mais comme étude... pour donner à ma voix plus d'étendue... n'ayant que le ciel pour limite, elle a une plus grande portée.

MIGNONNETTE, *se retournant vers l'intérieur de la loge.* Encore une minute, mon oncle; j'entends aussi bien que vous, c'est très-intéressant..... Ainsi vous vous destinez au théâtre?

ZIDORINI. Au grand Opéra... et je n'attends plus que d'avoir tout à fait grandi pour entrer dans les basses tailles... Oh! je sens que je serai un jour un grand artiste... Voilà mon brillant passé, mon riche avenir; me permettez-vous de mettre mon présent à vos pieds...

MIGNONNETTE. Je ne peux vous en empêcher...

ZIDORINI. O paroles de castonade! et que l'on croirait échappées d'une boutique de confiseuse... c'est que, voyez-vous...

AIR : *Vous* (Masini), ou *Je souffre, je tremble* (Tourlourou).

Parfois il me semble
Que je perds l'esprit,
Je souffre, je tremble,
J' n'ai plus d'appétit...
L' trépas doit s'ensuivre...

MIGNONNETTE.

Pourtant, ici-bas,
D'amour on peut vivre.

ZIDORINI.

Je l' sais trop, hélas!
D'amour on peut vivre,
Mais ça n'engraiss' pas!

DEUXIÈME COUPLET.

MIGNONNETTE.

Enfin que puis-j' faire?

ZIDORINI.

Faut qu' dès aujourd'hui
J' parvienne à vous plaire,
Sinon, n i ni!

MIGNONNETTE.

Non, j' vous en supplie,
N' vous périssez pas :
Faut t'nir à la vie
Plutôt qu'au trépas.
Quand on perd la vie,
En est-on plus gras?

ZIDORINI. Ainsi vous m'ordonnez de vivre? c'est m'ordonner de vous aimer..... et alors vous.....

MIGNONNETTE, *se retournant encore comme si on l'appelait.* Voilà, voilà, mon oncle... je vous assure que je ne perds pas un mot... tout ce que j'entends me fait le plus grand plaisir...

ZIDORINI. Vous m'aimerez aussi?

MIGNONNETTE, *souriant.* Je l'ai-t-il dit?

ZIDORINI. J'ai cru le comprendre... prouvez-moi que je ne me suis pas trompé... Votre main?

MIGNONNETTE. Y pensez-vous? et mon oncle!

ZIDORINI, *très-tendrement.* N'est-il pas myope?

MIGNONNETTE, *passant sa main.* Non, non... c'est impossible... (*Zidorini applique deux baisers sur la main que Mignonnette retire vivement.*) Un baiser, mâtin! vous ne vous gênez pas.

ZIDORINI. Mâtin!... elle me permet de l'aimer!... je suis aux anges... Montons au paradis. (*Fausse sortie.*) Mais que vois-je?.. le père Bouffardo! est-ce qu'il se trouve mal?...

SCÈNE VIII.

CHAPOLARD, BOUFFARDO, ZIDORINI.

Bouffardo entre soutenu par Chapolard.

CHAPOLARD, *à Zidorini.* Ça ne sera rien. (*A Bouffardo.*) Ici vous aurez de l'air..... mais faudrait de l'eau... du vinaigre.

ZIDORINI. Je cours en chercher.

Il sort.

SCÈNE IX.

CHAPOLARD, BOUFFARDO.

BOUFFARDO. Ah! je me sens beaucoup mieux!

CHAPOLARD. Qu'est-ce qui vous a donc pris, mon artiste?

BOUFFARDO. La surprise, le saisissement en voyant jouer cette pièce...

CHAPOLARD. Comment?

BOUFFARDO. Cette histoire qu'on vient de représenter...

CHAPOLARD. Eh ben?

BOUFFARDO Eh ben! j'en suis un des principaux acteurs....

CHAPOLARD. Pas possible!

BOUFFARDO. Cet homme qui a trouvé l'enfant sur le pont Neuf.

CHAPOLARD. Cet homme?...

BOUFFARDO. C'est moi!

CHAPOLARD. Ah! mon Dieu!... et l'enfant?

BOUFFARDO. Et l'enfant... c'est Zidor.....

CHAPOLARD, *tombant sur une chaise.* Je tombe des tours Notre-Dame!

BOUFFARDO. Qu'est-ce que vous avez donc? Est-ce que vous vous trouvez mal à votre tour?

CHAPOLARD. Non... non... ce n'est rien... (*A part.*) En v'là un coup du sort!... quelle découverte!

BOUFFARDO. Ah ça, mais j'y songe... c'est vous qui avez donné le sujet de cette pièce à Saint-Gobin... Connaîtriez-vous le véritable père de Zidor?

CHAPOLARD. Mais... oui... un peu...

BOUFFARDO. Son nom.... dites-moi son nom...

CHAPOLARD. Son nom.... c'est.... quelqu'un! Bourrichon.... Trouvez-vous demain à la barrière, je vous le ferai connaître.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BOURRICHON*.

BOURRICHON, *sans voir Chapolard et Bouffardo.* Un minute de plus dans cette loge et je tombais en apoplexie!

BOUFFARDO. Tiens! c'est...

CHAPOLARD, *à Bouffardo.* Chut...

BOURRICHON, *toujours à lui-même.* Pendant toute la pièce j'avais les buttes Montmartre sur la poitrine, et au dénoûment le Panthéon m'est tombé sur la tête.

CHAPOLARD. Comme vous êtes ému, mon vénérable banquetier...

BOURRICHON. Moi... pas du tout.

* Bourrichon, Chapolard, Bouffardo.

CHAPOLARD, *mystérieusement.* Je suis sûr que c'est la scène du pont Neuf qui vous a fait le plus d'effet?

BOURRICHON, *feignant l'indifférence.* La scène du pont Neuf... mais non...

CHAPOLARD. Allons donc! vous êtes encore tout pâle...

BOURRICHON, *tombant sur la chaise où Chapolard et Bouffardo se sont assis.* C'est ma nature... c'est mon acabit!...

CHAPOLARD, *à part.* Point de doute! c'est lui, c'est mon infâme décrotteur!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ZIDORINI, *puis* TOUT LE MONDE*.

ZIDORINI. Voici le verre d'eau démandé...

Il va à la chaise et trouve Bourrichon qui s'est assis et qui boit le verre d'eau qu'on apporte.

BOUFFARDO. Merci...

ZIDORINI. Si j'avais su, je l'aurais bu.

On entend des applaudissements. L'auteur! l'auteur!

MIGNONNETTE, *sortant de la loge avec Dutocq.* Mazette! que c'est sensible... j'en aurai le cauchemar pendant huit jours.

TOUS, *en dehors.* Achille! Achille!

CHAPOLARD. On demande le premier rôle! quel succès colossal!

Tous les spectateurs quittent la salle.

Mlle PIQUENOT, *à Bourrichon, lui tendant la main.* Monsieur Bourrichon, vot' petit banc...

BOURRICHON. Il est dans la loge, parbleu! je ne l'emporte pas!

Mlle PIQUENOT Je le sais bien... mais...

Elle tend la main.

BOURRICHON, *avec importance.* J'avais un billet gratis, je n'ai rien à payer...

Mlle PIQUENOT. Là! qu'est-ce que je disais?

BOURRICHON. Demain je fais rentrer tout ce qui m'est dû à Paris... et après demain je pars pour les tropiques...

DUTOCQ, *à part.* Par exemple! ça ne m'arrangerait pas...

BOUFFARDO, *à Chapolard.* Demain, à la barrière!

CHAPOLARD. J'y serai!

ZIDORINI, *à Mignonnette.* Si vous ne vous lez pas que je m'homicide, à minuit à vot' fenêtre...

MIGNONNETTE, *à part.* Plus souvent que j'y serai...

CHOEUR.

AIR : *Il sera comme un chérubin* (Don Pasquale).

De tout ça quell' sera la fin?
Ah! je voudrais être à demain,
Oui, pour connaître son destin,
Ah! je voudrais être à demain!

* Zidorini, Bourrichon, Mignonnette, Chapolard, Bouffardo.

BOURRICHON.
J' voudrais être plus vieux d'un jour.
BOUFFARDO *et* DUTOCQ, *à part, ensemble.*
Quelle aventure singulière!
ZIDORINI, *regardant Mignonnette.*
J' compt' sur la lune et sur l'amour.
CHAPOLARD, *les regardant tous*
J'ai donc enfin découvert tout l' mystère!
MIGNONNETTE.
Non, non, la nuit parler d'amour,
Ça pourrait m' jouer un mauvais tour.

ENSEMBLE.
De tout ça quell' sera la fin?
Ah! je voudrais être à demain;
Oui, pour connaître mon destin,
Ah! je voudrais être à demain.

Pendant le finale, une foule de spectateurs paraissent de différents côtés.

ACTE TROISIÈME.

Sortie d'une barrière. De chaque côté, des marchands de melons, de salades, d'œufs rouges, de petite mercerie, de joujoux à un sou, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCHANDS, PROMENEURS.

Au lever du rideau, les promeneurs circulent et achètent aux marchands. Tableau animé.

CHOEUR.

Air *de la Muette.*

Tout l' mond' s'empresse d'accourir :
A la barrière on vient s' réjouir;
C'est là que, dès avant midi,
Les p'tits métiers font le lundi.

UNE MARCHANDE. Voilà l' plaisir, mesdames, voilà l' plaisir.

UNE AUTRE. Beaux melons! à la coupe ces gros-là.

UNE MARCHANDE. Trois de six blancs les rouges et les blancs.

UN NORMAND. V'là d' la salade, en voulez-vous?

ROSSIGNOL. V'là d'zhannetons! d'zhannetons pour un liard!

Reprise du chœur.
Tous crient et sortent peu à peu.

SCÈNE II.

MIGNONNETTE *et* ZIDORINI.

MIGNONNETTE, *arrivant.* A la vanille et au citron, deux liards le verre!

ZIDORINI, *la suivant, la tenue tout en désordre.* Une au citron!

MIGNONNETTE. Non, jeune homme!.... vous me suivez depuis le boulevard du Temple, et vous en avez pris tout le long du chemin... vous faites une consommation effrayante de mon article.... déjà une fois.... vous vous en êtes régalé au moins de quarante, et aujourd'hui vous en êtes à la trente-neuvième...

ZIDORINI. Je veux encore la quarantaine...

MIGNONNETTE. Pour la dix-septième fois, non! les glaces, c'est indigeste. Ça pourrait vous faire du mal!

ZIDORINI, *avec amertume.* J'adore l'intérêt que vous prenez à ma santé! Et si c'est justement mon intention de me faire du mal à présent... Si ça ne me suffit pas d'avoir le cœur en flamme, et que je veuille me mettre le feu dans le corps, en avalant des torrents de cette boisson glacée... Si je veux me donner une gastrite ou tout autre maladie mauvaise, qui rime avec Père-Lachaise... Aurez-vous le droit de vous y opposer, vous? Vous! qui m'avez fait passer sous vos fenêtres une nuit blanche, pendant la nuit la plus noire... Vous, enfin, à qui je devrai un rhume de cerveau... monstre!

Il éternue.

MIGNONNETTE. Comme ça... vous vous étiez ingéré que je viendrais à votre rendez-vous nocturne? Apprenez, monsieur, qu'une jeune fille sage ne doit écouter les amoureux que jusqu'au coucher du soleil... et c'est encore bien gentil.

ZIDORINI. Pourtant il avait déjà mis son bonnet de nuit, hier soir... le soleil. Quant au Lazare vous m'avez fait entendre des paroles... que je croyais de castonade... mais ça n'était que de la mélasse!

MIGNONNETTE. Hein! de la quoi?

ZIDORINI. Oui, vous voudriez me voir mourir...

MIGNONNETTE. Je ne dis pas ça!

ZIDORINI. Me voir souffrir!

MIGNONNETTE. Je ne dis pas ça!

ZIDORINI. Me voir maigrir!

MIGNONNETTE. Je ne dis pas ça.

ZIDORINI. Mais que dites-vous donc alors, beauté féroce?

MIGNONNETTE. Je dis et je vous répète que la nature m'a donné un oncle, et que

c'est à lui que vous devez d'abord vous adresser pour obtenir ma main.

ZIDORINI. Eh bien! où est-il niché pour le quart d'heure, cet oncle? que je le supplie, que je l'implore, que j'embrasse ses vieux genoux...

MIGNONNETTE. Tenez, justement le v'là là-bas.

ZIDORINI. Oui... c'est lui! je le reconnais au chiendent qui orne sa tête vénérable... C'est bien lui, qui répond au nom de Bourrichon! Ecoutez, limonadière adorée! Il a un physique repoussant, monsieur votre oncle! cependant je vais lui adresser des paroles suppliantes; mais si je suis refusé par lui, jurez à l'instant...

MIGNONNETTE. Jurer! ah ça, pour qui me prenez-vous? saquerlotte!

ZIDORINI. Non, je ne vous parle pas de proférer des gros mots. Ah! c'est à cent lieues de ma pensée. Je dis, car je sens déjà d'affreux tiraillements d'estomac, et six glaces au citron devront m'achever tout à fait... jurez-moi, s'il me refuse, de me les donner... pas pour rien... non, voilà les deux pièces six liards; je les dépose d'avance sur votre comptoir.

Il les met sur le banc de pierre.

MIGNONNETTE. Du tout; parlez d'abord à mon oncle, et nous verrons après.

AIR : *Ne va pas te trahir, ma sœur* (Pierre le Millionnaire).

Allons, parlez-lui vivement;
Munissez-vous d' son agrément...
C'est impossibl' sans ça d' fair' la noce...
Quoiqu' vous m' trouviez féroce,
Mon cœur partag' votre tourment,
Et j' n'aurai pas l' tempérament
De vous glacer le sentiment.

Le v'là, allons, chaud! chaud!

ZIDORINI, *à part.* Oui, je vais réfléchir à la manière la plus convenable d'aborder cet cet homme!

Il se retire un peu à l'écart.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BOURRICHON *.

BOURRICHON, *entrant vivement.* Mignonnette! c'est toi que je viens chercher!

MIGNONNETTE. Pourquoi donc faire, mon oncle?

BOURRICHON. J'ai des fonds à toucher dans les environs, et tu vas venir m'aider... Ferme ta boutique.

MIGNONNETTE. Oui, mon oncle!

Pendant l'aparté de Bourrichon, elle fait signe à Zidorini de parler à son oncle.

* Mignonnette, Zidorini, Bourrichon.

BOURRICHON, *à part.* Oui, dès que toutes mes rentrées seront faites, je m'exile... car ici la terre me brûle la plante des pieds, et le remords m'emboîte le pas... il me semble sans cesse entendre un agent de police me dire...

ZIDORINI, *s'approchant.* Vieillard! je vous arrête...

BOURRICHON, *à part, effrayé.* Ciel! je suis perdu!

ZIDORINI, *reprenant.* Je vous arrête au nom de la loi...

BOURRICHON, *à part.* Je me vois déjà sur les bancs de la correctionnelle.

ZIDORINI, *de même.* Au nom de la loi qu'impose à un oncle sensible le bonheur d'une nièce soumise et respectueuse.

BOURRICHON, *à part.* Qu'est-ce qu'il dit? Me serais-je trompé? (*Le regardant.*) Eh! sans doute... ce n'est pas ce que je croyais, il n'a pas de canne. (*Haut.*) Parlez, jeune homme; de quoi s'agit-il?

ZIDORINI, *à part.* Flattons-le... (*Haut.*) Vieillard bien conservé, il s'agit d'hyménée.

BOURRICHON. D'hyménée?

ZIDORINI. Oui, vieillard bien conservé... d'hyménée entre votre charmante nièce et le jeune homme qui s'offre à vos regards étonnés!

MIGNONNETTE, *à part.* Qu'est-ce qu'il va répondre?

BOURRICHON. Comment..... vous me demandez ma nièce en mariage?

ZIDORINI. Je vous la demande...

BOURRICHON, *riant.* Ha! hà! ha!

MIGNONNETTE, *à part.* Il rit...

ZIDORINI. Vous riez?

BOURRICHON *. Ma nièce en mariage! Allons donc, mon cher, vous n'y pensez pas!

ZIDORINI. Je n'y pense pas! je n'y pense pas! Mais je ne fais que ça du matin au soir, et surtout... du soir jusqu'au matin... Ma pensée amoureuse fait le tour du cadran.

BOURRICHON. En ce cas, vous êtes fou!

ZIDORINI. Vous avez dit le mot propre. Je suis fou, insensé, monomane... et c'est de votre bouche seule que peut sortir la douche qui doit me sauver.

AIR :

J'erre partout sans but,
J' fais mainte extravagance;
En chantant la romance,
Quand faut un *la*, j' lais *ut*.
J' m'habill' sens d'vant derrière,
Je n' bois ni n' mang'... Voilà
Vot' nièc' qui vous l' dira,
J' vis d'amour et d'eau claire...
Ah! rendez-moi l'esprit,
Et surtout l'appétit.
Entendrez-vous mon vœu?
Ah! dit's : Un peu, mon n'veu!

* Mignonnette, Bourrichon, Zidorini.

BOURRICHON. Mon cher ami... je suis touché de votre état.

ZIDORINI. Et vous permettez?

MIGNONNETTE, *à part.* Il consent!

BOURRICHON. Et je vous permets de vous rendre immédiatement à Charenton pour vous faire guérir...

ZIDORINI *et* MIGNONNETTE. A Charenton!

BOURRICHON. Un homme de votre sorte oser aspirer à l'honneur d'entrer dans ma famille... il faut que vous soyez bien cruellement affecté.

AIR *des Chemins de fer.*

Allons, viens, suis-moi, Mignonnette,
J'ai beaucoup d'argent à compter;
Et pour une telle recette,
On ne saurait trop se hâter.

MIGNONNETTE, *à part.*

Il m' fait pitié! l' pauvre jeune homme
En d'viendra vraiment fou, je crois.

ZIDORINI, *à part.*

Si j' trouv' mon rival, je l'assomme,
Ou bien je l'étrangle... à son choix.

ENSEMBLE.

MIGNONNETTE.

Allons, mon oncle, je suis prête;
Nous avons beaucoup à compter,
Et pour un' si grosse recette,
On ne saurait trop se hâter.

ZIDORINI, *à part.*

De mon amour, ô Mignonnette!
Hélas! faut-il me désister?
Dans mon cœur gronde la tempête;
A quel projet dois-j' m'arrêter?

BOURRICHON.

Allons, viens, suis-moi, Mignonnette, etc.

Bourrichon sort avec Mignonnette.

SCÈNE IV.

ZIDORINI, *seul.*

Il me refuse, ce vieillard mal conservé... il me refuse... et je ne puis m'immoler... Non! celle que j'aime a déménagé avec son établissement .. impossible d'avoir recours à ses glaces au citron! Ah! si j'avais la rivière sous la main je me brûlerais la cervelle!

Il tombe sur un banc, en se tenant la tête dans ses mains.

SCÈNE V.

ZIDORINI, DUTOCQ.

DUTOCQ, *sans voir Zidorini.* Où rencontrer ce père Bourrichon?... ce matin, je me rends chez lui, il était sorti. Je cours à la halle, où il devait faire ses rentrées; il venait d'en partir pour gagner la barrière, m'a-on dit. M'y voici, et il faut absolument que je lui parle. Cette maudite affaire que je ne croyais pas aussi avancée, et qui demain, aujourd'hui même peut-être, pourrait me conduire... La résolution qu'a prise M. Bourrichon de partir, m'inquiète... car c'est sur lui, sur mon mariage surtout que je compte pour me tirer du désastreux pétrin où je suis...

ZIDORINI, *à lui-même, sans voir Dutocq.* Oh! oui, c'est mon rival, mon odieux rival, qui est cause que je suis évincé.

DUTOCQ, *continuant.* C'est après la représentation à laquelle nous avons assisté hier au Petit-Lazary, qu'il s'est subitement décidé à quitter Paris. Dans cette pièce, il y avait un coquin qui s'emparait d'une somme d'argent. Est-ce que par hasard le père Bourrichon... Mais j'y songe, Chapolard, je crois, a fourni le sujet de la pièce... oui... je lui parlerai, je l'interrogerai. Ah! si je pouvais découvrir quelque mauvaise action du Bourrichon... c'est pour le coup que je le tiendrais!...

ZIDORINI, *à lui-même.* Eh bien! c'est dit; je lui casserai les reins, ça sera une consolation pour mon sensible cœur.

DUTOCQ, *toujours à lui-même.* Avant tout, il faut que je le déterre. Il doit être connu dans ce quartier. Prenons des informations. (*Voyant Zidorini.*) Ah! voici quelqu'un! (*Haut.*) Hé! l'ami? (*S'approchant.*) Est-ce que vous ne m'entendez pas? (*Lui frappant sur l'épaule.*) L'ami!

ZIDORINI, *relevant la tête et reconnaissant Dutocq.* C'est lui! c'est cet infâme sans-mollets!

DUTOCQ, *reculant.* Hein! qu'est-ce que ça veut dire*?

ZIDORINI. Ça veut dire que tu vas passer un drôle de quart d'heure.

DUTOCQ. Mais, mais, je ne vous connais pas.

ZIDORINI. Je te connais, moi... c'est toi qui m'enlèves la femme que j'idole... et je vais te tremper une horrible soupe.

DUTOCQ, *voulant s'esquiver.* Cet homme est enragé!

ZIDORINI, *le retenant.* Oh! tu ne m'échapperas pas.

DUTOCQ. A la garde!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BOUFFARDO**.

BOUFFARDO. Que vois-je?... Zidorini qui a des mots! (*Levant sa canne sur Dutocq.*) Gare là-dessous!

* Dutocq, Zidorini.
** Dutocq, Bouffardo, Zidorini.

DUTOCQ. Mais c'est lui qui m'étrangle!

BOUFFARDO. Voyons, petit, calme-toi.

ZIDORINI. Quoi, père! vous ne le reconnaissez pas? c'est mon rival!...

BOUFFARDO. Ce n'est pas une raison pour l'assommer... que diable! on s'explique... Voyons, expliquez-vous.

DUTOCQ *.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Mais vraiment, c'est épouvantable!
Au lieu de venir m'attaquer,
Il eût été plus convenable
De commencer par s'expliquer.
Moi, je saurai, pour vous confondre,
Donner des explications
Auxquelles il sera, j'en réponds,
Impossible de rien répondre.

ZIDORINI. Eh bien! voyons!

DUTOCQ. Eh bien! repondez à celle-là!

SCÈNE VII.

ZIDORINI, BOUFFARDO, *puis* CHAPOLARD, *et* DEUX INCONNUS.

ZIDORINI, *courant après.* Ah! il se sauve, le capon!

BOUFFARDO, *le retenant* **. Zidorini, écoute-moi!

CHAPOLARD, *qui vient d'entrer, frappant sur l'épaule de Bouffardo.* Laissez-le aller, père Bouffardo. (*Bas.*) Faut que je vous parle.

BOUFFARDO. Chapolard!

Il lâche Zidorini, qui se sauve.

SCÈNE VIII.

BOUFFARDO, CHAPOLARD, DEUX INCONNUS.

CHAPOLARD. Pardon, deux mots à dire à quelqu'un, et je suis à vous. (*Il appelle les deux inconnus qui paraissent, et il leur indique la boutique du marchand de vin.*) St! entrez là, et attendez! vous verrez ce que je vous ai promis.

UN DES DEUX-HOMMES, *à son camarade* ***. Ouvrons bien les yeux et les oreilles; cette fois il ne nous échappera pas.

Ils entrent chez le marchand de vin.

SCÈNE IX.

BOUFFARDO, CHAPOLARD.

CHAPOLARD. A présent, à nous deux.

* Bouffardo, Dutocq, Zidorini.
** Bouffardo, Chapolard.
*** Bouffardo, Chapolard, les deux hommes.

BOUFFARDO. Chapolard, vous allez donc m'apprendre... ah! c't'idée-là!...

CHAPOLARD. Père Bouffardo, j'en ai long à vous conter; mais je tâcherai d'être bref... et d'abord, je n'ai pas toujours été ce que je suis. Il y a vingt ans j'étais à la tête d'un bon commerce, mais j'ai eu le malheur de perdre ma femme, et avec elle tout ce que je possédais; car le désespoir m'empoigna, et pour noyer mon chagrin... c'est chez le marchand de vin que j'allais passer toutes les journées. Enfin, je me vis obligé de quitter la ville que j'habitais... et je débarquai à Paris, avec un mioche de trois ans et quatre mille francs renfermés dans un portefeuille pour toute fortune... Le soir du lendemain de mon arrivée, je me faisais cirer sur le pont Neuf, lorsque tout à coup une foule immense débouche de la rue du Roule... c'était, je crois, le commencement d'une émeute... Je suis heurté par l'un, par l'autre; dans la bousculade, mon portefeuille tombe de ma poche sur la sellette, et en même temps je m'aperçois que mon garçon n'est plus près de moi... comme de juste, ma première pensée est pour lui. Je cours, je m'informe; mais, hélas! impossible de le retrouver!...

BOUFFARDO. Et c'est ce soir-là que j'ai recueilli au coin d'une borne un pauvre petit, transi de froid et mourant de faim...

CHAPOLARD. C'était Zidore!

BOUFFARDO. Ainsi c'est vous-même, vous qui êtes son père? pauvre enfant!...

CHAPOLARD. Oh! oui... pauvre enfant, n'est-ce pas, d'avoir pour père un loupeur, un ivrogne... (*Mouvement de Bouffardo.*) Oh! ne vous en défendez pas... c'est là vot' pensée; mais écoutez-moi jusqu'au bout, et vous verrez qu'il y a encore quelque chose dans le cœur de cet ivrogne.

BOUFFARDO, *lui serrant la main.* Je ne dis pas ça, Chapolard!

CHAPOLARD. Désespéré, je retournai bien vite auprès du décrotteur, pour lui redemander mon portefeuille; mais le coquin avait disparu... Je me trouvais donc à la fois privé de mon pauvre enfant, et sans la moindre ressource... C'est alors que j'ai commencé mon existence de juif errant, exerçant dans toutes les rues de la capitale mon petit métier de marchand de verre cassé, et me reposant souvent, oh! oui, trop souvent, au cabaret... mais, mon Dieu! encore une fois, ce n'était que là que je pouvais oublier les chagrins du passé! et pour moi, l'oubli était le seul bonheur... Maintenant, jugez si j'ai été heureux hier, quand j'ai appris par vous que mon pauvre enfant existait... jugez, après dix-neuf ans, quelle a été ma joie de le retrouver!...

BOUFFARDO, *avec douleur.* Oh! oui... mais moi?...

CHAPOLARD.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Ah! je conçois quelle peine est la vôtre :
Voilà pourtant comm' tout change ici-bas,
L' bonheur de l'un fait l' désespoir de l'autre,
C'est l' mauvais lot qui vous échoit, hélas!

BOUFFARDO.

Oui, l' sort nous donn', juste quoique sévère,
Quand il m'enlève un enfant que j' chéris,
A vous l' plaisir d' l'entendr' vous dir' : Mon père,
A moi l' chagrin de n' plus l' nommer mon fils...
Je ne dois plus maint'nant l'app'ler mon fils!

Car à présent vous allez lui dire...

CHAPOLARD. Non, pas encore... Il faut d'abord que je lui fasse une position, que je lui rende la petite fortune qui lui appartient.

BOUFFARDO. Une fortune?...

CHAPOLARD. Sans doute... ce portefeuille que j'ai perdu, c'était pour lui; et j'ai découvert aussi hier au soir entre les mains de qui il est tombé.

BOUFFARDO. Pas possible!

CHAPOLARD. Tout à l'heure j'ai rencontré le bureau de placement, vous savez, l'ami intime de ce Bourrichon?

BOUFFARDO. Le banquetier... quoi! ce serait?...

CHAPOLARD. Eh bien! oui... le coquin de décroteur dont je vous ai parlé, c'est ce vieux gueux de Bourrichon!... Le Dutocq veut m'entretenir; je lui ai donné rendez-vous ici, et nous verrons si je ne parviendrai pas à me faire restituer. Ah! mais, il tarde bien. Hé! il me semble que c'est lui que j'aperçois... Tâchez de retrouver Zidore; revenez avec lui. Motus... et bon espoir!

AIR *du Marquis de Lansac.*

Partez viv'ment,
Car c'est vraiment
Le Dutocq qui s'approche.
Je compt' sur lui
Pour qu'aujourd'hui
Le Bourrichon dépoche.

ENSEMBLE.

BOUFFARDO.

Je pars viv'ment,
Car c'est vraiment
Le Dutocq qui s'approche.
Comptez sur lui
Pour qu'aujourd'hui
Le Bourrichon dépoche.

CHAPOLARD.

Partez viv'ment, etc.

Bouffardo sort.

SCÈNE X.

CHAPOLARD, DUTOCQ.

DUTOCQ, *à part.* Voilà mon homme! c'est un ivrogne; en le faisant boire il me sera facile de savoir...

CHAPOLARD. Il s'agit de jouer serré.

DUTOCQ. Vous voilà, Chapolard?

CHAPOLARD. Eh bien, je vous attendais; vous m'avez dit que nous avions à causer.

DUTOCQ. Il fait bien chaud... si nous nous rafraîchissions?

CHAPOLARD*. Un verre de vin, ça ne se refuse jamais. (*Appelant.*) Garçon! une bouteille, et du cacheté, c'est monsieur qui paye!

Le garçon paraît.

DUTOCQ. Non, deux bouteilles! chacun la nôtre, ça n'est pas trop.

CHAPOLARD, *à part.* Tiens, tiens, tiens! (*Haut.*) Diable! vous faites bien les choses!

Le garçon apporte les bouteilles; ils s'asseyent.

DUTOCQ, *versant.* A votre santé d'abord!

CHAPOLARD. A la vôtre, monsieur Dutocq!

Chapolard avale son verre de vin; Dutocq fait semblant de boire pendant toute la scène.

DUTOCQ, *à part.* Mettons-le sur la voie. (*Haut.*) Savez-vous bien que la pièce d'hier au soir est fort intéressante? je ne serais pas étonné qu'elle fît beaucoup d'argent.

CHAPOLARD. Ni moi non plus... C'est-il beau! c'est-il beau! surtout le dénouement, quand on empoigne le coquin. (*Lui mettant la main sur l'épaule.*) Comme ça! v'lan!...

DUTOCQ, *emplissant son verre.* Buvez donc! C'est vous, à ce qu'on m'a dit, qui avez fourni le sujet?

CHAPOLARD, *achevant de boire.* Moi-même.

DUTOCQ. C'est un fait historique, je crois?

CHAPOLARD. Oui, oui, historique ou mythologique; je ne sais pas au juste comment on nomme ça...

DUTOCQ. Et ce fait remonte-t-il bien haut?

CHAPOLARD. S'il remonte bien haut? mais il peut y avoir de ça... nous n'allons pas, nous n'allons pas!

Il verse et boit.

DUTOCQ. Il peut y avoir?...

CHAPOLARD. Attendez donc... nous sommes en mil huit cent quarante-quatre... Il est joliment bon, ce petit vin-là! (*Il boit.*) Ça devait être... oui, ça doit faire une vingtaine d'années...

DUTOCQ, *à part.* Il y a vingt ans... bien! (*Haut.*) Et comment donc avez-vous appris...

* Dutocq, Chapolard.

CHAPOLARD, *se grisant.* C'te bêtise! mais je l'ai appris par moi-même...

Il boit.

DUTOCQ, *à part.* Serait-ce à lui que l'aventure est arrivée?

CHAPOLARD. Puisque je l'ai vu... de mes propres yeux vu...

DUTOCQ. Vous l'avez vu?...

CHAPOLARD. Dans Mathieu Lansberg...

DUTOCQ. Qu'est-ce que vous dites?

CHAPOLARD, *se grisant davantage.* Je dis que ce petit vin-là fait mon bonheur...

AIR :

Chers amis, buvons,
Bannissons l'humeur noire,
Chers amis, buvons,
Demain nous partirons,
Oui, toi, z'et vous, z'et lui, z'et moi,
Nous la vid'rons, lon la, cette bouteille;
Oui, toi, z'et vous, z'et lui, z'et moi,
Nous la vid'rons cent fois. (*Bis.*)

DUTOCQ. Mais l'histoire, l'histoire?... (*A part.*) Il perd la tête!

CHAPOLARD, *de plus en plus gris.* L'histoire? voilà... Un jour l'empereur d'Autriche se promenait sur le pont Neuf avec madame son épouse, l'autographe de toutes les Hongries... v'là-t-il pas que pendant qu'il marchandait une paire de bretelles, un petit carlin en passant lui mord son auguste mollet.

DUTOCQ. Le malheureux est tout à fait ivre!

CHAPOLARD. C'était à l'époque où il y avait encore des carlins. A propos, savez-vous ce qu'ils sont devenus les carlins?... je les aimais beaucoup les carlins... Dieu! que ce vin-là est donc agréable!

Il tombe sur la table.

DUTOCQ. Maudit ivrogne!... je ne saurai rien!... Garçon!

Il lui parle.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BOURRICHON, MIGNONNETTE*.

BOURRICHON, *entrant par le fond et à lui-même.* Allons... voilà toutes mes rentrées faites. J'ai réalisé ma petite fortune en billets de banque; je n'ai plus que ce bon de sept francs, payable sur le boulevard extérieur... je le recevrai en m'en allant; et ce soir je monte en diligence. Je ne suis pas fâché de partir sans voir Dutocq; il m'aurait demandé des explications.

MIGNONNETTE, *qui a jeté les yeux de tous côtés.* Je n'aperçois plus ce pauvre jeune homme... pourvu qu'il ne soit pas allé se périr dans le canal?

BOURRICHON. Mais viens donc, Mignonnette; donne-moi ton bras, nous allons rentrer à notre domicile.

DUTOCQ, *à part.* Le père Bourrichon!... oui, c'est cela! en lui faisant accroire que Chapolard m'a tout dit... Abordons-le gaillardement. (*Il s'approche.*) Charmante Mignonnette!

Il lui prend la taille.

MIGNONNETTE. Eh bien!

Elle lui donne un soufflet.

DUTOCQ. Oh!

BOURRICHON, *à part.* Dutocq!... que le diable l'emporte!

DUTOCQ, *se frottant la joue.* Vous avez la main leste, mais non légère, femme adorée!

MIGNONNETTE*. Pourquoi que vous me prenez la taille, manant?

DUTOCQ Histoire de rire, belle Mignonnette! histoire de rire... avec vous; mais à monsieur votre oncle, je dois parler sérieusement.

BOURRICHON. A moi?...

DUTOCQ, *bas.* A vous seul.

BOURRICHON, *à Mignonnette.* Mon enfant, va toujours recevoir ce billet... tu me retrouveras ici.

MIGNONNETTE**. Oui, mon oncle.

DUTOCQ. J'espère que vous ne m'en voulez pas?

MIGNONNETTE. Moi, par exemple!

AIR : *Moi, j' crois à la sorcière* (Brodequins de Lise).

D' vous en vouloir, je pense,
Monsieur, j' n'ai pas sujet;
Vous m' privez d' vot' présence,
Vous r'cevez un soufflet.
Je sais qu' vous voulez m' plaire,
Mais vous perdez vos pas...
Or, je vous l' dis, hélas!
Moi, j' n'en veux jamais guère
Aux gens dont je n' veux pas.
Je n'en veux jamais guère
Aux gens dont je n' veux pas.

Elle sort.

DUTOCQ, *à part.* C'est peu flatteur... mais nous verrons.

SCÈNE XII.

DUTOCQ, BOURRICHON, CHAPOLARD, *toujours endormi.*

BOURRICHON. Eh bien! mon bon ami, de quoi s'agit-il?

DUTOCQ, *lui montrant Chapolard.* Tenez... regardez...

* Bourrichon, Mignonnette, Dutocq, Chapolard.

** Bourrichon, Mignonnette. Dutocq, Chapolard.

BOURRICHON. Qu'est-ce que c'est que ça?

DUTOCQ. Chapolard...

BOURRICHON. Eh bien, après?

DUTOCQ. Je viens de lui payer à boire dans votre intérêt... et vous connaissez le proverbe: la vérité est dans le vin... il m'a tout appris à vot' sujet...

BOURRICHON, *hors de lui.* Quoi! ça n'est pas vrai... ça n'est pas vrai... je suis innocent...

DUTOCQ. Il est inutile de nier... je sais tout, vous dis-je! faites-moi plutôt un aveu sincère, afin que je trouve le moyen de vous tirer de ce mauvais pas.

BOURRICHON. Comment, Dutocq, vous pourriez... cependant je ne sais si je dois... et puis devant cet homme...

DUTOCQ. Ne craignez rien, il est ivre mort; il dort comme un sabot...

BOURRICHON. Eh bien! alors... ce secret... non! je ne puis me décider... pourtant, si vous le savez... pourquoi vous le cacherais-je? Oui... ce décrotteur indélicat du pont Neuf, dont il est question dans la pièce que nous avons vue hier... c'est moi!... le portefeuille contenant les quatre mille francs... je l'ai gardé... mais seulement parce que je n'ai pas retrouvé le propriétaire...

DUTOCQ. Quoi! vous l'avez cherché?

BOURRICHON. Non... j'ai été malade.

DUTOCQ. Pendant vingt ans?

BOURRICHON. A peu près... une maladie chronique... Mais cet argent j'ai su en épurer la source... je ne l'ai employé qu'à le prêter pour soulager mes semblables.

DUTOCQ, *à part.* A raison de quatre-vingt-dix pour cent par mois. (*Haut.*) Et c'est le remords de cette peccadille qui vous décide à partir, à vous expatrier?

BOURRICHON. Hélas! oui, mon cher, quand on est honnête homme on se fait des monstres des moindres choses...

DUTOCQ. Mais je ne vois pas votre affaire du même œil que vous... du tout... du tout, au contraire... je prétends que si, dans cette aventure, quelqu'un a lieu de se plaindre, c'est vous, c'est vous seul...

BOURRICHON. Moi! vous croyez? comment donc?

DUTOCQ. Car enfin.... tout s'est passé comme dans la pièce, n'est-ce pas?

BOURRICHON. Absolument! comme dans la pièce...

DUTOCQ. Eh bien, alors... cet homme qui vous a laissé son portefeuille, il ne vous a pas payé le prix de votre cirage.

BOURRICHON. C'est vrai... il ne m'a pas payé.

DUTOCQ, *riant.* Il vous doit vos deux sous.

BOURRICHON. Il me doit mes deux sous, au fait!

DUTOCQ. C'est un filou!

BOURRICHON. Mais oui! c'est un infâme filou!

CHAPOLARD, *se levant brusquement en frappant sur la table.* De quoi! de quoi! un filou!

BOURRICHON *et* DUTOCQ. Hein!...

DUTOCQ. Qu'est-ce que c'est?

CHAPOLARD, *qui a fouillé à sa poche, et à Bourrichon.* Les v'là vos deux sous... et à c't' heure mon portefeuille...

BOURRICHON. Ciel!

DUTOCQ, *à part.* Son portefeuille...

BOURRICHON, *bas, à Dutocq.* Comment... ce serait lui?

DUTOCQ, *de même**. Laissez-moi faire... (*Haut.*) Allons donc, mon brave homme, vous achevez votre rêve... vous êtes gris....

CHAPOLARD. Que non, je ne le suis point; je vous l'ai fait croire et vous avez donné dedans, v'là tout! Chapolard se griser avec deux bouteilles! les marchands de vin les font trop petites pour ça...

AIR *de Lantara.*

Pour me charger la conscience
Ça n' suffit pas, et c' que j'ai bu
M'éclair' seul'ment l'intelligence,
Et m'aide à r'trouver c' qui m'est dû **...
Le banquetier a le gousset pourvu...
Faut donc qu'il m' rend', n'y a pas à s'en dédire,
L'argent qui m' fut autrefois filouté...
Oui, filouté... car, comm' vous v'nez de l' dire,
C'est par le vin qu' j'ai su la vérité.
Monsieur Dutocq à l'instant vient d' le dire,
C'est dans le vin qu'on trouv' la vérité.

Or donc, aboulons les espèces, ou je vas faire ma déposition.

BOURRICHON. Ah! mon Dieu!

DUTOCQ. Votre déposition... vous plaisantez, mon cher... on ne vous croira pas; il n'y a pas de témoins.

CHAPOLARD. Ah! il vous faut des témoins, monsieur Dutocq... eh bien! qu'à ça ne tienne, on en trouvera***. (*A la porte du marchand de vin.*) Venez, mes braves..... (*Les hommes paraissent.*) N'est-il pas vrai que vous avez entendu la conversation de ces deux messieurs?

UN DES HOMMES. Parfaitement!

CHAPOLARD. Et vous seriez prêts à le déclarer à la justice?

L'HOMME. Quand vous voudrez.

CHAPOLARD. Merci..... maintenant faites votre affaire.

L'HOMME. Monsieur Dutocq! au nom de la loi je vous arrête...

DUTOCQ. M'arrêter!

* Bourrichon, Dutocq, Chapolard.

* Bourrichon, Chapolard, Dutocq.

** Bourrichon, Dutocq, les deux hommes, Chapolard.

L'HOMME. Pour le montant de cette lettre de change... il faut nous suivre à Clichy !

DUTOCQ. Malédiction !

BOURRICHON. Quoi ! Dutocq...

CHAPOLARD. C'est à moi qu'il doit d'être placé là, le bureau de placement. Si vous aviez été un honnête homme malheureux, j'aurais tout fait pour vous sauver ; mais les fripons de votre espèce sont beaucoup mieux à l'ombre qu'au soleil. Bon voyage, et mes compliments chez vous.

DUTOCQ. Eh bien ! non... je n'irai pas ; il faudra qu'on m'emporte, qu'on m'entraîne... Au secours !

ENSEMBLE.

AIR *de la Savonnette impériale.*

Oui, je ferai tapage ;
Me conduire en prison !
C'est un horrible outrage !
Et j'en aurai raison !

BOURRICHON, CHAPOLARD *et* LES HOMMES.

Soyez un peu plus sage,
Et payez, ou sinon,
Malgré votre tapage,
Vous irez en prison.

PETITS MÉTIERS *et* PROMENEURS *qui accourent au bruit.*

Quels cris et quel tapage !
Ça n'a pas de raison ;
C'est un voleur, je gage,
Que l'on mène en prison.

Les hommes emmènent Dutocq, qui se débat ; quelques personnes le suivent, d'autres circulent dans le fond.

SCÈNE XIII.

CHAPOLARD, BOURRICHON.

CHAPOLARD. A présent, papa Bourrichon, soyons gentil, et en avant la monnaie.

BOURRICHON, *soupirant.* Allons, mon bon Chapolard ! puisque ça vous oblige, je vais vous remettre quatre mille francs.

CHAPOLARD. Et les intérêts des intérêts...

BOURRICHON, *effrayé.* Hein !

CHAPOLARD. Pas au taux où vous prêtez votre argent, non ! vous seriez ruiné... je ne veux que le taux légal. Je me suis laissé dire qu'au bout de vingt ans le capital était doublé... c'est huit mille francs qui me reviennent...

BOURRICHON. Huit mille francs !... grands dieux !

CHAPOLARD. Oh ! il n'y a pas à marchander... vite les huit chiffons de mille... vous y gagnez encore un portefeuille...

BOURRICHON, *lui comptant les billets.* Au moins vous me promettez un secret inviolable ?

CHAPOLARD. De ce côté-là, vous pouvez être tranquille... d'ailleurs j'ai une excellente garantie à vous donner.

BOURRICHON. Une garantie ! quelle garantie ?

CHAPOLARD. Tenez, justement la v'là. (*A Bouffardo et Zidorini qui paraissant.*) Approchez, vous autres.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BOUFFARDO, ZIDORINI, *puis* MIGNONNETTE*.

BOURRICHON. Encore ce petit drôle de tantôt !

CHAPOLARD. Zidore ! remercie monsieur Bourrichon, il t'accorde la main de sa nièce.

MIGNONNETTE, *qui arrive, à part.* Qu'entends-je ?

BOUFFARDO. Est-il Dieu possible ?

ZIDORINI. Quoi ! il serait vrai, vieillard bien conservé ?

BOURRICHON, *bas, à Chapolard.* Qu'est-ce que vous dites donc ?

CHAPOLARD, *de même.* C'est votre garantie... Zidore est mon... ami... une fois votre neveu, vous serez sûr de ma discrétion.... et comme ça... d'ailleurs cet argent-là c'est sa dot... ça ne sortira pas de la famille.

BOURRICHON, *à part.* C'est vrai, au fait...

CHAPOLARD. Justement voici votre nièce.

BOURRICHON, *à Zidorini.* Jeune homme, je vous autorise à embrasser votre femme**.

MIGNONNETTE. Sa femme ! Ah ! mon bon oncle !

ZIDORINI, *l'embrassant.* Mademoiselle !... ce baiser est le premier, mais je vous le jure, il sera accompagné de plusieurs autres.

MIGNONNETTE. Monsieur, vous êtes aussi bien bon...

CHAPOLARD. Moi, je me charge des frais de l'établissement. Tiens, Zidore, voilà huit mille francs...

ZIDORINI. Huit mille francs !

CHAPOLARD. C'est la dot que ton père..... (*ému*) oui, que ton vrai père te donne.

ZIDORINI. Mon vrai père ! où prenez-vous mon vrai père ?

CHAPOLARD, *lui tendant les bras.* Et pardine ! devant toi, mon enfant.

ZIDORINI. Ah !

Il lui saute au cou et l'embrasse.

BOUFFARDO, *tristement.* Et moi... je ne suis plus rien ?

CHAPOLARD. Plus rien... vous qui l'avez

* Bouffardo, Zidorini, Chapolard, Bourrichon, Mignonnette au fond.

** Bouffardo, Chapolard, Zidorini, Mignonnette, Bourrichon.

élevé, vous qui en avez fait un bon et digne jeune homme... Oh! si fait, vous serez toujours son second père! Désormais nous serons deux pour le chérir.

Bouffardo lui serre la main.

MIGNONNETTE. Nous serons bien trois, s'il vous plaît.

ZIDORINI, *la regardant avec intention.* Trois... au moins... Me v'là-t-il heureux! Je n'avais pas de famille, à présent j'ai des pères, un oncle, une femme... et plus tard.... O Mignonnette! quand serons-nous unis indéfiniment?

SCENE XV.

LES MÊMES, DUTOCQ*.

DUTOCQ, *accourant.* J'ai trouvé un excellent ami qui a répondu pour moi. Monsieur Bourrichon, je viens réclamer la main de votre nièce...

TOUS, *riant.* Ha! ha! ha! le bureau de placement!

ZIDORINI. La place est prise, mon brave homme, vous venez trop tard.

CHAPOLARD. Non... il chantera avec nous la ronde des petits métiers... Allons, les amis, faisons chorus...

CHOEUR.

AIR *nouveau de M. Donvé.*

Faut qu' chacun s'amuse à la ronde,
Les grands aussi bien qu' les p'tits;
Le plaisir coul' pour tout le monde
Dans la bonn' ville de Paris.
Voilà a a a a comment
Les p'tits métiers ont d' l'agrément.

BOURRICHON.

J'entends parler de la bouillotte;
Quoiqu' ce soit un jeu d' grand seigneur.
J' sais qu'on y tir' plus d'un' carotte,
Et j' préfèr' le piquet voleur.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

ZIDORINI.

Pour se divertir le dimanche,
Mon voisin, nouvell'ment marié,
Prend déjà l' balai qu'il démanche,
Afin d' caresser sa moitié.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

ROSSIGNOL.

Quand l' matin mon père s' régale
D' fumer sa pipe et boir' le blanc,
Moi, j' fum' aussi ma p'tit' cigale,
Ou ben je me r'pass' deux sous de flan.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

DUTOCQ.

Aller s'emplir à la barrière
D' veau rôti, de vin aigre doux...
Fi donc! .. moi, j'ai l'âme plus fière,
Je vais dîner... à dix-neuf sous!
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

MIGNONNETTE.

A deux messieurs qui m' trouv'nt gentille,
L'autr' jour je donn' pour rendez-vous,
L'un la Mad'leine, l'autr' la Bastille,
Moi, j' les attends au Pont-aux-Choux!
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

BOUFFARDO.

Quand parfois le rich' fait l'aumône,
De l' proclamer il a grand soin...
En secret le p'tit métier donne
A ceux qui vraiment ont besoin.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

CHAPOLARD.

Dans les salons où c' que l'or brille
Les beaux lions dans'nt la polka...
Nous, bons lapins, à la Courtille
Nous détachons la chamouska.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

MIGNONNETTE, *au public.*

Messieurs d' Paris et d' la banlieue,
Nous concevons un drôl' d'espoir...
C'est que l' public nous f'ra la queue,
Pour nous visiter chaque soir.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

* Bouffardo, Chapolard, Mignonnette, Zidorini, Dutocq, Bourrichon.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LE CLIENT

OU

LES REPRÉSAILLES,

Comédie-Vaudeville en un acte,

PAR M. HIPPOLYTE LEROUX

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 24 juin 1844.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALEXIS CAILLARD (27 ans), Notaire.....	M. FÉLIX.
UN CLIENT (50 ans).....	M. BARDOU.
JENNY (18 ans), femme d'Alexis.....	Mad. DELVILLE.
CLARA (23 ans), amie de Jenny.....	Mad. THÉNARD.
LÉON (16 ans), clerc de M. Caillard.....	Mlle Victorine CAPON.
JUSTINE, femme de chambre de Jenny.....	Mlle IRÈNE.

(La scène se passe en province, chez Alexis Caillard.)

Le premier acteur inscrit tient la gauche du spectateur.

Le théâtre représente un salon demi-élégant; porte au fond sur une autre pièce, avec cette inscription : ETUDE, et un trait de droite à gauche du spectateur pour indiquer; portes latérales; fenêtre à droite, en angle, et cheminée en face de la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Un guéridon tout servi à gauche).

JENNY, JUSTINE, PUIS ALEXIS.

JENNY, entrant par la droite à Justine qui, au lever du rideau, achève le service du guéridon.

Eh bien! Justine, a-t-on prévenu mon mari pour le déjeûner?..

JUSTINE.

Oui, Madame, déjà deux fois (appelant par la porte gauche). M. Caillard! M. Caillard!

ALEXIS, par la gauche.

Me voilà, me voilà! (Justine sort au fond.)

JENNY.

Tu avais quelqu'un dans ton cabinet?..

ALEXIS, (riant).

Non... pardon, chère amie, de t'avoir fait attendre; mais en parcourant un dossier, je viens de faire une découverte dont tu ne te doutes pas... ni personne dans la ville, j'en suis sûr! (confidentiellement) Les époux Boisjolin... pas mariés...

JENNY.

Vraiment?..

ALEXIS.

Parole d'honneur, j'ai les pièces sous les yeux... Un placement au nom de la femme... et qui ne regarde pas le mari!.. comme dans la chanson de Béranger... Veux-tu que je te la chante ?..

JENNY, (pensive.)

Non!.. c'est singulier... tu m'apprends tous les jours des choses... Mais en tout cas, que t'importe?

ALEXIS.

Que m'importe?.. se passer du notaire!.. moi qui le suis... c'est scandaleux!.. Du curé, à la bonne heure, je ne dis pas.

JENNY.

Quel blasphême!

ALEXIS, (souriant.)

C'est juste... j'oubliais que j'ai pris ma femme au couvent l'année dernière... Tu es une sainte, toi...

JENNY, (passant au guéridon à gauche)

Occupons-nous de déjeûner.

* Alexis, Jenny.

ALEXIS.

Pour me fermer la bouche.. (Tout en allant chercher une chaise devant la fenêtre)? Excellent moyen, et tout-à-fait de mon goût (s'arrêtant tout à coup en tenant la chaise)! Tiens... tiens.. en face.. viens donc voir, chère amie.. (Jenny fait un pas vers lui). Le ténor du théâtre chez la *colonelle* du génie !..

JENNY.

Alexis!..

ALEXIS, (insistant).

Permets donc... permets...

JENNY.

Que l'importe encore?..

ALEXIS.

Çà *m*'importe... (Puis en plaçant à la droite du guéridon la chaise qu'il tient pour sa femme.) Au fait, le génie et les arts sont faits pour s'entendre!.. (Il s'assied en face de sa femme à gauche du guéridon.)

JENNY, (avec un léger dépit).

Oh! très bien... mais si je te croyais, vraiment, mon ami, sais-tu que le monde serait fort peu recommandable?.. et les femmes surtout!.. A t'entendre, elles sont presque toutes légères et coquettes, pour le moins...

AIR : du baiser au Porteur.

Tu n'épargnes pas un ménage,
Contre tes traits aucun n'est à l'abri;
Il n'est pas une femme sage
Qui soit fidèle à son mari,
Pas un époux, non, qui ne soit trahi!...
Boileau, pourtant, ce critique sévère,
Jadis, en comptait *trois* !

ALEXIS.

Vraiment?.
Trois à Paris, c'est possible, ma chère...
Mais Paris est trois fois plus grand.

JENNY.

Je ne sais pas, en vérité, pourquoi tu ne me parles que de cela?..

ALEXIS, (étourdiment).

C'est que je m'y connais, je t'en réponds...

JENNY, (vivement).

Comment cela, s'il vous plaît?

ALEXIS, se (reprenant).

Ah!... comme notaire... (La porte du fond s'ouvre.) Mais, qui vient là?..

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉON, par le fond.

LÉON, un dossier à la main.

Monsieur, c'est moi...

ALEXIS.

Vous, Léon, entrez! (à part) Il arrive à propos pour faire diversion.

LÉON, reculant timidement.

Non, vous déjeûnez, je reviendrai...

ALEXIS.

Pour affaire d'étude!..

JENNY, (l'encourageant).

Il faut bien...

LÉON, (se plaçant debout entre eux) *.

Alors, Monsieur Caillard, c'est pour cet acte à préparer...

ALEXIS.

Bon, nous allons voir çà... Mais avez-vous déjeûné?... (Léon paraît embarrassé.) Non!... comment, et le festin de l'étude ?.. Menu consacré... deux bouteilles de vin et pain à discrétion...

JENNY, (sourian).

Cela ne vous a pas séduit?..

ALEXIS.

Tenez, mettez-vous là, que nous commençions.

LÉON, (reculant pour prendre la chaise près de la cheminée).

Cette faveur, M. Caillard... (puis à part en s'arrêtant.) Oh! je n'oserai jamais!..

ALEXIS.

Allons! pas de façon... (Léon avance la chaise.) Eh! monsieur votre père n'est-il pas un de mes meilleurs clients?.. Asseyez-vous donc là entre nous deux!...

LÉON, (très troublé).

Entre vous deux... Madame!... (Il hésite et s'assied sur le bord de la chaise.)

ALEXIS.

Ah! çà, mon cher, vous êtes d'une timidité!.. (riant) C'est une éducation à faire, et une occasion, parbleu de Goûter ce vin d'Arbois, que m'envoie le client Grivelet.

LÉON.

Dont vous venez de marier la demoiselle...

ALEXIS (versant en riant).

Demoiselle! enfin... c'est sur le contrat... (élevant son verre) A la santé du mari!

LÉON (vivement).

Comment... c'est donc vrai que mademoiselle Grivelet...

JENNY (même jeu).

Non... ne le croyez pas... monsieur Léon; Les femmes valent beaucoup mieux...

LÉON (avec feu).

Que ne dit M. Caillard?.. Oh! oui, n'est-ce pas, madame, les femmes!..

ALEXIS.

Oh! anges consolateurs! baume de l'existence! Mais voyons cet acte en question... qu'est-ce ?... ah! le contrat de M. de Morant, qui doit être signé ce soir.

LÉON (montrant les papiers).

Oui, avec une veuve dont je ne vois pas les titres... je ne trouve qu'une note... et si obscure...

ALEXIS.

Oh! les veuves, d'abord, ce n'est jamais clair.

JENNY (se piquant).

A leur tour, maintenant !... Ah! monsieur Léon, à quelle école vous êtes !...

* Alexis, Léon, Clara.

LÉON (à demi-voix).

Oh ! ne craignez rien, il suffit que çà vous déplaise... (à Alexis). Et quelle qualité mettrai-je ?...

ALEXIS.

Mettez toujours veuve... titre élastique et privilégié, çà dit tout ce qu'on veut.

JENNY, avec impatience.

Oh ! je n'y tiens plus!...

ALEXIS (retenant Léon qui a fait un mouvement pour se lever).

Tu nous quittes, chère amie. Restez donc !

JENNY.

AIR : marche du châlet.

Oui, c'est trop de médisance,
Je m'éloigne, car je veux
Croire, malgré vous, qu'en France
Il est des cœurs vertueux !..
Votre langage m'attriste

ALEXIS.

Il ne faut pas te fâcher..
La vertu, puisqu'elle existe,
A grand tort de se cacher?

ENSEMBLE.

JENNY.

Ah ! c'est trop de médisance !
Je m'éloigne, car je veux
Croire, malgré vous, qu'en France
Il est des cœurs vertueux !

LÉON. *à part*,

Elle craint la médisance,
Et, pour lui plaire je veux
Croire, ainsi qu'elle, qu'en France
Il est des cœurs vertueux.

ALEXIS.

Tu blâmes la médisance;
Eh ! bien si ! désormais, je veux
Croire ainsi que toi qu'en France
Il est des cœurs vertueux,

(Jenny sort à droite. — Léon se lève et fait un pas vers elle).

ALEXIS.

Ah ! ah ! elle s'en va ; ce que c'est que l'esprit de corps !.., (il se lève et sonne; Justine et un domestique enlèvent le guéridon. — Venant à Léon). Du reste, Monsieur, soutenez toujours les droits de la femme, c'est un devoir... (souriant) et l'on doit d'autant mieux consolider leur fortune...

LÉON (avec aplomb).

Qu'on démolit leur vertu !.. c'est juste.

ALEXIS, lui frappant sur l'épaule.

Tiens, tiens, ce n'est pas mal... allons, allons, je ferai quelque chose de vous... mais je vais m'habiller pour un inventaire... prévenez à l'étude que je n'y serai qu'à trois heures... (en s'en allant) Je ferai quelque chose de vous. (Il sort à gauche).

SCÈNE III.

LÉON, (seul avec feu).

Oh ! si je savais qu'il eût dit vrai, le patron, et que les femmes ne suivissent pas le contrat à la lettre ! oh ! d'abord, je tomberais tout de suite aux pieds de la sienne!... C'est peut-être le vin mousseux qui me donne de l'audace.. mais dans ce moment-ci il me semble que je lui dirais !... (remontant) on vient!.. si c'était elle!.. — (passant à droite) non !.. un monsieur... sans doute un client.. Oh ! mais ce n'est que partie remise, occupons-nous d'abord de ce contrat... (il l'examine).

SCÈNE IV.

UN CLIENT, LÉON.

LE CLIENT.

M. Caillard, s'il vous plaît ?

LÉON.

Sorti, Monsieur ; il ne reviendra qu'à trois heures. (à part) Je n'ai pas encore vu cette figure là...

(Il plie avec affectation le coin de plusieurs feuillets ; jeu prolongé).

LE CLIENT.

Et à cette heure, je serais sûr d'avoir l'avantage de faire sa connaissance ?..

LÉON (avec aplomb).

Le plus sûr serait encore ce soir, oui, parce qu'il y a signature d'un contrat de mariage.

LE CLIENT.

Je le sais...

LÉON.

Ah ! on vous l'a dit à l'étude... pardon, alors, Monsieur, (montrant ses papiers avec une importance comique) mais comme c'est moi qui rédige le contrat... et ce n'est pas facile... un contrat de veuve... ah ! ah ! ah !. . vous comprenez !.. tout le monde comprend çà !... (il va pour sortir).

LE CLIENT (le retenant).

Permettez... permettez... (à part) Voilà un petit homme bien tranchant ! (avec une ironie réfléchie) Sans indiscrétion... quel âge avez-vous, mon vieil ami ?..

LÉON, (se redressant, même jeu).

Votre vieil ami... a seize ans, Monsieur. (A part) Est-il drôle donc !

LE CLIENT.

Et... où avez-vous appris, s'il vous plaît, que les veuves ?..

LÉON.

Ah !... c'est connu... histoire ancienne... Titre élastique et privilégié, comme dit le patron, c'est la bouteille à l'encre !

LE CLIENT (retenant un mouvement).

Vraiment ?.. c'est... votre patron qui vous apprend des calembourgs sur le mariage ?.. Eh bien... c'est un joli cours de pratique qu'il vous fait suivre là, je lui en fais mon compliment.

LÉON.

C'est qu'il connaît un peu les femmes, lui !

LE CLIENT.

Pour vous deux, à ce que je vois... et quand on en médit, vous faites écho... faute de pou-

voir mieux faire encore... c'est une consolation bien innocente.

LEON.

Monsieur veut plaisanter?..

LE CLIENT (avec force).

Je ne plaisante jamais là-dessus, jeune homme. Écoutez-moi donc, et laissez un moment ces papiers... auxquels vous faites ainsi des marques...

LÉON.

Dites des cornes!... un contrat de mariage!

LE CLIENT.

C'est juste... d'après le système.. mais vous ne pensez donc jamais qu'un jour pourtant, vous vous marierez, enfant!... et votre patron, lui, tout le premier, doit sans doute être marié, ne fut-ce que pour payer son étude?

LÉON (avec feu).

Oh! oui, monsieur, marié, et à une femme charmante!

LE CLIENT.

A une femme charmante! comme vous dites cela!... et vous l'avez remarqué... La leçon profite, avec vos dispositions... oh! que ce ne soit pas moi qui vous retienne!... mais, au risque de ne pas vous paraître très spirituel, je vous dirai, mon jeune ami : croyez aux paroles d'un homme qui ne considère pas tout à fait le mariage sous le même point de vue, quoiqu'il ait un peu vécu aussi... et qui pense que, même en 1844, il y a encore beaucoup plus de femmes honnêtes qu'on ne le dit, attachées à leurs devoirs et à leurs maris... à moins que ceux-ci ne leur donnent l'exemple du contraire, ou le droit de s'en affranchir!... (Léon étouffe un baillement.) Mais je vois que cela vous fait l'effet d'un sermon... amen!... ce n'est pas là mon état.

LÉON,

Ma foi, je l'aurais cru, monsieur prêche si bien!...

LE CLIENT (remontant).

Allons, allons, ménagez davantage les cornes, et tâchez que le contrat de votre veuve, ne soit pas la bouteille à l'encre... je reviendrai à trois heures.

(Il sort par le fond.)

LÉON (étourdi).

Qu'est-ce que c'est que cet homme là?... quelque jobard, qui vient probablement se remarier... ah!... il va bien nous amuser à l'étude...

(Il sort en riant, par le fond.)

SCENE V.

CLARA, ALEXIS, puis JENNY.

ALEXIS, (par la gauche donnant la main à Clara).

Donnez-vous donc la peine d'entrer, madame; ma femme est prévenue... et ne voudra pas faire attendre une amie... (à part) une femme charmante!... (haut.) Madame n'est pas de notre ville?

CLARA.

Non, monsieur.

ALEXIS.

Ça se voit tout de suite...

CLARA.

Je viens de Paris par Vichy... du reste, je ne m'étonne pas que Jenny ait négligé ses amies, son mari peut bien les lui faire oublier.

ALEXIS.

Ah!... madame...

CLARA.

Et j'ai hâte de lui en faire compliment.

CLARA (voyant Jenny entrer à droite et courant à elle). *

Jenny!

JENNY.

Clara! (elles s'embrassent.)

CLARA.

Depuis trois ans que nous ne nous sommes vues!...

JENNY.

Mais, j'ai eu de tes nouvelles depuis... oui, tu as fait un mariage magnifique... 50,000 livres de rente... (Clara lève les yeux au ciel.) Mais la joie me fait oublier... Alexis, je te présente la meilleure de mes amies.

ALEXIS (avec empressement).

Comment donc, madame, mais les amies de ma femme... surtout quand elles ont autant d'esprit, de charmes, de... (à part) et de rentes.

CLARA.

Allons, monsieur, vous voulez que je tienne ma promesse?... oui, chère Jenny, je te trouve bien heureuse!...

JENNY.

N'est-ce pas?... mais comme tu soupires en me disant cela... est-ce que toi, de ton côté...

CLARA.

Oh! nous parlerons de moi plus tard... (à Alexis avec enjouement.) Cette ville me paraît fort jolie?

ALEXIS.

Oui, madame, au premier coup d'œil, l'ensemble, l'aspect général; mais il ne faut entrer nulle part.

JENNY.

Oh!... un séjour charmant!

CLARA.

Tant mieux... moi qui viens m'y fixer... dans les environs.

JENNY.

Quel bonheur!

CLARA.

Mais lequel des deux faut-il donc croire?

JENNY.

Moi seule; lui est mauvaise langue!..

ALEXIS.

A la bonne heure, ça me dispense de faire

* Alexis, Clara, Jenny.

mon éloge. Mais pardon, les affaires avant tout, ce matin un inventaire et tantôt un contrat épineux à étudier... (souriant.) Madame n'est pas veuve, par hasard?...

JENNY.

Mais non, certainement, quelle idée?

CLARA.

Et qui vous fait donc rire?... est-il singulier!

ALEXIS.

C'est qu'alors j'aurais tenu mon sérieux par égard... mais du moment qu'il n'en est rien... je puis... (il va pour rire et s'arrête.) Non, ma femme me supplie...

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

CLARA *surprise.*

Mais permettez... je suis un peu comme elle,
Et je craindrais, par de malins propos,
D'effaroucher ma clientelle...
Surtout avec trois notaires rivaux!.

ALEXIS.

A ce danger bien loin que je m'expose,
(*mouvement de Clara*)
On me préfère... on est bien obligé...
Car pour clients... et pour clientes j'ai
Tous ceux qui craignent quelque chose.

C'est la meilleure étude du département! (mouvement plus marqué de Jenny pour l'arrêter; allant à elle.) Mais ma femme aura beau faire... elle* ne m'empêchera pas de vous dire, madame, combien je suis flatté de vous connaître... si vous voulez bien le permettre, je serai votre chevalier, votre guide dans notre ville... vous verrez nos curiosités... très peu curieuses!... notre salle de spectacle, nos promenades... surtout le parc... confident peu discret des galants rendez-vous, lieu fatal aux maris... ce qui fait que nous l'appelons... le parc aux cerfs!... (mouvement de Jenny.) Chut!.. enfin, vous verrez nos sociétés, les mauvais conseils, les perfidies, une légèreté et une médisance... oh! une médisance atroce!... au point qu'on n'ose plus quitter le salon, sous peine d'être déchiré... heureusement, madame n'est point de notre ville, et je puis sans danger... mille excuses, pardon... j'ai bien l'honneur... (il salue et va pour sortir. Clara et Jenny font un mouvement pour se rapprocher.) Oh! je vous en prie, mesdames, ce n'est pas bien, un peu d'indulgence... ne m'accablez pas trop...

(Il sort au fond.)

SCENE VI.

CLARA, JENNY.

JENNY.

Oh! que de choses à nous dire! mais qu'as-tu donc?

CLARA (piquée).

Non, je ne reviens pas de ma surprise... (L'imitant.) «Madame n'est pas veuve par hasard?

* Clara, Alexis, Jenny.

Cet air cavalier!.... mais si je l'étais pourtant!

JENNY (avec émotion graduée).

Oui, il a tort, grand tort;.. plus que tu ne penses; et vis-à-vis de moi-même, si je pouvais dire tout ce que j'éprouve, si je l'osais?... (Avec embarras.) c'est un langage si nouveau et si étrange pour mon oreille!

CLARA.

Comment... avec toi-même?

JENNY.

C'est plus fort que lui! nous n'avons pas une connaissance, une amie, qui n'ait à se reprocher quelque chose, du plus au moins! Au spectacle, si je lui montre une jolie femme, à l'avant scène, avec son mari, — oui, me répond-il, mais son regard est à l'orchestre... où n'est pas son mari! Au bal, la même chose, à la promenade, partout... tu as entendu comme il a baptisé notre Parc!.. car c'est lui..

CLARA.

Je m'en doutais.

JENNY.

Alors, tu conçois... moi, au milieu de propos pareils, je ne sais plus que penser du ménage, du monde... des femmes!.. toutes mes idées se confondent!.. Oh! mais non, n'est-ce pas, Clara, ce n'est pas vrai?.. Alexis me donne là des idées injustes et fausses?.. oui, dis moi, pour mon repos, qu'il se trompe et qu'il m'égare!..

CLARA.

Certainement,... ah! il n'est médisant que comme cela, ton mari?.. et, dis-moi, personne encore, depuis un an de mariage, qui ait eu la charité de t'éclairer?.. et sur une demi-douzaine de clercs qu'a ton mari, pas un qui ait essayé de te donner des renseignements?

JENNY (du ton d'une victime).

Mon Dieu non!

CLARA (éclatant de rire).

Ah! ah! ah!

JENNY.

Qu'est-ce qu'il y a là de si plaisant?

CLARA.

Rien... mais ton mari peut se flatter d'avoir une chance!... A quoi sert donc l'Ecole de droit?

LEON (entrant vivement par le fond puis reculant).

Quelle est cette dame?

CLARA.

Quel est ce jeune homme... qui se retire?

JENNY (un peu troublée).

Ah!.. c'est M. Léon...

SCÈNE VII.

LES MEMES, LÉON.

CLARA (souriant).

Est-ce moi qui vous fais peur, monsieur?...

* Alexis, Jenny,

LÉON.

Au contraire... une jolie femme...

JENNY.

C'est que M. Léon est très timide.

CLARA.

Et galant!.. (Bas à Jenny.) Et... qu'est-ce que M. Léon ?

JENNY (bas).

Un clerc de mon mari... mais celui qu'il préfère.

CLARA (avec finesse).

Ah bien !.. (A part.) instinct de mari !

LÉON (à part).

Qu'est-ce qu'elles ont donc à chuchoter comme cela ?.. c'est ennuyeux à la fin.. (Haut à Jenny, se donnant de l'aplomb.) Je venais.. je venais rappeler à M. Caillard son inventaire, il est l'heure passée.

JENNY (avec un rire embarrassé).

Aussi, il est parti depuis longtemps.. d'où sortez-vous donc ?..

LÉON (jouant l'étonnement).

Ah ! vraiment ! (A part.) C'est bien pour çà que je croyais la trouver seule... je me sens d'une hardiesse dans ce moment-ci !..

CLARA (à part).

Il est gentil ce petit bonhomme!.. et je crois que Jenny ne m'a pas attendue pour être de mon avis.. ah! ma foi, Monsieur le notaire, puisque vous vous entendez si bien à attiser le feu... ce n'est pas moi qui l'empêcherai de prendre!..

JENNY.

Mais, Clara, à quoi penses-tu donc ?

CLARA.

Je me rappelle une note à écrire... pour l'affaire qui m'amène ici... oh ! ne te dérange pas; je trouverai bien ce qu'il me faut..

AIR : final de la veille du mariage.

Ne te gêne pas, chère amie ;
Monsieur va rester près de toi..,
Surtout point de cérémonie,
J'attends ici comme chez moi.
(*A part*) Jenny se trouble, quoique sage ;
Et je devine à sa rougeur
Que notre sexe, qu'on outrage,
Pourrait bien trouver un vengeur !..

ENSEMBLE :

Ne te gêne pas, chère amie, etc.

JENNY.

Ne tarde pas, ma chère amie,
A revenir auprès de moi;
surtout point de cérémonie,
Agis ici comme chez toi.

LÉON. *à part,*

Je suis heureux que son amie
la laisse, enfin, seule avec moi..
Mais près de femme si jolie
Il faut surmonter mon effroi !

(Jenny accompagne Clara qui sort à droite.)

SCÈNE VIII.

LEON, JENNY.

(Petit moment de silence.)

LÉON [à part].

Bon ! voilà mon courage qi s'en va ! mon dieu ! mon dieu !

JENNY [à part].

Elle me quitte !.. je ne sais quel trouble soudain !.. (Elle fait un pas vers le fond pour sortir.)

LÉON [vivement].

Madame Caillard!

JENNY [s'arrêtant].

Que me voulez-vous, monsieur Léon ?

LEON, après un effort comique.

Rien... Et cependant... (A part.) Ah ! tant pis, je me lance! (*haut*) Ne vous fâchez pas et écoutez-moi ?...

JENNY [très troublée].

Parlez, monsieur Léon...

LEON.

Oui, mais c'est plus difficile que je ne croyais... si vous saviez...

JENNY.

Je... ne sais pas... et j'attends.

LEON [avec feu].

Eh bien!.. apprenez, Madame, qu'il y a une femme... qui a fait naître en moi des sentiments que, jusqu'à ce jour, je n'avais pas connus...

JENNY.

Ah!..

LEON.

Cette femme, elle a un mari... et je ne sais comment concilier dans mon âme... cette émotion... ce trouble... cette crainte respectueuse dont je suis saisi devant elle... avec l'opinion de M. Caillard sur les femmes mariées!.. (soupirant) Vous connaissez son opinion, Madame?

JENNY [vivement].

Que trop, Monsieur!

LEON.

AIR : d'Yelva.

A ses conseils, à son expérience,
Avec ardeur je voulais me livrer;
Il me semblait guider mon ignorance
Dans cette route où je brûle d'entrer...
Mais l'espérance est à côté du doute,
Un doux regard vient démentir sa voix...
Je suis hardi... quand c'est lui que j'écoute.....
Je suis tremblant... si tôt que je la vois !.

JENNY [avec légère impatience].

Mais que m'importe, Monsieur, et où voulez-vous en venir?

LEON [avec explosion comique].

Je veux... je veux que vous me disiez, Madame, s'il a tort, ou s'il a raison ?

JENNY [avec un mouvement pour s'éloigner].

Quelle question me fait-il là?

LEON [s'animant par degrés].

Oh ! il y va de ma vie! car si je pouvais l'es-

pérer... si je pouvais croire que mon amour n'excitera pas le courroux de celle,..

JENNY.

Eh ! que sais-je, Monsieur ?

LEON.

Vous ne devinez pas... (avec résolution en tirant une lettre de sa poche.) Eh bien ! Madame, tenez ! voilà qui vous parlera pour moi et qui vous exprimera mieux tout ce que je n'oserais jamais vous dire ! (Il lui remet la lettre quoiqu'elle la repousse, et sort très vivement par le fond.)

SCÈNE IX.

JENNY, SEULE.

Une lettre ! une déclaration d'amour ! (courant sur ses pas) M. Léon !.. oh ! certainement, je ne l'ouvrirai pas !.. (Retournant la lettre en tous sens.) Cependant... si, sans l'ouvrir... j'avais pu... çà doit être si drôle, une déclaration... et si gentil ?.. (avec dépit) Non !.. impossible !.. ah ! qu'il est ennuyeux... il a mis de la cire partout !.. Oh ! je n'ai jamais eu autant d'envie de lire une lettre !

SCÈNE X.

JENNY. CLARA, PAR LA DROITE.

CLARA (entrant sur les derniers mots).

A part. Une lettre !..

JENNY.

Je suis toute bouleversée ! il me semble qu'il doit avoir un joli style, M. Léon...

CLARA, à part.

C'est de M. Léon !

JENNY, avec dépit.

Et ne pouvoir pas en juger sans me compromettre !

CLARA, lui enlevant le papier en riant.

Si ce n'est que cela, je prends le péché sur mon compte !.. (elle décachète.)

JENNY [surprise].

Clara !.. qu'as-tu fait ?..

CLARA.

Je t'ai fait plaisir.

JENNY (allant écouter.)

Chut !..

CLARA [riant, à part].

Eh !.. M. Léon... si on le laissait faire !..(Elle lit d'un ton solennel et pathétique.)

« Je ne résiste plus, non, Madame ! dès l'instant où je vous ai vue, je vous ai aimée...

JENNY.

Vraiment, il y a çà ?..

CLARA [riant et le lui montrant].

En toutes lettres !.. (comme après avoir parcouru bas.) ah ! ah ! et la suite... ce pauvre garçon qui ne demande qu'à s'éclairer !.. Et comme çà se rencontre ? toi qui en demandais autant tout à l'heure ?.. (avec solennité.) Vous avez été entendus de la Providence !

JENNY.

Mais, plutôt que de te moquer, conseille-moi... à ma place, que ferais-tu ?

CLARA.

Attends donc... il y a un postscriptum ! (lisant) « mon cœur s'éclaire-t-il au lieu de s'égarer ?.. « Si c'est *oui*, chantez à votre piano cette jolie » romance de *Masini*, que j'aime tant ! Ah ! ah !..

JENNY, (vivement).

Oh ! plus jamais !

CLARA.

Si c'est *non* !.. alors, rendez-moi ma lettre !.. et tout sera dit. »

JENNY [voulant la reprendre].

Oh ! il en est bien sûr !.. tout de suite... hâtons-nous...

CLARA.

Hâtons-nous lentement, dit le sage... (mouvement de Jenny.) Ah ! écoute donc... avec un mari aussi compromettant, je crois que...

JENNY.

Que crois-tu ?

CLARA.

Je résisterais difficilement au plaisir de.:. (nouveau mouvement, — riant.) seulement un peu ?.. il l'aurait bien mérité ! — Chut ! c'est lui !

JENNY, la reprenant.

Ma lettre ! (elle la cache vivement.)

SCÈNE XI.

JENNY, ALEXIS, CLARA.

ALEXIS, entrant gaiement, un dossier à la main.

Ah ! c'est vous, Mesdames... charmé de vous retrouver pour vous dire... (avec explosion.) j'ai l'histoire de ma veuve... que je marie ce soir, complète ! ah ! ah ! ah !

CLARA, vivement.

Vraiment ? ah ! contez-nous donc cela ?

ALEXIS.

Une drôle d'histoire, allez !

Air : ces postillons.

Je vous préviens, c'est tout un mélodrame..
Et pardonnez si d'avance, j'en ris ;
Mais on ne peut dire de cette dame
Que c'est *la femme à deux maris*...
Elle n'en eut pas un ! *(mouvement)* je vous le dis.:.
Et je ne vois dans sa double alliance
Qu'une charade où le plus grand sorcier,
Passe au *second*... faute d'intelligence
Pour saisir le *premier*.

CLARA, (souriant avec un peu d'amertume.)

Cela devient bizarre, ne nous intriguez pas davantage...

ALEXIS.

Madame Morigny, (c'est le nom de ma veuve,) favorisée de tous les dons de la nature, de l'éducation, mais très peu, il paraît, de ceux de la fortune, n'était pas moins adorée d'un jeune officier de carabiniers, M. Morigny par conséquent... bel homme, mais mauvaise tête... qui, ne pouvant obtenir un consentement de sa fa-

mille, d'une part, ni une faiblesse de l'autre... Le narrateur doit être juste...n'avait trouvé rien de mieux à faire finalement, que de l'enlever, comme dans une foule de romans, et toujours malgré elle, bien entendu : très bien ! Il devient majeur et maître d'une belle fortune, tout s'arrange pour le mieux, à merveille; mais s'il ne faut que 21 ans, vous ne savez peut-être pas çà, Mesdames? pour disposer de son patrimoine à la barbe des grands parents, il n'en faut pas moins de 25 révolus pour se marier sans leur consentement, au moyen de sommations, que le code appelle respectueuses, et qui ne sont rien moins que çà ! Or, dans les quatre années d'intervalle, quoiqu'un fils, noble rejeton de la gloire paternelle, fût venu ajouter encore à tant de félicité, duel, décès du mari, acte de mariage attaqué par la famille, déclaré nul par le tribunal... et ma pauvre madame Morigny, fort jolie, du reste, dit-on, et fort intéressante, mère sans être femme, et veuve sans être mariée !.. J'ai dit.

CLARA (avec intention marquée).

Un seul mot?.. Je me suis trouvée aux eaux de Vichy, il y a quelques jours, avec une dame.. qui pourrait bien être l'héroïne de votre petit roman !..

JENNY.

Ah !..

ALEXIS [vivement].

Est-elle vraiment jolie?..

CLARA.

Le prétendu n'habite-t-il pas les environs ?..

ALEXIS.

Un château magnifique, trois lieues d'ici, M. de Morant...

CLARA.

Vous le connaissez ?..

ALEXIS.

Pas encore; c'est un ami qui s'est chargé des premières démarches... mais ce soir..

CLARA, (avec émotion légèrement ironique).

C'est qu'alors, vous pourriez vous en former une opinion.. si je m'en rapporte à cette dame, assez mal fondée... Oui, il paraît que c'est un homme d'honneur, M. de Morant, ancien officier lui-même, qui non-seulement n'a rien à apprendre, mais encore, n'épouse cette dame Morigny, lui, oncle du premier mari, que pour remplir, à la honte d'une injuste famille, l'engagement de son neveu, et remplacer de son nom et de sa fortune, ceux dont on n'a pas craint de dépouiller une veuve honorable, et un pauvre enfant innocent de la faute de sa mère !... (Imitant Alexis avec ironie.) Voilà l'histoire... corrigée de cette dame Morigny... assez jolie, dit-on, et fort intéressante... mère, comme vous dites, sans être femme et veuve sans être mariée..- J'ai dit !.. (En souriant) d'après cette dame.

JENNY.

Oh ! combien elle m'intéresse, sans la connaître !

ALEXIS.

Et moi donc ! Quatrième et dernier volume du roman ! Vrai, si je n'étais pas notaire, je me ferais homme de lettres, rien que pour çà ...

CLARA.

Vous y réussiriez, monsieur, s'il ne faut que de l'esprit !

ALEXIS.

Madame..

CLARA.

Air : de l'apothicaire.

Dans l'art de créer un roman
Votre heureux talent est notoire ;
Votre esprit vient, à tout moment,
Au secours de votre mémoire !
Lorsque vous prenez votre essor,
Que de vives historiettes !
Grâce à Monsieur, la Côte d'Or
Pourrait se passer de gazettes !

ALEXIS (se piquant par degré).

Voilà des compliments qui ressemblent à des épigrammes..

CLARA.

Vous croyez?.. au fait, vous devez vous y connaître..

ALEXIS.

Permettez-moi de vous dire que vous me prêtez d'étranges mérites..

CLARA.

On ne prête qu'aux riches..

ALEXIS.

Quand on est en fonds soi-même..

JENNY (intervenant avec dépit).

Clara a bien raison de se fâcher... du moment qu'elle connaît cette dame...

ALEXIS.

Quoi! vous aussi!.. Deux contre moi ? je ne suis pas de force!..

JENNY (crescendo).

Oh ! je savais bien que toute cette médisance finirait par amener des désagréments !..

(CLARA se calmant).

Jenny, que ce ne soit pas pour cette dame...

ALEXIS.

Comment ! ma femme qui se fache ! C'est la première fois.. et il fallait sans doute l'arrivée d'une amie!..

JENNY.

Cela prouve que j'étais trop faible, voilà tout !..

ALEXIS.

Ou que madame est trop forte ?.. Mais je ne veux pas disputer à l'amitié une influence si heureuse et si naturelle.. Je vous laisse.. Je me retire. (Il remonte vers la fenêtre en feuilletant son dossier.)

CLARA, bas à Jenny, en allant vivement à elle.

La partie est engagée.. gagne-là !..

JENNY.

Oui; mais comment?..

* Jenny, Clara, Alexis.

LE CLIENT [en dehors].

Voulez-vous voir s'il n'est pas rentré ?.. c'est la seconde fois..

CLARA [à Jenny, vivement et à demi-voix, avec l'inspiration d'une idée soudaine]

Chut! Qu'entends-je? Cette voix!.. Va, c'est bien.. je m'en charge.. Sors maintenant, et laisse-moi faire.. je te rejoindrai.

(Elle sort au fond.)

ALEXIS [respirant].

Ouf! la voilà partie !

JENNY [à elle-même].

Que je la laisse faire !.. que signifie ?..

SCÈNE XII.

JENNY, LÉON, au fond, ALEXIS.

LÉON [étonné.]

M. Caillard ici ?.. mais on ignore à l'étude...

ALEXIS.

Mon retour.. en effet, qu'est-ce ?.

LÉON.

Un client nouveau.. qui m'a déjà sermoné ce matin..

EXIS.

J'y vais..

JENNY, très émue et se dirigeant vers le fond.

Non.. je vous laisse.. c'est moi...*

LEON [à part.]

Oh! quelle pâleur.. et quelle émotion!

ALEXIS.

Vous sortez, Madame?

JENNY.

Oui.. pour prendre l'air.. respirer.. (bas à Alexis.) Et pour être loin de vous, Monsieur!

(Elle sort au fond à droite.)

LEON [à part].

Elle sort!.. oh! si je pouvais!.. (Ramassant vivement le gant qu'à laissé tomber Jenny et courant après elle.) Ah! mon Dieu!.. ce gant qu'elle perd!.. (Appelant.) Madame Caillard!.. madame Caillard!.. (Il sort.)

ALEXIS [seul, traversant le théâtre].

Ah! je respire !.. au diable l'amie!.. je vous demande de quoi se mêle ce Dom Quichotte femelle.. qui vient tout exprès s'enflammer pour une inconnue, et monter la tête à ma femme!..

LE CLIENT, au fond, à gauche, à la cantonade.

C'est bien.. il n'est pas revenu de son inventaire.. j'attendrai par ici...

ALEXIS [feuilletant le dossier].

C'est le nouveau client..

SCÈNE XIII.

ALEXIS, LE CLIENT.

LE CLIENT, saluant, et avec volubilité.

Ah! monsieur est sans doute le maître clerc? que je ne vous dérange pas, je vous en prie... ce n'est pas à vous que j'ai affaire.. (Il pose son parapluie à droite et s'assied après un salut poli)

*Léon, Jenny, Alexis.

ALEXIS.

Mais, Monsieur...

LE CLIENT.

J'aime seulement mieux attendre ici, oui... parce que là-bas... les allées et venues... les coups d'air et les rhumatismes, çà marche mal ensemble, on ne laisse pas impunément derrière soi cinquante ans, et d'une bonne vie, je m'en flatte, ah!... ah!...

ALEXIS (impatient).

Pardon, Monsieur, mais je suis...

LE CLIENT, l'interrompant.

Ne vous occupez donc pas de moi... et pourtant je dois dire que par là... je m'amusais d'entendre vos jeunes gens conter leurs bonnes fortunes à qui mieux mieux... c'est bavard ces jeunes clercs, comme de vieilles filles !.. j'aime çà moi, çà rajeunit, çà vous rappelle... ah ! ah! ah !..

ALEXIS (à part).

Il est jovial, le client; plus que pressé, il paraît, d'en venir à son affaire... cependant... (haut). Je vous répète que je suis...

LE CLIENT.

Etranger à tout çà... je crois bien, le maître clerc?.. ce n'est pas comme ce petit bonhomme qui vient de sortir... Mr Léon, je crois... un œil éveillé, tout jeune, et charmant... très bien...je conçois qu'avec çà... ah ! ah! ah!.. (avec mystère.) Mais chut ! petites vanteries de jeune homme.

ALEXIS (avec force.)

Ah! Monsieur, me direz-vous enfin ?..

LE CLIENT.

Non, oh! jamais... j'écoute les médisances, mais je ne les répète pas... je ne peux pas souffrir un médisant, tel que vous me voyez!..

ALEXIS, à part.

Et moi...je ne peux pas souffrir les bavards!.. (Il prend un air résolu pour aller parler au client; celui-ci n'est plus sur sa chaise et a pris la gauche par derrière.)* Allons!.. le voilà qui se promène!

LE CLIENT.

Oui, l'habitude du mouvement ; quand on a roulé sur les quatre faces du globe, on ne peut plus se tenir tranquille... excepté... (à l'oreille, en riant.) convenu, ah! ah ! ah !

ALEXIS, se contenant en riant.

Il m'amuserait, si j'avais le temps... (Il va pour parler.) Monsieur...

LE CLIENT, l'interrompant.

Monsieur, il faut avoir connu les femmes, comme moi, un peu partout, pour savoir à quoi s'en tenir sur la fragilité des choses humaines?. de Moscou à Venise, de la vie amoureuse des gondoles à celle des serres chaudes... le climat n'y fait rien...

ALEXIS, voulant parler.

Monsieur...

*Le Client, Alexis.

LE CLIENT, l'interrompant de nouveau.

Monsieur, les maris sont partout les mêmes ! après cela, ma foi, on se demande : où est la vertu ?.. et on se dit comme les anciens, il n'y a plus qu'à se voiler la tête et à désespérer !

ALEXIS, avec explosion.

Ah ! bravo !.. première force !.. voilà mon maître !.. moi, au moins, je m'arrête aux limites du Département...

LE CLIENT, avec finesse.

Vous sentez bien alors que ce n'est pas votre ville qui voudrait faire exception !..

ALEXIS, riant.

Oh ! elle s'en garde bien !

LE CLIENT, avec intention.

Et le patron... il paraît... si j'en crois l'autre côté..?

ALEXIS, s'abandonnant avec complaisance.

Mais oui, on dit que dans son temps... (Ils se frappent du coude.)

LE CLIENT, s'arrêtant devant des gravures, pendant qu'Alexis le suit.

Je vois çà tout de suite... les gravures de garçon...

ALEXIS, riant avec lui.

Danaé !.. *Jupiter et Danaï !*

LE CLIENT.

Europe et Jupiter !...

ALEXIS.

Jupiter... Europe...

LE CLIENT, le tapant de nouveau du coude en tournant le théâtre*.

Un ancien farceur encore que celui-là, un jour en taureau ! un autre en pluie d'or !.. c'était un grand libertin !

ALEXIS.

Bon ! l'antiquité à présent !.. marche, marche.....

LE CLIENT.

Et, étonnez-vous donc que les grecs et les romains aient eu de pareilles mœurs, avec des divinités aussi profanes !..

ALEXIS.

Les grecs, les romains,.. ah ! ah ! mais c'est un enragé !.. mais je suis à cent mille pieds de çà !.. j'ai envie d'appeler ma femme.

LE CLIENT.

Ah ! farceur de notaire ! (regardant une autre gravure.) *Mars et Vénus* !

ALEXIS.

Continuation de l'allégorie... ah ! ah !..

LE CLIENT.

C'est ce que je vois... continuation de l'allégorie... oui, ta femme est peut-être toujours une *Vénus*, mais ce n'est pas toi qui es *Mars* !

ALEXIS, sautant sur lui-même.

Hein ?..

LE CLIENT, riant.

Vulcain, à la bonne heure.

* Alexis, le Client.

ALEXIS.

Plait-il ?..

LE CLIENT, répétant.

Vulcain !..

ALEXIS, s'emportant.

Monsieur !

LE CLIENT.

Oh ! le maître clerc se révolte !.. chut !..

ALEXIS.

Non, non, Monsieur, expliquez-vous ?..

LE CLIENT.

AIR : du Charlatanisme.

Votre patron est un gaillard
Qui doit savoir que cette vie
Est un vaste jeu de billard
Où nous faisons notre partie :
Sans cesse l'on est attaqué
Par des joueurs de tous les âges,
Et si l'un deux vous a manqué,
Par un autre l'on est bloqué...
Sans compter les carambolages.

ALEXIS.

Monsieur, c'est une indignité ?..

LE CLIENT.

Non, c'est une justice.

ALEXIS, à part, s'efforçant de rire.

Il est trop drôle, parole d'honneur, il est à jeter d'un sixième étage ! (haut.) A la fin, Monsieur, qui êtes-vous ?..

LE CLIENT.

Un client,.. je ne sais rien... je n'affirme rien.. je ne répète que ce que j'ai entendu par là... d'abord je vous le dis, j'ai horreur de la médisance.

ALEXIS.

C'est ce que je vois; mais encore, qu'avez-vous entendu ?.. je veux le savoir. (Il le ramène.)

LE CLIENT.

Oh ! rien que de très ordinaire... il paraît que la patronne fait des visites...

ALEXIS.

C'est naturel.

LE CLIENT.

De son côté, le jeune clerc fait des courses pour le patron.

ALEXIS.

C'est encore naturel.

LE CLIENT.

C'est encore très naturel... mais il paraît que courses et visites se trouvent aboutir au parc que vous appelez !...

ALEXIS, hors de lui.

Oh ! infâme imposture ! (Appelant.) Justine ! (Puis courant au fond et à la cantonade de gauche.) Ah ! l'étude !.... Monsieur Léon où est-il ?

UNE VOIX FLUTÉE, en dehors. En course !..

ALEXIS, à la femme de chambre qui paraît à droite.

Où est madame ?..

JUSTINE.

En visites.

ALEXIS [hors de lui].

C'est bien çà ! (A Justine.) Très bien ! (Elle sort). *

LE CLIENT, jouant une grande confusion.

Comment, Monsieur, c'est vous qui êtes ?..

ALEXIS [avec feu].

Je n'accepte aucune de vos paroles, au moins, je n'y crois pas; je les repousse comme un insigne mensonge !

LE CLIENT.

Oh ! je vous demande bien pardon..

ALEXIS.

Mais cela ne suffit plus, monsieur ; moi, je vous demande raison...

LE CLIENT.

A moi !.... vous voulez tuer un de vos clients?.. ALEXIS.

Et au plus vite...

LE CLIENT.

Eh bien, non, vous ne ferez pas encore mon inventaire, car je ne me battrai pas !... Non, monsieur, votre serviteur ; je vais trouver un de vos confrères, garçon autant que possible, et j'ai bien l'honneur de vous saluer.

AIR : des chemins de fer.

ENSEMBLE :

ALEXIS.

Ah ! partez donc, sortez bien vite,
De ma présence éloignez-vous ;
Car chaque mot de plus excite
Davantage encor mon courroux !

LE CLIENT.

Oui, vraiment, je sors au plus vite,
Car il ne fait pas bon chez vous,
De venir, je vois, en visite
S'exposer à votre courroux !

ALEXIS (*ramenant vivement par le bras le client déjà prêt à sortir.*)

Mais... pas un seul mot dans la ville !
Jurez-moi bien auparavant...

LE CLIENT.

Oh ! vous pouvez dormir tranquille...
Car je ne suis pas médisant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah ! partez donc ! etc.
Oui, vraiment, je vais etc.
(*Le client sort par le fond.*)

SCÈNE XIV.

ALEXIS [seul].

(Avec explosion.) Qu'est-ce que c'est que cet homme là ?.. serait-il bien possible que ses paroles fussent autre chose que d'infâmes calomnies ?.. Ce sont les propos de l'Etude, dit-il ?.. quoi ! l'on dit.. on répète.. et moi, je ne sais pas.... Ah ! parbleu, oui !... le mari est toujours le dernier à savoir !.... mais ce petit Léon ?.. un enfant !.. non, non, c'est impossible !.. et pourtant je me rappelle... oui des regards.. des soupirs... Et ma femme, quand il est là, des distractions... oh ! le petit serpent !.. me voilà donc berné, bafoué, l'objet de la risée de toute la ville à qui j'en ai tant prêté, et qui, Dieu merci, ne doit demander qu'à me le rendre !.. c'est-à-dire que je suis deux fois plus ridicule qu'un autre !.. Vont-ils s'en donner ! « Vous savez, Caillard ! dira le receveur des contributions... qui a tant contribué à me faire passer pour ?.. c'est à son tour maintenant. — Bah ?.. répond, avec joie, le conservateur des hypothèques,.. lui qui prétendait que j'étais grévé... dans le même genre ?..ah ! j'en suis enchanté !» et ainsi du commandant de place !.. des deux adjoints !.. du procureur du roi !.. des trois juges de paix ! surtout, des quatre notaires de la ville, mes doubles confrères ! que d'atroces représailles ! — Non, non, plutôt que d'accepter le ridicule, je vends ma charge... je quitte la ville, je quitte... ma femme ! où est-elle ?.. où la suivre ?.. où porter mes pas ?.. il me l'a dit ! il ne m'a laissé rien ignorer !.. au Parc... avec l'épithète convenue !.. courons ! oui, oui.. je ne puis tenir en place.. de l'air.. j'étouffe !.. (Il va pour sortir.)

* Le Client, Alexis.

SCÈNE XV.

LE MEME, LE CLIENT.

LE CLIENT [reparaissant et cherchant des yeux].

Je vous demande bien pardon..

ALEXIS.

Encore !.. qui vous ramène ? que voulez-vous ? que cherchez vous ?

LE CLIENT.

Mon parapluie.. ne vous dérangez pas.. je vous demande bien des pardons...

ALEXIS.

Eh ! prenez-le donc et allez au diable ! (Il sort au fond.)

LE CLIENT [le suivant à la cantonade.]

Hein !.. plaît-il ?.. ah ! çà, au bout du compte, est-ce que c'est ma faute ? est-ce que çà me regarde ?.. je vous trouve plaisant. (Redescendant en arrangeant les plis de son parapluie.) Allons, allons ! il paraît que le notaire n'est pas aussi philosophe pour son compte que pour celui de ses clients... (Il se dispose à sortir).

JENNY [entrant vivement à gauche et venant appeler au fond à la cantonade].

Alexis !.. où court-il ainsi ?.. il ne m'entend pas ?..

SCÈNE XVI.

JENNY, LE CLIENT.

LE CLIENT [s'arrêtant à sa vue].

Ah ! quelqu'un ?.. une jeune dame !.. serait-ce !.. (Saluant comme pour se retirer.) Madame, j'ai bien l'honneur...

JENNY [saluant en redescendant].

Monsieur... demande, sans doute, mon mari ? le voilà qui... (elle montre le fond.)

LE CLIENT (jouant l'étonnement).

Votre mari !.. ah ! c'est vous qui êtes ?.. non

Madame, non, je le quitte.. je revenais seulement.. pour mon parapluie.. que j'avais oublié.. (Il s'incline de nouveau pour sortir, puis s'arrêtant soudainement en la regardant.) Eh ! mais.. je ne me trompe pas ?.. mademoiselle Dutrembsay.. Jenny Dutrembsay ?.. fille du brave commandant de ce nom...

JENNY (étonnée).

Oui, Monsieur...

LE CLIENT.

Elevée par sa respectable tante, madame de Saint-Urbain ?... (Changeant brusquement de ton.) Ah ! c'est vous qui êtes madame Alexis Caillard ?.. je vous félicite.. (Se reprenant.) Je veux dire.. enfin, n'importe..

JENNY.

Comment, monsieur !

LE CLIENT.

Rien.. un mauvais bruit, que je ne veux pas répéter... (Il fait un pas.)

JENNY (le retenant).

Parlez, monsieur, expliquez-vous !.

LE CLIENT se [retirant toujours].

Non, je ne dois pas.. d'autant mieux que si jolie et si digne d'être aimée, vous ! malheureuse !.. non, je ne peux pas croire.

JENNY [avec feu].

Mais vous faites bien, monsieur ! mais cela n'est pas !.. qui peut dire... et qui donc a le droit de douter ?..

LE CLIENT [légèrement confus].

Peut-être... ceux qui s'intéressent à votre bonheur, et qui savent...

JENNY.

Qui savent... quoi ?.. (A part vivement.) Ah ! mon Dieu ! notre querelle se serait-elle répandue ?.. Est-ce qu'on va dire partout que nous faisons mauvais ménage ?.. (Haut, avec assurance douteuse.) Oh ! ne craignez pas de continuer, au contraire... je serais curieuse... comme je sais mieux que personne à quoi m'en tenir...

LE CLIENT [d'un ton de bonhomie].

Le fait est qu'il eût été difficile de vous le cacher... quand çà se passe si près...

JENNY, étonnée.

Comment ?..

LE CLIENT.

Qu'il suffit d'un signe d'une fenêtre à l'autre...

JENNY.

Un signe !..

LE CLIENT.

Et qu'il n'y a que la rue à traverser...

JENNY.

La rue à traverser !.. Ah ! mon Dieu !.. quel soupçon !.. (Elle va à la fenêtre *.)

LE CLIENT.

Pauvre colonel !... Soyez donc dans le génie !...

JENNY, comme à elle-même en redescendant et chancelant.

En effet... ce matin... cette fenêtre... ces regards...

LE CLIENT.

Il est vrai qu'il n'a pas pour çà inventé la poudre... et qu'il porte lunettes !.. (A Jenny vivement.) Eh bien ! qu'avez-vous donc ?..

JENNY.

Rien...

LE CLIENT.

Comment, rien ?.. Elle se trouve mal !

JENNY, se rendant compte à elle-même.

Oui... oui... je me souviens... son tronble !.. sa jalousie !.. Oh ! comme j'étais dupe !

LE CLIENT.

Dupe ! vous disiez que vous saviez ?..

JENNY.

Oh ! pas cela... j'en étais bien loin !..

LE CLIENT, avec grand étonnement.

Comment ! alors, c'est moi qui vous apprends ?.. Oh ! que je suis donc fâché... d'avoir oublié mon parapluie...

JENNY.

Oh ! mais non... c'est impossible !.. vous disiez vous-même que vous n'y pouviez croire... D'où savez-vous ?.. d'où tenez-vous ?..

LE CLIENT.

Mon Dieu !.. là... de l'étude... des causeries de vos jeunes clercs... C'est fûté, çà voit tout... et ils en ont vu bien d'autres, ma foi !.

JENNY.

Bien d'autres !.. ce n'est pas tout ?..

LE CLIENT.

Une de plus ou de moins... quand on y est... qu'importe ?.. (se reprenant) Oh ! mais pardon... qu'ai-je encore dit !.. Je suis désolé d'avoir oublié mon parapluie !..

JENNY (s'animant par degrés).

Et moi, qui ne m'apercevais de rien ! qui ne voyais rien ! On devait me trouver bien sotte ! bien niaise [!.. Oh ! mais... il ne me connaît pas encore !.. il verra ! je me vengerai !..

LE CLIENT.

Oh ! permettez... je ne voudrais pourtant pas être cause...

JENNY.

Qu'il revienne !.. qu'il ôse me regarder en face !..

LE CLIENT (à part).

Tudieu ! quel changement !.. je ne voudrais pas être à la place du notaire !..

ALEXIS (en dehors).

C'est bien, ma femme est rentrée ? très bien.

JENNY.

Le voilà !

LE CLIENT.

Oh !.. pardon... j'ai bien l'honneur... je me retire... mais je m'en voudrai toujours d'avoir oublié mon parapluie !.. (Il sort par le fond).

SCÈNE XVIII.

ALEXIS, PAR LA GAUCHE, JENNY.

JENNY (à part).

Courage !

* Le Client, Jenny.

ALEXIS.

La voilà !.. c'est avec impatience que je vous attendais. D'où venez-vous?

JENNY.

Et vous?

ALEXIS, avec stupéfaction comique et graduée.

Moi !.. comment, elle m'interroge?

JENNY.

Répondez... et vous ?

ALEXIS.

Que je réponde?.. et elle me dit vous!... mais permettez, c'est à moi, Madame, de...

JENNY.

Oh! n'espérez pas, Monsieur, m'abuser davantage... et me donner le change... en jouant le sang-froid... la surprise...

ALEXIS (s'emportant).

Mais, Madame!..

JENNY.

La colère même...

ALEXIS.

Ah ! çà, je rêve... c'est encore elle qui ?..

JENNY.

Je sais tout! vous me trompez !

ALEXIS.

Moi !

JENNY.

Osez seulement lever les yeux devant moi? sur cette fenêtre?

ALEXIS.

Sur cette?.. (Il regarde la fenêtre.)

JENNY.

Oui, et regarder... en face!

ALEXIS, même jeu.

En face?..

JENNY.

Justement, tenez... on soulève le rideau ! elle vous a vu! elle y est!

ALEXIS, allant à la fenêtre *.

Elle! qui çà? la femme...

JENNY.

Du colonel !.. ne craignez. rien.. il est myope!.. et le tenor n'y est pas!

ALEXIS.

Le colonel!.. le ténor!.. qu'est-ce que ça veut dire?.. Quelle folie!.. ou quel détour!.. (Changeant de ton, avec force.) Encore une fois, d'où venez-vous ainsi?

JENNY.

Oh! moi, je puis répondre... de chez ma tante...

ALEXIS.

Laissez donc ! vous me trompez !

JENNY.

Moi !

ALEXIS.

Vous venez... du parc !

JENNY.

Je vous proteste...

ALEXIS.

Je ne vous crois pas!

* Jenny, Alexis.

JENNY.

A votre aise!

ALEXIS.

Plus de confiance ;

JENNY.

Ni moi !

ALEXIS.

Vous l'avez détruite !

JENNY.

C'est vous !

ALEXIS.

C'est!.. au reste, point d'éclat, de querelles, je les déteste.

JENNY.

Oh! pas plus que moi.

ALEXIS.

Quand on n'a plus foi l'un dans l'autre..

JENNY.

Plus d'amour!..

ALEXIS.

Quand on en est là.. il n'y a plus qu'une chose à faire.

JENNY.

J'allais le dire.

ALEXIS (s'éloignant d'elle).

On se sépare!

JENNY [même jeu].

On rompt!

CLARA, qui a paru sur les derniers mots, au fond, à part.

Qu'entends-je ?

JENNY.

Et au moins, comme çà, on ne doit de compte à personne..

ALEXIS.

On est libre..

JENNY.

D'aller.. en face!

ALEXIS.

Ou bien.. au parc !

JENNY [passant devant lui].

Si çà me plaît ?

ALEXIS.

Et si çà me convient ? Ça me conviendra, au fait...

JENNY.

Et à moi de même.

AIR : des commères. (*Loïsa Puget.*)

JENNY.

Ah ! je cède à la colère,
Non, ceci n'est point un jeu,
Adieu ! (bis)
Je vais quitter ce lieu.
Je retourne chez ma mère,
Car cette existence là
M'exaspère, (bis)
Mais, bientôt, çà finira.

ALEXIS.

On brave, en vain, ma colère,
Tout ceci n'est point un jeu,
Adieu ! (bis)
laissez-moi dans ce lieu.
Retournez chez votre mère,
Oui, cete conduite là
M'exaspère, (bis)
Et bientôt çà finira.

(Jenny sort à droite : au moment où Alexis va sortir à gauche, Clara descend la scène et le retient.)

SCÈNE IXX.

ALEXIS, CLARA.

CLARA.

Monsieur, vous sortiez?

ALEXIS [avec humeur].

Oui, madame.

CLARA.

Je craindrais de vous retenir.. Cependant, s'il s'agissait d'une affaire urgente?..

ALEXIS [s'arrêtant].

Une affaire?..

CLARA.

Oui, une consultation... je vous demande cinq minutes, pas davantage.

ALEXIS.

Parlez donc, madame, j'écoute, et veuillez... (Il lui présente un siège et en prend un autre pour lui.) *

CLARA [s'asseyant].

Oh! j'ai peu de chose à vous dire... — J'ai une amie, monsieur.. ce n'est pas de moi qu'il s'agit.. une amie véritablement exemplaire, et qui apporta à son mari..

ALEXIS. Ah! elle est mariée ?

CLARA [souriant].

Oui, monsieur. (Petit silence. Alexis l'engage à continuer.) Ah!.. j'attendais une épigramme.. pardon... (Sérieusement.) Elle apporta, dis-je, une de ces âmes d'élite, trésor de candeur et de pureté, qu'un époux prudent n'eût sû avec trop de soin mettre à l'abri d'un contact dangereux.. tremblant, par une plaisanterie équivoque, d'appeler de sa part une question embarrassante, d'éveiller en elle un soupçon curieux..

ALEXIS [vivement].

Au fait, madame, je vous prie.. ces détails...

CLARA.

Au fait, monsieur, le contraire arriva.. Habitué à traiter assez cavalièrement tout ce qui l'entoure, ce mari n'a pas songé que cet entourage, maintenant, est aussi celui d'une jeune femme jusques là innocente.. mais qui, à force d'entendre répéter à son oreille, moins chaste chaque jour, que les autres sont... autrement qu'elle, doit croire naturellement que c'est là la vie admise et toute simple..

ALEXIS [commençant à comprendre, à part].

Que signifie?...

CLARA.

Que, dans cette société mal comprise par elle, elle est une exception, un phénomène!.. et, dès lors, par ce sentiment craintif du ridicule inné en tout ce qui ne se sent pas fait pour l'extraordinaire, se dépêche bien vite... de rentrer dans la classe commune et de faire.. comme tout le monde....

* Clara, Alexis.

ALEXIS [sautant sur sa chaise, à part].

Mais... c'est mon affaire! c'est une attaque... directe... à bout portant!.. (Haut.) Madame?..

CLARA

Ah! cela vous indigne... cela vous révolte?.. et pourtant.. pauvre femme!.. si elle hésitait encore? et qu'on fût venu lui dire que son mari, lui aussi, le premier, est infidèle, qu'il la trompe?..

ALEXIS [s'emportant et se levant].

C'est faux!

CLARA [se levant aussi].

Eh! bien, cela fût-il faux, elle le croira maintenant!

AIR : d'Aristippe.

Naguère encor timide et tendre femme,
Elle croyait à la fidelité ;
La médisance, épargnant sa jeune âme,
N'en avait point terni la pureté ;
Mais le démon, si fréquemment tenté,
Instruit, un jour, sa naïve ignorance
A se venger de qui l'osa tromper...
Et lorsque femme a rêvé la vengeance,
Bien fin celui qui pourrait échapper.

ALEXIS [poussé à bout].

Ah! c'est trop fort! cessez ce jeu cruel?...

CLARA.

Alors, plus de ménage! hier, le paradis, aujourd'hui, l'enfer!.. rupture, séparation!

ALEXIS.

Ah ! de grâce, Madame !

CLARA.

Et qu'a-t-il fallu pour briser tout cela, à l'instant, d'un seul coup ? Eh ! mon Dieu ! peut-être tout bonnement une méchante langue, et le premier médisant venu !..

ALEXIS (sautant sur lui-même).

Hein !.. vous avez dit !.. ah ! oui, oui, Madame... ce dernier mot m'éclaire!.. dites que ce mari, c'est moi ! que cette femme, c'est la mienne ! qu'il est temps encore... qu'elle n'a pas cessé de m'aimer, d'être digne de mon amour... et que la calomnie seule ?..

On entend Jenny à droite chanter, en s'accompagnant sur son piano, la romance de *Masini : Si tu savais comme je t'aime)!*

CLARA (souriant à part).

Ah !.. le prélude de l'air demandé !.. çà se complique !,.. (haut) Ah! je ne pourrais plus guère maintenant en répondre...

ALEXIS.

Comment ! (à lui-même) hein ! qu'est-ce que ma femme chante là ?.. *si tu savais comme je t'aime!*

CLARA.

Sans doute, car.,. on a vu des femmes... légitimement blessées... et entraînées par le dépit... la vengeance...

ALEXIS.

Achevez ?.. (avec impatience) ma femme !.. qui vient nous étourdir avec son piano !..

CLARA.

Se monter la tête.. s'avancer légèrement...

ALEXIS.

O ciel ! (Remontant avec impatience et frappant du pied à la porte de droite). Mais on ne s'entend pas... silence donc !.. — (revenant à Clara) vous disiez, madame?..

CLARA.

Je dis, Monsieur, qu'enfin... parfois... à un signal convenu...

ALEXIS [regardant la porte de droite].

Un signal?..

CLARA.

Par exemple... un certain air chanté par elle...

ALEXIS.

Hein !.. plaît-il ?.. un air...

CLARA [haussant la voix].

On voit l'amant heureux accourir.. .

(Léon paraît au fond.)

ALEXIS (le voyant).

Léon !

CLARA [souriant à part].

Le voilà.

LEON [à part].

Ciel! le mari!

SCÈNE XX.

CLARA, LÉON, ALEXIS.

ALEXIS.

Que voulez-vous? que demandez-vous ?

LEON [très ému].

Mais... on m'a dit à l'étude.. c'est vous, Monsieur, qui m'avez fait demander?.. (à part) Oh! ce chant!.. cette voix!..

ALEXIS [avec force].

Non, non... allez-vous en...

LEON.

Oui, Monsieur, oui... (à part) s'il n'était pas là !...

CLARA [souriant à part en regardant Léon].

Pauvre garçon !.. çà l'arrête court !.. lui qui brûle de s'instruire !..

(Le chant qui n'a pas cessé pendant tout ce qui précède doit être calculé de façon à ce qu'ait lieu ici la reprise : *si tu savais comme je t'aime !*)

ALEXIS.

Encore?., (à la porte.) Assez, assez, donc! .. (se répétant à lui-même avec dépit comique) *si tu savais comme je t'aime !* (à Léon, hors de lui), sortez donc ! (Ici le chant cesse. — Avec joie). Ah !.. elle s'arrête !.. (Haut à Léon). Non, restez !..D'où venez-vous?

LEON [regardant la porte de Jenny].

De course, Monsieur.

ALEXIS.

Quelle course ?

LEON [à part, avec chagrin].

Elle l'aura entendu ?.. elle se tait !

ALEXIS.

Je vous demande...

LEON.

Chercher un dossier... porte saint Pierre...

ALEXIS [vivement à part].

Porte saint Pierre !.. et la tante porte saint Guillaume ! nord et sud !.. Ils se tournaient le dos !.. s'il est vrai ?.. (haut). Et quels sont, s'il vous plaît, ces propos tenus par vous dans l'étude?..

LEON [étonné].

Des propos !.. sur quoi, Monsieur ?..

ALEAIS.

Oh ! vous me comprenez bien...

LEON.

Mais du tout, je vous jure... (enlevé) et s'il vous faut le témoignage de toute l'étude, elle est là au complet, je vais l'amener en masse!..

(il remonte vivement).

CLARA [riant à part].

Oh !

ALEXIS [vivement].

Non, non, c'est inutile... restez! (Léon revient — Se reprenant), je veux dire... sortez !.. (à part). Je ne sais plus ce que je dis!.. (il traverse à gauche).

CLARA, allant prendre par la main Jenny qui paraît à droite.

Eh! viens donc, chère amie !..

LEON, à part, avec joie en sortant sur un geste d'Alexis.

C'est égal... monsieur Caillard avait raison.

SCÈNE XXI.

ALEXIS, CLARA, JENNY.

CLARA, à Jenny.

Ah ! que vois-je?.. cette émotion... des larmes !..

JENNY.

Oh ! si tu savais ce qui s'est passé depuis..;

CLARA, appuyant avec intention.

Ta visite chez ta tante?..

ALEXIS, saisi.

Quoi ?..

JENNY, avec dédain, à Alexis.

Vous l'entendez, Monsieur !..

CLARA, jouant la surprise.

Il en doutait !.. (à Alexis). Oui, Monsieur, oui, je l'y accompagnais, et ne l'ai pas quittée.

ALEXIS, bouleversé.

Madame !.. vous !.. Ah ! je voudrais... mais je ne puis,.. je n'ose. .

CLARA [enlevé].

N'est-ce que cela ?.. s'il vous faut le témoignage de madame saint Urbain, je cours.. (elle remonte vivement).

ALEXIS (allant à sa femme).

Eh ! non ! non ! (à lui-même). Quelle rage de justification publique !.. (à Clara). Oui, oui, vous avez raison, madame... tout ce mystère doit être l'œuvre de la médisance !.. si je juge par moi... Jenny, répondez... réponds... qui a pu m'accuser?.. que je me justifie !.. que je sache...

JENNY.

Mon Dieu !... un monsieur... que j'ai trouvé ici... que je ne connais pas... qui m'a parlé de ma tante... et qui venait de te quitter...

ALEXIS (enlevé).

C'est lui !... c'est le même !... plus de doute... (comme l'interrogeant.) Une cinquantaine d'années ?... la croix... un parapluie... et une langue ?...

JENNY.

C'est bien cela.

ALEXIS (avec explosion).

C'est mon maître médisant !... mais où ce diable d'homme a-t-il été chercher ?... mais quel est-il ?... d'où sort-il ?

CLARA, (qui a contenu son rire pendant ce qui précède).

Quel homme ?

ALEXIS [jeu continué].

Est-ce que je sais moi-même ?.. un homme... en apparence, toujours... une forme de client !.. une figure de satyre... le diable !... il ne lui manque que les...

SCÈNE XXII.

CLARA, LE CLIENT, ALEXIS, JENNY, LÉON.

LE CLIENT [entré sur les derniers mots].

Bien obligé.

CLARA, riant, en allant au devant de lui.

Je vous remercie pour mon mari.

ALEXIS, JENNY.

Son mari !

LE CLIENT [souriant avec bonhomie].

Si vous voulez bien le permettre...

LÉON [entre derrière le client et démarquant bien vite les cornes faites à son dossier].

Oh ! c'est M. de Morant... qui vient signer son contrat !...

ALEXIS [stupéfait].

Monsieur de...

CLARA [riant avec finesse].

Morant... ce bonhomme...

ALEXIS.

Ah ! mon Dieu !... et vous madame, alors ?...

DE MORANT [râillant].

La veuve !... (à Léon.) La bouteille à l'encre !...

CLARA.

Vous conviendrez que cela criait vengeance !

DE MORANT.

Et voilà pourquoi elle m'en a chargé.

ALEXIS [vivement].

Eh ! quoi !... alors, les propos de l'étude ?..

DE MORANT (montrant Clara).

C'est ma femme...

JENNY (vivement).

Et ma tante ?...

DE MORANT (souriant toujours).

Je ne la connais que par ma femme... c'est elle qui a dirigé toute la manœuvre.

ALEXIS (confus).

Ah ! madame !...

CLARA (allant à lui, et d'un air aimable).

Que voulez-vous, monsieur, ce sont des représailles : un peu de médisance à mon tour !.. vous ne prétendiez pas en avoir le monopole ?..

ALEXIS.

Ah ! par quelles excuses racheter ?... heureusement, votre indulgence semble égaler ma confusion... (à lui-même.) Et ma joie !... ouf ! j'ai bien crû... ô ma ville natale ! tu m'as fait monter la moutarde au !..

CLARA.

Si cela ne vous corrige pas ?... — A propos, vous n'avez pas répondu à ma consultation...

ALEXIS (tendant la main à sa femme).

Voici ma réponse.

JENNY, (tendant de l'autre à Léon sa lettre, et à demi-voix).

Et la vôtre.

LÉON (accablé).

Ma lettre !

CLARA (le plaignant, à part).

C'est une autre gamme !..

LÉON (à part en soupirant).

Allons !...décidément, M. Caillard avait tort !

(DE MORANT, à Alexis d'un air goguenard).

Vous ne direz plus de mal des veuves, n'est-ce pas ?..

JENNY.

Oh ! ni des femmes mariées ?... sans cela...

CLARA (bas en riant à Alexis).

Gare la musique !...

ALEXIS (avec exagération comique.)

Comment donc ! toutes les femmes, entendez-vous bien, monsieur Léon... (allant à lui,) c'est pour vous que je dis ça... toutes les femmes sont des modèles de sagesse !... de vertu !... de fidélité !... (à part.) Sous bénéfice d'inventaire.

Air : l'hymen est un lien charmant.

JENNY, *au public.*

Si l'orage a fui... jusqu'ici,
(*montrant Clara.*) Nous le devons à notre amie...

CLARA, *montrant en souriant le parapluie de son mari.*

Et.. peut-être, à ce parapluie
Qui, par un favorable oubli,
Leur servit à propos d'abri..

ALEXIS, *prenant le bras de sa femme.*

Mais helas ! l'hymen en butte
A tant d'écueils !... le moindre vent
Comme un ballon vous le culbute....

DE MORANT.

Alors, messieurs, dans cette lutte
(*le montrant*) Un parapluie est impuissant..
Ce qu'il faut, c'est un parachute.

TOUS.

Le parapluie est impuissant ;
Vous seuls tenez le parachute.

* De Morant, Clara, Alexis, Jenny, Léon,

(*Le rideau baisse*).

Saint-Denis-du Port, près LAGNY. — Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

Form L9–10*m*-6,'52(A1855)444

THE LIBRARY

1222
V46
v.7

*PQ
1222
V46
v.7